Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/nsrevuecritiquei14pariuoft

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

SEIZIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XIV)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. CHUQUET

SEIZIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XIV

249477
9.12.30

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1882

Z
1007
R45
n. sér.
t. 14

ANNÉE 1882

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

	art.	pages
Abdallah 'Ibn-ul Mutazz, par Loth. (D. Günzburg.)	187	213
Abel, La « Descriptio tabulae mundi » de Jean de Gaza. (P. de Nolhac.)	139	33
Adler et Curtius, Olympie et ses environs. (J. Martha.)	206	271
Alcmène (l') d'Euripide, par Engelmann. (Th. Reinach.)	201	261
Alexandrine (la poésie) sous les trois premiers Ptolémées, par Couat. (A. Croiset.)	243	441
Andrieux, Contes en vers, p. p. Ristelhuber	169	155
Araméens (les dialectes), par Socin. (R. Duval.)	165	141
Archives de l'Orient latin, tome I. (A. Molinier.)	167	148
Aristophane, les Grenouilles, p. p. de Velsen. (A. Martin.)	125	2
— Les Oiseaux, p. p. Blaydes. (A. Martin.)	207	279
— Plutus, p. p. de Velsen. (A. Martin.)	207	279
— son impiété, par Hild. (A. Martin.)	133	22
Arndt, Jery et Bätely, de Gœthe	130	14
Arnim (d'), Les prologues d'Euripide. (Th. Reinach.)	192	233
Asse, Correspondance de Galiani. (M. Tourneux.)	163	128
Banquet (le) de Xénophon, p. p. Rettig. (H. Weil.)	159	121
Bartholomae, Recherches aryennes. (C. de Harlez.)	261	501
Bartsch, Vies et œuvres des troubadours, de Diez. (P. M.)	203	266
Baschet, Les comédiens italiens à la cour de France (T. de L.)	233	384
Bauer, Thémistocle. (R. L.)	132	21
Baunack, Le nom de Déméter	182	197
Beauvois, Claude Bouton, seigneur de Corberon. (T. de L.)	238	407
Bengesco, Bibliographie des œuvres de Voltaire, I. (M. Tourneux.)	230	367

	art.	pages
BIELING, Le Reinecke Fuchs de Gœthe. (A. C.)	197	243
BLAYDES, les Oiseaux d'Aristophane. (A. Martin.)	207	279
BLOOMFIELD, *As* final devant les sonores en sanscrit. (L. Havet.)	149	61
BOUCHÉ-LECLERCQ, Histoire de la divination dans l'antiquité. (P. Decharme.)	252	481
Bougerel (le P.), prêtre de l'Oratoire	249	467
Bourbon (Antoine de) et Jeanne d'Albret, par de RUBLE (T. de L.)	263	509
BOUTEILLER (de) et Hepp, Correspondance adressée au magistrat de Strasbourg par ses agents à Metz, 1594-1683. (R.)	245	447
Bouton, seigneur de Corberon, par BEAUVOIS. (T. de L.)	238	407
BREUCKER, La cession de la Poméranie à la Suède. (R.)	264	511
BUCHNER, Ferdinand Freiligrath. (A. Chuquet.)	234	387
Cafres (recueil de contes), par THEAL. (G. P.)	199	246
CAGNAT, Les impôts indirects chez les Romains. (E. Fernique.)	137	29
Calderon, sa vie et ses œuvres, par MOGUEL. (A. Morel-Fatio.)	151	67
Catilina, p. p. SCHMALZ. (R. Lallier.)	142	41
CHAMPION, Philosophie de l'histoire de France	191	220
CHANTELAUZE, Saint Vincent de Paul et les Gondi. (T. de L.)	239	412
CHASTEL, Histoire du christianisme, I et II. (M. N.)	215	306
CHATELAIN, Lexique latin-français. (L. Havet.)	253	482
CHÉRUEL, Histoire de France sous le ministère de Mazarin, I. (T. de L.)	216	309
CHIPIEZ et Perrot, Histoire de l'art dans l'antiquité. (P. Decharme.)	156	101
CHRIST, Démosthène, édition d'Atticus. (H. W.)	242	424
COMBES, L'entrevue de Bayonne	210	288
Contes et chansons populaires, collection Em. Leroux. (G. P.)	200	253
COSTA (de), Mémoires sur Verazzano. (E. Beauvois.)	204	268
COUAT, La poésie alexandrine sous les trois Ptolémées. (A. Croiset.)	243	441
Croisades (Histoire des), par KUGLER	145	44
CURTIUS (E.), Antiquité et présent. (P. Decharme.)	262	505
CURTIUS et Adler, Olympie et les environs. (J. Martha.)	206	277
DALTON, Jean Laski. (R.)	244	445
DALWIGK, Le théâtre d'Oldenbourg. (C.)	164	135
DE LA BORDERIE, Œuvres de Des Forges Maillard. (T. de L.)	212	292
DELAHANTE, Une famille de finance au XVIIIe siècle. (J. Flammermont.)	179	188
Déméter (le nom de), par BAUNACK	182	197

	art.	pages
Démosthène, Edition d'Atticus, p. p. Christ. (H. W.). . .	242	424
Des Forges Maillard (œuvres de), p. p. De la Borderie et Kerviler. (T. de L.).	212	292
Diez, Vies et œuvres des troubadours, p. p. Bartsch. (P. M.).	203	266
Diodore (les sources de). par Evers. (C. Jullian.).	236	404
Douais, Sources de l'histoire de l'Inquisition dans le midi de la France. (A. Molinier.).	146	46
Dozon, Contes albanais. (G. P.).	200	253
Duchesne, Vie de Polycarpe. (Max Bonnet.).	228	361
Duruy (A.), L'instruction publique et la Révolution. (A. Gazier.).	258	486
Dusevel, ses œuvres inédites et sa correspondance. (T. de L.).	152	76
Ebner (Marguerite), par Strauch.	174	172
Eichert, Lexique de Justin. (L. Havet.).	143	43
Engel, Le docteur Faust. (C.).	213	295
Engelmann, l'Alcmène d'Euripide. (Th. Reinach.).	201	261
Essenisme (l'), par Lucius. (M. N.).	232	383
Euripide, ses prologues, par d'Arnim. (Th. Reinach.).	192	233
— *Alcmène* (l'), par Engelmann (Th. Reinach.).	201	261
Evers, Les sources de Diodore. (C. Jullian.).	236	404
Eyssenhardt, Romain et roman. (L. Havet.).	138	31
Fabre, La jeunesse de Fléchier. (T. de L.).	178	183
Faust, de Gœthe, p. p. Schröer, II. (J.).	181	191
— fragment, p. p. Seuffert. (C.).	186	204
— p. p. Engel. (C.).	213	295
— sa vie, par Widmann. (C.).	127	8
Fléchier, sa jeunesse, par Fabre. (T. de L.).	178	183
Foerster, Des manuscrits et de l'histoire de la philologie. .	251	481
Freiligrath (Ferdinand), par W. Buchner.	234	387
Funk, Opera patrum apostolicorum.	218	321
— Vie de Polycarpe. (M. Bonnet.).	247	463
Galiani, Correspondance, p. p. Perey et Maugras, p. p. Asse. (M. Tourneux.).	163	128
Gerson, son origine, son village natal et sa famille, par Jadart.	175	174
Gierke, Les doctrines de l'état et la corporation.	144	43
Giraudet, Les origines de l'imprimerie à Tours. (Em. Picot.).	155	88
Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française. (A. Thomas.).	158	114
Gœthe, Etudes, par Schoell. (C.).	176	175
— *Faust,* p. p. Schröer, II. (J.).	181	191
— *Faust*, fragment, p. p. Seuffert. (C.).	186	204
— Jery et Bätely, p. p. Arndt. (C.).	130	14
— Reineke Fuchs, par Bieling. (C.).	197	243
Gothein, Histoire romaine, par Neumann.	160	123

art. pages
Grenouilles (les) d'Aristophane, p. p. de VELSEN. 125 2
Grimm, Correspondance littéraire, p. p. TOURNEUX. (T. de L.). 250 470
GUERRIER, Mme Guyon, sa vie, sa doctrine et son influence. (T. de L.). 223 332
Guyon (Mme), sa vie, sa doctrine et son influence, par GUERRIER. (T. de L.). 223 332
Haller, sa vie et ses œuvres, par L. HIRZEL. (A. Chuquet.). 227 355
HALLER, Histoire de la littérature russe. (L. Leger.). 148 55
HAULER, Etudes sur Térence. (L. Havet.). 177 181
HAUSSONVILLE (d'), Le salon de Mme Necker. (M. Tourneux.). 226 352
HEERDEGEN, Recherches relatives à la sémasiologie latine. (O. R.). 136 27
Heinse, sa vie et ses œuvres, par SCHOBER. (A. Chuquet.). . 140 34
HEPP et de Bouteiller, Correspondance adressée au magistrat de Strasbourg par ses agents à Metz, 1594-1683. (R.). 245 447
Hermann (l'), de Wieland, p. p. MUNCKER. (A. C.). 189 219
HÉRON DE VILLEFOSSE et Thédenat, Cachets d'oculistes romains. (R. Cagnat). 194 238
HILD, L'impiété d'Aristophane. (A. Martin.). 133 22
HIRZEL, Albert de Haller. (A. Chuquet.). 227 355
HITZIGRATH, Les écrits sur la paix de Prague en 1635. (R.). 229 366
HOERNLE, Grammaire comparée des idiomes aryens modernes de l'Inde. (Barth.). 153 81
HOVELACQUE, Les races humaines. (H. Gaidoz.). 246 461
HULTSCH, L'Heraion de Samos et l'Artemision d'Ephèse. (J. Martha.). 188 217
Inquisition (l') dans le midi de la France, sources de son histoire, par DOUAIS. (A. Molinier.). 146 46
Isocrate, Le manuscrit Urbinas, par A. MARTIN. (A. Jacob.). 193 236
JADART, Jean de Gerson. 175 174
JAGIC, Textes de langue slavonne. (L. Leger.). 126 7
JANSSEN, Frédéric Stolberg. (C.). 170 155
Jean de Gaza, sa « Descriptio tabulae mundi ». 139 33
Jery et Bätely, de Gœthe. 130 14
JONAS, Christian Gottfried Koerner. (A. Chuquet.). 217 312
Joshué le Stylite, sa chroniqne, p. p. WRIGHT. (R. Duval.). 235 401
JÜLG, Vie de Séjan. (R. L.). 134 24
JUSTE, L'élection de Léopold I. 190 220
Justin (lexique de), par EICHERT. (L. Havet.). 143 43
Kalb (Charlotte de), ses lettres à Jean Paul Richter, par NERRLICH. (C.). 205 271
KELLER (Ad. de), Vie de Faust, par Widmann. 127 8
KERVILER, Œuvres de Des Forges Maillard. (T. de L.). . . . 212 292
Klinger, dans la période d'orage. 129 11

art. pages

KLUGE, Dictionnaire étymologique de la langue allemande. (J. Kirste.) 161 125
Koerner (Christian Gottfried), par JONAS. (A. Chuquet.) . . . 217 312
KUGLER, Histoire des Croisades. 145 44
La Bruyère, notice, par SERVOIS. (T. de L.). 211 289
LAFON (Mary), Histoire littéraire du midi de la France. (P. M.). 195 239
— Exploit de M. Mary Lafon. 429
LAIR, La Vallière et la jeunesse de Louis XIV. (T. de L.). . 147 50
Laski (Jean), par DALTON. (R.). 244 445
LEGER (L.), Contes populaires slaves. (G. P.). 200 253
— Lettre à M. G. Paris. 373
LEGRAND, Contes populaires grecs. (G. P.). 200 253
LEOUZON-LE-DUC, Correspondance diplomatique du baron de Staël-Holstein. (A. S.). 131 15
Lessing, Emilia Galotti, par WERNER. (C.). 180 191
Lexique latin-français, par CHATELAIN. (L. Havet.). 253 482
Lionne et la paix des Pyrénées, par VALFREY. (A. Gazier.). . 265 512
LODGE, Histoire des colonies anglaises d'Amérique. (Ch. B.). 198 244
Loi indoue (la), par NELSON et MAYNE. (Barth.). 172 161
LOSSEN, La guerre de Cologne, I. (R.). 237 405
LOTH, Abdallah Ibn-ul-Mutazz. (D. Günzburg.). 187 213
LOTH, Essai sur le verbe néo-celtique. (H. d'Arbois de Jubainville.). 224 341
Louis de Bavière et sa lutte avec la curie romaine. (R.). . . 243 427
LUCIUS, L'essenisme. (M. N.). 232 383
Machiavel et son temps, par VILLARI. (C. Paoli.). 225 345
MADVIG, La constitution romaine. (C. Jullian.). 157 108
— trad. par Ch. MOREL. (C. Jullian.). 220 322
— Lettre de M. Morel. 432
MANGOLD, Histoire et critique du Tartufe. (C.) 196 241
MARTIN (Alb.), Le manuscrit d'Isocrate Urbinas. (A. Jacob.). 193 236
MAUGRAS et Perey, Correspondance de Galiani. (M. Tourneux.). 163 128
MAYNE, La loi Indoue. (Barth.). 172 161
Mazarin, Histoire de France sous son ministère, I, par CHÉRUEL. (T. de L.). 216 309
MEYER (W.), Le ludus de Antichristo et la poésie latine rythmique. (G. P.). 184 200
MIRANDA, Richard de Cornouailles et Aix-la-Chapelle. (R.). 254 482
MISPOULET, Les institutions politiques des Romains, I. (C. Jullian.). 214 301
MOGUEL, La vie et les œuvres de Calderon. (A. Morel-Fatio.). 151 67
MOREL (Ch.), trad. de « La constitution romaine » de Madvig. (C. Jullian.). 220 322

art. pages
— Lettre de M. Ch. Morel. 432
MÜLLER (C.), Lutte de Louis de Bavière avec la curie romaine. (R.). 243 427
MÜLLER (Sophus), L'ornementation dans le Nord. (E. Beauvois.). 183 198
MUNCKER, L'Hermann de Wieland. (A. C.) 189 219
Necker (Mme), son salon, par d'HAUSSONVILLE. (M. Tourneux.). 226 352
NELSON, La loi indoue. (Barth.). 172 161
NERRLICH, Lettres de Charlotte de Kalb à J. P. Richter. (A. C.). 205 271
NEUMANN, Histoire romaine de Scipion Emilien à Sylla. (C. Jullian). 160 123
Nonius, Collation du ms. Harleianus, p. p. ONIONS. (L. Havet.). 135 25
Oculistes romains (cachets d'). 194 238
Oiseaux (les) d'Aristophane, p. p. BLAYDES. (A. Martin.). . 207 279
Oldenbourg, Le pays et les gens, par STRACKERJAN. (C.). . . 164 135
— Le théâtre, par DALWIGK. (C.). 164 135
Olympie et ses environs, par CURTIUS et ADLER. (J. Martha.). 206 277
ONIONS, Collation de l'Harleianus, ms. de Nonius. (L. Havet.). 135 25
OVERBECK, De l'histoire du Canon. (M. N.). 219 321
PAJOL, Les guerres sous Louis XV. (A. C.). 168 153
Papauté (la) au moyen-âge, par ROCQUAIN. (P. Viollet.). . . 150 64
PEREY et Maugras, Correspondance de Galiani. (M. Tourneux.). 163 128
PERROT et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité, I. (P. Decharme.). 156 101
PERSON (L.), Histoire du véritable Saint-Genest de Rotrou. (A. Morel-Fatio.). 185 201
— Notes critiques et bibliographiques sur Rotrou. (Ch. Marty-Laveaux.). 128 9
PIERLING, La mission de Possevino en Russie. (L. Leger.) . 257 485
PIRENNE, Sedulius de Liège. (L. Havet.). 154 86
Plutus (le) d'Aristophane, p. p. de VELSEN. (A. Martin.). . . 207 279
Polycarpe (vie de), p. p. DUCHESNE. (Max Bonnet.). 228 361
— p. p. FUNK. (Max Bonnet). 247 463
Possevino en Russie, par le P. Pierling. (L. Leger.). 257 485
POUY, Etude sur les œuvres inédites et la correspondance de Dusevel. (T. de L.). 152 76
PUYMAIGRE (de), Romanceiro, choix de vieux chants portugais. (G. P.). 200 253
Reineke Fuchs (le), de Gœthe, par BIELING. (A. C.). 197 243
RETTIG, Le Banquet de Xénophon. (H. Weil.). 159 121

art. pages
Révolution (la) et l'instruction publique. 258 486
Ribbeck, F. W. Ritschl, II. 260 494
Rieger, Klinger dans la période d'orage. (A. Chuquet.). . . 129 11
Rieu, Catalogue des manuscrits persans du British Museum, II. (E. Fagnan.). 241 421
Ring, Etudes de vieux latin. (L. Havet.). 208 282
Ristelhuber, Les contes en vers d'Andrieux. (Ψ.). 169 155
Ritschl, par Ribbeck, II. 260 494
Rivière, Contes populaires de la Kabylie. (G. P.). 200 253
Rochas d'Aiglun (de), L'artillerie chez les anciens. (L. Havet.). 123 1
Rocquain, La papauté au moyen âge. (P. Viollet.). 150 64
Roget, Histoire du peuple de Genève, VI. (R.). 255 483
Ronchaud (de), Théâtre choisi de Rotrou. (A. C.). 162 126
Rotrou, Notes critiques et bibliographiques, par L. Person. (Ch. Marty-Laveaux.) 128 9
— *Saint-Genest,* par L. Person. (A. Morel-Fatio.). 185 201
— Théâtre choisi, par de Ronchaud. (A. C.). 162 126
Ruble (de), Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. (T. de L.). 263 509
Ruelens, Le peintre Adrien de Vries. (T. de L.). 248 464
Saint-Genest (le) de Rotrou, par L. Person. (A. Morel-Fatio.). 185 201
Salluste, Catilina, p. p. Schmalz. (R. Lallier.). 142 41
Sanders, Dictionnaire complémentaire de la langue allemande. (A. Bauer.). 240 415
Scaliger, Lettres françaises, p. p. Tamizey de Larroque (P. de Nolhac.). 222 328
Schaefer, Sources de l'histoire romaine. (C. Jullian.). 173 169
— Sources de l'histoire grecque. (A. Martin.). 202 265
Scherer (W.), Histoire de la littérature allemande. (A. Bossert.). 259 492
Schmalz, Catilina, de Salluste. (R. Lallier.). 142 41
Schober, Heinse, sa vie et ses œuvres. (A. Chuquet.). 140 34
Schoell, Etudes sur Gœthe. (C.). 176 175
Schroer, Le Faust de Gœthe, II. (J.). 181 191
Schulze (E.), La poésie grecque, esquisses. (J. Nicole.). . . . 124 2
Sedulius, de Liège, par Pirenne. (L. Havet.). 154 86
Séjan (vie de), par Jülg. (R. L.). 134 24
Servois, Notice biographique sur La Bruyère. (T. de L.). . 211 289
Simson, Napoléon III et l'Allemagne. 171 156
Socin, Les dialectes araméens d'Ourmia à Mossoul. (R. Duval.). 165 141
Staël-Holstein (Correspondance du baron de). 131 15
Stolberg (Frédéric), par Janssen. (C.). 170 155

	art.	pages
STORM, Philologie anglaise. (C. J.)	209	284
— Lettre de M. Storm		449
STRACKERJAN, Le pays et les gens d'Oldenbourg. (C.)	164	135
STRAUCH, Marguerite Ebner et Henri de Nordlingen	174	172
TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres françaises de Scaliger. (P. de Nolhac.)	222	328
Tartufe, son histoire et sa critique, par MANGOLD. (C.)	196	241
Térence, Etudes, par HAULER. (L. Havet.)	177	181
THEAL, Recueil de contes cafres. (G. P.)	199	246
THÉDENAT et Héron de Villefosse, Cachets d'oculistes romains. (R. Cagnat.)	194	238
Thémistocle, par BAUER. (R. L.)	132	21
TOURNEUX, Correspondance littéraire de Grimm. (T. de L.)	250	470
Tours (l'imprimerie à)	155	88
VALFREY, Lionne et la paix des Pyrénées. (A. Gazier.)	265	512
Vallière (la) et la jeunesse de Louis XIV, par LAIR. (T. de L.)	147	50
VAUCHEZ, Esquisses d'histoire suisse. (Ed. Favre.)	256	484
VELSEN (de), Les Grenouilles d'Aristophane. (A. Martin.)	125	2
— Plutus, d'Aristophane. (A. Martin.)	207	279
Verazzano (mémoires sur), par de COSTA	204	268
VILLARI, Machiavel et son temps. (C. Paoli.)	225	345
Vincent de Paul et les Gondi, par CHANTELAUZE. (T. de L.)	239	412
VIVO (de), Grammaire de la langue russe. (E. Leger.)	141	36
Voltaire, Bibliographie de ses œuvres, par BENGESCO, I. (M. Tourneux.)	230	367
Vries (Adrien de), par RUBENS. (T. de L.)	248	464
WARREN, Manuscrits de Térence collationnés par Bentley	166	147
WERNER, l'Emilia Galotti de Lessing. (C.)	180	191
Widmann, Vie de Faust	127	8
Wieland, Hermann, p. p. MUNCKER. (A. C.)	189	219
WILLE, Philippe de Hesse et Ulric de Wurtemberg. (R.)	221	326
WINDISCH, L'influence grecque sur le théâtre hindou. (Barth.)	231	381
WRIGHT, La Chronique de Joshué le Stylite. (R. Duval.)	235	401
Xénophon, Le Banquet, p. p. RETTIG. (H. Weil.)	159	121

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

BARTHOLOMAE, Recherches aryennes. (C. de Harlez.)	261	501
HOERNLE, Grammaire comparée des idiomes aryens modernes de l'Inde. (Barth.)	153	81

	art.	pages
LOTH, Abdallah Ibn-ul-Mutazz. (D. Günzburg.)	187	213
MAYNE, La loi indoue. (Barth.)	172	161
NELSON, La loi indoue. (Barth.)	172	161
RIEU, Catalogue des manuscrits persans du British Museum, II. (E. Fagnan.)	241	421
SOCIN, Les dialectes araméens d'Ourmia à Mossoul. (R. Duval.)	165	141
WINDISCH, L'influence grecque sur le théâtre hindou. (Barth.)	231	381
WRIGHT, La Chronique de Joshué le Stylite. (R. Duval.)	235	401

Histoire de l'Eglise et théologie.

CHASTEL, Histoire du christianisme, I et II. (M. N.)	215	306
DUCHESNE, Vie de Polycarpe. (Max Bonnet.)	228	361
FUNK, Opera patrum apostolicorum	218	321
— Vie de Polycarpe. (Max Bonnet.)	247	463
LUCIUS, L'Essenisme. (M. N.)	232	383
OVERBECK, De l'histoire du Canon. (M. N.)	219	321

Archéologie et beaux-arts.

CURTIUS (E.), Antiquité et présent. (P. Decharme.)	262	505
CURTIUS et ADLER, Olympie et ses environs. (J. Martha.)	206	277
HÉRON DE VILLEFOSSE et THÉDENAT, Cachets d'oculistes romains. (R. Cagnat.)	194	238
HULTSCH, L'Heraion de Samos et l'Artemision d'Ephèse. (J. Martha.)	188	217
MÜLLER (Sophus), L'ornementation dans le Nord. (E. Beauvois.)	183	198
PERROT et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité, I. (P. Decharme.)	156	101
RUELENS, Le peintre Adrien de Vries. (T. de L.)	248	464

Ethnologie.

HOVELACQUE, Les races humaines. (H. Gaidoz.)	246	461

Grammaire comparée.

BLOOMFIELD, *As* final devant les sonores en sanscrit. (L. Havet.)	149	61

art. pages

Littérature et philologie grecques.

ABEL, La « descriptio tabulae mundi » de Jean de Gaza. (P. de Nolhac.) 139 33
Aristophane, Grenouilles, p. p. de VELSEN. (A. Martin.) . . . 125 2
— Plutus, p. p. de VELSEN. (A. Martin.) 207 279
— les Oiseaux, p. p. BLAYDES. (A. Martin.) 207 279
ARNIM (d'), Les prologues d'Euripide. (Th. Reinach.) 192 233
BAUNACK, Le nom de Déméter 182 197
BOUCHÉ-LECLERCQ, Histoire de la divination dans l'antiquité. (P. Decharme.) 252 481
CHRIST, Démosthène, édition d'Atticus. (H. W.) 242 424
COUAT, La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées. (A. Croiset.) 243 441
ENGELMANN, l'Alcmène d'Euripide. (Th. Reinach.) 201 261
HILD, L'impiété d'Aristophane. (A. Martin.) 133 22
MARTIN (Alb.), Le manuscrit d'Isocrate Urbinas. (A. Jacob.). 193 236
SCHULZE (E.), La poésie grecque, esquisses. (J. Nicole.) 124 2
Xénophon, Le banquet, p. p. RETTIG. (H. Weil.) 159 121

Littérature et philologie latines.

CHATELAIN, Lexique latin-français. (L. Havet.) 253 482
EICHERT, Lexique de Justin. (L. Havet.) 143 43
FOERSTER, Des manuscrits et de l'histoire de la philologie. . . 251 481
HAULER, Etudes sur Térence. (L. Havet.) 177 181
HEERDEGEN, Recherches relatives à la sémasiologie latine. (O. R.) 136 27
MEYER (W.), Le ludus de Antichristo et la poésie latine rythmique. (G. P.) 184 200
ONIONS, Collation de l'Harleianus, ms. de Nonius. (L. Havet.) 135 25
PIRENNE, Sedulius de Liège. (L. Havet.) 154 86
RIBBECK, F. W. Ritschl, II 260 494
RING, Etudes de vieux latin. (L. Havet.) 208 282
Salluste, Catilina, p. p. SCHMALZ. (R. Lallier.) 142 41
WARREN, Manuscrits de Térence collationnés par Bentley. . 166 147

Histoire ancienne (grecque et romaine).

BAUER, Thémistocle. (R. L.) 132 25

	art.	pages
CAGNAT, Les impôts indirects chez les Romains. (E. Fernique.)	137	29
EVERS, Les sources de Diodore. (C. Jullian.)	236	404
JÜLG, Vie de Séjan. (R. L.)	134	24
MADVIG, La constitution romaine. (C. Jullian.)	157	108
— trad. par Ch. MOREL. (C. Jullian.)	220	322
— Lettre de M. Morel		432
MISPOULET, Les institutions politiques des Romains. I. (C. Jullian.)	214	301
NEUMANN, Histoire romaine de Scipion Emilien à Sylla. (C. Jullian.)	160	123
ROCHAS D'AIGLUN (de), L'artillerie chez les anciens. (L. Havet.)	123	1
SCHAEFER, Sources de l'histoire romaine. (C. Jullian.)	173	169
— Sources de l'histoire grecque. (A. Martin.)	202	265

Histoire du moyen âge.

Archives de l'Orient latin, tome I. (A. Molinier.)	167	148
DOUAIS, Sources de l'histoire de l'Inquisition dans le midi de la France. (A. Molinier.)	146	46
GIERKE, Les doctrines de l'état et la corporation	144	43
JADART, Jean de Gerson	175	174
KUGLER, Histoire des Croisades	145	44
ROCQUAIN, La papauté au moyen âge. (P. Viollet.)	150	64

Histoire moderne.

BEAUVOIS, Claude Bouton, seigneur de Corberon. (T. de L.).	238	407
BOUTEILLER (de) et HEPP, Correspondance adressée au magistrat de Strasbourg par ses agents à Metz, 1594-1683. (R.).	245	447
BREUCKER, La cession de la Poméranie à la Suède. (R.)	264	511
CHAMPION, Philosophie de l'histoire de France	191	220
CHANTELAUZE, Vincent de Paul et les Gondi. (T. de L.)	239	412
CHÉRUEL, Histoire de France sous le ministère de Mazarin, I. (T. de L.)	216	309
COMBES, L'entrevue de Bayonne	210	288
COTA (de), Mémoires sur Verazzano. (E. Beauvois.)	204	268
DALTON, Jean Laski. (R.)	244	445
DELAHANTE, Une famille de finance au XVIIIe siècle. (J. Flammermont.)	179	188
DURUY (A.), L'instruction publique et la Révolution. (A. Gazier.)	258	486

	art.	pages
HITZIGRATH, Les écrits sur la paix de Prague en 1635. (R.).	229	366
JUSTE, L'élection de Léopold I.	190	220
LAIR, La Vallière et la jeunesse de Louis XIV. (T. de L.).	147	50
LÉOUZON-LE-DUC, Correspondance diplomatique du baron de Staël-Holstein. (A. S.).	131	15
LODGE, Histoire des colonies anglaises d'Amérique. (Ch. B.).	198	244
LOSSEN, La guerre de Cologne, I. (R.).	237	405
MIRANDA, Richard de Cornouailles et Aix-la-Chapelle. (R.).	254	482
MÜLLER (C.), Lutte de Louis de Bavière avec la curie romaine. (R.).	243	427
PAJOL, Les guerres sous Louis XV. (A. C.).	168	153
PIERLING, La mission de Possevino en Russie. (L. Leger.).	257	485
ROGET, Histoire du peuple de Genève, VI. (R.).	255	483
SIMSON, Napoléon III et l'Allemagne.	171	156
VALFREY, Lionne et la paix des Pyrénées. (A. Gazier.).	265	512
VAUCHEZ, Esquisses d'histoire suisse. (Ed. Favre.).	256	484
VILLARI, Machiavel et son temps. (C. Paoli.).	225	345
WILLE, Philippe de Hesse et Ulric de Wurtemberg. (R.).	221	326

Littérature française (moyen âge).

DIEZ, Vies et œuvres des troubadours, p. p. BARTSCH. (P. M.).	203	266
EYSSENHARDT, Romain et roman. (L. Havet.).	138	31
GODEFROY, Dictionnaire de l'ancienne langue française. (A. Thomas.).	158	114
LAFON (Mary), Histoire littéraire du midi de la France. (P. M.).	195	239
— Exploit de M. Mary Lafon.		429

Littérature française (temps modernes).

Andrieux, contes en vers, p. p. RISTELHUBER. (Ψ.)	169	155
BASCHET, Les comédiens italiens à la cour de France. (T. de L.).	233	384
Bougerel (le P.), prêtre de l'Oratoire.	249	467
Des Forges Maillard (œuvres de), p. p. DE LA BORDERIE et KERVILER. (T. de L.).	212	292
FABRE, La naissance de Fléchier. (T. de L.).	178	183
Galiani, Correspondance, p. p. PEREY et MAUGRAS, p. p. ASSE. (M. Tourneux.).	163	128
GUERRIER, Mme Guyon, sa vie, sa doctrine et son influence. (T. de L.).	223	332
HAUSSONVILLE (d'), Le salon de Mme Necker. (M. Tourneux.).	226	352

	art.	pages
MANGOLD, Histoire et critique du Tartufe. (C.)	194	241
PERSON (L.), Notes critiques et biographiques sur Rotrou. (Ch. Marty-Laveaux.)	128	9
— Le Saint-Genest de Rotrou. (A. Morel-Fatio.)	185	201
POUY, Etude sur les œuvres inédites et la correspondance de Dusevel. (T. de L.)	152	76
RONCHAUD (de), Théâtre choisi de Rotrou. (A. C.)	162	126
RUBLE (de), Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret. (T. de L.)	263	509
SERVOIS, Notice sur La Bruyère. (T. de L.)	211	289
TAMIZEY DE LARROQUE, Lettres françaises de Scaliger. (P. de Nolhac.)	222	328
TOURNEUX, Correspondance littéraire de Grimm. (T. de L.)	250	470

Langues et littératures germaniques.

BUCHNER, Ferdinand Freiligrath. (A. Chuquet.)	234	387
ENGEL, Le docteur Faust. (C.)	213	295
Gœthe, Jery et Bätely, p. p. ARNDT. (C.)	130	14
— *Faust,* p. p. SCHROER, II. (J.)	181	191
— *Faust,* fragment, p. p. SEUFFERT. (C.)	186	204
— *Reineke Fuchs,* par BIELING. (C.)	197	243
HIRZEL, Albert de Haller. (A. Chuquet.)	227	355
JANSSEN, Frédéric Stolberg. (C.)	170	155
JONAS, Christian Gottfried Koerner. (A. Chuquet.)	217	312
KLUGE, Dictionnaire étymologique de la langue allemande. (J. Kirste.)	161	125
NERRLICH, Lettres de Charlotte de Kalb à J. P. Richter. (A. C.)	205	271
Oldenbourg, le pays et les gens, par STRACKERJAN	164	135
— le théâtre, par DALWIGK	164	135
RIEGER, Klinger dans dans la période d'orage. (A. Chuquet.)	129	11
SANDERS, Dictionnaire complémentaire de la langue allemande. (A. Bauer.)	240	415
SCHERER (W.), Histoire de la littérature allemande. (A. Bossert.)	259	492
SCHOBER, Heinse, sa vie et ses œuvres. (A. Chuquet.)	140	34
SCHOELL, Etudes sur Gœthe. (C.)	176	175
STORM, Philologie anglaise. (C. J.)	209	214
— Lettre de M. Storm		449
STRAUCH, Marguerite Ebner et Henri de Nordlingen	174	172
WERNER, l'Emilia Galotti de Lessing. (C.)	180	191
WIDMANN, Vie de Faust, p. p. Ad. de KELLER. (A. C.)	127	8
Wieland, Hermann, p. p. MUNCKER. (A. C.)	189	219

art. pages

Langues et littératures celtiques.

LOTH, Essai sur le verbe néo-celtique. (H. d'Arbois de Jubainville.) 224 341

Langues et littératures méridionales.

MOGUEL, La vie et les œuvres de Calderon. (A. Morel-Fatio.). 151 67

Langues et littératures slaves.

HALLER, Histoire de la littérature russe. (L. Leger.) 148 55
JAGIC, Textes de langue slavonne. (L. Leger.) 126 7
VIVO (de), Grammaire de la langue russe. (L. Leger.) 141 36

Bibliographie.

BENGESCO, Bibliographie des œuvres de Voltaire, I. (M. Tourneux.) 230 367
GIRAUDET, Les origines de l'imprimerie à Tours. (Em. Picot.). 155 88

Folklore.

DOZON, Contes albanais. (G. P.) 200 253
LEGER (L.), Contes populaires slaves. (G. P.) 200 253
LEGRAND, Contes populaires grecs. (G. P.) 200 253
PUYMAIGRE (de), Romanceiro, choix de vieux chants portugais. (G. P.) 200 253
RIVIÈRE, Contes populaires de la Kabylie. (G. P.) 200 253
THEAL, Recueil de contes cafres. (G. P.) 199 246

pages

Variétés

Gaidoz, Bibliographie créole, note supplémentaire..... 453
Gazier, L'histoire de France du P. Loriquet..... 206
Günzburg, L'itinéraire de Théodosius..... 221
Guyard, Le mot assyrien « tamkâru »..... 56
Revue de l'Extrême-Orient, I. (G.)..... 16
Tamizey de Larroque, Date de la naissance de Fléchier.... 296

Correspondances.

Exploit de M. Mary Lafon..... 449
Lettre de M. Leger à M. G. Paris..... 373
Lettre de M. Ch. Morel..... 432
Lettre de M. Storm..... 449

Chronique.

Annuaire théologique..... 196
Archives pour l'étude des traditions populaires, p. p. Pitré et Marino..... 211
Archives pour l'histoire littéraire, III..... 207
Bastin, Morceaux de lecture..... 318
Beer, Papiers de Tegethoff..... 459
Behaghel, Sur la jeunesse des gymnases..... 275
Bello, le poète de la Colombie..... 299
Bernays, Le contingent de Francfort sous le premier empire. 518
Bernus, Notice bibliographique sur Richard Simon..... 419
Bersot, Un moraliste, études et pensées..... 337
Boucher, Tableau de la littérature anglaise..... 18
Bulletin de correspondance africaine..... 247
Burnell, not. nécrol..... 397
Chapelain, Les douze derniers chants de la Pucelle, p. p. Herluison..... 455
Charvériat, Urbain VIII et la guerre de Trente Ans..... 359
Clermont-Ganneau, Rapports sur une mission en Phénicie et en Palestine..... 515
Collection Léopold Cerf..... 17
Commission historique, réunion du 29 septembre au 2 octobre, à Munich..... 378
Communications des archives de la guerre, d'Autriche..... 251

pages
Concord et son école de philosophie..... 211
Congrès anthropologique de Francfort sur le Main..... 249
Congrès des Orientalistes, vol. de Mémoires..... 96
Congrès des philologues allemands, à Carlsruhe..... 251,395,458
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, VIIIe fascicule..... 337
Ebert (Egon), not. nécrol..... 518
Ecole d'Athènes et de Rome, Rapport de M. Perrot..... 177
Ecole du Louvre (l')..... 495
Ecole française d'Athènes (l') et le mémoire de première année..... 495
El Z' Dam, Geronimo le martyr du Fort des Vingt-quatre heures..... 228
Enseignement (l') *secondaire des jeunes filles,* Revue mensuelle..... 338
Etat-major allemand (l') et ses monographies de détail sur l'histoire de la guerre..... 498
Eugène (prince) de Savoie, ses campagnes, VIIIe vol..... 208
Examens de sortie des gymnases prussiens..... 98
Gamucci, Pourquoi les Grecs n'ont pas fait de progrès en harmonie..... 229
Garnier (F.), de Paris au Tibet..... 226
Gatteyrias, l'Arménie et les Arméniens..... 376
Gemaehling, Le combat du cap Ortegal..... 226
Grammont (de), Relation des préparatifs faits pour surprendre Alger, par Conestaggio..... 497
Griswold, Table des matières de la « Deutsche Rundschau ». 317
Hérelle, Correspondance de Dom Thierry de Viaixnes.... 194
Hervé-Bazin, Mémoires et récits de François Bazin. 96
Herzog, not. nécrol..... 395
Israel, Recueil d'écrits pédagogiques des XVIe et XVIIe siècles. 459
Jametel, L'encre de Chine..... 375
Journal de la province de Posen..... 180
Juste, Souvenirs du baron Nothomb..... 397
Keller (Ad. de), Le « litterarischer Verein » de Stuttgart.. 118
Kervyn de Lettenhove, Charles IX et le Tasse..... 298
Kinkel (G.), not. nécrol..... 516
Labbé, Etudes de pédagogie morale..... 497
Lamy, Hymnes et sermons de saint Ephrem..... 38
Lanciani, Fragment d'une lettre sur les fouilles du Forum.. 519
Laveleye (de), Eléments d'économie politique..... 376
Loiseleur, Trois énigmes historiques.... 375
Lund, Histoire du Danemark et de la Norvège, 1559-1596 . 138
Macaulay, Essais d'histoire et de littérature, trad. p. G. Guizot..... 79

pages
MARTINOV, Un manuscrit slavon de la Bibliothèque de Gand. 418
Mémoires et documents, tome XXXVI, de la Société d'histoire de la Suisse romande..... 419
MILLIET, Morceaux choisis de Mirabeau..... 94
MOREIRA DA SA, Morceaux choisis à l'usage des écoles du Portugal..... 19
MÜLLER (W.), Histoire de l'Europe de 1871 à 1881..... 459
MÜNTZ, Les arts à la cour des papes, III..... 157
PERSON (L.), Histoire du Venceslas de Rotrou..... 159
PIOT, Le testament d'Egmont..... 137
Programme du Congrès de la Sorbonne en 1883..... 274
QUEUX DE SAINT-HILAIRE, Les fables d'Esope trad. par Corrozet..... 272
Revue historique du Béarn et de la Navarre..... 57
RIEMANN, Les mètres lyriques d'Horace..... 375
ROOSES, Nouveau livre d'esquisses..... 138
ROSTAND et BENOIST, Traduction et édition de Catulle..... 455
SCHERER (Edm.), Etudes sur la littérature contemporaine, VI. 37
SCHLIEMANN, Lettre sur ses fouilles à Troie..... 195
SCHLUMBERGER (G.), Ier vol. des Œuvres d'Adr. de Longpérier..... 514
SCHMIDT (Ch.), Histoire de l'imprimerie à Strasbourg..... 58
Société des anciens textes écossais..... 516
Société historique, Cercle Saint-Simon..... 78, 457
SOREL, Essais de critique et d'histoire..... 456
TAMIZEY DE LARROQUE, Entrée de Charles IX à Bordeaux... 159
— Lettres inédites de Saumaise..... 316
— Oraison funèbre de Gassendi, par Nic. Taxil..... 359
TARDIF (Jules), not. nécrol..... 479
VANDENPEEREBOOM, Jansenius..... 298
VAPEREAU, Supplément au Dictionnaire universel des contemporains..... 497
VINSON, Les Basques et le pays basque..... 338
Vizir de Lankuran (le), p. p. MAGARD et LE STRANGE..... 517
WIJNNE, Négociation du comte d'Avaux, I..... 435

COMPTES-RENDUS DES SÉANCES DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Séances des 23 et 40 juin, 7, 12, 21 et 28 juillet, 4, 11, 18 et 25 août, 1, 8, 15, 22 et 29 septembre, 6, 13, 20 et 27 octobre, 3, 10, 17 et 24 novembre, 1, 8 et 15 décembre 1882.
Comptes-rendus de M. Julien Havet.

Pages 20, 39, 59, 80, 100, 120, 140, 230, 252, 276, 300, 319, 339, 360, 378, 399, 419, 435, 460, 480, 519.

Société nationale des antiquaires de France.
Séances des 14 et 21 juin, 5, 12 et 19 juillet, 6 septembre, 4 et 18 octobre, 8, 15 et 22 novembre, 6 décembre 1882.
Pages 19, 59, 79, 99, 139, 251, 339, 420, 500, 520.

Société asiatique.
Séances des 10 novembre et 10 décembre.
Pages 440 et 500.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

Allemands

Archiv für slawische Philologie, tome VI, IIe et IIIe livr... Nos 27, 50
Deutsche Literaturzeitung, nos 23-48, 10 juin-2 décembre 1882..... 28, 29, 30, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51
Deutsche Rundschau, juillet-novembre 1882..... 31, 36, 41, 42, 51
Göttingische gelehrte Anzeigen, nos 22-49, 31 mai-6 décembre 1882..... 27, 29, 31, 33, 34, 37, 40, 41, 46, 51, 52
Literarisches Centralblatt, nos 24-48, 10 juin-25 novembre 1882..... 27, 29, 30, 31, 33, 35, 36, 37, 39, 40, 43, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52
Philologische Rundschau, nos 24-37, 10 juin-9 septembre 1882..... 27, 28, 31, 32, 35, 36, 43, 45, 46, 50, 51
Philologische Wochenschrift, no 20-42, 20 mai-21 octobre 1882..... 27, 28, 29, 30, 31, 32, 35, 45, 47, 48, 49
Theologische Literaturzeitung, nos 12-24, 17 juin-2 décembre 1882..... 28, 32, 33, 34, 36, 41, 42, 44, 45, 50, 51, 52
Zeitschrift für deutsches Alterthum und Literatur, 1882, I, II, III fasc..... 38, 39

Anglais

The Academy, nos 527-552, 10 juin 2-décembre 1882.... 27, 29, 32, 34, 35, 36, 38, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52
The Athenaeum, nos 2850-2875, 10 juin-2 décembre 1882. 27, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 41, 42, 43, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52

Belges

Athenaeum belge, nos 11-23, 1 juin-1 décembre 1882..... 28, 32, 36, 37, 39, 41, 44, 46, 47, 50, 51
Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne), tome XXV, III, IV, V..... 31, 39, 51

Danois

Vor Ungdom, 1er, 2e, 3e, 4e, 5e fasc..... 41, 47

Italiens

Archivio per lo studio delli tradizioni popolari, vol. I, fasc. III, juillet-septembre..... 41
Archivio storico per Trieste, l'Istria ed il Trentino, I, 4. 31

Roumains

Columna lui Trajan, no 4, avril..... 30

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 3 Juillet — 1882

Sommaire : 123. De Rochas d'Aiglun, L'artillerie chez les anciens. — 124. E. Schulze, La poésie grecque, esquisses. — 125. Ler Grenouilles d'Aristophane, p. p. de Velsen. — 126. Jagic, Textes de langue slavonne. — 127. La Vie de Faust, de Widmann, p. p. Ad. de Keller. — 128. L. Person, Notes critiques et bibliographiques sur Rotrou. — 129. Rieger, Klinger dans la période d'orage. — 130. Jeri et Bätely, de Gœthe, p. p. Arndt. — 131. Correspondance diplomatique du baron de Staël-Holstein, p. p. Léouzon le Duc. — Variétés : La Revue de l'Extrême Orient, dirigée par H. Cordier. — Chronique. — Société des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

123. — A. de Rochas d'Aiglun. **L'Artillerie chez les anciens.** Tours, imprimerie Paul Bousrez. Extrait du *Bulletin monumental*, nos 2 et 3. 1882, 28 pages in-8°, plusieurs figures.

Notice sommaire par un officier supérieur du génie, dont l'érudition et la compétence sont bien connues, sur ce qu'on sait des machines de jet antiques; claire et intéressante. — En appendice, *Description de la machine aérotone*, par Philon de Byzance; traduction inédite d'A.-J.-H. Vincent. La machine aérotone a pour principe l'élasticité de l'air comprimé, par opposition aux machines qui ont pour principe l'élasticité d'une corde ou d'un ressort.

Relevons les lignes relatives aux origines de l'artillerie. « Les machines de jet étaient inconnues en Grèce à l'époque de la guerre du Péloponèse, car Thucydide, si précis en toutes choses, n'en parle pas; elles s'y introduisirent à propos du concours ouvert à Syracuse entre les ingénieurs de tous les pays par Denys l'Ancien, qui se préparait à attaquer Carthage, vers l'an 400 avant Jésus-Christ. Le premier emploi qu'en rapporte l'histoire eut lieu au siège de Motye par le même Denys (Diod., xiv, 51). »

Tite Live a beau parler (I, xliii, 3) de deux centuries de *fabri* qu'aurait organisées Servius Tullius, longtemps avant Denys et avant la guerre du Péloponnèse, *ut machinas in bello ferrent* [1] : ce n'est pas un témoignage si vague et si peu sûr qui prévaudra contre l'induction tirée du silence d'un Thucydide. Mais, en dehors des sujets de Servius, quelque peuple barbare a-t-il eu une artillerie avant les Grecs? « La plus ancienne mention de ces engins que l'on trouve dans l'histoire remonte environ à l'an 800 avant Jésus-Christ. Ozias arme les remparts de Jérusalem « de machines construites par un ingénieur pour lancer des traits et de

1. Non pas précisément pour *confectionner* des machines (de Rochas, p. 21).

« grosses pierres. » Deux siècles plus tard, Ezéchiel menace la ville sainte des *balistes* de *Nabuchodonosor*. » Il serait plus exact de dire : L'artillerie ayant pris naissance vers 400, l'auteur des *Paralipomènes* est très postérieur à cette date ; il attribue des machines à Ozias (II, xxvi, 15) sans se méfier de l'anachronisme [1]. Il en faut penser autant de l'auteur d'*Ezéchiel* si, dans son passage sur Nabuchodonosor (xxi, 22), les hébraïsants acceptent comme une traduction exacte du texte le βελοστάσεις de la version grecque.

Louis Havet.

---

124. — **Die hellenische Dichtkunst, Skizzen** von E. Schulze. Gotha, F. A. Perthes. 1881, 132 pages.

Cinq chapitres absolument détachés sur Homère, sur Archiloque, Alcée et Solon, sur l'*Ajax* de Sophocle, sur les *Acharniens* et les *Grenouilles* d'Aristophane, enfin sur l'Anthologie grecque. C'est de l'histoire et de la littérature fragmentaires. M. Schulze ne nous dit pas pourquoi, en traçant ses « esquisses », il a fixé son choix plutôt sur tel poète que sur tel autre, sur Sophocle plutôt que sur Eschyle ou Euripide ; pourquoi il nous parle beaucoup de Solon et oublie complètement Pindare ; pourquoi, enfin, il passe tout d'un coup d'Aristophane à l'Anthologie sans nous laisser soupçonner l'existence de la poésie alexandrine. Evidemment M. S. a voulu dérober à la discussion le plan de son ouvrage, et nous n'avons qu'à constater le fait. Si M. Schulze ne se pique pas d'être complet, il se flatte encore moins d'être original. Il nous prévient dans sa préface qu'il a pris à O. Müller, à Fr. Jacobs, à E. Curtius, à Bernhardy et à d'autres le peu d'histoire littéraire qu'on trouvera chez lui et que les citations dont il se propose d'illustrer abondamment ses esquisses sont tirées des meilleures traductions allemandes connues, sauf cependant pour quelques épigrammes qu'il a traduites à ses périls et risques. « Le tout est destiné, dit-il, à une catégorie d'hommes cultivés qui ne peuvent puiser directement à la source. » Il eût mieux valu, pensons-nous, leur indiquer tout simplement un manuel de littérature grecque.

J. Nicole.

---

125. — **Aristophanis Ranæ.** Recensuit Adolphus von Velsen. Leipzig, Teubner. 1881, un vol. in-8° de vi-141 pages.

Il y a à peu près un an, en rendant compte, ici même [2], de l'édition

---

1. Dans les *Rois* (IV, xiv-xv), on ne trouve rien sur l'organisation militaire attribuée par les *Paralipomènes* à ce Servius Tullius juif, Ozias ou Azarias.

2. *Revue critique* du 21 mars 1881.

des *Thesmophoriazusæ* de M. Fr. H. M. Blaydes, et en comparant cette édition avec celle de M. A. von Velsen, nous exprimions l'espoir que ce dernier savant, détourné d'Aristophane par sa collaboration au *Corpus Inscriptionum Atticarum* et à la publication des fac-similés de manuscrits avec Wattenbach, revînt à des études dans lesquelles il avait rendu d'éminents services. Nous ignorions que cet espoir fût si près d'être réalisé; en effet, M. V. est revenu à Aristophane; il a repris la recension, un moment interrompue, des œuvres du grand comique. La nouvelle édition des *Grenouilles* fait suite à l'édition des *Thesmophoriazusæ* [1] qui est de 1878, à celle des *Chevaliers* qui est de 1868. Il y a donc 14 ans que cette publication est commencée; espérons aujourd'hui que M. V. restera fidèle à Aristophane et qu'il nous donnera successivement toutes les œuvres qui nous restent du poète [2].

Une édition critique d'Aristophane était désirée depuis longtemps. Les dernières collations qu'on avait des mss. principaux, celles de Bekker et de Dindorf, étaient reconnues insuffisantes. Assurément, depuis, le texte du poète avait été amélioré, ces progrès sont sensibles dans les dernières éditions données par Meineke et Bergk; mais on manquait d'une base solide, la tradition du texte dans les mss. n'était pas connue d'une manière satisfaisante. M. V. prit pour tâche de la faire connaître : quand il vint en Italie, son but était parfaitement déterminé : il venait y recueillir l'apparat nécessaire pour former une édition critique telle qu'on l'exige aujourd'hui. Ajoutons que M. V. était prêt pour cette étude : depuis longtemps il s'occupait d'Aristophane; dès 1860, nous trouvons une série de corrections au texte du comique publiées dans un programme du gymnase de Saarbrück, et, de 1863 à 1866, le *Philologus* et le *Rheinisches Museum* contiennent fréquemment des travaux du même genre dus aussi à M. Velsen [3].

C'est en 1866 qu'il obtint un congé, lui permettant de quitter son gymnase de Saarbrück et de venir en Italie. La question, qu'il avait à étudier était complexe. Aristophane ne nous est pas parvenu dans un manuscrit qui soit la source de tous les autres ou dont la supériorité soit telle qu'il rejette ses rivaux dans l'ombre et rende leur secours inutile, comme c'est le cas, par exemple, pour Isocrate, Démosthène, Athénée, peut-être pour Eschyle et Sophocle [4]. Quatre des mss. d'Aristophane, qui

---

1. Nous avons malheureusement à déplorer ici un manque d'unité dans la publication : cette pièce a paru dans un programme du gymnase de Saarbrück, in-folio, les autres pièces sont dans le format des in-8° ordinaires de la maison Teubner. Rien de plus désagréable que ces irrégularités quand il s'agit d'une même collection.

2. Nous recevons le *Plutus*, qui forme le quatrième volume de la collection; nous en rendrons compte très prochainement.

3. Signalons aussi un article du même genre dans les *Symbola philol. Bonn. in honorem* Fr. Ritschelii collecta, 1864, fasc. I, p. 411 sqq. Après son retour d'Italie, M. A. v. V. a donné de nouveaux articles sur Aristophane dans les deux revues que nous avons citées.

4. In multis scriptoribus Græcis, *unum* solum testem habemus, cujus verba alii atque

sont en Italie, étaient considérés comme importants, le Ravennas, le Venetus et deux mss. de Florence Γ et Θ. Or. M.V. avait lui-même démontré (*Philologus,* XXIV, p. 124 sqq.) qu'il n'y avait aucun de ces manuscrits qui ne fût assez gravement altéré, que tous reproduisaient très imparfaitement la tradition commune, enfin qu'aucun d'eux ne pouvait suffire à lui tout seul pour constituer le texte. Cette insuffisance avait des degrés sans doute, mais elle était grande, même pour les meilleurs mss. M. V. avait donc d'abord à collationner très exactement ces quatre manuscrits; de plus, puisque le texte ici doit être constitué à l'aide de secours pris à des sources différentes, il avait à faire dans les bibliothèques italiennes, une enquête rigoureuse et à voir si, parmi les manuscrits jusque-là négligés, il n'y en avait pas quelqu'un qui pût être utile et fournir quelque secours.

Signalons d'abord deux résultats importants, fruits de ces recherches. L'édition *princeps* d'Aristophane, donnée par Alde Manuce à Venise en 1498, ne contient que neuf des onze comédies du poète; les deux qui manquent, *Lysistrata* et les *Thesmophoriazusæ*, furent publiées pour la première fois à Florence, en 1515, par B. Junti, d'après un manuscrit provenant de la bibliothèque d'Urbin [1]. Depuis Junti, ce manuscrit, qui paraissait appartenir à une bonne famille, avait disparu et la Juntine, qui le représentait, était considérée comme une des sources pour la constitution du texte de *Lysistrata* et des *Thesmophoriazusæ*. On n'avait pas cependant renoncé à tout espoir de retrouver l'Urbinas de Junti et M. V. moins que tout autre [2]. Tout en faisant ses collations, il fouillait les bibliothèques italiennes, en quête du manuscrit perdu. Il y a, dans ce fait de voir disparaître en pleine culture littéraire des documents, échappés à des siècles de barbarie et d'ignorance, quelque chose qui irrite; on ne se résigne pas facilement; et, malgré de trop nombreux mécomptes, on a toujours peine à croire que tout espoir est définitivement perdu. Le résultat ne fut pas pour M. V. tel qu'il l'avait peut-être rêvé : s'il retrouva l'Urbinas de Junti, il n'eut pas le bonheur de nous rendre un nouveau texte d'Aristophane [3]. Il se trouva, en effet, que le

---

alii sine fructu et cum novis semper erroribus repetunt. In quibusdam aliis *duo* idonei testes supersunt, quos qui audiverit habet omnia. Cobet. *Variæ Lectiones,* préf., p. XXIV. 2e édit.

1. « Venit, mi Francisce, expectata dies illa in qua ex *urbinate bibliotheca* antiquissimum Aristophanis exemplar nacti sumus, ibique inter aliis Λυσιστράτην καὶ Θεσμοφοριαζούσας... non alias visas comedias nacti sumus ». Préface de B. Junti.

2. Als ich in den Jahren 1866 and 67 in Italien war, habe ich natürlich in Rom nach jenem codex urbinas... eifrig gesucht, aber vergebens. Ebenso vergeblich war meine Mühe auf den übrigen italienischen Bibliotheken. A. v. Velsen, *Ueber den Codex Urbinas der Lysistrata und der Thesmophoriazusen*. Halle, 1871, p. 3.

3. Diese Abhandlung macht uns um eine Handschrift ærmer, um eine Kenntniss reicher, dit justement Wecklein en rendant compte de la brochure de M. Velsen. (*Philologischer Anzeiger*, 1877, p. 227.) M. V. avait noté, dans le ms. de Ravenne, des chiffres arabes et autres signes placés à côté du texte de Lysistrata et des Thesmophoriazusæ. C'est seulement en Allemagne, en étudiant ses collations, qu'il s'aperçut de

ms., d'après lequel avait été éditée la Juntine, n'était autre que le ms. de Ravenne. La découverte n'en était pas moins intéressante : elle éclairait l'histoire d'un manuscrit important, elle donnait la solution d'un problème relatif au texte du poète. De toute manière elle faisait honneur à la sagacité du savant.

Le second service rendu par M. V., c'est d'avoir signalé le premier l'importance de l'*Ambrosianus* M. « Is liber, diligentissime pictus, gravissimi in constituendis poetae verbis est momenti : utpote qui genuinam Aristophanis manum sæpe servaverit solus cum Ravennate, interdum quamvis raro solus [1].

L'édition des comédies d'Aristophane publiée par M. V. est purement critique ; l'éditeur ne s'occupe que de constituer le texte sans chercher à l'expliquer ; les notes, qui se trouvent au bas des pages, sont divisées en deux groupes, le premier est consacré aux conjectures tant du nouvel éditeur que des savants qui l'ont précédé [2], le second forme l'apparat critique. Cette dernière partie est de beaucoup la plus développée, c'est elle qui forme la valeur essentielle de l'ouvrage. Cette édition marque un progrès décisif ; elle donne à la critique, pour l'étude du texte d'Aristophane, cette base qui jusqu'ici lui faisait défaut. Quand M. V. aura terminé son œuvre, nous posséderons du poète comique une édition critique telle qu'il n'y en a de semblable que pour bien peu d'auteurs.

Il suffit de jeter les yeux sur cet apparat critique, pour voir avec quelle attention, avec quel scrupule les manuscrits ont été examinés : les particularités les plus insignifiantes en apparence ont été relevées avec le soin le plus minutieux [3], je me bornerai à un seul ordre de faits. Le manuscrit de Ravenne est du XIe siècle, l'accentuation y est irrégulière, mise généralement, mais assez souvent omise ; que M. V. relève avec soin toutes les *divergences* d'accentuation, cela est nécessaire, mais est-il bien utile d'indiquer absolument tous les cas où le copiste a *négligé* ici un esprit, là un accent ? Ainsi dans les *Grenouilles* : 51, ἔγωγ'] ἐγωγ' et lemma [4] scholii εγωγ' R. — 69, κάτω ;] κατω· R κάτω. U κάτω A κάτω ; minio corr. ex κάτω· M. — 74, ἐστὶ] εστὶ R ἐστι V. — 82, εὔκολος] εὐκολος

---

la concordance que ces chiffres offraient avec la Juntina ; cette concordance était telle que le doute n'était plus possible sur l'emploi de ce ms. par Junti.

1. Préface de l'édition des Ἱππῆς (p. VIII) ; dans la préface des Βάτραχοι, l'auteur ajoute : Hunc codicem in Ranarum fabula certe e Ravennate non transcriptum esse docent vv. 201, 208, 274, alii, p. VI.

2. L'auteur n'a donné naturellement que les conjectures les plus dignes d'attention.

3. L'apparat critique des *Grenouilles* nous semble même plus développé que celui des *Chevaliers*.

4. On voit par cette citation que M. V. indique, à côté de la leçon qui est donnée par le texte, la leçon qui se trouve souvent dans les lemmes des scolies. C'est un soin dont il faut lui savoir gré ; la leçon du lemme diffère souvent de celle du texte, nous avons là deux témoignages appartenant à la même époque, il est utile de les connaître tous deux.

R. — 111, ἥλθες] ἤλθες R. — 117, πρὸς] προς R. *Ibid.*, ἀλλὰ] ἀλλα R. N'est-il pas permis de regarder un peu comme superflu le relevé si rigoureux de fautes qui ne sont d'aucune importance pour la constitution du texte et qui s'expliquent toutes par une cause générale parfaitement connue? Nous n'avons pas cependant le courage d'en faire un reproche à M. V. ; il y a dans cette édition un tel effort, une telle somme de travail qu'on ne voudrait pas croire qu'une partie de cette peine a été de la peine perdue. Il y avait, croyons-nous, un moyen bien simple d'éviter ces redites : il suffisait, à la fin de la préface, d'une note de quelques lignes, faisant connaître à la fois les deux ou trois fautes les plus fréquentes et quelques-unes des habitudes particulières à chacun des copistes. M. V. aurait gagné à cela d'alléger son bagage, ce qui n'est pas un mince avantage pour un travail de ce genre ; il y aurait gagné, ce qui est plus grave, d'être plus clair. Je prends un des deux exemples. Le ms. de Ravenne présente une particularité curieuse, le mot οὐκ est presque toujours suivi de l'apostrophe οὐκ'. Faudra-t-il relever perpétuellement cette particularité [1] ? Et, si on la relève, que pensera de ce signe le lecteur qui n'est pas prévenu? Le négligera-t-il? Cherchera-t-il à lui attribuer une valeur? — Le copiste du Venetus met ordinairement le double point : pour indiquer la fin d'un discours. C'est un signe particulier, qui a sa valeur propre et qui n'exclut pas une autre ponctuation, ainsi *Grenouilles*, 25, ἐγώ :; Il y a à la fois un double point pour indiquer que le personnage a fini de parler, et un point d'interrogation, la phrase étant interrogative. Cette double ponctuation dans l'édition de M. V. est une énigme pour le lecteur [2].

Nous sommes convaincus qu'il est difficile dans une collation de pousser l'exactitude aussi loin que l'a fait M. V. dans les siennes; mais on sait combien les travaux de ce genre sont délicats ; si rigoureuse, si exacte qu'on suppose une collation, il sera toujours possible d'y trouver à reprendre. J'ai pu contrôler l'exactitude de la présente édition des *Grenouilles* sur trois des principaux mss. d'Aristophane, le Ravennas, le Venetus et l'Urbinas [3] ; voici les observations que j'ai à proposer : 11, δὴτ' ἱκετεύω et non δὴθ' ἱκετεὺω R. — 42, δήμητραν et non δήμητρα U. — 76, V. dit : « post prius o in πρότερον erasa est una littera U. » Un point seul a été gratté, — 85, τλήμων] τλίμων U. — 103, après ἀρέσκει V a un point d'interrogation formé ainsi : ., (Il y a d'assez nombreux exemples de cette ponctuation dans le ms.) — 330, τὴν devant ἀκόλαστον est aussi la leçon de V. — 359, πολίταις] πολίτης V (par abréviation de ης au-dessus du τ), πολῖ R.

Ce qui fait la valeur de cette édition, avons-nous dit, c'est la précision

1. Cf. sur les divers emplois de l'apostrophe, Gardthausen, *Griechische Palæographie*. Leipzig, 1879, p. 272.

2. Toutes ces particularités seront peut-être signalées dans le travail que M. V. a promis sur les mss. d'Aristophane : disputatione de universa librorum Aristophaniorum ratione in aliud tempus reservata. Préface des *Chevaliers*, p. VI.

3. Nous avons collationné de la pièce des *Grenouilles* les vers 1-100 et 324-370.

et la richesse de l'apparat critique ; elle a un autre mérite, moins important sans doute, mais qui ne doit pas être passé sous silence. M. V. ne s'est pas contenté de nous faire connaître la leçon des manuscrits, il a aussi payé de sa personne et essayé d'améliorer lui-même le texte. Quelques-unes des conjectures qu'il propose nous paraissent acceptables, la plupart sont ingénieuses, nous en citerons quelques-unes : 207, κυκνοβατράχων au lieu de βατράχων κύκνων (Bothe avait déjà proposé βατραχοκύκνων, ce qui est plus voisin de la leçon des mss.). — 405, καὶ τὸ au lieu de τόνδε τὸν. — 718, τοὺς καλοὺς καὶ τοὺς κακούς au lieu de τοὺς καλούς τε κἀγαθοὺς (Meineke avait proposé τοὺς κακούς τε κἀγαθούς). — 1011, μοχθηροὺς τούσδ'; R et A ont μοχθηροὺς, V. μοχθηροτέρους τ', V et M μοχθηροτάτους,. — 1301, πορνῶν μελῶν au lieu de πορνιδίων. La conjecture du v. 15 est très ingénieuse :

σκεύη ποτ' εἰ φέρουσιν ἐν κωμωδίᾳ ;

Il y a cependant un enchevêtrement de deux propositions commençant toutes deux par εἰ (εἴπερ 13 et εἰ 15) qui n'est pas d'un bon effet. Ce vers a été considéré comme interpolé et avec raison, à ce qu'il semble.

Souhaitons en terminant que M. Velsen poursuive l'œuvre commencée : il rend un service signalé à tous les amis d'Aristophane, c'est-à-dire à tous ceux qui s'occupent de l'antiquité classique. Espérons que les retards, qui nous ont fait attendre les nouveaux volumes, ne se reproduiront pas, et que les comédies, qui nous manquent encore, viendront toutes au jour chacune à son temps et à son heure. C'est par ce souhait que nous avons commencé, c'est aussi par ce souhait que nous voulons terminer ce compte-rendu.

Albert MARTIN.

---

126. — V. JAGIC. **Specimina linguæ palaeslovenicæ.** Un vol. in-8° de 147 p. Saint-Pétersbourg, 1882. Imprimerie de l'Académie des sciences.

Le recueil que nous offre M. Jagic est évidemment un manuel d'enseignement ; l'auteur a voulu réunir dans une chrestomathie portative et peu coûteuse les textes les plus importants pour l'étude de la langue slavonne sous sa forme la plus ancienne et la plus pure. Ce petit recueil est plutôt le livre du maître que celui de l'élève ; il ne donne aucun renseignement chronologique sur les textes qu'il renferme, aucun commentaire. Il se contente de signaler les variantes. Une bonne partie des morceaux est imprimée en caractères glagolitiques ; c'est là une innovation utile ; car les chrestomathies glagolitiques sont rares et les étudiants — je parle des étudiants russes, — n'ont guère l'occasion de s'exercer à la lecture de cet alphabet difficile [1]. Un index slavon gréco-latin accom-

1. M. Miklosich n'a pas osé imprimer en glagolitique les textes qui accompagnent sa *Formenlehre*. « Diese stücke, dit-il, in der urschrift abdrucken zu lassen, davon hielt mich die besorgniss zurück, sie mœchten dann nicht gelesen werden. »

pagne ce recueil ; l'exécution typographique en est remarquable ; mais il serait à désirer qu'un nouveau tirage fût fait sur un papier plus solide, moins transparent et collé autant que possible.

L. L.

---

127. — **Fausts Leben,** von Georg Rudolf WIDMANN, herausgegeben von ADELBERT VON KELLER (146ste Publication des Litterarischen Vereins in Stuttgart [Tübingen]). Tübingen. 1880, in-8°, 737 p. — Prix : 20 mark [1].

Tous les admirateurs et amis de Gœthe seront reconnaissants à M. Adalbert de Keller d'avoir reproduit dans une des publications du *Litterarischer Verein* de Stuttgart-Tubingue le remaniement que Nicolas Pfitzer fit paraître en 1674, à Nuremberg, chez Endter, du *Faust* de George Rod. Widmann (*Das ärgerliche Leben und schreckliche Ende dess viel-berüchtigten Ertz-Schwarzkünstlers Johannis Fausti, erstlich, vor vielen Jahren, fleissig beschrieben, von G. R. Widmann, ietzo, aufs neue übersehen, und so wol mit neuen Erinnerungen, als nachdencklichen Fragen und Geschichten, der heutigen bösen Welt, zur Warnung, vermehret, nebst vorangefügtem Bericht Conradi Wolff : Platzii, weiland der heiligen Schrifft Doctorens, von der greulichen Zauberey-Sünde ; und einem Anhange, von den Lapponischen Wahrsager-Pauken, wie auch sonst etlichen zaubrischen Geschichten*). Il est certain que Gœthe et le peintre Müller ont connu l'œuvre de Widmann et lui ont emprunté quelques traits. M. A. de Keller fait, à la fin du volume, de très brefs rapprochements entre le *Faust* de Widmann et celui de Gœthe (pp. 145, 439, 606), mais sans les faire tous, parce qu'il se réserve de traiter plus amplement le sujet, et de citer ailleurs d'autres passages du *Faust* de Gœthe qui rappellent le *Faust* de Widmann mot pour mot (*welche wörtlich an unser Buch anklingen*, p. 728). On remarquera surtout (p. 439) le passage où chaque buveur, croyant saisir le raisin, et levant son couteau, s'aperçoit soudain qu'il tient dans sa main le nez de son voisin [2]. M. A. de Keller a reproduit le texte avec tout le soin et toute l'exactitude scrupuleuse qu'on lui connaît ; il n'a rien changé à la ponctuation et à l'orthographe de l'édition de 1674, sauf dans quelques cas où il suffisait de faire une très légère modification pour rendre le texte plus clair. Le volume, comme toutes les publications du *Litterarischer Verein,* est beau et très nettement imprimé.

A. C.

---

1. Tout exemplaire des publications du *Litterarischer Verein* de Stuttgart coûte, pris isolément, 20 mark; mais, en s'abonnant pour un an, également à 20 mark, on reçoit un exemplaire de toutes les publications du *Verein* parues dans l'année de l'abonnement. Rappelons encore que le siège de l'administration du *Verein* est à Tübingen, et non à Stuttgart.

2. Voir la scène de la cave d'Auerbach; cp. aussi, p. 145, le passage où l'esprit se déclare le fidèle serviteur de Faust.

128. — **Notes critiques et biographiques sur Rotrou,** par M. Léonce Person. Paris, Cerf. 1882, in-8°.

Voici une intéressante brochure, qui, dans les quarante-quatre pages dont elle se compose, contient plus de faits curieux qu'on n'en trouve quelquefois dans de gros volumes.

Fort économe de phrases inutiles, l'auteur de ce travail, au lieu de répéter pour la centième fois ce que tout le monde sait, précise les points incertains et réunit quelques documents nouveaux.

D'ordinaire on fixe la naissance de Rotrou au 21 août 1609 et sa mort au 28 juin 1650. Ces dates ne sont point rigoureusement exactes; ce sont celles du baptême du poète et de son inhumation. Comme il mourut de la peste, son enterrement a dû suivre sa mort de très près, mais, quant au baptême, il est bien probable qu'il est postérieur de plusieurs jours à la naissance.

M. Léonce Person écarte avec une vigilance fort judicieuse tout document qui n'est pas d'une authenticité incontestable. Il en est du reste plusieurs, de fabrication récente, dont la fausseté n'était pas fort difficile à établir.

Tel est, entre autres, un prétendu autographe adressé, dit-on, par Rotrou à son frère, et où se trouve ce beau passage si connu : « Les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. » Le faussaire a évidemment copié cette lettre dans un *Dictionnaire historique* publié en 1822, mais ce texte est lui-même supposé à l'exception de ce que nous venons d'en citer. Ce court fragment, qui seul paraît incontestablement de Rotrou, se lit, dès 1728, dans une notice des plus exactes, insérée dans les *Singularités historiques* de D. Liron, et rédigée à l'aide de renseignements fournis par Pierre de Rotrou de Saudreville, frère du poète. Ce morceau y est rapporté comme extrait d'une lettre de Rotrou adressée par lui, non à ce frère, comme on l'a prétendu depuis, mais à Mme de Clermont d'Antraigue, qui lui avait proposé de venir, pendant l'épidémie, habiter son château situé à une lieue de Dreux.

Du reste, les documents apocryphes relatifs à Rotrou que M. P. a signalés ne sont pas les seuls. On a, par exemple, beaucoup parlé, il y a quelques années, d'une fausse lettre de Corneille à ce poète. L'hospitalité fastueuse qu'elle a reçue bien mal à propos dans les vitrines du British Museum lui avait valu une grande notoriété, et même, auprès de quelques personnes, une autorité des moins justifiées. Corneille y manifeste la crainte que l'Académie « se laisse *influencer* » par le cardinal de Richelieu. Ce néologisme aurait dû suffire pour découvrir la fraude, mais, comme elle n'est pas encore évidente pour tous, M. P. aurait dû la signaler.

Rotrou n'est pas un créateur ; il a surtout transporté sur la scène française des pièces habilement imitées des littératures anciennes ou

étrangères. On l'avait constaté pour beaucoup d'ouvrages ; M. P. ajoute à la liste des emprunts du poète : *Les deux pucelles*, dont le point de départ est une nouvelle de Cervantès, *las dos Doncellas* et *la Bague de l'oubli*, tirée de *la Sortija del olvido* de Lope de Vega ; enfin, ce qui est plus important, il constate que le *Saint-Genest*, toujours cité comme l'œuvre la plus originale et la plus personnelle de Rotrou, est également imité de Lope, et que, beaucoup plus anciennement, cette légende avait inspiré à nos vieux auteurs dramatiques un mystère de *Saint-Genis*.

M. P. nous apprend qu'il l'a « fait copier ». Si c'est avec l'intention de le publier quelque jour, il fera bien de revoir cette copie avec soin, car les quelques vers qu'il a cités sont remplis de fautes de toutes sortes. Je pourrais le prouver par de nombreux exemples, je me contenterai du suivant : Genis voulant démontrer la Trinité à l'empereur, à l'aide des arguments habituels du moyen âge, lui indique les diverses « choses » qu'on peut remarquer dans une pomme bien qu'elle demeure une :

La premiere, c'est la colleur,
La seconde, si est loudeur,
La tierce, c'est la saveur bonne,

La copie ne respectant ni le sens, ni même la mesure du vers, donne, au lieu de *loudeur* (l'odeur), « la lourdeur ».

M. P. n'a pas seulement indiqué les sources des œuvres de Rotrou ; il s'est aussi préoccupé des imitations qu'on en a faites. « Feu M. Edouard Fournier, dit-il, nous apprend que le spirituel Carmouche a tiré de l'*Hypocondriaque* de Rotrou un de ses proverbes les plus amusants. Voilà encore une découverte à faire : pour notre compte, nous n'avons rien trouvé dans les œuvres de Carmouche qui rappelât de près ou de loin *l'Hypocondriaque* de Rotrou, mais l'indication d'Edouard Fournier mérite d'attirer l'attention. » Nous n'avons pas poursuivi cette recherche, mais nous soumettons à l'auteur une conjecture, qui nous semble vraisemblable et qui expliquerait son insuccès. Jamais Carmouche, auteur de vaudevilles, n'a fait de proverbes, il me semble donc probable qu'il y a une coquille dans l'article cité de la *Patrie*, et qu'au lieu du nom de Carmouche il faut lire celui d'un très célèbre et surtout très fécond auteur de proverbes : Carmontelle.

M. Léonce Person ne s'est pas contenté de réunir des faits nouveaux, il a recueilli un sonnet de Rotrou, placé en tête de la *Coutume de Châteauneuf* de Du Lorens et qu'aucun bibliographe n'avait encore signalé. C'est dire combien cet opuscule sera important à consulter pour tous ceux qui, à l'avenir, s'occuperont de l'ami et du rival de Corneille.

Ch. Marty-Laveaux.

129. — **Klinger in der Sturm-und Drangperiode,** dargestellt von M. Rieger. Mit vielen Briefen. Darmstadt, Arnold Bergstræsser. 1880, in-8°, XII et 440 p. — Prix : 8 m. 60.

On attendait depuis longtemps avec impatience l'ouvrage de M. Rieger sur Klinger [1]. A la nouvelle que M. R. préparait une biographie de l'auteur des *Jumeaux,* M. Weinhold, qui avait commencé le même travail, l'abandonnait aussitôt et envoyait à M. R. les matériaux qu'il avait rassemblés. M. R. est le petit-neveu de Klinger [2]; il a eu entre les mains une foule de documents relatifs à son grand-oncle; et, quoique sa mère, dont il invoque souvent le témoignage, n'ait jamais vu Klinger, il a pu parler du poète d'après de précieuses traditions de famille. L'ouvrage aura deux volumes; le premier, paru il y a près de deux ans [3], est consacré à la vie et aux œuvres de Klinger durant la période d'orage.

M. R. expose dans le premier chapitre de son volume la jeunesse et l'enfance de Klinger à Francfort. Klinger est né le 17 février 1752 dans la même ville que Gœthe; son père était *Konstabler* ou officier de police, il mourut en 1760; sa veuve, chargée de trois enfants et d'une vieille mère, se fit blanchisseuse; au temps de la foire, elle vendait des pierres à feu et des billes. M. R. fait justice des légendes qu'on a racontées sur l'enfance de Klinger; ce qui est sûr, c'est que le jeune Maximilien eut des protecteurs qui le firent entrer au gymnase de Francfort et qu'il trouva sur les bancs de sa classe un écolier plus misérable que lui-même, un orphelin, Authäus, qui devint son ami et son protégé. Toutefois la pauvreté des Klinger était extrême, et Maximilien dut s'engager dans la troupe des *Currendschüler* qui chantaient des cantiques aux enterrements; en même temps, il remplissait au gymnase l'office de *calefactor* on, comme on dit dans nos lycées, de chauffeur, et avait, en conséquence, une chambrette dans l'établissement; c'est ainsi qu'il n'y a pas longtemps encore le *tapin* de nos collèges était toujours un boursier. Enfin, Klinger donnait des leçons particulières, afin d'amasser le petit pécule nécessaire à son entretien pendant les futures années d'université. En 1772, il quitta le gymnase, mais ce n'est que le 16 avril 1774 qu'il se fit inscrire comme étudiant à la faculté de droit de Giessen.

De 1772 à 1774, il fréquenta Kayser, H. L. Wagner, Gœthe, etc.; toute cette jeunesse était unie par la commune admiration de Shakspeare, tous étaient *shakspearefest;* c'est, dit-on, dans la chambre de Klinger que fut écrite et récitée la « farce » de Gœthe, *Dieux, héros et Wieland.* Mais, selon M. R., Klinger avait déjà connu Gœthe dans son enfance et joué avec lui; les vers connus *an diesem Brunnen hast auch du gespielt* et *eine Schwelle hiess ins Leben,* etc., lui paraissent prou-

1. On sait que Klinger est un des dramaturges les plus violents de la période d'orage. C'est à lui que cette période doit son nom; *Sturm und Drang* est le titre d'un drame de Klinger.

2. Il est le petit-fils d'Agnès Klinger.

3. Nous ne l'avons reçu de l'éditeur qu'à la fin de 1881.

ver que la famille de Klinger a demeuré quelque temps dans le voisinage de celle de Gœthe (dans le bâtiment que le conseiller Gœthe fit abattre en 1755); et Klinger ne dit-il pas qu'il a passé bien des heures auprès de Mme Gœthe *(Frau Aja)* cloué sur une chaise et écoutant des contes?

Le deuxième chapitre du livre est intitulé *Giessen*. M. R. y raconte la vie solitaire que menait Klinger, sa liaison avec Höpfner, à qui Gœthe l'avait recommandé et qui lui offrit une chambre dans sa maison, son amitié pour Schleiermacher, le futur fondateur du musée de Darmstadt, la passion sentimentale qu'avait vouée Albertine de Grün au jeune étudiant, les visites que firent au dramaturge déjà célèbre — au rival de Lenz et de Gœthe, — les Stolberg, F. H. Jacobi, Miller, Boie. M. R. analyse longuement, en citant les jugements des critiques de l'époque, les drames que Klinger composa durant son séjour à Giessen : *Otto, das leidende Weib, Donna Viola, Die Zwillinge* (où il aurait fallu citer, au moins en note, l'opinion d'Erich Schmidt, adoptée par M. R. *Anzeiger*, 1877, p. 199), *Pyrrhus, die neue Arria, Simsone Grisaldo*. Au bout de deux ans [1], Klinger, brouillé avec Höpfner, quitta Giessen et se rendit à Weimar pour y tenter la fortune; l'éclatante faveur que Gœthe avait trouvée auprès du grand-duc attirait tous les « génies » de l'époque. Mais Klinger se rendit impossible; il dut partir; M. R. raconte avec grand détail cette déconvenue du poète, ses relations avec l' « apôtre » Kaufmann, l'impression que produisirent sur la cour de Weimar et sur Gœthe ses prétentions excessives et ce qu'on appelait alors le *genialisches Treiben*, etc. La vie de Klinger, après son départ de Weimar, fut semée d'aventures; il suivit, en qualité de « dramaturge », la troupe d'acteurs de Seyler à Dresde et à Mannheim; puis il alla passer quelque temps à Dusseldorf chez Jacobi, revint à Francfort, et accepta l'hospitalité que le beau-frère de Gœthe, G. Schlosser, lui offrait à Emmendingen. A ce moment éclatait la guerre de la succession de Bavière; Klinger s'engagea dans un corps de volontaires; il fut fait lieutenant; il rêvait déjà un brillant avenir militaire; mais la campagne fut courte; Klinger ne combattit même pas et fut congédié. Enfin, après avoir mené une existence vagabonde et couru de mécompte en mécompte et de déception en déception, il obtint, par l'entremise de Schlosser et à la recommandation du duc Frédéric-Eugène de Montbéliard, un brevet de lieutenant dans l'armée russe; il partit pour Pétersbourg en septembre 1780. Son temps d'épreuves était fini; le bouillant dramaturge fera place au stoïque romancier; le misanthrope se pliera aux exigences du monde; après bien des aigreurs et des souffrances, l'aventurier va devenir général et l'un des plus hauts fonctionnaires de la Russie.

Chemin faisant, M. R. apprécie les œuvres de Klinger durant cette

---

1. L'ouvrage comprend six chapitres : I. *Kindheit und Jugend in Frankfurt*. II. *Giessen*. III. *Weimar*. IV. *Bei Seyler*. V. *Bei Schlosser und im Kriege*. VI. *Nach dem Kriege, Zürich, Emmendingen und Basel*.

partie de sa vie : *Sturm und Drang*, *Stilpo*, *Orpheus* (où il montre fort bien l'imitation de Crebillon et de Wieland), *Plimplamplasko* (où il rejette la collaboration de Pfeffel et doute de celle de Lavater), etc.; il fait une étude approfondie de chacune de ces productions, en expose l'origine et le sujet; quiconque voudra connaître Klinger et la période à laquelle il a donné et le nom et le mot d'ordre, devra recourir à ces analyses si consciencieuses et si étendues.

Quelques esprits difficiles pourront reprocher à M. R. d'être parfois trop long; on ne lui en voudrait pas d'avoir glissé par instants sur certaines circonstances, d'avoir donné à plusieurs épisodes moins de développements, d'avoir attribué à de menus détails moins d'importance. On lui aurait su gré d'apprécier l'*Orphée* en une seule fois, et non partie par partie, selon l'ordre chronologique. Et pourtant, M. R. a eu raison de ne pas séparer la vie et les œuvres de Klinger, d'exposer les circonstances qui ont influé sur les écrits du poète, de suivre Klinger pas à pas dans les diverses situations d'esprit d'où naissaient ses poésies et ses drames; presque tout ce que Klinger a composé a, comme dit M. R. à propos de *Simsone Grisaldo*, une « valeur subjective » (p. 141); et n'est-ce pas pour gagner le prix proposé par Schröder qu'il a composé les *Jumeaux?* On pourra également chicaner M. R. sur quelques jugements un peu exagérés; M. R. n'est pas impunément le descendant et le biographe de Klinger; il est, ce nous semble, quelquefois trop indulgent pour son grand-oncle, et il donne par endroits au héros de son livre une louange excessive. Il a tort de regarder l'action d'*Otto* comme plus dramatique et plus tragique que celle de *Götz de Berlichingen* (p. 42), et, si dur que lui semble le jugement des deux Lessing sur la *Neue Arria*, il est celui de tous les critiques (pp. 125-128). Mais après tout, c'est précisément parce que Klinger était sympathique à M. R. que nous possédons cette belle biographie; l'auteur a traité dignement son sujet parce qu'il l'avait abordé avec amour et un respect presque filial. Dirons-nous encore que dans un livre où l'auteur s'écarte quelquefois de son sujet proprement dit, où il nous présente assez longuement les amis de Klinger, où il nous donne de minutieux détails sur la troupe de Seyler, on s'étonne de ne pas trouver une peinture plus développée des mœurs des étudiants de Giessen? Quoique Klinger fît profession de « détester la vie académique », il est certain que la grossièreté et la brutalité presque proverbiales des étudiants de Giessen n'ont pas dû res ter sans influence sur son caractère déjà rude et fougueux; une pièce du temps de Gottsched représente l'étudiant d'Iéna sous le nom de *Ungestümm;* l'étudiant de Giessen, et Klinger lui-même à cette époque de sa vie, méritent ce nom. Pourrait-on aussi faire observer à M. R. qu'il n'a pas marqué en traits assez précis et assez forts le caractère général de la littérature du temps; qu'il n'a pas mis suffisamment en relief le rôle de Klinger dans l'ensemble de cette singulière époque littéraire; qu'il n'insiste pas sur la langue de Klinger, langue forte et drue, assez semblable

au personnage lui-même, qui, porté aux extrêmes, ne voit dans tous ceux qui l'entourent qu'un grand homme ou un imbécile *(ein herrlicher Junge oder ein Scheisskerl)*, comme dit M. R. (p. 168). Il est vrai que, là encore, M. R. pourrait objecter qu'il n'a voulu étudier spécialement que la vie et les œuvres de Klinger et qu'il a laissé aux histoires générales de la littérature ou à MM. Erich Schmidt et O. Erdmann la tâche de marquer la place de Klinger dans la période d'orage.

Mais ce volume, d'ailleurs magnifique d'exécution, orné d'un portrait de Klinger d'après un dessin au crayon de Gœthe (janvier 1775), est si instructif, il renferme tant d'analyses pénétrantes et complètes (du reste difficiles à faire, car il y a des pièces de Klinger qui sont un véritable fouillis), tant d'aperçus nouveaux, tant d'informations inédites qu'il vaut mieux exprimer à l'auteur notre reconnaissance que de nous attarder à de menues critiques. On ne savait pas grand chose, dit M. R. dans sa préface, de la vie de Klinger, et l'on n'avait pas une connaissance profonde et suivie de ses œuvres ; grâce aux recherches de M. R., grâce aux résumés et aux citations qui remplissent son premier volume, on connaîtra désormais la jeunesse si tourmentée du poète et ses œuvres devenues presque inaccessibles. Enfin, l'appendice du volume a une grande valeur ; *mit vielen Briefen,* dit le sous-titre de l'ouvrage ; c'est dans l'appendice qu'on trouve ces « nombreuses lettres » de Klinger ; il y en a cinquante-sept, dont vingt-huit adressées à Schleiermacher, et les autres à la mère et aux sœurs de Klinger, au peintre Müller, etc. ; quinze sont datées de Weimar. A ces lettres qui forment, selon l'expression de M. R., tout un fond de matériaux biographiques et qui suffisaient pour le rendre supérieur à quiconque aurait traité le même sujet, sont jointes quatorze lettres du compositeur Kayser, adressées également à Schleiermacher. Il ne nous reste qu'à souhaiter à M. Rieger le prompt et heureux achèvement de sa publication ; puissions-nous avoir bientôt le second volume qui nous représentera Klinger dans la pleine force de son talent et « dans la maturité de la vie » *(in der Reife des Lebens),* et qui sera plus important, plus attachant encore que son aîné, car il sera consacré aux meilleures œuvres de Klinger, à ses romans, où, selon les mots de Gervinus (IV, 663), l'éternel contraste entre l'idéal et le monde, le cœur et la raison, l'enthousiasme et le sang-froid, la vertu et le vice, le poète et l'homme du monde, l'ange et le diable, Dieu et la bête, a occupé le poète devenu un grave penseur.

A. Chuquet.

---

130. — **Jerl und Bætely,** ein Singspiel, von Gœthe, in der ursprünglichen Gestalt zum ersten Male hrsg. Leipzig, Veit. 1881, in-8°, xxxii et 47 p. — Prix : 2 mark.

M. Arndt, l'historien, s'est déjà fait connaître comme un des plus distingués des *Gœtheforscher* et nous avons parlé ici même de la belle et

excellente édition qu'il a donnée des lettres de Gœthe à Auguste de Stolberg. Avant cette publication, il avait fait paraître la première rédaction de l'opérette *Jeri et Bätely ;* il a eu, cette fois encore, la modestie de ne pas mettre son nom en tête de l'édition ; on ne le trouvera qu'à la fin de l'introduction. Malgré cette discrétion, M. A. n'échappera pas à nos éloges. On lui saura le plus grand gré d'avoir découvert et publié avec tant de soin et dans un petit volume de l'aspect le plus coquet l'idylle dramatique de Gœthe sous sa première forme [1]. On ne connaissait jusqu'ici *Jeri et Bätely* que dans la rédaction définitive adoptée par Gœthe en Italie et publiée dans l'édition des œuvres complètes en huit volumes (chez Goschen) ; la première, que donne aujourd'hui M. A., nous semble préférable ; elle a plus de fraîcheur et de grâce ; on y trouve tout le charme et l'élan d'une production de premier jet ; enfin, elle offre de grandes différences avec la seconde ; (la jeune fille y demeure, non pas avec son père, mais avec sa mère et beaucoup d'endroits que Gœthe a depuis mis en prose, sont en vers, parce qu'ils étaient destinés à être chantés, etc.) M. A. donne dans son introduction des détails intéressants sur la composition de *Jeri et Bätely*, sur la représentation de l'opérette à la cour de Weimar, sur le ms. qui renferme cette 1re version, sur les variantes qu'offre le texte jusqu'ici connu ; il s'élève contre les critiques qui veulent voir à tout prix dans *Jeri et Bätely* des allusions à la société de Weimar. Cette publication de M. Arndt aura été, pour parler comme l'éditeur, un don agréable aux amis de Gœthe et à M. Zarncke, à qui elle est dédiée.

C.

---

131. — **Correspondance diplomatique du baron de Staël-Holstein**, par M. L. Leouzon le Duc. Hachette, 1881, in-8°, 416 p.

Ces extraits de la correspondance du baron de Staël sont fort intéressants pour l'histoire intérieure de la France et pour l'histoire des relations entre la France et la Suède de 1786 à 1792. C'est la partie principale du volume (1 à 254). Les historiens de la Révolution y trouveront nombre de notes à relever, moins sur les événements mêmes, qui sont en grande partie élucidés, que sur les impressions des contemporains — dont on ne saurait jamais assez se pénétrer et qu'on a trop rarement l'occasion de saisir sur le fait. C'est le prix des correspondances diplomatiques quand elles sont bien faites. Celle du baron de Staël est remarquable. Il était merveilleusement placé pour observer et pour savoir. Le volume contient un court résumé (pp. 255 à 271) des deux missions de Staël à Paris en 1793 et 1795. Il est bien regrettable que l'éditeur n'ait pas pu (voir p. 11) nous donner la correspondance d'alors, car nous sommes particulièrement pauvres en témoignages contemporains sur cette pé-

---

1. Le ms. se trouve à la bibliothèque de Gotha.

riode. Les extraits s'arrêtent précisément au moment où l'on aurait désiré les voir se multiplier. On le regrette d'autant plus que les rapports de Brinkman, chargé d'affaires de Suède à Paris en 1799, sont remplis d'intérêt : c'est la partie la plus neuve du volume, et l'on y voit, par un exemple frappant, quel eût été le prix de rapports du même genre sur le Comité de salut public et la Convention.

A. S.

VARIÉTÉS

La « Revue de l'extrême Orient » [1].

De toutes les études orientales, la moins répandue, en France, est celle de l'Extrême-Orient. Cette immense région est pourtant intéressante à bien des titres, que l'on s'attache à son histoire intérieure ou que, pour l'étudier, on se place au point de vue de ses relations avec le monde indien et le monde musulman. Depuis quelques années, pourtant, la Chine, le Japon, l'Indo-Chine et la Malaisie ont été, chez nous, l'objet de publications importantes qui commencent à éveiller la curiosité de nos érudits. La création de la *Revue* [1] que nous annonçons nous paraît répondre à un véritable besoin et le nom de son fondateur, M. Henri Cordier, nous est un sûr garant de l'esprit qui animera ce nouveau recueil, auquel nous souhaitons longue vie et prospérité.

La *Revue* admet dans son cadre des articles de fond, des mélanges, un bulletin bibliographique, une chronique, des questions et réponses et enfin une bibliographie. On voit qu'ici encore c'est la *Revue historique* qui a servi de modèle : on n'en pouvait choisir de meilleur.

Le premier numéro débute par une statistique des sexes, au Japon, due à M. Léon Metchnikoff, après laquelle vient une biographie du célèbre sinologue russe Palladius. Sous le titre de « Documents inédits pour servir à l'histoire ecclésiastique de l'Extrême-Orient, » M. Cordier publie ensuite la correspondance du P. Foucquet avec le cardinal Gualterio. L'histoire des peuplades de la Chine orientale, extraite de l'histoire de la dynastie des Han postérieurs, et traduite en anglais par M. A. Wylie, forme une importante contribution au présent fascicule. M. Moura nous retrace, après, son voyage de Phnom-Penh à Pursat, en compagnie du roi de Cambodge, et décrit la pagode d'Oudoug ornée de peintures représentant les principaux épisodes de la vie du Buddha. Vient enfin le commencement d'une liste, dressée par M. Cordier, des manuscrits relatifs à la Chine conservés dans les bibliothèques de l'Europe.

---

1. *Revue de l'extrême Orient* publiée sous la direction de M. Henri Cordier. Tome premier, n° 1, janvier-février-mars. Paris, Ernest Leroux, 1882. In-8.

Signalons, dans les Mélanges, un article étendu de M. Cordier sur la presse européenne en Chine, et la traduction du traité entre la Russie et la Chine, concernant le rétablissement de l'autorité chinoise dans le pays d'Ili, qui était occupé depuis 1871 par les armées russes. M. G. Devéria décrit ensuite un ingénieux procédé d'estampage usité en Chine et qui fournit d'excellentes reproductions des inscriptions en blanc sur fond noir. Le même savant répond, plus loin, à une question posée dans la *China Review* et tendant à savoir s'il existe des Chinois musulmans se rendant en pèlerinage à la Mekke. La réponse est affirmative, et M. Devéria nous donne, en outre, d'après une relation chinoise, l'itinéraire d'un pèlerin chinois, étape par étape, jusqu'à Jérusalem et l'Egypte. Nous ferons observer, à ce propos, que les noms géographiques auraient dû être transcrits d'après une méthode uniforme. Ainsi nous ne voyons pas pourquoi l'*ou* est tantôt orthographié *oo*, tantôt *u*; pourquoi le *dj* est transcrit *j*, sauf dans Chardjuy (= Tchârdjoûy), etc.

La bibliographie qui termine ce premier fascicule nous a paru très complète.

G.

CHRONIQUE

FRANCE. — A la liste des collaborateurs aux *Mélanges d'érudition classique* dédiés à la mémoire de Graux (ci-dessus n° 23, p. 455) il faut ajouter le nom de M. Théodore Mommsen, qui a fait parvenir au comité un manuscrit intitulé : *Officialium et militum Romanorum sepulcretum Carthaginiense.*

— M. Jacques Denis, professeur à la Faculté des lettres de Caen a publié dans les *Mémoires de l'Académie Nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen* deux études sur la comédie grecque, dont il nous adresse des tirages à part (Caen, imprimerie de F. Le Blanc-Hardel, in-8°). La première a pour titre *Comédie moyenne* (1881, 76 pages), la seconde *Comédie nouvelle* (1882, 128 pages).

— L'éditeur Léopold Cerf (Paris, rue de Médicis, 13) entreprend la publication d'une *Nouvelle collection illustrée* à un franc le volume. Trois ouvrages appartenant à cette collection viennent de paraître, ce sont : 1° *Le siège de Belfort*, par L. Dussieux, professeur honoraire à l'école Saint-Cyr (in-8° 130 p.). L'auteur s'est proposé de raconter exactement et sans parti-pris, d'après les documents français et allemands, l'histoire de ce siège mémorable; il fait surtout ressortir comment le *tir indirect* (dans lequel le but à atteindre échappe à la vue du pointeur qui règle son tir sur des repères fixés avec précision) et la défense des positions extérieures contribuèrent à prolonger la résistance de la place; il montre comment, grâce au colonel Denfert, Belfort resta à la France. On remarquera dans ce volume la page (13) consacrée au premier siège de Belfort en 1814; on ne connaît d'ordinaire que le deuxième siège, de 1815, auquel se rattache le nom de Lecourbe. M. Dussieux raconte le siège de 1814 et donne le résumé des états de service du premier défenseur de Belfort, le chef de bataillon Jean Legrand. P. 110, il faut lire *Teufelsgrube* et non « Teufelsgrub ». Parmi les gravures, le plan de la ville et des environs, ainsi que le

plan de la région, seront utiles; l'église, la place, la vue prise des Barres, La Miotte sont exactes; la gravure qui représente Belfort pendant le départ des Prussiens est assez grossière; celle qui représente Belfort à la rentrée des Français, aurait pu être laissée de côté. Pourquoi, à la dernière page, ne pas donner plus de détails sur Denfert; pourquoi ne pas nommer les départements qui l'envoyèrent à la Chambre et ne pas citer exactement le jour de sa mort?

2° *Tableau de la littérature anglaise*, par M. Léon Boucher, professeur à la Faculté des lettres de Besançon. (In-8°, 159 p.) Ce *Tableau* comprend dix chapitres : I. Les origines, Chaucer; II. Le siècle d'Elisabeth, Spenser; III. Le drame anglais et Shakspere; IV. Le xvie siècle : Milton; V. La Restauration : Dryden; VI. Le xviiie siècle : les écrivains de la reine Anne; VII. Le xviiie siècle : les romanciers, la critique, l'histoire. VIII. Le xviiie siècle : Révolution poétique, Cowper et Burns; IV. Le xixe siècle, la poésie romantique; X. Le xixe siècle, le roman, la critique, l'essai. Le volume se termine par un appendice renfermant des notices bibliographiques; nous y reviendrons probablement; mais nous pouvons dire, dès à présent, que ce petit livre, sans grandes prétentions, est écrit avec beaucoup d'agrément et d'élégance, qu'il renferme des jugements justes et fins dans leur brièveté et qu'il mérite d'être recommandé aux élèves de nos lycées.

3° *Les races humaines*, par M. Abel Hovelacque, professeur à l'Ecole d'anthropologie (in-8°, 160 p.). — Cette collection aura sans doute un grand succès; l'extrême modicité du prix et la beauté de l'exécution typographique suffiraient déjà à lui assurer de nombreux acheteurs. L'éditeur annonce, pour paraître prochainement, les volumes suivants : *L'Espagne des Goths et des Arabes*, par M. Léon Geley, professeur au lycée de Vanves; *Les Basques et le pays basque*, par M. Julien Vinson; *L'Arménie et les Arméniens*, par M. J. A. Gatteyrias; *L'armée romaine*, par M. Léon Fontaine, professeur à la Faculté des lettres de Lyon; *La monnaie*, histoire de l'or, de l'argent et du papier, par M. A. Dalsème; *Les grandes époques du commerce de la France*, par M. H. Pigonneau, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

ALLEMAGNE. — La première livraison du Dictionnaire étymologique de la langue allemande (*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache*), de M. Friedrich Kluge, privat-docent à l'Université de Strasbourg, vient de paraître (Strasbourg, chez Trübner, pp. 1-64); elle va jusqu'au mot *elf* inclusivement. L'ouvrage comprendra, en son entier, sept à huit livraisons, chacune au prix de 1 mark 50; il sera terminé avant la fin de l'année 1882; lors même qu'il prendrait un plus grand développement que le croit l'éditeur, le prix de 12 mark (15 francs) ne sera pas dépassé.

— La 36e assemblée des philologues et professeurs allemands (*Philologen und Schulmænner*) aura lieu cette année à Carlsruhe, du 27 au 30 septembre (présidents MM. Wendt, de Carlsruhe et Wachsmuth, de Heidelberg).

— La collection des « éditions et dissertations sur le domaine de la philologie romane » (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*), que dirige M. Edm. Stengel, renfermera dans ses prochains fascicules des *Etudes épiques* (I. *Die Chanson des Saxons Johann Bodels in ihrem Verhæltnisse zum Rolandsliede und zur Karlamagnussaga*, par H. Meyer; II. *Die culturgeschichtlichen Momente des provenzalischen Romans Flamenca*, par F. W. Hermanni; III. *Das Handschriftenverhæltniss der Chanson de Horn*, par R. Brede; IV. *Das Handschriftenverhæltniss der Chanson von der Belagerung von Barbastre*, par A. Gundlach;) des « Contributions à la connaissance de la poétique et de la littérature provençales » (I. *Peire Cardenals Strophenbau in seinem Verhæltniss zu dem anderer Trobadors*, par W. Maus; II. *Des Mœnches von Montaudon Dichtungen*, par O. Klein,

etc.), et des « Contributions à la grammaire française et provençale » (I. *Die Flexion der Substantiva im Rolandsliede*, par B. Schneider ; II. *Der Infinitiv im Provenzalischen nach den Reimen der Trobadors*, par A. Fischer, etc.)

BULGARIE. — La société de littérature bulgare qui existait avant la guerre à Braïla (Roumanie) vient de se reformer à Sofia. Ses mémoires — qui renferment des travaux fort intéressants — paraîtront désormais six fois par an.

DANEMARK. — M. Kr. Nyrop va publier un petit livre sur l'étymologie populaire en danois. (Copenhague, Reitzel.)

PORTUGAL. — Nous avons reçu d'un fidèle ami de notre revue, M. Bernardo Valentim Moreira de Sa, un gros volume, contenant des morceaux choisis des écrivains français à l'usage des écoles de Portugal (*Selecta franceza para uso dos lyceus, compilada, annotada e com numerosas referencias à grammatica francesa dos Snrs. J. Eduard von Hafe e A. Epiphanio da Silvas Dias*. Porto, Magalhães et Moniz. In-8°, VIII et 608 pp.) Malgré l'errata, il reste encore beaucoup de fautes d'impression; il nous est impossible de les énumérer toutes ; citons seulement la pièce de Theod. de Banville, *le cimetière* (pp. 360-361) où nous lisons *perfums, chouchés* et *pervanches*. Signalons encore une petite erreur; Duguet (p. 44) n'est pas un « auteur contemporain ». Mais le volume de M. Moreira de Sá est bien fait, et nous pensons que ses nombreux mérites le rendront en quelque sorte classique dans les lycées du Portugal. Les morceaux sont habilement gradués ; l'élève, en avançant dans la lecture de l'ouvrage, ira insensiblement du facile au difficile. Ces morceaux offrent, en outre, une agréable variété ; l'éditeur du recueil a su, avec beaucoup de goût et d'adresse, entremêler la prose et la poésie ; on passe d'une pièce de vers à un récit historique, d'une narration à un morceau didactique, etc. Ouvrons le volume au hasard ; pp. 39-43, nous trouvons une poésie de Joachim du Bellay, *Contentement passe richesse; Le laiton*, de E. Dupuis ; *Noël*, de Théophile Gautier ; *L'Histoire*, de MM. Dhombres et Gabriel Monod ; *Les deux voyageurs* de Florian ; pp. 488-520, voici *Le défilé*, de Coppée ; *Un mariage grec*, de Victor Langlois ; *Le sanglier*, de Theod. de Banville; *Les constructeurs d'îles*, de Pouchet ; *La fenaison*, d'Autran ; *La musique*, de Victor Cousin ; un petit fragment de l'*Esther* de Racine ; *Le foyer domestique*, de Jules Simon ; *La situation du travailleur avant la Révolution française*, de Tarnier ; *La mort du loup*, d'Alfred de Vigny ; *Le roi de Dahomey*, de M. de Cherville ; *Shakespeare*, de M. Paul Stapfer ; *Les châteaux en Espagne*, de Collin d'Harleville ; *Les proverbes*, de M. Michel Bréal. On ne peut guère imaginer, dans un recueil de morceaux choisis, une plus attrayante diversité ; l'ouvrage renferme, au reste, 392 articles. On aura remarqué que M. Moreira de Sá fait une grande place aux auteurs contemporains ; c'est ainsi qu'il cite encore (pp. 542-546) un morceau que nous avons lu avec un vif intérêt, *Un combat de cavalerie sous Metz*, de M. Ludovic Halévy. Le volume de l'écrivain portugais contient d'ailleurs nombre de morceaux qui respirent l'amour de la France ; non-seulement il contribuera, comme dit M. Moreira de Sá, *a educação das faculdades moraes e desenvolvimento do bom gosto litterario;* mais il fera aimer, et en Portugal et au Brésil, notre langue et notre pays.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 14 juin 1882.

M. de Barthélemy lit une lettre de M. Jacob relative à un cippe gallo-romain découvert à Bar-Le-Duc, et dont la face principale porte, en haut relief, un enfant nu tenant un oiseau.

M. Schlumberger lit une notice sur la vie et les travaux de M. de Longpérier; cette notice, à laquelle est jointe une bibliographie complète des mémoires et articles si nombreux publiés par M. de Longpérier, sera insérée dans le *Bulletin de la Société*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 juin 1882.

M. de Laigue, consul de France à Malaga, adresse à l'Académie le calque d'un fragment d'inscription arabe, levé par les soins du vice-consul de France à Almeria. Cette inscription incomplète a été trouvée dans la *sierra de Gador*, à l'ouest de la province d'Almeria. Gador, qui n'est plus qu'un bourg d'environ 2,500 habitants, paraît avoir été autrefois un centre de population plus considérable. On y a trouvé des vestiges qui témoignent de l'importance de ce lieu, tant avant la conquête romaine que sous les Romains et plus tard sous les Arabes.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. le président fait connaître le résultat du concours ouvert pour le prix ordinaire, sur cette question : *Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V.* Le prix n'est pas décerné. La question est retirée du concours.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Guessard. M. Senart obtient 27 voix, M. Revillout 8. M. Senart est élu; l'élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Siméon Luce est désigné pour faire une lecture au nom de l'Académie à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut. Il lira son mémoire sur les comptes de dépenses d'un prieur de Saint-Martin-des-Champs au xve siècle.

M. Oppert continue sa communication sur les inscriptions du roi Gudea, trouvées en Chaldée par M. de Sarzec. Il donne la traduction d'un nouveau texte et complète ou rectifie quelques parties de ses lectures précédentes. — Il repousse l'opinion qui a été présentée récemment à l'Académie, suivant laquelle le nom du roi, lu par M. Oppert *Gudea*, devrait se lire *Nabu*. On a dit que le signe de la divinité, qui précède ce nom, obligeait de choisir parmi les différentes manières de le lire celle qui reproduit le nom d'un dieu. M. Oppert n'entend pas ainsi ce signe, il y voit un mot à part, qui, joint au nom, donne cette phrase : *le dieu de Gudea*. D'autres raisons prouvent, selon lui, que *Gudea* est la seule lecture possible. — Dans une des inscriptions déjà traduites, M. Oppert avait cru voir qu'il était question d'une offrande de lait, faite à la divinité. Un nouvel examen l'amène à croire qu'il s'agit, non de lait, mais d'une liqueur enivrante appelée *sikaru*. — Dans l'inscription qu'il étudie aujourd'hui, M. Oppert signale des imprécations lancées contre ceux qui gratteraient la pierre pour y effacer le nom du roi.

M. Aubé commence la lecture d'un mémoire sur *Polyeucte et son martyre, d'après des documents inédits*. Dans le premier paragraphe de ce travail, l'auteur examine la question de la réalité historique du personnage de Polyeucte. Il croit que Polyeucte a existé et subi le martyre; la tradition relative à ce saint remonte assez haut pour qu'on doive penser qu'elle a un fondement vrai. Ses *Actes* sont d'une époque relativement basse, mais on peut croire que celui qui les a écrits avait sous les yeux un récit plus ancien. Dès le ive siècle, plusieurs églises étaient placées sous l'invocation de saint Polyeucte. On a aussi des lampes votives avec l'inscription : ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΠΟΛΥΟΚΤΟΣ (le nom au nominatif. au lieu du génitif, faute qui n'est pas rare dans les monuments de ce genre).

Ouvrages présentés : — par M. Jourdain : Huit (Ch), *Platon à l'Académie, fondation de la première école de philosophie en Grèce*; — par M. Heuzey : *Ecole française de Rome : Mélanges d'archéologie et d'histoire*; — par M. Oppert : Charencey (Hyacinthe de), *Recherches sur les dialectes tasmaniens*; — par M. Alexandre Bertrand : Kerviler (René), *Etude critique sur l'ancienne géographie armoricaine*; — par M. Delisle : Prost (Auguste), *les Chroniques vénitiennes*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 10 Juillet — 1882

Sommaire : 132. A. Bauer, Thémistocle, études sur les historiens grecs. — 133. Hild, L'impiété d'Aristophane. — 134. Jülg, Vie de Séjan. — 135. Onions, Collation de l'Harleianus, ms. de Nonius. — 136. Heerdegen, Recherches relatives à la sémasiologie latine. — 137. Cagnat, Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des barbares. — 138. Eyssenhardt, Romain et roman. — 139. La « descriptio tabulae mundi » de Jean de Gaza et six poésies anacréontiques, p. p. Eug. Abel. — 140. Schober, Heinse, sa vie et ses œuvres. — 141. De Vivo, Grammaire de la langue russe. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

132. — **Themistokles.** Studien und Beiträge zur griechischen Historiographie und Quellenkunde von A. Bauer. Merseburg, Steffenhagen, 1881. 1 vol. in-8°, 173 p.

Pour apprécier à sa juste valeur l'ouvrage de M. Bauer, il convient de faire attention moins au titre qu'au sous-titre, qui explique mieux le dessein de l'auteur. On ne trouvera pas ici, en effet, un portrait de Thémistocle, un récit suivi des événements auxquels il a été mêlé, avec un jugement d'ensemble sur sa vie, son caractère et le rôle qu'il a joué dans la guerre contre les Perses et dans les affaires intérieures d'Athènes. C'est un tout autre sujet que s'est proposé M. Bauer. Il l'indique lui-même très nettement dans son avant-propos : le nom de Thémistocle n'est pour lui que l'occasion ou le point de départ d'une série de recherches instituées sur les différents historiens grecs. Ce n'est pas le héros de tant de récits qui attire l'attention de M. B., mais les narrateurs eux-mêmes. Il entreprend de distinguer et de définir les points de vue divers auxquels ils se sont placés en parlant de Thémistocle, persuadé que les divergences et les contradictions mêmes de leurs jugements sont singulièrement instructives et permettent de connaître l'idée que chacun d'eux s'est faite sur les conditions d'existence et le rôle du peuple grec. Thémistocle a fondé la puissance maritime de sa patrie : suivant qu'ils lui sont favorables ou hostiles, les historiens révèlent les dispositions qui les animent à l'égard d'Athènes, de son empire, de la politique qu'elle représente et de l'influence qu'elle a exercée dans le monde hellénique. Reconnaître ces dispositions, les caractériser et montrer ainsi les différentes manières dont l'histoire grecque a été envisagée aux différentes époques de l'antiquité, telle est la tâche que M. B. s'est donnée. De plus, il a recherché quelles étaient les sources auxquelles ont eu recours les nombreux historiens qu'il passe en revue, depuis les contemporains de Thémistocle jusqu'au rhéteur Ælius Aristide.

L'ouvrage de M. B. est d'une lecture assez difficile. La marche de la discussion, déjà un peu lente par elle-même, est encore embarrassée par les controverses que soulève l'auteur sur beaucoup de points de détail. C'est un livre de polémique presque autant qu'un livre d'exposition, M. B. s'attardant à chaque pas pour discuter les opinions de M. A. Schmidt, ou de M. Müller-Strübing, ou de M. Holzapfel. Il en résulte que l'attention du lecteur est forcée de se partager entre le texte, où M. B. présente ses propres idées, et les notes, très abondantes, souvent très longues, où il bataille contre ses adversaires. On aurait tort cependant de se laisser rebuter trop vite. A la condition de s'armer de patience, on trouvera beaucoup à apprendre dans le volume de M. Bauer. La question principale, — l'auteur en fait l'aveu, — est quelquefois perdue de vue, mais les digressions elles-mêmes sont instructives.

Sans vouloir entreprendre une analyse détaillée, qui serait trop longue et qui serait parfois assez difficile à faire, je signalerai quelques-uns des chapitres, où se montrent le mieux l'érudition de M. Bauer et la pénétration ingénieuse de son esprit : Hérodote (p. 15) ; la comédie (p. 60), où l'on trouve d'excellentes remarques sur le cas qu'il convient de faire du témoignage d'Aristophane et des autres comiques ; Platon et Xénophon (p. 69) ; Isocrate et les orateurs (p. 76). On lira également avec beaucoup d'intérêt le chapitre consacré à Thucydide (p. 28), où l'auteur met nettement en lumière les différences qui séparent l'historien athénien de ses prédécesseurs et particulièrement d'Hérodote.

R. L.

---

133. — **Aristophanes impietatis reus,** thesim Facultati Litterarum Parisiensi proponebat J.-A. Hild. Vesontione 1880, in-8°, VIII-133 p.

Cette étude est incomplète et un peu confuse, mais elle témoigne d'un effort consciencieux. L'auteur a travaillé sans direction, *gregarius periculosum iter solus ingressus;* on sent, de plus, qu'il n'a pas eu à sa disposition toutes les ressources nécessaires. Quelques-unes des imperfections du travail de M. Hild trouvent là une explication et une excuse.

M. H. a essayé de résoudre une question intéressante. Quoi de plus singulier que de voir Aristophane reprocher à un Euripide, à un Socrate d'attaquer les divinités nationales et être lui-même si irrévérencieux envers ces divinités! Cet adversaire de l'impiété était-il lui-même un impie? Il y a là une de ces contradictions qui éveillent notre attention et piquent notre curiosité ; aussi le sujet a-t-il été déjà traité plusieurs fois, et récemment encore dans un travail qui a été très remarqué [1]. Qu'Aristophane se moque des augures et des oracles, qu'il

1. Jules Girard, *La religion dans Aristophane*, *Revue des Deux-Mondes* 1er août et 15 novembre 1878.

bafoue prêtres et devins, qu'il fasse la guerre à toutes ces divinités étrangères, asiatiques ou thraces, depuis peu introduites dans l'Attique, il n'y a là rien qui doive surprendre. Ce qui est grave, c'est de le voir s'attaquer aux divinités nationales.

M. H. distingue quatre époques dans la croyance d'Aristophane. Dans la première (*Chevaliers*, an 424), le poète est religieux, il parle avec le plus profond respect des deux divinités protectrices de l'Attique, Poseidon et Athena (Parabase des *Chevaliers*); en 414, au contraire, dix ans après, nous trouvons un changement complet; la comédie des *Oiseaux* est une moquerie sans fin des principaux dieux de l'Olympe : c'est le grand moment d'Athènes, dont les armées entourent Syracuse. L'issue désastreuse de l'expédition de Sicile semble marquer la fin de la puissance athénienne : le poète, avec *Lysistrata* et les *Thesmophoriazusæ*, revient à des sentiments religieux. Peu après, les *Grenouilles* nous montrent une nouvelle rechute dans l'irréligion, rechute qui semble irrémédiable avec le *Plutus*. Cette division peut être acceptée dans l'ensemble, sans être peut-être aussi tranchée que le veut M. Hild [1].

La conclusion de M. H., c'est que décidément Aristophane est un impie, et qu'il est singulier qu'il n'ait pas été l'objet d'une γραφὴ ἀσεβείας. M. Girard n'allait pas si loin; il se contentait de dire qu'il n'y avait chez Aristophane ni religion ni foi particulièrement vive. M. H. ne tient certes pas assez compte des nécessités imposées au poète. Dans la comédie antique, tout doit être comique. S'il est un poète qu'Aristophane aime et admire, c'est Eschyle; l'auteur des *Sept Chefs* en est-il moins à l'abri des moqueries du comique dans les *Grenouilles*? Sans doute, c'est à Eschyle que la victoire finit par être décernée, mais en a-t-il été, au fond, moins maltraité qu'Euripide? Que dans les attaques d'Aristophane contre la religion il y ait eu autre chose que des plaisanteries de comédie, on peut très bien l'accorder, mais c'est aller trop loin que de faire de lui un apôtre d'impiété.

Faut-il croire aussi que l'auteur des *Nuées*, l'ennemi acharné des philosophes, soit devenu lui-même philosophe vers la fin de sa carrière? Aristophane figure dans le *Banquet* de Platon et y joue un rôle très honorable; mais de ce qu'on figure dans un dialogue de Platon, à côté de Socrate [2], il ne s'ensuit pas qu'on soit *socratique*. Tout prouve, au contraire, que si Platon a introduit Aristophane auprès de Socrate, c'est une pure malice de philosophe. Aristophane n'est là que pour entendre

---

1. Nous trouvons une division à peu près analogue dans un travail en hongrois dont nous ne connaissons qu'un court résumé, *Revue des Revues* (*Revue de philologie*, nouv. sér.), année 1881, p. 178, l. 5 sqq.

2. « Impius igitur posterorum judicio erit habendus, et insignem illius ætatis in religiosis ut in ceteris effigiem expressit : ita tamen ut impietas illa pro perspicacia et sapientia numeretur, qua Epicharmi, Xenophanis, Socratis quoque renovantium temporis sui studia, elaboraverit in opere, et pro sua virili parte, rationabilem religionem.... constituerit. »

l'éloge de l'homme qu'il a si violemment attaqué, et, ce qui est piquant, c'est lui qui fournit les frais de cet éloge ; c'est avec un des passages les plus insultants des *Nuées* qu'Alcibiade glorifie Socrate sous les yeux d'Aristophane [1].

Etait-il d'ailleurs bien nécessaire d'être de l'école de Socrate pour être impie? Dans la pièce la plus irréligieuse d'Aristophane, dans le *Plutus*, ce n'est pas avec les idées nouvelles que le comique fait la guerre aux dieux ; c'est la croyance d'Hérodote et d'Eschyle, c'est l'idée du φθόνος ou de la jalousie des dieux qui fournit à Aristophane ses traits les plus violents contre la religion de son pays. Il me suffira de renvoyer à la thèse de M. Ed. Tournier sur la *Némésis et la jalousie des dieux* [2], en regrettant que M. H. n'ait pas cru, pour sa thèse latine, devoir se servir de ce travail.

Un autre ouvrage qu'on est étonné de ne pas voir cité, c'est la thèse de M. P. Foucart sur les *Associations religieuses chez les Grecs* [3]. M. H. y aurait trouvé des éclaircissements sur la façon dont les cultes étrangers s'introduisirent en Attique et sur l'accueil que les comiques et, en particulier, Aristophane firent aux nouveaux dieux. Il y a là (2e partie, chap. IX) tout un chapitre de sa thèse que M. Hild aurait trouvé déjà traité.

Albert MARTIN.

---

134. — **Vita L. Ælii Sejani Tiberio imperante præfecti prætorio.** Adumbravit Joannes JÜLG. Innsbrück, Wagner, 1882. 1 vol. in-8°, 38 p.

M. Jülg s'est proposé une double tâche : recueillir et classer méthodiquement tous les renseignements qui nous sont parvenus sur Séjan, puis, à l'aide de ces renseignements, tracer un portrait exact du préfet de Tibère. En ce qui concerne ce dernier point, je ne crois pas que M. J. ait atteint le but qu'il s'était assigné. Ses conclusions, qui tiennent en deux pages (37-38), ne nous apprennent rien de nouveau. Elles ne nous laissent pas une impression qui soit bien nette; on y remarquera même une assertion qui n'est nullement justifiée par les textes que l'auteur a réunis et commentés dans la première partie de son travail. D'après M. J., Séjan aurait échoué, parce que, au moment de s'emparer du souverain pouvoir, alors qu'il ne lui restait plus qu'à se débarrasser de Tibère, il aurait été retenu par un sentiment de reconnaissance ou d'affection [4]. Il avait brisé sans scrupule tous les autres obstacles qui se

---

1. Platon, 221, chap. XXVI du *Banquet*.
2. Paris, 1863.
3. Paris, 1873. Ces deux ouvrages doivent se trouver dans toutes les bibliothèques universitaires. M. H. s'est servi de celui de M. Tournier pour sa thèse française.
4. « Fortasse enim, etsi omnem humanitatem exuerat, gratus quidam animus vel

dressaient devant lui; il avait fait périr Drusus, il avait écarté de son chemin Agrippine et les fils de Germanicus, à l'exception de celui qui devait être plus tard Caligula; mais il aurait hésité à frapper Tibère et, après avoir décidé sa perte, aurait été tenté de l'épargner. Ces retards dans l'exécution auraient donné à l'empereur le temps de déjouer le complot, si bien que Séjan aurait succombé victime de ses remords tardifs et d'un mouvement de générosité, qu'on s'explique mal chez un homme tel que lui. Je ne discute pas ici la valeur de cette opinion; il me suffit de constater que c'est là une supposition purement gratuite. Il n'y a rien, pas une ligne, pas un mot, dans le récit des faits tel qu'il est présenté par M. J., qui la justifie ou la prépare.

Il ne faudrait pas cependant, parce que les conclusions sont insuffisantes, juger avec trop de sévérité le travail de M. Jülg. S'il n'a pas réussi dans la seconde partie de sa tâche, il s'est acquitté de la première avec beaucoup de soin et avec une consciencieuse exactitude. Il a fait une œuvre utile en recueillant dans Tacite, Suétone, Dion Cassius, etc., tous les textes qui ont rapport à Séjan, d'autant plus qu'il ne s'est pas borné à composer un simple index. Chemin faisant, il rapporte et discute brièvement les principales opinions qui ont été émises par les critiques modernes sur Séjan, son caractère, ses projets, ses relations avec les différents membres de la famille impériale et avec Tibère. C'est toute une bibliographie de la question, et une bibliographie raisonnée, que l'on trouve dans la dissertation de M. Jülg. Il a ainsi le mérite d'avoir beaucoup simplifié et facilité la tâche de ceux qui voudront, après lui, reprendre le même sujet.

R. L.

---

135. — **Nonius Marcellus, Harleian Ms. 2719** collated by J. H. Onions, M. A. Oxford, at the Clarendon Press. 1882. (Anecdota Oxoniensia, Texts, Documents, and Extracts, chiefly from Manuscripts in the Bodleian and other Oxford Libraries, Classical Series, Vol. I, Part II, pages 93 à 153), petit in-4°.

M. Louis Quicherat, dans son édition de Nonius, a le premier donné du manuscrit harléien une collation complète, fournie par M. Gustave Masson. Le vénérable éditeur français la considère comme absolument définitive, presque équivalente à l'original : « excellentissimum librum non partim et obiter consuluit, sed a capite ad calcem tam religiosa sedulitate examinavit, *ut codex ipse mihi in manu esse videretur*. » M. Onions pense autrement; selon lui, cette collation est *quite untrustworthy*. En conséquence, il a collationné à son tour l'Harleianus, notant les leçons que M. Quicherat ne mentionne pas et rectifiant les indications inexactes. Il va de soi qu'un tel travail est très utile.

« quædam pietas erga illum, per quem omnia assecutus erat, eum a vita principis « retinuerit » (p. 38).

M. Onions distingue dans l'Harleianus trois mains; les deux premières se sont partagé les livres I-III, la troisième commence au livre IV; cette dernière a commis des fautes plus nombreuses et plus graves. Voilà une distinction d'une grande importance. Certains manuscrits, comme celui de Genève, ne donnent que le livre IV. Dans le manuscrit de Montpellier, ce même livre précède les livres I, II, III. Le manuscrit de Paris se compose de deux parties, l'une qui contient le livre I et le commencement du livre II [1], l'autre qui commence au livre IV; et d'après une observation encore inédite de M. Meylan, élève de l'Ecole pratique des hautes études, la seconde partie est d'une autre main que la première. Il est vrai que la première main semble reprendre plus loin. Tous ces indices amènent à conjecturer que le corps actuel de notre Nonius a été formé (aux temps carolingiens) par la juxtaposition d'au moins trois Nonius partiels, l'un finissant avec III, l'autre contenant IV, le troisième commençant avec V; que, par conséquent, il serait chimérique de vouloir résumer dans une généalogie unique l'histoire de la transmission du texte [2].

M. Onions reconnaît dans l'Harleianus, outre les trois mains originales, trois mains de correcteurs ou glossateurs. La distinction de ces six sources a son prix, et doit être signalée comme l'un des mérites de la publication nouvelle.

Le Parisiensis, selon une conjecture un peu légère de l'auteur, semblerait avoir été copié sur l'Harleianus après le passage des deux premiers correcteurs. Ce qui a été dit tout à l'heure montre que, pour les manuscrits de Nonius, il faut se garder d'aller si vite en matière de généalogie. M. Onions, d'ailleurs, se réfute lui-même sans s'en apercevoir. Le Parisiensis, dit-il, suit ordinairement la correction; il donne parfois aussi la leçon originale, parfois une combinaison des deux. Voilà un éclectisme qu'on ne peut légitimement supposer chez un copiste. Si le Parisiensis dérivait réellement de l'Harleianus, on n'y trouverait pas de leçons originales repêchées sous les corrections.

L'Harleianus a fourni à M. Onions des leçons précieuses, jusqu'ici inconnues. Ainsi (178, 22), dans un fragment d'Afranius, *Iam istam caluam colafis comminuissem testatim tibi,* les autres manuscrits omettent *caluam,* l'Harleianus l'a conservé [3].

La nouvelle collation est-elle irréprochable? Non sans doute. M. Onions n'a recueilli qu'un « nombre considérable » des notes marginales; il fal-

---

1. La fin du livre II et le livre III manquent (la lacune du Parisiensis finit avec la partie de l'Harleianus copiée par la seconde main, mais elle commence plus loin, p. 141; la seconde main de l'Harleianus commence p. 117).

2. Sur l'origine complexe du manuscrit de Montpellier, voir L. Havet, *De Saturnio*, p. 335.

3. En le déplaçant, comme l'indique l'absence de coupe régulière; il faut (ce que M. Onions n'a pas vu) mettre *caluam* devant *testatim,* là même où M. Quicherat insérait par conjecture *testam.*

lait les recueillir toutes [1]. La leçon *caluam,* citée tout à l'heure, est seulement de la première main, à en croire la préface, mais c'est ce que ne dit point la collation même. Dans un vers d'Accius (9, 20), M. Quicherat, imprimant [*sin*]*ite me ad,* oublie d'avertir que les manuscrits (y compris le Parisiensis, fol. 4 r° a) ont *item ad :* M. Onions se tait aussi. Il se peut qu'un examen du manuscrit fasse apercevoir d'autres imperfections. Il faut pourtant remercier l'auteur de sa peine, et, désormais, contrôler par sa collation le texte de Nonius.

Louis Havet.

---

136. — Ferdinand Heerdegen, **Untersuchungen zur lateinischen Semasiologie.** Erlangen, Deichert. 1881. III. Heft. In-8°, 107 p. — Prix : 2 mark.

La « sémasiologie » est la science qui s'occupe de préciser le sens des mots d'une langue et de rechercher les variations de signification par où ils ont pu passer ; elle forme donc une partie importante de l'étude scientifique du vocabulaire. Le livre de M. Heerdegen est la réunion de trois dissertations, qui avaient d'abord paru séparément : 1° *De l'étendue et des divisions de la science du langage en général et de la grammaire latine en particulier* (Erlangen, 1875), 48 p. ; — 2° *Du but et de la méthode de la sémasiologie latine* (Erlangen, 1878), 58 p. ; — 3° *Du développement historique de la signification des mots latins* (Erlangen, 1881), 107 p.

I. — Le plus intéressant de ces trois articles est le troisième, qui contient une histoire du mot *orare* [2], considéré successivement, dans ses divers emplois, chez les différents auteurs latins. On sait que ce mot, dérivé de *os, oris,* signifia d'abord *parler*, puis, par une *limitation* du sens primitif, *prier*, *demander*. C'est l'histoire de ce changement de sens que M. H. étudie dans le plus grand détail. Le sens primitif se trouve, par exemple, chez Plaute dans des locutions telles que *orare (= agere) cum aliquo, æquom oras, jus oras, jus bonum oras*; on en rencontre encore des traces chez Cicéron dans certaines expressions consacrées, *inorata causa*, *causam* ou *litem orare;* on lit chez Tite-Live, 39, 40, 12 : « (M. Porcius) qui, sextum et octogesimum annum agens, causam dixerit, ipse pro se *oraverit scripseritque* », et, pour le remarquer en passant, je ne crois pas que M. H. réussisse à persuader beaucoup de gens que, si Tite-Live a ici employé *oraverit* dans ce sens un peu vieilli, c'était « *évidemment* » (?) pour donner au passage un *caractère archaïque qui fût en rapport avec la personne de Caton,* dont il

---

1. M. Meylan a reconnu récemment, entre les notes marginales du Parisiensis et celles du Guelferbytanus, des concordances intéressantes pour l'histoire du texte.

2. M. Heerdegen a aussi publié un travail sur le sens du mot *fides* chez Cicéron (*De fide Tulliana*, Erlangen, 1876).

fait le portrait (??). D'autre part, M. H. montre que Plaute et Cicéron emploient bien *orare* dans le sens de *prier*, mais pas encore, à ce qu'il semble, dans le sens de *demander*, c'est-à-dire avec l'accusatif d'un nom de chose comme complément direct (lorsqu'on dit « *hoc* te oro », cela équivaut logiquement à « *hanc orationem* te oro », « je te prie *de cette prière* »); au contraire, chez Térence, plus tard chez Salluste, *orare* se rencontre dans le sens de *demander*; T.-Live enfin construit ce verbe avec un *double* complément direct (*auxilia regem orabant*, « ils *priaient* le roi et ils *demandaient* du secours) », ce qui ne se trouve pas en prose avant lui. Viennent ensuite les deux premiers siècles de l'époque impériale, où il semble à M. H. que *orare*, dans le sens de *prier*, vieillit rapidement; Sénèque le rhéteur, Sénèque le philosophe, Pétrone, Quintilien, Pline le jeune emploient presque toujours *rogare* dans ce sens, rarement *orare*; si Tacite, au contraire, n'emploie guère que *orare*, c'est chez lui, dit M. H., un *archaïsme*. Un autre fait très remarquable, c'est l'usage extrêmement fréquent de *orare* chez Quintilien dans le sens technique de *être orateur, plaider*, qui se rattache au sens primitif du mot.

Je n'indique ici que quelques-uns des points sur lesquels porte l'étude de M. Heerdegen. Cette étude est faite avec beaucoup de soin et de conscience, trop de conscience peut-être : il y a dans ces longues énumérations de passages bien des détails dont j'avoue ne pas voir l'intérêt. C'est ainsi que je ne comprends pas bien ce que c'est que « l'*éthos* » ou « l'*emploi éthique* » (?) du mot *orare*. M. H. est d'ailleurs trop affirmatif : il semble croire que les résultats auxquels son étude l'a conduit sont des vérités certaines; or il faut bien se rendre compte qu'en l'absence de la plus grande partie des monuments de la langue latine, il nous est impossible d'arriver à autre chose que des *hypothèses* sur tout ce qui touche à l'histoire de cette langue. Enfin il y a certaines observations de détail qui me paraissent contestables : pourquoi, par exemple, *omnibus* ou *multis precibus orare* (p. 30) serait-il une locution de la langue *vulgaire?* Je ne vois absolument rien qui autorise cette supposition. Les études sur le latin vulgaire sont à la mode depuis quelques années; elles ont mis en lumière des faits bien intéressants; mais il faut avouer aussi qu'on abuse étrangement aujourd'hui de ce latin vulgaire, et qu'on veut en voir partout. De même il me paraît difficile d'admettre que dans la formule *quod ego te oro*, etc. (p. 33, note), *quod* soit en réalité l'ablatif *quo* = *quare* : une confusion de prononciation n'était guère possible entre l'abl. *quo*(*d*), où l'*o* était long et le *d* prononcé faiblement, puisqu'il finit par disparaître, et le neutre *quod*, où l'*o* était bref et le *d* prononcé d'une manière assez dure, puisqu'un peu plus tard *quod* et *quot* se prirent l'un pour l'autre dans l'orthographe vulgaire.

Malgré ces quelques réserves et d'autres critiques de détail qu'il y aurait peut-être lieu de faire, l'étude de M. H. sur le verbe *orare* est intéressante et bien faite; elle appartient d'ailleurs à un ordre de recherches qui a

été trop négligé jusqu'ici, et, à ce titre, elle mérite doublement qu'on lui fasse bon accueil.

II. — Les deux autres dissertations de M. H. ne contiennent guère que des considération générales. Je me contenterai de relever une théorie de M. H. d'après laquelle (p. 23 sqq.) le développement de la signification des mots ne se serait fait que de deux manières : soit par *limitation* du sens primitif (exemple : *litterae*, « quelque chose d'écrit », puis, dans un sens plus *restreint*, « une lettre »), soit par *association* d'idées (exemple : *harena*, « sable », ou, par *limitation*, « arène »; c'est ensuite par *association* d'idées que Pline le jeune, prenant le mot au sens figuré, dira, *Lettres*, 6, 12 : « Vettio Prisco quantum plurimum potuero præstabo, præsertim *in harena mea*, hoc est, apud centumviros »). Il me semble que cette division n'est pas complète : quelquefois la langue, au lieu d'appliquer un mot de sens général à un cas particulier et d'en *préciser* ou d'en *limiter* ainsi la signification, efface au contraire la nuance particulière qu'exprimait le mot et lui attribue ainsi un sens plus *général*, plus *vague*, plus *indéterminé* : il y aurait donc, à ce qu'il me semble, une 3e catégorie à ajouter aux deux catégories admises par M. Heerdegen. Ainsi le mot *infans*, qui a désigné d'abord un enfant *qui ne parle pas*, reçut de bonne heure un sens plus large : l'âge désigné par *infantia* [1] allait jusqu'à *sept* ans à peu près (v. Ulpien, *Digeste*, 26, 7, 1, et cf. Forcellini, aux mots *ætas* et *infantia*; v. aussi Horace, *Odes*, 3, 4, 20). Plus tard, dans le latin vulgaire, ce même mot *infans* prit un sens bien plus étendu encore : on peut voir dans Forcellini (édition de Vit, au mot *infans*, §§8-10) que, dans certains textes épigraphiques et certains passages de saint Jérôme, *infans* correspond déjà tout à fait à notre mot *enfant*. Voilà donc un mot dont le sens a été en se généralisant de plus en plus.

O. R.

---

137. — **Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des barbares,** d'après les documents littéraires et épigraphiques, par M. R. Cagnat. 1 vol. in-8° de 256 p. accompagné de 3 cartes. Paris, Thorin. 1882.

Nous avions annoncé l'année dernière, en rendant compte de la thèse latine de M. Cagnat, la publication prochaine de son *Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains*, couronnée par l'Académie

---

1. Ce mot s'applique alors, non plus à l'âge où l'on ne parle pas *du tout*, mais à l'âge où l'on *ne parle pas encore bien* (cf. l'emploi de *infans* adjectif pour désigner un orateur *qui ne sait pas parler*, c'est-à-dire *qui parle mal*). Mais on ne peut pas appeler cela une *limitation* du sens primitif; c'en est, au contraire, une *extension* : l'expression a cessé d'être prise dans son sens rigoureux; la signification en a été *élargie*, et non *restreinte*.

des Inscriptions et Belles-Lettres. Plusieurs parties du sujet avaient déjà été traitées avant lui au point de vue juridique et l'auteur rend pleine justice aux travaux de MM. Naquet, Humbert, etc. (Bibliographie, p. XIII-XIV); mais l'étude du riche *apparatus* épigraphique qui s'y rapporte avait été quelque peu négligée. C'est à cette source que M. C. a surtout puisé. Parmi les *vectigalia* que, d'après la définition moderne, on peut considérer comme impôts indirects, il faut ranger : les *portoria* (douanes et péages), la *vicesima hereditatium* (impôt sur les successions et les legs testamentaires), la *vicesima libertatis* (impôt sur les affranchissements) et la *centesima* ou la *ducentesima rerum venalium* »; puis, quelques autres taxes moins importantes : l'impôt sur la vente des esclaves, certains octrois, surtout celui de la ville de Rome, l'impôt sur le sel et la *quadragesima litium*.

La première partie est la plus développée. Après avoir défini le sens exact du mot *portorium* qui correspond à la fois aux douanes, péages et octrois des temps modernes, et montré que les anciens n'y voyaient qu'une ressource fiscale et non une mesure économique, M. C. fait un historique du *portorium*. C'est seulement à partir de Néron qu'on peut d'une manière nette, grâce aux inscriptions, en déterminer le fonctionnement. Plus tard, avec les textes juridiques de la fin de l'empire, les difficultés d'interprétation apparaissent : qu'est-ce que l'*octava?* Etait-ce le taux du *portorium* depuis Auguste ou, comme le pensait M. Naudet, un tarif qui s'appliquait seulement aux objets du luxe? L'auteur partage l'opinion de M. Marquardt, et regarde l'*octava* comme le taux unique du *portorium* à la fin de l'empire, tandis que jusque-là il avait été, soit du quarantième, soit du cinquantième, soit du vingtième suivant les différentes provinces. Cette réforme est probablement postérieure à l'époque de Théodose.

La détermination des circonscriptions douanières est une des parties les plus neuves de l'ouvrage; l'épigraphie seule a pu fournir à M. C. les éléments de ce chapitre et deux cartes très claires servent à en rendre la lecture facile. — Remarques intéressantes sur la ligne douanière de l'Illyricum (pp. 36-37) : en Gaule et en Afrique, les légions étaient laissées à dessein en dehors de la ligne douanière, afin de permettre aux soldats de jouir de la franchise. Rien de pareil dans l'Illyricum, parce qu'il y avait sur les bords du Danube une organisation particulière destinée à prévenir les incursions des barbares (*limes imperii*). Il faut aussi citer de curieux détails sur la station de Lugdunum, probablement centre administratif de la *quadragesima Galliarum*.

Quant au taux de l'impôt, il variait suivant les provinces : on l'ignore pour l'Illyricum (p. 46), pour l'Afrique (p. 74), car le tarif de Zraïa était spécial à cette localité, pour l'Egypte; il était de 2 o/o en Espagne, de 2 et demi o/o en Gaule, en Asie et probablement aussi en Italie; sous la République, le taux du *portorium* en Sicile avait été de 5 o/o.

M. C. étudie ensuite successivement le mode de perception de l'impôt

de l'époque de la République au Bas-Empire, il recherche quelles étaient les marchandises et les personnes soumises à l'impôt du *portorium;* quelles étaient celles qui en étaient exemptes; quelles étaient les lois qui protégeaient les publicains contre les marchands; quelles étaient celles qui protégeaient les marchands contre les publicains. Sous la République, le produit de la ferme du *portorium* était versé dans l'*aerarium Saturni;* au début de l'empire, les recettes fournies par le *portorium* revenaient au fisc dans les provinces procuratoriennes et sans doute dans les provinces impériales; dans les provinces sénatoriales, une partie du produit de la ferme du *portorium* appartenait peut-être aussi au fisc, plus tard les recettes furent partout versées dans le fisc. Deux chapitres sont enfin consacrés aux péages et aux octrois (octrois dans les provinces et octroi de Rome).

Les études sur la *vicesima libertatis* et la *vicesima hereditatium* sont faites d'après la même méthode; aucune inscription n'est omise et toutes celles qui touchent directement le sujet sont transcrites en caractères épigraphiques. — Dans la dernière partie (Impôts sur les ventes et les procès, les monopoles), il faut citer surtout une discussion au sujet de l'impôt sur le sel (pp. 237-243); d'après M. Marquardt, le monopole du sel créé sous la République subsista jusqu'à la fin de l'Empire. D'après M. Cohn, ce monopole n'aurait jamais existé; M. C. combat ce que les deux assertions ont d'exagéré et arrive à cette conclusion : « il semble que le monopole sur le sel que l'état s'était réservé en 246 ait amené en 250 la création d'un impôt indirect. Mais on ne voit pas que cet impôt ait persisté longtemps puisqu'on n'en trouve ancune trace postérieurement. Il est donc vraisemblable que, par suite de la conquête de nouvelles provinces, l'application de cette nouvelle mesure rencontra de grandes difficultés, si même elle fut jamais tentée en dehors de l'Italie et l'on est autorisé à penser que le sel resta de bonne heure libre de toute taxe. »

Nous croyons que M. Cagnat a traité le sujet d'une manière aussi complète que possible et que, sur cette question, il faudra toujours recourir à son ouvrage.

Emmanuel FERNIQUE.

---

138. — **Roemisch und Romanisch,** ein Beitrag zur Sprachgeschichte von Franz EYSSENHARDT. Berlin, Gebrüder Borntræger. 1882, XI-205 p. petit in-8°.

L'auteur était connu honorablement des érudits par des éditions d'auteurs latins, utiles et faites avec *Fleiss*. Il fait cette fois une infidélité à la philologie pure, et il publie sur un sujet prodigieusement difficile, qui eût fait reculer un linguiste moins novice, un des livres les plus mal faits qui se puissent voir.

Ce n'est pas que cet imprimé de deux cents pages soit tout à fait

vide. L'auteur publie p. 149 un sonnet italien inédit, et il examine le texte de quelques passages latins (catalogués p. 205). Il reproduit à propos de tout et de rien des échantillons de patois italiens et espagnols, qui pourraient être amusants à déchiffrer en prison ou en diligence, mais qui ne font rien à sa thèse, si l'on peut dire qu'il en ait une. Il donne un index alphabétique. Là s'arrête malheureusement la part de l'éloge.

Ce triste livre est le désordre même. Plaute est mis avant Livius Andronicus ; l'origine de l'italien *sei* et de l'espagnol *eres* est examinée à propos de la chute de l'*s* finale en latin ; l'inscription des frères Minucius, qui délimitèrent le territoire de Gênes en 117 avant notre ère, sert de transition entre la mauvaise foi politique de César et la prosodie de Catulle.

L'idée directrice, que le lecteur aurait peine à découvrir tout seul, est exposée par l'auteur en ces termes (p. 199) : « La façon de voir mise à l'épreuve ici part de ce point, que dans le développement de la vie des langues et des peuples il n'y a point de coupures, mais cohésion et continuité. Si le tueur de taureau nomme sa victime un *toro de poca* ou *de mucha Romana* pour dire que c'est un taureau faible ou fort, cette expression a sa racine dans le même sentiment qui, tant de siècles auparavant, faisait déclarer à Florus que personne n'est plus noble qu'un citoyen romain ; et si aujourd'hui, à Rome, les mères disent à leurs enfants :

o Ddio sinnòe ! oh ppòvea catúa !

au lieu de *oh Dio signore! o povera creatura,* elles se trouvent dans la même phase linguistique qui a fait sortir du latin *area* l'italien *aja.* » On ne pouvait être plus malheureux dans le choix des exemples, car l'étymologie du terme d'argot technique *romana* n'est point évidente, encore moins évidente son histoire; quant à la chute d'*r* entre voyelles, en patois romain contemporain, elle n'a avec la chute d'*r* devant *i* consonne [1], en italien non exclusivement romain du haut moyen-âge, ni « cohésion » ni « continuité ».

M. Eyssenhardt, en écrivant *Romain et Roman,* avait-il une connaissance sérieuse de la linguistique romane ? Il suffira de citer son affirmation [2] que les langues romanes n'ont pas même essayé (*nicht einmal zu dem Versuche gekommen sind*), pour distinguer les cas du substantif, de donner à l'article une forme d'accusatif autre que celle du nominatif.

Les théories philologico-linguistiques sur le latin sont-elles meilleures? Non [3]. M. Eyssenhardt nous apprend que la versification satur-

1. Issu d'*e* ou *i* devant une voyelle.

2. P. 53. L'ensemble du livre ne fait que trop voir qu'il n'y a point coquille ou lapsus.

3. Ce qui surprend le plus quand on songe que le livre est d'un philologue, ce

nienne repose sur l'accent, et que là-dessus le doute est impossible, c'est le cas de le dire, tout à fait impossible, *eigentlich völlig unmöglich* [1]. Or, en réalité, le vers saturnien est fondé sur la quantité, et l'accent y joue un rôle nul. — Plaute, *arbitrairement*, supprimait *toutes* les consonnes finales *selon le besoin* (p. 33 et passim). Un lecteur confiant s'imaginerait, et M. Eyssenhardt paraît persuadé, que Plaute pourrait finir un sénaire par *magnŭm sit, illŭd fert* ou *matĕr te*, comme il peut effectivement le finir par *occidistis me*. — Les faits orthographiques fournis par les inscriptions sont transformés par l'auteur, sans l'ombre de réflexion et de contrôle, en faits de prononciation. — Sarsine était une ville foncièrement ombrienne, point latinisée, car c'est en ombrien qu'on écrivait..... à Iguvium. Voilà pourquoi la prosodie du poète de Sarsine est calquée sur l'ombrien. L'auteur oublie d'ajouter qu'elle ne diffère pas d'un iota de la prosodie latine antérieure, celle du Tarentin Andronicus et du citoyen romain Névius. — La prononciation latine tendait à supprimer le *t* final, car on n'écrivait plus... le *d* de l'ablatif. — Pour se persuader que la métrique grecque n'était pas apte à régir le latin au temps de Plaute, il faut considérer... la versification italienne de Carducci. Des façons de raisonner pareilles désarment le lecteur. Il ne se fâche plus quand il voit l'auteur affirmer (avec un étonnement judicieux, dont il est juste de lui donner acte) que le latin écrit n'a jamais été parlé, et que le latin parlé n'a jamais été écrit.

Arrêtons-nous sur cette dernière proposition. Elle eût pu suffire à la rigueur pour faire juger tout le livre.

Louis Havet.

---

139. — **Joannis Gazaei descriptio tabulae mundi et Anacreontea.** Recensuit Eugenius Abel. Berlin, Calvary, 1882, in-8° de 87 p. — Prix : 2 m. 40.

Un helléniste hongrois, M. Eug. Abel, semble s'être imposé la tâche parfois ingrate de publier, avec un appareil critique complet, les textes poétiques de l'école de Nonnus. Nous avons déjà eu occasion d'examiner sa méthode et de louer l'extrême soin qu'il porte à ses travaux à propos de son édition de Colluthus (*Rev. crit.*, xve année, n° 29, 18 juillet 1881) ; depuis lors il a donné une édition des *Orphei Lithica* et enfin la *Descriptio tabulae mundi* de Jean de Gaza. A ce dernier poème, qui compte 732 vers, il a joint six petites pièces lyriques, pu-

---

sont certaines imaginations relatives à l'histoire littéraire. Varron, dans un écrit de sa jeunesse, s'inspire de Lucrèce (p. 48). Le silence de Cicéron sur Catulle tient à sa mauvaise humeur de ce que Catulle ne supprimait jamais l'*s* finale dans ses vers, ou du moins ne l'a supprimée qu'une fois (p. 45).

1. Trop souvent les adverbes *vœllig* et *eigentlich* tiennent lieu d'arguments. Pour les poètes qui écrivaient en saturniens, la prosodie était *vœllig unbekannt*. L'origine ombrienne de Plaute est *eigentlich selbstverstændlich*.

bliées déjà par Matranga et par Bergk, sous le nom d'*Anacreontea*. L'ἔκφρασις est éditée pour la troisième fois; donnée d'abord par Rutgersius dans ses *Variae lectiones* (Leyde, 1618), elle l'a été depuis par Fred. Graefe à Leipzig, en 1822, à la suite de Paul le Silentiaire. Cette édition fut faite sur la copie, collationnée pour Graefe par Fr. Jacobs, de l'unique manuscrit qui nous ait conservé ce texte, et qui n'est autre que le fameux ms. parisien de l'Anthologie Palatine (*Suppl. grec 384*, ff. 629-639). L'édition de Graefe, très rare aujourd'hui, ne donne qu'une collation incomplète et ne fait pas entrer dans le texte toutes les bonnes leçons du ms. de Paris. M. A., en comblant ces deux lacunes, donne une édition qui, jusqu'à la découverte peu probable d'un second ms., doit être regardée comme définitive. Il a fait suivre le texte d'un *index verborum* très complet et par suite très utile. Il s'est plu, en outre, à noter les nombreux passages que Jean de Gaza a imités de Nonnus et à montrer à quel point l'auteur de la *Descriptio* parle la langue de l'auteur des *Dionysiaques*. On sait d'ailleurs que, pour la métrique particulièrement, Nonnus n'a pas eu d'imitateur plus strict et d'élève plus docile que Jean de Gaza. Je regrette que l'éditeur n'ait point attaché d'importance à plusieurs croix pointées qui sont en marge de la première partie du ms., et n'ait pas discuté les divisions, que le copiste a marquées en commençant certains vers en avant de la marge ordinaire. Les autres détails paléographiques sont scrupuleusement relevés.

P. de Nolhac.

---

140. — **Johann Jakob Wilhelm Heinse**, sein Leben und seine Werke, ein Kultur-und Literaturbild, von Johann Schober. Mit Heinse's Portrait. Leipzig, W. Friedrich. 1882, 231 p. — Prix : 5 mark.

Nous n'avons pas besoin d'apprendre à nos lecteurs ce que fut Heinse, auquel est consacré le livre de M. Schober; nous les renvoyons à notre article sur un ouvrage de M. Pröhle, où il était question de l'auteur d'*Ardinghello* [1]. M. Sch. a divisé son livre en dix chapitres : I. Heinse dans sa patrie, ses écrits de jeunesse; II. Heinse à l'Université, ses épigrammes; III. Heinse dans le sud de l'Allemagne, sa traduction de Petrone et les *Cerises* (poésie imitée de Dorat); IV. Heinse chez Gleim, la « boîte » (où Gleim et ses amis mettaient leurs vers dirigés contre les critiques de l'époque) et *Laidion*; V. Heinse chez Jacobi, l'*Iris* et les lettres sur la galerie de Düsseldorf; VI. Heinse en Italie; la traduction du Tasse et d'Arioste; VII. Heinse à Düsseldorf; son *Ardinghello;* VIII. Heinse à Mayence, son *Hildegarde;* IX. Heinse à Aschaffenbourg, son *Anastasie*; X. Heinse, comme homme, artiste, poète et écrivain.

M. Sch. n'apporte pas de nouveaux documents; il a eu, il est vrai,

---

1. *Revue critique*, 1878, n° 3, art. 16.

entre les mains une grande partie de la correspondance de Heinse, mais toutes les lettres du sensuel écrivain ont été publiées par Körte, Wagner, Laube, Pröhle et Hettner, et M. Sch. n'a pu faire que quelques corrections de détail. Son livre est néanmoins utile; il a été composé avec un grand soin et une très louable exactitude; il occupe une digne place parmi tous les travaux qu'a provoqués dans ces derniers temps la *Sturm-und Drangperiode;* comme le dit M. Sch., ce n'était pas un mince labeur de réunir ces abondants matériaux et de les mettre en œuvre; cette étude d'ensemble mérite d'être consultée, et le sera longtemps encore. La meilleure partie du livre est consacrée aux rapports de Wieland et de Heinse; M. Sch. a très bien montré l'influence de Wieland sur les premières œuvres du jeune étudiant d'Erfurt; mais il raconte aussi d'une façon piquante comment Wieland finit par trouver que Heinse l'imitait trop; après avoir complaisamment accepté les hommages de Heinse qui vantait la grâce de son style et le charme de ses peintures licencieuses, Wieland traita son disciple de misérable, à qui le priapisme le plus ordurier servait d'inspiration. Nous reprocherons toutefois à M. Sch. de n'avoir pas assez insisté sur la critique d'art chez Heinse; les quelques lignes sur les Lettres de Düsseldorf ne suffisent pas, et il faudra revenir aux pages brillantes de Hettner sur le même sujet. *Ardinghello* est longuement analysé, et impartialement jugé; mais l'appréciation de ce roman n'est pas complète et n'épuise pas tous les points de vue; M. Sch. ne parle pas de l'amour du héros pour la Grèce moderne; Heinse est un prédécesseur de Byron; il a influé sur Hölderlin (*Hyperion*), et il n'aurait pas été inutile de rappeler que « l'Hymne à la déesse de l'harmonie » a comme épigraphe une phrase d'*Ardinghello*. Enfin, dans un livre sur l'un des écrivains les plus originaux de la littérature allemande, l'un de ceux qui ont le plus de flamme et de vigueur, n'eût-il pas fallu mettre plus de couleur et de relief? Mais on trouvera dans l'ouvrage de M. Sch. tous les faits importants de la vie de Heinse et de solides jugements sur ses œuvres; les dernières pages du volume sont peut-être ce qu'on a écrit de plus pénétrant et de plus approfondi sur cet étrange génie, à la fois poète, romancier et critique d'art, et qui fut, comme dit M. Schober, le prédicateur inspiré de l'Evangile de la nature de Rousseau en même temps que l'élève le plus remarquable de Wieland [1].

A. Chuquet.

---

1. L'ouvrage se termine par une suite de lettres déjà reproduites dans les « lettres de Wieland à différents amis », mais M. Schober a revu soigneusement l'original; on y trouvera par endroits des phrases ou des mots oubliés dans les précédentes publications — p. 72, ligne 12, lire *Prometheus;* p. 82, note 1, ligne 3, lire *Mauvillons;* pp. 91, ligne 8, et 118, ligne 13, lire *bekleidete* et non « begleitete »; — p. 123, est-il exact de dire que Forster, réfugié à Paris, y « succomba sous la Révolution » (*erlag der Revolution*); — pp. 125-127, M. Schober se prononce contre

141. — De Vivo, **Grammatica della lingua russa** con speciale attenzione al movimento dell' accento. 1 vol. in-8° de vi, 344 p. Dorpat, Schnakenburg. 1882.

La grammaire russe de M. De Vivo, lecteur à l'université de Dorpat, est le premier ouvrage de ce genre en langue italienne. Il rendra évidemment service aux compatriotes de l'auteur. Il tient le milieu entre les grammaires scientifiques et les grammaires purement expérimentales. M. De V. — et nous l'en félicitons — n'y a point admis quelques-unes des erreurs traditionnelles qui défigurent la plupart des ouvrages analogues. Dans certains cas donnés, il lui eût cependant été facile d'être plus scientifique. En général, on étouffe l'étranger qui veut apprendre le russe sous un luxe pernicieux de classes, de catégories, de formes, etc... La langue russe est bien assez riche par elle-même sans qu'on lui prête des richesses factices. Ainsi, pour le verbe (p. 156-157), les verbes en *a-ti*, *iati, ieti* sont présentés comme formant trois combinaisons différentes, alors qu'ils n'en offrent qu'une en réalité. C'est à la grammaire surtout qu'il faut appliquer le mot des anciens scolastiques : *Entia non sunt multiplicanda præter necessitatem.*

Le défaut de la plupart des grammaires russes, c'est que leurs auteurs ignorent le slavon qui seul peut leur donner la clef d'une foule de difficultés apparentes. Si M. De V. avait un peu étudié le *Handbuch der Altbulgarischen Sprache* de M. Leskien, il aurait vu comment la grammaire d'une langue très riche en apparence peut se réduire à une cinquantaine de pages et comment les classifications doivent s'établir sur les caractères internes des mots et non pas sur le hasard de la rime ou de l'ordre alphabétique. Les verbes prétendus irréguliers de la langue russe gagnent singulièrement à être groupés d'après des lois scientifiques. Dans le tableau des verbes irréguliers (pp. 174-175), les verbes à thème en *a* et à thème nasal sont confondus dans une même catégorie, au grand détriment de la méthode et de la clarté. A la p. 178, les verbes dont le thème se termine en *k* et ceux dont le thème se termine en *g* sont également confondus. Evidemment la faute n'en est pas uniquement à l'auteur qui a mis à profit les grammaires antérieures qu'il avait sous les yeux. Mais il est regrettable que les découvertes de la linguistique moderne n'aient pas encore pénétré dans la plupart des ouvrages élémentaires. La grammaire de M. Bouslaiev aurait pu fournir à M. De Vivo de précieuses indications. Ces réserves faites, cet essai n'en reste pas moins une œuvre recommandable; il faut louer le soin de l'auteur à élucider les questions d'accentuation et l'exécution typographique qui est très convenable.

Louis Leger.

---

l'attribution de la *Fiormona* à Heinse; mais la question ne nous semble pas entièrement résolue; il resterait à prouver que Meyer de Bramstedt, l'ami et le biographe de Schœder, est l'auteur du roman; — p. 155, ligne 12, lire *Kurfürstlicher*, et non « Kurfürstlichen ; » — le nom de Heinse est écrit partout « Heinse », sauf sur le dos du volume, où on lit *Heinze;* — enfin, M. Schober eût pu tirer parti d'une assertion de Voss (Herbst, I, 116).

CHRONIQUE

FRANCE. — La publication du second volume de l'*Histoire de l'art* de MM. PERROT et CHIPIEZ a commencé, par livraisons hebdomadaires. Ce second volume comprendra la Chaldée, l'Assyrie et la Phénicie; il contiendra environ 500 gravures dans le texte et 15 planches hors texte. M. Perrot compte y publier, d'une manière à peu près complète, la série des objets rapportés de Chaldée par M. de Sarzec, qui ont été acquis l'an dernier, grâce au vote par les Chambres d'un crédit spécial, et qui ont tant ajouté à la valeur de notre collection orientale; on en aura ainsi, pour la première fois, des reproductions fidèles.

— La librairie Plon publie un ouvrage de M. le comte Bernard d'HARCOURT, intitulé : *Les quatre ministères de M. Drouyn de Lhuys* et un volume in-16° elzévirien, tiré à petit nombre, renfermant les *Sonnets des vieux maistres françois (1520-1670)*.

— M. Léonce PERSON va publier prochainement, à la librairie Cerf, un nouveau travail sur une pièce de Rotrou, le *Venceslas*.

— Le XVIe et dernier volume de la *Correspondance littéraire de Grimm, Diderot*, etc., publié par M. Maurice TOURNEUX à la librairie Garnier vient de paraître; il renferme les *Opuscules* de Grimm, de nombreuses lettres inédites, et, outre un grand nombre de précieuses informations, une table analytique fort complète; un de nos collaborateurs donnera prochainement à notre recueil un article d'ensemble sur cette vaste publication qui renferme près de la moitié de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle.

— Le VIIe volume des *Etudes sur la littérature contemporaine*, de M. Edmond SCHERER (Calmann Lévy, in-8°, 380 p.), renferme les études et articles suivants : *Wordsworth et la poésie moderne de l'Angleterre* (pp. 1-59, à propos de la récente publication des œuvres choisies du poète, par M. Matthew Arnold); *Thomas Carlyle* (pp. 60, 69); *Endymion* (pp. 70-83); *Don Quichotte* (pp. 84-97, à propos de la traduction de M. Lucien Biart); *Les deux masques* (pp. 98-106); *Les lettres de Doudan* (pp. 107-147); *Les pensées de Doudan* (pp. 148-155); « *Mes pensées* » (pp. 156-164); *Emile Zola* (pp. 165-196); *Louis XIV et la république de Genève* (pp. 197-208, d'après l'ouvrage de M. Albert Rilliet sur « le rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles »); *Les origines de la triple alliance* (pp. 208-229), d'après le livre de M. Sorel. « La question d'Orient au XVIIIe siècle »; la *Revue critique* n'a pas parlé de cet ouvrage; disons donc que M. Scherer y admire « l'érudition qui a réuni tant de faits nouveaux ou imparfaitement connus jusqu'ici, la sagacité avec laquelle ces faits sont interprétés, l'agrément enfin que des vues ingénieuses et de piquantes citations jettent dans une relation nécessairement sévère ». Le seul défaut que la critique reproche à l'auteur, c'est « la complexité du récit. » *M. Taine et la Révolution* (pp. 230-247; art. qui conclut ainsi : « La Révolution française a eu la vertu de transformer le plus désintéressé, en apparence, et le plus abstrait de nos penseurs en un polémiste échauffé, en un écrivain de parti et de parti-pris »); *Les Mémoires de Mme de Rémusat* (pp. 248-265; ces souvenirs, dit M. Scherer, ont pris place parmi les documents les plus précieux pour la connaissance du caractère moral de Napoléon); *Le christianisme et ses origines*, par Ernest Havet (pp. 266-282); *Le Port-Royal de Sainte-Beuve* (pp. 282-295); *Ce que c'est qu'un jésuite* (pp. 296-307); *L'Encyclique Aeterni Patris* (pp. 308-313); *L'Horace de M. le comte Siméon* (pp. 314-317); *M. de Sacy* (p. 318-334); *Emile Littré* (pp. 335-346); Réceptions de MM. *Renan*,

d'Audiffret-Pasquier, Du Camp à l'Académie française (pp. 347-368); *Les clichés, lettre au directeur du* « Temps ». (pp. 369-378.)

ALLEMAGNE. — Parmi les prochaines publications de la librairie Teubner, de Leipzig, nous signalerons les suivantes : 1° de M. Moritz Schmidt, un travail intitulé : *über den Bau der pindarischen Strophen;* — 2° de M. Otto Ribbeck, une étude sur l'ἀλαζών, dans l'antiquité et la comédie gréco-romaine, avec une traduction du « Miles gloriosus » de Plaute (*Alazon, ein Beitrag zur antiken Ethologie und zur Kenntniss der griechisch-rœmischen Komœdie, nebst Uebersetzung des Plautinischen Miles Gloriosus* ; — 3° la correspondance de Bœckh et d'Otfried Müller *(Briefwechsel zwischen Aug. Bœckh und Karl Otfried Müller*, ces lettres ont été écrites de 1818 à 1839 et dans l'une d'elles, datée du 22 octobre 1835, Otfried Müller écrit à Bœckh qu'en mettant en ordre cette correspondance, il a été véritablement ému par l'affection paternelle que Bœckh n'a cessé de lui témoigner, par ces preuves d'une amitié qui ne s'est jamais lassé de l'encourager et de lui montrer le droit chemin); — 4° la première partie des *Opera rhetorica* de Cicéron, éditée par M. W. Friedrich ; — 5° le premier volume d'une édition hongroise de l'Edda, comprenant l'Atlamál, par M. Lomnitzi Meltzl Hugo (*A régi Edda hœsénekei, I Kœtet. Az Atlamal (Atlamal en Gronlenzco).*

— Le comité d'administration de la « fondation Wedekind » (*Wedekindsche Preisstiftung für deutsche Geschichte*) décernera trois prix pour les travaux suivants, à écrire soit en allemand, soit en latin. Premier prix (1,000 thalers) une édition des *Denkwürdigketein über Leben und Zeit Kaiser Sigismunds* du Mayençais Eberhard Windeck. — Deuxième prix (1,000 thalers) *Geschichte des jüngeren Hauses der Welfen von 1055-1235 (von dem ersten Auftreten Welf IV in Deutschland bis zur Errichtung des Herzogthums Braunschweig-Lüneburg).* — Troisième prix : un travail quelconque sur l'histoire de l'Allemagne, mais ce doit être un travail d'ensemble relatif à un des grands états de l'empire (voir, pour plus de détails, le n° 14 des *Nachrichten* de la Société royale des sciences de Gœttingue, pp. 417-424).

— On annonce la mort de Frédéric-Guillaume-Auguste Mullach, professeur extraordinaire à l'Université de Berlin, éditeur des *Fragmenta philosophorum Graecorum* (Didot, 3 volumes), auteur d'un *Grundriss der griechischen Vulgœrsprache*, né en 1807 ; — de M. Ant. Phil. Edzardi, professeur extraordinaire à l'Université de Leipzig ; — de M. Ad. Schœll, bibliothécaire en chef de la Bibliothèque de Weimar.

— L'Université de Gœttingue (province de Hanovre) a 1,083 étudiants. 286, dont 221 sujets prussiens, s'occupent de philologie et d'histoire.

BELGIQUE. — La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a entendu la lecture du rapport du jury chargé d'examiner les ouvrages présentés au concours pour le prix Joseph De Keyn (2e période : ouvrages laïques d'instruction et d'éducation moyennes). Nous avons fait connaître le résultat de ce concours. Outre les ouvrages couronnés, le jury a accordé une mention spéciale aux suivants : une édition du discours *pro Archiâ*, de Cicéron, par M. Paul Thomas; *Marnix*, par M. Paul Fredericq, et une *Etude sur l'administration de l'ancienne ville de Gand,* par M. L. de Rycker (dans le *Willems-Fonds*); *Joseph II* et l'*Ancien régime*, par M. Théodore Juste (Bibliothèque Gilon), etc.

— Dans la séance du 5 juin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, M. Lamy, en faisant hommage à la classe du tome Ier des *Hymni et sermones* de Saint-Ephrem, édités par lui, a donné lecture de la note suivante : « Ephrem, diacre de l'église d'Edesse, est, sans contredit, le plus grand écrivain qu'ait jusqu'ici produit l'Orient chrétien. Contemporain de S. Basile et de S. Athanase, plus ancien que S. Jean Chrysostome, que S. Jérôme et que S. Augustin, il occupe dans l'Eglise

syrienne le même rang que ces grands docteurs occupent dans l'Eglise latine et dans l'Eglise grecque. Ses commentaires sur les Ecritures se distinguent par leur concision et leur exactitude à expliquer le sens littéral selon la méthode de l'école d'Antioche; ses discours sont aussi remarquables par leur éloquence entraînante que la sublimité de la doctrine; ses hymnes, extrêmement nombreuses, contiennent une poésie inimitable, tantôt gracieuse, tantôt sublime, tantôt plaintive, selon les sujets, toujours orientale et biblique, qui n'a rien d'analogue dans nos poésies occidentales, mais qui a servi de modèle aux Mélodes byzantins. Un Belge, Gérard Vossius, a, le premier, recueilli et publié à Rome, sur la fin du XVIe siècle, en trois volumes in-folio, tout ce qu'il a pu trouver des écrits de S. Ephrem dans les manuscrits grecs et latins. Jusqu'alors les manuscrits syriaques faisaient défaut dans les bibliothèques d'Europe. Au commencement du siècle dernier, les savants maronites de Rome, sous l'impulsion de Clément XI, se rendirent en Egypte, visitèrent le désert de Nitrée et trouvèrent dans le monastère de Notre-Dame des Syriens une riche bibliothèque. Ils obtinrent, non sans peine, une cinquantaine de manuscrits syriaques de la plus haute antiquité qui sont maintenant un des plus beaux ornements de la Bibliothèque vaticane. Quatre codices du VIe siècle contenaient une partie considérable des œuvres de S. Ephrem, inconnus jusqu'alors en Occident. Trois doctes maronites furent chargés de les publier. Leur travail, qui dura quatorze ans, de 1732 à 1746, ajouta aux écrits grecs et latins du diacre d'Edesse trois volumes d'œuvres inédites publiées cette fois dans le texte original. Depuis lors, les biliothèques des grandes capitales de l'Europe se sont enrichies de nombreux manuscrits syriaques. Le British Museum, entre autres, a acquis toute la bibliothèque du couvent de Notre-Dame des Syriens. C'est de là, ainsi que des bibliothèques de Paris et d'Oxford, que j'ai transcrit les documents dont j'offre aujourd'hui le premier volume à l'Académie. Le texte syriaque est accompagné d'une traduction latine, de variantes et de notes et précédé de prolégomènes assez étendus. Ce premier volume contient 15 hymnes sur l'Epiphanie, 15 hymnes sur la dernière Cène, 8 hymnes pour le Vendredi-Saint et 11 discours sur la Passion, la Résurrection et d'autres sujets. »

DANEMARK. — Nous apprenons la mort (11 novembre 1881) de M. C. ENGELHARDT, secrétaire de la Société royale des antiquités du Nord; son successeur est M. Sophus Müller, — et (3 juin 1882) de M. Caspar Peter PALUDAN-MULLER, professeur d'histoire à l'Université de Copenhague, connu par de nombreux ouvrages, *la Législation de Harald Blaatand* (1832), *Rienzi* (1836), *Machiavel* (1839), *Le Traité de Calmar* (1840), *La mort de Charles XII* (1847), *La guerre du comte* (1852-54), *Les premiers rois de la dynastie d'Oldenbourg*, etc.

TURQUIE. — Le gouvernement ottoman a nommé dernièrement directeur des bibliothèques de Constantinople SCHALICH-EFFENDI, qui a commencé à faire dresser le catalogue général des livres imprimés et des manuscrits y existant. Il a déjà révélé l'existence de manuscrits précieux, entre autres la copie d'un *anecdoton* géoponique dont le prototype a existé dans la bibliothèque d'Alexandrie, détruite au VIIe siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 juin 1882.

L'auteur du mémoire unique déposé au concours pour le prix Bordin, sur cette question : *Etudier les documents géographiques et les relations de voyage publiées*

par les Arabes du IIIe *au* VIIIe *siècle de l'hégire*, etc., auquel une récompense de 1,500 fr. a été décernée sur les fonds du prix, est M. L. Marcel Devic, professeur à la faculté des lettres de Montpellier.

Le prince S. Abamelek-Lazarew envoie un estampage de la grande inscription palmyrénienne et grecque, découverte par lui à Palmyre, dont M. Waddington a entretenu dernièrement l'Académie. Il regrette de n'avoir pu prendre qu'un estampage imparfait, étant pressé par le temps; de plus, le paquet a été maltraité par la douane à l'entrée en Russie, au port d'Odessa.

M. Léon Renier lit un mémoire de M. E. Masqueray, intitulé : *Étude des ruines d'El-Meraba des Beni-Ouelban.* Ces ruines, situées dans le département de Constantine, ont été déjà explorées plusieurs fois par diverses personnes, et on a publié une vingtaine d'inscriptions latines qui y ont été découvertes. M. Masqueray vient de les visiter à son tour et, à l'aide des ressources qui ont été mises à sa disposition par M. le gouverneur général de l'Algérie, il a pu y faire exécuter des fouilles, auxquelles cinquante ouvriers indigènes ont été employés pendant douze jours. Il a reconnu le forum et la nécropole d'une cité antique, et il a découvert environ cent trente inscriptions inédites. D'après quelques unes de ces inscriptions, la ville romaine qui occupait l'emplacement actuel d'El-Meraba était une colonie, appelée *respublica coloniae Celtianensium.*

M. Oppert lit un mémoire intitulé : *Un Poids médique au Louvre.* L'objet qu'il étudie est, non un poids, mais une anse de poids, récemment acquise par le musée du Louvre. On y remarque une inscription cunéiforme, dans laquelle M. Oppert reconnaît un texte médique, Il propose, à titre de conjecture et sans en affirmer l'exactitude, la traduction suivante : « Un sixième. Maison royale. Cent drachmes. » Il pense que les expressions « un sixième » et « cent drachmes » sont synonymes; ce sont deux manières de désigner un même poids, d'après deux unités différentes.

M. E. Desjardins communique de la part de M. Poinssot, délégué de la Société d'archéologie d'Oran, l'inscription suivante, trouvée à Agbal, près de Lamoricière, entre Tlemcen et Sidi-bel-Abbès, par le major Demaeght :

AVRELIOANTO
LSEPTIMISEVERI
PERTI . AVGPATRI
PRO PRINCIPATV
STATVAMQVAM
POLLICTVSEST
SECVNDVMACTA
PVBLICA . P . VALE
RIVS . LONGVS
PRINCEPS
PVALERILONGI
PRINCIPIS . FIL
POSVIT

Aurelio Antonino, L. Septimi Severi Pertinacis patri, pro principatu, statuam quam pollicitus est secundum acta publica, P. Valerius princeps P. Valeri principis filius posuit. L'auteur de cette dédicace avait promis, sous le règne de Marc Aurèle, d'élever une statue à ce prince, s'il obtenait les honneurs du *principatus.* La statue n'avait pu être achevée que beaucoup plus tard, sous le règne de Septime Sévère. Alors on mentionna dans l'inscription, avec le nom de l'empereur auquel la statue était consacrée, celui de l'empereur régnant, et l'on indiqua la paternité fictive et posthume que Septime Sévère avait attribuée à Marc Aurèle, en se déclarant, par décret, son fils adoptif. La promesse de statue, faite par Publius Valerius, avait été inscrite dans les actes publiés de la cité; c'est un fait dont on ne connaissait pas encore d'exemple.

M. Aubé, continuant sa lecture sur Polyeucte, indique quels sont les documents écrits qui nous renseignent sur l'histoire de ce personnage. Deux relations de son martyre ont été publiées par les Bollandistes; M. Aubé en a retrouvé deux autres, l'une en latin, l'autre en grec, dans des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Le morceau grec est le plus ancien; il paraît avoir été écrit entre 363 et 375. C'est une homélie destinée à être dite dans les églises d'Orient, à l'occasion de la fête de saint Polyeucte.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : 1° Chossat (E. de), *Répertoire sumérien (accadien)*, Lyon, 1882; 2° Haupt (Paul), *Die sumerisch-akkadische Sprache;* — par M. L. Delisle : 1° *Chronique de Jean de Saint-Paul*, publiée par A. de la Borderie, Nantes, 1881; 2° Bengesco (Georges), *Voltaire, bibliographie de ses œuvres*, tome I, Paris, 1882; 3° Buzy (J.-B.), *Dom Maugérard ou Histoire d'un bibliographe lorrain*, Châlons, 1882; 4° *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, tome I, délibérations de l'ancien bureau de l'Hôtel-Dieu, publiées par A. Brièle, fasc. 2, années 1674-1767.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 17 Juillet — 1882

Sommaire : 142. Le Catilina de Salluste, p. p. Schmalz. — 143. Eichert, Lexique de Justin. — 144. Gierke, Les doctrines de l'état et de la corporation. — 145. Kugler, Histoire des Croisades. — 146. Douais, Les sources de l'histoire de l'Inquisition dans le midi de la France. — 147. Lair, Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV. — 148. Haller, Histoire de la littérature russe. — Variétés : Guyard, Le mot assyrien « tamkâru ». — Chronique. — Société des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

142. — **C. Sallusti Crispi de Catilinæ conjuratione liber,** für den Schulgebrauch erklært von J. H. Schmalz. Gotha, Perthes. 1882.

Cette nouvelle édition du *Catilina* doit être suivie, à bref délai, par une édition du *Jugurtha,* dans laquelle M. Schmalz se réserve d'indiquer les différences qui existent entre le texte qu'il a adopté et celui de Jordan (2e édition), qu'il a pris pour base de son travail. Il convient d'attendre la publication de cet appendice critique que nous promet M. S., pour apprécier la façon, dont il a établi son texte [1]. Aussi je ne m'occuperai ici que du commentaire.

M. S. avait à lutter contre une concurrence redoutable. Le commentaire de R. Jacobs et de Wirz, très répandu en Allemagne, a une haute valeur. Je n'irai pas jusqu'à dire que le travail du nouvel éditeur est destiné à le remplacer; du moins, il peut tenir auprès de lui une place fort honorable et rendre d'utiles services. Il est conçu, d'ailleurs, sur un plan un peu différent. C'est ainsi que la partie historique est à peu près complètement sacrifiée dans l'annotation de M. Schmalz. En France, une pareille omission serait regrettable; elle a peut-être moins d'inconvénients en Allemagne, où les élèves ont à leur disposition plus de secours (manuels, dictionnaires d'antiquités, etc.) et sont mieux habitués à en faire usage [2].

1. Autant que j'en puis juger par une première lecture un peu rapide, le texte du nouvel éditeur ne s'écarte de celui de Jordan que dans un très petit nombre de passages. Parmi ces changements, il y en a qui ne me paraissent pas suffisamment justifiés : ainsi, 29, 1, au lieu de « *exagitatam* », qui offre un sens très satisfaisant, M. S. reproduit la leçon « *exagitatum* »; 31, 5, il écrit « *Si cujus jurgio lacessitus foret* » au lieu de : « *Sicut jurgio lacessitus foret* »; le texte de Jordan est inexpliplicable, mais la conjecture, d'ailleurs ingénieuse, qui a été admise par M. S., ne vaut pas, je crois, celle de Linker « *Sicubi jurgio...* »; 51, 15, « *Severior* » au lieu de « *Sævior* », malgré l'autorité de Wirz et des éditeurs assez nombreux qui ont adopté cette leçon il n'y a pas lieu de modifier le texte de Jordan.

2. D'ailleurs, l'auteur n'est pas toujours resté fidèle à son système et, quoiqu'il se défende dans son avant-propos d'avoir voulu faire un commentaire historique, il

M. S. a voulu faire un commentaire purement grammatical et il est juste de reconnaître qu'il s'est acquitté très heureusement de la tâche qu'il s'était proposée. A une connaissance sérieuse, approfondie, de la langue de Salluste, il joint une rare expérience de l'enseignement. C'est même par ce caractère d'utilité pratique que son travail se recommande le plus. On pourrait reprocher à l'annotation d'être un peu surabondante, parfois même un peu prolixe; mais, dans l'ensemble, elle est bien appropriée aux besoins de l'enseignement. M. S. s'est abstenu le plus souvent, et il a eu raison, de faire des notes de simple traduction, mais il a indiqué avec beaucoup de soin les procédés, il serait plus juste de dire les principes de la méthode dont l'élève devra se servir pour rendre en allemand et d'une manière conforme au génie de la langue les phrases et les expressions de Salluste. Toute cette partie du commentaire est faite avec une exactitude minutieuse et me paraît digne des plus grands éloges. De même l'auteur est très attentif à définir les particularités de la langue de Salluste, à exposer en quoi elle diffère de la langue classique, avertissant l'élève que tel mot est détourné de son acception ordinaire, que telle construction ne doit pas être imitée. La seule critique que j'adresserai sur ce point à M. S., c'est qu'il a péché par excès de conscience et de scrupule ; plusieurs des remarques qu'il a pris la peine de rédiger ainsi, conviendraient peut-être mieux à un enseignement donné de vive voix.

En ce qui concerne l'interprétation, je serais presque toujours d'accord avec le nouvel éditeur. Il y a cependant, plusieurs passages, où je ne puis me ranger à son opinion. Je citerai, un peu au hasard, quelques exemples : 51, 28. « Lacedæmonii devictis Atheniensibus triginta viros imposuere »; dans cette phrase, M. S. veut que *devictis Atheniensibus* soit un ablatif absolu; j'y verrais plutôt, avec Kritz et la plupart des commentateurs, un datif, régi par *imposuere*.

51, 38 : « imitari quam invidere bonis malebant », pour M. S. *bonis* est un masculin; bien que cette opinion ait été adoptée par un certain nombre d'éditeurs, je reste convaincu, avec Kritz, que *bonis* est au neutre.

54, 4 : « bellum novom » est expliqué à peu près comme s'il y avait dans le texte « bellum integrum » ; cette interprétation est inadmissible.

59, 3 : « evocatos » est pris dans le sens de *vétérans;* je n'ignore pas que cette explication a pour elle de nombreuses autorités, cependant je ne crois pas qu'il y ait lieu de conserver ici à *evocatus* son sens technique et je l'expliquerais, comme Gerlach, « appelé hors des rangs ».

59, 5 : « equo circumiens » est rapproché de l'expression française

---

n'a pu se dispenser de donner, au moins de temps en temps, quelques explications, qui sont un peu en dehors du cadre qu'il s'était tracé. Quoi qu'il en soit, j'exprimerai le vœu que M. S. mette à la fin de son 2e volume un dictionnaire des noms propres.

« aller à cheval » ; j'avoue ne comprendre ni l'utilité ni la justesse de ce rapprochemeut.

L'introduction de M. Schmalz expose sous une forme abrégée, mais d'une façon suffisamment claire et précise, tout ce qu'il est indispensable de savoir sur la vie et les œuvres de Salluste.

R. LALLIER.

---

143. — **Vollstændiges Wœrterbuch zur Philippischen Geschichte des Justinus.** Von Dr. Otto EICHERT. Hannover, Hahn. 1882, III-200 p. in-8°.

Le but de ce lexique est de faciliter aux élèves la préparation du texte de Justin. Les signes de quantité dont l'auteur charge les mots latins seraient plus à leur place dans le lexique d'un poète. La traduction qui accompagne chaque mot s'adresse aux élèves allemands; elle est, en général, sans intérêt pour les érudits et pour le public français.

Tout en destinant son travail aux élèves, M. Eichert s'est efforcé de dépouiller Justin pour l'usage des grammairiens, mais seulement dans la mesure où son cadre le lui a permis. Il faut regretter un peu que ce but secondaire n'ait pas été le but principal. Il n'eût pas été beaucoup plus difficile de dresser un *index uerborum* qui fût complet pour les noms, pour les verbes, pour les adverbes et pour toutes les particules qui ne sont pas trop fréquentes. Le plus fâcheux, c'est que le lexique s'applique non à Justin lui-même, tel qu'on peut le reconstituer, mais au Justin de certaines éditions. L'auteur suit Jeep (réimpression donnée en 1876 de l'édition de 1859) en se reportant, dans certains cas importants, aux éditions antérieures de Frotscher et Dübner. Avec un petit nombre de journées de travail de plus, il eût pu tenir compte directement des sources et mettre à profit les quelques travaux postérieurs à l'édition Jeep. S'il avait consulté, par exemple, l'article de M. Harant sur le Justin de Laon (*Revue de philologie,* 1878, pp. 78 et suivantes), il eût effacé un faux exemple de *filia* pour le remplacer par un exemple du pluriel *filii* aux sens d'*enfants,* mâles ou femelles. Toutefois, il faut reconnaître que, dans bien des circonstances, un philologue tirera profit de la publication de M. Eichert et lui saura gré de ses peines [1].

La librairie Hahn n'a pas fait coudre la brochure, ce qui est d'une incommodité insupportable pour un lexique.

Louis HAVET.

---

144. — Otto GIERKE. **Das deutsche Genossenschaftsrecht,** IIIer Band; die Staats-und Corporationslehre des Altertums und des Mittelalters und ihre Aufnahme in Deutschland. Berlin, Weidmann. 1881, in-8°, LII et 826 p.— Prix : 12 m.

M. O. Gierke vient d'ajouter un troisième volume au grand ouvrage

---

1. Le livre n'est pas exempt de fautes de détail. Voir *Philologische Wochenschrift,* 1882, n° 14, pp. 429-430.

intitulé *Das deutsche Genossenschaftsrecht* dont il a commencé la publication en 1868. L'intérêt de cet ouvrage est très vaste et très général, bien que le titre vise seulement l'Allemagne : il s'agit d'une étude très compréhensive sur toutes les notions et tous les droits de collectivité. Dans le volume que nous avons sous les yeux, M. O. Gierke étudie les notions *Etat*, *Corporation* dans l'antiquité et au moyen âge; il s'occupe surtout de l'histoire des théories, ce qui donne à ce beau travail une allure un peu froide peut-être et un peu scolastique. Rien d'aussi considérable n'avait encore été publié sur cette matière : ce livre s'adresse aux philosophes tout autant qu'aux historiens.

---

145. — **Geschichte der Kreuzzüge,** von Dr. Bernhard Kugler, Professor an der Universitæt Tübingen. Mit Illustrationen und Karten. Berlin, Grote. 1880, in-8°, VIII-444 p.

L'histoire des croisades de M. Kugler fait partie de l'*Histoire universelle* de W. Oncken. On ne pouvait faire un meilleur choix pour ce travail difficile; M. K. est bien connu de tous les érudits qui s'occupent de l'histoire des croisades et de l'Orient latin, et tous ont lu les *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges,* parus en 1866. Préparé à sa tâche par une longue étude des sources, l'auteur a pu, sans dépasser le cadre assez exigu qui lui était imposé par les proportions de l'œuvre dont son histoire fait partie, donner un résumé nourri de faits et d'idées, composé soit d'après les documents originaux eux-mêmes, soit d'après les ouvrages critiques les plus autorisés. Dès les premières pages dans lesquelles l'auteur résume l'histoire de l'Orient depuis la conquête arabe du VIIe siècle jusqu'aux préliminaires de la première croisade, on sent qu'on a affaire à un érudit habitué à employer, à discuter les textes et qui, par suite, ne répète pas les historiettes, dont sont farcies la plupart des histoires générales des croisades écrites en français. Il est surtout parfaitement au courant des travaux parus tant en Allemagne qu'en France sur cette période historique, et cette qualité est à noter. L'histoire des croisades s'enseigne aujourd'hui encore, en France, d'après la mauvaise compilation de Michaud ; cette œuvre ampoulée et déclamatoire jouit encore d'un succès incroyable, qu'elle pouvait mériter vers l'an de grâce 1840, et c'est par elle que les écoliers studieux apprennent à connaître ces expéditions, auxquelles les Français prirent une part si importante. Espérons que l'exemple de M. K. tentera quelque érudit français ; écrire dans notre langue un bon résumé de l'histoire de l'Orient latin serait œuvre difficile, mais méritoire, et qui rendrait de grands services à l'enseignement.

Dans les dernières pages de son histoire, M. K., après quelques mots sur la société de l'Orient latin, fondée depuis quelques années à Paris,

s'occupe assez longuement de deux des publications du secrétaire de cette société, M. le comte Riant; ces deux publications sont : *Alexii I Comneni... ad Robertum I Flandriae comitem epistola spuria.* Genevae, 1879, in-8°, et *Inventaire critique des lettres historiques des croisades*, in-8°, 1880 (extrait des Archives de l'Orient latin). Remarquons en passant que M. K. paraît n'avoir pas connu le compte-rendu du premier de ces deux travaux par M. Gaston Paris, compte-rendu publié par la *Revue critique* (1879, VIII, pp. 379-388). M. K., comme MM. Riant et Paris, regarde la lettre comme fausse, mais tandis que M. Paris critique la date assignée à cette lettre par l'éditeur, il fait porter sa critique sur un autre point; il s'attaque à une autre partie du système de M. Riant. Celui-ci nie qu'il faille mettre au nombre des causes directes de la première croisade des demandes de secours adressées par Alexis Comnène à l'Occident; suivant lui, Alexis a bien eu avec Urbain II des relations diplomatiques assez actives, mais il ne s'agit dans cette correspondance que d'affaires religieuses et l'empire grec était assez fort pour se passer de l'appui des croisés. La cause réelle de la prédication de la première croisade a été (toujours d'après M. Riant) l'espoir chez le pape de secourir par une expédition en Orient les chrétiens d'Espagne, pressés à cette époque par les Almoravides. M. K. croit la thèse de M. Riant trop absolue; suivant lui, l'empire byzantin se sentait assez menacé par les attaques des Seldjoucides d'Asie-Mineure pour qu'Alexis ait demandé au pape, non pas la prédication d'une croisade, mais l'envoi de secours militaires. Ces demandes de secours sont indiquées par plusieurs historiens contemporains, notamment par Bernold de S. Blaise, et le fait était assez connu à l'époque même pour qu'un rhéteur inconnu ait pu en faire le sujet d'une amplification dans le genre de celle dont nous parlons. M. K. sait bien que dans le cas où cette hypothèse serait fondée, l'Asie-Mineure eût du être choisie comme champ de bataille, de préférence à la Syrie. Mais, suivant lui, la conquête des Lieux-Saints, souillés par la présence des infidèles, était un but à proposer aux chrétiens d'Occident. Urbain II pouvait ainsi exciter leur enthousiasme; et, d'autre part, en favorisant l'établissement des Latins en Palestine, Alexis Comnène créait à l'Empire des alliés d'autant moins gênants qu'ils seraient plus éloignés de ses frontières. Telle est la thèse soutenue par M. K., thèse qui, à ses yeux, explique la politique d'Alexis Comnène et prouve que, tout en sollicitant des secours de l'Occident, ce prince ne s'abaissa pas aux humbles supplications que lui attribue la fausse lettre à Robert de Flandre et qu'il agit toujours au mieux des intérêts de l'Empire. Pour juger de la valeur de cette thèse, il faudrait avoir sous les yeux les textes que M. K. indique sans les citer; ce n'est qu'alors qu'on pourrait décider entre elle et celle qu'a soutenue M. Riant.

En terminant, disons un mot de l'exécution matérielle du volume de M. Kugler; l'impression en est élégante, mais la plupart des gravures

sont bien défectueuses; beaucoup sont empruntées à la reproduction photographique du *De passagiis Terrae Sanctae;* elles n'ont aucune valeur iconographique (v. notamment p. 96) et sont de dimensions trop exiguës. Dans la légende des gravures des pp. 41 et 71, relevons une faute, qui doit être une faute d'impression, les sceaux reproduits sont du XIIe siècle, du milieu et de la fin de ce siècle [1].

---

146. — **Les sources de l'histoire de l'Inquisition dans le midi de la France, aux XIIIe et XIVe siècles.** Mémoire suivi du texte authentique et complet de la Chronique de Guillem Pelhisso et d'un fragment d'un registre de l'Inquisition publié pour la première fois, par l'abbé C. Douais, des Facultés libres de Toulouse, membre de l'Académie de religion catholique de Rome. Paris, 1881, in-8°, 132 pp. in-8°.

L'opuscule de M. l'abbé Douais ne peut passer pour un travail original; l'auteur s'est contenté d'y mettre en œuvre, en les classant dans un autre ordre, les faits qu'il trouvait tout réunis dans un livre publié il y a dix-huit mois sous un titre presque identique; tout ce qu'il donne en plus est tiré de livres imprimés. Rien de plus légitime que cette méthode; M. D. a sur l'inquisition des idées, des opinions personnelles, il a le droit de les exprimer et de tirer des faits cités par son prédécesseur des conclusions toutes différentes. Seulement il eût été convenable de rendre à chacun ce qui lui appartient; M. D. ne cite guère M. Charles Molinier que pour combattre ses opinions; et ses citations sont données d'une façon si singulière, qu'on peut croire, — et plus d'un s'y est trompé, — que, comme son prédécesseur, il a dépouillé tous les manuscrits inédits de Paris et de Toulouse se rapportant à son sujet. M. D., pour être équitable, eût bien fait de dire à qui il empruntait toutes ses citations de manuscrits et beaucoup de renvois à des imprimés. On pourrait répondre que quand deux auteurs traitent le même sujet, les mêmes textes doivent être fréquemment cités dans leurs notes; mais, dans le cas présent, l'argument perd toute sa force. Les renvois à des manuscrits donnés par M. D., se retrouvent dans l'ouvrage de M. Ch. Molinier, et on peut affirmer, ce que M. D. ne dit pas, qu'il n'a jamais vu le plus grand nombre des manuscrits qu'il cite. Voici la preuve de cette dernière assertion. P. 71 et suiv. de son opuscule, M. D. donne quelques indications sur certains volumes de la collection de Doat à la Bibliothèque nationale, qui sont relatifs à l'histoire de l'Inquisition; il parle de ces volumes en homme qui les a vus; malheureusement il ajoute que la collection est conservée *aux archives nationales*. On doit en conclure : 1° que tous les renvois à cette collec-

---

1. Les gravures des pp. 113, 115, représentant un Templier, un moine du S. Sépulcre, etc., ne sont-elles pas tirées de l'*Histoire des ordres religieux*, d'Hélyot?

tion sont tirés de l'ouvrage de M. Molinier; 2° que M. D. n'a jamais mis les pieds à la Bibliothèque nationale, où la collection Doat, placée dans la salle même de travail des manuscrits, eût été forcément remarquée par lui. Voilà donc expliqué cet accord singulier entre deux auteurs restés inconnus l'un à l'autre; M. D. eût mieux fait de reconnaître la source de sa science de fraîche date et de rendre justice à son devancier. Un peu plus de franchise eût désarmé la critique et l'eût rendue plus indulgente pour les idées singulières et les erreurs, les bévues qui foisonnent dans ce court travail.

Les opinions de M. l'abbé D. méritent toujours l'épithète qu'on leur appliquait jadis ici même; ce sont des opinions *professionnelles* [1]. Toutefois, pour être juste, il faut reconnaître que l'expression en est moins violente qu'autrefois; dans ses précédents ouvrages, M. D. accablait d'injures les hérétiques du XIIIe siècle; plus calme aujourd'hui, il fait le panégyrique de leurs persécuteurs et les vertus qu'il découvre en eux, ce sont la charité et la douceur. La découverte est inattendue, mais elle n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas les mystères du raisonnement théologique; la douceur des inquisiteurs n'est-elle pas évidente, puisqu'ils se contentent d'abandonner les coupables au bras séculier? Quant à leur charité, c'est elle qui élève les prisons où les coupables expient leurs erreurs dans les souffrances et les privations, c'est elle qui allume les bûchers, dont les flammes, en dévorant le corps, purifient l'âme coupable. Mais il serait inutile de discuter ces opinions singulières; il faut être bien engagé dans les polémiques politiques et religieuses pour défendre l'Inquisition; c'est une cause désespérée; autant entreprendre la justification des tribunaux révolutionnaires. Pour condamner l'inquisition, les quelques lignes de M. Fournier, dans son livre sur les officialités au moyen âge, lignes que cite M. l'abbé D. (pp. 11-12), suffisent amplement, et ce dernier lui-même ne peut soupçonner l'auteur de malveillance. Quant à la réponse de M. D. aux assertions de M. Fournier, inutile d'en parler; tout ce qu'on en pourrait dire, c'est ce que sont des mots et non des faits.

Les idées personnelles de l'auteur sont bizarres, mais a-t-il du moins trouvé sur la question quelques points de vue nouveaux, quelques aperçus originaux? Il n'en est rien malheureusement; l'auteur est bien trop ignorant de l'histoire du XIIIe siècle; citer toutes les grosses bévues qu'il a commises serait chose trop longue, on en trouve à chaque page; en voici pourtant un recueil assez riche.

P. 10, n. 2, Luc de Tuy devient évêque de Tuy *en Gallicie* (!) — P. 13, n. 5, Sicard de Crémone, auteur du *Liber Mitralie (sic)*, devient un glossateur (?); le *Rationale* de G. Durand est traité de glose sur le Digeste, et l'auteur est qualifié d'évêque de Crémone. Pour un prêtre, obligé de connaître la liturgie, ces trois ou quatre erreurs ne laissent

1. Article de M. P. Meyer, *Revue critique*, 26 juillet 1879, p. 81.

pas d'être piquantes. — P. 20, une collection de noms méridionaux absolument estropiés (v. aussi p. 26). — P. 24, M. D. parle des biens des faidits d'une manière qui prouve qu'il n'a pas lu le texte qu'il cite, et qu'il ignore absolument les règles du droit féodal. — P. 21 et passim, quand M. l'abbé D. trouve l'abréviation *Fr.* devant un nom de personne, il traduit *François*. — P. 20, l'auteur prouve qu'il n'a connu le travail de M. Delisle sur Bernard Gui que par l'ouvrage de M. Ch. Molinier, qu'il n'a pas compris, car il fait vivre B. Gui avant Etienne de Salagnac. — P. 34-35, lire une explication tout à fait amusante du *Débat de Sicard et d'Izarn de Figueiras*, publié par M. Meyer. — P. 37, M. D. confond les enquêteurs de saint Louis et les inquisiteurs (v. encore pp. 55 et 57). Il est à remarquer, ce qui prouve la légèreté avec laquelle il travaille, qu'il cite le travail publié il y a deux ans sur l'administration de saint Louis par l'auteur du présent article, travail à la suite duquel ont été imprimées les enquêtes faites par ordre de ce prince dans le midi. Il faut d'ailleurs ne rien savoir de la législation du XIIIe siècle pour attribuer aux inquisiteurs de la foi les sentences administratives rendues par les clercs du roi. Le seul fait de citer un laïque *in forum vetitum*, eût entraîné pour l'auteur de la citation une forte amende. — P. 41, la *Romania* des textes du XIIIe siècle, c'est-à-dire l'empire d'Orient, devient la *Roumanie*. — P. 44, ce que l'auteur dit des encours ou confiscations pour fait d'hérésie prouve qu'il ne connaît pas un mot de la question (v. encore p. 53). — P. 59, l'auteur, après avoir reproché à tort à M. Ch. Molinier de n'avoir point connu les questions de Gui Foucois, exagère l'importance de ce petit texte que l'éditeur, Carena, a accompagné de commentaires très copieux et aussi très diffus. — P. 60, l'Antonin de Pamiers devient saint Antoine de Pamiers; du reste, l'auteur, quoique habitant le midi, traite les noms de lieux et d'hommes de ce pays avec un sans-gêne étonnant. — P. 62, M. l'abbé D. rattache, sans aucune raison, les *Sorts des apôtres*, dont on s'est occupé récemment, aux doctrines albigeoises; pour faire ce rapprochement qui lui a été suggéré par M. N. Peyrat, il faut posséder la forte imagination de ce dernier auteur. — P. 67, le procès de Bernart Saisset est publié depuis près de 200 ans et ne renferme rien qui ait rapport à l'inquisition. — P. 72-74, longs passages empruntés textuellement à l'ouvrage de M. Delisle sur Bernard Gui.

En résumé, le travail de M. D. ne renferme aucun fait nouveau; tous ses renseignements sont empruntés à des travaux antérieurs, et son article ne peut passer que pour un compte-rendu, que déparent nombre d'erreurs et de bévues dont il est seul responsable et qui lui appartiennent en propre. Il nous reste à parler de la seconde partie du volume, la seule qui soit à consulter.

M. l'abbé D. imprime dans cette seconde partie : 1° la chronique de Guillem Pelhisso; 2° de courts fragments d'un registre de l'inquisition de Toulouse, appartenant à un collectionneur de Béziers.

La chronique de Guillem Pelhisso avait été publiée en 1880 par M. Ch. Molinier, d'après une copie moderne appartenant à la Bibl. municipale de Carcassonne. L'édition de M. D. est donnée d'après un ms. du musée Calvet à Avignon, ms. qui remonte au commencement du XIVe siècle et dont l'existence avait été signalée par le P. Balme, dans un article de la *Revue des questions historiques* (numéro d'avril 1881); M. D. a oublié de mentionner cette dernière circonstance. La copie d'Avignon est beaucoup plus correcte que celle de Carcassonne, comble certaines lacunes, corrige plusieurs phrases corrompues de celle-ci. Toutefois les variantes utiles qu'elle fournit ne sont pas aussi nombreuses que voudrait le faire croire le nouvel éditeur, la plupart de celles qu'il note étant de simples différences orthographiques; le copiste moderne a mis partout *ae* là où le ms. d'Avignon écrit *e*, et M. D. a relevé soigneusement toutes ces différences insignifiantes. En réalité, le nombre des corrections utiles fournies par le ms. d'Avignon est assez faible, et, dans quelques cas, la leçon du ms. de Carcassonne est préférable; ainsi, p. 83, l. 8, M. D. lit *utiliter;* le ms. d'Avignon porte probablement *viriliter* qui est la leçon bien meilleure de celui de Carcassonne. En outre, le ms. d'Avignon et celui de Carcassonne, quoique ce dernier soit bien inférieur, représentant deux familles différentes [1], le nouvel éditeur eût pu améliorer son texte en combinant les leçons de l'un et de l'autre. Toute la partie utile des notes de la nouvelle édition est empruntée à celle du prédécesseur de M. D. et celui-ci aurait dû le reconnaître, d'autant plus que, dans les notes qui lui sont personnelles, on relève un certain nombre de grosses bévues. Ainsi, dans un extrait de Bernard Gui, donné par M. D. d'après un ms. de Toulouse, extrait qui a trois lignes (p. 86, note 4), nous relevons trois grosses fautes : *domina providentia* pour *divina providentia; debellantes* pour *decertantes; postea* pour *pro ea*. Ailleurs, p. 87, notes, l. 1, il imprime *sale condidit,* au lieu de *sale condivit,* que donnent le ms. de Toulouse et l'édition de M. Molinier.— P. 89, note 4, *Haec sunt in fossa,* pour *Hac sunt in fossa.*— P. 90, M. D. qui prétend avoir vérifié sur le ms. de Toulouse un passage qu'il cite à la suite de M. Ch. Molinier passe deux mots que celui-ci avait omis.— P. 91, l. 5, il imprime *Fr. Stephanus de Salhnihaco*; le ms. d'Avignon doit porter *Salanhaco;* c'est le célèbre auteur dont M. Delisle a écrit la vie tout récemment. — P. 94, l. 13, *Deneuse,* lisez *de Manso;* le personnage est connu d'ailleurs. — P. 102, l. ult., *tibicinari,* pour *tubicinari*, jouer de la flûte pour faire une proclamation; la même faute se retrouve ailleurs et porte sur *tubibicinator,* écrit *tibicinator* (p. 110). — P. 105. *feria IIIa post festum omn. Sanctorum, nonis novembris;* M. D. traduit en note le 3 novembre et en profite pour faire un rapprochement assez inattendu avec un fait d'histoire contemporaine.

Le fragment de registre d'inquisition qui termine le volume (pp. 119-

1. V. notamment pp. 84 et 85.

132) est intéressant, mais l'édition en est déparée par nombre de fautes de lecture; p. 120, l. 1, *matres hereticas* 2; p. 122, une note bizarre sur le sens du mot *fogacia*, fouasse; nous renvoyons M. l'abbé D. à certain chapitre de Rabelais sur les causes de la guerre entre Grandgousier et Picrochole; p. 123 et passim, *Piccavinus* pour *Pictavinus*, nom bien fréquent en Languedoc, aujourd'hui *Peitavi*. P. 128, note 3, le texte qui est du XIIIe siècle, cite la fête de sainte Catherine; M. l'abbé Douais traduit le 3 avril, jour de la mort de la célèbre mystique sainte Catherine de Sienne († 1380); la sainte Catherine en question est sainte Catherine d'Alexandrie. Un ecclésiastique n'a pas le droit de commettre pareille confusion.

A. MOLINIER.

---

147. **Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV** d'après des documents inédits avec le texte authentique des lettres de la duchesse au maréchal de Bellefonds par J. LAIR, ancien élève de l'Ecole des Chartes, avec deux portraits. Paris, Plon, 1881, gr. in-8° de VI-437 p.

On a tout dit sur le livre de M. Lair, sur son « beau livre, » comme j'ai déjà eu l'occasion de l'appeler [1]. Pas un seul des nombreux critiques qui ont rendu compte de *Louise de La Vallière* n'a manqué de louer autant l'exactitude du biographe que le talent de l'écrivain. Ne voulant répéter ni les éloges de mes devanciers, ni leurs observations, il ne me reste que bien peu de choses à dire de l'histoire à la fois si charmante et si touchante « de cette femme gracieuse et tendre, dont le désintéressement et la modestie voilèrent l'unique faute, que le monde pardonnait, mais qu'elle voulut cependant expier par une pénitence de plus de quarante années [2] ». Nous aimions tous déjà Mlle de La Vallière : le livre de M. L., en nous la faisant mieux connaître, nous la fait plus aimer encore. Plusieurs écrivains avaient raconté la vie de Françoise Louise de La Baume-Le-Blanc (l'abbé Lequeux, M. A. Houssaye, M. Pierre Clément, M. l'abbé Duclos, M. A. Giraud) : tous leurs travaux sont tellement dépassés par le travail de M. L. qu'ils disparaissent, en quelque sorte, et ne méritent plus d'être consultés [3]. L'auteur nous dit (p. v) : « Cette étude a pris les loisirs de six années. On ne le croira pas à le voir, et pourtant cela est. » Qu'il s'agisse de la jeune fille, de la duchesse de La Vallière et enfin de la sœur Louise de la Miséricorde, les recherches de M. L. ont été si minutieuses, si approfondies, que, loin

---

1. N° du 9 janvier 1882, p. 34, note 2.

2. *Avant-propos*, p. IV.

3. Voir, sur les fautes d'un des meilleurs devanciers de M. L., M. P. Clément, diverses notes (pp. 155, 168, 182, 246, 298, etc). Encore M. L. fait-il observer (p. 402), à propos d'une méprise de M. A. Houssaye, qu'il n'aime pas à s'attarder pour critiquer les écrivains qui l'ont précédé.

de s'étonner des longues heures employées à ces recherches, on s'étonnerait, au contraire, du peu de temps qu'il a fallu pour réunir tant de matériaux et pour en tirer un livre qui, comme la douce héroïne auquel ce livre est consacré, est presque sans défauts. Ce qui augmente singulièrement le mérite de l'auteur, c'est que, non content de peindre Louise de La Vallière avec la plus scrupuleuse fidélité, il a peint avec la même fidélité tous les personnages mêlés à son histoire, son père (Laurent de la Baume-Le-Blanc), sa mère (Françoise Le Prevost de la Coutelaye), son frère (François, marquis de La Vallière), Louis XIV, Anne d'Autriche, Marie-Thérèse, le cardinal Mazarin et ses nièces, Mlle de la Motte-Argencourt, Mlle de la Motte-Houdancourt, Mlle de Montpensier, Henriette d'Angleterre, Mme de Choisy, Mme de Montespan, Mme de Maintenon, le maréchal de Bellefonds, M. et Mme de Montauzier, la duchesse de Longueville, Bossuet, le comte de Guiche, le marquis de Vardes, Mlle de Blois, le comte de Vermandois, etc. En un mot, l'histoire de Louise de La Vallière est l'histoire entière de son temps, rajeunie par une foule de détails nouveaux [1], et dont il faudra tenir grand compte, toutes les fois que l'on voudra s'occuper de la seconde moitié du XVIIe siècle [2].

Une aussi remarquable étude est complétée : 1° par la réimpression (pp. 352-398) des lettres au maréchal de Bellefonds, « connues seulement jusqu'à ce jour par un arrangement de rhétoricien [3] » ; 2° par di-

1. M. L. a surtout tiré parti de la correspondance de l'ambassadeur vénitien Sagredo.

2. M. L. a rectifié bon nombre d'erreurs des auteurs de mémoires du XVIIe siècle, sans parler des erreurs des éditeurs de ces mêmes mémoires. Mentionnons particulièrement ce qui regarde les mémoires de Mme de Motteville (pp. 15, 16 64), de Mlle de Montpensier (p. 93), de Saint-Simon (pp. 77, 296). Je tiens à citer une de ces excellentes et piquantes notes (p. 16) : « Mme de Motteville, sur cet article, explique les choses, comme toujours, mieux que personne, mais sa narration finit par une faute chronologique qui a jeté dans l'erreur presque tous ceux qui l'ont copiée sans contrôle. Mlle de Montpensier, qui écrivait en même temps et même un peu avant, montre Mlle de la Motte-Argencourt auprès de la Reine-Mère, en 1658, en 1660. V. *Mémoires*, t. III, pp. 275, 288. Walckenaer (*Mémoires sur Mme de Sévigné*, t. III, c. IX) a donné trop d'importance à l'épisode de la Motte-Argencourt, et a commis l'erreur de date que nous signalons plus haut. Amédée Renée (*Les Nièces de Mazarin*, p. 249) a confondu les époques. Son agréable récit manque de suite chronologique, et ce défaut de précision prive cette histoire intime de sa plus grande valeur. *Cet accident n'a pas de date*, voilà qui est bientôt dit. Quant aux auteurs qui ont confondu La Motte-Argencourt et La Motte Houdancourt, La Motte-Houdancourt, nièce du maréchal, et La Motte Houdancourt, fille du maréchal, il faut renoncer à les citer. » Cf. la note 1, p. 88 : « Il serait impossible de relever toutes les confusions faites entre La Motte-Argencourt et La Motte-Houdancourt. Nous n'en signalerons que deux qui pourraient être dangereuses, vu l'autorité très légitime des auteurs : M. Chéruel, dans une note III, sur les *Mémoires de Saint-Simon*, t. V, p. 467, édition 1865 ; M. de Monmerqué, *Lettres de Sévigné*, édition Hachette, 1872, t. II, p. 48. L'annotateur aurait dû voir que, d'après son propre calcul, sa demoiselle de La Motte-Houdancourt n'aurait eu que onze ans en 1662. »

3. *Avant-propos*, p. IV.

verses « notes et pièces justificatives » (pp. 399-424). Les lettres ont été publiées d'après une excellente copie de la fin du règne de Louis XIV, conservée au château de Bures (en pleine vallée de Chevreuse) et communiquée à M. L. par Mme la comtesse de Wavrin, morte en 1879, et à la mémoire de laquelle il a dédié son volume en termes très délicats. Le premier éditeur des lettres de la duchesse de La Vallière (1767), l'abbé Lequeux, avait donné un texte altéré à chaque page par des corrections [1] et même par des paraphrases. Remercions M. L. de nous avoir rendu les lettres au maréchal de Bellefonds dans toute leur simplicité exquise, dans toute leur naïveté originale. — Les *Notes et pièces justificatives* se composent d'éclaircissements sur la retraite de Mlle de la Motte-Argencourt et ses causes, sur Gabrielle Glè, belle-sœur de Louise de La Vallière, sur le pamphlet : *Amours de Madame et du comte de Guiche,* sur une lettre de Louise de La Vallière à Mme de Montauzier, conservée dans la bibliothèque de Munich, sur la mort de Madame, sur l'acquisition du domaine de Vaujours pour Louise de La Vallière, sur les diverses éditions des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu* [2], sur l'iconographie de Louise de La Vallière [3], sur ses armes, inexactement reproduites par la plupart des auteurs, et même par le P. Anselme [4]. Une seule pièce justificative figure parmi ces notes (pp. 405-406) : les lettres de légitimation du comte de Vermandois qui n'avaient pas été publiées jusqu'ici et qui sont datées du 20 février 1669.

Les observations les plus importantes ayant été déjà présentées à

---

1. M. L. remarque spirituellement, à ce propos (p. 252), qu'au XVIIIe siècle, un éditeur aurait cru manquer à ses devoirs en ne réparant pas les petits désordres de la toilette grammaticale de son auteur.

2. M. L. n'admet pas (p. 414) que cet ouvrage de la duchesse de la Vallière ait été corrigé par Bossuet. Entre M. Romain Cornut, qui a cru reconnaître dans les corrections la touche de l'évêque de Meaux, et feu M. Floquet, qui a déclaré que l'on ne pouvait les attribuer à son auteur favori, il ne saurait hésiter. Il a ajouté et il prouve que « les moyens de décider se trouvent suffisamment dans la seule comparaison des textes imprimés. » Il complète la liste des éditions des *Réflexions* données par M. Clément, en mentionnant une rarissime traduction italienne, imprimée à Rome en 1681, une contrefaçon belge de l'édition de Paris, 1712 (Bruxelles, Foppens, 1712), une édition de Lyon (Guillaume Langlois, 1698), qui est extrêmement rare. Indiquons encore (pp. 415-416) une analyse de l'*Amante convertie,* ou l'*Illustre pénitente,* analyse à la suite de laquelle M. L. rétablit la vérité en ce qui regarde le sermon prononcé par Mgr de Fromentières pour la vêture de Louise de La Vallière.

3. M. L. met sous nos yeux (pp. 417-422) une liste, sinon complète, du moins très étendue, des portraits peints et gravés de Louise de La Vallière : il y rectifie force erreurs commises, à cet égard, un peu partout, même dans les catalogues des musées du Louvre et de Versailles. Les deux portraits reproduits dans le volume sont le portrait gravé par Larmessin, qui paraît être le plus ancien de tous les portraits gravés de la duchesse, et le portrait en religieuse, conservé à l'hospice de Château-La-Vallière.

4. Les véritables armes sont celles-ci : écu coupé de gueule et d'or au lion léopardé d'argent et de sable. Dans les armes jointes au portrait gravé par Edelinck l'*azur* a été introduit à tort.

M. L., je suis obligé de me rabattre sur des observations secondaires. Au sujet de « l'éducation très négligée » de Louis XIV, il ne cite (p. 5) que le témoignage de La Porte. C'est bien peu, surtout si l'on se souvient du dédain avec lequel M. Léon de Laborde a parlé (*Palais Mazarin, notes*) des mensongers mémoires de ce valet de chambre. — L'*Histoire du traité de la paix conclue en l'an 1659* est attribuée au comte Galeazzo Gualdo Priorato non-seulement « par un éditeur allemand » (p. 17, note 2), mais par tout le monde. — Sur la conduite de Mazarin à l'égard de Louis XIV voulant épouser Marie Mancini, M. L. dit plaisamment (p. 29, note 1), que « pour savoir la vérité vraie, il faudra attendre le jugement dernier. » Ni M. Chéruel, ni M. Chantelauze ne se résigneront à accepter une aussi lointaine échéance. — Ce que M. L. pense (*Ibid.*) des *Mémoires* de Marie Mancini doit être rapproché de ce qu'en a pensé M. Chantelauze (*Louis XIV et Marie Mancini*, 1880, pp. 225-228). — M. L. donne deux *M* (p. 88) au nom du chevalier de Gramont, comme ailleurs au nom du maréchal, père du comte de Guiche. J'ai vu trop de documents des trois derniers siècles signés *Gramont* pour ne pas réclamer. Puisque j'en suis aux minuties, je dirai encore que M. L. a tort de refuser au nom du surintendant Foucquet le *c* que ce dernier mettait dans sa signature et que M. Bonnaffé a eu soin de lui laisser dans son récent ouvrage sur ce grand curieux. — M. L., citant (p. 97, note 2) l'édition de 1707 des *Lettres* de Guy Patin, ajoute : « Je regrette de n'avoir pu me procurer l'excellente édition donnée par M. Lalanne; elle ne se trouve plus dans le commerce. » Malheureusement M. Lalanne n'a jamais donné une édition des lettres de Guy Patin. M. L. aurait-il confondu, par hasard, cette *introuvable* édition avec celle du Dr Reveillé-Parise (Paris, J. B. Baillière, 1846, 3 vol. in-8°)? S'il s'agit de cette dernière, je dirai que, loin de mériter le titre d'excellente, elle est des plus médiocres, et que, loin d'être rare, elle est assez commune pour que les bouquinistes la vendent à un prix très doux. — M. L. nous montre (p. 95) le duc de Lorraine logeant « dans une méchante cabane avec le jardinier du Luxembourg. » C'était assez de parler d'une maisonnette, car la relation vénitienne indique *una piccola cassetta,* une petite maison, et une cabane, en italien, s'appelle *capanna.* — Le fameux Lauzun nous apparaît (p. 137) sous le nom de *Péguilin.* C'est là une corruption de *Puyguilhem,* nom d'une terre de la maison de Caumont. M. L. aurait dû imiter Louis XIV, qui, dans une lettre dont un passage est cité (p. 147), donne au mari de Mademoiselle son vrai nom de *Puyguilhem.* — L'auteur, à propos du château de Chambord, dit (p. 201) : « Sur la verrière d'une des fenêtres de Chambord, un roi, critique peu autorisé, avait écrit ces deux vers si connus :

Souvent femme varie,
Mal habil qui s'y fie. »

Rien ne prouve que François Ier ait écrit ces deux vers sur une verrière. Le plus ancien des écrivains qui puisse être cité sur ce point,

Brantôme, se contente de raconter qu'à Chambord un ancien valet de chambre de François Ier lui montra, comme étant de la main de son maître, « un escrit au costé de la fenêtre » où « en grandes lettres il y avoit ce mot : *Toute femme varie.* » On voit qu'il ne s'agit là ni de vitre, ni de distique. Ce sont des auteurs aussi peu sérieux que l'auteur des *Galanteries des Roys de France* (1690, in-8°) qui ont transformé en deux vers les trois mots lus par Brantôme et qui ont ajouté les fabuleuses circonstances de la vitre, de la bague et du diamant [1]. — M. L. semble croire (p. 242 et surtout *Appendice*, pp. 407-410) à l'empoisonnement de Madame. Je ne puis que le renvoyer à la nouvelle édition de l'*Histoire d'Henriette d'Angleterre* publiée par M. Anatole France (chez Charavay) et où, comme je l'ai fait remarquer ici [2]. tout ce qui touche à cette question a été si bien examiné. — M. L., relevant (p. 401) un anachronisme dans les *Mémoires* de Mme de Motteville, dit « que cela fait craindre que ces *Mémoires*, comme ceux de Mlle de Montpensier, composés de fragments authentiques, n'aient été rajustés par une main inexpérimentée. » Il a raison de soupçonner que les *Mémoires* de Mme de Motteville ont été parfois maladroitement arrangés, mais il a tort de les comparer en cela aux *Mémoires* de Mlle de Montpensier, dont le manuscrit entièrement autographe est conservé à la Bibliothèque nationale. — Nous lisons (p. 403), au sujet de l'affaire du libelle des *Amours de Madame et du comte de Guiche*, à laquelle fut mêlé Charles Patin, que le fils de Guy Patin « fut poursuivi vers mars 1666. » Ce fut quelques mois plus tard, comme nous l'apprend un document imprimé du recueil connu à la Bibliothèque nationale sous le nom de recueil Thoisy (t. VII, f° 276) : *Factum pour maistre Charles Patin, docteur en médecine accusé, contre ses accusateurs* [3].

Le livre de M. L. est très bien écrit. C'est pour cela que je voudrais en effacer quelques taches que l'on ne remarquerait pas dans un livre dont le style ne serait pas aussi pur. A côté de phrases très élégantes, comme par exemple, certaine phrase sur les demoiselles d'honneur [4], on

---

1. Voir l'ingénieuse discussion de M. Edouard Fournier (*l'Esprit dans l'Histoire*, 3me édition, 1867, pp. 154-157). C'est un des meilleurs chapitres d'un recueil trop inégal. M. Fournier n'a pas manqué de se moquer (p. 157) de ceux qui ont donné à la légende de la fameuse vitre une digne conclusion, en prétendant que Louis XIV la sacrifia à Mme de La Vallière. M. L. a eu la prudence de se servir, à l'occasion de ce dernier détail, des expressions : *On a raconté qu'un jour... si l'on admet la tradition.*

2. N° du 29 mai 1882, p. 431.

3. D'après le *factum*, Charles Patin reçut le ballot de livres prohibés le 10 novembre, et « le lendemain onze, à huit heures du matin, il en fut dépouillé par la saisie qui en fut faite sur la dénonciation de Thiery, adjoint du scindic des libraires. » L'auteur du *factum* affirme que ce fut en juin 1666 que Patin apprit que l'on imprimait en Flandre le livre de l'*Histoire galante*, ce dont il fit donner avis à « Leurs Altesses Royales, à qui ce livre ne plaisoit pas. »

4. « Demoiselle d'honneur ! Que d'idées s'éveillaient à ces mots ! Quel avenir splendide s'entr'ouvrait ! Etre un des fleurons de cette couronne d'innocence ou de

trouve — ce qui est une dissonnance — des phrases un peu trop familières [1]. Quelques tournures, quelques expressions ne sont pas assez correctes [2]. L'auteur abuse peut-être des maximes et tournerait presque à l'homme sentencieux [3]. Son livre, qui a eu déjà deux éditions [4], en aura bientôt une troisième. C'est l'occasion pour M. Lair de reviser sévèrement un travail qui laisse si peu à désirer, et de le rendre irréprochable.

T. DE L.

---

148. — K. HALLER, **Geschichte der russischen Literatur.** 1 vol. in-8° de 247 p. Dorpat, Schnakenburg, 1882.

L'histoire de la littérature russe de M. Haller n'a pas la prétention d'être un ouvrage original. C'est une *Bearbeitung* du cours de littérature de M. Petrov qui a été traduit en français sous ce titre : *Tableaux de la littérature russe depuis son origine jusqu'à nos jours, par C. Petrov, traduit du russe par A. Romuald. Saint-Pétersbourg, 1872.* M. Haller a complété le manuel de Petrov et l'a conduit jusqu'à nos jours; tel qu'il est, ce résumé est surtout destiné aux jeunes Allemands des provinces baltiques qui doivent, au sortir du gymnase, passer un examen de littérature russe. Il est nécessairement un peu aride, mais il

---

vertu que l'étiquette avait placée autour des reines et des princesses comme les fleurs d'une bordure autour de la maîtresse fleur du jardin » (p. 41). — Rapprochons de ces métaphores les métaphores d'une page voisine (p. 43) : « C'était bien la petite fleur, à demi cachée sous l'herbe, que trahit son parfum et qui craint la trop grande ardeur de l'été, et pourtant cette humble violette allait être transplantée en pleine cour de France et sous les regards de ce prince qu'on devait appeler bientôt le Roi-Soleil. »

1. « On se tromperait si l'on mesurait *à cette aune* tous les personnages de ce temps » (p. 81).— « Mme de Lafayette est encore, pour ces menus détails de la petite histoire, supérieure à tous les autres *reporters* de son temps » (p. 91).— « Le duc Charles était voué à ces *artistes* » (des apothicaires !) (p. 95).— « Que peut-on ajouter à cette juste et mélancolique pensée ? *Ainsi-soit-il* » (p. 109). — « Louis laissa interner l'*ex-objet* de son amour. »

2. « Ses détracteurs la trouvaient menue et *qu'elle* ne marchait pas de bon air » (p. 50). — « C'est alors que le jeune monarque partait *en* forêt, courant avec sa maîtresse » (p. 64). — « Peu *fortuné*, il logeait » (p. 95).— « A travers cette approbation générale, le roi devina une femme en quête de faveur, et *que* le misanthrope Montausier détournerait les yeux à propos. »

3. « L'absence, qui tue l'amour à son déclin, l'excite à sa naissance » (p. 65). — « Il oubliait que toujours n'est pas une devise d'amour » (p. 136). — « Comme il n'est pas d'hiver où ne se montre le sourire de quelques beaux jours, l'amour ne s'en va pas sans quelques retours de passion » (p. 165). « Le malheur, s'il disjoint les amitiés fausses, cimente les véritables » (264).

4. La seconde édition a paru, au commencement de la présente année, dans le format in-18.

fournit des renseignements utiles, notamment sur la littérature du XIXe siècle qui occupe les trois quarts du volume.

Louis LEGER.

VARIÉTÉS

Le mot assyrien « tamkâru »

Dans un article paru ici même (n° du 19 janvier 1880), j'avais revendiqué pour la langue assyrienne un mot *tamkâru* « cultivateur », que les assyriologues lisaient *damqaru,* et qu'ils considéraient comme un terme accadien ou sumérien d'origine, formé de *dam* « homme » et de *qar* « champ ». A ce propos, M. Lenormant m'adresse les remarques suivantes, en son second volume des *Origines de l'histoire,* p. 243, note 2 :

« M. Stan. Guyard, qui, dans d'autres cas, a été mieux inspiré, s'est « efforcé vainement de montrer dans *damkaru* un mot sémitique, qu'il « croit dérivé de la racine *mâkar,* laquelle existe en effet en assyrien et « en arabe. Mais pour trouver dans le quatrilitère qui nous occupe un « dérivé, possible au point de vue de la philologie sémitique, de cette « racine, il faut de *damkaru* le changer arbitrairement en *tamkaru,* en « inventant pour le signe initial de l'orthographe de ce mot, le signe « *dam,* une valeur *tam* qu'il n'a nulle part, que rien ne justifie et n'au- « torise, que tout, au contraire, combat et dément. La lecture *damkaru* « est la seule admissible; et dès lors que deviennent le prétendu caractère « sémitique de ce mot et sa dérivation de la racine *mâkar?* », etc.

J'accorde très volontiers à M. Lenormant que si le mot dont il s'agit était toujours écrit *damqaru,* l'analyse que j'en fais n'aurait que la valeur d'une hypothèse. Mais si je montre que l'orthographe *damqaru,* imaginée simplement pour fournir l'étymologie factice d'*homme des champs* [1], n'est pas invariable; si je montre que le terme en litige s'écrit parfois aussi *tamkâru,* comme il se prononce, que deviendront, à leur tour, le prétendu caractère accado-sumérien de ce mot et sa dérivation de *dam* et de *qar?*

Une tablette du *British Museum* vient trancher la question. Elle est reproduite par l'un des plus ardents champions de la théorie suméro-accadienne, M. Paul Haupt, dans ses *Akkadische und Sumerische Keilschrifttexte,* p. 69, l. 8. Là nous voyons que le prétendu accadien DAM-QAR se transcrit en assyrien : *tam-ka-ri* (au génitif), dans l'expression *kasap tamkâri* « argent (prix? ou salaire?) d'un cultivateur ». Il résulte de là que *tamkâru* est bien et dûment un dérivé du verbe assyrien *makâru*

---

1. Sur ce procédé, voir *Revue de l'histoire des religions,* t. V, n° 2, p. 268.

« cultiver », dont j'ai cité deux exemples en rendant compte ici du travail de M. Pognon sur l'inscription de Bavian, exemples auxquels on peut ajouter encore celui de l'impératif saphel, dans la phrase *sumkir tamirtus* « rends cultivé (c'est à-dire prospère) son domaine », que nous lisons chez Oppert, *Expédition en Mésopotamie,* t. II, p. 339.

Au surplus, si je vois dans *tamkâru* un dérivé de la racine *makâru,* j'ai pour complices les assyriens eux-mêmes, car le texte lexicographique bien connu R. II, pl. 7 groupe dans le même article, en face des formes accado-sumériennes, que nous appelons hiératiques, notre mot *tamkâru* et un autre mot, *makru,* au féminin *maḳritu,* qui paraît, lui aussi, avoir le sens de « cultivateur », et sur la dérivation duquel il ne saurait planer aucun doute. Il est évident que si le rédacteur de cet article lexicographique avait considéré *tamkâru* comme une altération de l'accado-sumérien *dam-qar,* il n'aurait pas été le classer à la suite de dérivés de la racine *makâru,* nous indiquant ainsi clairement que pour lui le *ta* de *tamkâru* est une syllabe formative et non radicale. Ainsi de deux choses l'une : ou bien les auteurs de ces textes lexicographiques avaient perdu la notion de l'accado-sumérien, et dans cette conjoncture comment se fait-il qu'ils le traduisent couramment, ou bien ils ne voyaient dans ces groupes dits accado-sumériens que ce que nous voulons y voir, M. Halévy et moi, des mots assyriens écrits dans un système particulier, et qu'il s'agissait de rendre plus intelligibles en les transcrivant en caractères phonétiques.

Stanislas GUYARD.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Leroux publie les *Mémoires sur la chronologie et l'iconographie des rois parthes Arsacides*, de feu M. Adrien de LONGPÉRIER. L'ouvrage est accompagné de 18 planches gravées, et porte la double date 1853-1882. M. de Longpérier avait, par suite de diverses circonstances, toujours différé de donner au public cet ouvrage imprimé depuis 1853. Après sa mort, sa famille a cru devoir faire paraître une œuvre à laquelle il attachait une grande importance. — Prochainement paraîtra à la même librairie le Ier volume des *Œuvres* de M. de Longpérier ; ce volume renfermera les *Mémoires d'archéologie et de numismatique orientales*.

— Nous avons reçu la Ire livraison d'une nouvelle revue d'histoire provinciale, la *Revue historique du Béarn et de la Navarre (Bayonne, pays de Labourd, Landes)*. Cette revue publiera, comme l'indique l'avis aux lecteurs, des documents concernant les Béarnais, Basques et Bayonnais des siècles passés, documents tirés des fonds provinciaux et surtout des dépôts de Paris, et qui seront toujours précédés d'une étude sommaire. Elle donnera des études biographiques ainsi qu'une bibliographie. Elle compte parmi ses collaborateurs MM. Baschet, de Carsalade du Pont, Jung, Margry, Tamizey de Larroque, Vinson, etc. La première livraison de la *Revue historique du Béarn et de la Navarre* s'ouvre par un art. de M. TAMIZEY DE LARROQUE,

intitulé *Documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Dax* (pp. 5-18); le premier de ces documents est une notice sur Dax, rédigée en 1568 par l'archéologue gascon André de la Serre; les autres documents sont des lettres relatives à l'histoire de Dax et écrites de 1740 à 1751 par divers personnages; quelques-uns qui ne méritaient pas d'être intégralement reproduits, ont été analysés par l'infatigable savant. — M. E. Ducéré publie le commencement d'un travail sur *l'artillerie et les arsenaux de la ville de Bayonne* (pp. 19-35); son art. forme le chapitre I de cette étude et a pour titre : *les arsenaux bayonnais jusqu'à la conquête de 1451* (par Dunois et le seigneur d'Albret). — M. A. Communay, après une rapide exposition de la situation générale du royaume de Navarre, communique un document relatif à l'*Invasion du Béarn par Mongonmery* (pp. 36-44) et au massacre de Navarreinx. — Sous le titre *Un hercule gascon* (pp. 44-46), M. Ch. Dupré reproduit, d'après le n° de novembre 1710 du *Mercure de France*, deux tours de force accomplis par le mousquetaire Bassabat. — Le fascicule se termine par une question : « A quelle époque Bayonne prit elle pour devise les mots *nunquam polluta* et à quelle occasion? » et par les *Preuves de la noblesse de Théophile-François de Navailles, agréé pour être reçu page du roi dans la grande écurie* (pp. 49-56). La « Revue historique du Béarn et de la Navarre », publiera ainsi les preuves produites par les vieilles familles nobles de ces deux provinces devant les généalogistes d'Hozier (cabinet des titres de la Bibliothèque nationale, section des manuscrits); cette publication ou ce nobiliaire se subdivisera en trois parties : I. Les pages de la grande et de la petite écurie. II. Les demoiselles de Saint-Cyr. III. Les gentilshommes admis aux écoles militaires. — Ce recueil est certainement une œuvre sérieuse; nous lui souhaitons d'être durable et faisons des vœux pour son succès. Il paraît tous les mois, en une brochure de 56 pages in-8°, et forme, à la fin de l'année, un volume de 700 pages environ (prix par an : 18 francs pour les huit départements : Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Landes, Gironde, Lot-et-Garonne, Tarn-et-Garonne, Gers et Haute-Garonne; 20 francs pour le reste de la France; tous les abonnements partent du mois de juillet; les communications concernant la rédaction et l'administration doivent être adressées au directeur de la *Revue*, M. A. Communay, à Bayonne, rue Bourg-Neuf, 60).

— M. Ch. Schmidt vient de publier un excellent ouvrage, rempli de faits intéressants et d'informations neuves, sur les plus anciennes bibliothèques et les premiers imprimeurs de Strasbourg (*Zur Geschichte der aeltesten Bibliotheken und der ersten Buchdrucker zu Strassburg*, C. F. Schmidt [Fr. Bull.]. In-8°, 200 p.). L'ouvrage, dont l'exécution typographique mérite d'ailleurs les plus grands éloges, comprend, comme le titre l'indique, deux parties : 1° Les livres et les bibliothèques à Strasbourg au moyen âge (*Bücher und Bibliotheken zu Strassburg im Mittelalter*, pp. 1-74); cette première partie avait déjà paru en français dans la *Revue d'Alsace* sous le titre : *Livres et bibliothèques à Strasbourg au moyen âge* (1877); on a prié M. Schmidt de publier une traduction allemande de ce travail, et le savant strasbourgeois a préféré faire lui-même cette traduction qui lui offrait l'occasion d'ajouter quelques détails nouveaux. 2° Les imprimeurs de Strasbourg avant 1520 (*Die Strassburger Buchdrucker vor 1520*, pp. 75-162); cette partie, entièrement biographique, renferme beaucoup de renseignements précieux, tirés de documents disparus avec l'ancienne bibliothèque de Strasbourg durant le bombardement de la ville. En outre, un chapitre qui sert d'appendice à ce beau volume est consacré à l'histoire peu connue, empruntée, elle aussi, à des documents manuscrits, de la fondation de la bibliothèque, qui devint au XVIIe siècle celle de l'université protestante, et plus tard celle du séminaire protestant; « aucun Strasbourgeois n'a oublié comment elle a péri, dit M. Schmidt, et j'ai regardé comme un devoir pieux de raconter son origine ». (*Die ehmalige Biblio-*

thek der Strassburger hohen Schule im ersten Jahrhundert ihres Bestehens, pp. 163-298). Un de nos collaborateurs reviendra plus amplement sur cette publication.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 21 juin.

M. E. Muntz lit une note sur le *tombeau du pape Benoît XII, à Notre-Dame d'Avignon.* Ce tombeau, dont il n'existe ni gravure, ni photographie, contient, sous un dais surmonté de nombreux clochetons, la statue couchée du pape mort. Des comptes trouvés par M. Muntz dans les archives du Vatican (années 1342 et 1343) prouvent qu'il a été fait par un imagier parisien jusqu'ici inconnu, maître Jean Lavenier. Tandis que les peintres employés par les papes d'Avignon étaient presque tous des Italiens, les architectes et les sculpteurs, dont ils se servaient, étaient le plus souvent des Français; il y a là une preuve de la supériorité de la France, au XIVe siècle, dans l'architecture et la sculpture.

M. d'Arbois de Jubainville présente quelques observations sur le mot celte (en latin *celta*, en grec Κελτος). Glück a fait venir celta d'une racine *cel* qui a le sens d'*élever*, et qui se trouve en latin dans *cel-sus, ex-cel-lo, col-lis*, en grec dans Κολ-ωνος, Κολ-οφων. Mais il n'a pu prouver l'existence de cette racine dans la langue celtique. Or, dans un éloge de saint Columban écrit par un clerc irlandais qui est mort en 1106, on trouve le mot *celthe*, avec le sens de « faîte »; dans une vie de sainte Brigitte manuscrit du XIVe siècle, le même mot désigne le comble d'une église; enfin, dans un glossaire irlandais du XVIe siècle, il est donné comme adjectif, avec le sens de haut, grand, noble. *Clethe* suppose une forme ancienne *clet-ios*, qui ne diffère de *celta* ou *kel-tos* que par une méthathèse. Celte signifie donc bien *haut, grand, noble;* M. d'Arbois de Jubainville ajoute que, dans le même éloge de saint Columban, on trouve l'adjectif *Nertmar* « grand par la force » c'est la forme irlandaise du nom propre gaulois *Nertomarus*, connu par plusieurs inscriptions latines.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juillet 1882.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du président de la République, en date du 30 juin, par lequel est approuvée l'élection de M. Sénart, en qualité de membre ordinaire, en remplacement de M. Guessard. M. Sénart est introduit et prend place.

M. Gaston Paris fait connaître le jugement du concours des antiquités de la France pour 1882. La commission décerne trois médailles de cinq cents francs et six mentions honorables, ainsi qu'il suit :

1re médaille : M. Jules Guiffrey, pour son livre sur *la Tapisserie en France;*

2e médaille : MM. Héron de Villefosse et Thédenat, *Cachets d'oculistes romains*, I;

3e médaille : M. Ch. Kohler, *Étude critique sur le texte de la Vie latine de sainte Geneviève de Paris;*

1re mention : M. Héron, *Œuvres de Henri d'Andeli;*

2e mention : M. Charles Molinier, l'*Inquisition dans le midi de la France;*

3e mention : M. Perroud, *Les Origines du duché d'Aquitaine;*

4e mention : M. de la Chauvelays, *Les armées des ducs de Bourgogne;*

5e mention : M. de Fierville, *Documents sur Philippe de Commynes*;

6e mention : M. d'Hermansart, *Les Corporations de Saint-Omer.*

M. Charles Nisard commence la lecture d'un mémoire *sur deux scandaleux attentats à la propriété littéraire au* XVe *siècle.*

M. Clermont-Ganneau met sous les yeux des membres de l'Académie une petite figurine d'un bronze trouvé à Beyrouth. Cette statuette, d'un travail qui, sans être irréprochable, ne manque pas d'élégance, représente une femme entièrement nue, coiffée d'un diadème en forme de croissant renversé, appuyée sur la jambe droite, la main droite abaissée comme pour toucher le pied gauche. Le bras gauche est étendu et la main s'appuyait sur un objet qui est aujourd'hui séparé de la statuette, mais qui a été retrouvé aussi et qui fait maintenant partie d'une collection particulière, autre que celle à laquelle appartient la figurine. M. Clermont-Ganneau a vu cet objet et en présente la photographie. C'est une grande rame ou un gouvernail, sur lequel on lit une inscription en quatre lettres phéniciennes, qui signifient : « Aux Sidoniens », ou « Des Sidoniens ». C'est l'inscription ordinaire des monnaies de Sidon. On ne saurait hésiter, dit M. Clermont-Ganneau, à reconnaître dans cet ensemble la déesse même des Sidoniens, s'appuyant sur l'attribut qui caractérise cette divinité essentiellement maritime. Ce monument précieux nous donne donc une image de l'Astarté sidonienne, telle que se la figuraient ses adorateurs à l'époque des Séleucides. La déesse est ici habillée ou plutôt déshabillée à la grecque. Plus anciennement, elle se serait sans doute présentée à nous sous des formes égyptiennes ou assyriennes; car les Phéniciens n'ont jamais eu d'art en propre, ils ont toujours suivi, en fait de plastique, la mode régnante, et la mode variait suivant la politique qui prévalait.

M. Aubé termine la lecture de son mémoire sur Polyeucte. Il conclut qu'il y a lieu de croire à la réalité des principaux traits de la légende de Polyeucte, qu'on doit notamment considérer comme historique : « les noms des personnes, Néarque, Polyeucte, Félix et Pauline, que l'auteur des Actes n'a pas inventés, non plus que leur condition sociale et les liens d'amitié ou de parenté qui les unissaient; l'édit de Valérien, que nous connaissons par d'autres témoignages, l'obéissance de la plupart des chrétiens devant ses menaces et au contraire l'éclat de foi dans l'âme généreuse de Polyeucte...; le renversement des statues païennes, les efforts de Félix pour sauver son gendre, et l'amener à faire amende honorable, l'intervention vaine de Pauline et de ses enfants, la condamnation de Polyeucte et son exécution par le glaive. » Au total enfin, dit M. Aubé, la tragédie de Corneille « repose sur un fond parfaitement historique. »

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — **24 Juillet** — **1882**

Sommaire : 149. Bloomfield, As final devant les sonores en sanscrit. — 150. Rocquain, La papauté au moyen-âge. — 151. Moguel, La vie et les œuvres de Calderon. — 152. Pouy, Etude sur les œuvres inédites et sur la correspondance de Dusevel. — Chronique. — Société nationale des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

149.— **Final AS before sonants in Sanskrit,** by Maurice Bloomfield. Johns Hopkins University. Reprinted from the American Journal of Philology, vol. III, No 1. Baltimore, 1882. 21 p. in-8°.

Si courte que soit cette brochure, je crois devoir m'étendre sur les circonstances qui la rendent digne d'attention.

On sait qu'en sanskrit l'*e* et l'*o* brefs des langues européennes ont pour équivalent un *a* (μένος est en sanskrit *manas*). Par suite, les sons *e* bref, *o* bref manquent à l'alphabet; il y a bien un *ê* et un *ô*, mais ils servent à noter des longues issues de la contraction de deux voyelles (*ai*, *au*) à une époque relativement récente, c'est-à-dire des sons non primitifs. Cet état de chose fit croire à Bopp et, jusqu'à ces dernières années, à tous les linguistes, que l'*o* et l'*e* n'avaient point existé à l'époque de l'unité ario-européenne ; que μένος provenait d'un *manas* ario-européen, ne différant pas du *manas* sanskrit. C'était le contrepied de la vérité. C'est μένος qui est le type primitif; le sanskrit a changé *e* et *o* en *a*, le grec n'a point eu à changer *a* en *e* et *o*.

Ce retournement de la doctrine est aujourd'hui admis de tous, mais tous ne l'expriment pas avec netteté. Par une concession bizarre à la religion surannée du sanskrit, ceux qui firent le plus pour démontrer le caractère récent de son vocalisme lui empruntèrent une notation des voyelles primitives. Au lieu d'écrire la forme ario-européenne : *menos*, ils l'écrivaient : ma_1na_2s, sous prétexte que la première voyelle n'avait peut-être pas exactement la même nuance de timbre que l'ε, ni la seconde la même que l'ο. A quel grimoire pourrait aboutir une pseudo-algèbre de ce genre si on la généralisait! Celle-ci, outre qu'elle entretenait des idées vagues, contribuait à rendre la phonétique historique moins abordable aux grammairiens qui n'ont pas le temps d'apprendre sérieusement le sanskrit. Elle était née de plus d'une cause : faiblesse à l'égard d'une ancienne routine, illusion d'une précision mathématique apparente. Elle venait surtout de ce que la démonstration de la vérité n'avait pas été complète. Tandis que les langues d'Europe faisaient voir sous un jour direct le vocalisme ario-européen, le sanskrit n'en avait gardé que des reflets

malaisés à saisir. Il confondait, dans le parfait *dadarça,* les deux voyelles que le grec distingue dans δέδορκε. Dans le parfait *cakâra* (il fit), il distinguait bien l'*e* du redoublement et l'*o* de la racine, mais d'une façon obscure ; l'*e* devenait *a* bref et palatalisait la consonne précédente, l'*o* devenait *â* et laissait la consonne intacte : combien les formations τέτροπε, πέπονθε, λέλοιπε sont plus nettes! Ainsi le sanskrit portait des traces de ses infidélités au vocalisme originel, mais il les laissait à peine transparaître. En vain ses accusateurs le convainquaient par les témoignages des autres idiômes et par ses propres incohérences : ils plaidaient comme si intérieurement il leur restait un doute. Le sanskrit n'avait pas avoué.

Il fallait, pour en finir, trouver sur le sol asiatique quelque souvenir direct de l'*e* et de l'*o*. Cela touchait d'abord la science pure, pour qui toute bribe de vérité est un κτῆμα εἰς ἀεί. Mais c'était un point autrement grave pour la vulgarisation. L'*e* et l'*o* sont des voyelles importantes. Elles sont plus employées que les autres ; en outre, elles constituent les pièces du plus curieux des mécanismes ario-européens : ce sont elles que la loi de l'*ablaut* fait alterner dans la flexion (τρέπω, τέτροπα) et dans la dérivation (τρέπω, τρόπος ; *tego, toga*). Tant qu'on s'est trompé sur leur date, on était forcé de ne voir μένος qu'à travers le sanskrit *manas,* δέδορκε à travers *dadarça :* pour regarder le grec et le latin, on mettait des lunettes hindoues. Cette nécessité fermait la grammaire historique à une partie du public. La théorie nouvelle facilite merveilleusement l'enseignement de cette science. Elle invite, dans les cas les plus importants, à mettre le grec au premier plan de l'exposition ; le sanskrit, réduit à une intervention minima, ne rebute plus un étudiant non orientaliste. Seulement, si l'on ne veut pas perdre ce fruit du progrès de la science, il faut parler chrétien (j'entends écrire *menos* et non ma_1na_2s). Et si en parlant on veut se sentir à l'aise, il faut avoir fait confirmer les témoignages des langues d'Europe, en bonne et due forme qui coupe court à toute subtilité et à tout grimoire, par des témoignages nets et clairs du sanskrit, par des exemples sanskrits de l'*e* et de l'*o* primitifs. C'est cette pensée qui me portait à écrire, il y a trois ans : « Le sanskrit... semble ailleurs avoir gardé quelques vestiges du timbre même de l'*e* et de l'*o*. Je veux parler des formes où un *ê* long ou un *ô* long représente une ancienne syllabe *as,* c'est-à-dire tantôt *es* et tantôt *os*. Le nominatif de la seconde déclinaison était en *os :* grec ἵππος (cheval), latin *equus* et anciennement *equos*. Or, le sanskrit emploie devant certaines lettres le nominatif *açvas* (cheval), mais, devant certaines autres lettres, il dit, avec un *ô, açvô*. Le verbe *être* contenait la syllabe *es :* grec ἐστί, latin *est,* il est. Or, le sanskrit dit à l'impératif, avec un *ê, êdhi* (sois) [1]. »

La brochure de M. Maurice Bloomfield est une étude détaillée des for-

---

1. *Supplément au Journal de Genève du mardi 25 février 1879,* verso, col. 3 (compte-rendu du livre de M. Ferdinand de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles...*).

mes sanskrites dans lesquelles *ô* représente ainsi une ancienne syllabe *ŏs*, ou *ê* une syllabe *ĕs*. La chute de l'*s* et l'allongement compensatif de la voyelle (lequel pare au changement en *a*, qui eût atteint *e* ou *o* resté bref), a lieu devant les sonores, comme *g*, *dh*, *m*, les voyelles. Le titre ne promet qu'un examen des syllabes finales, mais les syllabes intérieures sont examinées aussi avec un soin très suffisant. — M. Bloomfield semble avoir été guidé par des préoccupations exclusivement scientifiques. Il écrit comme s'il ne devait être lu que par des indianistes [1]. Les considérations exposées tout à l'heure font voir que ses recherches touchent en réalité un public beaucoup moins restreint. Elles ont un intérêt que pourraient n'avoir pas au même degré d'autres études de phonétique indienne.

Non-seulement M. Bloomfield a groupé tous les exemples d'un ancien *e* ou *o* conservé en sanskrit grâce à l'allongement compensatif, mais il fait de chacun d'eux l'objet d'une discussion solide et presque toujours convaincante, et résout les difficultés que présentent certaines formes. Il explique par l'influence labialisante d'un *v* l'*ô* du nom de nombre *shôdaça* pour **sveshdaça* (latin *sedecim* [2]). L'infinitif védique *vôdhum* (latin *uectum*) suppose une labialisation analogue (soit de *vĕ* en *vŏ*, soit plutôt, selon l'auteur, de *vâ* en *vô*); quant à l'infinitif *sôdhum*, où il n'y a pas de *v* pour expliquer la labiale, ce n'est qu'une création analogique, plus récente que la langue du Véda. L'instrumental pluriel en *ôbhis* des radicaux en *es* semble inconciliable avec les formes grecques comme ὄρεσφι, mais M. Bloomfield fait voir que le sanskrit a dévié ici du type ario-européen, et que ce dernier se retrouve intact dans les formes zendes en *ébîs*. La finale *ô*, que la phonétique syntactique substitue, devant certaines lettres, à *as* issu de *es* aussi bien qu'à *as* issu de *os*, s'explique dans le second cas par voie phonétique, dans le premier par voie analogique (le Véda présente dix-huit exemples de *as* = *os* pour sept seulement de *as* = *es*).

Nombre de pages ont trait aux phénomènes qu'engendre la rencontre de cette finale *ô* ou d'une finale *ê* avec une voyelle initiale. L'auteur, reprenant les recherches de prosodie védique d'Adalbert Kuhn, arrive à des résultats curieux et solides. Je dois avouer que je n'ai pas réussi à saisir en quoi cette étude prouve l'existence antéhistorique d'une finale *es*. Quoi qu'il en soit de ce détail, M. Bloomfield a fait progresser la

---

1. C'est le seul reproche que je ferai à son travail. Trop de mots sanskrits sont cités sans que l'auteur ait la précaution d'y joindre soit un équivalent grec ou latin, soit une traduction. Certains termes techniques des grammairiens hindous, comme *pragrhya*, p. 16, devraient être expliqués aux profanes. La grammaire historique ne peut être *approfondie* sans une connaissance sérieuse du sanskrit, elle peut et doit être rendue *intelligible* à quiconque s'occupe de grec ou de latin.

2. Cf. *Mémoires de la Soc. de ling.*, V, p. 42. L'*â* de *vâ* (latin *ue*) indique aussi un changement de *ve* en *vo*. M. de Saussure me fait remarquer qu'on peut ajouter *vâsas* (vêtement), mot formé comme μένος, γένος, τέλος, ἔπος, μέρος,

grammaire ario-européenne, et cela sur un point qui importe plus que d'autres à la popularisation de la science.

Louis HAVET.

---

150. — **La Papauté au moyen-âge :** Nicolas Ier, Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, études sur le pouvoir pontifical, par Félix ROCQUAIN. Paris, Didier, in-8° de XII-393 pp.

La notoriété considérable conquise par M. Rocquain qui s'est attaqué, depuis plusieurs années, avec un égal succès à des sujets très divers me faisait bien augurer de cet ouvrage sur la papauté depuis longtemps en préparation. Mon espoir n'est pas déçu : cette étude est celle qu'on devait attendre de M. Rocquain.

L'auteur a voulu, prenant pour types quatre grands pontificats : ceux de Nicolas Ier, Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, tracer un tableau du mouvement ascensionnel de la papauté, mouvement qui se fait sentir au sein même de l'Eglise par une transformation de la discipline et en dehors d'elle par un rayonnement du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel.

Le pontificat de Boniface VIII marque tout à la fois et l'apogée de cette puissance et sa décadence irrémédiable.

M. R. est un historien qui vise constamment à une haute impartialité, un lettré qui sait exprimer toujours clairement et simplement sa pensée. Le grand nombre d'ouvrages consultés pour cette étude n'encombre jamais l'auteur qui poursuit sa marche sans fatigue pour le lecteur.

Le dernier mot des grands problèmes historiques agités par l'auteur nous est-il toujours donné dans ces 291 pages, in-8 (291 pages, non compris l'appendice)? Je n'oserais l'affirmer. A mon sens, M. R. ne fait pas une assez large part au développement naturel de l'institution qu'il étudie : on en viendra, laissant de côté l'action ou l'influence épisodique de quelques hommes, à considérer surtout dans l'histoire du pouvoir pontifical une application de cette grande loi de concentration qui régit les sociétés pendant une certaine phase de leur existence. Cette concentration est-elle, si nous examinons de très près la structure du pouvoir pontifical, en contradiction avec ses origines? Il ne me semble pas [1]; tel passage incontesté de saint Cyprien est, à ce sujet, singulièrement instructif [2].

---

1. Il est remarquable que cette conception, qu'on pourrait appeler naturaliste et qui me paraît ressortir de l'étude des textes, est en harmonie avec le sentiment catholique.

2. Cf. *Revue crit.*, 1880, p. 33 n. 4.

Mais je ne puis qu'indiquer ici ces vues : je les signale, en passant, à l'esprit généralisateur et philosophique de M. Rocquain.

L'ouvrage est nécessairement fragmenté, puisqu'il ne présente pas une suite historique continue, mais une étude sur quatre papes différents. Indépendamment de cette critique générale, je dois ajouter quelques observations de détail :

1° Parlant des décisions pontificales qui sont entrées dans le *Corpus juris canonici*, M. R. laisse croire qu'elles ont un caractère spécial, que le pape dut en peser davantage les expressions, s'en occuper plus particulièrement. Il en eût été fort empêché, ignorant parfaitement le sort réservé plus tard par les hasards des compilations à chacune de ses décisions. Une décrétale passée dans le *Corpus juris* ne diffère originairement d'une décrétale restée en dehors du *Corpus* pas plus qu'un arrêt recueilli dans le Sirey ne diffère d'un arrêt négligé par les collaborateurs de cette grande entreprise ;

2° Une observation importante se présente à propos de Boniface VIII: la plupart de nos écrivains français paraissent ignorer — M. R. ne fait pas exception — que les accusations si graves qui furent tout à coup lancées par Philippe le Bel contre Boniface VIII, avaient une origine très-sérieuse : ce ne fut point un instrument de guerre subitement fabriqué, ou, comme on l'a dit, un orage éclatant dans un ciel serein. Plusieurs membres influents du clergé devaient connaître ces imputations qui avaient été répétées [1] par les plus hauts personnages ; ceci explique peut-être en partie les adhésions nombreuses du clergé que recueillit si facilement le roi de France et justifie, à coup sûr, cette assertion de Philippe le Bel traité un peu durement par M. R., à savoir qu'à plusieurs reprises des bruits très défavorables à Boniface étaient venus jusqu'à lui ;

3° A propos d'une lettre d'Innocent III sur le sens du mot *novalis*, M. R. fait remarquer que le correspondant du pape lui avait adressé une consultation purement grammaticale qui fut suivie d'une réponse de grammairien ou de philologue (p. 168). Nullement : l'intérêt que les correspondants attachent à la question est tout à fait pratique et canonique : si on discute sur le sens du mot *novalis*, c'est que diverses questions relatives à la perception des dîmes se rattachent au sens de ce mot. Ainsi les couvents sont exempts de la dîme en ce qui concerne les *novales* : il est donc très important d'être fixé sur le sens du mot *novalis*. La décrétale d'Innocent III est si peu un exercice académique sur le sens d'un mot qu'elle a passé à bon droit dans le *Corpus juris canonici* [2].

4° A la p. 225, M. R. vise, d'après le livre de Janus, un écrit attribué à saint Bonaventure où il est dit que la cour de Rome est la prostituée empoisonnant l'Eglise de ses vices. (Je reprends les expressions de Janus

---

1. Je fais allusion à un document publié par Hœfler et analysé par Hefele, *Hist. des conc.*, trad. Delarc, t. IX, p. 256 et suiv.

2. *Décret. de Grég. IX*, V, XL, 21.

un peu adoucies dans Rocquain). J'aurais besoin ici d'un renvoi immédiat aux œuvres de saint Bonaventure et de renseignements précis et circonstanciés. Tout en exprimant ce vœu, je ne puis faire à M. R. un reproche bien rigoureux de ne pas avoir cité directement saint Bonaventure sur un point si important; car le *Supplément* à ses œuvres invoqué ici par Janus est d'une infinie rareté [1] : la citation directe eût nécessité une correspondance avec l'Italie et peut-être un *excursus* critique : la question en valait la peine.

5° P. 225, je lis :

« En France comme à Rome, on trafiquait de la religion. Sous Boni-« face VIII, les péchés les plus graves y étaient rachetés à prix d'ar-« gent. »

L'auteur fait allusion à un concile de Saumur qui interdit à divers dignitaires ecclésiastiques inférieurs d'accorder aux pénitents ces rachats. Je n'aime pas ces expressions un peu lourdes en face du texte visé : « On trafiquait de la religion. » — « Les péchés les plus graves étaient rachetés à prix d'argent. » En y regardant de près, on s'aperçoit que le relâchement de discipline dont s'occupe le concile de Saumur n'a en soi rien de monstrueux et ne doit pas du tout soulever l'indignation des historiens modernes. De quoi s'agit-il? De remplacer les pénitences canoniques par le paiement d'une somme d'argent. Ce système qui remonte très haut a donné lieu à d'énormes abus; il a pu conduire au trafic dont parle M. R.; mais il est en soi très inoffensif : faire pénitence en se couvrant de cendres, en se privant d'entrer dans l'église, en jeûnant ou en versant une somme d'argent avec destination pieuse, ce sont des procédés comparables. De nos jours, l'usage de la pénitence en argent subsiste toujours et n'excite pas l'horreur des plus délicats. Je rachète, par exemple, dans certaines conditions, la pénitence quadragésimale par l'*aumône du carême :* ceci est dans la tradition contre laquelle se révoltent trop facilement et, pour ainsi dire, sans viser juste [2] des historiens qui n'en comprennent pas le véritable sens.

Deux appendices intéressants terminent l'ouvrage : 1° Innocent III et Otton de Brunswick; 2° les registres des papes et le *Regesta Pontificum*

---

1. Cf. Bernard, a Portu Romatino, *Ratio novae collect. operum omnium S. Bonaventurae.* » Taurini, 1874, p. 45.

2. Je prends la liberté de renvoyer ici à quelques pages que j'ai publiées sur cette matière dans la *Revue historique* de Mars-Avril 1880, p. 442 et suiv.; et, puisque l'occasion se présente, je retire en même temps une conjecture erronée que j'avais proposée dans cet article : je relevais ce passage d'une taxe de la chancellerie apostolique : « Nova diligenter quod hujusmodi gratiae et dispensationes non conceduntur pauperibus, quia non *sunt* et ideo non possunt consolari. » Je corrigeais *sunt* en *solvunt :* je me trompais. Ce passage est inspiré de saint Matthieu : « Tunc adim-« pletum est quod dictum est per Jeremiam prophetam dicentem : Vox in Rama au-« dita est ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit *conso-« lari*, quia non *sunt.* » (Saint Matth., *Evang.*, ch. II, versets 17, 18.) Je dois ce rapprochement décisif à M. l'abbé Duchesne.

de Jaffé. Dans le corps de l'ouvrage, l'auteur a eu l'occasion d'étudier le décret de Nicolas II sur l'élection des papes; il repousse le texte de Pertz et ses observations personnelles le conduisent fort heureusement aux conclusions qu'a formulées, de son côté, M. Scheffer-Boichorst.

L'ouvrage, dans son ensemble, est une œuvre historique de bon aloi. M. Rocquain, dont le grand public connaît et apprécie les travaux, contribue efficacement à l'éducation, à l'instruction de ses lecteurs; il les initie autant que possible à l'étude des sources : son livre réalise un progrès très notable sur la plupart de ceux qui peuvent lui être comparés.

Paul VIOLLET.

---

151. — **El Ateneo de Madrid en el Centenario de Calderon.** Disertaciones, poesías y discursos de los señores Sanchez Moguel, Revilla, Ruiz Aguilera, Fernandez y Gonzalez, Palacio, Campillo, Moreno Nieto, Moret y Echegaray. Madrid, Gaspar. 1881, xv et 213 pages in-8°.

Encore un écho du Centenaire, le dernier probablement. Une lassitude de fâcheuse augure se laisse, en effet, surprendre dans ce volume publié par l'*Ateneo* de Madrid [1]. Les morceaux qui le composent, une histoire de la vie et des œuvres de Calderon par D. Antonio Sanchez Moguel, une étude sur le théâtre de Calderon par D. Manuel de la Revilla, plusieurs poésies et discours, se ressentent, il est vrai, de l'exaltation de ces jours de fête; mais la préface, d'un lyrisme beaucoup plus tempéré, nous apprend que le projet de publication, adopté par l'*Ateneo* dans les premiers mois de l'année dernière, a subi d'importantes modifications : on a dû renoncer à la partie artistique, aux gravures destinées à l'ornementation du livre, puis il a fallu se passer aussi des productions de plusieurs écrivains très en renom, que l'association avait invités à collaborer à l'œuvre. Tel qu'il est, le livre de l'*Ateneo* ne répond pas à l'attente du public, fort alléché par l'annonce de tant de belles choses, dont, en fin de compte, il se voit privé. Mais il faut prendre ce qu'on nous donne. Je n'ai point l'intention d'examiner tout le contenu de ce volume, dont plusieurs morceaux ne sont pas du ressort de la *Revue*; je m'en tiendrai au mémoire de M. Sanchez Moguel sur la vie et les œuvres de Calderon.

La vie et les œuvres de Calderon! C'est là un sujet qu'on ne peut se promettre d'épuiser en soixante-six pages. M. M. l'a bien senti et je dois dire qu'il ne s'est point fait illusion sur les résultats qu'il croit avoir obtenus. « Il me suffira, dit-il, d'avoir rectifié des erreurs et

---

1. Le volume porte la date de 1881, mais il n'a été publié ou mis en vente que cette année-ci; il est annoncé dans le numéro de mars 1882 du *Boletin de la libreria* de Murillo.

ajouté quelque chose de nouveau. » Le nouveau de cette étude se réduit à peu de chose, ou, pour mieux dire, à presque rien, et je ne sais même pas si, en ce qui touche la vie de Calderon, M. M. a tiré parti de tous les travaux parus à l'époque des fêtes du Centenaire et dont quelques-uns ont ajouté des bribes de renseignements à ceux qu'on avait déjà réunis sur les faits et gestes du poète. Ainsi je ne vois pas qu'il ait eu recours à la biographie de Calderon publiée, en mai 1881, par D. Felipe Picatoste, qui semble avoir tiré des archives du comte del Asalto des données nouvelles sur certaines périodes de la vie du poète [1]. Il est regrettable que M. M. ne se soit pas borné à écrire cette vie, d'après toutes les sources, dont il aurait préalablement éprouvé avec soin la valeur. En voulant trop embrasser, il a été souvent obligé de jurer *in verba magistri* et d'accepter, les yeux fermés, bien des opinions contestables de ses devanciers. La partie de son étude qui traite des œuvres de Calderon, de la chronologie de ses drames, est faible; tandis que le résumé de la vie du poète, malgré des inadvertances, des lacunes et un manque absolu de précision dans les renvois aux sources, qui rend très difficiles les vérifications, peut être au moins recommandé à ceux qui, avant de lire l'œuvre du poète, voudraient connaître en gros les péripéties de son existence [2]. Malheureusement une faute de critique

---

1. Cette biographie a paru dans un ouvrage intitulé : *Homenaje a Calderon. Monografias. La vida es sueño.* Madrid, 1881, in-fol. (Prix : 50 fr.) J'ai omis d'en parler dans ma *Revue critique* des publications du Centenaire (Paris, E. Denné, 1881), car alors j'en ignorais complètement l'existence : le titre du volume, il faut le dire, ne laissait guère soupçonner qu'il pût s'y trouver une vie de Calderon. Encore aujourd'hui je ne connais de cette biographie que les quelques extraits qu'en a donnés M. J. Fastenrath, *Calderon in Spanien*, Leipzig, 1882, pp. 179 et 286 à 293. — Je profite de l'occasion pour rectifier sur deux points ma *Revue* : 1° Le *papel* de Calderon dont il est parlé à la page 9 n'a pas été publié seulement par Hartzenbusch, t. IV, p. 676 de son édition, il a encore été reproduit (dans la même *Biblioteca Rivadeneyra*) par Eugenio de Ochoa, *Epistolario español*, t. II, p. 140; 2° D. Cayetano Rosell (*Entremeses de Quiñones de Benavente*, Madrid, 1874, t. II, p. 363) cite un manuscrit de l'Académie de l'Histoire qui contient des règlements administratifs pour les théâtres de Madrid, des années 1603, 1608, 1615 et 1641; il a même imprimé un règlement de 1753 qui reproduit beaucoup de dispositions antérieures; cf. ma revue, p. 45 et suiv.; 3° Le dossier cité à la p. 6, note 1, de la *Revue* a été analysé par Hartzenbusch, *Memoria leida en la Biblioteca Nacional.* Madrid, 1870, p. 6 et suiv., mais cela ne suffit pas.

2. Il faut signaler une inadvertance. A propos du nom de famille de la mère ds Calderon *Henao*, qui serait l'équivalent de *Hainaut*, M. M. dit que « notre poète appartenait à la classe de ceux qui, de son temps, s'appelaient *Esguizaros* ou *Esjizaros*, c'est-à-dire fils ou descendants de deux familles, l'une espagnole, l'autre étrangère. » *Esguizaro* n'a, en aucun temps, servi à désigner une telle origine. Ce mot, qui vient de *Schweizer*, n'a jamais eu d'autre sens que celui de « Suisse » ou, au figuré, de « lourdaud, niais. » — Autre chose : M. M. écrit trop vite; il a commis quelque part (p. 64) un *plugio* (!), capable de faire trembler sur sa base l'édifice de la rue Valverde. Est-ce que de tels américanismes ont déjà reçu droit de cité à l'*Ateneo* ?

dépare cette nouvelle biographie et rend fort problématiques plusieurs déductions de l'auteur. Voici de quoi il s'agit.

A la suite de Hartzenbusch et de divers autres érudits, M. M. a admis sans hésitation l'authenticité d'un romance, où, à ce que l'on prétend, Calderon se serait peint au naturel (trop au naturel) à une dame qui désirait l'épouser, lui contant à ce propos les traits principaux de sa vie, jusqu'à un âge assez mûr. Tient-on ce morceau pour authentique, il faut alors montrer comment les faits qui y sont relatés se concilient avec « l'histoire vraie », celle qui résulte de documents officiels ou de témoignages contemporains. Jusqu'ici ce travail de critique n'a été fait par personne; on a tant bien que mal combiné les données du romance avec ce qu'on sait d'autre part de l'histoire du poète, et nul ne s'est demandé si l'origine dudit romance est clairement établie, s'il n'existe pas quelque motif de douter qu'il puisse être un produit de la plume de Calderon. Sans avoir la prétention de résoudre définitivement le problème, je voudrais contribuer à l'éclaircir : il est vraiment grand temps qu'on soit fixé sur la valeur de cette pièce. J'y suis d'ailleurs personnellement intéressé, car il m'est arrivé à moi aussi d'admettre imprudemment, sur la foi de Hartzenbusch, que le romance est « la seule autobiographie que nous possédions de Calderon [1]. » Depuis j'ai changé d'avis. Mais il faut présenter au lecteur les pièces du procès.

Dans le tome Ier des *Comedias* de Lope de Vega [2] de la *Biblioteca Rivadeneyra*, Hartzenbusch inséra, aux appendices, une pièce intitulée « Romance de Don Pedro Calderon à une dame qui désirait connaître sa condition, sa personne et sa vie, » et indiqua en ces termes de qui il la tenait : « M. Jorge Diez, très digne directeur du collège royal de Séville et aussi instruit que généreux, m'a remis un cahier manuscrit, intitulé *Poesias de diferentes autores;* à côté de compositions déjà connues, ce cahier en renferme d'inédites, dont la dernière est un romance de Calderon, où il décrit minutieusement sa personne et donne quelques détails sur sa vie. Par malheur le dernier feuillet manque et le romance est incomplet... L'écriture du cahier est indubitablement du XVIIe siècle [3]. » Dans cette édition princeps le romance compte 187 vers. — Le très érudit D. Cayetano La Barrera fut le premier, ou l'un des premiers, à accorder à ce texte, d'après Hartzenbusch, la valeur d'un document autobiographique : son catalogue de l'ancien théâtre espagnol, publié en 1860, en fait foi (voir p. 47). — En 1868 parut le tome premier du *Teatro escogido de D. Pedro Calderon de la Barca*, imprimé par D. Patricio de la Escosura sous les auspices de l'Académie

---

1. *Revue critique* du 25 septembre 1875.

2. Mon exemplaire de la seconde édition de ce volume est daté de 1859; je ne sais pas au juste quand a été publiée la première.

3. Hartzenbusch ne dit pas si le titre du romance tel qu'il le donne se trouve dans le manuscrit.

Espagnole. L'éditeur y cite à deux reprises (pp. x et xxxiv), d'après Hatzenbusch, divers passages du romance qu'il n'hésite pas à croire authentique. Dès lors la pièce était canonisée. — En 1874, le rédacteur de la *Memoria para la Biblioteca Nacional en el presente año* (1874) [1], D. Cayetano Rosell, rendant compte dans cet écrit de la donation faite à la Bibliothèque Nationale de Madrid des livres et manuscrits de D. Luis Usoz y Rio, s'exprimait ainsi : « Dans un des manuscrits de cette collection se trouve intégralement reproduit le romance de Calderon qui a été publié, moins une cinquantaine de vers, dans le tome XXIV de la *Biblioteca de autores españoles* », puis il attribuait la mutilation du manuscrit de Diez au langage fort libre des derniers couplets tels qu'on les lit dans celui d'Usoz. En cette même année 1874, le texte complet du romance vit enfin le jour dans un charmant petit volume, d'un format microscopique, imprimé par Miguel Ginesta [2]. D'après des renseignements que je tiens d'un ami bien informé, l'impression de ce recueil fut dirigée par Hartzenbusch et ce fut à l'aide du manuscrit d'Usoz, quoiqu'il n'ait point jugé à propos de le dire, que l'éditeur compléta le texte du romance. Dans cette nouvelle édition le romance compte deux cent trente-six vers.

Ici se place une découverte importante. Pendant son séjour à Paris, dans le courant de l'année 1877, mon savant ami D. Marcelino Menéndez Pelayo, ayant eu l'occasion de lire le numéro de la *Revue critique*, dont je parlais tout à l'heure, voulut bien m'écrire, à la date du 1er juin, que le romance attribué à Calderon ne lui semblait pas authentique, par la raison qu'en parcourant l'*Ensayo de una biblioteca española* de Gallardo, il y avait lu dans la description d'un manuscrit du poète sévillan Cepeda y Guzman, plusieurs fragments d'une composition presque identique au romance, et qu'à son avis la présence de ce morceau dans un manuscrit, sinon autographe, du moins revu et annoté par l'auteur, aussi bien que le style de ces vers, beaucoup plus conforme à la manière enjouée et libre de Cepeda qu'au genre grave de Calderon devaient conduire en bonne critique à retirer à ce dernier la paternité du romance [3]. Si l'on se

---

1. Madrid, Aribau et Cie, gr. in-8°, 1874.

2. *Poesias de Calderon de la Barca*. Madrid, Miguel Ginesta, 1874, in-32. — Un nouveau recueil, publié l'an dernier, *Poesias inéditas* (sic) *de Calderon (Biblioteca universal)* ne donne que les 184 premiers vers du romance. « Suprimimos los ultimos versos por ser demasiado libres », dit l'éditeur, p. 46.

3. Il me paraît utile de transcrire ici le passage de la lettre de M. Menendez dont je viens de donner la substance : « Leyendo el articulo de Vd. acerca de la ed. de *El Magico* hecha por Magnabal, he visto que cita Vd. el fragmento de romance en que Calderon describe á una dama sus cualidades físicas y morales, etc. No lo creo auténtico. En el 2° tomo del *Ensayo* de Gallardo encontrará Vd. la descripcion y el extracto de un códice de poesias de D. Cárlos Cepeda y Guzman, y entre ellas trozos de un *romance* que conviene con el atribuido á Calderon. El códice de Cepeda merece toda fé, porque (si la memoria no me engaña) es autógrafo ó á lo menos corregido de propia mano por el autor. En cambio el ms. de donde tomó el romance

reporte à l'ouvrage cité par M. Menendez, on y trouve en effet (au tome II, col. 364 et suiv.) une description très détaillée d'un manuscrit de poésies de D. Carlos Cepeda y Guzman, baptisé à Séville, le 7 octobre 1640, et mort on ne sait au juste quand, mais en tout cas pas avant l'année 1690. Parmi les extraits de ce manuscrit imprimés dans le livre de Gallardo se trouvent soixante-dix-huit vers d'un romance qui correspondent aux vers 1 à 8, 17 à 20, 49 à 52, 93 à 104, 117 à 120, 141 à 152, 161 à 164, 167 à 184, 189 à 192, 229 à 236 du romance attribué à Calderon. Malgré des variantes qui seront examinées en détail plus loin, la comparaison de ces extraits avec la leçon des manuscrits de Diez et d'Usoz montre clairement que nous avons là deux versions d'un seul et même romance; il s'agit donc de décider duquel des deux poètes, Cepeda ou Calderon, il est l'œuvre, et auquel des deux les détails autobiographiques qui s'y lisent conviennent le mieux.

Le manuscrit de Cepeda étant au premier chef un manuscrit original [1], tandis que les autres ne sont que des copies dont on ignore la date exacte ainsi que la provenance, c'est par la version du premier manuscrit qu'il faut commencer. Je passe la première partie du romance où l'auteur se peint des pieds à la tête, parce que, ne connaissant rien du physique de Cepeda, il m'est impossible d'apprécier l'exactitude de cette description, qui a été d'ailleurs fort abrégée par Gallardo (16 vers dans ses extraits contre 84 vers dans le texte de Hartzenbusch), et je me borne à résumer ce qu'il raconte de sa naissance, de son éducation et de la carrière qu'il a suivie. Il est né à Séville. Destiné à l'Eglise par son père, il est ordonné par *el de Tapia*. Ici une note autographe : « L'illustrissime D. Fray Pedro de Tapia, archevêque de Séville, m'ordonna le 10 mai 1653 » [2]. Il va à Salamanque, où il gagne le grade de bachelier; puis il prend goût à la poésie et se fait pour la première fois couronner dans un concours littéraire célébré à propos de la canonisation de S. Thomas de Villanueva (1658). Ce succès le détourne de continuer ses études de droit, qu'il abandonne pour se mêler aux gens de théâtre; il fait des *coplas*. Puis il entre au service de son parrain, le marquis de Villanueva, dans la maison duquel il remplissait, au moment même où il écrit, les fonctions d'écuyer (*caballerizo*). Je veux rester célibataire, dit-il, et d'ailleurs aucune femme ne voudrait m'épouser, de peur d'être nommée *écuyère*. Cepeda préfère avoir à la fois deux maîtresses et il explique longuement pour-

---

Diez debia ser uno de esos tomos de *poesias varias*, donde muchas veces se atribuyen á un autor composiciones que no le pertenecen. Vd. verá. El estilo del romance y lo que en él se dice estan mas en la cuerda de Cepeda, ingenio burlon y maleante, que en la de Calderon. »

1. Tout le manuscrit n'est pas autographe, Cepeda n'y a transcrit de sa main propre que certaines compositions satiriques (*Ensayo*, II, col. 379, note), mais les pièces copiées par un autre ont été revues par lui, comme le prouvent les notes autographes qui les accompagnent.

2. Pedro de Tapia occupa le siège métropolitain de Séville de 1653 à 1657.

quoi ; il termine en disant à la dame qui l'avait interrogé sur sa vie : « Je veux bien vous donner l'investiture à la première vacance, mais ne me parlez pas de mariage. » Cette dernière partie du romance est un peu trop leste pour pouvoir être analysée plus en détail.

Voilà ce que contient cette pièce intitulée dans le manuscrit : « A una dama que deseaba conocer á D. Carlos y saber su estado y vida. » A-t-on quelque raison de la croire apocryphe, y trouve-t-on des traits dont on puisse dire avec certitude qu'ils n'ont pas pu être écrits par Cepeda parlant de lui-même? A vrai dire, les maigres renseignements sur la vie de Cepeda que fournissent une notice généalogique imprimée par Gallardo (*Ensayo,* II, col. 364), la dédicace de son recueil et quelques adresses de ses poésies ne donnent pas le moyen d'éprouver l'exactitude de tous les détails du romance, mais, en tout cas, n'en démentent aucun ; et puisque l'auteur affirme que c'est bien lui qui parle, qui se peint, et qu'il prend même le soin d'annoter ses vers, on est tenu de le croire. En second lieu, la qualité du style qui, à elle seule, ne serait pas un argument décisif, est à considérer. Il suffit de lire quelques-unes des autres pièces de Cepeda pour se convaincre que notre romance ne détonne pas dans la collection. Calderon, lui, n'a pas dans ses poésies lyriques un seul morceau d'une allure aussi familière, aussi libre.

Voyons maintenant la version des manuscrits de Diez et d'Usoz, celle qu'on dit être de Calderon. Les différences principales (les seules qui vaillent la peine d'être mentionnées) que cette version présente sur la première, sont les suivantes [1] : v. 93, *Nací en Madrid*, au lieu de *Nací en Sevilla :* la substitution était d'autant plus facile à faire que les deux leçons comptent dans le vers pour le même nombre de syllabes; — v. 101 *El de Troya* au lieu d'*El de Tapia*. Comment un archevêque de Séville aurait-il ordonné Calderon, qui passa toute son enfance ou sa première jeunesse à Madrid ? La leçon *el de Troya*, au contraire, désigne un personnage des mains duquel il ne serait point invraisemblable que Calderon eût pu recevoir les premiers ordres. L'histoire ecclésiastique d'Espagne connaît en effet un évêque *in partibus* de Troie, Melchior de Soria y Vera, suffragant de l'archevêque de Tolède, Sandoval y Rojas, de 1600 à 1618 [2]. Madrid appartenant au diocèse de Tolède, il n'est pas impossible que cet évêque auxiliaire y soit venu, pendant le temps qu'a duré sa charge, pour y procéder à des ordinations; — v. 109-112. Le concours littéraire de la canonisation de Thomas de Villanueva (1658) est ici remplacé par ceux de la béatification et de la canonisation d'Isidore de Madrid (1620 et 1622), auxquels nous savons par d'autres sources

1. Ici encore je passe la partie qui traite du physique, car les mauvaises reproductions que j'ai sous les yeux d'un portrait de Calderon, ne servent à rien. Et puis il faut dire que la description est dans un ton trop burlesque pour qu'il y ait lieu d'y attacher grande importance.

2. *España Sagrada*, t. LI, p. 311.

que Calderon prit part; — v. 119. Le mot *coplas* est remplacé par *comedias*. Cepeda dit seulement qu'il prit goût au théâtre, ou plutôt à la société des comédiens, et qu'il fit des *coplas (La cómica inclinacion Me llevó á la farandula*[1]*; Coplas he fecho)*, et, en effet, il n'existe aucun ouvrage dramatique de cet auteur, tandis qu'on était tenu de faire dire à Calderon *comedias hice;* — v. 143. *Por razones de que el Duque Mi señor tiene la culpa*. au lieu de *Por razones que el Marques Mi señor,* etc. Cepeda eut pour principal protecteur un marquis et Calderon un duc, le duc d'Albe. C'est tout.

Comme le manuscrit de Cepeda est un manuscrit original et offre les plus solides garanties d'authenticité, j'étais autorisé à considérer les variantes de la seconde version comme autant de substitutions à la leçon originale; mais admettons un instant que le manuscrit de Cepeda n'ait pas le caractère qu'il a, que les deux versions nous aient été transmises dans des copies quelconques, que nous n'ayons pour nous guider que les données historiques contenues dans le romance : laquelle des deux versions devrons-nous tenir pour apocryphe? J'ai indiqué tout à l'heure que la première ne renferme rien qui contredise le peu qu'on sait de la vie de Cepeda; en dira-t-on autant de la seconde, ne s'y trouve-t-il rien qui déconseille d'y voir un morceau autobiographique de l'auteur de *La vida es sueño?* A mon avis, il y a plusieurs objections à faire à cette version du romance, et je vais les résumer aussi succinctement que possible. Une remarque toutefois avant de commencer. Le principal instrument de critique dont nous disposions en cette occurrence est la biographie de Calderon par Juan de Vera Tasis. Or, sous prétexte que cet écrivain s'est trompé sur la date de la naissance du poète, divers érudits de nos jours (M. M. entre autres) traitent fort légèrement cet écrit et pensent qu'on peut s'abstenir d'y ajouter foi. Cette façon de procéder ne me paraît pas sérieuse. De ce que Vera Tasis a commis une erreur de date, il ne s'en suit point du tout que son autorité soit pour le reste amoindrie; il est bon d'ailleurs de savoir que plusieurs faits avancés par lui ont été dans la suite confirmés par des documents authentiques: jusqu'à preuve bien établie du contraire, il n'existe donc pas de motif de douter de l'exactitude des autres et, en général, de la véracité du biographe de Calderon.

J'énumère maintenant mes objections : 1° le romance dit que Calderon a été ordonné dans sa première jeunesse par l'évêque de Troie. Vera Tasis ne mentionne pas ce détail et ne sait rien de l'intention qu'aurait eue la mère[2] de Calderon de destiner son fils à la carrière ecclésiastique; suivant lui, c'est seulement à l'âge de cinquante et un ans que le poète

---

1. Le sens technique de *farandula* est donné par Agustin de Rojas dans son *Viage entretenido*, éd. de 1793, p. 121. « Es víspera de compañia », c'est-à-dire « un peu moins qu'une véritable troupe de comédiens. »

2. *Y mi señora madre Religiosamente astuta*. Dans le ms. de Cepeda on lit : *Y mi querido padre (Con religion bien astuta).*

songea à chercher un refuge dans l'Eglise, comme tant d'autres hommes de lettres de son temps, et qu'il se fit ordonner prêtre; 2° d'après le romance, il semblerait que son auteur n'étudia à Salamanque que le droit et même que le droit civil (v. 113, *Bartulo y Baldo...* v. 121, *Desde letrado á poeta Pasé*). Or, nous savons par Vera Tasis que Calderon fit à Salamanque des études approfondies de philosophie, d'histoire sacrée et profane, de droit civil et canonique, etc.; en sortant de cette université, il était donc tout autre chose qu'un *letrado*; 3° il est dit ensuite dans le romance (vv. 122 et suiv.) que le poète renonça à la poésie sur les observations de quelques vieux grincheux et se fit *escudero*. « Etudiant, poète, *escudero* j'ai été et serai », tels sont, dit-il, « les degrés de ma fortune », et il ajoute : « Jusqu'ici je suis resté célibataire par la faute du duc mon seigneur : comme il m'a fait son *caballerizo*, toutes les femmes m'évitent, de peur d'avoir à porter le titre de *caballeriza* ». Le mot *escudero* a très clairement ici le sens de « page, domestique » (d'un ordre un peu élevé) et le mot *caballerizo*, écuyer proprement dit, n'est là que pour préciser la nature des fonctions *escuderiles* que l'ex-poète remplissait chez son duc au moment où il écrivait sa lettre. Ainsi Calderon aurait abandonné la Muse pour entrer au service d'un grand seigneur qui lui aurait donné la charge d'écuyer. Pour le coup, voilà qui est nouveau et qui s'accorde fort mal avec le récit non démenti de Vera Tasis : « L'an 1619, Calderon quitta Salamanque, continuant à cultiver le précieux fonds de connaissances qu'il en avait rapporté auprès *(al lado)* de plusieurs grands seigneurs de la cour. L'an 1625, il alla de son propre mouvement servir le roi dans l'Etat de Milan et en Flandre... Il aurait obtenu un rapide avancement dans cette honorable carrière, si le roi n'avait pas daigné le rappeler pour faire contribuer son talent au succès des fêtes du Palais [1]; en 1636, il reçut de la faveur royale l'habit de Saint-Jacques, qu'il commença à porter l'année suivante. » Puis Vera Tasis ajoute qu'en 1640 Calderon partit avec les chevaliers de son ordre pour combattre les Catalans révoltés, malgré les instances que fit Philippe IV pour le retenir auprès de lui. Tout cela ressemble peu au romance, qui, si on le confronte avec le récit du biographe de Calderon, contient des choses invraisemblables et inexactes. Il est inexact que Calderon ait abandonné la poésie pour servir dans la maison d'un grand seigneur, et il est invraisemblable qu'il ait jamais rempli auprès de n'importe qui les fonctions de *caballerizo*. Enfin il est avéré que, peu d'années après son retour de Salamanque, Calderon essaya du métier militaire et prit part aux campagnes d'Italie et de Flandre de la première moitié du XVIIe siècle : le romance n'en dit mot. M. M. ne s'est point troublé de ces difficultés; il ne croit pas, malgré

1. M. M. rapporte très inexactement ce passage. Vera Tasis ne dit pas du tout que Calderon soit resté dix ans au service hors d'Espagne et que le roi le rappela en 1635.

l'autorité de Vera Tasis, que Calderon ait servi à l'étranger ; il admet seulement qu'il a été, pendant quelque temps, soldat en Espagne et voit dans l'*escudero* du v. 127 une allusion à la profession militaire du poète : *escudero* aurait ici le sens d'*escudero en la milicia!* Pour ma part, je ne saurais admettre une telle combinaison de deux témoignages absolument discordants.

L'authenticité de la prétendue version calderonienne n'est donc rien moins qu'évidente. Mais, dira-t-on, si la version originale est de Cepeda et concerne Cepeda, comment expliquer qu'on ait voulu la faire passer pour l'œuvre de Calderon ? Pourquoi travestir ainsi l'autobiographie du poète de Séville, pourquoi tromper le public et tenter de lui faire prendre ce romance pour une confession du poète madrilène ? Je ne suis pas en mesure d'indiquer le motif de la fraude ni d'en nommer l'auteur (l'histoire littéraire de l'Espagne est riche en *picardías* de ce genre) ; il me suffit d'avoir établi qu'on ne doit plus désormais, en se reposant sur Hartzenbusch, se servir du fameux romance pour compléter ou rectifier les sources de la vie de Calderon. Avant la découverte de cette pièce dans le manuscrit de Cepeda, on a pu être jusqu'à un certain point excusable de s'en rapporter au dire de l'éditeur de Calderon : on ne le serait plus maintenant, et ceci me ramène à M. Moguel. Le membre de l'*Ateneo* a, dans la première partie de son mémoire, utilisé à diverses reprises le romance, sans manifester le moindre doute sur son authenticité, sans faire la moindre allusion au manuscrit de Cepeda ; mais, arrivé presque au terme de son travail, il laisse voir qu'il a eu vent de la trouvaille de M. Ménendez. A la p. 57, après avoir cité un passage d'une pièce en vers hendécasyllabes composée par Cepeda à l'occasion de la mort de Calderon, il s'exprime ainsi : « Admirateur enthousiaste de Calderon, Cepeda l'imita souvent (*no pocas veces*), il prit plaisir même d'appliquer à sa vie le romance que Calderon écrivit à une dame et dont nous nous sommes servi dans divers passages de cette étude ». Il est évident que le *imitólo no pocas veces* n'est là que pour rendre vraisemblable ce qui suit ; en fait M. M. serait fort embarrassé de citer un seul exemple de ces prétendues imitations. Inutile de montrer combien d'objections soulèverait le plagiat que M. M. met avec tant de désinvolture sur le compte du poète de Séville. Cepeda, le recueil de ses poésies le prouve assez, n'était pas en peine de trouver des idées et des rimes ; il est absurde de supposer qu'il se soit plu à démarquer l'œuvre d'autrui, surtout une œuvre si personnelle, si intime. Franchement, M. Moguel eût mieux fait d'avouer qu'il s'était avec d'autres engagé dans une fausse voie que de proposer une si piètre explication du curieux problème.

Pour tenter de le résoudre d'une façon absolument satisfaisante, il faudrait revoir avec soin les trois manuscrits (si l'on réussit à les retrouver tous trois). Je souhaite que quelque érudit espagnol se charge de cette recherche, mais je pense bien que nul ne s'en souciera.

Alfred Morel-Fatio.

152.— **Étude sur les œuvres inédites et sur la correspondance de H. Dusevel,** archéologue et historien, inspecteur des monuments historiques, membre non résidant du comité des travaux historiques, lauréat de l'Institut, officier de l'Instruction publique, etc., par F. Pouy, correspondant du ministère de l'Instruction publique. Amiens, imprimerie Delattre-Lenoel, éditeur, 1882. In-8° de 128 pages. (Tirage à 200 exemplaires : 175 sur vélin, 25 sur vergé).

M. F. Pouy a publié, en 1881, une excellente *Notice biographique et bibliographique sur H. Dusevel* (in-8° de 32 pages). Après avoir raconté avec autant d'exactitude que de sympathie l'histoire de la vie d'historien et d'archéologue de son compatriote et confrère, après avoir dressé la liste des publications grandes ou petites de celui qui fut un des plus féconds écrivains de la Picardie, il a voulu — et nous devons l'en louer — faire connaître l'œuvre inédite de cet estimable érudit. Il a donc énuméré, en les analysant soigneusement, les manuscrits laissés par le grand travailleur. Il a surtout donné, dans cette étude si complète, une large place à la vaste correspondance de Dusevel, disant avec raison (*Avertissement*, p. 4), que « cette correspondance offre une source précieuse de renseignements curieux et intéressants et parfois de révélations piquantes, » et que l' « on y rencontre, à chaque pas, la trace des relations de l'auteur avec un grand nombre de savants et de lettrés, dont les noms connus auront pour le lecteur un attrait tout particulier. » Contentons-nous d'indiquer rapidement les sujets traités dans les trois premiers chapitres. (Chapitre I : *Débuts, fonctions d'avoué, voyages et études, organisation de correspondance, renaissance de l'histoire et de l'archéologie, premier musée d'Amiens, premiers écrits, collaboration à divers journaux,* etc. (1817-1830), pp. 5-18. — Chapitre II : *Travaux, publications diverses, collaboration à divers grands ouvrages, journaux, revues, documents fournis à l'histoire du tiers-état, succès, emplois, titres honorifiques, relations, incidents divers, projets* (1830-1850), pp. 19-36. — Chapitre III : *Suite des travaux, nouvelles recherches, projets d'histoire de Picardie et autres, résumé et appréciations sur la vie laborieuse de l'auteur* (1850-1861), pp. 37-58) [1]. Mais arrêtons-nous un peu devant le chapitre IV, entièrement consacré à la correspondance. Voici, par ordre alphabétique, les noms des personnes dont les lettres sont analysées et souvent en partie reproduites par M. P. : le comte Beugnot, de l'Institut; Bottin, le célèbre créateur de l'almanach qui porte ce nom, archéologue qui fut un des membres de l'Académie celtique et qui a publié des *Mélanges sur Samarobriva* et sur divers monuments de la Picardie; Boucher de Perthes, l'ardent propagateur de la science préhistorique; le P. Cahier, l'éminent archéolo-

1. M. P. dit (p. 54) : « En considérant l'immense travail accompli par H. Dusevel tant dans l'exercice de ses nombreuses fonctions que comme écrivain, on se demande comment la vie d'un homme, si longue qu'elle fût, a pu suffire à une pareille tâche, et cependant, on le sait, elle n'a pas abrégé l'existence de cet intrépide travailleur. Il y a des grâces spéciales aux hommes de sa génération. »

gue dont on déplore la perte encore récente; le comte de Calonne, conservateur du château de Chambord; Crapelet, l'habile imprimeur, le zélé éditeur de vieux textes; Emeric David, de l'Institut; M. Jules Desnoyers, le vénérable secrétaire de la Société de l'histoire de France; Didron aîné, le vaillant iconographe, le directeur des *Annales archéologiques;* Dupré (de Corbie), qui signe : *Vainqueur commandant de la Bastille du 14 juillet 1789*, et qui se recommande à nous par un meilleur titre, car il découvrit un très beau chapiteau de style roman, retraçant l'histoire du premier homme, une des plus remarquables pièces du musée d'Amiens; de la Fons, baron de Mélicocq, que les innombrables extraits de documents dont il enrichissait (d'autres disent *encombrait*) une foule de recueils, avait fait surnommer *le grand extracteur;* le marquis de Fortia d'Urban, de l'Institut[1]; Gilbert, de la Société des Antiquaires de France; Louis Graves, auteur de notables travaux sur le département de l'Oise; Hyacinthe Langlois, un des bons savants de la Normandie; M. Louandre père, le bibliothécaire abbevillois; le comte de Mailly, qui s'intitulait : *archéologue amateur;* Prosper Mérimée, qui, le 12 juillet 1843, adressait à Dusevel ce compliment : « Vous rendez la science amusante, sans qu'elle cesse d'être science »; le comte de Mérode, beau-père de Montalembert; Mgr Mioland, évêque d'Amiens; puis archevêque de Toulouse; Mollevault, de l'Institut, qui, poète même en prose, parle des *mânes de son épouse;* Montalembert, qui écrit à l'historien d'Amiens, le 29 juin 1838 : « Je félicite sincèrement la Picardie de compter dans son sein un explorateur tel que vous »; Auguste Moutié, le collaborateur du duc de Luynes; Paulin Paris, dont M. P. fait (p. 100) un charmant éloge auquel je lui suis reconnaissant d'avoir associé mon nom; Léon Paulet, littérateur et historien belge, qui écrivait à Dusevel, mécontent de n'être pas récompensé, ce mot si vrai et si consolant : *Est-ce que les sciences ne nous paient pas elles-mêmes de nos peines?* Pongerville, le traducteur ou plutôt le paraphraste de Lucrèce; de la Querière, auteur de la *Description des maisons les plus curieuses de la ville de Rouen;* Paul Roger, auteur de la *Bibliothèque de la Picardie et de l'Artois;* de *La noblesse de France aux croisades*, etc.; César Roussel, l'explorateur des souterrains de Saint-Valery-sur-Somme; Alex. du Sommerard, le fondateur du Musée de Cluny; le baron Taylor, dont une lettre à propos du *Voyage pittoresque en Picardie,* auquel collabora Dusevel, est un fort curieux fragment autobiographique; Troche, le chercheur infatigable, le collection-

1. Cet académicien écrivait, le 8 octobre 1841, à Dusevel : « Vous auriez pitié de moi, si vous saviez dans quels embarras m'a jeté ce malheureux goût que j'ai pour les imprimés. Mon livre des itinéraires anciens me coûte plus de 30,000 francs. » Peu d'auteurs ont été plus féconds que Fortia d'Urban. A l'effrayante liste de ses ouvrages imprimés, il faut joindre une liste assez considérable de ses ouvrages manuscrits conservés aujourd'hui dans la bibliothèque de M. le marquis de Seguins, à Carpentras, où j'ai pu les feuilleter il y a quelques jours.

neur de documents et d'estampes sur Paris [1]; le comte de Vaublanc, l'ancien ministre; A. Vincent et Ludovic Vitet, tous deux de l'Institut.

En remerciant M. P. de nous avoir donné dans son livre, et notamment dans la dernière partie de ce livre, tant de pages agréables et instructives, je lui demanderai de rendre un nouveau service à la mémoire de Dusevel. Le meilleur de tous les ouvrages de cet érudit est devenu fort rare. Que M. Pouy réimprime l'*Histoire d'Amiens* avec additions et rectifications [2]! Nul n'est plus capable que lui de publier une parfaite édition de cette histoire. Ce sera bien mériter à la fois de l'ami pour lequel il a déjà tant fait et de ces autres amis que l'on appelle lecteurs.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Il existait jusqu'ici à Paris de nombreux cercles artistiques, politiques, commerciaux, agricoles, etc., mais il n'existait aucun cercle qui eût pour objet de réunir les hommes d'étude, les littérateurs et les savants, de former un centre intellectuel analogue à ce qu'est, en Angleterre, l'Athenaeum Club. C'est pour combler cette lacune que vient de se constituer la *Société historique* qui a ouvert le 18 juillet, un cercle au n° 2 de la rue Saint-Simon, n° 215 du boulevard Saint-Germain. Le bureau de la Société est composé de MM. Martin et Mignet, présidents d'honneur; G. Monod, président; Lavisse et Sorel, vice-présidents; Hanotaux et Puaux, secrétaires; Mayrargues et Rayet, trésoriers. Nous remarquons parmi les membres, pour ne citer que les membres de l'Institut, MM. Boutmy, Bréal, Cherbuliez, Du Camp, A. Dumont, V. Duruy, Fustel de Coulanges, J. Girard, Laboulaye, Levasseur, H. Martin, A. Maury, Mézières, Mignet, G. Paris, G. Picot, Renan, Rozière, L. Say, Sully Prudhomme, Taine, J. Zeller. La cotisation annuelle n'est, pour les 500 premiers membres, que de 60 fr. par an; elle sera portée ensuite à 100 fr. Les élèves des établissements d'enseignement supérieur peuvent y être admis moyennant 20 fr. par an. L'art 1er des statuts de la Société en définit le but en ces termes : Art. 1er. Le but que se propose la Société est de faciliter les relations entre les hommes d'étude, en dehors de tout esprit de parti; de leur fournir les moyens d'information scientifique; d'encourager les études sérieuses; de provoquer la sympathie de tous ceux qui s'intéressent au développement intellectuel de notre pays; en un mot, de former une vaste association inspirée par l'amour de la science et de la patrie. — Art. 2. — La Société crée à cet effet un Cercle qui servira de centre de réunion pour

---

1. Voir (p. 101) une plaisante anecdote sur Mme Troche, qui, infiniment moins amie des livres que son mari, luttait virilement contre l'invasion dont sa maison était sans cesse menacée. Le correspondant de Dusevel veut que l'on évite *la douane* de Mme Troche. En cette occasion, comme en bien d'autres, M. P. a entouré ses citations de remarques fort spirituelles.

2. M. P. reconnaît (p. 55, note 1) que l'ouvrage réclame « quelques améliorations. » Il ajoute : « L'*Histoire d'Amiens* est tellement populaire, qu'elle est demandée presque chaque jour, à la bibliothèque de cette ville, par des lecteurs de toutes les classes. »

tous ceux qui s'occupent d'études historiques ou qui s'intéressent à ces mêmes études comprises dans le sens le plus large : histoire proprement dite, histoire littéraire, histoire du droit, de la philosophie, de l'art, des langues, etc. — Art. 3. Le cercle mettra à la disposition de ses membres dans ses salons les journaux et revues littéraires, historiques, scientifiques de la France et de l'étranger. — Art. 4. Le cercle facilitera à ses membres l'acquisition des livres français et étrangers aux conditions les plus favorables. — Nous souhaitons rapide prospérité et longue vie à la Société Historique et au Cercle Saint-Simon.

— M. Guillaume Guizot vient de publier à la librairie Calmann-Lévy la traduction d'un volume de Macaulay, renfermant quelques-uns des *Essais d'histoire et de littérature* (in-8, 424 pp.). Ce volume contient les essais suivants : *Samuel Johnson* (pp. 1-55, paru en décembre 1856 dans l' « Encyclopaedia britannica » et pp. 56-123, publié en septembre 1831 dans la « Revue d'Edimbourg »); *Addison* (paru en juillet 1843 dans la « Revue d'Edimbourg », pp. 124-238); *Madame d'Arblay* (paru en janvier 1843 dans la « Revue d'Edimbourg »; on sait que Mme d'Arblay ou Françoise Burney, mariée à un Français émigré, le général d'Arblay, est l'auteur de trois romans, *Evelina*, *Cecilia* et *Camilla* dont les deux premiers eurent en leur temps un grand succès) ; *De l'histoire* (pp. 323-389, paru en mai 1828 dans la « Revue d'Edimbourg ») ; *M. Robert Montgomery* (pp. 390-421). Nous lisons dans l'avertissement que M. Guill. Guizot a mis en tête de sa traduction : « Ce sixième volume des œuvres de lord Macaulay que je m'étais proposé de traduire, n'est pas le dernier. Il me reste encore à donner quelques-uns de ses *Essais*, et, comme je crois que, pour bien apprécier Macaulay, il faut avoir vu en lui l'orateur et le poète, à côté du critique, du polémiste et de l'historien, notre septième volume comprendra aussi un choix de ses poésies et de ses discours. »

ALLEMAGNE. — Le sixième volume des *Kleinere Schriften* de Jacob Grimm, renfermant la troisième partie des comptes-rendus et articles mêlés (*Recensionen und vermischte Aufsætze, dritter Theil*, in-8°, 422 pp. 9 mark), a paru à la librairie Ferd. Dümmler [Harrwitz et Gossmann].

— La librairie Perthes, de Gotha, a publié la soixante et unième édition du *Schulatlas* de Stieler, revue et complètement remaniée par M. Herm. Berghaus. In-4°, 33 cartes, 4 mark.)

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 5 juillet 1882.

M. le vicomte Jacques de Rougé est élu membre résidant.

M. Guillaume lit une note de M. Caffiaux sur les armes impériales sculptées sur la clef de voûte d'une salle d'une ancienne porte de Valenciennes. Dans l'armorial du héraut de Gueldre, qui est de la première moitié du XIVe siècle, l'aigle impériale éployée n'a qu'une tête. Ici elle en a deux, et c'est probablement là un des premiers exemples de ce nouveau type, puisque la porte a été construite en 1358. Le zèle de Valenciennes à se tenir au courant des modifications de l'écu impérial s'explique par l'opiniâtreté avec laquelle elle défendait contre les prétentions des comtes de Hainaut son titre de *Ville impériale*, qui lui assurait une certaine autonomie. Elle reconnaissait ces comtes comme mandataires de l'empire, mais point comme ses seigneurs, et ne perdait pas une occasion d'affirmer sa situation privilégiée vis-à-vis d'eux. C'est une querelle qui dura 400 ans, jusqu'à la conquête française, et qui recommença un moment en 1793, lorsque Valenciennes eut succombé sous les efforts de la coalition.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juillet 1882.

M. Charles Nisard continue la lecture de son mémoire intitulé : *De l'état incertain et précaire de la propriété littéraire vers le milieu du* XVIe *siècle*. Dans la première partie de ce mémoire, sous ce titre : *Frutérius et Gifanius*, M. Nisard entreprend de réhabiliter la mémoire du philologue hollandais Obertus Gifanius, à qui ses contemporains ont fait et qui a conservé jusqu'à nos jours la réputation imméritée d'un voleur de livres et d'un plagiaire. Ce Gifanius eut une querelle avec un autre Hollandais, Janus Douza, au sujet de la succession littéraire d'un de leurs amis communs et compatriotes, Lucas Frutérius, mort à Paris, en 1565, à l'âge de vingt-cinq ans. Frutérius laissait des écrits inédits, tels qu'une collection de remarques critiques sur Varron, Festus, Plaute, Catulle, Tibulle, Properce et Aulu-Gelle, intitulée *Verisimilia*, et un petit nombre de poésies latines. En mourant, il avait légué ces ouvrages à Gifanius et l'avait chargé de les publier; mais Douza parvint à dérober les manuscrits, refusa obstinément de les rendre, et Gifanius eut en vain recours aux tribunaux pour l'y contraindre. D'un caractère faible et pusillanime, il finit par céder et laissa les *Verisimilia* entre les mains de Douza, qui les publia, chez Plantin, à Anvers, en 1584. Le voleur triomphant ne se fit pas faute d'insulter sa victime et de l'accabler de calomnies. Bientôt après, en 1566, Gifanius ayant publié une édition de Lucrèce, le dernier éditeur de ce poète, Denis Lambin, mécontent de voir repoussées quelques conjectures qu'il avait proposées, accusa Gifanius de l'avoir pillé et le traita de plagiaire. Le Hollandais, toujours faible et craintif, négligea de répondre. La calomnie fut dès lors acceptée universellement et s'est propagée jusqu'à nos jours. M. Nisard estime qu'il était temps d'en faire enfin justice.

M. Halévy communique de nouvelles remarques sur la langue sumérienne ou accadienne, à propos des inscriptions chaldéennes récemment découvertes par M. de Sarzec. Il répète les arguments par lesquels il a déjà entrepris d'établir que cette prétendue langue n'en est pas une, que les textes dits sumériens ne nous offrent que de l'assyrien écrit à l'aide d'un système artificiel hiératique, une sorte de chiffre ou de rébus sacré. Il s'attache particulièrement à répondre à l'objection qui a été tirée des différences dans l'ordre des mots, en assyrien et en sumérien. Il soutient que ces différences sont très minimes, qu'elles s'expliquent, dans les rares cas où elles se présentent, par des circonstances particulières, qu'en règle générale et à prendre les choses d'ensemble, l'ordre des mots est le même dans les textes assyriens et dans les textes dits sumériens.

M. Ledrain communique la traduction d'une brique inédite de la collection de M. de Sarzec. L'inscription de cette brique est, dit-il, en langue sumérienne. Elle fournit, dans cette histoire jusqu'ici si flottante des gouverneurs de Sirpurla, un point fixe. On y rencontre le nom de Lik-Papsoukal, fils de Goudea.

M. Ledrain communique ensuite un sceau phénicien inédit, qui porte le nom juif de Baalnathan. Ce nom, de forme hébraïque, est, d'après M. Ledrain, celui d'un juif du temps qui précède la captivité. Passé au culte de Baal, cet Israélite aurait échangé son nom de Jonathan, « celui que donne Iahvé », pour celui de Baalnathan, « celui que donne Baal ».

M. Derenbourg fait remarquer qu'on connaît déjà quelques noms juifs dans la composition desquels entre le nom de Baal, par exemple Jeroubaal, surnom de Gédéon.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : PIMODAN (le marquis DE), *le Château d'Echenay ;* — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, VII (juillet 1882) ; — par M. Delisle : 1° *Chronique de Jean le Fèvre, seigneur de Saint-Rémy*, publiée pour la Société de l'histoire de France par M. MORAND ; 2° CASTAN (Auguste), *Jules Quicherat, notice lue à la Société d'émulation du Doubs, le 13 mai 1882 ;* — par M. Jules Girard : COUAT (Auguste), *la Poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées (324-222 av. J.-C.)*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 31 Juillet — 1882

Sommaire : 153. Hoernle, Grammaire comparative des idiômes aryens modernes de l'Inde. — 154. Pirenne, Sedulius de Liège. — 155. Giraudet, Les origines de l'imprimerie à Tours. — Chronique. — Société nationale des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

153. — A.-F. Rudolf Hoernle. **A comparative Grammar of the Gaudian Languages with special reference to the Eastern Hindi,** Accompanied by a language-map and a table of alphabets. London, Trübner et Co, 1880. XL-416 pp. in-8°.

Voici un livre dont le plus simple examen montre mieux que ne pourrait le faire n'importe quelle dissertation *ex professo*, à quel degré de précision a été porté l'art d'analyser et de décrire un groupe de langues, d'en suivre ou d'en deviner les altérations progressives et d'en rétablir la filiation. Il y a vingt ans, à supposer même que les matériaux sur lesquels il repose, eussent été accessibles, la pensée de l'écrire sur le même plan ne serait venu à personne. Le grammairien consommé qui eût réussi à embrasser le sujet d'une vue aussi nette, eût été obligé, dans l'exposition et sous peine de n'être compris que d'un bien petit nombre de lecteurs, de s'arrêter à chaque pas pour asseoir ou déblayer sa route, d'établir ou de rappeler des principes, d'entrer dans des digressions et d'embarrasser sa marche de tout un appareil de généralités théoriques. M. Hoernle a trouvé le terrain mieux préparé. Il a pu réduire ses *impedimenta* au strict nécessaire et faire tenir dans 400 pages la grammaire historique et comparative de tous les idiômes aryens modernes de l'Inde [1]. Son livre, qui embrasse la même aire géographique et linguistique que les trois volumes de M. Beames, est sous plusieurs rapports, matériellement plus complet, en même temps que la doctrine y est poussée plus à fond. C'est là un résultat qui fait infiniment d'honneur à M. H., mais c'est aussi un heureux signe de l'état actuel des études linguistiques, qu'un pareil résultat ait pu être poursuivi sans trop présumer du public.

Pour arriver à se loger en si peu d'espace, M. H. a dû nécessairement serrer les lignes. Le volume est fort court de marge et les pages en sont hérissées d'initiales et d'abréviations : termes grammaticaux, désignations de langues et de dialectes, noms d'auteurs, titres d'ouvrages hindous et européens connus ou inconnus, publiés ou manuscrits, au-

1. Des variétés un peu notables, il n'en manque qu'une, le Kâshmîri, qui n'est mentionné qu'occasionellement.

tant de sigles dont l'abondance serait fâcheuse dans tout autre livre moins destiné à l'étude patiente, minutieuse. Par contre les économies ne sont jamais faites aux dépens des choses essentielles ou simplement importantes. Les exemples, et ils sont innombrables, depuis la simple forme jusqu'à la location développée, sont tous donnés en caractères devanâgarîs [1] et, d'un bout à l'autre, accompagnés de la traductien. Bien que sobre en général de commentaires, l'auteur n'hésite pas à s'engager dans de longues discussions sur des points particulièrement obscurs ou controversés. Mais, ce qu'il a évité par-dessus tout, c'est d'économiser sur les faits. Sous ce rapport, son livre est d'une étonnante richesse. Dans aucun autre ouvrage on ne trouvera pour toutes les périodes de l'histoire de ces langues, l'inventaire aussi complet de leur mécanisme grammatical, depuis les moindres accidents de la phonétique jusqu'aux procédés caractéristiques de leur syntaxe. Aussi la grammaire de M. H. avec son caractère hautement doctrinal, est-elle en même temps un livre d'enseignement pratique, autant que peut l'être un ouvrage essentiellement comparatif, et cela non seulement pour le dialecte Hindî qui sert de base à l'exposition, mais aussi pour les autres variétés dont il est traité d'une façon moins directe.

Ce qui en réalité a permis à M. H. d'accomplir sans accident ce tour de force de concision, c'est la disposition ingénieuse et rigoureusement conséquente de son livre, où toutes choses viennent si bien à leur place que le commentaire est la plupart du temps contenu dans l'énoncé même. Sa grammaire n'est point, en effet, l'essai d'un débutant. Longtemps avant de l'écrire, il en avait en quelque sorte tracé le plan dans des articles fort remarqués lors de leur publication dans le journal asiatique de Bengale [2]. Plus tard, il avait donné sa mesure dans une grammaire du dialecte Garvari [3] et, à différentes reprises, il avait discuté les objections soulevées par quelques-unes de ses théories [4]. Il ne fallait pas moins que cette longue préparation à Bénarès même, le centre et comme l'abrégé de l'Inde entière, pour aboutir à une œuvre aussi parfaitement méditée que celle qui nous occupe, où jusqu'au moindre détail, tout est prévu et mesuré d'avance et qui, bien que sortie peu à peu d'une grammaire du Hindî oriental, était certainement construite tout entière dans la pensée de l'auteur avant que la première ligne en fut rédigée.

Dans cinq sections subdivisées en douze chapitres, un plus grand nom-

---

1. Pour *ĕ*, *ŏ*, *aĭ*, *aŭ*, qui manquent en devanâgarî, M. H. se sert des caractères gurmukhis ou bengalis; *r* et *rh* cérébrales sont empruntés à l'alphabet kaithi; pour la voyelle brève neutre, qui n'est jamais initiale, il emploie un point placé à la droite de la consonne.

2. Années 1872, 1873, sous le titre de *Essays in aid of a comparative grammar of the Gaudian languages.*

3. *A Grammar of the Eastern Hindi commonly called Garwari*, London, 1878, in-8°.

4. *Indian Antiquary* I, 356; II, 210; V, 119.

bre de sous-chapitres et 570 paragraphes, M. H. traite successivement des alphabets [1] et de la phonétique ; des suffixes et des racines [2] ; de la flexion du nom, substantif, adjectif, nom de nombre et pronom ; de la flexion du verbe en toutes ses formes primitives, dérivées et composées ; enfin, des indéclinables. Une sixième section est consacrée à des spécimens du Hindî oriental, tel qu'il se parle aux environs de Bénarès.

C'est de ce dialecte, en effet, le Bhojpuri, que M. H. traite en première ligne. Il en donne la grammaire complète, parfaitement suffisante pour l'acquisition pratique de la langue. A la suite de chaque paragraphe et sous la rubrique *affinities*, il analyse ensuite les conformités ou les divergences que présentent, par rapport à ce type, les autres dialectes d'origine aryenne : à l'Orient, les diverses formes du Bengali et l'Oriya ; au nord, les idiômes himalayens du Garhwal, de Kumaon et du Népâl ; à l'Ouest, les diverses variétés du Hindî occidental et, plus loin, les dialectes parlés dans le Gujarât, dans le Sindh et dans le Penjâb ; enfin, au Sud, le Marâthi avec ses subdivisions. C'est là la partie comparative, méthodiquement distribuée dans toutes les parties du livre. Quant à la partie historique, elle est distribuée de même à la suite de chaque paragraphe sous la rubrique *Derivation and Origin*. M. H. y examine ce que les faits ainsi signalés deviennent dans les formes archaïques de ces divers idiômes, quand celles-ci sont accessibles dans des œuvres écrites ou traditionnelles ; puis, à l'aide des prâkrits, du pâli et de la langues des plus anciennes inscriptions, il remonte pour chacun d'eux, jusqu'au sanscrit, qui, d'une façon générale, peut en être regardé comme la source commune. Cette partie du livre, la plus intéressante, au point de vue de la linguistique générale, en est une des plus originales. C'est une de celles aussi qui soulèveront peut-être le plus d'objections de détail. On ne reprochera pas sans doute à M. H. sa tendance à tout expliquer par le sanscrit . C'est là une direction qui était en quelque sorte tracée d'avance, chaque pas en avant dans la philologie de ces langues ayant constamment réduit le nombre des faits qui paraissaient exiger une explication différente. Mais on ne peut se dissimuler que parmi les dérivations de M. H., il y en a quelques-unes d'héroïques. Tout le monde ne sera pas disposé, par exemple, à reconnaître dans l'élément *ka* que l'analyse constate ou rétablit dans tant de suffixes de dérivation ou de flexion, le représentant du sanscrit *krita*. Mais il convient d'ajouter que M. H. a soin lui-même, en plus d'un endroit, d'exprimer des réserves ; que ses partis pris, en apparence les plus audacieux, reposent sur des analogies si nombreuses, sur une expérience

1. M. H. eût rendu sa *Table des alphabets* bien plus utile encore, s'il avait remplacé les alphabets anciens (Maurya, Gupta, Valabhi) un peu hors de cause ici, par une série plus complète des variétés modernes et des formes intermédiaires du moyen âge.

2. Une liste alphabétique des racines, d'abord destinée à la grammaire, a été publiée à part dans le journal asiatique de Bengale, 1880, p. 33 et s.

si parfaite de toutes les particularités de ce domaine linguistique, qu'une contradiction dont il n'aurait pas lui-même reconnu et signalé la possibilité, aurait rarement la chance d'être bien fondée. Pour moi du moins, qui ai surtout à apprendre dans ce livre, je ne ne me permettrai pas de le critiquer.

Une œuvre ainsi disposée, suppose une classification et une généalogie de toutes ces langues. C'est, en effet, ce que nous donne l'introduction. M. H. divise ces idiômes en quatre groupes principaux. Groupe de l'Est : Hindî oriental, Bengali et Oriya. Groupe de l'Ouest : Hindî occidental, Gujarâtî, Sindhî et Penjâbî. Groupe du Nord : les langues aryennes de l'Himâlaya. Groupe du Sud ou Marâthî. Le Hindî se partage ainsi entre le groupe de l'Est et celui de l'Ouest, ses deux branches ayant plus d'affinités avec le Bengali d'un côté, le Gujarâtî et le Penjâbî de l'autre, qu'elles n'en ont entre elles. Les œuvres littéraires qui nous sont parvenues, montrent que chacun de ces groupes, maintenant fractionnés en de nombreux dialectes, ne formait vers le XIIe ou XIIIe siècle qu'une seule langue. En examinant les caractères principaux de ces quatre langues, on s'aperçoit ensuite que le groupe du Nord se rapproche de celui de l'Ouest, tandis que celui du Sud est en relation plus étroite avec celui de l'Est et que, par conséquent, à une époque plus ancienne dont les inscriptions d'Açoka nous ont laissé quelque souvenir, les quatre groupes se réduisaient à deux, qui correspondent aux prâkrits Çaurasenî et Mâgadhî. Non pas aux variétés de ce nom qu'enseignent les grammairiens, celles-ci sont des langues littéraires et plus ou moins artificielles, mais à leurs dialectes vulgaires ou Apabhra*m*ças. Et ici encore, il faut entendre non les Apabhra*m*ças des grammairiens, qui sont eux-mêmes plus ou moins artificiels, mais les Apabhra*m*ças vrais, qui ont péri, à moins que le pâli ne nous ait conservé l'image de l'un d'eux. Quant au Mâhârâsh*t*rî, c'est une variété du Çaurasenî, c'est-à-dire du groupe occidental ; il n'a rien de commun que le nom [1] avec le Marâthî actuel et passé dont on l'a souvent rapproché et que ses caractères font rentrer au contraire dans le groupe oriental ou mâgadhî. A côté de ces langues aryennes parlées par des aryens, se sont formés en outre, chez les populations non aryennes, un certain nombre de patois. Ce sont les dialectes qualifiés de Paisâcî, qui ont péri de bonne heure et dont le Paisâcî des grammairiens nous a seul conservé quelques traits. Ces deux langues, Çaurasenî vulgaire et Mâgadhî vulgaire, étaient venues toutes deux de l'Ouest, la plus orientale, le Mâgadhî, ayant précédé l'autre, puisqu'elle a laissé des traces tout le long de la route, jusque dans la vallée du Kaboul et encore au delà. L'autre, plus jeune, le Çaurasenî, ne s'est pas avancée plus loin vers l'Est et vers le Sud que la limite actuelle du Hindî oriental et du Marâthî. A leur tour, elles n'é-

1. Ce nom serait à prendre comme qualificatif, « la langue du grand royaume », d'après M. H., du Doab.

taient que des variétés dialectales d'un idiôme unique, qui, élevé à l'état de langue littéraire, est représenté par le sanscrit.

Telle est, en résumé, d'après M. H., l'histoire des langues aryennes de l'Inde [1]. Sur plusieurs points, par exemple en ce qui concerne la position respective du Mâhârâshtrî et du Marâthî, elle est entièrement neuve. L'ensemble en est séduisant, car, à première vue, elle paraît plus simple et mieux liée qu'aucune autre qu'on ait encore présentée. Est-elle pourtant à l'abri de toute objection? Sans entrer dans un examen qui m'entraînerait trop loin et qui, pour être complet, devrait empiéter sur un terrain où je ne me sens plus compétent, je dois dire que les conclusions de M. H. me paraissent parfois bien affirmatives, eu égard à la nature de ses données. Rien que par le résumé qui précède, on a pu voir combien de termes essentiels de la série ont disparu, au lieu et place desquels il n'a que des approximations suspectes, dont lui-même se défie et dont il se sert pourtant comme s'il ne s'en défiait pas. Au départ, en effet, M. H. marche sur un terrain solide : il a affaire à des langues actuellement parlées. Mais dès qu'il remonte dans le passé (et c'est là une objection qui, pour le dire en passant, porte aussi parfois sur ses *dérivations*), il ne dispose plus que de langues littéraires ou, pis encore, de langues qui ont servi de *medium* à des mouvements religieux. De ce que les plus anciens *Kîrtans* vishnouites ne sont ni en Bengalî ni en Hindî, mais dans un idiome qui participe des deux; de ce que le Hindî occidental, le Gujarâti et le Penjâbî se confondent pour ainsi dire dans le poème de Cand, s'en suit-il qu'on ne parlait alors que deux langues des montagnes de l'Afghanistan au Doab et du Doab aux collines d'Assam? De même les inscriptions d'Açoka autorisent-elles réellement la conclusion qu'un seul idiôme régnait à cette époque des sources de la Jumnâ aux bouches du Gange? Répondre négativement à ces questions et à d'autres semblables, ce n'est pas repousser sans doute la théorie historique de M. H.; mais c'est lui enlever quelque chose de sa rigueur, de sa précision et de sa simplicité. D'ailleurs, ne sait-on pas combien la classification des dialectes est délicate, même quand il s'agit de variétés actuellement existantes? M. H. trouve, par exemple, que le Marâthî s'accorde avec le groupe oriental sur quatre points et avec le groupe occidental sur huit; mais que la proposition est renversée si on ne considère que les traits vraiment caractéristiques, selon lui, des deux groupes. Le Maràthî s'accorde alors sur quatre points avec le groupe oriental et, avec le groupe occidental, sur deux seulement. Cela suffit pour le ranger

1. Les mêmes vues, parfois appuyées d'arguments différents, ont été présentées par M. H. dans la préface à sa belle édition de la grammaire de Chanda : *The Prâkrita-Lakshanam, or Chanda's Grammar of the Ancient (Arsha) Prâkrit. Part. I. Text with a critical Introduction and Notes.* Calcutta, 1880 (Bibliotheca Indica). D'une autre publication de M. H., sur le même sujet, mais écrite probablement en vue d'un public moins spécial, *A sketch of the History of Prakrit Philology, Calcutta Review, october 1880*, je ne connais que le titre.

parmi les langues de l'Est, et, comme le Mâhârâsh*t*rî se range parmi celles de l'Ouest, on n'admettra aucun rapport entre les deux. Est-il besoin d'ajouter qu'il y a toujours quelque chose d'arbitraire, et, par conséquent, d'aléatoire dans cette sorte de calculs? M. Garrez, tout au contraire, croit devoir admettre une relation particulièrement étroite entre le Mâhârâsh*t*rî et le Mar*â*hî, et ses vues à cet égard, émises depuis des années, ont été généralement approuvées, à plusieurs reprises, notamment par M. Weber. Ce seul fait montre qu'il y a encore en tout ceci bien de l'incertitude et que, tout en rendant hommage au vaste savoir et à l'habileté avec lesquels M. H. a édifié cette histoire linguistique de l'Inde, il convient de tempérer çà et là, par quelque doute, la rigueur apparente de ses démonstrations.

Le volume est terminé par un index alphabétique qui facilite les recherches. La correction typographique qui présentait ici des difficultés toutes particulières, est irréprochable. Du moins n'ai-je trouvé qu'un nombre tout à fait insignifiant de fautes ayant échappé à l'erratum ; par exemple, p. 6, lig. 8, le virâma dans *amrita;* p. 35, lig. 4, *infra, dh* au lieu de *gh;* à la ligne suivante, *samhah* devrait être marqué d'un astérique ; p. 126, lig. 22, il faut lire *indrânî*.

Cet article était à peu près achevé quand la Grammaire de M. Hoernle a été honorée du prix Volney par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Après un pareil suffrage, le mien n'est plus d'aucun prix. Je n'en suis pas moins heureux de pouvoir féliciter de cette haute distinction l'auteur d'un ouvrage dont je pense tant de bien.

A. Barth.

---

154. — **Sedulius de Liège**, par Henri Pirenne. Bruxelles, F. Hayez, 1882. 72 p. in-8° et un fac-similé de manuscrit. Extrait des *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique, collection in-8°, tome XXXIII. En appendice (p. 51-72), *Sedulii carmina inedita.*

Sédulius de Liège, ou plutôt Sédulius l'Irlandais, *Sedulius Scottus,* est un poète du IXe siècle, que son nom a fait confondre parfois avec l'auteur plus célèbre et beaucoup plus ancien du *Carmen Paschale.* Le manuscrit unique de ses poèmes se trouve à Bruxelles : il contient près de quatre-vingt-dix pièces. Seize de ces pièces ont été publiées par M. Grosse, quarante-six par M. Ernest Dümmler, non d'un seul coup, mais en trois publications. On doit aujourd'hui à un jeune érudit belge la connaissance des morceaux qu'avaient négligés les deux éditeurs allemands. En passant, je ne puis ne pas exprimer un regret. Le contenu du manuscrit aurait pu tenir dans une plaquette, le voilà éparpillé dans cinq imprimés différents. L'étude de la littérature carolingienne était pourtant, par elle-même, assez épineuse pour que les savants ne contribuassent pas à la compliquer. Cette critique n'atteint pas M. Pirenne :

ce n'est point sa faute s'il ne lui est resté à publier qu'un quart du recueil bruxellois, et ce n'est point non plus sa faute si ce résidu n'en était pas la partie la plus intéressante.

Les pièces contenues dans le manuscrit sont-elles bien de Sédulius? Le manuscrit le dit : *incipiunt uersus quos Sedulius Scottus uenerabili pontifici Hartgario composuit* (Dümmler, *Sed. Scotti carmina XL*, p. 3). Le poète lui-même et l'évêque de Liège Hartgar sont nommés effectivement dans plusieurs pièces; d'autres sont adressés à des princes carolingiens du temps. Mais la pièce XIX de M. Pirenne, épitaphe du roi saxon Caedual, est très antérieure et figure déjà dans Bède. Quelques-unes sont fort impersonnelles, et il serait impossible d'en deviner l'auteur : ainsi XX (subtilités sur *uerum* et *aequum*), XXII (vers sur une croix), IV (indiquant le sujet de certaines peintures), XIII (*uersus in quodam picto solario scripti*). Cette dernière pièce se compose de vers détachés, dont chacun résume soit un des épisodes figurés en peinture (*Messiam natum pastoribus angelus inquit*) soit un ensemble de deux épisodes (*Ecce magi stellam uisunt; Symeon quoque Christum*); leur désordre (que l'éditeur aurait dû respecter) fait voir qu'ils ont été copiés sur la peinture, non sur le brouillon du poète, que par conséquent nous pourrions avoir là, au lieu d'une composition de Sédulius, des vers transcrits par lui ou par un autre au cours d'un voyage, comme l'épitaphe de Caedual. Voilà qui rend quelque peu douteuse l'origine de toutes les pièces qui ont un caractère semblable (ainsi Dümmler XII, *uersus ad Ermingardem imperatricem conscripti in serico pallio de uirtutibus Petri apostoli;* XXI, *de quodam altari;* Pirenne IX, épitaphe de l'évêque Hildbert). Il faut y bien regarder avant de fonder une conclusion sur le témoignage du manuscrit. A ce point de vue, la dissémination des textes nuit à l'étude. La pièce XXIII de M. Pirenne indique le sujet des peintures exécutées pour l'évêque de Cologne Gonthar; il faut se reporter au recueil de M. Dümmler, pièce XXX, pour voir que Sédulius a été effectivement en relation personnelle avec cet évêque, et qu'il a *pu* recevoir de lui une commande poétique. — On doit se méfier d'autant plus de la donnée fournie par le manuscrit, qu'il s'en faut de beaucoup que tous les vers s'adressent « *uenerabili pontifici Hartgario* ». De plus, on trouve beaucoup trop souvent réunies des pièces disparates (ainsi les fragments incohérents de la pièce XXV Pirenne; les deux morceaux indépendants que l'éditeur laisse unis sous le numéro XXI [1]); il saute aux yeux que le collecteur de ces morceaux détachés n'en avait pas toujours une notion bien nette. Enfin la mention particulière du nom de Sédulius dans quelques titres (*De paschali festiuitate Sedulius composuit*, Dümmler XXVII), est faite pour inquiéter toutes les fois que ce nom manque. — M. Pirenne a malheureusement négligé d'indiquer en tête

1. Aussi ne peut-on dire avec une exactitude rigoureuse combien le recueil bruxellois contient de pièces distinctes.

de chaque pièce le numéro qu'elle porte dans le sommaire général du manuscrit, donné par M. Dümmler ; il faut un petit travail pour retrouver quelle pièce suit et quelle pièce précède. Il est trop enclin à corriger le texte [1] : une première édition doit être plus conservatrice.

Un texte inédit l'emporte toujours en intérêt sur un travail moderne : c'est pourquoi j'ai mis au premier plan, dans ce compte-rendu, la publication qui pour M. Pirenne ne forme qu'un appendice. Le corps même de son mémoire est une étude sur Sédulius ; elle s'appuie exclusivement sur les pièces publiées par MM. Grosse et Dümmler, lesquels avaient eu soin de choisir tout ce qui pouvait éclairer la biographie de leur auteur. M. Pirenne montre que les poésies de Sédulius comblent une lacune dans l'histoire de ce qu'il appelle « le IXe siècle liégeois ». Son opuscule, inspiré par des préoccupations toutes locales, a été fait pour être « présenté au cours d'histoire de M. le professeur Kurth, à l'Université de Liège ». On peut lui reprocher, outre quelques gaucheries d'expression [2], le mélange du travail sur les sources avec le travail de seconde main [3] ; mais il atteste un jugement sain, des connaissances solides, et des recherches méthodiques et consciencieuses.

Louis Havet.

---

155. — **Les Origines de l'imprimerie à Tours (1467-1850)**, contenant la nomenclature des imprimeurs depuis la fin du XVe siècle jusqu'en 1850 ; par le docteur E. Giraudet. Tours, imprimerie Rouillé-Ladevèze, 1881. Gr. in-8° de viij et 130 pp., plus 1 f. de table et 1 planche gravée.

M. le docteur Giraudet est déjà connu des bibliographes par une intéressante publication relative aux imprimeurs parisiens réfugiés à Tours pendant les guerres de la Ligue [4] ; sa nouvelle étude, qui nous révèle

---

1. Ainsi il eût dû laisser *ceu* III, 19, *laeua gaudetque magistri* IV, 11, *enim* VI, 6, *Agarenos* VII, 56, *Bethlehem* XIII, *inormis* et *inorme*, VII, 33 et XVII, 34 (cf. *ênorme*, ou plutôt sans doute *inorme*, *Biblioth. de l'Ec. des chartes*, I, p. 528). III, 11, il faut ponctuer *sine fine beata*. IV, 8, la correction *Maximiane* pour *Maxime* est arbitraire ; la peinture devait présenter douze personnages et non onze, et le vers faux donné par le manuscrit doit provenir de deux vers soudés en un. VII, 50, il n'est pas permis de toucher au second hémistiche, répétition du premier hémistiche du vers précédent. IX, 4, *tenes* et non *tenet*. XV, 5, il faut garder *se condere* (ms. *secundere*), sauf à corriger *spelaeis* ou à supposer ce mot disyllabique. XX, second titre, *idem;* M. Dümmler dit *item*, qui est plus vraisemblable. XIII, 3, la correction proposée est inconciliable avec 1-2. I, 3, *Luodeuinci* doit être lu *Luodeuuici*.

2. P. 7 : « Malheureusement Sédulius n'est pas historien, il n'est pas même Liégeois. »

3. On supprimerait sans dommage ce qui est dit du rôle des émigrés irlandais dans l'enseignement carolingien, p. 11 et suivantes.

4. *Une Association d'imprimeurs et de libraires de Paris réfugiés à Tours au* XVIe *siècle;* Tours, 1877, gr. in-8°.

bon nombre de détails inconnus sur les premiers typographes tourangeaux, ne sera pas moins bien accueillie des érudits et des curieux. Elle complète, en effet, et rectifie sur bien des points la notice tout à fait insuffisante de M. Clément de Ris [1].

Les recherches de M. G. présentent, en général, un grand intérêt quand elles s'appuient sur des documents d'archives ; elles sont, il est vrai, moins fécondes quand elles portent non plus sur des pièces inédites, mais sur les livres eux-mêmes. Au début de son travail, M. G. reprend une discussion déjà ancienne au sujet d'un livre considéré par divers auteurs comme le premier produit des presses de Tours. Il s'agit d'un petit roman du Florentin Francesco Florio intitulé : *De Amore Camilli et Aemiliae Aretinorum*. On lit à la fin de cet ouvrage : *Liber expletus est Turonis. Editus in domo Guillermi, archiepiscopi Turonensis, anno Domini millesimo quadringentesimo sexagesimo septimo, pridie kalendis Januarii*. M. G. n'hésite pas à voir dans cette souscription la preuve que l'imprimerie existait à Tours à la fin de l'année 1467 ; elle ne prouve en réalité rien de semblable. Le mot *editus* signifie simplement que l'ouvrage a « vu le jour », qu'il a été écrit ou, tout au moins, achevé, dans tel ou tel endroit. Le sens ne paraîtra pas douteux si l'on compare entre elles diverses souscriptions analogues. Les seuls ouvrages du mathématicien Charles de Bovelles nous en fournissent plusieurs. Ses *Tractatus varii*, imprimés par Henri Ier Estienne, se terminent ainsi : *Editum est universum hoc volumen Ambianis in aedibus reverendi in Christo patris Francisci de Hallewin, ejusdem loci pontificis, et emissum ex officina Henrici Stephani, impensis ejusdem et Joannis Parvi, chalcotypa arte sociorum. Anno Christi Salvatoris omnium* M. D. X. *Primo Cal. Februarii. Parisiis* [2]. Des formules presque semblables se trouvent à la fin de deux autres ouvrages du même auteur : *Dominica Oratio tertrinis ecclesiastice hierarchie ordinibus particulatim attributa et facili explanata commentario* [3] et *Theologicarum conclusionum... Libri decem* [4]. Ces rapprochements nous paraissent suffisamment concluants : le mot *editus* n'a nullement le sens moderne de « édité ». On est ainsi conduit à se ranger

---

1. *La Typographie en Touraine* (1467-1830), *par le comte L. Clément de Ris ;* Paris, L. Techener, 1878, in-8° (extr. du *Bulletin du Bibliophile*).

2. Renouard, *Ann. des Estienne*, p. 8. — Incunables de la Bibliothèque de Toulouse, n° 93.

3. *Commentarioli in Dominicam Orationem Finis. Editi in edibus reverendi in Christo patris Francisci de Hallevin, pontificis Ambianensis, anno a Dominica incarnatione 1511, septima die Julii. Emissi ex officina Joannis Parvi, 8. idus Octobris anni ejusdem.* In-4°.

4. *Theologicarum Conclusionum... Finis. Aeditae sunt in Carolopontino vico, in aedibus... Caroli de Genlis, Noviodunensis episcopi, anno humanae salutis M. D. XIII. octava et vigesima die septembris... Impressae sunt in aedibus Ascensianis idibus Junii M. D. XV.* In-fol. — Panzer, *Ann.*, 21, n° 779.

à l'opinion soutenue par De Boze, il y a un siècle [1], à savoir que le volume dont il est question a été imprimé à Paris par Pierre De Keysere et Jehan Stoll, ainsi que le prouvent les caractères semblables à ceux que ces deux associés ont employés dans des éditions qui portent leurs noms. Le fait que l'impression a été exécutée à Paris permet d'expliquer sans peine que le typographe se soit trompé sur le nom de l'archevêque de Tours, qu'il appelle *Guillermus* au lieu de *Girardus* (il s'agit de Girard de Crussol). Quant à la supposition de M. G. qu'il s'agirait non pas de ce prélat, mais d'un maître-maçon appelé « Guillaume Archevesque », nous croyons inutile de la réfuter. Nous aurons plus loin à relever une erreur plus étonnante encore de la part d'un imprimeur, qui nous paraît avoir altéré le nom du libraire même pour qui il travaillait.

M. G. cite incidemment (p. 15) les noms de divers libraires de la fin du xve siècle mentionnés dans les minutes des notaires de Tours. Ces noms sont ceux de : *Jehan du Liège, Antoine Vérard, Jehan Richart, Charlot Robert, Jehan Le Fort, Jehan Audyau, Jehan Fafeu, Jehan Bredin, Jehan Margerie* et *Arnoul Rousset*. M. G. ne donne malheusement pas d'extraits, pas même les dates, des actes dans lesquels il a relevé les noms que nous venons de citer. Il remarque seulement que les deux premiers sont bien connus des bibliographes. Jehan du Liège (c'est-à-dire de Liège) est connu, en effet, pour avoir fait imprimer par *Mathieu Lateron*, en 1496, *La Vie et les Miracles de monseigneur Saint-Martin* [2]; mais, quoiqu'en disent M. Clément de Ris [3] et M. le Dr G., il n'est nullement démontré qu'on doive reconnaître en lui « le chef de cette illustre famille de *Marnef*, vouée au culte de l'imprimerie pendant de longues années ». Dès leur début dans l'imprimerie à Paris, les frères de Marnef exercèrent sous leur nom : Geofroi, de 1481 à 1526; Enguilbert Ier, de 1491 à 1535 [4]. Nous ne voyons pas qu'aucun lien ait existé entre eux et le libraire de Tours. Quant à *Antoine Vérard*, ce n'était pas un « proche parent, sans doute, d'un imprimeur de ce nom établi à Paris dans le même temps »; c'était lui-même. Vérard, qui était à la tête de la plus importante librairie de Paris à la fin du xve siècle, entretenait des relations suivies avec la province et même avec l'étranger; rien d'étonnant à ce que son passage à Tours ait été constaté. M. G. eût pu facilement nous donner quelques renseignements sur plusieurs des autres libraires dont il a retrouvé les noms. *Jehan Richard*, dont Lottin fait un libraire parisien et dont il place l'exercice de 1497 à 1510, fut, en réalité, libraire à Rouen de 1490 à 1517 [5]; il dut venir à Tours, comme il vint à Paris et comme il alla pro-

1. M. G. dit par inadvertance (p. 19) : il y a *deux* siècles.
2. Brunet, V, 1194.
3. *Bull. du Bibliophile*, 1877, 536.
4. Nous donnons ces dates d'après Lottin, sans avoir ici à les vérifier.
5. Voy. Frère, *Des livres de liturgie des églises d'Angleterre imprimés à Rouen* (Rouen, 1867, in-8°), 23.

bablement en Angleterre, pour les besoins de son commerce. Il ne nous paraît pas pouvoir être confondu avec le *Jehan Richard* qui exerçait à Tours en 1533 et en 1536 [1]. Jehan Fafeu n'était-il pas de la même famille que le Pierre Faifeu dont Charles de Bourdigné a écrit la *Légende?* Quant à *Jehan Margerie;* on trouve son nom sur une édition s. d. des *Consuetudines totius presidatus seu Turonensis bailliviae* [2]. M. G. eût été mieux placé que personne pour compléter ce qu'on sait jusqu'ici de ces personnages et pour nous donner quelques renseignements sur les autres.

M. Giraudet, qui se montre si affirmatif dans son attribution du livre de Florio à une officine tourangelle, ne l'est pas moins quant à deux autres volumes également douteux; nous voulons parler de l'*Ordre qui a esté gardé à Tours pour appeller devant le roy... ceux des trois Estatz*, 1484, in-4 goth., et du *Missale Turonense*, 1485, in-fol. goth. Pour le premier de ces ouvrages, il ne nous donne pas même un commencement de preuve; au contraire, il reconnaît que les caractères employés sont ceux de l'imprimeur parisien *Jehan Du Pré.* Il est dès lors tout naturel de penser que l'éditeur, Jehan de Rely, aura fait imprimer le livre à Paris, où il était chanoine. M. G. suppose, il est vrai, que Jehan Du Pré avait établi une succursale à Tours; il fonde cette conjecture sur ce que le missel, également imprimé avec les caractères de Du Pré, se termine par la souscription suivante : *Impressum est hoc Missale Turoñ Anno dñi. M cccclxxxv;* mais ici encore la preuve n'est pas décisive. L'abréviation *Turoñ* se lit plus naturellement *Turonense* qne *Turonis* et, dans le doute, il nous paraît prudent de nous en tenir à la première interprétation. Nous avons peine à croire que, si Jehan Du Pré avait établi une officine à Tours, M. G., qui a dépouillé si consciencieusement les archives de Tours, ainsi que les registres capitulaires conservés à la Bibliothèque nationale, n'y eût trouvé aucune mention. Jehan Du Pré, l'imprimeur parisien, qui devint plus tard libraire de l'Université, possédait un établissement très important, si l'on en juge par le grand nombre d'ouvrages, surtout de Missels, sortis de son officine [3]; il n'était ni un de ces typographes besoigneux, réduits à

---

1. Voy. Cat. Taschereau, nos 189 et 141. Cf. Clément de Ris, *loc. cit.*

2. Brunet, II, 392. Cf. Cat. Potier, 1872, no 231.

3. Notons, en passant, qu'il y eut, à la fin du xve siècle, deux imprimeurs différents du nom de *Jehan Du Pré.* L'un, que Lottin ne cite que sous la date de 1486, exerçait à Paris dès 1481; il avait alors pour associé *Didier Huym* (Brunet, III, 1763). Sans énumérer ici ses productions, nous dirons qu'il imprimait encore en 1501 (Brunet, III, 1197), mais qu'il mourut peu de temps après. Nous connaissons en effet, des *Horae beate Marie Virginis* achevées par sa veuve, le 1er avril 1506, nouveau style. (Librairie Ellis et White, à Londres, Cat. no 47, art. 337). Le second Jehan Du Pré exerçait à Abbeville au commencement de l'année 1487 (Brunet, I, 360); il passa ensuite à Lyon, où on peut le suivre depuis la fin de cette même année (Péricaud, *Bibliogr. lyonnaise du* xve *siècle*, nouv. éd., no 32) jusqu'à la fin de l'année 1495 (*ibid.*, no 126).

transporter leurs presses de ville en ville, ni un de ces industriels disposés à monter des ateliers loin de leur surveillance. Si M. G. a raison de considérer comme des impressions tourangelles les deux volumes dont nous venons de parler, il faut admettre qu'ils ont été exécutés par quelque imprimeur inconnu, à qui Du Pré aura fourni des caractères comme il en fournit, par exemple, à *Jehan Le Bourgeois,* à Rouen, en 1488 [1].

Avec *Simon Porcellet,* qui imprime, de 1491 à 1494, le *Breviarium Turonense*, nous marchons sur un terrain plus solide. Pour nous, comme pour M. Deschamps, Porcellet est encore le prototypographe de Tours. Jehan de Rely, chargé de la publication du Bréviaire, est devenu confesseur du roi ; il est nommé doyen de Saint-Martin ; c'est désormais un personnage puissant, qui peut décider un imprimeur à s'établir près de lui. S'il y avait eu à Tours une officine en pleine activité, il eût été inutile de recourir aux services du nouveau venu, qui paraît avoir été fort mal outillé, si l'on en juge par le temps qu'il mit à accomplir la tâche qui lui était confiée. M. G. a eu l'heureuse chance de découvrir dans les registres capitulaires de Saint-Martin des renseignements fort précieux sur cette publication, qui fut tellement onéreuse pour Porcellet que les chanoines durent lui accorder une indemnité supplémentaire.

M. G. fait suivre sa notice sur Porcellet, de trois chapitres consacrés à *Mathieu Latheron*, à *Mathieu Cherchelé* et à *Jehan Rousset*. Ces chapitres sont pleins de documents inédits d'une réelle importance. Nous n'avons rien à ajouter aux détails qui nous sont donnés sur Latheron; quant à la bibliographie de Cherchelé et de Rousset, elle pourrait être plus complète. Parmi les productions de Cherchelé, M. G. omet le *Manuel royal ou Opuscules de la doctrine et condition du prince*, de Jehan Brèche, achevé d'imprimer le 13 janvier 1541 (1542 n. s.), in-4 goth. de 58 ff. non chiffr. [2]; il passe également sous silence la *Declaration des abuz et tromperies que font les apoticaires*, par maistre Lisset Benancio, 1533, in-8 [3]. En ce qui concerne Jean Rousset, M. G.

Ces deux imprimeurs ont été souvent considérés comme un même personnage; on les a souvent aussi confondus avec *Jehan Des Prez*, imprimeur à Salins (1485).

Il y eut à Paris au commencement du XVIe siècle un autre *Jehan Du Pré*, qui exerçait dès l'année 1507 (Brunet, III, 1197), possédait encore son officine en 1522 (Brunet, III, 450), et vivait peut-être encore en 1547 (*Suppl. au Man. du Libraire*, II, 44). Le nouveau Jehan Du Pré n'était sans doute pas le fils du premier; il demeurait en la rue des Porées, à l'image saint Sébastien, tandis que l'ancien imprimeur du même nom était établi rue Saint-Jacques, à l'enseigne des deux Cygnes, près de Saint-Séverin, (nous retrouvons sa veuve à la même adresse). Il est probable que le célèbre *Galiot Du Pré* était le fils, ou tout au moins le proche parent du premier Jehan Du Pré; en tout cas il fut, comme lui, libraire de l'Université.

1. Brunet, III, 805.

2. Biblioth. nat., Y 4508. A.— M. Brunet (I, 1216) donne à ce volume la date de 1544.

3. Biblioth. nat., T. 18. 2. — Sur l'auteur, voy. Brunet, I, 768.

eût pu se référer à un article que nous avons consacré aux *Imprimeurs vendomois* de M. le marquis de Rochambeau [1]; il y aurait trouvé l'indication de trois pièces qu'il n'a pas citées. Par contre, le bibliographe tourangeau nous donne (p. 87) un document qui mérite toute notre attention; c'est un acte du 2 juillet 1547, en vertu duquel *Jean Lambert,* devient acquéreur d'une partie du matériel de Rousset. Nous pouvons juger par cet acte de ce qu'était alors une petite imprimerie provinciale; nous y trouvons aussi la confirmation d'un fait qui n'était guère connu jusqu'ici que par une note peu explicite de l'imprimeur parisien Jehan Du Pré [2], à savoir que les figures destinées à l'ornement des livres d'heures étaient gravées sur cuivre et non sur bois. Parmi les objets cédés à Lambert figurent « cinq cens *Rudimens*, de Pelisson »; il s'agit probablement de l'*Epitome de la grammaire latine de Jean Despautére,* que Du Verdier [3] attribue à Jehan Pelisson, de Coindrrieu, principal du collège de Tournon, mais dont il n'indique pas le lieu d'impression.

M. G. complète ses notes sur les imprimeurs de Tours par des notices sur trois hommes que la Touraine revendique comme ses enfants : *Nicolas Jenson, Cristophe Plantin* et *Guillaume Roville,* Nous n'aurions jamais fini si nous voulions entrer dans l'examen détaillé de ces notices. Remarquons seulement que Jenson a été parfois revendiqué par les Danois [4]. Sur Plantin on peut consulter avec fruit divers articles de la *Bibliotheca belgica*, de M. F. vander Haeghen, en attendant la publication d'*Annales Plantiniennes* plus complètes que celles de MM. Ruelens et De Backer. Quant à Roville, qui, d'après La Croix du Maine, était Tourangeau, M. G. s'obstine à l'appeler *Rouillé.* Il est certain que le titre et l'extrait du privilège de deux volumes publiés en 1550, portent *Rouillé,* (avec un accent aigu bien marqué) [5], mais ces deux volumes, que M. G. eût dû citer à l'appui de sa thèse, ne nous ont pas convaincu.

Guillaume était libraire et non pas imprimeur, comme le dit à tort M. G.; la forme *Rouillé* pour *Rouille* (c'est-à-dire *Roville*) nous paraît due à une erreur typographique. Nous avons noté un très grand nombre de volumes publiés par Roville, et nous n'avons pas rencontré une seule fois après 1550 la forme *Rouillé.* Mais ce qui, à notre avis,

---

1. *Revue critique,* 1881, I, 365-367.
2. Voy. Brunet, V, 1612.
3. Edition Rigoley de Juvigny, II 490.
4. Voy. Camille Nyrop, *Bidrag til den danske Boghandels Historie* (Kœbenhavn, 1870, 2 vol. in-8), I, 31, et les divers ouvrages qui y sont cités.
5. *Livre de l'estat et mutation des temps* [par Richard Roussat], 1550, in-8. (Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild.)

La Circée de M. Giovan Baptista Gello, academic florentin; nouvellement mis en françoys pur le seigneur Du Parc, Champenois, 1550, in-8. Voy. La Croix Du Maine, I, 346.

est décisif, c'est que, sur les titres latins, Roville est appelé *Rovillius* et, sur les titres italiens, *Rovillio*, ou même *Roviglio* [1]. On aura beau faire, on ne pourra jamais rattacher ces formes au français *Rouillé*; aussi persisterons-nous à dire, jusqu'à nouvelles preuves contraires, *Roville* ou *Rouville*. M. G. n'est du reste pas parvenu à établir les relations de parenté qui pouvaient unir le libraire lyonnais à aucune famille tourangelle.

Le volume que nous analysons se termine par une *Liste chronologique des imprimeurs établis à Tours depuis l'introduction de l'imprimerie à Tours jusqu'à l'année 1850*. M. G. a négligé les simples libraires, ce qui est, ce nous semble une lacune regrettable ; mais est-il bien sûr, par exemple, que les frères *Laurent* et *Michel Richard* aient été imprimeurs ? Comme libraires, ils avaient commencé d'exercer dès les premiers jours de l'année 1542 [2]. La liste contient les noms de simples ouvriers comme *Jehan Bourreau* et *Jacques de La Rue ;* pourquoi alors n'y trouve-t-on pas le nom de *Loys de Bonart,* imprimeur, qui, d'après M. G. lui-même [3], figure comme témoin dans un acte de 1594?

Nous nous arrêterons ici, en félicitant M. Giraudet de ses découvertes et en l'engageant à continuer ses recherches pour nous donner un jour une grande bibliographie tourangelle.

Emile Picot.

CHRONIQUE

FRANCE. — Mme la comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre, née Vaudreuil, a publié tout récemment à la librairie Didier la traduction du remarquable ouvrage de M. Francis Parkman, *Les jésuites dans l'Amérique du Nord au* XVIIe *siècle* (Didier, in-8°, 378 pp. 3 fr. 50).

— La « Bibliothèque d'éducation moderne » que publient les éditeurs Charavay, s'est grossie d'un volume nouveau, les *Morceaux choisis de Mirabeau*, avec préface, notices et notes, par M. E. D. Milliet. (In-8°. 208 pp. 1 fr. 50). Le volume renferme quelques gravures qui intéresseront les élèves; il comprend deux parties : les *œuvres diverses* et les *discours politiques ;* il se termine par le récit des derniers moments de Mirabeau (Cabanis) et par les jugements de Thiers, Louis Blanc, Michelet, Lamartine et Victor Hugo sur le grand orateur. M. Milliet ignore peut-être qu'un Allemand, M. H. Fritsche, directeur du gymnase de Grünberg, a fait paraître en 1878, dans la collection Weidmann, un recueil à peu près semblable au sien ; mais

---

1. Voy. notamment Cat. Didot, 1879, nos 450 et 457.
2. C'est pour les frères *Richard* que Mathieu Cherchelé a imprimé le *Manuel royal* de Jehan Brèche, que nous avons cité ci-dessus.
3. *Une Association d'imprimeurs et de libraires parisiens*, p. 42.

ce recueil ne comprend que les discours de Mirabeau (*Ausgewæhlte Reden Mirabeau's*, trois petits volumes in-8°, chacun de 130 pages).

— La Société asiatique a célébré, le 30 juin dernier, son 60e anniversaire. M. Ernest Renan, dans son rapport annuel, a énuméré les travaux de l'année et constaté les progrès accomplis, en France, par les études orientales. M. E. Senart a donné ensuite lecture d'un mémoire sur *les origines du théâtre indien*. Il s'est surtout attaché à indiquer la place que le drame occupe dans le mouvement littéraire de l'Inde, et, sans nier entièrement l'influence grecque, il a revendiqué pour le théâtre indien une part d'originalité plus grande que certains savants allemands ne paraissent disposés à lui reconnaître. — Le bureau de la Société asiatique est ainsi composé : Président honoraire : M. Barthélemy Saint-Hilaire. Président : M. A. Regnier. Vice-présidents : MM. Defrémery et Barbier de Meynard. Secrétaire : M. Ernest Renan. Secrétaire-adjoint : M. Stanislas Guyard.

— M. J. B. Mispoulet, avocat à la cour d'appel, docteur en droit, ancien élève de l'Ecole des Hautes Etudes, vient de publier le premier volume d'un ouvrage intitulé *Les institutions politiques des Romains ou exposé historique des règles de la constitution de l'administration romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Justinien*. Ce premier volume (Paris, Pedone-Lauriel. In-8°, xi et 390 p.) a pour titre *La constitution* et renferme quatorze chapitres; [Les origines] *Institutions primitives ; — La constitution royale jusqu'au règne de Servius Tullius ; — La constitution servienne ;* — [La République] *Caractère du gouvernement consulaire. — Des magistratures en général ; — De chaque magistrature en particulier ; — Le sénat ; — Les comices ;* — [Du règne d'Auguste à celui de Dioclétien] *La constitution impériale ; — Les anciens pouvoirs de la République, magistratures, comices, sénat ; — Attributions respectives des pouvoirs publics ; — Des nouvelles fonctions créées sous l'empire* ; — [Du règne de Dioclétien à celui de Justinien] *Le pouvoir impérial, les fonctionnaires ; — Les anciens pouvoirs.*. Un de nos collaborateurs rendra plus amplement compte de ce volume.

— Le tome premier du grand ouvrage de M. Madvig sur l'Etat romain, — ouvrage dont la *Revue critique* rendra compte très prochainement — vient de paraître dans une traduction française due à M. Charles Morel *(L'état romain, sa constitution et son administration, par J. M. Madvig, traduit par Ch. Morel. Tome premier.* Paris, F. Vieweg. In-8°, ix et 296 p.) « C'est d'après le texte allemand, dit M. Ch. Morel dans son avant-propos, que cette traduction a été faite, mais comme ce texte est malheureusement assez fautif et diffus, j'ai eu recours à l'édition danoise, surtout pour contrôler les renvois et les citations... je crois avoir rempli scrupuleusement ma tâche en m'appliquant à rendre toujours la pensée originale avec toute l'exactitude que comporte la diversité des langues. Je me suis efforcé de couper les périodes trop longues, farcies de relatifs et de corrélatifs. Dans l'original, les renvois, les citations et souvent des explications d'une certaine étendue étaient intercalés dans le texte même, entre parenthèses, empêchant de suivre le texte général, tandis que d'autres remarques étaient placées au bas des pages. Jamais le public français n'eût admis une disposition pareille ; j'ai donc dû rejeter en notes tous ces renvois et n'ai laissé, dans le texte, entre parenthèses, que les termes techniques latins et grecs et certaines définitions importantes; parfois j'ai fait passer des notes dans le texte, certaines observations qui me paraissaient pouvoir se fondre dans l'exposé général. Je me suis permis d'ajouter de mon chef, entre crochets, quelques brèves annotations destinées soit à faire mieux comprendre la pensée de l'auteur, soit à relever de légères erreurs de détail qu'il me paraissait impossible de ne pas rectifier. »

— M. Henri Chevreul poursuit la publication de ses *Pièces sur la Ligue en Bour-*

gogne. Le nouveau volume qu'il vient de publier (Martin, petit in-8°, XI et 70 p.) renferme : 1° Vie et faits héroïques du mareschal d'Aumont, avec la quenouille des dames d'Autun (1591); 2° La prinse de la ville d'Autun par le mareschal de Biron (1595); 3° Réduction de la ville et du château de Beaune, le 5 février (1595) par Lemaidon; 4° Discours sur le combat de Fontaine-Françoise (1595); 5° Lettre du roy à MM. du Parlement et de la Cour des comptes (1595).

— M. E. Ducéré a fait tirer à part (bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, 2e série, tome X. Bayonne, Hourquet. In-8°, 169 p.) une étude sur l'*armée des Pyrénées occidentales, éclaircissements historiques sur les campagnes de 1793, 1794, 1795*.

— M. F. Hervé-Bazin, professeur à l'Université catholique d'Angers, a publié les *Mémoires et récits de François Chéron*, son grand-père (Tardieu, in-12°, VIII et 280 p., 3 fr. 50) Chéron, né en 1764, et mort en 1827, fut toute sa vie un royaliste; membre du conseil secret de Louis XVI au 10 août, emprisonné par la Convention et sauvé de la mort par le 9 thermidor, combattant du 13 vendémiaire, il attaqua le Directoire dans un journal, *la Défense*, qui fut supprimé au 18 fructidor. Sous la Restauration, de 1818 à 1825, Chéron fut commissaire du roi près le Théâtre-Français; aussi connut-il les principaux écrivains de l'époque, et l'on trouvera dans ses Mémoires un certain nombre de lettres inédites de Nodier, Ancelot, Andrieux, Quatremère de Quincy, Parceval-Grandmaison, Victor Hugo, etc.

— L'imprimerie nouvelle de Pithiviers va réimprimer à petit nombre, avec notes explicatives (deux vol. in-8°, 30 fr.) l'*Histoire générale des pays du Gastinois, Senonois et Hurpois*, de dom Guillaume Morin.

— Un *Traité du blason* en deux volumes in-4°, ornés de plus de 300 blasons coloriés, doit paraître prochainement; l'auteur est M. le comte Amédée de Foras, déjà connu par un *Armorial de la Savoie*.

— L'Académie des sciences morales et politiques a, dans sa séance du 17 juin, décerné le prix du budget (*Histoire du pouvoir royal et des institutions françaises sous les premiers Capétiens jusqu'à Philippe-Auguste*) à M. Achille Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Ce prix, dont la valeur a été doublée, est de 3,000 fr. — L'autre prix du budget (*Les origines et les caractères de la chevalerie et de la littérature chevaleresque*), n'a pas été décerné; le concours est prorogé pour 1884. — La question suivante : « *Examiner quels furent les caractères distinctifs de la politique de Charles V, par quels moyens ce prince sut reconstituer la puissance royale et faire respecter son autorité sans recourir aux procédés de gouvernement qui étaient en usage sous ses prédécesseurs et qui se renouvelèrent après lui* » est mise au concours pour l'année 1885 (terme de rigueur, 31 décembre 1884).

— L'Ecole libre des sciences politiques met tous les ans au concours entre ses anciens élèves diplômés une bourse de 4,000 fr. destinée à défrayer un voyage d'études à l'étranger. Le lauréat du dernier concours, qui a eu lieu le 24 juin, est M. Bedout, attaché au ministère des affaires étrangères; le travail couronné a pour titre « *La jurisprudence des cours d'amirauté anglaise pendant la révolution et le premier empire* ».

— La *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine* paraîtra désormais une fois par mois, et non plus deux fois; la livraison sera augmentée d'une ou deux feuilles; le prix sera abaissé (12 fr. 50 au lieu de 25 fr.).

ALLEMAGNE. — La première moitié des mémoires et communications lus au cinquième congrès des Orientalistes (Berlin, septembre 1881), vient d'être distribuée. Ce volume contient les travaux de la section sémitique et de la section africaine. Nous y remarquons un article de M. Dieterici sur *La prétendue théologie*

d'Aristote chez les Arabes; une notice de M. Golénischeff sur le travail de M. Stassof intitulé : « Remarques sur les *Rous* d'Ibn Fadhlân et d'autres auteurs arabes »; une étude de M. Spitta sur *La géographie de Ptolémée chez les Arabes;* un rapport de M. Guillen Robles, sur l'*Etat actuel des études arabes en Espagne.* Suivent plusieurs travaux signés Ethé, Christ. Ginsburg, A. Merx, Sp. Papageorgios et Emil Kautzsch, et intitulés respectivement : *Les tensons persans ; Les* Alephs *marqués du* daguesch, *dans le ms. de Karlsruhe; Remarques sur la vocalisation des Targums*; *Hymnes remarquables en usage dans les synagogues de Corfou*; *Une inscription énigmatique du Nord de l'Afrique.* M. Oppert expose ensuite les résultats des fouilles de M. de Sarzec en Chaldée. M. Paul Haupt publie une esquisse de la langue suméro-accadienne. M. Kessler cherche les origines du gnosticisme dans l'antique religion babylonienne. M. Sayce annonce qu'il prépare un mémoire étendu sur les inscriptions en langue inconnue du lac de Van : « Depuis plusieurs années, dit-il, j'étudiais les inscriptions cunéiformes de Van dans « l'intention de les déchiffrer quand une brillante découverte de M. Stanislas « Guyard vint répandre des flots de lumière sur une partie de ces inscriptions et « m'encouragea à continuer mes recherches, qui ont eu pour résultat, je crois, une « complète interprétation de ces textes intéressants. La découverte de M. Guyard « consiste en ce qu'il a reconnu qu'une formule revenant fréquemment avec plus ou « moins de variantes à la fin de ces inscriptions est une formule imprécatoire ana- « logue à celle qui termine ordinairement les documents assyriens ». Après l'article de M. Sayce, le P. Strassmaier publie une longue série d'anciens contrats babyloniens provenant de Warka. La section africaine est remplie par les travaux suivants : Naville, *L'édition thébaine du Livre des Morts ;* Maspero, *Sur la cachette découverte à Dér-el-Baharî en juillet 1881* ; Brugsch, *L'ancien Tableau des Peuples en égyptien* ; Révillout, *Les monnaies égyptiennes;* Lieblein, *Sur des textes égyptiens datés;* Golénischef, *Sur un ancien compte égyptien* (rappelant certains récits de l'Odyssée et des voyages de Sindibâd le marin) ; Cust, *Etat de la science sur les langues de l'Afrique.*

— Les *Historische Studien* publiées à la librairie Veit par les professeurs d'histoire de l'Université de Leipzig, MM. W. Arndt, C. von Noorden, etc., et leurs élèves, viennent de s'augmenter de deux fascicules nouveaux; le IIIe, dû à M. Rich. Müller, *Erzbischof Aribo von Mainz 1021-1031*, avec une introduction de M. R. Paul (In-8°, vi et 62 p. 1 mark 60), et le IVe, dû à M. Paul Meyer, *Die Fortsetzer Hermann's von Reichenau, ein Beitrag zur Quellengeschichte des XI. Jahrhunderts*, avec une introduction de M. C, von Noorden (in-8°, iii et 59 p. 1 mark 60).

— « L'université allemande de Dorpat à la lumière de l'histoire et du présent » *(Die deutsche Universitæt Dorpat im Lichte der Geschichte und der Gegenwart, eine historische Studie auf dem Gebiete œstlicher Culturkæmpfe),* tel est le titre d'un ouvrage dont la seconde édition vient de paraître à la librairie Brockhaus, de Leipzig; c'est, dit le prospectus, une « protestation énergique contre les actes de violence dont les slavophiles russes menacent le *Deutschthum* en Livonie et surtout l'Université de Dorpat ».

— M. Karl Weinhold, professeur à l'Université de Breslau, dirige une nouvelle collection d'études relatives aux langues et littératures germaniques; cette collection, qui porte le titre de *Germanistische Abhandlungen*, sera consacrée à des recherches littéraires et grammaticales, à des publications de textes, à des travaux sur l'histoire de la vie de la nation germanique à ses diverses époques; les fascicules de la collection paraîtront à intervalles indéterminés, chez l'éditeur W. Koebner, de Breslau. Les trois premiers fascicules des *Germanistische Abhandlungen* sont sur le point

d'être publiés; en voici les titres : I. *Beitræge zum Leben und Dichten Daniel Caspers von Lohenstein*, par M. Conrad Müller; II. *Der Mantel, Stück eines græsseren Gedichtes Heinrichs vom Türlein*, par M. Otto Warnatsch; III. *Untersuchungen über die Wortstellung im Althochdeutschen*, par M. Joseph Starker.

— La « Société de philologie allemande », de Berlin, publie, tous les ans, depuis 1879, à la librairie Calvary, une revue bibliographique des ouvrages relatifs à la philologie germanique. *(Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie)*. Le troisième volume, consacré à l'année 1881, vient de paraître.

— Il vient de paraître à la librairie Grieben (L. Fernau) à Leipzig, la treizième édition du Dictionnaire des synonymes de la langue allemande d'Eberhard *(Johann August Ebehard's synonymisches Handwœrterbuch der deutschen Sprache)*. La douzième édition avait paru par les soins de Frédéric Ruckert; la treizième est publiée, avec de nombreux remaniements, par MM. Otto Lyon et F. Wilbrandt.

— La *Société philosophique* de Berlin, fondée en 1842, publiait depuis l'année 1875 dans des fascicules paraissant à époques indéterminées, ses mémoires destinés au grand public; elle a publié ainsi jusqu'au commencement de cette année vingt-deux fascicules ou *Hefte*. Elle fera désormais paraître ses travaux sous le titre de *Philosophische Vortræge* et s'efforcera de leur donner une forme plus accessible au public; d'ailleurs elle ne publiera dans cette nouvelle série que des études relatives aux questions d'un intérêt général. Il paraîtra à peu près six fascicules par an; les deux premiers seront, l'un, de M. Frederichs, *über das realistische Princip der Autoritæt als der Grundlage des Rechts und der Moral*, et l'autre de M. Michelet, *über die Philosophie von Herbert Spencer*. Chaque fascicule coûtera 1 mark 20 (à Halle, chez C. E. M. Pfeffer [R. Stricker).

— La Faculté de théologie de l'Université de Gœttingue a mis au concours, pour l'année 1883, le sujet suivant : *Justus Gesenius und seine Verdienste um die hannoversche Landeskirche;* les travaux doivent être remis avant le 1er janvier de l'année prochaine.

— Le ministère prussien de l'instruction publique a donné, en date du 27 mai 1882, un nouveau règlement des examens de sortie des gymnases. Ces examens équivalent à un baccalauréat double, à la fois ès-lettres et ès-sciences; toutefois on n'y demande pas de chimie. Matières de l'examen écrit : composition allemande, 5 heures; latine, 5 heures; thème latin, 2 heures; version grecque, 3 heures; composition mathématique, 5 heures; celle-ci comprend quatre problèmes (planimétrie, stéréométrie, trigonométrie, algèbre) dont l'un est en même temps un problème de physique; on admet les dictionnaires grec, latin, et la table de logarithmes. Matières de l'examen oral : enseignement religieux, grec, latin, français, histoire et géographie, mathématiques. Matières facultatives : hébreu (version et interrogation); dans certaines villes, polonais (thème) [1]. — Droits : 30 mark (fr. 37 50). Séries : dix candidats au plus à la fois. Point de dispenses d'âge; nul élève absolument ne peut se présenter avant la classe *Oberprima*. En cas d'examen écrit excellent, dispense de l'examen oral (seulement à l'unanimité des voix). En cas de majorité de mauvaises notes, on ne peut déconseiller à l'élève l'examen oral; on l'en exclut, si déjà l'autorité scolaire lui avait déconseillé l'examen écrit. Un candidat refusé ne peut se représenter que deux fois. — La commission d'examen siège dans l'établissement. Ses membres sont les maîtres de la plus haute classe et le directeur. Son président

1. Les candidats qui ont reçu l'instruction à domicile font, par surcroît, un thème grec et un thème français, et sont interrogés en littérature allemande et en physique.

est le commissaire du roi, c'est-à-dire en général celui des membres du conseil scolaire provincial à qui l'établissement ressortit en fait (en tout cas, il est désigné par ce conseil provincial). Le commissaire du roi est armé de pouvoirs à peu près discrétionnaires. — Le règlement s'écarte des prescriptions de 1856 pour revenir à celles de 1834. En matière religieuse, il rétablit à côté du dogme l'histoire ecclésiastique. En allemand, à côté de la grammaire il fait de nouveau mention expresse de la littérature. En latin, il mentionne de nouveau la métrique; il permet de nouveau le dictionnaire latin-allemand, tout en continuant d'exclure l'allemand-latin. En grec, il remet la version à la place du thème de règles. Dans l'interrogation d'histoire, il supprime une innovation de 1836, la narration suivie. — Le thème français, jusqu'ici exigé, est remplacé par l'interrogation orale.

ANGLETERRE. — Les manuscrits judéo-persans récemment acquis par M. Neubauer et dont M. James Darmesteter a parlé dans le n° 23 de la *Revue critique*, ont été achetés par le British Museum.

— Le prochain volume (le XIVe) de l'*Encyclopaedia britannica* renfermera, entre autres articles importants : *Keats* et *Landor*, de M. Swinburne; *Kurdistan*, de sir H. C. Rawlinson; *La Fontaine*, de M. George Saintsbury; *Landlord and tenant*, de M. E. Robertson; *Latin language*, de M. Wilkins; *Latium*, de M. Bunbury; *Lebanon*, de M. Socin; *Leonardo*, de M. Sidney Colvin; *Leopardi*, de M. Garnett; *Lessing*, de M. James Sime; *Levites*, de M. Robertson Smith; *Locke*, de M. Fraser; *London*, de MM. Henderson et Wheatley.

— Un comité dont font partie l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Durham, le doyen de Westminster, etc., s'est formé pour aider à l'achèvement des fouilles entreprises à Ephèse sur l'emplacement du temple de Diane sous la direction de M. J. T. Wood.

— Les deux prochains volumes de la collection des « English men of letters » seront : *Swift*, de M. Leslie Stephen et *Sterne*, de M. H. D. Traill.

— M. Furnivall termine pour la New Shakspere Society l'édition de la seconde partie de l'*Anatomie of abuses* de Phillip Stubbes.

— On annonce la prochaine publication du *Journal* que tint M. Nassau W. Senior durant son séjour en Egypte dans l'hiver et au printemps de l'année 1855-1856.

— M. Eirikr Magnusson, de Cambridge, vient de terminer son édition de la *Saga of Thomas à Becket*, qui sera publiée dans les « Rolls Series ».

— Le Rev. W. Forbes Leith, de la Compagnie de Jésus, doit faire paraître dans quelque temps un travail sur les Ecossais au service de France (*The scots men-at-arms in the service of France*).

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 12 juillet.

M. Ulysse Robert lit une note sur une commande de vitraux pour l'église de Loheac en Bretagne, faite en 1494 par Thomas de Riou, argentier d'Anne de Bretagne, à un peintre verrier de Paris nommé Amé Pierre. Ces vitraux, au nombre de 13, à deux meneaux, devaient représenter « 78 histoires de la généalogie de Mme Saincte Anne »; le prix convenu, pour l'exécution et la pose, était de 300 livres tournois.

M. Prost communique la découverte, faite au Sablon près de Metz, d'un édifice romain octogone et de deux cippes dédiés à une déesse précédemment inconnue, Scovellauna.

M. Héron de Villefosse signale la trouvaille faite par M. A. Farges à Khenchela (province de Constantine), d'un plomb portant la légende *Genio Tus-dritanoru*(m) « au génie des habitants de Thysdrus » (Aujourd'hui El-Djem). Il informe ensuite la Société que des travaux sont en cours d'exécution au Louvre, sous la direction de M. Edmond Guillaume pour placer la Victoire montée sur la proue de galère qui lui servait de base, en haut du nouvel escalier de M. Lefuel. Des lettres d'appareil ont été découvertes sur les blocs dont la base était composée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juillet 1882.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport trimestriel sur les travaux de l'Académie. Ce rapport sera imprimé.

M. Ch. Nisard continue la lecture de son mémoire sur *l'état incertain et précaire de la propriété littéraire vers le milieu du* XVe *siècle.*

M. Le Blant lit un mémoire intitulé : *Les chrétiens dans la société païenne aux premiers âges de l'Eglise.* Après avoir rappelé qu'en théorie le christianisme ordonnait à ses adeptes de s'isoler de la société païenne, de s'abstenir de tout commerce, de toutes relations d'affaires ou d'amitié avec les païens, de ne pas prendre part à leurs assemblées ou cérémonies, M. Le Blant s'attache à montrer que ces prescriptions rigoureuses n'ont jamais été exécutées ni pu être exécutées à la lettre, que les chrétiens qui vécurent ainsi à part et s'abstinrent de toutes relations interdites avec les païens furent le petit nombre, qu'en général les chrétiens vécurent mêlés à la société païenne et de la même vie que les païens. Aussi Tertullien se plaint-il de ces relations, qui lui semblent un abandon de la foi. Il dénonce, par exemple, avec indignation le stratagème de quelques chrétiens, qui, obligés pour passer un contrat dans les formes de prêter un serment au nom des dieux, juraient par écrit, disant que la loi chrétienne n'avait défendu que de prêter des serments, mais non d'en écrire. Le même auteur réprouve les chrétiens qui acceptaient des fonctions publiques. Il dit qu'il n'y verrait pas de mal, si l'on pouvait exercer ces fonctions sans offrir ni faire offrir des sacrifices, sans pourvoir à l'entretien des temples, sans consacrer son argent ou l'argent public aux besoins du culte païen ; mais tout cela lui paraît impossible. Or, il est certain qu'en fait les chrétiens acceptaient souvent des fonctions municipales (que d'ailleurs ils n'étaient pas toujours libres de refuser) ; on en a de nombreux exemples. On sait aussi qu'il y a eu dans les légions nombre de soldats chrétiens ; or, les soldats ne pouvaient se dispenser de concourir ou au moins d'assister, dans bien des cas, aux cérémonies du paganisme. Il faut donc croire que les chrétiens du premier âge ont admis bien des compromis de conscience, des accommodements avec la discipline rigoureuse de l'antique Eglise, et que celle-ci n'a jamais été obéie à la lettre.

M. Halévy continue sa lecture sur la prétendue langue sumérienne ou accadienne, à propos des monuments de Chaldée découverts par M. de Sarzec. Pour expliquer ce qu'il entend par cette sorte d'écriture idéographique et conventionnelle, qu'il veut voir (au lieu d'une langue distincte) dans les inscriptions dites sumériennes, il cite des exemples d'écriture analogue employés dans d'autres pays. La numération écrite, par exemple, est une écriture idéographique, par laquelle on représente des mots de la langue parlée sans en figurer la prononciation. La syntaxe du sumérien, a-t-on dit, est quelquefois différente de celle de l'assyrien ; mais de même la construction des nombres écrits en chiffres est différente de celle des nombres parlés, et cependant les uns représentent les autres. Ainsi nous écrivons 13, c'est-à-dire, d'après les lois de la numération écrite, *dix et trois*, et nous prononçons *treize*, qui, étymologiquement, signifie *trois et dix*. Le Talmud, d'autre part, témoigne de l'emploi d'une langue conventionnelle, d'une sorte d'argot scolastique, à l'usage des docteurs juifs, qui ressemble à l'assyrien hiératique des textes pseudo-sumériens. On trouve même dans l'Ancien-Testament des traces de ce langage artificiel.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 7 Août — 1882

Sommaire : 156. Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité. — 157. Madvig, La constitution et l'administration de l'empire romain.— 158. Godefroy. Dictionnaire de l'ancienne langue française. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

156. — **Histoire de l'Art dans l'antiquité,** par MM. Georges Perrot et Charles Chipiez. Tome Ier, l'Egypte. Grand in 8° de LXXVI-879 pages; 14 planches et 591 figures. Paris, Hachette, 1882.

Le grand ouvrage dont nous signalons aujourd'hui le premier volume aura ce mérite, entre plusieurs autres, de paraître à son heure. Il y a vingt ans encore, il eût été trop tôt pour l'entreprendre. Si le *Manuel* d'Otfried Müller, excellent en son temps, ne suffit plus aujourd'hui, c'est qu'il a été composé avant les découvertes qui nous ont révélé l'art oriental. Le sol de l'Egypte, de l'Assyrie, de l'Asie Antérieure, de la Grèce elle-même, réserve sans doute aux futurs explorateurs plus d'une surprise, qui pourra modifier les idées et les théories actuellement en cours. Cependant, on connaît un assez grand nombre de monuments de provenances et d'époques diverses, assez de résultats importants sont désormais acquis à la science, pour qu'on puisse aujourd'hui, sans courir le risque d'erreurs capitales, essayer de retracer l'histoire générale de l'art dans l'antiquité. Cette histoire n'a encore été traitée par personne d'une façon complète. En Allemagne, le Manuel de Kügler revu par Lübke, l'histoire plus développée des *Arts plastiques* de Carl Schnaase, n'accordent pas à l'antiquité la place qu'elle mérite. Bernhard Stark, qui avait entrepris de refaire, sur un plan nouveau, le travail d'Otfried Müller, arrêté par la mort, ne nous a laissé qu'une Introduction [1]. On peut dire que l'art grec lui-même a été étudié plutôt par parties que dans son ensemble. Nous possédons une bonne histoire de la sculpture grecque, celle d'Overbeck; nous ne possédons pas d'histoire complète de l'art grec [2]. Pour la Grèce, comme pour l'antiquité tout entière, l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez comblera donc une lacune. Le cadre en est nettement déterminé. De ce cadre sont exclus, pour de fort bonnes

1. On sait que cette introduction a été publiée sous le titre de *Systematik und Geschichte der Archaeologie der Kunst* (Leipzig, Engelmann, 1880). Cf. *Revue critique* 1879, n° 24, art. 111.

2. Nous n'oublions pas l'ouvrage de H. Brunn, *Geschichte der griechischen Künstler*, mais cet ouvrage, d'ailleurs si important, est plutôt, comme l'indique son titre, une histoire des artistes qu'une histoire de l'art lui-même.

raisons, l'art préhistorique et celui de l'extrême Orient. L'antiquité dont il y est question, c'est, outre l'antiquité classique proprement dite, celle qui a été en rapport direct ou indirect avec la Grèce. La Grèce formera donc « comme le centre et le cœur » de l'ouvrage. Ce que les auteurs se sont proposé, c'est avant tout d'écrire une histoire de l'art hellénique, mais une histoire de l'art hellénique qui a pour introduction nécessaire l'étude de l'art chez les peuples de l'Orient, pour épilogue non moins nécessaire, l'étude de l'art des peuples italiotes. Tel est, dans sa simplicité et dans son unité, le plan général de l'œuvre. Pour l'exécution de ce plan, M. P. a jugé bon de s'adjoindre un collaborateur. Si l'on songe que ce collaborateur est M. Chipiez [1], on estimera que cette association ne peut avoir que d'heureux résultats. D'une part, en effet, la division du travail permet d'espérer l'achèvement relativement prompt de l'ouvrage; de l'autre, on peut être assuré qu'aucune question technique n'aura été négligée, que l'architecture trop souvent sacrifiée, et pour cause, par les archéologues, occupera dans l'ensemble de cette histoire la place qui lui appartient, que tous les soins possibles seront donnés à la reproduction fidèle des monuments et à la bonne exécution des figures.

Ce premier volume est consacré à l'histoire de l'art en Egypte. Quelques personnes eussent peut-être souhaité que cette histoire fût écrite par un égyptologue. Notre avis est qu'il ne faut pas se montrer sur ce point plus exigeant que les égyptologues eux-mêmes qui déjà se sont prononcés. G. Ebers, tout en formulant quelques objections de détail, s'est plu à reconnaître hautement [2] l'exactitude générale des informations recueillies par M. P., et leur parfait accord avec l'état actuel de la science. Il y a, dans un pareil témoignage, de quoi rassurer toutes les inquiétudes. On s'aperçoit bien vite d'ailleurs de la prudence qui a présidé à ces informations. Il est telles parties du sujet où il eût été périlleux de viser à l'originalité. M. P. s'est donc plusieurs fois borné à se faire le rapporteur des travaux et des opinions des savants spéciaux. L'exposition des idées des Egyptiens sur l'autre vie — idées sans lesquelles on ne peut comprendre l'architecture funéraire — est en partie empruntée à M. Maspero [3]. La description du *mastaba,* ou de la plus ancienne tombe privée de l'Ancien Empire, est donnée presque textuellement d'après Mariette, qui a ouvert le plus grand nombre de ces sépultures. On trouve ainsi, méthodiquement groupés et mis en œuvre, les renseignements les plus sûrs, puisés aux meilleures sources.

1. M. C. est l'auteur d'une *Histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs*, couronnée, en 1877, par l'Académie des Inscriptions (Cf. *Rev. critique,* 1876, II, p. 374). Aux Salons de 1878 et de 1879, les connaisseurs ont remarqué ses *Essais de restauration d'un temple grec hypaethre et des tours à étages de la Chaldée.*

2. Dans le *Centralblatt,* n° du 4 mars 1882.

3. M. P. nous avertit qu'il a beaucoup consulté et beaucoup fait causer M. Maspero, avant son départ pour le Caire.

Ce n'est pas une histoire complète de l'art égyptien, depuis ses origines jusqu'à sa décadence, que les auteurs ont prétendu écrire. La série des monuments qu'ils ont voulu étudier s'arrête à la conquête perse, c'est à dire au moment où l'art égyptien a accompli son évolution et épuisé sa force créatrice. A quoi bon parler longuement d'un art qui désormais se répète et se copie lui-même? S'il est à peine question des monuments de l'Egypte ptolémaïque, en revanche une place très large est faite à ceux de l'Ancien Empire. Personne ne se plaindra de cette heureuse disproportion. L'art de l'Ancien Empire, cet art antérieur au règne des conventions, qui a créé les types et façonné les moules dont se serviront les âges suivants, est de tous à la fois le plus intéressant et le moins connu. Les monuments qu'on en peut voir à Paris ou à Berlin sont fort peu nombreux; c'est en Egypte qu'il faut aller les étudier. Mais combien de personnes vont à Boulaq? Il faut donc remercier MM. P. et C. du soin qu'ils ont pris de décrire, après les avoir fait dessiner, les figures les plus remarquables qui sont sorties de la nécropole de Memphis. La simple vue de ces figures fera tomber bien des préjugés. Regardez le *Scribe accroupi* du Louvre (pl. x) et le *cheikh-el-beled* (fig. 7) du musée de Boulaq. Si vous croyiez encore à la raideur hiératique de l'art égyptien, vous n'y croirez plus.

L'histoire de l'architecture occupe plus de cinq cents pages, c'est-à-dire les deux tiers du volume. C'est que l'architecture est en Egypte l'art par excellence, dont la sculpture et la peinture ne sont que les humbles servantes. Si le sculpteur travaille, c'est pour l'architecture. Les images qu'a créées son ciseau ne sont point faites pour le regard des vivants : enfermées dans l'épaisseur du massif de la tombe, dans le *serdab* muré pour l'éternité, elles sont uniquement destinées à remplir un office religieux dans l'ensemble du monument construit et ordonné par l'architecte. De même la peinture, qui d'ordinaire se borne à orner de ses tons vifs les parois du monument ou à compléter l'effet du modelé dans les statues et les bas-reliefs, la peinture n'est point, en Egypte, un art indépendant. On ne s'étonnera donc pas du large développement que M. P., grâce à la collaboration, ici très spéciale et très active, de M. C., a donné à l'histoire de l'architecture. La matière, d'ailleurs, est tellement riche, qu'il était impossible de l'épuiser. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce chapitre une description détaillée de tous les grands monuments de l'Egypte. Les touristes, après l'avoir lu, auront encore besoin des Guides d'Isambert et de Baedeker; les architectes qui désireraient avoir les cotes des pyramides de Gizeh, ne seront point dispensés de recourir à Vyse et à Perring; d'une façon générale, toute personne qui sera curieuse d'étudier le détail de ces questions, devra consulter le grand ouvrage de Lepsius et celui de Prisse d'Avennes. Cette histoire de l'architecture égyptienne se propose autre chose que d'être complète : elle vise surtout à présenter au lecteur des résultats généraux; elle veut lui faire comprendre, par des exemples caractéristiques, ce qu'ont été, aux dif-

férentes époques, les deux monuments essentiels de l'Egypte : le tombeau et le temple.

Le chapitre sur l'architecture funéraire sera lu par tout le monde avec un grand intérêt : d'abord, parce qu'il n'exige, pour être compris, presque aucune connaissance technique ; ensuite, parce que la construction, si originale, de la tombe égyptienne, est éclairée d'une vive lumière par l'exposition des idées particulières aux Egyptiens sur l'existence des âmes après la mort. Ici encore, plus d'une idée fausse devra céder devant la réalité des faits. S'il y a dans le tombeau égyptien, sous le Moyen Empire comme sous l'Ancien et le Nouveau, des éléments toujours identiques (le puits et le caveau), rien de plus varié que les dispositions prises par les architectes, suivant les temps, suivant aussi la matière qu'ils emploient ou le roc qu'ils attaquent. Quant aux pyramides, il n'y en a pas deux qui se ressemblent exactement. La pyramide méridionale de Dachour, dont l'inclinaison change vers le milieu de sa hauteur, la pyramide à degrés de Sakkarah démontrent jusqu'à l'évidence que tous ces monuments « ne sont pas des épreuves d'un même modèle coulées dans des moules de différentes grandeurs. » Il faut donc se garder de prononcer le mot d'uniformité à propos de la tombe privée ou de la tombe royale égyptienne. Ce mot serait contraire à la vérité des choses.— Dans ce chapitre si intéressant, il n'est qu'un point où l'esprit du lecteur reste dans le doute : c'est au sujet de la construction des pyramides. Le système qui considère toute pyramide de grande dimension comme ayant pour noyau une pyramide plus petite, et comme formée par la superposition de plusieurs enveloppes pyramidales, système qui paraît être en faveur en Allemagne, est discuté ici et contesté. Les objections qui y sont faites paraissent très fortes; mais rien n'y est substitué [1]. Les auteurs laissent bien entendre que les tombes royales n'ont pas été toutes construites d'après un système unique, mais ils oublient de nous dire quels étaient ces systèmes différents. S'il y a là une difficulté qui ne soit pas encore résolue, peut-être eût-il mieux valu ne pas soulever la question que la laisser en suspens.

Il était plus facile de faire comprendre la tombe que le temple, qui est beaucoup moins simple. L'ordre adopté dans cette seconde étude est l'ordre même dans lequel les objets s'offraient aux regards des visiteurs. On trouvera donc décrits successivement les abords du monument (*dromos*, avenues de sphinx, etc.), puis les pylônes, puis le monument lui-même dans son ordonnance la plus générale. L'exemple choisi, pour rendre sensible cette ordonnance, est le temple de Khons à Karnak, qui a cet avantage d'être bien conservé et d'offrir réunis les traits principaux qui caractérisaient le temple égyptien. Les auteurs ne s'en tiennent point

---

1. On nous dit bien (p. 202) que la pyramide est née du tertre, qu'elle est le tertre *bâti*. Mais on ne voit pas quels étaient les procédés employés pour cette *bâtisse*.

cependant à cet exemple : ils entreprennent ensuite de nous expliquer, dans leur diversité et leur complication, les grands monuments de Thèbes. Les figures prêtent ici le concours le plus utile à la description. Nous sommes hors d'état d'apprécier la valeur des vues perspectives et des restaurations dues à M. C.; mais il nous sera permis de constater que, grâce à ces figures, la disposition des temples de Karnak, de Louqsor, du Ramesséum, est rendue aussi claire que possible, et qu'on ne peut avoir lu attentivement ce chapitre, sans en emporter une idée nette des caractères dominants du temple égyptien. Quelques pages seulement sont consacrées à l'architecture civile et militaire dont il est resté peu de traces; après quoi, on arrive à l'étude de la construction, à celle des ordres et à l'analyse des formes secondaires. On remarquera surtout les développements relatifs à la voûte, au pilier et à la colonne. Les origines de la colonne égyptienne ont déjà suscité plus d'une hypothèse. En général, on croit y reconnaître une copie de formes végétales : les colonnes à chapiteaux campaniformes seraient une imitation du papyrus et de sa panicule; les colonnes à chapiteaux dit lotiformes, une imitation du lotus. Une comparaison soigneuse des soit-disant modèles avec les prétendues copies montre qu'il entre dans ces rapprochements une part de fantaisie, et nous ne sommes point surpris que MM. P. et C. écartent cette hypothèse. Ils lui en substituent d'ailleurs une autre, voisine de celle-ci, mais plus modeste, en ce sens qu'elle ne prétend expliquer que le chapiteau tout seul et non la colonne, laquelle sans doute dérive simplement du pilier quadrangulaire. « Il est possible que, les jours de fêtes, on ait entouré de branchages et de fleurs les soutiens de bois et de pierre qui portaient le plafond des portiques... Par le bas et par le haut, lotus et papyrus venaient s'attacher au pilier qu'ils tapissaient. Les feuilles radicales traînaient à terre au pied du fût, tandis que les feuilles terminales et les fleurs s'étalaient en corbeilles sous l'architrave; elles élargissaient le chapiteau, quand il en existait un; elles suppléaient à son absence, lorsqu'il faisait défaut... Pourquoi l'architecte, quand il éprouva le désir d'embellir et d'orner sa colonne de pierre, ne se serait-il pas inspiré de ce décor [1] ? » La conjecture est assurément séduisante et ne manque pas de vraisemblance; mais n'est-il pas encore plus sage de dire que « dans les lointains de ce passé, entreprendre de suivre l'obscure genèse de chaque forme d'art, ce serait risquer de perdre bien du temps en conjectures douteuses ?» — Ce vaste chapitre de l'architecture, si instructif et si plein, ne nous paraît avoir qu'un léger défaut; c'est qu'il empiète parfois sur celui de la sculpture. Je sais bien que c'eût été donner une idée incomplète de la tombe et du temple que de passer sous silence les statues et les bas-reliefs qui y étaient enfermés; mais ne pouvait-on se borner à les indiquer et en réserver pour plus tard la description? Il est nécessaire, en effet, d'y revenir, de les rappeler au lecteur qui n'en a plus qu'un sou-

1. Pag. 584.

venir éloigné; ce qui entraîne, au chapitre de la sculpture, des redites ou des renvois peu commodes [1].

La part, même ainsi limitée, faite à la sculpture, est encore assez large pour en mettre en relief tous les caractères essentiels. Quant à la statuaire, il y avait à distinguer entre les statues privées, les effigies royales et les images divines. Les premières, sous l'Ancien Empire, sont de véritables portraits, saisissants d'expression et de réalité : Râ-Hotep et Nefert (planche IX) sont des personnages vivants. Dans cet art que l'on a cru longtemps un art de convention, la ressemblance individuelle, dès une haute antiquité, a été poursuivie et saisie par les artistes. Comment ne comprendrait-on pas mieux cette qualité de la statuaire de l'Ancien Empire, quand elle nous est présentée comme une conséquence des croyances funèbres des Egyptiens? Il fallait au *double,* au fantôme qui survit à la mort, un appui matériel, un corps de pierre qui remplaçât le corps de chair : ce corps nouveau devait reproduire fidèlement, minutieusement, tous les traits de son modèle; autrement, il n'eût pas rempli l'office qu'on attendait de lui. C'est à cette croyance que nous devons les chefs-d'œuvre de la sculpture égyptienne. Les effigies des rois, avant le règne des conventions, sont également des portraits. Les images de Chéphren sont très différentes de celles de ses successeurs, et Aménophis III ne ressemble guère à Aménophis IV. Il faut aller voir au Louvre ce triste personnage [2] pour comprendre comment la fidélité de l'imitation devait être une loi qui s'imposait aux artistes. Mais cette fidélité, il n'était pas toujours facile d'y atteindre : beaucoup de ces statues royales devaient, en effet, être taillées dans le granit, dans le basalte ou dans la diorite. Après M. Soldi [3], MM. P. et C. ont montré comment l'emploi des roches dures et l'imperfection des outils ont été pour la statuaire égyptienne des causes nécessaires d'infériorité. Ils nous expliquent également les raisons diverses qui ont fait que les images divines ont moins bien inspiré les artistes égyptiens que les portraits privés et les effigies des rois. Une de ces raisons, c'est l'usage adopté de mêler, dans les représentations des dieux, les formes animales aux formes humaines. Généralement, on explique ce fait en disant que les caractères spécifiques de l'animal étaient un procédé commode pour distinguer les uns des autres les personnages multiples du panthéon égyptien. M. P. en cherche, plus justement, la raison dans ce culte fétichiste des animaux qui a dû être la plus ancienne religion de l'Egypte où il a toujours eu de profondes racines dans les croyances populaires.

---

1. Pages 698-699, on ne trouve pas moins de seize renvois à des figures déjà données et précédemment décrites. On eût aimé d'en avoir ici quelques-unes en regard du texte.

2. Cf. la notice consacrée par M. Maspero à la statuette d'Aménophis IV, dans la 3e livraison des *Monuments de l'art antique* publiés sous la direction de M. Rayet.

3. La *Sculpture égyptienne* (Paris, Leroux, 1876). Cf. *Rev. critique*, nº du 4 novembre 1876.

En Egypte, le peintre n'est qu'un artisan chargé d'étendre la couleur par tons entiers et plats, dans le champ que lui a tracé le dessinateur. La peinture égyptienne ne pouvait donc fournir matière à de longs développements. On s'étonnera cependant de ne pas trouver ici un plus grand nombre de planches en couleur. Les planches XIII et XIV, où l'on est revenu avec succès au procédé de l'*aqua tinta*, sont, il est vrai, deux brillants spécimens de l'ornementation polychrome de l'Ancien Empire. Mais, pour la figure, les planches font défaut. Cette lacune tient à un scrupule des auteurs qui, manquant d'études faites pour eux sur les originaux, n'ont pas voulu emprunter à Champollion, à Lepsius ou à Prisse des copies dont ils n'auraient pu garantir la complète fidélité. La raison est excellente, mais il est permis de regretter que les mêmes artistes qui ont relevé sur place les tons du tombeau de Phtah-Hotep, n'aient pas fait cela pour d'autres monuments.

Cette observation nous amène à dire quelques mots des gravures qui, dans ce livre, sont autre chose encore et mieux qu'un ornement. Les figures sont comme les documents d'une histoire de l'art : il importe avant tout que ces documents soient transcrits exactement. Les auteurs et les éditeurs n'ont épargné aucun soin pour cet objet. On trouvera dans ce premier volume un grand nombre de monuments inédits, qui ont été dessinés au musée de Boulaq par deux artistes envoyés tout exprès en Egypte; un autre artiste a été chargé de reproduire les monuments les plus importants du Louvre. Bien qu'il y ait dans ce volume plusieurs belles planches, il faut louer les auteurs d'avoir préféré au luxe qui éblouit l'exactitude qui instruit [1], à la magnificence la sincérité, qui est la première qualité de toute reproduction artistique. C'est à ce besoin d'exactitude que répondent les nombreuses gravures sur zinc et sur bois, placées en regard du texte qu'elles éclairent et qui en est, à son tour, le perpétuel commentaire. L'ensemble de cette illustration fait grand honneur à la direction générale de l'œuvre et aux artistes qui ont prêté leur concours à M. Chipiez. On s'assurera facilement de leur mérite, en comparant les figures qu'ils ont exécutées à celles qui, dans le bel ouvrage d'Ebers, représentent les mêmes monuments [2].

Sous tous les rapports, cette histoire de l'art égyptien est donc de nature à satisfaire la critique. Seuls, les esprits rigoureux y découvriront quelques longueurs [3]. Mais ce livre n'a pas été écrit uniquement pour

---

1. Pourquoi seulement la lithochromie a-t-elle donné une teinte uniforme au *Scribe accroupi* (pl. X) sans tenir compte du caleçon, qui se détache en blanc sur le brun roux du corps?

2. Comparez, par exemple, la statue de Chéphren (Perrot, p. 673; Ebers, I, p. 172 de la traduction française), le Scribe (Perrot, pl. X; Ebers, I, p. 153), le *cheik-el-beled* (Perrot, p. 11; Ebers, II, p. 51). Les gravures de l'ouvrage d'Ebers, d'ailleurs si remarquable au point de vue pittoresque, sont poussées au noir d'une façon désagréable.

3. Ces longueurs, dont on ose à peine faire une critique, puisqu'elles se rattachent

eux. La plupart des lecteurs auxquels il s'adresse ne se plaindront pas, au contraire, de ces larges développements qui ont l'avantage de mettre les idées dans tout leur jour; ils ne résisteront pas à l'attrait de cette facile et lumineuse exposition, qui sait être précise quand il le faut, mais qui, le plus souvent, se déroule avec l'ampleur et l'abondance d'un fleuve puissant. Ce premier volume annonce et promet une œuvre capitale. Personne n'a été surpris d'apprendre qu'il paraît à Leipzig [1] une traduction allemande de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*. Le succès de l'ouvrage est désormais assuré à l'étranger. Ce succès devra être encore plus grand chez nous où, mieux que partout ailleurs, on apprécie les œuvres qui, à la solidité indiscutable de la science, joignent des qualités maîtresses d'ordre, de méthode et de goût, et qui sont douées, en outre, de ce charme souverain du style, qui semble n'être d'ailleurs que la parure indispensable d'une histoire de l'art. Tout le monde fera donc des vœux pour l'heureux et régulier achèvement de cette grande entreprise, destinée à servir avec éclat, en tout pays, les intérêts de la science.

P. Decharme.

---

157. — J.-N. Madvig. **Die Verfassung und Verwaltung des rœmischen Staats** (traduit du danois). Tome I, Leipzig, Teubner. 1881, in-8° de xiv-596 p. Prix : 12 mark.

On ne saurait parler du livre de M. Madvig qu'avec un sentiment de profond respect. C'est presque l'œuvre la plus considérable d'un des hommes de notre siècle qui ont le plus aimé et le mieux connu le monde romain. A l'âge de vingt ans, il promettait de consacrer à l'antiquité sa vie tout entière, et il a tenu parole : ni les devoirs de l'enseignement, ni de hautes fonctions administratives ne l'ont détourné un instant de ses chères études. Malade, âgé de quatre-vingts ans, aveugle, il les continue avec la même ardeur, la même tranquillité d'âme, aidé par ses enfants, qui sont pour lui des secrétaires admirables de dévouement.

M. M. a d'abord été, il est encore avant tout un philologue. Cependant, l'histoire des institutions romaines l'a attiré de très bonne heure. Son travail sur la condition des colonies [2] demeure le fondement de toute étude sur les origines du droit municipal romain. On connaît ses aperçus sur les constitutions politiques de l'antiquité [3]. Ces dernières années, il s'est occupé des institutions militaires de la république [4]. Enfin ses

---

à la manière propre de l'auteur, sont surtout sensibles dans les développements relatifs à la tombe du Nouvel Empire.

1. A la librairie Brockhaus.

2. *De jure et conditione coloniarum populi romani (Opuscula philologica*, I (1834), p. 208).

3. *Blick auf die Staatsverfassungen des Altertums*, 1840.

4. *Die Befehlshaber und das Avancement in dem rœmischen Heere (Kleine phil. Schr.*, Leipzig, 1875); *Remarques sur quelques officiers appelés* praefecti *dans les derniers temps de la rép. rom. (Revue de philologie*, 1878).

Opuscula philologica et ses *Emendationes Livianae* sont remplis d'observations sur des points de détail, qui ont un prix infini pour la connaissance de l'histoire. En publiant un manuel des institutions romaines, M. M. est donc sur un domaine qui lui appartient : son livre est le résumé de recherches et de réflexions continuées pendant cinquante ans de lectures sans relâche et de critique ininterrompue.

Il est visible toutefois que ce livre s'adresse plus particulièrement aux philologues. Il nous offre le tableau complet de l'administration romaine : mais ce tableau est avant tout destiné à faciliter l'intelligence des textes classiques, la lecture des historiens et des écrivains de l'antiquité. Ce livre n'est point né, dit l'auteur dans sa préface (p. IV), du désir conçu un beau jour d'écrire un traité sur la constitution de Rome : il a son origine dans la pratique assidue des littératures anciennes, dans le besoin de répandre un peu de lumière sur le monde qu'elles décrivent. Aussi, la partie essentielle de l'ouvrage est l'histoire politique de la Rome consulaire. M. M. ne traite la période monarchique que pendant le temps où les lettres conservent les vieilles traditions, où l'Etat maintient les formes républicaines. Pour tout ce qui concerne le troisième et le quatrième siècle, il ne nous donne qu'un résumé des plus rapides : car le monde antique, ses institutions comme sa littérature, finit après les Antonins (p. 528). Dès le IIIe siècle, nous sommes en présence de principes nouveaux, diamétralement opposés à ceux dont avait jusque-là vécu le droit romain. M. M. s'est fidèlement tenu en deçà des limites qu'il s'était tracées et qui convenaient si bien au but immédiat de son ouvrage. Il est permis de le regretter. Sans doute le monde où vécurent et écrivirent Ammien Marcellin, Symmaque, Claudien, s'éloigne étrangement de celui de César et de Tite-Live : mais il n'en diffère pas plus que le siècle d'Auguste ne diffère de la période royale et du temps des décemvirs ; c'est encore un monde romain, il y a encore une littérature romaine. Les consuls ne ressemblent guère à ceux de l'ancienne Rome, mais il n'y a dans les pouvoirs des uns et des autres qu'une différence de degré et non de nature : ils jouissent encore au IVe siècle de ce droit d'affranchir, de cette *juridiction volontaire,* qui avait été le privilège des magistratures suprêmes. Il y a encore, au temps de Théodose, des préteurs chargés à Rome de la nomination des tuteurs comme il y en avait sous les Antonins. Le caractère antique de toutes les magistratures, de tous les pouvoirs, se conserva toujours avec cette merveilleuse persistance qui fait que la tradition se continue encore à la fin du IVe siècle, qui fait que, malgré tout, de Romulus à Constantin, l'histoire romaine a son unité.

Si les préoccupations de M. M., si ses habitudes scientifiques l'ont amené à trop restreindre le cadre de son étude, à sacrifier quelques détails d'administration et de droit public, il faut dire que son livre leur doit d'être composé avec une méthode d'une irréprochable perfection. Avant tout, M. M. a voulu que son ouvrage fût le résumé de tout ce que la lecture des écrivains anciens nous autorise à affirmer sur la cons-

titution romaine. Il a cherché à concilier les écrivains qui se combattent, mais dont les témoignages ne sont pas contradictoires : ceux qu'il est impossible d'accorder, il les cite côte à côte, et refuse absolument de se prononcer. Bien des questions, dans le droit public romain, n'offrent pas de solution certaine, et peut-être même sont à jamais insolubles. M. M. ne comble jamais les lacunes à l'aide d'hypothèses. Il se borne à dire : Voilà ce que les écrivains nous apprennent : au-delà, nous ne savons rien. Peu de livres ont un pareil caractère de modestie et de sincérité.

M. M. fait un usage constant des inscriptions : il rend souvent hommage aux admirables efforts et aux merveilleux résultats de la science épigraphique de notre siècle. On sent bien toutefois que le point de départ de ses recherches pour toutes les questions, même pour l'administration impériale, est la lecture et l'explication des textes écrits. L'épigraphie (à part les grandes inscriptions juridiques) nous fait connaître surtout un mécanisme administratif. Mais il importe aussi de savoir ce que les contemporains ont pensé de ces institutions, l'idée qu'ils se sont faite du régime sous lequel ils vivaient : ce que nous ne trouvons que dans la littérature. En somme, la méthode de M. M. si on la compare à celle des savants allemands, est moins *objective* que *subjective ;* elle se rapproche davantage de celle dont nous trouvons l'emploi le plus complet et le plus judicieux dans les *Institutions politiques* de M. Fustel de Coulanges. Il en résulte que M. M. évite avec le plus grand soin toute vue d'ensemble sur l'administration romaine qui ne se trouve pas nettement formulée dans les écrivains de l'antiquité. Sans cette précaution, on court inévitablement le risque d'élever de fantaisistes constructions, d'imaginer des théories diamétralement opposées aux idées du monde ancien. Avec elle on renonce aux ingénieuses fictions, à ces hypothèses hardies qui, il faut bien le dire, permettent quelquefois d'atteindre d'un seul coup la vérité tout entière. On ne trouvera ni les unes ni les autres dans le livre de M. M., et il serait fâché lui-même qu'elles y fûssent ; mais on peut être assuré avec ce guide infaillible, de ne s'écarter jamais de la certitude.

Ce que M. M. reproche surtout au *Droit public* de M. Mommsen, c'est de faire dériver les institutions romaines de concepts *a priori*, de principes bizarres [1] qu'il substitue aux sentiments, aux pensées des Romains eux-mêmes. Malgré cette accusation formelle, il est impossible de regarder l'ouvrage de M. M. comme la réfutation continuelle et voulue du traité de M. Mommsen. Que les deux livres, surtout pour ce qui concerne l'empire, se combattent, non-seulement dans l'idée générale, mais encore dans les plus petites questions de détail, cela est certain. Mais c'est avant tout le résultat de points de départ opposés et

1. Collégialité, Dyarchie. Voyez en particulier *Staatsrecht*, II (2e éd.), pp. 725 et 1036.

de méthodes différentes. C'est n'avoir ni justice scientifique, ni respect moral, que de douter des nobles paroles par lesquelles M. M. va au-devant de cette accusation : « Beaucoup croiront, dit-il, que j'ai voulu, de parti-pris, rabaisser le mérite de la science allemande; ce n'est point par des mots que je puis écarter ce reproche. J'ai toujours eu pour cette science une admiration ardente, quoique réfléchie : j'ai toujours été en même temps le zélé défenseur du droit et de l'honneur de ma patrie; mais, dans les choses de science, je ne pense pas à la nationalité, mais à la vérité. » Il ne nous appartient pas de commenter les paroles et les sentiments de M. Madvig.

La méthode de M. M. se retrouve enfin dans la composition de son livre. Quand on renonce à toute construction *a priori*, il n'y a qu'un seul ordre à suivre pour parler des institutions d'un peuple : l'ordre dans lequel elles se sont produites. C'est le seul, en effet, qui préserve de l'arbitraire : c'est, dans un livre de caractère aussi théorique, d'apparence aussi abstraite que doit l'être un manuel de droit public, c'est le seul ordre qui permette d'étudier, à côté de l'essence et du principe des institutions, leur origine et leur développement véritables, qui permette surtout de rattacher leur histoire à l'histoire générale des faits et de la civilisation. Commencer une étude sur la constitution romaine par des recherches sur les magistratures, sans parler du peuple et du sénat, c'est réserver pour la fin ce qui est à la fois le commencement chronologique et le fondement légal de cette constitution. On sait que le premier volume des *Antiquités romaines* de MM. Mommsen et Marquardt, contre lesquels M. M. dirige ce reproche, traite de l'essence des magistratures, le second, des fonctions des différents magistrats : le troisième sera consacré au peuple et au sénat. Le livre de M. M. (et c'est ce qui lui donne sur l'ouvrage allemand, une incomparable supériorité de composition et d'intérêt historique), commence [1] par la définition du citoyen romain, par l'étude des droits et des devoirs qui s'attachent à ce titre, des conditions de ceux qui en sont privés, de la manière dont il s'obtient (ch. I); M. M. examine ensuite les différentes classes entre lesquelles se divise le corps des citoyens romains, et, en particulier, les classes des privilégiés, patriciens, sénateurs, nobles, chevaliers, *tribuni aerarii* (ch. II); puis vient l'étude de ce corps réuni en assemblées politiques et veillant aux destinées de la nation, du fonctionnement de ces diverses assemblées, comices curiates, centuriates, comices par tribus, des dispositions enfin qui y étaient prises (ch. III); M. M. passe ensuite aux différents pouvoirs chargés du gouvernement de l'Etat, le sénat d'abord

1. Le livre est précédé d'une courte introduction sur l'histoire générale de Rome, sur la littérature, les mœurs, la politique romaines, sur la topographie de la ville. D'ordinaire, tous les chapitres commencent par un aperçu des sources : par exemple, le chapitre sur les magistratures, par un examen des principaux traités que les Romains ont écrits sur la question. On ne saurait trop remercier M. M. de cette innovation.

(ch. IV), puis la royauté et les magistratures (ch. V), enfin l'empire (ch. VI). Le premier volume se termine par un tableau de l'administration du bas empire tel que le présente la *Notitia dignitatum*.

Il est impossible d'entrer, à propos de ce livre, dans une critique de détail. Il y échappe, non-seulement par sa nature de manuel, mais encore et surtout par la méthode de l'auteur, qui, s'arrêtant là où commencent l'incertitude et l'hypothèse, ne s'écarte jamais de la stricte vérité. Il y a évidemment un nombre considérable de questions qui ont prêté et qui prêteront encore à d'éternelles discussions, et sur lesquelles les adversaires de M. M. ne céderont probablement pas [1]. Il est parfaitement inutile de juger entre eux et lui, d'autant plus que M. M. se borne à émettre son opinion, et se refuse absolument à discuter, ce qui aurait en effet dénaturé le caractère de son manuel [2]. D'autres questions, dans le livre de M. M., sont fortement écourtées : mais il n'y a pas, à proprement parler, des lacunes [3]. Cependant l'excès de la concision entraîne quelquefois l'auteur à donner le change sur sa véritable pensée : il dit, par exemple, que les fonctionnaires étaient divisés, dans le bas empire, en cinq classes, *illustres, spectabiles, clarissimi, perfectissimi, egregii* [4]. L'expression trahit évidemment M. Madvig. Le titre de *clarissimus* ne désigne pas une certaine classe de fonctionnaires : il est héréditaire comme la classe qu'il caractérise, noblesse de sang entièrement différente de la noblesse, purement temporaire et hiérarchique, des *spectabiles* et des *illustres*.

Il est cependant une partie du livre de M. M. sur laquelle il importe

---

1. M. M. n'admet pas qu'il y ait eu de différence entre les droits des anciens Latins et le *jus Latii* tel que le définissent Asconius, Strabon, Cicéron, Oppien (pp. 64-65); cf. au contraire Marquardt, *Staatsr.*, I (1881), p. 55. La loi de Malaca est pour lui la loi d'une cité romaine, et non latine (p. 65), contre Mommsen, (*Staatsrecht*, pp. 363 sqq.). En revanche, *Novum Comum* reçut de César une colonie latine (p. 30), cf. Mommsen, *Corp. Inscr. Lat.*, V, p. 565, *Imperium* n'a jamais désigné que l'autorité supérieure (p. 345), cf. Mommsen, *Staatsrecht*, I (1876), p. 24. Il n'y eut jamais qu'un seul empereur souverain (pontife jusque vers le milieu du IIIe siècle, dit M. Mommsen, *Str.*, II (1877), p. 1053 : quand il y avait deux empereurs, il y avait aussi deux *pontifices maximi*, dit M. Madvig (p. 540). Ces quelques exemples sont pris au hasard entre mille. Cf. encore la question des comices curiates, p. 224, du rapport des préteurs avec les *quaestiones perpetuae*, pp. 388-390, etc.

2. M. M. ne se départit guère qu'une fois de sa réserve : c'est au sujet de la *civitas sine suffragio*. La cité sans suffrage n'est pas du tout une récompense, un privilège donné aux villes, comme l'a dit Aulu-Gelle (16, 13) : c'est au contraire la forme la plus étroite de la soumission. M. M. reprend, en la développant et en lui donnant une précision plus grande, la thèse qu'il avait soutenue dans ses *Opuscula philologica* (I, p, 368). Il est certainement dans le vrai contre Zumpt. *De propagatione civitatis romanae* (*Studia romana*, p. 366).

3. En particulier, sur la juridiction consulaire, sous l'empire, p. 379; sur celle des préteurs, p. 392, des tribuns, p. 479, sur les *curae* et les triumvirs *deducendis coloniis*, pp. 503-506, sur les chevaliers du temps de l'empire, pp. 179-180.

4. P. 590. Voyez les inscriptions C. I. L., V, 1730, 1732, 1188, 1189, 1190; Orelli, 1154; C. *Théod.*, 11, 1, 6.

de s'arrêter plus longtemps, à cause de la curiosité extrême qu'elle a éveillée et de la polémique qu'elle suscitera : c'est celle où il expose ses idées sur le pouvoir impérial. Si l'on ne regarde que l'expression, elles sont diamétralement opposées à celles qui régnent aujourd'hui dans la science allemande et que M. Mommsen exposait si nettement, en 1875, dans les premières pages de son volume sur le principat [1]. « Le nouveau régime, disait-il, ne peut, dans le droit public, être désigné comme une monarchie, pas même comme une monarchie limitée. Le mot qui exprimerait de la façon la plus juste l'essence de cette merveilleuse institution est celui de *dyarchie,* c'est-à-dire le partage de la souveraineté, fait une fois pour toutes, entre le sénat d'une part, et le prince de l'autre, ce dernier comme homme de confiance de l'assemblée... La souveraineté d'Auguste ne s'est point présentée comme mettant fin à la constitution républicaine, comme s'opposant à elle, mais bien plutôt comme la réalisation de cet état de choses et l'opposé du gouvernement exceptionnel qui depuis vingt-deux ans en suspendait le fonctionnement régulier. » Voici quelles sont, à peu près, les paroles de M. Madvig [2] : « L'empire est sorti d'un régime que les faits seuls avaient fondé : il est né de la nécessité d'une *monarchie absolue*, que tous jugeaient nécessaire et que l'habitude avait fait approuver ; et cette monarchie, pendant longtemps, se transmit comme telle, étrangère à toute théorie constitutionnelle... L'empereur est à l'origine le citoyen le plus considéré de l'Etat, auquel le peuple et le sénat ont conféré des pouvoirs extraordinaires, et, en particulier, toute la puissance militaire... Le sénat, avec les anciennes magistratures, devait représenter l'Etat : mais il manquait en réalité de tout fondement indépendant de force et d'autorité. »

M. Mommsen, préoccupé avant tout de retrouver une théorie constitutionnelle, M. Madvig, s'inspirant des faits et de la pensée des écrivains, ont abouti à deux définitions de l'empire, qui semblent opposées, dyarchie et monarchie. Toutefois la pensée de M. M. n'est pas aussi éloignée de celle de M. Mommsen qu'il paraît au premier abord. Sur la question de savoir si l'empire a été absolu, en fait, dès l'origine, il est évident que M. Mommsen n'a jamais eu d'autre opinion que celle de M. Madvig. Le mot de dyarchie ne porte que sur le principe légal de la constitution impériale. Or, il ne serait pas difficile de prouver que l'un et l'autre sont d'accord là-dessus : l'empereur, selon M. Madvig tient ses droits du sénat, qui lui a conféré successivement tous les pouvoirs dont se compose sa souveraineté (p. 530) ; pendant le règne de chaque prince, le sénat continue à représenter officiellement l'Etat, la république (p. 532), depuis que toute la puissance du peuple a passé entre ses mains ; le sénat a ses provinces, son trésor, ses magistrats ; à côté du gouvernement du prince, il y a un gouvernement du sénat (p. 561). Or,

1. *Staatsrecht*, II (1875), p. 709 = (1877), p. 725.
2. I, pp. 531-532.

M. Mommsen ne dit pas autre chose, et il a raison avec M. Madvig.

Il est certain, toutefois, que l'expression de dyarchie peut prêter à des malentendus. Le mot de monarchie a sur lui au moins l'avantage de répondre aux idées et aux sentiments des écrivains de l'empire, même des contemporains d'Auguste. Si l'on entend, en effet, par dyarchie un gouvernement formé de deux pouvoirs égaux, d'origine différente, ayant chacun sa sphère d'action, et indépendants l'un de l'autre, tel n'était certainement pas le régime impérial. Le mot est juste quand il y a deux empereurs égaux en autorité par tout l'empire, en s'en partageant les provinces. Mais ici les deux pouvoirs entrent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. C'est du sénat que l'empereur reçoit ses pouvoirs, et l'empereur est le président du sénat, surveille le recrutement de l'assemblée ; il est le maître, quand il le veut, des provinces dites sénatoriales, et quand le sénat les gouverne, c'est de l'empereur qu'il les tient. Il y a deux pouvoirs, sans doute, mais, le sénat, pouvoir souverain, abdique sa souveraineté entre les mains de l'empereur. En droit, par conséquent, comme en fait, il n'y a qu'une monarchie : il n'y a pas plus de dyarchie qu'il n'y en avait lorsque, sous la royauté ou la république, tous les pouvoirs étaient délégués au roi ou aux consuls : « L'autorité impériale eut, dit M. Fustel de Coulanges [1], la même source et le même principe que l'autorité des anciens consuls. Comme eux, les empereurs eurent dans les mains cette puissance absolue que l'esprit romain avait toujours accordée à la République. La seule différence fut qu'au lieu d'être partagée entre plusieurs magistrats, cette puissance appartint tout entière à un seul homme. Un chef unique remplaça plusieurs chefs, un seul maître plusieurs maîtres; à cela près le Droit public resta le même ». Dans cette théorie, les théories de M. Madvig et de M. Mommsen se confondent et s'accordent [2].

Camille JULLIAN.

---

158. — Frédéric GODEFROY. **Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle,** composé d'après le dépouillement de tous les plus importants documents... publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Paris, Vieweg, 1880, gr. in-4°; Tome I (IV-799 p. ; *A. Castaigneux*) et 4 fascicules du tome II parus (jusqu'au mot *Cortoisie*).

L'immense répertoire dont M. Godefroy poursuit la publication avec

---

1. *Institutions politiques*, 2, 1. M. Fustel croit que cette délégation de l'autorité se fit, dès le temps d'Auguste, par un acte formel, une loi régulière, ce que ne croient ni M. Madvig (pp. 530-531), ni M. Mommsen.

2. Nous nous permettons de relever quelques fautes d'impression : p. 60, l. 22 : *eiver* pour einer; p. 102, l. 4. : *Gerchlechtsnamen* pour Geschlechtsnamen; p. 240, l. 2 : *eigentliahe* pour eigentlicher; p. 421, § 11, l. 1 : *Aedililtæt* pour Aedilitæt; p. 503, l. 18 : *coustituendae* pour constituendae ; p. 584, l. 27 : *Diomitian* pour Diocletian.

une louable activité doit avoir environ dix volumes; il n'est donc pas trop tard, semble-t-il, pour en parler, puisque nous sommes à peine arrivés au milieu du tome II. Toutefois, une œuvre de ce genre peut se juger dès les premiers fascicules, et déjà des jugements aussi compétents que longuement motivés ont été portés par les savants les plus autorisés. Je fais allusion notamment aux importants articles publiés par MM. Adolf Tobler [1] et Arsène Darmesteter [2]. Après le dernier surtout, dont je partage la plupart des idées, il reste bien peu de chose à dire. Je n'ai donc qu'à me confiner dans le rôle modeste de rapporteur pour une partie de ma tâche.

Le plus grand reproche que l'on puisse faire à la publication de M. G., c'est de ne pas répondre complètement au titre qu'il lui a donné de *Dictionnaire de l'ancienne langue française du* IXe *au* XVe *siècle*. L'auteur a soin de nous en prévenir en ces termes : « Dans le Dictionnaire dont nous publions aujourd'hui le premier fascicule, nous ne présentons pas tous les mots français qui ont été usités durant les siècles que nous embrassons... Nous nous sommes résigné à commencer par un fragment... Ce fragment contient les mots de la langue du moyen-âge que la langue moderne n'a pas gardés. Lorsque nous enregistrerons des mots conservés, ce ne sera que pour certaines significations disparues. Il suit de là qu'il ne faut pas toujours s'attendre à trouver une classification satisfaisante du sens des mots que nous citons, puisque tel sens ancien peut dériver d'une signification encore aujourd'hui vivante que nous supprimons *systématiquement*. »

M. G. avait conçu d'abord, et en partie exécuté, un dictionnaire historique unique donnant à leur ordre alphabétique tous les mots de la langue française à toutes les époques, et permettant ainsi de suivre de siècle en siècle le développement de chacun d'entre eux et pour le sens et pour la forme. Des nécessités matérielles l'ont forcé à subdiviser en trois parties cette œuvre immense, et à publier successivement trois dictionnaires au lieu d'un : 1° dictionnaire des mots et des sens disparus (c'est celui qui s'imprime actuellement); 2° dictionnaire de la langue moderne, conçu au point de vue historique; 3° dictionnaire de la langue savante. Malheureusement ces trois dictionnaires partiels, en en supposant la publication achevée, ne vaudront jamais le dictionnaire unique que l'auteur nous avait fait espérer. En se résignant (avec quels regrets, on le devine) à modifier sa conception primitive, M. Godefroy n'avait qu'un parti à prendre, ainsi que M. Darmesteter l'a lumineusement démontré : donner dans un premier dictionnaire *tous* les mots connus de la langue depuis les origines jusqu'à la fin du XVIe siècle, dans l'autre *tous* les mots employés depuis cette époque jusqu'à nos jours. Quant à la *langue savante*, aucune bonne raison ne justifie pour elle la constitution d'un ré-

1. *Zeitschrift für romanische Philologie*, V, pp. 147-159.
2. *Romania*, X, pp. 420-439.

pertoire spécial. La distinction entre les mots *savants* et les mots *populaires* est très réelle, et l'on doit savoir gré aux vulgarisateurs comme M. Brachet d'en avoir peu à peu répandu l'idée dans le grand public; mais que de questions délicates peuvent être soulevées à ce propos, dont peut-être M. G. lui-même ne se doute pas! Que de nuances, que de couches chronologiques différentes peuvent s'observer dans ce qu'on croit *a priori* être des mots populaires ou des mots savants! *Miracle* paraîtra populaire à côté de *tentacule*, parce que l'accent tonique y est fidèle au latin; mais la comparaison de formes comme *gouvernail*, *soupirail*, où *-aculum* = *ail*, nous montre dans *miracle* un mot savant introduit dans la langue commune avant qu'on eût encore perdu le sens de l'accent latin. *Humble* ne semble-t-il pas de formation toute populaire? Et pourtant M. Gaston Paris a fait voir tout récemment qu'il n'en était pas ainsi. Il est donc bien imprudent, dans ces conditions, de vouloir consacrer un lexique spécial à la langue savante, lorsqu'on peut légitimement s'épargner une tâche aussi difficile.

En excluant de son dictionnaire actuel les mots et les sens qui ont survécu, M. G. a voulu « courir au plus pressé et donner la partie du dictionnaire qui pouvait être la plus utile aux étudiants ». Cette raison toute pratique ne suffirait peut-être pas à justifier une exclusion regrettable pour qui considère les choses à un point de vue plus élevé. Mais dans la pratique même, le système adopté est très défectueux. Supposez les trois dictionnaires publiés. Un étudiant encore inexpérimenté trouve dans un texte le mot *tenoire;* il y a gros à parier qu'il n'y reconnaîtra pas une forme dialectale du mot actuel *tonnerre*. Il cherchera *tenoire* dans le premier dictionnaire, il le cherchera dans le second, dans le troisième, et vraisemblablement il ne le trouvera nulle part.

J'insiste sur ce vice de constitution du *Dictionnaire*, parce que c'est, à mon sens, le reproche le plus grave qu'on puisse lui faire, parce que c'est là la source de la plupart des inconséquences, des bizarreries dont M. Darmesteter a cité de nombreux exemples et dont on pourrait facilement augmenter la liste. Un examen minutieux de chaque fascicule révélerait, en outre, bien des imperfections de détail. Voici, par exemple, quelques observations que me suggère le dernier fascicule paru, après une lecture attentive des 45 premières pages seulement.

Conmeslure, s. f. mélange : un ex. emprunté aux poésies de Froissart; or cet exemple est déjà cité au fasc. 13, sous la forme *comelure* et avec le sens de parure des cheveux, ornement de tête. L'article *conmeslure* est donc à supprimer, car il n'y a pas de doute qu'il faille lire et interpréter comme l'a fait l'auteur au mot *comelure*.

Conobrage, s. m. action de reconnaître : deux exemples empruntés à des chartes saintongeaises. Le mot est assez étrange; mais, en l'admettant pour authentique il faut le rattacher pour le sens à *recouvrer* et non à *reconnaître*.

Conthoral, s. f. épouse : un ex. de 1406. Mot savant, que M. G. ne

peut admettre qu'en renonçant à son glossaire spécial de la langue savante.

Contise, s. f., recette : un seul ex. où le mot est écrit *quentyse*. Il fallait le fondre dans l'article *cointise*.

Conton, s. m., comte : un seul ex. où ce mot rime avec *anchison* ; il faut lire *contor* et *anchisor*.

Contracter 2. L'exemple emprunté aux *Actes des Apôtres* n'est qu'une mauvaise orthographe de *contraster*.

Contraignance. Ce mot, comme ses congénères, d'après l'usage suivi en pareil cas par l'auteur, devrait être écrit, en tête de l'article, *constraignance*, et placé dans l'ordre alphabétique réclamé par cette orthographe.

Contrajeter, v. a. et *contrajetir*, v. n. Deux exemples empruntés à un texte lorrain publié par M. Bonnardot. Or ces deux mots n'en font qu'un : la contraction de *ier* en *ir* dans les dialectes de l'est est un fait bien connu, et il n'y a pas là une différence de conjugaison. En outre, le texte auquel les exemples sont empruntés maintient l'*a* latin atone dans beaucoup de cas où le français le change en *e*. Il fallait donc faire un article unique et lui donner pour tête la forme normale *contrejetier* dont *contrajeter* et *contrajetir* ne sont que des variantes dialectales.

Contraval. Forme dialectale pour *contreval*, ne voulait pas un article spécial.

Contrerimoier, v. a. rimer. Définition insuffisante.

Contresierer. Forme wallonne ; il fallait la ramener à la forme normale *contreserer*.

Contretrover. Un seul ex. qui fait le vers faux ; il faut lire *controver*.

Contumal. Trois ex. où l'on lit *contumaus*, ou *contumaux* ; ce sont des imitations directes du latin *contumax* ; jamais la forme *contumal* n'a existé.

Je pourrais poursuivre jusqu'à la fin du fascicule, mais je préfère m'arrêter. Dans l'appréciation d'un ouvrage, on peut ne considérer que ce qu'il devrait être pour être parfait, et se montrer d'autant plus sévère que l'ouvrage est plus éloigné de la perfection absolue : c'est cette idée élevée du rôle de la critique qui a inspiré les fondateurs de cette *Revue* et qui continue à animer ses collaborateurs. A ce point de vue, le *Dictionnaire* de M. G. pourrait justifier un jugement assez sévère. Mais c'est un peu le cas de dire : *Summum jus summa injuria*. Devant une œuvre aussi considérable, la critique deviendrait souverainement injuste si elle ne tenait compte des difficultés d'exécution que cette œuvre présentait, de la puissance et de l'intensité de travail qu'il a fallu pour la mener à bonne fin, et des services immenses que cette œuvre, tout imparfaite qu'elle est, est appelée à rendre à la science. Faire un bon dictionnaire est un idéal bien difficile à réaliser. Littré semble y avoir réussi pour la langue moderne : son œuvre est tellement au-dessus de ce que nous avions jusqu'alors, qu'on a pu le croire arrivé du premier coup à la perfection. Qu'il s'en faut ce-

pendant! Quand le dictionnaire préparé et annoncé depuis longtemps par M. A. Darmesteter aura enfin paru, on pourra s'en rendre compte par une comparaison minutieuse tout à l'avantage de ce dernier. Combien plus malaisé était un dictionnaire de l'ancienne langue! M. G. y a consacré plus de trente ans de sa vie. Quand il a commencé ses dépouillements, bien peu de textes étaient publiés; il y en a davantage aujourd'hui, mais bien peu encore qui soient réellement des textes définitifs. Parmi les savants français actuels qui se sont fait un nom dans la philologie du moyen-âge, plusieurs assurément auraient pu mieux faire que M. G. : mais l'auraient-ils voulu? Il est permis d'en douter. Tous, en tout cas, trouveront beaucoup à prendre parmi les immenses matériaux réunis dans ce *Dictionnaire*, et la publication ne peut qu'en être accueillie avec la plus vive reconnaissance par tous les amis de notre ancienne langue. C'est un merveilleux instrument de travail qui se trouve mis dès aujourd'hui entre leurs mains, et l'année 1880, grâce à M. Godefroy, sera comme le commencement d'une ère nouvelle pour la philologie du vieux français. Il ne faudrait pas donner son dictionnaire comme un spécimen de notre science, mais il prouve au moins que le courage d'entreprendre de longs travaux et la persévérance à les poursuivre sont des qualités qui ne nous font pas défaut.

Antoine Thomas.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le sixième fascicule de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. Wilhelm Scherer (Berlin, Weidmann. In-8°, pp. 385-464) vient de paraître; il renferme la fin du xe chapitre, intitulé « *Les commencements de la littérature moderne* (le théâtre), et la plus grande partie du xie chapitre, qui a pour titre « le siècle de Frédéric le Grand » (*Das Zeitalter Friedrichs des Grossen*) et qui se subdivise ainsi : *Leipzig* (Gottsched, Gellert, Rabener, Elie Schlegel, Weisse); *Zurich et Berlin* (Bodmer et Breitinger; Klopstock; Kleist; Wieland); *Lessing*.

— Outre les six fascicules annoncés des *Franzœsische Studien* (IIIe volume), que MM. Kœrting et Koschwitz publient à la librairie Henninger, de Heilbronn, paraîtront encore deux fascicules, l'un, de M. A. Rœsiger, *Neu-Hengstett-Burset, Geschichte und Sprache einer Waldenserkolonie in Württemberg*, et l'autre, de M. J. Uthoff, *Nivelle de la Chaussées Leben und Werke*.

— M. Adelbert de Keller nous envoie le rapport qu'il a fait récemment, en sa qualité de président du *litterarischer Verein* de Stuttgart, sur la fondation et l'heureux développement de l'association (*Bericht über Entstehung und Fortgang des litterarischen Vereins in Stuttgart*. Tübingen. Fues, imprimeur, In-8°, 35 p.). Déjà en 1870 M. Adelbert de K. avait joint au centième volume publié par le *litterarischer Verein* un mémoire relatif à l'activité scientifique de la société; c'est ce mémoire qu'il fait paraître aujourd'hui en deuxième édition, mais en y ajoutant le compte-rendu de l'œuvre du *Verein* depuis 1870 jusqu'à cette année. M. Adelbert de K. fournit des détails intéressants sur la fondation et l'administration de l'associa-

tion qu'il préside; il donne la liste des membres du *Verein* et les statuts qui le régissent, ainsi qu'une table très détaillée (et par ordre de matières et par ordre chronologique) des publications de la société. Le *Verein* est entré dans sa trente-cinquième année d'existence et a fait distribuer son 157me volume. M. Adelbert de K. joint à toutes ces informations la liste de ceux qui ont publié des textes anciens pour le *Verein ;* cette liste se compose de plus de soixante-dix noms; elle est suivie d'une autre table plus complète et plus minutieuse que les autres tables, et qui renferme les noms des auteurs, des éditeurs et des œuvres de la « Bibliothèque » du *litterarischer Verein.* — M. Adelbert de K. nous en voudrait peut-être si nous n'ajoutions pas que nous avons trouvé dans ce mémoire une petite feuille, pleine d'esprit et d'humour. qu'il a pris la peine de faire imprimer tout exprès et qu'il a intitulée *Mein Vorname,* « mon prénom ». Il paraît que beaucoup de gens nomment M. de Keller « Adalbert » et non Adelbert; nous-mêmes dans le compte-rendu de l'édition du *Faust* de Widmann qu'a récemment publiée l'éminent érudit, nous avons laissé échapper un « Adalbert » qui a déplu à M. de Keller; nous lui en exprimons ici tous nos regrets et lui promettons de ne plus commettre à l'avenir cette déplorable confusion, et pour mieux nous graver dans l'esprit la forme véritable de ce prénom et l'inculquer à nos collaborateurs et lecteurs, nous traduisons l'agréable et piquante note de M. de Keller. Le président du *litterarischer Verein* de Stuttgart fait allusion à un passage de Gœthe dans « Poésie et Vérité »; le nom propre d'un homme, dit Gœthe, n'est pas simplement un manteau qui flotte autour de sa personne et qu'on peut, à la rigueur, secouer et tirailler; c'est un habit parfaitement juste, qui s'est développé sur l'homme tout entier, comme la peau, et que l'on ne peut ni érafler ni écorcher sans le blesser lui-même.« Pourquoi, poursuit M. de Keller, n'aurais-je pas le droit de réclamer contre l'atteinte si souvent portée à mon prénom? Mon père m'a baptisé *Adelbert,* et non Adalbert. Enfant de l'époque nouvelle, je porte un nom dont la forme appartient au XIXme siècle; pourquoi le traduire en un nom du Xe siècle? Dit-on aujourd'hui *adal, nebal, sattal, sessal, wachtal,* etc., comme il y a mille ans? Ou bien devons-nous dire désormais *Adalheid* et non « Adelheid » *Adahulf* et non « Adolf », *Hiltimuat* et non « Hellmuth », *Hirus* et non « Hirsch, » *Hagihar* et non « Hecker », *Chuonrat* et non « Konrat », *Berahtold* et non « Berthold », *Willahalm* et non « Wilhelm », etc.?

BELGIQUE. — La commission royale d'histoire a fait distribuer deux volumes in-4°; 1° Le tome Ier des *Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II,* édité par M. Kervyn de Lettenhove; ce volume renferme 413 lettres, écrites du 27 octobre 1555 au 23 août 1559, et empruntées au Record Office, aux archives de Bruxelles, de Vienne et de Simancas, ainsi qu'une introduction de 34 pages contenant un précis des faits les plus remarquables consignés dans ces lettres; 2° le tome IV et dernier de la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas,* édité par M. Charles Piot. Ce tome comprend : I. Le *Journal des voyages de Philippe II* de 1554 à 1569, par Jean de Vandenesse, suivi de 373 lettres et autres pièces (juillet 1553-fin décembre 1554) relatives au mariage de Philippe avec Marie Tudor; II. le *Voyage de l'archiduc Albert en Espagne* (1598), par Gilles du Faing; III. L'*Itinéraire d'Antoine, duc de Brabant* (1407-1415); IV. L'*Itinéraire de Jean IV, duc de Brabant* (1415-1427); V. L'*Itinéraire de Philippe de Saint-Pol, duc de Brabant* (1427-1430); en tête de ces textes M. Piot a placé une introduction de quarante pages où il insiste surtout sur les voyages de Philippe II et sur les négociations auxquelles donna lieu le mariage de ce prince avec la reine d'Angleterre; il a mis à la fin du volume une table alphabétique des noms de personnes et de lieux cités dans les quatre volumes de la publication.

— M. Frédéric Fétis, conseiller à la cour d'appel de Bruxelles, a tout récemment publié le *Catalogue des collections de poteries, faïences et porcelaines (moyen âge et temps modernes)* du Musée royal d'antiquités et d'armures.

— Parmi les questions mises au concours par la Société libre de l'*Emulation* de Liège, nous remarquons les suivantes : *Etat des établissements d'instruction publique à Liège depuis Charlemagne jusqu'à nos jours* (1,000 fr.); — *Histoire administrative de la province de Liège depuis la première invasion française* (1,000 fr.) — *Inventaire raisonné des objets d'art que renferment les monuments civils et religieux de Liège* (600 fr.); — *Histoire de l'industrie armurière dans le pays de Liège* (1,000 fr.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 juillet 1882.

L'Académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance publique de l'Institut, le 25 octobre prochain, désigne M. Le Blant. Il lira le mémoire communiqué par lui à la dernière séance, qui porte pour titre *les Chrétiens dans la société païenne aux premiers âges de l'Eglise.*

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ch. Nisard termine la lecture de son mémoire intitulé : *De l'état incertain et précaire de la propriété littéraire vers le milieu du* XVI*e siècle.* Dans la seconde partie de ce mémoire, M. Nisard raconte la spoliation dont fut victime Suffridus Petrus, natif de Frise, professeur de droit à Cologne, mort en 1597. Il avait fait de longues études sur les œuvres de Cicéron et avait réuni les éléments d'un recueil de *Castigations* ou corrections au texte de cet auteur, d'après divers manuscrits. Il se proposait de publier ce travail; mais, ne trouvant pas le temps de mettre le manuscrit au net pour l'impression, il le confia à un de ses élèves, Janus Wilhelms, de Lübeck, qui avait entrepris des travaux sur le même sujet. Il fut convenu entre eux que Janus réunirait ses propres corrections à celles de son maître et formerait du tout un seul ouvrage, qui paraîtrait avec le nom des deux auteurs, et que les bénéfices, s'il y en avait à recueillir, seraient partagés par moitié. Janus n'eut pas le temps de faire cette publication; il mourut peu de temps après, à Bourges; ses manuscrits, enlevés par un Allemand, nommé Kockert, furent remis à ses héritiers à Lübeck. Suffridus les réclama en vain, alléguant que la majeure partie de ces manuscrits représentait son travail et non celui de Janus, que même les parties écrites de la main de Janus avaient été pour la plupart copiées par celui-ci sur les notes fournies par son maître. Les héritiers refusèrent de rien restituer et Suffridus mourut sans avoir réussi à se faire rendre justice. Les *Castigations* et celles de Janus ne furent publiées que longtemps après, par Gruter, en 1618; mais cet éditeur et ceux qui ont depuis consulté son livre ont attribué l'honneur de ces corrections presque entièrement à Janus; au contraire, selon M. Nisard, c'est Suffridus qui en a été, sinon le seul, au moins le principal auteur.

M. Bergaigne commence la lecture d'un mémoire intitulé : *les Inscriptions sanscrites du Cambodge ; examen d'un mémoire de M. Aymonier.* Les inscriptions dont il entretient l'Académie ont été recueillies par M. Aymonier dans un premier voyage au Cambodge, avant la mission qui lui a été confiée récemment par le gouvernement. Les copies de ces textes ont été envoyées par M. Aymonier à la Société asiatique; MM. Barth, Sénart et Bergaigne se sont partagé le soin de les étudier.

Ouvrages présentés : — par M. Jourdain : Gozzadini, *Maria Teresa di Serego-Allighieri Gozzadini ;* — par M. Egger, de la part de M. Guénin, sténographe réviseur du sénat : Anderson (Th.), *History of shorthand with a review of its present condition and prospects in Europe and America;* — par M. Delisle : Courajod, *Quelques sculptures de la collection du cardinal de Richelieu, aujourd'hui au musée du Louvre;* le même, *Quelques sculptures vicentines, à propos du bas-relief donné au musée du Louvre par M. Ch. Timbal.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 14 Août — 1882

Sommaire : 159. Le Banquet de Xenophon, p. p. RETTIG. — 160. NEUMANN, Histoire romaine de Scipion Emilien à la mort de Sylla, p. p. GOTHEIN. — KLUGE, Dictionnaire étymologique de la langue allemande. — 161. Théâtre choisi de Rotrou, p. p. DE RONCHAUD. — 163. Lettres de l'abbé Galiani, p. p. PEREY et MAUGRAS, p. p. ASSE. — 164. STRACKERJAN, Le pays et les gens d'Oldenbourg; DE DALWIGK, Le théâtre d'Oldenbourg. — Chronique. — Société nationale des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

159. — **Xenophons Gastmahl.** Griechisch und deutsch herausgegeben von Ferdinand RETTIG. Leipzig, W. Engelmann. 1881. IV et 273 p. petit in-8°.

Le présent volume se compose de 93 pages d'introduction, de 100 pages de notes explicatives ; le texte grec, la traduction allemande et les notes critiques occupent 80 pages. On le voit, M. Rettig a mis beaucoup du sien dans ce livre, il a tenu à commenter son auteur de toutes les façons, en le traduisant, en exposant l'ensemble de la composition, en interprétant les menus détails de style et de langue.

M. R. est de ceux dont on a dit qu'ils ne se contentent pas d'expliquer leur auteur, mais qu'ils le sucent. Des différentes parties de son travail, l'Introduction est, si je ne m'abuse, celle à laquelle l'auteur doit tenir le plus, et que le lecteur jugera la plus originale et la plus remarquable. M. R. y fait l'analyse du Banquet de Xénophon de manière à faire comprendre l'à-propos et la convenance de tous les incidents qui s'y produisent, de toutes les paroles qui y sont prononcées ; il s'efforce de marquer la place et le rang que chaque détail occupe dans l'ensemble de l'ouvrage, de deviner les intentions de l'auteur, de subordonner tous les détails à une idée maîtresse, de montrer enfin que ce petit dialogue est l'œuvre d'un art consommé, aussi attachant par la variété des détails qu'admirable par l'unité de conception. On peut trouver que M. R. a parfois trop de sagacité, trop de finesse et surtout qu'il appuie un peu plus qu'il ne le faudrait : cette longue dissertation philosophique et esthétique me gâte un peu, je l'avoue, l'impression que laisse l'ouvrage d'un laisser-aller si charmant : mais ceci est affaire de goût et d'appréciation personnelle; je rends, d'ailleurs, pleine justice à la pénétration de l'auteur et je crois que l'on peut adopter la plupart de ses jugements et de ses vues. Il y a cependant un point sur lequel je me sépare décidément de lui.

On se souvient d'un incident qui tient une grande place dans ce banquet : les convives conviennent de s'amuser eux-mêmes par un jeu de

société; chacun dira quel est le bien qu'il est le plus fier de posséder. Cela se fait d'une manière piquante, paradoxale, moitié plaisante, moitié sérieuse. Socrate, qui parle en dernier lieu, se vante de posséder l'art de l'entremetteur (μαστροπεία). Plus tard Socrate fait l'éloge d'Eros, le dieu qui préside en quelque sorte à la fête donnée par le riche Callias au bel Autolycos. Mais Socrate distingue deux Eros, l'un, l'amour sensuel, éhonté, il le condamne et le flétrit; il exalte, au contraire, l'amour des belles âmes, qui rend meilleur et celui qui en est l'objet et celui qui le ressent. Ce discours de Socrate remplit le chapitre VIII; il l'emporte sur tous les autres, non seulement par son étendue, mais aussi par le sérieux soutenu du ton (Socrate s'accuse et s'excuse lui-même de ce sérieux au § 41), et par la portée des idées. On y voit, en effet, cette épuration des égarements de la Grèce que l'on pourrait appeler amour socratique, si le grand philosophe, qui en fit une des pièces constitutives de son système, n'y avait à jamais attaché son nom. Tous les lecteurs non prévenus, si on leur demandait quel est le morceau capital du Banquet de Xénophon, désigneraient, je crois, d'un commun accord, ce grand discours de Socrate. M. R. regarde comme le morceau le plus important de tout l'ouvrage la fin du chapitre II, les lignes dans lesquelles Socrate se vante d'être un excellent entremetteur. Ce n'est pas la première fois que M. R. émet cette idée paradoxale; on la contesta comme de raison, mais il y tient et il la défend avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle lui appartient incontestablement en propre.

Voici ses arguments : le morceau capital doit se trouver dans la partie centrale de l'ouvrage; or, ce centre, c'est le jeu de société auquel concourent tous les convives, et le point culminant de cette joûte, ce sont les paroles prononcées par Socrate à la fin du quatrième chapitre. On voit que M. R. applique les principes de l'architecture à la structure d'un ouvrage littéraire.

Ce n'est pas tout : M. R. a étudié le Banquet de Platon dont il a donné une édition avec le même soin que celui de Xénophon, et il fait une comparaison approfondie, détaillée, peut-être un peu trop minutieuse, des deux ouvrages. Or il trouve que le chapitre VIII de Xénophon, le discours de Socrate sur l'amour répondent à ce que dit Alcibiade dans la fin du Banquet de Platon. D'un autre côté, les paroles placées dans la bouche de Socrate au quatrième chapitre de Xénophon, trouvent leur parallèle dans le grand discours de Socrate chez Platon. Mais ce dernier discours étant évidemment le morceau capital du dialogue de Platon, il s'en suit qu'il faut en dire autant de la partie correspondante du dialogue de Xénophon. Voilà où l'amour des constructions peut conduire un bon esprit.

Pour la constitution du texte, M. R. s'est servi, comme de raison, de l'édition de K. Schenkl, (Berlin 1866) et des *Xenophontische Studien* du même savant (Vienne, 1876). Cependant il a de nouveau collationné lui-même le manuscrit de notre Bibliothèque nationale, 1643, qu'il es-

time le meilleur de tous, quoi qu'en dise Schenkl. Quelques corrections évidentes ont été introduites dans le texte, comme au ch. VI, § 2 : Ἀλλ' ἀρκεῖ τοῦτο (conjecture de Cobet), pour ἀλλὰ δοκεῖ τοῦτο. Malgré la judicieuse réserve que l'éditeur s'est imposée à cet égard, il est un passage dans lequel je suis tenté de défendre contre lui la leçon des manuscrits. Au commencement du ch. VIII, Socrate exalte les qualités contradictoires d'Éros, le plus ancien des dieux par l'âge et le plus jeune par la figure, καὶ μεγέθει πάντα ἐπέχοντος, ψυχῇ δ'ἀνθρώπου ἱδρυμένου. C'est ainsi que M. R. écrit avec Blomfield pour ἰσουμένου, qu'il déclare inintelligible. Avais-je tort de comprendre cette leçon ? Il me semblait qu'Éros y était représenté comme un dieu qui sait proportionner sa taille à l'âme humaine, se faire petit pour y entrer. Quoiqu'il en soit, ἱδρυμένου ne saurait, je crois, se construire avec un simple datif, sans la préposition ἐν. — Voici, au contraire, un passage que je voudrais corriger. On lit VI, 9 : Τοῖς πᾶσι καλοῖς καὶ τοῖς βελτίστοις εἰκάζω αὐτόν, et on explique τοῖς πᾶσι καλοῖς, « à ceux qui sont beaux aux yeux de tout le monde. » J'aimerais mieux τοῖς παγκάλοις.

Je soumets ces observations à M. Rettig. Son édition du *Banquet* faite avec un soin scrupuleux, entourée d'explications abondantes et instructives, inspirée par une vive admiration de l'auteur, se recommande à tous les amis de Xénophon.

Henri Weil.

---

160. — **Carl Neumann.** Geschichte Roms wæhrend des Verfalles der Republik, vom Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sulla's Tode, aus seinem Nachlasse herausgegeben von Dr E. Gothein. Breslau, Koebner, 1881, 8° de VI-624 p. 12 mark.

Charles Neumann [1] a été, pendant dix-sept ans (novembre 1863-2 juillet 1880, date de sa mort), un des savants les plus distingués, un des professeurs les plus écoutés de l'Université de Breslau. Il a peu écrit : des articles dans les recueils de Petermann (Neumann était un bon géographe), un travail sur le pays des Scythes et ses rapports avec le monde grec, dont le premier volume a paru en 1855 et qui n'a pas été continué [2]. Neumann se donnait tout entier à l'enseignement, où il excellait ; il a formé des élèves, et en particulier M. Gothein, l'éditeur de ce livre et l'auteur d'études sur l'histoire religieuse du XVe siècle ; il a exercé sur l'Université de Breslau une véritable influence, dont les résultats se feront longtemps sentir.

---

1. Voyez la longue et intéressante notice que lui a consacré M. Partsch, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, Berlin, t. XVII.

2. *Die Hellenen im Skythenlande, Beitræge zur alten Geographie, Ethnographie*, etc. Vol. I, 8°, Berlin, 1855.

A côté de ses travaux géographiques, Neumann faisait des cours sur l'histoire ancienne et, en particulier, sur l'histoire romaine. Dans chaque semestre, il étudiait une période généralement très courte; par exemple, dans le semestre d'hiver 1869-1870, l'histoire de Rome depuis les Gracques jusqu'à Sylla. C'est ce dernier cours qui forme ce livre : si l'on songe aux dimensions considérables de l'ouvrage et à la correction avec laquelle il est imprimé, on reconnaîtra que Neumann fut vraiment aimé de ses élèves, on applaudira au sentiment qui a inspiré M. G. et ses collègues, on rendra pleine justice au zèle heureux qu'ils ont déployé pour honorer la mémoire de leur maître.

Que M. G. nous permette cependant de croire et de dire, en toute franchise, que la science gagnera moins à la publication de ce livre que la mémoire de Neumann. Certes, les mérites de Neumann, comme historien, sont incontestables. La langue qu'il écrit est parfaite de netteté; les faits sont bien enchaînés et bien racontés; nous avons un tableau aussi complet que possible de l'histoire romaine pendant sa période la plus confuse; les causes de la chute de la république, dont l'étude forme le premier chapitre, sont exposées avec clarté, méthode et jugement. Je ne craindrais pas de comparer ce récit, pour sa richesse et son exactitude, à celui de Lenain de Tillemont, et c'est le plus grand éloge qu'on saurait faire à un historien. Eh bien! malgré tout, il ne semble pas que ce livre puisse être de quelque utilité vraiment scientifique, par la seule raison que les renvois aux textes manquent partout à peu près complètement. On ne saurait, sans doute, en vouloir trop aux éditeurs d'avoir négligé de les chercher et de les indiquer eux-mêmes; ils ont renoncé à une besogne aussi fastidieuse que longue, qui aurait demandé des années et n'aurait pu être faite que par un homme profondément versé dans l'histoire romaine. Cette besogne indispensable n'ayant pas été faite, nous n'avons qu'un répertoire immense, sans indication de sources; nous sommes en présence d'une mine très précieuse, privés des moyens de l'exploiter.

Neumann écrivait ses leçons avec un soin extrême, en arrêtait la forme dans les moindres détails. On le voit bien à la lecture de son livre; il est difficile de songer que ces pages n'étaient point destinées à l'impression. Or, devant ses auditeurs, Neumann négligeait complètement ce qu'il avait écrit. Les cas étaient extrêmement rares, dit son biographe, où, ayant à citer quelques textes, il montait en chaire et consultait ses notes. Le plus souvent, il se promenait devant les bancs de ses élèves, conversant avec eux et répondant à leurs objections. Il en résulte que cet intérêt, cette vie que Neumann mettait dans ses conférences, font presque toujours défaut à ce livre. Le récit se poursuit d'une façon lente et monotone : rien ne réveille l'attention, ne repose l'esprit fatigué. On chercherait en vain quelque citation un peu étendue, quelque chose qui parlerait un peu à l'imagination. Les réflexions sont extrêmement rares, et c'est encore ce qu'il y a de plus fâcheux, car Neumann était un esprit

très clair, très judicieux. Ses considérations sur la portée de la réforme de Sylla, sur les différents « facteurs » de la révolution le montrent suffisamment et font regretter que les idées générales tiennent si peu de place dans son ouvrage. Encore une fois, cela se comprend, cela tient aux vices de la publication même : ce qui nous manque, c'est précisément ce qu'il y avait de meilleur dans les leçons de Neumann, ce qui aurait été pour nous de la plus grande utilité et ce qu'il était impossible de faire entrer dans ce livre.

Néanmoins l'ouvrage ne peut pas être complètement inutile, surtout à ceux qui voudront approfondir cette période de l'histoire romaine. La lecture en sera toujours une excellente préparation, très complète et très solide, de toute étude sérieuse et scientifique, mais ce ne sera jamais qu'une préparation. Malgré les imperfections et les lacunes de ce livre, il faut remercier M. Gothein de ne pas avoir reculé devant la publication.

Camille JULLIAN.

161.— F. KLUGE. **Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache.** Fasc. I Strasbourg, Trübner, 1882. 64 pages in-4° (sur deux colonnes). De *aal* à *elf*. Prix du fascicule : 1 mark 50.

M. F. Kluge, déjà connu par quelques travaux estimés sur l'histoire des langues germaniques, s'est proposé de publier un « dictionnaire étymologique de la langue allemande » dont le premier fascicule vient de paraître. Cette œuvre s'adresse tant au public, qui n'a pas l'occasion de se mettre au courant des découvertes des savants, qu'aux savants eux-mêmes, et c'est pour cela que nous nous permettons tout d'abord l'observation suivante. M. K. n'est pas toujours conséquent dans la supposition des « racines » ; ainsi balance-t-il pour *braten* (rôtir) entre *bhrêdh* et *bhrêt*, pour *bringen* (apporter) entre *bhrengh* et *bhrenk*, pour *Bühel* (colline) entre *bhug* et *bhuk*. Il pense pour le mot *Dieb* (voleur) à une racine finissant par la ténue, ce qui ne l'empêche pas de regarder « *dhubh* » comme forme primitive du gothique *dumbs* (sot, sourd, muet), et il s'avise même de séparer *Bug* (courbure) de *biegen* (courber) en faisant de l'un le représentant d'un prototype « *bhâgh* », de l'autre d'une racine « *bhuk* ». Nous avons examiné ailleurs [1] les hypothèses relatives à la forme des racines indo-européennes, d'où sont venues les racines germaniques commençant et finissant par une moyenne, il n'y a donc pas lieu ici d'y revenir ; nous nous contenterons de proposer une étymologie et une seule. Ne pourrait-on admettre une racine *dhup* (slav. *dûplĭ*, creux) pour expliquer la moyenne finale de dumb- ? Cf. pour la relation des acceptions de ces mots l'allem. *taube Nuss*, noix creuse.

---

1. *D. Verschlusslaute i. Indogerm.*, Graz, 1881.)

Nous espérons que l'auteur saura éviter dans les fascicules qui vont suivre l'inconséquence signalée, qui porte quelque préjudice à son travail. Mais, à en juger par ce fascicule, l'ouvrage de M. K. rendra de très grands services, et l'on ne saurait trop le recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des mots; chaque article est traité avec une brièveté, une concision qui ne laisse pas soupçonner, au premier abord, les longues et patientes recherches auxquelles a dû se livrer M. Kluge; mais, sous cette forme serrée, nette et qui n'est jamais obscure, chaque article renferme tout ce qu'il faut savoir et apprendra beaucoup, non-seulement aux « laïques », mais aux chercheurs mêmes et aux *Fachgenossen;* l'auteur remonte aussi loin qu'on peut aller pour nous donner la forme et la signification du mot; il fait les rapprochements nécessaires avec les langues classiques et indique les liens de parenté du terme allemand avec les autres langues germaniques, les langues romanes, et, le cas échéant, avec le sanscrit et le zend, les langues celtiques ou slaves [1]. Le présent fascicule s'arrête au mot *elf;* sept ou huit autres fascicules suffiront pour que l'ouvrage soit complet; en tout cas, la publication en son entier ne coûtera que 12 marks ou 15 francs; ce prix assez modique contribuera à répandre un ouvrage que recommande déjà la science profonde et sagace de son auteur.

J. Kirste.

162.— **Théâtre choisi de J. de Rotrou,** avec une étude par L. de Ronchaud. Portrait gravé à l'eau-forte par Lalauze. Paris, Librairie des bibliophiles. Deux volumes in-8°, LV et 248 p., 260 p. Prix des deux volumes : 15 francs.

Cette édition du *théâtre choisi* de Rotrou sera favorablement accueil-

---

1. Une revue allemande a fort bien caractérisé ce mérite de M. Kluge par les mots « élégante brièveté » *(elegante Kürze)*. Voici, au reste, deux articles de ce fascicule; celui qui le commence et celui qui le termine, l'art. *aal* et l'art. *elf*. — Aal, m. aus gleichbedeut. mhd. ahd. *âl* m.; gemeingerm. Benennung, got. **éls* voraussetzend; vgl. anord. *all*, angls. *æl*, engl. *eel*, ndl. *aal*, asæchs. *âl. Urverwandtschaft mit dem gleichbedeutenden lat. *anguilla*, wozu gr. ἔγχελυς gezogen wird, ist unmœglich, weil die Laute der german. Worte zu sehr davon abweichen; selbst aus **angla* — kœnnte kein ahd. *âl* oder angls. *æl* hergeleitet werden. Auch giebt es keine Benennungen von Fischarten, die das germ. mit dem gr. lat. als Erbgut gemein hætte, s. Fisch. — Elf, Num. aus gleichbedeut. mhd. *eilf, eilif, einlif*, ahd. *einlif*, gemeingerm. Bezeichnung für « elf », vgl. asæchs. *élleban* (für *én-liban*), angls. *andleofan, endleofan*, (für *ânleofan*), engl. *eleven*, anord. *ellifu*, got. *ainlif:* zusammensetzung aus got. *ains*, hd. *ein* und dem Element — *lif* in zwœlf, got. *twalif*. Von den aussergerm. Sprachen besitzt nur das Lit. eine entsprechende Bildung, vgl. lit. *vēnolika* « elf » *twilika* « zwœlf »; das *f* des deutschen Wortes ist Verschiebung aus *k* wie in Wolf (λύκος). Die Bedeutung des zweiten Kompositionselementes, das im Germ. und Lit. nur in den Zahlen *elf* und *zwœlf* begegnet, ist unsicher; man deutet die dem Lit. und Germ. zu Grunde liegende Zusammensetzung aus der idg. Wz. *lik* « übrig sein » (s. leihen) oder aus der idg. Wz. *lip* (s. bleiben) und fasst *elf* als « eins darüber ».

lie du public [1]. Quoique l'édition complète, donnée en cinq volumes par Viollet le Duc (1820-1822), ne soit pas devenue rare et se vende encore à un prix raisonnable, les deux volumes que publie, avec son soin ordinaire, la Librairie des Bibliophiles, rendront service et à Rotrou, qui ne mérite pas de tomber entièrement dans l'oubli, et aux lettrés qui ne veulent pas affronter la grande édition de Viollet-le-Duc. L'étude de M. de Ronchaud est intéressante; on y remarque surtout les comparaisons qu'a faites le préfacier entre Rotrou, Molière et Racine. Mais peut-être M. de R. est-il trop sévère pour certaines pièces de Rotrou; si « bizarres » et si « compliquées » qu'elles soient, il en est, même *Diane*, même *les Occasions perdues*, dont la lecture n'est pas si « ennuyeuse » et si « fade » que le déclare le critique. Pourquoi ne fait-il que mentionner dans une note sèche le *Cosroès* (p. LI)? M. de R. ne veut pas, dit-il, abuser des analyses; ne se serait-il pas fatigué à la fin de son travail, et *Cosroès* ne méritait-il pas autant de lignes que l'*Hercule mourant?* A quoi bon parler, des « fortes beautés » de cette pièce (p. II) pour la laisser ensuite de côté? Enfin, qui nous dit, comme l'affirme hardiment M. de R. que Rotrou, s'il eût vécu jusqu'à quatre-vingts ans comme Corneille, n'eût pas eu les « retours généreux » de l'auteur de *Nicomède* et de *Sertorius?* (p. III). Le génie du poète, écrit M. de R., a été fécond de bonne heure et s'est un peu alangui par sa facilité même; cela est bientôt dit; mais *Saint-Genest*, *Venceslas* et *Cosroès*, les dernières œuvres de Rotrou, sont précisément ses meilleures et prouvent que son talent dramatique croissait en vigueur avec les années. Il est regrettable que M. de R. n'ait pas connu à temps les études de M. Léonce Person [2]; il est vrai, on ne doit pas trop lui en vouloir d'ignorer que le *Saint-Genest* est une imitation du *Fingido Verdadero* de Lope de Vega; ce fait est également ignoré de Sainte-Beuve, de M. Jarry, etc. Mais pourquoi dire (p. XXVIII) que Rotrou eut trois enfants, un fils et deux filles, lorsque l'*Analyse des archives communales de la ville de Dreux*, publiée en 1875 par M. Lucien Merlet, archiviste du département d'Eure-et-Loir, atteste que le poète a eu, non pas trois, mais quatre enfants? Que signifie la note suivante (p. XXVII, à propos du buste de Caffieri) : « Il s'agit de peintures prêtées par la famille à l'artiste sur la demande des comédiens français et par l'intermédiaire de M. Michel de Rotrou, maire de Montreuil en 1779 »? M. R. a mal lu l'article du *Dictionnaire critique* de Jal; M. Michel de Rotrou, ancien maire de Montreuil, chevalier de la Légion d'honneur, est né en 1797 (de là la confusion avec 1779); il est encore vivant; il a deux fils, dont l'un a été et dont l'autre est en ce moment officier de marine; il descend en ligne

1. Elle fait partie de la collection des *Petits classiques* qui comprend déjà les *Contes de Boufflers*, les *Lettres de Voiture* et les *Œuvres choisies de Saint-Evremond;* l'éditeur annonce, pour paraître bientôt, les *Œuvres choisies de Fontenelle.*

2. *Notes critiques et biographiques sur Rotrou.* Cerf. Ces *Notes*, qu'on ne trouvera pas dans le commerce, ont été reproduites par M. Person à la suite d'un livre qu'il vient de publier sur *Venceslas.*

directe de Pierre Rotrou de Saudreville, frère du poète ; il est donc plus rapproché de l'auteur du *Venceslas* et de *Saint-Genest* que Mlle Léontine Lelièvre-Rotrou, que M. de R. cite dans une note de la page III comme la seule personne qui représente aujourd'hui la famille de Rotrou (voir Person, *Notes critiques,* etc). Une faute plus grave, c'est de dire (note, p. VI-VI) que le sujet du *Menteur* est pris de la *Sospechosa Verdad* de Lope de Vega ; comme on peut s'en convaincre en lisant l'*Examen* du *Menteur* et la notice de l'édition Regnier, la pièce espagnole mentionnée par M. de R. est de Ruiz de Alarcon [1]. Néanmoins, il y a dans la notice de M. de R. de bonnes analyses accompagnées de citations heureusement choisies, et des jugements qui témoignent d'un goût sûr et fin. Quoiqu'il n'ait pu profiter du travail de M. Person, M. de R. ne croit pas aux anecdotes légendaires, comme celle des fagots où le poète jetait son argent et qui étaient, dit-il spirituellement, sa caisse d'épargne ; il n'admet pas que Rotrou fut sur le point d'être arrêté pour dettes au moment de la représentation du *Venceslas;* il doute que Rotrou ait senti son génie, à l'âge de quinze ans, en lisant Sophocle. La préface de M. de R. est d'ailleurs écrite avec beaucoup d'agrément et de verve. Nous allions oublier de citer les pièces de Rotrou que M. de R. admet dans son édition ; elles sont au nombre de six ; dans le premier volume, *Hercule mourant, Antigone, Le véritable Saint-Genest ;* dans le second, *Dom Bernard de Cabrère, Venceslas* et *Cosroès.* Six pièces, c'est peu, et l'on pourrait chicaner encore l'éditeur sur le choix qu'il a fait ; on regrettera au moins de ne pas trouver dans ce recueil si élégamment édité la charmante comédie de la *Sœur* et ces *Sosies* qui ont fourni à Molière tant de détails heureux et que M. de Ronchaud regarde comme une « très bonne comédie, pleine de traits excellents » (p. XXX » [2]). A. C.

---

163. — **L'abbé Galiani.** Correspondance avec Mme d'Epinay, Mme Necker, Mme Geoffrin, Diderot, Grimm, d'Alembert, de Sartine, d'Holbach, etc. Nouvelle édition, ornée d'un portrait de Galiani, entièrement rétablie d'après les textes originaux, augmentée de tous les passages supprimés et d'un grand nombre de lettres inédites, avec une étude sur la vie et les œuvres de Galiani, par Lucien Perey et Gaston Maugras. Paris, C. Lévy, 1881, 2 vol. in-8° de LXXIV-543 p. et de 681 p. **Lettres de l'abbé Galiani à Mme d'Epinay, Voltaire, Diderot,** etc., etc., publiées d'après les éditions originales, augmentées des variantes, de nombreuses notes et d'un index, avec notice biographique, par Eugène Asse. Paris, Charpentier, 1881, 2 vol. in-18 de VI-422 p. et LXX-422 p. (La notice, brochée en tête du tome II, doit être reliée en tête du tome Ier).

La correspondance française de l'abbé Galiani a eu deux fois en ce

---

1. P. LI « Rotrou était à Paris, » dit M. de R., lorsque l'épidémie, dont il devait être victime, éclata à Dreux ; M. Person a prouvé que Rotrou était à Dreux, lorsque se déclara la maladie.

2. On nous dit que ces deux pièces se trouveront dans l'édition que M. Félix Hémon, l'auteur de l'*Eloge de Rotrou* récemment couronné par l'Académie, doit bientôt publier chez Laplace et Sanchez.

siècle une fortune singulière. Révélée au public en 1818 par les éditions simultanées, et toutes deux fort médiocres, de Barbier et de Serieys, elle a sollicité, en 1881, la curiosité d'érudits qui ont travaillé à l'insu les uns des autres et dont les publications n'ont ni les mêmes qualités, ni les mêmes défauts. N'est-il pas curieux que Galiani ait attendu plus de soixante ans un honneur dont il était assurément plus digne que bien d'autres épistolaires? Les imperfections choquantes des textes de 1818 éveillaient, en 1850, la sagacité toujours aiguisée de Sainte-Beuve : « Ces deux éditions, disait-il [1], sont également défectueuses au point de compromettre l'agrément de la lecture. On ne saurait imaginer les inexactitudes de mots, les altérations de sens, les inepties, pour tout dire, qui se sont glissées dans le texte de l'une et de l'autre ; il serait difficile de les distinguer à cet égard ». Vers le même temps, MM. E. et J. de Goncourt réclamaient une édition plus complète et ajoutaient qu'après ce nouveau travail il y aurait « un remaniement dans l'ordre des épistolaires français et peut-être un changement de rang dans les premiers rangs [2]. » Cet appel ne devait être entendu qu'après un nouvel intervalle de trente ans.

M. Perey et Maugras ont consacré plusieurs années à copier et à collationner, soit les lettres de l'abbé qu'ils avaient achetées en suivant assidûment les ventes, soit celles que les amateurs leur ont permis de collationner sur les autographes; M. P. a obtenu non sans peine, et grâce au concours de M. A. Geffroy, la communication de la correspondance diplomatique de Galiani avec son ministre Tanucci; les publications récentes dont l'abbé a été l'objet de la part de ses compatriotes ont été mises à profit et des documents inconnus, tels que le *Journal,* encore inédit, d'un voyage en Italie par Mme Necker de Saussure, ont fourni un contingent notable de faits, de traits et d'anecdotes. Le principal résultat de ces efforts est la réunion de trente lettres inédites ou non recueillies, dont treize au numismate Joseph Pellerin (les originaux forment à la Bibliothèque nationale le n° 1074 des nouvelles acquisitions françaises); quatre à d'Alembert, dont trois déjà publiées par Ch. Pougens dans les *Œuvres posthumes* de d'Alembert (An VII, 1799, 2 vol. in-18, tome I, pp. 404-414), et qui ne méritaient pas, par ce fait, l'épithète d'*inédites* [3]; les autres ont été signalées ou communiquées par

1. *Causeries du lundi,* t. II, p. 440. Voir aussi une note sur Galiani à propos du choix publié en 1866 par M. Paul Ristelhuber (*Causeries*, tome VIII, p. 545). Sainte-Beuve rappelle, à ce propos, que la *Revue critique* du 6 octobre 1865 avait dit un mot de ces *Contes, lettres et pensées.*

2. *L'Eclair*, journal (1852) nos 6 et 7. Ces deux articles n'ont point été réimprimés.

3. La lettre du 25 septembre 1775, dont l'original appartient actuellement à M. Minoret, a été publiée aussi comme inédite dans *l'Amateur d'autographes* de 1865, p. 325, avec d'assez nombreuses fautes de lecture qui ont été rectifiées par MM. Perey et Maugras. La seule lettre à d'Alembert, qui fût véritablement inédite (collection Dubrunfaut), se trouve reproduite deux fois, p. XLVII de l'introduction et tome II, p. 645.

Mme la comtesse d'Haussonville, M. le marquis de Flers, M. Minoret, M. le comte A. de Gobineau, M. Rieu, du British Museum, M. J. Grot, de Saint-Pétersbourg, MM. Puttick et Simpson, libraires à Londres, et M. Etienne Charavay. M. Dubrunfaut avait, en outre, permis à MM. P. et M. de conférer sur les autographes toutes les lettres de l'année 1771 qu'il avait acquises dans la vente du 2 février 1874. Enfin les éditeurs ont eut le bonheur de se procurer trois lettres adressées à Galiani par Diderot, par Grimm et par la reine Caroline (celle-ci a été retrouvée aux archives du Palais-Royal de Naples par M. A. Geffroy); ils ont, en outre, reproduit douze lettres de Mme d'Epinay à l'abbé, insérées par MM. Brunet et Parison à la fin des *Mémoires* mis au jour en 1818; Barbier n'en avait publié que quatre et Serieys aucune.

M. Asse a procédé tout autrement. Il ne semble pas s'être douté que les originaux mêmes de toute la correspondance de Galiani avec Mme d'Epinay, sans parler d'un certain nombre d'autres autographes, ont passé à diverses époques chez MM. Charavay. Après avoir comparé entre elles les éditions Barbier et Serieys, « nous arrivâmes, dit-il (Avertissement, p. III), à la conviction que si le véritable texte de Galiani n'existait pas plus dans l'une que dans l'autre prises séparément, il pouvait être établi, par leur minutieuse confrontation, et que ce qui manquait dans l'une pouvait être retrouvé dans l'autre ». De ce que Barbier reproche à Serieys d'avoir négligé parmi les suppressions nécessaires, « celles qui étaient impérieusement commandées par le bon goût et le respect pour les mœurs », M. A. conclut que le texte de Serieys est préférable, puisque les scrupules de son concurrent sont inconciliables « avec la fidélité rigoureuse qui est le premier devoir — c'est du moins ainsi qu'on le comprend aujourd'hui — d'un éditeur ». M. A. va plus loin, il accepte pour valable la défense de Serieys qui, soucieux de justifier l'authenticité des copies dont il s'était servi, prétendait les tenir de Mme R..., fille de Lecourt de Villière, secrétaire de Grimm ; celui-ci les lui aurait confiées en quittant la France. J'ignore si cette explication parut suffisante aux lecteurs de 1818, mais puisque M. A. fait à la nouvelle édition de la *Correspondance littéraire* l'honneur de la citer presque à chaque page, il a certainement jeté les yeux sur le *Mémoire* où Grimm célèbre les bienfaits de Catherine et il y aura vu que, menacé dans sa liberté et peut-être dans sa vie, par les dénonciations de la section du Mont-Blanc, il quitta brusquement Paris en février 1793, n'emportant que les lettres de l'impératrice [1]. Bientôt après sa maison fut mise au pillage et sa bibliothèque transportée au dépôt littéraire de la rue Saint-Marc. Les « paperasses », selon l'expression de D. Poirier, y formaient à elles seules trente-quatre paquets et les lettres de Galiani y devaient tenir leur place, ainsi que les manuscrits et les papiers personnels de Mme d'Epinay. Or, Serieys était, à cette époque, conservateur du dépôt littéraire de la rue de

1. Cf. *Corr. litt.*, tome I, pp. 41-46, et tome XVI, p. 552.

Lille et il lui fut sans doute aisé de se procurer la copie de cette correspondance, comme il se procura celle des lettres du P. Pacciaudi à Caylus et du président de Brosses qu'il édita en 1799 et en 1802. Dans sa *Lettre de l'éditeur de la correspondance complète de l'abbé Galiani à l'éditeur de cette correspondance incomplète* [1], il accuse Barbier d'avoir *supprimé* vingt-neuf lettres ; le terme n'est pas tout à fait exact et pour cause : s'il avait pu, en effet, retrouver seize lettres à Mme de Belzunce, fille de Mme d'Epinay (Barbier n'en a donné que deux), dont l'authenticité paraît incontestable, il y avait ajouté une lettre à Caraccioli qui nous inspire quelques doutes par la complaisance avec laquelle Galiani reproduit les éloges que Voltaire avait donnés aux *Dialogues sur les blés* (MM. P. et M. l'ont reproduite en y joignant un fragment de Caraccioli lui-même dont ils ne font pas connaître la provenance) ; une lettre à Mgr Sanseverino, archevêque de Palerme, dont MM. P. et M. n'ont pas tenu plus de compte que d'une lettre à l'abbé Le Batteux, toute relative à Horace, mais où Galiani attaque sans motif les ennemis de Voltaire et l'orthographe de celui-ci ; une à Mme d'Epinay (14 novembre 1772), connue sous le nom de *lettre aux p...* (mutilée par MM. P. et M.) ; deux à Mme Du Boccage que Serieys dit tenir de Mme de Beauharnais, mais qu'il a dû compléter à sa manière (ainsi que le remarquent MM. P. et M.) ; une à d'Alembert (28 novembre 1777), qui provoque de leur part la même observation ; enfin quatre lettres à Voltaire, à Marmontel, à Raynal et à Thomas, rejetées avec raison par ces mêmes éditeurs : « La moindre connaissance du style de Galiani, disent-ils, prouve que ce sont là d'audacieux pastiches. D'abord les sujets de ces lettres sont tous empruntés à un fait ou à une anecdote tirés de la biographie de Diodati ou des mémoires du temps... Ensuite, aux lettres authentiques de Galiani l'éditeur ne met pas une seule note explicative ; au contraire, il les prodigue à chaque page lorsque la lettre est de sa composition et, pour donner encore plus de vraisemblance à sa supercherie, il feint soit une erreur de date, soit une erreur de fait et il s'empresse de mettre une note pour expliquer que l'abbé s'est trompé. Enfin, le ton qui règne dans ces lettres ne peut laisser le moindre doute sur leur auteur. Autant Galiani est aimable et poli, autant Serieys se montre grossier et trivial ; en particulier la lettre à Raynal n'est qu'un tissu d'injures. »

M. A. s'est montré moins difficile ; il accueille toutes ces pages supposées ou adultérées, sans émettre la moindre réserve ; il intervertit les rôles lorsqu'il reproche à l'édition Barbier « des fautes évidentes de lecture qui ne sont pas dans l'édition Serieys » ; il se plaît même à repro-

1. Par M. C. de St M... (pseudonyme adopté par Serieys à cette occasion), Paris, J.-G. Dentu, imp. libr. 1818, in-8, 16 pp. Ce pamphlet, dont ne parlent point les nouveaux éditeurs, était distribué aux acheteurs de l'édition Dentu ; on le trouve souvent dans les ex. anciennement reliés. P. 13, Serieys y annonce la prochaine publication de la correspondance de l'abbé Conti « avec une dame aussi célèbre que Mme d'Epinay. » Ce projet n'a pas eu de suite.

duire comme des variantes des bévues que signalait en 1819 une note anonyme du *Journal des savants*, communiquée sans doute doute par Barbier à Daunou [1] : *d'Albant* pour *d'Albaret*, *Père* pour *Pezay*, *Sgnarra* pour *Ignarra*, et celle-ci, plus surprenante que les autres : « Si je voulais me venger, écrit Galiani dans sa première lettre connue à Mme d'Epinay (Paris, 2 février 1765), je vous retrancherais les *dations* des oranges de Malte »; MM. P. et M. ont lu et bien lu *rations*, mais M. A., par respect pour le texte de Serieys, n'a pas osé faire une correction aussi élémentaire!

Bien que déshonorée par de telles inadvertances et d'aussi méprisables subterfuges, l'édition Serieys avait sur celle de Barbier l'avantage d'offrir un texte plus exact en ce qui touche non seulement les italianismes, mais encore les passages libres ou irrévérencieux. Il est fâcheux que MM. P. et M. aient obéi à des scrupules très discutables en pareil cas; lorsqu'ils se flattent d'avoir rétabli « les passages supprimés », on pourrait leur répondre : « Beaucoup, soit, mais pas tous ». Il est assez scabreux, je le sais bien, de réclamer la restitution des polissonneries qui choquent à juste titre, mais sur cette question d'intégrité, il ne me semble pas qu'il puisse y avoir ici divergence d'opinions; l'éditeur ne doit jamais oublier qu'il est avant tout le très humble serviteur de l'auteur qu'il réimprime et il est tenu de ne point biffer ce qu'il n'oserait écrire lui-même.

Toute cette question fort complexe de l'établissement du texte de Galiani méritait d'être étudiée, et les lecteurs de la *Revue critique* me pardonneront sans doute de m'y être arrêté un peu longuement. Il fallait bien suppléer à la brièveté ou même à l'absence d'indications qu'on était en droit d'exiger des nouveaux éditeurs. Il me reste à présenter quelques observations sur leurs commentaires : celui de MM. P. et M. a surtout été écrit en vue des gens du monde à qui l'on veut épargner la moindre recherche; celui de M. A. décèle sa parfaite connaissance des hommes et des choses du XVIIIe siècle, et il y a fort à apprendre dans ses excellentes notules généalogiques, biographiques et bibliographiques.

17 juillet 1769 (édition A, t. I, p. 3). Cette lettre a été insérée dans la *Correspondance littéraire* (janvier 1771) par Grimm, qui promettait de la faire suivre d'autres pour remplacer celles de Voltaire à Damilaville (mort en 1768 et non en 1778, comme un lapsus typographique le fait dire à M. Asse). « Il résulte de là, ajoute-t-il, que l'on pourrait espérer trouver dans les archives de Gotha et ailleurs des copies des lettres de Galiani adressées par Grimm à la suite des siennes ». Je suis en mesure d'affirmer à M. A. que ces lettres n'existent point, du moins à Gotha, non plus que celle dont Galiani paraît si fier : « Le duc de Saxe

1. Le *Journal des savants* a successivement annoncé l'édition Barbier (juin 1818, p. 377), signalé les balourdises de la publication concurrente (septembre 1818, p. 569) et donné un article de Daunou, fort sévère dans ses conclusions sur le caractère de Galiani (janvier 1819, p. 16); les nouveaux éditeurs ont passé sous silence ces trois articles, dignes cependant d'attirer leur attention.

Gotha, écrit-il le 23 avril 1774, a reçu de moi une réponse fort drôle : si j'avais un copiste français, je vous enverrais l'une et l'autre. » M. le Dr Pertsch a bien voulu faire à cet égard des recherches restées absolument infructueuses.

4 août 1770 (éd. A, p. 117, note 1). Gabriel-François Coyer était abbé et non religieux ; il n'a donc pas droit au qualificatif de *Père*.

13 décembre 1770 (éd. A., p. 179). M. A. a corrigé dans l'Appendice de son second volume une note inexacte sur les *Annonces, Affiches et avis divers,* connus sous le nom de *Journal des provinces,* mais il ne dit pas que l'« extrait », attribué par Galiani à d'Alembert, a paru dans le n° 46 (14 novembre 1770); le 21 août 1771, il est également fait allusion aux *Dialogues sur les blés* et à leur auteur, à propos de la *Méthode pour recueillir les grains* de Ducarne de Blangy.

9 mars 1771 (éd. A., p. 216). M. A. suppose à tort que le *Sermon* prononcé par Grimm dans la « synagogue » d'Holbach a été mal classé par les éditeurs de la *Correspondance littéraire*. Ce sermon figure bien à la date de janvier 1770 dans le manuscrit et il n'a pu, en effet, être composé qu'à la fin de 1769, au retour du voyage de cinq mois que Grimm fit en Allemagne. Mme d'Epinay n'en avait envoyé copie à Galiani que beaucoup plus tard, et cela n'a rien de surprenant, quand on songe à la lenteur des communications à cette époque.

19 octobre 1771. Mme d'Epinay à Galiani (éd. P. et M., t. I, p. 457; éd. A., t. I, p. 283). Dans l'édition P. et M., il faut lire *Gilabeldé* et non *Gisabeldi*. Tout le passage commençant par : « Feu M. l'abbé de Bragelongne, » jusqu'à : « Il est impossible qu'un rêve philosophique et métaphysique ne le soit pas [obscur] » se retrouve, sauf deux ou trois variantes, dans les *Œuvres complètes* de Diderot, t. IX, p. 464. Mme dEpinay, qui a soin de dire : « Je tiens ce conte de Diderot, » recopiait sans doute le manuscrit qu'elle avait sous les yeux et qui était destiné à la *Correspondance littéraire* rédigée par elle et par le philosophe pendant le voyage de Grimm en Angleterre [1]. M. A. dit avoir cherché inutilement les *Eléments du système général du monde* par M. de Lazniez (Diderot l'appelle Lasnière). Je confesse qu'après de nombreuses investigations je n'ai pas été plus heureux, mais je serais tenté de croire que Diderot, assez coutumier du fait, a estropié le nom de l'auteur ou le titre du livre et peut-être tous les deux.

13 juin 1772 (éd. A., p. 350). La note citée par M. A. n'est point de l'auteur de cet article, mais de M. Taschereau. Je n'ai pas eu l'honneur de connaître M. Hippolyte de La Porte, mort le 29 février 1852.

---

1. On peut faire la même observation au sujet de la *Lettre de M. Raphaël le jeune* dont parle Mme d'Epinay dans sa lettre du 5 octobre 1771; l'extrait qu'elle en donne figure à peu près textuellement dans les *Œuvres complètes* de Diderot, t. XVII, p. 500, et dans la *Correspondance littéraire*, t. IX, p. 376; mais il est impossible de déterminer qui des deux auteurs a fourni le canevas.

22 novembre 1772 (éd. P. et M., t. II, p. 139). La note sur le dessinateur Huber est insuffisante. Grimm a maintes fois parlé de lui en termes qui font vivement regretter la dispersion de ces fameuses découpures. Quant aux tableaux « assez mauvais » dont parle la baronne d'Oberkirch dans ses *Mémoires,* ceux qui ont vu en 1878 le petit portrait à l'huile de Voltaire (appartenant à M. d'Haussonville) ne seront pas tentés de ratifier ce jugement : c'est une peinture délicate, sobre et ferme qui rappelle presque l'école de Clouet. M. Desnoiresterres a publié en fac-similé dans l'*Iconographie voltairienne* un dessin très large et très vigoureux d'un autre portrait, dessin faisant partie de la collection de M. le comte Berolingein, à Spire.

12 décembre 1772 (éd. P. et M., t. II, p. 150 ; éd. A., t. I, p. 398). A propos d'une des épitaphes de Piron, dont Galiani remercie Mme d'Epinay, MM. P. et M. citent celle qui commence par :

J'achève ici-bas ma route;
C'est un vrai casse-cou, etc.

M. A. paraît avoir mieux choisi en indiquant celle-ci qui est beaucoup plus célèbre :

Ci-gît... Qui? Quoi? Ma foi, personne, rien;
Un qui, vivant, ne fut ni valet ni maître, etc.

23 janvier 1773 (éd. P. et M., t. II, p. 161 ; éd. A., t. II, p. 11, note 2). Aufresne n'est pas mort *vers 1806,* mais le 4 juillet 1804, à Saint-Pétersbourg (Cf. A. de Montet, *Dictionnaire biographique des Genevois et des Vaudois.* Lausanne, G. Bridel, 1877, 2 vol. in-8). Même lettre. *L'Honnête criminel* de Fenouillot de Falbaire ne fut pas seulement joué en province, il fut représenté en 1778 sur le théâtre de Versailles, par ordre de la reine, alors qu'il était officiellement interdit à la Comédie-Française : singulière contradiction, dont *la Partie de chasse de Henri IV* de Collé offre un autre exemple.

19 juin 1773 (éd. P. et M., t. II, p. 216 ; éd. A., t. II, p. 63). MM. P. et M. ne donnent aucun renseignement sur le portrait du marquis de Croismare reçu par Galiani ; M. A. suppose qu'il n'existe pas à la Bibliothèque nationale. Il figure, au cabinet des Estampes, dans l'œuvre de Cochin. C'est un médaillon de profil à gauche, gravé par Halm, avec cette inscription : *M. A. N. de Croismare, marquis de Lasson,* et cette devise : *Nil dixit, nil egit ut alter, tamen omnia recte,* devise que l'on peut, sans trop de présomption, attribuer à Grimm, puisqu'il termine ainsi le portrait du marquis publié pour la première fois dans la nouvelle édition : « On peut écrire sur sa tombe qu'il n'a jamais rien fait ni rien dit comme un autre et qu'il a cependant toujours fait et dit au mieux. » (Cf. tome X, p. 50.)

9 juin 1781 (éd. P. et M., t. II, p. 619). MM. P. et M. ont fait deux personnages de Daudet de Jossan, l'auteur, selon Meister, ou le réviseur, selon Barbier, de la *Lettre de M. le marquis de Caraccioli à M. d'Alembert* (contre Necker). La note de M. A. est plus exacte (t. II, p. 369)

sans être complète : cette lettre, attribuée à Beaumarchais par Métra et Bachaumont, a été réimprimée en 1828 par M. de Châteaugiron dans les *Mélanges* de la Société des bibliophiles français et tirée à part.

M. A. a terminé son travail par un très bon index alphabétique; MM. P. et M. ont cru remplacer cet indispensable complément par des sommaires qui sont loin de rendre le même service. M. Asse a fait figurer en appendice les deux *Mémoires* à Sartine sur les *monts de piété ou lombards,* et sur les *entrepôts de blé de Sicile,* le *Dialogue sur les femmes* et la *Dissertation sur le chœur et la musique des anciens.* MM. Perey et Maugras n'ont reproduit que la première et la troisième de ces quatre pièces, mais ils promettent de publier les deux autres avec la *Correspondance diplomatique inédite* et les *Commentaires sur Horace,* dont ils possèdent le texte complet. Souhaitons qu'ils parviennent à recouvrer toutes les lettres adressées à Galiani par ses amis de France : ce jour-là seulement ils pourront considérer leur tâche comme accomplie.

Maurice TOURNEUX.

---

164. — **Von Land und Leuten, Bilder und Geschichten aus dem Herzogtum Oldenburg,** von Ludwig STRACKERJAN. Oldenburg, Schulze. in-8°, XVIII et 169 p.

Chronik des alten Theaters in Oldenburg (1833 bis 1881), Festschrift zu der Eröffnung des neuerbauten Theaters am 8 October 1881 von Freiherr R. von DALWIGK. Oldenburg, Schulze. in-8°, IV et 230 p.

Le premier de ces deux ouvrages, dont le titre peut être traduit ainsi « *Le pays et les gens d'Oldenbourg* », renferme d'agréables récits contés avec humour par feu Louis Strackerjan et relatifs aux mœurs du pays d'Oldenbourg; on y trouvera de curieux détails sur la superstition des paysans, sur les légendes oldenbourgeoises, sur les devises et sentences gravées sur les maisons, et sur ce qu'en Allemagne on nomme la *Culturgeschichte;* un des articles les plus attachants du recueil est consacré aux présages et aux pressentiments (*Vorspuk*); nous donnons en note les titres des morceaux qui composent le volume [1].

Le théâtre d'Oldenbourg est un des théâtres de l'Allemagne qui méritent une étude spéciale ; dans ces cinquante dernières années et surtout

---

1. *Erinnerung aus der Marsch. — Hünensteine im Oldenburgischen. — Die Kirchhofslinde zu Oldenburg. — Eine Pastorei im Jahre 1700. — Das Regenkleid, eine Geschichte aus dem Jahre 1708. — Die Lehre vom Essen im plattdeutschen Sprichwort. — Haussprüche im Oldenburgischen. — Strafrecht vor zwei hundert Jahren. — Edo Wimeken der aeltere, ein Geschichtsbild aus den friesischen Marschen. — Wie ist der Vorspuk zu erklæren? — Die Ochoter Lünse. — Eine Herbstdeichschau. — Wetterstimmungen. — Die rœumliche Entwickelung der Stadt Oldenburg vor und nach dem Freibriefe von 1345. — Wie's der alte Lüning gemacht hat. — Die Zeitung an der Drehorgel. — Die Thorsperre in Oldenburg.*

dans la période de 1830 à 1850, il s'est acquis des titres à l'estime des lettrés ; il a eu le souci du grand art, il n'a représenté relativement que très peu de pièces vulgaires et banales, il a joué pour la première fois l'*Uriel Acosta* de Gutzkow, etc. M. de Dalwigk raconte l'histoire du théâtre d'Oldenbourg avec beaucoup de détail ; il suit l'ordre chronologique ; aussi, son récit a l'allure et la monotonie d'une chronique locale. Mais on sent qu'il est homme de goût et qu'il connaît bien les choses du théâtre ; ses observations sur l'influence des grands mouvements littéraires, sur le rôle des personnages remarquables qui furent attachés au théâtre d'Oldenbourg, comme Adolphe Stahr, Julius Mosen (nommé « dramaturge » en 1844), Palleske, sont intéressantes [1].

C.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La collection des *Deutsche Litteraturdenkmale* ou écrits allemands du XVIIIe siècle, que publient les frères Henninger, de Heilbronn, et que dirige M. Seuffert, de Würzbourg, vient de s'augmenter d'un volume nouveau, l'*Hermann*, de Wieland. Sous presse sont les *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, de l'année 1772, plus tard paraîtront : de Bodmer, *Charakter der deutschen Geschichte ;* de Brentano, *Gustav Wasa;* de Frédéric II, *De la littérature allemande* ; de Hagedorn, *Versuch einiger Gedichte;* de Klinger et Sarasin, *Plimplamplasko ;* de Klopstock, le *Messias* de 1748 et le recueil de 1771, *Oden und Elegien ;* de Moritz, *Anton Reiser ;* de Schiller, les *Rœuber* de 1781 et le *Musenalmanach;* de A. W. Schlegel, *Ueber Litteratur, Kunst und Geist des Zeitalters ;* de J. Elie Schlegel, *Dramaturgische Schriften;* de Thümmel, *Wilhelmine* ; de Wagner, *die Kindermœrderinn ;* de Wieland, *Erzæhlungen, Musarion, Oberon ;* de Winckelmann, *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke, Sendschreiben über die Gedanken, Erlæuterung der Gedanken;* ajoutons-y le recueil de Herder, *von deutscher Art und Kunst.*

ANGLETERRE.— Quoique Thackeray ait désiré qu'on ne fît jamais sa biographie, M. R.-H. Shepherd prépare, en deux volumes, un ouvrage sur l'auteur de « Pendennis » et de « Vanity Fair, » sous le titre *The life, letters and uncollected writings in prose and verse of W. Makepeace Trackeray*. On voit, par le titre du livre, que la publication de M. Shepherd renfermera, outre la vie du célèbre romancier, ses lettres et ses écrits inédits.

— La collection des Oriental series de Trübner s'accroîtra bientôt d'un volume nouveau, la *Metrical Translation of Manu*, de M. Burnell, qui devait paraître d'abord dans la collection des « sacred books of the East. »

— M. Alois Brandl prépare un livre sur *Coleridge*.

BELGIQUE.— Dans une séance de la Société d'entomologie (1er juillet), un des mem-

---

1. On remarquera, p. 9, le prologue qui fut dit le 15 août 1812 en l'honnenr de Napoléon Ier au théâtre d'Oldenbourg : « laissez-le, ô dieux, affermir et achever notre bonheur... vois, son peuple fidèle loue en lui le sage, le héros et le père, et son trône repose sur des pieds de diamant. » — P. 50, lire *Lauzanne* et non « Lauranne ». — Le nom du célèbre dramaturge et romancier est *Freytag* et non Freitag.

bres, M. Van Segvelt, a parlé de la récente publication de M. MASPERO, *La trouvaille de Deir-el-Bahari*, où il avait trouvé un fait intéressant la science entomologique. Un cercueil renfermait la momie d'Amenhotep I, enveloppée, selon l'usage de l'époque thébaine, des pieds à la tête, de guirlandes de fleurs rouges, jaunes et bleues; au moment de l'enterrement, une guêpe, attirée par les fleurs, entra dans le cercueil; elle s'y est conservée intacte et nous fournit l'exemple, probablement unique, d'une momie de guèpe; sa mort remonte à 3,550 ans, et c'est le seul insecte d'une si haute antiquité ayant date certaine.

— *Le Portugal, notes d'art et d'archéologie*, tel est le titre d'un opuscule intéressant de M. Adolf de CEULENEER (extr. du « Bulletin de l'académie d'archéologie de Belgique ». Anvers, 90 p.). Cet opuscule comprend trois parties : dans la première, M. de C. retrace les questions agitées au congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, de Lisbonne (1880); dans la deuxième, il étudie les *azulejos* ou carreaux émaillés; dans la troisième, il nous renseigne sur l'ancienne école de peinture en Portugal.

— Le prix annuel de 25,000 francs, institué par le Roi, sera décerné : en 1886, à l'ouvrage le mieux conçu pour développer chez la jeunesse belge, l'intelligence et le goût des littératures anciennes et modernes; — en 1887, à l'ouvrage qui démontrera le mieux de quelle manière la Belgique doit comprendre son rôle dans la grande famille européenne; — en 1888, au meilleur livre sur l'enseignement des arts plastiques en Belgique et sur le moyen d'y développer l'art et de le porter à un niveau plus élevé. Ces concours sont exclusivement belges.

— Dans la séance du 3 juillet de la commission royale d'histoire, M. Charles PIOT, a lu deux notes importantes, la première sur *la vaisselle et les bijoux de Philippe de Beau*, et la seconde, sur *le testament du comte Lamoral d'Egmont;* ce testament, jusqu'ici inconnu et dont M. Piot donne le texte complet, fut fait par Egmont, le 21 juin 1558, au moment où il se préparait à quitter Bruxelles pour se mettre à la tête de l'armée « du roy d'Espaigne et d'Engleterre, en ceste guerre d'entre luy et le roy de France ». L'acte contient nombre de détails intéressants sur les nombreux enfants du comte, sur ses biens et leur partage; on y voit l'affection tendre et profonde qu'Egmont portait à sa femme Sophie de Bavière, alors enceinte, et que confirme la lettre qu'il lui écrivit quelques heures avant de monter sur l'échafaud.

— Les séances du 30 mai et du 26 juin de la Société d'Anthropologie ont été marquées par de curieuses communications et discussions. M. HOUZÉ a lu une notice sur l'*indice céphalique des Flamands et des Wallons*, et M. VANDERKINDERE, un mémoire sur *la question celtique;* nous n'insistons pas, et renvoyons nos lecteurs au numéro 14 (15 juillet) de l'*Athenaeum belge*, où ils trouveront le compte-rendu détaillé de ces deux séances.

— La classe des lettres de l'Académie royale met au concours les questions suivantes : Concours annuel pour 1884. I. *Règles de la poétique et de la versification suivies par les Rederykers au* XVe *et au* XVIe *siècle;* II. *Histoire du cartésianisme en Belgique;* III, *Caractères et tendances du roman historique depuis Walter Scott;* IV. *Histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les Conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le* XVe *siècle jusqu'à la fin du* XVIIIe; V. *Etude historique, d'après les auteurs et les inscriptions, sur l'organisation, les droits, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes, chez les Grecs et les Romains, en comprenant dans cette étude les Grecs de l'Asie-Mineure, des Iles et de la Grande Grèce;* VI. *Histoire de la dette publique belge ;* VII. *Exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations coopératives de production*

formulées dans les temps modernes. (Pour chacune de ces sept questions, médaille d'or de 800 francs). — Prix Stassart : I. *Apprécier l'influence exercée au* XVIe *siècle par les géographes belges, notamment par Mercator et Ortelius ; donner un exposé des travaux relatifs à la science géographique, qui ont été publiés aux Pays-Bas, et de ceux dont ces pays ont été l'objet, depuis l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique jusqu'à l'avènement des archiducs Albert et Isabelle.* (Prix de 3,000 francs) ; II. *Notice sur Simon Stévin* (prix de 600 francs). — Prix de Saint-Genois : I. *Quelle influence ont eue sur la littérature néerlandaise les réfugiés français qui se sont établis aux Pays-Bas après la révocation de l'édit de Nantes* (Mémoires à rédiger en flamand; prix de 450 fr.) — Prix Teirlinck : *Histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde* (1,000 fr.)

— On trouvera dans la 2e livraison du *Bulletin Rubens* des rapports adressés par M. Ruelens et datés de Carpentras, où cet érudit a dépouillé la collection Peiresc ; on sait que M. Ruelens a été chargé de rechercher et de recueillir dans les bibliothèques et dépôts d'archives de France les documents relatifs à Rubens.

— Le conservateur du *Musée Plantin*, à Anvers, M. Max Rooses, vient de faire paraître (Gand, Hoste), un « nouveau livre d'esquisses » en langue flamande ; on trouvera dans ce *Nieuw Schetsenboek* une étude sur les *Nibelungen* comparés aux chants de l'*Edda ;* une histoire de la chanson politique et religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle ; deux monographies, l'une sur le poète dramatique Willem Ogier, et l'autre sur le jésuite Poirters (les seuls écrivains remarquables en langue flamande au XVIIe siècle) ; un essai sur la poésie flamande de 1830 à 1880 ; un morceau très intéressant sur *Henri Conscience*, sa vie et ses œuvres. — Il y a quelque temps, M. Rooses avait publié un petit mémoire fort curieux sur Plantin et l'imprimerie plantinienne (*Plantijn en de Plantijnsche drukkerij*) ; M. Rooses a repris ce travail et lui a donné de plus grands développements, grâce aux documents sans nombre qu'il a trouvés dans le Musée Plantin ; nous pouvons annoncer que son étude, remaniée et considérablement augmentée, paraîtra assez prochainement, en langue française, et sous le titre : *Christophe Plantin, imprimeur anversois.* Cette grande publication sera ornée de cent planches phototypiques hors texte et de plusieurs centaines de planches dans le texte.

DANEMARK. — M. Troels Lund travaille à une *Histoire du Danemark et de la Norvège dans la seconde moitié du* XVIe *siècle*, de 1559 à 1596 ; dans cette publication (en langue danoise) il retrace d'abord la situation générale de la nation, puis l'histoire politique de la monarchie. Il a composé jusqu'à présent les quatre premiers livres de la première partie de cet ouvrage ; chaque livre forme un volume ; dans le premier volume, il décrit en traits généraux le pays et le peuple d'alors et montre en quoi ils différaient du peuple et du pays d'aujourd'hui ; dans le deuxième et le troisième livre il expose la vie de chaque jour, le dehors et l'intérieur des maisons à la campagne et à la ville, l'existence des seigneurs dans leurs châteaux, etc. ; dans le quatrième livre il traite des costumes de l'époque. Le deuxième et le troisième livre forment un ouvrage spécial qui vient d'être traduit en allemand sous la direction de l'auteur lui-même, et qui a pour titre : *Das tægliche Leben in Skandinavien wæhrend des XVI. Jahrhunderts, eine culturhistorische Studie über die Entwickelung und Einrichtung der Wohnungen* (Copenhague, Hœst et fils. In-8°, VI et 485 p. 9 mark.)

ESPAGNE. — Une publication considérable, consacrée aux chants populaires de l'Espagne, paraîtra prochainement, à la librairie Francisco Alvarez, de Séville, sous le titre : *Cantos populares españoles, recogidos, ordenados i ilustrados por Fran-*

cisco Rodriguez MARIN. L'ouvrage comprendra quatre volumes et renfermera près de 10,000 chants populaires.

GRÈCE. — Un de nos correspondants nous écrit d'Athènes : deux importantes études archéologiques viennent de paraître : toute deux se rapportent à la topographie du Pirée. L'une (qui a d'abord été publiée dans le *Parnassos*) est l'œuvre du professeur J. Ch. DRAGATSIS, et a pour titre : Τὰ θέατρα τοῦ Πειραιῶς καὶ ὁ κωφὸς λιμήν. Grâce à cette monographie, la place des deux théâtres du Pirée est à jamais fixée, ainsi que celle du port appelé le κωφὸς λιμήν ; le passage de Xénophon, *Hellen.*, II, 4, 32, trouve une explication claire et satisfaisante. L'autre, de M. A. MÉLÉTOPOULOS, Περὶ τῆς σκευοθήκης τοῦ Φίλωνος, fixe l'emplacement du célèbre arsenal de Philon d'Eleusis.

— Une *Société historique et ethnologique de la Grèce* s'est fondée récemment. Elle se propose de créer un musée renfermant toute sorte d'objets relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen âge et dans les temps modernes. Les manuscrits et documents écrits formeront une dépendance à part du Musée sous le nom d'*Archive historique*. C'est le même but que la *Société Archéologique d'Athènes* poursuit pour la Grèce classique.

— L'Ἀθήναιον a cessé de paraître.

RUSSIE. — Une nouvelle édition des Œuvres de Pouschkine doit paraître à Moscou, par les soins de M. EFREMOF ; elle comprendra sept volumes, dont l'un renfermera les lettres intimes du poète; on y trouvera deux portraits de Pouschkine, dont l'un, jusqu'ici inconnu et conservé maintenant au Musée de Moscou, est dû à Pouschkine lui-même.

SUISSE. — M. G. MEYER DE KNONAU vient de rééditer une des meilleures œuvres d'histoire du moyen âge, les *Nüwe casus monasterii Sancti Galli* (Saint-Gall, Huber. In-8°, LXII et 391 p.). La Société historique de Saint-Gall avait déjà fait paraître en 1862 une édition de cet ouvrage; mais cette édition n'avait ni commentaire ni index et le texte n'avait pas été établi avec toute la rigueur désirable. M. Meyer de Knonau a publié à nouveau ce texte avec la plus grande correction, en y ajoutant des notes nombreuses et une table des noms de lieux et de personnes; en appendice, on trouve un assez long exposé des rapports de l'évêque Eberhard II de Constance et de l'abbé Berthold de Saint-Gall de 1521 à 1529 et une réimpression du *Planctus beati Galli* de 1252.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 19 juillet 1882.

M. d'Arbois de Jubainville signale l'existence, dans le nord de l'Irlande, de forts vitrifiés, semblables à ceux de France ou d'Ecosse. La construction doit vraisemblament en être attribuée aux Pictes, habitants primitifs de l'Ecosse, qui ont aussi occupé la partie de l'Irlande où ces forts se trouvent.

M. Schlumberger communique plusieurs sceaux inédits de fonctionnaires byzantins (*stratèges* ou gouverneurs, *commerciaires* ou directeurs des douanes) du thème de Khersois. Il montre également à la société plusieurs sceaux de fonctionnaires de la Bulgarie. Ce dernier pays, reconquis par l'empereur Basile, ne fut pas constitué en thème, et resta une sorte de province militaire, administrée par des *ducs*, des *préteurs*, et surtout des *provéditeurs* (προνοηταὶ πάσης Βουλγαρίας) sorte de commissaires extraordinaires.

M. Courajod lit, au nom de M. Müntz, une note sur le premier architecte du palais pontifical d'Avignon. Il s'appelait Pierre Poisson ou Peysson (Magister *Petrus Piscis* ou *Peysonnis*) et était de Mirepoix. Dans les comptes conservés aux archi-

ves secrètes du Vatican, on trouve plusieurs fois son nom depuis 1335. L'année qui suivit l'avènement du fondateur de l'édifice, Benoit XII, jusqu'en 1337, il dirigea notamment la construction de la chapelle et de la tour du palais, d'un cabinet de travail pour le pape et d'une salle d'audience.

M. Héron de Villefosse lit, au nom de M. Maxe-Verly, une note sur deux inscriptions fausses attribuées à Nasium (Naix-en-Barrois).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 août 1882.

Le prince S. Abamelek-Lazarew envoie des photographies et une copie des parties grecques de l'inscription bilingue découverte par lui à Palmyre, dont il a déjà fait parvenir à l'Académie un estampage malheureusement fort endommagé.

M. Heuzey annonce par lettre des observations nouvelles qu'il vient de faire sur les monuments chaldéens trouvés par M. de Sarzec, dans les ruines de Tello, l'antique Sirtella. En enlevant l'efflorescence calcaire qui recouvrait un fragment de style très ancien, on y a reconnu la présence d'une inscription cunéiforme en caractères archaïques; M. Heuzey y a lu le nom d'un souverain, qualifié, non comme dans les inscriptions déjà publiées, de gouverneur *(patesi)*, mais de roi de Sirtella. Cette constatation l'a amené à étudier d'autres monuments analogues, et il y a rencontré des mentions semblables. Il a relevé, en tout, jusqu'ici les noms de quatre *rois* de Sirtella, dont deux accompagnés d'indications généalogiques. Il faut donc admettre qu'à une époque très ancienne, antérieure à celle des textes précédemment étudiés, la ville de Sirtella formait un royaume indépendant, gouverné par ses propres souverains et non par des gouverneurs envoyés d'ailleurs. M. Heuzey a trouvé aussi quatre inscriptions qui mentionnent des gouverneurs ou *patesi*, et donnent leurs noms et leur filiation. Celles-ci sont postérieures à celles des rois, mais antérieures à celles du *patesi* dont le nom a été lu Goudea, et sur lequel s'est portée principalement jusqu'ici l'attention des savants.

Le prix Duchalais est décerné à M. Stanley Lane Poole, pour son volume intitulé : *the Coins of the Moors of Africa and Spain*, qui forme la 5e partie du *Catalogue of oriental coins in the British Museum.*

M. Egger communique quelques observations sur une inscription funéraire d'Athènes, qui vient d'être publiée par M. Koumanoudis, dans le dernier fascicule de l' Ἀθήναιον. Cette inscription se compose d'une liste de soldats athéniens tués dans diverses guerres, pendant les trente ou quarante années qui précédèrent la guerre du Péloponèse; cette liste est suivie de deux distiques en l'honneur des morts. C'est un monument intéressant à beaucoup d'égards, et d'abord par sa date relativement ancienne; la langue y présente des caractères d'archaïsme dignes d'attention, notamment dans les deux distiques. Il faut remarquer, en outre, parmi les noms propres, quelques composés formés pour rappeler le souvenir d'un succès militaire des Athéniens et tirés du nom d'une ville prise ou d'un pays conquis, comme chez les Romains les surnoms d'*Africanus, Asiaticus*, etc. Enfin, ce texte offre un nouveau témoignage de l'attention patriotique des Athéniens à perpétuer sur le marbre des tombeaux le nom des guerriers morts pour la patrie, tandis que dans les oraisons funèbres, au contraire, l'usage voulait qu'on ne nommât pas les morts et qu'on honorât leur dévoûment par des éloges d'un caractère tout à fait général.

M. Weil donne une seconde lecture de son mémoire sur un papyrus grec qui contient des fragments des *Oiseaux* d'Aristophane.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : Evans (John), *les Ages de la pierre;* le même, *l'Age de bronze;* — par M. Desjardins : *Bulletin trimestriel des antiquités africaines recueillies par les soins de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran, et publiées sous la direction de MM. J. Poinssot et L. Demaeght, sous le patronage et avec la collaboration de MM. L. Renier, E. Renan, E. Desjardins, Ch. Tissot (de l'Institut), Héron de Villefosse, Poulle, Cherbonneau, et de divers savants français et étrangers,* 1er fascicule, juillet 1882; — par M. Geffroy: *Ecole française de Rome, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 2e année, fascicules 3 et 4; — par M, Gaston Paris : Bladé (J.-F.), *Poésies populaires de la Gascogne*, t. III et IV; — par M. Delisle : Tamizey de Larroque, *Entrée du roy Charles IX à Bordeaux;* la Borderie (A. de), *Diablintes, Curiosolites et Corisopites;* Marre (Aristide), *Problèmes numériques de Nicolas Chuquet.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 21 Août — 1882

Sommaire : 165. Socin, Les dialectes araméens d'Ourmia à Mossoul. — 166. Warren, Manuscrits de Térence collationnés par Bentley. — 167. Archives de l'Orient latin, tome I. — 168. Pajol, Les guerres sous Louis XV, vol. I. — 169. Les contes en vers d'Andrieux, p. p. Ristelhuber. — 170. Janssen, Frédéric Stolberg. — 171. Simson, Rapports de Napoléon III avec la France et l'Allemagne. — Chronique.

165. — **Die neu-aramaeischen Dialekte von Urmia bis Mosul,** Texte und Uebersetzung herausgegeben von Dr Albert Socin, Professor an der Universitaet Tubingen. Laupp, Tubingen, 1882, XI et 224 p. in-4°.

M. Socin poursuit sans relâche ses travaux sur les dialectes des pays environnant Mossoul. L'année dernière, il éditait, en collaboration avec M. Prym, un volume qui nous révélait le dialecte araméen du Tour 'Abdin [1]. Cette année s'annonce encore plus fructueuse ; outre ce livre-ci consacré à divers dialectes araméens, il a publié, dans le premier cahier de cette année du *Journal oriental allemand,* une première série de textes du dialecte arabe de Mossoul et de Mardin, lesquels, avec les Proverbes arabes [2], doivent servir de matériaux pour des travaux ultérieurs de grammaire et de lexicographie. Il paraîtra aussi prochainement une importante collection de chants kurdes et des textes dans le dialecte turc du Kurdistan.

Malgré la généralité de son titre, le présent livre n'a pas la prétention d'être complet ; cependant il forme, dans son ensemble, un recueil de première valeur pour l'étude des dialectes néo-syriaques. Le soin que M. S. a mis à rendre exactement la prononciation de ces dialectes, lui assure la reconnaissance des philologues. Il suit le système de transcription adopté précédemment pour le dialecte du Tour 'Abdin ; les diverses articulations et les nuances des voyelles y sont minutieusement notées au moyen de caractères latins munis de points et d'appendices diacritiques. Il est à désirer que cette excellente méthode serve de modèle pour les travaux de ce genre.

Six dialectes sont représentés par des textes classés sous vingt-sept numéros : le dialecte d'Ourmia, nos I-XXII ; le dialecte de Supurghan et le dialecte de Chosrowa, n° XXIII, 1 et 2 ; le dialecte de Dschelu,

1. V. *Revue critique*, n° du 15 août 1881.
2. *Arabische Sprichwoerter und Redensarten.* Tubingen, 1878.

n° XXIV *a b c;* le dialecte Fellihi, nos XXV et XXVI; et le dialecte des Juifs de Zacho, n° XXVII *a* et *b*.

Comme on le voit par cette classification, le dialecte d'Ourmia est de beaucoup le mieux partagé, sous le rapport du nombre des textes. Ceux-ci sont dus à la composition d'un certain Joseph Audischu [1], natif de Matmaryam, faubourg d'Ourmia. MM. Hoffmann et Socin, alors à Berlin, profitèrent de la présence d'Audischu dans cette ville pour les lui faire écrire et lire. C'est pendant la lecture qu'ils en fixèrent la transcription exacte au moyen de caractères latins et de signes spéciaux.

Le style d'Audischu nous était déjà connu par plusieurs morceaux publiés en 1873 par M. Merx dans sa chrestomathie néo-syriaque (*Neusyrisches Lesebuch*, pp. 1-28). Mais cette publication s'en tenait à l'orthographe d'Audischu qui, se servant de caractères syriaques, tantôt recherchait l'étymologie, tantôt imitait la prononciation, à moins qu'il ne se laissât aller à sa fantaisie. Son esprit peu cultivé ne lui permettait pas de suivre une orthographe régulière, comme celle que durent adopter les missionnaires protestants, qui avaient d'autres soucis que de faire de la philologie. Il est singulier qu'ils marquent d'un point inférieur le waw du suffixe de la 3e personne fém. sing. Audischu suit cette ponctuation vicieuse; heureusement, la prononciation figurée nous apprend que ce suffixe est *o* et se distingue du masculin *ou*.

Le principal intérêt de la nouvelle publication de M. S. réside donc dans sa méthode de transcription. Il aurait pu avantageusement laisser de côté la rédaction syriaque d'Audischu, qui accompagne le texte des treize premiers numéros; en la conservant, il devait, il nous semble, la corriger et la ramener à la stricte étymologie. La prononciation étant assurée par la transcription en caractères latins, la rédaction syriaque ne devait plus servir que de commentaire facilitant l'intelligence des textes; telle est, par exemple, l'excellente rédaction arabe que M. S. a jointe à son édition des dialectes arabes de Mossoul et de Mardin, mentionnés plus haut. Le respect scrupuleux de l'éditeur pour son manuscrit est très louable en ce qui concerne la transcription phonétique; c'est à la critique à rechercher si les inconséquences inhérentes à cette méthode sont dues à la mobilité du parler vulgaire ou à des lapsus très excusables de la part d'une oreille européenne, ou bien si elles trouvent leur justification dans des raisons grammaticales. Mais nous n'avions aucun intérêt à connaître l'orthographe d'Audischu et à savoir quelle valeur il donnait à telle ou telle consonne syriaque; citons, par exemple, *tèt* au lieu de taw dans *sita* « mesure » 54, 11; *sâde* au lieu de semkat dans *sau* et *sawo* « vieillard », 46, 5 et 12, comp. 46, 14; *'aïn* explétif dans *bâzûze* « spoliateurs », 48, 17, dans *khlimi* « gros » 50, 7, et *khulmânuitu* « grosseur », 54, 12, comp. neu-syr. gr. p. 257, not. 1; en tête de *ara* « terre », 1, 3; 54, 21, etc; sans compter les mots où il est

1. Prononciation moderne du nom nestorien 'Abdischo, autrement dit 'Ebed-Iesu.

transposé, comme *marre*, 12, 18, *bibâya*, 26, 16, *marya*, 40, 6, *mazzeta*, 49, 13, *mazdiyanta*, 50, 2, *mazdih*, 50, 15, et ceux où il fait défaut, comme *towilun*, 38, 13. La transcription phonétique enseigne suffisamment que ces emphatiques ont perdu de leur valeur et permutent souvent avec les consonnes simples correspondantes; l'orthographe d'Audischu ne nous apprend rien de plus, mais elle peut induire en erreur. Elle est, du reste, aussi négligée que son style : *boud qouirawâti* « tombeaux », p. 44, 21, mais plus exactement *beit qoubrawâti*, 46, 13; *batr dimmu*, 94, 21, pour *bar dimmu;* le lamed suivi du pronom suffixe de la 3e pers. sing. est écrit tantôt suivant l'orthographe du syriaque littéraire *leh* masc., *lâh* fém., tantôt comme le verbe substantif *ilé, ilâ;* dans ce dernier cas, l'écriture syriaque n'est pas toujours conforme à la prononciation; ainsi, p. 36, 3, on lit *bayyêli* au lieu de *bayyâli;* p. 40, 5, *khazyawêli* au lieu de *khazyawâli; youme* au lieu de *youmâne*, 46, 21. Ces observations, qu'il serait aisé de multiplier, montrent toute l'importance qu'on doit attacher à la transcription phonétique de M. Socin.

Le crochet doit être sous le *h* dans *thilale*, 35, 2, et *briha*, 107, 15; le second *g* de ligdâga 102, 6 est pour *r*.

Supurghan et Chosrowa, au dialecte desquels est consacré le n° XXIII, sont situés : le premier, au nord-est d'Ourmia; le deuxième, au nord de la même ville, dans le district de Salamâs. Ce numéro est reproduit en deux leçons, l'une pour Supurghan, l'autre pour Chosrowa; il provient de la même source que les précédents. Il est malheureusement trop court pour donner une connaissance suffisante des particularités dialectales qui distinguent ces idiomes. Au reste, Audischu paraît s'être complètement mépris en ce qui concerne le dialecte de Chosrowa qu'il assimile à tort à celui de Gawar. Les scrupules de M. S. étaient bien fondés, quand il disait dans sa préface, p. VIII, que les données d'Audischu sur les dialectes de la Plaine et de la Montagne ne devaient pas être accueillies sans réserve. Un vénérable prêtre de la Mission de Paris, M. le P. Bedjan, dont la présence à Paris nous avait été signalée par M. S., a bien voulu nous donner quelques renseignements sur le dialecte de Chosrowa, son pays natal; nous les consignerons ici, à titre de contrôle : comme à Ourmia, les noms de nombre n'ont qu'une seule forme pour le masculin et le féminin; l'article indéfini « un », « une » est *khâ;* les formes *khê* et *kdhâ* d'Audischu sont d'autant plus erronées qu'il prend *khê* pour le féminin et *kdhâ* pour le masculin, excepté dans *khdâ schinna*, 121, 17, où il est féminin. *Khammisch* « cinq », *ischit* « six », 121, 15 et 16, sont également inusités; on dit, en tout cas, *khammischta* et *ischta*. Les désinences *âya* s'abrègent en *â*, comme *rewâ* « ivrogne » au lieu de *rewâya*, 121, 9; *bidâ* au lieu de *bidâya* « savoir », 122, 2. Le suffixe du pronom de la 3e pers. mas. sing. est *ou* pour les substantifs et la plupart des prépositions, on dit : *idou* « sa main » et non *idi*, 121, 14; *qâ'ou* « à lui » et non *qâti*, 121, 21. Le mot *kya*, 121, 21, est une interjection qui peut s'adresser à une femme, mais non à un homme; *cim* « très », *azizih*

« mon ami », *soyougli* « mon cher », se disent à Ourmia, mais non à Chosrowa. Audischu connaissait le dialecte de Gawar, car sa famille était originaire de cet endroit; ce morceau aurait peut-être été mieux intitulé : « Dialecte de Gawar ».

Le n° XXIV, relatif au dialecte de Dschelu dans la Montagne, se compose de trois morceaux fournis par un habitant peu lettré de ce pays à M. S., qui en fit la rencontre à Damas. Dans les dialogues, la troisième personne est employée pour la seconde; cet usage était digne d'être remarqué; on le retrouve également dans d'autres passages, voy. note 18; si on n'y prenait garde, on pourrait être tenté de prendre le suffixe *ou* de la 3e pers. pour celui de la seconde, *oukh,* en supposant la chute de la gutturale, chute qui existe effectivement dans *da* « une », 122, 18; 123, 2, pour *khda*. Cette manière de parler, constatée chez des gens grossiers, est instructive au point de vue du développement du langage.

On devrait peut-être lire : *en la* « sinon » au lieu de *la,* 122, 22, comp. 123, 12. Le suffixe du pronom de la 3e pers. masc. sing. est prononcé tantôt *ou,* tantôt *i* : *lbīyù,* 123, 1, ou *lbiyi,* 123, 14 « à sa maison ». Comme dans le dialecte arabe de Mossoul[1], on trouve une forme étendue du pronom isolé, *hinnêle* « il est », 123, 20, de *hinnu?* et *ilê,* ainsi que des suffixes : *biyenih* « en moi », 124, 19; *kislenih* « chez moi », 124, 20, comp. *binemude* « avec quoi », 124, 22, et *Arab. Sprichwœrter,* p. IX. Comme dans ce dialecte également, le conjonctif « que » est exprimé par le persan *ta* au lieu de l'araméen *di* ou *qad* : *tazikh* « que nous allions », 124, 3; *tasqakh* « que nous montions », 125, 15.

Le n° XXV est un recueil important de chants en Fellihi. On appelle ainsi à Mossoul l'araméen parlé par les chrétiens de cette contrée. Ce terme est un peu vague, car, dans un sens plus général, il désigne les chrétiens aussi bien du Kurdistan que de l'Azerbeighan. Ces Fellihis tiennent-ils leur nom des anciens Nabatéens, des Fellâhs du Bet-Arbayé et de l'Adiabène? La solution de cette question, dans un sens affirmatif, jetterait un jour nouveau sur l'origine des dialectes araméens qui ont subsisté jusqu'à ce jour.

Ce morceau et le suivant sont accompagnés de gloses arabes dans le dialecte de Mossoul, qui traduisent les passages les plus difficiles.

Comme dans la Tour 'Abdin, *a* long oscille entre *a* et *o,* et est prononcé quelquefois *au* : *vôlâ* ou *vâlâ* « elle était », *bôtre* ou *bâtre* « après lui », *mruloh* « dites lui (à elle) », *reschau* « sa tête (à elle) », *minnau* « d'elle ». Le mot *kimma* ou *kumma* « bouche », comparé avec l'arabe *tumma* des gloses, pp. 138, 3 et 158, 17, offre un exemple de permutation de *t* et *k;* la forme araméenne *poumma* est aussi usitée, 140, 21. On remarquera la double prononciation de la préposition *ta* « pour », sans

1. V. *Zeitsch. der DMG,* 1882, p. 11, l. 8 et 11 et passim : *hinu* « lui », *linu* « à lui », etc.

emphase, 142, 17; 21, 22; 143, 2, avec emphase 130, 6; 135, 2 et 13, 140, 5 et 6, de même à Zacho, p. 160, 3 et 7. La conjonction *tad* « pour que » ne présente qu'une forme, 132, 10; 135, 3, 4, 14, etc.

Les noms de nombre « un » et « deux » ont un masculin et un féminin; le féminin de deux *titti* ou *titte*, 138, 4; 142, 15; 143, 4, est plus près de l'arabe *tintên* des gloses, 138, 4, que du néo-syriaque de la Montagne *tirte*, *r* tombant moins facilement que *n*.

P. 134, 2, lire *menalmesa* dans la glose arabe.

Le n° XXVI, qui appartient au même dialecte, est une poésie religieuse d'un nommé Toma-es-Sindschari, d'un bourg aux environs de Dehok, au nord de Mossoul. La versification diffère de celle des chants du numéro précédent : ceux-ci se composent de quatre vers heptasyllabiques rimés; celle-là est divisée en strophes de trois vers rimés, coupés par une césure. Les vers sont formés de quatre pieds dissyllabiques ou trissyllabiques distingués par l'accent tonique; la césure est après le second pied. En outre, sans doute par analogie des chants kurdes, le premier vers de chaque strophe reprend, en partie, le dernier vers de la strophe précédente, dont il forme le refrain, mais de manière que la rime change. Comme le remarque M. S., cette poésie n'est pas exempte de l'influence du syriaque littéraire; l'auteur y fait usage d'une voyelle adjuvante dans *mauvidyâne* « confesseurs », 147, 21, comp. *maudiyânouta* « confession », 147, 7.

La permutation de *n* en *l* est remarquable dans *takhmalta* « pensée », *takhmôlê* « penser », *takhmali* « ils pensent », 152, 15; 153, 19; 155, 7; 156, 1; dans les autres dialectes, le radical *takhmen*, d'origine arabe, demeure intact.

La particule de comparaison « comme » présente des formes variées : le simple *kh*, abrégé de *akh*, est le plus usuel, *khvadja'e* « comme sa douleur », 150, 7; *khburqa* « comme un éclair », 156, 7; une deuxième forme est *khedegit* ou *khedegid*, 144, 21; 155, 8 et 9, dans laquelle *kh* est composé avec le *d* conjonctif et *eigit* ou *eigid* « quand » « lorsque », 154, 16; celui-ci est lui-même formé de *eiga* « alors », et *d* « que ». Ce composé autoriserait à chercher dans le syriaque littéraire *kêmat* un composé de *k* + *êmat*(i). De même qu'à Ourmia on dit *akh* et *makh*, en préposant à ce dernier le *mim* de la préposition *men*, on prononce aussi dans ce dialecte-ci *mukhedegid*, 145, 20; 153, 1 et 2. A Zacho, on se sert, dans le même sens, de *mukhwasid*, 167, 6 et 21, lequel, abstraction faite du *mim* initial et du *dâlat* final, est l'ancien syriaque *akhwât*, le *taw* aspiré se prononçant *s* dans ce pays-là.

Une autre particule intéressante est *schud* qui indique le volontatif : *schud emhazli* « qu'il se moque », 153, 4. M. le P. Bedjan a bien voulu nous donner, à ce sujet, les renseignements suivants : à Ourmia, on emploie dans ce sens l'impératif *khousch* suivi du *d* conjonctif : *khousch dâzel* « qu'il aille », *khousch dmâkhe* « qu'il frappe »; dans la Montagne, on se sert de *schoud* : *schoud âzel* « qu'il aille », *schoud mâkhe*

« qu'il frappe » ; à Chosrowa, on abrège et on prononce *scht* ou *sch* : *schtâẓel* « qu'il aille », *schmâkhe* « qu'il frappe ».

La coupe *beid-isri*, 152, 11 et 12, est meilleure que *bei-disri*, 158, 14.

Les gloses arabes forment une utile contribution à la lexicographie du dialecte de Mossoul. On y trouve la forme, propre à ce dialecte, *ako* ou *akosch*[1] « il y a », *makosch* « il n'y a pas », 150, 7; 152, 12 et 158, 15 ; nous voyons dans cette locution le néo-syriaque *akhâ* + *(h)ou* « ici est » ; le *schin* ajouté est fréquent en arabe vulgaire, surtout après une négation. *Akosch* traduit l'araméen *it*, au pluriel *itin*, qui se trouve aussi p. 51, 10 ; *itin* répond au syriaque littéraire *itaïhoun*.

Le dernier numéro, XXVII *a* et *b*, représente le dialecte des Juifs de Zacho sur le Chabor oriental, un affluent du haut Tigre. Il ne faudrait pas y chercher un judéo-araméen analogue au fragment de targoum des Juifs de Salamas publié par M. le Rév. Albert Lœwy dans les *Transactions of the society of biblical archæology*, 1875, p. 98 et suiv. Ce dialecte ne diffère pas, au fond, de ceux dont il a été question plus haut et ne se sent nullement de l'influence judaïque; il se rapproche beaucoup de l'araméen du Tour ʿAbdin. Il présente cependant plusieurs particularités : il prononce *s* le taw aspiré et *ẓ* le dalat aspiré, ex. : *âse* « qu'il vienne », kasvenno « j'écrirai », *psikhle* « il ouvrit », *basre* « après lui », *pâsu* « sa figure », *khâsi* « ma sœur », *susawâsa* « chevaux » ; *oẓ* « fais », *uẓle* « il fit », *khẓâra* « aller çà et là » ; mais *bêtʰa* « maison », 160, 20, quoique *bêsa* soit plus fréquent ; *didukh* « de toi », *dide* « de lui » *did* ou *dit* « afin que », 167, 4 et 9, *bid* « dans », *bidiẓu* « dans leurs mains », 164, 8. Il tient donc le milieu entre les dialectes qui maintiennent ces consonnes aspirées et ceux qui les laissent tomber ; à Chosrowa, en effet, on dit : *biya*[2] « maison », *pâha* « figure », *slouwa* « prière », *dâya* « mère », pour bêtʰa, pâtʰa, sloutʰa, dâḍʰa.

L'ʿaïn est prononcé encore dans un certain nombre de mots : ʿoriqlu « ils s'enfuirent », leʿal « par dessus » ; il est pour hamza dans dʿirru (ou durru, 163, 18) « ils tournèrent », comme dans le dialecte du Tour ʿAbdin. Comme dans ce dialecte également le démonstratif *o* masc., *ei* fém., *an* plur. com., est usité pour l'article déterminatif ; le pronom est renforcé de la particule *hâ* : *ôha* « celui-ci », 164, 22 ; *êha* « celle-ci », 165, 3 ; *âwa* « celui-là », 162, 6, 13, 17 ; *aya* « celle-là », 164, 12. La même particule apparaît en tête de *ahit*, *ahid* ou *ahèd* « toi ».

On devrait lire *wo-khina* au lieu de *wo-kheta*, 162, 6 ; *ẓevirru*, 165, 7, est à séparer en deux mots : *ẓe* « aussi » et *virru* « ils passèrent ».

Une traduction aussi littérale que le comporte ce genre de littérature facilite l'étude des textes. De nombreuses difficultés ont été surmontées avec une sûreté de jugement qui appelle la confiance du lecteur. Il reste

---

1. Comp. Socin, *Sprichwoerter*, nos 82 et 484, et ZDMG, 1882, p. 8, 2 et p. 18, 16.

2. Cette prononciation explique l'ancienne forme *bê* de *bêtʰ* « maison », ainsi que l'arabe *bîʿa* « synagogue », « église ».

bien quelques passages douteux, notamment dans les chants fellihi, comme le remarque M. Socin. Nous avons noté la phrase suivante qui traduit la ligne 6 de la page 47 : « Da dies in spaeter Stunde geschieht, schrumpft jener vor Furcht zusammen », nous croyons qu'il serait plus exact de dire : « Dans cette heure d'angoisse, celui-ci devient plus sec qu'un vieillard sous l'empire de la crainte qui l'oppresse. » *Rank,* dans cet endroit, ne peut être que le persan *randj* « douleur ». Page 223, l. 2, au lieu de : « So kehrten sie..... zurück », il est plus conforme au texte de traduire : « Nous sommes revenus. » La forme *schâté* que M. S. ne s'explique pas, note 179, ne peut être que le participe dans le sens d'un volontatif : « Bois-la (la coupe). — Qu'il la boive et que bien lui fasse! dit-on d'elle (en montrant la coupe) ». Note 215, le mot *hhudjâta* est sans doute l'arabe *hhidja* « fourberie ».

Les savantes et nombreuses notes que M. S. a jointes à la traduction n'ont généralement pas trait à la langue elle-même ; la publication de ces textes fait donc sentir encore plus vivement le manque d'un lexique néo-syriaque. Si M. S. accomplit le projet qu'il a conçu de combler cette lacune, il rendra à la science un service signalé.

Au point de vue littéraire, ces divers morceaux n'offrent pas le même intérêt que les contes recueillis par MM. Prym et Socin dans le dialecte du Tour 'Abdin. Il faut excepter cependant le n° XXVII *a,* où se trouvent fondues ensemble deux légendes anciennes : la légende du diable qui, sous la forme d'une gazelle, entraîne à sa poursuite les chasseurs et les égare dans les forêts, et la légende de la fontaine enchantée qui métamorphose les jeunes gens en femmes. La première est conservée par le Râmayana et le Talmud de Babylone dans deux passages judicieusement rapprochés par M. James Darmesteter dans la *Revue des Etudes juives,* 1881, t. I, pp. 300-302. La deuxième, qui nous est connue par le roman de *Sindban ou les sept Sages,* doit avoir avec la précédente une origine commune. L'enseignement des missionnaires n'est pas à méconnaître dans certains récits. Notre réputation de mangeurs de grenouilles, n° XIX *a,* est d'importation anglaise ; sans doute aussi la fable du berger menteur, n° XVIII *d,* et le dicton populaire : Quand il pleut par le soleil, le diable marie sa fille, mais, au lieu de noces de diables, ce sont des noces de loups, n° XVIII *a,* le mot *déva* prêtant en néo-syriaque à ce double sens.

Rubens Duval.

166.— **On Bentley's English Mss. of Terence.** [Reprinted from The American Journal Philology, Vol. III, No. 9] ; signé : Minton Warren. 13 p. in-8°.

Indication de quelques inexactitudes dans la collection du *Parisinus* fournie par Auguste Fritsch à l'édition Umpfenbach. Identification des *Regii* de Bentley, collationnés par M. Warren au British Museum.

Liste des manuscrits collationnés par Bentley, écrite deux fois de sa main (sous deux formes différentes) sur un Térence de 1686 conservé à Cambridge.

---

167. — **Archives de l'Orient latin**, publiées sous les auspices de la Société de l'Orient latin. Tome I. Paris, Leroux 1881, gr. in-8°, XVI-767-75 p. Prix : 25 francs.

La Société de l'Orient latin a pour objet la publication des nombreux documents historiques et géographiques, relatifs aux croisades, que l'Académie des Inscriptions n'a pas admis à figurer dans sa collection des *Historiens des croisades*. Ces textes sont innombrables et se trouvent un peu partout; non-seulement les manuscrits qui les renferment ont subi les mêmes vicissitudes que tous ceux du moyen âge, transportés du nord au sud de l'Europe suivant les hasards des enchères, mais encore les chrétiens du moyen âge ayant toujours regardé la Terre-Sainte comme leur patrimoine commun, les ouvrages relatifs aux Lieux saints ont été extrêmement répandus et en faveur chez tous les peuples de l'Europe. De là des difficultés extrêmes quand on veut retrouver les exemplaires manuscrits de ces documents, généralement peu étendus et qui ont d'autant plus facilement échappé à l'attention des bibliographes. Toutes les publications des textes du moyen âge ont eu à lutter contre les mêmes difficultés; pour les vaincre, on a généralement eu recours au même système : à côté de la série principale, on a créé un recueil annexe, publiant des articles de bibliographie des textes moins étendus, donnant le résultat des premières recherches. Tel a été le rôle de l'*Archiv*, créé par G. Pertz et dont la publication est continuée par les directeurs actuels des *Monumenta Germaniae ;* tous ceux qui s'occupent de l'histoire du moyen âge savent ce que renferme ce recueil unique au monde. Les *Archives de l'Orient latin* sont conçues sur le même plan que l'*Archiv;* mais elles ne paraîtront pas à époques fixes comme le *Neues Archiv;* chaque volume formera un tout, dans lequel les matières seront classées méthodiquement et réparties en quatre grandes classes : A. Critique des sources ; B. Inventaires et descriptions de manuscrits, bibliographie ; C. Documents (lettres, chartes, poèmes et documents divers) ; D. Mélanges historiques et archéologiques. Cette division méthodique a certains avantages; elle donne au volume meilleure apparence; mais elle offre un inconvénient qui serait très grave dans un recueil périodique, qui l'est moins dans une publication comme celle qui nous occupe; la préparation et la publication de chaque volume sera toujours très longue, car, avant d'imprimer une seule page, il faudra avoir le volume entier en manuscrit. A vrai dire, c'est la seule critique qu'on puisse faire à ce recueil [1], qui présente en général le

1. Sauf une autre toute matérielle; l'impression du volume est bien fine, et la

plus grand intérêt et auquel tous les savants de l'Europe qui s'occupent de l'histoire de l'Orient latin ont tenu à honneur de collaborer, si bien que, tout comme les croisades, les nouvelles *Archives* ont un véritable caractère cosmopolite. Le meilleur moyen de donner au lecteur une idée exacte de l'intérêt que présente ce recueil est d'en reproduire la table, c'est ce que nous faisons plus bas; mais, parmi les articles et les textes qui y figurent, il faut mentionner avant tout l'*Inventaire critique des lettres historiques des croisades* de M. le comte Riant, l'un des meilleurs travaux de critique, dont les sources de l'histoire de l'Orient latin aient jamais été l'objet; les actes passés en Arménie par des Génois, publiés par M. le chevalier Desimoni; le procès-verbal du martyre de quatre frères mineurs en 1391, publié par M. Durrieu; les fragments du *Solymarius*, de Günther de Pairis, retrouvés à Cologne par M. Wattenbach; l'article de M. Röhricht sur la croisade du prince Edouard d'Angleterre, enfin les textes découverts par M. de Mas-Latrie aux archives de Venise. Mais cette énumération laisse de côté plus d'un article intéressant, plus d'un texte précieux; la lecture de la table va en convaincre les lecteurs.

A. *Critique des sources.*

I. Inventaire critique des lettres historiques des croisades, par M. le comte Riant (pp. 1-224). Première partie jusqu'à l'an 1100. Sur ce très important travail, voir la *Revue critique*, X, 302-307 (18 octobre 1880)

II. La *Descriptio Terrae Sanctae* de Belardo d'Ascoli (1112-1120), par le Dr Neumann (pp. 225-229). Curieuse analyse d'un opuscule conservé dans un ms. du Vatican (n. 1110).

III. Al-Harizi et ses pérégrinations en Terre-Sainte (vers 1217), par M. Moïse Schwab (pp. 231-244). Analyse des passages où ce poète parle de la Terre-Sainte.

B. *Inventaires et descriptions de manuscrits. Bibliographie.*

I. Inventaire sommaire des manuscrits de l'*Eracles*, par M. le comte Riant (pp. 247-256). Plus complet que toutes les bibliographies publiées jusqu'à ce jour. Voir aussi aux additions, pp. 716-718.

II. Dépouillement des tomes XXII-XXIII de l'*Orbis Christianus* de Henri de Suarez (Paris, B. N., mss. lat. 8983-8984. — Patriarcats de Constantinople et de Jérusalem, par M. le comte Riant (pp. 257-287). L'auteur a relevé dans cette compilation assez confuse la cote et la copie de 165 bulles des années 1317-1375; cinq qui paraissent inédites, ont été publiées en entier.

III. Description du *Liber Bellorum Domini* (Rome, Vatican, Reg. Christ., 547), par MM. le comte Riant et Giorgi (pp. 289-322). Compilation indigeste, mais utile à consulter, de la fin du XIVe siècle.

---

lecture en est, par suite, assez fatigante; sans compter que la correction des épreuves a du être par conséquent des plus laborieuses. Voir notamment le caractère le plus fin des pages 267 et suiv.

IV. Description du manuscrit 20 H. 39 de la bibliothèque du prince de Metternich à Koenigswart (variantes d'Arculf), par le docteur Neumann (pp. 323-333). Ms. du XIIe siècle, très important ; sera à employer pour une nouvelle édition d'Arculf.

V. Description de deux manuscrits contenant la règle de la *Militia passionis Jesu Christi* de Philippe de Mézières, par M. A. Molinier (pp. 335-364 et p. 719). Analyse et extraits de deux mss. des bibliothèques de l'Arsenal et de la Mazarine ; ce dernier avait déjà été signalé par l'abbé Lebeuf.

VI. Inventaire d'une collection de photographies exécutées dans le cours d'un voyage en Orient (1859-1860), par M. Louis de Clercq (pp. 365-371). Monuments et paysages, collection très-rare.

C. *Documents.*

I. *Lettres.* — 1. Lettre du clerc Nicétas à Constantin VII Porphyrogénète sur le feu sacré (comte Riant), pp. 375-382. — Lettre fausse publiée en 1787 par un certain Chrysanthe, *kamarasi* du S. Sépulcre.

2. Six lettres relatives aux croisades (comte Riant), pp. 383-392, XIIe, XIIIe et XVe siècles. Cinq étaient inédites ; une seule avait été imprimée en 1859, en Italie, dans un opuscule de la plus grande rareté.

II. *Chartes.* — 1. Charte relative à Pierre l'Hermite (Léon Vieillard), pp. 393-4. Année 1100.

2. Actes constatant la participation des Plaisançais à la première croisade (D. G. Tononi), pp. 395-401. Interrogatoires de 1173 et 1174.

3. Acte de soumission des barons du royaume de Jérusalem à Frédéric II (R. Röhricht), pp. 402-403. D'après l'original, aujourd'hui au Musée britannique. Année 1241.

4. Indulgences octroyées par Galerand, évêque de Beryte, ambassadeur de Terre-Sainte en Angleterre (comte Riant), pp. 404-405. Charte du 5 novembre 1244 pour l'abbaye d'Oseney.

5. Traité des Vénitiens avec l'émir d'Acre en 1304 (M. de Mas-Latrie), pp. 406-408.

6. Trois chartes du XIIe siècle, concernant l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (Delaville le Roulx), pp. 409-415. Deux de ces pièces sont tirées des archives de la Haute-Garonne ; la troisième, des archives de Malte ; cette dernière, dont un fac-similé accompagne le volume, présente cette particularité de porter des souscriptions en grec et en latin.

7. Privilèges octroyés à l'Ordre Teutonique (comte Riant), pp. 416-422. Six pièces, dont cinq se rapportent aux biens possédés en Angleterre par l'Ordre Teutonique (1235-1401).

8. Titres de l'hôpital des Bretons d'Acre (Delaville le Roulx), pp. 423-433. Années 1255-1261 ; 8 actes dont 7 bulles des papes Alexandre IV et Urbain IV, et 1 de Gilles, archevêque de Tyr. En tête, une note très intéressante sur cet hôpital.

9. Actes passés en 1271, 1274 et 1279 à L'Aïas (Petite-Arménie) et à

Beyrouth par devant des notaires génois (Ch^er. Desimoni). pp. 434-534. En tête, préface très curieuse de l'éditeur sur les relations des Génois avec l'Arménie, l'intérêt que peuvent présenter les actes publiés et la valeur des monnaies citées dans ces documents. Ces dernières notes sont d'autant plus précieuses qu'on connaît la compétence de M. le chevalier Desimoni pour tout ce qui touche l'histoire monétaire des pays méditerranéens. Les actes sont au nombre de 79 et tirés tous des archives notariales de Gênes.

10. Libre exercice du commerce octroyé à un pèlerin champenois (1153). (A. de Barthélemy), pp. 535-536. Charte des archives de l'hôpital de Châlons-sur-Marne.

11. Charte de départ du dauphin Humbert II (J. Roman), pp. 537-538. Acte du 2 septembre 1345, daté de la galée, qui transporta le dauphin en Orient.

12. Procès-verbal du martyre de quatre frères mineurs (1391). (P. Durrieu), pp. 539-546. Tiré des archives du Vatican; très curieux.

III. *Poèmes.* — En tête, note de M. le comte Riant sur les poèmes existants, relatifs à l'histoire de l'Orient latin (pp. 547-550 et p. 720), et sur ceux qui, signalés par d'anciens auteurs, ont disparu depuis.

1. Le *Solymarius* de Günther de Pairis (W. Wattenbach), pp. 551-561. M. Wattenbach a retrouvé à Cologne, à la Bibliothèque du gymnase, dans des fragments de manuscrits, environ 240 vers du fameux *Solymarius*. L'éditeur a soumis ces fragments à M. Pannenborg, qui y a reconnu les expressions et tournures favorites de l'auteur du *Ligurinus*, expressions et tournures qu'il était seul à employer à son époque. Au point de vue littéraire, la découverte de M. Wattenbach est tout à fait importante; au point de vue historique, elle l'est moins, Günther s'étant contenté de mettre en vers l'ouvrage de Robert le Moine.

2. Achard d'Arrouaise, Poème sur le *Templum Domini* (marquis de Vogué), pp. 562-579. Poème latin, où l'on trouve quelques détails curieux sur les querelles des Latins pendant leur domination à Jérusalem et sur le *Templum Domini*.

3. Deux poésies latines relatives à la IIIe croisade (H. Hagenmeyer), pp. 580-585. L'une, écrite vers 1187, est publiée d'après un ms. de la bibliothèque de Laon; l'autre est donnée d'après un ms. de Saint-Gall.

IV. *Documents divers.* — 1. Aboul Hassan Aly el Herewy. Indications sur les lieux de pèlerinage (Charles Schefer), pp. 587-609. Voyageur arabe du XIIe siècle, mort en 1215; M. Schefer donne, d'après un manuscrit du XIIIe siècle, la traduction des passages de son voyage relatifs à la Galilée, à la Palestine et aux côtes de Syrie. On y trouve beaucoup de renseignements qui concordent avec ceux que fournissent les relations des pèlerins chrétiens.

2. Les *Remembrances* de la haute cour de Nicosie. Les *Usages* de

Naxos (P. Viollet), pp. 610-614. D'après le ms. 5684 de la bibliothèque de sir Thomas Phillips, traduction italienne d'une partie des *Remembrances*; et d'après le ms. 8512 du British Museum, traduction dans la même langue d'une partie des *Usages*.

D. *Mélanges historiques et archéologiques.*

I. Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem (Röhricht), pp. 617-652. — A. La croisade du prince Edouard d'Angleterre (1270-1274); très intéressant; article fait en partie d'après des sources inédites. — B. Les batailles de Hims (1287 et 1299). Défaits la première fois, les Mongols y dispersèrent, en 1299, les troupes égyptiennes.

II. Projets d'empoisonnement de Mahomet II et du pacha de Bosnie, accueillis par la république de Venise (De Mas-Latrie), pp. 653-660. Textes authentiques tirés des archives de Venise, qui prouvent que le gouvernement de Venise employait sans le moindre scrupule les moyens les plus expéditifs de se débarrasser de ses ennemis. Ces textes et d'autres semblables semblent avoir été la source du faussaire, auteur des célèbres statuts du conseil des Dix publiés par Daru, statuts dont l'authenticité est d'ailleurs inadmissible.

III. Trois sceaux et deux monnaies de l'époque des croisades (G. Schlumberger), pp. 663-678. Sceau de plomb de Renaud de Châtillon, seigneur de Karak et Montréal; matrice de sceau de Gautier de Châtillon; matrice de sceau d'un catholicos d'Arménie du XIIIe siècle; monnaie de bronze de Girard, comte de Sagète ou Sidon; monnaie d'or de Léon II, roi d'Arménie. Figures. — Article très intéressant, toutefois nous croyons que M. Schlumberger a tort d'admettre que les graveurs des sceaux représentant des monuments, châteaux ou églises ont toujours essayé de reproduire exactement le château ou l'église qu'ils avaient sous les yeux; l'étude attentive des sceaux du midi de la France dont il parle, l'amènerait, sans aucun doute, à des conclusions un peu différentes de celles qu'il exprime (pp. 667-8).

IV. Bulles de hauts fonctionnaires byzantins d'ordre militaire, principalement de chefs des corps étrangers ou indigènes de la garde et de généralissimes des forces d'Occident en Orient (G. Schlumberger), pp. 679-696. Intéressant; quelques-unes de ces bulles, dont M. S. publie le dessin, ont une certaine valeur artistique.

V. Bulles byzantines relatives aux Varègues (Dr A. Mordtmann), pp. 697-703. Description de 8 bulles, les seules qui soient actuellement connues.

VI. Les Archives des établissements latins d'Orient, à propos d'une publication récente de l'Ecole française de Rome (comte Riant), pp. 705-710. Article déjà publié dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, et dans lequel M. Riant indique les lacunes à combler dans la série de ces archives, les pays où devront chercher les savants pour retrouver trace des collections perdues. M. Riant dit, en passant, quelques mots de la publication de M. F. Delaborde, les *Chartes de Josaphat*.

Le volume renferme ensuite dix pages d'additions et de corrections et se termine par un index très copieux (pp. 723-767). Suit enfin, avec une pagination particulière, une copieuse bibliographie de l'Orient latin pour les années 1878, 1879 et 1880 (75 pages à 2 colonnes). Elle se divise en trois parties : A. Livres et articles divers. B. Articles publiés dans les périodiques spéciaux. C. Cartes. La première partie est classée par ordre alphabétique ; à chaque ouvrage ou article sont indiqués les comptes-rendus qui en ont paru; le nombre des articles est de 711, dans toutes les langues de l'Europe, mais principalement en allemand, anglais et français. — Le dépouillement des périodiques spéciaux est moins intéressant; la plupart des articles qu'ils renferment ont peu de valeur et sont écrits dans un but d'édification et de propagande. Ainsi les n^es 928 à 1066, tirés de la *Terre sainte, journal des lieux saints,* n'ont à peu près aucun intérêt et la plupart sont des articles de polémique. Toutefois, sous peine d'être incomplets, les rédacteurs de cette bibliographie devaient dépouiller ces revues spéciales ; elles sont au nombre de 8, dont 3 en français, 4 en allemand et 1 en anglais; cette dernière est le *Statements,* la plus importante de toutes. Les cartes n'occupent que 24 numéros ; la plupart viennent d'Allemagne. Cette bibliographie se termine par une table analytique, dans laquelle les ouvrages sont rangés sous un certain nombre de rubriques générales.

A. Molinier.

---

168. — **Les guerres sous Louis XV,** par le comte Pajol, général de division. Tome I. 1715-1739. Paris. Firmin-Didot. In-8° VII et 652 p.

Le général comte Pajol se propose de retracer le plus complètement possible, en sept volumes, l'histoire des guerres du règne de Louis XV. Le présent volume est consacré à la guerre d'Espagne et à celle de la guerre de la succession de Pologne; les deux volumes suivants contiendront l'histoire de la guerre de la succession d'Autriche; le IVe et le Ve, celle de la guerre de Sept Ans; le VIe, celle de diverses expéditions (Minorque, Corse, Canada, Indes, débarquement du prétendant en Ecosse); le VIIe, enfin, renfermera l'historique abrégé des corps de l'infanterie et de la cavalerie.

L'expédition d'Espagne (1718-1720), dirigée par le maréchal de Berwick, n'était connue jusqu'ici que dans ses grandes lignes; M. P. en fait une histoire minutieuse, il expose l'état de l'armée française au commencement de la campagne, en s'aidant surtout de la correspondance de Berwick au régent; il raconte très amplement les opérations militaires en Espagne (prise de Fontarabie, de Saint-Sébastien et d'Urgel).

Dans la période qui s'étend de la guerre d'Espagne à celle de la guerre de la succession de Pologne, ont lieu de nombreuses réformes (réorganisation de la maréchaussée et de l'artillerie, ordonnance du 27 février

1726 sur les milices, création de six compagnies de cadets, camps d'instructions, rétablissement du service des étapes, etc.).

La guerre de la succession de Pologne forme la plus grande partie du livre de M. Pajol. On regrettera qu'il n'ait pas cité, au moins au bas de la page, l'ouvrage de M. Rathery sur le comte de Plélo. Mais les campagnes d'Allemagne, sous Berwick, Asfeld et Coigny, celles d'Italie, sous Villars, Coigny, Broglie, Noailles, sont racontées avec une telle abondance de renseignements et un tel luxe de détails qu'il sera désormais impossible à tout historien de cette guerre d'être plus complet que M. Pajol[1]. Grâce au grand nombre de documents qu'il a consultés, surtout aux archives du dépôt de la guerre, pièces officielles, dépêches confidentielles, avis secrets, ordres, notes d'avant-poste, M. P. a fait comme le journal de la guerre de la succession de Pologne; il a tout recueilli, tout classé, mentionné les moindres faits de cette longue lutte, en les appuyant de citations copieuses et étendues; c'est une histoire toute militaire qu'il a voulu composer; aussi ne tient-il aucun compte des anecdotes de cour, des influences de salon ou de boudoir, des discussions philosophiques et religieuses de l'époque ; M. P. pense surtout, dit-il, à servir les intérêts de l'armée.

Par là, son récit est fort monotone; ce n'est souvent qu'une liste des régiments qui prirent part aux opérations, une longue nomenclature des villes et des villages marqués par les mouvements de nos troupes ; et d'ailleurs, une guerre où il y eut tant de marches et de contre-marches, tant de petites surprises, tant de minces affaires d'avant-poste, n'offre pas au lecteur un bien vif intérêt. En Allemagne, l'armée française ne livra pas une seule grande bataille; le seul fait éclatant est la prise de Philippsbourg. En Italie, il y eut deux batailles, mais aussi stériles que meurtrières : celles de Parme et de Guastalla. Toutefois[2], on devra savoir le plus grand gré à M. le comte Pajol de ce travail si consciencieux ; on ne peut que le recommander chaudement à tous ceux qui étudient l'histoire de la guerre, et l'ouvrage, lorsqu'il sera terminé, ne devra manquer dans aucune de nos bibliothèques de régiment. A. C.

---

1. Il faut cependant attendre le volume ou plutôt les volumes qui paraîtront dans la seconde série de la grande publication de la section historique des Archives de la guerre, d'Autriche *(Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen)*.

2. P. 141, le roi Frédéric-Guillaume, père de Frédéric II, ne fut jamais « l'arbitre de l'Europe ». — P. 162, la *Saxe galante* n'est pas un « livre assez rare »; toute la note consacrée à cet ouvrage est inutile et par trop naïve; M. P. avoue, qu'en le lisant, il était bien loin de soupçonner que les vieux palais de Dresde et ses châteaux eussent abrité jadis tant de splendeurs et de galanteries. — P. 175, qu'est-ce que le *Knipaof*, à Danzig? — P. 326, lire *Kopfstück* (pièce de monnaie) et non « Kopstuck ». — Pourquoi dire « Weissenburg » et non *Wissembourg*, « Lauterburg » et non *Lauterbourg*, « Freyburg » et non *Fribourg*, « Bitsch » et non *Bitche* ; dans ce cas, il faut écrire « Strassburg » et non Strasbourg. — P. 207, note, une mention comme celle-ci « *Seckendorf's Lebensbeschreibung* » est trop vague. — Le style est parfois négligé; « les princes... suivaient cette campagne *comme instruction militaire* » (p. 242).

169. — **Les contes en vers d'Andrieux,** suivis de lettres inédites, avec notice et notes, par P. Ristelhuber. Paris, Charavay. 1882, in-12, xxxv-227 p.

Tout le monde connaît *le Meunier sans souci;* les autres contes d'Andrieux sont fort oubliés aujourd'hui. Ils ne valent pas celui-là, mais ils se font presque tous lire avec agrément. *Le Procès du sénat de Capoue* contient des traits excellents; les vers du *Doyen de Badajoz* ne valent pas mieux que la prose de Blanchard, mais conservent le sel de ce joli apologue; *l'Alchimiste et ses enfants, Une promenade de Fénelon, Cécile et Térence* montrent le bon naturel du poète; *la Bulle d'Alexandre VI*, médiocre imitation d'une plate nouvelle de Casti, ne rachète pas la crudité du fond par une suffisante légèreté de forme. Tel qu'il est, avec deux ou trois fleurs encore brillantes, quelques autres fanées et une poignée de brins d'herbe, le bouquet que nous offre M. Ristelhuber conserve pour nous un peu de son parfum, qui n'a jamais été très pénétrant. Andrieux a lui-même, sous le voile de l'anonyme, jugé ses contes avec une parfaite justesse : « Ces pièces, dit-il, ont du naturel et de la gaieté, mais elles manquent de poésie... Il est bon d'être facile, mais il ne faut pas que cela aille jusqu'à la faiblesse ou à la négligence.» — La notice de l'éditeur est suffisante; ses notes sont très sobres. Il a donné ailleurs, dans une intéressante brochure, l'étude des sources et de la part de vérité du *Meunier sans souci* (*Une fable de Florian*, étude de littérature comparée. Paris, Baur, 1881). — Les lettres publiées à la fin du volume, relatives aux efforts d'Andrieux, dans sa vieillesse, pour faire reprendre ses pièces de théâtre, n'ont aucun intérêt.

Ψ.

---

170. — **Friedrich Leopold Graf zu Stolberg, sein Entwicklungsgang und sein Wirken im Geiste der Kirche,** von Johannes Janssen. In einem Bande, zweite Auflage. Mit Stolberg's Bildniss. Freiburg im Breisgau, Herder. 1882. In-8°, vi et 496 p. 5 mark.

Comme l'indique le titre et comme le répète M. Janssen dans sa préface, cet ouvrage est la seconde édition, un peu abrégée, des deux volumes parus en 1877. Aussi conseillerons-nous à quiconque voudra connaître Frédéric Stolberg et l'étudier à fond, de lire les deux volumes de 1877 plutôt que le volume de 1882. M. J. a voulu faire un ouvrage dont le prix fût plus abordable; il a voulu surtout mettre dans un jour plus vif le « développement et l'activité de Stolberg sur le domaine religieux ». Toutefois, le nouveau livre de M. J. renferme quelques lettres inédites et des extraits de lettres qu'on ne trouve pas dans l'édition de 1877; le récit, en outre, est mieux ordonné; il suit moins strictement l'ordre chronologique; c'est ainsi que M. J. traite en une seule fois, et non à diverses reprises, des relations amicales et quasi paternelles de Stolberg avec Werner de Haxthausen. Comme dans la première édition, M. J. laisse le plus sou-

vent la parole à Frédéric Stolberg; il reproduit les lettres du pieux écrivain, soit par extraits, soit en entier, en se contentant de faire en peu de mots les liaisons indispensables à l'intelligence du récit. Cette nouvelle édition aura certainement un grand succès dans le monde des lecteurs catholiques d'Allemagne; elle représente dans Frédéric Stolberg moins le poète et le traducteur que le protestant converti, le catholique fervent, l'ami de la princesse Galitzin; elle ne fait que citer en passant les titres littéraires de Stolberg et s'attache surtout, selon l'expression même de M. Janssen en tête de son volume, aux agissements du comte Frédéric « dans l'esprit de l'église ». Une partie importante du livre et que nous recommandons particulièrement aux lecteurs français, est celle qui renferme les jugements de Stolberg sur la Révolution française, sur Bonaparte, sur les événements du premier Empire, enfin sur le mouvement national de 1813 et la guerre de 1815. C.

---

171. — **Ueber die Beziehungen Napoleons III zu Preussen und Deutschland, ein Vortrag,** von Bernhard Simson, Professor in Freiburg im Breisgau. Freiburg i. B. u. Tübingen, J. C. B. Mohr [Paul Siebeck]. 1882. In-8° 62 p. 1 mark 20.

On lira cet opuscule avec intérêt; ce n'est, comme l'auteur nous l'apprend, qu'une conférence (faite sans doute devant le public de Fribourg en Brisgau), et M. Simson n'apporte aucun document inédit; il reconnaît lui-même qu'il court le danger de répéter bien des choses qui sont encore dans toutes les mémoires. Mais cette « esquisse », où M. S. a « mis en relief ce qui lui a paru le plus important et le plus frappant » est composée avec talent. M. S. nous expose d'abord les sympathies que Napoléon III avait pour l'Allemagne et la Prusse, depuis son séjour sur le lac de Constance et à Wurzbourg; puis, en tirant parti des ouvrages de Martin (Vie du prince Albert), Geffcken (Histoire de la guerre d'Orient), Delord, etc., des études de MM. Rothan et de Sybel [1], des écrits et dépêches de l'époque, il retrace les rapports de l'empereur avec le roi Guillaume et M. de Bismarck; tout cela est résumé avec clarté, et non sans élégance; c'est un abrégé de l'histoire diplomatique de la France et de l'Allemagne sous le second empire. M. Simson montre surtout que la cause principale de toutes les erreurs de la politique française a été ce qu'il appelle *die Unterschätzung der Kraft Preussens*, le trop peu de cas qu'on faisait en France des forces de la Prusse [2].

---

1. Nous voulons parler de la belle étude de M. de Sybel sur Napoléon III dans le troisième volume de ses *Kleine historische Schriften* (Stuttgart, Cotta, 1880).

2. Le prince Albert rapporte que Napoléon III lui récita « une poésie de Schiller sur les avantages de la guerre et de la paix pour l'humanité »; M. Simson pense à un passage de la *Fiancée de Messine*; on peut citer aussi un passage des *Piccolomini* (I, IV).

CHRONIQUE

FRANCE. — Aux deux premières parties de sa publication, *Les arts à la cour des papes pendant le* XVe *et le* XVIe *siècle, documents inédits tirés des archives et des bibliothèques romaines*, M. Eugène MÜNTZ vient d'ajouter une troisième partie. La première partie de ce considérable ouvrage était consacrée à Martin V et à Pie II (1417-1464), et la deuxième à Paul II (1464-1471); la troisième traite de Sixte IV et de Léon X (1471-1521) et se divise en deux sections, dont la première, relative au pontificat de Sixte IV (in-8°, 300 p. avec 2 gravures; XXVIIIe fasc. de la « Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome »), fait l'objet de la présente note. Le volume s'ouvre par une *Notice préliminaire* sur Sixte IV (9 août 1471-13 août 1484); dans cette très intéressante notice, M. Müntz, après avoir finement marqué le caractère de François della Rovere, expose les ressources matérielles dont le nouveau pontife disposait et comment il joua son rôle de Mécène. « Ce sera l'honneur des Médicis, dit l'auteur, d'avoir compris que le musée doit être le complément de la bibliothèque, et d'avoir assigné une place aux marbres à côté des manuscrits... Ils ont formé une collection d'antiques qui ne tarda pas à devenir la première de l'Italie, et qui jeta un éclat incomparable sur leur palais de la Via Larga, véritable école de la Renaissance florentine. A Rome, pendant tout le XVe siècle, ces deux tendances paraissent inconciliables. Un pape se distingue-t-il par son amour pour la littérature antique, on peut affirmer d'avance qu'il négligera les monuments. S'attache-t-il, au contraire, aux monuments, c'est que la littérature n'a pas d'attraits pour lui. » M. M. montre que Sixte a ouvert le musée du Capitole au public, achevé la restauration de la statue de Marc-Aurèle, défendu l'exportation des marbres antiques, mais — c'est le revers de la médaille — qu'il a dispersé le musée du palais Saint-Marc, démoli une demi-douzaine de temples ou d'arcs de triomphe, autorisé ses architectes à prendre partout les matériaux nécessaires aux constructions nouvelles; « comment justifier la conduite de Sixte vis-à-vis des ruines vénérables qui couvraient sa capitale! Ses victimes sont innombrables, et le long martyrologe de Rome antique enregistre son règne comme un des plus néfastes » (p. 15). Il est vrai, ces « crimes » commis par Sixte contre la Rome antique se rachètent par les services rendus à la Rome moderne; Sixte élève la Chapelle-Sixtine, Sainte-Marie-du-Peuple, Sainte-Marie-de-la-Paix, l'hospice du Saint-Esprit; il restaure et embellit vingt basiliques; il reconstruit le pont du Janicule, rétablit les aqueducs de la fontaine Trevi, pave les rues boueuses, ouvre de nouvelles avenues, remplace les dédales de ruelles par de grandes artères régulières (le Corso, la Via Giulia, Ripetta, la Lungara), etc. M. M. admire cette œuvre en son ensemble, mais il fait des réserves sur les détails; les architectes de Sixte ne furent que des artistes laborieux sans originalité ni puissance créatrice. Il choisit mieux ses sculpteurs et ses peintres; ce furent les premiers de l'Italie; mais ils durent ne consacrer leur ciseau ou leur pinceau qu'à la glorification de la religion. Dans cet exposé sommaire, M. M. ne retrace pas seulement l'œuvre de Sixte; il étudie les auxiliaires du pontife, les Riario, les Basso, les della Rovere, dont les fondations ont parfois rivalisé avec celles du pape, et surtout Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen, camerlingue de l'Eglise romaine, surintendant de l'édilité, que Fulvio nomme *nummosissimus heros*. Cette introduction de M. M. est suivie du chapitre premier, qui renferme des *Notices sur les principaux artistes du règne de Sixte IV* (pp. 66-111); les documents découverts par M. M. dans les archives du Vatican et du Campo Marzo, ainsi que ceux que M. Milanesi a trouvés dans les archives de la Toscane, permettent de modifier sensiblement l'his-

toire de l'architecture romaine; M. M. restreint le rôle de Baccio Pontelli; il juge problématique la participation de Giuliano da Majano aux travaux entrepris à Rome; il restitue à Giuliano da San Gallo l'influence qu'il a exercée sur le développement de l'architecture; il rend à Meo del Caprino et Giacomo da Pietrasanta les œuvres qu'on attribuait à d'autres, il appelle l'attention sur un artiste jusqu'ici entièrement inconnu, Giovannino de' Dolci, humble charpentier, élevé à la dignité de commissaire des constructions pontificales, et qui fut l'architecte de la chapelle Sixtine; il donne la liste des sculpteurs et des peintres employés par Sixte; il publie le texte inédit des *Statuts* de la corporation des peintres de Rome inexactement traduits en italien par Missirini. Le IIe, le IIIe, le IVe et le Ve chapitre traitent plus spécialement et avec le plus grand détail des *travaux exécutés à Rome* : II. *Le palais et la basilique du Vatican* (pp. 111-151); III. *Les églises* (pp. 152-168); IV. *Les monuments antiques* (pp. 168-178); V. *Edifices civils divers, places et rues, ponts, portes et murs* (pp. 178-207). On remarquera, dans le IIe chapitre, les documents relatifs à la bibliothèque du Vatican et tirés des registres de Platina [1]; les pages sur la chapelle Sixtine, dont les travaux, d'après des passages de la chronique de Jacques de Volterra relevés pour la première fois par M. M., n'étaient pas encore assez avancés en 1481 pour qu'on pût y officier, etc. Le IIIe chapitre démontre, entre autres points nouveaux, que, contre l'opinion de Vasari, Giovannino de' Dolci a restauré la basilique des Saints-Apôtres. Le chapitre IV reproduit des documents qui définissent l'attitude de Sixte IV vis-à-vis de l'art antique; l'un d'eux établit que, longtemps avant Alexandre VI, le Vatican communiquait avec le château Saint-Ange par un chemin couvert, qui permettait de se rendre de l'un à l'autre édifice sans être vu du dehors; on ne lit pas sans intérêt la liste des antiques que comprenait, à cette époque, le musée du Capitole. Dans le chapitre V, M. M. publie les documents concernant les grands travaux de voirie entrepris par Sixte V; ce pape réorganisa l'office des « magistri viarum » sous la présidence du cardinal d'Estouteville; dans la bulle de 1480, il posa avec une netteté incomparable les règles de l'expropriation pour cause d'utilité publique; il fit reconstruire le « Pons Quinti » qu'on appela depuis le *Ponte Sisto*, non point par Pontelli, comme le dit Vasari — que M. M. surprend si souvent en flagrant délit d'erreur, — mais surtout par Niccolo de Narni. Le VIe chapitre de l'ouvrage (pp. 207-238) a pour titre : *Travaux exécutés en dehors de Rome* (Ancône, Assise, Césène, Civita-Vecchia, Foligno, Forli, Ostie, Savone, ville natale de Sixte IV, etc.). Le VIIe et dernier chapitre (pp. 239-284) traite de l'orfèvrerie, de la tapisserie, de la broderie, des fêtes; il montre que Sixte, qui fit un instant mine d'austérité, « ne tarda pas à céder au courant et à rechercher cette magnificence qui paraissait inséparable du pouvoir pontifical »; il se termine par la reproduction de l'*Edit somptuaire* de 1473 (pp. 280-284) où Sixte recommandait à ses sujets d'observer les règles que lui-même ne pratiquait pas. Un appendice renferme des documents inédits sur les travaux et commandes du cardinal d'Estouteville (pp. 285-297) et le Testament du cardinal François de Gonzague; un autre appendice, à la suite de la « Notice préliminaire », contient quelques poésies d'Aurelio Brandolini *de laudibus Sixti quarti* et des documents sur les finances de Sixte IV (pp. 56-65). Ce nouvel ouvrage du bibliothécaire de notre Ecole des beaux-arts se recommande par les qualités dont témoignent déjà ses travaux précédents; les recherches de M. Müntz sont menées non-seulement avec sagacité, mais avec un soin scrupuleux, une ardeur qui ne né-

1. Dans l'inscription métrique de Platina sur la Bibliothèque (vers 4), M. M. met un point d'interrogation après *moconide*; ne peut-on lire *Moconide* et traduire ainsi : Pisistrate (*Cecropius tyrannus*) ne peut se glorifier que d'avoir réuni les fragments dispersés d'Homère?

glige aucun document, aucun détail; elles aboutissent à des résultats nouveaux pour l'histoire de l'art; elles sont résumées dans un récit clair et net, où l'on trouve souvent de précieuses observations sur l'esprit de la fin du xve siècle et de la Renaissance.

— Deux nouvelles plaquettes de M. Albert Babeau sont consacrées, l'une à l'entrée de Henri IV à Troyes (*Encore quelques mots sur Henri IV à Troyes*, Troyes, Dufour-Bourquet. In-8°, 8 p., avec une planche lithographiée); elle donne la description du vitrail de Linard Gontier représentant l'entrée du roi dans la cathédrale de Saint-Pierre; l'autre, à *Grosley magistrat* (Ibid. In-8°, 15 p.); M. Babeau nous montre Grosley, grand-maire de l'abbaye de Saint-Loup et bailli de la baronnie de Chappes et de Vauchassis.

— M. Ph. Tamzey de Larroque a trouvé à la bibliothèque de Carpentras (recueil 335 M) une plaquette extrêmement rare qui n'est pas mentionnée par les plus exacts bibliographes; c'est la relation de l'*Entrée de Charles IX à Bordeaux*, publiée a Paris en 1565, M. T. de L. a jugé utile de réimprimer cet opuscule qui comblera les lacunes de l'*Histoire de la ville de Bordeaux*, de Dom Devienne. Il a gardé la longue pièce de vers latins, intitulée *Aquitania*, qui suit cette relation, parce que « cette pièce, dédiée au chancelier de France, Michel de Lhospital, est charmante, et a pour auteur *Stephanus Crusellus* que rien n'empêche d'identifier avec Etienne de Cruseau le chroniqueur ». La réimpression faite par M. T. de L. et augmentée par lui d'un avertissement et d'un commentaire, est extraite de la *Revue des bibliophiles* (tirage à 75 exemplaires) et se vend à Bordeaux, chez P. Chollet. Nous y relèverons une note curieuse; il est dit dans la relation que la livrée du roi était « *blanc, pers et rouge* ». « *Pers*, dit M. T. de L., signifie une sorte de couleur bleue. Voir le dictionnaire de Littré qui cite un passage d'un poète du xvie siècle, Machaut, où *pers* est synonyme d'*azur*. D'après le *Dictionnaire de l'Académie*, *pers* désignerait une nuance entre le vert et le bleu. Le *Dictionnaire de Richelet* dans la définition du mot *pers*, écarte le vert et ne garde que le bleu. Le *Dictionnaire de Trévoux* explique le mot : « qui est de couleur bleue, ou tirant sur le bleu, *cæruleus*; Homère appelle souvent Minerve aux yeux *pers*, *Minerva glaucopis*. » On voit qu'en tout cela c'est le bleu qui domine. On est donc autorisé à dire que la livrée *blanc*, *pers et rouge* de Charles IX avait devancé notre drapeau tricolore » (p. 7). — M. T. de L. a trouvé encore à la bibliothèque de Carpentras quelques autres plaquettes d'une insigne rareté, et il compte les publier successivement, pour la plus grande joie des curieux en général, et des curieux de « son cher Sud-Ouest, en particulier ». Il en réunira quatre, nous dit-il, sous le titre de : *Le duc de Rohan en Gascogne*, et quatre autres sous le titre de : *Le vice-amiral Barrault et les pirates de la Gironde*.

— Après l'histoire du *Véritable Saint-Genest* de Rotrou, M. Léonce Person nous donne une *Histoire de Venceslas* (Cerf, in-8°, viii et 99 p.). Dans le premier chapitre de son ouvrage (pp. 22-28) l'auteur montre ingénieusement comment le sujet de *Venceslas* s'accordait merveilleusement avec le génie de Rotrou et le tour particulier de ses idées; Rotrou a aimé par-dessus tout les « intrigues, amenées par un déguisement des personnages, qui produit une erreur sur la personne ». Le chapitre ii (pp. 29-48) étudie la pièce de Francisco de Rojas, *No ay ser padre siendo rey* (« On ne peut être père et roi en même temps » ou, comme traduit Alph. Royer, « il n'y a pas à être père quand on est roi »); M. Person analyse très minutieusement la première et la deuxième journée de cette pièce espagnole qui inspira la tragédie de Rotrou; il montre que le poète français s'est gardé des gongorismes de Rojas, mais il regrette qu'il n'ait pas profité des incidents et des péripéties que renferme la deuxième journée et qu'il ait refroidi sa pièce par l'inutile complication des amours

de Théodore et du duc. Le IIIe chapitre (pp. 49-65) compare la troisième journée de la comédie espagnole et le IVe et le Ve acte de *Venceslas*; le coup de théâtre est plus saisissant dans Rotrou que dans Rojas, grâce à l'incertitude qui règne, au moment du mariage et du meurtre, sur l'identité de la victime, et le caractère de Ladislas est tout-à-fait une création du poète français; « farouche et indompté, violent, hautain, contradicteur des autres et de soi-même, terrible en ses colères comme un comte de Charolais, ou comme un duc de Bourgogne qui n'aurait pas eu son Beauvillier ou son Fénelon; donnant la mort lâchement et s'apprêtant à la recevoir bravement; effrayant et menaçant dans la mort même; dominé enfin par une de ces violentes passions qui peuvent faire d'un homme un héros, quand elles n'en font point un criminel », tel est Ladislas (pp. 64-65). Le chapitre IV est consacré à *Venceslas au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle* (pp. 66-78); M. Person donne les dates indiquées par les registres de La Grange; il rappelle la mort de Baron qui joua le rôle de Venceslas à l'âge de 76 ans, se trouva mal et « tomba au champ d'honneur comme Mondory, Montfleury et Molière »; il raconte la querelle de l'*Année littéraire* et du *Mercure de France*, de Fréron et de Marmontel qui avait fort témérairement corrigé le texte primitif de *Venceslas*. Le chapitre V, *Venceslas au Théâtre-Français sous le premier Empire* (pp. 80-89) expose les griefs du critique du *Journal des Débats*. Geoffroy, contre la pièce de Rotrou; Geoffroy louait l' « impétuosité sauvage » de Talma dans le rôle de Ladislas, mais il regrettait l'impunité et le couronnement du meurtrier et trouvait qu'il y a là une grande immoralité; M. Person justifie Rotrou; il fait sur le caractère de Ladislas et le dénouement de la pièce des observations à la fois spirituelles et vraies. Le chapitre VI (pp. 90-95) a pour titre : *Venceslas de nos jours* (représentation de 1842, inauguration de la statue de Rotrou à Dreux le 30 juin 1867, matinées littéraires de Ballande, 1873 et 1875). Le chapitre VII (pp. 96-99) traite des *idées politiques dans Venceslas et dans les œuvres de Rotrou*. — On trouvera à la fin du volume la reproduction des *Notes critiques et biographiques sur Rotrou* (pp. 103-148) que M. Person avait récemment publiées, mais sans les mettre dans le commerce; l'auteur a profité des observations et rectifications que lui avaient adressées quelques critiques, entre autres M. Marty-Laveaux, dans notre recueil (3 juillet 1882); on sera heureux de relire dans cet appendice les faits rigoureusement exacts que M. Person est parvenu à établir; mais le modeste et consciencieux écrivain, un de ceux qui font le plus d'honneur à notre enseignement secondaire par leur studieuse ardeur et leur savoir, ne nous dit pas dans son *Avant-propos* qu'il a ajouté quelques points nouveaux, comme l'étude sur le *Manuscrit* de Laurent Mahelot, machiniste et décorateur du temps (pp. 120-124), comme les pages sur *le nombre des pièces de Rotrou* (pp. 124-133) et sur *Rotrou d'après les lettres de Chapelain* (pp. 133-135), comme les réflexions sur les beaux vers de Rotrou et sur ce que M. Person appelle, selon le mot qu'un biographe applique à l'éloquence de Mazarin, *la indoratura del suo bel dire* (pp. 138-146) [1].

---

1. Nous aurions aimé que M. Person citât ces mots de Voltaire : « La première scène et une partie du quatrième acte de *Venceslas* sont des chefs-d'œuvre » *(Ecrivains du siècle de Louis XIV)*.

ERRATUM. — N° 32, art. de M. Jullian sur le livre de M. Madvig; p. 112, note 4, lire C. I. L. VI, et non V. — p. 114, ligne 9, *ou* s'en partageant et non « en s'en partageant ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — **28 Août** — **1882**

Sommaire : 172. Nelson et Mayne, La loi indoue. — 173. Arn. Schaefer, Sources de l'histoire romaine. — 174, Strauch, Marguerite Ebner et Henri de Nordlingen. — 175. Jadart, Jean de Gerson, son origine, son village natal et sa famille. — 176, Schoell, Etudes sur Gœthe. — Chronique.

172. — J.-H. Nelson. **A Prospectus of the scientific study of the Hindu Law.** London, Kegan Paul et Co, 1881. xiv-208 p. in-8°.
John D. Mayne. — **A Treatise of Hindu Law and Usage.** Madras, Higginbotham et Co. London, Stevens and Haynes. 1878. xxxix-607 p. in-8°.

Les deux ouvrages dont les titres précèdent, l'un tout récent, l'autre dont j'aurais dû rendre compte depuis longtemps déjà, sont d'un heureux augure pour l'avenir des études juridiques dans l'Inde. Ils nous montrent, chacun à sa façon, ces études résolument engagées dans des voies nouvelles, et ils témoignent de l'intérêt croissant qu'elles rencontrent dans les rangs de la magistrature anglo-indienne. M. Nelson est actuellement juge dans la présidence de Madras, et son livre, écrit au milieu du conflit des idées et sous l'impression des difficultés journalières de la pratique, a quelque chose des allures d'un pamphlet. M. Mayne, qui a longtemps siégé à la haute cour de Madras, a réuni dans l'Inde les matériaux du sien, fruit d'une expérience plus mûre et d'une ardeur qui a eu le temps de se calmer. Mais, l'un et l'autre, ils conçoivent le droit de la même façon, ni comme une science abstraite et de pure spéculation, ni comme l'interprétation strictement professionnelle de prescriptions admises toutes faites, mais comme une branche de la critique historique. C'est à ce point de vue, le seul où je puisse me croire quelque compétence, que je vais essayer d'apprécier leurs ouvrages.

Bien qu'il soit le plus récent, je commencerai par celui de M. N., parce qu'il se rattache par le lien le plus étroit à une précédente publication du même auteur, dont j'ai rendu compte, il y a de cela quatre ans, dans la *Revue* [1]. Dans ce premier écrit, M. N. établissait : que le terme de « Loi hindoue » n'est pas aussi facile à définir qu'on se l'imagine d'ordinaire, et que c'est se méprendre sur la nature des livres juridiques de l'Inde que de les assimiler à nos codes ; que l'autorité anglaise étend outre mesure l'empire de cette législation en l'appliquant indistinctement à des populations pour lesquelles elle n'est pas faite et

1. *A View of the Hindû Law as administered by the High Court of Judicature at Madras.* Madras, 1877. Cf. *Revue critique* du 29 juin 1878.

qu'elle-même n'a jamais prétendu soumettre à ses prescriptions; que lui sacrifier notamment, dans la mesure qu'on le fait, la coutume non-écrite, c'est violer un de ses principes les plus évidents; qu'enfin, sur un certain nombre de points spécifiés, la jurisprudence des tribunaux anglais, en particulier de ceux qui relèvent de Madras, est en contradiction directe avec l'esprit et avec la lettre de cette loi qu'elle prétend appliquer. Dans mon compte-rendu, tout en me déclarant d'accord pour le fond avec M. N., tout en rendant hommage à la conviction résolue avec laquelle, à des erreurs autorisées de haut, il opposait des idées qui, pour n'être pas absolument neuves parmi les indianistes, l'étaient beaucoup au contraire venant d'un jurisconsulte, je dus exprimer maintes réserves sur des points où l'auteur me paraissait dépasser le but. J'essayai de faire voir qu'après tout, il restait bien quelque chose de ce *hindu law* dont M. N. faisait à peu près table rase, et qu'il y avait beaucoup à redire à sa façon de faire intervenir l'ethnographie dans la question. Il y a certainement dans l'Inde des populations entières, se chiffrant par millions, qui n'ont pas une goutte de sang aryen dans les veines, et qui n'en prétendent pas moins vivre conformément au *dharma* proclamé par les anciens sages; et, réciproquement, parmi les tribus brâhmaniques les plus pures, il n'y en a peut-être pas une seule qui se conforme rigoureusement à la loi écrite. Comme le nouvel ouvrage de M. N. n'est que le développement de la même thèse, je ne rentrerai pas dans le débat. Je m'en tiendrai à ce qui est la partie neuve du livre, et, puisqu'il a bien voulu faire à mon article l'honneur de lui emprunter l'épigraphe du nouveau volume, je dirai, d'une façon générale, mais aussi nettement que je pourrai, en quoi nous sommes d'accord et en quoi nous différons.

Les développements nouveaux peuvent se ranger sous deux rubriques : des aperçus historiques sur l'origine, sur la tradition et l'interprétation de la *smrîti*, et les vues personnelles de M. N. sur les mesures à prendre pour remédier à la façon fâcheuse dont la justice est administrée à beaucoup d'Hindous.

Il y a quantité d'observations justes et vraies dans la partie historique de ce travail. L'auteur montre fort bien tout ce qu'il y a d'incertain dans l'origine de ces livres, d'obscur dans leur transmission, de suspect dans beaucoup de leurs prétentions et de contradictoire dans certaines de leurs doctrines. Mais ici, comme dans le précédent volume, il lui arrive rarement de toucher le but sans aussitôt le dépasser. La moitié peut-être de toute son argumentation tend à prouver qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de loi hindoue, de sorte que le lecteur doit se demander parfois à quoi peut servir l'étude scientifique de quelque chose qui n'existe pas. Heureusement M. N. ne s'est pas adressé la question à lui-même, sans quoi nous courions risque de n'avoir jamais son livre, et c'eût été dommage. Evidemment, il y a dans toute cette appréciation plus que de l'exagération. Si c'est se tromper que de mettre les *çâstras* sur la même

ligne que la loi des Douze Tables ou que le Code civil, c'est non moins se tromper que de vouloir les juger d'après la même mesure. Il faut les prendre pour ce qu'ils sont, une tradition écrite et cela à des époques et sous des influences bien diverses, non par des législateurs, mais par des lettrés sans relation, la plupart, avec l'autorité publique, mais qui, à part certaines doctrines touchant plutôt à des prétentions sociales qu'au droit civil proprement dit et où cette tradition est en dehors de la réalité, n'en travaillaient pas moins de bonne foi et ne s'inspiraient pas uniquement de leur fantaisie.

M. N. attache, et avec raison, une grande importance au fait attesté par des observateurs judicieux et bien informés qu'encore à une époque récente, aussi bien qu'au temps de Mégasthène, les habitants de diverses contrées de l'Inde n'avaient recours à aucune loi écrite pour régler leurs différends. Mais, quand il conclut de là qu'avant la publication de William Jones on eût fort étonné un pa*nd*it de Madras en lui citant le code de Manu comme un livre faisant autorité en matière de droit, sa conclusion est sûrement erronée. Le pa*nd*it n'eût pas parlé sans doute du code comme le ferait un Anglais d'une loi votée par le Parlement, mais il y eût certainement reconnu une des nombreuses expressions du *dharma* éternel. Il y a ainsi trop souvent chez M. N. des conséquences fausses déduites d'observations vraies. En général, c'est par le détail que pèche cette partie du livre. L'auteur a beaucoup lu [1], il a réuni une infinité de faits et de témoignages, mais il les compte plutôt qu'il ne les pèse, et il lui arrive de s'en servir parfois sans les avoir bien compris. C'est ainsi qu'ayant vu chez M. Max Müller que le code de Manu était basé sur un sûtra de Mânavas, ce qui, du reste, n'est pas le cas, il conteste la grande réputation du livre par la raison que cette école ne paraît pas avoir été bien répandue. Sûrement M. Max Müller n'a pas prétendu dire que l code actuel fût encore un livre propre aux Mânavas, ni que les Hindous, depuis des siècles, l'eussent considéré comme tel. Ailleurs c'est Yâjnavalkya dont le code ne saurait avoir été reçu comme loi dans le Sud, parce que Yâjnavalkya appartient au Yajus blanc, tandis que la presque totalité des brâhmanes de ce pays suivent le Yajus noir. Entre le code et le Yajus blanc il n'y a pourtant pas d'autre rapport qu'un nom, le nom respecté d'un prophète du Veda, que l'auteur du çâstra a trouvé commode de mettre en tête de son livre apocryphe. Il y a plus : M. Weber ayant fait la remarque que le même Yâjnavalkya apparaissait dans certaines parties du Yajus blanc et surtout dans le Mahâbhârata avec les allures d'un docteur bouddhiste, cela suffit pour que le Yajus blanc soit véhémentement suspect d'être un Veda boudhique et que le code et, à la suite du code, la *Mitâxarâ*, qui en est une sorte de commentaire et de plus la

1. On ne saurait trop reconnaître le zèle que M. N. a mis à ne négliger aucune source d'information. Il a été jusqu'à s'enquérir de ce que pensait sur ces matières notre propre magistrature coloniale. Comme on devait s'y attendre, il n'a rien trouvé.

bête noire de M. N., soient écartés comme livres sectaires et hérétiques. L'auteur en arrive ainsi à émettre de véritables énormités, à exclure, par exemple, du nombre des Hindous à la fois les Civaïtes et les Vishnouites.

Faut-il s'étonner qu'avec cette humeur-là M. N. soit sévère pour la plupart de ses devanciers? A l'entendre, tout ce qui a été fait depuis cent ans sur le droit hindou l'aurait été à rebours, et toute la littérature juridique anglo-indienne, à l'exception de quelques travaux des dernières années, ne serait autre chose qu'un malentendu. Je ne connais que très imparfaitement cette littérature en majeure partie spéciale et toute pratique. Mais je puis dire en toute assurance à M. N. qu'ici encore il ne lui suffit pas d'avoir raison : il faut, de plus, qu'il se mette dans son tort. Il y a là des travaux estimables, qu'on souffre de lui voir traiter avec autant de dédain. Ces travaux sont imparfaits et, dans l'état actuel des connaissances, insuffisants. Mais quelle est donc la branche du savoir qui ait débuté par la critique? *Docet diem dies* est une vieille vérité faite pour donner une équitable confiance. Or M. N., non-seulement n'est pas toujours équitable, mais il lui arrive d'être souverainement injuste. Où a-t-il vu que William Jones et Colebrooke croyaient tout ce que leur disaient leurs pa*nd*its? Colebrooke surtout, la prudence en personne, que la critique, depuis plus d'un demi-siècle, a peut-être pris en défaut sur cinq ou six points de détail, tandis qu'elle n'est pas encore parvenue à résoudre la moitié de ses doutes, et dont toutes les publications réunies ne contiennent pas autant d'erreurs matérielles que M. N. en a parfois mis dans une douzaine de pages. Je ne puis vraiment pardonner à l'auteur la légèreté avec laquelle il s'est attaqué à cette grande mémoire. Il lui reproche d'avoir le premier parlé de différentes écoles du droit hindou. Mais est-ce la faute de Colebrooke, si, après lui, on a fait mauvais usage de son assertion? et quel autre mot aurait-il bien pu employer pour désigner un fait vrai, à savoir que le *dharma* qui, pour les brâhmanes, n'est pas seulement une pratique, mais qui est aussi un de leurs *çâstras*, de leurs disciplines, ne s'enseignait pas tout-à-fait de même dans les diverses régions de l'Inde? Il lui reproche jusqu'à sa défiance à l'égard de la méthode *mîmâmsâ* appliquée à la solution des questions de droit, et il ne se dit pas que Colebrooke ne faisait ainsi que professer par avance un de ses propres principes à lui, M. N., de ne pas essayer de réconcilier des textes contraires au nom d'un *hindu law* idéal, qui n'a probablement jamais existé. Mais il y a plus fort que cela. Colebrooke s'est exprimé avec son exactitude et sa circonspection habituelles sur l'auteur et sur l'âge probable de la *Mitaxârâ*. Il la place quelque temps après Dhâreçvara, qui est cité dans l'ouvrage, et, ce Dhâreçvara, il l'identifie, avec hésitation toutefois (aujourd'hui on n'hésite plus; c'est à peu près tout ce que nous avons gagné depuis), avec Bhoja, roi de Dhârâ au XIe siècle, prince nullement mythique, dont on a des œuvres authentiques et des inscriptions. M. N. renverse tout cela et le remplace par la supposition

original indeed et de plus trois ou quatre fois impossible, que ce Dhâreçvara pourrait bien être Dâra Shakoh, le frère d'Aurangzeb, et que la *Mitâxarâ* serait ainsi du XVIIe ou du XVIIIe siècle [1]. Il pense montrer par là « how, if an attempt is to be made hereafter to study Hindû law methodically and scientifically, the unauthorized and scientifically valueless dicta of great men should be ruthlessly set aside and rendered harmless ». Tout indianiste qui a lu Colebrooke, lui répondra que si cet admirable chercheur n'avait rien trouvé de mieux à dire sur la Mitâxarâ, il n'eût pas écrit une ligne sur ce sujet.

L'histoire de la littérature juridique de l'Inde tant indigène qu'européenne, tout imparfaite, incertaine, pleine de lacunes qu'elle est, comme tout ce qui concerne le passé de ce singulier pays, n'est donc pas le chaos informe ni le tissu de contre-sens qu'elle paraît à l'imagination un peu échauffée de M. Nelson. Ce qui est vrai, c'est que l'Angleterre en s'engageant à respecter, dans la mesure du possible, cette tradition multiple et, en même temps, à l'appliquer à l'aide d'institutions et de méthodes sans lesquelles la justice ne se conçoit pas dans notre Occident, a assumé une tâche difficile dès le début, et dont les complications sont devenues d'autant plus sensibles, qu'on a mieux appris à connaître les conditions présentes et passées du pays. Ceci m'amène à considérer l'autre partie neuve du travail de M. N., les moyens qu'il propose pour sortir d'embarras.

Ce n'est qu'en hésitant, toutefois, que je le suis sur ce terrain, car je ne me permets certainement pas d'avoir des idées arrêtées sur l'administration de la justice à Madras. Je ne puis m'empêcher pourtant de craindre qu'il ne se mêle quelque illusion à ces projets de réforme. M. N. n'est pas d'avis de remplacer la loi du pays par une législation nouvelle, faite de toute pièce par l'autorité britannique, et il raille avec beaucoup d'esprit ceux qui n'estiment rien de plus facile que de confectionner « un bon petit code » qui contenterait tout le monde. Le remède, pour lui, est dans l'étude méthodique, scientifique du droit écrit d'un côté, du droit coutumier de l'autre, dans la délimitation précise de leur autorité respective, et dans la pleine reconnaissance de cette autorité non-seulement en principe, mais aussi dans la pratique. Ce sont là des conseils qui se recommandent eux-mêmes. Il est certain qu'en étudiant mieux, on saura davantage : il est non moins certain qu'en vertu de ses propres maximes et du consentement explicite du droit écrit, l'autorité anglaise est tenue de respecter la coutume, et c'est un des grands mérites de M. N, de s'être fait le défenseur infatigable de cette dernière. Seulement, la question est de savoir ce qui peut résulter de là dans la pratique. Voici cent ans bientôt qu'on étudie le droit écrit et, d'après M. N. lui-même, on n'y a rien fait qui

---

1. M. N. ne paraît pas être philologue. Cela semble ressortir du moins de ses transcriptions de *Cera* et *Cola* p. 6, *grihya* 20 et 60, *vinaçana* 31, *çramana* 34, *çilâditya* 35, et de ses étymologies : *çûdra* dérivé de *svid*, suer, 4; *Maurya* = Tartare de Merv, 32 et 91.

vaille. Pense-t-il qu'on viendra plus vite et plus facilement à bout de la coutume? Parmi les questions mêmes que M. N. demande à voir résolues au préalable et à bref délai, il y en a plusieurs qui sont actuellement insolubles et qui le resteront peut-être longtemps encore. Que fera la justice en attendant? et ses décisions ne seront-elles pas caduques d'avance, une fois qu'il sera bien établi qu'elles ne sont que des pis-aller provisoires? Sur beaucoup de points, les autorités écrites sont vagues et obscures : elles font une large place au jugement selon l'équité, c'est-à-dire à l'arbitraire : elles se contredisent elles-mêmes et entre elles, et c'est une grosse question que de savoir laquelle appliquer. Les mêmes difficultés ne se présenteront-elles pas et plus fortes encore, pour la coutume? On a fabriqué des textes : on essaiera de fabriquer des coutumes, il n'en faut point douter. Il y a plus : la loi écrite prise en général et la coutume existent presque partout l'une à côté de l'autre, également respectées bien que très différentes, les indigènes ayant une façon d'arranger ces contradictions, dont un tribunal européen ne s'accommodera jamais. A la question quelle est votre loi, quelle est votre coutume? il y aura donc plus d'une réponse. D'une façon générale, on se réclamera à la fois, et de la loi des saints *rishis* que savent les pa*nd*its et de la pratique des ancêtres : dans les cas particuliers et, de ceux-ci, le forum officiel ne connaît que les plus gros, les plus embrouillés, les autres se décidant en dehors de lui, on se réclamera de l'une ou de l'autre selon l'intérêt du moment. Je vois bien que M. N. a prévu ces difficultés et pris des précautions en conséquence. Seulement, je me demande si elles seront efficaces. En tout cas, il y a là matière à des doutes assez graves, pour qu'on se souvienne de la maxime *audiatur et pars altera.* Dans ses projets de réforme, M. N. fait la part assez large à l'action législative du gouvernement. Serait-ce un pressentiment que sa dernière ressource pour sortir d'embarras pourrait bien être de revenir à la confection de ce « petit code » dont il s'est moqué avec tant d'esprit?

J'ai commencé ce compte-rendu avec l'intention de dire beaucoup de bien de ce livre et je m'aperçois, en finissant, que je n'ai guère fait que le critiquer. Mon opinion sur l'ouvrage n'a pourtant pas changé en chemin. Je le crois toujours encore juste et vrai dans le fond, en progrès quant à la façon d'envisager ces études, plein d'idées et surtout d'intentions excellentes, éminemment utile et malheureusement justifié en beaucoup de ses attaques. Si, malgré cela, mon temps s'est passé à le contredire, la faute en est à l'auteur d'abord, qui a gâté ses meilleures raisons par sa verve intempérante et qui s'est aventuré sur le terrain de l'histoire générale et de l'histoire littéraire plus qu'il n'aurait dû. Elle est à moi ensuite et à ma compétence limitée. Malgré ses digressions en tous sens, le livre de M. N. n'en est pas moins un livre de droit, de droit pratique, et, de ce chef, le jugement de l'indianiste réduit à se prononcer sur des généralités dont il ne saurait toujours mesurer les redoutables conséquences, ne peut être que d'un faible poids. C'est aux hommes

de la partie, aux collègues de l'auteur qui, comme lui, sont aux prises chaque jour avec ces questions si complexes, de se prononcer sur cette partie du livre. Il est probable que, de ce côté, l'auteur a dû soulever plus d'une violente opposition. Il s'attaque à trop de choses pour ne pas rencontrer beaucoup d'adversaires. Mais il est à espérer aussi qu'il y trouvera des défenseurs. Même pour le profane, il est visible que sur bien des points il y a abus, que la loi qu'on applique n'est pas toujours celle à laquelle les parties auraient droit et que, dans cette application, la jurisprudence n'est parfois conséquente, ni avec la loi, ni avec elle-même. Il est impossible de ne pas condamner avec l'auteur les envahissements progressifs de ce *judge-made law*, dont certaines exigences en matière de transmission des biens et de statut personnel sont vraiment iniques et de nature à porter de graves atteintes à la prospérité du pays. On lui pardonne alors ses vivacités, ses exagérations et sa trop grande facilité à faire, comme on dit, flèche de tout bois. Car ce livre écrit avec une opiniâtre conviction [1], est avant tout une œuvre de combat et c'est comme tel qu'il faut le juger, si on veut être équitable envers lui.

Tout autre d'allure est l'ouvrage de M. Mayne. C'est aussi un livre de controverse et, comme M. N., l'auteur est convaincu de la nécessité d'importantes réformes. Mais la discussion chez lui est mesurée et sévère : il expose, il ne lutte pas. « Je me suis efforcé, dit-il dans sa Préface, de montrer non seulement ce que la loi hindoue est, mais comment il s'est fait qu'elle soit devenue ce qu'elle est. » Et cette tâche si vaste, il l'a remplie en toute conscience. Il y a déployé un remarquable savoir, l'expérience d'une longue pratique, un jugement aussi bien en garde contre les nouveautés impatientes que contre les préjugés, une critique fine, vigilante et circonspecte. Peut-être lui arrive-t-il parfois de rester en deçà où M. N. se laisse emporter au delà. Peut-être aussi les parties du livre qui traitent du passé font-elles regretter cette précision, cette sûreté de main que la possession de la langue, et, par elle, la connaissance de toutes les manifestations de l'esprit d'un peuple, peuvent seules donner à l'historien. Mais, tel qu'il est, son ouvrage constitue l'exposition la plus complète et la plus sûre que nous ayons de l'ensemble du droit écrit des Hindous.

M. M. ramène les différentes appréciations dont ce droit a été récemment l'objet, à trois variétés principales : l'opinion des archéologues à outrance, qui ne reconnaissent d'autorité qu'aux plus anciens textes ; l'école critique qui, dans ses conclusions extrêmes représentées par M. N. [2], estime, en somme, que ce droit n'est valable que pour les seuls brâhmanes ; enfin l'opinion des partisans d'une réforme radicale qui veulent une législation nouvelle. Il s'écarte plus ou moins des uns et des

1. M. N. a exposé les mêmes idées dans un article du journal de la Société asiatique de Londres, XIII, p. 208 (1881).
2. Il s'agit du premier ouvrage de M. Nelson.

autres, des premiers, parce qu'ils ne tiennent aucun compte des changements que vingt siècles ont dû amener même en Orient; des derniers, parce qu'ils supposent les plus violents possibles et ne se doutent pas de la force des liens qui attachent un peuple à son passé. Peut-être M. M. n'a-t-il pas fait observer assez que la loi hindoue elle-même est beaucoup trop du parti des premiers, qu'elle est restée en somme la même pendant que tout changeait autour d'elle, et que les tribunaux britanniques, en l'appliquant comme elle ne l'avait jamais été, font en réalité de l'archéologie juridique sur une grande échelle. C'est un des points où, à notre avis, M. M. est resté en deçà. Enfin, il s'écarte des conclusions de M. N. en ce qu'elles lui paraissent avoir d'extrême. Sans méconnaître les caractères tout spéciaux du *hindu law*, qui en font quelque chose de bien différent de ce que nous appelons une législation, il part du fait que cette loi est acceptée en somme par la grande majorité de ces innombrables populations; que de l'Himâlaya au cap Comorin elle a profondément pénétré les mœurs et les usages, que beaucoup la pratiquent sans la reconnaître expressément, comme certaines classes de musulmans et de chrétiens indigènes, et qu'un nombre infiniment plus grand qui ne la pratique pas, ou presque pas, n'en croit pas moins vivre en conformité avec elle. Il estime d'ailleurs que l'action des brâhmanes sur cette loi, du moins en ce qui concerne le droit écrit, n'a pas été aussi considérable qu'on l'a parfois prétendu; qu'elle est l'expression de coutumes et d'un état social qui a dû être sensiblement le même chez les diverses races et dans les différentes classes de la population. Ici encore il y a chez M. M. un peu d'optimisme. Il est certain que dans leurs *sûtras*, auxquels la littérature postérieure n'a rien ajouté d'essentiel, les brâhmanes ne se sont guère occupés que d'eux-mêmes et que le peu qu'ils disent des autres classes n'est là que pour mémoire et doit être tenu pour suspect au premier chef. Il est non moins certain que le *dharma* religieux des brâhmanes a profondement influé sur la constitution de la famille, sur le mariage, sur la transmission des héritages, et qu'en ces matières, les tribunaux appliquent à certaines classes des prescriptions qui, à l'origine, n'étaient point faites pour elles et qui, maintenant encore, ne leur conviennent qu'imparfaitement. Il s'est fait là, entre la loi écrite et l'usage, des compromis aussi nombreux que variables depuis la complète assimilation jusqu'à la complète indépendance, qui embarrasseront longtemps encore la justice britannique. Rarement la loi des *çâstras* est parvenu à effacer complètement la coutume; sur plusieurs points même elle l'a simplement et directement adoptée. Le régime de la famille à l'état d'union, par exemple, n'est probablement pas, ainsi que le fait observer M. M., d'origine brâhmanique, car ce régime est contraire aux principes du *dharma*, qui tend à multiplier les foyers indépendants, pour multiplier par là les devoirs du culte. Dans les cas, d'ailleurs, où cette législation blesse absolument le sentiment de justice, il reste toujours à l'autorité publique la ressource d'intervenir, comme elle

vient encore de le faire récemment en reconnaissant comme valable le mariage des veuves.

M. M. expose l'ensemble de cette législation tant écrite que coutumière (cette dernière partie est naturellement bien moins complète que la première) en 5 sections comprenant 21 chapitres. Dans la 1e section, il traite des sources de la loi hindoue ; dans la 2e, de la constitution de la famille ; dans la 3e, de la propriété de la famille ; dans la 4e, du régime des successions ; dans la 5e et dernière, de la position légale de la femme.

Dans le cours de ce long examen, M. M. a été amené plus d'une fois à toucher à des faits et à des théories fort en faveur, la polyandrie, la communauté des femmes, la gynécocratie, la propriété en commun du sol. Il l'a fait avec une prudence et une réserve qui nous paraissent absolument louables. Ces faits se rencontrent dans l'Inde aussi bien qu'ailleurs, et distribués d'une façon qui ne correspond qu'imparfaitement aux divisions ethnographiques. M. M. n'a point voulu en tirer de conclusions quant à l'état primitif des tribus aryennes. Depuis que ces peuples parlent leurs langues, le chef de famille, chez eux, est l'époux de sa femme et le maître de son enclos, et le fait de l'exploitation en commun des pâturages ou des terres inondables où se cultive le riz, n'est pas plus une preuve de l'existence chez eux d'un communisme primitif, que ne le sont chez nous nos sociétés par actions et nos compagnies de chemins de fer.

D'un bout à l'autre, l'exécution du livre est soignée jusque dans les moindres détails. Les fautes matérielles et les erreurs de rédaction y sont très rares. En un seul endroit, la vigilance de M. Mayne paraît s'être assoupie, p. 72, où il écrit : « Two persons are sapindas to each other, if their common ancestor, being a male, is not farther removed from either of them than six degrees, or four degrees where the common ancestor is a female. » La définition est fausse d'abord ; il s'agit du 6e ancêtre dans la ligne paternelle et du 4e ancêtre dans la ligne maternelle. Elle est de plus impossible : on ne peut descendre d'une femme sans descendre aussi d'un homme, dans l'Inde aussi bien qu'ailleurs, et, comme dans l'Inde la femme ne se remarie pas, les descendants de la même femme sont aussi les descendants du même homme.

L'usage du livre est facilité par plusieurs index : une table des matières, une liste alphabétique des cas décidés en justice et cités dans l'ouvrage, enfin un index alphabétique très détaillé de tout le contenu.

A. Barth.

---

173. — Arnold Schæfer. **Abriss der Quellenkunde der griechischen und rœmischen Geschichte ;** 2e Abth. : Die Periode des rœmischen Reichs, Leipzig, Teubner, 1881, in-8° de 200 p.

Le livre de M. Arnold Schæfer contient : 1° la liste des écrivains la-

tins ou grecs dont les ouvrages, conservés ou perdus, peuvent ou auraient pu servir à la connaissance de l'histoire romaine; 2° la transcription ou le résumé des témoignages de l'antiquité sur ces écrivains; 3° la mention des principaux travaux modernes auxquels ils ont donné lieu et des meilleures éditions de leurs ouvrages. C'est, comme l'indique le titre, le résumé de tout ce que nous savons sur les sources de l'histoire romaine.

Le livre commence aux origines, il ne s'arrête qu'à la mort de Justinien. Son cadre embrasse donc la période du bas empire, qui s'étend depuis Constantin jusqu'à la dynastie thrace; il sort, et de beaucoup, des limites que l'on assigne d'ordinaire aux travaux sur l'histoire romaine. M. S. a cru que le règne de Justinien appartenait à cette histoire, au même titre que celui d'Auguste. Il est assez difficile de penser autrement que lui.

M. S. divise les quatorze siècles de l'histoire romaine en six périodes : la seconde guerre punique, le tribunat de Tibérius Gracchus, les règnes d'Auguste, d'Hadrien, de Théodose, la mort de Justinien sont les époques qui en marquent la fin. Quoique les divisions en périodes soient en histoire une chose souvent arbitraire, plus souvent encore inutile, il faut reconnaître que celles que donne M. S. échappent à l'un et l'autre défaut. On pourrait le critiquer cependant d'avoir fait commencer à Théodose la dernière période de l'empire romain. En quoi cet empereur qui, malgré les surnoms dont on l'a gratifié, ne fut ni grand ni glorieux, et dont les qualités administratives sont au moins discutables, a-t-il transformé le gouvernement de l'état romain ? Le véritable organisateur au IVe siècle, celui qui donna à l'empire la forme qu'il devait conserver jusqu'à Héraclius et qui modifia le premier, d'une façon sérieuse, le régime fondé par Hadrien, fut Constantin. Les contemporains ne s'y sont point mépris : il faut s'en tenir à leur opinion; dans des choses qui, comme celle-là, sont de pure appréciation, elle a plus de chances d'être la vraie.

Les auteurs, grecs ou romains, sont énumérés suivant l'époque où ils ont écrit, et non pas suivant le temps dont ils ont raconté l'histoire; à côté d'eux sont mentionnés les écrivains contemporains, biographes, orateurs ou poètes dont les ouvrages sont une source aussi abondante que les histoires proprement dites. Cet ordre a un très grand avantage: il nous offre un tableau complet de la littérature historique, et même de la littérature tout entière de chaque période. Mais est-ce bien pourtant l'utilité que devait avoir ce livre? Pour ce qui concerne l'historiographie romaine, nous avons, dans la *Littérature* de Teuffel, un tableau aussi complet; il est vrai que le livre de M. S. a le mérite de le présenter, en le résumant, d'une façon infiniment plus commode. Il ne fait souvent, malgré tout, que le répéter. Peut-être aurait-on pu comprendre autrement la disposition de ce livre; on aurait placé au début les ouvrages sur l'histoire romaine en général, écrits par l'antiquité, en commençant

par ceux dont les fragments embrassent la période de temps la plus vaste, par exemple par celui de Dion Cassius; puis, dans chaque période, on aurait énuméré les auteurs qui n'ont écrit que sur cette période, et, en même temps, les ouvrages contemporains qui, comme les lettres de Cicéron ou le panégyrique de Trajan, ont une importance historique considérable, sans être des livres d'histoire. Rien n'empêcherait, à l'aide de renvois, de revenir sur les auteurs d'histoires générales qui ont insisté sur les événements de leur temps, comme Dion Cassius sur les règnes d'Héliogabale et de Caracalla. On peut regretter que M. S. ne nous ait point donné ce livre et qu'il se soit plutôt occupé des écrivains, en tant que sources de l'histoire romaine, que des sources mêmes de cette histoire [1].

Ces réserves faites sur le plan de l'ouvrage, on rendra justice au soin avec lequel il a été composé, au nombre des matériaux qui s'y trouvent réunis, au discernement qui a présidé à leur choix. Il faut, en particulier, savoir un gré infini à M. S. d'avoir extrait la substance des innombrables dissertations parues sur les autorités de Tite-Live et les premiers annalistes romains. M. S. a pris très rarement parti entre les opinions contraires qui se sont produites. Par exemple, Tite-Live a-t il consulté Polybe pour le récit des campagnes d'Hannibal en Italie? Niebuhr, Nitzsch, M. Nissen, bien d'autres encore, ont affirmé que non. Lachmann a prétendu le contraire; MM. Carl Peter et Wœlfflin ont vivement soutenu son opinion. Le débat court le risque de durer longtemps encore, d'autant plus que M. O. Hirschfeld vient de lancer une troisième hypothèse, que Tite-Live aurait consulté simplement un abrégé de Polybe. Il est fort à craindre que nous ignorions toujours la vérité : M. S. nous indique au moins où d'autres ont pensé qu'elle se rencontrait.

Il y a, dans le livre de M. S., un certain nombre d'omissions. Elles sont de deux sortes. Les unes concernent des auteurs ou des ouvrages de l'antiquité. Par exemple, il n'est point fait mention de l'écrit que Tibérius Gracchus composa et qui fut peut-être, sous forme de lettre, la justification de sa conduite politique. Ces lacunes, très rares pour la période républicaine, sont assez fréquentes pour les siècles de l'empire. En particulier, M. S. n'a point tiré profit des autorités de toute sorte consultés par les écrivains de l'histoire auguste, et dont ils énumèrent toujours la liste avec une grande complaisance. Tantôt ce sont des historiens célèbres en leur temps et dont ils nous ont conservé le nom, le

1. Une conséquence de l'ordre suivi par M. S. est que les subdivisions sont souvent assez factices. L'*Histoire d'Alexandre*, de Quinte-Curce, se trouve mentionnée avec la géographie de Strabon, le traité des aqueducs de Frontin, les *Memorabilia* de Valère Maxime sous le titre commun d' « Histoire générale et géographie. » Dans la période d'Hadrien à Théodose, la troisième subdivision est intitulée « Ecrivains chrétiens et leurs adversaires » et renferme, à la suite d'Eusèbe et de Porphyre, les juristes romains, Gaius, Ulpien et les autres.

Grec Callicratès de Tyr, *Graecorum longe doctissimus scriptor,* dit Vopiscus, Théoclius, Fabius Céryllianus, Onésimus, Turdulus Gallicanus, d'autres encore; leur nombre, qui est fort grand, révèle l'existence, au IIIe siècle, d'une littérature historique des plus riches, que les empereurs encourageaient en en réunissant soigneusement les publications dans les bibliothèques publiques, et dont nous ne possédons, dans l'histoire auguste, qu'un informe résumé. Tantôt ce sont des pièces officielles, les éphémérides des empereurs, les actes du sénat et du peuple, les *regesta* des scribes, d'où Vopiscus et les autres prétendent avoir extrait les documents qu'ils insèrent dans leurs biographies. L'omission de l'histoire en vers que Callistus consacra à Julien, dont il avait été l'ami et le *protector,* celle de la chronologie du moine Annien, contemporain des fils de Théodose, de l'*Histoire chrétienne* de l'ami de saint Jean Chrysostome, Philippe de Sidè, l'absence d'une nomenclature complète des listes de province, sont des lacunes beaucoup moins regrettables.

La seconde espèce d'omissions est relative aux travaux modernes. Le dépouillement fait par M. S. est certainement très riche. Pourquoi faut-il que nous ayons à lui reprocher de n'indiquer presque jamais les ouvrages de l'érudition française? Pourquoi le recueil des thèses n'a-t-il pas été consulté? Pourquoi nos bonnes éditions classiques ne sont-elles pas mentionnées? Des travaux comme ceux de M. Waddington sur Ælius Aristide, de M. Fustel de Coulanges sur Polybe, de M. Vidal de la Blache sur Hérode Atticus ont une valeur historique au premier chef. Il n'est rien dit enfin des études sur les écrivains et les historiens de l'empire, que Lenain de Tillemont a placées à la fin de chaque « article », dans son *Histoire des empereurs*. Personne ne contestera que, pour le nombre des textes comme pour la sûreté de la critique, ces études demeurent encore la base de tout travail sur les sources de l'histoire de l'empire. M. S. ne pense-t-il pas, comme nous, qu'oublier Lenain de Tillemont, c'est presque de l'ingratitude?

Nous n'oublierons pas le livre de M. Schæfer. Nous nous en servirons beaucoup et souvent. C'est un répertoire qui sera pour tout le monde d'une utilité considérable. Il est fait avec cette conscience, et, disons le mot, ce désintéressement que laisse deviner le nom de M. Arnold Schæfer. Nous accueillons la première édition de cet ouvrage avec une véritable reconnaissance [1].

Camille JULLIAN.

---

174. — **Margaretha Ebner und Heinrich von Nœrdlingen**, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Mystik, von Philipp STRAUCH. Freiburg u. Tübingen. Mohr. In-8°, CVI et 414 p, 12 mark.

Ce volume, — dont l'élégante impression fait grand honneur à la li-

1. Nous publierons prochainement un autre article, de M. Albert Martin, sur la partie de l'ouvrage de M. Arnold Schaefer, consacrée à l'histoire grecque. *(Réd.)*.

brairie Mohr, — renferme le texte, publié pour la première fois dans son intégrité, des *Révélations* de la célèbre mystique Marguerite Ebner, et des *Lettres* de Henri de Nördlingen. M. Strauch, l'éditeur, publie : 1° les *Révélations* d'après deux manuscrits, celui de Medingen, à la fois le meilleur et le plus ancien (1353), et celui de Mayhingen (1735), qui tous deux ont la même *Vorlage* et reproduisent l'original rédigé par Henri de Nördlingen (p. XXVIII); 2° les *Lettres* de Henri de Nördlingen, d'après le manuscrit du British Museum déjà consulté par Heumann (p. XVII). M. S. donne d'ailleurs, dans son introduction, les renseignements les plus minutieux et les plus complets sur les divers manuscrits dont il s'est servi : il ne se borne pas à l'exposé de l'*Handschriftenverhältniss ;* il étudie les rapports si intéressants de Marguerite Ebner et de Henri ; il décrit la vie, pleine d'extases et de visions, de Marguerite ; il raconte longuement l'existence de Henri, d'après sa correspondance, son séjour à Bâle, ses courses vagabondes, la visite qu'il fit en 1351 à Christine Ebner et après laquelle on ne trouve plus trace de lui. On remarquera dans la savante introduction de M. S. les pages consacrées à cette correspondance de Henri de Nördlingen, qui est, à vrai dire, le premier recueil épistolaire, dans l'ordre des temps, de la littérature allemande, et qui fournit d'abondantes et précieuses informations à l'historien du moyen âge (pp. LXII-LXVIII, *Culturgeschichtliches aus den Briefen*). M. S. analyse, en outre, le style de Henri ; les locutions qu'emploie volontiers ce tendre mystique, les diminutifs auxquels il recourt, les comparaisons dont il abonde, tout cela est indiqué avec finesse par le jeune professeur de Tübingue ; enfin, un long chapitre, intitulé « *De la langue* » et qui témoigne d'un patient labeur, donne la liste des particularités de langage, qui, dans les deux manuscrits de Medingen et de Mayhingen, s'écartent de l'usage du moyen-haut-allemand. Vient ensuite le texte des *Révélations* (pp. 1-161), et des *Lettres* (pp. 169-284), suivi de remarques (pp. 287-405) qui dénotent une profonde connaissance de la littérature et de l'histoire de cette époque, et où l'éditeur a tantôt fixé avec précision la date des lettres, tantôt éclairé le texte par d'autres témoignages contemporains, par des explications des notes difficiles et des phrases obscures, par une foule de notes instructives et de renseignements tirés d'écrits peu connus et peu accessibles. Aussi peut-on dire que M. Strauch, en publiant pour la première fois le texte complet des *Révélations* de Marguerite Ebner et des *Lettres* de Henri de Nördlingen avec autant de soin et d'exactitude, en donnant sur la vie et les œuvres de ces deux personnages tous les détails qu'il était possible de donner, en commentant leurs écrits avec une telle abondance et un tel luxe de notes et de remarques, a fait un travail fort remarquable et qui sera d'un grand profit et pour les théologiens et pour les philologues et pour les historiens de la littérature médiévale.

---

175. — **Jean de Gerson (1363-1429)**, recherches sur son origine, son village natal et sa famille, par Henri JADART, juge suppléant au tribunal civil. Reims. Deligne et Renart. 1881. In-8°, VIII et 280 pp. avec 12 planches hors texte et inscriptions. (Extrait du tome LXVIII des Travaux de l'Académie de Reims, tiré à 300 exemplaires.)

Ce livre d'un de nos plus consciencieux et infatigables travailleurs de la province s'ouvre par un chapitre renfermant un « aperçu de la vie et des œuvres de Gerson » (pp. 9-48). Ce chapitre ne contient rien de nouveau; l'auteur, selon sa propre expression, y fait œuvre de vulgarisation plutôt que d'érudition; il retrace brièvement le rôle littéraire, politique et religieux de Gerson, en prenant aux meilleurs biographes du chancelier et à ses œuvres leurs traits les plus expressifs. Les trois chapitres qui suivent (II, III, IV) sont plus importants; dans le IIe chapitre, M. Jadart fait l'histoire du village de Gerson du IXe au XVIIe siècle » (pp. 49-107); ce village, situé sur une colline à 3 kilom. O. de Réthel (et non à 7 kil. comme l'indique la *Nouvelle géographie universelle* de M. Elisée Reclus) n'existe plus; mais on sait qu'il fut « contigu et en quelque sorte juxtaposé à celui de Barby, le chef-lieu de la paroisse, avec lequel il se confondit dans la seconde moitié du XVIIe siècle ». M. J. remarque néanmoins que le terroir survécut aux habitants et ne fut divisé qu'en 1791; les habitants furent même officiellement convoqués au tiers-état du bailliage de Reims en 1789 et défaut fut donné contre eux; « chose singulière, Barby et Gerson, si rapprochés l'un de l'autre qu'ils se confondirent, dépendaient de deux ressorts différents, Barby de Vitry ou du Rethélois, et Gerson du Vermandois ou du Rémois » (p. 52). M. J. reproduit, d'après le *Polyptyque de Saint-Remy* publié par M. Guérard en 1853, le dénombrement des manses et des familles de Gerson vers 845; il montre que Gerson figure dans la plupart des diplômes et bulles de la grande abbaye de Saint-Remy; il fait le tableau des misères qui accablèrent au XVe siècle les habitants du village et leur valurent un adoucissement de leurs redevances, etc. En 1541, la population de Gerson ne comptait que trente-six feux, c'est-à-dire environ 150 habitants; ce fut dans les guerres de la Fronde que le village disparut (sièges de Réthel, 1652 et 1653). — Le chapitre III est consacré à la famille de Gerson (pp. 109-170). On sait que Gerson nous a laissé sur ses parents quelques indications, entre autres dans une épitre en vers (*Arnulpho Charlier cui nupsit Elizabeth olim*) et dans ses lettres à ses sœurs, et on lit encore sur la muraille de l'église de Barby l'épitaphe de sa mère Elisabeth la Chardenière [1]. M. J. est même porté à attribuer au chancelier cette épitaphe conçue en vers rimés; il croit, au reste, qu'Elisabeth était « supérieure à sa condition par la noblesse et l'élévation de ses sentiments » (p. 116) et il reproduit (pp. 119-121) une lettre que cette excellente femme écrivit vers 1396 à ses enfants et que Paulin Paris regardait comme un « chef-

1. Epitaphe reproduite dans le livre de M. Jadart, p. 109.

d'œuvre d'onction, de pureté, de bonté » [1]. Il nous apprend que le nom de Jean, que le fils aîné d'Arnaut le Charlier reçut au baptême, le plaçait sous le patronage des deux saints saint Jean-Baptiste et saint Jean l'Evangéliste qui étaient à l'église de Barby l'objet d'un culte spécial. Il nous donne nombre de renseignements sur les onze frères et sœurs de Gerson. — Le chapitre IV intitulé : *Jean de Gerson et son pays natal* (pp. 171-229), traite des épitaphes de Gerson et des pièces à sa mémoire [2]; des relations de Gerson avec Reims et les Rémois ; de son éloge dans les historiens du pays; des monuments consacrés à son souvenir à Paris, à Lyon et à Barby. Le volume de M. J. se termine par des documents et pièces justificatives (pp. 209-272) : l'église de Barby et le monument de Gerson ; documents servant de pièces justificatives à l'histoire du village de Gerson ; une œuvre française de Gerson, *L'Abc des simples gens*, suivi d'extraits de traités populaires du chancelier qui se trouvent à la Bibliothèque de Charleville ; un éloge de Gerson dans un recueil manuscrit du XVIIe siècle intitulé : *De l'antiquité de la ville de Rethel ;* une bibliographie gersonienne, imprimés, manuscrits, gravures et portraits. Nous en avons assez dit pour montrer que l'ouvrage de M. Jadart a été fait avec le plus grand soin et qu'il a coûté à son auteur beaucoup de temps et de patientes recherches ; son livre est conçu sur le même plan que celui qu'il publiait naguère sur Mabillon, et il mérite les même éloges ; il tiendra un rang distingué parmi les nombreux travaux qui ont déjà paru sur Gerson (le *Répertoire des sources historiques du moyen âge* en comptait soixante-neuf en 1878) et il fait honneur à l'Académie de Reims, qui a publié dans ses Mémoires le travail de M. Jadart, son secrétaire-archiviste.

---

176. — **Gœthe in Hauptzügen seines Lebens und Wirkens, gesammelte Abhandlungen** von Adolf Schöll. Berlin, Wilhelm Hertz. 1882. In-8°, 572 p. (avec un index).

L'auteur de cet ouvrage, l'aimable et savant bibliothécaire de Weimar, Adolphe Schöll, ne lira pas les comptes-rendus du livre où il avait réuni ses études sur Gœthe ; il est mort le 26 mai de cette année. Mais, pendant longtemps encore, son nom et ses travaux seront rappelés avec honneur par tous les amis de la littérature allemande et spécialement par les amis et admirateurs de Gœthe. Le volume que nous annonçons

---

1. *Les Manuscrits fr. de la Bibl. du Roi*, t. VII, p. 410.

2. Il faut dire que Wimpheling « relata » et non « composa » l'épitaphe en langue vulgaire que M. Jadart reproduit p. 172. Le petit volume, dans lequel se trouve cette épitaphe, a paru certainement en 1506, cp. Ch. Schmidt, *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du* XVe *et au commencement du* XVIe *siècle*, index bibliographique, p. 325, n° 27.

témoigne des studieuses recherches que Schöll avait consacrées, pendant une grande partie de sa vie, au plus illustre écrivain de l'Allemagne; il était passionné pour la gloire de Gœthe; il trouvait que le public de son pays ne connaissait pas encore assez « et le poète et l'importance que son génie a et peut avoir en tout temps sur la culture et le perfectionnement de la nation allemande » (p. 2). Aussi ce volume s'ouvre par une critique, très juste à beaucoup d'égards, de l'ouvrage de Lewes; Schöll est « offensé des jugements grossiers et vulgaires que cet Anglais porte sur les plus profondes poésies de Gœthe, avec l'air résolu d'un connaisseur » (p. 3); il reconnaît que Lewes a su ramasser çà et là des anecdotes, mais il lui semble que ce biographe tant admiré n'a pas dominé son sujet et qu'il a commis vraiment trop de légèretés et d'erreurs. A la suite de cet article viennent d'autres études, dont voici les titres : *Der junge Gœthe (1749-1778)*; — *Ueber Gœthe's Geschwister*; — *Gœthe als Staats-und Geschäftsmann*; — *Gœthes Verhältniss zum Theater*; — *Gœthes Tasso und Schillers Don Carlos*; — *Gœthe und die Wendung der modernen Kultur*; — *Gœthe in seinen Zeiten*; — *Ueber Gœthes Pandora, ihre Entstehung und Bedeutung*; — *Gœthe und die französische Revolution*; — *Dichter und Eroberer*; — *Zu Gœthes Stella*; — *Ein verlorenes Schauspiel von Gœthe*; — *Ueber Gœthes : das Neueste von Plundersweilern*; — *Sendbrief an Doktor Hirzel in Leipzig*; — *Ueber Gœthe-Autographen*. Huit de ces études n'avaient pas encore paru; ce sont : « Le jeune Gœthe »; « Le Tasse de Gœthe et le don Carlos de Schiller »; « Gœthe et la culture moderne »; « Gœthe et son temps »; « Gœthe et la Révolution française »; « Stella »; « Lettre à M. Hirzel », et « Les autographes de Gœthe ». Plus d'un passage dans ces différentes études appellerait la critique; c'est ainsi (pp. 510-511) qu'à propos du singulier factum de Frédéric II contre la littérature allemande de son époque, Schöll, citant les noms de ceux qui défendirent contre le roi gallophile la poésie et la langue de l'Allemagne, oublie de mentionner la réplique de Mme de Grävemeyer au ministre Hertzberg, et dans l'article intitulé « poète et conquérant », Schöll s'est trop complu à opposer Gœthe et Napoléon Ier; il n'avait pas besoin de nous rappeler les débuts de Bonaparte; s'il n'était pas remonté si haut, il n'aurait pas dit que le jeune officier gagna le prix proposé par l'Académie de Lyon, alors que tout le monde sait que Bonaparte n'eut pas même l'accessit. Mais ce volume de Schöll renferme tant de justes et ingénieux aperçus, tant de faits intéressants et puisés aux sources, que nous ne voulons pas insister davantage sur quelques fautes que l'auteur, du reste, ne pourra plus corriger, et, en regrettant la mort prématurée du consciencieux biographe de Gœthe, nous recommandons sincèrement à tous l'ouvrage où il a mis tant de science et de travail.

C.

CHRONIQUE

FRANCE.— Comme on le verra sur la couverture de notre recueil, l'éditeur Ernest Leroux, après avoir terminé la publication de l'*Histoire grecque* de M. Ernest Curtius entreprend la publication d'une autre grande œuvre historique, qui forme la suite et le complément de l'ouvrage de M. Curtius : l'*Histoire de l'Hellénisme,* par M. J.-G. Droysen. Cette « Histoire de l'Hellénisme » est traduite sous la direction de M. A. Bouché-Leclercq ; elle comprendra trois volumes; le premier, consacré à l'*Histoire d'Alexandre le Grand;* le deuxième et le troisième volume, aux *successeurs d'Alexandre.* L'ouvrage paraît en 25 fascicules à 1 fr. 25.

— M. le vicomte Ferdinand des Roberts, de l'Académie de Metz, vient de publier une notice sur un *Vocabulaire messin du* XVIe *siècle*, latin-français allemand qui fut imprimé en 1515 à Metz par Gaspard Hochffeder et qui se trouve à la Bibliothèque municipale de Nancy; il décrit avec détail ce *Vocabulaire,* l'analyse et en donne de curieux extraits. M. F. des Roberts prépare un ouvrage sur les *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, 1634-1638*, qui sera mis en vente chez Champion.

— L'*Histoire des Etats généraux et des libertés publiques en Franche-Comté*, par M. Ed. Clerc, qui avait paru de 1874 à 1878 dans les Mémoires de la Société d'émulation du Jura, vient d'être publiée en deux volumes (Besançon, Marion).

— L'année dernière s'est fondée une *Société d'études des Hautes-Alpes*, qui a pour but de « vulgariser tout ce que l'on sait sur les Hautes-Alpes, au point de vue historique, scientifique, artistique et littéraire. » Cette Société publie un *Bulletin périodique* dont les deux premiers fascicules (janvier à juin) renferment, entre autres articles, des études historiques de M. l'abbé P. Guillaume et de M. A. de Rochas, et une étude épigraphique de M. Florian Vallentin.

— M. Henri Beaune, professeur à la Faculté libre de droit de Lyon, avait publié l'an dernier une *Introduction à l'étude historique du droit coutumier français jusqu'à la rédaction officielle des coutumes.* Il va faire paraître un autre volume sur l'*Etat des personnes en France d'après les ordonnances et les coutumes jusqu'en 1789;* deux autres volumes suivront, et seront consacrés à l'*Etat des biens.*

— Un nouveau travail sur l'instruction primaire pendant la Révolution vient de paraître à Auxerre; il est dû à M. l'abbé Ricordeau, et a pour titre *Histoire de l'instruction primaire en France et particulièrement dans le département de l'Yonne de 1790 à l'an VIII* (in-8°, 35 p.). Les éléments de ce travail ont été puisés, dit l'auteur, dans la série L des Archives départementales de l'Yonne. M. Ricordeau a retrouvé les rapports administratifs de l'an VI sur la situation scolaire de 25 cantons (le département se composant de 69 cantons); dans ces 25 cantons, 35 écoles publiques étaient en exercice.

— Voici le résumé du rapport fait récemment par M. G. Perrot, au nom de la Commission des écoles d'Athènes et de Rome, sur les travaux de ces deux écoles pendant l'année 1881. *École d'Athènes :* M. Hauvette-Besnault a remis un mémoire sur les *Archontes athéniens,* dans lequel il étudie et critique le rôle et la compétence de cette magistrature au milieu du Ve siècle. — M. Salomon Reinach a continué les fouilles entreprises par l'Ecole en Asie-Mineure, dans la nécropole de Myrina, en Eolide, et les a étendues au cimetière de l'antique Cymé. Assisté de M. Pottier, M. Reinach ne s'est pas contenté de rapprocher les fragments des tombes et de recomposer des figures souvent brisées en plusieurs morceaux ; il a constaté comment ces charmantes figurines étaient disposées dans les sépultures et soumis les tombeaux

grecs au système d'investigation régulière qu'on emploie pour les plus grossiers de nos *tumuli*. La manière des figurines découvertes par M. Reinach, dans la nécropole de Myrina, lui paraît se rattacher de loin au style de Lysippe et particulièrement à l'école des sculpteurs de Pergame. L'atelier de Myrina, moins ancien que celui de Tanagra, toucherait donc à la décadence et aux premiers siècles de la conquête romaine. C'est au cycle de Bacchus, à celui d'Aphrodite et au mythe d'Hercule qu'appartiennent les petites images de Myrina, dont il a été possible de déterminer le sujet. — M. Clerc, auteur d'un travail intitulé : *Mémoire sur les Ambassades chez les Grecs*, a développé une partie du mémoire de M. E. Egger sur les « traités publics chez les Grecs et les Romains », en utilisant les textes épigraphiques que M. Egger ne pouvait avoir à sa disposition en 1866. — M. Bilco, dans un *Mémoire sur les jeux publics en Grèce*, a heureusement complété une portion du consciencieux travail de Meursius sur les fêtes et les jeux de la Grèce, travail devenu très incomplet par suite des découvertes ultérieures en épigraphie et en numismatique. — M. Barilleau, agrégé des facultés de droit, a remis deux mémoires; l'un : *Des sources de l'ancien droit grec* (où l'on peut regretter l'omission des sources latines, et, en ce qui concerne les sources grecques, l'oubli des papyrus gréco-égyptiens, et du *Lexicon rhetoricum cantabrigiense*, redigé par Houtsma à Leyde en 1870); l'autre : *Des constitutions de dot dans l'ancienne Grèce*, qui est la première étude faite sur la matière avec le secours des inscriptions. — A l'*Ecole française de Rome*, l'activité n'a pas été moindre, et les travaux ont offert plus de variété, comme il fallait s'y attendre, l'Ecole de Rome se recrutant à la fois parmi les élèves de l'Ecole normale, ceux de l'école des Hautes-Etudes et ceux de l'école des Chartes. M. Perrot remarque que, si les travaux sont variés, l'unité se retrouve dans la direction vraiment scientifique imprimée à l'école par son fondateur M. Albert Dumont, et continuée par M. Geffroy (Cp. *Revue critique*, n° 25, p. 455, la reproduction d'un art. de M. Perrot sur les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole de Rome*). M. René de la Blanchère a poursuivi ses recherches sur les *Terres pontines ;* dès à présent, une conclusion se dégage de ces études, c'est que la conquête romaine, qui provoquait dans les provinces éloignées de Rome, comme la Gaule transalpine, un merveilleux essor de population et de richesse, dépeuplait et appauvrissait les territoires plus rapprochés de la capitale. — M. Lacour-Gayet a dressé le tableau aussi complet que possible des membres de la famille des Antonins; il a étudié leurs noms et leurs titres, et, à propos du Temple d'Antonin et de Faustine au Forum, apprécié l'art romain à cette époque. — M. Albert Martin a entrepris une étude des *Scoliastes d'Aristophane*, dont il a rédigé deux chapitres : I. De la critique d'Aristophane avant Aristarque; II. Aristarque et sa critique d'Aristophane comparée à sa critique des poèmes homériques. — M. Ant. Thomas a envoyé deux mémoires : l'un est intitulé *Francesco da Barberino, étude sur une source nouvelle de la littérature provençale*, où M. Thomas fournit de curieux renseignements sur Raimond d'Anjou, Hugolin de Forcalquier et sa femme Blanchemain, trois poètes dont nous ne connaîtrions ni le nom ni les œuvres sans Francesco da Barberino; l'autre a pour titre : *Nouvelles recherches sur l'Entrée en Espagne, chanson de geste franco-italienne;* M. Thomas y démontre que le poème appelé l'*Entrée en Espagne* ou la *Prise de Pampelune*, et dont le héros est Charlemagne, eut deux auteurs, l'un Padouan et l'autre Véronais, qui portaient tous deux le nom de Nicolas. — M. Camille Jullian a remis un mémoire sur les *Domestici* et les *Protectores*, troupes de garde des empereurs du IIIe au VIIe siècle et envoyé une collation de plusieurs manuscrits de la *Notitia Dignitatum*. — M. Maurice Faucon a consacré son année au travail d'analyse et de copies partielles des *Registres de Boniface VIII*, conservés à l'Archive vaticane. — M. Vigneaux a envoyé une *Etude*

historique et juridique sur le praefectus urbi, qui fut, avec le Préfet du prétoire, le principal agent d'Auguste et de ses successeurs, et une *Notice sur trois manuscrits inédits de la Vaticane* (recueils de consultations des jurisconsultes italiens du XIVe et du XVe siècle). — En terminant son rapport, M. Perrot regrette que l'étroit budget de l'école d'Athènes ne lui permette pas des découvertes comparables à celles des savants allemands qui ont rendu au jour les marbres d'Olympie et de Pergame. Les fouilles de Delphes pourraient donner d'importants résultats; un traité préparé par le directeur de l'école d'Athènes et par le ministre de France donnera bientôt à l'école la possession du village de Kastri qui recouvre les restes du temple d'Apollon et de ses dépendances.

— Nous avons récemment annoncé que M. J. Schlumberger avait publié un *Eloge de M. de Saulcy* (Genève, Fick. In-8°, 56 p.). On y remarquera la bibliographie complète des œuvres du savant archéologue; cette bibliographie, classée par ordre de matières, comprend 163 art. de numismatique, 33 d'histoire et de voyages, 57 d'archéologie, 56 de philologie et 39 de mélanges.

— M. François Joseph Chabas, né le 2 janvier 1817 à Briançon, est mort à Versailles le 17 mai; « il n'est pas un seul égyptologue a dit M. Révillout, qui n'ait fait ses premiers pas à l'aide des travaux de M. Chabas, et les plus illustres le reconnaissent ouvertement pour maître; il a, le premier, fixé d'une façon certaine les bases scientifiques de la métrologie egyptienne; indiqué, de main de maître, les grands jalons de l'histoire et de la chronologie; donné les premiers et jusqu'ici uniques matériaux concernant le droit criminel de l'époque pharaonique. » Il est impossible d'énumérer ici tous les mémoires de M. Chabas; on en trouvera la liste dans le *Polybiblion* de juillet (pp. 70-73).

— Nous avons encore à annoncer la mort de M. Olivier-Alexandre Barbier (20 juin 1806-5 février 1883), conservateur honoraire de la Bibliothèque nationale, collaborateur à la dernière édition du *Manuel du libraire* de Brunet; — de M. Charles-Alfred Bertauld (9 juin 1812-9 avril 1882), sénateur inamovible et procureur-général à la Cour de cassation, auteur d'une *Philosophie politique de l'histoire de France* (1861) et de nombreux travaux juridiques; — de M. Norbert Bonafous (1809-janvier 1882), auteur d'une *Etude sur l'Astrée et sur Honoré d'Urfé* (1847); — de M. H. F. J. Cocheris (1er décembre 1829-avril 1882), auteur de *Notices et extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Prris et relatifs à l'histoire de la Picardie* (1854, et suiv.), d'une *Table des art. du Journal des Savants, de 1816 à 1858* (1860), d'un *Dictionnaire des anciens noms des communes du département de Seine-et-Oise* (1874), etc. etc.; — de M. l'abbé Coffinet (27 mars 1810-19 mars 1882), auteur de plusieurs travaux et mémoires archéologiques sur la ville de Troyes; — de deux libraires bien connus de tous les bibliophiles, MM. Fatoux (31 octobre 1839-16 juin 1882), l'associé de M. Morgand, et Adolphe Labitte; — de M. l'abbé Jacques Laffetay (1810-13 février 1882), auteur d'une *Histoire du diocèse de Bayeux* (1855); — de M. de Lamberterye (27 déc. 1800-1 nov. 1881), auteur d'*Etudes sur le département du Lot* (1856), remaniés dans une nouvelle édition en deux parties (1874-1880); — de M. Le Boucq de Ternas (1829-29 mai 1882), connu par ses études archéologiques et généalogiques sur la Flandre Wallonne.

ALLEMAGNE. — La deuxième livraison du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande*, de M. Fr. Kluge a paru (Strasbourg, Trübner, pp. 65-128); elle va du mot *elfenbein* au mot *hehlen* et comprend, par conséquent, la fin de la lettre E, les lettres F et G, et le commencement de la lettre H.

— Parmi les prochaines publications de la librairie Teubner, de Leipzig, nous signalerons les suivantes : *Homeri Iliadis carmina, dejuncta, discreta, emendata,*

prolegomenis et apparatu critico instructa, ed. W. Christ ; *Kunst und Gewerbe im homerischen Zeitalter*, de M. Wolfgang Helbig ; la troisième édition de la *République* de Platon, de Stallbaum revue par M. Herm. Heller ; la septième édition du *Griechisch-deutsches Schulwœrterbuch* de Benseler, revue et remaniée par M. Autenrieth ; le 1er fascicule du IIe vol. des *Commentaires* de Servius, par M. G. Thilo ; une édition des *Aratea* d'Avienus par M. A. Breysig, etc. Citons encore de M. Valentin Rose : *Sorani Gynaeciorum vetus translatio latina nunc primum edita cum additis graeci textus reliquiis a Dietzio repertis atque ad ipsum codicem Parisiensem nunc recognitis.*

— M. E. Brentano, qui avait déjà publié deux ouvrages relatifs à l'emplacement de Troie et aux fouilles de M. Schliemann, *Alt-Ilion im Dumbrekthal* et *Zur Lœsung der trojanischen Frage*, vient de faire paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn, un troisième ouvrage sur la « question troyenne » : *Troia und Neu-Ilion* (x et 74 p. 2 mark). Nous comptons en parler plus amplement.

— Le premier fascicule d'une revue consacrée à l'histoire de la province de Posen et intitulée *Zeitschrift für Geschichte und Landeskunde der Provinz Posen* a paru chez l'éditeur bien connu de Breslau, W. Koebner. Cette revue est dirigée par M. Christ. Meyer, archiviste de la province, sous les auspices du ministère de l'instruction publique ; elle traitera de l'histoire « intérieure » de la Posnanie, des arts et des sciences, de la langue et des mœurs, du commerce et de l'industrie de la province. Voici le sommaire du premier fascicule : Zachert, *Nachricht von der Stadt Meseritz* I ; M. Bær, *Geschichte der lutherischen Gemeinde der Stadt Posen*, et *Johannes a Lasco ;* Christ. Meyer, *Die deutsche Bevœlkerung der Provinz Posen gegenüber dem polnischen Aufstand im Jahre 1848* et *Friedrich der Grosse und der Netzedistrict*, I ; viennent ensuite des « communications littéraires ». La revue paraît trois fois par an (abonnement annuel, 10 mark).

— La collection des « classiques militaires d'Allemagne et de l'étranger » que publie M. G. de Marée (à Berlin, chez l'éditeur Wilhelmi) s'est augmentée de deux nouveaux fascicules, le XIVe et le XVe renfermant les Ecrits militaires (*Militærische Schriften*) de l'archiduc Charles. Le baron de Waldstætten a mis en tête de cette publication une notice sur la vie du célèbre général autrichien. On sait que l'archiduc fut tenu à l'écart, à partir de 1809, et qu'il resta inactif durant trente-huit ans ; il a, paraît-il, profité de ces loisirs, que lui faisait Metternich, pour composer des *Mémoires ;* ne serait-il pas temps de les publier ?

— L'ouvrage de M. Aug. Lehmann sur les fautes de langage que commettent ses compatriotes *(Sprachliche Sünden der Gegenwart.* Brunswick, Wreden), vient d'avoir une troisième édition.

— Le *Catalogue* de la bibliothèque du Reichstag a paru, par les soins du bibliothécaire, M. A. Potthast. (2 mark, à Berlin, chez Puttkammer et Mühlbrecht.)

ANGLETERRE. — M. Whitley Stokes prépare une édition du *Psalter na Raan* pour les « Anecdota Oxoniensia ».

— La partie de la *Picturesque Palestine* relative à l'Egypte, a été confiée par les éditeurs Virtue, de Londres, à M. St. Lane-Poole ; la « Picturesque Palestine » paraît avec la collaboration de MM. le colonel Wilson, le lieutenant Conder, le Prof. Palmer, Miss Rogers, etc.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 4 Septembre — 1882

Sommaire : 177. Hauler, Etudes sur Térence. — 178. Fabre, La jeunesse de Fléchier. — 179. Delahante, Une famille de finance au xviiie siècle. — 180. Werner, L'Emilia Galotti de Lessing. — 181. Le Faust de Gœthe, II, p. p. Schroer. — Chronique.

177. — **Terentiana.** Quaestiones cum specimine lexici. Scripsit Dr Edmundus Hauler. Vindobonae, apud Alfr. Hoelderum. 1882, 47 p. gr. in-8°.

L'auteur examine le texte de quatre passages de Térence [1]. Ensuite il traite du vocatif des noms comme *Chremes,* et classe les mots employés par Térence qu'il suppose empruntés au grec. En troisième lieu, il étudie, dans Térence et d'autres auteurs, la figure qu'on pourrait appeler la rime étymologique, *reppulit propulit, salipotenti multipotenti.* Partout il montre une grande connaissance du sujet, et le lecteur trouvera son profit dans ces observations diverses. Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans cette brochure, ce sont les *Prolegomena ad lexicon Terentianum* et les dix-huit colonnes (de *a* à *acuo*) du *Specimen lexici Terentiani.* Il s'agit d'un index complet et raisonné de tous les mots contenus dans Térence. Avant de le faire imprimer, l'auteur veut s'assurer que son plan a l'approbation des érudits.

L'index complet a déjà été fait, ce que M. Hauler paraît ne pas soupçonner (il dit des index de Térence à lui connus : *nonnullis enim locis memorabilibus continentur*). Cet index, depuis plus d'un demi-siècle, permet aux philologues de retrouver instantanément un passage quelconque du poète ; il se trouve dans le troisième volume du Térence de Lemaire (Paris, 1828). L'index viennois sera incontestablement très supérieur, mais, en attendant, celui de Lemaire rend bien des services. M. Hauler, qui a déployé dans son travail un zèle et une patience dignes de tout éloge, ne reculera sans doute pas devant l'ennui d'un pointage comparatif qui le rassurera sur le danger d'avoir laissé échapper quelque erreur ou quelque omission.

Cela dit, je n'ai qu'à louer sans réserves le soin et la précision de M. Hauler. Il indique scrupuleusement les leçons des manuscrits et les conjectures des philologues ; il marque d'un chiffre ' les mots qu'on ne

1. Dans le premier (*Eun.*, 267) il propose de remplacer par *huius* ou *eius stare* le mot *Thaidis*, glose du pronom. L'essentiel de cette correction paraît bon ; seulement l'ordre *stare eius* donne une coupe meilleure et explique mieux l'erreur du copiste, qui a pris *ThAidIS* de l'interligne pour une correction de *sTAreeIuS* du texte.

rencontre pas avant Térence; un point d'interrogation signale les formes douteuses, et une étoile les formes supposées apocryphes [1]; un trait vertical marque les fins de vers; des points remplacent les mots dont l'auteur a allégé ses citations [2]. Les exemples sont classés d'après le sens et la construction. A cet égard, l'index Hauler sera extrêmement précieux pour les recherches de syntaxe.

L'index Lemaire restera plus commode pour les recherches de forme et de prosodie, parce que la classification y est morphologique, *accipio* d'abord, puis *accipis,* puis *accipit,* etc. M. Hauler a senti le besoin de donner quelque satisfaction au lecteur en ce qui touche les formes. En tête des principaux articles il cite et classe des particularités choisies d'orthographe ou de prononciation. Mais c'est là un maigre secours. Dans cette partie de son ouvrage, par lui considérée comme secondaire, il désigne les passages par de simples chiffres, sans en reproduire le texte. En outre, il n'a pas eu le moins du monde la prétention d'épuiser cet ordre de questions, de sorte qu'on est exposé à le trouver muet justement sur le point qu'on voudrait éclaircir. Puisque l'auteur demande avis à ses lecteurs, je n'hésite pas à dire qu'il devrait supprimer cette partie. Il y aura quelque jour un index morphologique et prosodique de Térence; il ne sera bon que si l'on n'y mêle pas la syntaxe.

M. Hauler, au mot *accido,* indique, avec un signe de doute, que peut-être la syllabe *det* est longue dans le groupe de mots *accidet animo.* N'est-il pas clair que ceci concerne l'histoire de la conjugaison en général, non point le verbe *accido* en particulier, et que si *accidet* est long il en sera de même de *incidet, afferet, perleget ?*

Quant aux particularités qui atteindraient le radical, comme l'abrègement de la seconde syllabe dans *magistratus, fenestra, iuuentutem,* je comprends qu'on en dresse un catalogue alphabétique : mais à quoi bon en noyer les articles dans un catalogue des significations et des régimes [3] ?

Supposons donc l'index allégé de la partie morphologique, nous ne pourrons reprocher à l'auteur qu'un excès de conscience. Dans un vers de l'*Hecyra* tout le monde admet que le pluriel neutre *acerba,* en accord avec *plura,* et pris substantivement, est le sujet d'*esse.* A quoi bon indiquer sous *acerbus,* par quatorze sigles, quels manuscrits portent et quels éditeurs admettent *acerba plura,* ou *plura acerba,* ou *plura ego acerba,* ou *ego plura esse acerba?* Il suffisait de faire savoir, par un signe conventionnel quelconque, qu'ici le texte varie, sans toutefois que cette variation affecte le sens ou la construction du mot qui est le sujet

---

1. Le même signe est apposé aux formes tirées des didascalies et des arguments, que l'auteur a dépouillés avec le même soin que le texte lui-même.

2. La valeur conventionnelle attribuée au point en haut n'est pas expliquée à côté de celle des autres signes.

3. Un détail superflu, à supprimer, est le signe de longue sur l'*e* d'*accresco,* et l'*a* d'*actus.* La quantité de ces voyelles intéresse l'orthoépie latine en général; elle ne fait rien à Térence en particulier.

de l'article. Que de peine économisée pour l'auteur ! — et j'ajoute, pour le lecteur, qui ne se débrouille pas sans un effort cérébral dans cette algèbre inutile.

La disposition typographique a quelque importance dans un index surchargé de signes et d'abréviations. Celle du spécimen ne permet pas une lecture assez rapide. Je soumets à M. Hauler l'idée des deux modifications suivantes : 1° dans chaque citation de Térence, mettre en caractères gras le mot qui est le sujet de l'article (ce qui permet au lecteur de se faire lui-même, sans perte de temps, un classement morphologique) ; 2° dans tout ce qui n'est pas de Térence, sans exception aucune, remplacer les lettres romaines par des lettres italiques [1].

Il ne me reste plus qu'à souhaiter à M. Hauler, et plus encore au public érudit, la prompte publication du nouvel index.

Louis HAVET.

---

178. — **La jeunesse de Fléchier**, par l'abbé A. FABRE, docteur ès-lettres, membre correspondant de l'Académie du Gard. Paris, Didier, 1882. 2 vol. in-8° de III-396 et 412 p. — Prix : 12 francs.

M. l'abbé Fabre a publié, il y a dix ans, un volume consacré aux relations épistolaires de Fléchier avec les dames Des Houlières [2]. Les lecteurs de ce charmant recueil exprimèrent le vœu que M. l'abbé F. n'en restât pas là. Je fus un de ceux qui insistèrent le plus vivement pour que l'habile éditeur continuât d'aussi attachantes études. Voici comment il nous présente (*Avant-propos*, p. 1) l'ouvrage qu'il nous devait : « Nous voudrions compléter ce que nous avons commencé autrefois ; faire connaître les travaux de Fléchier dans sa jeunesse, les amis qu'il a recherchés, les réunions qu'il préféra, et au milieu desquelles, en quelque sorte, son talent se forma et prit peu à peu ces plis divers que l'élégant prélat garda jusqu'à la fin de sa noble carrière. Il y a là des détails bien curieux, ignorés pour la plupart, à l'aide desquels on peut dessiner nettement les traits de cette physionomie littéraire, l'une des plus fines, des plus déliées, des plus spirituelles de ce XVIIe siècle, si fécond pourtant en excellents écrivains et en esprits originaux. »

Comme biographie de Fléchier, le livre de M. l'abbé F. est plus exact,

---

1. Pour l'art de se servir des ressources typographiques, il y a beaucoup à apprendre de la *Grammaire latine* de MM. Guardia et Wierzeyski. On voit là comment de bons types de caractères gras permettent de mettre autant de mots qu'on veut en relief sans salir l'aspect de la page.— Ceux que M. Hauler emploie pour la désignation des manuscrits attirent l'œil sur ce qu'il y a de moins important. Ils conviendraient fort bien à l'apparatus d'une édition, ils conviennent mal à un index où des italiques ordinaires les remplaceraient avantageusement.

2. *De la correspondance de Fléchier avec Mme Des Houlières et sa fille*. Didier, 1872, 1 vol. in-8°.

plus complet que tous les travaux antérieurs [1], mais c'est surtout comme tableau du monde littéraire où vécut le futur évêque de Nîmes, que ce livre est particulièrement digne d'attention. On y trouve les renseignements les plus intéressants sur tout l'entourage de Fléchier, notamment sur son oncle maternel Hercule Audiffret, supérieur-général de la Congrégation de la doctrine chrétienne, prédicateur de quelque célébrité, sur son singulier professeur d'éloquence, Jean de Soudier de Richesource, celui que l'abbé d'Artigny appela si plaisamment un *distillateur de galimatias ;* sur le P. Senault, supérieur général de l'Oratoire, qui eut le futur évêque de Nîmes pour disciple avec Fromentières, le futur évêque d'Aix, et Mascaron, le futur évêque d'Agen ; sur Conrart, un de ses meilleurs protecteurs ; sur Chapelain, à qui Conrart l'avait recommandé, et dont il loua fort ingénieusement la *Pucelle* dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne ;* sur Daniel Huet et sur le duc de Montauzier, ses deux plus intimes amis ; sur M. de Caumartin et sur la seconde femme de ce magistrat (Catherine-Magdelaine de Verthamon, sœur de Mme de Guitaut) ; sur Louis-Urbain de Caumartin, leur fils et son élève ; sur ses amies qui, sans compter Mme et Mlle Deshoulières, sur lesquelles il était inutile de revenir, furent Mlle de Scudéry, Mlle Marie Dupré, appelée par Huet *Virgo erudita,* surnommée par tout le monde la *Cartésienne,* celle qui figure sous le nom de *Diophanise* dans le *Grand Dictionnaire des Précieuses* [2], et Mlle de La Vigne, « l'une des plus belles, des plus savantes et des plus spirituelles filles de l'Europe, » comme s'exprime Le Fort de la Morinière (*Bibliothèque poétique*, t. II, p. 414), la *Nouvelle Melpomène*, comme la surnommèrent ses contemporains [3]. Ces deux dernières notices, qui remplissent, l'une les chapi-

1. Ces travaux sont : la *Notice* de Ménard, au commencement du seul volume des *Œuvres de Fléchier* que le savant historien de Nîmes ait publié (Paris, 1743, in-4°) ; le *Discours sur la personne et les écrits de Fléchier*, par Ducreux, en tête des *Œuvres complètes* (Nîmes, 1782, 10 vol. in-8°) ; l'*Histoire de Fléchier, évêque de Nîmes, d'après des documents originaux,* par M. l'abbé A. Delacroix (Paris, 1865, in-8°), Voir, sur ce dernier ouvrage, la *Revue critique* du 28 juillet 1866, pp. 57-61. Aux observations adressées là au biographe de Fléchier, il faut joindre les observations que lui adresse M. l'abbé F. (t. I, pp. 1, 24, 43, 47, 57, 84, 146, 163 ; t. II, pp. 27, 117, 118, 277, 293). Constatons, pour ne prendre qu'un exemple, que tous les devanciers de M. l'abbé F. lui ont laissé le plaisir de découvrir, dans l'*Histoire de la ville de Pernes* par J.-J. Giberti, dont le manuscrit original est conservé à la Bibliothèque de Carpentras, l'indication précise du jour où Fléchier fut fait prêtre (26 mai 1657).

2. Le dernier éditeur du recueil de Somaize, M. Ch. Livet, n'a pas reconnu l'amie de Fléchier, la correspondante de Bussy-Rabutin (*Clef historique et anecdotique,* t. II, p. 225). M. l'abbé F. n'a pu retrouver la date de la naissance et de la mort de cette nièce de Desmarest de Saint-Sorlin, mais aux biographes qui ont avancé qu'elle mourut « dans la dernière moitié du XVIIe siècle, » il apprend que Fléchier lui écrivait encore le 10 janvier 1707.

3. M. l'abbé F. rectifie (t. II, p. 26) l'erreur commise par Vigneul-Marville, par Ch. Labitte, par la *Nouvelle Biographie générale*, etc., au sujet du berceau de Mlle de la Vigne : elle naquit, en 1634, à Paris, et non à Vernon, en Normandie. Il rectifie

tres VIII et IX, l'autre les chapitres X, XI et XII, sont les plus curieuses de tout l'ouvrage.

Pour montrer combien la critique de M. l'abbé F. est à la fois sûre et fine, je reproduirai un passage où il s'élève (t. II, p. 117) contre une assertion que l'on retrouve partout : « On a dit que Fléchier avait été admis à l'hôtel de Rambouillet, et qu'il y reçut une empreinte que son talent conserva toujours. *Sorti de l'hôtel de Rambouillet,* écrit M. Ch. Labitte, *il en a gardé les délicatesses en les épurant.* Et, si nous en croyons le même critique, il paraîtrait que Conrart, son protecteur et son ami, le présenta à l'illustre marquise, et à celle qui devait être plus tard la duchesse de Montauzier. Depuis, on ne cesse de répéter toujours la même chose. Peu à peu cette opinion a prévalu, et on a fini par croire que Fléchier avait été parmi les habitués des salons de la rue Saint-Thomas du Louvre [1]. Malgré toutes ces autorités, nous ne pouvons admettre que Fléchier ait assisté aux réunions de l'hôtel de Rambouillet. S'il y vint jamais, ce ne fut que fort tard, vers les dernières années de la vie de la marquise, à l'époque où, accablée par la vieillesse et les infirmités, elle ne recevait plus chez elle que de rares visiteurs. Or, au moment où les brillantes assemblées d'autrefois avaient cessé, alors que l'éloignement ou la mort avaient dispersé les amis les plus fidèles de la *belle Arthénice,* nous ne voyons pas quelle influence sérieuse le célèbre hôtel aurait pu exercer encore sur le talent de l'ancien doctrinaire [2]. »

M. l'abbé F. ne discute ni moins finement, ni moins agréablement (t. II, pp. 126-127), ce que l'on a raconté des visites de son héros à Mme de Sévigné : « Sur la foi de Ménard, M. Delacroix, dans son estimable histoire de Fléchier, affirme que Mme de Sévigné reçut chez elle l'auteur des *Mémoires sur les grands jours.* Mme de Sévigné lui ouvrit aussi ses salons, nous dit-il. Il allait souvent la voir à Livry, où s'assemblaient les beaux esprits du temps. Voilà un fait que nous voudrions bien admettre; mais est-il certain ? Rien de plus charmant, sans doute, que de se représenter Fléchier et Mme de Sévigné, deux personnes d'un esprit si distingué, si piquant et si fin, causant ensemble sous les ombrages de l'abbaye de Livry, à travers les allées de ce parc magnifique encore aujourd'hui, au milieu de quelques amis éclairés, venus de Paris pour rendre visite à l'abbé de Coulanges et à son adorable nièce.

---

plus loin (p. 101) une erreur des éditeurs des *Lettres de Mme de Sévigné* (collection des *Grands écrivains de la France*), qui ont attribué (t. III, p. 221) à Mlle Dupré une épitre adressée, en 1673, à Mlle de la Vigne, par Mlle Descartes, la nièce du grand philosophe. M. l'abbé F. ne veut pas que l'on écrive *Lavigne*, mais bien *La Vigne.*

1. Ch. Labitte, *Revue des Deux-Mondes*, 5 mars 1845; — Ménard, p. 12; — Ducreux, *Œuvres complètes de Fléchier*, vol. IV, p. XXX; — *Biographie* Didot, article : *Fléchier ;* — M. Ch. Livet, *Dictionnaire des Précieuses,* par Somaize, préface, p. X; — M. A. Delacroix, *Histoire de Fléchier,* pp. 30 et suiv.

2. Rappelons que l'on a aussi redit souvent que Balzac fréquenta l'hôtel de Rambouillet, où pourtant il ne mit jamais les pieds, comme le prouve sa correspondance.

Oui, notre imagination s'arrête volontiers devant un tableau bien fait pour la séduire, et il nous en coûte de rejeter une si délicieuse illusion. En effet, nous ne croyons pas que Fléchier ait eu des relations suivies avec Mme de Sévigné, car nous n'avons trouvé aucun témoignage sérieux à ce sujet. Ce qui confirme encore nos doutes, c'est que, parmi les lettres de Fléchier, il n'y en a pas une seule adressée à Mme de Sévigné. D'autre part, si Fléchier a été admis, à Paris, chez Mme de Sévigné, s'il est allé *souvent la voir à Livry*, est-il naturel que Mme de Sévigné ne fasse jamais mention de ces visites à sa fille, à Bussy-Rabutin, ou à tout autre de ses correspondants ?... »

Les *Grands jours d'Auvergne* ont fourni à M. l'abbé F. le sujet de trois chapitres qu'on lit avec grand plaisir, même après avoir lu l'*Introduction* de Sainte-Beuve aux *Mémoires* de Fléchier, introduction qui est un des plus savoureux de tous les morceaux que l'on doit à l'admirable critique [1]. Dans les deux derniers chapitres de l'ouvrage, le nouveau biographe a jugé en Fléchier le poète français avec autant de sens et de goût qu'il avait précédemment jugé en lui le poète latin [2].

La *Jeunesse de Fléchier* est accompagnée d'un grand nombre de *Pièces justificatives et de documents inédits* [3]. En voici l'énumération : *Fléchier et sa famille ; Deux lettres de l'homme d'affaires de la famille de Fléchier ; Extraits d'un passage des discours académiques et oratoires de Richesource ; Lettres inédites de Fléchier ; Lettre de Chapelain à Fléchier ; Lettre du P. de la Rue à Huet ; Lettre de Conrart au même ; Lettre de Mme Dacier au même ; Lettres de Ménage au même ; Lettres de Montauzier au même ; Remarques sur le Térence, l'Horace et le Virgile de la collection ad usum Delphini ; Note sur M. de Brieux ;* fragment de l'*Auberge ou les brigands sans le savoir, comédie-vaudeville,* par MM. Scribe et Delestre-Poirson [4] ; *Note sur Mlle Dupré ; Lettres de Mme de la Fayette à*

1. M. l'abbé F. rend ainsi hommage (t. I, p. 105) à l'éclatant mérite de l'étude de Sainte-Beuve sur Fléchier avant l'épiscopat : « Il était difficile de parler de l'évêque de Nîmes avec plus de tact, de finesse et de mesure, que ne l'a fait le remarquable auteur des *Causeries du Lundi.* »

2. L'auteur avait spécialement traité ce dernier sujet dans sa thèse pour le doctorat ès-lettres : *De latinis Flecherii carminibus* (Paris, Didier, 1872).

3. Il y a quelques autres documents dans le corps même de l'ouvrage, notamment des lettres d'Audiffret et de Godeau, tirées des papiers de Conrart (t. I, pp. 78-83), des lettres de Montauzier, tirées des papiers de Huet (t. I, pp. 179-184). M. l'abbé F. a eu soin de déclarer qu'il n'entend pas garantir la virginité de toutes les pièces qu'il reproduit. Rien n'est plus sage qu'une telle précaution, car c'est surtout en fait de documents du XVIIe siècle que l'on peut répéter le mot de La Bruyère, si modestement cité par l'auteur (t. I, p. 110) : « *Le plus beau et le meilleur est enlevé.* » Les plus expérimentés s'y trompent et M. l'abbé F. a, par exemple, pu constater (t. I, p. 242) qu'une lettre de Fléchier à Mlle de Scudéry, du 26 décembre 1685 ou 1686, a été citée à tort par feu Rathery comme inédite : elle avait été déjà publiée par Ducreux (t. X, p. 358).

4. Il n'était peut-être pas indispensable de consacrer 9 pages à cette citation. On trouverait encore quelques hors-d'œuvre dans le livre, comme là où l'auteur (t. I,

Huet; Vers inédits de Fléchier; Note sur la maison de Fléchier à Pernes; Notes sur la famille de Caumartin; Le Conseil d'Etat dans l'ancienne monarchie; Notes sur deux vers de Boileau; Note sur le Parlement de Paris; Notes sur MM. des Grands Jours; Lettre de Fléchier à M. de Baville.

Soit par l'intérêt du récit, soit par la richesse des documents, les deux volumes de M. l'abbé Fabre méritent l'honneur d'être rapprochés des deux volumes de Victor Cousin sur la société française au XVIIe siècle [1]. Espérons que l'excellent critique nous donnera prochainement ce travail sur Fléchier orateur qu'il nous promet dans son *Avant-Propos* et qui achèvera de nous faire connaître l'homme dont le talent fut assez grand pour que Fénelon, en apprenant sa mort, pût s'écrier : « *Nous avons perdu notre maître!* [2] »

T. DE L.

---

p. 139) s'étend, à propos de la liaison du doux Fléchier avec Huet, *le roi des opiniâtres*, sur l'amitié de Brutus et de Cicéron.

1. Le brillant écrivain n'aurait pas désavoué certaines pages de la *Jeunesse de Fléchier*, surtout les pages vraiment éloquentes où M. l'abbé F. repousse les attaques dirigées contre le siècle de Louis XIV (pp. 332-335).

2. Les taches sont rares dans le livre de M. l'abbé Fabre. Je voudrais effacer l'illogique expression *dans un but* qui reparaît souvent et qui brille pour la première fois au bas de la page 12 (note 2) : « Dans un voyage que nous avons fait *dans ce but* à Narbonne... » Parmi les autres petites négligences, citons une malencontreuse répétition (p. 134) : « Nous croyons volontiers qu'avec le temps il s'*établit*, entre l'académicien vieillissant [Chapelain] et l'auteur des *Grands jours*, une intimité véritable, qui paraît, d'ailleurs, assez bien *établie*. » Il y aurait une faute plus grave à relever (t. II, p. 356, note 2), si le : *nous nous en rappelons bien*, n'était pas une évidente faute d'impression. — Quand M. l'abbé F. dit (t. I, p. 23) que le véritable nom de Richesource était « J. Soudier Escuyer », il a l'air de croire que le mot Escuyer faisait partie du nom de l'homme au galimatias. *Escuyer* est le titre que prenait le marchand de leçons d'éloquence sur lequel je citerai une récente publication de M. Revillout, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, *Un maître de conférences au milieu du* XVIIe *siècle. Jean de Soudier de Richesource* (Montpellier, 1881, in-4° de 100 pages, publication à laquelle notre savant collaborateur M. Defrémery, en la présentant à l'Académie des Inscriptions (séance du 16 décembre 1881), a donné cet éloge : « Une des monographies les plus complètes, les plus piquantes et les plus exactes publiées depuis longtemps sur l'histoire littéraire du XVIIe siècle. » — Il est incontestable que Conrart ne savait ni le latin ni le grec. Ce n'est donc pas l'occasion de dire, comme le fait M. l'abbé F. (p. III) : « Nous voilà dans une grande perplexité. » Aux preuves déjà données ici (Compte-rendu de l'ouvrage de MM. Ed. de Barthélemy et R. Kerviler, n° du 4 avril 1881, p. 269), j'ajouterai cette citation tirée par M. l'abbé F. des *Mémoires* de Huet : « Je fis en outre la connaissance de Valentin Conrart, « rare et singulier exemple d'une réputation littéraire acquise sans la moindre teinture de l'antiquité. » — Je crois pouvoir répondre à une question de M. l'abbé F. (p. 136) : oui, le manuscrit des douze derniers chants de la *Pucelle* conservé à la Bibliothèque nationale (F. F. n° 15002) est bien l'exemplaire qui, des mains de Fléchier, passa dans celles de Huet. — Je crois pouvoir aussi répondre à une autre question qu'il pose au sujet de *M. Graindorge*, nommé dans une lettre de Fléchier (p. 144) : Ce personnage est *sans aucun doute* André Graindorge, docteur en médecine, mort le 13 janvier 1676, l'auteur du *Traité de l'origine des macreuses*

179. — **Une famille de finance au XVIIIe siècle.** Mémoires, correspondance et papiers de famille, réunis et mis en ordre par M. A. Delahante. Deuxième édition. Paris, Hetzel, 1881. 2 vol. in-8°.

M. Delahante, en écrivant ce livre, travaillait seulement pour quelques parents et amis; plus tard il s'est décidé à publier à grand nombre l'ouvrage d'abord imprimé à peu d'exemplaires et on doit le féliciter sincèrement de cette résolution. Ce n'est pas que son œuvre soit irréprochable; loin de là. On y trouve beaucoup de longueurs et on y regrette de nombreuses et importantes lacunes. M. D., en rééditant son premier travail, aurait pu supprimer avec avantage de longs passages, qui n'ont aucun intérêt pour les personnes étrangères à sa famille et aurait facilement réduit en un seul ces deux gros volumes; son livre y aurait beaucoup gagné. En outre, M. D., comme la plupart des gens du monde, qui sur le tard se font historiens, n'est pas au courant de la science; il découvre longuement des choses connues depuis longtemps et il passe rapidement sur des faits qu'on serait curieux de connaître; en revanche, il n'omet rien de ce qu'il peut trouver sur ses ancêtres, quand bien même cela ne serait pas intéressant. Mais le sentiment, qui a mis la plume à la main de M. D., est trop respectable pour que nous insistions plus qu'il ne convient sur ses défauts de méthode, et que nous lui reprochions plus longtemps de s'être un peu trop attardé en chemin. D'ailleurs il est toujours important pour les historiens et pour les économistes de pouvoir suivre les progrès d'une famille considéra-

---

et de divers autres ouvrages mentionnés dans les *Mémoires* de Huet et dans les *Lettres* de Chapelain. — Une note bien sèche sur les frères de Boileau (pp. 187-188) aurait pu, du moins, renvoyer le lecteur à une étude très substantielle et très spirituelle de M. Gaston Bizos, professeur de littérature française à la Faculté d'Aix : *Les frères de Boileau-Despréaux* (Aix, 1880, grand in-8° de 123 pages). — M. l'abbé F. se trompe en annonçant que le second volume des *Lettres de Chapelain* nous donnera les lettres écrites de 1640 à 1674, époque de la mort de l'auteur. Il oublie que le recueil manuscrit légué par Sainte-Beuve à la Bibliothèque nationale est incomplet et que nous n'avons pas les lettres comprises entre 1640 et 1659. — Parlant des *Lettres* de Montauzier à Huet, il en loue le ton poli, spirituel et enjoué, ajoutant : « le *Misanthrope* avait parfois de très agréables sourires.» Je ne pense pas que l'on puisse identifier Montauzier avec l'austère héros de Molière.— Enfin (p. 207), M. l'abbé F. nous montre Montauzier épousant Julie-Lucine d'Angennes le *16 juillet* 1645. J'en appelle sur ce point de M. l'abbé F. à M. l'abbé F. lui-même qui, quelques pages avant, avait ainsi donné la véritable date (p. 191) : « On sait avec quelle constance Montausier aima Mlle de Rambouillet. Venu à l'hôtel de Rambouillet vers 1631, il aima dès cette époque la fille de la célèbre marquise, et, toutefois, le mariage n'eut lieu que quatorze ans après, le 13 juillet 1645. Cette date est indiquée par M. Cousin (*la Société française*, vol. II, p. 45; par M. Amédée Roux, p. 61). Ducreux, dans sa notice sur Mme de Montausier et dans celle de M. de Montausier, fixe à tort le 16 juillet (*Œuvres complètes de Fléchier*, vol. IV). Née en 1607, Mlle de Rambouillet avait 38 ans, quand elle se maria; de son côté, Montausier en avait 35 : il était né en 1610. Tallemant a donc raison de le dire : *Ç'a été un mourant d'une constance qui a duré plus de 13 ans.* Ce fut là une longue et rare fidélité, qui méritait bien d'être récompensée. » Cette dernière réflexion n'est-elle pas digne de l'abbé Fléchier ?

ble à travers plusieurs générations, et les travaux de ce genre sont encore trop rares pour que la critique ne tienne pas le plus grand compte de leurs efforts aux hommes qui s'imposent la besogne souvent aride de mettre en œuvre à l'usage du public leurs papiers de famille.

Le véritable fondateur de la famille Delahante fut un modeste praticien, qui vint fixer sa résidence à Crespy-en-Valois au commencement du XVIIIe siècle. Fils d'un pauvre chirurgien de campagne, chargé de famille, il n'avait aucune fortune pour l'aider à ses débuts dans la vie, mais à force d'énergie et de travail, il parvint à se faire une bonne position. Notaire à Crespy en 1700, ensuite procureur au présidial, il était chargé de rendre la justice dans plusieurs seigneuries établies près de cette ville, et il fut en outre, pendant de longues années, directeur des fermes de l'apanage du duc d'Orléans pour le département du Valois.

Ce cumul, dont M. D. s'étonne fort, n'était pas extraordinaire; tout au contraire, c'était la règle. Les gens de loi étaient fort nombreux dans les petites villes; mais les charges de judicature étaient encore beaucoup plus nombreuses. Par contre, elles ne rapportaient à leurs détenteurs que de maigres profits, du moins légalement, et pour vivre les malheureux praticiens se disputaient les procès et les justices; procureurs ou avocats à la ville, ils étaient juges dans un village et greffiers dans l'autre et malgré tout ils étaient, en général, fort besoigneux. On connaît les plaintes qu'excitaient de tous côtés les juges de village et l'usage que la comédie a fait de ce type; il faut convenir que la réputation détestable de ces officiers était souvent plus que justifiée. Tel n'était pas le cas du juge Delahante; il était regardé par tout le monde comme un homme un peu rude et dur, mais fort honnête et, en mourant, il laissa à chacun de ses enfants une modeste aisance. Un de ses fils entra dans les bureaux des Fermes-Générales; l'aîné suivit la carrière paternelle; gruyer et ensuite maître des eaux et forêts de Valois, il mourut très jeune, laissant un fils, qui fut adopté par son oncle paternel et devint son adjoint à la Ferme-Générale.

La vie du fermier général Jacques Delahante et celle de son adjoint et neveu Etienne-Marie, tous deux parvenus à cette haute fonction après avoir été petits employés et après avoir franchi tous les degrés de l'échelle administrative tient la plus grande place dans l'histoire de leur famille et est de beaucoup la partie la plus curieuse de cet intéressant ouvrage. Cependant il ne faudrait pas y chercher une étude complète et exacte sur les Fermes-Générales au XVIIIe siècle: ainsi on n'y trouve rien sur les aides et sur le domaine; les renseignements sur le mécanisme de la perception des autres impôts indirects sont rares et tout à fait insuffisants et le tableau de l'administration des Fermes, tel que le trace M. D., est peu exact et très incomplet. Cependant le livre de M. D. est, par certains côtés, supérieur au travail de Pierre Clément sur les derniers fermiers généraux et est le meilleur ouvrage que nous ayons sur cette institution. Mais le défaut le plus grave qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir

tenté une réhabilitation des fermiers généraux et de leur administration sans l'avoir appuyée sur des arguments sérieux et sur des faits nombreux et précis. Parce que les fermiers généraux Jacques et Etienne Delahante étaient des hommes fort compétents, arrivés à cette haute situation par leur mérite et par leur travail, cela ne prouve nullement que la plupart de leurs collègues fussent dans le même cas. Encore aujourd'hui les grandes compagnies financières, que M. D. se plaît à comparer aux Fermes-Générales, choisissent parfois pour administrateurs des hommes peu riches, mais rompus aux affaires et capables de faire aller la machine, qui sans eux craquerait de tous côtés. Pour justifier son opinion, M. D. aurait dû nous montrer que la plupart des fermiers généraux étaient des hommes instruits de leurs métier et soucieux de leurs devoirs. Afin de détruire la détestable réputation, qu'ils ont justement laissée, il aurait dû réfuter la mauvaise opinion que Turgot manifeste sur ces financiers dans sa lettre au roi à propos du bail de Laurent David. M. D. ne démontre pas plus clairement que la Ferme ne commettait pas, dans sa perception de l'impôt, les abus aussi nombreux que scandaleux, que les publicistes du siècle dernier et surtout les cours des aides, bien placées pour en juger, lui reprochaient si vivement; tout le monde connaît les célèbres remontrances rédigées par Malesherbes sur ce sujet de 1756 à 1770 et publiées en un volume in-4 en 1779. Parce que M. Delahante neveu réussit à augmenter le produit de la gabelle dans certaines provinces, par une meilleure organisation du service chargé de réprimer la fraude, cela n'est pas, comme le croit M. D. (II, pp. 99-102), une preuve péremptoire de l'indulgente administration des Fermes et cela ne suffit pas pour établir que les impôts indirects étaient perçus conformément aux lois et aux règlements sur la matière et surtout suivant les règles de l'équité et de la justice.

Quoiqu'il en soit, le livre de M. D. rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de nos institutions financières; ils y trouveront des renseignements curieux sur l'impôt du tabac et, en particulier, sur la célèbre question du tabac râpé, dont M. Delahante aîné s'occupa avec tant d'ardeur et de persévérance pendant tout le temps qu'il passa dans les conseils des Fermes-Générales. Enfin, malgré ses lacunes et ses longueurs, le livre est intéressant et se lit toujours avec plaisir. C'est plus qu'il n'en faut, et il serait fort à désirer que tous ceux qui ont entre les mains de curieux papiers de famille suivissent l'exemple d'intelligente piété filiale, donné par M. A. Delahante, et fissent profiter de leurs documents le public et les historiens.

Jules Flammermont.

---

180. — **Lessings Emilia Galotti,** nebst einem Anhange : die dreiactige Bearbeitung, von Richard Maria Werner. Berlin, Hertz, in-8°, 75 p.

On ne pourra désormais parler de l'*Emilie Galotti* de Lessing, sans avoir lu l'opuscule de M. R. M. Werner. L'auteur analyse successivement avec une très grande finesse, parfois un peu subtilement, les personnages d'Odoardo, d'Emilie, du prince, de Marinelli, etc. ; un chapitre spécial, intitulé *Virginie*, étudie minutieusement la grande scène entre le père et la fille. M. W. conclut qu'*Emilie Galotti* est presque sans défaut ; il y a toutefois un défaut qu'il ne reconnaît pas assez et qu'un juge excellent, M. Bossert, a déjà remarqué ; c'est la trop grande rapidité de l'action ; « elle est si rapide qu'elle laisse à peine au dialogue l'espace nécessaire pour se développer. Des scènes entières sont réduites à quelques lignes ; et, si la pièce a un défaut qui lui nuise réellement, c'est son extrême concision [1] ». A cette suite d'analyses et d'ingénieuses considérations, M. W. ajoute, en appendice, un essai de « reconstruction » de la première version d'*Emilie Galotti ;* la pièce était originairement en trois actes ; M. W. s'efforce de la rétablir et de la reconstituer dans sa forme primitive ; il a déployé dans cette tâche délicate beaucoup de sagacité ; on remarquera surtout avec quelle habileté il a su retrouver la méthode même de Lessing, en s'aidant de la première esquisse de *Nathan le Sage.* Ce petit livre soulèvera certainement en Allemagne, parmi les acteurs et amateurs de théâtre, de vives discussions ; tout le monde n'acceptera pas l'opinion de M. Werner sur le caractère de Hector de Gonzague, sur sa « démoniaque amabilité », sur sa « virilité imposante », etc. ; mais, par cela même que l'opuscule est *anregend* et fait naître une controverse utile, il se recommande déjà à notre attention. C.

---

181. — **Faust von Gœthe.** Mit Einleitung und fortlaufen der Erklaerung hrgg. von K. J. Schroer. Zweiter Theil. Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger. 1881, in-12, CI, 441 pp.

Dans sa préface M. K. J. Schröer parle des éloges que l'édition du « premier Faust » lui a valus, de la part des juges les plus compétents, comme Loeper, Bartsch, Fr. Th. Vischer. La publication de la seconde partie du chef-d'œuvre de Gœthe ne lui en méritera pas de moindres ; il était difficile, en effet, d'aborder cette entreprise ardue après une préparation plus complète ou avec une connaissance plus approfondie du sujet : intelligence et critique du texte, recherche minutieuse de la formation lente et tardive de cette œuvre si merveilleusement étrange, tout se réunit pour faire de l'édition du « second Faust » un modèle de ce que doit être la publication d'un texte moderne.

---

1. Bossert, *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains,* p. 79 ; 2e édition, Hachette.

Après un avant-propos où il relève un grand nombre de formes vicieuses, qui se sont glissées dans le texte de la seconde partie du Faust, M. K. J. S. retrace la genèse de cette dernière production de Gœthe et en suit avec un soin scrupuleux les phases diverses; puis, commentant scène par scène les cinq actes du drame, il nous montre à quelle occasion ou dans quelle circonstance chacune d'elles a été composée; je ne connais rien de plus instructif, de plus propre à donner une intelligence véritable de l'œuvre du grand poète que cette étude simple et lumineuse; M. K. J. S. a rompu avec cette exégèse fantaisiste, qui, faisant violence au texte, voulait trouver dans le Faust un système philosophique tout fait; pour lui sans doute le héros de Gœthe est bien le représentant de l'homme moderne dans ses aspirations incessantes vers l'idéal, mais c'est aussi avant tout un fils de la nature, et si le symbole se mêle à son histoire, M. K. J. S. n'oublie pas que cette histoire, dans ses traits essentiels, a été d'abord fournie au poète par la légende du XVIe siècle; Gœthe l'a transformée, il est vrai, mais le plus souvent, M. K. J. S. le rappelle fort à propos, en y mêlant des épisodes empruntés à des poètes modernes, en particulier à Hans Sachs. C'est le mérite du savant éditeur d'avoir mis en évidence, mieux qu'on ne l'avait encore fait, tout ce que Gœthe doit à ce dernier; ainsi la scène de Méphistophélès à la cour de l'empereur, l'évocation d'Hélène, inconnue à l'ancienne légende de Faust, sont tirées du poète nurembergeois. On voit par là combien les conceptions, les plus singulières en apparence, du drame de Gœthe s'expliquent sans peine, grâce au commentaire historique de M. K. J. Schröer. Je me bornerai à en donner encore un exemple. On sait combien est peu satisfaisant ce qu'on a dit de la nature des *Mères* que Faust va consulter au premier acte; pour M. K. J. S., ce nom mystérieux n'est autre que celui des déesses honorées à Engyion, au rapport de Plutarque, nom dont Gœthe s'est emparé pour en faire celui des divinités qui révèlent à son héros le moyen d'évoquer de l'autre monde Paris et Hélène.

C'est seulement après ce commentaire général de plus de cent pages que M. K. J. S. donne le texte du Faust; établi avec la critique la plus sévère, il est accompagné de notes substantielles qui éclaircissent chaque difficulté, chaque allusion obscure; — et l'on sait si l'œuvre de Gœthe en renferme, — chaque forme incertaine; M. K. J. S. y a fait preuve d'une érudition aussi étendue que sûre, en même temps qu'il y a mis toute sa connaissance intime de son poète favori; je doute aussi qu'on puisse ajouter beaucoup après lui à l'intelligence du second Faust. Une table alphabétique très complète permet de se reporter sans peine aux divers passages commentés ou étudiés de l'œuvre de Gœthe. Enfin, M. K. J. Schröer a donné en appendice, ce qui n'est pas une des parties les moins précieuses ou utiles de son livre, une longue liste de lectures erronées, de fautes d'impression ou de leçons nouvelles du premier Faust; il ne pouvait plus dignement compléter son œuvre, et c'est là un nouveau

titre de recommandation pour son édition du drame de Gœthe, auquel son nom restera désormais attaché, comme celui de tout éditeur consciencieux à l'ouvrage qu'il publie.

J.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le IIe volume de l'*Empire des tsars et des Russes*, de M. Anatole Leroy-Beaulieu, doit prochainement paraître à la librairie Hachette.

— La *Nouvelle Revue* a publié, dans sa livraison du 1er août, quelques chapitres des *Mémoires du baron de Vitrolles* qui paraîtront bientôt chez Charpentier, — s'ils ne paraissent au moment où nous publions ces lignes. Ces mémoires seront utiles à l'historien de la Restauration, et l'on trouve dans les pages que donne la *Nouvelle Revue* d'intéressantes observations et de curieux détails sur Stadion, Metternich, etc.

— Nous avons annoncé un volume de la *Petite Bibliothèque messine*, publié par M. E. de Bouteiller et intitulé *Eloge de Metz, par Sigebert de Gembloux, poème latin traduit et annoté, suivi de quelques autres pièces sur le même sujet* (Dumoulin. In-12°, 148 pp. 5 fr. Tiré à 245 exempl.) Ce charmant volume, précédé d'une introduction et accompagné de notes instructives, renferme, outre l'Eloge de Metz (placé comme annexe à la suite de la Vie en vers de Thierry I, quoiqu'il ne semble pas en avoir fait primitivement partie), l'épitre à Villicus où Fortunat a chanté l'antique Divodurum et ses beaux environs, le poème latin du bénédictin don Bermudez Pierron, *Templum Metensibus sacrum*, et des vers français de Paul Ferry à l' « illustre cité, sa douce patrie ».

— Le tome VII de la *Bibliothèque oratorienne* publiée par le P. Ingold renferme un ouvrage inédit du P. Ch. de Condren, les *Considérations sur les mystères de Jésus-Christ, selon que l'Eglise les propose pendant le cours de l'année.* (Poussielgue. In-18°, xxv-225 pp.), d'après un manuscrit de la bibliothèque Mazarine; on y trouve, dit l'introduction, cette profonde et sublime spiritualité qui a fait du P. de Condren l'une des plus grandes lumières de France, lumière à ce point éblouissante que sainte Chantal disait qu'il lui semblait que Dieu l'avait rendu capable d'instruire les anges. Le volume renferme, en outre, quelques fragments de l'Oraison funèbre du P. de Condren, prononcée par l'évêque de Saint-Brieuc, Etienne de Virazel, et quelques lettres inédites de ce second général de l'Oratoire.

— M. le chanoine Callen, professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux, entreprend de donner, en deux volumes (Bordeaux, Feret) une nouvelle édition de l'ouvrage publié en 1668 par Lopès, chanoine et théologal de Saint-André, et intitulé *L'Eglise métropolitaine et primatiale de S. André de Bordeaux où il est traité de la noblesse, droits, honneurs et prééminences de cette Eglise, avec l'histoire de ses archevêques et le pouillé des bénéfices du diocèse.* Cet ouvrage, le plus important qui ait paru sur l'histoire ecclésiastique de Bordeaux, est divisé en trois parties, *l'Eglise*, les *Archevêques*, le *Chapitre;* il décrit la cathédrale, ses reliques, les œuvres d'art qu'elle contenait au temps de Lopès ; il renferme de courtes notices sur les archevêques jusqu'à Henri de Béthune, et les plus complètes informations sur la vie et les usages du chapitre; enfin, il donne une foule de pièces justificatives, bulles, lettres patentes, arrêts du parlement, etc. La nouvelle édition de l'ouvrage de Lopès comprendra, outre des gravures, des fac-similés et une carte de l'ancien

diocèse de Bordeaux, une introduction sur la vie et l'œuvre du savant chanoine, des notes en grand nombre, et un supplément ou plutôt une continuation du livre à laquelle collaboreront plusieurs érudits, grands connaisseurs des archives de Bordeaux et de la Gironde.

— M. G. Hérelle a publié, il y a quelque temps, la *Correspondance inédite* (in-8°, 52 p.), d'un des plus ardents jansénistes, Dom Thierry de Viaixnes; agent dévoué de son parti, dit M. H., fort bien renseigné sur les faits et gestes du clergé contemporain, en relations suivies et journalières avec plusieurs évêques, ami intime du célèbre auteur des *Réflexions morales*, homme de science et d'action tout à la fois, dom Thierry de Viaixnes parut à ses adversaires assez redoutable pour mériter leurs persécutions, fut emprisonné plusieurs fois et mourut en exil. La correspondance publiée par M. Hérelle comprend seize lettres adressées à l'abbé Longer de Saint Jean (1717-1721) et précédées d'un mémoire de dom Thierry au lieutenant du Roy de Vincennes. Il est surtout question dans ces lettres du P. Quesnel; Dom Thierry attaque les jésuites avec violence; « il faut, dit-il, accuser Molina, Suarez et leurs disciples de pélagianisme, et même de pire que pélagianisme pour les principes de morale; il faut convaincre les jésuites dans cette dénonciation, de corrompre toute la morale de l'Evangile, et de renverser les parties les plus essentielles de la discipline ».

— Philomneste Junior, le fécond bibliographe, a publié récemment *la Bibliomanie en 1881, bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année, et de la valeur primitive de ces ouvrages* (Bruxelles, Gay et Doucé. In-12°, 69 p , 5 fr.). L'auteur s'occupe des ventes du marquis de Ganay, de M. Ambroise Firmin-Didot, de M. Collin, de M. Renard, du duc de Sunderland. Il remarque que les livres qui ont atteint, dans ces ventes, les prix les plus élevés, sont les éditions originales de nos classiques, surtout de Corneille et de Molière, les livres illustrés par les artistes du siècle dernier, Eisen, Marillier, Moreau, etc., les reliures exécutées au XVIIIe siècle par Boyet, Padeloup et Derome, les volumes portant les insignes de quelques bibliophiles éminents, comme Longepierre et le comte d'Hoym. Il cite, parmi les volumes vendus à très haut prix, une Bible reliée par Le Gascon, un opuscule de Dorat, les *Rimes* de Pernette du Guillet qui ont dépassé 5,000 francs, le *Dialogue des créatures* de Colard Mansion, qui monta à 12,500 francs, le *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche (16,000 fr.), les *Grandes chroniques des gestes des ducs et princes de Savoye*, de Symphorien Champier (24,000 fr.). Il serait injuste d'oublier les notes, pleines d'intérêt et de savoir, du bibliographe; il nous promet, pour l'année prochaine, un volume du même genre : *La Bibliomanie en 1882*.

— L'éditeur Maurice Tardieu prépare la publication d'un *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la Compagnie de Jésus*, par le P. Carlos Sommervogel, Strasbourgeois; ce « Dictionnaire » sera un supplément de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*. (Deux vol. in-8° : 30 fr.)

— Le 14 juillet dernier a eu lieu à Chambéry l'inauguration du buste de Pierre Lanfrey; il est aussi question de donner à une des places de la ville le nom de Lanfrey.

— M. Victor Smith, juge honoraire au Tribunal civil de Saint-Etienne, honorablement connu par d'excellents travaux, presque tous publiés dans la *Romania*, sur la poésie populaire, est décédé le 30 juillet dernier.

ALLEMAGNE. — L'état de santé de M. Schliemann l'a forcé à quitter la Troade pour se rendre à Carlsbad; il assistera peut-être au prochain congrès anthropologique de Francfort-sur-le-Main et y fera d'importantes communications sur ses découvertes les plus récentes. On sait qu'il avait recommencé ses fouilles à Troie, le 1er mars de

cette année, avec la collaboration de deux architectes allemands et 150 ouvriers. La couche énorme de décombres qu'il avait regardée, avec Burnouf et Virchow, comme appartenant à une seule ville, contient, selon lui, les *strata* de deux villes différentes qui ont toutes deux été détruites par une catastrophe; les « squelettes » des maisons de la ville supérieure sont « lilliputiens » en comparaison de ceux de la ville inférieure; la ville supérieure ne s'étendait pas en dehors de la colline d'Hissarlik et ne l'occupait pas même entièrement, la ville inférieure n'avait sur la colline d'Hissarlik que son Acropole, et s'étendait sur le haut plateau au sud et à l'est. Les trois monticules de briques, dans lesquels Burnouf croit reconnaître les restes du mur d'enceinte de la troisième ville, sont, d'après M. Schliemann, les ruines de deux bâtiments parallèles l'un à l'autre, et qui étaient probablement des temples, mais appartenant à deux époques différentes. M. Schliemann a trouvé dans ces bâtiments des clous de bronze, des fusaioles ornementées qu'il regarde comme des offrandes à Pallas Athéné, des idoles en marbre où l'on voit une tête de chouette gravée ou faiblement indiquée en noir, des frondes en hématite, des broches de bronze. M. Schliemann a découvert une grande partie de l'Acropole; tout lui prouve l'existence de la seconde ville basse (la première ville brûlée) à laquelle Hissarlik ne servait que de τέμενος; toutefois, il n'a pas réussi à trouver des ruines de cette ville basse, et il est porté à croire qu'elles ont disparu. Il a fouillé le théâtre (de l'époque romaine) assez vaste pour contenir vingt mille spectateurs; il y a trouvé les bâtisses de la scène, un grand four à chaux et des fragments de statues en très grand nombre. Tout le reste de l'Acropole est couvert de fondations d'édifices helléniques ou romains; mais M. Schliemann fait disparaître une grande partie de ces fondations en mettant à jour la Pergame de la seconde ville (la première ville brûlée) dans toute son étendue, avec son mur d'enceinte entier. « En voyant ce mur, écrit M. Schliemann, mur colossal dont les substructions n'ont pas moins de 8 mètres de haut, vous croirez facilement qu'il a été considéré à l'époque troyenne comme une grande merveille, telle qu'on a pu attribuer sa construction à Poseidon et à Apollon. » M. Schliemann a exploré les tombeaux héroïques que la tradition regarde comme les tombeaux d'Achille et de Patrocle; il a trouvé des poteries archaïques helléniques remontant au-delà du IXe siècle avant J.-C. Il y a de même exploré, mais seulement à moitié, le vaste tumulus attribué à Protesilas (125 m. de diamètre) et y a trouvé des tessons de poterie préhistorique, la plus ancienne qu'il ait jamais trouvée à Hissarlik, ainsi que des armes et des ustensiles en pierre; ces fouilles ont été malheureusement interrompues par ordre du ministère de la guerre de Turquie. « Le peu d'or découvert jusqu'à présent, dit encore M. Schliemann, a été trouvé dans le plus grand temple de la deuxième ville, qui semble être, à tous égards, identique à la description qu'Homère nous fait de la Troie de Priam avec sa ville basse et sa Pergame [1] ».

— M. Wendelin Fœrster vient de publier, à la librairie Henninger, de Heilbronn, le premier volume des *Tragédies de Robert Garnier*. (In-8°, XVIII et 213 p. 3 mark 60). Ce volume comprend les tragédies suivantes : *Porcie* (pp. 13-78); *Cornélie* (pp. 79-146); *Marc-Antoine* (pp. 147-213); le texte de Garnier est reproduit d'après la première édition des œuvres complètes (Paris, 1585)); mais l'éditeur a soin de donner les variantes de toutes les éditions précédentes. Le premier volume, que nous annonçons, renferme, outre les trois tragédies, une « introduction générale », une notice bibliographique, et la dédicace, en vers et en prose, au roi de France et de Pologne. Le deuxième volume renfermera *Hippolyte* et *La Troade*; le troisième,

1. Nous tirons ces renseignements d'une lettre de M. Schliemann au Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Belgique; cette lettre est datée de Troie, 23 mai.

Antigone et *Les Juives;* le quatrième, *Bradamante*, avec une courte notice littéraire, historique et biographique, et un glossaire des mots qui manquent dans le dictionnaire de Sachs.

— Le même érudit publie en même temps le Ve volume de sa « Altfranzœsische Bibliothek » *(Lyoner Yzopet, altfranzœsische Uebersetzung des XIII. Jahrhunderts in der Mundart der Franche-Comté, mit dem kritischen Text des lateinischen Originals, sog. Anonymus Neveleti* : Heilbronn, Henninger. In-8°, XLIV et 166 p.) Il doit publier aussi la *Chanson de Roland* d'après les mss. de Châteauroux et de Venise VII (VIIme vol.) et d'après les mss. de Paris, Lyon et Cambridge (VIIIe vol.). Le VIe volume de la collection sera formé par le roman en ancien français *Octavian*, que publiera pour la première fois, d'après le ms. d'Oxford (Bodl. Hatton, 100) M. K. Vollmœller. Les autres volumes en préparation sont : *Thomas Becket*, de Garnier de Pont Sainte-Maxence; *Jehan de Lanson; Jaufré;* une Vie poitevine de Sainte-Catherine (Tours); le *Planctus Mariae* provençal (Bartsch, Grundriss, 20, 11, d'après les quatre mss. connus) : *Mystère d'Adam* (Tours); *Roman de Cristal; Nat de Mons; Roman de Horn; Orthographia gallica; Roman du Castelain de Couci.*

— Parmi les prochaines publications de la librairie Deichert, d'Erlangen, on nous signale les suivantes : de M. W. G. Wilhelm Geiger, *Ostiranische Cultur im Alterthum;* — de M. Gust. Landgraf, *Cicero's Rede für Sext. Roscius aus Ameria, mit den Testimonia veterum und dem Scholiasta Gronovianus.* Ire partie; — de M. K. Sittl, *Die localen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache mit besonderer Berücksichtigung des afrikanischen Lateins;* — de M. Ad. Westermayer, *Der Protagoras des Plato zur Einführung in das Verstændniss der platonischen Dialoge, erklært.*

— Il a paru un Annuaire théologique, *Theologischer Jahresbericht*, dirigé par M. B. Pünjer, avec la collaboration de MM. Bassermann, Benrath, Bœhringer, etc.; il est consacré aux publications théologiques de l'année 1881. *(Theologischer Jahresbericht, enthaltend die Literatur des Jahres 1881.* Leipzig, Barth. In-8°, V et 389 p. 8 mark.) Les auteurs du volume se sont efforcés d'être le plus courts possible; ils rendent compte dans ce volume, qui ne renferme pas 400 pages, de près de mille volumes ou dissertations. M. Lüdemann traite des ouvrages qui ont pour sujet l'histoire de l'Eglise jusqu'au concile de Nicée; M. Bœhringer passe en revue les publications qui ont trait à l'histoire de l'Eglise depuis le concile de Nicée jusqu'à la Réforme; M. Benrath analyse et critique les œuvres qui traitent de la période de l'histoire religieuse comprise entre les années 1517 et 1700, etc. Nous souhaitons bon succès à cette entreprise, et de longues années au *theologischer Jahresbericht.*

SUISSE. — Les éditeurs Orell et Füssli, de Zurich, font paraître, par fascicules, un recueil de poésies dans le dialecte suisse sous le titre *Schwizerdütsch;* le premier fascicule est consacré au canton de Zurich (*aus dem Kanton Zürich*).

— La librairie Huber, de Frauenfeld, publiera prochainement le IVe volume de la *Bibliothek ælterer Schriftwerke der deutschen Schweiz.* Ce volume est un recueil de chants populaires suisses (*Schweizerische Volkslieder*); l'éditeur est M. L. Tobler. Cette publication, qui renfermera un certain nombre de chants inédits, contiendra, en outre, une introduction où M. L. Tobler traitera de l'histoire des poésies populaires en Suisse, de ses sources, des recueils précédents de *Volkslieder;* il donnera une liste chronologique complète des chants populaires historiques, etc. — M. Bartsch doit publier dans cette collection une édition des *Minnesinger* suisses.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 11 Septembre — 1882

Sommaire : 182. Baunack, Le nom de Déméter. — 183. Sophus Müller, L'ornementation dans le Nord. — 184. W. Meyer, Le ludus de Antichristo et la poésie latine rythmique. — 185. Person, Histoire du véritable Saint-Genest de Rotrou. — 186. Faust, fragment, de Gœthe, p. p. Seuffert. — Variétés : Gazier, L'histoire de France du P. Loriquet. — Chronique.

182. — **Grammatisches.** I. Einige sprachgeschichtliche wichtige Glossen des Hesychius. II. Ueber den Namen Δημήτηρ und zur Bildung der griechischen Eigennamen überhaupt. 8 p. in-8°. Signé : J. Baunack. Extrait du *Rheinisches Museum*, 1882.

Ce petit article, à côté de détails qui s'adressent aux seuls linguistes, en contient un d'un intérêt plus général, l'étymologie de Δημήτηρ. Ce mot ne vient pas de γῆ ; c'est une syncope de δημομήτηρ, la mère du δῆμος (c'est-à-dire, au sens originel, la mère de la terre, du pays).

---

183. — **Dyreornamentiken i Norden, dens Oprindelse, Udvikling og Forhold til samtidige Stilarter.** En archæologisk Undersœgelse af Sophus Müller, dans **Aarbœger for nordisk Oldkyndighed og Historie,** udgivne af det K. nordiske Oldskrift-Selskab. 1880. p. 185-405, avec 2 pl. et 81 fig. dans le texte. Kjœbenhavn, Gyldendaske Boghandel. In-8°, aussi à part.

Die Thier-Ornamentik im Norden, Ursprung, Entwicklung und Verhæltniss derselben zu gleichzeitigen Stilarten. Archæologische Untersuchung von Dr Sophus Müller, aus dem dænischen übersetzt von J. Mestorf. Hamburg. Otto Meissner. 1881, viii-191 p. in-8° avec 2 pl. et 81 fig. dans le texte.

Nous ignorons si les Scandinaves des temps païens ont jamais cultivé l'art pour lui-même, mais nous savons par de nombreuses trouvailles et par des descriptions et des allusions contenues dans les sagas et les poèmes des skalds que, outre leurs riches et jolies parures, ils avaient de beaux édifices, ce qui implique la connaissance de l'architecture, et qu'ils pratiquaient la peinture et la sculpture. S'ils n'ont pas eu d'artistes proprement dits, ils avaient certainement d'habiles ouvriers qui appliquaient l'art à l'industrie, et dont les travaux décoratifs sont pour nous les seuls spécimens de l'art scandinave des temps préhistoriques. L'étude de l'ornementation chez les peuples du Nord a donc un intérêt spécial, qui justifie l'étendue du mémoire que lui a consacré M. S. Müller, le nouveau secrétaire de la Société royale des antiquaires du Nord. Le

savant archéologue a passé trois ans à en réunir les matériaux, qu'il a trouvés non-seulement dans le célèbre musée des antiquités septentrionales de Copenhague, mais encore dans la plupart des grandes collections archéologiques et bibliographiques de l'Europe. L'examen critique qu'il fait des travaux de ses prédécesseurs, montre qu'il ne connaît pas uniquement les objets et leurs décors, mais aussi les livres et mémoires scandinaves, allemands, français, italiens, anglais, qui les concernent. Du point de vue où il s'est placé, il avait à saisir d'un même coup d'œil un vaste ensemble de faits disparates et incohérents; à voir le lien qui les unit; à caractériser le style décoratif des diverses périodes préhistoriques, chez les Scandinaves et leurs voisins; à découvrir son origine; à montrer comment il s'est développé, soit en vertu de ses propres forces, soit sous l'influence des civilisations étrangères. Voici la marche qu'a suivie l'auteur : après le compte-rendu sommaire des travaux relatifs au sujet, il étudie l'ornementation chez les peuples germaniques soumis à l'influence romaine, puis celle de la période des migrations, pour arriver à l'ornementation hiberno-scandinave qui l'arrête longtemps; il passe plus rapidement en revue celles de la période carlovingienne, des Byzantins, des Sassanides, des Arabes, des Finnois et des Slaves; enfin il donne ses conclusions dont voici le résumé :

L'ornementation est le début de l'art; très simple dans l'âge de pierre, elle consiste en points et en lignes droites, ajoutons aussi en lignes brisées. A ces éléments les plus primitifs se joignent dans l'âge de bronze les lignes courbes, les cercles, les spirales, les bandelettes dont les extrémités affectent volontiers la forme de têtes d'animaux. Le style décoratif ne reçut pas grand développement dans la première période européenne de l'âge de fer, représentée par les trouvailles de Hallstatt en Autriche et de la Têne en Suisse; bientôt il fut modifié par l'art classique qui empruntait ses motifs d'ornementation tout à la fois à la botanique et à la zoologie, et qui, à la faveur de la prépondérance romaine, les répandit dans toute l'Europe centrale et les propagea même jusqu'en Scandinavie. Pourtant les peuples barbares ne purent s'assimiler tous les éléments décoratifs en usage chez les Grecs et les Romains; s'ils imitèrent grossièrement les figures d'animaux, ils laissèrent de côté la flore ornementale. Au temps des grandes migrations, les Germains avaient un art décoratif commun, qu'ils portèrent dans les différentes parties de l'empire romain où ils s'établirent, mais ils ne tardèrent pas à le modifier de nouveau sous l'influence tout à la fois de l'ancienne civilisation et de la nouvelle qui était animée de l'esprit chrétien. Les Scandinaves, au contraire, qui n'avaient pas quitté leur patrie, conservèrent assez purement et développèrent le style pendant toute la longue période qui s'étend des grandes migrations terrestres des ve et vi^e^ siècles jusqu'aux migrations maritimes des ixe et xe siècles. Etant alors entrés en relations suivies avec les Irlandais, ils adoptèrent les motifs d'ornementation que ce peuple avait portés à un haut degré de finesse et d'élégance, et les gardèrent

jusqu'à ce que l'art roman se fût imposé à toute l'Europe catholique.

Il y a là une foule de questions fort délicates sur lesquelles M. S. M. est loin d'être d'accord avec ceux qui les avaient déjà traitées dans diverses contrées; nous ne répondons pas qu'à l'avenir ses émules les résoudront de la même façon que lui; car, malgré sa perspicacité, il n'a pas assez tenu compte de la disparité des matériaux qu'il compare. Il prétend, par exemple, que les fleurons et les autres motifs d'ornementation botanique, à l'exception d'une espèce de feuilles à côtes, manquent totalement dans l'antiquité septentrionale, jusqu'aux derniers temps du paganisme. Cette assertion est beaucoup trop absolue, comme on peut s'en convaincre en examinant les pendeloques barbares de la trouvaille de Brangstrup, taillées en forme de feuilles, pointues, arrondies, échancrées ou ornées d'autres feuilles. Rappelons aussi trois garnitures en fer et trois bouterolles de fourreaux d'épées portant des fleurons et même des guirlandes de feuillage. Il est vrai que, dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a pas beaucoup d'exemples de ce genre; mais il faut considérer que, parmi les antiquités préhistoriques qui nous sont parvenues, il en est très peu qui fussent propres à la décoration végétale, celle-ci demandant surtout des surfaces planes et un champ d'une certaine largeur; les poignées d'armes et d'outils, les parures, avec leurs surfaces bossuées et leurs extrémités aiguës, se prêtaient mieux à la décoration zoologique; elles diffèrent d'ailleurs trop des feuilles d'un manuscrit pour qu'il soit permis de les comparer. C'est ce que M. S. M. a trop oublié. Si les Scandinaves des temps païens avaient été calligraphes comme les Gaëls chrétiens, ils nous auraient sans doute aussi laissé des manuscrits ornés de fleurons. De même, si nous avions les grandes tapisseries que brodaient les dames du Nord, il est probable que nous y trouverions des fleurons et des guirlandes, comme on en voit, en effet, sur le manteau de Mammen en Jutland.

D'autre part, M. S. M. prétend que les figures d'animaux dont sont ornés les bijoux, les bractéates, etc., n'ont rien de symbolique. Nous l'admettons volontiers; mais il nous semble aller trop loin, en affirmant qu'ils n'ont aucune signification. S'il en est ainsi pour la plupart des figures isolées, il doit en être autrement des scènes représentant tout à la fois des hommes, des quadrupèdes, des volatiles, des reptiles, et souvent accompagnées de légendes en runes anciennes. Sans doute il est aussi difficile d'interpréter celles-ci que d'expliquer celles-là; ce n'est pourtant pas impossible, comme M. Worsaae l'a prouvé par son mémoire sur les *Empreintes des bractéates en or*. Aux exemples apportés par l'illustre archéologue, nous en pourrions ajouter un autre : une médaille d'or, trouvée à Harlingen et conservée au musée de Leeuwarden en Frise, porte d'un côté l'imitation barbare d'une monnaie de l'empereur Théodose, de l'autre une harpe avec deux personnages, dont le plus grand a les pieds dans la boîte de cet instrument et tend la main à une petite fille qui approche. On devine de suite qu'il s'agit là de Heimi qui va cacher

dans la boîte de la harpe la petite Aslange, orpheline et fugitive. Cette conjecture est confirmée par l'inscription en runes anciennes, que MM. G. Stephens et Dietrich lisent *Hama*, forme anglo-saxonne du nom de Heimi. — Nous chicanerons encore notre auteur sur sa tendance à voir des bandelettes (ou des lanières de parchemin, auxquelles on aurait ajouté tête, queue, pieds) dans les serpents et les lézards enroulés et entrelacés qui portent des inscriptions runiques. Ce sont tout simplement des animaux fantastiques, comme les orfèvres et les sculpteurs aimaient à en représenter partout pendant l'âge de fer.

Malgré les réserves que nous venons de faire, le mémoire de M. S. Müller embrasse tant de faits, touche à tant de questions discutées, les traite d'une manière si indépendante et en donne quelques solutions si neuves, qu'il s'impose à l'attention de quiconque s'intéresse à l'archéologie et à l'histoire des arts décoratifs; et, grâce à la traduction allemande de Mlle Mestorf, il est maintenant accessible à un plus grand nombre de lecteurs. La traductrice, qui a déjà mis à la portée de ses compatriotes tant de mémoires danois et suédois, ne sait pas seulement les langues scandinaves; elle a aussi, comme conservateur de la collection d'antiquités de Kiel, une grande expérience archéologique qui, à défaut d'autres titres suffirait à recommander sa traduction, intégrale et très fidèle. Seulement il est regrettable que l'orthographe des noms étrangers et des titres d'ouvrages ne soit pas toujours correcte, et surtout que les chiffres des pages citées soient si souvent inexacts (Cfr., par exemple, pp. 25, 34, 42, 44).

E. Beauvois.

---

184. — **Ludus de Antichristo und über die lateinischen Rythmen,** von Dr Wilhelm Meyer aus Steyer. Munich, Straub, 1882, in-8°, 192 p. (Extrait du premier cahier des *Comptes-rendus des séances de la classe philosophico-philologique de l'Académie royale des sciences de Bavière pour 1882*).

Le *Ludus de Antichristo,* drame en vers latins rythmiques composé en Allemagne un peu après le milieu du XIIe siècle, a été publié déjà deux fois. Il a beaucoup attiré, dans ces dernières années, l'attention des critiques, qui lui ont attribué une valeur supérieure à celle qu'il nous paraît posséder [1]. M. Meyer de Spire vient d'en donner une édition bien meilleure que celles de Pez et de Zeschwitz, et il y a joint une fort bonne introduction, où il montre dans quel rapport étroit est le drame avec le célèbre ouvrage d'Adson sur l'Antechrist, lequel à son tour repose sur l'écrit attribué à Méthodius.

---

1. Le patriotisme allemand et la haine des Français qui animent la pièce sont assurément dignes de remarque et lui donnent un intérêt qu'on rencontre rarement dans les ouvrages de ce genre; mais la construction du drame est purement mécanique et le style laisse à désirer comme élégance et clarté.

La seconde partie du livre de M. M., la plus importante de beaucoup, n'a qu'un lien très faible avec la première. C'est un traité complet de la poésie latine rythmique, que nous n'avons pas le loisir d'étudier ici en détail, mais que nous signalons à nos lecteurs comme devant être dorénavant la base de toutes les études sur cet intéressant sujet. Après quelques mots, peut-être un peu rapides, sur les origines de cette poésie, M. M. traite d'abord des « Rythmes du VIe au XIIe siècle »; il trace les lois difficiles et jusqu'à lui à peine soupçonnées de la versification mal fixée de cette longue période, et donne ensuite, d'après toutes les sources connues, l'inventaire des pièces où chaque forme est employée. La seconde période, XIIe-XIIIe siècle, qu'on peut appeler période classique de la versification rythmique, est également étudiée avec un grand soin; l'auteur perfectionne et rectifie les règles qui avaient été données avant lui, et appuie ses théories par un grand nombre d'exemples. La tâche qu'il a entreprise ne pouvait être menée à bonne fin que par des lectures considérables jointes à une méthode rigoureuse et à une observation toujours en éveil; M. Meyer a réuni toutes ces conditions. Grâce à lui, des résultats définitifs sont acquis à la science. On pourra les présenter sous une forme plus facile, et peut-être parfois plus claire; mais il est à croire qu'on ne trouvera pas beaucoup à y ajouter ou à y reprendre. Nous n'oserions pas en dire autant, dès aujourd'hui, de certaines vues générales de l'auteur, concernant les origines et le développement de la poésie latine rythmique; mais ceux mêmes qui n'interprètent pas toujours comme lui les faits qu'il a exposés, lui en devront le plus souvent la connaissance exacte et la véritable intelligence.

G. P.

---

185. — **Histoire du véritable Saint-Genest de Rotrou**, par Léonce Person, professeur au lycée Saint-Louis. Paris, Léopold Cerf, 1882, in-8e, 103 pages.

Il a été rendu compte ici tout dernièrement [1] d'un intéressant travail de M. L. Person sur Rotrou, dans lequel n'était qu'annoncée l'importante découverte de l'original espagnol du *Saint-Genest*. Aujourd'hui M. Person nous offre une histoire complète de la célèbre tragédie de Rotrou; la partie la plus neuve et la plus curieuse de cette étude est l'analyse de la pièce de Lope de Vega qui a servi de modèle au poète français : après l'avoir lue, il n'est pas possible de mettre en doute la thèse soutenue par le professeur du lycée Saint-Louis, la démonstration est concluante et ne laisse rien à désirer.

La *comedia* de Lope intitulée *Lo fingido verdadero* ou *La vida y martirio de San Gines representante*, bien qu'elle ait été imprimée

---

1. Voir la *Revue critique* du 3 juillet.

du vivant de l'auteur dans un des volumes (*Parte XVI*) de la collection spéciale de ses œuvres dramatiques, est une des plus oubliées, des plus ignorées du grand poète. Aucun des érudits qui, en Espagne, en France et en Allemagne, se sont occupés du théâtre de Lope ne semble l'avoir lue; aussi ne doit-on pas s'étonner que nul n'ait eu vent, jusqu'à M. P., des nombreux emprunts que lui a faits Rotrou : M. de Schack lui-même, qui eût été si heureux d'ajouter le *Saint-Genest* à sa liste de pièces prises aux Espagnols et gâtées par les Français, n'en dit mot. Comme le *Fingido verdadero* a été dédié par Lope à Tirso de Molina, le dernier éditeur [1] d'un choix de *comedias* de ce poète a cité en passant le drame de Lope et reproduit quelques lignes de la dédicace; c'est de ce passage de l'éditeur espagnol que dérive directement une note de M. Alphonse Royer qui, au premier abord, semble avoir intrigué M. P.; il peut être tranquille maintenant : Royer ne savait rien de plus que Hartzenbusch, qui lui-même ne savait rien. La pièce de Lope pourtant n'est point de celles qui méritaient le plus de tomber dans l'oubli; au point de vue exclusivement espagnol même, elle ne manque pas d'intérêt. Ainsi il s'y trouve, au deuxième acte, un passage curieux pour l'histoire du théâtre espagnol au XVIIe siècle : Dioclétien demande qu'on lui donne « une pièce nouvelle qui ait de l'invention, quand bien même elle ne serait point assujettie aux règles, car en cela, dit-il, j'ai le goû espagnol », et Lope part de là pour faire quelques allusions (très voilées d'ailleurs) à des drames de l'époque. A la fin du troisième acte aussi, on ne lirait pas sans profit une scène où sont énumérés les principaux rôles de convention du théâtre espagnol.

Pour donner du drame de Lope, mal écrit et plus mal imprimé, une version française parfaitement correcte et fidèle, une longue et solide préparation serait nécessaire. M. P., dont l'intention n'était que de traduire quelques passages pour fournir au lecteur le moyen de contrôler ce qu'il dit des rapports de la *comedia* espagnole avec le drame français, a pu, sans cette préparation spéciale, se tirer heureusement des principales difficultés. Je ne crois pas utile de repasser minutieusement sa traduction pour y noter çà et là quelques défauts; je n'insisterai que sur deux ou trois passages. Auparavant je dois faire observer à l'auteur qu'il n'est pas suffisant de dire que *Lo fingido verdadero* « date pour le moins de l'année 1622 ». Non seulement la *Parte XVI* où a été inséré ce drame, contient des pièces préliminaires datées de 1620, notamment l'*approbation* de Vicente Espinel, ce qui déjà prouve qu'il était terminé en cette année-là, mais le drame figure dans un supplément à la liste des *comedias* de Lope imprimé pour la première fois dans l'édition de 1618 du roman *El peregrino en su patria;* il en résulte donc incontestablement que notre pièce *date, pour le moins, de l'année 1618*.

---

1. D. Juan Eugenio Hartzenbusch, *Comedias escogidas de Tirso de Molina* (*Bibl. Rivadeneyra*), p. XVII, note.

Au début du premier acte du *Fingido verdadero* se lisent ces vers : *Hazemos prueva Deste Frances emperador Romano.* M. P. pense que le mot *frances,* appliqué ici à l'empereur Aurélien, est un terme de mépris, une injure. Cela n'est guère vraisemblable. Il faudrait supposer pour cela, au temps où Lope écrivait sa pièce, une grande animosité des Espagnols contre leurs voisins ou de bien mauvaises relations entre les couronnes de France et d'Espagne. Or il se trouve que le commencement du XVIIe siècle est précisément une époque de bons rapports entre les deux pays; les *mariages espagnols* venaient de resserrer les liens des deux familles régnantes, et, à supposer même que Lope eût eu le tempérament très anti-français (ce dont on ne sait rien), il n'aurait pas, si peu de temps après le mariage de l'héritier de Philippe III avec Elisabeth, fille de Henri IV, lancé sur la scène un outrage à la nation voisine. L'emploi de *Frances* s'explique, je crois, autrement. Aurélien apparaît pour la première fois dans l'histoire comme tribun de la sixième légion gallicane; il fut décoré par Valérien du titre de restaurateur des Gaules; après avoir été élevé à l'empire, il reconquit la Gaule sur Tétricus : en résumé, il eut, dans le cours de sa vie, beaucoup de points de contact avec le pays qui devint la France. Il se peut que, par suite d'une confusion, Aurélien ait été désigné dans quelque compilation de vies d'hommes illustres comme gaulois, et le poète espagnol, qui n'y regardait pas de fort près, en aura fait un *Frances.* En tout cas, cet adjectif, tel qu'il est employé dans le passage en question, ne saurait être pris en mauvaise part.

La traduction du monologue de Gines (p. 40) laisse un peu à désirer. Je ne m'explique pas d'abord pourquoi M. P. l'a abrégé en omettant de traduire au début quelques vers dont le sens pourtant n'offre pas de difficulté ; puis le passage qui commence dans le texte (p. 70) par *Mas devome de engañar* n'a pas été bien rendu : il est vrai de dire que la ponctuation de l'original est mauvaise. Voici, je crois, comment il conviendrait de traduire littéralement : « Mais je dois me tromper, et pour ce qui est de demander le baptême, quand je serais le chrétien lui-même qui tente de se sauver, comment pourrais-je mieux entrer dans le rôle? Allons, je recommence : « Saints, demandez à Dieu, puisque je me décide à l'être (saint) [1], que je gagne le ciel, par votre intercession. » Mais que de chimères je me forge, poussé par le désir de réussir à jouer ce rôle de chrétien, comme me l'ordonne l'empereur » !

Lorsque Dioclétien commence à témoigner son mécontentement du désordre qui se produit sur la scène à la suite de l'improvisation de Gines, il ne s'écrie point : « Avez-vous fait remarquer aux comédiens que je suis ici? » mais bien : « Avez-vous fait attention, comédiens, que c'est moi qui vous écoute? » Et le même Dioclétien, en condamnant à

1. Régulièrement *lo* dans *serlo* se rapporte à *santo* contenu dans *santos*; à la rigueur, on pourrait, comme l'a fait M. P., rapporter *lo* à *cristiano*.

mort Gines, ne lui dit point : « Je terminerai mon rôle, quand Lentulus et Sulpice auront arrêté et questionné tous ceux qui sont avec toi », mais : « Je terminerai mon rôle en faisant aussi prendre et interroger tes compagnons par Lentulus et Sulpice. »

Tout cela n'a pas grande importance et n'empêche pas M. Person d'avoir parfaitement atteint son but. qui était surtout de commenter sa fort jolie trouvaille et de bien établir que le *Saint-Genest* ne doit plus désormais être tenu pour l'œuvre la plus originale de Rotrou, mais que cette tragédie procède, comme plusieurs autres pièces du rival de Corneille, de l'inépuisable répertoire de la *comedia* espagnole.

Alfred Morel-Fatio.

---

186. — **Faust**, ein Fragment, von Gœthe (Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII. Jahrhunderts in Neudrucken herausgegeben von Bernhard Seuffert, v). Heilbronn, Henninger. In-8°, xv et 89 p.

Ce cinquième volume de la collection des *Monuments de la littérature allemande du* XVIIIe *siècle* renferme le *Faust* de Gœthe, sous la première forme que connut le public, sous la forme du *Fragment* paru en 1790. M. Seuffert, le directeur de la collection, a publié ce *Fragment* avec le soin et l'exactitude qu'on lui connaît et en notant à la marge le chiffre des vers correspondants des éditions de Loeper et de Schröer. Dans l'introduction, il donne l'indication très détaillée des diverses éditions du *Fragment* qui parurent presque en même temps, et insiste spécialement sur un point qu'il est, croyons-nous, le premier à découvrir. C'est la comparaison entre le *Faust* de Gœthe et le drame lyrique de Wieland, *Die Wahl des Herkules;* l'Hercule de Wieland est une sorte de Faust, que tourmente, non pas la soif de la vérité, mais l'amour de la vertu; il brise les chaînes de l'amour; il s'efforce de ressembler aux dieux, etc. M. S. fait encore d'autres rapprochements entre le *Faust* et *Musarion* et montre qu'on peut tirer de la poésie de Wieland *an Psyche* d'utiles renseignements sur les parties du poème de Gœthe qui étaient terminées à la fin de l'année 1775. On sait que M. Seuffert prépare une *Biographie de Wieland.*

C.

VARIÉTÉS

L'Histoire de France du Père Loriquet.

On s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, du jésuite Loriquet, et la fameuse phrase qu'on lui attribue relativement au marquis de Bonaparte, généralissime des armées du roi Louis XVIII, donne encore lieu

à de nombreuses discussions. On trouve même des personnes qui croient se souvenir d'avoir lu, il y a 50 ou 60 ans, une histoire de France composée par *l'abbé Loriquet*, dans laquelle était la phrase en question; mais on peut affirmer que la mémoire de ces personnes est infidèle. Les ouvrages A M D G. sont anonymes, et un jésuite aussi arrogant que le P. Loriquet n'aurait jamais consenti, vers 1828 surtout, à se laisser appeler *abbé*. D'ailleurs l'*Histoire de France* de Loriquet existe; c'est un ouvrage en 2 vol. in-12 de 400 et 378 pages publié à Lyon chez Rusand, et l'histoire de Napoléon s'y trouve racontée au chapitre *Empire*, de la page 308 à la page 378 du tome II[1]. Il est vrai que l'on n'en montre pas la première édition, et ceux qui croient à l'existence de la phrase célèbre disent qu'elle se trouvait dans la première édition de l'histoire du P. Loriquet. Je crois pouvoir répondre en deux mots à cette objection, et clore le débat d'une manière définitive.

L'*Histoire de France* A M D G. fait partie d'un *Cours d'histoire* en 7 volumes dont voici les titres : I. *Tableau chronologique*, 1 vol. — II. *Histoire sainte*, 1 vol. — III. *Histoire ecclésiastique*, 1 vol. — IV. *Histoire ancienne*, 1 vol. — V. *Histoire romaine*, 1 vol. — VI. *Histoire de France*, 2 vol. L'*Histoire ecclésiastique*, dont j'ai sous les yeux la 5e édition, n'a pas été, comme l'*Histoire de France*, « revue, corrigée et augmentée par l'auteur »; elle est restée ce qu'elle était au début, en 1816. Or, il est question dans cette *Histoire ecclésiastique*, pp. 108 et suivantes, du premier consul et de l'empereur Napoléon, qui se proposait, dit Loriquet, non pas « d'égorger, » mais « d'étouffer » le christianisme (p. 114). Voici même en quels termes Loriquet raconte les dernières années de l'empire :

« D. Comment se termina cette longue oppression?

« R. Elle se termina par une suite d'événements dans lesquels il n'est « pas possible de méconnaître la main de Dieu.

« L'ambition aveugla Napoléon, et le conduisit jusqu'au fond de la « Russie, où sa réputation et sa puissance restèrent ensevelies avec plus « de 400,000 Français (1812). De retour en France, il va trouver le « pape à Fontainebleau; car, depuis 4 mois, il y avait fait transférer cet « auguste captif. Ramené, ce semble, à la modération par ses revers, il « lui proposa un accommodement. Le pape déclare ne vouloir traiter « qu'à Rome, et entouré du sacré collège. Cette résolution l'étonne; « mais bientôt la surprise fait place à la colère, puis à la fureur; il éclate « en menaces, il outrage le pontife; il s'oublie jusqu'à lever la main sur « sa personne sacrée, jusqu'à le saisir par les cheveux. Peu après, il a « honte de son emportement, il revient à des procédés plus doux; il « flatte, il caresse, il promet; enfin, moitié ruse, moitié violence, il « amène son captif à signer un projet qui devait, moyennant certaines

1. J'en ai sous les yeux deux exemplaires, l'un de 1824, l'autre de 1828; la pagination est absolument la même, et tous deux portent le titre de 8e édition.

« conditions, servir de base à un nouveau concordat. Dès que l'impos-
« teur a cette pièce entre les mains, il la tronque, il la publie, contre la
« foi donnée, il la présente à la France comme un concordat absolu, il
« l'érige en loi de l'état. Le pape se hâta de protester contre la perfidie ;
« Napoléon en avait assez obtenu pour tromper ceux qui voulaient être
« trompés (1813).

« Il s'applaudissait de son triomphe, et il était sur le bord de l'abîme.
« L'Europe entière se ligue contre lui ; tous ses alliés l'abandonnent à la
« fois ; il est chassé de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Suisse ; ses en-
« nemis le suivent, et sur ses pas pénètrent dans l'intérieur de la France.
« Il pourrait encore les désarmer ; on lui offre la paix, il la refuse : livré
« à un esprit d'erreur et de vertige, il a tout perdu, jusqu'à ses talents
« militaires. Semblable à une bête féroce entourée de chasseurs, il se dé-
« bat quelque temps avec plus de fureur que d'intelligence. Enfin la
« main de Dieu l'a frappé, il succombe : il se voit captif dans Fontaine-
« bleau, dans ce même palais où il a enchaîné son bienfaiteur et son
« père ; il arrose des pleurs du désespoir ces mêmes lieux où il a fait cou-
« ler celles (*sic*) du vicaire de J.-C. Relégué dans une île écartée, il survit
« à sa puissance, pour voir l'univers s'applaudir de sa chute, et se félici-
« ter d'avoir enfin échappé à l'ennemi de Dieu et des hommes » (1814), etc.

Il est évident que les deux ouvrages, l'*Histoire ecclésiastique* et l'*Histoire de France,* composés sur le même plan, faisant partie de la même collection et publiés à la même époque, racontent les événements d'une manière uniforme, et par suite que la première édition de l'*Histoire de France* parlait de Napoléon comme empereur des Français. La question est donc jugée ; mais il n'en est pas moins vrai que le P. Loriquet a mérité le ridicule dont il est couvert par le cynisme avec lequel il a travesti l'histoire [1].

A. Gazier.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — L'auteur du dictionnaire moyen-bas-allemand, M. A. Lübben, a fait paraître une grammaire du moyen-bas-allemand (*Mittelniederdeutsche Grammatik.* Leipzig, Weigel. In-8°, VIII et 221 p. 6 mark); cette grammaire est accompagnée d'une chrestomathie (pp. 135-200) soigneusement faite et dont plusieurs morceaux sont tirés des manuscrits, ainsi que d'un petit glossaire (pp. 203-221).

— La librairie Kühl, de Berlin, publie une réimpression, soignée par M. Max von Waldberg, du roman de Lenz, *der Waldbruder.*

1, On peut voir des extraits fidèles de l'*Histoire de France* du P. Loriquet dans le Dictionnaire universel du XIXe siècle de Pierre Larousse, tome VIII, p. 744.

— Le IIIe fascicule du recueil trimestriel, l'*Archiv für Litteraturgeschichte*, qui paraît à la librairie Teubner, de Leipzig, sous la direction du bibliothécaire de Dresde, M. Fr. Schnorr von Carolsfeld, renferme quelques articles intéressants et curieux. M. Erich Schmidt contribue à ce fascicule par quelques glanures (*Lesefrüchte*) où l'on remarquera les notes sur « les paysages alpestres dans la littérature allemande »; il cite, parmi les poètes latins du XVIe siècle qui ont parlé des Alpes, non sans un certain sentiment de la nature, G. Sabinus, le gendre de Mélanchton (IIe livre des Elégies, *Poemata*. Leipzig, 1581, p. 57), P. Lotichius qui célèbre, avant Haller, la simplicité des mœurs suisses, Hans Sachs, Rompler de Lœwenhalt, Jacob Balde. — M. Wilhelm Schulze analyse une comédie scolaire, en latin, de l'année 1485; elle a pour auteur un nommé Jean Kerckmeister et pour titre *Codrus;* le héros de la pièce, Codrus, est un partisan de la routine et de la vieille grammaire « mécanique »; quitté par ses élèves, qui adoptent avec enthousiasme les nouvelles doctrines de l'humanisme, Codrus se rend à Cologne pour y conquérir un grade académique; il tombe entre les mains des étudiants qui le bernent, et lui décernent un grade illusoire. — M. Goedeke consacre trois pages au *Tratzfatzbrief* de Fischart. — M. Benno Meklenburg donne des renseignements détaillés sur une édition de 1657, du *Freund in der Noth*, de Balthazar Schupp, que M. W. Braune n'a pas connue.— M. Theod. Distel communique une lettre inédite de Leibnitz, écrite de Leipzig le 26 mars 1666 au recteur de Zwickau, Daum (en latin). — L'art. suivant, de M. Philippe Kohlmann, est peut-être le plus important du fascicule. Parmi les jugements fort singuliers que Frédéric II a portés dans son célèbre factum *De la littéture allemande,* se trouve l'éloge suivant d'un poète que le roi ne nomme pas : « J'ajouterai à ces messieurs, que je viens de nommer, un anonyme, dont j'ai vu les vers non rimés; leur cadence et leur harmonie résultait d'un mélange de dactyles et de spondées; ils étaient remplis de sens, et mon oreille a été flattée agréablement par des sons sonores, dont je n'aurais pas cru notre langue susceptible. J'ose présumer que ce genre de versification est peut-être celui qui est le plus convenable à notre idiome, et qu'il est de plus préférable à la rime; il est vraisemblable qu'on ferait des progrès, si on se donnait la peine de le perfectionner ». On a toujours cru jusqu'ici, sur la foi de Knebel, que cet anonyme était J. Nic. Gœtz (1721-1781), l'ami d'Uz et de Gleim et que le poème auquel Frédéric II faisait allusion est l'élégie de Gœtz intitulée *Die Mædcheninsel.* M. Kohlmann émet une autre hypothèse qui nous semble plus probante; la pièce de vers louée par le roi de Prusse serait un poème composé en 1751 par Christophe Frédéric de Derschau, président du gouvernement de la Frise orientale, en l'honneur de la Compagnie des Indes nouvellement érigée à Emden (*Auf die zu Emden in Jahre 1751 errichtete Ostindische Handlungs-Compagnie).* M. Kohlmann publie intégralement le texte de ce poème, qu'on trouve dans le recueil des poésies de Derschau, paru, sans nom d'auteur, à Aurich en 1772 sous le titre « *Andenken für meine Freunde* ». Le poème comprend 31 strophes, chaque strophe étant formée de trois hexamètres (avec la « Vorschlagssylbe » introduite par Kleist) et d'un dimètre catalectique; le vers, malgré quelque raideur, ne manque pas de souplesse et d'harmonie; le sujet et la façon dont il est traité, durent faire sur le roi une certaine impression. Frédéric II s'intéressait vivement à sa province de Frise acquise en 1744; il y vint deux fois, en 1751 et en 1755, et ce fut en 1752, lorsque le premier navire de la Compagnie, le *Kœnig von Preussen*, partit d'Emden pour la Chine, que Derschau composa son poème. M. Kohlmann fait remarquer que dans un journal de la Frise, les *Mannigfaltigkeiten* (nº 49, p. 391), Coner, d'Aurich, inséra en 1785 une note où il disait que les mots de Frédéric s'appliquaient à un poème de 1751 en l'honneur de la Compagnie commerciale d'Em-

den. — Viennent ensuite des art. de M. Em. Grosse sur la critique du texte d'*Emilia Galotti*, de M. L. Hirzel sur un écrit oublié de Wieland (*Plan einer Privatschule*), de M. R. Kœhler sur une lettre inédite de Gœthe au poète italien Poerio et sur les notes de Poerio relatives à ses relations personnelles avec Gœthe; de M. P. Hohlfeld sur les *Mères* dans la seconde partie de Faust (Gœthe aurait suivi sur ce point l'auteur d'une « *mathematische Philosophie* » parue en 1811, J. J. Wagner); de M. Bernh. Seuffert sur l'*Historischer Kalender* de Gœschen.

— Le huitième volume des « Campagnes du prince Eugène » (*Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen*) vient de paraître. On sait qu'en 1871 le ministère de la guerre, en Autriche, résolut d'entreprendre une grande publication qui serait consacrée aux guerres de l'Autriche; le récit devait avoir pour base les documents des archives, et commencer à l'époque où le prince Eugène commandait en chef l'armée autrichienne. On divisa les campagnes dirigées par Eugène en deux séries; la première série comprenait les années 1697 et 1698 de la guerre contre les Turcs ainsi que les années 1701-1707 de la guerre de la succession d'Espagne; la seconde série embrassait les années subséquentes de la guerre de la succession d'Espagne, la guerre contre les Turcs de 1716 à 1718 et la guerre de la succession de Pologne (1734-1735). La section de l'histoire militaire (*Abteilung für Kriegsgeschichte*) des archives de la guerre se mit à l'œuvre et publia successivement huit volumes. Le premier, paru en 1876 (Vienne, librairie de l'état-major ou Gerold; in-8°, xvi et 744 p. 30 mark) sert d'introduction aux volumes suivants; il décrit la situation générale de l'Europe dans la seconde moitié du xviie siècle, expose les ressources de l'empereur, marque le caractère de Léopold Ier et du prince Eugène; on y trouve aussi un tableau géographique et statistique des états de l'Europe, une description détaillée des différents théâtres de la guerre, un aperçu général des forces et des moyens d'action de chacune des puissances qui prirent part à la lutte; on y voit quels étaient les principes de la tactique en usage, le système des fortifications, les monnaies, le prix de tous les objets servant à la guerre. Les divers chapitres de ce premier volume ont évidemment plusieurs auteurs, qui ne se nomment pas; les volumes suivants ont chacun leur propre auteur. — Le deuxième volume, paru en 1876 comme le premier (ix, 515 et 105 pp. 7 cartes et planches, 20 mark) est dû à M. le major von Angeli, et renferme les campagnes contre les Turcs en 1697 et en 1698 ainsi que la paix de Carlowitz (1699). — Le troisième volume, paru, comme le premier et le second, en 1876 (vii, 531 et 108 p., 6 cartes et planches, 20 mark), ainsi que le quatrième, paru en 1877 (x, 740 et 302 p., 10 cartes et planches, 30 mark) ont pour auteur le capitaine Wetzer et racontent, le troisième volume, l'année 1701 de la guerre de la succession d'Espagne, le quatrième, l'année 1702. — Le cinquième volume (1878, xxvii, 727 et 172 p., 6 cartes et planches, 30 mark) a été composé par M. le lieutenant en premier Danzer et concerne l'année 1703 de la même guerre; — l'année 1704 est traitée dans le sixième volume (1879, xxiii, 908 et 300 p., 8 cartes et planches, 30 mark) par M. le capitaine Ratzenhofer; — et l'année 1705, dans le septième volume (1881, xxx, 555 et 542 p. 6 cartes et planches, 30 mark), par M. le lieutenant-colonel de Rechkron; — enfin, le huitième volume qui vient d'être publié, raconte les événements militaires de l'année 1706 (xiv, 526 et 342 p., 7 cartes et planches, 30 mark); il a été commencé par le lieutenant-colonel Mayerhofer von Grünbühl et, après la mort de ce dernier, continué et terminé par le lieutenant-colonel Komers von Lindenbach. Il ne reste plus qu'à faire l'histoire de l'année 1707, pour achever la première série de la publication. Chaque volume forme un tout, et a été conçu à peu près sur le même plan; chacun commence par un exposé de la situation politique et militaire et des armements des

deux partis ; chacun raconte la guerre, non par ordre chronologique, mais selon les divers théâtres de la lutte ; au bas des pages se trouvent de courtes notices sur les personnages les plus remarquables qui figurent dans le récit ; à la fin du volume sont relégués les documents. Le critique de la *Deutsche Litteraturzeitung* qui doit être un homme du métier et qui, sous la signature L. F., fournit à la rubrique « *Kriegswissenschaft* » de la revue berlinoise d'excellents articles, fait un très grand éloge des volumes parus jusqu'ici des *Campagnes du prince Eugène*. Il signale toutefois quelques défauts; le point de vue autrichien domine trop dans la publication; il semblerait que l'intérêt personnel de la maison de Habsbourg n'ait jamais été un des mobiles de la politique autrichienne; la caractéristique de Léopold Ier aura surpris bien des Autrichiens ; la bataille de Luzzara est tout bonnement une « défaite » des Français, etc. En outre, la publication a trop la forme d'un monument élevé en l'honneur du prince Eugène; le style est trop souvent celui d'un panégyrique, et non d'une œuvre d'histoire; il n'eût pas fallu se laisser dominer à ce point par l' « éminente personnalité d'Eugène ». Mais le critique reconnaît que la publication considérable, entreprise par le ministère de la guerre d'Autriche, a une grande valeur ; l'honneur de l'avoir conçue et lancée revient surtout à l'ancien ministre M. de Kuhn, et les officiers qui ont collaboré à ce grand ouvrage, méritent la reconnaissance, non seulement des « cercles militaires », mais aussi des amis de l'histoire.

— L'Université de Gœttingue a mis au concours pour l'année 1883 les questions suivantes : 1° Faculté de théologie : *Exponatur celeberrima Lutheri sententia, « ubi remissio peccatorum est, ibi est vita et salus », ita ut, quæ ad illam illustrandam libri symbolici conferunt, comparentur;* 2° faculté de droit : *Sinn und Umfang der Gleichstellung von lata culpa und dolus im rœmischen Recht ;* 3° faculté de philophie : *Es soll durch eine sorgfæltige Vergleichung der Sprache des Mâlavikâgnimitra und der übrigen dem Kâlidâsâ zugeschriebener Werke gezeigt werden, ob oder in wie weit Zweifel an der Autorschaft des erstgenannten Werkes begründet sind.* Les mémoires doivent être écrits dans la même langue que le texte du sujet proposé.

ANGLETERRE. — Un nouvel ouvrage de M. Monier Williams paraîtra prochainement sous le titre : *Religious thoughts in India.* Cet ouvrage sera publié par l'éditeur Murray, en même temps qu'un volume de sir C. Alfred Lyall, intitulé *Asiatic Studies, religious and social.*

— On annonce la prochaine publication d'une troisième édition de l'*Introduction to the New Testament*, de M. Scrivener.

— M. Furnivall a mis sous presse, pour l' « Early English Text Society », la première partie des *Earliest english wills in the royal court of probate*, de 1387.

— La première partie d'une histoire du Norfolk *(History of Norfolk)* par M. R.-H. Mason doit être bientôt publiée; elle renferme l'histoire du comté jusqu'à la fin du XVIe siècle.

— Parmi d'autres ouvrages nouveaux qui paraîtront prochainement, nous pouvons citer encore la *Short history of french literature* de M. Saintsbury ; la Vie de lord Lawrence, de M. Bosworth Smith ; *Sir William Hamilton* (série des « philosophes classiques ») par M. J. Weitch; l'édition des œuvres de Lindesay commencée par M. Herrtage et qui sera achevée par le bibliothécaire de l'Université d'Edimbourg, M. J. Small ; la traduction des *Lois de Manou*, par M. George Bühler (pour la collection des « Sacred books of the east »); une *Grammaire anglaise*, de M. Wrightson, de Cambridge.

— D'intéressantes communications seront faites dans le mois de décembre à la Société philologique de Londres. Le prince Louis-Lucien Bonaparte lira deux mé-

moires : *On initial mutations in the celtic, basque, sardinian and italian dialects* et *on the successors of the latin* J ; M. Henry Sweet lira également deux mémoires : *On the history of english sounds* et *on intonation in spoken english;* M. Thomas Powell examinera les étymologies celtiques données par M. Skeat dans son Dictionnaire. On cite encore d'autres mémoires : de M. A. J. Ellis, *The Dialects of the north of England and the Lowlands of Scotland;* de M. William Jones, *On english words in the Anglesea Dialect;* de M. Lach Szyrma, *On the laws affecting the decay and death of languages, as illustrated by the old cornish;* de M. Postgate, quelques étymologies grecques et latines, etc.

— Nous avons annoncé la souscription publique en faveur des fouilles d'Ephèse. Le meeting qui a provoqué cette souscription a été tenu à Londres, le 24 juillet, sous la présidence du lord-maire ; M. Wood qui a dirigé les fouilles d'Ephèse pendant longtemps, pour le compte du gouvernement anglais, assistait à la réunion, et a prononcé un discours. Il a raconté les recherches auxquelles il s'était livré à Ephèse et qui avaient abouti, après six ans d'efforts, à la découverte de l'emplacement du temple de Diane. M. Wood croit qu'il est possible de retrouver d'autres restes de la frise sculptée et des colonnes dont on voit au British-Museum de si magnifiques spécimens. Il a terminé son discours en se mettant entièrement à la disposition du comité pour la continuation des travaux. M. Newton, un des conservateurs du British-Museum, a pris la parole après M. Wood pour appuyer le projet de souscription ; il a rappelé les dépenses faites par l'Allemagne pour les fouilles d'Olympie ; sur sa motion, l'assemblée a déclaré la souscription ouverte : M. Wood ne demande, pour terminer les travaux et assurer à l'Angleterre la possession des trésors enfouis à Ephèse, que 125,000 francs.

BELGIQUE. — M. Thonissen, professeur à l'Université de Louvain et membre de la chambre des représentants, a mis sous presse une édition revue et augmentée de son travail sur *le droit pénal de la loi salique.* Nous avons déjà reçu un exemplaire de la première édition ; nous attendrons la publication de la deuxième édition, dont un exemplaire doit nous être adressé, pour rendre compte de ce livre important.

— Parmi les plus récentes publications belges, nous signalerons l'étude de M. Eug. Hubert sur *la condition des protestants en Belgique depuis Charles-Quint jusqu'à Joseph II et l'édit de tolérance de 1781*, et deux travaux extraits des mémoires et des bulletins de l'Académie royale de Belgique, l'un, de M. Paul Henrard, *Jules-César et les Eburons;* l'autre, de M. Alphonse Wauters, le premier fascicule des *Recherches sur l'histoire de l'Ecole flamande de peinture dans la seconde moitié du* xv*e siècle.*

ESPAGNE. — On annonce de Compostelle à l'*Academy* que Don Jose Flores Laguna est parvenu à déchiffrer et à arranger la musique de l'Hymne des pèlerins flamands à Santiago, datant du xii*e siècle ; cette hymne sera chantée pour la première fois après plusieurs siècles, à la prochaine visite des pèlerins français.

ETATS-UNIS. — Les éditeurs de Boston, Honghton, Mifflin et Co., publieront en automne un certain nombre d'ouvrages intéressants, parmi lesquels nous relevons : une nouvelle édition des œuvres de M. Oliver Wendell Holmes (en six ou huit volumes), revue par l'auteur; une nouvelle édition des *Œuvres d'Hawthorne*, en douze volumes, avec des introductions bibliographiques de M. Lathrop ; un recueil de M. Henry Watterston, intitulé *Wit and humour of the South, from the various humourists of the last half century ;* une *Vie de Fenimore Cooper,* par M. Lounsbury (fait partie de la collection des « American men of letters »; des vies de *André Jackson*, par M. G. Sunmer, de *Randolph de Roanoke,* par M. Henry Adams, de *Thomas Jefferson,* par M. Norse (font partie de la collection des « American sta-

tesmen ») ; une édition variorum des *English and scotch ballads*, en huit parties, par M. Child, d'Harvard College, etc.

— Un ouvrage, en deux volumes, de M. W. R. Plum, sur *La télégraphie militaire pendant la guerre civile des Etats-Unis* doit paraître à Chicago, chez MM. Jansen, Macclurg et Co.

— Les éditeurs Harpers, de New-York, ont publié un volume renfermant sur un côté de la page le texte anglais adopté par les réviseurs du *Nouveau-Testament* et sur l'autre côté, le texte grec établi par MM. Westcott et Hort ; M. Ph. Schaff a mis une introduction en tête du volume.

— Dans la *Princeton Review* recueil américain dont nous avons donné autrefois le sommaire, M. Mac Cosh parle de l'*Ecole de philosophie de Concord*, qui semble destinée à exercer une grande influence philosophique aux Etats-Unis. Concord est, comme on sait, un village de trois mille habitants, et une annexe de la « moderne Athènes », Boston. Le nom de ce village est associé à de grands noms, à ceux de Hawthorne, Margaret Fuller, Ripley, Alcott, Emerson. Le directeur de la revue, *The journal of speculative philosophy*, M. W. T. Harris, a récemment quitté Saint-Louis pour Concord et deviendra, à ce que croit M. Mac Cosh, le leader de la nouvelle école. Cette école est platonicienne ; parmi ses membres, les uns adoptent le christianisme, comme l'ont fait au IIe siècle quelques platoniciens, par tendance philosophique ; les autres, au contraire, le combattent, comme faisaient les néo-platoniciens d'Alexandrie ; d'autres l'accommodent à leurs goûts et en font une religion universelle qui peut contenir toutes les autres par une interprétation suffisante ; d'autres, comme les néo-platoniciens, croient aux influences surnaturelles et au spiritisme. — Nous avons autrefois annoncé le premier numéro d'une revue, *The Platonist*, qui paraissait à Saint-Louis ; dans l'article de la « Princeton Review », M. Mac Cosh observe que le *Platonist* penche bien plus vers le néo-platonisme que vers la doctrine de Platon ; les plus récents numéros renfermaient des traductions de Proclus, de Jamblique et de Porphyre. — La *Revue philosophique* de M. Ribot doit, au reste, publier dans un de ses prochains numéros un art. d'un de ses collaborateurs qui a visité l'Ecole de Concord.

ITALIE. — Le *folk-lore* est plus que jamais en honneur, en Italie ; après les ouvrages que nous ont déjà donnés MM. Comparetti et Pitrè, ainsi que M. Gennaro Finamore qui a publié récemment le premier volume d'une collection de traditions populaires abruzzes, voici qu'on lui consacre une revue spéciale. Cette revue est l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, dirigée par MM. G. Pitrè et Salomone Marino ; elle paraît tous les trimestres à Palerme chez l'éditeur L. Pedone-Lauriel (14 fr. par an pour tous les pays de l'Union postale). » Les récents progrès de la mythologie comparée — lisons-nous dans l'avis aux lecteurs du premier fascicule — et de la démo-psychologie (*Demo-psicologia*), et l'intérêt croissant pour les traditions populaires font désormais sentir le besoin d'une revue dans laquelle les érudits des diverses nations trouvent un moyen de communiquer ensemble et de faire connaître leurs études et leurs recherches. L'*Archivio* se propose de mettre en évidence les formes différentes de la littérature orale et les multiples manifestations de la vie physique et morale des peuples en général et du peuple italien en particulier ; outre les articles originaux sur un sujet quelconque de la science que les Anglais nomment *folk-lore*, l'*Archivio* accueillera des nouvelles, des légendes, des chants, des devinettes, des proverbes, etc. « Le premier fascicule s'ouvre par une lettre de M. Max Müller à M. Pitrè où le savant orientaliste et mythologue expose les difficultés de l'entreprise tentée par les deux directeurs ; viennent ensuite des art. de M. Salom. Marino, *Coutumes des paysans siciliens* ; de M. Pitrè, *Nouvelles*

populaires toscanes et les Ciarauli, croyances populaires siciliennes; de M. Reinhold Koehler, *Pourquoi les hommes ne savent plus quand ils doivent mourir;* de M. Z. Consiglieri Pedroso, *Un conte populaire de l'Inde portugaise;* de M. Finamore, *Histoires populaires abruzzes en vers;* de M. Th. de Puymaigre, (en français), *Veillées de villages, les Dayemans* (c'étaient, dans l'ancien département de la Moselle, des espèces de colloques, plus ou moins rimés ou assonancés, qui se produisaient au retour des *couairails* ou veillées d'hiver; on *dayait* surtout dans la soirée du samedi); de M. Ant. Gianandrea, *Proverbes des Marches;* de Mme Carolina Coronedi-Berti, *Proverbes bolonais,* relatifs à l'agriculture et à la météorologie; de M. Joachin Costa, un art. en espagnol, intitulé » *Influencia del arbolado en la sabiduria popular* »; de M. Gius. Ferraro, la première partie d'un art. qui a pour titre « *cinquanta giuochi fanciulleschi monferrini* »; — le second fascicule de l' « Archivio » contient des articles tout aussi intéressants : de M. Salom. Marino, la suite de ses esquisses sur la vie privée des « contadini » siciliens; de M. Pitrè, la suite de ses contes ou nouvelles populaires de Toscane, et un art. curieux sur les cris des marchands ambulants (*le voci dei venditori ambulanti*); de M. Finamore, la continuation de ses petits poèmes populaires des Abruzzes; de MM. P. Giorgi et Salom. Marino, des chants enfantins et noëls de la Sicile (*antica ninna-nanna siciliana del Santo Natale*); de M. Mango, des « poésies populaires enfantines de la Calabre »; de M. G. Ferraro, la suite de ses « *Cinquante jeux enfantins du Montferrat* »; de M. R. Castelli, *Un mythe moderne* (légende du bandit Catinella de Mazzara, surnommé Salta-le-viti); de M. H. Ch. Coote, l'origine de Cendrillon (*Cenerentola*); de M. F. Liebrecht, *Le conte de Satni-Khâmoïs;* de M. J. Leite de Vasconcellos, *Coutumes et croyances du Portugal;* de M. Rodriguez Marin, un jeu enfantin, nommé *juego de las chinas.* — Chacun de ces deux fascicules, — et il en sera ainsi des suivants — renferme des Miscellanées où les folkloristes trouveront plus d'un détail intéressant : dans le Ier fasc. « Remèdes et formules contre la jettatura (Sal. Marino); « Hérode et Hérodiade dans la tradition populaire catalane » (Pelay Briz), et dans le IIe fasc. « Les *Zingari* en Sicile » (Sal. Marino), « *Flamencos e Gachos* » (Merucci), la légende de Caïn en Sicile » (Guastalla), etc. etc. Une revue bibliographique, très étendue, examine les plus récents ouvrages relatifs aux choses de « démopsychologie » ou — s'il était possible de neutraliser ce mot — de démologie; on y trouvera, pour ne parler que des ouvrages français, le compte-rendu des livres suivants : Sébillot, *La littérature orale de la Haute-Bretagne;* Rolland, *La faune populaire de la France;* Th. de Puymaigre, *Romanceiro, choix de vieux chants portugais et chants populaires recueillis dans le pays messin;* Luzel, *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne;* Maspero, *Les contes populaires de l'Egypte ancienne.* Chaque fascicule de l' « Archivio » se termine par un bulletin bibliographique, par la nomenclature des publications récentes et le sommaire des articles de revues relatifs au folk-lore, par une chronique ou suite de petites nouvelles (*notizie varie*). — On juge, par le résumé que nous venons de faire, de l'intérêt et de l'abondance des renseignements que renferme l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari;* c'est une des revues spéciales les mieux composées et les mieux meublées d'articles, que nous connaissions; nous lui souhaitons grand succès et longue vie, et n'hésitons pas à croire qu'elle trouvera la « lieta et onesta accoglienza » la « buona riuscita » que lui mérite le zèle ardent et désintéressé de ses directeurs et de ses rédacteurs, qui comptent, comme dit M. Max Müller, parmi « i migliori cultori del folk-lore »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 18 Septembre — 1882

Sommaire : 187. O. Loth, Sur la vie et les œuvres d'Abdallah Ibn-ul-Mutazz. — 188. Hultsch, L'Heraion de Samos et l'Artémision d'Ephèse. — 189. Wieland, Hermann, p. p. Muncker. — 190. Juste, L'élection de Léopold Ier, d'après des documents inédits. — 191. Champion, Philosophie de l'histoire de France. — Variétés : L'Itinéraire de Theodosius. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

187. — **Ueber Leben und Werke des 'Abdallah Ibn ul Mu'tazz** von Otto Loth. Stud. Lingg. Orientt. Leipzig, 1882. Hinrichs'sche Bucchandlung, pp. vi, 75.

Il y a un an que M. Loth est mort dans toute la vigueur de sa maturité, en laissant quantité de notes et de matériaux qui, produits au jour, auraient fait honneur à leur auteur et rendu de grands services à la science. Il est pénible de songer à la masse de labeur humain, qui se perd ainsi pour la société, lorsqu'un travailleur intelligent descend subitement au tombeau sans avoir eu le temps de partager avec le public le fruit de ses études. En vain l'on cherche, au moyen des feuilles éparses, tracées par sa main, de renouer le fil de ses idées, de suivre le dédale de ses pensées : la mort a brisé le lien qui les rattachait ensemble. Cela est d'autant plus regrettable, que chaque savant travaille à sa manière et apprend à sa façon; le cachet qu'il imprime à ses études est un chiffre dont lui seul a le secret. Et si l'on se prend à réfléchir au nombre de ceux qui ont amassé des trésors de science et ne laisseront à la postérité que quelques bribes de leur solide savoir, on ne peut se défendre d'un sentiment de profonde tristesse. Nous en avons un exemple sous les yeux : c'est Loth. Nous en connaissons d'autres qui se sont illustrés par plusieurs travaux, mais dont les cartons — et plus encore la mémoire — sont pleins de renseignements aussi exacts qu'utiles, de recherches patientes et laborieuses, de rapprochements lumineux, d'investigations fécondes. Quand leur heure sera venue, la poésie orientale aura à déplorer la perte irréparable de ses meilleurs interprètes : j'ai nommé le Dr Ahlwardt, professeur à Greifswald, et M. Sanior Sachs. Et personne ne saura recueillir leur héritage, personne ne sera à même de coordonner les résultats acquis au cours d'une longue vie bien employée..... A mesure qu'on avance dans le chemin de la science, on découvre des horizons nouveaux, on se laisse entraîner par le charme de trouvailles inattendues et l'on arrive au bout de la carrière, riche d'expérience, content de la route parcourue, plein d'espoir dans l'avenir, puis vient un jour où le sang se glace dans les veines, et tout est perdu sans retour. Il en est

de même de M. O. L., dont la Société orientale d'Allemagne entreprend à présent de rédiger les œuvres (avant-propos).

Elle a commencé par éditer sa première thèse, qu'il composa sous les yeux du professeur Fleischer à l'âge de vingt-deux ans, et à laquelle il mit sans cesse la main jusqu'à ce que la mort vînt le surprendre au milieu de ses travaux. Les lecteurs de la *Revue critique* (n° du 7 juil. 82) savent déjà que le vénérable M. Fleischer a donné sa haute approbation à l'étude sur 'Abdallah Ibn ul-Mu'tazz. En effet, la vie de ce prince élégant ne laisse pas d'être un sujet intéressant pour un tableau de genre; et L. dépeint avec assez de verve la cour des Abbâsides, où la barbarie de l'Asie Centrale étendait ses ravages comme une lèpre hideuse sur la civilisation brillante des Arabes; où, d'une part, le despotisme des nations caduques avait subjugué les fils libres du désert; où, de l'autre, la mollesse d'une vie facile s'alliait à la rude violence des hommes élevés dans les camps; où l'élévation de l'esprit marchait de pair avec la bassesse du caractère. Au milieu des crimes et des débauches, du cliquetis des armes et du bruit des orgies, nous voyons se dresser la figure pure et délicate d''Abdallah Ibn ul-Mu'tazz, qui paya de sa vie le privilège de la clémence. De la société galante, dans laquelle il passa ses meilleurs jours, nous passons dans son intimité, et nous voyons le fils des Khalifes polir des vers gracieux, conter fleurettes et anecdotes, enseigner l'art de bien parler aux gens de bon goût. Il se dégage de l'esquisse de L. un parfum de poésie et de sereine philosophie qui enivre le lecteur, et, lorsqu'il arrive au bout de l'opuscule, il est tenté de dire : « Déjà fini? » Toutefois, on nous permettra de regretter de ne pas trouver dans la thèse juvénile de L. l'exactitude magistrale, l'érudition merveilleuse qui frappent dans les ouvrages de M. Ahlwardt. Loin de nous l'idée de nous attaquer à un mort; nous croyons pourtant qu'il serait bon de relever quelques points de détail, laissés dans l'ombre par l'auteur; si nous nous égarons dans cette voie, nous serons reconnaissant à celui qui voudra bien redresser nos erreurs.

L. n'a pas profité des renseignements fournis par Maçoudi sur 'Abdallah Ibn ul-Mu'tazz; il y aurait rencontré des choses intéressantes. Ainsi, Maçoudi raconte au t. VIII de ses *Prairies d'or*, p. 41, qu'Ibn ul-Mu'tazz, exilé à la Mecque par le khalife Mouhtadi, ne rentra à Samarra qu'en 256, après l'avènement de Moutamid. Ceci eût renforcé les sombres couleurs du tableau, tracé par L. à la p. 4 de son étude.

Les éditeurs auraient pu supprimer ses conjectures touchant le Kitab uz-Zahrah (p. 41). En effet, il suffit d'ouvrir le t. VIII des *Prairies d'or*, à la p. 250 et à la p. 254, pour se convaincre que ce livre n'a pas été composé par Ibn ul-Mu'tazz, mais qu'il appartient en réalité au jurisconsulte Abu Bekr Mohammed el-Isbahani. Hammer n'a pas remarqué que Maçoudi avait déjà terminé sa notice sur Ibn ul-Mu'tazz et passé à l'examen des vers d'un autre poète.

Je ne sais ce qui offusque L. dans la date de l'assassinat du vizir el-

'Abbas, telle qu'elle est donnée par Tabari (v. p. 29). Maçoudi (*Pr. d'or*, t. VIII, p. 249) n'en connaît pas d'autre, et cependant il s'est donné beaucoup de peine pour établir une chronologie exacte (*ib.*, t. IV, p. 105; t. IX, pp. 39 et 49); il n'est pas probable qu'il se soit trompé sur la date d'un événement qui s'est passé de son temps. D'ailleurs, je ne vois pas de contradiction entre les données de Tabari et de Maçoudi d'un côté, et celles d'Ibn ul-Athir de l'autre. Ibn ul-Athir place le meurtre le 20 rebi I, qui, en l'an de l'hégire 296, tomba un samedi. Tabari et Maçoudi disent qu'el-'Abbas fut tué le samedi, alors qu'il restait onze nuits du mois de rebi I. En ne perdant pas de vue que la nuit précède le jour, et en nous remettant en mémoire que le mois de rebi I est plein, nous défalquerons onze jours et nous trouverons qu'au vendredi soir, à l'entrée du samedi 20, il restait onze nuits jusqu'à la fin du mois; c'est ainsi qu'il faut supputer ces nombres, comme il est facile de s'en convaincre d'après les dates données par Ibn Djaubaïr et par Maçoudi.

Je note, en passant, que Maçoudi ne place pas l'usurpation d'Ibn ul-Mu'tazz immédiatement après l'assassinat d'el-'Abbas[1]; il la recule même de vingt années entières, comme on peut le voir au t. IX de ses *Pr. d'or*, p. 47. De ce dernier passage il est loisible d'inférer que les doutes soulevés par L. au sujet de la durée du khalifat éphémère de notre poète, ne reposent sur aucun fondement, car Maçoudi lui assigne deux jours de règne jusqu'à sa déchéance; or, le jour où a été promulguée sa déchéance ne saurait entrer en ligne de compte, à moins de supputer les heures de son règne. Mais je ne me charge pas d'accorder Ibn ul-Athir avec Tabari.

J'ai vu plusieurs fois au Caucase des hommes danser le dastabend ('Abd. Ibn ul-Mu'tazz, p. 70) sur les terrasses des maisons. On se prend par la main, on fait un cercle, un des danseurs entonne une chanson turque ou persane, qu'on répète en chœur en se balançant du haut du corps et en frappant la terre en cadence; la mesure comporte trois temps, comme notre polka; les danseurs font deux pas en avant, puis un en arrière, et tournent de cette façon, accélérant leur marche et précipitant leur chant, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une espèce d'extase; leur visage grave s'épanouit, leurs yeux brillent, leurs jambes vacillent, leur voix s'éraille, et, exténués, à bout d'haleine, ils rompent à regret le cercle qui les retient dans son sein comme s'il avait été tracé par un magicien.

Il me semble inutile de corriger (p. 10) *awwalu-n-nâsi* en *awwalu insânin*, quand nous voyons Moténabbi se permettre une licence dans le genre de *kadza-n-nâsi* et Abou'lala ne pas craindre de dire *hadza-l-wara* (Chresth. ar. de Sacy, t. III, pp. 44 et 91). De même, il n'est pas

1. M. B. de Meynard a eu tort de faire peser l'assassinat du vizir sur la conscience de Muktadir (*Pr. d'or*, t. VIII, p. 272); il faut lire Qutila au passif, ce que j'infère des paroles de Maçoudi plus haut (pp. 248-249), des versions citées par Loth dans sa brochure (p. 29) et du récit d'Ibn Etthiqthaqa (v. El-Fachri, éd. Ahlwardt, p. 311), qui emploie exactement la même tournure sans toutefois se ranger à l'opinion de Maçoudi concernant l'avènement au trône d'Ibn ul-Mu'tazz.

avéré qu'il faille (p. 18) écrire *ala tara* par élif, lam, élif en substituant cet élif final au ya du ms. ; la correction pédante des grammairiens l'exige, mais les anciens mss. hébraeo-arabes les plus corrects ont souvent le ya au lieu de l'élif, ce qui montre que, dès avant le XIIIe siècle, la prononciation permettait une transmutation pareille. A mon sens, il est fort intéressant de relever ces inexactitudes orthographiques, qui peuvent jeter une grande lumière sur l'histoire des transformations successives, par lesquelles a passé la langue arabe.

Une inadvertance du correcteur a laissé, à la p. 58, tomber le teshdid du mot *'add,* mordre (l. 7). Plus haut (5e l.) le mot *tashawwafat* n'a pas le sens que lui prête Loth : « ängstlich emporschaute »; la liqueur généreuse monte dans le bocal et paraît aux yeux des convives, comme une femme, qui se montre dans ses plus beaux atours. L'expression (6e l.) *watadayyaqat katadayyuqi-l-'adzrâi* n'a pas non plus, je crois, été rendue avec une exactitude satisfaisante par l'expression « und Herzbeklemmung empfand wie die Braut »: si je ne me trompe, le poète a voulu dire que le vin, versé par l'échanson, frappe les parois du verre et semble y chercher un refuge, comme une chaste jeune fille se soustrait aux embrassements et se serre contre le mur dans sa timidité virginale. Loth aurait aussi mieux fait de ne pas rendre *luluin ratbin* (p. 56) par « von frischen Perlen » ; ce n'est pas de la fraîcheur des perles qu'il s'agit, c'est de leur éclat ; ne disons-nous pas une pierre de la plus belle eau ? Ibn ul-Mu'tazz a en vue des perles de choix.

Il ne nous reste qu'à faire remarquer que la note (p. 55) sur *dabbaqa* (dont le sens a été depuis recueilli par Lane dans son Dictionnaire) témoigne une fois de plus de l'injuste oubli, auquel le dictionnaire de Biberstein-Kazimirski est condamné par les savants étrangers à la France : dépouillé de tout appareil scientifique et privé, par là, d'un caractère de certitude absolue, il n'en est pas moins précieux à cause de sa plénitude relative et de son format commode pour les recherches ; on feint nonobstant d'en ignorer l'existence ; il faut espérer qu'on reconnaîtra un jour les services rendus par cet ouvrage, à la fois modeste et utile.

En finissant, nous croyons de notre devoir de signaler les passages des *Prairies d'Or*, où Maçoudi fait mention d''Abdallah Ibn ul-Mu'tazz :

II, p. 147, où nous assistons à une polémique entre lui et un poète persan, au sujet de la préséance d'Isaac entre les enfants d'Abraham ; il semble ressortir du texte : « il composa cette qasidah du vivant de son adversaire, or, celui-ci prolongea ses jours au-delà de l'an 300 » — que Maçoudi tient à faire mourir Ibn ul-Mu'tazz au commencement du IVe siècle ; autrement il aurait pu se contenter de la date du poème de son antagoniste (290 de l'hégire). La traduction des 3 vers laisse, je crois, quelque chose à désirer ; ne vaudrait-il pas mieux traduire ainsi le 2e hémist. du 1er vers : « Quel est donc ce malheureux, dont on pouvait verser le sang impunément ? » la fin du 2e vers gagnerait en énergie,

si on le rendait de cette façon : « Et si vous êtes ses fils, eh bien ! quoi [1] ? »

VI, 133. 'Abd. Ibn al-Mu't. y est cité comme arbitre des convenances, et Maçoudi s'appuie sur deux de ses vers pour montrer comment on doit se tenir en bonne compagnie.

VIII, 41. L'exil à la Mecque.

249-254. Renvoi à l'Histoire moyenne pour les faits relatifs à notre poète. Puis vient une appréciation de son talent, qu'Ibn Khallikân n'a fait que copier mot pour mot (v. Loth, p. 51). Nous lisons ensuite 30 vers de la facture d'Ibn ul-Mu't. fort bien tournés et choisis dans des poésies de genres divers, entre autres deux pièces de circonstance en l'honneur du khalife Moutaded, qui peuvent servir d'illustration au récit de Loth (p. 7 de son opuscule); un distique à l'adresse de la famille de Suleiman, qui fournit des variantes au texte adopté par Ibn Etthiqthaqa dans son El Fachri (éd. Ahlw. p. 303, Loth Abd. J. ul-M'ut., p. 6) : au lieu de « ils ont rabattu l'insolence de la fortune à mon égard », Maçoudi lit « ils ont enseigné à la fortune à se bien comporter envers moi » [2]; un extrait de l'ode à Ibn el Forat, à laquelle Loth fait allusion dans la note 74, p. 26, et de laquelle on serait en droit de conclure qu'Ibn ul-Mu'tazz lui devait une certaine dose de reconnaissance.

VIII, 310. Maçoudi, pour donner la mesure du talent d'un poète qu'il estime, affirme qu'il n'est pas inférieur à Ibn ul-Mu'tazz.

392-394. Poème culinaire d'Ibn ul-Mu'tazz en 15 vers, qui servit de menu au khalife Mostakfi.

IX, 47. Maçoudi donne à Mouktadir 21 ans de règne sans trouble et fixe l'usurpation d'Ibn ul-Mu'tazz à l'an 316, après quoi il fait régner Mouktadir jusqu'en 319 ;on peut, à la rigueur, faire concorder ces données avec la biographie d'Ibn el Forat, telle qu'elle est donnée par *les Prairies d'Or*, t. VIII, p. 272, mais elles sont en contradiction flagrante avec les autres sources; cf. Loth, pp. 29-37, et El-Fachri, pp. 312-313, d'après lequel Ibn-el-Forat serait mort déjà en 312 [3]. Wallah 'a'lam.

David Günzburg.

---

188. **Heraion und Artemision, zwei Tempelbauten Ioniens** ein Vortrag von Friedrich Hultsch. Berlin, Weidmann, 1881. 8°, 52 p. 1 mark 50.

L'auteur de cette brochure en définit nettement le caractère : c'est une simple exposition, une conférence écrite pour une solennité scolaire et

---

1. Il faut en dire autant du 6e vers du poète persan, p. 147, l. 3.

2. Lisez humu sans waw (p. 252); p. 253, 3e v., corrigez : *qad tzannâka 'idza djareïta*, etc.; 7e v. : *muhakkamun*.

3. L'alphabet latin étant fort mal adapté à la prononciation orientale, nous avons préféré nous en tenir, quant à la transcription des noms propres, à l'orthographe des éditeurs de chaque ouvrage.

pour un public, familiarisé sans doute avec l'antiquité, mais non savant. Il s'agit seulement de faire connaître deux sanctuaires célèbres, celui de Héra à Samos et celui d'Artémis à Ephèse et de montrer par quelle méthode la science arrive à en restaurer le plan et l'aspect général.

M. H. commence par dire quelques mots de l'état actuel des ruines. Celles de l'Héraion sont dans un état lamentable : une seule colonne restée debout en signale l'emplacement. M. Hultsch rend justice aux efforts de M. Paul Girard, qui en 1879, étant membre de l'école d'Athènes, entreprit des fouilles au pied de cette colonne, mais dut malheureusement s'arrêter, après quelques sondages, devant les revendications exorbitantes et obstinées des propriétaires du terrain, dont les fonds mis à sa disposition ne lui permettaient pas d'avoir raison. Il put cependant reconnaître certains détails des fondations, marquer la place de quelques colonnes et prendre plusieurs dimensions : si incomplètes que fussent encore ces données, M. H. a pu en tirer parti.

L'Artemision d'Ephèse est mieux connu grâce aux descriptions plus ou moins précises d'Hérodote, de Philon, de Pline, grâce aux fouilles patientes poursuivies par M. Wood de 1863 à 1869, grâce enfin aux relevés faits en 1871 par MM. Curtius et Adler.

Pour reconstituer dans leur ensemble l'Heraion et l'Artemision, il ne suffit pas de coordonner ces divers renseignements. Le plan des temples antiques était si savamment conçu, les rapports des différentes parties avec le tout étaient si réguliers que, pour comprendre toute l'harmonie de cette architecture, il est nécessaire de se faire une idée du système de mesures employé par les Grecs. M. H. résume à ce propos les études persévérantes par lesquelles il a réussi à retrouver les principes des mesures antiques et en particulier des mesures grecques. On connaît la compétence de l'auteur de la *Métrologie grecque et latine*. Appliquant ces principes aux sanctuaires de Samos et d'Ephèse, il en explique le plan, l'ordonnance générale, les proportions et termine par quelques mots sur la décoration des temples grecs où la sculpture et la peinture s'unissent à l'architecture pour en rehausser l'effet.

Il est toujours intéressant de voir ainsi un homme de science essayer de faire connaître lui-même au public les résultats de ses recherches et ne pas laisser ce soin à des vulgarisateurs souvent maladroits. A ce point de vue, la brochure de M. H. mérite quelque attention. Elle est rapidement écrite et d'une lecture facile. J'ajoute qu'elle est pour tout le monde utile à consulter, grâce à la peine qu'a prise M. Hultsch d'y joindre un excellent appendice, riche de faits, d'observations et de notes bibliographiques.

Jules Martha.

---

189. — **Hermann, von C. M. Wieland.** (Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII. Jahrhunderts, in Neudrucken hrsg. v. Bernhard Seuffert). Heilbronn, Henninger. In-8°, xxx et 116 p. 1 mark 30.

Lorsqu'il étudiait à l'Université de Tubingue, Wieland avait envoyé à Bodmer un poème épique dont il était l'auteur et Arminius, le héros; Bodmer le félicita, mais Wieland savait bien que son œuvre avait des défauts ; il l'avait composée très vite; une foule de vers étaient négligés, et même faux ; il y avait dans le poème un nombre incroyable de longueurs et de redites ; il eut le bon sens de mettre cet *Hermann* de côté et n'y pensa plus (1751). Près de quatre ans après, il y revint pourtant ; il se demandait comment un poète épique devait traiter le sujet d'Arminius ; il reprit tout un passage de sa première élucubration et le remania complètement. La même année (1755) parut son « *Ankündigung einer Dunciade für die Deutschen* » où il se moquait de Gottsched et du disciple chéri de Gottsched, Schönaich, l'auteur d'une épopée intitulée « *Hermann oder das befreite Deutschland* », parue en 1751 quelques mois après que Wieland avait envoyé son essai à Bodmer. A la suite de cette *Ankündigung*, Wieland publiait une dissertation, sous forme de conversation entre plusieurs amis, sur le plan d'une future épopée qui célébrait, comme le poème de Schönaich, la victoire d'Armin sur les Romains (de là le titre de cet appendice : *Der verbesserte Hermann*) ; le plan exposé par Wieland diffère totalement du plan adopté par lui dans le poème communiqué à Bodmer. On pouvait donc croire que Wieland n'abandonnerait pas ce sujet qui lui tenait à cœur, qu'il allait retoucher et refondre entièrement son premier travail, et que l'Allemagne posséderait enfin une épopée nationale, bien supérieure à celle de Schönaich ; mais Wieland fut détourné par d'autres travaux, il laissa son manuscrit dans les mains de Bodmer et ne le revit plus. Toutefois, en 1751 (15 décembre), Bodmer avait déjà publié dans les *Freimütigen Nachrichten* de Zurich, avec force louanges, le début du poème et un passage sur l'amour d'Hermann pour Thusnelda. Mais l'épopée même de Wieland n'a jamais paru, et l'on croyait même que l'auteur l'avait détruite. Cependant le manuscrit existait encore ; Bodmer l'avait conservé dans ses papiers qui sont aujourd'hui à la Bibliothèque de la ville, à Zurich. M. Fr. Muncker, de Munich, reproduit ce manuscrit dans le volume dont nous rendons compte et qui est le sixième de la collection des monuments de la littérature allemande publiée par M. Seuffert ; il donne dans le texte la forme définitive que le jeune poète avait adoptée, et au bas des pages les variantes, les termes et expressions corrigés par Wieland et qu'on peut encore lire sur le manuscrit ; il conserve l'orthographe de l'auteur, quoique très indécise surtout dans les noms propres, et la ponctuation quoique souvent superflue ; enfin, il a fait précéder le texte du poème des fragments déjà imprimés, soit par Bodmer, soit par Wieland dans le *verbesserte Hermann*. L'introduction est digne de grands éloges : elle renferme non-seulement l'histoire de cette épopée

inédite de Wieland, dont les plus érudits connaissaient à peine le titre, mais une fort bonne appréciation de l'œuvre, de ses défauts, de son style, etc. ; M. Muncker montre que l'influence de Klopstock se fait sentir en de nombreux passages, dans le vers comme dans les expressions ; il indique les sources que Wieland a consultées et ses erreurs historiques et géographiques ; il insiste sur les ressemblances avec Lohenstein et prouve que Wieland a suivi de très près le romancier silésien (Ier et IVe livre du *Grossmütiger Feldherr Arminius*) ; il marque au passage les imitations de Virgile. — Le prochain volume, ou plutôt les deux prochains volumes de la collection, renfermeront les « Annonces savantes de Francfort », de l'année 1772.

A. C.

---

190. — **L'élection de Léopold Ier**, d'après des documents inédits, par Th. Juste. Bruxelles, Muquardt. 1882. In-8°.

Le nouveau livre de M. Juste est relatif aux négociations qui eurent lieu en avril et en mai 1831, entre Londres et Bruxelles, au sujet de la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg à la couronne de Belgique. Quatre membres du congrès, H. de Brouckere, H. Vilain XIII, F. de Mérode et l'abbé Defoere, auxquels se joignirent Jules Van Praet et Devaux, ce dernier, comme membre du conseil des ministres, allèrent s'aboucher avec le prince Leopold et plaider en même temps la cause de la Belgique auprès des représentants de la France et de l'Angleterre à la conférence. M. J. publie les rapports très étendus des commissaires belges, en y ajoutant quelques lettres particulières, diverses lettres de Jules Van Praet et deux dépêches de Devaux. On saura gré à M. J. d'avoir recueilli et mis à la portée de tous ces documents inédits qui sont de grand intérêt ; on lui reprochera, par contre, de ne pas indiquer l'origine de ces documents, l'endroit où l'on peut les retrouver. En lisant ces dépêches et lettres que publie M. Juste, on est frappé du ton plein de dignité ferme et d'élévation que les représentants de la Belgique prenaient dans la conférence ; ces commissaires, sans expérience politique, parlant au nom d'un état à peine formé et que menaçaient les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur, avaient foi dans la justice de leur cause et dans l'énergie du sentiment national.

---

191. — Edme Champion. **Philosophie de l'histoire de France.** Paris, Charpentier. In-8°, 305 p. 3 fr. 50.

M. Champion s'est proposé, dans cet ouvrage, de dire « quelles réflexions lui suggèrent les annales de son pays relues à la lueur d'un jour nouveau » ; il tâche de « dégager de la masse confuse des faits les points

saillants, les traits qui lui paraissent essentiels et caractéristiques » (p. 2). Ce n'est donc pas un livre d'érudition que nous avons là ; l'ouvrage de M. C. est une suite de considérations et de raisonnements. L'auteur est républicain ; il a, dit-il, dans la mesure de ses forces, lutté dans l'ombre pour préparer l'avènement du régime actuel et il écrit maintenant au milieu des dangers de la victoire (p. 3). Il aurait voulu que la royauté fût abolie par la Constituante ; ce qui aurait évité le massacre du Champ-de-Mars et les journées du 20 juin et du 10 août ; il n'excuse pas cette assemblée de n'avoir pas déposé Louis XVI à la fin de juin 1791 (p. 300). Il est entièrement hostile à l'Eglise ; il pense qu'il faut revenir aujourd'hui « au jugement de Voltaire et des contemporains mieux informés et plus judicieux qu'on ne croit » (p. 153) ; dans un chapitre sur les hérésies et les persécutions au moyen âge, il s'élève contre « le despotisme pieux » plus féroce et plus énervant que le despotisme odieux des Césars, qui, « au nom de la divinité, s'en allait fouiller dans les consciences et poursuivait à tout prix le triomphe d'un dogme incompréhensible » (p. 139). Toutefois, il est tolérant ; il pense avec Voltaire qu'il doit être permis de prier Dieu à sa mode comme de manger selon son goût, et que la conscience, comme l'estomac, doit avoir une liberté entière ; « observez ce précepte en 89 , plus de constitution civile du clergé, pas de prêtres assermentés, pas de consciences froissées ; la résistance change aussitôt de caractère ; la guerre de Vendée, en admettant qu'il y aurait eu une Vendée, n'était plus la guerre religieuse que nous connaissons » (p. 290). Les meilleurs chapitres de l'ouvrage sont consacrés à la Réforme, à l'établissement du pouvoir absolu, à Louis XIV, à la préparation du XVIIIe siècle. On aura peine à croire que Louis XIV était, comme le dit M. C., dégagé des passions religieuses ; en tout cas, on ne peut tirer cette conclusion des « excellentes relations » de ce prince avec Genève, et « qui font penser à celles de François Ier avec les protestants d'Allemagne » (p. 267). En résumé, le volume de M. Champion renferme des vues intéressantes ; c'est l'œuvre d'un homme à l'esprit vif et pénétrant, qui a beaucoup lu, beaucoup retenu et qui sait tirer des faits les idées qu'ils renferment ; le style est presque toujours sain, agréable et rapide.

VARIÉTÉS

L'Itinéraire de Théodosius.

Dans un des derniers numéros de la *Revue critique* (24 avril 1882), M. Molinier a parlé de l'édition du *De situ Terrae Sanctae,* qu'a donnée récemment M. le Dr Gildemeister. Sans entrer dans la discussion qui s'est élevée entre ces deux savants au sujet de cet opuscule, je voudrais sou-

mettre au jugement des hommes compétents quelques observations qui m'ont été suggérées par la lecture de l'itinéraire de Théodose.

Je ne vois pas pourquoi le savant professeur de Bonn veut reconnaître sous le nom de Ramusa (p. 30) la ville de Dagusa, Dacusa ou Dascusa (v. p. 29); bien loin d'être inconnue, la ville de Ramusa se trouvait dans le district d'Alep, à peu de distance de Kinesryn, suivant le témoignage du géographe arabe Yakut, et l'on peut trouver quelques renseignements à ce sujet dans la Chr. ar. de Sacy III, p. 11, 56, 57,

M. Molinier a déjà émis son opinion sur le peu de valeur que présente l'hypothèse de M. G., touchant la patrie de notre Théodose: la désignation de l'arianisme par « religio Wandalorum » lui semble, à bon droit, une raison peu concluante pour faire de Théodose un Africain (cf. *De situ*, p. 23). S'il m'était permis de hasarder une conjecture, je serais plutôt incliné à attribuer à notre auteur une origine arménienne. En effet, il est assez curieux que, dans les quelques pages de son petit traité, il ait trouvé moyen de citer par trois fois l'Arménie : p. 22, « inde jam est Armenia »; p. 23, « de monte Armeniae exeunt flumina duo »; p. 27, « in sinistra Armenia prima et secunda Armenia et Persarmenia, quae Armeniae sub imperatore sunt ». On voit qu'il s'en occupe spécialement. De plus, à la p. 30, nous rencontrons encore l'Arménien Abgar, dont l'histoire a été conservée par Eusèbe et amplifiée d'après les sources arméniennes par Moïse de Khorène.

A la p. 22, M. G. suppose que Théodose a mis Cherson en Asie-Mineure. Est-ce parce qu'il parle tout de suite après de Sinope (de Chersona usque in Sinope)? Mais le patriarche des chroniqueurs russes qui, lui, connaissait bien la position de Korsun (transcription russe du nom de Cherson), n'en agit pas autrement : « André, qui enseignait à Sinope, étant arrivé à Korsun, apprit que l'embouchure du Dniepr n'en était pas éloignée, etc. » (*Lietopis' po Lawrentiewskiemu spisku*, Saint-Pétersbourg, 1872, p. 7).

M. G. renvoie, à ce propos, le lecteur aux Actes apocryphes des Apôtres, édités par Tischendorff (Leipzig, 1851). Mais dans les Actes des saints André et Mathieu il n'est question que d'anthropophages sans indication de lieu; plus loin, dans les Actes de Mathieu, la ville des anthropophages où ce dernier reçut le martyr s'appelle Myrne (*Acta ap. Ap.*, pp. 173 et 189). En comparant ce qui est dit à la p. 151 avec le récit de la p. 166, on est amené à croire que l'auteur ou le rédacteur de ces Actes apocryphes identifiait dans sa pensée l'endroit où Mathieu avait été délivré par André et l'endroit où il confessa plus tard la foi. Quant à Théodose, il ne songe pas à Myrne : « De Chersona usque in Sinope, ubi dominus Andreas liberavit dominum Matthaeum evangelistam de carcere. » Il sait seulement que les habitants de cette Sinope étaient jadis anthropophages et avaient dans la suite changé de mœurs, si bien que « ut ad stratas sedeant peregrinis suscipiendis ».

Or, Strabon savait par ouï-dire que les Scythes se nourrissaient de

chair humaine (*Géogr.*, l. IV, ch. VI, éd. Didot, p. 167; l. VII, ch. III, p. 248), du moins, ceux qui habitaient le littoral du Pont-Euxin (cf. la légende d'*Iphigénie*). Quoiqu'il en soit, Théodose avait en vue une ville de la Crimée ou du Caucase occidental, où l'existence de l'anthropophagie est attestée par le témoignage des annales géorgiennes, des chroniques arméniennes, et des auteurs qui ont fourni à Wakhoucht les matériaux de son travail [1]. Saint André a visité le Caucase, à en croire les traditions indigènes, qui le font voyager à Atsqour et Pitzounda [2].

En outre, Théodose prétend que Sinope se nommait autrefois Myrmiciona, qu'il est difficile de ne pas rapprocher de Myrmikion (prononciation byzantine), de Strabon et des autres géographes grecs, qui s'avançait sur le Bosphore Cimmérien, et dont les ruines ont été reconnues par Dubois de Montpéreux, lors de son voyage autour du Caucase (t. V, pp. 36, 105, 137, 145, 231; t. VI, p. 166). Du reste, Théodose n'a pas l'air de faire erreur et semble plutôt indiquer une autre Sinope que la colonie de Milet : « Quae Sinope illo tempore Myrmiciona dicebatur »; par conséquent, c'est une ville qui peut tout au plus être cherchée en Crimée, près de Kercz, ou sur le littoral opposé.

Il n'y a rien qui doive nous effaroucher dans les mots : « inde jam est Armenia », ou, selon une autre leçon : « via decurrit in Armeniam. » Strabon mettait en Arménie les sources du Kour et les défilés de l'Aragwa (l. XI, ch. III, p. 429). Dimichqi place même Tiflis dans la deuxième Arménie (*Cosmographie*, éd. Mehren, Saint-Pétersbourg, p. 189). D'ailleurs les nations caucasiennes reconnaissent entre elles une certaine communauté d'origine et se prétendent issues des frères cadets de Haïc, père des Arméniens; les nations kartweliennes n'hésitent pas à affirmer que leur langue maternelle a été l'arménien jusqu'au temps où la fusion d'idiomes divers produisit la langue géorgienne (*Hist. de la Géorgie*, par Brosset). Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si Théodose recule aussi loin les frontières de l'Arménie, surtout si, comme je le crois, il était de ce pays dont les natifs se distinguent par un patriotisme excessif. Dans ce cas, la réputation d'hospitalité qu'il fait aux arrière-neveux des anthropophages n'est pas déplacée, car il n'y a certes pas de peuple qui puisse se vanter d'être plus hospitalier que les habitants du Caucase.

David Günzburg.

---

1. Voy. *Histoire de la Géorgie*, par Brosset, t. I de la 1re partie, et la chron. armén. placée en tête des Addit. et Eclairc. Voy. encore *Géogr. de la Géorgie*, par le Tsarévitch Wakhoucht, éd. par Brosset, p. 9.

2. *Hist. de la Géogr.*, 1re partie, t. I, pp. 57 et 60; Dubois de Montpéreux, *Voy. autour du Caucase*, t. II, p. 335.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. le comte de Charencey va publier à la librairie Ern. Leroux des *Mélanges de philologie et de paléographie américaines ;* ce volume se compose de mémoires détachés et ayant paru à des époques diverses, mais se rapportant tous à un seul et même sujet, la linguistique américaine et spécialement celle de la Nouvelle Espagne. Plusieurs des ouvrages consultés par M. de Charencey sont restés manuscrits et lui ont été communiqués par l'abbé Brasseur, de Bourbourg. Le livre se terminera par un exposé des recherches de l'auteur sur le déchiffrement des écritures dites *calculiformes* et propres au Yucatan et aux contrées avoisinantes.

— L'auteur de la *Ville* et du *Village sous l'ancien régime*, M. Albert Babeau, publiera, avant la fin de l'année, un ouvrage sur la *Vie rurale dans l'ancienne France*,

— Dans une brochure de 50 pages (Lons-le-Saulnier, Declume. In-8°), notre collaborateur M. Ulysse Robert publie l'*Etat des monastères franc-comtois de l'ordre de Cluny aux* XIIIe-XVe *siècles ;* les textes latins qu'il nous donne sont des procès-verbaux de visites, tirés d'un volume de la Bibliothèque nationale (coll. de Bourgogne, tome LXXXII) ; ils ne témoignent guère en faveur des mœurs des clunistes dans les monastères de la Franche-Comté. M. U. Robert souhaite de voir prochainement réunir et publier tous les procès-verbaux de même sorte qui sont relatifs aux prieurés français de l'ordre de Cluny. Nous nous associons à ce souhait.

— Les éditeurs Féchoz et Letouzey, de Paris (5, rue des Saints-Pères) préparent pour le « Dictionnaire des anonymes, » de Barbier et les « Supercheries littéraires dévoilées » de Quérard : I. Des *additions et corrections* qu'on pourra ajouter à la fin de chaque tome; II. Un *Supplément* en deux volumes; III. une *Table générale*. Ils font appel au concours de tous les bibliophiles et les prient de les aider par leurs informations dans la tâche qu'ils ont entreprise et que nous leur souhaitons de mener à bonne fin.

— Une nouvelle édition du *Glossarium* de Du Cange, reproduisant la dernière édition donnée par la maison Didot avec les notes de Henschel, paraîtra chez l'éditeur de Niort, L. Favre; elle comprendra dix volumes qui seront publiés en cent fascicules.

— La 1re livraison du tome premier de l'*Histoire générale de la province de Quercy* de G. Lacoste, publiée par les soins de MM. L. Combarieu et F. Cangardel, archiviste bibliothécaire, a paru à Cahors, chez Girma (In-8°, p. 1 à 40.) L'ouvrage formera huit volumes de 500 pages chacun, paraissant en livraisons mensuelles pendant les années 1882, 1883, 1884. Son prix sera de 18 francs, payables : 6 fr. par an. Les exemplaires de souscription sont tirés sur papier vergé teinté.

— Deux volumes nouveaux des *Mémoires-journaux de Pierre de l'Estoile*, le volume IX et le volume X, ont paru récemment à la Librairie des bibliophiles (In-8°, 438 et 427 pp.); ils comprennent la fin du *Journal de Henri IV*, de 1607 à 1610 ; le tome X est consacré presque entièrement à l'assassinat du Béarnais.

— Dans la notice intitulée *Quelques sculptures de la collection du cardinal de Richelieu, aujourd'hui au musée du Louvre* (Champion, in-8, 16 p.), et qui a été présentée à l'Académie des Inscriptions par M. L. Delisle (séance du 28 juillet), M. L. Courajod détermine l'origine et examine la valeur critique de quatre des bustes les plus importants de nos collections : Jean de Bologne, Henri II, Charles IX et Henri III, qui ont fait partie de la galerie du cardinal. M. Courajod considère comme moderne la tête de Charles IX, qui a néanmoins depuis longtemps les préférences du public.

— Le 3e fascicule de la *Revue d'histoire nobiliaire et d'archéologie héraldique* renferme des lettres inédites de Henri IV à son gentilhomme ordinaire Julien de Beaurepaire, sieur de Pierrefitte et gouverneur de Saint-Maixent; ces lettres, qui vont de 1588 à 1590, sont publiées par le directeur du recueil, M. L. Sandret.

— Le second volume des *Mémoires sur la vie publique et privée de Claude Pellot, conseiller maître des requêtes, intendant et premier président du Parlement de Normandie (1619-1683)*, publiés par M. E. O'Reilly, conseiller à la cour d'appel de Rouen (Rouen, Cagniard; Paris, Champion. In-8°, 753 pp.) a paru; comme nous l'avions constaté, en parlant ici même du premier volume, ce livre donne de très instructifs renseignements sur l'administration et la justice en France au XVIIe siècle; Claude Pellot fut l'ami et le confident de Colbert, son parent par alliance, et c'est des lettres inédites de Pellot au grand ministre et au chancelier Séguier que M. O'Reilly a tiré les matériaux de sa publication.

— Dans le cahier de juin du *Journal des savants* (pp. 363-370), M. Gaston Boissier parle du volume récemment publié par M. Aug. Louis Ménard, sous le titre d'*Œuvres inédites de Bossuet. Le cours royal complet sur Juvenal.* M. Boissier pense qu' « il suffit de parcourir le manuscrit de M. Ménard à certains endroits, pour qu'il soit impossible de croire qu'il puisse être la reproduction exacte des paroles de Bossuet à son élève. Ce n'est pas ainsi que Bossuet formait le cœur et l'esprit du Dauphin ». Il y a d'ailleurs dans le manuscrit des contre-sens « qu'il est bien difficile et très peu respectueux d'attribuer à Bossuet », et quant aux vers de la dixième satire sur Annibal, dont la traduction paraît à M. Ménard le morceau le plus parfait de la langue française, « est-il possible d'attribuer à Bossuet de pareilles platitudes? » (Cp. *Revue critique*, n° 7, art. 43).

— Le premier volume d'une *Bibliographie des œuvres de Voltaire* vient d'être publié par M. Georges Bengesco.

— M. Léon Séché prépare un ouvrage où il se propose de raconter l'*Histoire du jansénisme* depuis la Révolution jusqu'à nos jours. L'introduction de cet ouvrage a paru dans la *Paix* (nos des 18 et 19 août) sous le titre « *Les derniers jansénistes* »; cette étude montre, dit l'auteur, par des exemples tirés de nos jours, combien les grandes idées sont lentes à mourir une fois qu'elles sont entrées dans le cœur des femmes.

— Parmi les nouvelles éditions de classiques français qu'ont fait éclore les nouveaux programmes, nous signalons volontiers la bonne édition du *Cinna* de Corneille, récemment publiée chez Delagrave par M. Félix Hémon, professeur au lycée de Brest, lauréat de l'Académie française. Le texte est éclairé par d'utiles et solides réflexions soit littéraires, soit grammaticales; M. Hémon a « puisé à pleines mains » dans le Lexique de M. Marty-Laveaux et surtout dans le dictionnaire de Littré; l'introduction, d'un style élégant et aisé, renferme une histoire de la pièce, une étude des caractères, quelques pages fort intéressantes sur la façon dont Corneille a modifié les données de l'histoire, une notice sur la trop fameuse épître à Montoron. On ne peut que souhaiter de voir se multiplier des éditions de ce genre, qui, sans tomber dans le détail superflu, sont destinées par de savantes et ingénieuses notices, par un commentaire explicatif nourri, à donner à la jeunesse de nos écoles la véritable intelligence de nos grands écrivains.

— M. le comte Th. de Puymaigre a commencé dans le *Contemporain* la publication des *Souvenirs* de son père, le comte Alexandre de Puymaigre (1789-1833); nous comptons que ces *souvenirs* paraîtront réunis en un volume.

— L'ouvrage, couronné par la Société archéologique de l'Orléanais, de Mlle A. de Foulques de Villaret, sur l'*Instruction primaire avant 1789 à Orléans et dans*

les communes de l'arrondissement, d'après des documents inédits, comprend deux parties : I. l'étude des établissements d'instruction qui existaient dans les vingt paroisses de la ville d'Orléans et les cinq paroisses de sa banlieue (avec une reproduction d'un plan de la cité, datant de 1704). II. l'étude des écoles rurales (avec une carte scolaire de l'arrondissement d'Orléans). Le travail de Mlle de Villaret est accompagné de vingt pièces justificatives.

— Le combat du cap Ortegal, livré un mois après la bataille de Trafalgar (4 novembre 1805) par la flotte hispano-française à la flotte anglaise, fut à la fois funeste et glorieux pour nos armes; le commodore sir John Stracham écrivait aux lords de l'Amirauté que les Français avaient combattu d'une manière admirable et ne s'étaient rendus que lorsqu'il était absolument impossible de manœuvrer leurs vaisseaux. M. Gemæhling a trouvé dans ses papiers de famille le récit détaillé de ce combat naval; c'est une lettre écrite par son père le 1er décembre, de la cale d'un ponton anglais, à Plymouth; le père de M. Gemæhling, embarqué sur le *Duguay-Trouin* et qui avait déjà pris part à la bataille de Trafalgar, fut un des héros de la malheureuse quoique honorable affaire du cap Ortegal. M. Gemæhling fils a reproduit le récit de son père, après en avoir contrôlé l'exactitude par une comparaison avec les rapports officiels déposés aux Archives du ministère de la marine (*Combat du cap Ortegal, 13 brumaire an* XIV [*4 novembre 1805*], *épilogue de la bataille de Trafalgar*. Chaix. In-8°, 25 p. et 10 planches).

— La librairie Hachette vient de publier sous le titre *De Paris au Tibet* les notes de voyage de Francis Garnier, le jeune explorateur et conquérant qui prit Hanoï et s'empara, dans une expédition presque fabuleuse, de tout le bas Tonkin en moins d'un mois. Ces notes avaient paru, sous le même titre, dans le journal le *Temps*, du 30 juillet 1873 au 13 mars 1874; elles comprennent quatre parties : *De Paris à Shang-Haï* (pp. 1-57); *De Shang-Haï à Hankéou* (pp. 59-83); *De Shang-Haï à Pékin* (pp. 85-155); *Une excursion de trois mois au centre de la Chine* (pp. 157-286). On a joint à ces notes un mémoire adressé par Francis Garnier à la société de géographie de Paris sur un *Voyage dans la Chine centrale* (*vallée du Yang-Tzu*), pp. 289-361, et une étude, publiée pour la première fois dans le n° du 9 octobre 1875 de la « Revue scientifique » sur *Le rôle de la France dans l'extrême Orient en Chine et en Indo-Chine* (pp. 365-416). Le volume est précédé d'une notice sur Francis Garnier (pp. I-XXXV); cette notice est due à M. Léon Garnier qui annonce l'intention de faire paraître prochainement une étude complète et très développée sur la vie et les travaux du regretté lieutenant de vaisseau ; telle qu'elle est, on la lira avec intérêt, aussi bien que les impressions de voyage de Garnier dans ce monde oriental, dont — disait-il dans une lettre à M. Hébrard, — nous avons tenu jadis les destinées entre nos mains et où il dépend de nous de reprendre, Dieu aidant, une situation digne de la France. Garnier voudrait remplacer, s'il était possible, l'écriture hiéroglyphique des Chinois par les caractères latins ; le temps que les Célestes emploient à n'apprendre qu'à lire imparfaitement serait gagné pour une foule de notions qui leur feraient voir le monde sous un jour tout nouveau et leur montreraient l'importance des relations avec les autres peuples ; aucune révolution, sauf celle que l'imprimerie a opérée au XVIe siècle, ne serait comparable à celle-là. Garnier reconnaît le bien considérable que font les missions catholiques; mais il ne croit pas à la conversion des Chinois, parce que le Chinois n'a pas le sentiment religieux et n'est accessible qu'aux considérations d'intérêt matériel ; il pense que les missionnaires ne domineront les populations chinoises que par leur supériorité scientifique. Les missionnaires, dit-il (p. 397), arrivent, armés d'un grand savoir théologique, mais ignorant l'histoire et les mœurs des peuples qu'ils vont évangéliser; ils sont à peine

plus avancés en physique, en chimie, en cosmographie, en hygiène que les Chinois eux-mêmes ; absolument isolés, manquant de livres, ne recevant que les « Annales de la propagation de la foi » qui racontent leurs travaux, ils se chinoisent au bout de quinze ou vingt ans. Garnier propose de créer à Pékin et à Shang-Haï deux collèges où les jeunes missionnaires trouveraient tous les moyens d'étude aujourd'hui connus. Mais il exige des missions le respect absolu des lois et coutumes chinoises ; la meilleure politique de la France à l'égard de la Chine, c'est de maintenir et d'améliorer les traités existants. On remarquera encore ce que dit Garnier de la création d'un corps de traducteurs interprètes, et de l'admission si désirable d'un grand nombre de Français dans les administrations générales de la Chine. En attendant, il faut mettre en relation directe la Cochinchine et le Céleste Empire par le grand fleuve du Tonkin, le Song-Coï qui descend de la province la plus méridionale de la Chine, le Yun-nan.

— M. Dareste de la Chavanne (Antoine-Elisabeth-Cléophas), né à Paris le 25 octobre 1820, est mort à Lucenay-les-Aix, dans la Nièvre, le 6 août. Professeur d'histoire aux lycées de Versailles et de Rennes, puis au collège Stanislas, puis aux facultés de Grenoble et de Lyon, recteur de l'Académie de Nancy (1872), puis de celle de Lyon (1878), mis en disponibilité par décret du 8 décembre 1878, M. Dareste de la Chavanne était l'auteur des ouvrages suivants : *Eloge de Turgot* (1846 ; *Histoire de l'administration en France depuis Philippe-Auguste* (1848); *Histoire des classes agricoles depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI* (1853); *Histoire de France depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1865-1873, t. I-VIII) qui valut à son auteur le grand prix Gobert en 1868. Il était, depuis 1879, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

— Le général Ducrot, qui vient de mourir, avait publié *La journée de Sedan* (1871); *De l'état-major et des différentes armes* (même année); *La vérité sur l'Algérie* (même année); *Quelques observations sur le système de défense de la France* (même année); *Guerre des frontières*, *Wissembourg*, réponse à l'état-major allemand (1873); *La défense de Paris* (1875-78, en quatre vols.).

— On trouvera dans le *Polybiblion* d'août (pp. 166-168) la liste complète des publications du P. Jean-Xavier Gagarin, né à Moscou le 1er août 1814 et mort à Paris le 19 juillet de cette année. Secrétaire d'ambassade à Munich et à Paris — il connut dans cette dernière ville Mme Swetchine et le P. de Ravignan — il entra en 1841 dans la Compagnie de Jésus, fit son noviciat à Saint-Acheul, professa à Brugelette, à Vaugirard, etc. Nous relevons parmi ses ouvrages les suivants : *Les jésuites de Russie, 1772-1785*, et *Religion et mœurs des Russes, anecdotes recueillies par le comte Joseph de Maistre et le P. Grivel* (Ier vol. de la Bibliothèque slave elzévirienne éditée par Ern. Leroux).

— Notre collaborateur M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, a été chargé d'une mission ethnographique en Danemark et en Norwège.

— Une thèse française récemment soutenue devant la Faculté des lettres de Rennes par M. l'abbé Poulain a pour titre : *Duguay-Trouin et Saint-Malo, la cité corsaire.*

— Les travaux de sculpture nécessaires pour la restauration de la salle du *Jeu de paume* à Versailles sont en bonne voie; M. L. Olivier Merson a été chargé de faire le tableau représentant, d'après David, la scène fameuse du Serment; la salle restaurée pourra être inaugurée le 20 juin 1883.

— L'agrandissement de la bibliothèque Carnavalet, projeté depuis longtemps, entrera bientôt en voie d'exécution ; il consistera en un corps de bâtiment allant de

l'aile où est située la salle de lecture publique à la partie de l'édifice connue sous le nom de l'hôtel des Drapiers. Cette annexe comprendra, au rez-de-chaussée, une continuation des pierres tombales, inscriptions ou autres se rattachant à l'histoire de Paris; au premier étage, une galerie de tableaux et de gravures du vieux Paris, qui encombrent en ce moment les salles de numismatique. Ces dernières salles seront mises en communication avec les autres parties du musée et ne seront ouvertes au public que le dimanche. Le musée Carnavalet s'enrichit, d'ailleurs, de nouveaux documents. On a placé dans l'escalier qui conduit à la bibliothèque un immense plan de Paris, commencé en 1734 et achevé en 1749 (levé et dessiné par Louis Bretez, gravé par Claude Lucas et écrit par Aubin). La galerie consacrée à l'époque révolutionnaire renferme deux statuettes d'un artiste contemporain de cette période : Apollon républicain, écrasant le fanatisme et l'ignorance; Jupiter républicain foudroyant la tyrannie. Signalons encore douze vues du cours de la Seine, signées du peintre Raguenet, et une esquisse peinte représentant l'apothéose de Marat et qui est attribuée au peintre David.

ALLEMAGNE. — M. J. Dielitz publie à la librairie Starke, de Gœrlitz, le premier fascicule d'un Dictionnaire alphabétique des devises, cris de guerre, etc., du moyen âge et des temps modernes (*Die Wahl-und Denksprüche, Feldgeschreie, Losungen, Schlacht-und Volksrufe besonders des Mittelalters und der Neuzeit, gesammelt, alphabetisch geordnet und erlæutert.* In-4°, 48 p., 2 mark 40). L'ouvrage comprendra dix livraisons, 480 pages en tout.

— Nous traduisons, à titre de curiosité, le compte-rendu du *Deutsches Litteraturblatt* (n° 21, 19 août 1882) sur un opuscule de M. van Santen consacré à Wolfram d'Eschenbach; l'auteur de l'article, M. Henri Keck, directeur du *Litteraturblatt*, s'exprime ainsi : « Depuis les jours des romantiques les histoires de la littérature répètent toujours l'excessive louange de Wolfram et surtout de son *Parzival*. L'auteur de ce livre, M. Van Santen, prétend, à notre avis, avec la plus entière raison, que Wolfram a été plutôt un traducteur qu'un poète original, et que dans ses vues morales il ne s'élève nullement au-dessus de la frivolité welche de son époque. Nous saluons cet écrit avec joie, parce qu'il contribuera à décider la question, si la jeunesse de nos établissements d'instruction doit être introduite dans cette littérature du moyen âge qui, même en ses plus brillantes créations, respire, non l'esprit allemand, mais l'esprit welche, et par là cause un grand dommage au point de vue non seulement esthétique mais moral. »

— La *Gegenwart* a publié (numéros 30 et 32) des extraits de lettres inédites d'Alexandre de Humboldt à son ami W. G. Wegener; ces lettres sont datées de Berlin et de Gœttingue où Alex. de Humboldt suivit les cours de l'Université (1788-1790); on y remarque déjà le savoir étendu et presque universel de Humboldt, des observations profondes sur la botanique, une foule de détails sur la philologie ancienne, des portraits du monde universitaire de Francfort sur l'Oder et de Gœttingue, des esquisses intéressantes de la société de Berlin.

— La librairie Langenscheidt de Berlin a publié une treizième édition de l'excellent *Dictionnaire des principales difficultés de la langue allemande* de M. Daniel Sanders dont la *Revue critique* a rendu compte en son temps. Cette nouvelle édition diffère surtout de la précédente par l'addition d'un *Index complémentaire* très détaillé et qui rendra les recherches plus faciles.

— M. R. M. Werner doit publier prochainement la *Correspondance de Nicolai et de Hamann.*

— Au 1er octobre l'*Allgemeine Zeitung* aura quitté Augsbourg et se publiera désormais à Munich.

ANGLETERRE. — M. Max Müller doit publier, en un volume, les conférences qu'il a faites récemment à Cambridge, ainsi qu'une nouvelle édition de ses *Hibbert Lectures* et de son *Introduction to the science of religion.*

— Trois volumes nouveaux de la collection des « Sacred books of the east », dirigée par M. Max Müller, sont annoncés pour paraître prochainement : I. La seconde partie des « Sacred laws of Aryans », renfermant le *Vasishtha* et le *Baudhâyana*, p. p. G. Bühler ; II. La seconde partie des « Pahlavi Texts », renfermant le *Dâdistâni Dînîk* et les « *Epistles of Mânûskihar*, p. p. E. W. West ; III. La seconde partie des « Pâli Texts », conclusion du *Mahâvagga* et partie du *Kullavaga*, p. p. Rhys Davids et Oldenberg.

— La « Clarendon Press « doit publier bientôt un ouvrage de M. Monro, *Grammar of the homeric dialect.*

— Sous le titre de *Spinoza Essays* paraîtra à la librairie Williams et Norgate, un volume renfermant des études de MM. Land, Van Vloten et Kuno Fischer, traduites, sous la direction de M. Knight, par M. Menzies, du hollandais, et par Miss F. Schmidt, de l'allemand.

— M. Mac Crindle publie d'abord dans l'*Indian Antiquary*, puis à part, une série de petits volumes sur l'Inde ancienne ; c'est ainsi qu'il a fait paraître en 1877, l'*Ancient India as described by Megasthenes and Arrian,* et en 1879 « *The commerce and navigation of the Erythraean Sea* », avec un appendice « *Arrian's account of the voyage of Nearkhos* ». Un troisième volume a paru sous le titre « *Ancient India as described by Ktesias the Knidian* ».

ITALIE. — M. C. Paoli nous envoie un article, tiré à part de l' « Archivio storico italiano » et consacré à la mémoire de M. Ch. Fréd. Stumpf-Brentano et de notre regretté Charles Graux ; « una giovine e rigogliosa vita s' e spenta in Carlo Graux. La morte l'a a colto non ancora trentenne, nell' età ch' è più lieta di speranza e di lavoro, e ch' egli aveva già cosi bene impiegata, da lasciare dopo di sè, nella scuola e nella scienza, frutti non dimenticabili d'operosità di dottrina e d' ingegno grandissimo... Io conobbi il Graux fugacemente in Firenze, e ho ancora viva nella memoria quella sua fisonomia intelligente ed aperta e la squisitezza dei suoi modi... Di lui scrisse la *Revue critique* le seguenti nobili e degne parole, colle quali mi par bene di chiudere questo breve ricordo : La Francia in Carlo Graux ha perduto non solamente un sommo scienziato, ma un riformatore e ordinatore efficace della sua cultura superiore; morendo a ventinove anni, egli ha lasciato un vuoto che non sarà facilmente riempito ».

— Dans un mémoire extrait du journal musical *Boccherini* et intitulé « Pourquoi les Grecs anciens n'ont-ils pas fait de progrès en harmonie » (*Perchè i Greci antichi non progredirono nell' armonia.* Florence, Guidi. In-8°, 71 p.), M. Baldassare Gamucci a fait sur cette difficile question d'utiles et ingénieuses remarques; il insiste particulièrement sur les rapports intimes de la musique grecque avec la danse, et la définit comme imitative et analytique, par opposition à la musique moderne qui serait expressive et synthétique; la conclusion du mémoire de M. B. Gamucci, c'est que « la musique des Grecs était en substance l'imitation artistique des inflexions de la voix et des mouvements rythmiques exprimant matériellement les diverses émotions de l'âme. »

— La correspondance de Gino-Capponi doit prochainement paraître à Florence, chez Le Monnier, par les soins de MM. Carraresi et Guasti.

— D'après certains journaux, la municipalité de Rome a décidé de rappeler par une plaque commémorative en marbre que Michel Montaigne a habité l'auberge *dell' Orso;* une inscription sera gravée sur cette plaque; en voici la traduction :

« S. P. Q. R. Dans cette ancienne auberge dell'Orso demeurait en l'an 1581 le moraliste français Michel Montaigne, auteur du livre des sages, qui a beaucoup contribué au progrès de la philosophie. Le Sénat de Rome lui avait conféré le droit de citoyen romain. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 août 1882.

M. Hussenet, médecin aide-major, écrit de l'île de Djerba : « Les fouilles exécutées par un détachement du 78e de ligne, sous la direction de M. le lieutenant Le Hello, dans les ruines de l'ancienne Menina, ont fait découvrir une inscription funéraire chrétienne, provenant d'une basilique. » M. Hussenet adresse à l'Académie une copie et une description de ce monument. Le tombeau auquel appartient l'inscription est formé de belles dalles, dont une, de forme pyramidale tronquée, porte une croix latine et aux quatre angles un chrisme entre l'A et l'Ω. L'inscription est en partie effacée. La défunte était une jeune fille, *puella*, nommée *Egnatia*. On distingue aussi les formules *in pace* et *in mundo*, celle-ci précède l'indication de la durée de la vie de la jeune fille, avec la date de la mort et celle de la sépulture. Les noms d'Egnatius et Egnatia paraissent avoir été répandus dans cette contrée. Celui d'Egnatia se rencontre dans une autre inscription trouvée à Menina, par M. Pellissier, sur un piédestal de caryatide, celui d'Egnatius dans une inscription païenne de la vallée de la Medjerdah, découverte par M. Victor Guérin, etc.

M. Bergaigne achève la lecture de son mémoire intitulé : *les Inscriptions sanscrites du Cambodge, examen sommaire d'un envoi de M. Aymonier, par MM. Barth, Bergaigne et Senart (rapport à M. le président de la Société asiatique)*. L'envoi de M. le capitaine Aymonier se compose des calques d'inscriptions qu'il avait recueillis pendant ses premiers voyages au Cambodge, avant la mission officielle dont il est actuellement chargé. Cet envoi comprend cinquante-quatre numéros, formant ensemble une vingtaine d'inscriptions. Tous ces textes sont en vers sanscrits, parfois mêlés de quelques lignes de prose cambodgienne; la plupart sont très étendus; l'ensemble équivaut à un total de plus de quinze cents hexamètres. Tous sont inédits, sauf un seul fragment, qui était déjà connu, mais qui est aujourd'hui complété par la découverte des autres parties de l'inscription à laquelle il appartient. Les données de tout genre que renferment ces documents dépassent en importance celles de tous les textes épigraphiques de Cambodge publiés jusqu'à ce jour.

La plus ancienne inscription datée qui se trouve comprise dans l'envoi de M. Aymonier est de l'an 589 de l'ère çaka ou 667 de notre ère. Elle fait connaître les noms et l'ordre de succession de cinq rois, Rudravarman, Bhavavarman, Mahendravarman, Içânavarman, et Iayavarman. Une autre inscription qui ne porte pas de date, est certainement plus ancienne encore; le roi sous lequel elle a été gravée était un fils du second des princes portés sur cette liste, Bhavavarman. Ces deux textes, intéressants par leur haute ancienneté, et dont l'écriture présente une grande ressemblance avec celle des plus anciennes pierres gravées du Dekkan, seront publiées par M. Barth dans le *Journal asiatique*.

Les inscriptions qui viennent ensuite sont postérieures á celles-ci de plus de deux siècles. Elles font connaître les dates de l'avènement de deux rois, Indravarman, en 797 çaka, ou 875 de notre ère, et Yaçovarman, son fils, en 811 çaka, 889 de notre ère. Ce dernier était déjà connu par une inscription de l'an 815 çaka, découverte par le commandant Doudart de Lagrée et publiée par le lieutenant Garnier dans son *Voyage d'exploration en Indo-Chine*. Les inscriptions d'Yaçovarman envoyées par M. Aymonier et trouvées par lui près d'Angkor présentent un double intérêt, paléographique et historique. On y rencontre à la fois deux genres d'écriture différents, l'écriture cambodgienne ordinaire, originaire de l'Inde méridionale, et un alphabet hiératique qui paraît provenir de l'Inde du nord. Chaque texte est écrit deux fois, en caractères du Nord et en caractères du Sud, sur les deux faces de la même stèle. Ces textes doubles, dont l'un va être publié prochainement par M. Bergaigne, renferment des indications généalogiques qui permettent d'établir la succession des prédécesseurs d'Indravarman. Le plus remarquable de ces princes est un Iayavarman, qu'on peut appeler, provisoirement, Iayavarman II, et qui fut le chef d'une branche nouvelle. Il descendait d'une famille de rois vassaux et changea son premier nom de Mahîpativarman en celui de Iayavarman quand il devint roi suzerain. Son avènement paraît coïncider avec un changement de capitale. Iayavarman II fixa sa résidence sur le mont Mahendra, près d'Angkor ou à Angkor même, et c'est probablement à lui qu'il faut attribuer le commencement des constructions

dont les ruines forment ce qu'on appelle aujourd'hui « le groupe d'Angkor ». Il dut régner vers le milieu du IXe siècle; en effet, il eut pour gendre Indravarman dont le règne est compris entre les années 875 et 889 de notre ère. Indravarman ne succéda pas, du reste, immédiatement à son beau-père; entre eux se placent trois rois, Iayavarman III, Rudravarman II et Prithivîndravarman.

D'autres inscriptions, de date postérieure, permettent de dresser également la liste des successeurs des rois Indravarman et Yaçovarman, jusqu'à Harshavarman III, qui paraît avoir vécu au XIIe siècle de notre ère. Des inscriptions des années 973 et 988 de l'ère çaka (1051 et 1066) contiennent des récits en style épique, relatifs à des combats livrés à un ennemi puissant, peut-être à un rebelle. C'est à peu près le seul renseignement que ces textes fournissent pour l'histoire politique, en dehors de la généalogie des rois et de la chronologie de leurs règnes. On y trouve plus de données pour l'histoire religieuse. Autant qu'on peut en juger par les textes étudiés jusqu'ici, les premiers cultes transportés de l'Inde au Cambodge ont été celui de Çiva et des autres divinités brahmaniques. Le bouddhisme ne serait venu qu'après. Jusqu'à présent, le premier roi dont on ait des inscriptions bouddhiques est Râjendravarman, qui commença de régner en 866 çaka (944 de notre ère).

M. Desjardins communique plusieurs inscriptions trouvées dans le département d'Oran par M. de la Blanchère, professeur à l'école d'Alger. L'une des plus intéressantes est l'épitaphe d'un *decurio praepositus* de la cohorte des *Breuci*.

M. Clermont-Ganneau communique quelques détails nouveaux sur les résultats de sa mission archéologique en Syrie et en Palestine. Aux environs de la ville de Gezer, il a trouvé, à plusieurs endroits, des pierres sur lesquelles était gravé, en hébreu, le mot *limite*. Ces pierres servaient à indiquer le terme du chemin qu'il était permis de faire le jour du sabbat. Au mont Carmel, M. Clermont-Ganneau a relevé un fragment d'inscription votive, qui semble provenir d'un temple.

M. Dieulafoy, ingénieur des ponts et chaussées, rend compte de quelques-uns des résultats d'une mission archéologique en Perse, qui lui avait été confiée par le gouvernement, et dont l'objet était l'étude des monuments des dynasties achéménide et sassanide. Il s'occupe principalement de deux monuments situés dans la plaine du Polvar-Roud, au nord de Persépolis, auprès des villages actuels de Meched-Mouzzab et de Maderè-Soleïman. On a voulu voir dans ce lieu le site de l'antique Pasargade, où, selon la tradition, fut enseveli Cyrus. M. Dieulafoy combat cettte opinion et reconnaît dans la plaine du Polvar-Roud le lieu où Cyrus vainquit les troupes d'Astyage son grand-père, et où Cambyse, son père, fut tué et enseveli. Cyrus avait commencé en ce lieu la construction d'une ville dont il voulait faire sa capitale. M. Dieulafoy lui attribue l'un des deux édifices dont il entretient l'Académie, celui qui porte le nom de takht Maderè-Soleïman (trône de la mère de Soleïman). C'est un immense soubassement de pierres colossales, inachevé, qui rappelle les monuments grecs les plus anciens, tels que ceux de Ségeste ou de Sélinonte, et qui paraît avoir servi de modèle à la grande terrasse du palais de Persépolis. Quant à l'édifice de Meched-Mouzzab, tour carrée, toute semblable aux tombeaux lyciens, M. Dieulafoy pense que c'est la sculpture même de Cambyse. La capitale que Cyrus voulait fonder avait dû recevoir le nom de Parçakarta (ville des Perses), en grec Persépolis, titre honorifique qui appartenait à toutes les capitales et qui fut transporté plus tard à la ville fondée par Darius à trente kilomètres au sud de celle de son père. C'est ce nom de Parçakarta qui aura été confondu par les Grecs avec celui de Pasargade, et cette confusion a donné lieu à l'erreur signalée plus haut.

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : AURÈS, étude sur le système métrique assyrien; — par M. Pavet de Courteille : COLONNA-CECCALDI (Georges), *Monuments antiques de Chypre, de Syrie et d'Égypte;* — par l'auteur : DESNOYERS, *Rapport sur les travaux de la Société de l'histoire de France.*

Séance du 18 août 1882.

M. de la Blanchère, professeur à l'école supérieure des lettres d'Alger, lit un mémoire sur les *Djedar*, monuments qui se rencontrent, au nombre de dix, divisés en deux groupes, à la limite des hauts plateaux et du Tell, sur le Djebel Ladjdar et aux environs. Ce sont des pyramides quadrangulaires, reposant chacune sur un soubassement carré de pierre de taille. On y pénètre par une porte pratiquée dans la façade de chaque djedar; on accédait à la porte par une avancée de laquelle on jetait un pont volant. A l'intérieur est un système assez compliqué de galeries et de chambres, celles-ci fermées par des pierres que l'on fait glisser ou rouler dans des rainures. Les dimensions sont variables; les pyramides les plus grandes sont hautes de 34 mètres et larges de 45. Les procédés de construction sont grossiers et révèlent une époque de décadence. Dans quelques djedar, on a trouvé des débris enlevés à des monuments antiques, notamment un fragment d'une inscription où devait figurer le nom de Caracalla : ADIABENICVS·PARTHICVS·M. L'ornementation intérieure comprend des sculptures et des restes de peintures, d'une exécution très imparfaite; on y voit surtout des emblèmes chrétiens, analogues à ceux qu'on trouve dans les catacombes les plus récentes et sur les monuments des Ostrogoths et des Lombards en Italie. Le tout donne lieu de penser que les djedar ont dû être cons-

truits du ve au viie siècle de notre ère. M. de la Blanchère, en s'aidant de quelques données fournies par les historiens, y voit les tombeaux des princes d'une dynastie chrétienne indigène, qui se serait établie et aurait régné en Mauritanie, à la faveur du désordre général, pendant tout ou partie de l'intervalle compris entre la chute de la domination romaine et la conquête musulmane.

M. Léon Heuzey communique le résultat de ses recherches sur les rois de Tello et la période archaïque de l'art chaldéen, d'après les monuments rapportés par M. de Sarzec. Développant les points qu'il avait indiqués sommairement dans une note envoyée précédemment à l'Académie, M. Heuzey s'attache à établir qu'avant l'époque du prince dont le nom a été lu Goudea, et qui gouvernait la ville de Sirtella (Tello) en qualité de gouverneur, sans doute sous l'autorité et au nom d'un roi étranger et suzerain, il y a eu une dynastie autonome, dont les membres ont possédé cette ville en pleine souveraineté et ont pris le titre de roi et non celui de gouverneur. Plusieurs inscriptions donnent les noms et les titres de ces rois et permettent de dresser (sauf l'incertitude qui règne toujours sur la véritable prononciation des noms écrits en caractères cunéiformes) une première liste généalogique de trois noms : 1° Hal-Dou, père de roi, sinon roi lui-même; 2° Our-Nina, roi de Sirtella, fils de Hal-Dou; 3° Kour-Gal, roi de Sirtella, fils d'Our-Nina. Au temps du règne de cette antique dynastie correspond une période archaïque de l'art chaldéen. M. Heuzey met sous les yeux des membres de l'Académie divers monuments, sur lesquels on observe les caractères qui distinguent cet art primitif de celui des époques postérieures.

Séance du 25 août 1882.

M. Pascal Duprat, au nom du comité de souscription formé pour l'érection d'une statue à Lakanal, informe par lettre l'Académie que la statue sera inaugurée à Foix (Ariège) le 7 septembre, et invite la compagnie à se faire représenter à cette solennité.

M. Ferdinand Delaunay lit un mémoire de M. Romanet du Caillaud, avocat à la cour d'appel de Limoges, sur l'origine et la date de la loi romaine connue sous le nom de *lex Julia Norbana*. L'objet de cette loi était de rendre valables des affranchissements irréguliers en la forme et qui étaient jusque-là dépourvus de toute valeur légale; mais, en accordant la liberté aux esclaves affranchis d'une façon irrégulière, la nouvelle loi leur refusait la qualité de citoyen romain et créait pour eux une condition intermédiaire, analogue à celle des Latins des colonies, ce qui fit qu'on donna aux esclaves affranchis en vertu de cette loi le nom de *latins juniens*. Les auteurs qui nous font connaître l'objet et les prescriptions de la loi Junia Norbana n'en indiquent pas la date. Comme il était d'usage de donner aux lois le nom des magistrats qui les avaient proposées et que les lois étaient le plus souvent présentées par les consuls, on a toujours pensé que, pour trouver la date de la loi, il fallait chercher une année où se rencontrassent, dans les fastes consulaires, les noms de *Junius* et de *Norbanus*. Jusqu'ici on hésitait entre deux dates, l'an 670 de Rome (82 avant notre ère), où l'on trouvait un consul C. Junius Norbanus, et l'an 771 de Rome (19 de notre ère), où l'un des deux consuls s'appelait M. Junius Silanus et l'autre L. Norbanus Flaccus. M. Romanet du Caillaud présente diverses objections contre ces deux solutions. La première, supposerait la loi antérieure à l'époque où Cicéron écrivit ses *Topiques*; or, dans cet ouvrage, Cicéron énumère les formes par lesquelles on peut affranchir un esclave et n'indique que celles qui étaient en usage avant la loi Junia Norbana. L'autre hypothèse reculerait la réforme à une date bien tardive. M. Romanet du Caillaud émet une hypothèse nouvelle, qui consiste à admettre que la loi a été faite en deux fois, qu'elle avait été votée d'abord sur la proposition d'un consul Junius et qu'elle fut revisée ou amendée plus tard sur la proposition d'un consul Norbanus. En l'an 728 de Rome (24 avant notre ère), les consuls furent l'empereur Auguste et M. Junius Silanus; l'année suivante (729-23) Auguste fut encore consul et eut pour collègue C. Norbanus Flaccus. M. Romanet du Caillaud pense qu'Auguste fut le véritable auteur de la loi en question. En 728, il la fit présenter par son collègue le consul Junius; en 729, ayant reconnu la nécessité d'y faire quelques changements, il chargea son nouveau collègue, Norbanus, de les proposer. La loi, amendée, prit à la fois les noms du magistrat qui l'avait introduite le premier et de celui qui en avait présenté la rédaction définitive.

M. Deloche donne une seconde lecture de son Mémoire sur les monnaies frappées en Gaule au nom de l'empereur Maurice Tibère.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Hauréau, *les Mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin*; — par M. Egger : Mélitopoulo, *Etude sur une inscription découverte au Pirée*; — par M. Delisle : Müntz (Eug.) et Faucon (Maurice), *Inventaire des objets précieux vendus à Avignon en 1358 par le pape Innocent VI.*

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 25 Septembre — **1882**

Sommaire : 192. D'Arnim, Les prologues d'Euripide. — 193. Alb. Martin, Le manuscrit d'Isocrate Urbinas cxi de la Vaticane. — 194. Héron de Villefosse et Thédenat, Cachets d'oculistes romains. — 195. Mary-Lafon, Histoire littéraire du midi de la France. — 196. Mangold, Histoire et critique du Tartufe. — 197. Le Reineke Fuchs de Gœthe, p. p. Bieling. — 198. Lodge, Histoire des colonies anglaises d'Amérique. — 199. Theal. Recueil de contes cafres. — Chronique. — Société des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

192. — J. d'Arnim. **De prologorum Euripideorum arte et interpolatione.** Dissertatio inauguralis philologica. Greifswald, 1882. In-8°, 108 p.

M. Jean d'Arnim a consacré sa thèse de doctorat à l'étude des prologues d'Euripide, mais il n'a pas traité sous toutes ses faces ce sujet attrayant.

A la fin de sa dissertation, dans une vingtaine de pages d'un latin correct, quoique un peu lourd, il esquisse, plutôt qu'il ne développe, les règles auxquelles Euripide s'est conformé dans les prologues. Ce résumé est généralement exact, et M. d'A. a bien vu que toutes ces règles se ramènent, en définitive, à une seule, celle-là même que le poète, dans les *Grenouilles* d'Aristophane, se vante d'avoir scrupuleusement suivie [1] :

Εἶτ' οὐκ ἐλήρουν ὅτι τύχοιμ', οὐδ' ἐμπεσὼν ἔφυρον,
'αλλ' οὐξιὼν πρώτιστα μὲν μοι τὸ γένος εἶπ' ἂν εὐθὺς
τοῦ δράματος....
Ἔπειτ' ἀπὸ τῶν πρώτων ἐπῶν οὐδὲν παρῆκ' ἂν ἀργὸν
'αλλ' ἔλεγεν ἡ γυνή τέ μοι χὠ δοῦλος οὐδὲν ἧττον,
χὠ δεσπότης χἠ παρθένος χἠ γραῦς ἄν....

En d'autres termes, le prologue comprend deux parties : un long monologue (προοίμιον) destiné à instruire le public des faits qui se sont passés avant l'action et des circonstances dans lesquelles elle s'engage, et un dialogue qui nous montre sous leur vrai jour les sentiments dont sont animés les principaux acteurs, et met pour ainsi dire en présence les deux camps dont le conflit constitue l'intérêt dramatique de la pièce. Quant à la *persona* προλογίζουσα, elle est toujours choisie dans le parti avec lequel le poète veut nous faire sympathiser; mais comme son exposé doit être impartial, ce n'est généralement pas le héros lui-même, surtout s'il est dominé par des passions vives. Quand la marche de l'intrigue exige que les personnages soient dans l'ignorance de certains faits,

1. *Grenouilles*, vv. 945-950.

Euripide, qui ne veut pas que le spectateur partage leur ignorance, charge du prologue un dieu dont le choix n'est jamais arbitraire.

Cette analyse est judicieuse ; mais M. d'A. aurait dû la pousser plus loin, et se demander pourquoi Euripide a jugé nécessaire de donner à ses expositions une précision presque fastidieuse qu'on ne trouve pas chez ses devanciers. Il ne suffit pas, pour rendre compte de cette différence, d'opposer d'une façon générale l'art « réfléchi » d'Euripide, son inquiète soumission à des formules étroites, à l'art plus libre d'Eschyle et de Sophocle « *ubi veluti flores in prato nascuntur.* » En réalité, dans bon nombre de tragédies, le soin méticuleux d'Euripide s'explique par la nouveauté de l'intrigue ou par les modifications essentielles que, dans sa préoccupation de rajeunir des sujets rabattus, le poète a fait subir aux destinées et aux caractères consacrés des personnages. Il est évident que, pour faire accepter au public des situations aussi bizarres que celles d'Electre ou d'Hélène dans les tragédies qui portent leur nom, des explications préliminaires assez détaillées étaient indispensables. Eschyle et Sophocle, qui ne s'éloignaient guère dans la donnée générale de leurs drames des récits des poètes épiques, familiers à leur auditoire, pouvaient entrer *in medias res* sans tant de précautions [1]. — Dans d'autres prologues, on peut croire qu'Euripide a saisi une occasion commode de rappeler des légendes qu'il savait devoir plaire aux Athéniens (*Ion, Hippolyte, les Héraclides*) ou encore d'exposer sur les exploits attribués aux héros et aux dieux des réflexions philosophiques. Aucune partie du drame n'offre, en effet, au poète l'occasion de s'expliquer aussi librement : le prologue lui tient lieu de parabase.

Il n'aurait pas été hors de propos d'étudier, au point de vue du style et de la tournure de phrase, les prologues, et surtout la tirade initiale si caractéristique. La monotonie de ces débuts a excité la verve railleuse d'Aristophane [2]. M. d'A. s'est interdit cette étude intéressante, de même que toute appréciation littéraire « *cum hæc et difficilior causa sit quam ut ab adolescente apte suscipiatur, et utpote magnam partem in proprio uniuscujusque sensu posita, philologici muneris fines transgrediatur.* » C'est pousser un peu loin la modestie, tant pour soi que pour la philologie.

---

1. A cet égard, Euripide se trouvait un peu dans les conditions des poètes comiques. Voyez le joli morceau où Antiphane se plaint de l'avantage qu'ont sur ses pareils les poètes tragiques « qui ne présentent jamais au public que des personnages dont il connaît l'histoire de longue date. » (Antiph., *in com.* Ποίησις, éd. Didot, p. 392.)

2. Disons, en passant, que M. d'A. pose en règle que, dans les pièces antérieures à l'expédition de Sicile, Euripide s'est astreint à désigner nommément la *persona* προλογίζουσα dès les trois ou quatre premiers vers ; il se serait ensuite relâché de cette règle rigoureuse, et M. d'A. en conclut que le *Phrixus* appartient à la dernière époque du poète. La chronologie des pièces d'Euripide ne me paraît pas assez certaine pour autoriser ces déductions ; d'ailleurs, M. d'A. constate lui-même plusieurs dérogations à sa règle (*Médée, les Héraclides*).

La majeure partie de la dissertation, celle où l'auteur étudie individuellement les divers prologues d'Euripide, est moins une œuvre originale qu'un commentaire critique du récent ouvrage de M. Klinkenberg sur le même sujet [1]. M. d'A. suit pas à pas, en le rectifiant, le travail de son devancier dont il admire vivement non seulement la conscience, mais encore le sens critique, *acre judicium et magna diligentia*. Je ne connais pas le livre de M. Klinkenberg; à en juger par les nombreuses citations de M. d'A., je ne puis m'associer à une appréciation aussi flatteuse. Si M. Klinkenberg témoigne parfois de savoir et de sagacité, bien plus souvent il cède à la manie d'effacer ce qu'il ne comprend pas à première vue ou qui ne cadre pas exactement avec les règles scolastiques et arbitraires où il prétend enfermer son auteur. Il arrive ainsi à supprimer près de la moitié des vers des prologues qui nous sont restés [2].

Je me hâte de dire que M. d'A. ne cède pas, en général, au *furor hypercriticus* de son devancier. Il préfère la médecine à la chirurgie; et, là où il est arrêté, il aime mieux avouer son ignorance ou corriger le texte que raturer. D'ordinaire, ses conjectures se distinguent plutôt par le bon sens et une saine érudition que par un sentiment bien vif de la poésie euripidéenne, disons mieux, de la poésie tout court. Il en est peu qui emportent la conviction. Comme telle je citerai volontiers la leçon ἐσβαλοῦσα au vers 35 d'*Andromaque*, au lieu d'ἐκβαλοῦσα qui donnait un sens peu intelligible. La confusion des groupes EK et EIC n'a pas besoin d'être justifiée. Au vers 18 d'*Ion*, la leçon δακρύουσα pour Κρέουσα me sourirait fort, s'il ne fallait pas user avec beaucoup de ménagement de l'anapeste initial dans le trimètre, en dehors des noms propres. Citons encore cette variante des vers 29-31 d'*Hippolyte*, qui ont tant tourmenté les éditeurs :

Καὶ πρὶν μὲν ἐλθεῖν τῇδε, γῆς Τροιζηνίας
(πέτραν παρ' αὐτὴν Παλλάδος) κατόψιον
θεᾶς τῇσδε ναὸν Κύπριδος ἐγκαθίσατο.

La vulgate a τήνδε γῆν Τροιζηνίαν et au v. 31 γῆς τῇσδε ναὸν. Les corrections de M. d'A. écartent ces répétitions insupportables, mais laissent subsister quelque embarras dans la phrase [3].

Dans plus d'un passage, M. d'A. s'est laissé encore entraîner à des athé-

---

1. *De Euripideorum prologorum arte et interpolatione*. Bonn, 1881.

2. Si encore M. Klinkenberg s'était bien pénétré du génie d'Euripide avant de fulminer ses doctes athétèses! Dans le prologue d'*Hippolyte*, il retranche les vers 7-8 où se trouve cette remarque si finement ironique dans la bouche du poète libre-penseur :

Ἔνεστι γὰρ δὴ κἀν θεῶν γένει τόδε,
τιμώμενοι χαίρουσιν ἀνθρώπων ὕπο.

N'est-ce pas le cas de dire : *ipsum Euripidem ex Euripide exsulare jubet?* (comparez avec M. Weil, *Bacch.*, v. 321).

3. La quantité un peu insolite de θεᾶς est autorisée notamment par *Androm.*, v. 20 (vers retranché à tort par Arnim et Klinkenberg).

tèses peu nécessaires ou à des corrections qui empirent le texte. Ainsi, au vers 27 d'*Oreste*, il lit :

ἐῶ τοῦτ' ὃ σαφὲς ἐν κοινῷ σκοπεῖν

au lieu de ἀσαφὲς. Mais la vulgate s'explique très bien, non pas par : « *Se in publico causam necis Agamemnonis non pronuntiaturam* », comme le veut M. Klinkenberg, mais par : « *Linquo rem dubiam communi judicio dijudicandam* ». — Au vers 17 d'*Iphigénie en Tauride* :

ὦ τῆσδ' ἀνάσσων Ἑλλάδος στρατηγίας

M. d'A. n'a pas vu que ἀνάσσειν στρατηγίας est une locution poétique qui s'explique comme « dormez votre sommeil » [1]. Il a écrit :

ὦ γῆς ἀνάσσων Ἑλλάδος στρατηγίᾳ

ce qui frise la platitude. — Dans la même tragédie, aux vers 35 suiv., j'ai peine à croire qu'il aurait proposé la faible conjecture :

Θύειν νόμοισι τοῖσιν ἥδεται θεὰ
Ἄρτεμις ἑορτῆς

s'il avait connu la belle et certaine [2] correction de M. Weil :

ὅθεν νόμοισι, τοῖσιν ἥδεται θεὰ,
χρώμεσθ' ἑορτῆς.

Disons, en terminant, que M. d'Arnim mérite rarement des critiques de ce dernier genre. Ordinairement, il est bien au courant de la « littérature » de son sujet, et c'est pourquoi, alors même qu'on n'acceptera pas ses conjectures, on ne lira jamais sans profit les observations que lui suggèrent les difficultés nombreuses du texte [3].

Théodore Reinach.

---

193. — **Le manuscrit d'Isocrate Urbinas CXI de la Vaticane.** Description et histoire. Recension du Panégyrique, par Albert Martin, membre de l'école française de Rome. Paris, Thorin, 1881. Une brochure de 33 pp.

Les collations bien faites sont rares; un grand nombre de celles qu'on trouve dans les éditions critiques un peu anciennes sont ou incomplètes ou remplies d'inexactitudes. Nous ne demandons pas que l'on présente toutes les variantes, sans exception, mais il serait à souhaiter que les leçons reproduites fussent toujours sûres pour pouvoir établir la filiation des variantes, et faire le classement des manuscrits. Ces deux bases de la critique verbale manqueront toujours de solidité tant que la plupart des collations qui existent n'auront pas été revisées avec soin.

---

1. Comparez *Odyssée* Ω, 30 ὡς ὄφελες τιμῆς ἀπονήμενος, ἧσπερ ἄνασσες.

2. Je n'entends pas affirmer que le mot χρώμεσθα soit au-dessus de toute contestation, mais bien qu'Ἄρτεμις est une glose qui a pris la place d'un verbe.

3. Signalons, comme particulièrement intéressante, l'étude des passages suivants : *Ion*, v. 20-27 (plusieurs conjectures peu admissibles); *Hélène*, v. 33-43; *Bacch.*, v. 55 suiv.; *Héracl.*, v. 31-37; *Héc.*, v. 28 suiv.

Certainement on ne reproduira jamais dans une édition critique tous les détails que doit noter un collationneur; il n'en est pas moins nécessaire, chaque fois qu'on est en présence d'un manuscrit important, d'en prendre une collation minutieuse. C'est ce que vient de faire M. Albert Martin pour le *Panégyrique* d'Isocrate, qui se trouve dans l'*Urbinas* CXI; « en négligeant seulement quelques détails secondaires de l'accentuation, de la ponctuation, etc. », et en insistant surtout sur la distinction des diverses mains qui, pour un certain nombre de leçons, n'avait jamais été faite.

M. M., après une brève description qui porte sur le nombre des quaternions et des feuillets, donne du manuscrit une histoire succincte, à la fois très claire et très probante; puis il aborde la description paléographique qu'il fait bien complète, d'après la méthode inaugurée par Ch. Graux à l'école des Hautes-Etudes en 1877 [1]. A ce sujet, nous adresserons quelques critiques au travail, d'ailleurs très consciencieux, de M. Martin. P. 9 : il dit que dans les notes marginales, dont l'écriture est l'onciale, on rencontre deux fois l'abréviation de ης; mais il n'en indique pas la forme qui, pourtant, aurait pu servir de preuve à son assertion, que ces notes sont dues à une main très ancienne. — Même page : « Les mots sont coupés selon la paléographie; ainsi l'α, l'ε, le σ, le τ, etc., sont presque toujours rattachés à la lettre suivante; l'ι, l'ο, le ρ, l'υ ne le sont jamais. » Je serais bien étonné que ceci fût vrai pour l'υ, et que cette lettre ne fût pas rattachée à la suivante dans αὐτός, ὑπό, τούς, etc. — P. 10 : « L'encre est rousse ou noire; la distinction est très marquée; il y a des séries de feuillets tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre de ces couleurs. » M. Martin paraît croire, si nous le comprenons bien, que le copiste s'est servi de deux encres différentes. Ce n'est pas impossible; cependant il est bon de se rappeler que la décoloration des encres à base de fer n'a pas lieu d'une manière uniforme dans les manuscrits. On voit quelquefois sur la même page des teintes bien tranchées sans qu'il y ait lieu de croire à l'emploi de deux encres. A certains feuillets l'encre est décolorée, à d'autres elle est bien conservée; quelquefois elle est devenue rousse au recto, tandis qu'au verso elle est restée presque noire, ou réciproquement. — Un peu plus loin, page 28, en note, M. M. prévient qu'il compte comme une seule lettre la *ligature* ει; il a raison, car ει n'occupe certainement que la place d'une lettre; seulement ει n'est pas une ligature, mais un *sigle*. Nous signalerons encore trois fautes d'impression : p. 32, ἀγαγκασθεῖμεν, βοολληθεῖμεν; p. 33, φλείασιος.

Dans la seconde partie de son travail, M. Martin, après avoir signalé quelques particularités paléographiques de l'*Urbinas*, discute certains

---

1. Cf. *Rapport sur la section des sciences historiques et philologiques*, 1877-78, pp. 6-7. — Quand M. Martin a fait imprimer son ouvrage, Ch. Graux vivait encore; aujourd'hui qu'il n'est plus, M. M. ne nous saura pas mauvais gré de rappeler ce que son travail doit à celui qui fut notre maître à tous deux.

passages du Panégyrique en comparant les leçons nouvelles fournies par sa collation avec les leçons vulgaires. Ces discussions sont conduites avec beaucoup de rigueur et de méthode.

Alfred JACOB.

---

194. — **Cachets d'oculistes romains,** par A. HÉRON DE VILLEFOSSE et H. THÉDENAT. Tome I. Paris, 1882. In-8°.

MM. Héron de Villefosse et Thédenat qui, depuis quelques années, avaient publié, chacun de leur côté, des cachets inédits d'oculistes romains, et qui possédaient les empreintes de plusieurs autres, ont pensé qu'il serait utile de se réunir afin de les faire connaître, ainsi que les textes et les observations qu'ils avaient recueillis en travaillant isolément. Ils nous en avertissent dans un court avant-propos et ajoutent qu'ils ne considèrent le travail qu'ils viennent de faire paraître que comme des *notes*. Ils auraient dû ajouter qu'elles ne sont pas moins étendues que variées, et que, pour être aussi nourries que les notes les plus savantes, elles n'en ont pas la sécheresse. Telle a été certainement la pensée de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres quand elle a récompensé ce travail, tout récemment.

Le tome premier, le seul qui ait encore paru, contient 18 cachets d'oculistes, tous trouvés en France, à l'exception d'un seul dont la provenance est ignorée; ces cachets nous révèlent 17 noms d'oculistes, pour la plupart inconnus, ainsi qu'un certain nombre de maladies et de remèdes nouveaux dont, soit dit en passant, il est regrettable de ne pas trouver une liste dans les tables. C'est, sans doute, une omission volontaire qui sera réparée dans le deuxième volume.

Le grand mérite de ce livre consiste dans les mille détails qu'il renferme; il nous est donc impossible ici de suivre les auteurs pas à pas : ce serait d'ailleurs plutôt l'affaire d'un médecin que d'un archéologue; nous nous contenterons de leur présenter trois observations :

1° Afin, sans doute, d'éviter l'aridité, les auteurs ont cru devoir ajouter parfois de nouvelles observations lorsqu'ils rencontraient le nom d'une maladie ou d'un remède dont ils avaient déjà parlé : nous n'en citerons qu'un exemple, mais nous pourrions en signaler d'autres. On lit, page 91 : « *Diasmyrnes*. Grotefend a indiqué les principaux textes des médecins anciens, concernant le collyre *diasmyrnes*, nous n'avons pas à y revenir »; et page 165 : « *Diasmyrnes*. Nous avons déjà rencontré ce collyre sur le cachet de Poitiers : nous allons compléter ici les quelques lignes que nous lui avons consacrées à cette occasion. » Suivent six pages de développements qui, nous semble-t-il, auraient été plus à leur place à la page 91. Cette méthode n'est pas sans créer quelque embarras à celui qui voudra se servir, pour des recherches, de ce livre si utile.

2° Pp. 98 et suiv. Des trois hypothèses que proposent les auteurs pour expliquer le mot *harpaston* (collyre harpaston), il nous semble que la première seule est admissible, grammaticalement.

On ne saurait, en effet, faire du mot ἁρπαστόν « un adjectif dérivé de *harpax* comme *harmation* de *harma* ». Ἁρπαστός n'est pas un adjectif, mais le verbal en τος du verbe ἁρπάζω. Ἅρπαξ, au contraire, est un adjectif formé de la racine ἁρπαγ, et qui signifie *celui qui prend*. Comment donc, avec un corps qui signifie *preneur*, l'ambre ou tout autre, formerait un collyre qui signifierait *pris?* On comprend aussi très bien qu'on nomme *harpax* un emplâtre qui prend rapidement; on ne voit pas comment on pourrait appeler un collyre *harpastos*, parce qu'il aurait la propriété d'être mordant. Nous ferons, du reste, observer que ἁρμάτιον ne nous semble pas être ici un adjectif formé de ἅρμα, mais le diminutif de ce mot. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'Aetius l'a compris puisqu'il dit : « ἁρμάτιον, *id est currus* », comme le constatent les auteurs eux-mêmes.

3° P. 102. Que le collyre *Foos* soit le même que le collyre *Fos*, c'est, je crois, ce qui ne peut faire de doute pour personne. Mais les formes poétiques ou plutôt dialectales φάως et φόως n'ont peut-être pas besoin d'être invoquées à l'appui de ce fait. *Foos* ne serait-il pas la transcription pure et simple du grec φῶς par un graveur qui aura voulu rendre sensible la longue « ω » en répétant deux fois la brève « *oo* » ?

R. Cagnat.

---

195. — **Histoire littéraire du midi de la France**, par Mary Lafon. Paris, Reinwald, 1882, 8°, XIII-421 pages. Prix : 7 fr. 50.

On a dit souvent qu'il n'y avait si mauvais livre dont on ne pût tirer quelque profit. Nous croyons toutefois que le livre de M. Mary-Lafon devra être considéré comme l'une de ces exceptions dont on dit qu'elles confirment la règle, car nous ne voyons pas ce qu'on pourrait tirer d'un ouvrage où il n'y a pas un fait nouveau, pas une recherche originale, et dont on ne pourrait citer une page qui ne contînt quelque grosse bévue. Aussi voulons-nous simplement, en l'annonçant ici, mettre en garde les lecteurs qu'un titre prétentieux pourrait attirer. Dans cette prétendue *Histoire littéraire du Midi de la France*, 70 pages sont consacrées à la littérature latine jusqu'au xe siècle environ. Le lecteur se rendra suffisamment compte de la portée et du style de ce chapitre, en jetant les yeux sur les premières lignes de la table analytique des matières : « Gaule « et Rome, p. 1. — Les Flatteurs du chef, p. 2. — Poésies gauloises, p. 3. « — Chants ibériens, p. 4 [1]. — L'oiseau joli chanteur, p. 5. — Le tour

1. On voit que M. Mary-Lafon n'est guère au courant des travaux qui ont démontré le peu d'ancienneté des chants « ibériens » (cf. *Revue critique*, 1866, art. 199 le compte-rendu de la dissertation de M. Bladé sur les chants héroïques des Basques). Mais de quoi est-il au courant?

« de la terre, p. 8. — Rhéteurs massaliens, p. 9. — La main impie, p. 12. « — Les champs bien aimés, p. 13. — Le Fils de l'Aude, p. 14 [1]..... » Le reste du volume traite de la littérature (en fait, de la poésie seulement) en langue vulgaire, depuis les troubadours jusqu'aux *felibres,* qui sont assez maltraités. *Mireio* elle-même, la gracieuse et idéale création de Mistral, ne trouve pas grâce devant l' « historien » de notre littérature méridionale : « Quel intérêt — je vous le demande — peuvent inspirer « ce vannier pieds nus (le Vincent de *Mireille*), grossier comme ses cor- « beilles, et cette paysanne rougeaude, brûlés tous deux par le soleil, et « sentant l'ail et l'huile rance? » (p. 372). J'avoue que je ne m'étais jamais représenté Mireille rougeaude ni brûlée par le soleil, et j'aime mieux Vincent pieds nus qu'en bottines vernies, mais poursuivons. Les 350 pages ou environ que l'auteur a consacrées à la poésie du midi, ne sont guère qu'une suite de citations médiocrement choisies, traduites le plus souvent en vers (et quels vers!) et accompagnées d'observations dont le lecteur peut déjà soupçonner la portée. Il n'y a dans tout cela aucun ordre quelconque. Du reste, tout classement, soit par matières, soit par ordre chronologique, était interdit à un homme qui ne sait de la littérature provençale que le peu qu'on en savait il y a cinquante ans. Ainsi, M. M.-L. ne soupçonne même pas l'existence des poèmes de la Guerre de Navarre, de Guillaume de la Barre, de Daurel et Beton. Il ne connaît, pour *Girart de Roussillon,* que le ms. incomplet de la Bibliothèque nationale, et ignore, par conséquent, que le début de ce poème est publié et même traduit (*Revue de Gascogne,* 1869) depuis longtemps, d'après le ms. d'Oxford. Il en est encore à croire que *Ferabras* appartient en propre à la littérature provençale. Aucun des nombreux travaux qui ont, par des voies diverses, mis hors de doute la date relativement récente des poèmes vaudois, n'est parvenu jusqu'à lui, et à ses yeux, comme pour Raynouard, la *Nobla Leyczon* est un poème du XIe siècle. Il ignore ou feint d'ignorer l'existence de la nouvelle édition de la chanson de la Croisade albigeoise, qui a modifié considérablement les idées courantes sur ce poème historique, dont il ne dit rien de ce qu'il y avait à dire. Il ne sait rien de l'ancien théâtre religieux du Midi, rien des découvertes récentes (voy. *Romania,* VIII, 481-508) qui ont été faites sur la source de la vie de saint Honorat. Il cite (p. 235 et suiv.) comme étant du XVe siècle, des poésies qui sont tirées des *Leys d'amors,* et par conséquent ne peuvent être postérieures à la première moitié du XIVe siècle. Il parle du *Breviari d'amor* pour dire que Dante y a puisé l'idée de la *Divine Comédie.* Quant aux fautes innombrables dont textes et traductions sont parsemés, je n'en dirai rien, ayant eu l'occasion, il y a une quinzaine d'années, de montrer ici-même [2] de quels contre-sens M. M.-L. est capable quand il se mêle de traduire du provençal. En somme, il n'y a dans

1. C'est P. T. Varro.
2. *Revue critique,* 1868, II, pp. 136 et 319.

cette mauvaise compilation pas un fait qui soit exact, pas une idée qui soit juste. Le pis est que l'auteur prétend donner comme une œuvre originale ce qui n'est en réalité, comme je viens de le dire, qu'une mauvaise compilation. Il affecte de citer (souvent peu exactement) les manuscrits, mais on ne voit pas qu'il en ait rien tiré qui ne se trouve dans les éditions, principalement dans Raynouard et Rochegude, qu'il se garde bien de citer. Dans Raynouard, M. M.-L. ne parle que pour écrire cette phrase qui mérite une mention : « S'il eût possédé les moyens d'instruc-« tion indispensables pour expliquer la formation de la langue des trou-« badours, je veux dire le grec, les idiomes germaniques et l'arabe, « M. Raynouard n'eût jamais connu de rival dans ce genre. » Si, pour être sans rival « dans ce genre », il faut savoir le grec, je crains bien que M. M.-L. reste notablement au dessous de Raynouard, qui du moins n'eût jamais tracé l'extravagant assemblage de lettres grecques qu'on peut voir au bas de la p. 2 de l' « Histoire littéraire » de M. Mary-Lafon.

« Le livre aujourd'hui publié date de longtemps, » nous dit l'auteur au début de la préface. « J'avais dix ans lorsque l'idée m'en vint. » Il y est resté beaucoup de la conception première.

P. M.

---

196. — **Molières Tartuffe, Geschichte und Kritik,** von Wilhelm Mangold, Oppeln, Maske. 1881. In-8°, VI et 239 p.

Le travail de M. Mangold sur le *Tartuffe* est un des meilleurs travaux qu'on ait publiés en Allemagne sur notre grand comique. M. M. a consulté toutes les études antérieures qui ont trait à son sujet, et nous ne croyons pas qu'il en ait négligé une seule, depuis la *Critique du Tartuffe* jusqu'au travail du Russe Wesselovsky, jusqu'à l'étude de M. Legouvé sur Scribe. M. M. connaît bien la littérature du XVIIe siècle, et il cite avec à-propos des passages tirés des auteurs de l'époque et qui éclairent d'une vive lumière certains de ses jugements. Dans un premier chapitre, il expose très brièvement la vie de Molière, l'influence qu'a exercée Gassendi sur le grand comique (mais qui, à notre avis, ne ne s'est pas manifestée dans le *Tartuffe*), les vues de Molière sur la religion et la morale ; il consacre quelques pages sur le clergé de l'époque, aux jésuites, aux jansénistes, etc. Dans le deuxième chapitre, M. M. expose le sujet du *Tartuffe ;* il rappelle les œuvres où l'hypocrite joue un rôle, celles auxquelles Molière a sans doute pris quelques traits, etc.; il insiste principalement sur le Montufar de Scarron, il énumère les diverses allusions que Molière aurait faites à certains personnages de l'époque. Le IIIe chapitre, où M. M. s'est, avec raison, inspiré surtout de l'excellente notice de Despois-Mesnard, est consacré à l'histoire du *Tartuffe* (Ire représentation des trois premiers actes, opinions pour et contre

la pièce, première défense de la jouer, premier placet de Molière, lectures du *Tartuffe* dans des sociétés particulières; 2e représentation chez Madame, 3e représentation au Raincy, *Don Juan*, 4e représentation du *Tartuffe* et deuxième défense de le jouer, second placet de Molière, condamnation du *Tartuffe* par l'archevêque de Paris, *Lettre sur l'Imposteur, l'Amphitryon,* etc.) ; toute cette histoire du *Tartuffe* est racontée par M. M. avec précision et clarté. Mais M. M. ne s'arrête pas au temps de Molière ; il pousse plus loin son enquête et fait l'histoire du *Tartuffe* jusqu'à nos jours ; il traite d'abord de la polémique contre le *Tartuffe* et le théâtre en général (du P. Caffaro et de Bossuet jusqu'à MM. L. Veuillot et de La Pommeraye), puis des pièces inspirées par *Tartuffe,* de ses imitations, de ses traductions ; les nombreuses informations qu'il a recueillies témoignent d'une lecture étendue et de patientes recherches ; aucun de nos moliéristes français, par exemple, n'a connu la pièce de Mme Gottsched, *Die Pietisterey im Fischbeinrocke oder die doctormässige Frau* (p. 152). Mais M. M. a-t-il connu ce que dit de cette pièce M. W. Creizenach dans son excellente brochure *Zur Entstehungsgeschichte des modernen deutschen Lustspiels?* (pp. 30-32). Le IVe chapitre, qui est, avec le précédent, le plus remarquable de l'ouvrage, est intitulé *Tartuffe au point de vue dramatique ;* M. M. y examine successivement les caractères et l'action du *Tartuffe ;* on trouvera là de fines analyses et de pénétrantes observations. L'ouvrage se termine par un 5e et dernier chapitre qui a pour titre : « *Critique éthique et esthétique* ». On ne pourrait faire à M. M. que de légères chicanes. Par exemple, parmi les étymologies du nom de *Tartuffe*, il aurait pu citer, ne serait-ce que pour mémoire, l'étymologie proposée par Génin qui dérive *tartuffe* du mot *tartufo* « petit homme d'humeur fort méchante » (dans le *Malmantile* de Lippi). — Pp. 35-36. Il nous semble que les traits de l'*Ipocrito* de l'Aretin peuvent convenir au Tartuffe et que l'Ipocrito ressemble tout à fait à l'hypocrite de Molière (il est introduit dans une famille, séduit le chef de la maison, fait toutes les simagrées de la dévotion, marche les yeux baissés et le paroissien sous le bras, déplore humblement ses péchés, loue les hypocrites, aime les bons repas, convoite la femme de son hôte, etc.). — P. 59. On trouvera assez étrange l'expression « un certain Gourville », *ein gewisser Gourville*, et nous ne croyons pas que le discours de Don Luis à Don Juan renferme les allusions à la conduite privée de Louis XIV (p. 98), ni qu'il y ait là, ainsi que dit M. M., beaucoup de démocratie et comme la préparation de la grande Révolution. C'est aller bien loin que de faire de Molière le précurseur et le prophète de 1789. — P. 138, M. M. dit qu'il serait fatigant *(ermüdend)* de suivre les pensées de Bossuet dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie;* M. M. a certainement raison de désapprouver le zèle fougueux de Bossuet et la véritable furie de son attaque contre Molière; mais l'évêque a mis au service d'une mauvaise cause une vigoureuse éloquence. — P. 140. Quelques lignes plus loin,

M. M. déclare que la lettre de Rousseau à d'Alembert est « trop ennuyeuse et trop sotte » *(zu langweilig und zu albern)* pour mériter une longue analyse; c'est méconnaître ce que la *Lettre sur les spectacles* renferme d'original ; il y a, dans cette protestation contre le théâtre, des traits éloquents, et quelques vérités exprimées avec l'éclat et l'énergie qui distinguent le style de Rousseau. — P. 146. Sur l'Onuphre de La Bruyère, il est permis de rappeler que Sainte-Beuve dit (P. L. II, 407) qu'Onuphre est une critique pointilleuse et un contre-pied du *Tartuffe;* Sainte-Beuve ajoute : « La Motte avait vu de même dans le portrait d'Onuphre un tableau de l'*Hypocrite* où La Bruyère commence par effacer un trait du *Tartuffe,* et ensuite en recouche un tout contraire ».— Le travail de M. M. est complet, exact, rempli de justes appréciations, de rapprochements intéressants et d'instructifs commentaires. L'auteur aurait pu être plus concis en certains endroits, par exemple dans le IIe chapitre et dans le dernier qui tourne trop à la dissertation ; quelques lecteurs difficiles trouveront même que M. Mangold abuse des citations; mais, par son ouvrage, il s'est placé au premier rang des moliéristes d'Allemagne, et cette étude sur le *Tartuffe,* solide, consciencieuse, écrite d'ailleurs avec agrément, mérite de ne point passer inaperçue en France.

C.

---

197. — **Gœthe's Reineke Fuchs** nach dem ersten Druck von Jahre 1794 mit Proben der ælteren Thierepen hrsg. u. erlæutert von Alex. Bieling. Berlin, Wiedmann. 1882. In-8°, 226 p. 4 mark.

M. Bieling a reproduit dans ce volume, avec la plus grande fidélité, la première édition du *Reineke Fuchs* de Gœthe (pp. 29-156); il en a conservé scrupuleusement l'orthographe et, autant que possible, la ponctuation ; naturellement, il a corrigé les fautes évidentes d'impression. Il a joint au texte une liste de ces fautes d'impression et des variantes de la dernière édition donnée par Gœthe en 1830 (*abweichende Lesarten,* pp. 157-158), ainsi que des remarques (*Erläuterungen,* pp. 159-206). Ces remarques, fort instructives, et renfermant soit des éclaircissements tirés de l'histoire du droit du moyen âge, soit des citations du *Roman de Renart*, de *Reinaert*, du *Reinke Vos,* etc., soit des explications grammaticales et philologiques, auraient mieux été à leur place au bas des pages. Le volume — dont il sied de louer, en passant, l'agréable impression — se termine par des *Proben aus den älteren Tierepen* (pp. 206-226) ; pour mieux montrer par un exemple l'affinité des plus importantes épopées animales, M. B. a cité le même passage (chez Gœthe, le commencement du IVe chant) traité dans le *Reinhart* moyen-haut allemand de Henri le *glichesare* (ancien texte et version postérieure), dans le *Roman de Renart* (extraits de Martin), dans le

Reinaert, dans la traduction en distiques latins de Baudoin (*hic vulpes venit coram leone et persuadet pulcre*), dans la *Reinaerts historie*, dans Hendrik van Alkmaar, dans le *Reinke* bas-allemand, dans la traduction allemande de 1650, dans la traduction en prose de Gottsched. Il ne nous reste plus à parler que de l'introduction, mise en tête du volume par M. B. (pp. 1-26); on ne la lira pas sans intérêt; on y remarquera surtout la liste des noms des animaux qui se trouvent dans le *Reineke Fuchs*, et leur signification étymologique (pp. 22-26); mais *Eitelbauch* ou *Idelbach* (dans Gottsched, *Ydelbach*) signifie-t-il « *nichts als Balg* » et ne faut-il pas entendre « qui a toujours le ventre vide »? (p. 24). L'introduction est d'ailleurs claire et précise; M. B. connaît les travaux récents, surtout ceux de M. Voigt, sur la légende animale; il examine et apprécie successivement l'*Ecbasis captivi*, l'*Isengrimus*, le *Reinardus vulpes*, etc.; il raconte l'histoire de la traduction de Gœthe qu'il nomme avec raison la plus « réussie » de toutes les traductions et qui, malgré quelques erreurs communes à Gottsched et à Gœthe, a, grâce au vers hexamètre, rendu « chère au peuple allemand cette perle de la poésie populaire » (p. 21). On aurait voulu que cette introduction fût plus complète encore; M. Bieling ne fait guère que mentionner, sans plus de détails, la traduction de Gottsched et les gravures « spirituelles » d'Everdingen (p. 16); il nomme en passant Hackmann, le professeur de Helmstaedt et l'éditeur de 1711 (Wolfenbüttel), mais il oublie Heinecke ou Heineccius, l'auteur de l'*Antiquitatum romanarum jurisprudentiam illustrantium syntagma*, à qui Gœthe décerne, en même temps qu'à Eberhard Otto, l'épithète d'*élégant* (*D. u. W.* VI, p. 31, Loeper) et qui fut, au XVIIIe siècle, un des jurisconsultes qui appelèrent l'attention sur le *Reineke*; il aurait pu encore citer, au XVIe siècle, Moscherosch (cp. Koberstein, II, p. 287, note 17). En somme, édition recommandable et utile, qui fera certainement son chemin dans les gymnases allemands.

A. C.

---

198. — **A Short history of the english colonies in America**, by Henry Cabot Lodge, New York, Harper and brothers. 1881. VI-560 p. in-8°.

« L'histoire des treize colonies américaines est, avant tout, une histoire fragmentaire et provinciale; elle n'acquiert pas l'importance ni la valeur d'une histoire nationale avant la réunion du Congrès qui eut lieu à New-York en 1765, au sujet de la loi sur le timbre. Quels étaient ces gens qui firent la guerre de l'Indépendance et fondèrent les Etats-Unis; quel était leur genre de vie, quels étaient leurs usages, leurs idées, leurs mœurs, toutes ces questions, lorsque je commençai l'étude de l'histoire d'Amérique, m'ont semblé présenter le plus profond intérêt; elles n'avaient pas encore été traitées d'une façon complète et résumée à la fois;

le présent volume est un essai tenté pour combler cette lacune. »

Par ces lignes, qui sont les premières de la préface, M. Lodge indique fort bien le but qu'il s'est proposé, et, disons-le dès maintenant, qu'il a su atteindre. Le sujet n'était pas des plus aisés. Les documents sont beaucoup moins abondants qu'on ne pourrait croire. Ces colonies ont eu pour la plupart de fort médiocres débuts; on y gagnait sa vie comme on pouvait, et l'on n'y écrivait guère. En outre, chacune d'elles formait un état à part, avait son existence individuelle, et, pour décrire les différentes colonies en 1765, on ne pouvait échapper à la nécessité de faire leur histoire l'une après l'autre. C'est ce qu'a fait M. Lodge. Son livre se divise ainsi en deux parties, fort inégales d'ailleurs en étendue : 1° L'histoire des treize colonies (p. 1 à 476); 2° La Révolution et la guerre de l'Indépendance (p. 476 à 521).

Quant à l'histoire particulière de ces colonies, on eût désiré que l'auteur indiquât l'ordre qu'il entendait suivre. Cependant il est assez facile de le deviner. M. L. répartit les treize colonies en trois groupes : 1° cinq au sud : Virginie (depuis 1606), Maryland (1632), les deux Carolines (1663) et la Géorgie (1732); 2° quatre au centre : Delaware et Pensylvanie; New-Jersey et New-York; 3° la Nouvelle-Angleterre, qui a formé Massachusetts, Connecticut, Rhode Island et New-Hampshire. Pour chacune de ces colonies, l'auteur en trace l'histoire dans un premier chapitre, puis, dans un second, il en décrit l'état social, intellectuel, moral, industriel et politique [1]. C'est cette seconde partie qu'il a traitée avec le plus de soin, et, quand même il n'en aurait pas prévenu le lecteur dans sa préface, on s'en apercevrait tout de suite en ouvrant le volume : tandis que pour l'histoire il ne donne aucune référence, pour les institutions, au contraire, il renvoie à de nombreux auteurs. Il avertit d'ailleurs qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait indiqué toutes ses sources; mais il a voulu multiplier ces indications pour être utile à ceux qui étudieraient après lui le même sujet. L'intention est excellente; l'auteur eût mieux fait encore, s'il avait donné avec plus de précision les titres des livres ou des documents auxquels il se réfère. Il est à craindre que plus d'un lecteur sur le vieux continent ne soit souvent dans l'embarras en présence de ces renvois trop laconiques.

Le présent ouvrage abonde en faits intéressants, présentés avec exactitude et méthode; les idées générales y font un peu défaut, et l'on ne lit pas sans fatigue certains chapitres, surtout les chapitres proprement historiques, du livre; on se demande si M. L. n'aurait pas pu grouper avec plus d'art les diverses monographies qui le composent, pour faire mieux comprendre les grandes lois qui ont présidé au développement des colonies. Ce qui surtout ne ressort pas assez nettement, c'est la situation de ces colonies à l'égard de la métropole. Sans doute M. L. montre bien

1. Il a eu l'heureuse idée de réunir en un seul chapitre tout ce qu'il avait à dire des mœurs et institutions des quatre colonies qui composent la « Nouvelle Angleterre ».

qu'elles furent lentes à se séparer de la mère patrie, et que le ministère anglais est responsable, par les lourdes fautes qu'il a commises, de la guerre de l'Indépendance (cf. p. 474); mais les erreurs du système colonial ont été une cause plus profonde encore de cette guerre. Il serait bon de relire après M. L., par exemple, la partie correspondante de la *History of the english people* de M. Green (t. IV, p. 241 et suiv.).

Malgré ces *desiderata,* il y a beaucoup à prendre et à apprendre dans l'ouvrage de M. Lodge. Nous n'avons certainement en France aucun livre qui nous renseigne aussi bien sur l'histoire de ces colonies, si humbles pendant un siècle et demi, si péniblement arrivées à l'indépendance, mais qui sont le fondement, inébranlable à ce qu'il semble, de cet extraordinaire empire des Etats-Unis d'Amérique. Ajoutons qu'un copieux répertoire chronologique et un index très détaillé facilitent les recherches. C'est donc un réel service que le livre de M. Lodge est appelé à rendre aux historiens et aux politiques.

Ch. B.

199.— **Kaffir Folk-Lore;** or, a selection from the traditional tales current among the people living on the eastern border of the Cape Colony, with copious explanatory notes, by Geo. Mc Call THEAL. London, Swan Sonnenschein, 1882, in-8°, XII-212 p.

Les contes africains qu'on a recueillis jusqu'à présent sont intéressants à plusieurs points de vue. Le fond, à travers des altérations souvent extrêmes, se laisse plus d'une fois rapprocher de celui des contes indiens, et montre ainsi que les récits répandus chez les divers peuples du grand continent équatorial leur ont été apportés, au moins en partie, par les musulmans (en certains cas même par les Européens). Quelques traits, au contraire, sont absolument spéciaux et indiquent chez les populations africaines, avec une grande pauvreté d'imagination et une impuissance plastique à peu près complète, un curieux ensemble de croyances et une façon particulière de se représenter les rapports de l'homme avec la nature. Enfin la forme que revêtent les récits abonde en renseignements précieux sur les mœurs, les usages, les idées et les sentiments des tribus chez lesquelles on les recueille. Toutes les collections de ce genre, quand elles offrent, comme celle de M. Theal, des contes recueillis avec fidélité et très bien commentés, sont donc fort précieuses. M. Th. a rassemblé ses contes dans la tribu des Xosa ou Amaxosas, les plus méridionaux des Cafres établis entre la colonie du Cap et celle de Natal; l'auteur, qui a vécu vingt ans en relations constantes avec eux, donne de leur manière de vivre un tableau concis, mais suffisant à nous la faire comprendre. Il a entendu les contes qu'il publie de la bouche de plusieurs narrateurs, sans grandes variantes, ce qui prouve que l'incohérence, l'absence de motifs et de but, le défaut presque complet d'intérêt, au moins dans

l'ensemble, qui s'y font remarquer, ne sont pas accidentels; on retrouve, en effet, ces caractères dans d'autres contes africains. Le *folk-lore* proprement dit est joint aux contes sous forme de commentaire. Dans les contes le mythographe relève à chaque instant des traits qui lui sont connus d'ailleurs, mais il est rare qu'un récit tout entier soit assez homogène pour se comparer aux récits d'un autre peuple. L'histoire de Hlakanyana, « ce rusé petit gaillard », est une suite d'épisodes rappelant les aventures de Däumling ou d'Hermès enfant. L'un de ces épisodes est une forme reconnaissable, quoique défigurée, d'un conte très répandu, le LXIIe des *Contes lorrains* si savamment annotés par M. Cosquin, *L'Homme au pois* (voy. *Romania*, t. X, p. 578). Le dernier conte, *le Lion et le Chacal*, est supposé par M. T. être d'origine hottentotte : il a sans doute raison, car on en trouve des épisodes à peu près identiques dans les recueils hottentots de Krönlein et de Sanderson (voy. Bleek, *Reineke Fuchs in Afrika*, pp. 1 ss.); il est bon de noter qu'un trait de ce conte (que M. T. a cru malheureusement devoir abréger),— la sottise du lion qui, ayant saisi la queue du chacal, se laisse persuader que c'est une racine et la lâche, — se retrouve dans un conte recueilli oralement dans l'Inde (M. Frere, *Old Deccan Days*, p. 310). On pourrait faire bien des rapprochements analogues; mais je signale particulièrement ce conte du *Lion et du Chacal*, parce que, à mon avis, dans sa forme indienne primitive, il est la source de toute la partie du cycle de *Renart* qui n'a pas son origine dans les fables ésopiques gréco-romaines. Une petite collection de proverbes et locutions figurées termine le volume de M. Theal, que nous recommandons à tous ceux qui s'occupent de *folk-lore*.

G. P.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu les deux premiers fascicules (janvier et février, mars et avril) du *Bulletin de correspondance africaine*, publié par l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, avec ce sous-titre : *Antiquités libyques, puniques, grecques et romaines*. L'avant-propos, signé de M. Emile Masqueray, directeur de l'Ecole, est ainsi conçu : « Ce bulletin doit de paraître à la libéralité de M. Paul Bert, ministre de l'instruction publique, ardent ami de l'Algérie, et à l'initiative de M. Albert Dumont, directeur de l'enseignement supérieur, qui continue dans l'Ecole d'Alger son œuvre de Rome et d'Athènes. L'occupation de la Tunisie et la création rapide de tant de villages sur notre territoire civil ouvrent aux découvertes archéologiques une ère nouvelle, et ce n'est pas trop, pour en transmettre une part au monde savant, qu'une publication bi-mensuelle de deux feuilles environ, sœur de la *Revue africaine*, du *Recueil de la Société archéologique* de Constantine, et du *Bulletin de l'académie d'Hippone*. La science et le dévouement de MM. Renier, Judas, Halévy, Faidherbe, Tissot, Poulle, Berbrugger, Delamare, Mac-Carthy, Reboud, Cahen, Cherbonneau,

Letourneux, Féraud, nous ont frayé la voie : nous puiserons nos forces dans une communion constante d'idées et de sentiments avec les personnes qui nous favorisent de leur correspondance. D'ailleurs, l'indignation seule nous aurait poussés à recueillir, nous aussi, les épaves d'un naufrage dans lequel des villes entières disparaissent. On a fait de la chaux avec des statues de Cæsarea; Naraggara, Thagora, Auzia, sont englouties dans des casernes; j'ai vu scier des marbres du temple d'Esculape à Lambèse; les collections locales sont au pillage; mais ce n'est pas le lieu de se répandre en plaintes stériles, et Tite Live nous avertit de faire taire nos regrets au moment où nous déployons notre voile avec l'aide des Dieux ». — Le premier fascicule du *Bulletin de correspondance africaine* renferme un article où M. Masqueray reproduit quatre inscriptions inédites d'Auzia, détruites aujourd'hui, mais copiées à temps par M. Grenade Delaporte; la première est datée de l'an 213 de notre ère, la seconde de l'an 222, la troisième de l'an 241 ; dans le même art. M. Masqueray détermine, d'après une borne milliaire, le municipe de Rapidi et Labdia (pp. 7-22). M. R. de La Blanchère étudie, dans l'article suivant, divers antiques que renferme la cour du palais archiépiscopal d'Alger, et qui proviennent pour la plupart de St. Cyprien des Attaf, entre Duperré et Orléansville, c'est-à-dire du lieu où l'on suppose qu'était autrefois Tigava (pp. 23-27). M. Edouard Cat donne des inscriptions inédites récemment trouvées dans les environs de Cherchell (pp. 28-37). M. Masqueray examine la stèle lybique de Souama, qu'il juge presque identique à la stèle d'Abizar déposée au musée d'Alger (pp. 38-41). — Le deuxième fascicule du *Bulletin* est rempli tout entier par un article de M. Masqueray sur les ruines d'El Meraba, dans le pays des Béni Ouelban; M. M. fait connaître le nom de la ville romaine dont il ne reste que la ruine d'El Meraba; ce serait *Celtiane;* il retrace quelques traits de l'histoire de cette cité d'après les inscriptions qu'il a découvertes ou relues; il pense que ce sont des Lollii qui ont, sinon fondé au moins considérablement accru cette ville de Celtiane, etc. — Chaque fascicule se termine par une Bibliographie; dans le premier, M. Masqueray consacre quelques lignes aux « Tables générales des vingt premiers volumes de la Société archéologique du département de Constantine », que vient de publier M. Poulle ; dans le second, il souhaite la bienvenue au « Bulletin trimestriel des antiquités africaines » qui paraît par les soins de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran, sous la direction de MM. Poinssot et Demaeght. — Le prix de l'abonnement d'un an au *Bulletin de correspondance africaine* est, pour la France et l'Algérie, 20 francs; pour l'étranger, 25 francs; le prix de chaque fascicule, 4 ou 5 fr. (S'adresser à Paris, chez Baer ou Challamel, à Alger, chez Jourdan).

— Un érudit qui connait à fond les choses d'Algérie et qui signe El Z' Dam nous envoie une « étude critique » intitulée *Geronimo surnommé le martyr du Fort des Vingt-Quatre Heures, a-t-il existé, ses restes ont-ils été découverts ?* (Alger, Docks de l'imprimerie [Petit Colon]. 1882. In-12°, 39 p. tiré à cent exemplaires); nous en résumons les traits essentiels. En 1853, lors de la démolition du Fort des Vingt-Quatre Heures, on trouva dans l'excavation d'un bloc des remparts un squelette humain; cette excavation n'était autre que le moule du corps même de la victime; un sculpteur en obtint facilement le relief, et le plâtre peut se voir aujourd'hui à la Bibliothèque-Musée d'Alger, sous l'inscription : *Geronimo, plâtre original obtenu au moyen de l'empreinte laissée par son propre corps dans le bloc de pisé où il fut jeté vif par les Turcs d'Alger le 18 septembre 1569 et retrouvé le 27 décembre 1853;* quant au bloc et aux ossements, ils furent transportés dans la cathédrale d'Alger. Haëdo raconte, en effet, qu'un jeune Arabe, pris dans une razzia par les Espagnols d'Oran en 1548, devenu esclave, et baptisé sous le nom de Geronimo, puis évadé trois années après, et, à l'âge de 25 ans, revenu chez les Espagnols, qui lui firent

bon accueil et le réconcilièrent avec l'Eglise, fut en 1569 repris par ses anciens coreligionnaires, mené à Alger, sommé d'abjurer, et, sur son refus, *empisé* par ordre du pacha El Euldj-Ali, dans un des blocs du Fort des Vingt-Quatre Heures alors en construction. L'auteur de notre brochure, El Z' Dam, n'accorde pas confiance au récit d'Haëdo; car Haëdo a été plusieurs fois induit en erreur; il est improbable qu'un enfant, fait chrétien de force, ait reçu des impressions assez durables pour trahir les siens à l'âge de 25 ans et qu'Euldj-Ali, dont le caractère bienveillant est historiquement connu, ait commis l'acte de cruauté qui lui est imputé; enfin, il est impossible qu'Euldj Ali ait fait emprisonner un captif dans les assises d'un fort déjà construit avant son arrivée à Alger. Si ce drame s'est passé, il faut en changer la date, la reporter à l'année de l'hégire 975, et substituer à Euldj-Ali le féroce Mohammed ben Sala Reïs. Mais le squelette découvert le 27 décembre 1853 et transporté à la cathédrale d'Alger est-il celui de Geronimo? Non, car le corps a été retrouvé, non pas dans la face Nord du fort, comme le dit Haëdo, mais dans la face Ouest; le bloc, qui, selon Haëdo, se distingue entre les autres parce qu'il est tout en ruines, était en 1853 encore assez solide pour qu'il fût nécessaire de le briser par la mine; enfin, le moulage de la Bibliothèque-Musée d'Alger ne donne pas les caractères physiques attribués par Haëdo au malheureux Geronimo. Il était impossible, ajoute El Z' Dam dans sa démonstration, de trouver les restes de Geronimo, car ils n'ont jamais été placés dans le Fort des Vingt-Quatre Heures; ce fort n'est plus le même que celui dont parle Haëdo; il a été totalement reconstruit et il ne subsiste rien de l'ouvrage primitif (qu'on songe seulement aux six bombardements, 1682, 1683, 1688, 1783, 1784, 1816, que le fort eut à supporter, aux deux tremblements de terre de 1716 et de 1755 et aux explosions de poudrières). M. Berbrugger, qui « ne savait pas se résigner à avoir tort », est responsable de l'erreur démontrée par El Z' Dam; il avait publié en 1847 une étude sur Geronimo où il déclarait, malgré l'absence de tout indice, que les ossements du martyr se trouvaient dans la paroi nord du fort; il savait pourtant que l'édifice était tout récent, que le supplice de l'emmurement était fréquemment infligé et que la découverte de 1853 ne prouvait rien en faveur de l'identité de la victime; mais il ne voulait jamais retirer les conclusions prématurées, que sa vive imagination l'avait induit à présenter. « Ce petit travail, dit El Z' Dam en terminant, ne plaira pas à tout le monde, mais il y a longtemps que j'ai adopté comme règle de conduite la maxime d'El-Djilani : si tu crains les aboiements des chiens, ne te mets pas en route. »

— Notre collaborateur M. Emile Chatelain a été chargé d'une mission en Italie à l'effet d'étudier dans les bibliothèques publiques les principaux manuscrits des auteurs classiques latins et d'en faire exécuter des fac-similés photographiques, ainsi que de terminer la collation des manuscrits de Sidoine Apollinaire.

ALLEMAGNE. — M. Schliemann a assisté au congrès anthropologique de Francfort sur le Main (lundi 14 août) et y a fait des communications intéressantes sur les feuilles qu'il a récemment entreprises en Troade; nous renvoyons nos lecteurs aux pages 194-195 (n° 36) de notre recueil : ce que M. Schliemann a exposé au congrès de Francfort était déjà relaté dans sa lettre à l'Académie de Belgique que nous avons résumée. Dans ce même congrès, M. Virchow a entretenu le public de Darwin et de ses travaux sur l'anthropologie; — Mlle Thorma, de Broos (Transylvanie), a présenté à l'assemblée une collection d'objets de l'époque néolithique trouvés dans les environs de Broos; certains objets sont ornés de signes qui se rencontrent également sur des vases trouvés en Troade et à Chypre; — M. Gross a fait un rapport sur les fouilles exécutées récemment dans les stations lacustres du lac de Bienne et spécialement à celle de Fénil; — M. Rau a lu un travail sur la charrue et

son emploi dans les temps les plus reculés; — M. NEUBURGER a démontré les relations qui existent entre l'étude des langues et l'anthropologie; — M. MEHLIS a parlé des restes de constructions romaines trouvés sur l'Eisenberg, et M. NAUE, d'un tumulus de l'âge de fer découvert près de Pullach; — M. WILSEN a lu une dissertation sur les Celtes et les Germains; — M. SEPP a cherché à prouver, en s'appuyant sur les mythes et les traditions, que la fondation de Francfort remonte bien avant l'époque carolingienne et que Francfort serait peut-être même la ville appelée Askis par Ptolémée; — M. KOLLMANN a traité des relations qui existent entre la race et la nation; — enfin, M. VIRCHOW a parlé de l'anthropologie du Caucase. — Les membres du congrès ont fait plusieurs excursions, à Bodenheim, près de Mayence, où ils ont vu des tombes franques qui remonteraient au VIe et au VIIe siècle de notre ère, à Hombourg et au castel de Sarbourg, le Pompéi allemand; ils ont également visité le musée gallo-romain, installé au château de Mayence, par le professeur Lindenschmit. La ville de Trèves a été désignée comme siège du congrès qui doit avoir lieu au mois d'août de l'année prochaine; M. Virchow a été nommé président, et MM. Lucae et Schaffhausen, vice-présidents du bureau pour l'année 1882-1883.

— Parmi les ouvrages qui doivent prochainement paraître, nous citerons : de M. BRANDL, un travail sur Coleridge, où sera surtout appréciée l'influence de Herder et des Allemands sur l'écrivain anglais; de M. Oscar BRENNER, *Altnordische Grammatik, Chrestomathie und Glossar* (Leipzig, Weigel); de M. BREYMANN, une édition critique du *Faust* et de l'*Edouard II* de Marlowe (Munich, Oldenbourg); de M. W. FOERSTER, une édition de la traduction en ancien français (Franche-Comté) de Végèce par Prioraz de Besançon et une étude linguistique sur le même texte de M. Fr. WENDELBORN (pour la société littéraire de Stuttgart-Tubingue); du P. HŒTZL, une édition des Sermons latins de Berthold de Ratisbonne; de M. HUMBERT, une étude sur *Molière en Allemagne;* de M. MAHRENHOLTZ, des Etudes sur Voltaire (*Voltairestudien*); de M. SCHADE, un travail complet sur l'*Ablaut* germanique et la conjugaison; de M. Ad. SCHROETER, une étude sur les Nibelungen dans la poésie allemande; de M. SITTL, des recherches sur les différences locales du latin (*Die localen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache*); de M. WŒLFFLIN, la reproduction d'une conférence « *Gemination in der lateinischen Sprache* », etc.

— M. Josef HALLER, de Munich, prépare un grand ouvrage, en deux volumes, sur *les proverbes espagnols* (Ratisbonne, Manz).

— L'éditeur M. W. Friedrich, de Leipzig, fait paraître une collection d'Histoires des littératures étrangères (*Geschichte der Weltliteratur in Einzeldarstellungen*); les trois premiers volumes de cette collection vont paraître; le 1er est consacré à la littérature française (M. Ed. ENGEL); le 2e, à la littérature polonaise (M. H. NITSCHMANN); le 3e, à la littérature italienne (M. C. M. SAUER); d'autres ouvrages sur les littératures anglaise, hongroise et espagnole sont en préparation; chaque volume coûtera 7 mark 50.

— Un troisième volume d'*Essais* de M. Hermann GRIMM a paru chez Dümmler, à Berlin.

— A l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'Esaias Tegnér (novembre), l'éditeur Senf, de Leipzig, fait paraître une monographie du grand poète, due à M. Jens CHRISTENSEN et intitulée « *Esaias Tegner, der Sænger der Fritjofsage* »; un autre éditeur, M. O. Leiner, annonce une traduction allemande, en sept volumes, d'un Choix des Œuvres de Tegner (I. La « Fritjofsage »; II· poèmes épiques, Axel, Gerda, Henri IV, etc.; III et IV, poésies lyriques; V-VII, œuvres en prose); cette traduction est due à M. Gottfr. v. LEINBURG.

— On nous dit que RANKE fera paraître avant Noël la troisième partie de sa *Weltge*

schichte. Ranke a deux secrétaires, dont l'un l'assiste le matin, et l'autre le soir et la nuit, car l'illustre historien, malgré ses 87 ans, travaille de 9 heures du matin à 1 heure de l'après-midi et de 8 heures du soir à 1 heure de la nuit. Pour se délasser, Ranke se promène l'après-midi, de 2 à 4 heures; il va ordinairement seul au *Thiergarten.* Après sa promenade, il consacre une heure à la conversation; ce n'est qu'à ce moment de la journée qu'il reçoit ses visiteurs; même Sybel, Duncker, Droysen, Mommsen ne sont admis qu'à cette heure-là. Ranke habite le second étage d'une maison de la *Luisenstrasse* depuis trente-neuf ans.

— Le premier centenaire de la fondation du théâtre de Francfort sur le Main a été célébré par une représentation des deux parties du *Faust* de Gœthe.

— La section des langues germaniques et des langues romanes du Congrès des philologues qui aura lieu à Carlsruhe du 27 au 30 septembre, entendra les lectures suivantes : de M. Bartsch, sur la fondation de séminaires pour les langues germanique et les langues romanes et sur la méthode des exercices critiques; de M. Bechstein, sur Floia, le plus ancien poème macaronique de la littérature allemande; de M. Kluge, sur l'étymologie; de M. Koch, sur les rapports de la littérature allemande et de la littérature anglaise au XVIIIe siècle; de M. Rieger, sur Max Klinger et son *goldener Hahn;* de M. Wülcker, sur Luther et la chancellerie saxonne, etc.

— Les *Mitteilungen* de Petermann donnent les chiffres suivants pour la population de l'Europe : Allemagne, 45,234,061 habitants; Autriche-Hongrie, 37,869,954; France : 37,321,186; Angleterre : 35,246,562; Russie : 81,598,569; Pays-Bas : 4,060,580; Suisse : 2,846,102; Luxembourg : 209,570; Danemark : 1,960,039; Suède : 4,565,668; Norvège : 1,913,500; Espagne : 16,333,293; Portugal : 4,160,315; Italie : 28,452,639; Roumanie : 5,376,000; Serbie : 1,700,211; Turquie : 5,305,500; Bulgarie : 1,998,983; Grèce : 1,979,423. La Chine a une population de 350,000,000 habitants; le Japon, 36,357,212; l'Inde anglaise, 248,833,564.

AUTRICHE. — Les fascicules I et II des *Mitteilungen* ou « Communications » des archives de la guerre, d'Autriche (pp. 1-218. Vienne, Waldheim), renferment douze documents des années 1631-1635 provenant des papiers du comte Schlick, ennemi de Wallenstein et président depuis 1632 du conseil de la guerre, et relatifs aux négociations du duc de Friedland avec la Saxe et le Brandebourg et aux événements du banquet de Pilsen; — des notes sur les armements de l'Autriche contre la Turquie en 1683; — une correspondance curieuse de Frédéric-Guillaume Ier avec le commandant de Komorn, chargé de lui procurer de beaux hommes pour sa « garde de géants »; le roi de Prusse promet au commandant un ordre très rare, dit-il, et qui n'est donné qu'aux étrangers qui ont enrôlé pour son compte des hommes de haute taille; — les lettres de Frédéric II à Fouqué, prises à Glatz (fin); — des documents sur les négociations du colonel prussien Gœtzen avec Bubna en 1808 et sur les combats livrés dans le Tyrol en 1809; — le mémoire d'un diplomate anonyme sur la situation de l'Autriche en 1810, où l'on relèvera ces mots significatifs qui sont devenus le programme du gouvernement autrichien : « *Verlegung des politischen Schwerpunktes der Monarchie nach Osten* ».

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 septembre.

M. le Ministre de la Guerre, en réponse à une lettre du président, informe la Société que la porte de Lille à Valenciennes n'est pas actuellement menacée, mais que

la courtine intérieure doit seule être démolie, et les fossés remplis par mesure hygiénique.

M. Courajod remet sur le bureau un exemplaire du catalogue de la collection Timbal recemment acquise par le Musée du Louvre, et depuis la veille, exposée dans les galeries. Il lit ensuite un travail sur les objets d'art recueillis par Alexandre Lenoir et dispersés un peu partout. Il signale particulièrement à l'attention un lion en marbre devant accompagner la statue de l'amiral Chabot, exposée depuis de longues années dans une cour de l'école des Beaux-Arts, et émet le vœu que cette figure vienne retrouver le monument qu'elle accompagnait primitivement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er septembre 1882.

M. Lenormant présente de la part de M. Marmier, capitaine d'état-major, des vues photographiques de deux monuments importants de la Pouille, qui n'avaient encore été ni reproduits ni même décrits nulle part. Ce sont la cathédrale de Siponte et celle de Termoli. Dans la cathédrale de Siponte, construite avant la conquête du pays par les Normands, à la fin du xe siècle ou au commencement du xie siècle, l'architecture présente le plus curieux mélange des influences byzantine et arabe. La cathédrale de Termoli, au contraire, bâtie après la conquête, au commencement du xiie siècle, offre un magnifique spécimen d'une architecture inspirée de l'art roman français. Elle rappelle surtout les édifices romans bourguignons de la région d'Autun. Ce qui donne encore à cette église un intérêt particulier, c'est qu'elle porte sur la façade une inscription qui fait connaître le nom de l'architecte, *Johannes Grimaldi*, et le pape sous le pontificat duquel l'édifice fut élevé, Pascal II (1099-1118).

M. P.-Ch. Robert donne une seconde lecture de son mémoire sur Gondovald et le monnayage au nom de l'empereur Maurice Tibère dans la Gaule méridionale.

M. Halévy lit un mémoire intitulé : l'*Immortalité de l'âme chez les Sémites*. L'objet de ce mémoire est d'établir, contrairement à ce qu'ont affirmé plusieurs savants, que les divers peuples sémitiques ont cru à une survivance de l'homme sous une autre forme après la mort, à une seconde existence dans un autre monde. A l'appui de son opinion, M. Halévy invoque en premier lieu des textes assyriens en caractères cunéiformes, où se trouvent de fréquentes allusions à la seconde existence et même des descriptions du pays des morts. On trouve, par exemple, dans ces textes un récit mythologique qui représente la déesse Astarté descendant aux enfers pour y chercher son amant Toumouz. Ailleurs il est question de la félicité dont jouit, dans l'éternité, un guerrier mort glorieusement sur le champ de bataille. On croyait aussi à une résurrection ; certains dieux ont pour surnom : « Celui » ou « Celle qui fait revivre les morts. » Chez les Hébreux, on ne trouve pas de textes aussi explicites, mais il ne faut pas, dit M. Halévy, s'en étonner. Ce qui nous est parvenu de la littérature hébraïque ne représente pas toute la pensée de toute la nation juive, mais seulement celle du parti monothéiste, qui cherchait à substituer aux cultes multiples du vieil Israël le culte d'un dieu unique. Les livres de la Bible sont des écrits polémiques; les croyances populaires des Juifs ne sont pas celles que ces livres développent, ce sont celles qu'ils combattent. Les ombres des morts, dans l'ancienne religion polythéiste des Juifs, recevaient un culte; c'en était assez pour que les auteurs des livres saints considérassent cette idée des ombres, et des enfers, comme une préoccupation funeste, qu'il fallait chercher à éteindre et à faire tomber en oubli. De là leur silence presque absolu sur cette croyance. Ils n'ont pu pourtant en effacer toutes les traces, et M. Halévy relève et cite divers passages de l'Ancien Testament, qui mentionnent expressément, ordinairement pour les prohiber, les offrandes aux morts, la nécromancie, etc. Le plus remarquable de ces passages est le récit où l'on voit la pythonisse d'Endor évoquer l'ombre de Samuel. Les Hébreux ont cru, comme les Grecs, que l'homme ne mourait pas tout entier, qu'il subsistait de lui une ombre; comme les Grecs aussi, ils ont assigné aux ombres un séjour particulier, ils ont cru à un monde des enfers. Chez les Grecs, ce pays des morts se nommait l'*hadès;* en hébreu, c'est le *schéol*. C'est à tort qu'on a prétendu que le mot *schéol* signifiait simplement tombeau. Des expressions comme : « Il fut réuni à son peuple », qui reviennent souvent dans la Bible pour dire : « Il mourut », sont des allusions à ce séjour des ombres, où l'on croyait que le mourant allait rejoindre les siens, morts avant lui.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Alfred Maury : Chèvremont (Alexandre), *les Mouvements du sol sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton.* Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 2 Octobre — 1882

Sommaire : 200. Collection de contes et de chansons populaires de la librairie Leroux : Legrand, Contes populaires grecs; De Puymaigre, Choix de vieux chants portugais; Dozon, Contes albanais; Rivière, Contes populaires de la Kabylie; Leger, Contes populaires slaves. — 201. Engelmann, L'Alcmène d'Euripide. — 202. Arn. Schaefer, Sources de l'histoire grecque jusqu'à Polybe. — 203. Diez, Vies et œuvres des troubadours, 2e édit. p. p. Bartsch. — 204. De Costa, Mémoires sur Verrazano. — 205. Lettres de Charlotte de Kalb à Jean Paul Richter, p. p. Nerrlich. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

200. — **Collection de contes et de chansons populaires.** Paris, Ernest Leroux, 1881-2, in-18. Prix du volume : 5 francs.

I. Recueil de contes populaires grecs traduits sur les textes originaux par Emile Legrand. xix-274 p.

II. Romanceiro. Choix de vieux chants portugais traduits et annotés par le comte de Puymaigre, lx-280 p.

III. Contes albanais recueillis et traduits par Auguste Dozon, xxvii-264 p.

IV. Recueil de contes populaires de la Kabylie du Djurdjura, recueillis et traduits par J. Rivière, vi-250 p.

V. Recueil de contes populaires slaves, traduits sur les textes originaux par Louis Leger, xiv-266 p.

Les études de littérature populaire, presque inconnues en France, y jouissent maintenant d'une certaine faveur. Si le recueil que leur avait consacré, sous le nom de *Mélusine,* une initiative intelligente, mais apparemment prématurée, n'a pu prolonger son existence au-delà de sa première année, de nombreux symptômes annoncent en leur faveur un éveil de l'attention publique qui, il faut l'espérer, sera définitif. L'un de ces symptômes est la création de la collection que nous annonçons, qui a vu surgir à côté d'elle une rivale, conçue d'ailleurs sur un plan un peu différent, dont nous parlerons prochainement aux lecteurs de la *Revue*. Le recueil commencé l'année dernière par M. Leroux, et qui compte déjà cinq volumes, n'embrasse pas le *folk-lore* dans toute son étendue ; il se borne aux contes et aux chansons populaires. Il n'y a rien à objecter à cette restriction ; on eût même fort bien pu se borner à l'une des deux catégories, ou ouvrir pour chacune d'elles une collection séparée. Les contes dominent d'ailleurs jusqu'à présent : quatre des cinq volumes publiés leur appartiennent en propre, ainsi que le sixième qui est annoncé (*Contes indiens*). C'est d'eux que je m'occuperai principalement aussi, indiquant seulement le recueil des romances

portugaises [1] traduites et annotées par M. le comte de Puymaigre ; on y retrouve le bon goût littéraire et l'érudition solide de l'auteur des ouvrages que l'on connaît sur la littérature espagnole et sur les chansons populaires : les lecteurs français qu'attire une poésie d'un charme pénétrant et souvent un peu étrange et qui n'ont pas à leur disposition les différents *romanceiros* portugais liront ce joli volume avec autant de plaisir que de profit.

Parmi les recueils de contes, deux surtout ont une haute valeur, celui de M. Dozon et celui de M. Rivière. Ils ont été recueillis de la bouche des Albanais [2] et des Kabyles et sont présentés pour la première fois au public européen [3] ; ils enrichissent précieusement le trésor déjà si grand des matériaux de la mythographie comparée. Ceux à qui nous les devons ont de cette science une idée inégalement incomplète ; M. Dozon, grâce aux travaux de Hahn, en connaît les linéaments généraux, mais il n'en possède pas avec précision la méthode rigoureuse et les résultats désormais acquis. Il faut lui savoir gré des rapprochements qu'il donne avec les contes grecs et albanais de Hahn ; il a emprunté avec raison à ce savant l'observation que les contes se composent de *traits* qui se retrouvent isolés ou groupés de manières différentes, et, en signalant ces traits dans différents récits où ils sont épars, il facilite les recherches. Les contes en eux-mêmes ne sont pas mauvais, ils sont généralement d'une conservation passable, d'ailleurs assez secs et sans grand charme. Ils paraissent (je suis en cela de l'avis de M. D.) être arrivés aux Chkipétars par l'intermédiaire des Slaves et des Grecs : on n'y trouve de national que le nom de *koutchédra* et de *loubie* donné aux lamies, qui tiennent presque toujours dans les contes la place du *drakos* grec ou de notre *ogre*. C'est là un fait qui se retrouve chez tous les peuples : en s'appropriant les contes merveilleux venus de l'Orient, chaque peuple européen a substitué aux êtres surnaturels qui y figuraient ceux que lui fournissait son propre *folk-lore* : il ne faut rien conclure de ces noms pour l'origine des récits ; il y a, en réalité, très souvent désaccord ou au moins diversité de provenance et d'antiquité entre ces noms et les contes où ils figurent ; c'est une observation qu'il importe de faire et qui suffit à dissiper bien des rapprochements établis, d'ordinaire à tort, entre la mythologie et la mythographie, qui ont beaucoup moins de points de contact qu'on ne le croit. En général, les êtres qui figurent dans les

1. M. de P. ne veut pas faire *romance* du féminin, et il en donne de bonnes raisons ; mais outre que le mot *romance* au fém. est consacré (cf. *Romania*, I, 373), il faudrait pour traduire le *romance* des Espagnols et des Portugais dire en français un *roman*.

2. Quelques-uns de ceux de M. Dozon ont été empruntés par lui à l'*Abeille chkipe*, journal albanais publié à Alexandrie.

3. M. Dozon avait déjà imprimé le texte albanais de ses contes dans son *Manuel de la langue chkipe* (Paris, Leroux, 1878).

contes ont peu d'importance mythographique; ce sont les événements qui en ont un capital, et c'est surtout sur eux qu'il faut faire porter l'effort de la critique et de la comparaison. — Il y aurait naturellement bien des remarques à faire sur les contes albanais de M. Dozon, mais il serait difficile de trouver la mesure, et des remarques détachées seraient peu utiles. Je noterai seulement que le n° XVIII, appelé assez inexactement *le Pêcheur,* provient de la légende d'Alexandre (voy. *Romania,* XI), où un œil humain remplace la feuille; *le Lion aux pièces d'or* (XVII) est une altération fort maladroite du conte d'origine indienne, mais déjà connu de l'antiquité, que Senecé a mis en vers sous le nom du *Serpent mangeur de kaïmak;* enfin le n° XXI (*Tosko et Mosko*) me paraît particulièrement intéressant, parce qu'il ressemble, et en certains détails de fort près, au tableau français de *Barat et Haimet,* auquel je ne connais pas d'autre parallèle [1].

M. Rivière, qui a recueilli les cinquante-deux contes kabyles qui forment le quatrième volume de la collection, n'a pas des idées fort nettes sur la science à laquelle il apporte une si intéressante contribution. Il dit bien qu'il a « pour objet de fournir une nouvelle matière pour l'étude comparée des croyances et des traditions populaires »; mais il ajoute qu'on lira « avec intérêt ces pages si originales, où un peuple illettré trace à notre curiosité le tableau vivant de ses qualités morales et surtout de ses vices ». D'après cette idée, il a groupé une grande partie des contes qu'il a recueillis sous différents chefs intitulés : *Le vol, La vengeance et la jalousie, Le mensonge, L'hospitalité et l'assistance publique,* etc., entendant que ces contes nous représentent fidèlement ces différents aspects de la vie kabyle. Mais la plupart d'entre eux, coïncidant parfois, jusque dans les détails, avec les contes d'autres peuples, ne sont visiblement pas nés chez les Kabyles et ne sauraient, par conséquent, offrir un tableau exact de leur manière de vivre. Par exemple, sur cinq contes consacrés au vol, le second, *Ali g Icher*, est une variante de *Däumling,* fort curieuse du reste, car elle nous offre l'intermédiaire entre la version européenne et un conte recueilli chez un peuple africain du Sénégal [2]; le 3°, *Les deux frères*, est une variante de l'histoire de Rhampsinite [3]; le 4°, le *Juif infidèle,* est un récit indien qui, sous le nom du *Dépositaire infidèle,* se retrouve dans La Fontaine; le 4°, *Ali et ou Ali*, quoique plus original, n'est pas sans analogie avec des contes européens (cf. ci-dessus, texte et note); le premier seul, *Thadhellala,* paraît sortir de l'imagination kabyle ; mais, sous la forme où il a été re-

1. On peut trouver quelques ressemblances, mais assez vagues, entre ce récit et le n° I, 4 des *Contes kabyles* dont il est parlé ci-après.

2. Voy. le conte teumé que j'ai reproduit dans *Le petit Poucet et la grande Ourse,* (Paris, 1875), à l'*Appendice.*

3. J'ai fait, il y a longtemps, un travail étendu sur cette histoire, et j'espère, après l'avoir remanié, le publier prochainement.

cueilli, il est déplorablement incohérent. M. Rivière va certainement trop loin en disant que « beaucoup [des contes kabyles] sont aborigènes » ; il ajoute d'ailleurs : « Une étude comparative nous permettrait de retrouver le fond d'un grand nombre d'autres dans le recueil des *Mille et une nuits* ou dans celui (?) des contes indiens ». Quant à la « forme nouvelle » qu'auraient revêtue ces contes empruntés, il ne faut pas non plus en exagérer l'importance, ni surtout l'originalité. Les contes qui forment le patrimoine commun de tant de peuples se sont assurément modifiés dans leurs pérégrinations, mais les raisons de ces changements doivent être cherchées presque toujours dans leur propre évolution, si l'on peut ainsi dire, et non dans l'influence des milieux où ils ont pénétré. Un conte à l'origine est un, logique et complet; en se transmettant de bouche en bouche, il a perdu certaines parties, altéré certains traits; souvent alors les conteurs ont comblé les lacunes, rétabli la suite du récit, inventé des motifs nouveaux à des épisodes qui n'en avaient plus ; mais tout ce travail est déterminé par l'état dans lequel ils avaient reçu le conte, et rarement il a été bien actif et bien personnel. Les différences de mœurs entre les peuples qui ont accueilli successivement les contes ont agi surtout négativement, c'est-à-dire qu'on a supprimé les traits qu'on ne comprenait pas; rarement on les a remplacés par des traits correspondants dans les mœurs nationales [1]. Les contes des Kabyles confirment d'ordinaire ces observations générales : les contes que nous connaissons d'ailleurs se retrouvent chez eux mutilés, incomplets, décousus, mais non transformés et réellement assimilés. Au reste, il faut toujours considérer la forme des contes, dans les recueils du genre de celui de M. Rivière, comme fortuite et individuelle ; les mêmes récits, si un autre conteur les avait faits au collecteur, seraient souvent meilleurs, plus complets, plus suivis (ou, au contraire, plus imparfaits). Ceux-ci ne sont pas, en général, remarquables comme forme, et souvent ils sont à peu près inintelligibles ; M. Rivière, et je l'en félicite, n'a pas voulu les améliorer ; il les a traduits avec une fidélité scrupuleuse qui donne une valeur tout à fait scientifique à son recueil ; ajoutons qu'il a le mérite de nous offrir les premiers échantillons connus jusqu'ici de la littérature populaire kabyle. Au reste, si les contes qu'il nous donne n'ont pas l'intérêt suivi et le charme de narration qu'on trouve dans beaucoup de contes européens, ils sont cependant bien supérieurs à la plupart des contes recueillis chez les peuples moins civilisés de l'Afrique [2] et plusieurs se lisent avec un vrai plaisir et offrent même des traits de naïveté

1. Cela est pourtant arrivé; il y en a un exemple fort intéressant dans l'histoire du conte de Rhampsinite; mais, si je ne me trompe, on reconnaît là la main d'un lettré.

2. Comme je l'ai déjà indiqué, les contes kabyles forment parfois la transition entre les premiers et les seconds; ils confirment l'hypothèse d'après laquelle ces contes recueillis chez les peuples divers de l'Afrique leur sont venus en bonne partie, sans doute assez récemment, par les musulmans.

et de poésie charmante. M. Rivière a joint à ses contes des fables[1] et des énigmes; ses remarques sur la vie kabyle présentent de l'intérêt : on voit qu'il connaît à fond le peuple dont il parle. « Nous eussions aimé, dit l'auteur dans la préface, à rencontrer de ces légendes nationales où se trouve défigurée, mais reconnaissable sous bien des traits, l'histoire d'un peuple... Nos recherches ont été sans résultat... A l'égard des souvenirs et des monuments du passé le Kabyle est un être indifférent à l'excès ». M. Rivière aurait eu la même déception s'il avait fait la même quête dans n'importe quel pays. Je crois qu'on peut aujourd'hui le proclamer avec une assez grande assurance : il n'y a pas de tradition historique orale; ce qui passe ou a passé pour tel est de la pure fiction. Il semble bien étrange, au premier abord, que des contes comme celui du trésor de Rhampsinite, par exemple, se racontent aujourd'hui encore avec une fidélité admirable depuis la Sibérie jusqu'au Djurjura, depuis la Syrie jusqu'à l'Ecosse, et que ces peuples qui conservent avec tant de ténacité le récit d'inventions fictives oublient les événements historiques avec une rapidité telle qu'en deux ou trois générations on n'en retrouve le plus souvent aucune trace [2]. Ce contraste est, je crois, explicable et a sa raison d'être dans la nature même de l'esprit humain : ce n'est pas ici le lieu de l'exposer telle que je crois l'apercevoir; je me borne à constater le fait.

Le volume de M. E. Legrand ne contient, sauf cinq communiqués à l'auteur par un ami, et un dû à M. Jean Pio, que des contes déjà publiés; trois l'ont été en français même par Buchon; cinq sont tirés du précieux recueil de M. Sakellarios, et étaient déjà connus par la traduction allemande de M. Liebrecht (*Jahrb. für rom. Literatur*); quatre sont des contes grecs de la Terre d'Otrante recueillis par M. Morosi; un, que M. L. regarde d'ailleurs comme apocryphe [3], a été publié par un « albano-grec », nommé Molossos; enfin le dernier, qui roule sur le même sujet que la *Manekine* ou *la Fille sans mains*, a été emprunté au recueil de légendes pieuses du moine Agapios (XVIIe siècle [4]); les dix

1. A vrai dire, plusieurs de ces fables n'en sont pas; ainsi le n° 1, *Le roi et le chacal*, n'est qu'une forme très altérée du conte recueilli plus haut sous le titre de *Le singe et le pêcheur*, et ces deux contes appartiennent au thème du *Chat botté*. Le n° 2, *Le petit enfant*, est une variante, très peu particulière, du thème de la *Chanson du chevreau*.

2. A moins de circonstances exceptionnelles, comme un monument; encore le plus souvent lui attribue-t-on une destination tout autre que la vraie. Les lieux prennent souvent aussi des noms d'après les événements dont ils ont été le théâtre et rappellent ainsi ces événements à la mémoire. L'épopée ne contient d'élément historique que quand elle a pour base des chants composés au moment des faits.

3. Peut-être M. L. va-t-il trop loin dans sa méfiance contre cette pièce, qui me paraît ne pas déceler la fabrication autant qu'il le dit, au moins pour le fond.

4. M. L. pense que le récit d'Agapios provient de quelque imitation italienne du roman français de la *Manekine;* mais les différences sont très grandes, et le récit a existé dans d'innombrables versions.

autres sont traduits d'après des versions publiées dans un journal littéraire grec. M. L. a fait précéder ces contes de quelques remarques, où il met surtout en relief les rapports qu'ils présentent avec divers récits de la mythologie grecque. C'est un point qui, même après les excellents travaux de M. Schmidt, demanderait à être soumis à une étude approfondie ; on sait qu'il faut se méfier de plus d'un des textes qu'on allègue, et que des faussaires, soit par patriotisme, soit par dilettantisme, se sont parfois amusés à rapprocher des contes modernes de mythes anciens. Les contes grecs paraissent en réalité, au moins en grande partie, avoir une provenance slave; quelques souvenirs de l'ancienne religion hellénique, d'ailleurs assez défigurés (comme Charos, les Néraïdes, etc.), y apparaissent accessoirement, et il n'est pas impossible que telle ou telle des aventures des dieux antiques, souvent si semblables à nos contes, ait vécu jusqu'à nos jours dans le souvenir des habitants de l'ancienne Grèce. Toutefois il est bien difficile, quand on arrive aux cas spéciaux, de l'affirmer à coup sûr. Ainsi, sur le premier des contes qu'il a traduits, *le Seigneur du monde souterrain,* M. L. remarque : « On trouve dans ce récit certains traits qui rappellent la fable de l'Amour et Psyché, telle que la raconte Apulée, et les tentatives de séduction exercées par la reine remettent en mémoire l'histoire de Bellérophon ». Mais une femme qui se prend d'un amour coupable pour son serviteur, et, repoussée, l'accuse auprès de son mari, c'est un lieu commun qui se retrouve partout; et quant à la fable d'Apulée, il n'est même pas certain qu'elle soit grecque d'origine, et on lui trouve des pendants chez tous les peuples du monde. Les contes anecdotiques ont parfois la vie plus tenace que les autres : ainsi l'histoire de la fille qui allaite son père prisonnier se rencontre dans un texte byzantin comme rattachée à une énigme, et c'est ainsi qu'elle nous apparaît dans le septième conte de M. Legrand. Les contes grecs n'offrent d'ailleurs pas de traits bien distinctifs, sauf, en beaucoup de cas, quand les collecteurs ne les ont pas arrangés, une barbarie qui sans doute les rapproche souvent de la forme primitive, et notamment une férocité qui pourrait bien parfois leur appartenir en propre. Ainsi l'avant-dernier conte, *la Princesse et sa Nourrice*, fort curieux en ce qu'il a un dénouement à peu près identique à un épisode de *Tristan,* nous montre une princesse enfermée dans une tour, devenant grosse d'un passant, et, pour faire disparaître l'enfant qu'elle a mis au monde, le faisant cuire et le mangeant avec sa nourrice, qu'elle essaie ensuite de tuer pour cacher leur secret; le conteur ne semble d'ailleurs pas la blâmer et termine en disant que la princesse et la nourrice, réconciliées, vécurent heureuses ensemble. Dans le poème breton, l'atrocité est beaucoup moins grande, et si Iseut veut également faire périr Brangain pour être sûre qu'elle ne la trahira pas, ce n'est pas un secret aussi horrible qu'elle partage avec elle. Comme on trouve dans le conte grec, à côté de ce festin révoltant, la substitution d'une suivante (différente de la nourrice) à la reine dans le lit du roi la première nuit de ses noces

comme dans *Tristan*), il semble bien qu'on ait ici deux histoires soudées ensemble et originairement étrangères l'une à l'autre; le forgeron qui joue un rôle dans la première partie doit aussi avoir une raison d'être. — Sauf les contes publiés par Buchon, Sakellarios et Hahn, ceux qu'a traduits M. L. étaient pour ainsi dire inconnus aux savants occidentaux, et on doit lui savoir beaucoup de gré de les avoir réunis; mais combien plus précieuse que ce recueil sera la collection dont il parle dans la préface, la collection formée par lui-même en Grèce! « Nous avons en portefeuille, dit-il, plus de trois cents contes et légendes, qui présentent tous un vif intérêt tant sous le rapport philologique et littéraire qu'au point de vue de l'histoire des croyances populaires ». Espérons que cette collection, accompagnée d'une traduction, ne tardera pas à être publiée; l'annonce qui en est faite éveillera certainement chez tous les mythographes le plus vif désir de la posséder.

On peut considérer comme suffisamment accessibles aux travailleurs les recueils de contes écrits dans les langues romanes et germaniques, et, au moins au point de vue scientifique, il semble inutile de les traduire. Il n'en est pas de même des contes asiatiques, et, pour l'Europe, des contes écrits dans les langues celtiques, basque, finno-lapones, magyare, turque, grecque, albanaise, lithuanienne et même slaves. Dans un demi-siècle, les savants seront peut-être obligés de savoir au moins le russe, ce qui leur permettra de comprendre les autres langues slaves, comme aujourd'hui ils sont obligés de savoir l'allemand, ce qui leur permet de lire plus ou moins aisément les livres écrits dans les autres idiomes germaniques. Ceux qui s'occupent de littérature populaire, notamment, ne pourront absolument s'en passer, tant est riche et varié le trésor du *folk-lore* slave. Pour le moment, c'est un trésor fermé au moins pour le plus grand nombre d'entre eux, et ils sont fort reconnaissants à ceux qui en extraient quelque chose à leur intention. C'est ce qu'a voulu faire M. Leger dans son recueil de contes slaves, et il était plus capable que personne de bien s'acquitter de cette tâche. Il possède, en effet, tous les dialectes des diverses branches de la grande famille slave, et il a pu nous donner des contes traduits du serbe, du tchèque, du russe, du dalmate, du slovaque, du polonais, du bulgare, du croate et du petit-russien. En outre, il est au courant des études de mythographie et en état, par conséquent, d'apprécier ce qui est intéressant et authentique. J'avoue que, étant données ces conditions favorables, j'attendais de M. Leger plus et mieux que n'apporte le volume qu'il nous a donné. On y sent trop une préoccupation qui se montre dans la plupart des travaux français consacrés au *folk-lore,* qui entrave leur succès loin de le favoriser, qui a, par exemple, contribué à empêcher la *Mélusine* de prospérer, et qui se retrouve dans la conception même de la collection dont je rends compte : je veux parler de l'idée de plaire au grand public en même temps qu'aux

savants. Cette confusion, qui produit presque toujours des œuvres gauches et bâtardes, n'est pas d'ailleurs propre à ce sujet; elle se retrouve en France dans beaucoup d'autres domaines, et elle y a partout de fâcheuses conséquences. M. Leger, à mon sens, au lieu de faire un choix, nécessairement bien restreint, dans les recueils de contes de neuf peuples slaves, aurait rendu un plus grand service en traduisant entièrement un de ces recueils et en y joignant des notes comparatives renvoyant, pour chaque forme, aux contes parallèles contenus dans d'autres collections slaves. Au moins le savant français ou allemand qui travaillerait avec un tel livre saurait au juste ce qu'il a sous les yeux. En outre, les recueils slaves ont une valeur très inégale; les derniers recueils russes, surtout celui d'Afanasief, sont incomparablement les plus précieux et méritaient une préférence presque exclusive. Les autres ont été formés à une époque où le point de vue purement scientifique n'avait pas prévalu, et souvent sous l'influence de préoccupations littéraires ou patriotiques qui en rendent la forme suspecte; quelques-uns ne méritent aucune confiance. M. Leger n'a pas appliqué à ces contes une critique assez sévère. Ainsi il nous apprend qu'il a supprimé « certains détails fantaisistes » ajoutés par le collecteur au conte dalmate de la *Fille du Doge*, conte croate; mais le conte tout entier, s'il a quelque chose de populaire au fond, est tellement arrangé, moralisé, etc., qu'il ne méritait pas d'être traduit. *Le berger et le dragon*, conte slovaque, est aussi bien peu populaire, au moins dans beaucoup de traits, et n'offre d'ailleurs guère d'intérêt : quoi de plus fade que de nous raconter une histoire fantastique pour terminer en nous apprenant que c'était simplement un rêve? *Blanche-Neige*, prétendu conte russe, est visiblement une fiction de lettré. Plus d'un autre conte donnerait lieu à des observations analogues. A côté de cela, naturellement, beaucoup de contes excellents, empruntés surtout à Afanasief et à Roudjenko (petit-russien). Il me semble cependant que le choix, là encore, puisqu'on voulait choisir, aurait pu être fait autrement. Il était inutile, par exemple, de resservir des contes traduits en anglais par M. Ralston et d'après lui en français par M. Brueyre[1]; et en éliminant les récits indiqués ci-dessus, on aurait eu de la place pour d'autres qui valent mieux. Je voudrais que M. Leger nous fit profiter plus complètement de ses rares connaissances, et que, choisissant tel ou tel recueil russe ou petit-russien, il le traduisît soit en entier, soit au moins en indiquant les contes qu'il ne croirait pas devoir traduire. Il pourrait ainsi donner à la collection Leroux plus d'un volume, qui,

1. N'ayant pas les ouvrages en question sous la main, je ne puis affirmer que mes souvenirs ne me trompent pas. Je remarque aussi que j'ai donné, dans *Le petit Poucet et la grande Ourse*, la traduction du conte d'Afanasief sur ce sujet; il était inutile de le retraduire. Mais ce qui est plus grave, c'est que dans sa traduction M. Leger a omis, sans en prévenir, deux traits importants (le premier surtout) pour l'étude mythographique du récit; il faut espérer que c'est là un fait isolé.

moins agréable peut-être que le premier pour les gens du monde, serait assurément mieux accueilli par les mythographes.

Je souhaite, en terminant, que cette collection, qui contient déjà des choses si précieuses, se continue activement. Le champ est vaste, presque illimité. Les contes de tous les pays peuvent y entrer, et nos provinces en gardent encore assez d'inédits pour tenter plus d'un collecteur. Il faut aussi désirer que les volumes ne soient pas de simples recueils de matériaux. La France compte, dès aujourd'hui, des mythographes de premier ordre, comme M. Cosquin, capables de commenter avec toute la compétence voulue les contes qu'ils publient. Espérons que leur exemple sera suivi, et que ces études, trop abandonnées aux dilettantes, seront traitées de plus en plus fréquemment avec la méthode rigoureuse et les connaissances étendues qu'elles exigent. C'est par là qu'elles s'implanteront solidement chez nous, et que les travaux français prendront un rang honorable à côté de ceux que l'on consacre à la mythographie, avec tant de science et de zèle, en Allemagne, en Russie, en Italie et en Portugal.

G. P.

---

201. — Richard Engelmann. **Beitræge zu Euripides. I. Alkmene.** (Supplément littéraire du programme du Friedrichs Gymnasium). Berlin, Weidmann. 1882. In-4° 20 p.

Alcmène est une tragédie d'Euripide dont Stobée et d'autres compilateurs nous ont conservé quelques fragments assez insignifiants.

A défaut d'indications précises, le bon sens aurait dû faire présume qu'Euripide n'avait pu traiter dans le mythe d'Alcmène que le même épisode qui a fourni la matière de l'*Amphitryon* de Plaute et de Molière. Alcmène, comme Léda, comme Sémélé, n'est célèbre que pour avoir plu un jour à Jupiter, et aucun autre incident dans cette vie assez obscure ne se prête aux exigences d'une action dramatique. D'ailleurs, si, dans les vers parvenus jusqu'à nous, rien n'imposait absolument une conjecture aussi naturelle, rien non plus ne venait la contredire. Malheureusement, cette fois, comme dans d'autres occasions, l'explication du bon sens était beaucoup trop simple pour contenter les philologues : aussi l'ont-ils rejetée presque unanimement pour y substituer les hypothèses les plus variées et les plus arbitraires. Jugeant que les complications qui résultent de la visite nocturne de Jupiter, étaient plutôt du domaine de la comédie que de la tragédie, on s'est ingénié à découvrir quelque autre événement où Alcmène eût été mêlée, si peu que ce fût. Plusieurs, sous prétexte que le titre de notre tragédie est omis sur le *marmor Albanum,* ont imaginé qu'il faisait double emploi avec quelque autre : Welcker identifiait *Alcmène* avec le *Rhadamanthe,* dont

l'inauthenticité est certaine; Hartung avec le *Licymnios*. Bref, la question, embrouillée comme à plaisir, en était venue à un tel point d'obscurité que Wagner, dans son édition des fragments d'Euripide, confessait ingénument qu'en l'absence d'une solution vraiment satisfaisante, il aimait mieux s'abstenir de toute explication.

Sur ces entrefaites, en 1837, Millingen publia, dans les *Nouvelles Annales de l'Institut archéologique de Rome,* un vase d'origine lucanienne, rapporté d'Italie par le peintre Tresham, et appartenant actuellement à une collection particulière à Castle-Howard en Angleterre [1]. La face de ce vase qui nous intéresse représente une scène mythologique dont la lecture est rendue facile par les inscriptions placées au-dessus des figures principales. Sur un bûcher, terminé à la partie supérieure en forme d'entablement dorique, est assise une femme richement vêtue, que la légende appelle Alcmène. Un personnage barbu, Amphitryon, et un jeune homme désigné sous le nom d'Anténor, sont occupés à mettre le feu au bûcher à l'aide de brandons allumés. Mais deux carreaux de foudre viennent de tomber à leurs pieds, et, pendant qu'ils s'arrêtent effrayés, Jupiter apparaît dans les airs, le sceptre à la main et couronné de lauriers. En l'apercevant, Alcmène lève la main droite au ciel, avec une expression de stupeur et de joie. Sur l'ordre du dieu, deux jeunes divinités (les Hyades) versent sur le bûcher l'eau contenue dans deux amphores, tandis qu'un arc-en-ciel, brillant à travers une épaisse tempête, annonce le rétablissement de la paix sur terre et dans l'atmosphère. Enfin, dans l'angle droit du Θεολογεῖον, la figure de l'Aurore (ΑΩΣ) fait pendant à celle de Jupiter et complète la composition. Cette peinture, d'une exécution médiocre, mais qui paraît inspirée par un original de valeur, est signée du nom d'un artiste inconnu, Python.

Rien ne pouvait être plus clair que le sens de la peinture publiée par Millingen. L'attitude des principaux personnages, celle d'Alcmène en particulier, montrait à l'évidence qu'il s'agissait d'une exécution par le feu, et cette exécution, bien qu'aucun poète n'en fît mention, s'expliquait à merveille : Amphitryon, convaincu de l'infidélité de sa femme, exaspéré par ses dénégations, l'a condamnée au dernier supplice, et c'est au moment où, de concert avec quelque parent d'Alcmène, il s'apprête à accomplir la sentence, que Jupiter survient pour lui donner la clé du mystère et lui révéler l'honneur auquel sa maison est appelée.

Le croira-t-on ? Ici encore le parti pris et des scrupules érudits ont empêché les savants d'y voir clair, et leur ont fait substituer à une explication qui crevait, pour ainsi dire, les yeux, l'interprétation la plus alam-

1. *Nouvelles Annales*, tome I (1836-1837), pp. 487 sq. La belle reproduction en couleurs forme la planche X des *Monuments inédits* publiés à la suite de ce recueil. Disons en passant que l'atlas de ces planches manque à la Bibliothèque nationale et dans les autres bibliothèques publiques de Paris. Nous l'avons trouvé à la bibliothèque de l'Institut, relié à la suite des *Monumenti inediti* des *Annali dell'Instituto archeologico.*

biquée qui fût possible. Millingen s'est souvenu que, d'après une tradition obscure rapportée par le mythographe Antoninus Liberalis, le corps d'Alcmène fut, après sa mort, enlevé au ciel par Jupiter, et remplacé, dans son cercueil, par une grosse pierre. De là à un enlèvement opéré avant la crémation, il n'y avait qu'un pas; Millingen n'hésite pas à le franchir, et voilà comment la peinture de Python se trouve baptisée *l'Apothéose d'Alcmène*. Millingen accompagnait la description du monument de rapprochements fort érudits où l'archéologie et la mythologie avaient à glaner; mais cet échafaudage de suppositions aurait dû s'écrouler devant deux faits : 1° la posture d'Alcmène dans la peinture n'est pas celle d'une morte; 2° suivant la tradition constante des auteurs anciens, Alcmène survécut à Amphitryon et épousa en secondes noces Rhadamanthe [1].

Il a fallu néanmoins attendre jusqu'en 1872 pour que l'on reconnût la fausseté de l'interprétation de Millingen. A cette époque, M. Engelmann publia dans les *Annali dell' Instituto* une peinture assez rudimentaire, mais visiblement issue de la même origine que celle de Python. On y voyait un jeune homme — l'Anténor du vase de Millingen — s'élançant, un brandon à la main, vers une femme qui s'est réfugiée sur un autel et lève les bras au ciel dans une attitude de terreur. Deux divinités, apparaissant dans un arc-en-ciel, versent des hydries pleines d'eau sur la flamme qui la menace [2]. En présence de ce monument, d'une signification encore plus claire que le précédent, il n'était plus possible de soutenir que la scène commentée par Millingen se rattachât à une cérémonie funéraire. M. Engelmann a eu le mérite de le démontrer le premier, mais il ne s'est pas contenté de ce résultat trop facile. Remontant à la source même de la légende figurée sur nos deux vases, il s'est demandé s'il ne fallait pas reconnaître dans cette variante du mythe d'Alcmène l'influence d'un poète tragique. Ce point de départ admis — et rien n'est moins téméraire — il n'a pas eu de peine à conclure que l'auteur en question ne pouvait être qu'Euripide, seul assez populaire pour exercer une influence appréciable sur l'art du IIIe siècle, et que la composition de Python pouvait être regardée comme une illustration d'*Alcmène* [3]. Ainsi disparaissaient du même coup la fantaisie archéologique de Millingen et les fantaisies littéraires de Welcker et de Hartung.

Cette partie de la thèse de M. E. ne va pas sans quelques difficultés. Je n'attache qu'une médiocre importance à celle qu'on pourrait tirer des

---

1. Voyez notamment les *Héraclides* d'Euripide. Si, dans l'*Hercule furieux* du même auteur, Alcmène ne figure pas auprès de son mari, il n'en résulte pas nécessairement qu'elle soit morte, mais seulement qu'elle n'a pas suivi Amphitryon en exil (Engelmann, p. 7, n. 4).

2. *Annali*, 1872, pp. 5-18 et *tav. d'agg.* A. L'original est à Londres.

3. Il est juste d'ajouter que Millingen avait déjà émis, d'une façon très dubitative, il est vrai, l'idée d'une relation entre la peinture de Python et notre tragédie (*loc. cit.*, p. 492).

fragments de la tragédie : leur insignifiance s'accommode de toutes les interprétations, et, en effet, M. E. éprouve peu d'embarras à les plier aux besoins de sa thèse. Mais on peut s'étonner qu'Euripide, si amateur qu'on le sache de coups de théâtre, de machinerie et de moyens violents, ait osé porter sur la scène un spectacle aussi atroce que celui du supplice d'Alcmène, ajoutons : aussi peu conforme à l'indulgence relative des mœurs athéniennes pour la femme adultère. On peut s'étonner aussi de ne rencontrer chez les auteurs aucune allusion, même lointaine, à cette nouveauté : Aristophane aurait dû y trouver, ce semble, une ample matière à satire [1].

Ces objections sont sérieuses et M. E., qui s'efforce de les écarter, n'en a pas méconnu la gravité. Sans entrer dans le détail d'une discussion un peu minutieuse, je dirai que toutes les difficultés, si réelles qu'elles soient, ne peuvent contrebalancer, à mon avis, la force de conviction presque irrésistible qui résulte du rapprochement de la peinture de Python avec un passage, jusqu'à présent peu intelligible du *Rudens* de Plaute :

> Proh di immortales ! tempestatim quious modi
> Neptunus nobis nocte hac misit proxuma !
> Detexit ventus villam... Quid verbis opus't ?
> *Non ventus fuit, verum Alcumena Euripidi* [2].

Cette tempête épouvantable, assez célèbre pour fournir au comique Romain une allusion comprise de son public, ne saurait être, comme le veut Welcker, un simple trait emprunté à un récit épisodique de la naissance d'Hercule. Il s'agit évidemment d'une tempête qui joue un rôle dans l'action de la pièce, et nous en avons précisément l'image dans la foudre, l'arc-en-ciel, le vent et la grêle (figurés par de gros points) du vase de Millingen.

Maintenant, cette tempête et la scène même du bûcher se passaient-elles réellement sous les yeux du spectateur, ou se contentait-on de faire entendre derrière le théâtre le mugissement de la foudre et du vent, et un messager venait-il ensuite raconter les détails de l'intervention miraculeuse du *deus ex machina?* M. E. penche pour la première hypo-

1. Deux passages cités par M. E. (*Lysist.*, 269; *Thesmoph.*, 726) ne sont guère concluants. L'invention du bûcher peut paraître moins choquante quand on la rapproche de la mort d'Evadné dans les *Suppliantes* et des vers bien connus de l'*Hercule furieux* (vv. 240 sq.), mais je me refuse à voir autre chose qu'une coïncidence fortuite avec l'histoire de Crésus (Hérodote, I, 87) et l'épisode du siège de Platées (Thuc., II, 77) que rappelle M. Engelmann. De même, la grossesse apparente d'Alcmène dans la peinture de Python, la ressemblance prétendue entre Jupiter et Amphitryon (le dessin du profil dans la chromolithographie est tout à fait différent), la relation entre la couronne de lauriers du dieu et le *torulus aureus* qu'il porte dans la pièce de Plaute (*Amph.*, v. 144), me paraissent autant de subtilités. En regardant trop longtemps un dessin, on finit par y découvrir toute sorte de finesses qui n'existent que dans l'imagination, comme ces archéologues fatigués qui, voyageant en Grèce, aperçoivent une inscription dans chaque fissure de rocher.

2. *Rudens*, vv. 1-4.

thèse; la seconde serait peut-être plus conforme au caractère général du théâtre grec et rendrait suffisamment compte du passage du *Rudens*[1]. Mais ce n'est là qu'un point secondaire : sur l'ensemble de la question, l'argumentation de M. E. me paraît décisive, et son ingénieuse trouvaille est du meilleur augure pour la suite des *Etudes sur Euripide* qu'il nous promet.

Depuis Bœckh, il ne devrait plus être permis de contester l'utilité de l'alliance de la philologie et de l'archéologie figurée; il me semble que des travaux comme celui de M. Engelmann sont de nature à en convaincre les esprits les plus rebelles[2].

Théodore Reinach.

---

202. — **Abrisz der Quellenkunde der Griechischen und Rœmischen Geschichte. Erste Abteilung, Griechische Geschichte bis auf Polybios,** von Arnold Schæfer. Troisième édition, Leipzig, Teubner. 1882. 111 p. in-8°.

Nous sommes heureux d'annoncer cette troisième édition d'un travail si utile, si commode pour tous ceux qui s'occupent d'histoire grecque; la première édition est de mai 1867, la deuxième de janvier 1873. On voit que le succès a été rapide pour ces simples « *feuilles* », destinées seulement, dans la pensée de M. Schæfer, à guider les étudiants.

M. S. a classé les auteurs d'après l'ordre chronologique, il établit quatre périodes : 1° depuis les temps les plus reculés jusqu'à Hérodote; 2° de Périclès à Philippe de Macédoine; 3° l'époque de la puissance macédonienne; 4° les derniers temps des états grecs, les Alexandrins. Chacune de ces divisions comprend des subdivisions dans lesquelles les auteurs sont rangés cette fois d'après le genre de leurs œuvres; ainsi, dans la troisième période, celle de la puissance macédonienne, sont indiqués par ordre : les histoires générales d'Ephore, de Théopompe, etc., — les mémoires concernant Alexandre et les Diadoques, — les histoires qui forment la suite de celle d'Ephore, — les Atthides, — l'histoire sicilienne — enfin les œuvres d'auteurs qui, sans être proprement des historiens, n'en forment pas moins une des sources importantes pour l'histoire, les orateurs et les philosophes.

---

1. Nous aurions donc ici une scène entièrement analogue à celle qui termine l'*Iphigénie à Aulis*. C'est peut-être une preuve à ajouter à celles que Patin et M. Weil ont fait valoir en faveur de l'authenticité tant discutée de ce dernier morceau. Le dénouement d'*Alcmène* a pu inspirer Python (ou l'original imité par Python) comme les vers 1549-1556 d'*Iphigénie* ont inspiré Timanthe, sans que cependant la scène du sacrifice se passât sur le théâtre.

2. Voyez un récent exemple des étroites relations de la poésie et de l'art antique au sujet du mythe d'Erichthonius (*Ann. dell' Inst. 1879 tav. d'agg. F* comparé avec *Ion*, vv. 25 sq.). La théorie de ces rapports a été exposée par Robert (*Phil. Unters.*, 5e liv.) après Welcker et Jahn.

La notice consacrée à chaque auteur comprend d'abord une bibliographie indiquant les travaux les plus importants des savants modernes, les principales éditions, les travaux *spéciaux* des anciens sur l'auteur en question. Après cette notice, M. S. donne des extraits empruntés soit à l'auteur lui-même, soit aux autres écrivains ; ces extraits constituent nos *sources* pour connaître la vie de l'auteur, ses ouvrages, sa manière d'écrire et de penser, la valeur qu'on lui attribuait, les jugements qu'on portait sur ses œuvres, etc.

Comme le dit M. Schæfer, la nature du travail interdisait des citations et des indications trop nombreuses, il fallait se borner à donner seulement le plus important ; nous croyons que M. S. l'a donné. Nous nous permettrons cependant d'indiquer quelques travaux qui auraient pu très bien figurer dans l'ouvrage de M. Schæfer, même tel qu'il l'entendait : dans la liste des recueils d'inscriptions, celui du British Museum (*The collection of ancient Greek inscriptions in the British Museum*, pars I, Attica, Oxford, 1874) ; — article Xénophon, O. Riemann, *Qua rei criticæ tractandæ ratione Hellenicon Xenophontis textus constituendus sit*, Paris, 1879 ; — article tragédie, H. Weil *De tragœdiarum græcarum cum rebus publicis conjunctione*, Paris, 1844 ; — article Duris de Samos, Horstig, *Quæstionum Duridearum* pars I, Stolp, 1862 ; — J. G. Droysen, *Zu Duris und Hieronymos, Hermès*, XI, p. 458, H. Kallenberg, *Die Quellen für die Nachrichten der alten Historiker über die Diadochenkæmpfe bis zum Tode des Eumenes und der Olympias*, *Philologus*, XXXVII, p. 193 ; — article Phylarchos, Paul Foucart, *Mémoire sur un décret inédit de la ligue Arcadienne en l'honneur de l'Athénien Phylarchos* dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, première série, t. VIII, 1874, pp. 93-119 ; — article Callimaque, on aurait pu mentionner la grande édition de O. Schneider, 2 vol. Leipzig, 1870-73, la question des Πίνακες est traitée t. II, p. 297 ; — à l'article Polémon, ajouter E. Egger, *Polémon le voyageur archéologue*, dans les *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie*, Paris, 1863, pp. 15-57 ; Paul Foucart, *Renseignements nouveaux sur trois écrivains grecs du IIe siècle avant notre ère. Polémon le Périégète, Hégésianax d'Alexandrie de Troade, Philippos de Pergame*, dans la *Revue de Philologie*, N. S., t. II, 1878, p. 214.

Albert Martin.

---

203. — **Leben und Werke der Troubadours** ; ein Beitrag zur næhern Kenntniss des Mittelalters, von Fr. Diez. Zweite vermehrte Auflage von K. Bartsch. Leipzig, Barth, 1882. In-8°, xvi-506 p. Prix : 12 fr. 50.

Les « Vies et œuvres des Troubadours » sont l'un des premiers ouvrages de Diez. L'édition originale, et unique jusqu'à la réimpression que

vient de nous donner M. Bartsch, est de 1829. Pourtant, entre tous les travaux consacrés aux études romanes par l'illustre professeur de Bonn, pendant le cours d'une vie longue et laborieuse, il n'en est aucun qui ait aussi peu vieilli. Ainsi, la *Grammaire des langues romanes*, qui restera toujours l'œuvre capitale de Diez, exigerait maintenant une refonte complète, bien que la dernière édition revue par l'auteur date de dix ans à peine. C'est qu'en effet dans le domaine de la linguistique romane les éléments nouveaux d'informations se sont, depuis quelques années, accumulés dans des proportions formidables, en même temps que les méthodes d'études s'amélioraient de plus en plus. L'art de composer des biographies, au contraire, n'est pas susceptible de perfectionnements bien notables, et, en ce qui concerne les Troubadours, les sources dont on dispose aujourd'hui ne sont pas très sensiblement plus nombreuses qu'en 1829. Aussi pouvais-je dire, il y a dix-huit ans, en parlant de la *Poésie des Troubadours* de Diez (1826) et des *Vies et œuvres des Troubadours*, du même : « Ces deux ouvrages sont le fondement des études provençales, car la « publication du cours de Fauriel et celle de plusieurs volumes de l'*Histoire littéraire* ne leur ont point fait perdre de leur nouveauté, et « maintenant encore ils sont, sur la plupart des points, au courant de « la science. Si on voulait en donner une nouvelle édition, il n'y aurait « point à les refondre : il suffirait d'en compléter certaines parties main- « tenant mieux connues, grâce à des publications récentes [1]... »

Je ne voudrais plus actuellement mettre sur le même pied la *Poésie des Troubadours* et les *Vies et œuvres des Troubadours*. Le premier de ces deux ouvrages comprend un très grand nombre de matières. Il ne traite pas seulement de la poésie lyrique — ce qui est proprement la poésie des troubadours — il passe en revue tous les genres de la poésie provençale, et suit jusque dans les littératures étrangères l'influence exercée par chacun de ces genres. Or, dans certaines parties de ce vaste domaine, dans la poésie religieuse notamment et dans la poésie narrative, pour ne citer que deux genres, il a été fait bien des découvertes depuis 1826, époque de la publication de la *Poésie des Troubadours*. On ne connaissait, en 1826, ni *Flamenca*, ni *Blandin de Cornouailles*, ni *Ferabras*, ni *Daurel et Beton*, ni le poème de la guerre de Navarre, pour ne citer que quelques titres. Du poème de la croisade albigeoise et d'autres ouvrages également importants on ne pouvait se former qu'une idée très insuffisante. Je crois donc que lorsque M. Bartsch rééditera, comme il annonce devoir le faire (p. xv) la *Poésie des Troubadours*, il sera conduit, s'il veut faire une œuvre réellement utile, à ajouter au travail de Diez de très nombreux compléments. Au contraire, dans le domaine étroitement circonscrit des « Vies et œuvres », il ne s'est pas produit, depuis le temps de Raynouard, de découvertes d'une importance capitale. D'ailleurs Diez ne s'en était pas tenu aux textes édités dans le

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6e série, I, 281.

Choix des poésies originales des Troubadours ou dans le *Parnasse occitanien* de Rochegude, il avait copié à Paris beaucoup de pièces inédites [1], dont il a donné, en original ou en traduction allemande, un assez grand nombre d'extraits dans son livre. En somme, il n'était pas besoin de bien grands efforts pour remettre à peu près au courant de la science de 1882 le livre publié par Diez en 1829. M. Bartsch paraît avoir été du même avis. Il respecte scrupuleusement le texte original, ce dont on ne peut que le louer; il n'en retranche rien, sinon quelques citations de textes qui, maintenant, n'ont plus d'intérêt; il n'y ajoute que les notes les plus indispensables, qu'il place entre crochets. Ces notes rectifient brièvement les erreurs ou renvoient à des travaux dans lesquels telle ou telle partie du sujet se trouve avoir été traitée à nouveau. C'est une annotation très sobre, un peu maigre parfois. Elle se tient trop dans la dépendance des travaux publiés depuis Diez, sans même en tirer tout le parti possible. Il y a dans le livre de Diez, si remarquable qu'il soit pour le temps où il a paru, un assez grand nombre de petites erreurs, surtout d'erreurs historiques, qui n'ont jamais été relevées, mais qu'il appartenait au nouvel éditeur de corriger. En un mot, on souhaiterait dans l'annotation un peu plus d'originalité. Malgré tout, cette nouvelle édition sera la bien venue, et si le commentaire pèche par excès de sobriété, reconnaissons que, somme toute, la sobriété est une qualité, et une qualité qui se fait rare dans les études romanes, où on prend de plus en plus l'habitude de disserter à perte de vue sur des riens.

P. M.

---

204. — **Verrazano the Explorer, being a Vindication of his Letter and Voyage,** with an Examination of the Map of Hieronimo da Verrazano, and a Dissertation upon the Globe of Ulpius, to wich is prefixed a Bibliography of the subject, by B. F. De Costa. New-York. A. S Barnes and C°, 1880, VI-82 p. in-4°, avec 5 cartes et 2 portraits.

Les sous-titres indiquent suffisamment le contenu de cet ouvrage où l'auteur de la *Découverte de l'Amérique avant Chr. Colomb* et des *Scandinaves dans l'Etat du Maine* a réuni, après les avoir remaniés, quatre mémoires déja publiés dans *The Magazine of American History*, dont il est devenu le directeur. Il ne faut donc pas s'attendre, d'après le titre général, à trouver dans ce recueil une biographie du grand navigateur; on a si peu de notions sur lui que le tout pourrait tenir en quelques pages; M. de Costa y ajoute, dans sa préface, un document curieux qui a été découvert aux archives de Rouen par M. Gosselin et copié par l'archiviste M. de Beaurepaire; c'est un acte du 29 septembre 1525, par

---

1. Diez avait fait relier ces copies, qui formaient dans sa bibliothèque un assez gros volume in-4°.

lequel Zanobus de Rousselay, bourgeois et marchand, demeurant à Rouen, se porte caution pour messire Jehan de Verrassane, à l'effet de permettre à ce dernier de défendre dans un procès à lui intenté par Guillaume Eynoult, dit Cornette, de Dieppe, pour le paiement de 95 livres. Ce renseignement joint à d'autres contribuera à jeter quelque jour sur cette physionomie encore si obscure. Elle l'est à tel point que des savants profonds, comme MM. Henry C. Murphy et B. F. de C., l'envisagent sous des aspects diamétralement opposés. Le premier prétend[1] que Giovanni da Verrazano n'a pas fait les découvertes qu'on lui attribue; le second s'efforce de prouver, dans son premier chapitre, que la lettre publiée sous le nom de ce navigateur n'est pas une supercherie; les petites différences constatées entre le texte de Ramusio et celui de Carli tiennent, croit-il, à ce que ni l'un ni l'autre n'est l'original, mais que tous deux sont traduits du français, langue dans laquelle était écrite, selon l'espagnol Pinello (1629), la relation traduite par Ramusio; et, pour corroborer cette opinion, il soutient que Jehan Allefonsce, l'auteur d'une cosmographie inédite, terminée en 1545, par Raulin Secalart, a connu le texte français de la lettre adressée de Dieppe à François Ier, par Verrazano, le 8 juillet 1524, quelques jours après son retour du nouveau monde; le voyageur et le géographe emploient en effet les mêmes traits, et à peu près dans le même ordre, pour la description de l'Amérique du Nord, quoique les expressions soient passablement différentes; en conséquence, on ne pourrait douter que celui-ci n'ait emprunté ces traits à celui-là, s'il n'avait lui-même, en 1542, visité la côte septentrionale des Etats-Unis, en descendant jusqu'au 42° de L. N.; il n'avait donc qu'à rapporter ce qu'il avait observé lui-même, sans se faire plagiaire de Verrazano, comme l'en accuse M. de Costa.

Si nous ne partageons pas en ce point l'opinion du savant auteur, nous aimons à reconnaître que, dans le chapitre suivant, il a trouvé ou reproduit d'excellents arguments pour prouver la véracité de la lettre contestée; il fait surtout valoir la conformité des descriptions de Verrazano avec celles données postérieurement par d'autres explorateurs et avec l'état réel des lieux. Ici, la connaissance qu'il a du pays et son érudition bibliographique lui ont été d'un grand secours; aussi, dans la plupart des cas, réfute-t-il solidement les objections de M. Murphy. Une des plus grandes difficultés de ce travail est l'absence d'indications précises dans la lettre de l'explorateur; il ne donne que fort rarement la latitude entre le 34° où il aborda dans la Caroline septentrionale et le 50° où il cessa de côtoyer la Terre des Bretons pour regagner la France. Le *libretto* contenant le rapport scientifique, qui était joint à la lettre de

1. Dans *The Voyage of Verrazzano; a Chapter in the Early History of Maritime Discovery in America*, New-York, 1875, in-8°. Cet ouvrage n'est malheureusement pas dans le commerce, et c'est regrettable, car la fausseté de la thèse qui y est soutenue n'empêche pas qu'il ne contienne beaucoup de bons renseignements.

Verrazano, a malheureusement disparu sans laisser de trace, si ce n'est dans la carte dressée en 1529 par Hieronimo da Verrazano, le frère de Giovanni, d'après les données de ce dernier et d'après des cartes antérieures. Notre auteur loue fort cette mappemonde, si exacte pour l'époque qu'il fallut un siècle pour y apporter de sérieuses améliorations en ce qui concerne la côte nord-américaine, et il en conclut avec raison qu'elle doit être basée sur une réelle exploration de ces parages. Il en a donné une réduction et il a reproduit à une plus grande échelle, avec les noms, la côte nord-américaine. Ceux-ci sont parfois difficiles à lire et à interpréter ; il serait donc injuste de critiquer un premier essai de déchiffrement ; il vaut mieux que chacun apporte son contingent pour cette interprétation ; pour notre part, nous choisirons, par exemple, entre les deux leçons données par M. de C. pour une même légende en deux lignes, celle qui est la plus logique et nous lirons : *terra onde ha mala gente* (terre où il y a de mauvaises gens), au lieu de *terra onde mucha gente,* où l'espagnol *mucha* se trouverait seul de cette langue entre trois mots italiens. La lettre de Giovanni da Verrazano et la cosmographie de Jehan Allefonsce placent, en effet, un peuple barbare et méchant dans les parages septentrionaux. *Terra onde* ne peut signifier terre profonde (deep land) et n'a aucun rapport avec *Rio Hondo* ou *Fondo* (rivière profonde) des cartographes espagnols, d'où viendrait le nom de la baie Fundy, selon une ingénieuse conjecture de notre auteur. M. de C. a aussi été le premier à faire remarquer que beaucoup de noms de la carte de H. da Verrazano sont, malgré leur forme italienne, empruntés à des localités françaises situées sur la route de Dieppe à la Rochelle, ports fréquentés par les deux frères Verrazano. Il montre aussi que l'île *Luisa*, ainsi appelée d'après la régente, mère de François Ier, est devenue, par suite d'une confusion entre la mère et la première femme de ce monarque ou bien par suite d'une mauvaise lecture, *Claudia* et même *Brisa* ou *Briso ;* en un mot, il a donné beaucoup de bonnes indications pour l'intelligence de la mappemonde en question.

Mais le principal objet de ce troisième mémoire est de montrer l'influence occulte ou avouée des Verrazani sur la cartographie du XVIe siècle et, par suite, de prouver la réalité du voyage de Giovanni da Verrazano. Le globe construit à Rome en 1542, par un certain Euphrosynus Ulpius, pour le cardinal Marcellus Cervinus de Spanniochi (plus tard le pape Marcel II) est un des monuments géographiques où cette influence est le plus visible. Découvert en 1859 chez un marchand d'antiquités à Madrid, il n'a pas encore été totalement reproduit ; M. de Costa en a publié l'hémisphère situé des deux côtés de la fameuse ligne de démarcation tracée par le pape Alexandre VI, et il l'a décrit dans son quatrième et dernier mémoire, où l'on trouve, comme ailleurs, des explications pleines de sagacité, avec des pages éloquentes sur les services rendus à la géographie par les Italiens et des paroles sympathiques pour l'œuvre d'exploration et de colonisation de la France. Malgré quelques incor-

rections et des fautes d'impression, comme Nicolas Parrenat, lord Granville (Perrenot, seigneur de Granvelle), l'ensemble de ces études élucide bien des questions relatives à la Verrazane, comme les étrangers eux-mêmes ont appelé la Nouvelle-France, et démontre que les doutes élevés dans ces dernières années sur l'authenticité de la lettre de Giovanni da Verrazano n'ont pas le moindre fondement.

E. Beauvois.

---

205. — **Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul und dessen Gattin,** herausgegeben von Dr. Paul Nerrlich. Berlin, Weidmann. 1882. In-8°, x et 190 p. 4 mark.

On trouvera dans ce volume les lettres écrites par Charlotte de Kalb la « Titanide », la Linda du *Titan*, à Jean Paul Richter et à la femme de celui-ci. Charlotte de Kalb, comme Emilie de Berlepsch, Joséphine de Sydow, Caroline de Feuchtersleben, la comtesse de Schlabrendorf, Caroline Mayer et tant d'autres femmes sentimentales dont M. Paul Nerrlich nous a parlé dans un précédent volume [1], conçut pour Jean-Paul la plus vive passion ; un soir, après un souper chez Herder, elle déclara son amour à l'auteur d'*Hesperus* et lui proposa le mariage. Jean-Paul trouvait que Mme de Kalb « avait deux grandes choses : de grands yeux, comme il n'en avait pas encore vu, et une grande âme » ; elle parlait, disait-il, avec le même accent que Herder dans ses *Lettres sur l'humanité ;* il admirait son éloquence et la flamme intérieure qui la brûlait ; mais elle ne répondait pas à ses « rêves » ; il soupirait, écrit-il à son fidèle Otto, après le repos, après l'idylle et la vie calme de Joditz ; la passion orageuse et *geniale* de Mme de Kalb l'effrayait. Il « dit non à cette âme si haute et si ardente. » Les lettres que publie M. N. et qui sont « peut-être les plus importants témoignages que nous possédons sur Charlotte », nous montrent d'abord le bonheur que Mme de Kalb trouvait dans son amour exalté pour cet être « immortel » (p. 9) ; mais le ton change, après le refus de Jean-Paul et son mariage avec Caroline Mayer ; le malheur fond sur Mme de Kalb ; elle est ruinée ; elle devient presque aveugle ; il faut qu'elle vive de son travail ; elle fait de la broderie et des dentelles. Néanmoins elle est restée en correspondance avec Jean-Paul ; le commerce de lettres, renoué en 1802 avec le célèbre romancier et sa femme, — ce livre intéressant, dit Mme de Kalb, dont elle n'a lu que le titre (p. 83), — dure, avec quelques interruptions, jusqu'en 1821. Mme de Kalb s'intéresse vivement aux œuvres de Jean-Paul ; elle lui demande conseil ; elle lui confie ses plans d'avenir, ses spéculations désastreuses, ses soucis toujours croissants ; elle lui parle de son

---

1. *Jean Paul und seine Zeitgenossen.* Berlin, Weidmann, 1876.

entourage, des écrivains du temps, de la société de Berlin. La lecture de ses lettres offre donc un vif intérêt. Il est vrai que le style de Mme de Kalb manque d'agrément et de grâce; elle n'écrit pas simplement; la plupart de ses lettres sont emphatiques, lourdes et obscures; mais, comme le fait observer M. N., elles renferment des pensées ingénieuses, des saillies spirituelles, des sentiments élevés qui compensent, à la rigueur, ces défauts. Les lettres de Mme de Kalb ont été libéralement communiquées à M. N. par M. Ernest Förster, de Munich; M. N. en a fixé la chronologie avec autant d'exactitude qu'il était possible; il a rétabli l'orthographe et la ponctuation, toutes deux fort capricieuses dans les lettres de Charlotte; il a mis au bas des pages des notes concises qui nous renseignent sur les ouvrages ou les passages de Jean-Paul, sur les événements et les publications dont il est question dans la correspondance de la célèbre *Titanide*; ajoutons que l'écriture de Mme de Kalb est très difficile à lire, — indéchiffrable, disait Charlotte elle-même —; il faut donc remercier M. Nerrlich d'avoir mené à bonne fin la publication de ce recueil; mais la tâche, si délicate qu'elle fût, ne pouvait qu'être bien remplie par l'homme d'Allemagne qui connaît le mieux Jean-Paul.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire a publié dans la collection du « Cabinet du bibliophile » (Jouaust. In-8°, VII et 277 pp. 12 fr.) les *Fables du très ancien Esope mises en rithme françoise* par Gilles Corrozet, d'après un exemplaire de la première édition de 1542 (Bibliot. Nationale, n° Y, 6543, réserve). La seconde édition date de deux ans plus tard (1544) et n'est pas la reproduction textuelle de celle de 1542; Corrozet y a fait de nombreuses corrections, que M. de Queux de Saint-Hilaire a relevées et reproduites à la fin du volume; « ces corrections et ces variantes, qui changent souvent des vers entiers, sont assez généralement heureuses » (*Variantes*, pp. 265-271); une troisième édition, imprimée à Lyon par Jean de Tournes en 1583 — les deux premières ont été imprimées á Paris par Denis Janot, — contient vingt-trois fables de plus que les deux éditions précédentes, et reproduit, pour le reste, le texte de la première édition de 1542; elle renferme, en outre, une *Vie d'Esope extraicte de Volaterran et autres autheurs* que l'éditeur actuel a réimprimée à la fin de sa publication (pp. 255-263). « L'intérêt de ces fables, dit M. de Queux de Saint-Hilaire dans sa préface, réside dans la grande variété des rythmes employés par Corrozet et dans sa naïveté.... Quelquefois Corrozet se met en scène; il s'intéresse à ses personnages; il relie parfois entre elles deux ou trois fables qui se suivent dans son recueil, comme par exemple les fables 2, *le loup et l'agneau*, et 6, *le loup et la grue*, où c'est l'os de l'agneau qui est resté dans la gorge du loup et qui l'étrangle... » — L'éditeur espère que sa réimpression sera favorablement accueillie des amateurs; dans ce cas, elle « pourra servir de point de départ à un recueil cu-

rieux des différents fabulistes qui ont été, au XVIe et au XVIIe siècle, les précurseurs et les contemporains de notre La Fontaine ».

— M. Victor JEANVROT, substitut du procureur général près la cour d'Angers, vient de publier une réédition d'un livre d'un des plus remarquables criminalistes du XVIe siècle, Pierre Ayrault, *Ordre et instruction judiciaire;* Ayrault fait connaître dans cet ouvrage l'organisation de la justice criminelle en France dans la seconde moitié du XVIe siècle; M. Jeanvrot a fait précéder cette réédition d'une étude sur l'histoire de l'ancienne procédure criminelle en France. (Paris, Cotillon. In-16°, 5 fr.)

— L'avocat au parlement de Bretagne, Pierre Belardeau, sieur de la Grée, adressa à Henri IV un *Bref discours des misères de la province de Bretagne, de la cause d'icelle et du remède que sa majesté y a apporté par le moyen de la paix* (Lyon. in-8°, 1598). La seconde édition de cet opuscule parut en 1617 à Paris, sous le titre de *Polyarchie*, c'est-à-dire tableau de la domination exercée par plusieurs. M. Olivier de GOURCUFF a publié sur cette *Polyarchie* de Pierre Belardeau une « étude historique et littéraire » (Nantes, Forest et Grimaud. In-8°, 28 p.), où il analyse l'œuvre de l'avocat breton, — mais sans mentionner la première édition de 1598.

— L'évêque d'Autun, Ad. PERRAUD, membre de l'Académie française, vient de publier le discours qu'il prononça, le 15 décembre 1866, comme professeur en Sorbonne, lors de la réintégration du chef du cardinal de Richelieu (seul reste authentique des dépouilles violées en 1793) dans son tombeau en l'église de la Sorbonne. Comme l'indique le titre de la brochure (Gervais. In-8°, 57 pp. 2 fr.), le P. Adolphe Perraud étudie surtout dans ce discours le cardinal de Richelieu comme *évêque et théologien et protecteur des lettres*.

— René du Plessis de la Roche-Pichemer, marquis de Jarzé et baron du Plessis-Bourrée (1613-1672), l'imprudent amoureux d'Anne d'Autriche et le *Fou des fous* de la Fronde, vient de trouver un biographe en M. E. PAVIE (notice gr. in-8° de 35 p. extraite de la *Revue de l'Anjou*). M. Pavie raconte la vie de Jarzé, ses belles actions militaires, sa conduite à Fribourg, où il combattait à côté de Condé, sa mort malheureuse au siège de Duisburg où il fut tué par une sentinelle française qui n'entendit pas sa réponse au qui-vive. On regrettera qu'il n'ait pas consulté les *Notes du palais Mazarin*, de M. Léon de Laborde (p. 156), où il aurait trouvé de curieux détails sur la passion affichée par Jarzé pour la reine-mère.

— Notre collaborateur M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE doit publier prochainement le Ve fascicule des *Correspondants de Peiresc*, renfermant des *Lettres inédites de Claude de Saumaise;* une *Oraison funèbre de Gassendi;* un recueil de *Lettres inédites d'Adrien d'Aspremont, vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne*; et dans la « collection des petits mémoires sur l'histoire de France » que fait paraître la librairie de la société bibliographique, une réimpression des *Mémoires de Puységur*.

— Une traduction nouvelle des *Pensées sur l'éducation* de Locke a paru à la librairie Hachette; elle est due à M. Gabriel COMPAYRÉ, qui y a joint des commentaires et une préface intéressante (33 pages); dans cette préface, M. Compayré fait une assez longue comparaison entre le traité de Locke et l'*Essai sur l'éducation* de Herbert Spencer, qu'il regarde comme « une refonte au goût du jour des idées de Locke ».

— M. Charles BÉMONT a rédigé la *Table générale des cinq premières années de la Revue historique* (1876 à 1880 inclusivement); cette *Table générale* se vend à la librairie Germer-Baillière (une brochure grand in-8°, 3 fr.; pour les abonnés de la *Revue historique*, 1 fr. 50.)

— Il paraît en Alsace une nouvelle revue, la *Revue catholique d'Alsace*, dirigée par M. l'abbé Delsor (Rixheim, Sutter). Les deux premiers numéros renferment les art. suivants : de M. CETTY, un tableau de la *Famille ouvrière en Alsace;* de M. MURY,

le *Journal de ce qui s'est passé à l'approche des Français à Vienne en 1805*, par l'abbé Gérard, grand-vicaire de Strasbourg (1748-1835); de M. Sigrist, une *Histoire de l'abbaye de Marmoutier*, etc.

— Le catalogue du musée de sculpture du Louvre (bas-reliefs, cippes, autels, vases, sièges, etc., par M. Félix Ravaisson; statues et bustes, par M. Charles Ravaisson) paraîtra probablement à la fin de cette année. Le catalogue des *inscriptions latines*, et celui des *antiquités chrétiennes*, rédigés tous deux par M. Ant. Héron de Villefosse, paraîtront, le premier en 1884, le second en 1883. Le catalogue des *terres cuites orientales*, par M. Heuzey, doit également paraître sous peu. M. Revillout prépare un catalogue des manuscrits grecs, coptes, démotiques et orientaux, tracés sur papyrus ou sur terre-cuite, que renferme la collection égyptienne.

— Voici le programme du Congrès de la Sorbonne en 1883, tel qu'il a été arrêté par le Ministre de l'Instruction publique pour la section d'histoire et de philologie et celle d'archéologie. *Section d'histoire et de philologie*. I. Quelle méthode faut-il suivre pour rechercher l'origine des noms de lieu en France; valeur des résultats déjà obtenus dans cette recherche. II. A quelles époques, dans quelles provinces et sous quelles influences les villes neuves et les bastides ont-elles été fondées? III. *Histoire des milices communales au moyen âge*. (Date de leur organisation et de l'introduction du tiers-état dans les armées royales; autorité des magistrats municipaux sur ces milices et conditions de leur recrutement; mode de convocation, nature et durée du service; leur transformation au commencement du xive siècle, levées en masse ou appel de l'arrière-ban, substitution de l'impôt à la prestation des sergents; origine et organisation des confréries d'archers et d'arbalétriers; institution, organisation, recrutement et rôle militaire des francs-archers de Charles VII à François Ier, 1448-1521; conditions de la levée et de l'organisation des milices provinciales à partir de 1668 et leur rôle dans les guerres sous Louis XIV et Louis XV). IV. *Pèlerinages* (routes que suivaient ordinairement les pèlerins français qui se rendaient en Italie ou en Terre-Sainte). V. Signaler les documents antérieurs à la fin du xve siècle qui peuvent faire connaître l'origine, le caractère, l'organisation et le but des confréries religieuses et des corporations industrielles. VI. *Rédaction des coutumes* (documents sur les assemblées qui ont procédé à cette rédaction et sur les débats des parlements à l'occasion de l'homologation des coutumes; rechercher les coutumes locales qui sont restées inédites). VII. *Etats provinciaux* (documents inédits sur les élections des députés, l'étendue des mandats, les délibérations, les pouvoirs des députés et l'efficacité de leur action). VIII. Conditions de l'éligibilité et de l'électorat dans les communes, communautés et paroisses, soit à l'occasion des offices municipaux, soit pour la nomination des délégués chargés des cahiers des doléances). IX. Quelles additions les recherches poursuivies dans les archives et les bibliothèques locales permettent-elles de faire aux ouvrages généraux sur les origines et le développement de l'art dramatique en France jusqu'au xvie siècle inclusivement? X. Signaler les documents importants pour l'histoire que renferment les anciens greffes, les registres paroissiaux et les minutes des notaires. XI. *Histoire des petites écoles avant 1789* (sources manuscrites et imprimées, statistique aux différents siècles; origine, développement, nombre dans chaque diocèse et paroisse; recrutement et honoraires des maîtres et des maîtres-adjoints; condition matérielle, discipline, programme et fréquentation; gratuité et fondations scolaires; rapports entre la gratuité dans les petites écoles et la gratuité dans les universités; livres employés dans les petites écoles). XII. Quelles villes de France ont possédé des ateliers typographiques avant le milieu du xvie siècle? Dans quelles circonstances ces ateliers ont-ils été établis et ont-ils fonctionné? — *Section d'archéologie*. Signaler les documents épigraphiques de l'antiquité et du moyen âge en France et en Algérie,

récemment découverts, ou dont la lecture comporte des rectifications; II. Quels sont les monuments qui, par l'authenticité de leur date, peuvent être considérés comme des types certains de l'architecture en France, avant le milieu du XIIe siècle? III. Etudier les caractères des diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, s'attacher à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments, plan, voûtes, etc. IV. Quels sont les monuments dont la date, attestée par des documents historiques, peut servir à déterminer l'état précis de l'architecture militaire en France aux différents siècles du moyen âge? V. Signaler les œuvres de la sculpture française antérieures au XVIe siècle, qui se recommandent soit par la certitude de leur date, soit par des signatures d'artistes. VI. Signaler et décrire les peintures murales antérieures au XVIe siècle existant encore dans les édifices de la France. VII. Etudier les produits des principaux centres de fabrication de l'orfèvrerie en France pendant le moyen âge et signaler les caractères qui permettent de les distinguer. VIII. Quels sont les monuments aujourd'hui connus de l'émaillerie française antérieurs au XVIIIe siècle?

— Nous apprenons avec un bien vif regret la mort de M. Bilco, ancien élève de l'Ecole normale, agrégé des lettres et membre de l'Ecole française d'Athènes. Il était arrivé à Lamia le 7 septembre pour y faire des fouilles lorsqu'un accès de fièvre pernicieuse l'a soudainement enlevé à ses amis et à la science. M. Bilco n'avait pas vingt-quatre ans.

ALLEMAGNE. — En Allemagne, comme en France, on se plaint que les élèves des lycées sont surchargés, *überbürdet;* la question de l'*Uberbürdung* est à l'ordre du jour; elle a fait l'objet de vives discussions dans les réunions de professeurs et de directeurs des gymnases; elle provoque de nombreux écrits de circonstance (voir celui que publiait naguère sous le titre *der Sprachunterricht muss umkehren* un pédagogue qui signe « Quousque tandem »; cp. *Revue critique*, n° 26, p. 518). Une nouvelle brochure sur la question vient de paraître sous le titre « *Die Entlastung der überbürdeten Schuljugend der Mittelschulen* » (Heilbronn, Henninger. In-8°, 76 p. 1 mark) : elle a pour auteur M. Aug. Behaghel, professeur au « Realgymnasium » de Mannheim. L'auteur imagine un dialogue entre deux personnages, dont l'un est attaché à l'ancienne méthode, et l'autre — c'est M. Behaghel lui-même — plaide la cause des réformes. En résumé, M. Behaghel voudrait diminuer considérablement le nombre des devoirs écrits, car « l'élève se voit forcé tout à fait inutilement et à même à son grand dommage, d'écrire et de transcrire une foule de choses qui n'ont pas la moindre valeur » (p. 30); il désire que l'enseignement, quel qu'il soit, commence le plus lentement possible, *im langsamsten Tempo* (p. 44); ce n'est que plus tard, dans la quatrième ou la cinquième année, qu'on pourra se hâter et marcher plus vite (p. 46); au lieu de traduire en une heure une trentaine de phrases, on ne devrait en traduire que dix ou six; il faut, en un mot, ne donner à l'élève que des connaissances solides et sûres, et ne pas l'accoutumer à n'apprendre que légèrement et à la surface (p. 55). M. Behaghel veut sacrifier Cornelius Nepos (il cite en passant le dur jugement de Teuffel) et donner à César une plus grande importance. Mais le point essentiel de son opuscule, et sur lequel il revient à tout instant avec insistance, c'est que, dans les premières années, l'élève ne fasse presque pas de devoirs écrits à la maison (*Hausaufgaben*); il s'élève avec force contre les griffonnages et barbouillages de papier (*zwecklose Schreibereien*) (p. 61) qui ont été jusqu'à présent à la mode; il demande que le maître soit moins prodigue de pensums et d'arrêts; l'élève élevé d'après sa méthode entre en classe, après avoir joué la veille deux ou trois heures et avoir, en deux heures au plus, fait des devoirs assez faciles; il ne craint pas d'être puni; il a l'esprit rassis et clair; il est convaincu que s'il travaille consciencieusement pendant la classe, il n'aura pas besoin de grands

efforts pour contenter son maître et suivre le cours (pp. 65-66). La brochure de M. Behaghel renferme donc beaucoup de vues utiles (voir encore ce que dit l'auteur de la gymnastique, (pp. 67-68), et on lit avec intérêt cet opuscule d'ailleurs écrit avec vivacité, et où se glisse parfois plus d'un mot expressif; l'auteur, comme dit, n'hésite pas à employer un « *kræftig Wortlein.* »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 septembre 1882.

M. Charles Nisard est désigné pour faire une lecture au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, le mercredi 4 octobre. Il lira une partie de son mémoire sur l'état incertain et précaire de la propriété littéraire au XVIe siècle.

M. Delaunay achève la seconde lecture du mémoire de M. P.-Ch. Robert sur l'expédition de Gondovald et les monnaies frappées au nom de l'empereur Maurice Tibère dans plusieurs villes de la Gaule méridionale.

M. Deloche présente quelques observations en réponse au mémoire de M. P.-Ch. Robert. L'objet du débat entre les deux académiciens est double. Il y a une question d'histoire et une question de numismatique. Il s'agit de savoir, d'une part, si l'expédition dirigée contre la monarchie franque, à la fin du VIe siècle, par l'aventurier Gondovald, était soutenue par l'empereur byzantin Maurice Tibère et tendait à rétablir l'autorité impériale sur la Gaule; d'autre part, si les pièces d'or qui nous sont parvenues en assez grand nombre et qui portent à la fois le nom de Maurice Tibère et l'indication d'un atelier monétaire des bords du Rhône doivent être considérées comme frappées par Gondovald, au nom de l'empereur, pendant sa courte domination sur la contrée, et s'il faut y voir un acte d'allégeance à l'empire byzantin. A ces questions M. Robert répond non, M. Deloche oui. Contrairement à M. Robert, M. Deloche s'attache à établir :

1° Que Gondovald était soutenu par la cour de Byzance; on ne s'expliquerait pas autrement l'origine des subsides considérables qu'il eut à sa disposition au moment de son entreprise et qui dépassaient de beaucoup, sans nul doute, sa fortune personnelle;

2° Que Gondovald prétendait substituer son autorité à celle des rois mérovingiens et gouverner à leur place, qu'il a donc dû agir en maître dans les villes qu'il a occupées, qu'il est donc tout naturel qu'il y ait battu monnaie; ses prétentions à exercer le pouvoir à la place des rois sont nettement affirmées par Grégoire de Tours : « ille, dit-il, qui omnem principatum Galliarum se testabatur accipere » *Hist. Franc.*, VIII, 2);

3° Que seule l'occupation de la Provence par Gondovald, agissant au nom et comme lieutenant de l'empereur byzantin, permet d'expliquer qu'un si grand nombre de monnaies aient été frappées dans cette contrée au nom de Maurice Tibère. M. P.-C. Robert a allégué que souvent les rois mérovingiens avaient imité le type des monnaies impériales, simplement parce que ce type était accrédité et qu'en l'imitant ils assuraient à leurs monnaies une circulation plus facile et plus étendue. Cette remarque est juste, dit M. Deloche, mais elle ne fournit pas une explication suffisante en ce qui concerne les monnaies de Maurice Tibère. Cet empereur est arrivé au trône à une époque où la fabrication des monnaies mérovingiennes imitées du type impérial était déjà à peu près tombée en désuétude. On n'a qu'un très petit nombre de monnaies frappées en Gaule au nom de Justin II, on n'en a pas du tout au nom de Tibère Constantin; on en a un très grand nombre au nom de leur successeur Maurice. Cette recrudescence brusque est une anomalie qui ne peut s'expliquer que par des circonstances exceptionnelles; et ces circonstances exceptionnelles, on les trouve dans l'histoire de Gondovald, si on veut entendre cette histoire comme l'entend M. Deloche et comme l'ont entendue la plupart des érudits avant lui.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : Hommel (Fritz), *Sumir et Accad*, traduit par Ernest Babelon; — par M. Barbier de Meynard : Halévy (J.), *Etude sur les inscriptions du Safa;* — par M. Ravaisson : *Musée du Louvre, catalogue de la collection Timbal* (rédigé par MM. Tauzia, Gruyer, Saglio, Courajod et Emile Molinier).

Julien Havet.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 9 Octobre — 1882

Sommaire : 206. Curtius et Adler, Olympie et les environs. — 207. Aristophane, Plutus, p. p. de Velsen; les Oiseaux, p. p. Blaydes. — 208. Ring, Etudes de vieux latin. — 209. Storm, Philologie anglaise. — 210. Combes, L'entrevue de Bayonne. — 211. Servois, Notice biographique sur La Bruyère. — 212. Œuvres complètes de Des Forges Maillard, p. p. de la Borderie et R. Kerviler. — 213. Le docteur Faust, p. p. Engel. — *Correspondance* : Date de la naissance de Fléchier. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

206. — **Olympia und Umgegend,** zwei Karten und ein Situationsplan gezeichnet von Kaupert und Dœrpfeld, herausgegeben von E. Curtius und F. Adler, Berlin, Weidmann, 1882, 8°, 48 pages. 4 mark.

Les résultats des fouilles entreprises à Olympie par le gouvernement allemand ont été publiés, année par année, dans un important ouvrage en cinq volumes, intitulé *die Ausgrabungen zu Olympia, Uebersicht der Arbeiten und Funde von 1875-81.* Un second ouvrage est annoncé où ces résultats, au lieu d'être présentés suivant la succession des découvertes, seront classés dans un ordre systématique, propre à mettre en lumière les faits nouveaux acquis à l'histoire de l'art et des institutions helléniques. En attendant, MM. Curtius et Adler ont cru qu'il serait intéressant d'offrir au public un plan de l'*Altis* et deux cartes du pays environnant, d'après les levés et les dessins de MM. Kaupert et Dörpfeld. Ces trois planches sont précédées d'un texte explicatif.

Planche I. *Carte d'ensemble de la région d'Olympie au* 1/100000. Les données sont celles de la carte de l'Etat-major français; mais une coloration polychrome distingue nettement, à côté des localités modernes, les principaux points de la topographie antique.

Cette carte a pour but de faire comprendre le caractère du pays et d'expliquer son histoire. La notice, due à la plume élégante de M. C., nous décrit rapidement cette contrée que les anciens appelaient *Pisatis,* les deux grands fleuves, l'Alphée et le Kladeos, qui l'arrosent, leurs bords, riches d'alluvions, et toutes ces hauteurs, dont les pentes, couvertes de verdure, s'abaissent doucement vers la plaine. Cette contrée pittoresque et fertile, d'un abord assez facile du côté de la mer, et d'autre part ouverte, grâce aux vallées qui y débouchent, aux habitants de toutes les provinces du Péloponnèse, semblait préparée par la nature pour devenir le rendez-vous pacifique de la Grèce.

Planche II. *Olympie et ses environs immédiats, au* 1/125000. La carte et la notice sont de M. Kaupert. Elles sont l'une et l'autre destinées à

faire connaître en détail la topographie de la région. Les niveaux sont indiqués par des courbes, la nature du terrain (vignes, bois, pâturages, grèves, sources) par des signes conventionnels et des teintes plates diversement colorées, les ruines antiques par des traits et des noms en rouge. M. K. signale l'action exercée par les deux fleuves, dont les alluvions combinées, en exhaussant le sol au confluent, ont fini par enfouir les monuments d'Olympie sous une couche de limon de cinq mètres environ. Ces alluvions considérables s'expliquent par la constitution géologique des montagnes voisines et, à ce propos, M. K. renvoie le lecteur à un article du docteur Bücking dans le *Compte rendu mensuel* de l'Académie des sciences de Berlin (31 mars 1881), *Vorlæufiger Bericht über die geologische Untersuchung von Olympia.*

Planche III. *Olympie*; *état du teraain après la 5e et la 6e campagne de fouilles, au 20 mars 1881.* par M. Dörpfeld. Echelle 1/1500. Une coloration jaune clair distingue les parties du sol qui n'ont pas été fouillées de celles qui l'ont été : celles-ci sont laissées en blanc. Dans l'espace déblayé, il était impossible de toujours marquer l'âge relatif des nombreuses ruines découvertes; on s'est contenté des signes suivants : les constructions de la belle époque grecque sont en traits noirs, les monuments plus récents sont ou dessinés avec des hachures ou simplement tracés sans hachures, la place des murs byzantins sont marqués par une ligne en pointillé. Les différents niveaux ont été cotés par comparaison avec le bord supérieur du stylobate du temple de Zeus, et suivant que chacun d'eux est plus ou moins élevé que ce stylobate, le chiffre de la cote, écrit en bleu, est précédé du signe *plus* ou du signe *moins.*

M. Adler, qui a rédigé la notice, y fait une courte description des ruines les plus importantes et cherche à orienter le lecteur au milieu de tous ces monuments. Il commence par les constructions situées à l'extérieur de l'enceinte sacrée de l'*Altis* ou adossées au mur de cette enceinte même, le *Gymnase* avec les portiques et la palestre qui s'y rattachent, le *Bouleutérion,* le *Léonidaion,* le *Stade*, les *Trésors,* le *Prytanée.* Puis il nous conduit dans l'*Altis* même, nous promène dans cette *Agora*, autrefois pleine de statues dont les piédestaux seuls subsistent encore, et passe successivement en revue l'*autel de Zeus*, le *Pélopion,* le *Métroon,* l'*Héraion* [1], enfin le *temple de Zeus.* Il termine par quelques mots sur le système ingénieux de canalisation qui permettait, en utilisant les pentes, d'alimenter les nombreuses fontaines dont l'*Altis* devait être pourvu, et d'ouvrir aussi à l'excès des eaux une issue vers le fleuve. Cette double catégorie de conduits est figurée sur la carte par des lignes bleues, tantôt simples tantôt doubles, suivant qu'il s'agit de ceux par où l'eau arrive ou de ceux par où l'eau s'en va. Toutes les

1. C'est là qu'a été retrouvé l'*Hermès* de Praxitèle, dont on peut voir le moulage exposé au musée de sculpture comparée du Trocadéro.

fois qu'il y a lieu, M. Adler prend soin de nous renvoyer, par des indications précises, à la grande publication des *Ausgrabungen*.

Pour ceux qui n'ont pas eu, comme nous, l'heureuse chance de visiter les travaux d'Olympie, et de prendre par eux-mêmes une impression du pays, cette brochure est un guide excellent, propre à donner de cette région et des fouilles importantes dont elle a été le théâtre, une idée juste et nette.

Jules MARTHA.

207.— **Aristophanis Plutus** recensuit Adolphus von VELSEN. Leipzig, Teubner, 1881. Un vol. in-8° de VI-85 pages.

Aristophanis Comœdiæ. Annotatione critica, commentario exegetico, et scholiis græcis instruxit Fredericus H. M. BLAYDES. PARS IV, AVES. Halis Saxonum, in Orphanotrophei libraria 1882. Un vol. in-8° de XX-510 pages.

Dans de précédents articles [1], nous avons indiqué quel était le caractère général des deux nouvelles éditions d'Aristophane, publiées à la fois par M. Ad. von Velsen et par M. Fr. H. M. Blaydes; nous n'avons aujourd'hui qu'à examiner quelques points particuliers aux deux pièces qui viennent de paraître, le *Plutus* et les *Oiseaux*.

Le texte du *Plutus* a été constitué par M. A. von V. à l'aide de quatre manuscrits : le Ravennas, le Venetus, l'Urbinas U et le Parisinus A. De toutes les pièces d'Aristophane, le *Plutus* est celle dont nous avons peut-être le plus de reproductions manuscrites; sans doute, beaucoup de ces mss. ne sont que la copie d'originaux que nous possédons encore; il est donc nécessaire de laisser de côté ces non-valeurs; mais peut-être M. V. est-il allé trop loin dans cette voie, et a-t-il négligé des témoignages qui avaient de l'importance. Il n'eût pas été inutile de connaître les leçons du Laurentianus Θ, surtout celles de l'Ambrosianus M. Après ce que M. V. avait dit de ce dernier ms. dans la préface des *Chevaliers* et des *Grenouilles* [2], on a peine à comprendre qu'un tel secours ait pu être négligé. Pour les quatre manuscrits dont M. V. nous donne les leçons, ils ont été été étudiés avec tout le soin désirable; l'apparat critique du *Plutus* est peut-être un peu restreint, mais il a été dressé avec la même précision, la même rigueur que l'apparat des pièces précédemment publiées; voici les seules observations que nous ayons à faire

---

1. *Revue critique*, nos du 21 mars, du 9 mai 1881, du 3 juillet 1882.

2. « Is liber diligentissime pictus, gravissimi in constituendis poetæ verbis est momenti : utpote qui genuinam Aristophanis manum sæpe servaverit solus cum Ravennate, interdum quamvis raro solus. » Préface des *Chevaliers*, p. VIII. — « Hunc codicem in Ranarum fabula certe e Ravennate non transcriptum esse docent, vv. 201, 208, 274, alii.» Préface des *Grenouilles*, p. VI. Faut-il conclure de ce dernier passage que, pour le *Plutus*, l'Ambrosianus dérive directement du Ravennas? Cela méritait bien la peine d'être indiqué.

au sujet des deux mss. que nous avons examinés, ceux de Ravenne et de Venise. Pour le ms. de Ravenne, nous n'avons qu'un passage à signaler : 421, le ms. a ἀπολώλατον, M. V. donne ἀπολώλατων, ce qui n'est probablement qu'une faute d'impression [1]. — Pour le ms. de Venise, les endroits où l'ι muet est omis n'ont pas toujours été exactement relevés. Ainsi : 6, ἐᾶ, — 9, θεσπιωδεῖ, — 19, φράσης, — 22, λυπῆς. Aux passages suivants : 4, κεκτημένω. — 8, λοξία. — 40, πεύση. Le point final peut-il être considéré comme représentant un ι? C'est le cas pour le ms. de Ravenne, mais nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi pour le ms. de Venise.

Plusieurs des conjectures proposées par M. V. méritent d'être signalées : v. 49, « nescio an pro γνῶναι scribendum sit ὁρᾶν ». Cela est très acceptable, γνῶναι paraît bien n'être qu'une glose qui a fini par s'introduire dans le texte. — La conjecture μόνοι, v. 185, nous semble excellente; le Ravennas porte en cet endroit μόνον, les autres mss. μόνος. Le sens que donne μόνοι à la phrase est bien préférable, et on comprend qu'à côté de οὗτος ἐπικαθέζηται, ce mot ait pu être changé en μόνον ou μόνος. — En revanche, la correction χωλόν au lieu de ψωλόν, v. 267, nous plaît moins; après l'énumération de toutes les misères de Plutus, le mot χωλός paraît faible; les premiers mots de la phrase οἶμαι δὲ νὴ τὸν οὐρανόν indiquent un défaut moins visible que celui exprimé par le mot χωλός; le mot ψωλόν offre sans doute quelque difficulté; cf. cependant *Chevaliers*, 964. — La correction du v. 422 est très ingénieuse; l'on écrivait auparavant :

Σὺ δ'εἶ τίς; ὠχρὰ μὲν γὰρ εἶναί μοι δοκεῖς.

M. V. corrigea d'abord [2] μὲν γὰρ en μαινάς, puis M. Alb. von Bamberg [3] compléta la correction en mettant ὦ γραῦ au lieu de ὠχρά; on a donc :

Σὺ δ'εἶ τίς, ὦ γραῦ; μαινὰς εἶναί μοι δοκεῖς.

Le vers, ainsi corrigé, est certainement plus satisfaisant que la vulgate; je ne sais cependant s'il s'accorde bien avec le vers suivant. Le passage est si désespéré que peut-être vaut-il mieux s'en tenir à ce que dit M. Meineke [4] : « Nihil de his omnibus mihi Aristophanes scripsisse videtur præter σὺ δ'εἶ τίς; cetera quæ frustra viri docti vel explicare vel emendare conati sunt (Velsenus ὠχρὰ μαινὰς εἶναι) stulti interpolatoris manus adjecit, qui integrum trimetrum requireret ». — La correction de ἰσχνῶν en ἰσχνά, v. 544, est très plausible; les copistes ont pu ignorer qu'α était long devant ρ, ce qui les a amenés à corriger une leçon qu'ils croyaient fautive. — Au v. 704, M. V. a renoncé à une conjecture qu'il avait déjà faite et que Meineke avait approuvée :

---

1. Nous profitons de l'occasion pour signaler d'autres fautes de ce genre : 148, ἐλέυθερος, 477, σει au lieu de δεῖ.

2. *Symbola philol.* Bonn, 1864, p. 413.

3. Alb. von Bamberg, *De Ravennate et Veneto Aristophanis codicibus*, Leipzig, 1865, p. 4.

4. Aug. Meineke, *Vindiciarum Aristophanearum liber*. Leipzig, 1865, p. 212.

Αὐτὸς δ' ἐκεῖνος οὔ; — μὰ Δί' οὐδ' ἐφρόντισεν.

M. Velsen, dans la présente édition, est revenu à la ponctuation ordinaire. — Parmi les autres conjectures dignes d'être signalées, nous citerons : 769, κρεῶν au lieu de ἐγώ, — 839, οὖν τοῖς σκευαρίοις au lieu de ὧν τῶν σκευαρίων, etc.

C'est un gros volume que nous donne M. Fr. H. M. Blaydes ; cette édition des *Oiseaux* a plus de 500 pages in-8° très pleines et très serrées. La disposition est la même que dans les précédents volumes ; il y a deux sortes de notes, les unes, critiques, au bas des pages, les autres, explicatives, à la fin du volume.

Les notes critiques contiennent les leçons des manuscrits et un relevé des conjectures et des observations faites par les critiques sur les différents passages. M. B. dit qu'il a collationné *verbatim et accurate* deux des mss. de Paris (les n°s 2712 et 2715), et le *Venetus* 475. Pour le ms. de Ravenne, M. B. dit cette fois : « Passim, non tamen verbatim contuli R. » Nous avons déjà eu l'occasion de montrer quelle valeur il fallait attacher aux collations de M. B. ; nous ne reviendrons pas sur ce sujet.

Le relevé des conjectures déjà faites sera très utile ; il est malheureusement incomplet, surtout pour ce qui regarde les travaux publiés dans ces dernières années. Ainsi il semble que M. B. n'a pas connu le travail de O. Bachmann, *Conjecturarum observationumque Aristophaneearum specimen I*, Göttingue, 1878. Des conjectures comme celles-ci, *Oiseaux*, 208, ἔμβαινε ; 1169, προσθεῖ au lieu de ἐσθεῖ ; 1223, ὁποίοισιν au lieu de ποίοισιν, etc., méritaient d'être signalées. L'article publié par M. E. Piccolomini dans la *Rivista di Filologia*, fasc. V, 1876, *Osservazioni sopra alcuni luoghi degli Uccelli di Aristofane*, a aussi échappé à M. B. ; il aurait pu y recueillir quelques corrections intéressantes.

Quant aux corrections que l'éditeur propose lui-même, ceux qui connaissent M. B. ne seront pas surpris d'apprendre qu'elles sont très nombreuses ; il semble cependant qu'il y a cette fois une certaine modération. Le procédé est d'ailleurs le même : tel passage étant altéré, il s'agit de *deviner* quand même quel est le mot qui pourrait bien aller ; c'est une vraie gageure ; il est certain que plus on proposera de mots, plus on aura des chances de trouver le bon. C'est un peu comme à la loterie, plus on prend de billets, plus on a des chances pour gagner. Ainsi, au v. 150, nous trouvons *huit* conjectures [1] pour le même passage, nous en trouvons cinq au v. 177, etc.

---

1. Nous croyons devoir citer ce passage : « Ipse tentabam ὡς οὐκ ἰδὼν, vel ὅσα γ' οὐκ ἰδὼν, vel οὐκ εἰσιδὼν (Aesch., II, 82), vel ὅσον γ' ἰδὼν, vel ὅσα μὴ εἰσιδὼν, vel ὅσ' εἰσιδὼν, vel ὅσ' οὐκ ἐμῶν aut ἐμεῖν (modo non valens), vel denique ὅτνή ; νὴ τοὺς θεοὺς ὅτι οὐκ ἰδών ». Après toute cette série de *vel*, le mot *denique*, qui vient après le dernier, fait sérieusement plaisir.

Ce système est d'autant plus fâcheux que M. B possède comme critique des qualités dont on ne peut pas ne pas tenir compte; beaucoup de ses observations sont très justes et très sensées. Il lui arrive assez souvent même de proposer des conjectures qui méritent d'être examinées; nous en citerons quelques-unes : v. 159, écrire κήποισι au lieu de κήποις τὰ, — v. 281, la leçon du ms. est οὗτος μέν ἐστι, ce qui fait un vers faux; il manque une syllabe. Brünck avait ajouté ἄλλ' devant οὗτος, correction qui avait été généralement adoptée; celle que M. B. propose, οὗτοσί μέν ἐστι, est plus simple et paraît plus acceptable. — V. 283, κᾆθ' au lieu de κἀξ; la préposition ἐξ ne s'explique guère ici.

Les notes explicatives, *commentarius*, forment la partie la plus développée du volume; elles comprennent les scolies dont M. B. corrige ou complète les explications. Ce commentaire est riche surtout en rapprochements; il peut rendre des services aux critiques et aux grammairiens; à côté de telle expression du comique, sont citées les expressions analogues qui se trouvent dans les différents auteurs; la liste des passages ainsi cités est très complète; elle indique chez M. B. une grande pratique de la littérature grecque. Pour ce qui touche à l'histoire, aux institutions, en un mot aux antiquités proprement dites, le commentaire des *Oiseaux*, comme celui des autres comédies éditées par M. Blaydes, est insuffisant.

Albert Martin.

---

208. — **Altlateinische Studien** (Das Arvallied und die Salischen Fragmente. — Zur Semasiologie der indogermanischen Stammbildung. — Beitræge zur Erklærung des Templum von Piacenza.) Von Dr. Michael Ring, Professor an der kœn. Akademie in Pressburg. Pressburg und Leipzig. Verlag von Sigmund Steiner, 1882. 143 p. in-8°.

Une ou deux pages d'analyse renseignent mieux qu'une appréciation.

Pour éclaircir le chant des Arvales et les fragments des chants des Saliens, M. Ring demande de la lumière au saturnien du bronze du lac Fucin, *Doivom (h)âtôi (h)erpattîa pro l(egio)nibus Martses*. Dans *Doivom hatoi herpattîa* il y a deux datifs, et l'ensemble de la formule équivaut, sauf l'ampleur poétique, à l'ombrien *Jovies hostatir*. *Hatôi* est un datif comme *trifô(i)*, analogue aux génétifs *domôs, enôs*. *Hâtus* signifie *admission*, de la racine indogermanique *gha*, désirer; les formes existantes indiquent un mot latin du type *dhe se ve*.

Un surcroît de lumière se tire de l'inscription du vase à trois goulots de Dvenos. Le premier goulot demande : *Qui* (au féminin, car la mesure est *qôï*) *pourrait me présenter à Jupiter et aux deux Sat(urnes)?* c'est-à-dire; aux trois Lares saturniens Jov(o)s (Satur), Satrius et Saturnus, lesquels sont entre eux comme père, premier fils et second fils d'après le principe de l'onomatologie sacrale, mais comme trois frères dans la pratique ri-

tuelle, parce que Mars Satur, dont Satrius et Saturnus sont des émanations, est, en qualité de « mouton », hors d'état d'avoir des descendants. — Le second goulot du vase répond au premier : *Nulle vierge, si elle doit compter parmi les pures;* mais le troisième fait une concession : *A moins de se concilier Ops Toitesia.* Une vierge ne peut entrer en contact avec les Lares châtrés, les moutons, car la communication avec des divinités infécondes pourrait la rendre inféconde, et l'infécondité de la femme témoigne contre sa pureté.

Nous voici arrivés p. 4. L'explication du chant des Arvales commence. Une altération de la prononciation latine a obscurci l'assonance d'*alternei* avec *conctos,* et le graveur de l'inscription ne se rendait plus compte que *pleorîs* assone avec *sîns,* et *pleorês* avec *sêrs.* Les variantes, dans la triple répétition de chaque ligne, sont d'ailleurs fondées en raison. A mesure qu'on récite, le ton monte, de sorte que *luaerve* devient *luerve, sêmunis* devient *sîmunis,* et *alternei* devient *alternie.* Le débit s'accélère en même temps, de sorte que de *sâli sta* on passe à *sâjisja. Sâlî* est *sâ-sdî* pour *sâ-sdjé;* dans la troisième ligne *i* est bref, c'est-à-dire que c'est un *e* relevé par le ton udâttara ; en phonétique latine, *i* exclut *j,* donc *ji* est non contracte, et *sajisja* (*i* long par position, parce que *s* = *zz*) est le résultat d'une séparation des syllabes provoquée par la gradation udâttara, *sâzdj-isd-jâ,* prononcez *sâdj-izz-jâ, sâj-is-jâ.* — *Marmâ* est le génitif du féminin *Marmôr;* on attendrait *Marmâros,* mais le ton plus élevé a produit une syncope de la finale ; il faut donc partir de *Marmârs.* Les voyelles longues avec un ton udâtta non brisé réduisent les duratives à la fin des syllabes, l'*r* a donc disparu dans *Marmârs* devant *s* sourde, comme dans *fa(r)stigium* et *te(r)stis ;* puis l'*s* est tombée à son tour. — L'enclitique *serns* est peut-être pour *sersn(o)s,* comme l'indiquerait *Sarsina, Sassina.* D'ailleurs *s(v)êrz* (pour *svôrz*), forme svarita de *s(v)éros,* dont il nous faut partir, a pu facilement sigmatiser l'*s* du nominatif. — Comme les *Lases* sont deux personnes et *Marmôr* une, l'unité supérieure constituée par la réunion des Lases et de Marmôr, la *triumpos,* contient trois personnes, comme son nom le dit clairement, car *triûmpós* équivaut à « unissant trois », et diffère, par l'accent et la signification, de θρί-Φαμβος = τρί-Φαμφος, « unis par trois, unis en trinité ». Dans le chant des Arvales *triumpos* est féminin, parce qu'il se rapporte à *enô,* grand'mère (la *dea Dia*) ; c'est donc un reste d'adjectifs italiques analogues aux adjectifs grecs en ος, ον.....

Nous n'en sommes encore qu'à la p. 9, mais déjà le lecteur peut se faire une idée de l'ouvrage.

Louis Havet.

---

209. — **Englische Philologie.** Anleitung zum wissenschaftlichen Studium der englischen Sprache von Johan Storm, ord. Professor der romanischen und englischen Philologie an der Universitæt Christiania. Vom Verfasser für das deutsche Publicum bearbeitet. I. Die lebende Sprache. Heilbronn. Verlag von Gebr. Henninger. 1881. In-8, xvi-468 p. 9 mark.

« Je me propose, dans ce livre, de donner un guide (et une méthode) pour l'étude scientifique de l'anglais ; destiné avant tout aux philologues qui débutent, il pourra n'être pas inutile aussi à un cercle plus étendu de lecteurs. Le manque sensible d'un manuel bien fait et en rapport avec l'état actuel de la science fera, je l'espère, qu'une pareille entreprise ne sera pas inutile, même en Allemagne. » La critique qu'il a faite des tentatives de ses précurseurs justifie pleinement l'espoir exprimé ici par M. J. Storm ; mais si son livre peut et doit être le bienvenu même de l'autre côté des Vosges, à combien plus forte raison devrait-il l'être en France, où l'on a à peine l'idée d'une œuvre pareille, laquelle seule cependant pourrait contribuer à fonder ce qui manque presque complètement chez nous, l'enseignement scientifique d'un idiome germanique ! En remaniant son livre pour le public allemand, tandis qu'il n'a point songé à le faire pour les lecteurs français, M. J. S. nous a-t-il cru incapables ou incurablement insoucieux d'atteindre à une connaissance approfondie ou rationnelle de l'anglais ? A-t-il pensé que son appropriation ne rencontrerait pas assez de sympathie pour être tentée chez nous ? C'est une question que je ne veux pas résoudre ; mais, puisque la *Philologie anglaise* est écrite dans un idiome étranger, il me semble que c'est une raison de plus pour essayer d'en donner une idée aussi complète et exacte que possible aux lecteurs de la *Revue*.

Après une courte introduction, où il expose le but de son ouvrage et les moyens d'arriver à une connaissance scientifique de l'anglais parlé, M. J. S. traite d'abord de la prononciation ; mais avant d'arriver à celle de la langue dont l'étude est l'objet spécial de son livre, il passe en revue, dans un chapitre substantiel et écrit avec une rare compétence, les travaux qui ont été faits dans ces derniers temps sur la phonétique générale ; c'est un maître, un savant versé depuis de longues années dans l'étude des idiomes germaniques et romans qui juge ici ceux qui l'ont précédé ; il y a profit aussi à lire la critique pénétrante qu'il a faite en particulier des ouvrages de Merkel, Brücke, Sievers, Bell, Ellis, Sweet, etc., ces fondateurs de la théorie scientifique du langage parlé. Ce n'est pas d'ailleurs un simple jugement que M. J. S. se borne à porter sur ses devanciers ; chemin faisant, il expose ses propres vues sur la matière, propose des corrections, et cette marche qu'il a suivie dans les différentes parties de son étude en double l'intérêt et la valeur. Je suis, en phonétique, d'accord avec M. J. S. sur presque tous les points ; il en est deux ou trois cependant où je ne puis partager sa manière de voir. En ce qui concerne les nasales françaises, par exemple, j'admets que l'*a* de *an* soit

l'*ä* de pâte [1], l'*o* de *on* un *o* analogue à celui de l'al. Volk, l'*u* de *un* le son *eu* de peuple et que l'*i* de *in* se rapproche de l'*ä*; toutefois je ne pense pas que cet *ä*, pas plus que l'*o* de *on*, soit aussi ouvert que le suppose M. J. S.; mais c'est au sujet de la valeur même des nasales que je me sépare surtout du savant linguiste; il ne leur en accorde ou ne paraît leur en accorder, comme on le fait d'ordinaire d'ailleurs, qu'une seule; je ne puis me ranger à cette manière de voir; comment ne pas distinguer, en effet, entre l'*an* de *dent* (dan) et celui de *dents* (dân) entre l'*on* de *son* et celui de *sons* (sôn), entre l'*i* ou l'*ä* de *vin* et celui de *vingt*. P. 38, M. J. S. dit que les nasales françaises deviennent dentales devant deux dentales, cela me paraît assez vraisemblable; mais en note, il cite cette observation de M. L. Havet dans la *Romania* (VIII, 94), « après une voyelle nasale les muettes se changent purement et simplement en nasales, » ce qui est également vrai et n'est qu'en apparence en opposition avec sa propre manière de voir; seulement M. J. S. ne me paraît pas avoir compris l'explication de M. L. Havet, quand il suppose qu'il prononce *vän-dö*, tandis qu'il admet lui comme « très fréquente » la prononciation *vänd-dö* [2]; cette dernière prononciation est, en effet, ordinaire; quant à *vän-dö* [3], il est évident que ce n'est pas celle dont parle M. L. Havet, mais bien *vän'n-deû;* il n'aurait point dit sans cela que les dentales se changent en nasales; il y a là une simple assimilation, en vertu de la loi de moindre effort; mais il n'y a point en cela, comme paraît le croire M. J. S. dans une note de la p. 428, de « différences dialectales »; c'est tout simplement pour moi quelque chose d'analogue à la différence de prononciation entre *quatre* et *quatte*. Si M. J. S. me paraît avoir mal interprété une explication fort claire cependant de M. L. Havet, son oreille l'a trompé aussi, je crois, quand il affirme que le *gn* français est tout différent du *gn* italien ou du *ñ* espagnol, et MM. G. Paris et A. Darmesteter seront sans doute un peu surpris d'apprendre que, au lieu d'un *n* mouillé, il faut entendre un *n* dans *Espagne*, tandis qu'ils doivent évidemment faire entendre le premier de ces sons dans *España*. Si nous n'avons pas ou n'avons plus d'*l* mouillé, nous avons toujours l'*n* mouillé, seulement quelques patois nasalisent les voyelles qui précèdent, ainsi dans le normand du Cotentin on dit *singne* à la place de *signe*. Dans le parler parisien, on tend plutôt à remplacer *gn* par *n* simple; que de gens, par exemple, ne disent plus que *Compiène* et regardent comme fautive la prononciation *Compiègne!* P. 62, M. J. S., corrigeant une erreur de Ellis [4], dit que faire entendre

1. Toutefois, dans certains patois, comme ceux du Bessin et du Cotentin, l'*a* de *an* paraît être plutôt *å* que *ä*. Quant à la prononciation *ä̈n* de *an*, elle n'est point propre à la Picardie, c'est en particulier celle du Bocage normand.

2. *Dö* représente *deu;* mais l'*eu* de *deux* étant long, on comprend qu'il vaut mieux écrire *deû* que *dö*.

3. Je doute qu'aucun Français, fût-il Suisse, puisse prononcer *vän-dö* ou *ven-dö*, malgré ce qu'en dit, d'après M. J. S., M. Sievers.

4. Cette phrase est : *que je me repente*, M. J. S. dit qu'il faut la prononcer *kë j' më*

l'*e* finale de *repente (r'pent')* serait une prononciation méridionale; un méridional donne à l'*e* muet final le son *ö* — *vit-ö* (vite); — il n'en est pas de même sans doute en français, mais il nous est cependant impossible de prononcer une muette ou une chuintante finale sans faire entendre, non le son *ö*, il est vrai, mais une demi-muette; voilà ce que M. J. S. n'a pas vu et ce que souvent les étrangers ne comprennent pas [1]. Je ne m'explique pas non plus que M. J. S., qui distingue avec tant de raison l'*e* obscur allemand de l'*e* muet français, ne le distingue pas aussi bien de notre *é* fermé et paraisse (p. 66) donner raison aux linguistes qui les identifient; l'*é* fermé ne diffère pas moins que l'*e* muet de l'*e* obscur germanique, lequel n'est point d'ailleurs étranger aux idiomes français; j'en ai constaté la présence en particulier dans le patois du Bessin, où je l'avais pris d'abord, il est vrai, pour un *é* fermé [2].

Après la « phonétique générale », M. J. S. aborde la « prononciation anglaise »; dans le chapitre consacré à ce sujet délicat, il suit la même méthode que dans son examen de la phonétique, et, tout en passant en revue les ouvrages de B. Schmitz, Ed. Mätzner, J. Walker, B.-H. Smart, P.-A. Nuttall, P.-H. Phelp, etc., il en prend occasion pour proposer sa propre manière de voir, et réformer ou compléter au besoin les théories de ces divers grammairiens. Enfin, il arrive (p. 129) aux dictionnaires. Ici sa critique prend de plus grandes proportions; ce n'est plus une appréciation succincte, c'est soit une discussion prolongée des sens donnés à quelques vocables rares un peu usités par les auteurs qu'il cite, soit une liste de mots curieux qu'ils ont oubliés; que de renseignements précieux, par exemple, p. 152-164, sur le « slang » et le « cant », dont l'étude fait suite à l'examen des dictionnaires et en est comme le complément! M. J. S. y fait preuve non-seulement de la connaissance la plus approfondie de l'anglais, mais encore de la lecture la plus étendue. Après l'examen des dictionnaires vient celui des « livres de référence », des encyclopédies, etc., en un mot, de tous les moyens pratiques qui peuvent servir à apprendre l'anglais. Parler et lire sont les deux moyens les plus sûrs pour y arriver. De là les renseignements destinés à guider l'étudiant à cet égard. Dans une double étude nourrie de faits, remplie d'indications précieuses et de préceptes utiles, M. J. S. nous fait connaître dans ses caractères généraux d'abord (pp. 206-259) la langue de la conversation, puis (pp. 259-299) l'idiome vulgaire. N'excluant aucun

---

r'pant', cela est exact, mais il serait tout aussi exact de prononcer *k' jë m' repant'*, et il va de soi que dans le style élevé il faudrait dire *kë jë me rëpant'*.

1. J'ai été longtemps, quand j'ai appris l'allemand, avant de pouvoir prononcer un mot finisssant par une muette ou une chuintante, sans le terminer par un *e* mimuet.

2. Je crois, au contraire, que l'*e* final scandinave se rapproche beaucoup de notre *e* fermé. J'aurais aussi plus d'une observation à faire au sujet de la valeur de l'*r* (p. 98), je me bornerai à une remarque : l'*r* des idiomes du sud de la Norvège et de la Suède me paraît dental, tandis que le nôtre est uvulaire.

dialecte du champ de ses observations, il a accordé une grande place à l'anglais tel qu'on le parle en Amérique, et le paragraphe où il traite des américanismes (pp. 301-338) est certainement un des plus curieux de son livre.

Mais quels ouvrages doit lire celui qui veut apprendre à fond l'anglais? On comprend l'importance de la question, et l'on ne doit pas être surpris que M. J. S. y réponde longuement. Les conseils qu'il donne sont excellents et la connaissance profonde de la littérature anglaise dont ils témoignent leur donne une incontestable autorité. Parmi les pages qui traitent de ce sujet, quelques-unes des plus intéressantes sont, sans contredit, celles où M. J. S. compare la langue du XVIIIe siècle à la langue actuelle; on est surpris des changements profonds qui se sont faits dans l'anglais en un si court espace de temps : quelle différence quand on passe, je ne dirai pas de Pope ou d'Addison, mais de Goldsmith même à Dickens ou à Thackeray ! On lira avec autant de plaisir que de profit les pages consacrées à Shakespeare, en particulier les remarques ingénieuses qu'a suggérées à M. J. S. l'édition critique de Macbeth par Clarke et Wright. La source d'informations la plus précieuse avec Shakespeare pour pénétrer dans la connaissance intime de l'anglais, c'est la traduction de l'ancien et du nouveau testament, en particulier l'*Authorized version of the bible;* M. J. S. ne pouvait manquer aussi d'en parler; il a fait plus, il a donné (p. 401) toute une série d'explications du plus grand intérêt sur des formes vieillies ou rares de cette traduction célèbre.

Après la pratique, après les lectures, l'étude théorique et grammaticale de la langue est destinée à en compléter et en assurer la connaissance; c'est à l'examen des ouvrages qui en traitent qu'est consacré le dernier chapitre de M. J. S.; Mætzner, Koch, Latham, Marsh, etc., pour ne parler que des auteurs les plus connus, y sont appréciés avec sa compétence habituelle, et cet examen rapide termine dignement cette vaste étude, si remplie de faits, si riche en aperçus nouveaux et où rien ne manque de ce qui peut conduire à une connaissance rationnelle de l'anglais parlé aujourd'hui [1]. Resterait à faire l'histoire de cet idiome si simple et à la fois si puissant; c'est sans doute ce que tentera bientôt M. J. Storm, et s'il apporte, comme il n'en faut pas douter, dans cette entreprise nouvelle, la même sûreté et la même abondance d'informations, une critique aussi pénétrante et aussi sûre, il peut être certain que la seconde partie de son œuvre ne sera pas accueillie avec moins de faveur que celle dont je viens d'essayer de donner une idée aux lecteurs de la *Revue*.

C. J.

1. Ce dernier chapitre est suivi d'une double table, la première renfermant le nom de tous les auteurs et de tous les ouvrages cités dans la *Philologie anglaise*, l'autre qui donne une liste très complète de toutes les formes, de tous les mots curieux étudiés par l'auteur; on y trouvera, en s'y reportant, plus d'un vocable qui manque dans des dictionnaires anglais regardés comme complets.

210. — **L'entrevue de Bayonne de 1565 et la question de la Saint-Barthélemy**, d'après les archives de Simancas, par M. F. Combes, professeur d'histoire à l'université de Bordeaux (*sic*). Paris, Fischbacher, 1882. gr. in-8° de 49 p.

On s'est beaucoup occupé, en France et à l'étranger, du mémoire de M. Combes. Lu d'abord en avril 1881 par l'auteur, à la Sorbonne, devant les sociétés savantes réunies, ce mémoire fut très applaudi. On l'apprécia beaucoup aussi, quelques jours plus tard, à l'Académie des sciences morales et politiques, où « le grand historien national », M. Henri Martin, en donna lecture. Divers critiques n'ont pas été moins favorables au travail du professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux que l'auditoire de la Sorbonne et de l'Institut : ils ont redit avec lui (p. 19) : « La vérité est faite, et il n'y aura plus à y revenir... Les nuages sont dissipés; le sphinx n'a plus d'énigmes, il est vaincu et découvert. » Pour moi, tout en rendant hommage au mérite des recherches de M. C., je ne pensais pas qu'il eût répandu la plus éclatante lumière sur l'entrevue de Catherine de Médicis et de Charles IX avec le duc d'Albe et la cour d'Espagne. Il me semblait que ni dans l'argumentation, ni dans les *Pièces justificatives* [1], rien n'est de nature à justifier les paroles attribuées (*Avis de l'éditeur*) à un de nos plus savants académiciens, que mémoire et documents « lui paraissaient trancher définitivement, dans le sens d'un concert ancien et d'une préméditation évidente, la question toujours brûlante de la Saint-Barthélemy [2]. » La grande autorité des juges qui avaient approuvé les conclusions de M. C. me faisant douter de ma propre opinion, je crus devoir consulter un érudit profondément versé dans la connaissance des choses du XVIe siècle, M. de La Ferrière. L'éditeur des *Lettres de Catherine de Médicis* [3] voulut bien m'apprendre que lui non plus n'avait pas été convaincu par la lecture des pièces trouvées à Simancas [4]. Bientôt diverses revues

1. Ces pièces, qui remplissent plus de la moitié de la brochure, sont au nombre de sept; chacune d'elles est accompagnée de la traduction française. La plus importante des sept pièces est la lettre de Philippe II au cardinal Pacheco, datée du Bois de Ségovie, le 24 avril 1565.

2. Ces paroles sont d'autant plus remarquables, qu'elles auraient été dites par un converti, car, il y a quelques années, le même critique avait vivement et solidement combattu, dans le *Journal des savants*, la thèse de la préméditation.

3. Il n'a pas été rendu compte ici du premier volume de ce recueil (1880). Répétons, du moins, ce qu'en a dit un digne émule de M. de La Ferrière, M. A. de Ruble (*Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*, t. I, 1881, *préface*, p. x, note 1) : « Au moment où nous écrivons, M. le comte de La Ferrière publie le premier volume d'un ouvrage impatiemment attendu, la correspondance de Catherine de Médicis. Cet ouvrage, fruit de recherches immenses, poursuivies depuis près de vingt ans dans tous les dépôts scientifiques de l'Europe, sera l'œuvre capitale de notre temps sur l'histoire du XVIe siècle. »

4. Relevons, à ce propos, une erreur de M. Combes. Il présente (p. 13) Philippe II comme le fondateur des archives de Simancas. Ce fut Charles-Quint qui les établit, comme M. Gachard l'a rappelé (*Correspondance de Philippe II*, t. I, p. 7).

allemandes, anglaises, belges, dans des articles dont on a pu voir l'analyse *(Périodiques)*, déclarèrent avec ensemble que les documents publiés par M. C. peuvent bien être intéressants, curieux, mais qu'ils ne prouvent nullement que Catherine de Médicis et le duc d'Albe se soient mis d'accord, en juin 1565, à Bayonne, au sujet de l'égorgement des huguenots. Comme on l'a fait justement remarquer, tout le système de M. C. repose sur une phrase de la lettre écrite de Saint-Sébastien, le 4 juillet 1565, par don Fr. de Alava au ministre d'Etat Fr. de Eraso (p. 37) : « *Y lo que anteveo que an de martillar estos eresiarcas* », phrase dont M. C. donne cette traduction : *Je prévois qu'on doit marteler ces hérésiarques*. Mais la traduction est infidèle, et, tout au contraire, il faut lire : *Je prévois que ces hérésiarques la martèleront*, c'est-à-dire qu'ils mettront le martel en tête à la reine Catherine, et c'est pour cela que le bon Espagnol s'inquiète. Se serait-il donc inquiété du reste ? Le contre-sens étant incontestable [1], l'édifice si ingénieusement dressé par M. Combes n'a plus de base et s'écroule lamentablement.

De cette aventure, tirons deux leçons : la première, c'est qu'en matière difficile, il ne faut pas se hâter de conclure ; la seconde, c'est qu'il ne faut pas se hâter d'approuver des conclusions téméraires.

---

211. — **Notice biographique sur La Bruyère**, par M. Gustave Servois. Paris, Hachette, 1882. In-8° de cxc p. Complément du tome Ier de l'édition du *La Bruyère* de la collection : *Les grands écrivains de la France*.

La *Notice* de M. G. Servois est tout un ouvrage. Cet ouvrage est divisé en sept chapitres intitulés : *La famille de la Bruyère et le peu que l'on sait de sa jeunesse ; La Bruyère trésorier général des finances ; La Bruyère dans la maison de Condé ; Les Caractères ; La Bruyère à l'Académie ; Les amies et les amis de la Bruyère ; Les dernières années de la Bruyère*. Les sept chapitres sont suivis d'un *Tableau généalogique de la famille de la Bruyère* et des *Pièces justificatives* que voici : *Acte de baptême de Jean de la Bruyère ; Extrait d'un Compte à l'amiable rendu* [le 14 octobre 1676] *par damoiselle Elisabeth Hamonyn, veuve de Me Louis de la Bruyère, à Jean de laBruyère, etc. ; Vol commis dans la chambre de la Bruyère. Plainte et information ; Chansons et épigrammes sur la réception de la Bruyère à l'Académie française ; Inventaires faits après la mort de la Bruyère ; Acte de décès de la Bruyère*.

---

1. M. C. dit plaisamment (p. 15) : « Nous savons tous un peu l'espagnol. » Il n'a pas été seul pourtant à trahir le texte de Fr. de Alava : il nomme le collaborateur (j'allais dire le complice) qui l'a aidé « avec son autorité dans tout ce qui concerne la littérature et la langue espagnole. » Ai-je besoin d'ajouter que ce philologue n'est point notre collaborateur M. A. Morel-Fatio ?

On peut dire que tout ce qu'il était possible de trouver sur l'auteur des *Caractères*, M. S. l'a trouvé. « La vie de la Bruyère, » dit-il (p. XII), « s'est cachée aux yeux mêmes de ses contemporains, et les récits sommaires qu'ils nous ont laissés ne contiennent guère que des renseignements vagues et indécis. » Le nouveau biographe rappelle que Sainte-Beuve a écrit en 1836 *(Portraits littéraires)* : « On ne sait rien ou presque rien de la vie de la Bruyère... Tout le rayon du siècle est tombé juste sur chaque page du livre, et le visage de l'homme qui le tenait ouvert à la main s'est dérobé. » Il ajoute *(Ibid.)* : « Depuis 1836, MM. Walckenaer, Destailleur, Jal, Chatel, Edouard Fournier, d'autres encore, ont ajouté, ceux-ci quelques lignes, ceux-là quelques pages à la biographie ; mais, en dépit des recherches les plus persévérantes ou les plus ingénieuses, elle demeure bien pauvre et imparfaite sur divers points, et, tout naturellement, le roman s'y est parfois mêlé, comme par compensation. »

Si M. S. n'a pu « combler toute lacune et dissiper toute obscurité, » il a, du moins, soumis à une révision bien nécessaire « les chapitres dont se compose aujourd'hui l'histoire traditionnelle de la Bruyère, » et, de plus, il a apporté, à son tour, « de nouveaux et authentiques renseignements soit sur lui-même, soit sur sa famille, au milieu de laquelle se sont écoulés près des trois quarts de sa vie. » Personne ne reprochera sans doute à M. S. d'avoir trop « scrupuleusement recueilli de minimes détails, » car, comme il le dit bien (p. XIII), « les minuties même ont ici leur prix : il est permis de ne les point négliger, lorsqu'il s'agit d'un philosophe qui, pour avoir été le plus pénétrant observateur et le peintre le plus illustre des mœurs de ses contemporains, n'en est pas moins le plus inconnu des grands écrivains de son époque. »

Mentionnons rapidement quelques-unes des additions et rectifications introduites par l'habile chercheur dans la biographie de la Bruyère : « On l'a fait gentilhomme d'origine, et l'on s'est trompé. Il se considéra, selon l'usage, comme anobli par la charge de trésorier de France, qu'il acheta mais son père, Louis de la Bruyère, contrôleur général des rentes de l'hôtel-de-ville, était un bourgeois de Paris [1]. » — « Dans la *Comédie de J. de la Bruyère*, Ed. Fournier se montre disposé à croire que la Bruyère fit, en 1666 et en 1667, un voyage en Italie, et à lui attribuer une relation conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (F. F. n° 6051). Cette relation est signée *l'abbé de la Bruière... J'ai lu quelque part*, a écrit le P. Adry en parlant de la Bruyère, *qu'il avait*

---

1. P. XIII. Le trisaïeul paternel de l'auteur des *Caractères*, Jean de la Bruyère, était apothicaire dans la rue Saint-Denis. Cet apothicaire et son fils, Mathias de la Bruyère, lieutenant civil de la prévôté et vicomté de Paris, furent au nombre des plus ardents promoteurs de la Ligue, comme on peut le voir dans Palma Cayet, Pierre de l'Estoile, J. A. de Thou, etc. M. S. a retrouvé dans les dossiers de quelques études de notaires force renseignements sur la famille du moraliste. Toute cette partie de la *Notice* est des plus neuves.

été quelque temps ecclésiastique; nul autre renseignement ne confirme ce vague témoignage. La Bruyère eût-il été d'ailleurs *ecclésiastique* en 1666 et 1667, encore ne pourrait-on le considérer comme l'auteur de cette lettre ; la forme et le fond ne le permettraient pas. Elle n'est pas davantage de son frère, qui, en 1666, avait quatorze ans [1]. » — « Nous venons de montrer la Bruyère achetant son titre de trésorier ; mais l'a-t-il vraiment payé de ses deniers ? Racine obtint le sien de la protection de Colbert et de la libéralité du roi : ami de Bossuet, la Bruyère n'aurait-il point dû à l'intervention de l'illustre évêque la concession gratuite de son office ?... Nous trouvons ces conjectures dans la biographie la plus complète de la Bruyère [celle d'Ed. Fournier]. La Bruyère, à notre avis, est devenu trésorier à la suite d'un contrat avec un particulier qui ne lui fit aucun abandon du prix de la charge... [2] » — « C'est d'après ces deux portraits, de Saint-Simon et de l'abbé d'Olivet, que la postérité s'est représenté la Bruyère. Celui de l'abbé d'Olivet est un peu de convention : la Bruyère avait moins de sérénité. J'ose dire que la passion anima souvent ce philosophe, dont quelques critiques se sont plu, un peu trop, croyons-nous, à adoucir la physionomie, et qui, pour être un sage, ne laissait pas de se montrer sensible aux blessures de l'amour-propre, et capable d'élans de généreuse indignation [3]. »

Je pourrais citer bien d'autres passages d'un vif intérêt, mais j'aime mieux renvoyer le lecteur à la notice même. Chacun déclarera certainement avec moi qu'elle abonde en particularités curieuses, recueillies avec autant de soin que de sagacité, et qu'elle est l'œuvre d'un homme dont l'érudition est des plus sûres [4], dont le goût est des plus purs, et dont la plume est des plus fines [5].

T. DE L.

---

1. P. XXX, note 2.

2. P. XLV. Conférez la note 1 de la page XLVI. Un peu plus loin, M. S. combat encore la paradoxale opinion de M. Ed. Fournier sur l'*Arténice* des *Caractères* (p. CXXXVI). Il nous annonce (p. CXXXVII) qu' « un érudit, familiarisé avec la société dans laquelle vécut la Bruyère, M. Allaire, doit nous révéler, dans une prochaine publication, le nom véritable d'*Arténice*, que l'on a eu tort, à son sentiment, de confondre avec *Ricanète*, et qui, à ses yeux, est la duchesse de Bourbon. »

3. P. LXXXIX. N'oublions pas de noter que M. S. a donné le premier (p. LXII), d'après les registres de comptes de la maison de Condé conservés aux archives du château de Chantilly, la date précise de l'entrée de la Bruyère dans ses fonctions de professeur d'histoire du jeune duc de Bourbon (15 août 1684) et le chiffre de son traitement (1,500 livres).

4. Je ne trouve à relever qu'un nom (p. CXLI, note 1) qui n'est pas écrit comme l'écrivait celui qui le portait : l'abbé *Le Clerc*, ainsi que, plus tard, son homonyme, le savant doyen de la faculté des lettres de Paris, donnait deux syllabes à son nom, M. S. aurait pu compléter la note sur la *Bibliothèque de Richelet*, en consultant l'excellente monographie de M. l'abbé L. Bertrand : *Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent Josse Le Clerc* (Paris, 1878, in-8°, pp. 186 et suiv.).

5. Avec la *Notice* on a distribué un *Album* où l'on remarque deux beaux portraits de la Bruyère et des fac-similés d'autographes.

212. **Œuvres nouvelles de Des Forges Maillard,** publiées avec notes, introduction et étude biographique, par Arthur de la Borderie et René Kerviler. Tome II, *Lettres nouvelles*. Nantes, Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne. 1882. In-8° de 237 p.

MM. de la Borderie et Kerviler comptaient faire tenir les *Œuvres nouvelles* de Paul Des Forges Maillard dans un seul volume; ce volume s'est trouvé rempli par les *Œuvres en prose,* c'est-à-dire par les *lettres* seules. Les poésies qui, comme le rappellent les éditeurs, se composent pour la plupart de fines épigrammes, n'occuperont qu'une cinquantaine de pages. Mais, ainsi qu'ils nous en avertissent, « l'étude biographique, bibliographique et littéraire servant d'introduction, ne peut avoir d'intérêt sans prendre quelque développement : la vie de notre auteur, très peu connue, étant curieuse à examiner, à restituer dans le détail, avec les nouveaux documents que nous avons rassemblés. » On a donc été obligé de scinder la publication en deux volumes. De même, j'examinerai en deux articles séparés l'édition de MM. de la B. et K., espérant bien que le tome Ier ne tardera pas à suivre le tome II.

Ce tome II est fort agréable à lire. Pas une des pièces dont il se compose ne figure dans les diverses éditions de la fausse Mlle Malcrais de la Vigne imprimées jusqu'ici, et leur titre de *Lettres nouvelles* est des mieux justifié. De ces lettres, les unes sont entièrement inédites et ont été prises sur les autographes de l'auteur [1]; les autres, pour me servir des pittoresques expressions des éditeurs, « sont exhumées de divers recueils du temps, dont les collections sont rares, certains même à peu près inconnus et d'ailleurs dépourvus de tables : elles gisaient donc là, perdues dans la fosse commune. » MM. de la B. et K. ont cru devoir rectifier l'orthographe par trop bizarre de ces dernières lettres, orthographe dont Des Forges Maillard n'est pas responsable, et ils ont eu, de plus, la chance d'y introduire assez souvent d'heureuses variantes, prises sur des originaux ou sur d'excellentes copies anciennes.

Le volume renferme 44 lettres, une lettre adressée de Marseille à Mlle de Malcrais, le 12 août 1733, et 43 lettres écrites par *elle,* depuis le 3 janvier 1726 jusqu'au 30 avril 1766, la plupart du Croisic, quelques-unes de Paris, de Marseille, de Montbrison, de Nantes, de Belle-Isle-en-Mer, de Poitiers, des Sables-d'Olonne. Les correspondants sont le P. du Cerceau [2], Voltaire, René Chevaye, le bibliophile de Nantes [3],

1. Les éditeurs ont scrupuleusement reproduit l'orthographe de leur auteur, conformément au vœu qu'il avait exprimé dans une lettre du 31 mars 1749 (p. 193) : « Je voudrois bien que l'on n'employât point l'ortographe moderne, qui réduit l'écriture à l'usage de la prononciation, mais qu'on se servît de la mienne, autant qu'il ne me sera pas échapé de fautes contre le rituel ordinaire. Je n'aime point du tout la nouvelle ortographe; peut-être ai-je tort, mais chacun a sa marote. »

2. Voir (p. 3) une gaie et aimable lettre du bon Père en réponse à des vœux de bonne année qui lui avaient été exprimés à la fois en prose et en vers par Des Forges Maillard.

3. Des Forges Maillard en parle ainsi (le 26 août 1744, p. 163) : « J'arrive de Clis-

Titon du Tillet, le président Bouhier, Mme de Hallay, l'abbé Philippe de Prétot, éditeur des *Amusements du cœur et de l'esprit*, le président de Robien, fondateur de l'archéologie en Bretagne, le docteur Bonamy, enfin le directeur du *Journal de Verdun*. Les lettres de Des Forges Maillard sont fort spirituelles, et il eût été vraiment dommage qu'elles n'eussent pas été recueillies et publiées avec autant de soin. A chaque page on trouve des traits ingénieux, et, ce qui vaut mieux encore, des particularités intéressantes. Ainsi, dans la lettre *à un poète qui avait été volé* (juin 1732), au milieu de plaisanteries qui font penser au célèbre distique :

L'on vient de me voler — Que je plains ton malheur !
Tous mes vers manuscrits — Que je plains le voleur !

on rencontre (p. 7) un éloge inattendu d'un savant né, comme Des Forges Maillard, au Croisic, « M. Bouguer, ce mathématicien fameux « que l'Académie des sciences, qui l'a couronné trois fois, a reçu au « nombre de ses membres... » A côté de cet éloge d'un « illustre ami [1] », citons (p. 8) une oraison funèbre d'un membre de l'Académie française, Houdart de la Motte, auquel l'auteur refuse avec raison le titre de poète. Indiquons en cette même lettre (p. 7) divers renseignements auto-biographiques [2]. Les admirateurs de Montaigne liront avec plaisir (pp. 13-15) une vive et moqueuse protestation de Mlle de Malcrais contre le bizarre projet qu'avait quelqu'un de mettre les *Essais* en style moderne. Ce *quelqu'un*, d'après une note des éditeurs (p. 15), ne serait autre que l'abbé Trublet. L'idée était bien digne du ridicule compilateur que les plaisanteries de Voltaire ont rendu fameux. Parmi les personnages dont il est question dans les lettres suivantes, mentionnons (p. 20) le poète Senecé, que Des Forges Maillard vit « presque centenaire » à Mâcon et qui, dans ce grand âge, conservait un esprit « encore assez agréable, » le président Bouhier (p. 20), « qui est maître de la plus belle bibliothèque que puisse avoir en propre un particulier [3] », Brossette, le commentateur de Boileau (p. 20), Titon du Tillet, « le patron des Muses françaises », (p. 30) [4], l'évêque de Nantes, Turpin de Crissé de Sanzay (p. 37), l'abbé d'Olivet, dont Des Forges Maillard raconte (pp. 44-45) un terrible accès de colère d'une façon d'autant plus plaisante, qu'il mêle à son récit un ironique éloge de « la douceur balsamique et melliflue du ca-

son, où j'ai passé dix ou douze jours chez mon ancien ami, M. Chevaye, auditeur des Comptes, grand homme de lettres, grand homme d'esprit et grand homme de bien. Voilà, ce me semble, celui que l'on doit appeler le véritable Trismégiste. »

1. Voir divers autres passages sur l'inventeur de l'héliomètre (pp. 29, 30, etc.).

2. Voir d'autres renseignements auto-biographiques, pp. 18, 19, 24-34 (sur la métamorphose de l'auteur en demoiselle), pp. 151-153 (sur son mariage), pp. 163-165 (encore sur son mariage), etc.

3. Le nom du grand bibliophile revient souvent dans le volume. On regrette que les éditeurs n'aient pas joint à leur Table analytique une Table alphabétique des noms de personnes et de lieux.

4. Voir encore, sur Titon du Tillet, pp. 60, 61, 88, 106, 195-197, etc.

ractère de l'abbé », lequel, comme le remarquent les éditeurs (p. 47) « était connu pour l'un des plus grincheux personnages de France et de Navarre, » Néricault des Touches (p. 117), de La Condamine (p. 168), Duclos (p. 170), l'abbé Desfontaines (p. 170), l'abbé Goujet (p. 177), etc. Il faut encore signaler une lettre sur Racan (pp. 127-135), lettre dont les éditeurs ont dit bien justement (p. 136, note 9) que c'est « un excellent morceau de critique littéraire[1], » une lettre sur René Gentilhomme, sieur de l'Espine, poète croisicais (pp. 172-188), une lettre sur un vers de Saint-Amant, où est aussi agréablement que paradoxalement défendu contre Boileau le vers fameux du *Moïse sauvé* :

Les poissons ébahis le regardent passer [2],

une lettre sur la fête du roi Grallon, à Quimper (pp. 211-213), une lettre sur la rencontre du duc d'Aiguillon et d'un monstre marin au Croisic (pp. 214-219), enfin une lettre sur diverses singularités physiologiques (pp. 221-226).

Il est inutile de déclarer que les notes, fort nombreuses, des éditeurs sont telles qu'on pouvait les attendre de deux des plus savants bibliophiles et des meilleurs travailleurs de toute la Bretagne [3]. Le beau volume (papier vergé), si bien imprimé par MM. V. Forest et E. Grimaud, renferme, sans parler de mille ornements d'un goût exquis, deux vues très habilement dessinées d'après nature par M. Kerviler, l'une du manoir de Brederac, à quatre lieues du Croisic, manoir que Des Forges Mail-

---

1. Reproduisons cet hommage rendu par Des Forges Maillard en si bons termes à nos vieux poètes (p. 128) : « Tout ce qui nous reste de ces hommes immortels n'est point à négliger. On retrouve dans leurs moindres ouvrages les vestiges de la flamme divine dont ils étaient animés. »

2. En revanche, Des Forges Maillard critique le vers de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

« Il ne paraît, » dit-il (p. 208), « guère raisonnable de personnifier un flot, et j'admire l'imagination du poète qui inspire à la mer un effroi si prodigieux à l'aspect d'un monstre qu'elle avait nourri dans son sein et auquel elle devait être accoutumée. » A cette spirituelle critique, j'ajouterai cette judicieuse observation d'un marin qui me disait, un jour, au bord de l'Océan : Racine a-t-il donc oublié que le flot aurait *reculé* tout naturellement, quand même il n'aurait pas apporté le monstre?

3. Même si je m'arme de ma loupe la plus grossissante, je trouve tout au plus à relever en tant de notes deux légères inexactitudes. On lit (p. 35, note 8) : « Melon, ou plutôt *Melun*, était conseiller au parlement de Bordeaux. » L'auteur de l'*Essai politique sur le commerce* (1734, in-12) ne s'est jamais appelé *Melun* et n'a jamais été *conseiller au parlement de Bordeaux*. » Jean-François Melon fut inspecteur-général des fermes à Bordeaux, et plus tard, successivement premier commis du cardinal Dubois, de Law, et secrétaire du Régent. On lit (p. 146, note 1) : « La Grange-Chancel (Joseph de), poète satirique, né à Périgueux, en *1675*, mort en 1758. » L'auteur des *Philippiques* naquit deux ans plus tard, *le 1er janvier 1677*, comme l'a établi, d'après des documents authentiques, M. A. Dujarric-Descombes, le dernier éditeur des terribles stances (Périgueux, 1878). Les plus intéressantes de toutes les autres notes sont les notes sur René Chevaye (p. 21), Titon du Tillet (p. 42), le président Bouhier (p. 46), Mme du Hallay (p. 58), le président de Robien (p. 119), René Gentilhomme (p. 179), le docteur Bonamy (p. 216).

lard appelait sa case champêtre, et où il passait, tous les ans, la belle saison; l'autre du pavillon où, au Croisic, il écrivait ses vers et sa prose. Cette dernière gravure me semble particulièrement remarquable.

T. DE L.

---

213. — **Das Volksschauspiel Doctor Johann Faust**, herausgegeben mit geschichtlichen Nachrichten von Karl ENGEL, zweite umgearbeitete und vielfach ergænzte Auflage. Oldenburg, Schulze. 1882. In-8°, IV et 254 p. 4 mark.

Johann Faust, ein allegorisches Drama, gedruckt 1775, ohne Angabe des Verfassers und ein nürnberger Textbuch desselben Dramas, gedruckt 1777, herausgegeben von Karl ENGEL, zweite durch das nürnberger Textbuch vermehrte Auflage. Oldenburg, Schulze 1882. In-8°, VI et 79 p.

Dans le premier de ces volumes, M. K. Engel donne une seconde édition de la pièce populaire *le docteur Faust* qu'il avait publiée déjà en 1874, dans le premier fascicule de son recueil de comédies à marionnettes[1] (pp. 197-250). Il a fait précéder ce texte intéressant d'une longue étude (pp. 1-196) sur Faust et son histoire littéraire et théâtrale. Dans le chapitre intitulé « *Geschichtliche Nachrichten über den Träger der Faustsage* » (pp. 1-26), on remarquera nombre de renseignements nouveaux qui font honneur au zèle investigateur de M. E., et, entre autres informations jusqu'ici peu ou nullement connues, la suivante (p. 17); elle est tirée de la *Zimmerische Chronik*, récemment publiée en seconde édition par le bibliothécaire de Strasbourg, M. Barack, et mentionne le *wunderbarlicher nigromanta*, du nom de Faust, qui mourut vers 1541 à Staufen, petite ville du Brisgau, ou non loin de là, dans un âge avancé (*ist ein alter Mann worden*). Le chapitre suivant, qui a pour titre : *Bühnengeschichte des Faust* (pp. 27-191), contient aussi de nombreux détails importants et curieux sur les représentations de *Faust* depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours; beaucoup de ces détails sont inédits ou empruntés à des ouvrages peu connus ou peu accessibles; c'est ainsi que M. E. communique le passage tiré du *Journal* du conseiller G. Schröder (qu'il reproduit d'après le manuscrit de Danzig, année 1669, p. 33-35), des affiches du XVIIIe siècle, le récit de Nicolai (1781) etc.; en un mot, on a là, grâce à de patientes et minutieuses recherches, une histoire presque complète de la vieille comédie allemande de Faust ainsi que des représentations du *Faust* de Gœthe; il est seulement regrettable que M. E. ait voulu faire œuvre de littérateur; il n'a pas réussi à classer et à ordonner ces précieux matériaux, rassemblés avec tant de peine. N'eût-il pas mieux fait de nous donner ces documents tels quels, en ne les reliant que par de brèves notices? Il y a trop de confusion et de désordre dans toute la partie du volume relative à l'histoire théâtrale de Faust.

Le deuxième volume, récemment publié par M. E., renferme la

1. *Deutsche Puppenkomœdien*, en huit petits volumes.

deuxième édition d'un *Jean Faust*, drame allégorique en cinq actes, publié en 1775 à Munich, et dont l'auteur a gardé l'anonyme; on l'avait attribué sans raison à Lessing; plusieurs prétendent qu'il est, soit de Weidmann, soit de Schink. M. Engel a réimprimé, avec ce texte, un opuscule paru à Nuremberg en 1777 sous le titre : *Arien aus dem allegorischen Drama Johann Faust von der Moserischen Gesellschaft abgesungen*.

C.

CORRESPONDANCE

A propos de l'article sur la jeunesse de Fléchier.

Un ami, qui est en même temps un ami de la *Revue critique*, notre savant collaborateur M. Defrémery, appelle mon attention sur la faute d'impression qui, dans le compte-rendu de l'ouvrage de M. l'abbé Fabre (n° du 4 septembre, p. 184), a fait asseoir l'évêque d'*Aire* Fromentières sur le siège d'*Aix*. Tous nos lecteurs auront certainement corrigé une faute que leur dénonçait l'impossibilité de voir un *évêque* là où, comme à Aix, existe un archevêché. Aussi n'aurais-je pas relevé la *coquille* de notre excellent imprimeur, si je n'avais eu à vous fournir un petit supplément à mon article sur la *jeunesse de Fléchier*. Je tire ce supplément d'une communication fort intéressante qui a été provoquée par une question d'un des plus grands curieux qu'il y ait au monde, communication due à un patient et habile chercheur du Comtat-Venaissin, M. de Joannis. C'est dans la *Provence à travers champs* des 10 et 17 juin dernier que M. de Joannis a parfaitement prouvé, d'après l'acte de baptême de Fléchier, conservé aux archives municipales de Pernes, et d'après le *Livre de raison* du père du futur évêque de Nîmes, que l'illustre orateur naquit le 18 juin 1632 et fut baptisé le lendemain. M. l'abbé Fabre a donc eu tort de prétendre (tome I, p. 1) que Fléchier naquit le *10 juin*, et d'ajouter en note : « M. l'abbé Delacroix fait naître Fléchier le 19 juin; Ménard et Ducreux fixent le 10 juin : ces deux biographes de l'évêque de Nîmes sont si bien informés qu'il est difficile de ne pas s'en rapporter à eux. » Le terrible questionneur dont je parlais tout à l'heure, questionneur auquel ses amis ont donné pour emblème un point d'interrogation accompagné de cette devise :

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiront jamais!

avait ainsi prévu (*Provence à travers champs* du 29 avril 1882) la réponse qui devait lui être faite : « Je demande la permission d'objecter à M. l'abbé Fabre que le renseignement donné par l'abbé Delacroix (*Histoire de Fléchier*, 1865, in-8°) a été emprunté à l'*Histoire de Pernes* par le docteur Jean-Julien Giberti, concitoyen de Fléchier, histoire dont le manuscrit original appartient à la bibliothèque de Carpentras. Pourquoi Giberti, qui écrivait en 1748 l'histoire de sa ville

natale, n'aurait-il pas été mieux informé que Ménard et Ducreux? Ce qui trancherait le débat, ce serait le registre des baptêmes de la paroisse de Pernes pour l'année 1632. » Le débat est tranché, et il ne reste plus à M. l'abbé Fabre qu'à s'incliner devant la bonne date trouvée, il y a dix-sept ans, par M. l'abbé Delacroix.

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société nationale et centrale d'horticulture ouvre un concours pour la rédaction des meilleurs travaux sur les *noms patois des plantes*, principalement des plantes cultivées, mis en regard avec les noms réels ou scientifiques. Deux médailles d'or et deux médailles d'argent offertes par M. Lavallée, président de la Société, seront attribuées par un jury spécial comme premiers et seconds prix de concours. La Société désire recevoir des travaux analogues à ceux que la science doit à Gouan pour la flore de Montpellier, à Des Etangs pour celle de l'Aube, etc. (adresser les manuscrits au président de la société, 84, rue de Grenelle, avant la fin de l'année 1883.

— Nous avons donné récemment, d'après les journaux, la traduction française de l'inscription italienne gravée sur la maison où Montaigne demeura à Rome; les journaux auxquels nous avons emprunté cette information, ont commis un contre-sens, en appelant Montaigne l'auteur du « livre des sages »; il faut évidemment lire « livre des *essais* »; en italien *essais* se dit *saggi*; ce qui a donné lieu à la bévue.

ALLEMAGNE.— Deux nouveaux fascicules des *Historische Studien*, dirigées par M. W. ARNDT (Leipzig, Veit), ont paru : le Ve *das Kœnigsgericht zur Zeit der Merowinger u. Karolinger*, par M. V. BARCHEWITZ et le VIe, *der Reichstag unter den Hohenstaufen*, par M. C. WACKER; deux autres doivent prochainement paraître : le VIIe, *Politische Geschichte Genuas und Pisas im XII. Jahrhundert*, par M. O. LANGER, et le VIIIe, *Die Schlacht bei Reutlingen am 14 mai 1377*, par M. Joh. JACOBSEN.

— M. Théophile ZOLLING, directeur de la *Gegenwart*, prépare une édition (la première édition critique) des œuvres complètes de Henri de Kleist et prie quiconque posséderait des lettres ou des manuscrits du poète de les lui communiquer.

— Nous apprenons que M. Karl WOERMANN, professeur à la *Kunstakademie* ou académie des beaux-arts de Dusseldorf, a été nommé directeur de la galerie de Dresde.

ANGLETERRE. — Une nouvelle revue anglaise, publiée par les éditeurs Longmans sous le titre *Longmans Magazine*, paraîtra tous les mois, à partir de novembre (100 à 128 pages; prix du numéro, six pence); les collaborateurs du *Longman's Magazine* sont MM. Grant Allen, Anstey, W. Black, Freeman, Froude, Th. Hardy, Howells, Huxley, Tyndall, Smiles, Stevenson, Sturgis et Mes Ingelow et Oliphant.

— Les nouveaux volumes de la collection des « english men of letters » (Londres, Macmillan), seront *Swift* par M. Leslie STEPHEN; *Macaulay*, par M. J. Cotter MORISON; *Sterne*, par M. H. D. TRAILL; *Sheridan*, par Mrs. OLIPHANT.

— Un monument sera élevé à Longfellow dans l'abbaye de Westminster.

AUTRICHE.— On lit dans quelques journaux : « L'empereur d'Autriche vient de décerner à M. Julian Klaczko la grande médaille *pro litteris et artibus*. M. Klaczko doit cette distinction, fort rare en Autriche, à son dernier travail, *les Causeries florentines*, couronné par l'Académie française. »

— La ville de Vienne doit célébrer, l'année prochaine, le deuxième centenaire de la grande victoire remportée sur Kara Mustapha le 12 septembre 1683 par Sobieski et le duc Charles V de Lorraine; cette victoire délivra, comme on sait, la capitale de l'Autriche assiégée par les Turcs et défendue par le comte Ernest Rudiger de Starhemberg. A cette occasion, un monument sera élevé à Starhemberg, et la commune publiera un livre où sera retracée l'histoire du siège et de la délivrance de Vienne. Déjà le comte A. Thürheim, connu par ses publications sur de grands généraux autrichiens, a fait paraître chez l'éditeur Braumüller un ouvrage consacré à Starhemberg et intitulé *Feld-marschall Ernst Rüdiger Graf von Starhemberg, 1683 Wiens ruhmvoller Vertheidiger*.

BELGIQUE. — Dans la séance du 7 août de l'Académie royale de Belgique M. Kervyn de Lettenhove a lu une note sur *Charles IX et le Tasse*; vers les derniers mois de l'année 1566, l'abbé de Saint-Gildas, envoyé en mission à Rome près de l'ambassadeur de France, M. de Tournon, reçut ordre de s'arrêter à Ferrare; on lit dans ses instructions : « Sa Majesté a aussi très agréable de conserver le sieur Torquato soubs sa protection, comme elle désire et veult et entend que Mr. de Tournon face pour luy tous les bons offices et que partout là où il soit besoing, soit à l'endroit du Pape ou ailleurs, qu'il le porte et favorise comme serviteur advoué de Sadicte Majesté, auquel elle a accordé trois mille livres de pension, dant elle envoye presentement andit sieur de Tournon le brevet pour luy bailler, avec asseurance que, s'offrant l'occasion de l'honorer davantage, il ne sera oublié de Sadicte Majesté. »

— Le conservateur du Musée de Namur, M. A. Bequet, a publié un exposé détaillé des fouilles exécutées par la Société archéologique de Namur en 1880. C'est surtout à Franchimont, non loin de la voie antique de Trèves à Bavay, que les fouilles ont été fructueuses; au lieu dit le *Tombois*, on a reconnu l'emplacement de 165 sépultures, dont 101 avaient été pillées, et dans le cimetière, dit *au Tombeau*, de 220 tombes, dont cinquante à peine restées intactes; ces tombes appartiennent toutes à l'époque franque.

— M. J. Stecher a publié le discours qu'il avait prononcé, le 10 mai de cette année, dans la séance publique de la classe des lettres de l'Académie royale et qui avait pour sujet *Anton Reinhard Falck et le Musée des sciences et des lettres de Bruxelles en 1827*. Falck fut secrétaire d'Etat et confident du roi Guillaume de Hollande; il occupa à Bruxelles le poste de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire des Pays-Bas; avant 1830 il protégea efficacement le haut enseignement de la Belgique, et c'est sur ses conseils que furent créés en 1826 les cours publics et gratuits du Musée des sciences et des lettres de Bruxelles, d'où est sortie plus tard l'Université de Bruxelles.

— Depuis le mois de juillet dernier le *Bulletin mensuel de numismatique et d'archéologie* dirigé par MM. C. A. et R. Serrure, est entré dans la deuxième année de son existence; les éditeurs de cette très estimable revue se félicitent du bienveillant accueil que le public a fait à leur publication, dont « la vie est désormais assurée ».

— Nous avons annoncé récemment que M. Alph. Vandenpeereboom avait publié le sixième volume de son *Ypriana*, sous le titre *Cornelius Jansenius, septième évêque d'Ypres, sa mort, son testament, ses épitaphes* (Bruges, De Zuttere. In-8°, 273 pp.). M. V. a exposé, d'après des documents authentiques et pour la plupart inédits, les

événements de la vie de Jansenius, depuis sa nomination à l'évêché d'Ypres. Il montre que Jansenius, mort de la peste le 6 mai 1638, n'a pas été, comme on l'a dit, la première victime du fléau — qui sévissait à Ypres depuis deux ans — qu'il ne fut pas délaissé à ses derniers instants par ses amis, qu'il mourut sans se préoccuper de son *Augustinus* que, d'après quelques biographes, il aurait ordonné de détruire. M. V. publie pour la première fois le testament de Jansenius. Il prouve que l'impression de l'*Augustinus* ne souleva d'abord aucune opposition, puisque la première édition parut en 1640, à Louvain, avec l'autorisation de Sa Majesté catholique. Il fait l'histoire de l'épitaphe placée sur la tombe de Jansenius dans la cathédrale d'Ypres; tout ce récit que nous ne pouvons résumer et auquel se mêlent les noms de François de Robles, de l'internonce Airoldi, du chanoine Maes, etc., est très curieux; une première épitaphe, qui louait magnifiquement les vertus et la science de Jansenius, fut enlevée en 1655, malgré les protestations des chanoines, par ordre de l'évêque Robles; une seconde épitaphe, mise en 1672 pendant une vacance du siège épiscopal et ne contenant que le nom de l'évêque et ces mots *Satis dixi*, fut, après bien des pourparlers des chanoines avec l'internonce Airoldi et le conseil privé de Flandre, enlevée le 24 avril 1673; « aujourd'hui, dit M. Vandenpeereboom, dans le chœur de notre ancienne cathédrale, au milieu de mausolées splendides et de grandes pierres tombales couvertes d'inscriptions pompeuses, gît encore, presque inaperçue et incomprise par le vulgaire, devant le maître-autel, une modeste pierre, timide hommage rendu à la mémoire d'un évêque célèbre. Pas d'épitaphe, pas même un nom. Au centre, une petite croix; dans chaque angle, un chiffre : 1-6-3-8; comme si la réunion de ces chiffres séparés avait pu, en formant une date, révéler un mystère redoutable ».

— Le 24 juillet dernier est mort à Courcelles, près Charleroi, Pierre Constant Van der Elst (né à Bruxelles le 12 mai 1807). Il avait fondé la Société archéologique de l'arrondissement de Charleroi, dont il fut longtemps le président, et publié en 1847 *Zeven brieven van onze vaderlandsche geschiedenis*, et, en 1856, un volume de 300 pages intitulé *Le protestantisme belge avant, pendant et après les troubles du* XVI*e siècle*.

COLOMBIE. — L'Académie de Colombie a récemment célébré le centenaire de Bello, le poète qui l'avait fondée. Bello (né dans la vallée de Caracas le 29 novembre 1781, mort à Santiago du Chili en 1865) avait débuté dans les lettres par un sonnet qui fut très remarqué, sur la capitulation de Baylen; il a composé des poésies lyriques, des fables, un fragment d'épopée, et une grammaire espagnole; une étude de Bello sur le poème du *Cid* est restée inédite, mais paraîtra dans la collection de ses œuvres complètes dont on annonce la prochaine publication.

CHINE. — Depuis le 4 juin, par décret impérial, la *Gazette de Péking*, le plus ancien journal du monde, paraît en trois éditions différentes; la 1re, sur papier jaune, est nommée la « feuille d'affaires » et renferme diverses nouvelles commerciales, elle a 8,000 abonnés; la 2e, sur papier jaune, est la véritable « Gazette de Péking »; la feuille officielle (3,000 abonnés); la 3e, destinée aux provinces, contient, sur papier rouge, un court extrait de la 1re et de la 2e édition (2,000 abonnés); la rédaction des trois éditions est confiée à six membres de l'Académie des sciences (*hanlin*).

ÉTATS-UNIS. — La correspondance de Carlyle et d'Emerson sera prochainement publiée par M. le professeur Norton, de l'Université de Harvard.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 septembre 1882.

M. de Wailly lit une note additionnelle à son *Mémoire sur la langue de Joinville*, publié il y quelques années, Répondant à la critique qui a été adressée par quelques érudits, sur ce qu'il n'avait pas cherché à corriger, dans le texte de Joinville, les irrégularités graphiques du manuscrit et à établir une orthographe uniforme, M. de Wailly s'attache à prouver que cette tâche était impossible. Les clercs de la chancellerie de Joinville, qui étaient toujours d'accord pour l'observation des règles de la déclinaison et ce qu'on peut appeler l'orthographe grammaticale, n'avaient au contraire aucune doctrine fixe sur l'orthographe d'usage, celle des mots eux-mêmes. De toutes les chartes françaises, dressées au nom de Joinville, qui nous sont parvenues, il n'en est pas une seule dans laquelle on ne trouve au moins un mot écrit deux fois de deux façons différentes, à quelques lignes de distance. M. de Wailly cite plusieurs exemples de ces variations, qui prouvent que la notion de l'orthographe, telle que nous l'entendons aujourd'hui, était inconnue à cette époque.

M. Barbier de Meynard lit au nom de M. Derenbourg un mémoire intitulé : l'*Immortalité de l'âme chez les Juifs*. L'objet de ce mémoire est de réfuter la thèse soutenue par M. Halévy, dans une lecture faite récemment à l'Académie, d'après laquelle la croyance à l'immortalité de l'âme aurait été répandue dès l'époque la plus ancienne chez les Juifs aussi bien que chez les autres peuples de l'antiquité. M. Derenbourg reconnaît que quelques passages de la Bible, comme ceux qui prohibent la nécromancie ou le récit de l'évocation de Samuel par la pythonisse d'Endor, prouvent qu'il y avait parmi les Israélites des hommes qui croyaient à une continuation de l'existence après la mort. Mais, selon lui, c'était là une croyance commune à Israël et aux peuples voisins, et non proprement juive. Peu importent, dit-il, les croyances des païens qui habitaient la Palestine, ou les croyances populaires des Juifs eux-mêmes, au temps où ils inclinaient vers les usages du paganisme; les prédications des prophètes seules représentent le vrai judaïsme. Or, celles-ci sont complètement étrangères à l'idée d'une vie future, d'une existence après la mort. De plus, la croyance aux ombres des morts, telle qu'elle a pu exister aux plus anciens temps du judaïsme parmi les classes superstitieuses de la population, différait de notre manière actuelle de concevoir l'immortalité de l'âme, en ce qu'elle ne comportait aucune idée de peine ou de récompense. Cette dernière notion n'a pénétré dans le monde juif que plus tard, sous l'influence de la philosophie platonicienne, introduite parmi les Juifs d'Egypte après la conquête d'Alexandre.

M. Delaunay lit un mémoire de M. Amélineau sur *le Papyrus gnostique de Bruce*. Ce papyrus, en langue copte, conservé à Oxford, nous est malheureusement parvenu en très mauvais état et ne peut être déchiffré qu'en partie. M. Amélineau y a reconnu deux ouvrages gnostiques, intitulés, l'un le *Livre des Gnoses invisibles*, l'autre, le *Livre du Grand Logos*. Ces livres paraissent avoir été connus de Clément d'Alexandrie. Il ont donc été écrits, au plus tard, au commencement ou au milieu du IIe siècle de notre ère.

M. Dieulafoy continue sa communication sur le monument de Meched Mourgab, en Perse, connu sous le nom de *Gabre Madere è Soleiman* ou tombeau de la mère de Salomon. Il apporte de nouveaux arguments contre l'opinion qui voit dans Meched Mourgab l'ancienne Pasargade et dans le *Gabre Madere è Soleiman* le tombeau de Cyrus. Selon lui, c'est le tombeau de la mère de Cyrus, Mandane; la tradition populaire, qui veut que ce soit le tombeau de la mère d'un roi, est donc exacte, le nom seul du roi a été changé. Quant à Pasargade, M. Dieulafoy est d'avis qu'il faut en chercher le site à Fessa, au sud-est de Persépolis. On ne peut expliquer qu'ainsi le fait qu'Alexandre, revenant de l'Inde, passa par Pasargade avant d'arriver à Persépolis. Pour aller de l'Inde à Persépolis par Meched Mourgab, il lui aurait fallu traverser un désert où aucun voyageur n'oserait se risquer aujourd'hui, et que tout le monde considère comme infranchissable. — M. Dieulafoy met sous les yeux des membres de l'Académie un plan et des dessins du *Gabre Madere è Soleiman* et fait remarquer le caractère de l'architecture de cel édifice, qui n'est pas purement perse, mais imitée de l'architecture grecque.

M. Oppert dit qu'il est persuadé depuis longtemps que Meched Mourgab n'est pas Pasargade et que le *Gabre Madere è Soleiman* ne peut être que le tombeau d'une femme. Il est heureux de voir cette thèse recevoir des recherches de M. Dieulafoy une nouvelle confirmation.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Barbier de Meynard : — 1° Basset (René), *Études sur l'histoire d'Éthiopie* (extrait du *Journal asiatique*) ; — 2° Sauvaire (H.), *Études sur le droit musulman, traduction du 4e livre du Moultaga.*

Julien Havet.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 16 Octobre — 1882

Sommaire : 214. Mispoulet, Les institutions politiques des Romains, I. — 215 Chastel, Histoire du christianisme, I et II. — 216. Chéruel, Histoire de France sous le ministère de Mazarin, I. — 217. Jonas, Christian Gottfried Kœrner. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

214. — J.-B. Mispoulet, **Les institutions politiques des Romains**, t. Ier, La constitution. Paris, Durand et Pedone-Lauriel. In-8 de xvi-392 p.

Les manuels de droit public romain ne manquent pas. L'Allemagne possède, dans les recueils de Puchta, de Rudorff, de Bethmann-Hollweg. de Walter surtout, d'excellents résumés, que l'on lit et que l'on consulte encore, même après l'admirable traité de MM. Mommsen et Marquardt. La Belgique nous a donné le précis de M. Willems; la traduction de l'ouvrage de M. Madvig va bientôt le rendre populaire dans nos facultés. Malheureusement, dans cette brillante série de publications, aucune n'appartient à la France : il est triste d'aller toujours demander à l'étranger de nous instruire. Le livre de M. Mispoulet nous épargnera souvent ce regret : s'il ajoute peu à ceux qui l'ont précédé, s'il ne complète pas la science des institutions romaines, il comble au moins une lacune de l'érudition française.

Cet ouvrage n'est pas un simple abrégé des travaux allemands. M. M. les connaît bien : peut-être même a-t-il le tort de s'en tenir à eux presque exclusivement, comme s'il oubliait que certaines études parues en France méritent, elles aussi, d'être citées et discutées [1]. Ces travaux sont constamment ses guides, il s'en sert comme de cadres. Mais il a pris soin de contrôler chaque assertion, d'examiner tous les textes. Il n'échappe pas aux erreurs de détail [2] : pourtant elles sont rares. Et, en

1. Par exemple, celles de M. Fustel de Coulanges sur la réforme de Servius Tullius (*Cité antique*, 4, 7), sur la monarchie romaine (*Institutions politiques*, 2, 1); de M. Paul Guiraud sur la réforme des comices centuriates au IIIe siècle av. J.-C. (*Revue historique*, XVII, p. 1).

2. Entre autres : si, dans les tables alimentaires, la tribu des *praedia* de Velleia ou des Ligures n'est point citée, c'est que chaque ville était inscrite dans une seule et même tribu (p. 41, n. 7); — les vingt magistrats créés en 237 par le sénat ne sont pas le moins du monde chargés de gouverner l'empire, mais simplement des commissaires nommés pour fortifier les villes de l'Italie et les défendre contre Maximin (p. 274, n. 1); — la limitation des pouvoirs du *præfectus urbi* à un rayon de cent milles autour de Rome n'existe pas dans les deux premiers siècles de l'empire (p. 284); — le chef des bureaux des magistrats s'appelle ou *princeps* ou *primiscrinius* : le *cornicularius* et l'*adjutor* ne viennent qu'en sous-ordre (p. 312); — les textes

outre, le nombre assez considérable de points sur lesquels M. M. attaque, par exemple, M. Mommsen [1], prouve la bonne foi et l'indépendance de l'auteur.

Le premier volume de M. Mispoulet traite uniquement de la constitution; le second sera consacré à l'administration. L'auteur s'excuse (p. XI) d'avoir réservé pour ce dernier le chapitre relatif à la classification des personnes. Elle « ne pouvait être bien comprise, dit-il, que lorsqu'on aurait connu préalablement l'organisation territoriale. » C'est là une assertion des plus étranges. Sans doute les cités étaient divisées en villes romaines, latines, alliées ou soumises; mais l'explication de ces titres, la définition de la cité sans suffrage, l'exposé des privilèges de l'ordre équestre et de la noblesse sénatoriale, tout cela va parfaitement sans l'étude des provinces, sans l'examen des pouvoirs du proconsul ou du légat. La vérité, au contraire, c'est que les attributions des gouverneurs et des magistrats en général ne peuvent être expliquées si l'on ignore la condition sociale des personnes placées sous leurs ordres. Par exemple, l'administration de l'Italie, sous la république, a varié avec les droits de ses habitants : c'est donc précisément l'organisation territoriale qui ne saurait se comprendre sans l'étude des différentes classes de citoyens. Cette étude a sa place marquée en tête de tout livre sur la constitution romaine. C'est pour l'avoir d'abord négligée que M. M. est sans cesse contraint d'y revenir, mal à propos et d'une façon fort insuffisante. Dans la période royale, il est bien obligé de parler des patriciens, de la clientèle, des plébéiens : il ne le fait qu'après s'être occupé des tribus, des curies et des *gentes*. Sous la république, il fait intervenir, au sujet de chaque magistrature, la lutte entre les plébéiens et les patriciens : lutte qui n'a aucun sens, du moment qu'il n'est pas dit que la révolution de 509 a été purement aristocratique et a maintenu les distinctions sociales. De l'ordre équestre, un des éléments les plus importants de la constitution romaine, il est à peine question dans ce livre : il en est fait mention à propos des comices centuriates; un chapitre lui est consacré à la suite des curatelles et des préfectures du temps de l'empire. La noblesse des clarissimes du bas empire est étudiée immédiatement après le consulat et les magistratures dites sénatoriales. Ce sont autant de contre-sens historiques, conséquences du plan adopté par

---

que M. M. cite (p. 323) comme se rapportant au *vicarius præfecti urbi* (*Cod. Th.*, I, 6, 2. 3; 11, 30, 36; Cassiodore, *Variae*, 6, 15) concernent tous le *vicarius præfectorum prætorio in urbe Roma* (cf. Symmaque, *Relationes*, 23, éd. Meyer).

1. Toutefois, il nous semble que M. Mommsen, sauf pour certains points de la constitution impériale, a toujours raison contre M. Mispoulet et les auteurs que suit ce dernier : par exemple, au sujet du caractère primitif des tribus, réel selon M. Mommsen, topique suivant M. Mispoulet (p. 40); — de la distinction à faire entre les actes censoriaux liés au *lustrum* et ceux qui en étaient indépendants, distinction que M. Mispoulet n'admet pas (p. 109); — des droits que le peuple se réservait (*Reservatrechte*), et dont M. Mispoulet nie l'existence (p. 136); etc.

M. M. pour l'ensemble de son ouvrage. Aussi le livre, décousu et désordonné, gêne et déroute le lecteur.

L'idée générale que se fait M. M. de la constitution romaine excuserait peut-être le peu d'importance qu'il semble attacher à la question des classes. Malheureusement il ne cherche pas lui-même cette excuse; en outre, cette idée se trouve toujours à l'arrière-plan, placée dans le cours d'une discussion, reléguée parfois au bas d'une note ; enfin il faudrait la défendre et la prouver mieux que ne fait l'auteur. « C'est à tort, dit-il (p. 214; cf. p. 57), que certains auteurs considèrent le gouvernement de la république romaine comme démocratique et le peuple comme souverain ; le véritable souverain, c'est le magistrat revêtu de l'*imperium*... En principe, il a tous les pouvoirs ; seulement, pour certains actes, il est tenu d'obtenir le concours des comices ou du sénat. » Ailleurs (p. 247, n. 12), il représente le pouvoir impérial comme ne reposant pas sur la souveraineté du peuple. Cette théorie est en contradiction avec celle de MM. Mommsen et Madvig, et, ce qui est plus grave, avec les idées des Romains eux-mêmes. Les magistrats sont bien, à la rigueur, des souverains ; mais c'est du peuple qu'ils tiennent cette souveraineté, et c'est au nom du peuple qu'ils l'exercent : ils s'appellent *magistratus populi romani*. Tous les pouvoirs émanent du peuple, disait Cicéron : *Omnes potestates, imperia, curiationes, ab universo populo romano proficisci convenit* [1]. Et Cicéron ne faisait que reproduire la pensée des anciens Romains qui est devenue, sous l'empire, celle de tous les jurisconsultes, depuis Tacite [2] jusqu'à Tribonien ; au temps de Justinien, alors que la puissance impériale était tout autrement absolue que n'avait jamais pu l'être celle des consuls ou celle du roi, on disait encore que la souveraineté de l'empereur résultait de ce que le peuple abdiquait entre ses mains tous ses droits et tous ses pouvoirs : *Omne jus omnisque potestas populi romani in imperatoriam translata sunt potestatem* [3], dit la préface du Digeste.

Si, de l'examen du plan et de la théorie générale, on passe à l'étude des différents chapitres, on sera également frappé du peu de relief que présentent les idées principales, ou, plutôt, de l'incertitude qui règne dans la pensée de l'auteur. Cela est frappant quand il s'occupe des institutions primitives. Il n'y a guère que deux façons de les exposer : s'en tenir aux textes d'Aulu-Gelle, de Denys, de Tite-Live et de Festus, ne point chercher à concilier ce qu'ils ont de contradictoire, reconnaître, en un mot, l'ignorance absolue où nous sommes et où étaient déjà les anciens au sujet de l'organisation première du peuple romain; ou bien, accepter le système qui concilie le mieux les textes, admettre que la cité

---

1. Cicéron, *De lege agraria*, 2, 7, 17 ; cf. Festus, *vº cum imperio* (*Ep.*, p. 50) ; Varron, *De lingua latina*, 5, 87.

2. Tacite, *Annales*, 1, 1 ; *Historiae*, 1, 1 ; Dion Cassius, 53, 17.

3. Cf. Justinien, *Institutiones*, 1, 2, 6 ; Gaius, *Inst.*, 1, 5.

était uniquement patricienne, qu'il n'y avait que des patriciens dans le sénat, que les curies étaient des réunions de *gentes* patriciennes. M. M. ne peut se décider. Tantôt (p. 154) il suit « la tradition, lorsqu'elle affirme qu'il y a eu, à cette époque, des sénateurs plébéiens [1] » ; tantôt il s'en écarte (p. 111, n. 8) et déclare qu' « il est impossible d'admettre avec les historiens anciens que les premiers tribuns étaient élus par les curies, d'où étaient exclus les plébéiens [2]. »

Cette incertitude fait que M. M. se trouve souvent en opposition, comme malgré lui, avec ses propres intentions. L'une des meilleures qu'il ait, assurément, est celle de prouver qu'il n'y a pas de solution de continuité entre ce qu'on est convenu d'appeler le principat et le bas empire. Dioclétien et Constantin (p. 298) se seraient uniquement « bornés à achever l'œuvre commencée dans la période précédente, œuvre qui consistait à mettre en harmonie les formes du gouvernement avec son principe. » M. M. est le premier qui, dans un traité de droit romain, ait insisté avec force sur cette très juste idée. Le malheur est que, dans sa manière de parler, M. M. se fait l'esclave des vieilles habitudes : si l'on s'en tient à ses expressions, l'histoire de l'empire romain comprend toujours deux périodes, l'une avant, l'autre après Dioclétien. Par exemple, « dans la période précédente, la dignité impériale, comme celle de César, étaient, en théorie du moins, conférées par le sénat. A partir de Dioclétien, le principe subsiste » (p. 305). M. M. met sur le compte de Dioclétien un certain nombre de réformes qu'aucun texte ne lui attribue : s'il était conséquent avec lui-même, il en ferait l'œuvre des réformes accomplies pendant le IIIe siècle. Parmi les « procédés » employés par Dioclétien et Constantin pour réorganiser l'empire (p. 299), M. M. place la séparation des pouvoirs civil et militaire : et cela n'est vrai que pour la préfecture du prétoire ; il suffit de lire l'Histoire auguste pour voir que le principe de cette séparation, de ce « procédé » date des premières années du IIIe siècle : en ce qui concerne le gouvernement des provinces, il semble que dès Sévère Alexandre le commandement des soldats fut séparé de l'administration civile [3].

Cette indécision est générale : elle se rencontre à propos des faits les plus connus et des questions les plus certaines. Nous ne trouvons nulle part une discussion serrée, où la pensée de M. M. se détache nettement de celle de son adversaire : souvent même les expressions de M. M. donnent à cette dernière une obscurité qu'elle n'a réellement pas. Ce qui est

---

1. Tite-Live, 5, 12; cf. Madvig, 2, 9; en sens contraire, Willems, *Le sénat romain*, I, p. 60; Fustel de Coulanges, *La cité antique*, 4, 5.

2. Denys, 6, 89; 9, 41; Tite-Live, 2, 56; on sait que Denys considère, 9, 46, le principe des *comitia curiata* comme démocratique; cf. *Staatsrecht*, II, (2e éd.), p. 260; en sens contraire, Madvig, 2, 5; 3, 3.

3. C'est la théorie de Borghesi, *Œuvres*, III, p. 277; V, pp. 397-405, d'après Lampride, *V. Alex.*, 24.

plus fâcheux encore, c'est l'absence complète de netteté dans les définitions, c'est cette perpétuelle tendance, qui se retrouve dans le détail comme dans l'ensemble de l'ouvrage, de supposer les choses déjà connues du lecteur. M. M. ne cesse de parler de l'*imperium* consulaire : nulle part il n'en donne une définition complète et satisfaisante; et, pourtant, on trouve, dès les premières pages, cette phrase qui est au moins fort bizarre (p. 32) : « Le caractère principal du pouvoir royal, dont les limites ne nous sont pas connues, c'est l'*imperium* consulaire, sans les restrictions qui lui ont été imposées sous la république. »

Il y a peu de livres où l'incorrection typographique soit si grande. On se console aisément des coquilles du texte français : on pardonne bien moins volontiers celles des citations latines, qui ont le malheur de ressembler à des solécismes. Il faudrait aussi que M. M. se décidât entre deux orthographes, *pomerium* ou *pomœrium*, qu'il eût un système fixe dans la transcription des titres d'ouvrage, et qu'il ne les abrégeât pas à l'excès : ce qui rend les notes ou très fatigantes à lire ou impossibles à déchiffrer. Une condition *sine qua non* pour qu'un livre ait une apparence sérieuse, c'est que les mots grecs soient accentués : il est même étrange et pénible qu'on ait à faire ici cette remarque. Mais il vaudrait mieux négliger absolument de le faire que d'écrire Ῥομαίων (p. 46), περὶ ἀρχῶν (p. 56), στρατηγὸς αὐτοκρατωρ (p. 135). On a encore le droit de reprocher à M. M. de n'avoir pas cité les inscriptions publiées dans les recueils d'Orelli-Henzen et de Wilmanns suivant le numéro qu'elles ont dans le *Corpus*, quand on voit M. Madvig lui-même regretter et s'excuser de n'avoir pu le faire.

Nous avons tenu à insister sur les défauts de ce livre, moins pour déconseiller de s'en servir que pour engager l'auteur à le revoir, à le remanier. Car il renferme une somme considérable de travail et de bon travail : ce serait un grand dommage si elle se trouvait perdue. M. M. n'a plus à chercher ses textes ni à étudier les auteurs de seconde main : il doit s'étudier lui-même. Certaines parties où il n'a pas eu de devanciers, comme son étude sur le sénat du bas empire, sont bien traitées. Des théories, où il a su ne point s'écarter de l'idée maîtresse, comme celle sur la *lex regia*, sont clairement exposées. M. M. a, de plus, l'avantage d'avoir reçu une instruction à la fois juridique et épigraphique, d'avoir étudié en même temps la science des institutions et du droit romain ; les travaux de M. Cuq ont récemment montré quel profit ces deux sciences peuvent tirer l'une de l'autre. On doit, en particulier, lui savoir un gré infini d'avoir, le premier peut-être en France, dans un livre sur les institutions romaines, utilisé le magnifique traité de M. de Jhering[1] sur l'esprit du droit romain. Ce n'est donc pas le fonds qui manque à l'ouvrage de M. Mispoulet. Camille JULLIAN.

1. *Geist des rœmischen Rechts*, Leipzig, 1854 (dernière édition 1874-1877), traduit par M. de Meulenaere, Paris et Gand, 1877, 4 vol. in-8. Pourquoi M. M. s'obstine-t-il à écrire Jehring?

215. — **Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours**, par Etienne CHASTEL, professeur de théologie historique à l'université de Genève. Paris, G. Fischbacher, 1882. grand in-8°. Tome I, de XIII et 464 pp. Première période, Le christianisme avant Constantin, et tome II, de 631 pp. Seconde période, de la conversion de Constantin à l'hégire de Mahomet.

On ne saurait mieux faire, pour donner une idée de cet ouvrage, que de mettre en lumière l'esprit dans lequel il a été conçu. M. Chastel n'a voulu écrire ni une de ces chroniques dans lesquelles on s'est si souvent contenté de rapporter les événements saillants de l'histoire ecclésiastique, sans en montrer l'enchaînement historique, et sans marquer les antécédents de chacun d'eux, ni un de ces plaidoyers inspirés par des intérêts ou des préoccupations dogmatiques, et destinés à prouver, au mépris de la vérité historique, que l'enseignement de telle ou de telle Eglise est le seul conforme à la prédication primitive du christianisme. Ce qu'il s'est proposé, il nous le dit lui-même, c'est sans doute de raconter les divers événements qui se sont produits dans l'Eglise, et de faire connaître les différentes conceptions théologiques qui y ont été proposées et qui y ont eu des fortunes fort diverses, mais aussi d'en rechercher les antécédents et les causes, de les discuter, et d'en indiquer les conséquences ; c'est encore de marquer nettement les diverses tendances qui s'y sont dessinées, selon les temps et les lieux, dans la manière de comprendre et de pratiquer le christianisme, non pour condamner les unes ou les autres, mais pour les expliquer, en montrant d'où elles viennent, et ce qui les a provoquées ; c'est enfin de se placer entre les partis religieux qui se sont disputé, qui se disputent encore la prépondérance, non pour donner toujours exclusivement raison à l'un d'entre eux, mais pour faire voir ce qu'il y a de fondé dans leurs prétentions respectives, impartialité raisonnée et appuyée sur les faits, qui a cet avantage sur la controverse que, autant celle-ci prolonge et envenime les débats, autant celle-là les abrège et les tempère, en reconnaissant au passé son ancienne raison d'être, et à l'avenir ses raisons légitimes pour succéder au passé.

Ces principes dont s'est inspiré M. C., sont de nature à nous faire espérer d'avoir enfin dans notre langue une histoire ecclésiastique répondant à toutes les exigences de la science moderne. C'est d'après eux qu'ont été écrits les deux premiers volumes que nous avons déjà entre les mains, et que le seront certainement aussi ceux qui doivent les suivre [1].

De ces deux volumes, consacrés à présenter le tableau de ce que M. C. appelle le premier âge du christianisme, le premier contient l'histoire des trois premiers siècles de l'église chrétienne. Après avoir

1. Le troisième volume traitera de l'Eglise pendant le moyen âge, et le quatrième et le cinquième des diverses vicissitudes du christianisme depuis l'origine de la Réformation jusqu'à nos jours.

tracé le tableau de la naissance et des premiers progrès de la religion chrétienne et ensuite celui des persécutions qui en frappèrent les adhérents, sans réussir à en arrêter la propagation, M. C. fait connaître quelle fut l'organisation des églises dans le principe indépendantes les unes des autres ; comment, pour opposer une résistance plus solide aux sectes rivales, elles se liguèrent entre elles, et en vinrent bientôt à une fédération universelle qui forma ce qu'on appela la grande Eglise, l'Eglise catholique (ch. II). Il est parlé dans le chapitre suivant du culte qui était d'une grande simplicité, et dans le IVe de la discipline ecclésiastique. Le chap. Ve est consacré à l'histoire des écrivains chrétiens des trois premiers siècles. Le VIe enfin traite de la doctrine et occupe à peu près le tiers du volume. Ce qui s'explique par l'importance extrême du sujet.

On ne saurait lire ce volume sans éprouver quelque étonnement de la rapidité avec laquelle les enseignements du maître furent altérés. Jésus avait constamment réprouvé quiconque s'érige en directeur des consciences ; ce qui n'empêcha pas cependant un clergé de se mettre à la tête des églises déjà au milieu du second siècle, et de former une hiérarchie sacerdotale qui se rendit de jour en jour plus puissante. Les chrétiens s'habituèrent de bonne heure à attribuer aux cérémonies les effets et les vertus qui n'appartiennent qu'au changement intérieur, dont les sacrements ne sont que des symboles (T. I, pp. 141, 142, 157, 158). L'ascétisme prima bientôt le travail moral (t. I, pp. 185-192). Un sentiment respectable sans doute, mais de dangereuse conséquence, fit établir des fêtes en l'honneur des martyrs. Tertullien et Cyprien en parlent comme de coutumes généralement reçues de leur temps. Cet usage eut pour effet de faire considérer les martyrs comme des demi-dieux, et d'introduire dans le culte chrétien des rites empruntés au paganisme (t. I, p. 177).

Ces altérations et bien d'autres du même genre furent provoquées, en grande partie, par les besoins du moment ; ainsi les luttes dans lesquelles la religion chrétienne se trouva engagée, en se propageant, mirent en vue ceux qui en prirent la défense et leur assignèrent une place à part au-dessus du commun des fidèles ; mais elles furent dues principalement aux habitudes d'esprit des populations gréco-latines, parmi lesquelles le christianisme, à partir du second siècle, se fit exclusivement de nouveaux partisans. Il était impossible que la religion nouvelle se propageât dans ce milieu, sans en subir une réaction plus ou moins profonde.

En même temps, ce qui n'avait été qu'une foi simple et naïve pour les premières générations chrétiennes devint un thème de spéculations métaphysiques, dès que le christianisme eut trouvé des disciples parmi les hommes qui avaient fréquenté les écoles philosophiques de cette époque. Le tableau que les récits évangéliques tracent des destinées de Jésus, fit place à des conceptions abstraites, on pourrait peut-être même dire mythologiques, sur la nature et la vie du fondateur de la nouvelle

religion (t. I, pp. 379-391). Il n'est une seule des croyances et des espérances chrétiennes, dans laquelle des hommes amenés au christianisme d'ordinaire par le platonisme tel qu'on le concevait à cette époque, ne trouvent matière à des discussions philosophiques. Ils veulent savoir quelle est l'origine du péché, quels sont le pourquoi et le comment de la rédemption, quel était le séjour où les âmes se rendent immédiatement après la mort, quelle serait la nature des rétributions qui devaient suivre le jugement dernier.

Ces altérations du christianisme qui se produisirent pendant les trois premiers siècles, s'étendirent, s'accentuèrent depuis la conversion de Constantin, et c'est en raison de ce fait que M. C. considère comme une période du premier âge de l'Eglise chrétienne l'époque qui s'étend de cette date jusqu'à la fin du VIe siècle ou au commencement du VIIe. Ce n'est pas que de nouvelles altérations ne se soient encore produites depuis ; mais, en un certain sens, elles dérivent pour la plupart des précédentes, et, en somme, l'Eglise était à ce moment assise sur des principes qu'elle n'aura plus qu'à développer jusqu'à leurs dernières conséquences.

A peine échappée aux persécutions, pressée avant tout d'en prévenir le retour, elle cherche à se rendre importante par le nombre. Le pouvoir qui l'opprimait, maintenant la protège; elle profite avec ardeur d'un privilège qui pourrait n'être que passager. Les souverains eux-mêmes, non-seulement l'y encouragent, mais en quelque sorte l'y obligent. Pour mieux retenir, pour s'incorporer plus solidement les multitudes hâtivement enrôlées, elle s'attribue, elle revendique de l'Etat de nouveaux pouvoirs. Hors d'elle, point de salut; dans cette vie, punitions sévères, dans l'autre, éternelle condamnation pour quiconque lui échappe par la rébellion, par l'hérésie ou par le schisme. Pour rendre son autorité plus active et plus forte, elle la concentre tout entière dans les mains du clergé, qu'elle revêt d'un caractère divin et unit par les liens d'une puissante hiérarchie.

Elle s'empresse en même temps d'en finir avec les discussions de doctrines qui avaient joui d'une certaine liberté dans le IIe et le IIIe siècle. Elle fixe la doctrine de la Trinité ; elle met fin aux controverses christologiques, soulevées par suite de la doctrine de la Trinité; elle impose silence à la controverse pélagienne et à la controverse semi-pélagienne ; elle fixe la doctrine sur la vie future. La partie de l'ouvrage de M. Chastel qui se rapporte à la dogmatique ecclésiastique (t. II, pp. 424-612), présente un puissant intérêt et est écrite avec une clarté rare en ces matières abstraites.

M. N.

---

216. — **Histoire de France sous le ministère de Mazarin** (1651-1661), par A. Chéruel, recteur honoraire et inspecteur général honoraire de l'Université, membre du comité des travaux historiques et des sociétés savantes. Tome I. Paris, librairie Hachette, 1882. In-8° de XII-447 p. Prix : 7 fr. 50.

« L'histoire de France pendant les dernières années du ministère de Mazarin, » dit M. Chéruel (*Avertissement*, p. I), « est le complément nécessaire de l'ouvrage que j'ai publié sur la minorité de Louis XIV. L'Académie française, qui a accueilli mon travail historique avec tant de bienveillance et lui a accordé deux fois une récompense si honorable[1], m'a encouragé à le continuer jusqu'à l'époque où commence réellement le gouvernement personnel du jeune roi. C'est surtout pour répondre à cet appel que j'entreprends de compléter l'histoire du ministère de Mazarin. » La *Revue critique*, qui plusieurs fois a signalé le grand mérite de l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, et qui a instamment demandé à l'auteur la suite de ce beau travail, est heureuse de voir le lauréat de l'Institut continuer à marcher dans une voie où l'attendent de nouveaux succès.

M. C. n'a plus, pour se guider pendant la période de 1651 à 1661, les carnets du cardinal, lesquels s'arrêtent en février 1650, mais, fait-il remarquer (p. II), « sa correspondance, conservée dans les divers dépôts des Affaires étrangères, de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, de la Bibliothèque mazarine, etc., est une source féconde pour les dernières années de son ministère. Elle sert à rectifier et à compléter les mémoires du temps ». M. C. examine tour à tour (pp. III-VI) les principaux de ces mémoires, ceux du cardinal de Retz, de Mlle de Montpensier, de Mme de Motteville, de la duchesse de Nemours, de Monglat, et il indique quelques-unes des erreurs que la correspondance de Mazarin y fait découvrir. Il eût été trop long de relever les passages des Mémoires du cardinal de Retz où éclate « l'audace de ses réticences et de ses mensonges », mais voici un certain nombre d'assertions, empruntées à divers autres mémoires, qui sont formellement démenties par les documents d'où M. C. a tiré la trame de son histoire : « Mlle de Montpensier raconte, avec un naïf orgueil, son entrée à Orléans, et ses succès oratoires dans le conseil des principaux habitants de cette ville. Elle n'attribue qu'à son influence et à son action personnelle les résultats qu'elle obtint. Les lettres, écrites par les conseillers qu'on lui avait adjoints, sont conservées dans les papiers de Mazarin, et prouvent que les émissaires du parti de la Fronde avaient gagné le peuple par des distributions d'argent, et préparé les faciles victoires de cette princesse. » — Mme de Motteville raconte, d'après l'autorité des ennemis secrets du cardinal (le maréchal de Villeroi, le secrétaire d'Etat Brienne, le marquis de Senneterre), « qu'en novembre 1651 la reine s'opposait au retour de Mazarin, au moment même où les lettres du maréchal du Plessis-Praslin, écrites au

1. Le grand prix Gobert (1880 et 1881).

nom d'Anne d'Autriche, rappelaient le cardinal avec les plus vives instances, et où la reine lui envoyait la Cardonnière avec toutes les instructions et recommandations nécessaires pour son retour ». — « Comment s'étonner, lorsque Mme de Motteville se trompe sur les sentiments véritables de la reine, des erreurs d'autres contemporains, qui vivaient loin de la cour? La duchesse de Nemours, dans ses spirituels mémoires, présente le prince Thomas de Savoie-Carignan comme un rival que les ennemis du cardinal avaient voulu lui opposer, et il résulte, au contraire, des lettres de Mazarin, que ce prince lui était sincèrement dévoué, et soutenait, dans le conseil du roi, les avis suggérés par ce ministre. » — « Monglat, qui a une réputation incontestée d'exactitude, raconte qu'un certain nombre de courtisans, entre autres le commandeur de Souvré et Roquelaure, affectèrent, lorsque Mazarin rentra en France, en janvier 1662, de lui témoigner de la froideur et du mépris, tandis que les lettres mêmes de Souvré attestent que ce fut le cardinal qui, à son arrivée à Poitiers, montra une hauteur et un dédain, qui ne lui étaient pas habituels, envers ceux dont il connaissait les mauvaises dispositions et la conduite suspecte [1]. »

Le récit des préparatifs des deux partis pour la troisième guerre civile de la Fronde (septembre-octobre 1651) ouvre le volume, que ferme le tableau de la situation de la France en 1653. Nous ne possédions pas encore une histoire aussi détaillée de cette période de deux années et quatre mois marquée principalement par la campagne de Saintonge [2], les revers de Condé, le retour de Mazarin en France, la guerre en Guienne et sur la Loire, le progrès du parti monarchique à Paris, les violences et la décadence de la fronde parisienne, le second exil de Mazarin, la perte de Dunkerque, le rappel du roi par la bourgeoisie parisienne, l'entrée de Louis XIV à Paris et le retour définitif de Mazarin. Sur tous ces événements M. C. est aussi abondaamment que sûrement informé [3]. Bien des

---

1. M. C. ajoute (p. VI) que ces erreurs des contemporains se retrouvent dans les historiens modernes de la Fronde les plus dignes d'éloges, tels que le comte de Sainte-Aulaire, « dont l'ouvrage est si justement estimé, » M. Bazin, « dont on ne saurait trop louer la science et la sagacité. » On voit jusqu'où va l'exquise politesse de M. C. à l'égard de devanciers qui, jugés sérieusement, laissent tant à désirer, le premier surtout.

2. Cette guerre de Saintonge, dit M. C. (p. 35, note 1), « a été racontée par plusieurs contemporains du parti de Condé (*Mémoires* de Chouppes, de la Rochefoucauld, de Lenet, de Balthazar, du prince de Tarente). Nous avons comparé à ces mémoires les ouvrages de La Barde, de Priolo, de Monglat et surtout les rapports adressés à Mazarin par ses correspondants. » M. C. attache avec raison beaucoup d'importance aux récits de La Barde, qui reste le meilleur de tous les anciens historiens des premières années du règne de Louis XIV. En revanche, il tient infiniment peu de compte des récits du colonel Balthazar qui, si l'on en croyait ses gasconnades, dit-il (p. 48, note 3), se serait illustré par de continuelles victoires. Voir (p. 151) une note où M. C. se moque encore de Balthazar « emphatique et vaniteux ».

3. Mes observations se réduisent à bien peu de chose. Le petit discours de Condé sur son épée, rapporté p. 4, ne me paraît pas authentique. Il ne nous a été conservé

particularités nouvelles y frappent l'attention. On remarquera l'étude consacrée (pp. 22-25) à une femme peu connue qui, mêlée à toutes les intrigues de la Fronde, fut un des principaux agents des négociations entre Condé et Mazarin et qui exerça autour d'elle une grande influence, Mme de Puisieux. On remarquera plus encore les pages sur la réaction contre la Fronde qui se produisit à Paris en septembre et en octobre 1652, et qui assura le triomphe de la royauté sur le parti des princes, énergique mouvement ou, pour mieux dire, courant irrésistible dont ni Sainte-Aulaire, ni Bazin, ni les historiens postérieurs, n'ont le moins du monde semblé s'apercevoir (p. 312 et suiv.). Outre les rectifications indiquées déjà, signalons la réfutation (pp. 257-265) de ce que M. d'Haussonville, dans l'*Histoire de la réunion de la Lorraine à la France,* avait avancé au sujet des bandes de pillards allemands qui auraient été appelées en nos provinces et jusqu'aux portes de Paris par Mazarin. M. C. dit, à cette occasion (p. 255, note 1) : « Je m'efforce, dans cette histoire, de rester impartial. » Il faut, en effet, rendre hommage à la parfaite impartialité de l'auteur. et déclarer que parmi toutes ses qualités, celle-là brille d'un éclat particulier.

On trouve, à l'*Appendice* (pp. 405-438) un exposé des *questions de politique intérieure qui préoccupaient la reine et Mazarin en janvier 1653* et les *lettres d'Anne d'Autriche à Mazarin en janvier 1653,* lettres déjà publiées par Victor Cousin, d'après les autographes de la

---

que par Priolo, qui aime beaucoup les mots à effet, les situations théâtrales, et qui est un brillant improvisateur dont on ne saurait trop se méfier. — M. C. ne sait (p. 21) s'il doit appeler le gouverneur du château de Vayres, pendu aux halles de Libourne « *Richon* ou *Richou.* » Richon est la forme donnée par tous les meilleurs documents imprimés ou manuscrits. — L'auteur ne sait *(ibid.)* s'il doit appeler *Canol* ou *Canolles* le capitaine de l'armée royale, qui fut pendu par les frondeurs bordelais en représailles de l'exécution de Richon. C'était un membre de la vieille famille périgourdine de *Canolle,* dont la généalogie figure au tome III de l'*Histoire des pairs de France* par le chevalier de Courcelles, et dans le tome II du *Nobiliaire de Guienne et de Gascogne,* par O'Gilvy. Notons, en passant, que Dom Devienne (*Histoire de la ville de Bordeaux*, p. 402) a donné à cet officier le nom de *Canot.* — L'*Histoire de Tancrède de Rohan* est trop incontestablement du P. Griffet, pour qu'on puisse se contenter de dire (p. 61, note 3) qu'elle lui est *attribuée.* — M. C. me semble bien timide quand il insinue (p. 65, note 4) que certaines pièces publiées dans les *Lettres, mémoires et négociations de M. le comte d'Estrades,* « ont dû être altérées par les auditeurs ». Les altérations sont évidentes, comme je l'ai fait remarquer dans mon édition de la *Relation inédite de la défense de Dunkerque par le maréchal d'*Estrades (1872). — M. C. exprime le regret (p. 102) de ne pouvoir citer le texte complet des lettres de Gabriel Naudé relatives à la vente de la bibliothèque de Mazarin, conservées aux Archives des affaires étrangères. Qu'il se console en apprenant que ces curieuses lettres ont été publiées *in extenso* dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris.*— On s'étonne de ne voir citer nulle part par M. C. les *Souvenirs du règne de Louis XIV,* du comte de Cosnac, où surabondent les renseignements et les documents relatifs à la Fronde. J'ai d'autant plus le droit de reprocher à M. C. ce péché d'omission, que j'ai eu l'occasion de reprocher ailleurs à M. de Cosnac de n'avoir pas cité, de son côté, l'important ouvrage de M. Chéruel.

collection Clairembault, à la fin du volume intitulé *Madame de Hautefort*. M. C. a tenté de donner une explication de la partie politique de ces lettres, laquelle avait paru inintelligible à Cousin, et, sans prétendre avoir dissipé toutes les obscurités, il a pu se flatter à bon droit d'avoir saisi le sens des principaux passages de ces documents où l'on n'avait bien nettement vu, avant lui, que l'expression des sentiments passionnés de la reine pour le cardinal. L'interprétation des Lettres d'Anne d'Autriche, certaine sur deux points (la conduite du garde des sceaux Mathieu Molé à l'égard des quatre conseillers au parlement de Paris exilés, puis rappelés, et la négociation de l'évêque de Saintes avec le comte du Daugnon), ingénieuse, mais hypothétique sur un troisième point (la lieutenance de roi du gouvernement de la Fère à enlever à Manicamp), cette interprétation, dis-je, fait le plus grand honneur à la sagacité de M. Chéruel, et montre une fois de plus que les futurs historiens de la France ne pourront, pour tout ce qui regarde l'époque de Mazarin, suivre un meilleur guide que lui.

T. DE L.

217.— **Christian Gottfried Kœrner,** biographische Nachrichten über ihn und sein Haus, aus den Quellen zusammengestellt von Dr. Fritz JONAS. Berlin, Weidmann, 1882. In-8°, 406 pp. 5 mark.

M. Jonas a voulu écrire la biographie de ce Christian Gottfried Körner qui fut l'intime ami de Schiller et le père de Théodore Körner (le chasseur de Lützow et l'auteur de *Leier und Schwert*). Il divise naturellement son livre en chapitres, mais il a le tort de ne pas donner de titre à aucun de ces chapitres, et de ne pas même dresser une table avec des sommaires ; nous le ferons donc à sa place. Dans le premier chapitre (pp. 1-38), M. J. raconte l'enfance et la jeunesse de son héros, ses études universitaires, ses fiançailles avec Dorothée Stock, son enthousiasme pour les premières œuvres de Schiller, et l'amitié qui l'unit de loin avec le jeune poète de Mannheim ; le IIe chapitre (pp. 38-56) retrace les relations de Schiller et de Körner à Leipzig et à Dresde, et le IIIe (pp. 57-79), la vie et les études de Körner à Dresde depuis le départ de Schiller à Weimar jusqu'à l'année 1790 où il est nommé « Appellationsrath » ; le IVe (pp. 78-125) est consacré aux jugements de Körner sur Gœthe, Humboldt et ses contemporains et à ses lettres à Schiller qui « sont sans contredit ce qu'il a écrit de mieux et de plus important » (p. 99) ; la jeunesse de Théodore et l'intérieur de la famille Körner font l'objet du Ve chapitre (pp. 126-174) ; le VIe (pp. 175-255) expose la vie fougueuse et un peu folle que Théodore, après avoir quitté l'école des mines de Freyberg, mena à l'Université de Leipzig, son séjour à Berlin et à Vienne, l'éveil de son génie poétique, ses premières œuvres lyriques et dramatiques ; le VIIe chapitre (pp. 256-348), sa haine patriotique

contre les Français, ses aventures dans le corps franc de Lützow, ses poésies guerrières et sa mort ; dans le VIIIe et dernier chapitre (pp. 349-382), on voit Chr. G. Körner établi à Berlin et consacrant ses derniers jours à la musique, à la littérature et à ses fonctions de conseiller d'état. On lit avec intérêt l'ouvrage de M. J. ; mais on pourrait lui reprocher d'avoir trop « laissé parler les sources elles-mêmes » (p. 387) ; son livre n'est pas un livre, à proprement parler, mais, pour emprunter son second titre, une suite de « nouvelles biographiques sur Körner et sa maison » ; il y a, dans le courant du récit, trop de lettres et de documents ; M. J. s'est contenté de reproduire la correspondance de ses personnages au lieu d'en extraire ou d'en résumer les passages les plus importants. C'est ainsi qu'il ne nous décrit pas du tout l'intérieur de la famille Körner (pp. 145 sq.) ; il dit bien qu'il « sied de montrer au lecteur la mère, la tante Dora et la sœur Emma » ; mais il se hâte d'ajouter qu'on connaîtra mieux ces personnages en lisant leurs lettres ; suivent aussitôt ces lettres qui occupent près de trente pages ; avouons-le, c'est rendre trop aisée la besogne du biographe. M. J. emploie la même méthode, si méthode il y a, dans le récit des années 1812 et 1813 ; ce récit n'est qu'une suite des lettres échangées entre Théodore, sa famille et son plus cher ami, son futur historien, Frédéric Foerster ; et la plupart de ces lettres ne sont même pas reliées par quelques mots d'explication. Rien d'étonnant que Christian Gottfried Körner, dont le nom est le titre du volume et qui doit être le personnage marquant et le plus en relief, disparaisse parmi ces trop nombreux documents ; il est constamment rejeté dans l'ombre ; l'intérêt se concentre dans la première partie du livre sur Schiller, dans la seconde, sur Théodore Körner. Encore, dans la première partie, les rapports de Schiller et de Chr. G. Körner ne sont-ils pas aussi nettement, aussi profondément marqués qu'on le voudrait ; on apprend bien que Körner exerça sur son ami une grande influence, mais cette influence n'est pas assez longuement exposée ; M. J. n'a pas tout dit sur cet important sujet qui exige d'ailleurs des connaissances philosophiques, et trop souvent il se borne, là encore, à reproduire des passages connus de la correspondance des deux amis. Et dans la seconde partie, était-il si nécessaire de raconter les escapades de Théodore à Leipzig et de tant insister sur les épisodes de sa vie de franc-tireur ? Puisque le livre est consacré au père et non au fils, il fallait nous montrer toujours au premier plan Chr. G. Körner ; ce n'est pas l'impétueuse ardeur et le bouillant patriotisme de Théodore que M. J. devait nous exposer ; il eût mieux valu retracer et mettre en pleine lumière — sans citer si complaisamment les lettres de Théodore à Mme de Pereira — l'indignation que ressentait le vieux Körner, les conseils qu'il donnait à son fils et où se mêlent le père et le patriote, les avis courageux qu'il donnait au peuple allemand dans ses *Deutschlands Hoffnungen,* etc. Tout cela, je le sais bien, se trouve dans le livre de M. J., mais perdu et comme noyé au milieu des lettres de Théodore,

de Fœrster et d'autres. Le loyal et savant Saxon est ainsi éclipsé par tout son entourage ; pourquoi M. J. n'a-t-il pas, au moins, analysé et apprécié ses ouvrages et opuscules, au lieu de n'en donner ordinairement que le titre ? Il renvoie, dans les dernières lignes de son volume, à la publication récente de M. Ad. Stern (*C. G. Körners gesammelte Schriften*. Leipzig, Grunow) ; mais le devoir du biographe n'est-il pas de joindre au récit de la vie de son héros l'appréciation de ses œuvres ? L'ouvrage de M. J. a cependant une assez grande valeur [1] ; les documents qu'il reproduit sont intéressants ; quelques-uns sont tirés des revues et de recueils peu connus ; d'autres, appartenant au *Körnermuseum* (papiers de Fœrster), à deux familles de Berlin, Streckfuss et Parthey, et à M. Ulrich, sont inédits ; on remarquera surtout les jugements que Körner a portés sur Schiller, Gœthe et les écrivains de son temps, la lettre dramatique où Fœrster raconte que, la nuit, dans les rues de Dresde, au milieu d'un tourbillon de neige, il a indiqué à Napoléon, revenant de sa désastreuse campagne de Russie, la maison de l'ambassadeur français, M. de Serra [2], et la lettre où le même Fœrster

---

1. P. 217, ligne 5, lire *nach ihrem* (et non « nach ihren »).

2. P. 258, déjà imprimé dans la *Deutsche Pandora* (Stuttgart, 1840, I, pp. 3-86). « A mon écriture tremblante tu reconnaîtras dans quelle agitation je t'écris, et je me demande encore si ce que j'ai vu était une illusion de la nuit ou la réalité. Il était une heure du matin ; je courais vers le pont de l'Elbe, à pas rapides, poussé par un tourbillon de neige ; car, comme tu sais, je demeure dans la Ville Neuve. Devant la maison du docteur Segert, j'entends des jurons en allemand et en français ; un postillon soufflait dans son cor comme s'il y avait le feu. Malgré la bourrasque je m'avance curieusement et je vois l'ami Segert en robe de chambre et en bonnet de nuit, regardant à la fenêtre ; il criait : « *Ce n'est pas chez moi, moi je suis le docteur Segert et vous cherchez M. Serra* ». Il ajouta en allemand, mais vertement et à sa façon : « Que diable, laissez-moi tranquille pendant la nuit et n'exigez pas que j'aille faire le métier de messager par vingt-cinq degrés de froid ! » Il ferma la fenêtre, et le bonnet de nuit disparut. Alors du traîneau, on m'appela, et comme je savais déjà ce que demandaient les voyageurs, je dis : « *N'est-ce pas ? Vous cherchez l'hôtel de l'ambassadeur français, M. de Serra? Suivez-moi !* » C'était ce qu'ils désiraient, et comme Serra demeure juste au coin dans la Kreuzgasse au palais Loos, j'arrivai bientôt, suivi du traineau, à l'endroit souhaité. Aussitôt un domestique ou quelque esprit officieux se dégagea des chancelières et agita avec violence la sonnette de l'ambassadeur, comme s'il appartenait lui-même à la maison. Le portier ouvrit ; il y avait encore de la lumière en haut, et durant ce temps deux autres Moines bourrus, tout emmitouflés, étaient sortis, dans leurs peaux de loup, des chancelières. Le premier était un homme vigoureux, imposant, mais il avait les mains et les pieds si raides et si gelés qu'il s'efforçait vainement de soutenir et d'aider à descendre son camarade encore plus gauche. A la fois par complaisance et par curiosité, je m'approchai et aussitôt l'homme de neige, tout froid, me met son gant sur l'épaule ; il me sembla qu'un ours blanc m'avait touché de sa patte ; le gant tomba, mais je soutins l'homme de mon bras et le conduisis à la porte. Celle-ci s'ouvrit ; deux domestiques avec des bougies, l'ambassadeur lui-même, un candélabre dans la main, vinrent au devant de nous ; la lumière tomba en plein, comme un éclair, sur le visage de l'étranger dont la main me retenait encore, mais on ne voyait que ses yeux et son nez. Je les reconnus aussitôt ces étoiles de feu, que j'avais vues au

écrit qu'il a rencontré à Meissen Gœthe, coiffé d'une casquette militaire et enveloppé dans un manteau de général russe à collet rouge (pp. 293-295). On a vivement critiqué la tiédeur apparente de Gœthe pendant la « guerre de la délivrance » ; M. J. raconte même, d'après Arndt, que Gœthe avait dit alors au vieux Körner : « Secouez vos chaînes, vous ne les briserez pas, Napoléon est trop grand pour vous! » (p. 291), que Körner même trouvait Gœthe très froid et fermé à toute espérance, etc. [1] ; le jeune Fœrster croyait au patriotisme de Gœthe ; il s'approcha de la voiture et pria le grand poète, dont il regardait la rencontre comme un heureux présage, de bénir ses armes et celles de ses compagnons, les chasseurs noirs. « Je lui tendis fusil et couteau de chasse, il leva la main et dit : « Allez avec Dieu, et que le succès soit accordé à votre courage allemand » ; nous criâmes encore une fois : « Vive, vive Gœthe, le poète des poètes », et il partit en nous faisant un salut... En chemin, un vif débat s'engagea sur Gœthe entre mes camarades et moi. Ils pensaient que Gœthe n'était pas un poète populaire, le poète de la liberté et de la patrie. Mais je leur répondis : « Je ne connais pas d'enthousiasme plus élevé pour la liberté que celui d'Egmont ; je ne connais pas de nature plus vigoureusement allemande que Gœtz de Berlichingen ; et si vous voulez savoir ce qu'il faut à l'Allemagne, souvenez-vous des beaux vers d'*Hermann et Dorothée* », et il cite le passage où Hermann déclare qu'il veut « mourir pour la patrie et donner aux autres un digne exemple ». — Il faut louer la peine que M. Jonas a prise pour rassembler toutes les informations qui remplissent son livre, louer le soin avec lequel il a lu tout ce qui se rapporte à son sujet, louer sa consciencieuse exactitude et le choix des lettres qu'il a reproduites, car il a donné les plus instructives et les plus curieuses, et quelques-unes n'étaient pas connues avant sa publication. Néanmoins, son livre est moins une biographie qu'un recueil de lettres ; il renferme des matériaux abon-

---

printemps dernier briller si souvent de très près ; — c'était l'empereur Napoléon dont la main était dans la mienne, et je puis dire maintenant que le destin de l'Europe s'est reposé une fois sur mes épaules. Ami, quelles pensées se pressent maintenant dans mon cerveau ; il me semble avoir un mauvais rêve, comme dans un accès de fièvre. Le journal avec son vingt-neuvième et fatal bulletin est là sur ma table ; la Grande Armée est anéantie, entièrement anéantie ; hier seulement nous avons reçu la nouvelle. N'ai-je pas cru tout à l'heure tirer de mon manteau un poignard, et en criant : « Europe, je te donne la paix », l'enfoncer dans le cœur de l'ennemi mortel de la patrie et de la liberté ? Mais non, Brutus, je ne t'envie pas ton action. César, tu tomberas, mais non sous la main lâche du meurtrier ; nous voulons te combattre en loyaux chevaliers, te donner selon l'usage la juste mesure et partager également avec toi le vent et le soleil ; ainsi s'accomplira sur toi le vrai jugement de Dieu! »

1. Voir encore la lettre de Mme Kolhrausch à Mme Parthey (p. 292), d'après laquelle Gœthe, ce « grand poète si peu allemand » aurait alors porté très ostensiblement l'ordre de la Légion d'honneur, ce « signe de honte » et reçu des soufflets de Colloredo ; tout cela n'est évidemment que *Klatscherei*.

dants, mais trop peu mis en œuvre ; on lui appliquera ce mot familier à la critique de son pays : *Ein gutes, aber nicht gut angelegtes Buch.*

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ph. Tamizey de Larroque a fait paraître la 5e série de ses *Correspondants de Peiresc;* cette 5e série renferme des *lettres inédites de Claude de Saumaise* écrites de Dijon, de Paris et de Leyde à Peiresc, 1620-1637. (Dijon, Darantière. In-8°, 182 p. Extrait des Mémoires de l'Académie de Dijon; tiré à 120 exemplaires). On ne possède qu'un très petit nombre des lettres que le grand savant bourguignon écrivit au grand savant provençal; le recueil de Clément (Leyde, 1656) ne contient que cinq lettres de Saumaise à Peiresc. M. T. de L., après de longues recherches, en a seulement retrouvé quinze autres qui n'avaient pas encore été publiées et qui proviennent toutes du département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale; il n'a rien découvert à la bibliothèque Méjanes, à Aix, et à la bibliothèque Inguimbert, à Carpentras, et cependant, que de lettres ont dû être échangées entre Saumaise et le « procureur-général de la littérature » du 2 février 1620, date du premier document inédit publié par M. T. de L. au 22 janvier 1633, date du second de ces mêmes documents? Les lettres qui voient le jour, grâce à M. T. de L., sont remarquables par l'érudition que Saumaise se plaît à y étaler ; « c'est avec une sorte de coquetterie qu'il déploie devant Peiresc toutes les ressources, tout le luxe de son prodigieux savoir; quelques-unes de ses lettres sont de véritables dissertations », on sait d'ailleurs la fécondité de Saumaise duquel, disait Gabriel Naudé, nous voyons tous les mois quelques gros livres. Dans un appendice (pp. 96-176) M. T. de L. joint à ces lettres, qui « traitent des sujets généralement bien ardus », des lettres d'un tout autre caractère, adressées par Saumaise à son ami Jacques du Puy ; ces épîtres familières effleurent les matières les plus diverses; Saumaise y retrace ses aventures de voyage ou ses querelles, ses « coups de fleuret » avec Daniel Heinsius, il y cause des événements du jour, de la guerre en Hollande et en Bourgogne, de Descartes, de Grotius, de Ronsard (dont il dit, à propos de l'ode à la louange de l'Hospital : « noz poètes d'aujourdhuy qui le desprisent se mordroient bien les ongles avant que de pouvoir monter leur chanterelle si hault sans la rompre » (p. 150), etc. On remarquera parmi ces lettres souvent assaisonnées de malice et de sel bourguignon, et que M. T. de L. considère justement « comme des fragments d'une attachante autobiographie », la plaisante histoire du Croate qui se fait élire à l'abbaye de Citeaux général de l'ordre par ses camarades assemblés en chapitre (pp. 145-146), le récit du séjour de Saumaise à Brielle où il descend, sans le vouloir, dans « le plus infâme lieu de la ville » (pp. 158-161), de l'orgie du duc de Bouillon et de ses hôtes à la Haye (pp. 167-168), etc. L'éditeur a mis au bas des pages des notes instructives; il relève avec soin les expressions et les mots rares ou que le Dictionnaire de Littré et d'autres recueils n'ont pas cités : *circonstancié et particularisé* (p. 13), *caocerver* (p. 24), *mettre en cervelle* (p. 35, « le sieur Elichman me met en cervelle »), *affamé* (p. 75, lettre « qui ne peut estre qu'affamée », brève), *vanner*

(p. 98 « où il est mené et vanné comme il fault »), *supinité* (p. 99, dans le sens de stupidité), *emballe* (p. 101 « qui servait d'emballe et d'enveloppe »), *mauvaistie* (p. 106 « la mauvaistie de l'air »), *bigearre* (p. 115, qu'on employait alors aussi bien que « bizarre »), *carrioler* (p. 138, « une femme et des petitz enfants, qu'il me fault carrioler avec moy »), *pieça* (p. 147, il y a pièce, il y a longtemps), *adulterines* (p. 151, il est question de certaines odes d'Horace), *odelette* (p. 156, « le mot avait été employé au XVIIIe siècle, dit M. T. de L. et au XVIe siècle; il nous manquait un exemple pour le XVIIe siècle; désormais la série est complète »), *masticoter* (p. 158, « qui masticotoit un peu de françois », *damoyselle* (p. 166, dans le sens de suivante), *deculper* (p. 175). Dans une note, M. T. de L. remercie deux collaborateurs, M. Alfred Jacob, qui s'est occupé de la révision de tout le grec contenu dans les lettres de Saumaise et M. Léopold Delisle, qui lui a fourni une notice sur l'histoire des papyrus mentionnés dans une des lettres de l'érudit bourguignon à Du Puy; cette notice « neuve et importante » est reproduite à la fin du volume (pp. 177-182).— Nous nous associons volontiers au vœu que forme M. T. de L. en offrant son livre au public; il souhaite qu'un vaillant chercheur publie un recueil complet des lettres inédites de Saumaise; « on en trouverait beaucoup à l'étranger, notamment à la bibliothèque de l'Université de Leyde, mais on en trouverait plus encore dans les collections de la Bibliothèque nationale. Si en tête de ce recueil était placée sa biographie inédite, rédigée par son compatriote Philibert de la Mare (fonds Bouhier, 85), on comblerait les vœux de tous les amis de Saumaise ».

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, publiera prochainement un *Lexicon Pindaricum*, de M. Joh. RUMPEL; une édition des *Enneades* de Plotin, par M. R. VOLKMANN (en deux volumes); un recueil destiné aux conférences universitaires de philologie latine et renfermant un choix de documents du vieux latin, de l'osque et de l'ombrien, par M. Engelbert SCHNEIDER (*Altitalische Sprachdenkmæler zum Gebrauch für Vorlesungen*); une édition complète d'Aristophane, en trois volumes, par M. Ad. de VELSEN (Ier vol. : Prolegomènes, Acharniens, Chevaliers, Nuées; — IIe vol. : Guepes, Paix, Oiseaux, Lysistrata; — IIIe vol. : Thesmophoriazusae, Grenouilles, Assemblée des femmes, Plutus.)

— Un Américain, M. W. M. GRISWOLD, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque nationale des Etats-Unis (Library of Congress) à Washington, vient de publier, à Bangor, dans l'état du Maine, chez l'éditeur O. P. Index (nom prédestiné) une table des matières de la *Deutsche Rundschau*, du Ier au XXIXe volume (*Autoren und Sachregister der deutschen Rundschau*). Il a en treize pages, chacune de trois colonnes, donné complètement le sommaire de 14,000 pages; son travail, dit la *deutsche Rundschau*, à la fois étonnée et ravie de cette table des matières qui lui arrive de l'autre côté de l'Océan, son travail est un modèle de soin et d'exactitude, et en son genre, une petite œuvre géniale; c'est un guide absolument sûr et qui nous mène sans erreur possible. Il paraît que M. Griswold s'est fait un nom en Amérique par les tables de matières, qu'il a déjà publiées, de la *Nation*, de l'*Atlantic*, de l'*International Review*, et d'autres revues des Etats-Unis.

— La librairie Bruns, de Minden, publie une deuxième édition de la traduction allemande de l'*Histoire de Napoléon Ier*, de Lanfrey; cette traduction est due à M. C. von Glümer et précédée d'une introduction d'Ad. Stahr; mais elle a été revue par M. C. von KALCKSTEIN qui ajoutera aux cinq volumes déjà parus deux autres volumes, le VIe et le VIIe, destinés à terminer l'ouvrage, malheureusement inachevé, de l'historien français.

HOLLANDE. — Il paraît à Amsterdam, chez Fr. Muller, un nouveau journal consacré à l'histoire des beaux-arts, *Oud Holland*, rédigé par MM. DE VRIES et DE ROE-

VER; les rédacteurs veulent faire pour Amsterdam ce que M. van der Willigen a fait pour Harlem; la 1re livraison contient des informations inédites sur la vie et les eaux-fortes de Rembrandt, une notice sur Philippe de Koning, la reproduction d'un portrait jusqu'ici inconnu du navigateur Willem Barents, des fac-similés d'estampes rares ou de signatures, etc. (un fascicule par trimestre; prix de l'abonnement annuel, 8 à 10 florins).

ITALIE.— Il se publie à Milan (Ottino) une édition des œuvres complètes de Zendrini; le 1er vol. renferme une introduction de Tullo MASSARINI, *Bernardino Zendrini nella vita e nell'arte*, et le 2e vol., des essais de Zendrini (*Giulio Cesare, Nerone artista, Petrarca e Laura, Lodovico Ariosto*, etc.); cinq autres volumes (*Poesie*; *Il canzoniere di Enrico Heine, seguito da uno studio su Heine e i suoi traduttori*; *Epistolaria*, avec une étude de M. Rizzo), doivent paraître prochainement.

— La traduction italienne, due à M. Raffaele MARINO, de l'ouvrage de GREGOROVIUS, *Atenaide, storia di una imperatrice bizantina, versione del tedesco*, — ouvrage dont notre recueil rendra compte prochainement — a été condamnée et proscrite par un décret de la congrégation de l'Index du 10 juillet en même temps que l'*Ecclésiaste traduit de l'hébreu avec une étude sur l'âge et le caractère du livre*, de M. Ernest RENAN.

— Le cardinal PITRA a publié dans le VIIIe volume des *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata* (Jouby et Roger, in-8°, XXIII et 614 pp.) les *Nova sanctae Hildegardis opera* ou œuvres inédites de Sainte Hildegarde; ce sont la deuxième partie de grand ouvrage mystique de la sainte (l'ouvrage comprenant trois parties, 1° *Scivias*, pour « scito vias [Domini] », imprimé en 1513; 2° *Liber vitae meritorum*; 3° *Liber divinorum operum*, publié par Mansi en 1761 dans la réimpression des « Miscellanea, de Baluze); — un commentaire sur les Evangiles, 145 lettres nouvelles, des pièces liturgiques, une compilation médicale tirée par le cardinal d'un manuscrit de Copenhague. L'appendice renferme de longs extraits d'un poème rythmique composé par Guibert de Gemblours en l'honneur de saint Martin et contenant un éloge de l'abbaye Marmoutiers et de l'église Saint-Martin de Tours (ms. de la bibliothèque royale de Bruxelles.)

RUSSIE. — Nous avons rendu compte, dans notre numéro du 3 juillet (p. 19), d'un recueil de morceaux choisis des auteurs français destiné aux lecteurs du Portugal. M. J. BASTIN, dont l'on connaît les nombreux travaux sur la grammaire française, nous envoie un recueil semblable, intitulé *Morceaux de lecture et exercices de mémoire et de traduction en vers et en prose ou Etude pratique de la langue française* (Saint-Pétersbourg, Trenké et Fusnot. In-8°, XIV et 242 + 94 p.). Ce recueil comprend des *Morceaux de lecture en prose* (pp. 1-190) et, sous le titre d'*Exercices de mémoire*, des morceaux de poésie (pp. 191-242); il est suivi d'un Tableau des verbes irréguliers et d'un vocabulaire français-russe. L'ouvrage de M. Bastin est un des livres employés en Russie dans les classes des gymnases (de la quatrième à la septième; dans la huitième ou dernière année d'études, on laisse de côté les morceaux choisis, pour lire exclusivement un classique français). Le recueil de M. Bastin est arrivé à sa troisième édition; il tient compte des changements orthographiques admis par l'Académie française dans la septième édition de son dictionnaire. Nous pensons, comme l'auteur, que ce choix de morceaux, fait avec goût et compétence, « sera lu et étudié avec plaisir et profit par la jeunesse russe », à laquelle il s'adresse.

— M. TIKHOURAKOV, de Moscou, doit publier prochainement une *Histoire du théâtre russe de 1672 a 1725*; cette *Histoire* renfermera un choix d'œuvres dramatiques, originales ou traduites, tirées des bibliothèques et des collections russes; cha-

que pièce reproduite sera accompagnée de notes relatives à l'origine de l'œuvre et ses destinées; dans une introduction détaillée, l'auteur exposera l'histoire du théâtre russe pendant les cinquante premières années de son existence.

— M. Maxime Kovalevsky, de Moscou, travaille, d'après des documents qu'il a découverts au Record Office et au British Museum, à une *Histoire des rapports de l'Angleterre et de la Russie au temps de Pierre le Grand.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 septembre 1882.

M. R. Mickiewicz, employé au bureau de bienfaisance du XIXe arrondissement, signale, dans une maison de la rue d'Allemagne, nº 177, deux dalles qui portent des fragments d'inscription. L'une, placée dans le couloir d'entrée de la maison, est couverte de chiffres disposés en forme de table de Pythagore; l'autre, dans la cour, porte des lettres aujourd'hui presque effacées. Ces deux pierres, au rapport du gérant de la maison, ont été trouvées dans le sol il y a quelques années. M. Mickiewicz n'a pu se rendre compte de la nature des inscriptions et ignore, par conséquent, si elles méritent d'arrêter l'attention, mais il a cru que, dans le doute, il était bon de les signaler aux personnes qui pourraient être tentées de les examiner.

M. Oppert commence la lecture d'un mémoire intitulé : *le Prétendu tombeau de Cyrus*. Il s'agit du monument dont il a été question dans deux communications précédentes faites à l'Académie par M. Dieulafoy, ingénieur, et qui se trouve à Murghâb, au nord de Persépolis. On a voulu reconnaître dans ce monument le tombeau de Cyrus, et, par suite, dans Murghâb, l'ancienne ville de Pasargade, où l'histoire rapporte que se trouvait ce tombeau. On alléguait à l'appui de cette opinion l'existence, sur le territoire de Murghâb, de cinq piliers, visiblement contemporains du tombeau, qui portent chacun un génie perse, avec cette inscription en trois langues : « Je suis Cyrus, le roi achéménide. » M. Oppert fait remarquer que cet argument est insuffisant; ces inscriptions prouvent seulement que le monument a été élevé par ordre de Cyrus, mais il peut renfermer la sépulture d'une personne de sa famille aussi bien que la sienne propre. Or, la forme du tombeau, terminé en dos d'âne, indique la sépulture d'une femme. C'est un usage reçu en Orient, depuis une très haute antiquité, de donner cette forme aux tombeaux des femmes, tandis que les sépultures des hommes se terminent par une couverture ronde ou carrée. Les habitants du pays, aux temps modernes, ne s'y sont pas trompés; ils ont donné au monument de Murghâb, le nom de « tombeau de la mère de Salomon ». M. Dieulafoy a pensé qu'il y avait lieu de tenir compte de cette indication traditionnelle, en n'y changeant que le nom propre, et d'admettre que la personne ensevelie à Murghâb devait être la mère de Cyrus, Mandane. M. Oppert ne trouve pas cette conjecture suffisamment fondée et serait plutôt disposé à penser à Cassandane, femme de Cyrus. En tout cas, il relève dans la communication de M. Dieulafoy un nouvel argument contre l'identification du monument avec le tombeau de Cyrus lui-même. Ce tombeau a été décrit par Arrien et Strabon, et le témoignage de ces auteurs ne concorde aucunement avec l'état de l'édifice de Murghâb, tel que l'a vu M. Dieulafoy. — Dans la suite de ce mémoire, M. Oppert se propose d'examiner, au point de vue géographique, la situation de Pasargade et de montrer qu'il est impossible de placer cette ville au lieu où se trouve aujourd'hui Murghâb.

M. Barbier de Meynard présente, au nom de M. le baron d'Avril, ministre plénipotentiaire de France à Santiago-de-Chili, le second volume des œuvres de feu André Bello, publiées aux frais du gouvernement chilien, et communique une notice de M. d'Avril sur les études de Bello relatives au *poema del Cid*, contenues dans ce volume. Il résulte de cette notice que, dans ses travaux sur le poème du Cid, Bello s'est surtout occupé de faciliter l'intelligence du texte qu'il étudiait, qu'il a fait œuvre de vulgarisateur plus que de critique et a écrit pour les lettrés plutôt que pour les érudits. Cette tendance de son œuvre ne l'a pas empêché d'y montrer les qualités d'un véritable philologue, et on doit savoir gré au gouvernement du Chili d'avoir donné au public cette œuvre remarquable.

M. Maspero rend compte des fouilles exécutées sous sa direction en Egypte depuis un an. — Au sud de Gizeh, on a commencé à fouiller deux pyramides dont l'intérieur n'avait pas encore été exploré, du moins depuis l'antiquité. Ces pyramides, dont une partie a été démolie à une époque inconnue, ont dû avoir jadis des dimensions égales à celles de la grande pyramide de Gizeh. On n'est encore parvenu qu'au tiers

de la distance à parcourir pour arriver à l'intérieur. Le travail des explorateurs est rendu très difficile par la solidité exceptionnelle de la construction, composée tout entière de gros blocs et non, comme ailleurs, d'un noyau de moëllons entouré d'un revêtement de gros blocs. — Plus au sud, on a fouillé une pyramide de briques. Une tranchée a été pratiquée depuis le sommet jusqu'à la base. On a reconnu qu'aucune chambre ne se trouve à l'intérieur de la pyramide. On suppose qu'il doit y en avoir une au-dessous, mais il semble qu'il n'existe pas de couloir pour y parvenir, ce qui serait un fait sans précédent. — A Kafrlitch, on a examiné une pyramide de pierre en partie démolie. On a constaté que cette démolition était le fait des Romains, qui ont pris des pierres à la pyramide pour la construction d'un fort élevé par eux dans le voisinage. — A Meydoun est une pyramide attribuée au roi Snefo. On a reconnu à l'intérieur la présence d'une masse de roc naturel qui en remplit la plus grande partie. Ce n'est donc pas une pyramide proprement dite, construite de main d'homme depuis la base jusqu'au sommet, c'est un rocher recouvert d'un revêtement en forme de pyramide. Il n'y a pas de chambre à l'intérieur. — Non loin de là est un groupe de tombeaux presque tous inachevés. M. Maspero explique ainsi ce fait. Un roi avait choisi ce lieu pour sa sépulture et avait commencé à y construire son tombeau. Les courtisans, suivant son exemple, se firent construire des tombeaux autour de celui du maître. Mais celui-ci mourut, sans doute, avant l'achèvement de la nécropole et son successeur choisit pour sa propre sépulture un autre emplacement. Ceux qui avaient commencé leurs tombeaux auprès de celui du roi mort les abandonnèrent alors pour s'en faire faire d'autres à l'endroit préféré par le nouveau roi. C'est par une raison analogue qu'il nous est parvenu deux tombeaux, mais ceux-là complètement achevés l'un et l'autre, d'un même personnage, le roi Aï; l'un avait été construit par Aï quand il était encore simple fonctionnaire, sous le règne d'Aménophis IV, et près du tombeau de ce roi; l'autre fut élevé quand Aï fut devenu roi à son tour, dans un emplacement de son choix. — Le gouvernement égyptien a décidé d'opérer le déblaiement complet du temple de Louqsor. Les travaux commenceront prochainement. Ce sera une opération considérable, car il faudra déplacer une population d'environ trois mille personnes, qui habitent aujourd'hui des logements construits parmi les ruines. — A Thèbes, on a reconnu un assez grand nombre de puits, plus ou moins profonds, qui ne mènent à rien. M. Maspero pense qu'ils ont été creusés uniquement pour égarer et dépister les chercheurs et protéger ainsi la cachette où avaient été renfermés un grand nombre de sarcophages royaux, et qui n'en a pas moins été mise au jour, malgré cette précaution, l'année dernière. Au fond d'un autre puits, très profond (35 m.), on a trouvé un très beau sarcophage couvert d'hiéroglyphes. C'est la sépulture de la reine Nitocris, de la XXVIe dynastie. Malgré ce résultat, M. Maspero est d'avis que Thèbes n'est pas un point où il convienne de pousser activement les recherches, à moins d'avoir des ressources pécuniaires très considérables, qui permettent de faire une exploration méthodique et complète. Avec les ressources modestes dont on dispose pour le moment, le succès dans cette région est trop incertain. — Parmi les découvertes curieuses au point de vue historique, M. Maspero mentionne celle de quelques procès-verbaux de scellage des tombes royales, gravés à l'entrée de ces tombes, lors de l'ensevelissement de chaque roi. A côté de ces actes, on a trouvé les sceaux mêmes dont ils relatent l'apposition. Il est à remarquer que ces procès-verbaux sont datés de l'année du règne du roi dont elles mentionnent la sépulture. Les rois étaient donc censés régner encore après leur mort, au moins jusqu'au temps de leurs funérailles. Or, celles-ci pouvaient avoir lieu parfois plusieurs mois après la mort. C'est un fait dont il faudra tenir compte pour l'établissement de la chronologie des règnes. — En dehors du domaine de l'égyptologie proprement dite, il faut mentionner la découverte des restes d'une église chrétienne du VIe siècle, dans l'île de Philœ. Parmi les pierres employées au dallage de cette église, il s'en trouve qui avaient été empruntées à l'ancien temple d'Isis de Philœ, comme en font foi des inscriptions païennes gravées sur quelques-unes d'entre elles. — Enfin des fouilles ont été faites, sans aucun résultat, à Alexandrie, sur la foi de deux habitants européens qui avaient signalé l'existence d'un prétendu couloir antique menant à une série de tombes. Leurs déclarations, confirmées par les propriétaires des maisons signalées, ont été reconnues dénuées de tout fondement. C'est, dit M. Maspero, une manœuvre que pratiquent volontiers les individus qui se livrent au commerce des antiquités. Les fouilles fournissent à ces individus l'occasion de se procurer aisément et sans frais une quantité de ces menus fragments qu'on trouve partout où on creuse la terre à Alexandrie et qui font l'objet de leur commerce. C'est pourquoi ils ne se font pas scrupule de provoquer des fouilles par tous les moyens et même par des révélations fausses.

M. Desjardins communique une lettre de M. Monceaux, membre de l'Ecole française d'Athènes. Cette lettre annonce la mort d'un des plus jeunes membres de l'Ecole, M. Bilco, dont les premiers travaux avaient été très remarqués.

Julien Havet.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 23 Octobre — 1882

Sommaire : 218. Opera patrum apostolicorum II, p. p. Funk. — 219. Overbeck, De l'histoire du Canon. — 220. Madvig, La constitution romaine, trad. par Ch. Morel. — 221. Wille, Philippe de Hesse et Ulric de Wurtemberg. — 222. Lettres françaises de Scaliger, p. p. Tamizey de Larroque. — 223. Guerrier, Madame Guyon, sa vie, sa doctrine et son influence. — Chronique. — Société des antiquaires de France. — Académie des Inscriptions.

218. — **Opera Patrum apostolicorum.** Textum recensuit, adnotationibus criticis, exegeticis, historicis illustravit, versionem latinam, prolegomena, indices addidit Franc. Xavierus Funk, ss. theologiæ in universitate Tubingense profess. volumen II. Tubingæ, Henr. Laupp, 1881, in-8°, de LVIII et 371 pp.

Le second volume de cette utile publication vient de paraître. Il contient les deux épitres de saint Clément sur la virginité, le récit de son martyre, les Epitres d'Ignace, les trois récits de son martyre, les fragments de Papias, les passages d'anciens presbytres cités par Irénée, et la vie de Polycarpe. Ces différents textes sont accompagnés de notes critiques, exégétiques et historiques, placées au bas des pages, et sont précédés de prolégomènes étendus, qui en font connaître les manuscrits, les éditions, les traductions, etc.

M. Funk a pris pour modèle le *Corpus apologetarum christianorum sæculi secundi* de M. le chevalier de Otto. Son travail sera d'un grand secours à quiconque a besoin d'étudier ces antiques documents de la littérature chrétienne.

219.— **Zur Geschichte des Kanons.** Zwei Abhandlungen von Franz Overbeck, prof. der Theol. an der Universitæt Basel. Chemnitz, Ernst Schmeitzner, 1880, in-8° de 142 p.

Les deux mémoires réunis dans ce petit volume sont consacrés à démontrer cette thèse assez singulière, que tous les écrits qui composent le Nouveau-Testament avaient cessé d'être compris au moment qu'ils furent admis dans le canon, ou, en d'autres termes, qu'un voile épais s'était déjà étendu sur leur origine et sur leur sens primitif, quand chacun d'eux fut placé dans la sphère supérieure d'une norme éternelle pour l'Eglise. Dans le premier qui porte ce titre : « La tradition de l'ancienne Eglise sur l'Epitre aux Hébreux, » M. Overbeck s'est servi de l'histoire de la canonisation de cette Epître comme d'un exemple en fa-

veur de sa thèse, et dans le second qui est intitulé « Le canon du Nouveau Testament et le fragment de Muratori, » et dans lequel il examine et combat des opinions émises dernièrement sur ce sujet par M. A. Harnack (dans la *Zeitschrift für kirchl. Geschichte*, t. III, p. 358 et suiv., et t. IV, p. 595 et suiv.); il la défend et la développe par de nouvelles considérations.

Ces deux mémoires sont-ils destinés à jeter quelque nouvelle lumière sur la question, jusqu'ici fort obscure, du mode de canonisation des divers écrits du Nouveau Testament? C'est possible; mais rien ne paraît pour le moment moins certain. M. N.

---

220. — J.-N. Madvig. **L'état romain, sa constitution et son administration,** traduit par Ch. Morel, Paris, Vieweg, 1882, t. Ier, in-8° de xx-296 p. (contenant les chapitres I, II, III, pages 1-279 de l'édition allemande).

En annonçant ce livre, la *Revue critique*[1] a transcrit les passages de la préface où M. Morel exposait les règles qu'il a suivies dans sa traduction. Il s'est efforcé avant tout d'alléger le style, de débarrasser la langue de l'auteur. L'allemand du premier traducteur de M. Madvig était singulièrement pénible et lourd : le français de M. Morel a toute la souplesse, toute la vivacité désirable; le livre se lit sans fatigue et sans ennui, ce qui est le principal mérite d'une traduction.

M. M. a rejeté au bas des pages les renvois, les citations, les explications d'une certaine étendue. Dans l'original, elles se trouvaient presque toujours intercalées dans le texte. La traduction a sur lui l'avantage qu'elle permet de suivre la succession des idées de l'auteur, sans être arrêté par les digressions et les développements complémentaires. L'*apparatus* scientifique est tout entier conservé, mais il se trouve mis à sa vraie place. M. M. a donc fait, et avec le plus grand soin, une besogne indispensable pour le lecteur français et fort utile à l'ouvrage même.

Enfin, M. M. a ajouté quelques notes au texte de M. Madvig. En principe, on ne rend pas le traducteur responsable des opinions ou des erreurs qu'il traduit, et il n'est nullement tenu à réfuter les unes et à relever les autres. Mais la publication de ce livre est destinée moins à nous faire connaître les théories de M. Madvig qu'à offrir au public français un manuel d'institutions romaines aussi exact, aussi complet que possible : M. M. a donc bien fait d'assumer la tâche d'ajouter à la pensée de l'auteur ou de la rectifier. Seulement, les notes qu'il a mises sont-elles bien celles que l'on était en droit d'attendre, et ont-elles toutes une égale utilité et la même valeur?

Les annotations qui s'imposaient tout d'abord au traducteur, M. Madvig les avait presque indiquées dans sa préface : « On pardonnera à l'auteur, dit-il, de n'avoir pas toujours cité les sources de la même façon

---

1. N° du 31 juillet 1882.

(que la science allemande) et de n'avoir pas fait vérifier... si telle ou telle inscription citée d'après d'autres sources a déjà trouvé place dans le *Corpus inscriptionum.* » « J'ai complètement renoncé, dit-il ailleurs, à citer les ouvrages modernes; de pareilles indications... m'eussent obligé à une polémique continuelle contre des assertions à mon sens erronées ou sans utilité... Bien qu'en thèse générale je me sois abstenu de citer les auteurs modernes, je n'ai pu m'empêcher en quelques endroits de rappeler des opinions opposées aux miennes... Naturellement ces observations, lorsqu'elles ne concernent pas des erreurs remontant à des temps plus éloignés, sont le plus souvent à l'adresse de Niebuhr et de Mommsen. » La tâche que M. Madvig a dû négliger n'aurait certes pas été indigne du traducteur. Il aurait pu, à côté des inscriptions mentionnées d'après Orelli-Henzen et Wilmanns ou des textes cités d'après une ancienne numérotation, ajouter la numérotation du *Corpus* ou des éditions allemandes modernes : ce qui ne demande pas trop de temps, quoi qu'il en paraisse au premier abord. Il était inutile, évidemment, de dresser, à propos de chaque question, une bibliographie détaillée : « de pareilles indications, dit M. Madvig lui-même, se trouvent ailleurs en abondance, surtout dans Marquardt, » et M. M. a eu raison de s'en abstenir. Mais on eût aimé, quand M. Madvig combat telle ou telle théorie de M. Mommsen ou de Niebuhr, à savoir l'endroit précis où cette théorie se trouve exprimée, à rencontrer dans la traduction les renvois de détail que l'auteur n'a pas eu le temps de nous fournir. De même, lorsque M. Madvig critique les faiseurs d'hypothèses qui s'étendent sur les institutions militaires de la royauté, qui cherchent à établir une théorie du *justitium,* quand il combat les opinions de quelques savants modernes sur l'ordre équestre, il eût été aisé de dire quels étaient ces savants, de mentionner, ne fût-ce que par un renvoi, les livres où se trouvent ces hypothèses. En un mot, on aurait pu compléter l'*instrumentum* du livre, ce qui aurait rendu service à l'auteur, puisqu'il s'excuse de ne l'avoir point fait et qu'il pourrait en profiter pour une nouvelle édition ; on aurait surtout aidé les lecteurs de ce manuel : tout en se nourrissant de la pensée de M. Madvig, ils auraient eu entre les mains les moyens de connaître celle de ses adversaires. C'est ce genre de notes dont nous regrettons l'absence dans la traduction de M. Morel.

Passons aux notes qui s'y trouvent. Les unes sont destinées (p. IX) « à faire mieux comprendre la pensée de l'auteur. » De celles-ci, quelques-unes expriment des idées trop générales et dans une forme trop voisine du texte qu'elles sont chargées de commenter, pour n'être point superflues. « Les anciens ne connaissaient pas d'autre forme de l'état que celle de la cité, » dit en note M. M. ; l'auteur ne dit guère autre chose et se sert presque des mêmes termes : « Comme chez les Grecs, l'état ne comprenait (chez les Romains) que la ville et sa banlieue [1] ». Dans d'autres,

1. P. 16, n. 1 ; de même, p. 16, n. 2 ; p. 23, n. 2 ; p. 34, n. 2 ; p. 171, n. 10 ; p. 144, n. 28 ; p. 185, n. 22.

M. M. complète heureusement la pensée de M. Madvig, mais il ne cite point les textes ou les ouvrages de seconde main qui expliquent ou justifient son intervention [1]. La plupart d'ailleurs de ces notes ont leur utilité ; tantôt elles ajoutent aux citations faites par M. Madvig, d'autres, assez importantes, qu'il a cru devoir négliger : par exemple, des passages de la loi coloniale de *Julia Genetiva* [2], qui permettent d'intéressantes comparaisons entre la condition des sénateurs romains, et celles des décurions municipaux. Tantôt M. M. développe, à propos de certaines règles de droit administratif, les conséquences que M. Madvig n'a fait qu'indiquer. Ainsi, au sujet des assemblées populaires, M. M. insiste, avec une grande justesse, sur ce que, dans les votes, le résultat du scrutin ne dépendait pas essentiellement des suffrages individuels. Tel candidat pouvait être élu par la majorité des centuries ou des tribus sans avoir recueilli un nombre de voix personnelles supérieur à celui que ses adversaires avaient obtenue : il n'y a aucune comparaison à établir entre le système de suffrage « égalitaire », tel qu'on le pratique en France, et celui des Romains, qui, même aux plus beaux jours de la démocratie, continuait à donner aux votes des riches et des propriétaires, dans les comices centuriates et dans les comices par tribus, une influence prépondérante [3].

La seconde catégorie de notes est destinée, dit M. M., « à relever de légères erreurs de détail ». Or, nous ne trouvons qu'une seule erreur de fait mentionnée dans les notes de M. M. : « La ville de Malaga, dit-il, n'était pas (comme le dit M. Madvig), un municipe romain, mais bien un municipe latin [4]. » Est-ce donc là une erreur véritable ? La latinité de Malaga n'est pas le moins du monde un fait incontestable et incontesté : sans doute, la plupart des savants y croient, depuis les habiles et curieuses recherches de M. Mommsen [5]. Mais rien, absolument rien, dans la *lex malacitana*, ne la prouve d'une manière irréfutable : il ne serait même pas difficile d'y relever des indices qui autorisent la conclusion de M. Madvig. Ses adversaires pourront la traiter d'erronée : mais erreur et conclusion erronée sont choses toute différentes. — M. M. relève chez M. Madvig un certain nombre d'idées qu'il croit fausses : ce sont cependant des opinions fort vraisemblables, et qui, en tout cas, peuvent être aussi bien soutenues que l'opinion contraire. M. Madvig

1. P. 25, n. 6 ; p. 34, n. 1 ; p. 64, n. 36 ; p. 68, n. 13 (qu'est-ce qui justifie la correction *complures nostris... auspiciis*, Cincius dans Festus, p, 241, éd. Müller ; cf. Mommsen, *Staatsrecht*, I (1876), p. 96, n. 1) ; p. 103, n. 4 ; p. 161, n. 25.

2. P. 158, n, 9 ; p. 207, n. 14 ; de même, p. 45, n. 4 ; p. 52, n. 43 ; p. 204, n. 21 ; p. 281, n. 38.

3. P. 278 et n. 25 ; p. 279 et n. 30. M. M. n'aurait-il pas pu, cependant, mettre en note toutes ses observations ? Le texte de l'auteur n'est-il pas inviolable ?

4. P. 73, n. 31, M. M. parle d'une « double erreur ». La seconde erreur disparaît, si l'on admet, avec M. Madvig, que Malaga était une cité romaine.

5. *Die Stadtrechte der latinischen Gemeinden Salpensa und Malaca in der Provinz Baetica*, Leipzig, 1855, in-4.

pense que le droit de « cité sans suffrage » (*civitas sine suffragio*) excluait le *jus conubii* et le *jus commercii;* M. M. pense, au contraire, avec M. Marquardt et bien d'autres que la *civitas sine suffragio* « conférait le *conubium* avec les citoyens romains [1] ». Mais, comme nous manquons à peu près complètement de textes concernant la *civitas sine suffragio,* les deux opinions sont également plausibles. — « M. M. admet, dit une autre note, que dès Servius Tullius il y eut trente tribus, opinion qui s'appuie sur quelques auteurs anciens, mais qui, contredite par d'autres, est rejetée par la plupart des savants modernes [2] ». Cette phrase semble donner tort à M. Madvig : or, l'opinion de ce dernier a pour elle, cependant, Denys d'Halicarnasse et Varron, dont l'autorité est au moins égale à celle de Tite-Live, d'Aurelius Victor et de Paul Diacre ; et, si ces derniers ont été suivis par Huschke et M. Mommsen, dont les idées ont été chaudement défendues par M. Belot [3], M. Madvig est de l'avis de Niebuhr et de Walter [4]. M. M. condamne trop vite [5]. Certes, il peut et il doit même, dans des discussions de ce genre, prendre la parole : nul n'a plus que lui le droit et les moyens de le faire. Mais il y a une différence entre plaider une cause et prononcer un arrêt.

La traduction de M. Morel a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de nos facultés de lettres et de droit, et elle ne sera pas déplacée même dans celles des lycées et des collèges. Il faut donc le remercier et le féliciter d'avoir entrepris une publication qui ne manquera pas d'avoir une sérieuse et durable influence sur l'érudition française, et, souhaitons-le aussi, sur notre enseignement secondaire. Une bonne part d'éloges revient à l'éditeur, M. Vieweg, qui en a été le promoteur, et qui a su donner au livre une élégance typographique qui en rend la lecture aussi agréable que facile.

Camille JULLIAN.

---

1. P. 51, n. 42; cf. p. 74, n. 36; Marquardt, *Staatsverwaltung,* I, p. 29.

2. P. 111, n. 3; p. 112.

3. Huschke, *Die Verfassung des... Servius Tullius,* p. 73 sqq.; Mommsen, *Die rœmischen Tribus,* p. 6; Belot, *Histoire des chevaliers romains,* I, p. 41, et p. 394 sqq.

4. Niebuhr, *Rœm. Gesch.*, I, p. 462; Walter, *Gesch. d. rœm. Rechts,* 28, I (1861), p. 46.

5. M. M., dans son étude sur le *jus Latii,* 1, 8, omet de citer le passage de Gaius relatif au *majus* et au *minus Latium,* passage déchiffré en 1868, par M. Studemund (Gaius, 1, 97). « Il est singulier, dit en note M. M. (p. 76, n. 47), qu'une découverte aussi importante... ait pu échapper aux deux principaux savants qui se sont occupés de la question, M. Marquardt (*Rœmische Staatsverwaltung,* I, p. 57) et M. Madvig. » Il n'est nullement prouvé que M. Madvig ait ignoré ce texte et ne l'ait pas négligé à dessein, puisqu'il cite Gaius et les passages les plus récemment déchiffrés. D'autre part, M. Marquardt le cite et le commente longuement, précisément à la page 57 de la seconde édition (1881) de sa *Rœmische Staatsverwaltung,* la seule que j'aie sous les yeux.

000. — **Philipp der Grossmüthige von Hessen und die Restitution Ulrichs' von Wirtemberg, (1526-1535)** von Dr. Jakob Wille, Universitaets-Bibliothekar in Heidelberg. Tübingen, Laupp, 1882, VI, 345 p. 8°. Prix : 7 fr. 50.

Les travaux détaillés ne manquent pas sur l'histoire du Wurtemberg. On peut même dire qu'il est peu de territoires allemands dont la littérature historique soit aussi riche en ouvrages de mérite. Dès le siècle dernier, les nombreux volumes in-quarto de Sattler ont réuni une quantité de documents considérable sur la période traitée par le jeune bibliothécaire de Heidelberg. Ranke a examiné en détail l'histoire de la réintégration du duc Ulric dans le duché dont une sentence impériale l'avait banni, dans le troisième volume de sa belle *Histoire de l'Allemagne au* XVIe *siècle*. Les historiographes spéciaux de nos jours, Staelin, Heyd, Kugler, Ulmann, Rommel dans son *Histoire de Philippe de Hesse,* Bucholz dans l'*Histoire de Ferdinand Ier,* avaient apporté chacun son contingent de renseignements nouveaux et parfois contradictoires, au sujet en question. Néanmoins le travail de M. Wille est loin d'être inutile. Cela tient, d'une part, aux pièces diplomatiques, encore inconnues, qu'il a su trouver dans les archives de Munich, de Weimar et surtout de Marbourg, d'autre part, à la façon dont il a conçu le plan de son ouvrage. Ce n'est pas tant le fait même du retour d'Ulric dans ses états et l'histoire de la campagne heureuse qui se termine par le traité de Cadan, en 1534, qui l'occupent le plus. Il a traité ces faits comme un épisode dans les combinaisons plus vastes auxquelles se livrait en ce moment le chef intellectuel, sinon officiel, de la ligue de Smalkalde, le landgrave Philippe de Hesse. Les années de 1526 à 1538 sont, on le sait, la période militante, par excellence, des états protestants de l'Allemagne, qui, menacés sans cesse de la colère de Charles-Quint, devaient essayer tout naturellement de s'unir et de se liguer au dehors avec les ennemis de l'empereur et avec les amis de la foi nouvelle. C'est à Philippe que revient surtout l'honneur d'avoir tenté cette alliance universelle des adhérents aux dogmes nouveaux, qui, constituée d'une façon durable, aurait brisé, dès le XVIe siècle, la force de la maison de Habsbourg. Charles-Quint se rendait parfaitement compte du danger qui le menaçait. Sa diplomatie ne cessa de travailler à brouiller entre eux les éléments nécessaires à la fixité d'une ligue pareille. Les querelles entre luthériens et réformés le servirent à merveille, et le triomphe de sa politique — triomphe momentané seulement, il est vrai — fut d'amener un instant les luthériens de l'empire à partir en guerre avec lui, contre François Ier, qui s'était offert à les secourir autrefois. Dépité de se voir abandonné par eux, le roi de France les abandonna lui-même, à son tour, quand Charles-Quint détruisit la ligue de Smalkalde en 1546 et 1547, et Philippe de Hesse vit ainsi s'écrouler d'une façon définitive les grands projets qu'il avait conçus. Le volume de M. W. ne nous amène point jusqu'à cette catastrophe de la ligue protestante. Il nous

raconte, au contraire, l'épisode de ces longues luttes diplomatiques et militaires, qui marque peut-être le plus haut degré d'influence atteint par elle et son chef. Charles-Quint avait porté un coup fort habile au protestantisme allemand en donnant le Wurtemberg, dont le prince était mis au ban de l'empire, à son frère cadet, le roi Ferdinand. Les possessions des Habsbourg au sud de l'Allemagne s'arrondissaient ainsi d'une façon notable et la conversion religieuse de ces contrées, déjà commencée depuis peu, était entravée d'une façon presque complète. Philippe comprit le danger qui menaçait ses coreligionnaires. Il ne voulut point permettre la pose de ce « verrou » qui fermerait les communications avec les protestants suisses, et, pendant une série d'années, les efforts les plus considérables furent tentés par lui pour amener la ligue à agir et pour lui gagner des alliés au dehors. Ce sont ces négociations diplomatiques, le rôle qu'y jouèrent les différents princes de l'Allemagne, la Saxe, la Bavière, etc., qui forment le gros du volume de M. Wille. On lira également avec intérêt le second chapitre du deuxième livre, qui s'occupe particulièrement des relations avec la France, avant et après la visite presque clandestine que Philippe de Hesse fit à François Ier, au château de Bar-le-Duc, en janvier 1534[1]. Le roi de France aurait voulu pousser la campagne plus loin qu'elle ne fut menée par les alliés. Il voulait attaquer les provinces héréditaires de Ferdinand, mais Philippe ne se souciait pas de se brouiller à mort avec les Habsbourg d'abord, puis aussi d'exciter la jalousie de ses collègues princiers et spécialement de l'électeur de Saxe, uniquement pour plaire aux Valois. Il lui manquait l'élan d'un Bernard de Weimar ou d'un Richelieu, pour tenter une agression dont les conséquences heureuses eussent été incalculables, mais qui pouvait tout aussi bien se changer en catastrophe pour lui. Le traité de Cadan, signé dans les derniers jours de juin 1534, ne réalisa point les espérances avec lesquelles on s'était mis en campagne. On arrachait le Wurtemberg à Ferdinand, on le regagnait au protestantisme, mais le succès s'arrêtait là, se localisait pour ainsi dire, et même le duc Ulric ne rentrait dans son territoire qu'après avoir prêté l'hommage féodal au rival malheureux qui l'avait occupé jusque-là. M. Wille promet de continuer ses recherches et de nous en donner le résultat dans quelque autre ouvrage. On ne peut que l'attendre avec intérêt, et le consulter avec confiance. A un langage sobre, un peu trop incolore peut-être, l'auteur de notre volume unit un jugement calme, une appréciation généralement équitable des hommes et des partis, et les historiens du XVIe siècle consulteront son livre avec fruit, pour les dix années qu'embrasse son récit.

R.

---

1. Une série de pièces inédites relatives aux négociations avec la France, se trouve en appendice, pp. 255-268. Nous remarquerons, à ce propos, que, pp. 156, 198, etc., il faut lire *Langres* au lieu de *Langer*.

222. — **Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger**, publiées et annotées par PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, corresp. de l'Institut. Agen, Michel et Médan ; Paris, Alph. Picard, 1881, 1 vol. in-8° de 428 p.

La publication des lettres françaises de Scaliger a été accueillie avec joie par tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'érudition. Si la *Revue critique* n'en a pas parlé plus tôt, c'est qu'elle a perdu les deux collaborateurs à qui revenait de droit l'honneur d'en rendre compte, Charles Thurot et Charles Graux. Le premier avait déjà présenté le livre à l'Académie des inscriptions comme un monument durable élevé à la mémoire du plus grand des philologues français. Il ne tenait qu'à M. Tamizey de Larroque d'agrandir les proportions du monument, s'il avait voulu nous donner toutes les lettres et tous les billets écrits en français par Scaliger. Il n'y a pas d'homme avant Scaliger qui ait entretenu autant de correspondances. Les originaux ou les copies en sont conservés en grand nombre, particulièrement à la Bibliothèque nationale dans la *Collection Dupuy*. M. T. de L. a cru devoir se borner à publier presque exclusivement les lettres inédites autographes, en donnant des analyses et des extraits des simples copies ou des lettres déjà imprimées dans divers recueils [1]. Malgré cette élimination, sa publication n'en comprend pas moins de 124 lettres, qui vont du 8 nov. 1571 au 28 août 1608, et sont presque toutes adressées aux trois meilleurs amis de Scaliger, Pierre Pithou, Claude Dupuy et J.-Aug. de Thou. Ces trois amis s'occupent non-seulement de le fournir de livres et de manuscrits et de le tenir au courant du mouvement de la librairie parisienne et étrangère, mais encore ils ont mission de surveiller l'impression de ses ouvrages. Aussi Scaliger leur fait-il ses confidences ; à eux seuls, par exemple, il révèle son pseudonyme d'*Yvo Villiomarus*, emprunté en 1585 pour répondre à Robert Titius. Ecrites dans tout l'abandon de l'intimité sur les sujets les plus chers à ces hommes illustres, leurs livres et leur études, ces lettres contiennent une foule de renseignements précieux et de faits nouveaux, où les travailleurs de diverses spécialités auront à puiser désormais ; elles intéressent à la fois la philologie classique, la philologie française et l'histoire littéraire.

Si l'on veut connaître avec quels secours les anciens philologues ont établi leurs textes et quelle méthode ils ont portée dans la constitution de leurs éditions, c'est à leurs correspondances qu'il convient de recourir. Mieux que dans les préfaces et dans les commentaires, nous y surprenons les secrets de leur bibliothèque, leurs recherches et leurs incertitudes. Les opinions, les pressentiments d'un génie comme celui de Scaliger méritent notamment d'être recueillis par les philologues modernes. Ces lettres nous le montrent, au milieu des livres, occupé de préparer

1. Je ne vois point mentionnées les « Copies de lettres écrites au sieur de Castelfranc, par Joseph de l'Escale, de Leyde en Hollande, 1604, 1606, 1608 », qui sont au n° 13040 du fonds français.

ses éditions et ces merveilleux travaux dont un seul suffirait à la gloire d'une vie; on l'entend donner son avis sur les manuscrits dont il se sert, sur ceux qu'il désire consulter, sur les livres qui paraissent à la foire de Francfort et que des courriers trop irréguliers lui portent dans ses diverses résidences. On le surprend dans ses déchiffrements épigraphiques, surveillant avec un intérêt jaloux les recueils d'inscriptions que publient ses confrères (pp. 260, 264, 271). Veut-on savoir quels secours il a reçus et à quelles sources il a puisé pour former son recueil des *Catalectes?* c'est aux lettres à Pithou qu'il faut s'adresser (pp. 10, 19, 237). Plus loin, nous constatons depuis quelle époque il songe à ses commentaires sur Manilius (pp. 21, 63, 69), ce qu'il pense de l'état fâcheux du texte de Josèphe de son temps (p. 226), avec quelle conscience de sa valeur il parle du *De emendatione temporum* (p. 123), par quels moyens il prépare son édition d'Eusèbe (pp. 235, 239, 376), etc. Nous trouvons trace de plusieurs projets longtemps mûris, puis abandonnés par Scaliger, tels que cette édition d'Aulu-Gelle, Macrobe et Censorinus, dont il est si souvent question (pp. 21, 25, 41, 83, 91). On le voit appliquant sur tous les objets ses aptitudes universelles, s'occupant dès 1578 des Tables Eugubines dont Dupuy avait rapporté une copie d'Italie (p. 85), reconnaissant, bien avant les travaux de l'égyptologie moderne, l'identité de la langue copte et l'égyptien, cherchant à se procurer l'Alcoran, le texte arabe d'Avicenne, un Nouveau Testament arménien et divers livres hébreux par l'intermédiaire des correspondants de Pinelli à Constantinople.

Pour la philologie française, les *Lettres de Scaliger* fournissent une foule de renseignements intéressants. La langue de Scaliger, mêlée de latinismes et de *gasconismes* (le mot est de lui), est hardie, imagée, capricieuse. Les expressions proverbiales, les tournures archaïques qui se rencontrent sous sa plume ont été notées avec grand soin par son savant éditeur et compatriote, et rapprochées des autres textes qui les fournissent. Plus d'une fois M. T. de L. a pu compléter Littré: tantôt un exemple de Scaliger vient attester l'antiquité d'un mot ou d'une expression que Littré a rencontré seulement bien plus tard, tantôt il comble la lacune que constatait implicitement le lexicographe entre les exemples du moyen âge et ceux du XVIIe siècle. Comme spécimens de ces contributions à l'histoire de la langue, je me contenterai de citer une acception métaphorique du mot *tirer* (p. 97), le verbe *coquiner* (= mendier) pris comme verbe actif (p. 118), et, p. 72, la présence du mot *philologie* dans une lettre datée de 1577, alors que Littré a trouvé son plus ancien exemple dans Rollin. M. T. de L. relève aussi des particularités curieuses d'orthographe, et je crois qu'il y a encore à faire après lui. Malheureusement sa lecture, au moins pour les copies, n'est pas toujours irréprochable. Ainsi, dans la copie de la lettre à M. de Buzenval (pp. 342-343), il faut lire : « il n'*i* a rien — quant au *stile* — soit *au* langage —*faute* d'adresse — don *Carles* est couronné — M. de Beze est presque réduit en *infantilage*[1]. »

1. Il est regrettable que l'impression du grec ait été fort négligée; l'imprimeur

C'est surtout au point de vue de l'histoire littéraire et des biographies du XVIe siècle que la publication de M. T. de L. est importante. Elle emprunte une grande partie de sa valeur à une annotation abondante, tout instructive et précise, évitant de répéter ce qu'on trouve ailleurs et donnant une foule de détails inédits sur les hommes et les faits dont il est question. Personne n'a, au même degré que le savant éditeur, cette sûreté et cette universalité d'information, qui rend la lecture de son commentaire perpétuel aussi attachante que celle du texte. Une première série de renseignements est fournie à l'histoire littéraire par les appréciations de Scaliger sur les livres et la science de ses contemporains. On s'attend avec raison à des jugements ordinairement durs et méprisants, relevés par une jolie verve gasconne. Tels sont les jugements sur Achille Statius et son commentaire des Elégiaques (pp. 43, 45, 48), sur Palmerius (p. 108), sur Carrion (p. 112), et même sur S. du Bois (p. 109). Ils sont plus piquants encore que les propos du *Scaligerana,* car c'est une pensée directement exprimée que nous recueillons, sans l'intermédiaire des secrétaires et des copistes. Il faut voir comment Scaliger traite ses adversaires François de l'Isle et Jean de Frégeville, plus tard Clavius et Viète, et ce pauvre Italien Titius, qui « n'est qu'un asne », excepté pour ceux de sa nation, laquelle « admire plus tost une mouche de dela les Mons, qu'un beuf de deça » (p. 207). Je ne parle pas du trop fameux Scioppius, à qui, malgré le conseil de De Thou, dont nous trouvons ici le témoignage, Scaliger rendit publiquement injure pour injure.

La biographie du grand philologue s'enrichit de faits qui éclairent certaines années de sa vie. Les lettres de 1585, par exemple, nous révèlent un Scaliger peu connu, Scaliger propriétaire, et nous montrent avec quel courage et quelle noble fierté il supporta la spoliation légale dont il fut victime à la suite de l'édit de juillet. Ses affaires de famille tiennent peu de place dans cette correspondance ; cependant on y trouve trace de ses démêlés avec son frère. A propos de la réponse faite par Scaliger aux adversaires du *De emendatione,* sous le pseudonyme d'*Antoni La Coste,* il est parlé d'une seconde réponse, qui ne parut pas, et qui doit avoir passé en manuscrit dans les papiers du président de Thou. Ce n'est pas seulement la biographie de Scaliger qui se complète, mais encore celle de ses amis, de J.-A. de Thou, de Cujas. Pour Cujas particulièrement, on ne pourra s'occuper de lui sans feuilleter, au moyen de l'excellent index qui termine le volume, les lettres où il est mentionné. Le caractère de Cujas n'est pas aussi inattaquable que son génie ; il eut des torts en-

---

agenais, indigne de pratiquer l'art d'Henri Estienne, voyait du grec pour la première fois. V., par ex., pp. 66, 227, 253, 256, 269, 278, 282, 301, 320, où l'accentuation est jetée au hasard. P. 199, je lirais ἐμμελεῖς, p. 350, περὶ κτισμάτων. Signalons, en passant, quelques fautes d'impression inévitables dans un texte aussi difficile que celui des lettres et des notes : p. 31, note 2, il faut lire *1574* pour *1579 ;* p. 176, n. 3, *Bernays* pour *Bernard ;* p. 264 (texte), *Smettius ;* p. 406, *Guillandin ;* p. 220, ligne 1, il faut une virgule avant *tant s'en fault,* pour rendre la phrase intelligible.

vers Scaliger (pp. 258, 268), et donna occasion à celui-ci d'écrire une lettre qui fait plus d'honneur à l'élève qu'au maître. A ce propos, qu'il me soit permis d'exprimer le vœu qu'un de nos jurisconsultes contemporains, respectueux de son grand ancêtre, s'occupe enfin de la publication des lettres de Cujas conservées à la Bibliothèque et dont Berriat Saint-Prix s'est servi avec beaucoup trop de discrétion pour son *Histoire de Cujas*.

J'ai peu d'observations à faire sur l'annotation de M. T. de L., dont l'exactitude égale l'abondance. Cependant, p. 289, il s'étonne à tort de l'inquiétude témoignée par Scaliger dans une lettre du 25 sept. 1591, écrite du château de Preuilly pendant les excès des ligueurs. Il y avait grandement lieu de s'inquiéter, et Scaliger avait été averti des dangers courus par son imprimeur et ami Patisson, dans une lettre de P. d'Elbène : « M. d'Emery... m'a asseuré que M. Pithou l'a retenu et sauvé, lorsque le povre Patisson fut prins prisonnier « (*Epistres françoises... à Mons² Joseph Juste de la Scala... mises en lumière par Iaques de Reves*. Harderwyck, 1624; p. 384). — P. 189, à côté des trois lettres du « bonhomme » Vinet, le vaillant principal du collège de Bordeaux, publiées dans les *Archives hist. de la Gironde,* il convient de rappeler les deux lettres à Buchanan, écrites en 1581 et imprimées dans *Buchanani opera omnia* (Leyde, 1725; t. II); j'en connais deux autres inédites parmi la curieuse correspondance d'Henri de Mesmes (B. Nat., *fonds lat.* 10327, ff. 127 et sqq.).

P. 65, aux renseignements copieux fournis sur François de Saint-Vertunien, sieur de Lavau, il eut été utile d'ajouter l'indication des lettres de cet important personnage, que renferme le n° 712 de la coll. Dupuy. M. de la Vau avait vécu dans l'intimité de Scaliger chez MM. Chasteigner de la Rocheposay, et c'est à lui qu'on doit le premier *Scaligerana*. Ses lettres à P. Dupuy s'étendent longuement sur son illustre ami, alors à Leyde, et sont à ce titre précieuses pour nous. Dans sa lettre datée de Poitiers, 2 juillet 1602 (*712*, f. 38), M. de la Vau raconte avec quelle facilité admirable Scaliger faisait des vers : « Ce grand personnage là ne se soucie aucunement de ses vers, et jamais il ne les garde... Nous estions tous deux retirez à Touffou, maison de feu M. de la Rochepozay à 4 lieues de ceste ville, pour la 1re guerre de la Ligue, 1577, durant les premiers Estats de Blois, où couchant en sa chambre pour m'exercer à la langue grecque, il me dist qu'il n'y avoit rien de meilleur que de faire des versions de l'une langue en l'autre... Tous les soirs, s'allant coucher, me tournoit *verbo ad verbum* un ou deux des épigrammes du 7 de l'Anthologie, pour luy rendre le lendemain en vers latins. » Pour Scaliger, ajoute le narrateur, il faisait les vers lui-même le lendemain en s'éveillant et sans le moindre tâtonnement. Il faut rapprocher cette lettre, dans laquelle il y a encore beaucoup à prendre, des lettres XVI et suivantes du recueil de M. T. de L., écrites de Touffou, pendant le séjour que rappelle ici M. de la Vau. Je signale en-

core la lettre du même datée de Poitiers, 26 février 1606, qui roule sur la polémique de Scaliger et de Guillandin, et s'étend sur l'origine illustre de « M. de Lascale ».

La biographie de Scaliger doit-elle être refaite aujourd'hui? Je ne le crois pas. Il y a lieu, sans doute, de compléter les bons travaux de Bernays et de M. Ch. Nisard; mais une traduction du livre de Bernays, dont le plan est excellent, pourrait suffire et serait bien accueillie en France, si le traducteur y ajoutait une annotation nouvelle empruntée en partie aux *Lettres françaises* de Scaliger. Je ne puis que joindre mes souhaits à ceux de M. T. de L. pour qu'il se rencontre ce traducteur de bonne volonté, qui mettra à la portée d'un plus grand nombre de travailleurs la remarquable monographie du savant allemand. En attendant, c'est à M. T. de L. lui-même de tenir au plus tôt la promesse qu'il nous fait de réimprimer, avec additions et commentaires, le curieux recueil de Jacques de Rêves, dont j'ai transcrit plus haut le titre. Cette réimpression formera le pendant du présent livre, qui, par l'intérêt du sujet, l'utilité des documents publiés, l'abondance des commentaires, est un des plus importants travaux de M. Tamizey de Larroque.

Pierre DE NOLHAC.

---

223. — **Madame Guyon, sa vie, sa doctrine et son influence,** d'après les écrits originaux et des documents inédits, par L. GUERRIER, professeur au lycée d'Orléans, docteur ès-lettres. Paris, Didier, 1881, in-8° de 515 p. prix : 7 fr. 50.

« Il y a bientôt deux cents ans que Mme Guyon est célèbre; elle n'est pas encore connue. » Ainsi débute la *Préface* de M. Guerrier. L'auteur continue en ces termes : « On sait généralement que ce fut une mystique, qui parut à la fin du XVIIe siècle, et qui entraîna Fénelon. Quant aux événements si variés de sa vie, à ses pensées intimes, à ses écrits, à son influence, on ne les connaît pas. » Il ajoute que ces choses, intéressantes en elles-mêmes, le sont davantage encore par la place qu'elles occupent dans le développement des idées mystiques, dans les préoccupations de la fin dn grand siècle et dans l'histoire religieuse du temps. » On aura tout de suite le diapason de l'enthousiasme du biographe dans cette phrase (p. 1) : « Aussi nous a-t-il semblé utile d'écrire la vie de cette sainte et noble femme, et de rendre enfin à sa mémoire une justice trop longtemps refusée à ses vertus. » M. G., résumant son livre dans sa *Préface*, nous montre Mme Guyon édifiant d'abord sa ville natale « par une piété ardente et une inépuisable charité, » puis, quittant son pays et sa famille « pour s'en aller faire aimer Dieu en de lointains pays [en Savoie, au bord du lac de Genève, à Turin, à Grenoble, à Verceil], » et, après cinq ans d'une vie errante, s'établissant à Paris et y exerçant son apostolat; séduisant chacun « par son esprit et sa beauté [1] dans sa

---

1. M. G. parle très souvent de l'extrême beauté de Mme Guyon. On regrette qu'il

jeunesse; plus tard, par sa patience inaltérable, sa simplicité, sa douceur, ses vives lumières, et sa parole enflammée; se faisant aimer tour à tour de Mme de Montbazon, de la reine d'Angleterre, de la duchesse de Longueville, de la duchesse de Béthune, de Mme de Maintenon, des trois filles de Colbert, de Mme de Miramion, des ducs de Beauvillier et de Chevreuse, de Fénelon, en un mot, selon l'expression de M. G. (p. 3), « de ce qu'il y avait de plus grand et de plus vertueux à Paris et à la cour [1]. »

Reproduisons ici un chaleureux passage de la *Préface* (p. 3) : « Quand vinrent les persécutions et les mauvais jours, Vincennes et la Bastille, ses amis, sûrs de sa foi et de ses vertus, lui restèrent fidèles; et Fénelon, plutôt que de l'abandonner, n'hésita point à affronter cette mémorable controverse qui devait tenir, pendant deux années entières, Rome, Versailles, la France et l'Europe en suspens. On est à se demander si l'histoire offre un autre exemple d'une si éclatante et si solennelle discussion. C'est de l'amour de Dieu qu'on dispute : quel sujet! Et quels adversaires! Au premier rang, Fénelon et Bossuet; derrière eux, Leibnitz [2] et Malebranche, avec Nicole, le P. Lami, Bourdaloue, La Bruyère et Fléchier; le roi, la cour, presque tous les évêques dans un camp; tous les cœurs dans l'autre; Rome prise pour juge et restant deux ans pour décider; et pour finir, la gloire au vaincu. »

M. G. nous apprend (p. 5) que l'analyse des doctrines et des discussions a été faite sur les écrits mêmes de Mme Guyon, de Molinos, de Fénelon et de Bossuet, qu'il a énoncé la doctrine de l'Eglise d'après les écrits les plus autorisés et que de savants théologiens l'ont éclairé de leurs lumières aux endroits particulièrement délicats. Pour les faits, il a eu recours aux livres de Mme Guyon, aux journaux et aux mémoires du temps, principalement aux correspondances. Il déclare avoir trouvé de précieux documents dans les Archives départementales du Loiret, dans les manuscrits de la bibliothèque d'Orléans, dans les collections de l'Arsenal, de la Bibliothèque nationale et surtout du séminaire de Saint-Sulpice.

La préface se termine ainsi (p. 6) : « Quant à l'auteur, il n'a qu'un mot à dire : c'est qu'il a cherché à faire, sur un important et difficile sujet, un livre sérieux, dont la lecture ne fût pas trop fatigante; il a

---

n'ait pas donné, en tête du volume, une reproduction de son portrait de jeune femme, conservé au musée de Montargis. On le regrette d'autant plus, que, pour me servir des propres expressions du biographe (p. 32, note 1), « le portrait gravé dans la suite d'Odieuvre, et qui la représente à l'âge de 44 ans, ne donne plus l'idée de ce qu'elle avait été dans sa jeunesse. »

1. M. G. vante surtout en Mme Guyon (p. 4) « cette mystérieuse sérénité qui lui faisait dire, au milieu des plus terribles épreuves : *Le ciel est-il plus paisible que moi?*

2. *Sic*. Le *t* est de trop. Le grand philosophe signait toujours : *Leibniz*. Plus loin, l'auteur adopte cette dernière orthographe. Puisque nous en sommes aux minuties, demandons-lui pourquoi il écrit (p. 151) *Harlai* pour *Harlay*?

cru, après de grands maîtres, que l'histoire est une œuvre d'art autant que d'érudition. »

Le livre de M. G. est à la fois une étude d'histoire et de philosophie religieuse. Je toucherai le moins possible aux questions théologiques, ne voulant pas me fourvoyer dans un pays qui m'est inconnu, et je donnerai toute mon attention au récit de la vie de « la grande mystique du XVIIe siècle en France. »

Jeanne-Marie Bouvier de La Motte naquit à Montargis le 13 avril 1648. M. G. décrit fort bien la jolie ville qui fut le berceau de son héroïne, les divers couvents où s'écoula son enfance (Bénédictines, Ursulines, Dominicaines). Il ne décrit pas moins bien, en s'aidant des sincères et curieux mémoires rédigés par Mme Guyon pour son confesseur [1], le caractère de la jeune fille (p. 17) : « cette âme ardente et agitée, pleine de dons éclatants, d'aspirations généreuses et de vertus, mais ouverte à toutes les influences, et emportée à tous les vents du ciel, parce qu'on aura négligé de développer en elle ces facultés maîtresses, qui sont à la fois la lumière, la force et la dignité de la vie : la raison et la volonté. » Après nous avoir fait connaître la jeune fille, il nous fait connaître la jeune femme. Jeanne fut mariée (janvier 1664) avec un riche gentilhomme de Montargis, Jacques Guyon, écuyer, seigneur de Chesnoy et de Champoulet. Elle n'avait pas encore seize ans, et il en avait trente-huit. Ce mariage ne devait pas être heureux. L'époux « rude et lourd » n'était en aucun point digne de la jeune fille si distinguée et si spirituelle qui lui avait été confiée. Il y avait, en outre, dans la maison de la rue du Four-Dieu, une belle-mère « bizarre, irritable et dure, avec qui personne ne put jamais s'accorder. » M. G. retrace avec une sympathie communicative les tourments des tous les instants qu'eut à subir la jeune femme, ces continuels coups d'épingle qui sont, à la longue, plus intolérables que des coups de poignard. Avec lui, nous plaignons de tout notre cœur Mme Guyon, et nous maudissons sans réserve son mari et surtout sa belle-mère, l'*injusta noverca* de Virgile. Aux détails sur la jeune mariée succèdent les détails sur son séjour à Paris, sur sa grave maladie [2], sur sa liaison avec la duchesse de Béthune-Charost, sœur du surintendant Foucquet, internée à Montargis, comme Marie de Meaupeou, leur mère, sur l'entrée de Mme Guyon dans la vie mystique, sur ses austérités [3], sur son nouveau voyage à Paris, sur la petite

1. *La vie de Mme J. M. B. de La Motte-Guion (sic), écrite par elle-même*, Cologne, 1720.

2. M. G. s'indigne plaisamment (p. 35) contre les médecins de Mme Guyon qui la saignèrent à outrance : « Les médecins s'employèrent avec énergie ; ils lui tirèrent quarante-huit palettes de sang en sept jours. Elle n'en avait plus qu'ils en voulaient tirer encore, et, l'ayant presque tuée, ils déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir. » Voir sur l'abus que de tout temps les médecins français ont fait de la saignée la *Correspondance littéraire* (édition de M. Maurice Tourneux, t. IV, p. 120). Grimm déclare que nos médecins « sont décriés pour cela dans toute l'Europe. »

3. Nous lisons (pp. 42-43) : « Mme Guyon s'était aisément détachée du monde, et

vérole qui lui enleva toute la beauté dont elle était si fière [1], sur le P. La Combe, Barnabite, natif de Thonon, au diocèse de Genève, qui fut son directeur, et qui occupa une si grande place dans sa vie, sur la mort de son mari (21 juillet 1676), sur son séjour à Gex, à Thonon [2], à Turin, à Grenoble [3], à Marseille, à Alexandrie, à Gênes, à Verceil, sur le *Moyen court,* petit livre écrit à Thonon avant les *Torrents,* imprimé à Grenoble au commencement de 1685, dont cinq éditions s'enlevèrent en peu de jours, et, à cette occasion, sur la doctrine renfermée dans les deux opuscules, sur le quiétisme représenté par Falconi, par Malaval et par Molinos, sur l'arrivée à Paris de Mme Guyon [4], sur son entrevue avec M. de Harlay, archevêque de Paris, sur son emprisonnement et sa mise en liberté, sur ses premières relations avec Fénelon et Mme de Maintenon, sur son influence à Saint-Cyr, sur ses entretiens avec Nicole, l'abbé J.-J. Boileau, Bossuet et sur les conférences d'Issy, sur la seconde cap-

---

surtout de son mari ; elle mit plus de temps à se détacher d'elle-même. Pourtant elle ne s'épargnait pas. Elle se donnait tous les jours la discipline, avec des instruments armés de fer; elle portait des ceintures de crin, se fouettait avec des orties, se déchirait avec des ronces, mettait des pierres dans ses souliers, de l'absinthe dans sa bouche, de la coloquinte dans sa nourriture : elle n'en avait jamais assez. »

1. Mme Guyon s'accusait de trop tenir à cette beauté, mais ses confesseurs, dit-elle, loin de la blâmer, flattaient cette faiblesse. « Ils savaient sans doute, » ajoute agréablement M. G. (p. 45), « excuser un peu de vanité, dans une si belle pénitente, tant ils en connaissaient d'autres, qui étaient plus vaines, sans aucun motif. »

2. Mme Guyon resta plus de deux ans chez les Ursulines de Thonon. Ce fut là, comme elle le déclare elle-même, qu'elle écrivit son livre des *Torrents*, au commencement de 1683. Michelet *(Le prêtre, la femme et la famille*, ch. VII), s'est doublement trompé en faisant composer ce livre « à Annecy, aux Nouvelles Converties. » Les Nouvelles Converties étaient à Gex, et Mme Guyon ne résida jamais à Annecy.

3. M. G. consacre de piquantes pages à l'évêque Etienne Le Camus et à son clergé (pp. 82, 83). Là, il s'est servi de la correspondance de Le Camus avec M. de Pontchâteau. Ce fut à Grenoble qu'en quelques mois Mme Guyon écrivit (p. 87) son explication sur l'Ecriture-Sainte, publiée depuis en vingt volumes. M. G. emprunte à l'auto-biographie de son héroïne diverses informations sur la manière dont elle écrivait ses inspirations, « la main ne pouvant presque suivre l'esprit qui dictait, » et la vitesse étant si grande « que le bras m'enfla et devint tout roide. » Que l'on s'étonne, après cela, du nombre effrayant de volumes laissés par Mme Guyon et que M. G. a eu le mérite de lire jusqu'au bout !

4. Cette arrivée est du 21 juillet 1686. Le cardinal de Bausset *(Histoire de Fénelon)* fait à tort revenir Mme Guyon en 1687. Michelet *(Louis XIV et la révocation de l'édit de Nantes)* place le séjour de Mme Guyon à Paris entre les années 1670 et 1680. Il en fait, à ce moment, « une veuve de vingt ans, » quand elle en avait trente-huit. Plusieurs écrivains ont ainsi notablement rajeuni Mme Guyon. M. G. reprend plusieurs fois encore le cardinal de Bausset et Michelet (toujours de compagnie). C'est ainsi que (p. 284), il substitue, pour le sacre de Fénelon, la date du 10 juillet à la date du 10 juin, donnée par le premier, et, comme prélat assistant, l'évêque d'Amiens, à l'évêque de Chartres, désigné par le second. De même (p. 457), il rappelle que de Bausset fait mourir le P. La Combe dès 1699 et que Michelet le fait mourir plus vite encore *(Le prêtre, la femme et la famille*, ch. VII). La vérité est que le Père La Combe ne mourut qu'en 1715, à 75 ans.

tivité de Mme Guyon [1], sur la lutte entre l'évêque de Meaux et l'archevêque de Cambrai, lutte à propos de laquelle l'auteur signale des écrits et des circonstances jusqu'à présent négligés ou inconnus et complète, sans les reproduire, les récits qu'on peut lire ailleurs, sur les persécutions qu'eurent à subir le P. La Combe (mis à Vincennes), Mme Guyon (mise à la Bastille), les principaux amis de Fénelon (exilés de la cour), enfin sur les dernières années, la maladie et la mort (9 juin 1717) de celle à qui l'on peut reprocher bien des imprudences et des exagérations, mais qui doit nous trouver profondément indulgents, car, suivant le joli mot de la fin (p. 515), « il est juste, après tout, de pardonner quelque chose à ceux dont le seul tort est de vouloir trop aimer Dieu. »

M. Guerrier nous avait promis une étude sérieusement faite et qui ne fût pas d'une pénible lecture [2]. Il a tenu parole et tous ses lecteurs penseront — ou plutôt ont déjà pensé (car le présent article paraît trop tard pour prédire un succès déjà constaté) — tous ses lecteurs, dis-je, ont déjà pensé qu'il n'y a pas dans son livre moins d'art [3] que d'érudition [4].

T. DE L.

---

1. De Vincennes, Mme Guyon fut transportée chez les Filles de Saint-Thomas à Vaugirard où elle fut cruellement traitée. Voir la description de ses souffrances tirée d'une de ses lettres inédites au duc de Chevreuse (p. 321, note 2). Ces lettres, comme beaucoup d'autres documents dont M. G. a tiré parti le premier, appartiennent à la bibliothèque de Saint-Sulpice.

2. Loin d'être aride, l'étude de M. G., généralement attrayante, devient même parfois amusante. L'auteur mêle à ses récits une foule de mots heureux, spirituels. Citons-en quelques-uns : « Les religieuses étaient sous le charme..., les religieux encore plus... » (*Préface*, p. 2). — Le prédicateur Séraphin « bon homme au fond, qui mangeait et buvait largement, pour mieux prêcher la pénitence, et *dévora*, pendant un carême, plus de cent pistoles à l'archevêque de Paris » (p. 145). — Sachet, curé de Saint-Gervais, « le directeur préféré des âmes tendres. Etait-il menacé de l'apparence d'un rhume, toutes les dévotes se mettaient à lui préparer un bouillon, et il allait en prendre un peu partout, afin de ne pas faire de jalouses » (p. 153). — Le futur cardinal Le Camus « manœuvra avec une habileté sans égale, tendant amoureusement sa voile à tous les vents qui lui venaient de Rome, et abaissant, jusqu'à le cacher, le pavillon des libertés gallicanes, sur le vaisseau qui portait sa fortune » (p. 243). — « Le scandale [de l'intimité de Mgr de Harlay avec la duchesse de Lesdiguières] était plus grand que le péché, à l'âge où était l'archevêque » (p. 286). — « Une créature... qui vous porte le poing sur la hanche, quand elle ne vous le met pas sous le nez... » (p. 321, note 2). — Je ne retrouve pas la page où, à propos de l'opuscule de Mme Guyon, M. G. a mis (peut-être sans préméditation) cet autre bon mot : « Les *Torrents* se répandirent plus librement. »

3. L'*art*, en certains passages, se montre un peu trop. La phrase affecte parfois la forme du vers, comme celle-ci (p. 34) : « tout ce que

Le temps jaloux emporte ou flétrit de son aile. »

C'est sans doute une faute d'impression qui, dans la même page, place Mme Guyon « au milieu de *la verdure des fleurs*. » Je suppose que l'auteur a voulu dire : au milieu de la verdure et des fleurs. A côté de quelques taches, brillent des morceaux remarquables, tels que l'éloge de Mme de Maintenon (p. 191), l'éloge de Fénelon vaincu et acceptant si noblement la défaite qui devient plus glorieuse qu'une victoire (p. 467). M. G. dit, au sujet de la mort de Fénelon (p. 489) : « Le monde perdait une des plus belles âmes qui aient jamais paru sur la terre. »

4. Indiquons deux ou trois fautes d'impression : Juillet *1671* pour juillet 1681

CHRONIQUE

FRANCE. — Ernest Bersot avait désiré que M. Edmond Scherer tirât de ses écrits deux volumes; le premier a déjà paru et renferme les *Questions d'enseignement;* le second paraît aujourd'hui, sous un titre que Bersot avait lui-même indiqué et qui en marque bien le caractère (*Un moraliste, études et pensées d'Ernest Bersot.* Hachette. In-8°, LXXXVIII et 380 p. avec une photographie de Bersot). « Pour cet ouvrage comme pour le précédent, dit M. Scherer, j'ai eu le concours le plus précieux, celui de M. Delérot, que le défunt avait lui-même associé à ma tâche et qui en a partagé tous les soins avec moi. » L'ouvrage est précédé d'une *Notice* sur la vie et les travaux de Bersot, due à M. Scherer; on trouve réunis dans cette notice les souvenirs épars dans les notices parues au lendemain de la mort de Bersot, ainsi que des renseignements que la famille a mis à la disposition de M. Scherer; on y remarquera les lettres dans lesquelles Bersot, avant et après son admission à l'Ecole normale, racontait à ses parents les événements de sa studieuse existence, ses impressions et ses projets, des extraits de sa correspondance avec Cousin, etc.; à la fin de sa notice, M. Scherer a reproduit le récit des derniers jours de Bersot, fait par M. Paul Reclus. Les morceaux contenus dans le volume sont les suivants : *Du bonheur* (à propos de la « Philosophie du bonheur » de M. Janet, pp. 1-28); *Du plaisir et de la douleur* (pp. 28-43); *La chrétienne de nos jours* (à propos de l'ouvrage du même titre, de l'abbé Bautain. pp. 44-81); *M. Ernest Renan* (pp. 82-101); *De la médecine en littérature* (pp. 102-133); *Michelet* (à propos du livre « La Mer », pp. 134-152); *Jean-Jacques Rousseau et Saint-Marc Girardin* (extrait de l'introduction au livre posthume de Saint-Marc Girardin intitulé « J.-J. Rousseau, sa vie et ses œuvres », pp. 153-170); *Voltaire* (à propos des « Lettres inédites » recueillies par M. de Cayrol, pp. 171-210); *Montaigne* (extrait d'un rapport sur un concours ouvert en 1868 par l'Académie des sciences morales et politiques, pp. 211-225); *Versailles* (pp. 226-238); *Arcachon* (pp. 239-250); *Excursion dans le Midi* (pp. 251-274); *Lettre sur la botanique* (pp. 275-291); *Discours* prononcé au banquet des anciens élèves du lycée de Bordeaux (pp. 292-296); *Charles de Rémusat* (pp. 296-303); *Michelet* (pp. 304-313); *Arnold Scherer* (pp. 314-319); *Pensées* (pp. 321-379).

— Le 8e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines,* publié sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio (Hachette, pp. 1121-1280, avec gravures), va de la fin du mot *chorus* au mot *cena;* il renferme les articles suivants : *chous, chrysographia, chytra, chytrinda, ciborium, ciconia, cilicium, cilliba, cinctus, cingula, cingulum, circinus, circitor, citharista, citharoedus, clathri, clava, clementia, clibanus, coactilia, coccum, cochlea, cochlear, cochlearium, codicilli* (E. Saglio); *chronographia* (Ch. Em. Ruelle); *chrysargyrum, circumscriptor, civitas, classis, cliens, cloacarium, codex accepti et depensi* (G. Humbert); *chrysocolla* et

---

(p. 63); de *Bermans*, gouverneur de la Bastille, pour de *Besmaux* (p. 155, note 1); *Dubens*, pour *Dutens* (p. 385, note 1). Voici la seule erreur de quelque gravité que je relève en tout le livre : M. G. (p. 152) fait rédiger par l'abbé Boileau les ordonnances de Mgr de Harlay. Cet abbé rédigea seulement les ordonnances du successeur de Mgr de Harlay, le cardinal de Noailles. Voir les *Mémoires* de l'abbé Legendre, p. 217; l'*Essai sur la vie et les ouvrages de J.-J. Boileau*, p. 10. On pourrait trouver trop sévères certaines appréciations (pp. 300 et suiv.) de la conduite de Bossuet dans l'affaire du quiétisme; mais je me suis interdit toute incursion sur ce terrain.

cinnabaris (Alfred Jacob); *chrysophoria* (P. Foucart); *cibaria* (pp. 1141-1169; cet art., le plus considérable du fascicule, sur la manière dont se nourrissaient les anciens, a pour auteur M. le Dr Eug. Fournier); *cibaria militum* et *clamor* (Masquelez); *cilicarcha* (G. Perrot); *cisium* et *clabularis* (G. Lafaye); *cista* (Emm. Fernique); *cista mystica* et *cistophori* (Fr. Lenormant); *cisterna* et *cloaca* (Ed. Guillaume); *classiarius centurio* et *classis* (A. Héron de Villefosse); *clavus* (L. Heuzey); *clipeus* (Maurice Albert); codex *Justinianeus, codex Theodosianus, Codices Gregorianus et Hermogenianus* (F. Baudry); l'art. *circus* est signé de trois noms, ceux de MM. J. L. Pascal, Bussemaker et E. Saglio; l'art. *chorus*, terminé dans les premières pages de ce VIIIe fascicule, est de MM. F. Castets et Gaston Boissier; deux directeurs de la « Revue critique », trop tôt enlevés à la science et à leurs amis, Ch. Graux et C. de la Berge, ont donné deux articles à ce fascicule : *chrysographia* (Ch. Graux) et *classiarii* (C. de la Berge).

— M. Julien Vinson a fait paraître dans la « nouvelle collection illustrée » que publie l'éditeur Léopold Cerf, un volume sur *Les Basques et le pays basque* (in-8°, VIII et 148 p., 1 franc). Ce volume n'est, comme le dit M. V., qu'un tableau sommaire, une esquisse à larges traits; l'auteur a voulu faire « une œuvre de vulgarisation, nécessairement écourtée, inévitablement incomplète et rapide » (p. VIII); nous le recommandons néanmoins à nos lecteurs, car il est fort intéressant, et renferme, malgré sa brièveté, une foule de détails curieux; M. Vinson a passé douze ans dans le pays basque, il connaît la langue, il y a recueilli beaucoup de chansons populaires inédites et il prépare un volume sur la *Littérature orale basque*. Le livre se divise en sept chapitres : dans le premier (pp. 9-30), M. Vinson décrit l'aspect du pays basque et nous renseigne sur ses productions, ses cultures, son industrie, sa population (955,886 personnes), sur l'émigration des Basques vers l'Amérique du Sud. Le deuxième chapitre (pp. 31-60) renferme un aperçu de l'histoire religieuse, civile et politique du pays basque; M. Vinson y ajoute quelques pages sur les *fueros*. Il est question, dans le troisième chapitre (pp. 61-69), de la langue du pays; M. V. esquisse d'une façon générale les principaux faits de la grammaire basque. Dans le quatrième chapitre (pp. 70-81), M. V. examine le type, le caractère et les aptitudes des Basques; il laisse de côté le problème de l'origine de la race euscarienne, « qui demeure tout entier irrésolu ». Il décrit dans le cinquième (pp. 82-110) les habitations, les mœurs, les coutumes, les cérémonies, les jeux et les danses, les pastorales des Basques. Vient ensuite un chapitre (VI, pp. 111-122) sur la religion, la superstition et la sorcellerie; on y trouvera le résumé des détails de la procédure faite par le conseiller Pierre de Lancre et le président d'Espaignet contre les sorciers du Labourd en 1609. Le dernier chapitre concerne la littérature basque (pp. 123-145); M. Vinson y donne la traduction de trois contes : *les Trois Vérités, le Curé* et *la Tabatière*, et de trois chansons populaires, *Blanche palombe, Sérénade* et *la Couturière*; la traduction de ces chansons, aussi littérale que possible et faite d'après les variantes les plus complètes et les plus vulgaires, est suivie d'une imitation libre en vers français, qui peut être chantée sur les mélodies originales; M. Vinson donne trois des airs les plus populaires et reproduit le texte basque des premiers couplets. Une liste des principaux livres à consulter sur le pays basque (au lieu de Landde, lire « Lande ») termine le volume.

— Une nouvelle revue mensuelle, dont le titre est *L'enseignement secondaire des jeunes filles*, paraît à la librairie Léopold Cerf (Paris, rue de Médicis, 13). Elle « traite tout ce qui intéresse, à quelque degré que ce soit, l'enseignement des jeunes filles. Notre premier devoir — lisons-nous dans le programme de ce recueil — sera de fournir à nos lecteurs les documents officiels et de les tenir au courant des efforts

faits pour l'exécution de la loi. Nous n'oublierons pas la revue des examens, ni la monographie des établissements spéciaux. Nous ferons une grande place à ces délicats problèmes de pédagogie féminine qui préoccupent si justement l'opinion publique. Nous nous sommes assuré sur ce point le concours des personnes les plus compétentes. La discussion des programmes et des questions de personnes ne nous laissera pas indifférents. Désireux aussi d'être immédiatement utiles à ceux qui nous liront, nous comptons publier sur des matières spéciales et particulièrement difficiles, telles que l'économie domestique, l'hygiène appropriée à la femme, les questions juridiques qui l'intéressent, des cours susceptibles de servir de modèle. Nous ne nous interdirons pas non plus l'étude des questions historiques qui se rattachent à notre sujet, et de toutes les entreprises faites à l'étranger. Chaque numéro contiendra un compte-rendu bibliographique à l'usage des jeunes filles. » Le directeur de la *Revue* est M. Camille Sée, assisté d'un comité consultatif qui se compose de MM. Carnot, E. Legouvé, Henri Martin et Germain Sée. Les quatre premiers fascicules de la *Revue* (juillet-août-septembre-octobre) renferment les articles suivants : juillet (pp. 1-56) : Raoul Frary, Les premiers résultats ; Maurice Vernes, La durée des études d'après la loi et le conseil supérieur ; E. Dally, Cours d'éducation corporelle ; H. Marion, Les motifs du conseil supérieur ; P. Dupuy, L'Ecole normale de Sèvres ; G. W., Un préjugé sur l'enseignement des langues étrangères en France ; P. D., Le certificat d'aptitude à l'enseignement secondaire dans les lycées et collèges des jeunes filles et sa valeur ; L. A., Des lycées de jeunes filles en Italie. — Août (pp. 57-136) : Cam. Sée, Ce qu'a voulu le législateur ; P. Dupuy, L'Ecole normale de Sèvres ; E. Dally, Cours d'éducation corporelle (suite) ; H. Marion, Les motifs du conseil supérieur (second rapport) ; M. S., L'éducation des jeunes filles à Port-Royal ; Louis Enault, Les arts industriels, exposition de l'Union centrale. — Septembre (pp. 137-200) : Charles Bigot, Le but de l'instruction ; P. Dupuy, L'Ecole normale de Sèvres ; Mlle C. Ladreyt, L'enseignement secondaire des jeunes filles au concours Pereire (fragment d'un mémoire couronné) ; Brédif, Allocution prononcée aux cours secondaires de jeunes filles, à Grenoble ; Louis Enault, Les arts industriels ; L. A., Des lycées de jeunes filles en Italie. — Octobre (pp. 201-296) : Ch. Bigot, Le but de l'instruction (fin) ; A. M., Le lycée de jeunes filles de Rouen ; Hippeau, L'enseignement secondaire des jeunes filles au concours Pereire ; René Samuel, L'école Charlotte à Berlin. — Le prix de l'abonnement est de 9 francs pour toute la France ; chaque numéro sera vendu séparément 1 franc.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 4 octobre 1882.

M. Guillaume informe la Société qu'il a découvert des substructions sous la salle des Cariatides, au Louvre ; ces substructions paraissent remonter à Charles V.

M. Flouest, associé correspondant, communique, de la part de M. Cournault, associé correspondant, le dessin d'un casque et d'une boucle d'oreille de l'époque gauloise ; ces objets ont été trouvés à Breuvannes (Haute-Marne).

M. de Marsy, associé correspondant, lit une note de M. Hugo Loersch, professeur à l'université de Bonn, sur une cloche municipale d'Aix-la-Chapelle. Cette cloche est datée du 18 février 1251 ; elle est sortie des ateliers de Jacques de Croiselles, fondeur artésien.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 septembre 1882.

M. Oppert continue la lecture de son mémoire sur le prétendu tombeau de Cyrus

et la situation de l'antique Pasargade. Il développe les raisons qui empêchent de placer Pasargade à Murghâb et qui obligent, selon lui, à chercher l'emplacement de cette ville au sud-est, et non au nord, de Persépolis (Istâkhr). Les détails qui nous ont été transmis sur la campagne d'Alexandre dans l'Inde et particulièrement sur le chemin suivi par lui au retour ne peuvent s'expliquer autrement. Les historiens rapportent qu'Alexandre, revenant de l'Inde, passa à Pasargade avant d'arriver à Persépolis. C'est le contraire qui aurait dû arriver, si Pasargade était Murghâb.

M. Germain communique à l'Académie un chapitre encore inédit de son *Histoire de l'Université de Montpellier*, concernant la faculté de théologie. Cette faculté ne figure pas dans la bulle d'érection des écoles de Montpellier en Université, donnée par le pape Nicolas IV, en date du 26 octobre 1289; cette bulle n'embrasse que les facultés de droit, de médecine et des arts. Mais la théologie n'en était pas moins enseignée dans les cloîtres, et particulièrement dans ceux des moines mendiants. Le pape Martin V, afin de contrebalancer par la diffusion des idées orthodoxes l'influence toujours persistante de l'hérésie albigeoise, au sein d'une population où l'activité intellectuelle, développée plus qu'ailleurs par un contact incessant avec le personnel des écoles, lui semblait offrir certains dangers, conféra, par une bulle du 17 décembre 1421, l'institution canonique à la faculté de théologie. En fait, l'existence de cette faculté remontait plus haut; le roi Jean, pendant une visite à Montpellier, en 1351, l'avait le premier honorée de sa protection. Le pape, en sanctionnant officiellement l'existence de la nouvelle faculté, l'incorpora à l'école de droit fondée vers 1360, à Montpellier par le jurisconsulte Placentin. On professait à la fois, dans cette école, en vertu d'un privilège dont ne jouissait pas encore l'Université de Paris elle-même, le droit civil et le droit canonique. Légistes et décrétistes devaient trouver profit à cette union, à une époque où le clergé mêlait assidument aux études théologiques les études juridiques. « Nous ordonnons, porte la bulle de Martin V, que ladite faculté de théologie ne fasse qu'une seule et même université avec les facultés de droit civil et de droit canonique de Montpellier, un seul et même corps, ayant pour chef un recteur, dont l'élection continuera d'avoir lieu conformément aux anciens statuts universitaires. Nous prescrivons également que les maîtres, docteurs, licenciés, bacheliers et étudiants de la faculté de théologie soient soumis à la juridiction que confèrent au recteur les statuts et coutumes duement approuvés; qu'ils obéissent à ses monitions et mandements, comme les docteurs, les licenciés, les bacheliers et les étudiants en droit canonique et en droit civil, et que, toutes les fois que ladite faculté de théologie y aura intérêt, ils participent aux assemblées et aux délibérations, de concert avec les autres docteurs, licenciés bacheliers et étudiants; sous la réserve expresse, néanmoins, que, de même que les docteurs en droit canonique ou en droit civil ne peuvent être recteurs, les maîtres en théologie ne pourront le devenir à leur tour, non plus que les religieux des ordres mendiants, de quelque grade ou conditions qu'ils soient... Donné à Rome, à Saint-Pierre, le seizième jour avant les calendes de janvier, la cinquième année de notre pontificat. » N'est-il pas piquant, dit M. Germain, de voir une faculté de théologie, au lieu de primer comme ailleurs en France, subordonnée ainsi, à Montpellier, à une école de droit, de par le pape lui-même? — Théologiens et juristes firent, aux premiers jours, selon les dipositions de la bulle pontificale, assez bon ménage. Mais des conflits ne tardèrent pas à se produire, et il fallut, dans l'intérêt des études, s'entendre sur les droits respectifs des deux facultés. De cet accommodement résulta, en 1428, un ensemble de statuts, qui devint pour la faculté de théologie une sorte de code spécial. Elle y apparaît représentée par son doyen, lequel prêtait serment, une fois élu, au recteur de l'université de droit. Il veillait sur les privilèges, libertés et honneurs de sa Faculté, et y exerçait, en outre, une censure dogmatique. Il avait le pas sur le prieur de la faculté de droit dans tous les actes concernant la faculté de théologie; mais le prieur de la faculté de droit primait, à son tour, dans tous les exercices de la faculté de droit. Dans les solennités universitaires ou autres, le prieur de la faculté de droit et le doyen de faculté de théologie alternaient, chaque année, pour la préséance. Les provinciaux des ordres mendiants ne venaient qu'après eux. M. Germain analyse et explique le texte encore inédit de ces statuts de 1428, qu'il regarde comme un des plus curieux règlements scolaires du moyen âge, et n'hésite pas, dit-il, à y découvrir « une des plus amples victoires qui aient été alors universitairement remportées sur les ordres mendiants. »

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Alexandre Bertrand : — DECOMBE (Lucien), *Trésor du jardin de la préfecture à Rennes* (Rennes, 1882, in-8°).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 30 Octobre — 1882

Sommaire : 224. Loth, Essai sur le verbe néoceltique.— 225. Villari, Machiavel et son temps. — 226. D'Haussonville, Le salon de Mme Necker. — 227. Hirzel, Albert de Haller. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

224. — **Essai sur le verbe néoceltique en irlandais ancien et dans les dialectes modernes,** son caractère et ses transformations, par J. Loth, agrégé de l'Université, élève diplômé de l'Ecole des Hautes-études. Paris, Leroux, 1882. In-8°, vi-92 pages.

Dans ce mémoire on trouve réunies pour la première fois les formes si variées que la conjugaison nous offre dans les dialectes néo-celtiques, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. On y voit rangés en bon ordre un grand nombre de renseignements curieux empruntés aux dialectes modernes et qu'on chercherait inutilement dans la *Grammatica celtica*. La facilité qu'offre à l'étude ce méthodique ensemble de documents fera bien accueillir le travail de M. Loth, même par ceux qui ne partageraient pas complètement et sur tous les points ses doctrines.

M. L. a été frappé, avec raison, de la ressemblance qu'offrent avec certaines formes du pronom personnel certaines désinences verbales bretonnes. Ainsi, en vannetais, « de moi » se dit *ahan-an*, « que j'aime » *e câr-an;* « de nous » *ahan-amb,* « que nous aimions » *e câr-amb*[1] ; le pronom personnel suffixe de la première personne, pronom complément, est, au singulier et au pluriel, identique à la désinence correspondante de l'indicatif présent de la conjugaison dite personnelle; il n'y a de différence ni au point de vue consonantique ni au point de vue vocalique.

Voici d'autres exemples où la ressemblance persiste entre les pronoms suffixes et les désinences correspondantes de la conjugaison dite personnelle, mais où les voyelles diffèrent :

1° *ah-anas* « de toi », *e câr-es* « que tu aimes »; l'*s* caractéristique du pronom suffixe de la seconde personne du singulier termine la seconde personne du singulier du présent de l'indicatif;

2° *ahan-oh* « de vous », *e câr-eh* que vous « aimiez »; l'*h* finale du pronom suffixe de la seconde personne du pluriel paraît à la désinence de la seconde personne du pluriel de l'indicatif imparfait;

3° *int,* « eux, ils », pronom absolu ou sujet de la troisième personne du pluriel, *e cârant* « qu'ils aiment », *e cârent* « qu'ils aimaient »,

1. Guillome, *Grammaire française-bretonne,* Vannes, 1836, p. 30, 63.

e câreint « qu'ils aimeront » ; le pronom se termine en *nt* comme la personne correspondante de la conjugaison dite personnelle [1].

Il y là un sujet fécond d'études. On ne peut trop féliciter M. L. de l'avoir abordé. Toutefois, il me semble en avoir quelque peu exagéré l'importance quand il a écrit :

« La vue et le sens net de l'élément pronominal dans le verbe est « un besoin impérieux chez tous les peuples ario-européens. Ce qui « nous paraît caractérisque chez les néo-celtes, c'est que cet élément « semble simplement agglutiné au verbe, qu'ils peuvent le préfixer, le « suffixer, le séparer, l'employer à différents cas avec la plus grande fa- « cilité; c'est qu'ils ont une sorte de prédilection pour la construction « verbale qui consiste à faire du thème verbal le sujet et du pronom « l'objet » (p. 33).

Ces doctrines sont, à mon avis, trop absolues. Si la vue et le sens net de l'élément pronominal dans le verbe était un besoin impérieux pour tous les peuples ario-européens, il devait par exemple être senti par les Latins. Or, chez les Latins, il ne pouvait être que bien rarement satisfait. Chez eux, à l'exception de quelques premières personnes du singulier en *m*, les désinences verbales, comme celles d'*amo*, *amas*, *amat*, *amamus*, *amatis*, *amant*, ne correspondent en rien aux pronoms des première, seconde et troisième personnes au singulier ni au pluriel. Les Irlandais du IXe siècle ne devaient guère être plus heureux. Je vais mettre en regard des formes de l'indicatif présent de la première conjugaison les pronoms correspondants :

Conjugaison conjointe :		*Conjugaison absolue :*	*Pronoms :*
	Donner.	Porter.	
Sing. 1re p.	*dobiur*,	*berimm*,	*mê*, « moi. »
— 2e p.	*dobir*,	*beri*,	*tê*, « toi »
— 3e p.	*dobeir*,	*berid*,	*ê* « il, » *si* « elle, » *ed* au neutre
Pl. 1re p.	*doberam*,	*bermme*,	*ni*, « nous »
— 2e p.	*doberid*,	*berthe*,	*sib* « vous »
— 3e p.	*doberat*.	*berit*,	*ê* « ils » [2].

De ces douze formes, une seule, la première personne du singulier de la conjugaison absolue, offre « la vue et le sens net de l'élément pronomi- « nal dans le verbe... besoin impérieux chez tous les peuples ario euro- « péens. » La désinence de *berimm* « je porte » offre avec le pronom

1. Guillome, *ibid.*, p. 31, 33, 63. Cet auteur donne pour le pronom pluriel de la 3e personne l'orthographe *ind*, forme dialectale moderne du plus ancien *int* ou *intt*, comme l'écrit Larmery, *Dictionnaire français-breton*, La Haye, 1756, p. 191, col. 2, au mot « il ». Le moderne *ind* se trouve déjà du reste chez Larmery au mot « eux », p. 146, col. 2.

1. Les formes abrégées que revêtent ces pronoms quand d'absolus ils deviennent suffixes sont : sing. 1re p. *m*, 2e p. *t*, 3 p. *d*, *t*, *u*, *i*, *e*; pluriel 1re p. *n*, 2e p. *ib*, 3e au datif *ib*, à l'accusatif *u*, *o*.

mê, « je, moi » une ressemblance évidente. Pour les onze autres désinences verbales, l'analogie avec les pronoms est au moins douteuse. La ressemblance que la désinence de la troisième personne du singulier de la conjugaison absolue, *berid*, offre avec le pronom neutre correspondant, *ed*, ne peut être considérée que comme fortuite [1].

Presque tous les éléments de cette conjugaison appartiennent au domaine commun de la conjugaison indo-européenne, comme plusieurs savants, et en dernier lieu M. Windisch, l'ont clairement démontré. Les flexions personnelles spéciales aux langues celtiques et empruntées clairement aux pronoms n'apparaissent en vieil irlandais que dans la conjugaison d'une des racines du verbe substantif, et à une seule personne, la seconde : *at* « tu es », comparez *tû* « toi » ; *adib*, « vous êtes », comparez *sib*, « vous ». Le pronom pluriel suffixe de la première personne, *omp* en léonard, *amb* en vannetais, le pronom pluriel absolu de la troisième personne, *îat* en irlandais, *int*, *ind* en vannetais, *wynt* en gallois, que l'analogie a fait tirer chacun de la désinence verbale correspondante, sont de formation moderne ; ils ne se rencontrent pas dans les monuments néo-celtiques les plus anciens.

Ainsi le rôle considérable de l'élément pronominal, dans le verbe néo-celtique moderne est de date récente. Suivant moi M. L. a raison de constater le rôle prédominant de cet élément dans la conjugaison actuelle, il n'a pas établi l'existence de cet élément dans l'ancienne conjugaison du verbe néo-celtique.

Je ne considère pas non plus comme démontrée la prédilection que M. L. attribue aux Néo-celtes pour la construction verbale qui « consiste à faire du thème verbal le sujet et du pronom l'objet. » C'est à cette thèse que se rattache une doctrine nouvelle de M. Loth. Suivant lui, le passif celtique n'est autre chose qu'un substantif formé à l'aide du suffixe *-âri*, *-ôri* (pp. 85-86). En vannetais, le passif se construit avec le pronom suffixe ou complément, qui alors devient infixe, exemple : *em garer* (lisez *em harer*), *hin garer*, *hi garer* (lisez *hi harer*), je suis aimé, il est aimé, elle est aimée. M. L. propose pour les autres dialectes bretons une formation analogue qui donnerait suivant lui : *am gareur* « je suis aimé, » *hen gareur* « il est aimé », *hi gareur* « elle est aimée » ; lisez *am c'hareur* « je suis aimé, » et non *am gareur ; he c'hareur* « elle est aimée » et non *hi gareur* : les lois phonétiques du breton l'exigent ainsi [2]. Ce

---

1. On pourrait cependant soutenir que la désinence de la troisième personne absolue du singulier, *berid*, est étymologiquement identique au *d* qui est une des formes du pronom suffixe à la même personne du même nombre. La correspondance entre la désinence verbale et le pronom existerait dans deux formes sur douze.

2. Il y a déjà dans la *Vie de sainte Nonne*, xve siècle, des exemples de cette combinaison du verbe passif avec un pronom infixe, *Grammatica celtica*, 2e édition, pp. 374, 375, 530. Pour ce qui concerne l'action exercée aujourd'hui par les pronoms infixes de la première personne, *am*, et de la troisième personne du féminin *hi*, *he*,

qu'il y a aussi de certain, c'est qu'on trouve le passif conjugué avec le pronom absolu : *me a garer*, *me a gareur* [1], et que là le pronom a dû, au moins à l'origine, avoir valeur du sujet.

Aux yeux de M. L., ce qui prouve que le verbe passif est, dans les langues néo-celtiques, un substantif (p. 85), c'est que ce verbe en breton n'a pour chaque temps qu'une forme, celle qui, dans l'opinion reçue, est la troisième du singulier. Mais cette doctrine de M. L. se heurte à de graves difficultés. L'une est que dans le vieil irlandais le passif a deux formes pour chaque temps, et que de ces deux formes, l'une pour le singulier *carthir* = * *caratir* « il est aimé, » l'autre pour le pluriel *caritir* = * *carantir* « ils sont aimés », la seconde se distingue de la première par une modification de désinence qui appartient à la conjugaison et non à la déclinaison.

Une autre difficulté est que le déponent du vieil irlandais a les flexions du passif avec trois personnes et deux nombres à chaque temps, d'où il y a lieu de conclure qu'originairement le passif irlandais a eu aussi à chaque temps trois personnes et deux nombres à chaque personne. Suivant M. L., le verbe déponent irlandais est une création grammaticale postérieure à la date où l'irlandais s'est séparé du breton. Mais cette hypothèse est contredite par le déponent gallois *gwyr* « il sait » (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 602), en cornique *gwor* (*ibidem*, p. 603), en moyen breton *goar* (*ibidem*, p. 604), de la racine VID, dont, en vieil irlandais, le futur déponent *fessur* « je saurai » et le parfait déponent *fetar* « je sais » sont d'usage si fréquent [2].

Il n'est donc pas établi à nos yeux que l'on doive reconnaître un substantif dans la forme verbale bretonne que les grammairiens ont jusqu'ici considérée comme la troisième personne du singulier du passif.

Ainsi je ne partage pas sous tous points les doctrines de M. Loth qui me paraît avoir subi un peu trop profondément l'influence du vannetais, c'est-à-dire du dialecte breton qu'il a eu le précieux avantage de parler dès son enfance. Mais j'ai été heureux de trouver dans son mémoire, outre un tableau complet du verbe néo-celtique qui nous manquait jusqu'ici, une foule d'observations intéressantes et justes sur l'histoire de ce verbe, surtout aux époques rapprochées de nous. C'est ce qui fait la valeur principale de son travail. Quant aux théories, suivant moi un peu absolues, que je critique, elles perdraient la plupart du temps, je crois, ce caractère, si l'auteur avait donné plus de développement à l'ex-

---

sur la consonne initiale du verbe suivant, voyez : Guillome, *Grammaire française-bretonne*, p. 131 ; Le Gonidec, *Grammaire bretonne*, édition La Villemarqué, p. 10, 11 ; Rotrenen, *Grammaire française celtique*, Rennes, 1738. p. 13.

1. Le Gonidec, *Grammaire bretonne*, édition La Villemarqué, p. 37, note **; cf. p. 53.

2. B. Gueterbock et R. Thurneysen, *Indices glossarum et vocabulorum hibernicorum quæ in Grammaticæ Celticæ editione altera explanantur*, p. 114, aux mots *ro-fetar*, *finnad*.

pression de sa pensée en évitant l'excessive concision de formules trop courtes avec lesquelles l'inexactitude est un résultat presque inévitable. Qu'à l'avenir il donne à son exposition plus d'ampleur[1] et il n'aura pas de peine à justifier les espérances que les amis des études celtiques font reposer sur son début.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

225. — Pasquale Villari. **Niccolo Machiavelli e i suoi tempi illustrati con nuovi documenti.** Firenze, successori Le Monnier. 1877-1882. 3 vol. in-8°.

De nombreuses publications relatives à Machiavel ont paru dans ces derniers temps, surtout en Italie : le concours ouvert à Florence en 1869, à l'occasion des fêtes du 4e centenaire de la naissance de Machiavel, y a été pour quelque chose, mais il faut chercher la cause véritable de l'intérêt qui s'attache au secrétaire de la République florentine dans la gravité même des problèmes politiques et sociaux qui se posent aujourd'hui à tous les esprits sérieux ; on a senti plus fortement le besoin d'étudier à fond les actes et les pensées d'un homme dont les théories politiques et morales ont excité à la fois tant de séduction et tant de répulsion. Ces théories, il faut le reconnaître, quelque jugement qu'on porte sur elles, ont rompu avec toutes les traditions du moyen âge et préparé la conception de l'Etat moderne. C'est à un point de vue de critique politique, en même temps que de critique historique, que M. Pasquale Villari a composé son ouvrage sur Machiavel, dont nous sommes heureux de saluer aujourd'hui l'achèvement.

Quel est le point de vue fondamental de l'ouvrage de M. Villari? C'est que, pour juger avec équité le caractère politique et moral de Machiavel, il faut l'étudier dans ses relations avec son temps, et, si je puis dire, le replacer dans son milieu. Il est nécessaire de savoir quelle influence ont exercée sur son esprit les conditions politiques et morales de son temps et de son pays, par quels actes se sont manifestés son génie propre et ses tendances personnelles. Les moralistes peuvent juger ce qu'il a pu y avoir de juste ou d'injuste, de louable ou de blâmable dans ses doctrines ; le philosophe et le critique trouvent plus intéressant d'étudier les causes historiques ou psychologiques qui les ont formées et les expliquent. C'est ce qu'a fait M. V., et, à mon sens, avec une réelle supériorité. Son livre n'est ni une simple biographie, ni un livre d'apologie ou de polémique ; c'est une œuvre de haute critique his-

---

1. Je pourrais aussi lui donner le conseil de s'adresser à un imprimeur plus attentif à la corection des épreuves. Jamais je n'ai vu une collection de lettres cassées comparable à celle qu'offrent les pages 60 et 61. Une grande partie de la page 61 est littéralement illisible.

torique, où Machiavel est étudié à fond, où sa vie, ses œuvres, le milieu où il s'est développé sont soumis à un minutieux examen. Il est vrai que, sur plus d'un point, cette étude aboutit à une justification ; dans sa conclusion, l'auteur exprime, en termes enthousiastes, sa sympathie pour son héros ; l'étude des faits n'en est pas moins conduite avec une rigoureuse impartialité. On pourra différer de jugement avec M. V., mais quiconque lira attentivement son livre, lui reconnaîtra le mérite d'avoir placé Machiavel dans son vrai jour ; d'avoir permis à chacun de se former un jugement raisonné sur son compte, et d'avoir dissipé un certain nombre de préjugés contraires à la vérité historique.

L'ouvrage s'ouvre (t. I, 1-300) par une longue introduction sur la Renaissance italienne examinée au point de vue politique, moral et littéraire. Cette introduction se divise en quatre chapitres. Après un aperçu général sur la Renaissance (ch. I), l'auteur étudie successivement le rôle politique et social de chacun des principaux Etats italiens : Milan, Florence, Venise, Rome et Naples (ch. II) ; puis il expose le mouvement littéraire de Pétrarque à Machiavel (ch. III. M. V. aurait dû placer ici le tableau du mouvement artistique, qu'il a inséré au début du IIe volume, et qui interrompt fâcheusement l'exposé de la vie de Machiavel); enfin il résume la situation politique de l'Italie à la fin du XVe siècle (ch. IV). Cette introduction est déjà un livre, qui, à lui seul, ferait honneur à un écrivain. L'auteur a tenu compte de toutes les recherches récentes dont les événements de cette période ont été l'objet, il a groupé les faits dans un tableau lumineux, et les a jugés avec l'élévation et la sérénité d'esprit d'un vrai critique.

On a reproché à cette introduction d'être hors de proportion avec le reste de l'ouvrage et de n'avoir que peu de rapports avec la biographie de Machiavel. Je ne partage pas cette opinion. L'objection aurait de la force si M. V. n'avait voulu faire qu'une simple biographie. Il n'en est point ainsi : son plan est plus large et plus complexe : cette grande étude préliminaire fournit la base même des jugements qui peuvent être portés sur Machiavel comme homme, comme homme d'état, comme écrivain.

En dehors de l'introduction, l'ouvrage se compose de deux livres correspondant aux deux grandes époques de la vie de Machiavel : l'époque de son activité politique et l'époque de son activité littéraire. Le premier livre, comprenant seize chapitres, contient la biographie de Machiavel depuis sa naissance jusqu'à la restauration du gouvernement médicéen en 1512, restauration qui eut pour conséquence la destitution de Machiavel de son office de secrétaire de la République, et son éloignement des affaires publiques. Le second livre, comprenant dix-huit chapitres, s'étend de 1512 à la mort de Machiavel, et contient l'examen des ouvrages politiques, historiques et littéraires composés par lui dans cette seconde période de sa vie; période d'inaction au point de vue politique ; période malheureuse pour Machiavel, mais heureuse pour nous ;

c'est elle qui a donné aux lettres italiennes et à la science politique un grand écrivain qui, sans ces funestes circonstances, serait resté simplement le fidèle secrétaire adjoint d'une république destinée à périr.

Je n'ai point l'intention de faire une minutieuse analyse de l'ouvrage de M. V. au point de vue des faits historiques ; car tout ce qui se rapporte à la vie et aux temps de Machiavel est généralement connu ; je dirai seulement de quelle manière M. V. a apprécié le caractère et les œuvres de Machiavel ; aussi bien est-ce là ce qui fait l'intérêt principal de son livre.

Les tendances politiques de Machiavel ont commencé à se manifester dans ses ambassades. M. V. les expose en détail. Il met en lumière l'esprit d'observation de Machiavel, et sa disposition à ramener ses expériences à des théories générales. Son ambassade de Romagne en 1503, auprès du duc de Valentinois, a exercé sur son esprit une influence particulièrement forte. M. V. démontre (I, 405) combien il est faux que Machiavel ait inspiré les cruautés de César Borgia ; mais il est vrai qu'il fut fortement impressionné par l'énergique volonté de ce jeune tyran, qui ne connaissait point d'obstacles et trouvait toujours pour les surmonter quelque moyen, bon et pervers, mais toujours efficace. Machiavel, ayant toujours devant les yeux le but idéal qu'il se proposait, sans se préoccuper de la perversité des moyens employés (personne, d'ailleurs, ne s'en scandalisait alors) vit en César « le type représentatif » du principe libérateur de l'Italie. Nous appelons l'attention des lecteurs sur l'analyse que M. V. a donnée dans le dernier chapitre du l. I (II, 204 ss.) de la correspondance échangée par Machiavel avec Francesco Vettori, créature des Médicis, alors ambassadeur florentin à Rome. Cette correspondance a la plus grande importance, non-seulement pour connaître l'état d'âme de Machiavel dans les douloureuses disgrâces qui l'avaient frappé, mais aussi pour se rendre compte de la fiévreuse activité d'esprit avec laquelle il cherchait constamment la solution des plus grands problèmes politiques.

Le second livre commence par l'examen des principaux écrits politiques de Machiavel. L'auteur expose, à ce propos (ch. 1), quelques considérations sur la littérature politique du moyen âge et de la Renaissance ; un des passages les plus remarquables est le parallèle entre Machiavel et Guichardin, écrivains politiques.

L'un et l'autre, dans l'examen et le jugement des choses humaines, ont suivi une méthode positive et ont eu un but pratique. Mais Machiavel eut, en outre, d'après M. V., une qualité qui manqua à Guichardin : celle de « voir les faits sociaux s'ordonner en un admirable unité organique ; d'en considérer toujours le côté général, de les synthétiser, et de les ramener à un système ; en somme, il eut un idéal objectif, lequel fut le but suprême de ses observations et de ses théories » (II, 81, 82, 92, 248, etc.)

Guichardin, au contraire, est un observateur peut-être plus précis,

plus patient, plus analytique que Machiavel ; c'est un grand esprit et un penseur puissant, mais il ne se proposait aucune synthèse générale et n'avait aucun idéal politique vaste et absolu. Sa recherche constante était la solution utile et pratique des difficultés qui se présentaient momentanément dans la vie publique ou dans la vie privée, sans du tout s'occuper d'un passé ou d'un avenir éloignés ; et, c'était surtout pour servir ses intérêts personnels qu'il usait des préceptes que lui avaient dictés ses longues méditations et son expérience (II, 249).

J'ajouterai à ces observations de M. V. qu'il est encore une chose qui dut avoir une grande influence sur les idées des deux écrivains et qui explique fort bien leur manière différente de comprendre la politique : c'est la dissemblance de leurs conditions sociales.

Guichardin, riche, noble, homme de cour, gouverneur de province, fut plus à même d'étudier le monde réel, et il dut souvent reconnaître, dans le maniement des affaires, l'inanité des théories abstraites et absolues. Machiavel, lui, vivant au sein d'une société beaucoup plus restreinte et plus ordinaire, n'eut d'autre champ d'observation que celui qu'il se créa par ses propres recherches et ses propres études. — En somme, Guichardin fut surtout homme d'Etat, tandis que Machiavel était un penseur solitaire et spéculatif.

Dans le chapitre II, M. V. fait l'exposé des *Discours sur les Décades de Tite-Live ;* et, dans le chapitre III qui est d'une importance capitale, il fait la critique de ces discours ; enfin, dans les chapitres IV et V qui terminent le second volume, il traite du *Prince* et des jugements rendus, à propos de cet ouvrage, par les critiques anciens et modernes.

Quelques critiques ont cru que Machiavel s'était inspiré principalement de la *Politique* d'Aristote ; mais M. V. nous démontre (II, 275 et suivantes) que cette opinion est en partie fausse, et en partie exagérée. Les Grecs et les Romains, nous dit-il, se faisaient de l'Etat une idée très différente. D'après la théorie des Grecs, qui est celle d'Aristote, toute activité, toute morale publique ou privée, dépendait de l'Etat. Les Romains, eux, tout en considérant l'Etat comme une grande puissance, supérieure à tout intérêt particulier, bornaient son activité au champ de la politique et de la guerre ; ils en excluaient la morale privée et faisaient une distinction entre celle-ci et le droit public. La conception que Machiavel se fait de l'Etat est la même que celle des Romains ; il est très important de le savoir pour juger équitablement ses théories, lesquelles ont pour unique objet l'art de gouverner un état, et ne prétendent pas être des préceptes de morale ou de vertu. De plus, tandis qu'Aristote et Machiavel s'entendent pour étudier l'organisation de l'Etat, au moyen de la méthode historique et positive, et considèrent l'existence de cet Etat comme un fait naturel, et non comme une prédétermination divine, ils diffèrent dans le résultat de leurs observations : « Aristote, lui, cherche ce que les hommes et ceux

qui les gouvernent devraient être ; Machiavel déclare cette recherche inutile, et veut savoir plutôt ce qu'ils sont, ou ce qu'ils peuvent être, sans sortir de la réalité » (II, 279).

La moralité de la politique de Machiavel est une question qui a toujours soulevé de nombreuses discussions, et que les pures théories de la morale abstraite ne pourront jamais résoudre. Pour nous, il nous semble que M. V. l'a traitée avec une rare pénétration, et, si nous ne pouvons affirmer qu'il ait dit le dernier mot à ce sujet (nous ne savons pas si jamais quelqu'un le dira après lui), la faute en est plus au problème qu'à celui qui cherche à le résoudre.

M. V. ne nie pas l'immoralité d'un grand nombre des préceptes de Machiavel ; il ne se dissimule pas la répugnance qu'ils excitent souvent dans la conscience des honnêtes gens. Mais il recherche la cause historique de ces théories, et veut qu'elles soient jugées d'après elle. — Il est bien évident que Machiavel a été mû par un sentiment élevé et patriotique ; il désirait ardemment l'unité de l'Etat et l'organisation de la patrie. Le premier, il a entrevu l'idée de l'Etat moderne ; il aurait voulu mettre un terme aux théories obscures de la scolastique, à la suprématie théocratique, et à l'anarchie, plaies du moyen âge ; et c'est là son plus réel et plus grand mérite. Mais Machiavel, par suite de sa condition dans l'époque de transition où il a vécu, est tombé dans une grave erreur qui eut aussi pour cause la méthode trop étroite et trop systématique qu'il a suivie dans les spéculations de sa pensée. Il a cru que la formation d'un Etat était, non pas le résultat nécessaire d'une évolution naturelle et inconsciente, mais pouvait être l'œuvre personnelle d'un législateur. Celui-ci, d'après Machiavel, n'est pas un homme ordinaire, mais un être prédestiné dont la mission surpasse de beaucoup celle des autres hommes ; aussi, pour juger ses actions, ne faut-il pas se placer au point de vue de la morale privée ; il faut les regarder comme bonnes ou mauvaises, selon qu'elles sont plus ou moins propres à atteindre le but suprême que doit avoir tout législateur, c'est-à-dire la fondation et la conservation de l'Etat.

J'ai indiqué ici brièvement ce que M. V. expose en plusieurs pages qui sont un admirable essai de critique positive. Quelle autre chose pourrais-je ajouter, qui ne vienne spontanément à l'esprit de tout lecteur ? Tous, nous voudrions espérer que l'accord de la morale et de la politique est indissoluble ; mais en est-il véritablement toujours ainsi ? est-il possible qu'il en soit ainsi ? Les histoires de tous les temps et de tous les pays abondent en contradictions, souvent inévitables, entre la raison politique et la morale privée. Il faut être juste : ce n'est pas Machiavel qui a inventé cette théorie. Nous le considérons comme un grand coupable et nous nous scandalisons fort ; mais qu'a-t-il fait ? Il a traduit d'une façon crue les théories qu'ont adoptées, quand ils en ont eu besoin, avec l'approbation du ciel et des hommes, presque tous les fondateurs ou gouverneurs d'Etats, et cela, tout en gravissant les

marches des autels, ou en entonnant des hymnes à la morale, à la religion, à la fraternité.

Au moins, à toutes les accusations portées contre Machiavel, on ne pourra pas ajouter celle d'hypocrisie; et, par le but élevé auquel il a tendu, il mériterait d'être justifié de bien d'autres accusations encore. L'amour de la patrie, de la liberté, de la grandeur de l'Etat était profondément gravé dans son cœur, et il considérait tout intérêt individuel comme bien inférieur; ce fut là l'objet final de tous ses écrits et le guide constant de sa politique.

Lorsque, après la chute de Soderini, il chercha si instamment un emploi auprès des Médicis victorieux (ce qui donna lieu contre lui à beaucoup d'accusations dont M. V. le défend énergiquement (II, p. 185 et suivantes), il ne renia aucun de ses principes, et exprima toujours ouvertement l'opinion que le nouveau gouvernement médicéen, rendu nécessaire par les changements de la situation intérieure et extérieure, devait s'appuyer sur le peuple et sur la liberté. En 1515, sur l'ordre du pape Léon X, et du cardinal Jules de Médicis (plus tard pape, sous le nom de Clément VII), il écrivit un discours sur *les Réformes à faire dans l'Etat de Florence*; quoique, d'après M. V. (III, 61), le discours ait peu de valeur pratique ou scientifique, il a cela de remarquable que l'auteur s'efforce d'y réconcilier la prépondérance des Médicis avec la forme républicaine, et qu'il exhorte les chefs actuels à restituer au peuple, à leur mort, sa pleine et entière liberté. Utopie de penseur idéaliste, mais qui fait honneur au caractère de l'homme et de l'écrivain, ainsi que l'intégrité et la loyauté qu'il conserva toujours dans toutes les fonctions qu'il remplit; cela prouve combien est injuste l'accusation de perversité, portée avec un ton solennel et tranchant contre Machiavel, par l'illustre marquis Gino Capponi (*Histoire de la république florentine,* II, 368).

Le dialogue *De l'art de la guerre*, que M. V. étudie dans le chapitre VIII, est un complément nécessaire au livre du *Prince* et aux *Discours*. La profonde influence que le monde romain de l'antiquité avait exercée sur l'esprit de Machiavel, se fait encore sentir dans ce traité, apologie de la légion romaine qu'il compare à l'infanterie nationale, dont il souhaitait vivement la réorganisation. De nos jours, des hommes très compétents ont reconnu un vrai mérite à la plupart des principes de tactique générale de Machiavel, et le major allemand Jaehns n'a pas hésité à l'appeler « le premier classique moderne de l'art militaire ». A notre avis, le traité de *l'Art de la guerre* a principalement une importance politique, surtout lorsqu'on le rapproche des deux traités dont nous avons déjà parlé.

M. V. insiste sur cette idée, que les trois ouvrages répondent à une seule et même conception et forment un grand tout. Dans *le Prince*, Marchiavel montre de quelle manière un conquérant ou un législateur peut fonder l'unité de l'Etat; dans les *Discours* il dit quelles vertus

conviennent au peuple qui veut maintenir dans sa patrie la liberté et la prospérité ; enfin, dans *l'Art de la guerre*, il déclare que ce sont les armées nationales et populaires qui peuvent rendre stables les libertés. « Tel est le progrès que suit la pensée de Machiavel dans ces différents ouvrages. Si on les sépare l'un de l'autre, on ne sent plus leur unité, et on perd de vue leur but réel, ce qui donne lieu aux plus fausses interprétations » (III, 381).

Dans les chapitres XII, XIII, XIV, M. V. a consacré aux *Histoires florentines*, une étude longue et détaillée, dont nous nous contenterons de donner une courte idée. Les *Histoires florentines* de Machiavel n'ont rien de commun avec les Chroniques ou les Annales, et ne sont pas non plus une pure œuvre d'art, comme les autres histoires des humanistes du XVe siècle. Nous sommes en présence d'une nouvelle conception. Machiavel a raconté l'histoire de Florence à un point de vue politique, en étudiant les raisons et les conséquences des faits ; et en cela consistent les mérites et les défauts de l'œuvre. Il puise sans scrupule dans les récits d'autres écrivains, tels que Flavio Biondo ou Cavalcanti, et les copie même parfois, mais l'esprit de l'ouvrage, et la forme, toujours admirable, sont siens. Il est certain, pourtant, que Machiavel ne se contentait pas de chercher l'inspiration auprès de ces écrivains, il étudiait aussi les documents historiques; mais il s'assimilait leur contenu à sa guise, supprimant, changeant, embellissant, et se préoccupant fort peu de l'exactitude des détails. Mais ces défauts historiques sont rachetés par une narration toujours claire et pleine de vie, où tout est admirablement adapté pour faire ressortir l'idée de l'auteur sur l'utilité politique de l'histoire.

Ceci nous ramène à une nouvelle comparaison entre Machiavel et Guichardin, comme historiens. M. V., cette fois, n'hésite pas à donner la palme au second, et nous croyons qu'il a raison. En réalité, l'*Histoire d'Italie*, de Guichardin, bien que considérée comme aride et obscure par un grand nombre de lecteurs, est une œuvre inimitable par la largeur de la conception, par la grande connaissance des faits, et par un examen approfondi de la réalité des choses. Il est vrai que Ranke, dans ses études critiques, met en doute l'autorité historique de Guichardin, mais M. V. répond à ses accusations d'une façon irréfutable, dans une excellente note qui se trouve à la fin du volume III, pages 435 et suivantes.

L'étendue, déjà trop longue, de cet article, ne me permet pas de suivre M.V. dans l'étude des œuvres littéraires de Machiavel; mais je réclamerai encore l'attention du lecteur sur le jugement de la comédie *La Mandragore* (chapitre X) qui est, encore aujourd'hui, une des productions les plus originales et les plus caractéristiques du théâtre italien. Cette pièce a une valeur littéraire et dramatique que n'ont pas les autres comédies de Machiavel, et, d'après M. V., elle a, grâce à son caractère social, une importance majeure. Elle est, comme on l'a dit, « la comédie d'une

société dont *le Prince* est la tragédie ». C'est un tableau de mœurs palpitant et vivant, où le réalisme le plus grossier est racheté par une forme exquise et par un grand art.

Disons encore deux mots à propos des documents publiés en appendice à chacun des trois volumes de M. Villari, ils sont au nombre d'environ 150, répartis en 78 numéros, presque tous inédits, beaucoup d'une réelle valeur. Notons dans le premier volume une lettre de Piero Alamanni, ambassadeur florentin à Milan (31 mars 1494) où est insérée une phrase qui lui fut dite par Ludovic le Maure, phrase qui peint au vif le sentiment, si souvent mis en doute, de ce tyran sur les choses italiennes : « Vous me parlez toujours de l'Italie, mais moi je ne l'ai jamais vue. »

Plusieurs lettres, écrites à Machiavel par des employés de la Chancellerie florentine, pendant qu'il était auprès du duc de Valentinois, renferment, en un langage familier et souvent peu décent, la petite chronique de la bureaucratie florentine. On trouve encore dans ce premier volume deux lettres fort intéressantes d'Agostino Vespucci, écrites de Rome en 1501, qui renferment une peinture très vive de la ville des Borgia, et décrivent en un style ému la corruption de la cour et de la cité.

Dans le volume II, il faut noter les lettres adressées à Machiavel par Francesco Vettori (Rome, 1513-1515), qui font pendant à d'autres lettres de Machiavel lui-même, déjà publiées dans ses œuvres. Nous citerons encore une lettre du fameux Micheletto de Coreglia, le vieux sicaire de César Borgia, dont Machiavel s'était servi pour l'organisation militaire du territoire florentin (1508), et une autre du cardinal Jean de Médicis, sur le sac de Prato (1512); mais le document le plus curieux de ce volume est les annotations autographes de l'ex-reine Christine de Suède, et une traduction française du *Prince* écrites en marge d'une édition de 1683.

Dans le volume III, nous avons été heureux de trouver réimprimée dans son texte original une lettre de Marietta Corsini, femme de Nicolas Machiavel, écrite à son mari absent de Florence ; cette lettre, la seule qu'on possède, fait honneur au caractère affable et à la vertu domestique de cette femme qui a été si injustement calomniée. D'autres lettres de parents ou d'amis complètent la biographie intime de Machiavel, et font désirer que sa correspondance privée soit publiée en entier, et dans une forme meilleure que celle des éditions ordinaires.

C. Paoli.

---

226. — Vicomte d'Haussonville, ancien député. **Le salon de Mme Necker**, d'après des documents tirés des archives de Coppet. Paris, C. Lévy, 1882, 2 vol. in-18 de 361 et 305 p. Prix : 7 fr.

Louons tout d'abord et sans réserve la pensée qui a inspiré ce livre. Tandis que presque tous les descendants des personnages célèbres du XVIIIe siècle s'efforcent de décourager, par leur inertie ou leur mauvais

vouloir, les travailleurs soucieux de remettre en lumière le nom ou les œuvres de leurs ancêtres, M. le vicomte Othenin d'Haussonville n'a pas hésité à tirer des archives de Coppet un livre dont le titre indique le plan. Dans un cadre ingénieux, l'auteur a groupé tous ceux qui ont tenu un rang dans les affections de Mme Necker ou simplement même traversé son salon. Sans doute, le rôle politique et les travaux de publiciste de M. Necker, l'enfance, les débuts dans le monde et le mariage de Germaine Necker fournissent quelques chapitres à M. d'H., mais c'est bien Sophie Curchod de Nasse, devenue, en 1764, Mme Necker, ce sont bien les amitiés, et, qui le croirait? les passions qu'elle inspira dans sa jeunesse, ce sont surtout les volumineuses correspondances reliées à Coppet en vingt-sept volumes (dit M. d'H., t. I, p. 4), qui prêtent à ce livre un intérêt soutenu. On y trouve tour à tour des lettres inédites de Gibbon qui, par un jeu piquant du sort, fut le premier soupirant de Mme Necker, et le dernier ami à qui elle survécut, de la duchesse d'Enville, de Marmontel, de Morellet, de Grimm, de Diderot, de d'Alembert, de Mlle de Lespinasse, de Galiani, de Bernardin de Saint-Pierre, de Dorat, de Mme de Vermenoux, de Mme Geoffrin, de la duchesse de Lauzun, de Mme de La Ferté-Imbault, de Mme de Marchais, de Mme d'Houdetot, de Moultou, de Buffon, de Thomas, de Mme de Choiseul, du maréchal de Mouchy, du comte de Tressan, de Mme d'Epinay, de la marquise de Créquy, de Cambon, évêque de Mirepoix, de Boisgelin de Cucé, archevêque d'Aix, de Vergniaud, de l'abbé Maury, etc., etc.

J'ai suivi dans cette énumération l'ordre même des chapitres, afin de montrer tout ce que le lecteur y trouvera de nouveau et de curieux; le commentaire qui accompagne ces révélations, parfois tronquées (comme le sont notamment les lettres de Diderot), est délicat et piquant, mais le plus souvent mélancolique. On devinerait, si l'auteur ne le disait lui-même, que ce livre a été écrit dans la tourelle des archives de Coppet, devant les portraits de famille, à deux pas du tombeau des deux époux et de leur fille. De là le charme intime du récit, de là aussi l'embarras du narrateur quand il se trouve en présence des contradictions de caractère si fréquentes chez son aïeule; mais, comme l'a dit Sainte-Beuve, « apprécier Mme Necker n'est pas une étude sans difficulté. Ses défauts sont de ceux qui choquent le plus aisément en France, ce ne sont pas des défauts français; et ses qualités sont de celles qui ne viennent trop souvent dans le monde qu'après les choses de tact et de goût, car elles tiennent à l'âme et au caractère ».

En insistant sur l'agrément littéraire de certaines pages de ce livre, telles que le début (sur le charme de l'inédit à notre époque) ou cette apostrophe aux femmes du XVIIIe siècle (t. I, p. 289), qui rappelle presque un de ces « couplets » où Sainte-Beuve excellait, je craindrais de sortir du rôle assigné à la *Revue critique*. J'y reviens, en indiquant à M. d'H. quelques menues erreurs que les errata de chacun de ses deux volumes n'ont point relevées.

Tome I, p. 128. Si la *Biographie universelle* ne fait pas mention du financier Montauron, M. d'H. eût trouvé quelques détails sur ce personnage dans l'excellente édition de Corneille, due à M. Ch. Marty-Laveaux, t. III, p. 369.

P. 130. Marmontel n'est pas mort à Paris, mais à Habboville, commune de Saint-Aubin-sur-Gaillon (Eure), le 31 décembre 1799.

P. 184. M. d'H. attribue à Dorat (j'ignore en vertu de quelle autorité) un livre intitulé *l'Esprit de Caraccioli,* et qui, d'après cette note, aurait été écrit en l'honneur de l'ambassadeur de Naples! Or, ce livre (Liège et Dunkerque, 1774, in-12) est tout simplement un extrait des innombrables rapsodies de Louis-Antoine Caraccioli, l'auteur de la *Jouissance de soi-même,* du *Langage de la raison,* des *Lettres récréatives,* etc., et, bien que la préface se propose « d'honorer la mémoire » d'un écrivain qui avait « immortalisé ses talents » par la défense de la religion, Dorat est certainement étranger à une compilation qui revient de plein droit à celui qu'elle célébrait. L.-A. Caraccioli n'était point mort à cette date, comme la phrase citée pourrait le faire croire : il ne cessa d'écrire qu'en 1803. Son homonyme l'avait précédé de quatorze ans dans la tombe.

P. 226. Besenval n'a pas laissé deux, mais quatre volumes de *Mémoires* dont la publication, par les soins du vicomte A. J. P. de Ségur, son exécuteur testamentaire, ne laissa pas que de causer une vive contrariété à sa famille. On trouve ce sujet dans la *Décade philosophique* (t. XLVII, p. 126) une lettre de MM. U. A. J. de Besenval et Besenval le jeune, datée de Soleure, 27 septembre 1805.

P. 321. A propos de la *Visite* de Hérault de Séchelle *à Buffon,* M. d'H. est tombé dans une erreur déjà commise jadis par M. Flourens [1]. « Publiée, dit-il, *au lendemain de la mort de Buffon,* elle contient d'intéressants détails mêlés à des assertions qui paraissent calomnieuses. » Buffon est mort le 16 avril 1788 et la *Visite* en question (Paris, 1785, in-8, 53 pp.) est datée, sur le titre : Septembre 1785, et à la dernière page : « Ecrit dans les allées de Bréaux près du couvent, octobre 1785, » ce qui prouve surabondamment que cette brochure fut rédigée au lendemain même des entretiens du jeune avocat avec le brillant naturaliste. Les détails que donne Hérault de Séchelles sur certaines particularités de la vie privée de Buffon, égalent, s'ils ne les dépassent, les plus effrontés « reportages » actuels. Mais, au moment de leur mise au jour, ces « informations » semblent avoir été tolérées par celui-là même qui en était l'objet, et sa famille songea si peu à s'en affecter qu'Hérault de Séchelles fut, en 1793, un des témoins de Buffon fils lorsqu'il épousa en secondes noces Betzy Daubenton.

Tome II, p. 80. La note sur la compilation bien connue intitulée :

---

1. *Les manuscrits de Buffon* (Garnier frères, 1860, in-18), p. LXXIV. M. Flourens ajoute que le récit d'Hérault de Séchelles fut publié en cette même année 1785 par le *Magasin encyclopédique,* — dont la première série ne parut qu'en 1792.

Paris, Versailles et les provinces au XVIIIe *siècle,* aurait pu être complétée par un détail qui n'avait rien d'oiseux : la première édition (Lyon et Paris, 1809, 2 vol. in-8) contient sur M. Necker des anecdotes qui disparurent des éditions subséquentes (3 vol. in-8) à la prière du libraire Nicolle, l'un des éditeurs de Mme de Staël.

Terminons ces chicanes par un vœu que tous les lettrés souhaiteraient de voir exaucé. Puisque M. d'Haussonville a entr'ouvert la porte si longtemps close des archives de Coppet, et qu'il y signale l'existence de la correspondance « à peine classée » de Mme de Staël, il devrait quelque jour rendre à la fille le même hommage qu'à la mère, et remettre en lumière, par la publication intégrale de ces documents, ce mâle talent et ce noble caractère.

Maurice TOURNEUX.

---

227. — **Albrecht von Hallers Gedichte** herausgegeben und eingeleitet von Dr. Ludwig HIRZEL, ord. Professor der deutschen Literatur an der Universitæt zu Bern. Frauenfeld, Huber. In-8°, XII, DXXXVI et 423 p. 12 mark.

La publication de M. Louis Hirzel (qui forme le IIIe volume de la « Bibliothèque des anciennes œuvres de la Suisse allemande » dirigée par MM. Fritz Baechtold et Ferd. Vetter) renferme deux parties : 1° l'introduction consacrée à la vie et aux œuvres de Haller ; 2° le texte des poésies du grand Bernois. — L'introduction est le travail le plus complet et le mieux fait qui ait encore paru sur Haller ; elle comprend plus de la moitié du volume et renferme une foule de détails et de documents jusqu'ici inconnus ou passés presque inaperçus. M. Hirzel a consulté et mis en œuvre l'autobiographie composée par Haller en 1732 (qui se trouve à la Bibliothèque de la Brera à Milan, ainsi qu'une partie de sa bibliothèque vendue après sa mort par ses fils à l'empereur Joseph II qui la distribua aux villes de Milan, de Padoue et de Pavie); le journal du voyage que Haller, alors étudiant à Leyde, fit en 1726 dans la Basse-Allemagne, en compagnie de Marlot et de Diesbach ; les notes de son séjour à Paris et à Londres ; les impressions qu'il recueillit de sa grande excursion dans les Alpes en 1728 ; sa correspondance (aujourd'hui à la Bibliothèque de la ville, à Berne) qui renferme en plus de 60 volumes 13,000 lettres adressées à Haller dans les années 1724-1777 par plus de 1,200 correspondants. Parmi les lettres insérées par M. Hirzel dans le cours de sa belle étude sur le grand poète suisse, signalons de suite une lettre de Gottsched, de Grimm, de Jérusalem, de Pyra, de Voltaire, de Wieland, un fragment d'une lettre de Klopstock, etc. Mais les lettres mêmes de Haller ne manquent pas ; citons parmi les plus remarquables celles qu'il écrit à son fils, et sa correspondance avec Gemmingen et Bodmer [1]. Mais, outre ces documents nouveaux,

1. La correspondance avec Gemmingen est surtout importante ; cp. les jugements

M. Hirzel a reproduit dans son introduction un grand nombre de faits intéressants et habilement groupés, concernant la vie même de Haller, les influences qu'il a subies et ses relations avec ses contemporains. On lit avec grand intérêt le récit des années que Haller passa à Berne et à Biel dans son enfance, à Tubingue où le jeune étudiant en médecine s'indignait déjà contre le despotisme du duc de Wurtemberg, à Leyde où son esprit avide de s'instruire trouva, comme disait son ami Gmelin, son paradis, où il admira l'industrie, la simplicité, le sérieux des Hollandais, où il fut l'élève enthousiaste de Boerhave et d'Albinus, à Londres où il loua les honneurs rendus par la nation à ses savants, à Paris où il eut pour maîtres Winslöw et Le Dran, à Bâle où il suit le cours de mathématiques de Bernoulli et se lie avec Drollinger et Stähelin, à Berne où il s'établit comme médecin et commence les grands travaux scientifiques qui lui valent sa nomination à l'Université de Gœttingue récemment fondée. On remarquera ensuite les pages relatives à la société bernoise dont Haller châtia dans ses vers la corruption et les vices (*Verdorbene Sitten*); M. Hirzel fait très bien voir tout ce qu'avait d'arrogant, d'exclusif et de despotique le gouvernement oligarchique de Berne; il cite, en passant, de nombreux témoignages dee contemporains attestant l'ignorance, l'égoïsme et la tyrannie des quelques familles patriciennes auxquelles appartenait l'autorité; il rappelle les noms de Samuel Henzi et de Samuel König bannis, après la pétition hardie de 1744, par l'aristocratie bernoise. Pourtant Haller aimait Berne; il n'y fut jamais apprécié comme il méritait de l'être; mais son plus ardent souhait était d'y revenir, d'y occuper une place dans le conseil des Deux Cents, et d'arriver au pouvoir. Même lorsqu'il était à Gœttingue un des professeurs les plus considérés et les plus fêtés de la Georgia Augusta, et voyait accourir à son cours une foule de jeunes gens venus de tous les points de l'Europe, sa pensée se reportait toujours vers Berne. M. Hirzel insiste là-dessus avec raison; il met pour la première fois dans tout leur jour les motifs puissants qui déterminèrent l'illustre savant et poète à quitter Gœttingue pour Berne, et, après qu'il eut été nommé membre du grand conseil, à abandonner sa chaire pour un poste qui semblait fort modeste, celui de bailli de l'hôtel de ville (*Rathhausammann* ou, comme on disait par dérision, *janitor* du conseil); mais, cinq ans après, Haller devenait directeur des salines de la République, et son titre de membre du conseil assurait l'existence de sa famille, ouvrait à ses fils l'accès des grands emplois et le mènerait peut-être lui-même — ce qui n'arriva pas — aux fonctions si lucratives de *Landvogt*. — Mais il y a dans cette introduction deux autres points importants fort savamment traités par M. Hirzel : l'accueil fait aux

---

de Haller sur Lavater et sur la littérature allemande en 1777 : « von der Vielseitigkeit von Hallers Interessen gibt der Briefwechsel mit Gemmingen den vorzüglichsten Begriff » (p. CDLXXXIX).

poésies de Haller et sa collaboration aux *Göttingische gelehrte Anzeigen*. M. Hirzel examine successivement les onze éditions des vers de Haller ; il indique les retouches et les remaniements que Haller ne cessa de faire à ses poèmes, soit pour retrancher des provincialismes et des expressions choquantes, soit pour adoucir un blâme ou une critique, soit pour calmer les scrupules des orthodoxes, etc. ; il montre d'où venaient l'animosité de Gottsched contre les poésies de Haller et cette inimitié de l'école saxonne qui ne désarma pas, qui allait même jusqu'à citer toujours les vers de Haller d'après les premières éditions, sans tenir compte des changements ultérieurs faits par le poète. Haller avait dirigé une critique assez acerbe contre un article dont l'auteur anonyme était Mme Aldegonde Gottsched ; de là comme disait Bodmer, la colère de la femme, de son mari et de toute la clique (p. CXIX). Cette querelle, marquée par l'intervention de Breitinger et de Pyra, est minutieusement exposée par M. Hirzel dans un chapitre spécial intitulé « attaque et défense » (*Anfeindungen und Vertheidigungen*, pp. CXCII-CCXXV). — Mais la partie la plus originale de l'introduction et qui montre Haller sous un aspect tout nouveau, est celle qui traite des comptes-rendus de Haller dans les « Annonces savantes de Gœttingue » ; à Gœttingue, à Berne, à Roche, durant plus de trente ans, Haller n'a cessé de collaborer au journal qu'il avait fondé et de lui envoyer des articles sur toute sorte de sujets, sur la littérature et la philosophie comme sur la médecine et les sciences naturelles, sur les œuvres innombrables de Voltaire comme sur les productions anglaises et allemandes. M. Hirzel admire justement cette incroyable activité, ce savoir si varié et si étendu ; il cite les principales « recensions » de Haller, ses jugements sur Herder, Wieland, Gœthe, etc. ; il prouve par des extraits de ces articles que Haller a été un des premiers critiques de l'Allemagne, qu'il a semé dans ces comptes-rendus une foule de remarques judicieuses ou fines, de vues élevées et pénétrantes, que ses observations sur le *Laocoon*, par exemple, ne méritaient pas de tomber dans l'oubli, qu'il a été plus impartial qu'on le croit ordinairement dans ses appréciations sur les écrivains de la période d'orage. Enfin relevons encore dans l'excellent travail de M. Hirzel les pages sur la vie de Haller à Gœttingue et à Berne, sur sa polémique avec Voltaire, sur ses rapports avec J.-J. Rousseau à qui il ne voudrait accorder de liberté que s'il donnait caution de ne plus écrire que sous la censure d'un corps sensé de théologiens (p. CCCXC), sur sa prédilection pour la poésie et le caractère des Allemands (qui s'exprime surtout dans la préface de l'ouvrage de Rösel sur les grenouilles), sur les romans de ses dernières années, *Usong*, *Alfred*, *Fabius et Caton*, sur l'admiration que des écrivains postérieurs, Matthison, Herder, Schiller ont exprimée pour le poète des *Alpes* (voir le chapitre qui a pour titre « *Stimmen der Nachwelt*), etc. — Il faut, à côté de cette longue et substantielle notice, tout à fait remarquable par la richesse des informations qu'elle renferme autant sur la littérature du XVIIIe siècle que

sur Haller même, mentionner aussi l'édition des poésies que M. Hirzel a jointe à sa biographie. Nous avons là un recueil complet, reproduisant les vers de Haller sous la dernière forme que le poète leur a donnée; M. Hirzel ajoute à ce texte quelques pièces de vers antérieures, une bibliographie complète des diverses éditions et des manuscrits (avec les dédicaces et les préfaces), enfin la liste des variantes et plusieurs appendices d'assez grande valeur, accompagnés de notes très utiles : seize lettres de Haller à Bodmer, des morceaux en prose qui datent de la jeunesse du poète, entre autres le « sermo academicus » sur les anciens et les modernes (*quantum antiqui eruditione et industria antecellant modernos*), et la célèbre lettre à Gemmingen, renfermant la comparaison entre Hagedorn qui buvait volontiers un verre de vin et goûtait toutes les joies de la vie, et Haller qui renonça au vin dès l'âge de dix-neuf ans et ne trouvait son plaisir que parmi les livres ou devant une tasse de thé. — Cette publication à laquelle la librairie Huber a donné tous ses soins, a déjà reçu de très vifs éloges de la critique allemande; elle les mérite, car l'édition des poésies de Haller, telle que l'a donnée M. Hirzel, est sans rivale, et l'introduction qu'il a mise en tête du *Versuch schweizerischer Gedichte* épuise presque le sujet et laisse à peine après elle quelques modifications de détail à faire [1]. Nous ne parlons évidemment que de la partie biographique; pour la partie purement littéraire, pour l'appréciation du talent poétique de Haller, de son style, de ses modèles, de ses imitateurs, on peut encore trouver dans le livre récemment publié par M. A. Frey, seulement sur quelques points, plus de détails que dans l'étude de M. Hirzel. Il ne nous reste que plusieurs vœux à faire : que M. Hirzel publie à part et son introduction et son édition des poésies de Haller (en mettant, s'il est possible, les variantes au bas des pages et non à la fin du volume); qu'il fasse paraître et l'autobiographie de Haller, et un choix de ses articles dans les « Annonces savantes de Gœttingue », et un recueil renfermant ses lettres et celles de ses correspondants qui intéressent la littérature et les sciences; que lui et ses amis obtiennent de la ville de Berne que la statue de celui que Gœthe appelait « l'immortel Haller » soit érigée sur la terrasse de la cathédrale en face de ces Alpes que le poète a célébrées en beaux vers [2].

A. Chuquet.

---

1. Relevons p. CDIII et p. CDXVI deux légères erreurs; pp. CDIII et 422, il faut lire *Trudaine* et non Trudain; p. CDXVI, le nom de l'auteur de l'*Essai sur l'éducation nationale* est La Chalotais et non « La Chotolais » (manque à la table); p. 377, pour la note sur Bussy-Rabutin, voir Lair, *Louise de La Vallière*, p. 134, 1re édition; p. 404, note 2, lire Aigueperse et non « Aigne-Perse ».

2. Cp., p. DV, note 1 ; Haller n'a pas de statue à Berne, et l'on ne sait même pas où sont ses restes.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE vient de rééditer l'*Oraison funèbre de Pierre Gassendi par Nicolas Taxil,* prononcée dans l'église cathédrale de Digne le 14 novembre 1655. (Bordeaux, Chollet. 94 p. Extrait, à cent exemplaires, des « Annales des Basses-Alpes, bulletin de la Société scientifique et littéraire de Digne. ») Cette pièce, des plus curieuses et des plus rares, qui manque aux collections de la Bibliothèque Nationale comme à la plupart des collections provençales, a été copiée, par ordre de l'évêque de Digne, Mgr Meirieu, sur l'exemplaire du discours que possède la bibliothèque de la ville de Digne. M. T. de L. a reproduit cette copie qu'il nous dit « très fidèle », en l'entourant de documents d'un intérêt local; il réserve pour la grande publication qu'il consacre à Peiresc et à ses amis, les lettres françaises inédites de Gassendi qu'il a recueillies en grand nombre et à Paris et en Provence. Au texte (pp. 11-59) de cette oraison funèbre « prononcée il y a 225 ans par un admirateur dont la naïveté a quelque chose de touchant », M. T. de L. a joint diverses notes et divers documents, qui lui ont été remis par trois prêtres de Digne, MM. les abbés Aubert, Cruvellier et Feraud, et qui, « relatifs aux procès que le Prévôt soutînt au nom de ses confrères, permettent d'ajouter à sa biographie un chapitre intitulé *Gassendi plaideur.* » Parmi ces communications, on trouvera quelques extraits d'un mémoire, sous forme de lettre, où Gassendi discute l'histoire des anciens évêques de Digne, mémoire conservé parmi les manuscrits de Peiresc, dans la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras (pp. 60-94).

— Nous avons reçu de M. E. CHARVÉRIAT une note intéressante sur la *Politique d'Urbain VIII pendant la guerre de Trente Ans* (note lue à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. XXIIe vol.) Cette note a été écrite à propos de l'ouvrage récent de M. Grégorovius, *Urban VIII im Widerspruch zu Spanien und dem Kaiser.* « La politique du pape, dit M. Charvériat, lorsqu'elle repoussait la domination austro-espagnole, était à peu près la même que celle de la France; elle en différait seulement en ce que Richelieu, pour combattre cette domination, n'hésita pas à s'allier avec Gustave Adolphe et les protestants, tandis que Urbain VIII se bornait à refuser des subsides à l'Autriche. »

— La 3e livraison du tome IIe des *Mémoires de la Société historique du Cher* (3e série, pp. 293-406) renferme les articles suivants : de M. H. BOYER, *Les origines de Sancerre* (l'auteur « apprécie toute la justesse des vues » émises par M. de Certain dans un article de la « Bibliothèque de l'Ecole des Chartes » sur l'assimilation de Sancerre avec Château-Gordon); de M. A. BOULÉ, une notice sur Louis marquis d'Arpajon, gouverneur du Berry (1669-1715-1736); de M. D. MATER, le Catalogue descriptif de quelques séries monétaires du musée de Bourges (c'est au musée de Bourges qu'a été déposé le trésor dit du Port ou de Mereau-Massay, trouvé en 1873 et renfermant 3,885 pièces, dont 59 appartiennent au monnayage royal et 3,809 au monnayage seigneurial, Bretagne et surtout Berry); de M. Hippolyte BOYER, une étude sur *Le corps des marchands à Bourges* « association des plus gros marchands du pays, formée dans le but d'accaparer le commerce et de disputer aux membres anoblis de l'ancienne *marchandise* le privilège des places et des offices ».

— M. Jules LE PETIT prépare une *Bibliographie des éditions originales d'auteurs français du* XVe *au* XVIIIe *siècle;* cet ouvrage est mis en souscription chez E. Maillet, 20, rue de la Pépinière, au prix de 30 francs.

— On trouvera dans le no 39 du *Courrier de l'art* des documents intéressants, re-

latifs à Rubens et tirés par M. Eug. Müntz, des archives et des bibliothèques de l'Italie; ce sont 1° des extraits de cinq lettres de Peiresc (1624 et 1628), 2° une lettre du chevalier del Pozzo racontant sa visite au palais du Luxembourg nouvellement décoré (7 juin 1625); 3° une notice biographique de Rubens rédigée vers 1630, par Mancini, le médecin et critique d'art siennois.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 octobre 1882.

M. Oppert continue sa lecture sur la ville perse de Pasargade. Les inscriptions cunéiformes du roi Darius lui fournissent de nouvelles preuves contre l'identification de cette ville avec Murghâb. Une de ces inscriptions dit que Gomatès le mage, le premier faux Smerdis, sortit de Pasargade (Paisiyâuvâdâ), ville située près d'une montagne; il n'y a pas de montagne près de Murghâb. Ailleurs est racontée la guerre de Darius contre un autre imposteur, le second faux Smerdis. On voit dans cette relation que les hostilités eurent lieu dans le voisinage de Pasargade et vers les frontières orientales de la Perse. Pasargade devait donc être située à l'est, et non, comme Murghâb, au nord de Persépolis.

M. Germain termine la lecture de son étude historique sur la faculté de théologie de Montpellier. Au xve siècle, comme on l'a vu à la dernière séance, un statut universitaire avait exclu les religieux mendiants des dignités scolaires et leur avait interdit d'aspirer à la prééminence dans la faculté. Au xvie siècle, les protestants supprimèrent momentanément toutes les institutions catholiques de la ville. Les guerres de religion terminées, les dominicains rétablirent à leur profit la faculté de théologie. En prenant l'initiative du relèvement de l'école, ils comptaient en rester les maîtres, c'était comme une revanche de l'abaissement de leur ordre au moyen âge. Mais ils rencontrèrent de nouveaux adversaires, les jésuites, qui réussirent d'abord à se faire une place à côté d'eux, ensuite à les supplanter tout à fait. En 1686, Louis XIV conféra à la Compagnie le monopole de l'enseignement théologique à Montpellier. Les dominicains protestèrent contre cet acte, qu'ils traitaient d'usurpation. Ils renouvelèrent leur protestation tous les trois ans, pour maintenir leur droit, jusqu'à l'année 1762, où les jésuites furent chassés de France. Le parlement de Toulouse remit alors les dominicains en possession de la faculté. Mais l'évêque intervint à son tour, au profit du clergé séculier; en 1767, il réussit à enlever aux religieux toutes les chaires et à les conférer à des prêtres diocésains. Ceux-ci les gardèrent jusqu'à la Révolution, qui supprima définitivement la faculté de théologie de Montpellier.

M. le comte Maurice de Pange communique une dissertation sur une question obscure de l'histoire de Lorraine. Simon II, duc de Lorraine à la fin du xiie siècle, eut-il pour successeur immédiat, aux premières années du xiiie, son neveu Ferri II de Bitche? Ou son frère, Ferri Ier de Bitche, père de Ferri II, succéda-t-il d'abord à Simon, pour céder quelque temps après le duché à Ferri II? La première opinion est celle des anciens historiens lorrains, la seconde a été émise pour la première fois par dom Calmet et adoptée depuis par divers écrivains. M. de Pange est d'avis qu'il faut en revenir à l'avis des anciens auteurs. Il est vrai que Ferri Ier, sous le règne même de Simon II, soutint une guerre contre celui-ci et qu'au cours de cette guerre il usurpa un moment le titre de duc de Lorraine. Ce titre lui est aussi donné, soit dans des documents postérieurs, rédigés par des personnes qui avaient sous les yeux des pièces du temps de sa tentative usurpatrice, soit dans des chartes reconnues aujourd'hui apocryphes. Mais M. de Pange croit pouvoir affirmer que jamais, ni de droit ni de fait, Ferri Ier n'a régné sur le duché de Lorraine et que Ferri II a bien succédé immédiatement à son oncle Simon.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Le Blant (Edmond), *les Actes des martyrs, supplément aux Acta sincera de dom Ruinart* (extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres)*; — par M. Barbier de Meynard : Halévy (Joseph), *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie, textes assyriens, traduction et commentaire*, 1re partie; — par M. Delisle, au nom de M. Hauréau : Crié (L.), *Pierre Belon et la Nomenclature binaire;* — par M. Gaston Paris : [Giry (A.),] *Jules Quicherat* (extrait de la *Revue historique* et de la *Bibliothèque de l'École des chartes.)*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 6 Novembre — 1882

Sommaire : 228. Vie de Polycarpe, p. p. Duchesne. — 229. Hitzigrath, Les écrits sur la paix de Prague de 1635. — 230 Bengesco, Bibliographie des œuvres de Voltaire. I.— Lettre de M. Leger. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

228. — **Vita sancti Polycarpi Smyrnæorum episcopi** auctore Pionio primum graece edita a L. Duchesne. Parisiis apud C. Klincksieck, 1881. 40 pages in-8°. Prix : 2 francs.

M. Duchesne, en publiant ce petit écrit, ne prétend pas fournir aux biographes de Polycarpe un document nouveau. Cette Vie de Polycarpe est connue déjà par une traduction latine, faite d'après le ms. même d'où M. D. tire aujourd'hui le texte grec, et insérée dans les Actes des Saints (janvier, t. II, p. 695); M. D., d'ailleurs, ne la croit pas antérieure au IVe siècle, et n'y voit qu'un tableau de la vie religieuse de cette époque, trop peu connue en ce qui concerne justement les églises d'Asie (préf., p. 11).

Est-il bien prouvé que cette Vie de Polycarpe, dans sa forme actuelle, soit du IVe siècle? Je n'oserais soutenir une discussion sur ce point avec M. Duchesne. Mais il me reste des doutes. La note du *Martyre de Polycarpe* (chap. XXIII et XXIV), où Pionius est mentionné, parle de divers remaniements successifs de ce document. N'y a-t-il pas là un aveu applicable aussi à la *Vie de Polycarpe?* M. D. lui-même semble le croire (préf., p. 8 et 9). Macarius Magnes, et même les Ménologes, peuvent avoir puisé à la même source que notre auteur les traits qu'ils ont en commun avec lui. Le style n'est certainement pas celui de Syméon le Métaphraste, à qui M. D. a raison de ne vouloir pas songer (préf., p. 7; L. Allatius, *de Symeonum scriptis,* ne parle même pas de cette Vie). Mais tout le récit est bien dans le ton le plus banal de l'époque où les Vies des saints se fabriquaient en grand. A la page 31, l. 10, au lieu de Lebedos, on lit τοῖς θερμοῖς ὕδασι <τοῖς> καλουμένοις Λεβεδίοις, ce qui semble indiquer que Lebedos n'existait plus. Or, on croit que cette ville a duré jusqu'au VIe siècle au moins (parce que Hierocles la mentionne, *Itineraria,* éd. Wesseling, p. 660).

M. D. nous apprend que cette publication lui a été pour ainsi dire arrachée. On doit se féliciter de ce qu'il s'est laissé faire violence. Mais on peut regretter, une fois qu'il prenait la chose en mains, qu'il n'ait pas apporté à son œuvre quelques perfectionnements importants. D'abord un index des noms propres, des faits et des expressions remarquables, des mots très rares ou qui manquent au *Thesaurus* (p. 18, l. 22,

ἐγκαθορμάω ; l. 28, κατοκέλλω; p. 20, l. 3, ὑπεξαναχωρέω ; l. 12, ἀπεριβλέπτως; p. 32, l. 10, ἀνευαγγέλιστος), et des formes insolites (p. 16, l. 13, ἀπεκατέστησεν ; p. 26, l. 24, ἑρμήνευεν ; p. 27, l. 6, συνιοῦσιν de συνίημι ; l. 26, ἐπρονοήσαντο ; p. 30, l. 10, εἰσενεγκάμην ; l. 12, καθεῖλαι pour καθελεῖν ; p. 31, l. 3, οἴδατε, à côté de ἴστε 34, 25 et 35, 30 ; p. 32, l. 22, κοιμᾶσαι, etc.). Puis, l'indication des passages d'où sont tirées les citations assez nombreuses de la Bible. Enfin, et surtout, une révision plus sévère du texte, dont l'état est déplorable dans le ms. (Bibl. nat., fonds grec 1452, xe siècle). M. D. y a apporté quelques corrections heureuses, il a signalé un grand nombre de lacunes et en a comblé plusieurs d'une manière très probable. Mais il reste beaucoup à faire. Ce sera peut-être rendre service à quelques lecteurs du prétendu Pionius de consigner ici les corrections dont la nécessité m'a le plus frappé. Je les transcris en suivant l'ordre des pages, sans me demander si je corrige des fautes d'impression, des fautes de copie de M. D., ou des fautes du ms. même. Un point d'interrogation marquera les conjectures dont je ne suis pas bien sûr moi-même et que je donne surtout pour rendre attentif à des difficultés.

Page 13, ligne 12 (les lignes, malheureusement, ne sont pas numérotées), ἐν Σμύρνῃ, en note : *Mendum cubat : codex habet* εἰς σμύρνη : pourquoi donc mettre dans le texte une correction qu'on reconnaît insuffisante? Je vais plus loin d'ailleurs. Dans une édition qui n'est destinée ni à des écoliers ni à des amateurs, et particulièrement dans une édition *princeps*, j'estime que le texte ne devrait représenter que la tradition la plus ancienne : tout ce qui tient de la conjecture, même l'indication des lacunes, tout ce qui est restitution, fût-ce d'une seule lettre, et la correction parût-elle évidente, devrait être relégué dans les notes au bas de la page. — Ici, il faut croire que quelques mots sont perdus, probablement entre εἰς et Σμύρνῃ. P. 13, l. 14, Εὐνείκης, l. 18, Εὐνείκη : lisez Εὐνίκης, Εὐνίκη, dans le texte même, si l'on veut, car pour le copiste du xe siècle ι et ει ou η, αι et ε, ο et ω, etc., sont à peu près identiques ; le témoignage de la tradition ne porte pas là-dessus : « Ἰσραηλεῖται *et* Ἰσραηλῖται, *non sunt uariae lectiones sed una atque eadem lectio* » (Cobet, *praef. N. T.*, p. LVI). Il est vrai qu'un écrivain du VIIIe siècle, par exemple, et même du IVe, à la rigueur, pouvait écrire Εὐνείκη. Mais comment savoir s'il l'a fait? La tradition existe en ce qui concerne les accents et les esprits, mais très imparfaitement, et ce serait pousser trop loin le scrupule que de reproduire ces signes d'après les mss. ; ainsi, p. 13, l. 16, ἔν σοι : lisez ἐν σοὶ. P. 13, l. 15, supprimez la virgule, et p. 14, l. 1, le point. La ponctuation est défectueuse en bien des endroits. P. 13, l. 19, τοὺς ὄντας πιστοὺς : ne faudrait-il pas τ. ὄ. ἐκεῖ π. ? P. 14, l. 3 à 8, les mots Ἐνταῦθα... εὐαγγέλιον ont tout l'air d'une réflexion ajoutée par un lecteur. P. 14, l. 7, il faut des virgules après ἀζύμων, et après πεντηκοστῆς : ἀζύμων, πάσχα, πεντηκοστῆς, ce sont les trois mots ἃ ὠνόμασεν (p. 13, l. 20 et 14, l. 1) κυρῶν τὸ εὐαγγέλιον. P. 14, l. 18, πυλὴν : lisez πύλην. P. 14, l. 22, μετὰ σεαυτῇ :

lisez μ. σεαυτῆς. P. 15, l. 22, ὅταν... ἐμφαίνει : lisez ὅταν... ἐμφαίνῃ; de même, p. 26, l. 10, ὅταν...καλῇ et l. 16, ἄγηται (à moins qu'ici la tournure particulière ne permette d'attribuer le solécisme à l'auteur; de même p. 35, l. 21 ἐπειδὰν δεοίμην... προσαναφέρω paraît être de lui); p. 19, l. 16, ὅταν... ἀναχαιτίσει, etc., s'explique par le fait que l'indicatif futur et le subjonctif de l'aoriste sont équivalents pour les écrivains de la basse époque (Lobeck, *Phryn.*, p. 722); rien n'empêcherait cependant d'écrire les trois verbes par η au lieu de ει. P. 15, l. 22, διῴδησέν : διοίδησέν du ms. peut bien être de l'auteur (Lobeck, *Phryn.*, p. 153). P. 15, l. 23, ἐνεπίπλατο : lisez ἐνεπίμπλατο, comme p. 17, 20. P. 15, l. 25, ἐκείνοις : lisez ἐκεῖνος. P. 15, l. 29 et 30, καὶ τί θαυμαστὸν τῆς μεγαλουργίας τοῦ κυρίου 'Ι. Χρ. ἐγένετο; ὁ μὲν γὰρ : lisez καί τι θαυμάσιον τῆς μ. τ. κ. 'Ι. Χρ. ἐγένετο· ὁ μ. γ. P. 16, l. 20, τῆς κατὰ τὴν ἀγαθὴν πολιτείαν : lisez τῆς κατὰ τὸ ἀγαθὸν πολιτείας. P. 16, l. 21, καὶ τῆς ἀνατολικῆς ῥίζης... ἄνθος : lisez καί τι (le ms. τῇ que M. D. retranche) τῆς ἀ. ῥ. ...ἄ P. 16, l. 28, au lieu de φυγὴ ou οἰκήσιμος (M. D.), on pourrait suppléer ξένη (p. 35, 16); *diuersorium* AA. SS. (Cette traduction n'est pas mauvaise; on y trouve quelques bonnes émendations.) P. 17, l. 3, γράφαις : lisez γραφαῖς. P. 17, l. 6, σιτίοις τε γὰρ τοῖς μὲν παροῦσι : il faudrait σ. μὲν γὰρ τ. π. (7 ἐσθῆτι δὲ). On se demande seulement d'où viendrait la faute. Peut-être μὲν est-il mis par erreur pour ἀεὶ, devant παροῦσι, après quoi on aurait remplacé le premier μὲν par τε? P. 17, l. 7, ἔχρητο : lisez ἐχρῆτο. P. 17, l. 26, τετᾶσθαι : lisez τετάσθαι. P. 17, l. 30, θήρας : lisez θῆρας. P. 18, l. 3, στρέβλου : lisez στρεβλοῦ. P. 18, l. 10, ἄπρακτα : lisez ἄπρατα. P. 18, l. 11, ἄγχι τῇ πύλῃ : lisez ἄ. τῆς πύλης (?). P. 18, l. 13, τῆς ὥρας : lisez τῆς χήρας, le singulier s'expliquant comme πιπράσκει et τοῦ δὲ (l. 9) après ξυλοφόρους (?). P. 18, l. 15, ἐπεποίθει τῆν θεοσέβειαν : ou bien ἐπ. est fautif, ou bien τ. θ. faisait partie d'une incidente dont le reste est perdu. P. 18, l. 17, ἀπαραμπόδιστον : lisez ἀπαρεμπόδιστον. P. 18, l. 18, ὃς τὴν... εὐπετῆ ἠξιῶται πολιτείαν μὴ κατασπώμενος : lisez οἳ τὴν... εὐπρεπῆ ἠξίωνται πολιτεύεσθαι πολιτείαν μὴ κατασπώμενοι; autrement il faudrait admettre une lacune avant ὃς. P. 18, l. 25, εἰ δὲ σωφρονεῖ (σώφρον εἶ le ms.) : lisez σώφρων εἴη (comp., l. 24, εἰ μὲν ἄσωτος εἴη); η a peut-être laissé une trace dans ἐκεκομπῆσθαι, pour κεκομπῆσθαι, qui suit dans le ms. P. 18, l. 28, ἀπὸ τῶν ὑπουρανίων κατώκειλεν : lisez (avec le ms.) ἀ. τ. ἐπουρανίων κ. (*abstrahere a caelestibus,* AA. SS.). P. 19, l. 5, διελάμβανεν : supprimez le point, et l. 8 la virgule. P. 19, l. 12, ἀνακρινομένου τε (ἀνακρινναμένου τε le ms.) : lisez ἀνακιρναμένου δὲ (?). P. 19, l. 18, αὐτὸν ...περισπαρῇ : lisez αὐτῷ ...παρασπαρῇ(?). P. 19, l. 30, ὧν : lisez οὖν (?). P. 19, l. 31, ἐπὶ τὸ : lisez ἐπὶ τῷ. P. 20, l. 1, ἤμειβε τὸν : lisez ἠμείβετο τὸν. P. 20, l. 3, γινόμενος : lisez συγγινόμενος (?). P. 20, l. 14, après πτωχοὺς il y a sans doute une lacune; il manque pour le moins un mot tel que σπουδῆς, mais probablement davantage. P. 20, l. 21, autre lacune, dans laquelle Bucolus devient sujet, et après laquelle il n'y a peut-être pas lieu de changer πολλάς en πολλά (M. D.). P. 20, l. 30, οὖν ἐν : lisez οὖν ἐγένετο ἐν. P. 21, l. 1, remplacez la virgule par un point en

haut. *Ib.* κεχωρηγημένος : lisez κεχορηγημένος. P. 21, l. 2, effacez la virgule. P. 21, l. 4, lacune après ἔπεισε (?). P. 21, l. 12, ὑπ' αὐτοῦ : lisez ἐπ' αὐτοῦ. P. 21, l. 14, supprimez ἡ. P. 21, l. 18, ἴδιον λόγον υἱὸν : lisez ἴδιον υἱὸν. P. 21, l. 20, ὧν λόγος : lisez λόγος (ὁ λόγος le ms., interpolation motivée par celle de la ligne 18). P. 22, l. 8, ὡς ἦν : rétablir καὶ ἦν (ms.) et admettre une lacune; ὡς ne ressemble pas à καὶ (si ce n'est en abréviation, fréquente pour καὶ, mais inusitée pour ὡς dans des ouvrages de cette nature), et pour ἦν il faudrait ἐστιν. P. 22, l. 15, θανατοῦν : *perimunt* AA. SS., c'est-à-dire θανατοῦσιν. Ces mots : κἀὶ γὰρ... ἀσκοῦντες semblent être une parenthèse de l'auteur (ou d'un autre?), qui propose une nouvelle étymologie de παρθενία (πῦρ θανατοῦσιν). P. 22, l. 18 et 21, supprimez les virgules. P. 22, l. 24, τινῶν δὲ λεγόντων Ἑλλήνων αὐτῷ : on ne voit pas pourquoi τινῶν aurait pris cette place inaccoutumée, ni ce qui l'aurait fait changer en τινὲς (ms.). Encore ici, il sera donc plus prudent d'admettre une lacune. P. 22, l. 25, δύνασθαι paraît être de trop. P. 23, l. 10 à 12 « *locus corruptus* » (M. D.) : j'admettrais plutôt une lacune après μέχρις. P. 23, l. 19, remplacez le point par une virgule. P. 24, l. 26, περιίστασθαι : lisez παρίστασθαι (?). P. 25, l. 1, πλήρες : lisez πλῆρες. P. 25, l. 3, effacez la première virgule. *Ib.* τῶν κάτω ἑστηκότων : on ne peut guère s'expliquer ce génitif que par une nouvelle lacune. Il faut croire qu'un des mss. par où ce récit a passé, et qui était lacéré ou rendu illisible d'une manière extraordinaire (M. D., préf., p. 11, note), l'était tout particulièrement à cet endroit. P. 25, l. 4, supprimez πρὸς (?). P. 25, l. 17, ἃ ajouté par M. D. : très bien au point de vue paléographique; mais, en mettant ἃ pour μου οὓς, l'auteur aurait affaibli la parole de l'apôtre (Gal., 4, 19). P. 25, l. 26, supprimez οὐκ (ajouté par M. D.), et placez la lacune avant ὀρθῆς ἑρμ. plutôt qu'après. P. 25, l. 28, τῆς εὐαγγελίου φωνῆς : lisez τ. εὐαγγέλου φ. (?). P. 25, l. 30 et 28, l. 9, σφραγίδα : lisez σφραγῖδα. Il est vrai que jamais dans des mss. hagiographiques je n'ai vu accentué ainsi ce mot, qu'on y rencontre pourtant bien souvent. Mais encore au IIIe siècle environ ap. J.-C. une inscription (C. I. G. 3272, comp. Kaibel, *Epigrammata gr.*, 314, 11), termine un hexamètre par σφραγεῖδες ἐπῆλθον. P. 26, l. 7, τὸν προφήτην : lisez τινα τῶν προφητῶν (τῶν προφητῶν, le ms.). P. 26, l. 30, σχοίῃ : lisez σχοίη. P. 27, l. 7, Χρίστον : lisez Χριστὸν. P. 27, l. 20, ἀπονεμεῖν : lisez ἀπονέμειν. P. 27, l. 32, ἔποντο : lisez εἵποντο. P. 28, l. 1, περὶ : lisez παρὰ. P. 28, l. 12, Τῖτον : lisez Τίτον. P. 28, l. 27, χρῆσιν : lisez χρῖσιν (?). P. 28, l. 28, μέγα : lisez μέγαν. P. 28, l. 30, το paraît être le reste d'une phrase perdue; en tout cas, ce ne peut être l'article s'accordant avec μέρος. P. 29, l. 2, il faut un point après φόβον. P. 29, l. 6, ἁγίων : lisez τῶν ἁγίων, ou mieux, καὶ ἁγίων. *Ib.* προσέταξε : lisez προσέτασσε (προσέτασε, le ms., comme p. 35, 25, ἀπαλλάσεσθαι). P. 29, l. 19, ἀναγκαίαν : lisez ἀναγκαῖον (comp. l. 29). P. 29, l. 28, καί ἐστι : lisez καὶ ἔστι. P. 30, l. 1, ἐπανίεσαν, et p. 33, l. 21, κατίεσαν : il n'est pas impossible que cette orthographe remonte jusqu'aux auteurs de certains écrits

des derniers siècles; mais alors il faudrait la suivre partout, et p. 34, 30, on lit ἀπῄεσαν. P. 30, l. 9, ἐν : lisez εἰ ἐν. P. 30, l. 10, ἐπικεῖται : lisez ἐπίκειται. P. 30, l. 17, ἐνίους : lisez ἐνίοις (? comp. l. 19). P. 30, l. 18, ὅτε δεῖ (ὅτε δὴ ms.) : lisez ὅτ 'ἔδει. P. 30, l. 19, ἐπιλαθομένους : lisez ἐπιλαθομένοις (ms.; à moins qu'il n'y ait erreur de lecture, υς liés étant pris pour ις, ce qui arrive facilement). P. 30, l. 22, παρέθεντο : lisez παρεθέμην (ms.); pourquoi ne serait-ce pas aussi bien l'auteur qu'un copiste qui aurait changé ce mot (Luc, 12, 48), puisqu'il a changé aussi πολὺ en τὸ πλεῖον? P. 30, l. 23, ἀπαιτήσωσιν : lisez ἀπαιτήσουσιν (? voyez ci-dessus l'observation sur p. 15, 22). P. 31, l. 10, τοῖς θερμοῖς πᾶσι : lisez τ. θ. ὕδασι. *Ib.* καλουμένοις : lisez τοῖς καλουμένοις. *Ib.* Λεβαδίοις : lisez Λεβεδίοις. P. 31, l. 26, τοῦτο : lisez τούτῳ. P. 32, l. 5, αὐτῷ est de trop, et ἐν δοκιμῇ πολλῇ ne se comprend guère. Il est probable qu'il manque quelques mots avant αὐτῷ. P. 32, l. 22, καὶ : lisez καὶ νῦν (?). *Ib.* κοιμάσαι : lisez κοιμᾶσαι (sur cette forme, comp. Winer, *Gramm. d. N. T. Sprachidioms*, § 13, 2 b.) *Ib.* κἀκεῖνος ἐποίει ἀγρυπνεῖν ne donne pas de sens; peut-être faut-il lire κἀκεῖνο σὲ ποιεῖ ἀ., après une lacune. En tout cas, ὁ δὲ ἡσύχασεν doit se rapporter à Polycarpe (*siluit Polycarpus*, AA. SS.). P. 32, l. 31, ὑπ' : lisez ἀπ'. P. 33, l. 1, βολή : lisez βολήν (?). P. 33, l. 11, ἀποβλήσεσθαι : lisez ἀποβήσεσθαι. P. 34, l. 15, μηδ' ὅθεν πριαίτο : lisez μήθ' ὅθεν πρίαιτο. P. 34, l. 26, οὐρανοὺς : lisez ἐξ ou ἀπ' οὐρανοῦ. P. 34, l. 27, ὡμοιουμένους : lisez ὁμοιουμένους. P. 35, l. 1, εἶναι : lisez εἰ καὶ. P. 35, l. 3, après ἀξιωσάντων, lacune. P. 35, l. 8, αἰτῆσαι : lisez αἰτῆσαί σε. P. 35, l. 9, supprimez la virgule après οὐρανοῦ. P. 35, l. 12, αὐτοῦ τοῖς : lisez ἀτόποις. P. 35, l. 18, ἐμαυτὸν : lisez ἐμαυτῷ (? la faute pourrait bien être dans δέδωκα). P. 35, l. 19, ἀποδύεσθαι : lisez ἀπολύεσθαι. P. 35, l. 24, πρὸς τὸν : lisez πρὸς αὐτὸν (sans lacune). P. 35, l. 26, συγγραφῆς : lisez συνταραχῆς (? le mot ne se trouve pas dans le *Thesaurus*; mais il est aussi bien formé que διαταραχή qu'on trouve chez Plutarque). P. 35, l. 28, supprimez Πολυκάρπου. P. 36, l. 5, ἡμεῖς : lisez ὑμεῖς. P. 37, l. 8, supprimez ἀμήν (ajouté par étourderie après εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων). P. 37, l. 22 à 25 ne sauraient être de l'auteur; καὶ πάντες ἐδόξαζον τὸν θεὸν τὸν ποιοῦντα θαυμάσια est la formule ordinaire pour clore un récit de miracles tronqué, et les doxologies varient d'un ms. à l'autre suivant l'humeur du copiste et suivant l'espace dont il dispose. Celle-ci est d'un scribe très hérétique ou très distrait : τὸν θεὸν... ᾧ ἡ δόξα σὺν τῷ πατρὶ καὶ τῷ υἱῷ καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι!

Les pages qui précèdent étaient depuis quelque temps entre les mains de la rédaction, quand l'auteur apprit, par un compte rendu de M. R. A. Lipsius (*Deutsche Litteraturzeitung* du 12 août 1882), qu'il existe déjà une seconde édition de la Vie de Polycarpe, dans le t. II des Pères apostoliques de M. Funk. On fit aussitôt des démarches pour se mettre en mesure d'entretenir les lecteurs de la *Revue critique* des deux éditions à la fois. Mais il était trop tard; l'article était composé. On reviendra sur le sujet, s'il y a lieu.

MAX BONNET.

229. — **Die Publicistik des Prager Friedens (1635)** von Dr Heinrich Hitzigrath. Halle, Niemeyer, 1880, 134 p. 8°. Prix : 4 fr. 50.

Cette dissertation fait suite, en quelque sorte, à celle de M. Grünbaum, sur la *littérature politique en Allemagne de 1626 à 1629*, et sort, comme elle, du séminaire historique de M. Droysen, à Halle. Elle traite des nombreux écrits éclos le lendemain de la paix de Prague, signée en 1635 par l'électeur Jean-George de Saxe, avec l'empereur Ferdinand II, après la défaite de Noerdlingen, subie par les Suédois et les protestants sous Gustave Horn et Bernard de Weimar. Effrayé par le désastre de ses coreligionnaires, le triste prince qui régnait alors à Dresde, et dont les courtisans, voire même le prédicateur de cour, étaient à la solde des Habsbourg, n'hésita pas à passer du côté du vainqueur, entraînant de la sorte la soumission de la plupart des petits dynastes de l'Allemagne du Nord. Le coup fut rude pour le chancelier suédois et les autres princes protestants encore en armes ; leur colère se mesura naturellement à leurs craintes, à leurs déceptions, et leurs organes politiques, leurs diplomates et leurs publicistes, firent entendre des plaintes fort vives, et lancèrent des attaques virulentes contre la perfidie saxonne. M. Hitzigrath a choisi dans cette littérature quelques-unes des brochures les plus remarquables, et s'arrête particulièrement aux *Vindiciæ in pacem Pragensem*, attribuées à Chemnitz et à la *Deploratio* de Stella, écrites l'une dans l'intérêt de la Suède, l'autre dans celui de la France. Naturellement les Saxons et la cour de Vienne ne restèrent pas muets et trouvèrent, eux aussi, des arguments plus ou moins probants, en faveur de leur manière d'agir. Il me semble qu'il y a quelque confusion dans ce que l'auteur dit sur la personne de Stella. S'il entend réellement attribuer la paternité de la *Deploratio* à M. Stella de Morimont, le résident de Louis XIII à Strasbourg, il est inexact de dire qu'il était de Deux-Ponts et qu'il s'était fait catholique ; il est faux également qu'il vécût encore en 1649. Le résident strasbourgeois était Bâlois d'origine, et mourut à Strasbourg vers 1646, sans s'être jamais converti au catholicisme. Nous croyons aussi que M. Hitzigrath, tout en accentuant avec raison l'importance des brochures qu'il examine de plus près, aurait pu étendre un peu le cercle des pièces examinées, en restreignant la place faite à chacune [1]. Le style est quelquefois un peu négligé (par exemple, *ein simpler Edelmann*) et sent la fréquentation trop assidue de l'allemand détestable du XVIIe siècle.

R.

---

1. Nous ne voyons pas, par exemple, qu'il ait cité la brochure : *Clypeus adversus tela obtrectorum, oder Discurs von den Laesterern so den Pragischen Friedenschluss anzutasten sich gelüsten* (1637), signée J. Achtzennicht, ce qui est probablement un pseudonyme.

230. — **Voltaire. Bibliographie de ses œuvres,** par Georges BENGESCO. Paris, Ed. Rouveyre et G. Blond, 1882. Tome I, XIX-494 p. Prix : 25 fr.

Jusqu'à ce jour la *Bibliographie voltairienne* de Quérard avait été considérée comme le seul travail sérieux dont les œuvres du grand penseur eussent été l'objet, car on ne peut citer que pour mémoire les *Recherches sur les ouvrages de Voltaire,* par Gabriel Peignot (Paris, 1817, in-8), pamphlet de circonstance sans valeur littéraire et où sont sommairement décrites quelques éditions de ses œuvres complètes publiées au XVIIIe siècle. Cependant Quérard lui-même ne dissimulait pas qu'il s'était, à peu de chose près, borné à classer les indications recueillies par Beuchot et à en dresser quatre tables. « Or, dit M. Bengesco, Beuchot, livré tout entier à son travail d'éditeur, n'a accordé dans les *Avertissements* et dans les *Notes* de son édition qu'une place tout à fait secondaire à la bibliographie ; il a énuméré, sans les décrire, les deux ou trois premières éditions de chaque ouvrage de Voltaire et, pour les écrits qui n'ont pas été imprimés séparément (pièces de théâtre, poésies diverses, lettres, etc.), il a très rarement pris la peine d'indiquer dans quelle feuille périodique, dans quel recueil du temps, dans quelle édition des *Œuvres complètes,* chacune avait paru pour la première fois. Enfin, — et c'est là une des lacunes les plus considérables du travail de Beuchot et de Quérard, — ni l'un ni l'autre ne s'est attaché à distinguer les éditions données avec la participation de Voltaire des éditions auxquelles il est demeuré étranger, et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui encore, malgré tout le mérite des éditions de Beuchot et de M. Moland, le texte authentique de Voltaire n'est pas définitivement établi. »

L'auteur de cette nouvelle *Bibliographie,* étranger d'origine, mais élevé en France et plein de zèle pour notre littérature, a pensé que Voltaire méritait, autant que Molière et que Corneille, et assurément plus que Restif, les honneurs d'une monographie détaillée ; il a donc recueilli toutes les éditions qui lui tombaient sous la main, collationné tous les exemplaires de la collection voltairienne de Beuchot, acquise en 1868 par la Bibliothèque nationale et vérifié ses notes tant au British Museum qu'à la Bibliothèque impériale de Vienne ou chez divers amateurs. Renonçant aux divisions et subdivisions adoptées par Quérard, il est revenu à l'ordre beaucoup moins compliqué suivi par Beuchot : théâtre, poésies, histoire, *Dictionnaire philosophique,* romans, mélanges, correspondances, et qui avait, selon le savant éditeur, l'avantage de faire suivre au lecteur « la marche même de l'esprit de Voltaire [1] ». Le premier volume de M. B.

1. Cette question de classement avait fort préoccupé, paraît-il, un savant voué à de toutes autres études. « Mon père, dit M. Gaston Paris, rêvait une édition des œuvres de Voltaire conçue sur un plan biographique, dans laquelle chaque ouvrage aurait été inscrit à sa date sans distinction de genres, de manière à offrir un tableau complet de cette étrange et multiple activité de soixante-dix ans. Il disait qu'il y avait encore beaucoup à faire pour la critique des œuvres de Voltaire, qu'on lui en attri-

comporte les cinq premières séries; le second renfermera les mélanges, la correspondance, les œuvres complètes et choisies, enfin les apocryphes. M. B. a également réuni les éléments d'un troisième volume consacré aux traductions et aux ouvrages relatifs aux écrits et à la personne de Voltaire. Nous souhaitons vivement que cette dernière partie, dont Quérard a donné une esquisse fort arriérée, soit mise au jour. Voltaire est, avec Molière, l'écrivain français dont le nom et les œuvres ont provoqué le plus d'apologies et de diatribes.

Fidèle à son plan, M. B. a décrit non-seulement tout ce qui a été publié en *volume,* mais il a recherché où avaient paru d'abord et où avaient été réimprimées *toutes les poésies* de Voltaire : pour cela, il s'est constamment servi des sept éditions des *Œuvres complètes* publiées avec la participation de l'auteur : celle de Ledet ou Desbordes (Amst., 1738-1745, 5 vol.); celles dites de Dresde dues à G. C. Walther, 1748-1754, 10 vol. in-8 ou 1752-1770, 10 vol. in-12; celle de Lambert à Paris (1751-1758, 13 vol. petit in-8, s. n. de ville), que Voltaire déclarait « de toutes la plus passable »; celles de Cramer, 1756-1774, 58 vol. in-8 et table, 1768-1790, 45 vol. in-4 avec figure de Gravelot, enfin l'édition dite *encadrée* (1775, 37 vol. in-8, plus trois volumes de pièces détachées); c'est celle-ci dont Voltaire avait annoté un exemplaire qui fut communiqué à Beaumarchais, Panckouke, Ruault et Decroix pour l'édition de Kehl. Quant aux ouvrages imprimés séparément, à défaut de rubriques sérieuses, qui manquent à la plupart d'entre eux, M. B. s'est livré à une comparaison attentive des fleurons, culs-de-lampe, lettres initiales et autres ornements typographiques qui lui a permis de reconnaître de quelle presse chacun de ses ouvrages est sorti [1] : c'est ainsi qu'il est parvenu à débrouiller victorieusement, selon nous, l'énigme bibliographique de la véritable édition originale de *Candide.* La question soulevée en 1870 dans *l'Intermédiaire* avait provoqué une réponse motivée (col. 251); l'auteur de cette réponse, signée P. R., tenait pour originale une édition de 237 p., plus 3 ff. non chiffrés pour la table des chapitres, cotée à la Bibliothèque Y^2 751 A (Réserve) et sur laquelle Jamet le jeune a inscrit un « achevé de lire » du 27 mars 1759. « Mais, dit avec raison M. B., de ce que Jamet a achevé de lire *Candide,* le 27 mars 1759, s'ensuit-il que son exemplaire appartienne à l'édition princeps du chef-d'œu-

---

buait peut-être dont il n'était pas l'auteur, et qu'en revanche on n'avait pas reconnu sa paternité pour plus d'un opuscule qu'il s'était bien gardé de revendiquer. Il pensait que de tous nos grands écrivains, c'est celui dont il y a le plus d'intérêt à étudier les éditions originales, et il avait commencé à les rechercher. » (Catalogue de la bibliothèque de M. P. Paris, préface, p. x). A cette vente figurait, sous le n° 3344, un exemplaire de la *Bibliographie voltairienne,* chargé de notes; il a été acquis par M. G. Bengesco.

1. M. B. s'est astreint à indiquer soigneusement la cote de chacun des volumes qu'il a décrits; tous ceux qui savent combien il est parfois difficile d'obtenir à la Bibliothèque tel exemplaire ou telle édition d'un livre lui sauront certainement gré de cette innovation.

vre de Voltaire? » Après avoir déterminé, précisément par l'examen des fleurons, que l'exemplaire de Jamet appartient à une édition de Paris imprimée pour Lambert, en même temps que *Socrate, ouvrage dramatique,* M. B. établit que la seule et réelle édition originale est un in-12 de 299 fl., avec signatures A-N4; entre autres preuves concluantes, il indique divers fleurons fréquemment employés dans l'imprimerie des Cramer et très différents de ceux qu'on retrouve dans les deux éditions de même date, également de 299 p., mais imprimées, selon M. B., l'une à Londres et l'autre à Paris; les six autres ayant le même titre et la même date comportent 237, 215 et 166 pages; plusieurs d'entre elles ont quelques fleurons identiques.

Cet exemple suffira, je pense, à prouver quel soin M. B. apporte dans toutes ses investigations, et il n'est point de chapitre de son livre qui ne soit digne d'un tel éloge. Avant d'aborder les points fort peu nombreux sur lesquels on pourrait souhaiter plus de précision ou ajouter un détail complémentaire, il nous faut chercher querelle à l'auteur pour une lacune toute matérielle, mais qui, dans un travail de cette nature, n'est pas sans importance. Un seul titre courant pour 492 pages, par suite aucune séparation apparente entre les diverses sections, point de table alphabétique des œuvres décrites; n'est-ce pas exiger du lecteur qu'il sache d'avance le titre exact de telles stances, de telle ode, de telle épigramme (et, certes, l'auteur et ses éditeurs ne se sont point fait faute de le modifier), ou la date de leur composition, ce qui est encore moins admissible? Nous serions plutôt en droit de demander à M. B. une table spéciale pour chaque volume, outre la table générale qui devra terminer le tome IIIe.

Les remarques que m'a suggérées l'examen le plus attentif portent moins sur les descriptions dont j'ai pu constater la scrupuleuse rigueur que sur diverses additions sans grande importance.

P. 79. M. B. s'étonne que Grimm ait pu, dans sa lettre du *1er janvier* 1772, citer l'approbation, en date du *7 février*, délivrée par Crébillon fils aux *Pélopides*. Cet anachronisme apparent s'explique, comme j'ai déjà eu occasion de le dire ici même [1], par ce fait que la *Correspondance littéraire* était souvent rédigée à une date postérieure à celle que portaient ces cahiers, et notamment en 1772, aussitôt après un séjour assez prolongé de Grimm en Angleterre.

P. 153. L'*Impromptu fait à un souper dans une cour d'Allemagne,* est-il bien de 1750, comme le dit M. G. Avenel, et comme le ferait supposer le classement chronologique adopté par M. Moland? M. Clogenson estimait que ces stances avaient dû être composées à Cirey, entre le 15 octobre et le 15 décembre 1734, et les deux derniers vers :

> Or, dès l'instant que j'aimai ma Sylvie,
> Sans trop chercher j'ai trouvé tout cela,

seraient déjà un argument assez probant en faveur de cette opinion, mais

1. Voir la *Revue critique* du 14 août 1882, p. 133.

voici qui est plus décisif : Mme Du Châtelet a cité dans ses *Réflexions sur le bonheur*[1], les troisième et quatrième vers du premier quatrain :

Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient,
Car sans l'amour il est triste d'être homme.

Mme du Châtelet est morte le 10 septembre 1749, et les *Réflexions* n'ont pu être écrites dans les derniers mois si troublés de son existence. Parmi les reproductions contemporaines de ces stances, M. B. a omis de mentionner celle qu'en a donnée Diderot dans sa lettre à Mlle Volland, du 3 novembre 1759. Elles y présentent même d'assez notables variantes. Il est plus que probable que Diderot les citait de mémoire; il les avait intitulées les *Il faut*; on les trouve tantôt sous le titre indiqué par M. B., tantôt sous celui du *Bonheur* ou de *l'Usage de la vie*.

P. 165. A propos du poème de la *Bataille de Fontenoy*, M. B. dit posséder un exemplaire sur lequel est écrit un envoi qui n'est point autographe. J'ai eu sous les yeux, il y a quelques années, un autre exemplaire qui présentait la même particularité, et cela n'a rien de surprenant si l'on se reporte à un billet de Voltaire à Panckouke, publié par M. Ch. Nisard et non recueilli par M. Moland[2] : le poète prie son libraire « de faire tenir des exemplaires à tous ceux qui sont nommés dans le poème et dans les notes, et de bien vouloir mettre à la marge de la première page : *De la part de votre très humble et très obéissant serviteur*, VOLTAIRE ».

P. 281. L'*Impromptu fait dans les jardins de Cirey en se promenant au clair de lune*, a bien été reproduit par les éditeurs de Kehl, mais il a été éliminé par Beuchot qui a fait observer que ce quatrain était du P. Lemoyne, auteur d'un poème sur *Saint Louis* (Avertissement des *Poésies mêlées*, t. X, p. 465 de l'édition Garnier frères).

P. 372. Aux éditions et traductions de l'*Histoire de Charles XII*, cataloguées par M. B., je puis, grâce à une bienveillante communication de M. E. G. Klemming, conservateur de la Bibliothèque royale de Stockholm, ajouter l'indication de deux réimpressions, les seules dont, chose curieuse, ce livre ait été l'objet en Suède : *Histoire de Charles XII*, par Voltaire, avec un commentaire à l'usage des écoles. Norcopie, N. Schmidt, 1831, in-8, 284 p. — *La même*, med grammatikaliska anmärkningar och odforhalingar af Y. Nyberg (Ph. Mag.), adjuntet vid Upsala Kathedral-Skola. Upsal, 1860, in-8, 296 p.

P. 398. M. B. a soigneusement établi les diverses phases de la préparation, de la rédaction et de la mise au jour de l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*. L'enfantement fut laborieux et le livre faillit être contrefait avant d'avoir paru. M. B., qui fixe à octobre 1760 la date approximative de la circulation des premiers exemplaires,

1. Imprimées pour la première fois par l'abbé Bourlet de Vauxcelles, dans les *Opuscules philosophiques et littéraires, la plupart posthumes ou inédites (sic)*. Paris, imp. Chevet, 1796, in-8. Les vers de Voltaire se trouvent p. 28.

2. *Mémoires et correspondances historiques et littéraires inédits* (Michel Lévy, 1858, in-8, p. 57).

aurait pu mentionner, comme preuve à l'appui, un assez long passage d'une lettre de Diderot à Mlle Volland (20 octobre 1760) où il lui rend compte de l'histoire du czar, que lui avait communiquée Damilaville.

Ce fut en 1745 que Voltaire songea, pour la première fois, à écrire ce livre, et M. B. a rappelé dans une note une lettre au comte d'Alion, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, qui fixe nettement l'origine de ses relations avec la cour de Russie; mais, ce que M. B. n'a pas eu sans doute le loisir de dire, ce sont les étranges mutilations qu'a subies le texte de cette lettre : on me pardonnéra de les faire connaître ici, car elles sont un nouveau témoignage de ce qui reste à faire encore aujourd'hui pour rétablir dans son intégrité la majeure partie de la correspondance. En 1839, M. S. Poltoratzky fit imprimer à 150 ex. cette lettre publiée, disait-il, pour la première et *unique* fois en 1807, dans un journal russe, le *Courrier de l'Europe,* et restée inconnue à tous les éditeurs de Voltaire. Or, sept ans avant la mise en vente de l'opuscule de M. Poltoratzky, cette lettre, ou plutôt ces deux lettres, avaient été imprimées dans l'*Histoire de la Régence,* de Lemontey (1832, t. II, p. 393); mais elles y étaient si bien enfouies que ni M. Poltoratzky, ni MM. de Cayrol et François, ni M. Avenel, ni M. Moland ne se sont avisés de les y aller chercher. Je ne donne ci-dessous que les passages omis et j'imprime en italiques les mots changés ou supprimés par le *Courrier de l'Europe.*

TEXTE DE 1807.

Je vous supplie, monsieur, de présenter à Sa Majesté impériale un exemplaire de ma *Henriade,* et de lui faire remarquer le petit envoi qui accompagne ce livre et qui est à la première page.

Ce n'est pas tout, monsieur, et c'est ici qu'il faut encore que le nom de M. le marquis d'Argenson parle pour moi. Je vous envoie un exemplaire d'un livre sur la *Philosophie de Newton.* [Tout le reste du paragraphe est conforme jusqu'à : *et qui l'égale par ses autres vertus!* Il s'agit de l'impératrice Elisabeth.]

TEXTE DE LEMONTEY.

Les bontés dont M. le marquis d'Argenson m'honore depuis l'enfance, monsieur, me serviront d'excuses auprès de vous. Je n'en ai pas besoin pour la liberté que je prends de vous envoyer le poème sur la victoire du roi notre maître[1]. C'est un tribut que je vous dois, et celui qui soutient si bien les intérêts du royaume a des droits sur les ouvrages consacrés à sa gloire. Mais je pense que j'ai besoin de la protection de M. d'Argenson pour les autres libertés que je vais prendre avec vous.

Premièrement, je vous supplie de présenter un exemplaire de ce poème à Sa Majesté impériale, *si vous trouvez que cela soit convenable.* J'ose ensuite mettre sous votre protection cet exemplaire de la plus belle édition de la *Henriade,* le seul qui reste à Paris, et que je vous supplie de

1. Le poëme sur Fontenoy.

vouloir bien présenter à Sa Majesté *en lui montrant* le petit envoi qui accompagne le livre et qui est à la première page.

Ce n'est pas tout, monsieur, et c'est ici qu'il faut encore que le nom de M. d'Argenson parle pour moi. *J'ajoute à cet énorme paquet deux exemplaires* d'un livre sur la philosophie de Newton... Mon projet était de voir sa cour [1] quand j'étais à celle de Berlin. Mais je n'ai pu avoir cet honneur et j'ai été réduit à l'admirer de loin. Soyez persuadé, monsieur, que je conserverai toute ma vie la reconnaissance que je devrai à vos bontés. Je suis, etc.

VOLTAIRE.

A Paris, 16 juin 1745.

A cette première lettre était jointe celle-ci.

Depuis ma lettre écrite, monsieur, j'ai pensé que si vous daignez vous charger de présenter à Sa Majesté impériale *la Henriade* et le poème sur la bataille de Fontenoy, que je prends la liberté de lui adresser, vous aurez sans doute la bonté de lui parler de moi. Mon nom ne lui est pas absolument inconnu. puisqu'on m'a assuré qu'elle prenait quelque plaisir à voir représenter mes pièces de théâtre, et c'est probablement, monsieur, une obligation que je vous ai. Je me flatte donc que je pourrais vous en avoir encore une autre. J'ai écrit, il y a quelques années l'*Histoire de Charles XII.* [Texte conforme jusqu'à :]

Ma façon de penser me détermine *plus* vers cet empereur *que vers le roi de Suède. Le premier* a été un législateur, il a fondé des villes et, j'ose le dire, son empire. Charles XII a presque détruit son royaume. Il était un plus grand soldat, mais je crois l'autre un plus grand homme.

Texte de 1807.

Ma façon de penser me détermine vers cet empereur qui a été un législateur, qui a fondé des villes et, j'ose le dire, son empire.

Si la digne fille de l'empereur Pierre le Grand... [Textes conformes.]

Texte de Lemontey.

Voilà bien des grâces, monseigneur, que j'ose vous demander, la première fois que j'ai l'honneur de vous écrire. Mais elles regardent toutes le progrès des arts et la gloire de plus d'un grand homme en est l'objet. Je vous réitère, monseigneur, ma très respectueuse reconnaissance.

V.

Lemontey avait évidemment copié cette lettre aux Archives du ministère des affaires étrangères qui lui avaient été ouvertes par les ordres de Napoléon Ier.

La minutie même des remarques que je soumets à l'auteur et à mes lecteurs est la meilleure garantie, je pense, des éloges que mérite ce premier volume. Lorsque les fonctions diplomatiques de M. B. lui auront permis de nous donner les tomes II et III, l'ensemble constituera une mono-

---

1. Celle de l'impératrice Elisabeth.

graphie bibliographique qui ne se ressentira en rien de l'aridité habituelle à ces sortes de travaux. Il n'est peut-être pas, en effet, une seule pièce de théâtre, un seul conte en vers ou en prose, une seule de ces minces brochures que, durant vingt années, la manufacture de Ferney, selon le mot de Grimm, répandit par le monde, qui n'ait été pour l'auteur la cause de luttes, de terreurs puériles ou justifiées, et, disons-le, de mensonges. Une bibliographie raisonnée de Voltaire, c'est donc, à proprement parler, l'histoire même de sa vie; remercions M. Bengesco de nous la faire relire, car cette histoire, cent fois contée et toujours nouvelle, ne laissera jamais indifférents ni les adversaires ni les admirateurs du « patriarche ».

Maurice Tourneux.

CORRESPONDANCE

A M. GASTON PARIS

Mon cher Directeur,

Voulez-vous me permettre quelques observations en réponse à votre article sur mes *Contes slaves* (*Revue critique* du 2 octobre)? Mon seul but, dans le volume auquel vous avez bien voulu vous intéresser, était de donner une idée du conte populaire chez les différents peuples slaves, de présenter une sorte de *florilegium* où les idiomes les plus divers seraient représentés au moins par un ou deux spécimens. Je suis loin de nier l'intérêt du recueil comparatif dont vous esquissez le plan ; mais ce recueil eût pu difficilement entrer dans le cadre restreint tracé par l'éditeur ; et, d'autre part, c'eût été un travail de plusieurs années pour lequel le loisir me fait absolument défaut en ce moment. Le domaine des études slaves est immense ; je suis obligé d'être à la fois linguiste, voyageur, archéologue, historien, mythographe et folkloriste. Permettez à un vieux et — *salva modestia* — laborieux collaborateur de la *Revue,* d'invoquer une fois de plus l'adage : *Vita brevis, ars longa.* D'ailleurs, vous l'avouerai-je? en ces matières si neuves et si délicates, je me défie de moi-même et je crois qu'il convient à un novice d'être très réservé. Si je me suis trompé dans le choix de mes contes, ce n'est qu'à la suite d'hommes fort compétents, et je m'empresse de m'abriter derrière eux. La *Fille du doge* a été arrangée par feu Siegfried Kapper, qui était un des plus fins connaisseurs de la littérature serbo-croate. Je l'ai traduite d'après sa version tchèque — la seule que je connaisse. Les détails que j'ai supprimés eussent été absolument inintelligibles pour le lecteur français ; le narrateur s'amuse à faire parler russe à un Cosaque, magyar à un Hongrois, etc... *Le Berger et le dragon* est cité comme conte populaire non-seulement dans le recueil slovaque auquel je l'ai emprunté, mais encore dans le recueil tchèque intitulé *Perly české,* Prague, 1855, recueil au-

quel des folkloristes comme Erben ont collaboré. Les notes qui l'accompagnent dans cette édition insistent même sur certaines superstitions slovaques que je n'ai pas eu l'occasion de contrôler moi-même, n'étant jamais allé dans la Hongrie septentrionale. Quant à *Blanche Neige*, c'est, dites-vous, un *prétendu* conte russe et une fiction de lettré. Voici ce qui résulte de mes recherches. *Sniegourka* (mot intraduisible qui vient de *Snieg*, neige) a été d'abord publié par Maximovitch, un des fondateurs du folklore russe ; il a été reproduit ensuite par Erben, un excellent mythographe, dans son recueil de cent contes slaves, ouvrage classique s'il en fut. Afanasiev, dans son grand ouvrage de folklore comparé (*Vues des Slaves sur la nature*, 3 vol. in-8°, Moscou, 1868), s'occupe, à plusieurs reprises, de ce personnage. Tome II, p. 497, il est appelé *Sniejevinotchka* (Neigeotte?), rattaché à un mythe solaire ; plus loin, pp. 639-641, Afanasiev donne deux variantes de notre conte, dont l'une est celle de Maximovitch, et il compare Sniegourka au *Schneekind* de la mythologie de Grimm. Suit l'interprétation du conte. Vous voyez donc que si je me suis trompé ici, c'est en bonne et nombreuse compagnie. Il serait bien étrange, d'ailleurs, que la neige ne jouât pas un rôle dans le folklore d'un peuple qui vit avec elle la moitié de l'année.

En ce qui concerne le Petit Poucet russe, votre traduction et la mienne diffèrent sur quelques points. Il en est un sur lequel je confesse volontiers un péché d'omission ; un autre sur lequel je ne me sens pas suffisamment éclairé. Il s'agit d'un mot, suivant vous bien rabelaisien, mais pour lequel aucun dictionnaire ne fournit de suffisante explication. Je tenais d'ailleurs à donner ce conte, bien que traduit autrefois par vous, pour offrir une idée aux lecteurs de ma chrestomathie de la façon dont certains sujets étaient traités par le folklore russe. Il est des choses classiques qui se répètent fatalement dans toutes les chrestomathies.

Agréez, je vous prie, etc.

L. Leger.

M. Leger m'assure qu'il n'a pas inventé les contes dont je lui ai reproché l'admission, mais qu'il les a pris dans des recueils slaves; c'est précisément ce que j'ai dit, en regrettant qu'il n'ait pas appliqué à ces recueils une critique assez sévère. Que le personnage de *Sniegourka* soit populaire, je n'en doute pas, mais que le conte traduit par M. Leger ait été recueilli dans le peuple, je n'en crois rien, et je suis sûr qu'une enquête ouverte à ce sujet mettrait le fait hors de doute. Dans un recueil aussi restreint que celui de M. Leger, il valait mieux ne pas admettre des contes déjà traduits en français, et il est fâcheux de constater, dans la traduction du *Petit Poucet*, l'omission au moins d'un trait intéressant. Le mythographe, mis en méfiance, n'osera pas se servir des versions de M. Leger pour établir la classification des formes d'un conte. Je renouvelle le vœu que notre savant collaborateur nous donne bientôt quelque nouveau recueil de contes slaves, conçu et exécuté d'une manière tout à fait scientifique.

G. P.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le XXXIIme volume de la « Bibliothèque orientale elzévirienne » publiée par l'éditeur Ernest Leroux est intitulé *L'encre de Chine, son histoire et sa fabrication*, d'après des documents chinois traduits par M. Maurice Jametel, élève de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes (xxx et 94 pages, avec vingt-sept gravures d'après des originaux chinois, 5 fr.). M. J. a traduit dans ce volume le *Manuel élémentaire du fabricant d'encre de Chine*, par Chen-ki-souen, de Sou tchéou (1398); ce *Manuel* est une véritable rareté dans la littérature chinoise, et « son esprit, l'absence complète de recherche dans son style, l'attention que prend son auteur à énumérer toutes les phases de la fabrication sans omettre aucun détail rappellent bien plutôt les conceptions positivistes de l'Europe moderne que les rêveries philosophiques de l'Asie ». Il est vrai que l'ouvrage de Chen-ki-souen manque de méthode et offre parfois des obscurités; mais M. J. a changé l'ordre des paragraphes, pour rendre le traité moins diffus, et reproduit sans changement les passages obscurs, afin de conserver, autant que possible, le texte original dans son intégrité. Il a, en outre, dans son introduction, fourni de curieuses informations sur la partie historique du sujet, complètement laissée de côté par Chen-ki-souen; il a consulté les principaux traités sur l'encre de Chine écrits par les érudits chinois et en donne un court résumé.

— La « Bibliothèque slave elzévirienne » que publie le même éditeur, s'est enrichie d'un quatrième volume, dont nous rendrons prochainement compte; il renferme la relation de la *Missio moscovitica* ou de la mission en Russie du P. Antoine Possevino, chargé par le pape Grégoire XIII en 1582 de rétablir la paix entre Ivan le Terrible et le roi de Pologne Batory, et de ramener la Moscovie au catholicisme; le texte de cette relation est édité par le P. Pierling qui y a joint un index et un commentaire.

— L'éditeur Klincksieck vient de publier un volume nouveau dans sa « collection à l'usage des classes »; c'est la traduction, par M. O. Riemann, d'un opuscule de M. H. Schiller sur les *Mètres lyriques d'Horace d'après les résultats de la critique moderne* (1883, iv et 80 pp.). Cet opuscule formera un complément utile de la *Métrique grecque et latine* de M. Lucien Müller dont la traduction a été récemment publiée, dans la même collection, par M. Legouëz. M. Riemann juge les théories de M. H. Schiller souvent bien hypothétiques, mais il lui semble que la manière de scander les vers d'Horace, exposée par M. H. Schiller, est toujours préférable à la manière traditionnelle; « il y a avantage à faire connaître aux élèves une explication des mètres d'Horace qui est intéressante, qui forme un ensemble logique et bien coordonné, qui, enfin, au point de vue pratique, est plus simple et plus facile à retenir que la manière ordinaire, assez compliquée et assez confuse, de scander ces mètres ». M. Riemann a d'ailleurs ajouté quelques notes aux passages principaux où il ne partageait pas d'avis de M. Schiller; il a fait précéder sa traduction de quelques *notions élémentaires de musique appliquées à la métrique*.

— Le volume que M. Jules Loiseleur vient de publier sous le titre « *Trois énigmes historiques* » (Plon. In-8°, xiii et 324 pp. 3 fr. 50) et dont nous comptons parler prochainement, est consacré à la préméditation de la *Saint-Barthélemy* (pp. 1-133); M. L. s'attache surtout à répondre aux arguments de M. Bordier et ne croit nullement à un « vaste plan d'extermination concerté avec l'Espagne, médité, préparé sans relâche pendant tant d'années »; — à l'*affaire des poisons* (pp. 135-224); M. L. essaie de « fournir aux lecteurs un fil qui puisse les conduire dans les dédales

de l'immense procédure dont cette affaire fut l'objet, de dresser un tableau d'ensemble des principales incriminations, de dégager le rôle joué par Mme de Montespan dans ces ténébreuses manœuvres et de préciser la part qu'elle prit à certains attentats médités ou accomplis contre ses rivales et contre Louis XIV lui-même » ; — au *masque de fer* (pp. 225-322), « problème beaucoup plus curieux qu'important » et où « il n'y pas d'autre mystère que celui qui pesait indistinctement sur tous les prisonniers soumis au secret absolu ; stimulée par l'étrangeté de ce masque, précaution moins anormale qu'on ne le suppose généralement, l'imagination populaire, en concentrant sur une seule tête des particularités propres à divers prisonniers, a revêtu du caractère légendaire un de ces drames obscurs si fréquents dans les anciennes prisons d'Etat. »

— Le tome XIIIe des *Archives de la Bastille, documents recueillis et publiés* par M. Fr. Ravaisson, conservateur adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal (Pedone-Lauriel. In-8°, II-259 p. 10 fr.) est consacré aux années 1711 à 1725 et comprend par conséquent les dernières années du règne de Louis XIV, la Régence et les neuf premières années du règne de Louis XV. Parmi les documents que renferme ce tome, on remarquera ceux qui sont relatifs aux janénistes, aux libellistes, aux personnages impliqués dans la conspiration de Cellamare, etc.

— Le P. Emile Regnault, de la Compagnie de Jésus, a réuni en deux volumes les articles qu'il avait publiés dans un recueil périodique de Lyon, les « Etudes religieuses, philosophiques et littéraires » sur *Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, 1703-1781* (chez Lecoffre).

— Un volume nouveau de la « Nouvelle collection illustrée » publiée par la librairie Léopold Cerf, a paru : l'*Arménie et les Arméniens*, par M. J. A. Gatteyrias, élève diplômé de l'Ecole des langues orientales. Le volume raconte, en huit chapitres, l'histoire de l'Arménie; le ve chapitre (pp. 67-79) est relatif à l'invention de l'alphabet arménien par l'évêque Mesrob, aux « premiers traducteurs », disciples de Mesrob et du patriarche Sahag, à la littérature et aux écrivains de l'Arménie. Dans l'appendice on remarquera l'exposé, d'après le lazariste Eugène Borey, de la doctrine de l'église arménienne et l'historique des causes qui ont provoqué sa séparation de l'église romaine (pp. 121-129) et quelques pages relatives aux mékhitaristes et aux études arméniennes, en Europe et en France (pp. 135-141).

— La librairie Hachette a publié des *Eléments d'économie publique*, par M. Emile de Laveleye (In-8°, IV et 297 p.). Ce traité élémentaire, destiné à l'enseignement, s'écarte assez souvent de la marche habituellement suivie; M. de Laveleye a rattaché intimement son sujet à celui des autres branches des « études humanitaires » (philosophie, morale, histoire, géographie); il a joint à l'énoncé de chaque principe un exemple, un fait, une maxime; il a développé particulièrement les chapitres qui traitent de problèmes importants et débattus chaque jour, du socialisme, du crédit, des crises commerciales et de la population. L'ouvrage est divisé en quatre livres : I. *Notions préliminaires*. II. *La production des biens*. III. *La répartition et la circulation des biens*. IV. *La consommation des biens*.

— On annonce la publication prochaine d'un ouvrage posthume de Proudhon, *Le césarisme et l'histoire*.

— L'Académie des beaux-arts a mis au concours le sujet suivant : « Etude sur les maîtres graveurs français du XVIIe siècle depuis Jean Morin et Pierre Pesne, jusqu'à Gérard Audran inclusivement. Etablir leur importance relative par des indications biographiques, par la succession chronologique de leurs travaux, et par les caractères de leurs talents. »

— Le Musée de Cluny vient d'acquérir de belles tapisseries de haute lice qui dé-

coraient la grande salle de la sous-préfecture de Boussac; elles seront placées dans une nouvelle salle du musée.

— Les moulages de trois bas-reliefs de Mino da Fiesole (la Foi, l'Espérance, la Charité) dont les originaux sont dans la crypte du Vatican, ont été offerts au Musée du Trocadéro par M. Alessandro Castellani.

— Lu dans le *Figaro* du vendredi 20 octobre : « On nous prie de démentir un on-dit répété par plusieurs nouvellistes, d'après lequel sir Edward Malet, représentant de l'Angleterre en Egypte, serait le petit-fils de Malet, de Pau » (*sic*, pour Mallet du Pan).

ALLEMAGNE. — Le prochain ouvrage de M. Schliemann sur les résultats de ses fouilles à Hissarlik, paraîtra à la fois en anglais et en allemand ; il renfermera un chapitre, dû à M. Karl Blind, sur l'ethnographie troyenne.

— M. Mendelssohn, l'éditeur d'Appien, professeur à l'Université de Dorpat, vient de mettre sous presse une édition critique de l'*Histoire romaine* d'Hérodien. Cette édition, qui paraîtra à la librairie Teubner, contiendra pour la première fois un appareil complet.

— La collection, publiée par l'éditeur Otto Schulze, de Leipzig, et qui a pour titre « *Die grossen Religionen und Glaubensbekenntnisse des Ostens* » doit s'augmenter de plusieurs volumes : *Zoroaître*, par M. K. Geldner ; *Mahomet*, par M. Ludolf Krehl ; la seconde partie de la traduction allemande du *Bouddhisme* de M. Kern, etc.

— Parmi les livres qui doivent prochainement paraître chez l'éditeur Hirzel, de Leipzig, nous signalerons : de M. L. Keller, *Ein Apostel der Wiedertæufer, Hans Denck* ; de M. B. Güterbock, *Irische Lehnwærter* ; de M. C. Hegel, *Verfassungsgeschichte von Mainz*, etc.

— L'attention s'est portée, depuis quelque temps, sur les petits récits, légendes, nouvelles, contes (quelques-uns d'après la *Disciplina clericalis*) de l'Islande du moyen-âge. M. Hugo Gering a recherché ces récits et légendes dans les manuscrits de la Bibliothèque de Copenhague, et vient d'en publier quelques-uns dans le texte original, sous le titre *Islendzk Aeventyri, Islændische Legenden, Novellen und Mærchen*. (Halle, Waisenhaus. In-8°, xxxviii et 314 p.) Le second volume renfermera les remarques, les recherches entreprises par M. Gering sur les sources de ces contes islandais et un glossaire. Un de nos collaborateurs rendra compte de la publication de M. Gering, lorsque ce second volume aura paru.

— La librairie Koebner, de Breslau, publiera très prochainement un nouveau volume de Neumann, *Das Zeitalter der punischen Kriege*, édité par M. G. Faltin et *Launegild und Garethinx*, contribution à l'histoire du droit germanique, par M. Pappenheim (collection des ouvrages relatifs à l'histoire du droit allemand, dirigée par O. Gierke).

— L'éditeur Konegen, de Vienne, annonce une *Sanskrit-Grammatik*. de M. G. Bühler, une étude de M. Hugo Gleditsch, *Die Cantica der sophokleischen Tragœdien nach ihrem rhythmischen Bau betrachtet;* et une collection intitulée *Wiener-Neudrucke*, dirigée par M. Aug. Sauer (Ier vol. : *Auf, auf, ihr Christen !* d'Abraham a Santa Clara; IIe vol. : *Der Hausball*, récit de V***).

— A la librairie Trübner, de Strasbourg, paraîtront bientôt une étude de M. Rich. Schwemer, *Innocenz III und die deutsche Kirche wæhrend des Thronstreites 1198-1208;* un travail de M. O. Winckelmann, *Die Beziehungen Karls IV zum Kœnigreich Arelat*, et deux fascicules nouveaux de la collection « Quellen und Forschungen » XLVIII : *Die Accente in Otfrieds Evangelienbuch*, par M. N. Sobel ; XLIX : *Ueber Georg Greflinger von Regensburg als Ditchter, Historiker und Uebersetzer*.

— La 23e réunion de la *Commission historique* a eu lieu à Munich, du 29 septembre au 2 octobre. Depuis la réunion de l'an dernier, on a achevé l'impression du 2e volume des *Chroniques de Mayence*, du 1er vol. des lettres du palatin Jean Casimir (éditeur, M. Fr. de Bezold), des livraisons LXVII-LXXVI de l'*Allgemeine deutsche Biographie*, du XXIIe vol. des *Forschungen zur deutschen Geschichte*, de la première partie des *Reichstagsacten* sous le roi Robert (éditeur, M. Jul. Weizsæcker), de la deuxième partie du 3e vol. des « Lettres et actes pour l'histoire du XVIe siècle », contributions à l'histoire de l'empire, 1552 (éditeur, M. Aug. de Druffel). L'*Histoire de l'historiographie*, de M. de Wegele, sera publiée l'année prochaine. Le XVIIIe volume des « chroniques des villes allemandes » est presque terminé et sera bientôt distribué; il termine les chroniques de Mayence; à la fin de ce vol., M. Hegel donne l'histoire de la constitution de cette ville. Les chroniques de Mayence seront suivies des *Chroniques de Lübeck*, dont la publication a été confiée à M. Koppmann; le premier volume paraîtra dans le cours de l'année prochaine. MM. S. Riezler, H. Grauert et J. Petz ont fait à Rome d'heureuses recherches pour la publication d'un recueil de documents relatifs aux Wittelsbach de 1180 à 1347; ils ont pu prendre copie, soit en entier, soit en extraits, d'un grand nombre de pièces concernant l'histoire de l'empereur Louis. Sont à l'impression le 6e vol. du recueil des *Hanserecesse* (éditeur, M. Koppmann); le second et dernier volume des *Jahrbücher* de Charlemagne (éditeur M. Simson); les *Jahrbücher* du roi Konrad III (éditeur, M. Bernhardi; le VIIIe vol. des *Reichstagsacten*, sur l'époque du roi Sigismond (éditeur, M. Kerler), etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 octobre 1882.

M. le ministre de l'instruction publique adresse à l'Académie la copie d'un rapport de M. Maspero sur les travaux des membres de l'École française du Caire. Renvoyé à l'examen en commission.

M. de Laigue adresse l'estampage d'une inscription latine sur lame de plomb qui lui a été envoyée de Sardaigne et sur laquelle il sollicite l'opinion de l'Académie.

L'Académie procède à l'élection de trois commissions chargées de désigner des questions à mettre au concours pour les divers prix. Il y a à donner, pour le prix ordinaire et le prix Bordin, quatre sujets, dont deux tirés des études d'antiquité classique et deux des études relatives au moyen âge; pour le prix Brunet (bibliographie), un sujet d'érudition orientale. Le sujet du prix Delalande Guérineau devra appartenir aux études sur le moyen âge. Les commissions devront proposer pour chaque concours trois sujets différents, entre lesquels l'Académie choisira. Ces commissions sont ainsi composées :

Pour l'antiquité classique, MM. Egger, Léon Renier, H. Weil, Albert Dumont;
Pour le moyen âge, MM. L. Delisle, Ch. Jourdain, Hauréau, Siméon Luce;
Pour l'Orient, MM. Renan, Schefer, Barbier de Meynard, Senart.

M. Georges Perrot lit un mémoire sur des *Sceaux hittites, de terre cuite, appartenant à M. G. Schlumberger*. Le peuple des Héthéens, Hittites ou Khétas, dont il est question dans l'Ancien Testament, dans quelques auteurs classiques et dans un grand nombre de textes hiéroglyphiques et cunéiformes, occupait, dans une antiquité reculée, la région septentrionale de la Syrie, le pays où sont aujourd'hui les villes d'Alep et de Hamath. Sa principale place de guerre était Qadech, sur l'Oronte. Les Hittites soutinrent contre les Egyptiens de longues guerres sur lesquelles les documents hiéroglyphiques fournissent des détails circonstanciés; un traité de paix, conclu entre leur roi et Ramsès II et cimenté par un mariage, n'interrompit ces hostilités que pour un temps. Plus tard, le roi Salomon rechercha l'alliance des Hittites; puis, ils eurent à se défendre contre de nouveaux ennemis, les Assyriens. Malgré leur courageuse résistance, les Hittites furent enfin complètement défaits par les conquérants ninivites; vers le VIIIe siècle avant notre ère, ils disparaissent définitivement de l'hisioire.

Le rôle qu'ils y avaient joué n'était pas sans éclat; ils avaient un moment étendu leur domination, d'une part, à travers toute l'Asie Mineure, jusqu'à la mer Egée, de l'autre jusqu'à l'Euphrate et à la frontière méridionale de la Syrie. Ce qui attache surtout sur ce peuple, en ce moment, l'attention des historiens de l'antique Orient, c'est que les Hittites paraissent être les inventeurs d'un des systèmes primitifs d'écriture de l'antiquité. Ils avaient un alphabet, composé, comme celui des Egyptiens et celui des Chaldéens, d'hiéroglyphes idéographiques; c'est de cette écriture que paraît être dérivé le caractère syllabique employé, pour écrire le grec, dans les inscriptions cypriotes. Depuis une quinzaine d'années, on a relevé, dans diverses parties de l'Asie Mineure et de la Syrie et surtout dans la région d'Alep et de Hamath, un assez grand nombre d'inscriptions en caractère hittite. Nul n'est parvenu jusqu'ici à les déchiffrer. Il ne faut pas s'en étonner; on ignore à la fois l'alphabet et la langue de ces textes, et l'on ne sait même pas s'ils sont tous dans la même langue. Pour essayer un déchiffrement, il faudrait avant tout pouvoir comparer le plus grand nombre de textes possible. M. W. Harry Rylands, président de la Société d'archéologie biblique de Londres, vient de publier dans le tome VII des *Transactions* de cette société un recueil qui comprend presque toutes les inscriptions hittites connues. M. Georges Perrot se propose de fournir un premier supplément à ce recueil en publiant des sceaux hittites, au nombre de 18, qui ont été rapportés de Constantinople par M. Schlumberger et qui n'ont pas encore été étudiés jusqu'à ce jour.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Egger : — 1° Rochas d'Aiglun (A. de), *Pensées et Mémoires politiques inédits de Vauban* (extrait du *Journal des Économistes*, 1882); — 2° Bailly (A.), *le Verbe* τέμνειν *dans le serment d'Hippocrate* (extraits des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, 1882).

Séance du 20 octobre 1882.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre les rapports des commissions chargées de proposer des sujets de prix.

La séance publique est reprise à quatre heures et demie.

M. Alexandre Bertrand met sous les yeux des membres de l'Académie deux croquis exécutés par M. Raoul Gaignard et rapportés par M. Ferdinand Delaunay, qui représentent les ruines romaines mises au jour par les fouilles du P. de la Croix, à Sanxay (Vienne), à 28 kil. de Poitiers. M. Bertrand a visité ces ruines et en a reconnu l'importance considérable. On a trouvé un théâtre, des bains, un *sacellum*, un grand édifice qui est peut-être un temple, tout cela en pleine campagne; de menus objets en petit nombre, ustensiles, médailles gauloises et romaines, enfin deux fragments d'inscription, l'un comprenant trois lettres de $0^{m}20$ de hauteur et $0^{m}16$ de largeur, POL (*Apollo?*), l'autre où on lit :

TI . . . . . .
ECR [*cons*]*ecr*[*avit*] . . . .
V v[otum solvit] . . . .

M. Delisle communique, de la part de M. De Witte, un extrait d'une lettre de M. Lenormant, qui rend compte des résultats de son voyage archéologique dans la Basilicate et la Calabre. M. Lenormant, en compagnie de M. Barnabei, a visité Lucera (*Luceria*), Ascoli (*Asculum Appulum*), Ordona (*Herdonia*), Melfi, Rapolla, Venosa (*Venusium*), Banzi (*Bantia*), Acerenza (*Acheruntia*), Potenza (*Potentia*), Métaponte, Tarente, Rossano, Catanzaro et les ruines voisines des *Castra Hannibalis*, Teriolo, Nicastro et le site probable de Terina, Pizzo, Monteleone (*Hipponion, Vibo Valentia*), Mileto, Nicotera, le site de *Medma*, Palmi et Reggio. Dans plus de la moitié de ces localités, dit-il, il n'avait été précédé par aucun archéologue. Il a recueilli plus de 200 inscriptions latines inédites, une trentaine de grecques. Il a réuni de nouveaux renseignements pour la détermination du site précis de *Terina* et a découvert les ruines encore inconnues de *Medma* (avec une fontaine mentionnée par Strabon et un théâtre) et d'*Hipponion*. Il a recueilli « de nouveaux et importants documents sur l'existence d'une poterie apulienne à décors géométriques, qui offre avec celle de Chypre une ressemblance extrêmement étroite. » Au point de vue de l'archéologie préhistorique, M. Lenormant a reconnu que plusieurs des lieux colonisés par les Grecs, comme Métaponte et Hipponion, avaient été déjà des stations importantes dans l'âge de la pierre polie, et il a retrouvé des débris de la poterie noire italique primitive, dont la fabrication s'est étendue sur tout le midi de la péninsule. Enfin, il a relevé des traces nombreuses et intéressantes de la civilisation et surtout de l'architecture du temps des Normands et des Hohenstaufen.

M. Casati commence la lecture d'un travail sur l'état actuel de la science historique en ce qui concerne les Etrusques. Il s'attache à redresser certaines erreurs qui ont cours parmi les savants. En effet, malgré les travaux très remarquables de plusieurs érudits, Otfried Müller, Noël des Vergers, Fabretti, Conestabile, Deecke, malgré des découvertes récentes fort importantes, on n'a pas beaucoup avancé depuis Gori et Lanzi, qui vivaient au siècle dernier. Ainsi on continue de dire et d'écrire que les mots étrusques *lar* et *lucumon* étaient, l'un un titre de noblesse, l'autre un titre royal, que l'Etrurie se divisait en plusieurs *lucumonies* ou royaumes. M. Casati

présente divers arguments pour établir que ces mots étaient des prénoms et non des titres. Le prénom *Lar* faisait au féminin *Larthia*, comme un autre prénom, *Arnth*, faisait au féminin *Arnthia*. Quant à *Lucumon*, ou plutôt *Luchmu*, c'était le prénom du premier roi étrusque de Rome, Tarquin; les Romains l'ont latinisé en *Lucius*. C'est parce que ce prénom était celui d'un roi étrusque que les Romains en ont fait le titre des rois de l'Etrurie, de la même façon que, plus tard, le nom propre *Cæsar* a fini par devenir un nom commun signifiant empereur.

La séance publique annuelle de l'Académie est fixée au 17 novembre.

Ouvrage présenté, de la part du traducteur, par M. Ravaisson : *le Livre des Morts des anciens Egyptiens, traduction complète d'après le papyrus de Turin et les manuscrits du Louvre, accompagnée de notes et suivie d'un index analytique*, par Paul Pierret.

Séance du 27 octobre 1882.

M. Heuzey donne lecture de l'introduction et de la conclusion d'un volume qu'il va faire paraître et qui formera le tome Ier d'un *Catalogue des figurines de terre cuite du Louvre*. Ce volume traitera des origines orientales de l'industrie des terres cuites et notamment des figurines de fabrication assyrienne, chaldéenne, babylonienne, phénicienne, cypriote et rhodienne. — Dans la première partie de sa lecture (introduction du volume), M. Heuzey présente des considérations sur les terres cuites vernissées d'Egypte, improprement dites faïences égyptiennes. Ces terres cuites et les imitations qu'en firent les Phéniciens, répandues par le commerce dans tout le bassin de la Méditerranée, donnèrent naissance à plusieurs des types qui furent adoptés par l'art grec. Il en résulta que, par l'intermédiaire de l'art, la mythologie égyptienne exerça une influence sensible sur la mythologie grecque. La Grèce crut aux dieux dont les images lui arrivaient d'Egypte et leur donna une place dans son panthéon; mais elle ne comprit pas toujours ces images, et de là d'étranges altérations des mythes primitifs. Ainsi les Egyptiens avaient représenté Horus naissant, symbole du soleil levant, sous la forme d'un enfant qui se suce le doigt, geste familier aux enfants en bas âge. Les Grecs se méprirent sur ce geste, et, d'Horus enfant, ils firent Harpocrate, génie du silence. De Ptah-embryon, figure grotesque d'un fétus, à la tête aplatie, aux jambes courbées qui, dans le principe, représentait encore le soleil, au moment où il va se lever, les Grecs tirèrent le mythe d'Héphestos, enfant difforme et boiteux. — Dans la seconde partie de sa communication (conclusion du volume), M. Heuzey insiste sur l'importance de la fabrication rhodienne dans l'histoire des débuts de l'industrie de la terre cuite en Grèce. On a vu dans les figurines de terre cuite fabriquées à Rhodes des imitations de celles de la Phénicie. M. Heuzey croit pouvoir établir que c'est le contraire qui a eu lieu. L'industrie rhodienne avait, à l'époque archaïque, une importance de premier ordre. Le commerce en portait les produits, non-seulement dans toute la Grèce, mais jusqu'en Sicile et en Italie. Ce sont ces produits que les Phéniciens se mirent à imiter, et on leur a fait un honneur immérité en prenant leurs imitations pour des créations originales. Quand, plus tard, le monde grec à son tour imita les poteries phéniciennes, il ne fit en quelque sorte que reprendre à l'Asie ce qu'il lui avait donné.

L'Académie décide que la seconde partie de cette communication de M. Heuzey sera lue à la séance publique annuelle, qui doit avoir lieu le 17 novembre.

M. Desjardins rend compte de l'examen d'une inscription communiquée à l'Académie dans une séance précédente. Cette inscription avait été envoyée de Sardaigne à M. de Laigue, consul de France à Livourne, qui en avait adressé un estampage à l'Académie, en demandant l'opinion des épigraphistes sur le valeur de ce document. M. Desjardins croit pouvoir répondre avec certitude que l'inscription n'est pas authentique. L'emploi du plomb, pour une inscription funéraire, serait un fait sans exemple. La forme des lettres n'est pas ancienne. Les points destinés à séparer les mots sont placés au bas des lettres, comme dans la typographie moderne, au lieu d'être à mi-hauteur, suivant la règle des inscriptions antiques. Il y a des points à la fin des lignes, tandis qu'il ne devrait y en avoir que dans l'intérieur des lignes, pour séparer les mots. Enfin, quelques-unes des formules et des abréviations employées sont insolites. On doit des remerciements à M. de Laigue pour sa communication; grâce à son empressement à soumettre au jugement de l'Académie l'inscription qu'il venait de recevoir, on a pu en constater tout de suite la non-authenticité, et le public savant est mis en garde contre un document apocryphe qui n'a encore eu le temps de tromper personne.

M. Cuq commence la lecture d'une étude sur *le Consilium principis, d'Auguste à Dioclétien*.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Geffroy : Müntz (Eug.), *les Arts à la cour des papes*, 3e partie (pontificat de Sixte IV, 1471-1484).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 13 Novembre — 1882

Sommaire : 231. Windisch, L'influence grecque sur le théâtre hindou. — 232. Lucius, L'essénisme.— 233. Baschet, Les comédiens italiens à la cour de France. — 234. W. Buchner, Ferdinand Freiligrath. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

231. — E. Windisch. **Der griechische Einfluss im indischen Drama.** Separat-Abdruck aus den Abhandlungen des fünften internationalen Orientalisten-Congresses gehalten zu Berlin im September 1881. Berlin, A. Asher und C°. 1882. 106 p. in-8°

Ce mémoire de M. Windisch, lu au congrès des Orientalistes de Berlin, n'est pas seulement le travail le plus substantiel qui ait été fait depuis longtemps sur le théâtre hindou ; il doit encore être compté parmi les études de littérature comparée les plus ingénieuses et les plus intéressantes qui aient été publiées au cours de ces dernières années. Personne ne lira sans plaisir ni sans fruit ces rapprochements multiples faits avec autant de goût que de savoir entre les drames de l'Inde et la comédie classique, et le plus sceptique sera reconnaissant à l'auteur d'avoir bien voulu discuter à fond un parallèle que d'autres avaient indiqué déjà, mais que personne, jusqu'ici, ne s'était attaché à poursuivre dans le détail. Pour ma part, je suis d'autant plus heureux de pouvoir louer sans réserve la partie purement comparative de ce travail, que l'auteur n'a pas réussi à me convaincre de la justesse de la conclusion historique qu'il en tire, celle d'une influence profonde et nettement appréciable de la comédie grecque sur le drame hindou.

A première vue, il est vrai, la thèse de M. W. séduit par la modestie de ses prétentions. Il se garde bien de vouloir dériver d'une pièce le théâtre des Hindous de celui des Grecs. Il accorde à l'Inde la création parfaitement indépendante d'un premier drame demi-héroïque, demi-religieux, dont rien du reste ne nous est parvenu. Il écarte aussi du problème la tragédie et l'ancienne comédie, si inséparablement liées l'une et l'autre aux conventions et à l'appareil scéniques d'Athènes. Ce serait la nouvelle comédie de Philémon et de Ménandre, ce théâtre si éminemment propre à l'adaptation qu'Athènes a légué à Rome, qui aurait servi de modèle aux Hindous et leur aurait donné l'idée du drame d'intrigue et d'amour. Réduite à ces proportions, la thèse de M. W. ne soulèverait pas de graves objections. On sait que des tragédies d'Euripide ont été représentées à la cour des rois Parthes et on peut présumer que les princes indo-grecs entretenaient également des troupes de co-

médiens. Il est donc fort probable que des prédécesseurs de Kâlidâsa, avec un peu de bonne volonté, ont pu assister à la représentation de drames grecs. Mais M. W. ne se contente pas de cette parenté toute générale et un peu abstraite : il prétend la vérifier dans le détail et en produire des preuves directes. Il passe en revue et accepte successivement comme telles les nombreuses analogies que présentent les deux théâtres, depuis les personnages communs tels que le soldat fanfaron, le parasite, le valet confident, à la fois fripon et dévoué, la matrone, la courtisane, jusqu'aux procédés d'exposition et aux moyens scéniques, tels que le prologue, le dialogue rapide, les signes de reconnaissance. Le résultat de l'enquête finit ainsi par dépasser singulièrement la proposition si modeste du début. Il ne va pas à moins qu'à faire de tout ou de presque tout ce qui nous reste du théâtre hindou, un reflet direct, une sorte d'adaptation du théâtre grec de l'époque macédonienne.

Ce résultat, nous ne pouvons l'admettre, sans être d'ailleurs plus à même d'en prouver la fausseté que ne l'a été M. W. d'en établir l'évidence. Il y a des choses qui ne se démontrent pas. Mais il en est de plus ou moins probables, et, à notre sentiment, la conclusion de M. W. ne l'est guère. Il faut, en effet, envisager aussi l'autre face du problème, et, à côté des analogies, ne pas oublier les différences. Il faut se représenter combien, en dépit de ces rencontres, d'ailleurs toutes explicables sans qu'on sorte pour cela de l'Inde, ce théâtre, qui serait sous tant de rapports une reproduction si minutieuse de modèles étrangers, est profondément hindou. Il n'y a là pas une note qui détonne, pas une réminiscence directe. L'imitation n'eût porté que sur des conceptions pour ainsi dire abstraites : tout le reste eût été, jusqu'à la dernière trace, dénaturé et assimilé.

L'histoire littéraire nous montre des cas d'influence semblable, à la fois si profonde et si discrète. Nous savons parfaitement que l'Egmont de Goethe eût été tout autre, si Shakspeare et Racine n'avaient point écrit. Mais ces exemples appartiennent à une époque de large éclectisme, où le poète est doublé d'un historien et d'un critique, et où, d'autre part, la conception d'une littérature nationale est nettement formulée. Avant, nous n'en trouvons pas. Nous voyons, au contraire, que s'inspirer d'une littérature étrangère qui apporte un idéal supérieur, revient à l'imiter franchement, à la copier, parfois à la traduire, et que nulle part, pour des raisons faciles à trouver, cette imitation n'est moins déguisée qu'au théâtre. Le drame hindou tel que l'explique M. W., quelque indirecte d'ailleurs qu'on suppose l'imitation, en quelque nombre qu'on imagine des intermédiaires entre l'original et la copie, serait un fait unique dans toute l'histoire des lettres.

En résumé, nous croyons devoir séparer dans le mémoire de M. Windisch deux éléments d'inégale valeur : une étude de littérature comparée très méritoire et digne d'attirer l'attention de tous ceux qui aiment à se rendre compte comment des peuples de génie divers expriment, chacun

de son côté, des réalités analogues; et une thèse historique sur le théâtre hindou très ingénieuse dans le détail, mais qui, prise comme ensemble, a contre elle la vraisemblance.

A. BARTH.

---

232. — **Der Essenismus in seinem Verhæltniss zum Judenthum,** von P. Lucius. Strassburg, Trübner. 1882, in-8° de 131 pp.

Des nombreux écrits qui ont paru sur l'essénisme ou qui en ont traité, celui dont nous venons de transcrire le titre nous paraît, sous beaucoup de rapports, un des plus satisfaisants. Cette secte n'est connue que par ce qu'en rapportent le théosophe judéo-alexandrin Philon, l'historien juif Josèphe et Pline qui n'a pu en parler que par ouï-dire et en faire mention qu'à titre de curiosité historique. M. Lucius a eu l'heureuse idée de commencer son travail par un examen critique de ces trois sources. Ce n'est pas avec moins de raison qu'il a fait bonne justice des origines impossibles et incroyables qu'on a assignées à cette association religieuse. Nous sommes disposé à penser avec lui qu'il faut en chercher la cause dans l'histoire même du judaïsme. La famille d'Israël, depuis son retour de Babylone, fut fermée, du moins dans la Palestine, à toute influence étrangère; ce fut l'effet du triomphe définitif du monothéisme dans son sein, en même temps que l'excessive vanité nationale que lui inspira la croyance qu'elle était le seul peuple de l'Eternel. Qu'aurait-elle voulu accepter de nations étrangères dans lesquelles elle ne voyait que des pécheurs?

M. Ed. Reuss, le premier, a montré dans l'essénisme une secte séparatiste. Cette opinion nous paraît incontestable; M. Lucius l'a adoptée. Il a dû, dès lors, rechercher pour quelles raisons et à quelle époque un certain nombre de Juifs avaient pu se résoudre à se séparer de l'ensemble de leurs coreligionnaires, et à ne plus prendre part au culte public, tout en restant attachés à la loi mosaïque.

Il est d'avis que cette séparation dut se produire dans cette période de désordre qui s'écoula de la déposition illégale du grand prêtre Onias (175 av. J.-C.) à l'établissement de Simon dans les fonctions de grand prêtre en 140 av. J.-C. Pendant cette période, la souveraine sacrificature, mise à l'encan par les rois de Syrie, fut exercée pardes hommes indignes tels que Jason, Ménélas et Alcime, le sanctuaire fut profané, et les sacrifices interrompus pendant trois années entières. On sait qu'un grand nombres de Juifs se virent alors obligés de se retirer dans le désert (1 Macchabées, 1, 53). Ils y formèrent entre eux des réunions de piété; ces associations ne furent pas sans doute étrangères à la naissance de l'essénisme.

Dans tous les cas, des Juifs pieux durent regarder comme une profanation la nomination de grands prêtres qui n'appartenaient pas à la des-

cendance d'Aaron, dont plusieurs n'étaient même pas de la tribu de Lévy. Le culte lévitique perdit par cela même à leurs yeux, non pas seulement sa sainteté, mais encore sa légalité. Rompre avec un culte ainsi profané leur sembla un devoir de conscience.

On a supposé plus d'une fois que les esséniens avaient embrassé le christianisme, après la ruine de Jérusalem. On ne saurait citer un seul fait en faveur de cette hypothèse. Il est bien plus probable que, la Cité sainte et le temple détruits et le culte lévitique devenu impossible, il n'y avait plus de raison pour eux de rester séparés de l'ensemble du peuple juif.

M. N.

---

233. — **Les comédiens italiens à la cour de France, sous Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII,** d'après les lettres royales, la correspondance originale des comédiens, les registres de la trésorerie de l'épargne et autres documents, par Armand Baschet. Paris, Plon, 1882, in-8° carré de xv-367 p.

M. A. Baschet disait, en 1866, dans une note du chapitre x de son charmant ouvrage *Le Roi chez la Reine,* chapitre intitulé *Les divertissements de Louis XIII,* que ses récentes recherches en Italie lui avaient fait rencontrer, entre autres choses piquantes et curieuses, nombre de lettres de comédiens italiens venus en France, successivement appelés par les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il citait les noms de Tristano Martinelli (l'*Arlequin* de ces temps-là), de Pier Maria Cecchini (le *Fridelin*), de Giovanni Battista Andreini (*Lelio*). Il annonçait beaucoup de choses qu'il déclarait vouloir publier comme matériaux de prix pour servir à l'histoire du théâtre en France à la fin du xvie siècle et au commencement du xviie. « Depuis lors, » dit-il dans son vif et agréable *Avant-propos* (p. viii), « mes rencontres se sont faites plus nombreuses. Après même que j'avais cru mon siège fait et mon travail terminé, j'ai eu matiere à produire un chapitre tout particulier au règne de Charles IX. La consultation des registres de la chancellerie de Marie de Médicis a comblé aussi diverses lacunes. D'autres textes d'information — papiers de finances, lettres de personnages du temps, mille riens qui permettent de tant dire — ont rempli d'autres vides. Enfin, peu à peu, laissant la chose un jour, la reprenant un autre, la délaissant de nouveau, y revenant encore, j'ai formé un ensemble avec les moissons faites, et sur cet ensemble, un récit tout rempli de preuves, qui est l'ouvrage ici présenté. »

L'aimable écrivain ajoute (p. x) : « On connaît par le menu l'histoire des comédiens italiens établis en France avec des privilèges sous Louis XIV ; on ne la connaît que par des généralités, avec accompagnement de beaucoup d'erreurs, pour les temps qui précédèrent. Alors, ces

comédiens n'étaient point établis. Ils venaient et séjournaient comme s'ils eussent été des troupes ambulantes. L'hôtel de Bourgogne, la salle de Bourbon, étaient le lieu de leurs réunions, lorsqu'avec la permission du roi, qui les avait appelés à Paris, ils jouaient ailleurs qu'à la cour, c'est-à-dire à la ville et pour la ville. Je m'en suis tenu à ces temps-là, et je les ai explorés, ne m'arrêtant qu'à des sources bien sûres. »

Ces sources sont principalement les belles archives de l'ancienne maison de Gonzague, à Mantoue, qui ont déjà fourni à M. B. tant de documents précieux relatifs aux beaux-arts, aux belles-lettres et à l'histoire, archives dont il parle (pp. XI-XV) avec la plus chaleureuse reconnaissance. Autour des textes tirés de la collection où déjà l'heureux chercheur avait trouvé les lettres d'Alde Manuce et de Rubens, ont été réunis tous les renseignements imaginables extraits, les uns, des manuscrits de nos archives et de nos bibliothèques, ainsi que des minutes de divers notaires parisiens, les autres, d'une foule de livres français ou étrangers. Aussi c'est avec une abondance en quelque sorte inépuisable que M. B. nous entretient, en huit chapitres, des comédiens italiens en France et pendant le règne de Charles IX, sous le règne de Henri III, sous celui de Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis, enfin sous le règne de Louis XIII, joignant à mille particularités sur ces comédiens mille informations sur des sujets divers, notamment sur les trois publications originales (deux en français, une en italien) de la description de l'*Entrée du roi Henri II et de la reine Catherine de Médicis à Lyon*, en 1548 (pp. 7-10), sur les ouvrages relatifs à la comédie italienne (pp. 11-12), sur le château de Nogent-le-Roi (p. 7), sur les voyages du roi Charles IX (pp. 27-29), sur le séjour à Paris en 1572 du comte de Lincoln, grand amiral d'Angleterre, ambassadeur extraordinaire de la reine Elisabeth (pp. 40-41), sur les ouvrages relatifs à l'histoire de l'ancien théâtre français (p. 48), sur le séjour du roi Henri III à Venise (pp. 56-59) [1], sur les dissertations littéraires dont Henri III voulut qu'on le régalât à Blois, en 1576, pendant ses repas (p. 66) [2], sur Filippo Cavriana, médecin de Catherine de Médicis, homme d'un esprit et d'un savoir des plus remarquables (p. 67), sur l'exemplaire unique à Paris (Bibliothèque Sainte-Geneviève) de la *Fiammella*, pastorale de Bartolomeo Rossi publiée chez Abel l'Angelier en 1584 (p. 92), sur le sieur Jac-

1. A ce propos, annonçons à nos lecteurs une bonne nouvelle en citant cette note de M. B. (p. 56) : « Nous avons formé depuis longtemps un recueil de pièces considérables, de pièces toutes relatives au voyage et séjour de Henri III à Venise et copiées sur les originaux répartis dans les séries d'archives les plus diverses. Elles sont les pièces justificatives, aussi étendues que variées, sources officielles et particulières, de l'ouvrage spécial que nous devons publier sur ce très curieux épisode de la vie de ce Valois qui fut reçu à Venise comme jamais prince ne l'avait été auparavant et ne le fut depuis. »

2. M. B. reproduit, à cet égard, un témoignage fort curieux consigné dans une dépêche de l'ambassadeur de Mantoue, Ferrante Guisoni. Nulle autre part, dans les récits du temps, on ne trouve semblable mention.

ques de Fonteny, traducteur (1608) des *Bravacheries du capitaine Spavente* par Francesco Andreini, traducteur dont le nom ne figure dans aucun recueil biographique (pp. 174-175), sur l'abbé Louis Ruccellaï (pp. 261-270) [1], sur le séjour de Louis XIII à Lyon (pp. 215-317), sur les œuvres dramatiques et poétiques de Giovanni-Battista Andreini (pp. 319-320).

Parmi les documents insérés par M. B. dans son intéressant volume, on distinguera : une lettre du roi Henri IV à Arlequin (p. 106), datée de Paris, le 21 décembre 1599, et qui n'était pas connue en France, car elle n'a été retrouvée que récemment aux archives d'Etat, à Florence, et n'a été publiée qu'en 1880 (*Introduzione* aux *Scenari inediti* par M. Adolfo Bartoli) ; une autre lettre du même roi (p. 157) qui manque au recueil général de ses missives, adressée de Fontainebleau, le 10 novembre 1606, au futur cardinal de Gonzague, et tirée des archives de Mantoue [2] ; une série de lettres de Marie de Médicis (pp. 159-284), une lettre d'Anne d'Autriche (p. 283), deux lettres de Louis XIII, une du 8 août 1621, écrite de Tonneins (p. 299), l'autre, du 10 octobre 1622, écrite du camp devant Montpellier (p. 313). Tous ces derniers documents, qui étaient inédits, proviennent des archives de Mantoue. Mentionnons encore un *Appendice* où l'on trouve d'excellentes indications sur les *Registres des comptes de la Tresorerie de l'Espargne* (p. 339) et sur les *Registres de la chancellerie de la reine Marie de Médicis* (p. 341).

L'ouvrage est terminé par un *Index alphabétique* (très copieux) *des noms cités et des matières traitées dans l'ouvrage* (pp. 343-356), et par une table analytique intitulée *Sommaires des chapitres* (pp. 357-367). On voit que M. Baschet n'a rien négligé pour rendre toutes les recher-

---

1. A tout ce que M. B. raconte de ce singulier personnage, j'ajouterai ce qu'en dit Chapelain dans une lettre (encore inédite) à l'abbé Marucelli, à Florence : « J'ay veu en cette cour, pendant la régence de la reyne Marie de Médicis, un abbé de cette race d'un éclat égal à celuy des premiers du royaume et je luy ay veu disputer de la faveur avec le duc d'Espernon et le cardinal de Richelieu. La statue équestre ou du moins le cheval de la place Royale est un présent qu'il fit à Sa Majesté lorsqu'il était icy. » Cette révélation de Chapelain complète et rectifie le récit de M. Anatole de Montaiglon (*Notice sur l'ancienne statue équestre de Louis XIII*, pp. 30, 31).

2. M. B. a raison de dire (p. 156) que le roi « prit sa meilleure plume » et écrivit « sur ce ton jovial, sur ce ton qui est si plein d'agrément pour sa mémoire auprès de tout Français resté bon Gaulois. » Citons cette jolie phrase : « Par cette occasion je vous ferè ressouvenyr de moy et de la France et vous pryrè de me mander si vous avez point de regret et ne vous amusez tant à dyre vostre brevyère que quelquefois il ne vous prenne envye de m'escripre... » A propos des lettres de Henri IV, M. B. corrige (p. 145) une erreur de Berger de Xivrey qui (t. VII, p. 176) a donné à une lettre de 1604 la date de 1607. On trouvera çà et là d'autres notes rectificatives, par exemple pp. 8, 19, 40. De la note où, dans cette dernière page, M. B. relève une erreur de M. de la Saussaye, il faut rapprocher une note (p. 68) qui renferme un grand éloge de l'*Histoire du château de Blois*.

ches faciles dans un livre qui est un des plus attrayants de tous ceux que l'on doit à sa plume si savante et si spirituelle [1].

T. DE L.

---

234. — **Ferdinand Freiligrath**, ein Dichterleben in Briefen, von Wilhelm BUCHNER. Lahr, M. Schauenburg. 2 volumes in-8°. VII et 439 p., 506 p.

Selon l'auteur de cet ouvrage, M. W. Buchner, Freiligrath a été « le plus remarquable des lyriques de l'Allemagne depuis cinquante ans »; il vaut mieux dire, pour ne pas être taxé d'exagération, l'un des plus remarquables. Quoiqu'il en soit, M. B. a connu intimement Freiligrath; la veuve du poète a mis à sa disposition la plus grande partie de la correspondance de Freiligrath avec ses parents et ses amis; les propres souvenirs du biographe et les lettres nombreuses qu'il a eues entre les mains lui ont donc permis de remplir de détails, aussi intéressants qu'abondants, les deux volumes qu'il consacre à l'auteur du *Löwenritt*. On peut même dire que cet ouvrage est, à certains égards, moins un livre qu'un recueil épistolaire; M. B. cite, presque à chaque page, les lettres de son héros et de ses correspondants. Mais il a bien fait d'adopter cette méthode; les lettres de Freiligrath nous renseignent complètement sur sa vie intime; elles sont pleines d'abandon; le poète y montre avec la plus entière sincérité son noble caractère, son âme loyale et franche; il a de l'esprit, de la verve, de la gaieté et ce que les Allemands nomment *Schalkhaftigkeit;* les sentiments tantôt nobles et élevés, tantôt affectueux et tendres, qu'il exprime, se mêlent à des pensées piquantes, à de vives saillies, à des plaisanteries charmantes, à des idées folâtres et drôles qui témoignent d'une bonne humeur et d'un entrain qu'on ne s'attendait guère à trouver chez un homme qui eut bien des soucis et des chagrins et chez un poète ordinairement grave, et assez épris du fantastique et de l'horrible [2]. Freiligrath s'épanchait volontiers dans ses lettres;

---

1. M. B., qui est le plus courtois des critiques, dit (note de la p. 19), à propos d'une date inexactement indiquée par M. Campardon (*Les comédiens du roi de la troupe italienne pendant les deux derniers siècles*) : « Le cas n'est point pendable. L'auteur réparera cela dans une seconde et non moins belle édition de son ouvrage. » J'emprunterai à M. B. sa gracieuse formule et je dirai que *dans une seconde et non moins belle édition de son ouvrage*, il devra réparer deux petits torts. Il faudra qu'il abandonne (p. 45) l'étymologie de *Ganache* proposée par M. Edouard Fournier, dont l'érudition était plus ingénieuse que solide, et que dans la phrase où apparaît (p. 238) l'illustre Peiresc « écrivant à un sieur de Valavoir, son ami, » il substitue *Valavez* à *Valavoir* et les mots *son frère* aux mots *son ami*.

2. Voir, par exemple, dans le IIe volume la lettre divertissante à Geibel, sur les pages de laquelle Freiligrath avait collé des étiquettes de vin de Champagne; voir aussi les noms comiques qu'il donne à ses amis, à Eichmann, à Schücking, etc., et toutes ses poésies de circonstance, sous le titre de *Scherzhaftes* dans le IVe volume de ses œuvres complètes.

sa correspondance a le ton d'une conversation libre, familière et enjouée ; quoiqu'il se dise très *schreibfaul,* il laisse trotter sa plume, il ne cache à ses correspondants aucune de ses impressions, aucun des sentiments qui l'agitent au moment même où il écrit ; chacune de ses lettres est une véritable effusion de cœur, *Herzenserguss ;* jamais, certes, il n'a pensé qu'elles pourraient être imprimées un jour.

Pour retracer la vie de Freiligrath, M. B. a donc évoqué Freiligrath lui-même ; mais il ne faudrait pas croire qu'il s'est borné à des citations ; cette correspondance est reliée par quelques mots d'explication, et, dans chaque chapitre, les lettres groupées d'après l'ordre chronologique sans désordre ni confusion, sont toujours précédées d'un aperçu bref, mais complet, des événements exposés dans la correspondance du poète, ainsi que d'une appréciation rapide des œuvres qu'il a composées dans cette période de sa vie. M. B., en un mot, a su mettre en œuvre les nombreux matériaux dont il disposait ; la biographie de Freiligrath est, comme l'indique le second titre de l'ouvrage, une biographie exposée par les lettres mêmes de Freiligrath, *ein Dichterleben in Briefen ;* mais c'est un récit bien ordonné, et l'on doit féliciter M. B. d'avoir renoncé à l'idée qu'il avait eue un instant, de publier les lettres de Freiligrath comme Strodtmann a publié celles de Bürger : on y aurait perdu et le récit — qui précède chaque chapitre — de la vie agitée de Freiligrath, et les jugements que M. B. porte en passant sur ses poésies et où il a mis, outre d'heureuses citations et la reproduction de vers inédits, du goût, de la finesse, surtout une grande impartialité, quoiqu'il ne soit pas dans les meilleures conditions pour être impartial.

Le premier volume comprend deux livres : I. Les années de jeunesse (*Jugendjahre,* 1810-1832, pp. 3-88) ; II. L'âge mûr (*Mannesjahre,* 1832-1842, pp. 91-433)[1]. Dans le premier livre, M. B. nous raconte les premières années du poète, son enfance qu'il passa dans sa ville natale, à Detmold (qui est aussi la patrie de Grabbe), son départ pour Soest où il alla, à l'âge de quinze ans, apprendre le commerce chez son oncle. Freiligrath n'acheva donc pas entièrement ses études, et toute sa vie il regretta de n'avoir pas suivi les cours de l'université ; mais il emporta du gymnase une bonne provision ; il avait une connaissance des langues classiques qu'il approfondit encore ; il posséda parfaitement plusieurs langues modernes ; rarement poète eut l'esprit mieux meublé, et la correspondance que publie M. B., abonde en citations tirées des auteurs anciens. Il avait déjà un goût très vif pour la poésie ; M. B. a retrouvé dans les vieilles collections du *Soester Wochenblatt* et du *Mindener Sonntagsblatt* les premiers vers de son héros ; la plupart de ces pièces

1. Le premier livre renferme deux chapitres : I. Les années d'enfance, Detmold (pp. 3-33) ; II. Les années de jeunesse, Soest (pp. 34-88) ; et le deuxième livre, quatre chapitres : III. Amsterdam (pp. 91-173) ; IV. Soest et Barmen (pp. 174-323) ; V. Unkel (pp. 324-395) ; VI. Darmstadt (pp. 396-433).

ont été reniées plus tard par le poète et ne figurent pas dans l'édition complète de ses œuvres; quelques-unes ne sont cependant pas sans mérite, même le *Tiger und Wärter* que Chamisso blâma sévèrement. Ce qui frappe le lecteur, et ce que M. B. met en relief, c'est l'étonnante précocité du génie poétique de Freiligrath ; la pièce de vers, *Moos-Thee,* composée après une maladie de poitrine dont il guérit, date de sa seizième année, et c'est de vingt-un à vingt-trois ans qu'il a fait quelques-uns de ses morceaux les plus connus, comme, par exemple, « les compagnons menuisiers », « les émigrants » qui valurent plus tard à leur auteur un hommage bien touchant [1], « la vengeance des fleurs » (*Die Schreinergesellen, Die Auswanderer, der Blumen Rache*), etc., etc.

Le deuxième livre traite de l'*âge mûr*. Freiligrath resta près de sept ans à Soest; il s'y fiança avec Caroline Schwollmann, mais il y avait dans son affection pour Lina, d'ailleurs bien plus âgée que lui, plus de reconnaissance que d'amour; le mariage projeté n'eut pas lieu. En janvier 1832, Freiligrath quitta Soest pour Amsterdam où on lui offrait, dans une grande maison de change, un emploi plus lucratif. Il mena en Hollande une vie assez solitaire ; mais il fut transporté, comme dit son biographe, du cercle étroit d'une petite ville de Westphalie sur le bord de la mer et au milieu de la vie animée d'un grand port (p. 172), et c'est là qu'il composa les poésies qui le rendirent célèbre en Allemagne [2]. Bientôt son patron qui d'abord le faisait asseoir au bas bout de la table, lui donna la place d'honneur à côté de sa femme qui s'entretenait avec Freiligrath de Jean Paul et de l'éternité du sentiment (p. 94). Freiligrath avait envoyé quelques-unes de ses poésies (*Scipio, Lœwenritt*, *Moosthee,* et *Anno Domini*) à Chamisso et à Schwab qui dirigeaient l'*Almanach des Muses*. La correspondance qui s'engagea, à cette occasion, entre Freiligrath et les deux directeurs de ce recueil poétique est très attachante ; parmi les lettres que publie M. B., on remarquera celle où le jeune homme racontait sa vie et ses projets à Gustave Schwab (pp. 148-149); il y dit comment il « passa des Muses à Mercure » au moment même où il lisait avec passion les romans de Walter Scott et ne pensait qu'aux bruyères de l'Ecosse ; il se plaint du métier qu'il a dû prendre et qui, plus que tout autre, « enchaîne le poète ». La réponse de Schwab mériterait d'être citée en entier (pp. 151-152): « Chamisso m'écrit qu'il faut vous tendre une main fraternelle et vous prévenir contre le genre maniéré (*vor Manier warnen*) ; et je vous préviens aussi contre le choix incessant de sujets trop effrayants et trop fantastiques; je vous avertis de

1. A Londres, mai 1852 : en visitant un vaisseau avec son fidèle Eichmann, Freiligrath vit deux jeunes Allemands qui lui demandèrent son nom ; ils lui prirent les mains ; quel bonheur pour eux de voir le poète des *Emigrants!* Ils appelèrent les femmes et les enfants ; tous voulaient serrer la main à Freiligrath ; voilà, dit le poète à Eichmann, voilà qui fait du bien au cœur, même quand on a été chassé de sa patrie, II, p. 246.

2. Le premier recueil de ses vers parut en 1838.

ne pas sacrifier le goût aux dépens du gigantesque et de l'aventureux et des contrastes tranchés, de ne pas abuser des bouts-rimés consistant en noms propres géographiques et historiques; n'étouffez pas votre talent sous les bagatelles de la forme, etc. » Schwab avait mis le doigt sur les principaux défauts de Freiligrath, défauts que M. B. a peut-être trop indulgemment palliés et dont le poète ne s'est pas entièrement corrigé : il a trop aimé les tours de force, il a trop recherché — quoique M. B. prétende qu'il ne faut pas employer le mot *gesucht* en parlant de Freiligrath (II, p. 480) — les expressions bizarres; ses images sont parfois outrées; dans quelques-uns de ses poèmes, on sent l'effort, un effort puissant, mais trop continuel.

Fatigué d'être à la fois « poète et marchand » et voulant n'être que poète, Freiligrath quitta la maison d'Amsterdam à laquelle il était attaché depuis cinq ans; il revint en Allemagne. Nous ne ferons que mentionner en passant son voyage en Westphalie et sur les bords du Rhin, son mariage avec Ida Melos (1841), son séjour à Barmen, à Darmstadt où il connut Karl Buchner (le père de M. W. B.), la pension de trois cents thalers que lui fit le roi de Prusse, etc. Cette dernière partie du volume renferme un grand nombre de lettres intéressantes, entre autres celle où Freiligrath parle du voyage d'études qu'il voudrait faire dans les mers du Nord, sur le vaisseau de guerre hollandais qui accompagne la flotte des pêcheurs de hareng, et dans le Levant pour en rapporter « *ein goldenes Liedervliess* », une toison d'or de chants (p. 216). Signalons aussi ses lettres à Immermann, à Wolfgang Müller, à M. Carrière, à Künzel, à Levin Schücking « aux yeux de fantôme » avec qui il composa la *Westphalie pittoresque et romantique,* à Simrock, ou, comme il l'appelle, Simrath, avec qui il publiait le *Rheinisches Jahrbuch* et qu'il représente, l'Iwein ou le Parzival à la main, dirigeant ses vendangeurs et faisant jeter du fumier sur ses couches d'asperges (p. 392), à sa fiancée (voir la charmante idylle de Monra, pp. 382-385), etc., etc.

Nous arrivons au second volume qui comprend trois livres, le IIIe, le IVe et le Ve de l'ouvrage. Le IIIe livre est consacré aux années d'orage et de voyage (*Sturm-und Wanderjahre,* pp. 3-241) [1]. Freiligrath s'établit avec sa jeune femme sur les bords du Rhin, à Saint-Goar, où il fait la connaissance de Longfellow et de Geibel; c'est alors qu'il écrit son livre sur Immermann et qu'il publie ses premières poésies politiques. M. B. montre comment Freiligrath se laissait peu à peu aller à l'opposition; comment, après avoir désapprouvé la conduite du gouvernement hanovrien envers les sept professeurs de Gœttingue, il arriva à composer

1. Voici les divisions de ce second volume : VII. Saint-Goar (pp. 3-112); VIII. Ostende et Bruxelles, Meyenberg et Zurich, Londres (pp. 113-207); IX. Düsseldorf, Cologne, Bilk (pp. 208-237); X. Deuxième séjour à Londres (pp. 241-384); XI. Stuttgart, Cannstatt (pp. 385-466); XII. Résumé (pp. 467-483). L'ouvrage compte donc douze, et chaque volume, six chapitres.

les poésies qui forment sa « profession de foi » (*Glaubensbekenntniss*) et qui firent de lui « le porte-drapeau poétique du libéralisme », ou, comme il disait assez emphatiquement, le héraut et le prophète de la révolution; comment, après avoir dit que le poète « est sur un observatoire plus élevé que les créneaux d'un parti » [1], après avoir vertement réprimandé le fougueux Herwegh, il renonça à la pension que lui faisait le roi de Prusse [2]. Ce ne fut donc pas après la nuit qu'il passa à Coblenz avec Hoffmann de Fallersleben à sabler le champagne, qu'il devint whig [3]; il l'avait toujours été; mais il eut alors pleine conscience d'être whig, ou, comme il dit encore, il se proclama girondin tandis que Herwegh se prétendait montagnard (cp. p. 101).

Freiligrath dut quitter l'Allemagne après la publication de son « *Glaubensbekenntniss* » ; il fit un court séjour à Bruxelles, puis à Zurich où il composa le *Ça ira,* et se retira en Angleterre (juillet 1846-mai 1848 [4]). Il y redevint employé dans une maison de commerce (Huth et Cie), tandis que sa femme donnait des leçons d'allemand. Il restait donc toujours, selon son expression, *Tagelœhner und Poet*, à la fois journalier et poète. Les événements de 1848 le rappelèrent en Allemagne; il alla demeurer à Dusseldorf. Il prit part au congrès démocratique de Francfort; son poème *Die Todten an die Lebenden,* « les morts aux vivants » (il représente les combattants de mars qui sont tombés excitant les vivants à un dernier et sanglant soulèvement pour la liberté), le fit traduire devant le jury de Cologne, le premier, dit M. B., qui eut, dans la Prusse rhénane, à juger un délit politique (II, p. 210); il fut acquitté au milieu de l'enthousiasme du public. Il était alors très populaire dans la province du Rhin; un commissionnaire, apprenant qu'il portait la malle de Freiligrath, refusait l'argent du poète et ajoutait qu'il n'oublierait de sa vie l'honneur que lui avait fait Freiligrath. Un joueur d'orgue venait naïvement lui demander une chanson qui « empoigne et fasse frémir » et lui offrait un thaler et même deux thalers pour sa peine; Freiligrath répondait en souriant qu'il n'avait pas le temps, mais qu'il connaissait de meilleurs poètes que lui à Dusseldorf, et il renvoyait le joueur d'orgue à Wolfgang Müller qui, pour deux thalers, se chargerait volontiers de la besogne » (II, p. 213). Mais Cologne était le centre du mouvement démocratique; Freiligrath s'y transporta avec les siens; il collaborait à la *Neue rheinische Zeitung* dirigée par Karl Marx; il donna à ce jour-

---

1. On connaît ces deux vers si souvent cités :

Der Dichter steht auf einer hœhern Warte
Als auf den Zinnen der Partei.

2. Voir sa lettre au ministre Eichhorn, publiée par M. B. (II, p. 125).

3. Lire la lettre qu'il écrit à Brockhaus à l'occasion de la nouvelle édition du *Conversationslexicon*, et où il proteste contre cette « fable »; la lettre est d'ailleurs très importante; c'est un long article biographique sur Freiligrath, — depuis ses premières années jusqu'en 1852 — rédigé par Freiligrath lui-même (II, pp. 260-264).

4. Cp. la pièce de vers *nach England,* II, p. 184.

nal les poésies : *Wien, Blum, Ungarn, Reveille*, les vers contre Cavaignac, etc. ; il était devenu le poète officiel de la démocratie radicale ; il célébrait « le drapeau rouge flottant sur les barricades ». Mais les rédacteurs du journal furent expulsés ; lui-même, mis au ban de la société de Cologne, revenu à Dusseldorf, menacé par la police, prit la résolution de se réfugier en Angleterre; le 12 mai 1851, il partit pour Londres ; c'était son second exil qui dura dix-sept ans. Mais bien lui en prit de s'enfuir à temps ; quelques jours plus tard un double mandat d'arrêt était lancé contre lui ; il eût été acquitté, nous dit M. B., mais il aurait fait, comme ses amis, dix-huit mois de prison préventive.

La vie que Freiligrath mena en Angleterre (mai 1851-juin 1868), est racontée par M. B. dans le quatrième livre de son ouvrage, intitulé *Verbannungsjahre* ou « années d'exil » (pp. 241-384). Le poète fut d'abord commis chez un marchand de foulards des Indes, nommé Oxford ; mais son traitement n'était pas suffisant ; au bout de trois ans d'un travail ingrat — qui ne fut interrompu que par un voyage en Ecosse [1] — il quitta la maison Oxford et se résigna à vivre uniquement de sa plume. Il avait découvert, écrivait-il à Karl Buchner, qu'il écrivait un anglais très pardonnable et qui pouvait s'imprimer (II, p. 300) ; il écrivit pour l'*Athenaeum* des articles sur la littérature allemande ; il traduisit le *Chant d'Hiawatha*, de Longfellow (1856). Heureusement il fut nommé « manager » d'une entreprise fondée par le Genevois James Fazy, la « banque générale suisse ». Mais ses fonctions étaient assujettissantes, et, durant dix années, le poète ne produisit que fort peu, *London, bank and business*, comme il disait, Londres, la banque, les affaires, le fatiguaient « diaboliquement » (II, p. 313) ; ah ! ces distances, ce tumulte, cette éternelle escrime avec la vie (II, p, 315) ! Il ne fréquentait pas les réfugiés allemands dont les stériles querelles l'écœuraient ; il s'était fait naturaliser anglais (1858) et refusait de revenir en Allemagne, même après l'amnistie générale de 1861 ; il aurait dû adresser à l'autorité une demande en grâce ; il ne voulait rentrer dans sa patrie que par un décret. M. B. nous donne de nombreux détails sur la vie domestique de Freiligrath à Londres ; les documents ne lui manquent pas ; Rodenberg qui dirige aujourd'hui la *Deutsche Rundschau*, Bodenstedt, Bayard Taylor, Gottfried Kinkel, etc., venaient rendre visite au poète, et ont décrit la maison de Freiligrath, son travail infatigable pendant la semaine, l'accueil hospitalier qu'il faisait à ses amis le dimanche, le seul jour où il ne peinait pas et ne luttait pas pour les siens. (Il avait cinq enfants.) Un des passages les plus curieux que cite M. B. est tiré d'un discours où G. Kinkel a décrit cette « petite maison amicale » que le poète habitait à Hackney dans un faubourg silencieux et « vert de feuillage » ; cette « île

1. Il parcourut avec émotion « les champs que Robert Burns avait labourés et chantés derrière la charrue » (été de 1854) ; cp. la poésie inachevée que communique M. B., *hinauf, hinab den lust'gen Doon*, II, p. 286.

pacifique et radieuse du dimanche » si éloignée des brumes et du tapage de Londres, ce « long jardin étroit » où Freiligrath se promenait en devisant avec ses hôtes (II, p. 245) [1].

Mais en 1865, la banque dont Freiligrath était le principal agent, fut supprimée; le poète se trouva un instant dans de grands embarras; du reste, il avait été presque toujours, comme il dit familièrement, « mit seinen Finanzen ein wenig derangirt » (I, p. 341). Mais, après les événements de 1866, une souscription s'organisa en son honneur; tout le mérite de cette « Dotation Freiligrath », qui fait un singulier contraste avec les dotations de Bismarck et des généraux vainqueurs de 1866, revient, comme le prouve M. B., aux amis que le poète comptait à Barmen [2]. La souscription rapporta 58,631 thalers [3]; Freiligrath revint en Allemagne, il s'établit d'abord à Stuttgart, puis à Canstatt.

Le V° et dernier livre de l'ouvrage de M. B. a pour titre « les années de repos » (*Ruhejahre,* 1868-1876, pp. 387-466), Le poète, revenu d'un long exil, répondit au don et aux hommages de l'Allemagne par les vers sur la forêt de Teutoburg (II, p. 391); il salue les montagnes de sa patrie, « la vieille forêt et la vieille bruyère », les lieux qu'il a vus dans sa jeunesse et qui conservent toujours le même aspect; revenu dans l'endroit d'où il est parti, il réfléchit à ses efforts passés, conclut qu'il n' « a pas peiné en vain » et bénit son destin : « Etre aimé de son peuple, le plus beau but du poète... Vous voulez donc me tresser une couronne! eh bien, je la tiens fièrement dans ma main, cette couronne qu'il vous a plu de me tresser... Et maintenant, je saisis joyeux la coupe et la remplis jusqu'au bord, et la lève, buveur ému, et la tiens en l'air d'une main ferme, et crie aussi loin que je puis voir un pays allemand, oui, je le crie bien haut du sommet de la montagne : ma patrie, je te remercie ! »

Freiligrath célébra les victoires de l'Allemagne en 1870 (*Le Trompette de Gravelotte, Hurrah Germania,* etc.). Nous n'insistons pas sur cette partie du volume; nous y relevons toutefois, parmi les lettres que publie M. B., un passage assez curieux (p. 410); le poète, alors à Stuttgart, emballait déjà ses livres et ses objets les plus précieux pour les mettre en lieu sûr; il ne respira qu'après Wissembourg et Wœrth. Il est mort à Canstatt le 18 mars 1876.

L'ouvrage de M. B. se termine par un aperçu (*Ueberschau*) de la vie et des œuvres de Freiligrath. On y trouve d'intéressants détails sur le caractère, les manières, le genre de vie du poète. M. B. montre que Freiligrath n'était pas, comme on l'a cru, un « autodidacte », puis-

---

1. Voir la pièce de vers inédite et inachevée de Freiligrath, *An der Weltstadt nœrdlichem Saum,* etc. (II, p. 242).

2. Cp. le poème de Rittershaus, *Auch eine Dotation*, paru dans la « Gartenlaube » (1867, n° 17) et reproduit par M. B. (II, p. 357).

3. Les villes qui donnèrent le plus furent, en Allemagne, Barmen, Berlin, Dresde, Francfort, Hambourg, Cologne, Leipzig, Stuttgart et Vienne; à l'étranger, Londres et Bradford, New-York, Saint-Louis et Chicago.

qu'il possédait une grande culture classique. Il divise — un peu subtilement, mais non sans justesse — la carrière poétique de Freiligrath en trois périodes : la première est celle du lyrisme épique ; la seconde est celle de la poésie d'actualité, de celle qui tire sa matière et son souffle des événements contemporains; la troisième, enfin, est la période des poésies de circonstance. Enfin, M. B. apprécie une dernière fois le génie de Freiligrath ; il loue beaucoup ses traductions de l'anglais (Coleridge, Thomas Moore, Burns, Félicia Hemans, Bret Hart, Whitman), qui « donnent l'impression de l'original par la vérité simple et le vigoureux naturel de l'expression » (II, p. 483) [1].

En résumé, la publication de M. W. Buchner sera accueillie avec reconnaissance par tous ceux qui s'intéressent au mouvement poétique et littéraire de l'Allemagne dans ces cinquante dernières années, aussi bien que par les amis et admirateurs de Freiligrath. Ces derniers surtout seront heureux de lire cette correspondance qui leur apprend tant de choses nouvelles sur le grand lyrique. Ecrite par un homme de goût et de savoir qui a connu personnellement Freiligrath, pleine d'informations et de détails de toute sorte sur la vie et les œuvres de l'écrivain, cette belle biographie où l'éloge n'a d'ailleurs rien d'exagéré et où l'on ne sent pas trop l'empressement de l'amitié, sera consultée plus tard avec grand profit par les historiens de la littérature allemande du XIXe siècle. Elle fait revivre et l'homme et le poète, un des plus illustres poètes de l'Allemagne contemporaine et un homme ferme, loyal, incapable d'une mauvaise action, toujours fidèle à son devoir, manquant de souplesse, il est vrai, opiniâtre dans ses convictions, passionné et irritable, mais bon, obligeant, gardant parmi ses tribulations beaucoup d'humour et une gaieté robuste et mâle, aimant mieux faire le rude métier de commis que d'éparpiller et de gâter son talent poétique, acceptant la servitude du comptoir pendant le jour pour donner le soir à la muse sa pleine liberté [2].

A. Chuquet.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie Brockhaus, de Leipzig, publiera prochainement un récit du *Voyage en Abyssinie* de M. Gerhard Rohlfs et un grand ouvrage de

---

1. On ne doit pas oublier que Freiligrath a traduit un grand nombre des poésies de Victor Hugo (1836 et 1845. Francfort sur le Main, Sauerlaender).

2. Le Ier volume renferme en appendice l'indication de toutes les sources manuscrites consultées par M. B., une bibliographie des œuvres de Freiligrath, un arbre généalogique ; le IIe volume, une liste des personnes — au nombre de 77 — qui ont écrit ou reçu des lettres publiées par M. Buchner (chaque nom est accompagné d'une courte notice biographique), et une table des noms propres. — Entête de chaque volume est un beau portrait de Freiligrath.

M. Ed. SACHAU sur son récent voyage d'études en Asie-Mineure et en Mésopotamie.

— Le Ier volume d'une deuxième édition des *Lettres de Gœthe à Mme de Stein* (Gœthe's Briefe an Frau von Stein) publiées par Ad. Schœll, vient de paraître par les soins de M. Wilh. FIELITZ, à la librairie littéraire de Francfort sur le Main, chez Rütten et Loening. (In-8°, XII et 508 pp. 9 mark.)

— La Ire partie de la réimpression des *Frankfurter gelehrte Anzeigen* de l'année 1772 vient de paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn (VIIe vol. de la collection des « Deutsche Literaturdenkmale) »; la deuxième paatie paraîtra dans quelque temps et renfermera une introduction de M. W. SCHERER, ainsi que des remarques sur l'établissement du texte de cette réimpression et un index, par le directeur de la collection, M. B. SEUFFERT.

— La 36e assemblée des philologues et pédagogues allemands a eu lieu à Carlsruhe, du 27 au 30 septembre. Dans la première journée, ont été lus des mémoires, de M. WENDT sur les rapports de Schiller avec l'antiquité; de M. HETTNER, sur la civilisation de la Gaule et de la Germanie sous la domination romaine; de M. Max KOCH, sur les relations de la littérature allemande et de la littérature anglaise au XVIIIe siècle. L'assemblée se partagea ensuite en sections; dans la section des germanistes et romanistes, qui comptait 52 membres, M. BARTSCH lut un rapport sur l'histoire de la section et sur les membres morts depuis la dernière assemblée, ainsi qu'un mémoire sur la fondation de « séminaires » des langues germaniques et romanes et sur la méthode des exercices critiques; d'autres lectures furent faites par MM. BECHSTEIN (*Floia*, le plus ancien poème macaronique de la littérature allemande), ARMITAGE (Déclinaison des parasyllabiques masculins avec trois finales en provençal); E. WÜLCKER (Luther et la chancellerie saxonne), Max RIEGER (le *Goldener Hahn* de Klinger), H. FISCHER (le vocalisme du dialecte souabe), KLUGE (de l'étymologie allemande). La section pédagogique entendit une lecture de M. BILHER sur la méthode actuelle de l'enseignement du français, et la section des langues modernes, un rapport de M. GUTERSOHN sur l'état présent de la grammaire de l'anglais dans les écoles. — La prochaine assemblée aura lieu en septembre 1883 à Dessau et sera présidée par MM. Zacher et Elze.

— Un comité s'est formé à Wissembourg pour l'érection d'une statue du moine Otfrid.

— L'assemblée générale des sociétés historiques d'Allemagne, réunie à Cassel, a décidé de prendre d'énergiques mesures pour faire recueillir les anciens *Volkslieder* dans les contrées où l'on n'a pas encore tenté de rassembler les chants populaires du passé.

— L'Union des architectes et des ingénieurs allemands fait un appel à la nation en faveur de la restauration du château de Heidelberg.

— Le 30 septembre est mort à Erlangen Jean-Jacques HERZOG, l'éditeur bien connu de la *Real-Encyclopædie für protestantische Theologie und Kirche*. Il était né à Bâle en 1805, étudia à Bâle et à Berlin, fut professeur de théologie historique à l'Académie de Lausanne; c'est alors qu'il composa sa *Vie d'Œcolampade* (1843). Nommé professeur à l'Université de Halle, puis chargé par le gouvernement prussien de rechercher les documents relatifs à l'histoire des Vaudois, il publia, en 1853, son ouvrage *Die romanischen Waldenser*. L'année suivante commença la publication de la *Real-Encyclopædie* qui renferme 18 volumes, outre quatre volumes supplémentaires (1854-1868). Une seconde édition de ce grand ouvrage est arrivée au dixième volume. Herzog avait quitté Halle pour Erlangen et publié, de 1876 à 1882, en trois volumes, un *Abriss der gesammten Kirchengeschichte*.

— Karl von HALM est mort le 5 octobre dans sa soixante-quatorzième année. Il

passa presque toute sa vie à Munich; il y naquit et y fut élevé, d'abord au gymnase, puis à l'Université sous Thiersch; il y revint après avoir professé à Spire et à Hadamar, pour diriger le nouveau gymnase Maximilien; en 1856, il était nommé directeur de la Bibliothèque de Munich et professeur ordinaire de l'Université. C'était un des meilleurs latinistes de notre temps, et qui connaissait aussi bien les pères de l'Eglise que Cicéron et Quintilien. On cite de Halm des éditions critiques des *Discours de Cicéron*, des *Fables d'Esope*, des *Rhetores latini minores*, de *Quintilien*, de *Corn. Nepos*, de *Tacite*, de *Velleius Paterculus*, etc.

ANGLETERRE. — Un volume, composé d'essais et d'études sur Aristote et dont les auteurs sont des professeurs d'Oxford, paraîtra prochainement chez les éditeurs Rivington : M. Case y traitera de l'*Organon;* M. Nettleship, de la *Métaphysique;* M. W. Wallace, du *De Caelo* et de la *Physique;* M. Bradley, de l'*Ethique;* M. E. Wallace, du *De anima;* et M. Evelyn Abbott, à qui est confiée la publication du recueil, de la *Poétique*.

— M. Gunyon Rutherford, de Saint-Paul's School, l'éminent éditeur du nouveau Phrynichus, achève l'impression d'une édition de Babrius qui semble destinée à épuiser ce sujet. Le texte est fondé sur une nouvelle collation du manuscrit du mont Athos et sur le Vaticanus, longtemps perdu, et récemment retrouvé par Pius Knoell : le Vaticanus contient plusieurs des fables qui manquent dans le manuscrit de l'Athos. Le texte est accompagné de notes critiques en latin et d'un commentaire philologique en anglais. L'introduction renferme quatre dissertations : une sur Babrius, dont M. Rutherford fixe l'âge; une sur l'histoire de la fable en Grèce; une sur la langue de Babrius; une dernière sur l'état du texte. Le volume contient un index complet de la grécité de Babrius. Il paraît chez Macmillan; c'est le premier volume d'une collection en deux volumes, intitulé : *Scriptores Fabularum Graeci*.

— M. Ad. Michaelis, le professeur d'archéologie de l'Université de Strasbourg, vient de publier un volume en anglais, intitulé *Ancient marbles in Great Britain described* (Londres et Strasbourg, Trübner, XXVII et 834 p. avec gravures; 42 mark).

— M. Skeat aura bientôt terminé, pour l' « Early English Text Society », son glossaire de la *Vision of Piers the Plowman*, qui formera le cinquième volume de son édition des trois versions différentes du poème et complétera cette importante publication.

— Un ouvrage sur don Juan d'Autriche, en deux volumes in-folio, dont l'auteur est feu sir William Stirling Maxwell, paraîtra prochainement chez les éditeurs Longmans, de Londres.

— M. Edm. Gosse qui a récemment publié dans la collection « English men of letters », de Macmillan, un remarquable travail sur *Gray*, entreprend pour la même librairie la première édition complète des œuvres du poète; M. Gosse prie quiconque posséderait des manuscrits de Gray ou tout autre document inédit se rapportant à l'élégiaque anglais, de les lui communiquer (adresse de M. Gosse : Londres, Delamere Terrace, W. 29).

— Il va paraître, en dix volumes, une nouvelle édition de l'Histoire d'Angleterre (*History of England*) de Lingard; cette édition est publiée par la librairie Nimmo et Bain, de Londres.

— Une nouvelle collection de biographies, consacrées aux femmes célèbres, « *eminent women* » est annoncée par l'éditeur David Bogue; dans cette collection, dirigée par M. John H. Ingram, ne paraîtront que des volumes écrits par des femmes; parmi les volumes qui doivent être prochainement publiés et où l'on trouvera, dit-on, nombre

de documents inédits et de détails intéressants, nous citerons : *George Eliot*, par miss Mathilde BLIND; *Emily Brontë*, par miss Mary ROBINSON; *George Sand*, par miss Bertha THOMAS; *Mary Lamb*, par Mrs. GILCHRIST; *Maria Edgeworth*, par miss Helen ZIMMERN.

— Le 19 octobre a eu lieu l'assemblée générale de l'*Hellenic Society*; M. SAYCE a lu un mémoire intitulé *Explorations in Aeolis*, et M. A. S. MURRAY, une étude qui a pour titre : *A new statuette of Heraklés.*

— Le catalogue de la Bibliothèque municipale de Cantorbéry deviendra légendaire. D'après l'*Athenaeum*, le théâtre de Shakspeare, placé sous la rubrique « fiction » est attribué à Edmond Malone, l'éditeur de Shakspeare en 1790; *Robinson Crusoé* figure parmi les biographies; les *Dépêches de Wellington* sont inscrites au chapitre des « mœurs et coutumes. » *Pendennis* et *Henry Esmond* sont les auteurs des œuvres de Thackeray; Virgile est Maro, et Horace, Flaccus, etc., etc.

— Le dernier n° de l'*Athenaeum* (28 octobre) contient une notice émue de M. R. Rost sur l'éminent indianiste A. C. BURNELL, enlevé le 12 octobre, par un mal subit, après des années de souffrance et de santé chétive, à sa résidence de West Stratton, Hants. M. Rost a su rendre justice non-seulement au savant, mais aussi à l'homme, car le savant et l'homme ne faisaient qu'un chez Burnell, et le désintéressement, la franchise, l'ardeur généreuse, la modestie vraie qu'il apportait dans l'étude, se retrouvait chez lui dans tous les actes de la vie. Nul savant de notre génération n'a laissé une trace plus lumineuse, nul n'a abattu plus de préjugés, et n'a su conserver, dans des études souvent atteintes de sentimentalisme et de pédantisme, un esprit plus libre, uniquement attentif à l'essentiel, à ce qu'il considérait comme *useful*. Nul aussi n'a été, plus que lui, digne d'avoir des amis et d'être sincèrement regretté. Burnell, qui est mort littéralement victime de ses travaux dans l'Inde, avait à peine quarante-deux ans. — Sa nombreuse bibliothèque de livres rares et de manuscrits, sera vendue dans quelques mois, conformément à sa dernière volonté, par MM. Solleby, Wilkinson et C°, de Wellington Street, Strand.

BELGIQUE. — M. Ch. RAHLENBECK a fait paraître, dans une utile collection nommée la *Bibliothèque Gilon* et publiée à Verviers par l'éditeur Gilon, un petit volume intitulé *La Belgique et les garnisons de la Barrière*. Il y fait l'histoire de l'intervention des Provinces Unies dans les Pays-Bas catholiques depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de la Barrière (15 nov. 1715) et de l'occupation de plusieurs villes belges par les troupes hollandaises en vertu de ce traité de la Barrière (jusqu'en 1782, époque du démantèlement des forteresses occupées). M. Rahlenbeck justifie le traité de la Barrière, qui « protégea le territoire belge, presque sans défenses naturelles ou autres. » Quelques pages du volume sont relatives à l'exercice du culte protestant dans les villes de la Barrière et aux contestations qui surgirent à cette occasion.

— Une brochure de M. Théodore JUSTE (Bruxelles, Muquardt. In-8°, 80 p.) renferme une notice biographique de Nothomb, rédigée par M. Juste, sur l'invitation de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique et destinée à figurer dans l'annuaire de 1883 de cette société. La notice a pour titre : *Souvenirs du baron Nothomb* et fait suite au travail étendu, que M. Juste avait déjà publié sur ce diplomate dans sa « Galerie des fondateurs de la monarchie belge. » M. Juste s'est servi, dans sa notice, des lettres de Nothomb qui fut son ami et correspondit avec lui pendant trente ans; parmi ces lettres on remarquera celle qui concerne les négociations du traité des dix-huit articles; celle où Nothomb apprécie le régent de Belgique, Surlet de Chokier. (« Il ne croyait pas à l'indépendance belge; la foi nationale lui manquait. Il n'était pas orangiste; il n'aurait jamais prêté la main à une restau-

ration... Il comptait revoir ce qu'il avait vu, la réunion à la France; il rêvait pour lui-même la patrie française... Sa magnifique chevelure et sa stature imposante ont beaucoup contribué à sa réputation. Il a maintenu l'union, c'est-à-dire la trève entre les libéraux et les catholiques. Le comte Félix de Mérode était plus digne d'être régent; cependant j'ai voté pour le baron Surlet, l'union était à ce prix... »); celle où Nothomb juge la *Vie de lord Palmerston* publiée par sir Henry Bulwer (« Bulwer démasque Talleyrand..... Talleyrand ne voulait pas l'indépendance de la Belgique; il voulait, il espérait le partage. C'est ce que le prince Léopold nous a révélé à M. Devaux et à moi dans notre première entrevue à Londres, 8 juin 1831... Je n'ai rencontré que deux Français acceptant l'indépendance de la Belgique, Louis-Philippe et Guizot; aussi n'étaient-ils pas réputés être des Français. On leur trouvait un air étranger, ils respectaient les droits d'autrui. Faire manquer toute élection, toute candidature, mettre la Belgique dans l'impossibilité de se constituer, laisser pour issue le partage, tel était le plan secret de Talleyrand. Mais il n'avait pas pour complice le roi Louis-Philippe. Benedetti à Berlin savait qu'il répondrait à la pensée secrète de Napoléon III. Il avait l'empereur pour complice »); les lettres relatives à la publication de la dernière édition de l'ouvrage de Nothomb, l'*Essai historique et politique sur la révolution belge;* des extraits du journal que tenait Nothomb, alors qu'il était ministre à Berlin, etc.

— La Bibliothèque royale de Bruxelles est maintenant éclairée à la lumière électrique et ouverte le soir de sept heures à dix heures et demie.

BULGARIE. — Nous recevons de Sofia les deux premiers fascicules de la Revue (*Perioditchesko Spisanie*) publiée dans cette ville par la Société de littérature bulgare. Quand, il y a quatre ans, les Russes ont occupé Sofia, cette ville n'avait jamais eu d'imprimerie. Elle est aujourd'hui le siège d'une société littéraire dont les travaux font déjà autorité. Signalons dans ces deux volumes qui font honneur à l'imprimerie du jeune état bulgare : les études de M. Jireczek sur *le tsar Stratsimir de Viddin,* sur l'étude géographique de la Bulgarie, la géographie et l'épigraphie de la Bulgarie, les proverbes recueillis par M. Slaveïkov, des contes, des chants populaires, etc.

DANEMARK. — Notre collaborateur Joh. Steenstrup, auteur d'importants travaux sur l'histoire des Normands et d'une étude considérable sur le cadastre du roi Valdemar, a été nommé professeur d'histoire à l'Université de Copenhague, à la place du professeur Paludan-Müller, décédé.

— M. Karl Verner, « custos » de la bibliothèque de l'Université de Halle, ira, le 1er janvier, occuper à l'Université de Copenhague la chaire de langues et littératures slaves.

HOLLANDE. — MM. van Vloten et P. N. Land viennent de publier le premier volume de leur édition des œuvres complètes de Spinoza (*Benedicti de Spinoza opera quotquot reperta sunt.* La Haye, Nijhoff. In-8°, xi et 360 pp.). Ce premier volume renferme le *Tractatus de intellectus emendatione*, l'*Ethica,* le *Tractatus politicus*, et le *Tractatus theologico-politicus* avec les notes marginales de Spinoza à ce dernier traité. Le second volume renfermera les lettres du philosophe.

— Le sixième congrès international des Orientalistes aura lieu à Leyde, le 16 septembre 1883; le comité d'organisation est ainsi composé : M. Dozy, président; M. Kuenen, vice-président; M. de Goeje, premier secrétaire; M. Tiele, second secrétaire; M. Pleyte, trésorier. Y a-t-il, dit à ce propos l'*Academy*, une seule de nos universités anglaises qui pourrait offrir des noms aussi distingués dans chaque branche des sciences orientales que cette petite ville de Hollande ?

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 novembre 1882.

M. Edouard Cuq achève la lecture de son mémoire sur le *consilium principis*, d'Auguste à Dioclétien. Jusqu'ici, on a étudié surtout ce conseil impérial sous sa dernière forme, le *consistorium* du Bas-Empire, au sujet duquel on trouvait des renseignements abondants dans le code théodosien. Pour l'époque antérieure à Constantin, il a été admis à peu près universellement jusqu'ici, parmi les érudits, qu'aucune règle précise ne présidait alors à l'organisation du conseil de l'empereur. L'étude des monuments épigraphiques et juridiques a conduit M. Cuq à une conclusion opposée. Sous les premiers Césars, il est vrai, le *consilium* n'est encore qu'une commission de délégués du sénat et ne forme pas à proprement parler, un corps constitué. Mais, à partir d'Hadrien, il a, tout au moins comme haute cour de justice, une existence officielle. On peut alors en décrire l'organisation, dit M. Cuq, « dans la plupart de ses détails. « On connaît bon nombre des affaires soumises à ses délibérations. On peut suivre « les discussions qui s'élevaient entre ses membres, retrouver les mobiles qui ont « dicté aux empereurs telle ou telle décision. Conseillers en service ordinaire ou ex- « traordinaire, maîtres des requêtes, greffiers, archivistes, expéditionnaires, revivent « sous nos yeux dans l'exercice de leurs fonctions. » Le mémoire lu aux deux séances du 27 octobre et du 3 novembre est un fragment du travail étendu que M. Cuq a entrepris sur ce sujet.

A la fin du IIIe siècle de notre ère, on voit le *consilium principis*, devenu le *consistorium*, supplanter presque entièrement pour la conduite des affaires de l'empire le sénat, réduit au rôle d'une assemblée municipale de la ville de Rome. Pour pouvoir conférer ainsi à leur conseil l'exercice de l'autorité, les empereurs avaient dû commencer par concentrer entre leurs mains tous les pouvoirs qui ne leur appartenaient pas primitivement. L'un de ces pouvoirs, celui qui a formé longtemps la principale attribution du *consilium*, c'est le droit de rendre la justice.

On affirme parfois que, dès Auguste, l'empereur a pu recevoir des appels des sentences des juges et réformer les jugements qui lui étaient soumis. M. Cuq croit que ce droit d'appel ne s'est établi que plus tard et par degrés. Sous Auguste, tous les jugements étaient encore rendus par des juges privés, choisis par les parties elles-mêmes. Il n'y avait pas d'appel des sentences de ces juges. On pouvait quelquefois prendre le juge même à partie, mais ce nouveau procès était soumis à un nouveau juge choisi comme le premier. Quand Suétone dit qu'Auguste déléguait au préteur urbain les *appellationes urbanorum litigatorum* et à des *viri consulares* les *appellationes* des provinciaux, cela doit s'entendre uniquement du recours formé auprès d'un magistrat pour que, par son *intercessio*, il casse un décret d'un autre magistrat; cela ne peut s'entendre d'un appel judiciaire, qui était alors chose inconnue.

Il n'y avait qu'un cas où le droit romain primitif admît l'appel proprement dit, d'une autorité inférieure à une autorité supérieure; c'est quand un magistrat avait délégué son autorité. Alors les actes du délégué pouvaient toujours être réformés par le magistrat de qui il tenait sa délégation. Pour être en mesure d'intervenir dans les décisions de la justice, les empereurs s'appliquèrent donc à multiplier les cas où les magistrats pouvaient être considérés comme leurs délégués, et à substituer aux juges choisis par les parties des juges nommés par le magistrat, ses délégués par conséquent. Cette réforme, introduite peu à peu dans la pratique, ne fut entièrement accomplie que sous Septime-Sévère pour la juridiction criminelle et au IIIe siècle seulement pour la juridiction civile. Alors enfin il fut admis en principe que toute justice n'était rendue que par délégation de l'empereur, ce qui donnait à celui-ci le droit de réviser toutes les sentences judiciaires.

Dans la pratique, l'exercice de cette juridiction suprême n'était possible qu'à la condition de créer une hiérarchie judiciaire, qui ne laissât parvenir les appels à l'empereur qu'après l'épreuve d'une ou plusieurs instances intermédiaires. Pour établir cette hiérarchie, les empereurs instituèrent ce qu'on appela les *vice sacra judicantes*. C'était des délégués spéciaux que le prince commettait pour juger, en son lieu et place, les affaires que l'on portait devant lui. Ces délégués recevaient donc l'appel des sentences des tribunaux ordinaires et les réformaient ou les confirmaient; mais leurs décisions à leur tour pouvaient être frappées d'appel, et c'était alors l'empereur qui jugeait en dernier ressort.

Ainsi l'empereur avait acquis le droit positif, le pouvoir matériel d'intervenir dans les procès et de réformer les sentences de la justice. Mais ce n'était pas tout, il fallait assurer à la justice princière l'autorité morale. Ce fut le rôle du *consilium principis*. Aux sénateurs qui composaient seuls ce conseil sous Auguste et Tibère, les césars suivants avaient ajouté des membres de l'ordre équestre : Hadrien y introduisit une section spéciale de jurisconsultes de profession. Dès lors le *consilium* cessa d'être un simple conseil privé du prince, sans existence officielle, et fut reconnu, au moins dans l'ordre judiciaire, comme un des organes réguliers de la constitution de l'empire.

M. le Dr Hamy, conservateur du musée ethnographique du Trocadéro, expose les résultats de l'étude qu'il vient de faire d'un intéressant monument découvert à Téotihuacan, près de Mexico, par M. le Dr Charnay, Ce monument de pierre, haut de 1m33, large de 1m08, épais de 0m15, reproduit assez bien l'image d'une croix trapue, portant, sur une de ses faces, un bandeau latéralement tordu en forme de grecque émoussée; de la base sortent quatre cônes en relief. C'est, selon M. Hamy, le symbole antique du dieu Tlaloc, la plus ancienne des divinités mexicaines, qui présidait aux orages et à la pluie. C'est par la simplification graduelle de cette croix de la pluie que les Mexicains, les Mayas, etc., en étaient arrivés à adorer, au XVIe siècle, une sorte de croix, très voisine de la croix chrétienne. Les conquérants espagnols, trouvant dans toute la Nouvelle-Espagne un grand nombre de ces croix et n'en comprenant pas la signification, avaient vu dans ces monuments les traces d'une ancienne prédication apostolique, attribuée à saint Thomas; ils reconnaissaient ce saint dans Quetzalcoatl, le civilisateur toltèque. Cette explication ne peut plus être prise au sérieux aujourd'hui.

M. Delisle, au nom de M. le baron De Witte, communique une lettre écrite de Naples par M. François Lenormant, qui vient de terminer son voyage archéologique dans la Calabre et la Basilicate. Les résultats de ce voyage, qui ont déjà en partie été annoncés à une séance précédente, ont dépassé les espérances de l'explorateur. Depuis l'époque de sa dernière lettre, M. Lenormant a visité la *via Aquilia* dans toute sa longueur. Il a reconnu que le *ponte di Silia,* qui passe pour romain, est une construction ogivale, de l'époque des derniers Normands et des Hohenstaufen. Il a découvert les ruines de Consilinum, absolument inconnues jusqu'ici. Il a examiné celles de Velia, « les plus importantes, dit-il, et les mieux conservées de l'Italie mé« ridionale, avec celles de Guathia et après celles de Poestum. » On peut encore y suivre le tracé des rues et des places. M. La Cava est parti pour en dresser le plan. M. Lenormant rapporte, en outre, des copies d'inscriptions inédites ou mal connues, des antiquités diverses, des spécimens des matériaux de construction particuliers à telle ou telle région, etc.

M. de Vogué rend compte, en quelques mots, des premiers résultats de l'examen de l'inscription trouvée à Palmyre par le prince S.-Abamelek Lazarew. On se rappelle que cette inscription est écrite en deux langues, en palmyrénien (araméen) et en grec, et que le texte grec a déjà été étudié par M. Waddington, qui y a reconnu un règlement sur la perception d'un droit de douane municipale ou d'octroi. Les deux textes sont, l'un et l'autre, fortement endommagés. La partie la mieux conservée du texte araméen se trouve correspondre exactement avec la partie la mieux conservée du texte grec, en sorte que ce qu'on a pu déchiffrer jusqu'ici dans la version araméenne n'ajoute rien à ce qu'on avait déjà lu dans le grec, mais permet seulement de vérifier ou de corriger les détails de la lecture. M. de Vogué communique un essai de traduction ou plutôt de mot-à-mot du commencement du texte araméen. Il ne présente cet essai que comme tout à fait provisoire; il espère pouvoir bientôt le compléter et le mettre plus au net. Le document entier est intitulé : « Décret du sénat du 8 de nisan de l'année 448 (= 135 de notre ère), sous la présidence de Bonna, fils de Bonna, fils de Hairan, étant secrétaire Alexandre, fils d'Alexandre, fils de Philopator, secrétaire du sénat et du peuple, et sous l'archontat de Malkou, fils d'Olaii, fils de Moqimou, et de Zebeïda, fils de Nesa ». On lit ensuite que le sénat, « assemblé conformément à la loi », a pris en considération les disputes fréquentes qui se produisaient entre les marchands et les fermiers des douanes, en raison de l'incertitude des tarifs. Les droits à payer pour chaque article avaient été autrefois fixés par une loi, mais cette loi était incomplète, et beaucoup de marchandises n'y étaient pas prévues. Pour celles-ci, la « coutume » avait établi une sorte de tarif complémentaire, et l'on inscrivait le chiffre des droits à percevoir dans les baux qu'on passait avec les fermiers des douanes; mais cette fixation n'avait pas un caractère légal, et l'autorité n'en était pas toujours admise sans conteste. C'est pourquoi « il a paru bon au sénat, aux archontes présents et aux décemvirs » de faire rédiger par écrit, article par article, le tarif des droits fixés par la coutume, et de le faire graver, à côté du tarif légal, sur une stèle placée devant le palais Rabisara. Le double tarif ainsi promulgué devait faire seul foi à l'avenir, et le décret porte défense expresse à toute personne de percevoir d'autres droits que ceux qui y sont inscrits.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs ou éditeurs : — par M. Delisle : 1° *Souvenirs de la Flandre wallonne*, collection complète de cette publication depuis l'origine; 2° Baschet (Armand), *Les comédiens italiens à la cour de France sous Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII;* — par M. Gaston Paris : *le Livre de l'Epervier, cartulaire de la commune de Millau (Aveyron), suivi d'autres documents relatifs au Rouergue*, publié par Constans (publication de la Société pour l'étude des langues romanes).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 20 Novembre — 1882

Sommaire : 235. La Chronique de Joshué le Stylite, p. p. Wright. — 236. Evers, Les sources de Diodore.— 237. Lossen, La guerre de Cologne, 1565-1581. — 238. Beauvois, Claude Bouton, seigneur de Corberon.— 239. Chantelauze, Saint-Vincent de Paul et les Gondi. — 240. Sanders, Dictionnaire complémentaire de la langue allemande. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des antiquaires de France.

235. — **The Chronicle of Joshua the stylite,** composed in syriac A. D. 507, with a translation into english by W. Wright, LL. D., professor of arabic in the University of Cambridge. Cambridge, 1882, in-8°, préface 1-x, trad. et index 1-84 p., texte syr. 1-92 p.

La Chronique de Josué le Stylite a eu certainement autrefois son heure de fortune : elle a été mise à contribution par l'auteur de la chronique d'Edesse [1] et elle a été insérée tout entière dans la grande chronique de Denys de Telmahrê, grâce à laquelle elle est parvenue jusqu'à nous dans un manuscrit unique du Vatican. Elle emprunte un intérêt particulier aux événements qui signalèrent la courte période des douze années qu'elle embrasse, 495-506 de J.-C., mais elle se recommande surtout à l'attention des historiens par l'exactitude de ses récits, l'auteur ayant été témoin des divers épisodes qui signalèrent la guerre des Romains et des Perses à cette époque, et des fléaux de toute sorte qui désolèrent la Mésopotamie, avant et pendant la guerre.

L'analyse détaillée que Joseph Assemani fit de cette chronique dans le premier volume de sa *Bibliotheca orientalis* la tira de l'oubli des temps et fit ressortir son importance. Ce n'est cependant qu'en 1876 qu'une édition complète du texte syriaque accompagné d'une traduction française, fut publiée par M. l'abbé Martin dans le VIe volume des *Abhandlungen* de la *Société orientale allemande.* Cette publication trouva un accueil bienveillant auprès des orientalistes ; M. le professeur Nœldeke lui consacra une étude critique dans le *Journal oriental allemand,* vol. XXX, p. 351 et suivantes. En dehors de sa valeur comme document historique, elle se révélait encore comme un des rares livres syriaques marqués d'un cachet original. Elle se distingue, en effet, des

1. Comp. les passages relatifs aux années 810-814 de l'ère macédonienne dans Assemani, B. O. I. p. 406-407, avec les chapitres 33, 34, 37, 38, 47, 50, 53 et 59 de la présente édition de Josué le Stylite. Le phénomène céleste arrivé au mois de Kânoun II de l'an 811, d'après le chapitre 37, est rapporté par inadvertance à l'année 810 dans la chronique d'Edesse.

textes traduits du grec et des compositions religieuses; de plus, elle échappe par sa date à toute suspicion d'influence arabe. Malgré ses nombreuses incorrections, elle offrait un nouveau champ pour l'étude de la langue syriaque. Ces incorrections, signalées en partie par M. l'abbé Martin, apparaissaient au premier abord, soit comme des singularités d'un style peu châtié ou d'une orthographe négligée, soit comme des fautes de copiste imputables à l'auteur du manuscrit. Il appartenait à M. W. de soupçonner que la plupart d'entre elles étaient étrangères au manuscrit et qu'elles provenaient des difficultés de lecture que présente ce dernier, un palimpseste pour la majeure partie. C'est dans cette pensée qu'il pria M. le professeur Ignazio Guidi de Rome de collationner le texte imprimé sur l'original. Les résultats ont dû dépasser son attente; il n'est guère de page, où une ou plusieurs leçons fautives ne soient corrigées, où un mot omis ne soit rétabli à sa place; des lignes entières même avaient été sautées, comme dans les passages suivants : p. 25, l. 3, p. 50, l. 2, p. 89, l. 9, qui restituent : l'un, deux lignes; le second, une ligne; et le dernier, trois lignes. Rendons hommage à la bienveillante intention de M. W. qui s'est abstenu de relever ces défauts de la première édition. Dans ces conditions, au lieu d'une liste d'errata, il devenait plus pratique de faire une seconde édition du livre ; ce procédé avait encore l'avantage de laisser toute latitude au critique pour expliquer par une nouvelle traduction et dans des notes les passages qui prêtaient à une autre interprétation.

Quoique la collation de M. Guidi ait confirmé la plupart des conjectures proposées par divers savants et notamment par M. Nœldeke dans l'étude mentionnée ci-dessus, il reste encore quelques leçons douteuses appartenant réellement au manuscrit : telle est celle de la page 22, l. 15, qui, selon M. Nœldeke, devrait être lue : *b^e schouqê ^eélâyê* « dans les marchés supérieurs. » M. W., tout en acceptant cette interprétation, remarque qu'il serait conforme au texte de lire : b^e schouq ^eallâth^hâ « dans le marché aux grains », mais il ne s'arrête pas à cette hypothèse, *^eallâth^hâ* a partout, en effet, dans Josué le Stylite le sens de récoltes et non de grains, et il est toujours écrit avec deux lâmad. On pourrait plutôt lire : *b^e schouq ^elâth^hâ* « dans la place de l'Autel », c'est-à-dire, dans la place située au milieu d'Edesse et où se trouvait le grand autel consacré aux idoles de la ville, v. *The doctrine of Addai the apostle,* pp. 26 et 34 du texte syriaque et pp. 26 et 32 de la traduction. Alors même que cet autel n'eût plus existé au temps de Josué, la place où il s'élevait aurait pu en garder le souvenir.

Les nuances qui distinguent le parfait du participe soit seul, soit composé avec *(h)wâ,* sont bien faibles dans Josué, quand l'action peut-être envisagée en même temps comme un fait accompli et comme un état. Que l'on compare, par exemple, *mèn dafrah* « après avoir volé, » 33, 7, avec *mèn dampîs* « après avoir sollicité, » 76, 22; voy. aussi : *sâ^erân (h)wai*, 72, 17, *yâqdîn (h)wau* et *dâ^ekâ (h)wâth*, 75, 1 et 2, *mpîs (h)wâ,*

76, 20. Est-il alors bien nécessaire de chercher des parfaits dans des passages analogues, en supposant des formes de la 3e pers. fém. plur. terminées par le suffixe *ein* dont le youd aurait été laissé de côté? Ainsi M. W. ponctue *dafqa*c*èn*, p. 28, note 5, *wa*c*bad*h*èn*, p. 35, note 7, *dmît*h*èn*, p. 37, note 2. Si *dmit*h*en* a pour lui l'analogie du masc. *dmît*h qui se rencontre quatre lignes plus bas, le participe fém. *dmît*h*ân* se justifie par des exemples du participe masc. *dmît*h*în*, 70, 6 et 73, 6.

La conjecture *yârourê* « chacals », p. 37, note 1, ne vaut pas celle de *schardoudê* « squelettes », proposée par M. l'abbé Martin; comme terme de comparaison pour des corps amaigris par la faim, cette dernière expression est assurément typique — *Kad*h *mfarschïân*, 37, 16, est mieux traduit par « tout nus » dans l'édition de M. l'abbé Martin, que par « exposed » dans celle de M. W.— p. 66, 12, *pât*h*ourê db*h*ourkt*h*â* « des tables du pain d'autel » donnerait un sens acceptable, comp. B. O. III, I, 248 *b*, lig. 6, où il s'agit des tables sur lesquelles on préparait le pain azyme pour le sacrifice de la messe.

Il existe un certain nombre de cas, où un waw final est ajouté au radical verbal de la 3e pers. masc. sing. du parfait, M. l'abbé Martin, conserservant cette écriture, l'explique par la particule intensive *(h)ou* contractée avec le verbe. M. Wright, au contraire, regarde ce waw comme oisif et le fait disparaître du texte, tout en donnant en note la leçon du manuscrit. M. l'abbé Martin a cependant raison, il y a là un fait grammatical qui ne doit pas être supprimé; le point inférieur dont ce waw est quelquefois marqué, indique qu'il était articulé. En dehors de Josué le Stylite, on en trouve des exemples dans des auteurs anciens [1].

La locution *bâfarsânâ* « en délibération » se trouve pp. 88, 15 et 21, comp. aussi *Julianos der Abtruennige* 146, 26; 194, 24; 195, 5; 211, 12. Il semble donc que la ligne 10 de la p. 76, devrait être traduite : « excepté le duc Nonnosus qui n'était pas avec eux à la délibération. »

Par les soins consciencieux et éclairés que le célèbre professeur de Cambridge a apportés à cette nouvelle édition, la Chronique de Josué le Stylite devient désormais un livre classique pour l'étude du syriaque. Le plan d'Edesse et la carte du théâtre de la guerre qui terminent le volume, forment deux appendices utiles, surtout le plan d'Edesse que l'on ne trouve que dans des ouvrages spéciaux.

Rubens Duval.

---

1. Aux citations données dans notre *Traité de grammaire syriaque*, p. 288, § 298 *d*, et p. 290, note 1, ajout. *Spicileg. syr.*, 11, 1, et *Julianos der Abtruennige*, 75, 13; 130, 10; 146, 7; 187, 1; 218, 6; 225, 23. Tullberg a également supprimé ce waw dans son édition de la première partie de la Chronique de Denys.

236.—E. Evers, **Ein Beitrag zur Untersuchung der Quellenbenutzung bei Diodor.** (Festschrift zu dem 50 jæhrigen Jubilæum der Kœnigstædtischen Realschule zu Berlin, tirage à part), 1882, Berlin, Winckelmann et fils, in-8 de 52 p.

L'étude des sources de Diodore donne, chaque année, naissance en Allemagne à près d'une demi-douzaine de dissertations. On peut les classer en deux groupes : les uns veulent prouver que, dans chacune des grandes divisions dont se compose sa *Bibliothèque,* Diodore n'a jamais consulté qu'un seul auteur ; s'il lui arrive de citer d'autres ouvrages que celui de sa source unique, c'est qu'il les a connus indirectement, et par le moyen de cette dernière. Les autres prétendent, au contraire, que Diodore a utilisé plusieurs écrits à la fois, tantôt fondant deux récits en un seul, tantôt les reproduisant l'un à côté de l'autre; souvent enfin, il a ajouté à ses sources ce que lui avaient appris ses voyages. Ces derniers font une œuvre de « démolition » ; les autres cherchent à « reconstruire [1] » l'ouvrage perdu dont les livres de Diodore nous présentent une sorte d'image. Grâce aux recherches de MM. Volquardsen [2] et Collmann [3], la théorie de l' « unité de source » était à peu près partout acceptée. Depuis quatre ans, une réaction violente s'est produite contre elle : elle a subi de violentes attaques, auxquelles ses défenseurs ont faiblement répondu.

M. Evers, — qui s'attache aux premiers livres de Diodore, — est un adversaire décidé de MM. Volquardsen et Collmann. Il faut croire Diodore, dit-il, lorsqu'il affirme avoir passé trente années de sa vie à réunir les matériaux de son ouvrage et à le composer; nous n'avons aucun motif de l'accuser de mensonge : tout, dans le détail comme dans l'ensemble, révèle la pluralité des sources. Cela est très juste et ne saurait être trop répété. Mais, quand M. E. prétend retrouver les emprunts que Diodore a faits à Posidonius ou à Evhémère, dont il ne nous reste à peu près rien, nous ne le suivrons pas dans ce travail de déchiquetage, travail inutile puisqu'il ne présente aucune garantie sérieuse. M. Bauer [4] avait réuni un certain nombre de passages de Diodore où il semblait s'être servi d'Hérodote. M. E. a tenu à compléter cette liste. A quoi bon? Les textes cités par M. Bauer sont fort peu concluants; ceux qu'ajoute M. E. ne le sont pas davantage. M. E. rapproche l'une de l'autre, par exemple, les descriptions que font Diodore et Hérodote de la pyramide de Chéops.

---

1. Les deux mots sont de M. Mommsen, *Rœmische Forschungen,* II, p. 289. Lui-même offre un modèle de restauration ingénieuse et brillante en s'efforçant de retrouver dans les récits de Diodore l'ouvrage de Q. Fabius Pictor, *Fabius und Diodor,* (*Hermès,* V et XIII), *Die gallische Katastrophe* (*Hermès,* XIII), articles réimprimés, avec additions importantes, dans le 2e volume des *Rœmische Forschungen,* 1879.

2. *Untersuchungen über die Quellen der griech. und sicil. Geschichte bei Diodor.* Kiel, 1868.

3. *De Diodori Siculi fontibus :* Leipzig, 1869.

4. *Die Benutzung Herodots durch Ephorus bei Diodor, Jahrbücher* de Fleckeisen, *Supplementband,* X, p. 281, sqq. La théorie de M. Bauer est que le récit historique d'Hérodote n'a été directement consulté par Diodore que dans quelques passages.

Il cite, entre autres, ce détail que donne Diodore : « On grava sur la pyramide le montant des sommes dépensées pour fournir aux ouvriers des légumes et des raiforts, et l'inscription indique que l'on a dépensé plus de seize cents talents. » Ce renseignement n'a pu, dit M. E., être emprunté qu'à Hérodote : « On grava sur la pyramide, en caractères égyptiens, combien on a dépensé en raiforts, en oignons et en aulx à l'usage des ouvriers; et celui qui m'interpréta cette inscription m'a dit, autant que je m'en souviens, que cette dépense se montait à seize cents talents d'argent [1]. » Mais Diodore n'est-il pas allé lui-même en Egypte, n'a-t-il pas vu la pyramide, un guide ne lui aura-t-il pas traduit l'inscription? Peut-on admettre, d'ailleurs, que les voyages des Grecs en Egypte étaient si rares que Diodore n'ait pu consulter d'autre relation que celle d'Hérodote? De tous les rapprochements auxquels se livrent MM. Bauer et Evers, il résulte seulement qu'il y a des ressemblances entre Hérodote et Diodore ; il y a aussi des différences : il se peut que Diodore ait consulté Hérodote; il est très possible qu'il y ait entre eux un ou plusieurs intermédiaires. Conclure de ces ressemblances qu'Hérodote est l'autorité de Diodore, et de ces différences que Diodore a travaillé avec indépendance sur les auteurs qu'il a consultés, c'est construire une conjecture sur une hypothèse. Il y a du danger à vouloir prouver coûte que coûte. Il fallait se borner à mettre en relief le travail acharné et l'étendue des connaissances de Diodore ; il fallait aussi insister sur ses frivolités et ses négligences. Le seul rôle qui convienne à l'avocat du « plus pitoyable des scribes [2] », c'est de plaider les circonstances atténuantes, et elles ne manquent pas.

Camille JULLIAN.

---

237. — **Der Koelnische Krieg von Max Lossen. Erster Band : Vorgeschichte (1565-1581).** Gotha, Perthes, 1882, XVI, 780 p. 8°. Prix : 15 fr. 75.

Tandis que la réforme allemande a trouvé de nombreux historiens, qui nous ont raconté son développement politique et religieux, jusqu'à la paix d'Augsbourg; tandis que la guerre de Trente-Ans a rencontré plus de narrateurs encore et voit leur nombre s'accroître de jour en jour,

---

1. *Diodore, 1, 64, 3.*

Ἐπιγέγραπται δὲ — — — τὸ πλῆθος τῶν ἀναλωθέντων χρημάτων ὡς εἰς λάχανα καὶ συρμαίαν τοῖς ἐργάταις καὶ μηνύεται διὰ τῆς γραφῆς τάλαντα δεδαπανῆσθαι πλείω τῶν χιλίων καὶ ἑξακοσίων.

Hérodote, 2, 125.

Σεσήμανται δὲ γραμμάτων Αἰγυπτίων ἐν τῇ πυραμίδι ὅσα ἔς τε συρμαίην καὶ κρόμμυα καὶ σκόροθα ἀναισιμώθη τοῖσι ἐργαζομένοισι · καὶ ὡς ἐμὲ εὖ μεμνῆσθαι τὰ ὁ ἑρμηνεύς μοι ἐπιλεγόμενος τὰ γράμματα ἔφη ἑξακόσια καὶ χίλια τάλαντα ἀργυρίου τετελέσθαι.

2. Mommsen, *Rœmische Chronologie*, 2e éd., p. 125.

la période intermédiaire, qui va de 1555 à 1568, n'a été traitée jusqu'ici que d'une façon passablement dédaigneuse par les érudits allemands en quête de sujets.

Il n'y a point lieu de s'en étonner outre mesure. Comme toutes les époques de transition, c'est une époque d'un intérêt médiocre, pour qui veut rester à la surface. La lutte entre les deux églises s'y poursuit d'une façon continue, mais secrètement d'abord, pour ainsi dire, et même quand les conflits ouverts reprennent après une vingtaine d'années de tranquillité relative, la lutte reste sans éclat, les personnalités marquantes font défaut de part et d'autre et l'attraction de la grande lutte trentenaire empêche l'historien de s'arrêter, autant qu'il le devrait peut-être, à ces stations intermédiaires de l'histoire germanique. On en connaît quelques points culminants, la rébellion de Guillaume de Grumbach, la question d'Aix-la-Chapelle, la lutte dans l'archevêché de Cologne, la *guerre des évêques* en Alsace, au sujet du siège de Strasbourg, la question de la succession de Juliers, et voilà tout. Et, quand nous disons qu'on connaît ces questions, l'on peut dire que la plupart ne sont encore connues que par à peu près, et que les recherches scientifiques nécessaires pour approfondir le sujet, sont encore à faire dans bien des cas. Les quatre volumes de M. Ortloff sur les *querelles de Grumbach,* la publication de M. Ritter sur la question de Juliers, dans la série des *Documents relatifs à la guerre de Trente Ans*, édités sous les auspices de l'Académie de Munich, montrent pourtant que, depuis quelques années déjà, l'attention se porte sur ces dernières années, si longtemps négligées, du XVIe et sur les premières du XVIIe siècle. On a compris que la paix de religion de 1555 ne fut pas une paix, au sens véritable du mot, mais tout au plus une trêve, mal observée, des deux parts, et que les origines de la grande lutte du XVIIe siècle remontent bien au-delà de la rébellion de Bohême. Il faut donc s'orienter à neuf dans ces querelles théologiques souvent obscures, dans ces longues et âpres rivalités entre les familles régnantes du protestantisme allemand qui faciliteront si singulièrement la tâche à la réaction catholique. Parmi ceux qui se sont le plus pénétrés de la nécessité de ces études, on doit compter assurément l'auteur du présent volume. M. Max Lossen avait débuté autrefois dans la littérature historique par une intéressante étude sur l'occupation de Donauwoerth par la Bavière, en 1611, occupation qui fut l'un des signes précurseurs de la tempête générale qui devait éclater bientôt. Depuis de longues années, le nom de l'auteur n'avait plus été prononcé; nous apprenons aujourd'hui pourquoi. Voici dix ans que M. L., suivant les conseils de M. le professeur Cornelius, de Munich, son maître, s'était mis à l'étude de la *guerre de Cologne,* c'est-à-dire de la lutte qui s'entama autour de ce siège archiépiscopal, après l'avènement de Gebhard Truchsess de Waldbourg et après sa conversion aux doctrines réformées. Cette étude, il l'a poursuivie de la façon la plus approfondie ; aujourd'hui encore, ce n'est que l'introduction

(*Vorgeschichte*) à son sujet proprement dit, qu'il nous offre, et pour laquelle nous lui devons de sincères remercîments. En effet, ce conflit de Cologne, sans être attrayant par les hommes qu'il nous montre ou les événements grandioses qu'il nous ferait connaître, a, dans l'histoire d'Allemagne, une importance majeure. Le moment où il éclate est aussi le moment précis où se pose la question de savoir si la couronne impériale restera aux Habsbourg, ou du moins au catholicisme. Si, contrairement à ce qui arriva, Gebhard de Cologne avait pu se maintenir sur son siège, le collège électoral aurait été en majorité protestant et l'abrogation du *réservat ecclésiastique* aurait bien vite fait disparaître, sous un empereur protestant, ce qui restait encore de principautés ecclésiastiques, non-sécularisées dans l'empire. Les rares représentants du catholicisme parmi les princes laïques plus importants de l'Allemagne, les ducs de Bavière et de Juliers, savaient bien pourquoi ils luttaient avec tant d'acharnement, afin de faire arriver leurs parents sur les sièges épiscopaux de l'Allemagne du nord-ouest. Si l'exemple de Gebhard avait trouvé des imitateurs, s'il avait seulement trouvé tout autour de lui des indifférents au lieu d'ambitieux compétiteurs, c'en était fait du catholicisme en Allemagne, comme puissance politique s'entend. Ce sont les prodromes de cette guerre de Cologne, que M. L. nous raconte dans un style simple, avec une grande modération de pensée, avec un luxe de détails inconnus, d'après les documents inédits d'une quinzaine d'archives et de bibliothèques publiques, dont Munich, Düsseldorf et Marbourg ont fourni le contingent principal. Dans ce premier volume, nous voyons se dérouler devant nous l'histoire de l'archevêché sous l'électeur Salentin d'Isenbourg, le prédécesseur de Gebhard, et les premières années de la propre administration de ce dernier, c'est-à-dire de 1577 à 1585. Grâce à son travail, nous suivons tous les menus détails des intrigues infatigables par lesquelles les Wittelsbach de Bavière réussissent à s'implanter dans les évêchés voisins, en visant sans cesse à s'élever encore. Nous voyons une réaction toujours croissante se manifester à la cour de Vienne, après l'avènement de Rodolphe II, tandis que sur les frontières de l'archevêché, la lutte entre l'Espagne et les Pays-Bas révoltés sollicite l'attention. Le récit de M. Lossen s'arrête pour le moment à l'année 1585. Le prochain volume, que nous espérons voir paraître bientôt, nous racontera le commencement de la lutte elle-même qui ne tarde point à éclater. R.

---

238. — **Un agent politique de Charles-Quint, le bourguignon Claude Bouton, seigneur de Corberon.** Notice sur sa vie et ses poésies avec le texte de son *Miroir des dames* et des pièces justificatives pour la plupart inédites, par M. E. Beauvois. Publication de la Société d'histoire, etc., de Beaune. Paris, Ernest Leroux, 1882, 1 vol. in-18 de 16-cxcii-229 p.

M. Beauvois énumère ainsi (*Introduction*, p. 1) les principaux titres et

qualités de Claude Bouton : il fut seigneur de Corberon et de Saint-Beury en Bourgogne, de Melin en Brabant et de Weert en Flandre, chevalier, capitaine des hallebardiers de Philippe le Beau, conseiller et chambellan de Charles-Quint, grand écuyer, plus tard premier et grand maître d'hôtel de l'archiduc Ferdinand, roi de Bohême et de Hongrie, grand écuyer de la reine Marie de Hongrie, tuteur de Guillaume le Taciturne. On voit que ce fut un personnage considérable, mais, à côté de ses fonctions officielles et permanentes, comme parle son biographe (p. 3), il en exerça d'autres qui, pour être transitoires et confidentielles, n'en avaient que plus d'importance. Initié à la politique de Charles-Quint, il fut, pendant quarante ans, l'un de ses agents les plus infatigables. Ce fut ce prince qui (p. 3) « l'introduisit sur la scène de la haute politique, en le chargeant de solliciter en sa faveur l'appui de Henri VIII pour l'élection de l'Empire (1519). Quelques années plus tard, il l'envoya en ambassade auprès du même prince (1526) et deux autres fois en France (1531 et 1539). C'est surtout dans les affaires spéciales aux Pays-Bas que la reine Marie l'employa à plusieurs reprises (1533-36 et 1542-43). » La vie de Claude Bouton fut, du reste, très mouvementée. S'il sut briller à la cour, il ne fut pas déplacé dans les champs de bataille et put même (p. 6) porter à son actif quelques beaux faits d'armes. Intrépide chevaucheur, il alla cinq fois des Pays-Bas en Espagne, trois fois dans l'Ile-de-France, une fois au moins en Autriche, sans parler de ses voyages moins lointains et de ses navigations entre l'Espagne, l'Angleterre et la Belgique. Ajoutons que ce courtisan, ce guerrier, ce diplomate, mérite aussi notre attention comme écrivain, et que le côté moral de sa vie surtout est digne de remarque, car M. B. a pu louer en lui (p. 7) l'excellent père de famille, le tuteur intègre, l'ami dévoué, le galant homme, en un mot, « fils de ses œuvres, s'élevant lentement de la position la plus humble à l'une des plus éminentes, sans intrigues et sans autre recommandation que sa bonne conduite et son travail persévérant. »

Malgré tout cela, les historiens ont toujours négligé Claude Bouton. « Ceux qui le rencontraient sur leur passage, » dit (p. 3) M. B., « l'expédiaient en peu de lignes, se bornant à citer une ou deux de ses qualifications avec quelques dates. » Nul ne semble s'être douté de son importance historique. Son nom, continue l'auteur (p. 3), « ne figure dans aucun recueil de biographies [1], pas même dans celle des Bourguignons, et la volumineuse biographie nationale de la Belgique le passe sous silence, bien qu'elle parle d'autres hommes marquants nés, comme lui, en dehors des Pays-Bas, mais y ayant joué un rôle. Le vieux Palliot, qui écrivait une centaine d'années après la mort de Cl. Bouton, était, avant

1. L'assertion est trop absolue : le nom du seigneur de Corberon figure dans le *Dictionnaire de Moreri* (t. II, 1759, p. 203). Les auteurs de ce *Dictionnaire* renvoient à l'*Histoire des grands officiers de la Couronne*, par le P. Anselme.

cet essai, le seul qui ait tenté de donner une notice sur lui [1]. »

Si les imprimés ne permettent d'avoir qu'une idée très incomplète de Cl. Bouton, les sources manuscrites sont, au contraire, des plus abondantes. Les vastes recherches de M. B. ont été surtout fructueuses dans les Archives départementales du Nord, où sont conservés les registres de la Chambre des Comptes de Lille. Il a encore consulté avec grand profit divers documents des Archives générales de Belgique, des archives privées de la maison d'Orange, à La Haye, des Archives départementales de la Côte-d'Or, des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale, du British Museum [2]. De tous ces documents interrogés avec autant de patience que de sagacité, M. B. a fait jaillir assez de lumière pour avoir le droit de dire (p. 8) : « Il y a peu d'hommes de l'entourage de Charles-Quint, même parmi les plus importants, dont la biographie nous soit aussi bien connue jusque dans les détails de la vie privée. »

Je ne suivrai pas le zélé biographe dans les divers chapitres où il s'étend sur l'origine et les débuts de Cl. Bouton, sur ses premières missions en Angleterre et sur son séjour en Allemagne, sur sa défense du Luxembourg et sur ses nouvelles missions en Angleterre, sur ses missions en France et dans les Pays-Bas, sur ses missions en Frise et en Lorraine, sur ses derniers actes politiques, sur son mariage et sur ses enfants, sur ses biens patrimoniaux, sur son testament, son décès et sa sépulture, enfin sur son *Miroir des dames* et sur son *An des sept dames*. J'indiquerai seulement quelques-uns des renseignements rectificatifs que l'on trouve dans une notice faite, comme le déclare l'auteur (p. 16), *con amore*, mais *sine studio :* L'éminent historien de Charles-Quint, M. Henne, a cru sans preuve que Cl. Bouton fut capitaine des 50 archers de la garde de l'archiduc Charles (p. XVIII) [3]. — L'ambassadeur de Venise, Seb. Giustiniani, a confondu Cl. Bouton avec le comte Barthélemy Tatiano, et sa méprise a été reproduite par M. R. Brown (p. XXXVI). — J. S. Brewer, le savant éditeur des *Letters and papers*, a commis une erreur en signalant la présence en Angleterre, au 7 mai 1519, de Cl. Bouton qui était

---

1. *Histoire généalogique des comtes de Chamilly*, 1671, in-f°. M. B. dit (p. 9) : « Le généalogiste des Bouton a totalement ignoré les ambassades de Claude, ses exploits militaires et son *Miroir des dames*. Sa notice sur celui que les Belges appelaient communément le seigneur de Corbaron, notice dont nous ne voudrions pourtant pas médire, parce qu'elle nous a guidé dans nos investigations, est plutôt remplie de phrases que de faits. »

2. M. B. dit (p. 11) que « cet admirable établissement, que toutes les nations peuvent envier à l'Angleterre, » lui « a offert des facilités particulières pour vérifier dans les imprimés une multitude de faits et de dates. » Parmi les érudits qui ont prêté leur concours à M. B., je citerai feu M. Charles Paillard, de Maroilles, dont j'ai souvent eu l'occasion de louer ici les excellents travaux. M. B. rend hommage (p. 12) à l'habileté du paléographe, comme à la générosité des sentiments de l'homme.

3. Cf. p. LXXIX pour quelques anachronismes de la belle *Histoire de Charles-Quint*.

alors à Malines (p. XXXVIII) [1]. — F. B. von Bucholtz, en son *Histoire du règne de Ferdinand Ier*, a transformé le nom du diplomate bourguignon en celui de Claudius *de Guttan* (p. XLIV). — Tout un passage de la *Chronique* du bourgeois de Valenciennes, Robert Macquereau (liv. VII, ch. XVI), est ainsi refait (p. LVI) : « D'abord Cl. Bouton ne demeura pas longtemps à Londres puisque, arrivé le 14 novembre, il annonçait, dès le 19 du même mois, son départ pour le lendemain; il partit, en effet, le 20; il n'allait pas en Espagne, mais bien dans les Pays-Bas, et il se borna à écrire à Charles-Quint deux lettres dont l'une, celle du 19 novembre, nous est parvenue; au lieu de les expédier lui-même, il les laissa à son collègue, George de Themiseke, prévôt de Cassel, qui les mit sous enveloppe et les adressa à Wolsey, le priant de les faire venir à destination par l'évêque d'Ascoli et de Worcester, Jérôme de Ghinucci, auditeur de la chambre apostolique, qui allait en Espagne comme envoyé d'Henri VIII [2] » — Les historiens ne sont pas d'accord sur le jour où, en juillet 1544, René de Nassau, prince d'Orange, mourut des suites d'une blessure reçue au siège de Saint-Dizier. Martin du Bellay et Gollut ne précisent pas; Wagenaar place le décès sous le 18 juillet; M. Henne au 21 du même mois. La vraie date (15 juillet) est fournie par le certificat du secrétaire Bave, mentionné dans un document d'un registre de la Chambre des Comptes (p. XCV) [3]. — Les éditeurs des *State Papers* (Henri VIII, t. IX, pp. 268-9) ont eu tort d'identifier, au sujet des négociations entre les commissaires anglais et français pour la délimitation du Boulonnais, en 1546, le sieur de Courtbaron et d'Honvaulx avec Cl. Bouton (p. CVII). — Mentionnons encore le redressement d'une erreur de Palliot touchant l'origine de la devise de Cl. Bouton : *Souvenir tue* (p. CXVI), d'une autre erreur du même attribuant à Philippe II des lettres de légitimation d'un bâtard de Bouton délivrées par François Ier (p. CXVIII), etc.

Il y aurait à indiquer, dans le livre de M. B., bon nombre de renseignements curieux. En voici quelques-uns qui intéressent surtout les amateurs de tableaux (p. LXXVI) : « Ce portrait [le portrait de Bouton à lui demandé par la reine-régente Marie pour la célèbre galerie de Malines] fut exécuté avant le 12 septembre 1536, avec ceux de l'empereur et

---

1. En revanche, M. B. approuve (p. LXII) l'argumentation par laquelle cet éditeur cherche à établir, contre le sentiment de la plupart des historiens anglais et français, que ce ne fut pas Anne Boleyn, mais sa sœur Marie, qui accompagna en France, comme dame d'honneur, la dernière femme de Louis XII, Marie d'Angleterre.

2. Sur une autre erreur de R. Macquereau, voir p. CXXIX.

3. C'est là, ajoute M. B., un exemple de l'importance des comptes pour la fixation des dates. Il avait déjà dit (*Introduction*, p. 14) : « Ce sont des sources de premier ordre pour la fixation des dates, des itinéraires des souverains et du rôle de leurs agents politiques, sans parler des autres; on doit les prendre pour base de toute chronologie précise et détaillée, et la présente monographie n'eût-elle d'autre résultat que d'appeler l'attention des historiens sur ces trésors en grande partie négligés, que nous ne regretterions pas le temps et les sacrifices qu'elle nous a coûtés. »

de deux de ses sœurs, les reines Marie de Hongrie et Eléonore de France, le tout pour huit livres. Il ne faut pas être étonné de la modicité du prix : le tableau du couronnement de Charles-Quint par Grégoire Vellemans ne fut payé que deux livres; le célèbre Bernard d'Orley faisait des tableaux au prix courant de quinze à trente livres, et même des portraits en pied de grandeur naturelle pour vingt-cinq livres [1]. » Citons cette particularité touchant la naissance du premier des enfants de Cl. Bouton et de Jacqueline de Lannoy (p. CXI) : « Dans son neuvième Compte, pour 1515, le receveur général Jean Micault déclare avoir dépensé, par mandement particulier, *soixante deux livres dix sols pour une couppe d'argent que mondit seigneur* [l'archiduc Charles] *a aussi donnée au baptisement du filz, dont la femme de son maistre d'ostel Boutton estoit accouchée, lequel il a faict lever sur les saintz fondz de baptesme et luy donner son nom de Charles*. Le futur empereur avait bien voulu être parrain de l'enfant, de même que son trisaïeul, Philippe le Bon, l'avait été de Philippe Bouton; mais l'archiduc fut moins généreux que le duc; au lieu d'un *quignot* de vaisselle plate d'une valeur de deux mille livres, il donna une simple coupe d'argent, de soixante-deux livres; peut-être songeait-il déjà à rendre l'édit de 1531, par lequel il était défendu d'accepter des présents à l'occasion des baptêmes, sous peine d'une amende double de la valeur du don. » — Signalons enfin le chapitre sur le *Miroir des dames* où ce poème est successivement rapproché de plusieurs ouvrages du XVe siècle qui roulent sur le même sujet, tels que l'*Apologia mulierum* (publié par P. Heyde), l'*Eloge des dames* (publié par Van Hasselt), le *Mirouer des dames* (ms. du *British Museum*, achevé le 9 juillet 1428), le *Mirouer des dames et damoiselles et l'exemple de tout le sexe féminin* (ms. de la Bibliothèque Nationale, n° 197 du fonds français), le *Parement des dames* d'Olivier de la Marche. M. B. se garde bien de surfaire le mérite du *Miroir des dames*. Si l'auteur ne lui paraît pas inférieur à la plupart des rimeurs contemporains, il reconnaît aussi que ce n'est pas là dire beaucoup [2]. Il ajoute qu'en lui le prosateur vaut mieux que le poète, sinon par la correction, au moins par la sève et par la naïveté. Dans ce chapitre d'histoire littéraire, notons (p. CLXXXIII) une vigoureuse tirade contre Cornélius Agrippa, « ce cuistre d'Allemagne », « ce lourd pédant », qui osa dédier un livre où les faits anatomiques sont exposés dans les termes les plus crus, où les phénomènes physiologiques sont décrits avec les détails les plus répugnants (*Declamatio*... Anvers, 1529), à la régente Marguerite, qu'il

1. M. B. donne en note, d'après les *Comptes* des Archives départementales du Nord, d'autres détails inédits « qui montrent que les peintures, même des grands artistes, étaient alors payées à l'aune ».

2. L'*An des sept dames*, réédité en 1867 par MM. Ruelens et Scheler, atteste, selon l'observation de M. B. (p. CXCI), « une imagination plus fertile, plus juvénile », mais il est « parsemé de gravelures comme si un poète du nom de Bouton eût nécessairement dû s'inspirer du *Roman de la Rose*. »

qualifie de *divine princesse,* à cette même princesse qui, dans une de ses lettres [1], comme dans un de ses rondeaux [2], fit l'éloge de Cl. Bouton.

La seconde partie du volume renferme : 1° le *Mirouer des dames,* composé entre 1517 et 1523, édité d'après le ms. n° 10557 de la collection de Bourgogne à la Bibliothèque royale de Bruxelles (pp. 1-30) [3]; 2° 120 pièces justificatives disposées par ordre chronologique (pp. 31-173); 3° la liste alphabétique des ouvrages cités (pp. 174-193); 4° l'Index alphabétique (pp. 195-217); 5° la Table alphabétique (pp. 219-229).

Le recueil de M. Beauvois, préparé avec un soin que l'on ne saurait trop louer, est d'une valeur exceptionnelle, et il faut cordialement féliciter la modeste Société d'histoire de Beaune d'avoir publié cette monographie qui ferait honneur aux plus célèbres de nos sociétés savantes.

T. DE L.

---

239. — **Saint-Vincent de Paul et les Gondi,** d'après de nouveaux documents par R. CHANTELAUZE. Paris, Plon, 1882, grand in-8° de 423 p. 7 fr. 50.

L'*Avant-propos* de M. Chantelauze (pp. 1-14) est une revue analytique des principaux documents imprimés et manuscrits qui peuvent être consultés sur saint Vincent de Paul. Les documents imprimés surtout sont fort nombreux, comme l'auteur le rappelle en ces termes (p. 1) : « Depuis plus de deux siècles, il serait difficile de citer un homme illustre, si grande que soit sa renommée, dont la vie ait été écrite aussi souvent et en autant de langues que celle de saint Vincent de Paul. C'est qu'il n'en est pas un dont le souvenir soit plus cher à la mémoire des hommes que celui qui fut, dans les temps modernes, le premier apôtre de la charité, le vrai créateur et le plus grand organisateur de l'assistance publique. » M. C. énumère et apprécie successivement les quatre grandes biographies publiées, les deux premières, par deux prêtres de la Mission, Fournier (1664) [4] et Collet (1748), les deux dernières, par deux de nos

---

1. « Nous avons icy Bouton qu'est bien saige et adroit gentilhomme. » (Lettre de Marguerite à l'empereur Maximilien, 1513. *Correspondance* publiée par LE GLAY, t. II, p. 159.)

2. « Ung bouton cuilliz a esté
Florissant yver et esté
En odeur de vertus flagrable,
A tous véans moult delictable
Et plain de toute honnesteté. »
(*Albums et œuvres poétiques de Marguerite d'Autriche publiés par* E. GACHET pp. 27-28.)

3. M. B. a mis de très bonnes notes au bas des pages du *Mirouer des dames.* J'en citerai surtout une fort étendue et fort savante sur les sibylles (pp. 5-7).

4. On obtint de Louis Abelly, évêque de Rodez, ancien ami du saint, qu'il donnerait son nom à la *Vie du vénérable serviteur de Dieu, Vincent de Paul.* M. C. rap-

contemporains, M. l'abbé Maynard (1860), M. Arthur Loth (1880)[1]. Il n'oublie pas de signaler et de vanter, à côté de ces ouvrages, le livre d'Alphonse Feillet, « qui n'était qu'un chapitre de la vie de Vincent, mais un chapitre plein de révélations inattendues », *La misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul.* Il insiste enfin sur l'importance des lettres du saint, dont les RR. PP. Lazaristes viennent de publier un recueil à leur usage, en quatre volumes in-8° (Paris, 1880 [2]). A l'étude de toutes ces publications, M. C. a eu le bonheur d'ajouter la connaissance de bon nombre de pages puisées à des sources inédites. « Pendant mes longues recherches sur le cardinal de Retz et les Gondi, que de fois, saisi de respect, » dit-il (p. 11), « j'ai vu se dresser devant moi la vénérable figure de Vincent, qui fut leur commensal pendant douze années ! Ce fut sous leur toit que, l'année même de son entrée chez eux, il vit naître le terrible élève qui devait si mal profiter de ses leçons et de ses exemples. Jamais, on peut le dire, le génie du bien ne fut plus impuissant à lutter contre le génie du mal. » L'auteur ajoute que « ce fut par les Gondi, uniquement par les Gondi, qu'il fut donné à Vincent de fonder et de constituer tous ses établissements, depuis le premier jusqu'au dernier, sans exception. » Il constate (p. 12) que le cardinal de Retz, « qui avait conservé pour son ancien instituteur le plus tendre respect, même au milieu de ses conspirations et de ses plus folles aventures, se montra toujours très empressé à lui prêter son puissant appui. Voilà pourquoi, » continue-il, « il nous a paru particulièrement intéressant d'étudier non-seulement les relations de Vincent avec les Gondi, mais encore d'esquisser les traits des membres de cette famille qui, par leur bienveillante protection et leur fortune, fécondèrent toutes ses bonnes œuvres. »

Le R. P. Pémartin, secrétaire général de la congrégation de la Mission, a fourni à M. C. divers documents, ainsi que le R. P. Ingold, « le dernier et savant bibliothécaire de l'Oratoire. » De plus, quelques dépêches de nos ambassadeurs, déposées dans les archives du ministère des affaires étrangères, ont permis à l'auteur « de raconter avec de nouveaux détails plus précis, les rigueurs dont Vincent de Paul et les prêtres de la

---

pelle (p. 3, note 1) que ce prélat est l'auteur d'un ouvrage latin, autrefois estimé, *La moelle théologique,* et il ajoute : « Comme il n'était pas janséniste, Boileau, pour ce motif, a essayé de le tourner en ridicule dans son *Lutrin :*

Que chacun prenne en main le moelleux Abelly. »

Il ne suffisait pas de n'être pas janséniste pour être attaqué par Boileau. Le vers cité par M. C. n'est qu'une inoffensive boutade où le jansénisme n'a rien à voir et qui n'a peut-être été amenée que par le besoin d'une rime en *i*. Qui donc était moins janséniste que Louis XIV et qui pourtant l'a jamais plus et mieux loué que Boileau ? Il serait trop facile de continuer à combattre le sentiment de M. Chantelauze.

1. La *Vie de saint Vincent de Paul,* par Capefigue, n'a pas paru à M. C. mériter l'honneur d'une mention. Je ne lui reprocherai pas son dédain.

2. Un choix en deux volumes a été mis à la disposition du public (Paris, Dumoulin, 1882).

Mission, à Rome, furent l'objet, par ordre de Louis XIV et de Mazarin, pour avoir donné asile au cardinal de Retz fugitif [1]. »

Tirant un heureux parti de toutes ces ressources, M. C. a donné une complète histoire des relations de saint Vincent de Paul avec la famille de Gondi, surtout avec le père, la mère et la tante (marquise de Maignelais) du cardinal de Retz et avec ce dernier personnage [2]; il a donné aussi une complète biographie de l'illustre saint, résumant, perfectionnant tous les travaux antérieurs et rajeunissant, autant par l'agrément du style que par l'adjonction de faits nouveaux, un sujet si souvent traité. Si M. C. a eu le mérite d'ajouter à ce que nous avaient raconté ses devanciers, il a eu aussi le mérite de retrancher quelque chose de leurs récits. Je veux parler de deux légendes impitoyablement *sabrées* par lui, la légende du forçat que Vincent aurait délivré à Marseille pour se mettre à sa place (pp. 123-137), et la légende du saint apôtre parcourant pendant la nuit les rues et les carrefours de Paris, pour y recueillir dans ses bras les enfants trouvés (pp. 261-267). La première légende nous vient du XVIIe siècle, mais elle a été considérablement embellie de notre temps. Ainsi, par exemple, dit avec une spirituelle vivacité M. C. (p. 133), « je vois dans une excellente histoire du saint, qu'il se précipita sur les fers du forçat, qu'il les baisa, les détacha et se les posa lui-même au pied, et le savant biographe oublie que ces fers pesaient cinquante kilogrammes, qu'ils étaient rivés, et que, par conséquent ils ne se détachaient pas aussi facilement que des jarretières. » Toute la discussion est menée à merveille et je suis assuré que tout lecteur non-seulement « pardonnera », mais appréciera ce que l'auteur appelle « la longueur de cette digression [3]. » La seconde légende est beaucoup plus récente : elle est née de nos jours et Capefigue (c'est tout dire) semble bien en être le père. MM. l'abbé Maynard et Arthur Loth en ont été les parrains. Voici comment, au nom du bon sens et de la vérité, M. C. repousse ces « pures inventions » (p. 263) : « A l'époque où l'on place

1. M. C. n'a malheureusement pu découvrir toute la correspondance particulière de Vincent de Paul avec le général des galères, Philippe-Emmanuel de Gondi, dont M. l'abbé Maynard a révélé l'existence.

2. M. C. nous promet (p. 84) de nous raconter, un jour, l'histoire de l'orageuse jeunesse du cardinal de Retz : « Les 250 premières pages in-4° des Mémoires autographes de Retz, dans lesquelles il racontait ses folles aventures de jeunesse, ont été déchirées par une main trop scrupuleuse; et d'un autre manuscrit de ces mêmes mémoires aujourd'hui disparu, un éditeur de 1719 n'a pu sauver de ce commencement que quelques fragments mutilés. Au point de vue littéraire, c'est une perte à jamais déplorable et irréparable ; au point de vue historique et biographique, il n'est pas impossible de combler cette lacune. C'est ce que nous tenterons quelque jour, à l'aide de nombreux documents inédits. » M. C. nous promet encore (p. 417) de revenir quelque jour sur la mystérieuse fin du cardinal de Retz.

3. J'ai sous les yeux une brochure intitulée : *D'une erreur historique à propos de saint Vincent de Paul et de son voyage à Marseille en 1622, par* Casimir Bousquet (Paris, 1861, in-18). M. C. a rendu évident ce que M. Bousquet avait déjà commencé à rendre bien clair.

ces prétendus épisodes, Vincent avait de soixante-douze à soixante-quinze ans ; il pouvait à peine se tenir sur ses jambes endolories et couvertes de plaies, et, de plus, il était en proie à la fièvre quarte, qui l'obligeait, afin d'en calmer les accès, à garder le lit chaque nuit, afin de provoquer la sueur. Comment concilier ces faits précis avec ses prétendues courses nocturnes ? »

Je résumerai d'un mot tous les éloges que l'on peut donner au livre de M. Chantelauze : c'est, à tous égards, la meilleure histoire que nous ayons de saint Vincent de Paul [1].

T. DE L.

---

240. — **Ergænzungswœrterbuch der deutschen Sprache.** Eine Vervollstændigung und Erweiterung aller bisher erschienenen deutsch sprachlichen Wœrterbücher, einschliesslich der Grimm'schen, mit Belegen von Luther bis auf die neueste Gegenwart, von Prof. Dr. DANIEL SANDERS. Berlin, Libr. Abenheim. Livraisons 6 à 22, *Blau-Meinen.*

La publication de cet important dictionnaire complémentaire, dont nous avons annoncé l'an dernier les cinq premières livraisons, se continue sans interruption. Comme un grand dictionnaire ne peut jamais être complet, l'auteur a eu l'heureuse idée d'imprimer sur la couverture des livraisons un appel à tous ceux qui s'occupent de lexicographie, pour leur demander de fournir des contributions à son œuvre. Nous croyons nous conformer aux vœux exprimés par M. Sanders en donnant ici quelques mots et significations qui lui ont échappé, et nous espérons qu'ils figureront dans un supplément à la fin du volume.

HERMCHEN ou HERMÆNNCHEN, synonyme de *Wiesel* (la belette) ; v. Brehm, *Säugethiere*, vol. II, p. 81. Ce mot se rencontre çà et là dans des contes populaires. Il se rattache, ainsi que *Hermelin* (hermine, la grande be-

---

4. M. C. a eu la bonne fortune d'être aidé par le R. P. Pémartin, « qui a fait une étude critique très approfondie de l'histoire de l'illustre fondateur de son ordre, » et qu'il remercie deux fois (*Avant-propos* et p. 267) de son assistance. Aussi, ne trouvera-t-on guère d'inexactitudes dans un livre revu par un aussi savant spécialiste. C'est par inadvertance que (p. 17) est mentionnée « l'église de *Bidachers*, près de Bayonne. Il s'agit là de *Bidache*, dont les Gramont ont rendu le nom célèbre. — Je ne crois pas que l'histoire des généraux des galères, par Antoine de Ruffi, ait jamais été *imprimée*, quoiqu'en dise M. Chantelauze (p. 133). — Le biographe de saint Vincent de Paul me paraît avoir manqué de charité et même de justice à l'égard de Pierre de Marca. En vain, pour écraser le successeur du cardinal de Retz à l'archevêché de Paris, il dit deux fois (p. 343 et p. 410) que Bossuet a tracé de ce prélat *un portrait d'une effrayante vérité*. Dans ce portrait, remarquons-le bien, l'auteur de la *Défense des libertés de l'église gallicane* reproche surtout à Marca, dont il admire le *très beau génie*, d'avoir été ultramontain et..... de ne l'avoir pas toujours été. Il y a des portraits plus noirs. Je voudrais que, dans la prochaine édition de son livre, M. C. traitât moins durement un homme qui, certes, ne fut pas sans défauts, mais qui vaut beaucoup mieux que la réputation que ses ennemis ont voulu lui faire.

lette), au moyen haut allem. *harm,* ancien haut all. *harmo;* l'allemand moderne *Harm,* dans le sens de « hermine », est rare (Grimm).

Au mot GABLER, il manque la signification assez fréquente de *Gabelweih?* (milan noir); v. Brehm, *Thierleben.— Die Vögel,* Leipzig, vol. I, p. 684.

HÜFTER, synon. de *Brachpiper* ou *Stöppling* = le pipi champètre (Anthus campestris); v. Brehm, *ib.,* II, 254.

HÜSTER, synon. de *Wiesenpiper* = le pipi des prés (Anthus pratensis); v. Brehm, *ib.,* II, 249.

HÜSIK, synon. de *Graufliegenfänger* = le gobe-mouche gris (Muscicapa grisola); v. Brehm, *ib.,* II, 517.

GIRLITZ = le cini [1] (Fringilla serinus). Ce petit oiseau est fort commun dans certaines parties de l'Allemagne, et y porte encore quelques autres noms, suivant la contrée, p. ex. *Heckenbrunelle,* en Bavière, etc, : Der in Deutschland heimische Vertreter der Sippe ist der *Girlitz,* Brehm, *ib.,* II, 332. Im Taurus gesellt sich ihm der von hier und dem Kaucasus über Persien und Turkestan bis Ladak verbreitete, auch in Südeuropa vorkommende GOLDSTIRN-GIRLITZ (Serinus pusillus und aurifrons, etc), an, welcher der etwas längern Flügel halber auch wohl als Vertreter einer besondern Untersippe, der ZEISIG-GIRLITZE, angesehen wird; *ib.,* p. 333.

BLAJE, synon. de *Blahe, Plane, Wagendecke,* = bâche : Es wurde also mein Bett und sonstige Effecten auf einen Wagen geladen, der mit einem von Reifen getragenen Tuch, Blaje genannt, überspannt war; Christoph Hoffmann, *Mein Weg nach Jerusalem, Erinnerungen aus meinem Leben.* Stuttgart und Jerusalem 1881; vol. I, p. 139. — Composé : zu welcher die ganze Familie Paulus den Weg nach Stuttgart in einem jener primitiven Fuhrwerke, die man BLAJEWÄGELCHEN nannte, machte; *ib.,* p. 622.

Parmi les composés de KOHLE, il manque GRIES-KOHLE = menu charbon, en anglais « dust »; TAGE-KOHLE = charbon d'affleurement.

MÖLLERN = préparer des lits de fusion des minerais; MÖLLER-BETT, lit de fusion; cf. MÖLLER-HAUS; MÖLLER-BODEN; MÖLLERUNG = 1° préparation des lits de fusion des min.; 2° lit de fusion.

---

1. Le mot *cini,* quoique l'oiseau soit très répandu en France, manque également jusqu'ici dans tous les dictionnaires français. Je profite de l'occasion pour signaler à l'attention des lexicographes français deux autres mots très répandus qui n'ont pas encore l'honneur de figurer dans les dictionnaires; ce sont : *clapotement,* substantif verbal de *clapoter,* et le verbe *écoper.* Chose incroyable, la plupart des dictionnaires donnent le subst. *écope,* mais le verbe *écoper,* malgré ses deux significations connues de tout le monde, a toujours été omis. Citons encore, pour la même raison, l'adj. *gourmeux* (atteint de la gourme), et le subst. plur. très intéressant *rappeaux,* cris de la caille, qui est à *rappeler* ce que *appeau* est à *appeler;* il est usité dans le nord comme dans le midi de la France *(rappaou).* De même qu'on dit « les *rappeaux* de la caille », on dit aussi « la caille *rappelle* »; cette dernière signification ne se trouve pas non plus dans les dictionnaires.

DRUSE (fém.), minéral = géode, c'est-à-dire cristaux situés à l'intérieur d'une pierre.

Alfred BAUER.

CHRONIQUE

ETATS-UNIS. — M. F. POOLE, de Chicago, a terminé la nouvelle édition de son *Index to periodical literature;* elle paraîtra à Londres, chez Trübner.

— Un mulâtre, M. WILLIAMS, qui a occupé dans l'Etat d'Ohio des fonctions importantes, prépare une *Histoire de la race nègre en Amérique.*

— M. MAX MÜLLER a été invité à faire, en 1863, une série de conférences sur la science du langage, à l'Institut Lowell, de Boston.

INDES. — Les Parsis établis à l'île d'Aden viennent de fonder un temple du feu. Il sera inauguré au commencement de l'année prochaine par Firoûz, fils du grand-prêtre de Bombay, Jamaspji, l'auteur du *Dictionnaire pehlvi-guzrati-anglais.* — La polémique suscitée par l'admission dans l'église parsie de non-zoroastriens, sans la pénible cérémonie du *Bareshnûm* (purification avec l'urine de vache) est plus vive que jamais. L'initiative hardie du Destour Jamaspji a été attaquée par le Destour Psèhotunji et défendue par le Herbed Tamaspji. Le Destour Jamaspji prépare lui-même une brochure sur ce sujet. Nous rendrons compte de cette polémique.

ITALIE.—Nous avons reçu de l'ancien directeur de la *Bibliothèque Vittorio Emanuele* de Rome, M. Castellani, une lettre où il appelle notre attention sur un article publié par la *Perseveranza* de Milan (n° 8169). D'après cet article, écrit en français et malheureusement en mauvais français, le tribunal correctionnel de Rome aurait absous MM. Castellani et Podestà de l'accusation de négligence portée contre eux. « L'enquête a beaucoup contribué à abaisser la réputation de notre pays en deçà et au delà des Alpes... Et cependant il fallait reconnaître que jamais un plus grand nombre de livres n'avait été transporté avec plus de promptitude et d'exactitude. Du jour où les bibliothèques monastiques furent consignées au ministère de l'instruction publique, pas un seul des 500,000 volumes environ qui avaient été consignés, a été égaré. Le Procureur du roi même dans son réquisitoire a dû se restreindre à accuser MM. Castellani et Podestà pour l'égarement d'une lettre autographe du cardinal Mastai avant de devenir pape, d'un livre imprimé, *Il Processo degli Untori di Milano*, estimé par les experts 50 francs, et de 193 brochures trouvées à Florence avec des signes qu'on a supposé être de la Bibliothèque *Vittorio Emmanuele,* d'une valeur approximative de 10 francs. Ces égarements mêmes n'ont pas été exactement constatés, mais en tout cas ils auraient eu lieu après l'ouverture de la bibliothèque. D'ailleurs, si les faits de cette nature suffisaient à traduire devant les tribunaux des bibliothécaires sous l'imputation de négligence, il faut reconnaître que pas un seul de cette honorable classe pourrait se sauver. Heureux ceux qui, dans l'exercice de leurs nobles fonctions, n'ont pas eu des contrariétés majeures ! Du reste, à part la lettre du cardinal Mastai, qu'on suppose être plutôt égarée que volée, relativement au *Processo degli Untori* et aux 193 brochures, il fallait vérifier auparavant s'il y en avait en bibliothèque d'autres exemplaires, car s'ils étaient des doubles, ils auraient été écartés régulièrement. » La *Perseveranza* ajoute que les « résultats de l'enquête et du procès ont été les suivants : pour abattre un homme

politique, on l'a d'abord calomnié, lui et son œuvre; ce but ayant échoué, on s'est borné à calomnier d'honnêtes et utiles employés. »

— M. Luigi A. Michelangeli, qui vient de publier une édition critique d'Anacréon (Bologne, Zanichelli), prépare un travail sur le poète grec et ses traducteurs et imitateurs en Italie.

POLOGNE. — Dans le dernier article qu'il vient de publier dans la « deutsche Rundschau », sous le titre « *Polnische Belletristik in den letzten zwanzig Jahren* ». (La littérature polonaise dans ces vingt dernières années), M. Otto Hausner, membre du Reichsrath autrichien, dit que de 1876 à 1881 il a paru en polonais 296 ouvrages de belles-lettres (*schœngeistig*), dont 192 en Pologne, 80 en Galicie et 24 dans les autres provinces — ce qui caractérise la fin de la vie littéraire autrefois si active en Posnanie et la complète cessation de la littérature émigrée. Le nombre actuel de ceux qui parlent polonais est de plus de 13 millions (plus de 8 millions en Russie, 2,600,000 en Prusse et 3,200,000 en Autriche); chaque année il paraît donc dans les pays parlant polonais une œuvre littéraire par 2,000 âmes. On peut, à ce propos, citer les chiffres suivants qui sont curieux; il paraît une œuvre littéraire par 2,800 Allemands, par 2,200 Italiens, par 2,000 Suédois, par 1,900 Hollandais ou Danois et Norvégiens, par 1,800 Anglais, par 1,600 Français, par 10,000 Russes.

RUSSIE. — Le 22 juin est mort Mgr Macaire Boulgakov, métropolitain de Moscou; il avait composé une *Histoire de l'académie de Kiev* (1843), une *Histoire du christianisme en Russie avant Vladimir* (1856), une *Théologie dogmatique orthodoxe* (1852, trad. en français en 1857-1859 et qui obtint le grand prix Demidoff), une *Histoire du rascol russe* (1855), et une *Histoire de l'église russe* en onze volumes, son ouvrage le plus important.

— Le P. Martinov vient de publier dans les *Monuments de l'ancienne littérature* (Pamiatniki drevnei pismennosti) édités par la Société russe des anciens textes un ms. slavon conservé à la Bibliothèque de Gand et qui avait jusqu'ici échappé à l'attention des spécialistes. Ce ms. est curieux à plusieurs égards. Il est d'origine bulgare, il a été écrit à Viddin en 1360 par la tsarine Anne, femme du prince bulgare Jean Stratsimir. Il renferme des Vies des saintes martyres, récits déjà connus et dont le P. Martinov n'a donné que quelques fragments et, ce qui est plus intéressant, une description des Lieux Saints de Jérusalem. Une traduction latine de ce document due au P. Martinov paraîtra prochainement dans les Archives de l'Orient latin. L'édition est accompagnée de fac-similés et précédée d'une préface où sont signalées les principales particularités du texte. Rappelons à ce propos que notre regretté collaborateur, Ch. Graux, a découvert à la bibliothèque de Grenade un ms. slavon qui n'a pas encore trouvé d'éditeur. Il serait à désirer que la Société des anciens textes russes pût le faire examiner et, s'il en vaut la peine, le publier.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — M. Danicic vient de terminer le premier volume de son grand dictionnaire serbo-croate (A.-C). Nous reviendrons prochainement sur cet ouvrage.

SUÈDE ET NORVÈGE. — Notre collaborateur, G. Cederschiœld, professeur à l'Université de Lund, a été nommé directeur de l'école supérieure des jeunes filles de Gœteborg.

— Le premier fascicule de l'*Arkiv for nordisk filologi*, dont nous avons récemment annoncé la fondation, vient de paraître. L'*Arkiv* est consacré, comme l'indique son titre, à l'étude de la langue et de la littérature des trois pays scandinaves; il est publié quatre fois par an, au prix de six krones. Le directeur de la *Revue* est M. Gustave Storm, assisté de MM. Sophus Bugge, Nicolas Linder, etc. Le recueil admet des articles rédigés en allemand et en anglais, et ce premier fascicule renferme, en

effet, un article en allemand de M. E. Mogk, sur feu Edzardi; on y remarquera une Bibliographie des ouvrages relatifs au norois, dressée par M. Stjernstrœm et un article, le premier du fascicule, par Sophus Bugge, sur la *Rosomonorum gens* dont parle Jordanis.

SUISSE.— M. A. Bernus, pasteur à Bâle, vient de publier une *Notice bibliographique sur Richard Simon* (Bâle, Georg. in-8°, 48 p.) On sait que Richard Simon (1638-1712) fut en 1678 exclu de la congrégation de l'Oratoire pour avoir publié son *Histoire critique du Vieux Testament,* et qu'il a ouvert de nouvelles voies à la critique biblique et à l'étude de l'histoire des églises orientales; son humeur agressive, ses opinions hardies lui suscitèrent beaucoup d'adversaires. Sa bibliographie était encore à faire; ce qui la rendait difficile, c'était le nombre de pseudonymes sous lesquels il se cachait aussi bien que l'indication fausse du lieu d'impression de ses ouvrages. M. Bernus a cherché à faire une bibliographie des publications de Richard Simon aussi complète et aussi exacte que possible (296 numéros); il donne d'abord sommairement la liste chronologique de ces publications; il indique entre parenthèses, après le titre des ouvrages de Simon, les principaux comptes-rendus détaillés donnés par les journaux littéraires du temps; il mentionne les publications des adversaires de Richard Simon, afin de mieux faire connaître l'action que le savant Dieppois exerça sur son siècle; etc. Cette bibliographie, faite avec soin et patience, et qui rendra des services, ne peut manquer d'être accueillie avec reconnaissance. M. Bernus y a joint les ouvrages projetés par Simon ou faussement attribués à l'ancien oratorien, les notices et écrits, soit manuscrits, soit imprimés, sur l'auteur de l'*Histoire critique du Vieux Testament*, et un utile index des noms propres.

— Le tome XXXVI des *Mémoires et documents*, publiés par la Société d'histoire de la Suisse Romande, vient de paraître à Lausanne (Georges Bridel. In-8°, 414 pp.). Ce volume, outre un essai d'*Histoire monétaire de Lausanne* (1273-1354), dû à M. A. Morel-Fatio, renferme des extraits considérables tirés des *Manuaux du conseil de Lausanne* (1512-1536), publiés et annotés par M. Ernest Chavannes. Cette publication avait été commencée déjà dans le tome XXXV. — La période à laquelle se rapportent ces extraits est d'une grande importance pour l'histoire de la Suisse Romande. C'est une période d'agitation et de troubles, causés par les idées nouvelles de la Réformation. Il est intéressant de suivre, dans cette publication, les hésitations politiques de la ville de Lausanne, siège d'un évêché, dont le titulaire était loin de vivre toujours en bonne intelligence avec les bourgeois. Précisément, deux des extraits les plus intéressants, intitulés : *Mœurs lausannoises entre 1528 et 1534*, relatent longuement, le premier, les plaintes de l'évêque et du clergé contre les citoyens de Lausanne; le second, les plaintes des citoyens de Lausanne contre l'évêque et le clergé. Ces deux pièces sont en français, et la naïveté du style, émaillé de locutions patoises et d'expressions du terroir, prête beaucoup de charme au récit des méfaits commis, au dire des bourgeois, par les chanoines de Saint-Maire, ou *vice-versa*, par les bourgeois, si l'on veut écouter les chanoines.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 novembre 1882.

M. Jamard, consul de France à Brousse, envoie la copie d'une inscription grecque

trouvée près d'Adernas. — M. de Laigue, consul à Livourne, envoie une nouvellle copie d'inscription.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Renan donne quelques détails sur deux monuments dont les photographies ont été transmises à la commission des inscriptions par M. Salomon Reinach, membre de l'école française d'Athènes. L'un est un graffito araméen, de l'époque d'Hadrien, trouvé à Athènes; l'écriture en est très difficile à lire, et M. Renan n'ose encore proposer une traduction. L'autre monument a été trouvé à Edesse. C'est un fragment de pierre, renfermant, dans une sorte de niche, un buste assez grossièrement sculpté, d'une exécution lourde, qui rappelle celle des sculptures les plus récentes de Palmyre; les cheveux, tous rebroussés d'un seul côté, présentent un aspect étrange. « On croit dans le pays, dit une note jointe à la photographie, que la tête représente le frère de la femme d'Abraham. » Cette légende, dont il n'y a d'ailleurs aucun compte à tenir, indique du moins que cette pierre est connue depuis assez longtemps et donne lieu de présumer qu'elle était possédée par des mulsumans. A côté du buste, à droite, se voit un fragment d'inscription syriaque, du ve ou vi^e^ siècle de notre ère. Il y a quatre lignes d'écriture; les trois premières, en grosses lettres et fortement interlignées, paraissent former une sorte de titre; la quatrième était sans doute la première du texte proprement dit, dont le reste est perdu. Nous n'avons que la partie gauche ou la fin de chaque ligne. Dans les trois premières, seules déchiffrées jusqu'ici, on lit :

..... de Notre-Seigneur
..... et adorable
..... d'Edesse

M. Cuq termine sa lecture sur le *consilium principis* sous le haut empire romain, d'Auguste à Dioclétien. Dans cette seconde partie de son mémoire, il décrit en détail l'organisation du conseil, telle que les documents nous la font connaître, à partir du temps d'Hadrien; il distingue les diverses catégories de membres qui le composaient, les sénateurs, les amis ou familiers du prince, les jurisconsultes; les conseillers en service ordinaire, *consiliarii*, et en service extraordinaire, *adsumpti in consilium;* il énumère les divers fonctionnaires attachés au conseil, les employés des bureaux, les greffiers, *notarii*, qui dressaient les procès-verbaux des séances, les expéditionnaires, *commentarii*, qui transcrivaient les actes et les mettaient au net, ceux qui les conservaient dans les Archives du conseil, *tabularium Caesaris*, etc.

Ouvrages présentés : — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Rosny (Léon de), *Essai de déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale*, 3e et 4e livraisons; — par M. Desjardins, *Bulletin trimestriel des antiquités africaines, recueillies par les soins de la Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran*, 2e fascicule; — par M. Delisle : Beaucourt (G. du Fresne de), *Histoire de Charles VII*, tome II; — par M. de Rozière : Leroux (Alfred), *Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1378* (50e fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des hautes études*, sciences philologiques et historiques); — par M. Bréal : 1° Tamizey de Larroque (Philippe), *les Correspondants de Peiresc V, Claude de Saumaise;* 2° Henry (V.), *Esquisses morphologiques, considérations générales sur la nature et l'origine de la flexion indo-européenne.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 18 octobre 1882.

M. Le Blant donne des détails sur les fouilles entreprises près de Pompéi, sur la rive droite du Sarno. Ce ruisseau, fangeux et profond, arrêta dans leur fuite une partie des habitants de Pompéi, qui périrent avant de parvenir à le traverser. Ces fugitifs, dont on trouve les cadavres en grand nombre, étaient chargés de bijoux d'or, de pièces de monnaie et d'autres objets précieux.

M. Guillaume entretient la Société des restes de constructions anciennes découvertes pendant les travaux qui s'exécutent sous la salle des Cariatides au Louvre. Sous la salle moderne, construite par Pierre Lescot et achevée par Percier et Fontaine, subsistent les ruines de salles ogivales, jadis carrelées de carreaux émaillés, qui paraissent dater du règne de Philippe-Auguste.

Les retombées de voûtes sont encore conservées, et dans les déblais se rencontrent des fragments de culs de lampes ornés de figures.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 27 Novembre — 1882

Sommaire : 241. Rieu, Catalogue des manuscrits persans du British Museum, II. — 242. Christ, Démosthène, l'édition d'Atticus. — 243. C. Müller. Lutte de Louis de Bavière et de la curie romaine.— Exploit de M. Mary Lafon. — Lettre de M. Ch. Morel. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société asiatique.

241. — **Catalogue of the Persian Manuscripts in the British Museum,** by Charles Rieu, volume II, London, 1881, in-4° vii et 433-877 p.

Le tome second de ce catalogue est exécuté sur le même plan que le premier et mérite les mêmes éloges. Nous ne pouvons donc que nous référer à ce que nous avons dit déjà à cet égard, tout en maintenant la distinction que nous avons établie entre un catalogue proprement dit et un recueil de notices, et que le savant rédacteur n'a pas, à nos yeux, toujours assez observée. Ce n'est pas un reproche, quoi qu'on en ait dit, et nous sommes les premiers à reconnaître que dorénavant le travail considérable de M. Rieu devra être considéré comme l'œuvre fondamentale à laquelle tout catalogue de mss. persans devra faire les plus nombreuses références.

Le tome II décrit 1128 volumes consacrés aux sciences, à la poésie, à la philologie et aux belles-lettres; une dernière division comprend les volumes renfermant des matières diverses. Nous approuvons fort l'idée de faire une section à part pour les mss. de ce genre; c'est préférable, selon nous, au rangement qui est décidé par la nature de la première pièce, ou à l'importance plus grande attribuée à l'une ou à l'autre des pièces. Un correctif paraît cependant nécessaire : pourquoi, dans chacune des classes où doit figurer tel ou tel morceau, ne pas le faire entrer sous forme de renvoi ? La remarque que nous faisons ne vient pas de nous : c'est là le système qu'a suivi, par exemple, M. Pertsch dans les catalogues de Gotha.

Les innombrables poètes dont les œuvres figurent dans la collection de Londres suffisent à montrer à l'homme le plus étranger aux études orientales combien la poésie est cultivée en Perse et dans les pays de langue persane, où le premier venu, sans études préalables de métrique ou de poésie, a l'oreille assez délicate pour pouvoir composer en mètres de toute sorte. Il faut bien ajouter que la plupart de ces poésies, pour ne pas dire toutes, sont loin de valoir, pour nous Européens, la vingtième partie de ce que nous a légué l'antiquité classique, et que leur étude n'est pas près de procurer les mêmes jouissances que la connais-

sance de celle-ci. Toujours est-il que nous relevons ici les œuvres assez rares de plusieurs des poètes les plus anciens, par exemple, le *Yoûsouf ou Zouleykha* de Firdawsi (p. 545) et un fragment de *Vîs ou Ramîn* (p. 822 *a*). Il est en ce moment question de la publication du premier de ces poèmes, dont le sujet a si souvent excité la verve orientale. Le second a été publié dans la *Bibliotheca Indica,* mais d'après un seul ms., et cette édition laisse assez à désirer ; il serait à souhaiter que quelque orientaliste collationnât le texte imprimé avec les fragments existant à Londres, avec ceux qui figurent dans d'autres œuvres (Rieù, *l. l.*) et avec l'exemplaire de la *Bibliotheca Sprengeriana* (n° 1378), qui doit être maintenant à Berlin [1]. Des poésies dans un dialecte kurde ont été l'objet d'une étude spéciale de la part de M. R. et lui ont fourni (p. 728) la matière de tout un mémoire sur la phonétique et la grammaire de la langue des Gourân.

Conformément au plan qu'il s'est tracé, le savant rédacteur reprend la discussion concernant l'époque de la naissance de Sa^cdi, mais pour tomber à peu près d'accord avec MM. Defrémery [2] et Bacher, et la fixer vers 680 environ. Mais lui aussi a passé sous silence un passage important du Gulistan et qui, s'il était pris au pied de la lettre, ne permettrait pas d'accepter cette date [3]. Nous ne parlerons pas d'un passage du *Pend Nâmeh* où l'auteur parle de son âge, car M. R. paraît peu disposé à admettre l'authenticité de ce poème. Dans aucun des exemplaires du *Koulliyyât* existant à Londres, pas plus que dans ceux de Paris, cet ouvrage n'a en effet été admis, et il n'en est rien dit dans le catalogue qui nous occupe à l'article Sa^cdi ; c'est ailleurs (p. 865 *b*, n° III) qu'il faut aller le chercher. On peut dire pourtant qu'il figure dans l'édition de Calcutta aussi bien que dans un ms. de Paris (Suppl. pers., n° 318) renfermant, en outre, le *Gulistân* et le *Bostân;* M. Sprenger n'a fait non plus aucune objection à cette attribution [4], et nous ne voyons pas de preuves bien déterminantes pour en refuser la paternité au célèbre moraliste.

On sait qu'il ne manque pas, chez les Arabes et les Persans, de chroniques générales dont le compilateur prend la création comme point de départ et poursuit le récit des évènements jusqu'à son époque. Mais Dieu sait si tous ces chroniqueurs se font faute de se copier les uns les autres, et d'ailleurs bien peu nombreuses sont celles de ces œuvres qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Il en est tout autrement des chroniques qui ne traitent que d'une province ou d'une dynastie ; le nombre en est bien moindre et nos collections d'Europe n'en renferment que

1. Les exemplaires en sont rares, car déjà le *Beharistân* déclare que cet ouvrage est perdu, et Hammer (*Gesch. d. sch. Red. Persiens,* 104) en disait autant.

2. M. R. oublie de citer la préface de la traduction du *Gulistan,* où ce savant a discuté la question le plus au long.

3. Cf. *Revue crit.,* sept. 1879, p. 237.

4. *Catal. of Oudh,* p. 548; *Bibl. Sprenger.,* n° 1509, p. 84.

peu. Nous relevons dans le présent volume, entre autres ouvrages de ce genre, une chronique consacrée à la dynastie des Kara Khitay du Kermân (p. 849 *a*). L'histoire des Seldjoukides, celle surtout des sultans d'Iconium, présente encore bien des points obscurs, et nous ne connaissons que les titres de plusieurs *Seldjoûk nâmeh,* tels, par exemple, que celui que composa leur contemporain *K*ani^ci [1]. A la page 848 *b*, il en est décrit un, qui ne paraît pas d'ailleurs présenter un très grand intérêt; on retrouve ailleurs le nom de l'auteur (p. 769 *b*) sous une forme légèrement différente.

L'existence d'une version persane des mémoires de Bâber par Zeyn ed-Dîn, l'un des familiers du conquérant, a été déjà signalée [2]; en voici encore une autre, la troisième en tout, restée jusqu'à ce jour inconnue (p. 799 *b*. II [lisez VI]). M. Rieu fait à ce propos un renvoi « see Or. 1999 » à un volume qu'il nous a été impossible de retrouver. Nous avons parlé autrefois de l'inconvénient que présente l'absence d'une numérotation suivie des volumes : or celui qui contient, à notre connaissance, un fragment de la version de Zeyn ed-Dîn est porté dans le t. I, p. 246, sous le n° Add. 26202; le n° Or. 1999 en serait donc, si ce renvoi est exact, un second exemplaire?

La littérature populaire, nous voulons dire ces recueils de contes dont l'origine indienne est certaine dans le plus grand nombre des cas, et qui ont dû passer par la Perse avant d'arriver jusqu'aux Arabes, cette littérature n'est représentée qu'assez maigrement à Londres, et l'on peut en dire autant de Paris. Il est assez remarquable qu'en dehors des récits dont quelques-uns ont eu en Europe la prodigieuse fortune que l'on sait, on ne trouve presque plus rien qui vaille la peine d'être traduit; au moins tout ce que nous avons pu en lire est à ce point puéril, vulgaire ou obscène qu'un lecteur européen ne peut guère que se détourner. Toujours est-il que nous n'avons encore en Occident, semble-t-il, qu'un trop faible nombre des monuments de ce genre de littérature pour que l'on puisse de sitôt songer à en présenter un tableau à peu près complet.

Nous relèverons encore les recueils de modèles d'écriture [3] et de des-

---

1. Le même *K*ani^ci est auteur de la version poétique de Kalila et Dimna portée sous le n° Add. 7766, p. 582 *b*, dont l'existence même n'avait pas, croyons-nous, été encore signalée.

2. *Rev. crit.* juil. 1881, p. 42.

3. Nous ignorons pourquoi M. R. n'emploie pas pour les désigner le mot *mo*rakka*'a*, qui, pour n'être pas dans les dictionnaires, est cependant d'un usage fréquent et répond assez bien à notre mot « album ». Nous avons remarqué aussi qu'à propos d'aucun de ces volumes qu'il décrit avec tant de soin, il ne relève le nom du génie auquel obéissent les vers, nom orthographié le plus souvent sous la forme *Kaykahidj;* les invocations qui lui sont adressées et que l'on rencontre si souvent sur les feuillets de garde, ont pour but de réclamer sa protection contre les ravages qu'exercent trop souvent les rongeurs ses sujets.

sins qui sont assez nombreux ; la plupart sont, bien entendu, d'origine indienne, et paraissent être des plus soignés. Il y aurait là de quoi tenter un orientaliste qui serait en même temps au courant des questions d'art et qui voudrait retracer l'histoire de l'enluminure chez les musulmans. C'est un sujet sur lequel nous ne connaissons guère que quelques pages publiées par M. Sachau, il y a sept ou huit ans, dans l'*Œsterreichische Wochenschrift*.

Voici encore quelques remarques que nous avons faites en lisant ce nouveau tome :

P. 501 *a*, l. 1, et 510 *a*, l. 5 *in fin.*, c'est sans doute une erreur typographique qui a laissé subsister *Tatavi*, ethnique dérivé du nom de la ville de Tattah, et qui est imprimé correctement, p. ex., p. 669 *a*, 846 *a*, 865 *b*, etc.

Même observation sur le nom Balaban, écrit tantôt sous cette forme (p. 595 *b*,) et ailleurs Balban (p. 609 *b*, 618 *a*, etc.).

P. 773 *b*, Add. 7675 : le *Neh Manzer* a été traduit en français et publié à Gênes par Lescallier en 1808, 8° de 165 p.

P. 814, n° XI : l'*Anîs el-'ochchâk* a été traduit par M. Cl. Huart et forme le 28e fascicule de la collection de l'Ecole des hautes Etudes, Paris 1875, 8° de 110 p.

P. 823 *a*, *in med.* un *lapsus calami* a fait écrire *Langlès, Bibliothèque universelle,* au lieu de *Biographie universelle ;* et à la p. 861 *a*, *Journal des Savants*, t. XIV, au lieu de *Notices et Extraits*, t. XIV.

E. Fagnan.

---

242. — **Die Atticusausgabe des Demosthenes,** ein Beitrag zur Textesgeschichte des Autors (Mit 1 Tafel). Von W. Christ. Aus den Abhandlungen der k. bayer. Academie der Wiss. I Cl. XVI Bd, III Abth. München 1882. 82 p. in-4.

On sait que, dans plusieurs manuscrits de Démosthène, la plupart des discours se trouvent suivis d'indications stichométriques. Ces chiffres, identiques dans les divers manuscrits, ne répondent pas au nombre, d'ailleurs très variable, des lignes que chaque discours occupe dans ces manuscrits, mais se rapportent évidemment à quelque manuscrit modèle ; aussi ces chiffres sont-ils figurés, non pas d'après le système ordinaire, mais d'après une méthode plus ancienne, la même que l'on voit dans les inscriptions attiques. En les comparant entre eux, on a trouvé que les documents insérés dans le discours de la *Couronne* et ailleurs n'entraient pas dans le compte, et que la rédaction plus concise de la troisième Philippique, qui se trouve dans le vieux manuscrit de notre Bibliothèque nationale (Σ), y répondait mieux que la rédaction vulgate.

Les copistes ne se contentaient pas de marquer le total des lignes à la fin

d'un ouvrage, ils marquaient aussi par des lettres placées en marge les sommes partielles, A indiquant la première centaine, B deux cents, et ainsi de suite. M. Schanz a récemment signalé ces lettres stichométriques dans quelques manuscrits de Platon. M. Christ les a retrouvées dans un des manuscrits de Démosthène que possède la bibliothèque de Munich, celui qu'on appelle *Bavaricus* ou B. Il faut dire que ces lettres marginales n'avaient pas tout à fait échappé à l'attention des savants. Reiske les avait déjà remarquées et signalées dans son édition de Démosthène; mais, comme il n'en avait pas deviné la signification, la chose resta inaperçue. On peut donc dire que c'est M. C. qui les a vraiment découvertes. Il s'attendait à trouver les mêmes lettres dans le manuscrit F de la bibliothèque de Saint-Marc, plus ancien que celui de Munich, et qui passait pour en être l'original. Comme elles ne s'y trouvent pas, il faut croire que les deux manuscrits, d'ailleurs très semblables, ont été copiés sur le même archétype. Mais M. Lebègue, élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, a relevé dans Σ, et particulièrement dans la *Midienne* et dans le discours de la *Couronne*, les mêmes lettres stichométriques aux mêmes endroits. On comprend que ces signes placés à de courtes distances, offrent à la critique des données plus précises que n'avaient fait les sommes totales. Mais examinons d'abord à quel exemplaire ancien on peut attribuer les unes et les autres. Jusqu'ici on avait pensé que les lignes en question étaient celles des copies conservées dans la bibliothèque d'Alexandrie. M. C. n'est pas de cet avis. Denys d'Halicarnasse (*Démosth.*, ch. LVII) rapporte que Démosthène laissa cinquante mille ou soixante mille lignes. Or, en prenant pour point de départ les stiques indiqués dans nos manuscrits, on arrive pour toute l'œuvre de Démosthène à un chiffre qui ne s'élève pas beaucoup au-dessus de quarante-deux mille. M. C. en tire la conséquence que la somme donnée par Denys, et probablement empruntée aux *Pinakes* de Callimaque, se rapporte à un autre exemplaire de format plus petit, et que le manuscrit modèle auquel remonte la stichométrie traditionnelle est postérieur à Denys. Peut-on savoir quel était ce manuscrit? Certaines copies dites d'Atticus (Ἀττικιανά) faisaient autorité pour le texte de Démosthène, comme pour celui d'Eschine, de Platon, peut-être d'autres auteurs encore : on le sait par Lucien et Harpocration. De plus, les manuscrits F et B portent à la fin de la dernière Philippique cette souscription : Διώρθωται ἀπὸ δύο Ἀττικιανῶν [1]. Il est donc assez vraisemblable que les stiques en question sont ceux des Ἀττικιανά. Faut-il penser au célèbre ami de Cicéron qui avait, nous le savons, un grand nombre d'esclaves copistes et une fabrique de manuscrits? Tel était l'avis de Schneidewin, avis partagé par Birt (*Antikes Buchwesen*, p. 284). Il est vrai que Lucien (*Adv. indoctum*, ch. II et XXIV) traite cet Atticus de simple copiste,

1. Charles Graux (*Rev. de philol.*, 1879, p. 13) avait déjà donné la bonne lecture de ces mots abrégés par les copistes.

βιβλιογράφος; mais Lucien avait plus d'esprit que d'exactitude. M. C. adopte donc cette conjecture, en la modifiant toutefois quelque peu ; il suppose que la fabrique d'Atticus continua d'exister sous le même nom après la mort de son fondateur et que les Ἀττικιανά de Démosthène furent écrits sous les Césars successeurs d'Auguste.

Le point essentiel, c'est que les indications stichométriques venues jusqu'à nous ne proviennent pas de Callimaque et de la bibliothèque d'Alexandrie, mais ont une origine plus récente. On verra que ce fait a son importance pour la critique du texte. Les lettres marginales ont permis à M. C. de constater que les documents du discours de la *Couronne,* de la *Midienne* et des autres discours, ne se trouvaient pas dans les exemplaires d'Atticus. Il faut cependant excepter le plaidoyer contre Néère, dont les chiffres ne s'expliquent qu'en comprenant les documents dans le nombre des lignes. Il en est de même de la loi de Timocrate, *im.* § 39, et peut-être aussi des autres lois que l'accusateur rapproche de celle-ci dans les §§ 42-63. D'un autre côté, les *Attikiana* ne contenaient pas la grande lettre de Philippe à laquelle la dernière *Philippique* est censée répondre, ni les vers de Sophocle et de Solon cités dans l'*Ambassade,* §§ 247 et 256, ni les épigrammes auxquelles l'orateur se réfère dans l'*Halonnèse*, § 40, et dans la *Couronne*, § 289. Laissons de côté les trimètres de l'*Antigone* et l'élégie de Solon, morceaux connus et qu'il était facile d'ajouter ; n'insistons pas non plus sur l'épigramme des guerriers morts à Chéronée, au sujet de laquelle les critiques ne sont pas d'accord ; mais arrêtons-nous à l'inscription de l'autel de Zeus citée dans l'*Halonnèse,* pièce plus difficile à procurer et certainement authentique. Qu'elle soit tirée d'exemplaires plus anciens que ceux d'Atticus, ou qu'elle ait été ajoutée en marge par un commentateur, elle suffit pour prouver que l'omission d'une pièce justificative dans l'exemplaire auquel remontent les indications stichométriques ne suffit pas à elle seule pour rendre cette pièce suspecte. — Plusieurs plaidoyers civils, contre Lakritos, contre Makartatos, contre Stephanos, contiennent des documents qu'il est difficile de suspecter et dont plusieurs ne sont pas de nature à être conservés dans un dépôt public. M. C. suppose avec raison que le logographe avait inséré ces documents dans les discours écrits qu'il remit aux plaideurs et que ces documents passèrent de ces exemplaires dans les manuscrits de Démosthène plus anciens que les Attikiana. — La troisième *Philippique* fournit aussi la preuve que la tradition de nos manuscrits remonte quelquefois plus haut que l'édition d'Atticus, je veux dire l'édition, quel que soit le nom que l'on doive lui donner, d'où provient le texte de Σ. La vulgate offre en plusieurs endroits un texte plus long, qui a donné lieu à beaucoup de discussions. J'ai essayé de prouver que ce dernier texte, inadmissible si on le regarde comme une autre rédaction, a été formé de deux rédactions juxtaposées, celle de Σ et une autre qui n'est pas moins autorisée. M. C. adopte cette manière de voir, et il attribue les variantes de la seconde rédaction, sinon à Dé-

mosthène lui-même, du moins aux amis qui publièrent cette harangue après la mort de l'orateur.

Je conclus de ce qui précède que, pour juger de l'authenticité des documents insérés dans Démosthène, il faut soumettre chacun d'eux à un examen spécial; qu'un document ne doit pas être considéré comme suspect parce qu'il est omis dans le calcul stichométrique, encore moins pour être omis dans le texte de Σ. En effet, ce manuscrit contient les pièces les plus évidemment apocryphes du discours de la *Couronne*, et il ne donne pas les pièces authentiques de plusieurs plaidoyers civils, ni la plupart des pièces poétiques mentionnées plus haut.

Je dépasserais les limites d'un article si je voulais rendre compte de tous les détails intéressants que renferme le mémoire de M. Christ. Il énumère brièvement les passages de la *Midienne* précédés dans B et F, comme dans Σ, du signe critique de l'*obel* : j'en ai parlé dans un autre endroit. M. Christ s'efforce aussi, en se servant de certains indices, de retrouver l'ordre d'après lequel se suivaient les discours de Démosthène dans l'édition d'Atticus, et comment ils y étaient distribués en volumes. N'oublions pas de signaler la planche photolithographique qui reproduit deux textes du Bavaricus.

H. W.

243.— **Der Kampf Ludwigs des Baiern mit der rœmischen Curie. ein Beitrag zur kirchlichen Geschichte des XIV. Jahrhunderts,** von Lic. Dr Carl Müller, Repetent in Tübingen. Tübingen, Laupp, 1879-1881, xx, 407; xii, 380 p. 8e. Prix : 20 fr.

Les luttes politico-religieuses de l'Allemagne à notre époque ont rendu quelque actualité aux grands débats qui troublèrent l'empire et la papauté au xive et au xve siècle. Plusieurs écrivains de mérite ont été amenés ainsi à reprendre, en ces derniers temps, un sujet qui, ne pouvant intéresser par le talent ou le génie des hommes qui y figurent, fournissait au moins la genèse de la grande crise du siècle suivant. Après les travaux récents de Riezler et de Hoefler, voici le volumineux ouvrage de M. C. Müller, qui vient reprendre dans tous ses détails le tableau de la lutte entre Louis de Bavière et les pontifes qui occupèrent le Saint-Siège pendant les deux quarts du xive siècle. M. M. n'a point eu l'intention de retracer le côté *politique* de cette lutte; il s'en est tenu au côté *religieux*, sans pouvoir échapper, naturellement, à la nécessité de résumer également les faits les plus marquants de l'époque, tant sur le terrain diplomatique que sur le terrain militaire. Son récit commence à l'élection de Louis IV, en 1314, et se poursuit jusqu'à sa mort, en 1347. Mais l'auteur ne nous présente point une narration suivie; il a cru devoir employer une méthode d'investigation plus sûre peut-être, plus apte à donner des résultats satisfaisants au point de vue de la critique, mais

qui ne laisse pas d'embarrasser terriblement la trame du récit. Pour bien nous montrer le détail de la lutte que Louis eut à soutenir contre la papauté, depuis Jean XII jusqu'à Clément VI, il a partagé l'histoire de son règne en cinq périodes distinctes, et, pour chacune de ces périodes, il reprend, un à un, tous les évêchés de l'empire d'Allemagne, nous racontant sous quel aspect la lutte s'est manifestée sur le territoire de chaque évêque, quel rôle chacun d'eux a joué dans la bataille, etc. M. M. arrive à grouper de la sorte une foule de détails, sur l'utilité desquels je ne lui chercherai point chicane, et qui n'auraient point trouvé de place dans un récit plus homogène; mais il sacrifie, plus qu'il n'est bon, l'ensemble de son sujet. A la fin de chaque période, ce sont des récapitulations, des résumés, qui ne contribuent point à rendre plus lucide un livre peu attrayant en lui-même, grâce à l'interminable détail des controverses juridiques et théologiques dont il est rempli et aux notes infinies qui viennent alourdir encore le récit.

Ces graves objections de forme ne doivent pas nous rendre injuste cependant pour le mérite réel de l'auteur. Si l'on ne peut guère appeler son travail un *livre,* dans le sens que nous attachons à ce mot, c'est un recueil de documents, des plus estimables et des plus consciencieux. M. M. a dépouillé avec une patience dont il faut lui savoir gré la littérature peu récréative du sujet, ces interminables factums que les théologiens impériaux et pontificaux lançaient l'un contre l'autre, pour établir la suprématie de leurs maîtres, et qui tous ne sont pas aussi curieux que le *Defensor pacis* de Marsile de Padoue, ou tel autre écrit plus connu de l'époque. Ce n'est pas tout; le jugement de l'auteur est sûr; il reste toujours modéré et circonspect dans ses appréciations, et l'on ne saurait prétendre qu'il se passionne pour l'un ou l'autre des partis ou des champions en présence. Il est vrai que ce serait le plus souvent difficile, étant donnés les héros de son récit. De très nombreux appendices discutent avec compétence certains points chronologiques et autres, que M. Müller n'a pu caser dans ses notes, si largement semées partout. Il y a même ajouté quelques documents inédits qui ne laissent pas de présenter de l'intérêt pour les rapports du pouvoir temporel et de l'Eglise d'alors. En somme, quelque pénible que soit la lecture de l'ouvrage et bien qu'on doive regretter que l'auteur n'ait point su agencer d'une façon plus satisfaisante les matériaux si patiemment recueillis par lui, son travail restera comme un manuel indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse et politique de l'Allemagne ou de la papauté au XIVe siècle.

R.

EXPLOIT DE M. MARY LAFON

L'an mil huit cent quatre-vingt-deux, le trente-un octobre.

A la requête de M. Mary Lafon, homme de lettres, demeurant à Montauban (Tarn-et-Garonne),

J'ai, Charles-Marin Monet, huissier près le tribunal civil de la Seine, demeurant à Paris, rue de Provence, n° 59,

Fait sommation à Monsieur le directeur gérant du journal *La Revue critique* en ses bureaux à Paris, rue Bonaparte, n° 28, où étant et parlant à un employé dudit journal, ainsi déclaré :

De, dans le plus prochain numéro de la *Revue critique,* insérer la lettre suivante de mon requérant, sous peine de s'y voir contraint par toutes les voies de droit et sous l'offre que fait le requérant de payer l'impression de tout ce qui excéderait, dans sa réponse, le double de la longueur de l'article auquel elle est faite, le tout conformément à l'article 11 de la loi du 25 mars 1852.

« Monsieur,

« Vous avez publié, le vingt-cinq septembre dernier, un article signé « P. M. qui, dans une forme que je ne qualifierai pas, constitue, à chaque « ligne, une insulte personnelle plutôt qu'une critique de l'*Histoire lit-* « *téraire du Midi de la France*. Un pareil langage et de tels procédés ne « méritent que le dédain. Si j'use donc du droit de défense, c'est pour « ceux de vos lecteurs qui préfèrent les faits aux allégations, et les rai- « sons aux injures.

« Le tableau de la littérature gallo-latine, présenté en 70 pages, est « jugé par votre critique sur *des titres courants*. Il ne m'appartient « pas de répéter ici les éloges accordés à ce travail par des hommes plus « compétents, mais que les lecteurs sérieux voient et jugent à leur tour.

« Je ne connaissais pas le manuscrit d'Oxford du *Gérard de Roussil-* « *lon*, dont le début fut publié en 1869 par la *Revue de Gascogne*, et « en 1853, c'est-à-dire 16 ans avant, je demandais au Comité des monu- « ments écrits de l'histoire de France les moyens d'aller transcrire ce ma- « nuscrit de la bibliothèque Bodléienne Canonici n° 94 et celui du « musée Britannique de Londres, bibliothèque Harléienne n° 1334.

« A ce propos, je pourrais demander à ce critique si tranchant, s'il « connaît bien le quatrième manuscrit du Gérard conservé à Bruxelles « dans la Bibliothèque de Bourgogne et décrit en ces termes sous les « n°s 1450 et 1441, dans l'inventaire de Bruges : ung autre grand volume « couvert de cuir rouge à deux petits cloants de léton, intitulé le livre de « *Gérard de Roussillon,* rimé en Gascoing.

« A ce propos, si c'est pour me donner une leçon que M. P. M. affecte « d'écrire *Girart*, il me permettra de lui rappeler que, dans notre manus- « crit à nous 7991 (124 fonds Cangé), ce nom historique est généralement orthographié Gérar, Gérars et Gérart.

« Je n'ai tenu nul compte des travaux récents et notamment, quel « crime! de ceux de M. P. M. Cela est parfaitement vrai. Il y a dans les « romanisants deux catégories : celle *du Midi,* qui parle la langue mère, « et qui peut l'entendre et l'écrire dans ses divers dialectes, et celle du « *Nord* qui l'apprit comme on apprend le sanscrit et dont les pontifes « sont appelés, de ce côté de la Loire, des savants de *Dictionnaire.* De « ceux-là j'avoue volontiers n'avoir jamais lu une ligne.

« Mais M. P. M. prétend que mes traductions fourmillent de contre- « sens. Eh bien, je le mets au défi d'en signaler un seul, dans les 100 ou « 150 pages traduites. Il serait, du reste, bien posé pour cela, lui qui tra- « duisait un adverbe, *foras,* par une paire de ciseaux, bévue légendaire « dans le Midi, et dont le *Progrès libéral,* un des bons journaux de « Toulouse, égaya bien ses lecteurs il y a quinze ans. J'ai traduit quel- « ques pièces en vers, et quels vers! ajoute le critique. Je pourrais me « contenter de sourire, car nous sommes ici sur le terrain purement lit- « téraire où M. P. M. ne prétend pas sans doute me donner des leçons, « mais que répondre à quelqu'un qui, en présence d'une découverte lit- « téraire assez importante, vous dit du bout des lèvres : M. Mary Lafon « parle du *Breviaire d'amor,* pour dire seulement que le Dante y a puisé « l'idée de la Divine Comédie?

« Je n'en ai pas dit davantage en effet et me suis borné à le prouver « en citant le passage qui révèle ce fait si glorieux pour notre nation, « et si peu digne d'attention aux yeux de M. P. M...

« Voilà, Monsieur, le moins qu'on puisse répondre à des apprécia- « tions aussi injustes et aussi virulentes. Je ne regrette qu'une chose « en finissant, c'est d'avoir été forcé, par votre refus d'insérer ma lettre, « d'invoquer l'aide de la loi. J'ai l'honneur de vous saluer.

« *Signé.* Mary Lafon. »

A ce que le susnommé n'en ignore, je lui ai, en parlant comme dessus, laissé la présente copie.

Coût neuf francs trente-cinq centimes. Employé pour la copie une feuille de timbre à un franc 20 c.

Ch. Monet.

Cette réponse ne répond à aucune de nos critiques : bien au contraire, elle les confirme. La direction de la *Revue* l'avait refusée une première fois, et nous croyons que M. Mary Lafon n'y eût point perdu. Mais M. L. insiste et se fait seconder d'un huissier : qu'il soit fait selon sa volonté.

M. L. dit que j'ai jugé son tableau de la littérature gallo-latine sur des titres courants. La vérité est que j'ai cité les premiers de ces titres courants pour en faire apprécier l'étrangeté. J'aurais pu, assurément, montrer que le texte n'était pas moins étrange. Je ne l'ai pas fait. Est-ce de cela que M. L. se plaint? — J'ai reproché à M. L. d'avoir ignoré qu'on possédait, dans un ms. d'Oxford maintenant publié, le début du poème de Girart de Roussillon, début qui manque au ms. de Paris, seul indiqué par M. Lafon. Mon ad-

versaire me répond qu'en 1853 il a sollicité une mission à l'effet d'aller copier ce ms. d'Oxford. Mais en quoi ce détail infirme-t-il ma critique? M. L. parle, dans son livre, du poème de Girart de Roussillon comme d'un texte incomplet. Je lui dis qu'il se trompe, que ce texte est complet et peut être consulté partout, puisqu'il est imprimé. M. L. contestera-t-il qu'il ignorait que le ms. d'Oxford fût publié? Ai-je tort? Pour le dire en passant, M. L. se trompe absolument en parlant d'un quatrième ms. de Girart de Roussillon qui serait conservé à Bruxelles. Il n'y a pas à Bruxelles de ms. de ce poème, j'en ai la certitude absolue. Le texte, tiré d'un ancien inventaire, que cite M. L. se rapporte à un ms. perdu. On a bien d'autres mentions de mss. perdus du même poème. J'en donne toute une série dans l'introduction, actuellement sous presse, de ma traduction de cette chanson de geste. — M. L. se fait un mérite de ne point lire mes travaux. Libre à lui! Seulement, comme un certain nombre d'œuvres fort importantes de la littérature du midi de la France ne peuvent se lire que dans mes éditions, il faut que M. L. se résigne à passer ces œuvres sous silence et, par conséquent, à laisser des lacunes considérables dans son *Histoire littéraire du midi de la France*. C'est là le principal reproche que je lui ai adressé. *Habemus confitentem reum*. Notons, en outre, que je ne suis pas le seul érudit mis à l'index par M. Lafon. Il paraît disposé à ne tenir compte que de la catégorie de romanisants « qui parle la langue mère et qui peut l'entendre et « l'écrire en ses divers dialectes. » Le malheur est que cette catégorie, qui est, je crois, fort peu nombreuse, n'a contribué que pour une faible part à la mise au jour de la littérature du midi de la France. Depuis Raynouard et Rochegude, l'immense majorité des éditeurs de textes méridionaux se compose de Français du nord (de *Franchiman*, comme on dit dans le Midi) et d'Allemands. Tous ces éditeurs et leurs éditions étant uniformément ignorés de M. L., il me semble que j'ai pu dire avec quelque apparence de raison que M. L. « ne sait de la littérature provençale que le peu qu'on en « savait il y a cinquante ans. » J'ajoute ici que ce peu, il le sait fort mal. Du reste, si M. L. a un profond mépris pour les « savants de dictionnaire, » il ne peut ignorer que ceux-ci ne sont pas en reste à son égard, car il a pu remarquer que ses écrits ne sont pas souvent cités dans les livres d'érudition de notre temps. Si du moins il trouvait une compensation dans l'approbation des romanisants de la première catégorie, ceux du Midi! Mais non! c'est lui-même qui en fait mélancoliquement l'aveu : « J'avais tout sacrifié « au Midi, » dit-il à la p. XIII de sa préface, « et, *bien qu'il n'en ait jamais « témoigné la moindre reconnaissance à son historien*, je continuai l'œuvre « entreprise sans broncher d'un pas. » M. L. en reste donc réduit à son propre et unique suffrage.

Je ne relèverai pas le défi que me lance M. L. de signaler « un seul contre-sens » dans les traductions qui constituent une bonne part de son livre. La *Revue critique*, n'a pas de place pour des corrigés de versions élémentaires. Que M. L. veuille bien se tenir pour satisfait des charitables avis que je lui ai donnés en d'autres occasions sur la manière de traduire les tex-

tes provençaux [1]. J'ai assez de fois démontré qu'il n'était pas en état d'entendre les textes les plus faciles pour que la preuve ne soit plus à faire. Quant à *foras* traduit par « paire de ciseaux », si un journal a jugé à propos d'en égayer ses lecteurs, tout ce que je puis dire, c'est que ce journal a été inspiré par un homme bien ignorant. Il s'agit d'un passage du poème de la croisade albigeoise (v. 506) où il y a *forsa*, non *foras*, et *forsa* signifie en effet une paire de grands ciseaux qu'on appelle encore *forces*. J'ai expliqué ce passage, sur lequel M. L. seul était capable de se méprendre, dans la *Revue critique* de 1868, t. II, p. 319. — Enfin M. L. m'en veut de n'avoir pas fait ressortir la « découverte littéraire assez importante » qu'il aurait faite en prétendant que « *le* Dante » a puisé dans le *Breviari d'amor* l'idée de la *Divine Comédie*. Voilà du moins pour terminer, une amusante bévue. Je n'ai point vu dans l'assertion de M. L. une « découverte » : j'y ai vu ce qu'il y fallait voir, une idée absurde. M. L. l'avait déjà émise dans un précédent ouvrage, et, à cette occasion, M. Gabriel Azaïs (un savant du Midi, dont M. Lafon serait mal venu à contester l'autorité) en a surabondamment démontré l'inanité dans son introduction au *Breviari d'amor*, pp. LXV-LXVI.

Paul MEYER.

LETTRE DE M. CH. MOREL

Messieurs les Rédacteurs de la *Revue critique*,

Je viens vous remercier bien sincèrement des articles que vous avez consacrés à ma traduction de l'*Etat romain* de M. Madvig et qui étaient empreints de la plus grande bienveillance. Je suis particulièrement reconnaissant à M. Camille Jullian d'avoir pris la peine d'examiner toutes les petites notes que j'ai cru devoir ajouter; je ne puis voir qu'avec plaisir la Revue suivre ses traditions d'impartialité et critiquer en toute franchise, même un de ses fondateurs. C'est dire que je ne prétends point à l'indulgence et que j'accepte très volontiers les observations générales qui me sont faites par M. Jullian. Comme lui, je regrette de n'avoir pas eu le temps de rechercher dans le *Corpus Inscriptionum* les inscriptions citées dans l'ouvrage d'après Orelli et Wilmanns; quant aux passages où M. Madvig fait de la polémique avec Mommsen, Niebuhr, Huschke et d'autres, j'ai cru me conformer aux intentions de l'auteur en laissant à ses critiques leur caractère impersonnel [2].

Si, en deux endroits seulement, j'ai intercalé deux phrases dans le texte entre crochets et en prévenant le lecteur en note, je ne pense pas

---

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 5e série, t. II (1861), pp. 63 et 64; *Flamenca* (1865), pp. XLI-XLIII; *Revue critique*, 1868, article 179.

2. Combattre Niebuhr en le nommant, mais sans citer ses ouvrages, n'est point faire de la critique impersonnelle.

qu'avec de telles précautions on puisse me reprocher, comme le fait M. J., d'avoir manqué à « l'inviolabilité du texte ».

Mais il est un autre genre d'observations que je ne puis laisser sans réponse ; elles ont trait à quelques rares endroits où j'ai cru pouvoir relever « de légères erreurs de détail » ; je reconnais que ces endroits ne sont pas nombreux — il y en a quatre, à mon avis ; — mais je n'ai pas parlé dans mon avant-propos, comme semble me le faire dire M. J. d'une (seconde) *catégorie* de notes de ce genre, à quoi il ajoute « or nous ne trouvons qu'une seule erreur mentionnée, etc. » Cela importe peu ; mais ce qui me paraît exiger une réponse, c'est l'appréciation de M. J. d'après laquelle je « condamne trop vite », je « rends des arrêts » et je relève des erreurs qui n'existent pas ; il me semble que c'est un peu m'accuser d'outrecuidance et de légèreté. Voyons de quoi il s'agit.

D'abord, j'ai contesté que Malaga fût un municipe romain, comme le disait M. Madvig, et j'ai ajouté qu'il y avait une seconde erreur dans le même passage, puisqu'il parlait de *Latins* au lieu de parler d'*incolae*. — M. J. me répond que « rien, absolument rien, dans la *lex malacitana* ne prouve » la latinité de cette ville et qu'il « ne serait même pas difficile d'y relever des indices qui autorisent la *conclusion* de M. Madvig. » Or, pour prouver à M. J. qu'il s'agit bien d'une inadvertance de l'auteur et que j'ai eu raison de la relever, il me suffit de le renvoyer à M. Madvig lui-même, tome II de l'édition allemande, page 44, et surtout page 100 : « *In diesen eigentlich latinischen Städten*[1]. » M. J. prétend ensuite que, si l'on admet que Malaga était un municipe romain, la seconde erreur tombe d'elle-même ; or tel n'est point le cas, et, pour s'en assurer, il suffit de lire l'article LIII de la *Lex malacitana*, cité par M. Madvig, qui est intitulé : *In qua curia* INCOLAE *suffragium ferant* et qui prescrit que pour les élections : *ex curiis sorte ducito unam, in qua incolae qui* CIVES ROMANI LATINIVE CIVES *erunt suffragium ferant*. Ce sont donc les *incolae*, c'est-à-dire les habitants non originaires de Malaga, tant latins que romains, qui votent dans une curie unique, tandis que les citoyens romains ou latins originaires de la ville sont répartis dans plusieurs curies [2].

Ailleurs j'ai dit que le texte définitif du passage de Gaius, I, 96, tel qu'il a été rétabli d'après le palimpseste de Milan par M. Studemund avait échappé aux deux principaux savants qui se sont occupés de la

---

1. M. Madvig regardait, dans son premier volume, Malaga comme un municipe romain : il en parle, dans son second, comme d'une cité latine. L'une et l'autre opinion peuvent se soutenir : aucune ne constitue une erreur. Le second volume de l'*Etat romain* paraissait à peine à Leipzig quand le compte-rendu des premiers chapitres traduits par M. Morel s'imprimait à Paris.

2. L'auteur parlait du droit que pouvaient avoir des latins de voter dans une assemblée romaine ; il citait à ce propos ce texte de la loi de Malaga, où les *incolæ* latins, aussi bien que les *incolæ* romains, étaient admis à voter dans les assemblées de la ville municipe romain. Quelle erreur y a-t-il là ?

question, M. Marquardt et M. Madvig. Je suis fort heureux d'apprendre que, dans sa seconde édition, M. Marquardt a corrigé ce qu'il avait mis dans la première (tome I, p. 57); cette seconde édition a paru en 1881, et je ne l'ai pas eue sous les yeux; peut-être le compte-rendu que j'ai publié sur la première édition dans la *Revue critique* n'est-il pas étranger à cette rectification. Quant à M. Madvig, je dois avouer que, dans le comble de mon outrecuidance, j'ai voulu atténuer ses torts et violé quelque peu le texte original. En effet, je me suis permis de substituer le texte authentique de Gaius à la note suivante de l'auteur :

« Nous n'avons pas à tenir compte de la distinction entre un *Latium* « *majus* et un *Latium minus* que, par une FAUSSE CONJECTURE, Niebuhr a « voulu introduire dans le texte de Gaius, I, 96, nous pouvons aussi passer « sous silence toutes les déductions qu'il prétendait en tirer. Dans ce « passage de Gaius, il est question de l'accès au droit de cité qui est moins « facile (*minus latum*) à obtenir en revêtant une magistrature dans une « ville latine que par d'autres moyens dont disposaient les *Latini Ju-* « *niani*. »

Evidemment, si M. Madvig avait eu connaissance du texte authentique qui corroborait la correction de Niebuhr au moins sur le point du *minus Latium*, et s'il n'avait pas voulu en tenir compte, il aurait dit ses raisons; il n'aurait pas parlé d'une fausse conjecture. Evidemment encore, si M. J. s'était reporté au texte allemand de M. Madvig, il n'aurait pas dit que ce dernier « omet de citer le passage de Gaius » et se serait évité de dire : « Il n'est nullement prouvé que M. Madvig ait ignoré ce texte et ne l'ait pas négligé à dessein [1]. »

Je crois qu'en voilà assez. Je ne veux pas allonger cette lettre, bien que j'eusse encore quelques observations à faire au sujet du *conubium* et du *commercium* des *cives sine suffragio*.

Quant à la différence que fait M. Jullian entre une conclusion erronée et une erreur, je ne puis la comprendre qu'en ce sens qu'une erreur n'est pas toujours une conclusion, mais qu'une conclusion erronée contient toujours une erreur. Dès lors, je ne vois pas bien à quoi peut servir une distinction de ce genre.

Veuillez, Messieurs, agréer l'expression de mon entier dévouement.

Genève, 26 octobre 1882.

Ch. MOREL.

Il y a quelques imperfections de détail dans le livre de M. Madvig. Mais elles s'expliquent parce que l'ouvrage remonte en partie à plusieurs années, parce que les chapitres en ont été composés à des dates différentes, surtout, parce que l'auteur n'a malheureusement pas toujours pu en faire lui-même la révision : « Si j'ai ignoré telle

1. Cette note ayant disparu dans la traduction, et rien n'en avertissant le lecteur, il ne pouvait s'aviser de recourir au texte. Elle prouve d'ailleurs, jusqu'à l'évidence, qu'à l'époque où M. Madvig rédigea ce chapitre, il n'avait pas encore eu connaissance de la découverte faite par M. Studemund (1868).

ou telle inscription, dit-il, dans la préface de son second volume, cela tient aux conditions dans lesquelles je travaille depuis six années. »

Il est donc dur de lui reprocher des erreurs formelles; M. Morel se sert, dans sa lettre, du mot d'inadvertance : il suffit quand il s'agit de l'immense érudition et du nom vénéré de M. Madvig.

Camille JULLIAN.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Deux nouvelles éditions de *Kudrun* vont paraître; l'une par les soins de M. SYMONS (Ve vol. de l'« Altdeutsche Texbibliothek »); l'autre, par les soins de M. E. MARTIN.

— M. Richard MAHRENHOLTZ va publier à la librairie Henninger, de Heilbronn, une nouvelle édition, mais considérablement diminuée, de son MOLIÈRE (prix, 4 mark).

AUTRICHE. — Il vient de paraître à Vienne une petite étude de 16 pages sur *Madame Ackermann;* l'auteur de cette « literarhistorische Skizze » est M. Karl MERWART. On dit que l'étude de M. Merwart était d'abord plus étendue, mais que l'exposition du système philosophique de Mme Ackermann ayant déplu au gouvernement autrichien, M. Merwart a dû supprimer nombre de passages.

HOLLANDE. — M. S. A. WIJNNE, professeur à l'Université d'Utrecht, a publié le Ier vol. des *Négociations du comte d'Avaux, ambassadeur extraordinaire à la cour de Suède pendant les années 1693, 1697 et 1698* (Utrecht, Kemink; 23e numéro des volumes nouv. série, publiés par la « historisch genootschap », d'Utrecht.) Les documents que publie M. Wijnne sont tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal; chacun d'eux est précédé d'un résumé; résumés et notes, ainsi que l'introduction du volume, sont écrits en français. Nous souhaitons à cette publication intéressante et soignée prompte continuation et grand succès.

ITALIE. — Le 22 octobre est mort à Bozzolo, à l'âge de 37 ans, Napoléon CAIX, dont l'on connaît les importants ouvrages de philologie romane, entre autres, *Studi di etimologia italiana e romanza* (1868), *Le origini della lingua poetica italiana* (1880), etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 17 novembre 1882.

M. Jules Girard, président, prononce un discours dans lequel il annonce les prix décernés en 1882 et rend compte des travaux des membres des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Il termine par un hommage rendu à la mémoire des académiciens qui sont morts depuis un an, MM. Dulaurier, de Longpérier, Thurot et Guessard.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Paulin Paris, membre de l'Académie.*

M. Léon Heuzey, membre de l'Académie, lit une *Introduction au Catalogue des figurines de terre cuite du musée du Louvre.* Cette introduction est intitulée : *Sur les origines de l'industrie des terres cuites.*

JUGEMENT DES CONCOURS

Prix ordinaire. — L'Académie avait proposé la question suivante : *Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V. Etudier les rapports de ces versions entre elles et avec le texte latin. Indiquer toutes les circonstances qui se rattachent à l'histoire de ces versions (le temps, le pays, le nom de l'auteur, la destination de l'ouvrage, etc.).* L'Académie décerne le prix à M. Samuel Berger, secrétaire de la faculté de théologie protestante de Paris, auteur du mémoire inscrit sous le nº 3. Elle accorde, en outre, une récompense de mille francs à M. Jean Bonnard, auteur du mémoire inscrit sous le nº 2.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne trois médailles : La 1re à M. J. Guiffrey, pour son *Histoire générale de la tapisserie* (Paris, 1878, in-fº avec planches); la 2e à MM. Héron de Villefosse et Thédenat, pour leurs *Notes sur quelques cachets d'oculistes romains* (Paris, 1882, in-8º); la 3e à M. Kohler, pour son *Etude critique sur le texte de la Vie latine de sainte Geneviève de Paris* (Paris, 1881, 48e fascicule de la *Bibliothèque de l'école des hautes études*). L'Académie accorde, en outre, six mentions honorables ; la 1re à M. Héron, pour sa publication des *Œuvres de Henri d'Andeli, trouvère normand du* XIIIe *siècle* (Paris, 1881, in-8º); la 2e à M. Charles Molinier, pour son ouvrage : *l'Inquisition dans le midi de la France au* XIIIe *et au* XIVe *siècle* (Paris, 1881, in-8º); la 3e à M. Perroud, pour ses *Origines du premier duché d'Aquitaine* (in-8º); la 4e à M. de la Chauvelays, pour son *Etude sur les armées des trois premiers ducs de Bourgogne* (Paris, 1881, in-8º); la 5e à M. Ch. Fierville, pour ses *Documents inédits sur Philippe de Commynes* (Paris, 1881, in-8º); la 6e à M. Pagart d'Hermansart, pour son *Etude sur les anciennes communautés d'arts et métiers à Saint-Omer* (Saint-Omer, 1879, 1881, in-8º).

Prix de numismatique. — Le prix biennal fondé par Mme veuve Duchalais et destiné au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge a été décerné cette année à M. Stanley Lane Poole, pour le cinquième volume de son catalogue, intitulé : *Coins of the Moors of Africa and Spain in the British Museum* (Londres, in-8º).

Prix Gobert, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. — Le premier prix a été décerné à M. Paul Viollet, pour son édition des *Etablissements de saint Louis* (Paris, 1881, 2 vol. in-8); le second prix à M. Frédéric Godefroy, pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du* IXe *au* XVe *siècle*, tome Ier (Paris, 1881, in-4º).

Prix Bordin. — L'Académie avait proposé la question suivante : *Etudier les documents géographiques et les relations de voyage publiés par les Arabes du* IIIe *au* VIIIe *siècle de l'hégire inclusivement; faire ressortir leur utilité au point de vue de la géographie comparée au moyen âge.* L'Académie ne décerne pas le prix, mais elle accorde, à titre d'encouragement, une récompense de 1,500 fr. à l'auteur de l'unique mémoire envoyé au concours, M. Marcel Devic, professeur d'arabe à la faculté des lettres de Montpellier.

Prix Brunet, pour un ouvrage de bibliographie savante. — L'Académie avait proposé le sujet suivant : *Bibliographie aristotélique ou bibliographie descriptive, et, autant que possible, critique, des éditions, soit générales, soit spéciales, de tous les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote; des traductions qui en ont été faites avant ou après la découverte de l'imprimerie, des biographies anciennes ou modernes d'Aristote, des commentaires et dissertations dont les divers écrits qu'on lui attribue ont été l'objet depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, etc.* Le prix est décerné à M. Moïse Schwab, employé à la Bibliothèque nationale.

Prix Stanislas Julien, pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. — L'Académie partage le prix entre M. Léon de Rosny *(les Peuples orientaux connus des anciens Chinois)* et M. Imbault-Huart *(Recueil de documents sur l'Asie centrale)*.

Prix Delalande-Guérineau, pour l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. — L'Académie avait décidé qu'en 1882 elle décernerait le prix, s'il y avait lieu, *à des travaux sur la philologie antique, comprenant l'étude des monuments écrits de toute nature.* Le prix est décerné à M. Louis Havet, pour son ouvrage : *De saturnio Latinorum versu* (Paris, 1880, in-8º).

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1883, 1884 ET 1885.

Prix ordinaire de l'Académie. — L'Académie avait prorogé à l'année 1882 le sujet suivant, qui avait été d'abord proposé pour 1879 : *Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V.* Un seul mémoire a été envoyé au concours. L'Académie ne décerne pas le prix; elle retire la question et la remplace par le sujet suivant : *Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté un ancien obituaire. Appliquer les rè-*

gies de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le XIIIe *siècle. Montrer le parti qu'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — L'Académie avait aussi prorogé à l'année 1882 la question suivante : *Classer et identifier autant qu'il est possible les noms géographiques de l'Occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques depuis le* Xe *siècle jusqu'à la fin du* XVe. *Dresser une carte de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés, avec signes de doute s'il y a lieu.* Aucun mémoire n'ayant été présenté sur cette question, l'Académie la proroge de nouveau, et la remet au concours pour l'année 1884. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1884 le sujet suivant, qu'elle avait déjà prorogé à l'année 1880 : *Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — Elle rappelle aussi qu'elle a proposé : — 1° Pour le concours de 1883 : *Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1882. — 2° Pour le concours de 1884 : I. *Examen historique et critique de la Bibliothèque de Photius.* II. *Etude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie propose, en outre, pour l'année 1885 le sujet suivant : *Etude sur l'instruction des femmes au moyen âge. Constater l'état de cette instruction dans la société religieuse et dans la société civile en ce qui regarde la connaissance des lettres profanes et des genres divers de littérature vulgaire. Apprécier sommairement le caractère et le mérite relatif des écrits composés par les femmes, particulièrement du* XIe *siècle au* XVe *siècle.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — Chacun de ces prix est de la valeur de deux mille francs.

Antiquités de la France. — Trois médailles de la valeur de cinq cents francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1881 et 1882 sur les *antiquités de la France,* qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1883. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix annuel de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1883, au meilleur ouvrage de numismatique qui aura été publié depuis le mois de janvier 1881. Ce concours est ouvert à tous les ouvrages de numismatique ancienne. Le prix est de la valeur de quatre cents francs. — II. Le prix biennal de numismatique fondé par Mme veuve Duchalais sera décerné, en 1884, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1881. Le prix est de la valeur de huit cents francs. — Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, pour le premier concours, le 31 décembre 1882; pour le dernier, le 31 décembre 1883.

Prix fondés par le baron Gobert. — Pour l'année 1883, l'Académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1882, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, qui a voulu récompenser les ouvrages les plus savants et les plus profonds sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment éclairés ou approfondis par la science. Telle serait une histoire de province où l'on s'attacherait à prendre pour modèle la méthode et l'érudition de dom Vaissète : l'Ile-de-France, la Picardie, etc., attendent encore un travail savant et profond. L'érudition trouverait

aussi une mine féconde à exploiter si elle concentrait ses recherches sur un règne important : il n'est pas besoin de proposer ici d'autre exemple que la *Vie de saint Louis*, par Le Nain de Tillemont. Enfin un bon dictionnaire historique et critique de l'ancienne langue française serait un ouvrage d'une haute utilité, s'il rappelait le monument élevé par Du Cange dans son *Glossaire de la latinité du moyen âge*. — Tout en donnant ces indications, l'Académie réserve expressément aux concurrents leur pleine et entière liberté. Elle a voulu seulement appeler leur attention sur quelques-uns des sujets qui pourraient être mis en lumière par de sérieuses recherches ; elle veut faire de mieux en mieux comprendre que la haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. — Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1883, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — M. Bordin, notaire, voulant contribuer aux progrès des lettres, des sciences et des arts, a fondé par son testament des prix annuels qui sont décernés par chacune des cinq Académies de l'Institut. — L'Académie avait prorogé à l'année 1882 le sujet suivant, qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1880 : *Etude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan.* Un seul mémoire, insuffisant, ayant été déposé, l'Académie proroge de nouveau la question et la remet au concours pour l'année 1884. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie avait aussi prorogé à l'année 1882 le sujet suivant, qu'elle avait d'abord proposé pour l'année 1879 : *Etude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Egypte, depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'à la conquête du pays par les Arabes. etc.* Un seul mémoire ayant été déposé et n'ayant pas été jugé digne du prix, l'Académie retire la question du concours en la remplaçant par le sujet suivant : *Etude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque. Origines de cet art ; influence qu'il a eue sur l'art romain.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1883 le sujet suivant qui avait été d'abord proposé pour l'année 1881 : *Etude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le* xve *siècle.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1882. — L'Académie rappelle aussi qu'elle a proposé : — 1° Pour l'année 1883 : I. *Présenter un tableau aussi complet que possible de la numismatique de Samos ; en expliquer les types à l'aide des textes ; en tirer toutes les données religieuses et historiques que comporte cette étude ; montrer quelle influence ont pu exercer les types du numéraire samien sur ceux des colonies de cette île.* II. *Etudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avènement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française littéraire, et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré au moyen âge comme la langue littéraire de la France.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1882. — 2° Pour l'année 1884 : I. *Etudier la Rámayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sont professées ou qui s'en déduisent ? Ne tenir compte de la mythologie qu'autant qu'elle intéresse la question ainsi posée.* II. *Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue, — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal, — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années, — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles linguistiques.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie propose, en outre, pour l'année 1885, la question suivante : *Examiner et apprécier les principaux textes épigraphiques, soit latins, soit grecs, qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, depuis la chute de la République jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère.* Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — Chacun de ces prix est de la valeur de trois mille francs.

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*, sera décerné, s'il y a lieu, en 1884. L'auteur de cette fondation, amateur distingué des arts de l'antiquité, a voulu engager les savants à en éclairer l'histoire dans sa partie la plus reculée et la moins connue. Il a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure *Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès.* Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées,

et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'année 1884. A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de la somme de vingt mille francs pendant les trois années. Le concours sera ensuite prorogé, s'il y a lieu, par période triennale. Tous les savants français et étrangers, excepté les membres regnicoles de l'Institut, sont admis au concours.

Prix La Fons-Mélicocq. — Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq, *en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France* (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1884; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1881, 1882 et 1883, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1883.

Prix Brunet. — M. Brunet, par son testament en date du 14 novembre 1867, a fondé un prix triennal de trois mille francs pour *un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense*. L'Académie propose, pour le concours de 1885, la question suivante : *Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé* Fihrist *toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés ou manuscrits*. Les ouvrages pourront être imprimés ou manuscrits et devront être d'une date postérieure à la clôture du dernier concours. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1884.

Prix Stanislas Julien. — Par son testament olographe, en date du 26 octobre 1872, M. Stanislas Julien, membre de l'Institut, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du *meilleur ouvrage relatif à la Chine*. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1882.

Prix Delalande-Guérineau. — Mme Delalande, veuve Guérineau, par son testament en date du 16 mars 1872, a légué l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs (réduite à dix mille francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de M. Delalande-Guérineau à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1884, *au meilleur ouvrage de critique sur les documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge*. Les ouvrages destinés au concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1883.

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire de « son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la France », a, par un acte en date du 23 décembre 1878, fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Conformément au vœu exprimé par la donatrice, « ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Ins- « titut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œu- « vre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté. Les mem- « bres de l'Institut ne seront pas écartés du concours. Le prix sera toujours décerné « intégralement. Dans le cas où aucun ouvrage ne paraîtrait le mériter entièrement, « sa valeur serait délivrée à quelque grande infortune scientifique, littéraire ou artis- « tique. Il portera le nom de son fondateur Jean Reynaud. » Ce prix sera décerné pour la seconde fois par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1885.

Prix de La Grange. — M. le marquis de la Grange, membre de l'Académie, par son testament en date du 4 août 1871, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poème déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1883. Les ouvrages devront être déposés au secrétariat du l'Institut le 31 décembre 1882.

Conditions générales des concours. — Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir *francs de port et brochés*, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er *janvier de l'année où le prix doit être décerné*. — Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont

point admis devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. — L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCES DES BREVETS D'ARCHIVISTES PALÉOGRAPHES

En exécution de l'arrêté de M. le ministre de l'instruction publique rendu en 1833, et statuant que les noms des élèves de l'école des chartes, qui, à la fin de leurs études, ont obtenu des brevets d'archiviste paléographe, devront être proclamés dans la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui suivra leur promotion, l'Académie déclare que les élèves de l'école des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par décret du 16 février 1882, en vertu de la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette école, sont MM. de Ghaine de Bourmont (Marie-Adolphe- Armand-Charles-Henri-Amédée); Lecestre (Alexandre-Joseph-Jules-Léon); Moris (Charles-Henri-Louis-Marie); Berthelé (François-Marie-Joseph); hors concours, comme appartenant à la promotion de l'année précédente, MM. Guilhiermoz (PaulÉmilien); Mortet (François-Auguste-Paul).

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Séance du 10 novembre.

M. Oppert annonce la découverte au *British Museum* d'un cylindre de Nabonid fort important en ce qu'il nous fournit la date de Naramsin. Ce roi aurait régné 38 siècles avant J.-C.

M. Halévy signale dans la langue dite accado-sumérienne une série d'expression, tellement empreintes du génie sémitiques qu'elles ont pu lui servir à restituer plusieurs passages altérés de la Bible.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 4 Décembre — **1882**

Sommaire : 243. Couat, La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées. — 244. Dalton, Jean Laski. — 245. De Bouteiller et Hepp, Correspondance adressée au magistrat de Strasbourg par ses agents à Metz, 1594-1683. — Lettre de M. Joh. Storm. — Variétés : Gaidoz, Bibliographie créole, note supplémentaire. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

243. — A. Couat. **La poésie Alexandrine sous les trois premiers Ptolémées (324-222 av. J.-C.).** Un vol. in-8° de XIII-525 pages. Paris, Hachette, 1882. 7 fr. 50.

M. A. Couat s'est fait d'abord connaître, en 1875, par une Etude sur Catulle. C'était une thèse de doctorat. Les lecteurs compétents y avaient relevé, à côté de quelques imperfections naturelles dans un début, bien des pages où un savoir précis s'alliait à un sentiment littéraire juste, délicat et très personnel. C'est Catulle qui a conduit M. C. vers les Alexandrins ; du disciple, l'historien est remonté jusqu'aux maîtres. La poésie alexandrine est, en effet, comme un trait d'union entre la poésie classique de la Grèce et celle de Rome. M. C., dans la préface de son nouvel ouvrage, montre très bien cette situation intermédiaire des Alexandrins. Caractériser leur œuvre, c'est donc, dans l'histoire littéraire de l'antiquité, déterminer un moment décisif de l'évolution des idées et renouer la chaîne des faits entre la Grèce ancienne et Rome. Une des difficultés principales de cette tâche intéressante vient de l'état fragmentaire dans lequel la littérature alexandrine nous est parvenue. Il en résulte une foule d'obscurités et d'incertitudes, si bien que l'étude littéraire, en ce sujet, doit presque nécessairement, pour qui veut faire œuvre solide, se compliquer et s'embarrasser de recherches érudites de toute sorte. M. C. a courageusement entrepris cette double tâche, et il l'a exécutée avec détail, avec ampleur, avec précision, en même temps qu'avec un sentiment très vif et très pénétrant du genre de qualités et de défauts propres aux écrivains qu'il étudiait. L'ouvrage, en tant qu'étude d'ensemble, est nouveau, et ne peut manquer d'intéresser. Je ne puis mieux faire, pour rendre à ce travail savant et distingué la justice qui lui est due, que d'en présenter une rapide analyse, au courant de laquelle prendront place çà et là quelques observations complémentaires et quelques critiques.

Le premier chapitre renferme une description de l'antique Alexandrie. Il est excellent. La description topographique de la ville, empruntée aux meilleures sources, est limpide et parfaitement claire, et le caractère ori-

ginal du Musée est vivement rendu : on pressent tout d'abord quelle sera dans ses principaux traits la littérature qui doit éclore en cette « volière des Muses », comme disait le satirique Timon. Un second chapitre, qui achève l'Introduction générale de l'ouvrage, est consacré à discuter et à établir la chronologie des premiers poètes et bibliothécaires d'Alexandrie. C'est là, je n'ai pas besoin de le dire, un chapitre de pure érudition et de discussion souvent subtile. Il ne pouvait en être autrement, et l'érudition, même un peu rébarbative, était ici inévitable. Celle de M. C. me semble au total, dans ces difficiles recherches, à la fois ingénieuse et sensée, habile à discerner les faits certains et à établir avec prudence un certain de conclusions vraisemblables. Je signalerai pourtant tout de suite en quelques passages deux défauts, de pure forme, il est vrai, mais qui reparaissent encore plusieurs fois dans le reste de l'ouvrage, et qu'un savant capable de très bien écrire, comme l'est M. C., devrait, à mon sens, s'interdire absolument. Le premier, emprunté aux habitudes de l'érudition allemande, est de mêler sans scrupule, au courant même de l'exposition, des citations grecques et latines non traduites, assez longues parfois, et dont la présence n'est justifiée par aucun intérêt scientifique ou littéraire tel qu'un simple renvoi n'eût pu suffire : cela produit une bigarrure peu agréable. Passe encore dans une dissertation spéciale, exclusivement réservée aux hellénistes de profession; mais dans un livre, et dans un livre bien écrit, cela n'est vraiment pas admissible, du moins en France, et j'avoue que, sur ce point, je n'aperçois aucune raison de changer nos habitudes nationales. Le second reproche que je veux faire à M. C. est d'avoir eu quelquefois peut-être trop de conscience; je veux dire par là que, de peur sans doute d'être taxé de légèreté, il lui est arrivé de discuter trop minutieusement des choses qui, à mon sens, ne méritaient pas tant d'honneur; par exemple, aux pages 50 et suivantes, un texte de Suidas où personne n'a jamais rien compris par la raison qu'il est incompréhensible. C'est bien aussi ce qu'en dit M. C., mais pourquoi nous faire passer en revue une foule de ces conjectures stériles dont l'érudition parfois est si prodigue? Nous l'aurions volontiers cru sur parole. M. Thiers écrivait un jour dans une lettre : « J'aime la vérité promptement dite. » Mot charmant, et plein de sens, que l'érudition française, si j'ose le dire, devrait bien prendre pour devise.

Après cette introduction nécessaire, M. C. arrive à ce qui est proprement son sujet : la poésie alexandrine. Il étudie, en cinq livres : 1° *la poésie élégiaque,* avec Philétas, Hermésianax, Phanoclès, Alexandre d'Etolie, et enfin Callimaque; 2° *la poésie lyrique,* avec les hymnes du même Callimaque; 3° *la poésie épique,* avec les *Argonautiques* d'Apollonius, les *Messéniennes* de Rhianus, et encore Callimaque, pour *Hécalé;* 4° *la poésie pastorale,* avec Théocrite; 5° *la poésie didactique,* avec les *Phénomènes* d'Aratus. Enfin, dans une dernière partie, le

récit de la querelle de Callimaque et d'Apollonius donne à M. C. l'occasion de caractériser les tendances diverses qui se sont trouvées en opposition dans l'école alexandrine, et de porter un jugement d'ensemble sur le rôle de toute l'école.

C'est là, comme on le voit, un sujet singulièrement vaste et complexe. M. C. n'a pas cherché à introduire dans son étude l'ordre chronologique. Je crois qu'il a eu raison, et que la division par genres poétiques est, en effet, très acceptable dans l'histoire d'une littérature dont le développement est tout artificiel. Tout au plus regretterai-je peut-être que, dans ce système, il n'ait pas cru devoir donner davantage au chapitre chronologique de son Introduction l'importance d'une sorte d'*Histoire intérieure*, comme disent les Allemands, ou, en français, d'une *Histoire générale* de la poésie alexandrine. Au lieu d'en faire essentiellement un catalogue de bibliothécaires, peut-être aurait-il été utile d'en faire une véritable esquisse de tout l'ensemble du mouvement littéraire de ce siècle. Les études de détail auraient eu ensuite plus de clarté, et surtout la physionomie de chacun des poètes d'Alexandrie se serait dégagée à nos yeux d'une manière plus vive.

Quoi qu'il en soit, il faut d'abord remercier M. C. de l'attention vraiment infatigable et de la conscience scrupuleuse avec laquelle il a lu pour nous, non-seulement tous les fragments des Alexandrins, mais aussi presque tout ce qui a été écrit d'utile sur cette matière ; son livre est, à cet égard, une mine précieuse d'informations exactes. Il faut aussi le remercier d'avoir su exposer dans un style simple, sobre, élégant, les résultats de ses longues recherches, et surtout d'avoir semé en maint endroit des pages charmantes, très françaises et très délicates, sur les questions de goût et d'art qui se posent sans cesse à propos de ces poètes qu'il connaît si bien. Mais ceci même me ramène au grief que j'exprimais tout à l'heure : M. C. est, quand il le veut, un lettré des plus fins : c'est pourquoi j'ai tant de peine à lui pardonner de hérisser quelquefois les abords de ses meilleures pages un peu plus qu'il n'était strictement nécessaire.

Je vais plus loin. Je crois que, même au point de vue scientifique, son livre eût gagné parfois à s'élever plus littérairement au-dessus du menu détail pour arriver à nous rendre ce qui est le but suprême de toutes les recherches érudites, je veux dire l'âme vivante du passé, l'érudition elle-même n'étant que la route souvent âpre et désagréable par où l'on tend à ce but. Par exemple, à propos du style de Philétas, M. C., à la page 79 de son livre, nous donne, dans son texte même, une liste de locutions grecques rangées sous certains chefs. J'aurais, sur plusieurs de ces locutions, des réserves à faire : ainsi, l'emploi métaphorique de φάρμακον n'est pas, à proprement parler, alexandrin, il est simplement poétique. Mais peu importe : ce que je veux dire, c'est qu'au milieu de tous ces détails, dont plusieurs prêtent à la discussion, l'idée générale, qui est juste, risque de s'effacer, et que le tout serait plus net si l'auteur avait

simplement exprimé dans le corps même de son livre une impression d'ensemble précise et simple, avec quelques exemples choisis rejetés en note. J'en dirai autant de la page 94, qui est surtout un recueil de matériaux. De même encore, en plusieurs passages (page 104, entre autres), M. C., étudiant la versification de ses poètes, s'attache trop, selon moi, à des statistiques de césures et de fins de vers qui, par elles-mêmes, ne signifient pas grand chose : ce qui serait intéressant, ce serait de voir ce qui résultait de tout cela quant à l'effet produit sur des imaginations grecques du IIIe siècle; car, pour les césures elles-mêmes, que nous importe de les connaître, si ce n'est afin d'arriver par là encore à quelque chose de vivant et de concret?

Voici, pour en finir avec ces critiques, deux ou trois autres observations. A propos de l'épigramme (pp. 171 et suiv.), M. C. nous dit qu'elle n'est plus, chez les Alexandrins, ce qu'elle a été dans les âges classiques de la Grèce. Soit, mais cela reste obscur; il était indispensable de marquer plus nettement, en quelques traits, en quoi consiste cette évolution : les éléments de la réponse à cette question se trouvent à peu près dans les pages suivantes, mais épars; il était nécessaire de les condenser. Sur l'hymne également, la filiation historique du genre depuis Homère jusqu'à Callimaque aurait dû être tracée dès que le sujet même de l'hymne alexandrin est abordé (pp. 197 et suiv.), au lieu d'être rejetée au chapitre suivant, où l'on ne voit même pas bien non plus comment ce genre de composition s'exécutait au temps des Ptolémées. Les hymnes de Callimaque sont minutieusement analysés un à un et replacés par des inductions ingénieuses dans leur ordre chronologique. Tout cela est bien étudié et vraisemblable. Le danger était surtout de tomber dans la recherche subtile des allusions. M. C. me paraît s'en être, en général, très bien gardé, sauf en deux ou trois circonstances : je lui signalerai notamment les pages 209-210, puis la note de la page 235, que je ne puis accepter.

Sauf ces réserves, et à part un petit nombre de détails sans importance sur lesquels je pourrais différer d'avis avec lui, je n'ai plus guère qu'à louer, soit au point de vue de l'exactitude matérielle des recherches, soit quant à la finesse et à la pénétration de l'étude morale et littéraire qui était la conclusion naturelle de ces recherches. Les chapitres sur les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes et sur les *Messéniennes* de Rhianus me semblent particulièrement dignes d'éloge. Mais il n'y en a pas un seul, sur les quatorze ou quinze dont se compose ce substantiel volume, où il ne fût aisé de noter des vues justes, originales, et exprimées avec cette précision délicate qui, en matière de critique littéraire, est la marque même du talent. Sur la description de la beauté féminine dans la poésie (pp. 151-152), sur la nature du sentiment de l'amour chez Callimaque (pp. 154, 156, 159), sur la peinture du bonheur aux différentes époques de la poésie (p. 266), sur Théocrite comparé à George Sand (p. 401), sur la poésie populaire des pâtres de Sicile (p. 433), je lis

dans l'ouvrage de M. C. des pages charmantes et achevées. Je cite ces morceaux entre bien d'autres; il serait aisé d'allonger cette liste; mais ce n'est pas un inventaire que je dresse : ce sont seulement quelques indications notées au courant de la plume. Voilà donc, au total, un bon et savant livre. J'espère que M. Couat, soit qu'il continue ses travaux sur les Alexandrins, soit qu'il aborde d'autres parties de la littérature grecque, nous donnera prochainement d'autres volumes. Je souhaite seulement qu'il ose de plus en plus être lui-même, c'est-à-dire que, tout en gardant ses habitudes d'investigation patiente et consciencieuse, il ait assez le sentiment de ses forces pour dominer de plus haut ses propres recherches, et pour laisser l'écrivain qui est en lui se dégager plus hardiment [1].

Alfred Croiset.

244.— **Johannes a Lasco,** Beitrag zur Reformationsgeschichte Polens, Deutschlands und Englands von Hermanns Dalton. Mit Portraet. Gotha, Perthes, 1881, xxviii-576 p. 8°.

L'histoire de la Réforme en Pologne est un sujet qui, pour des raisons

---

1. Je complète les observations générales qui précèdent par un petit nombre d'annotations particulières : ce ne sont, bien entendu, que de fort menus détails.

Bien que l'impression soit, en général, très correcte, j'ai noté, p. 20, n. 2 : μυρίαδες pour μυριάδες; p. 124 (milieu) : οἴκισμοι pour οἰκισμοί; p. 269, n. 3 : ἀπειρησίη pour ἀπειρεσίη.

L'expression suspecte ἠρίον ὀγκώσει est donnée comme ayant pour équivalent littéral en français (p. 108, note 1) les mots *(le cadavre) grossira le tombeau,* en latin : *inflabit tumulum;* je traduirais plutôt par *onerabit, chargera.*— Page 201. Je ne suis pas convaincu que la correction εὐθύ pour εὐρύ, dans Callimaque *(Hymn.,* I, 85), soit nécessaire ni même utile. Je ne vois pas non plus qu'il y ait rien à suppléer après le vers 86. Dans les vers suivants, en effet, il s'agit non de la *sagesse* du roi, comme le dit M. C., mais, selon moi, de sa *puissance,* de telle sorte que les idées se suivent fort bien. — Page 230. Dans un passage de Callimaque (*Hymn.*, II, 68), M. C. s'appuie sur le pluriel ἡμετέροις βασιλεῦσιν pour démontrer que l'hymne fut composé à la fin du règne de Philadelphe, quand Cyrène eut à la fois, pour maître effectif, Philadelphe, qui l'avait conquise, et, pour roi éventuel, Evergète, fiancé de Bérénice. L'ensemble du morceau me fait croire qu'il s'agit là tout simplement de la suite des rois de Cyrène, y compris Ptolémée Philadelphe, que la conquête a mis en possession de leurs droits fondés sur les oracles, et que le poète confond habilement avec la dynastie légitime et quasi-divine. — Page 328. M. C. parle des *Perses* d'Eschyle comme si cette pièce avait été certainement rattachée aux autres parties de la trilogie par un lien logique étroit : rien n'est moins prouvé, et d'excellents juges (M. Weil entre autres) croient positivement le contraire. — Page 450, note 3. M. C. voit très bien que le vers 460 des *Phénomènes* d'Aratus, donné sans ponctuation après ἐγώ, n'a aucun sens; mais pourquoi semble-t-il hésiter à prendre la liberté d'écrire : οὐκέτι θαρσαλέος κείνων ἐγώ· ἄρκιος εἴην — ἀπλανέων τά τε κύκλα τά τ' αἰθέρι σήματ' ἐνισπεῖν? Une difficulté que l'on peut lever avec une simple modification de la ponctuation traditionnelle n'est vraiment pas une difficulté sérieuse.

très-diverses, n'a point encore attiré beaucoup l'attention des historiens. Les Polonais eux-mêmes, bons catholiques, ne s'intéressent guère au succès momentané de l'hérésie dans leur pays et les protestants d'Allemagne connaissent généralement trop peu la langue polonaise pour entreprendre des travaux approfondis sur la matière. Cette histoire présente pourtant des chapitres intéressants à bien des égards, et nous fait connaître des hommes ayant joué dans leur patrie un rôle ecclésiastique et politique considérable, des personnages dont l'influence s'est fait sentir au loin dans l'Europe protestante d'alors. L'un des plus marquants de ces hommes, Jean Laski, est le héros du livre de M. Dalton. Nous disons héros, car l'ouvrage du pasteur de Saint-Pétersbourg est un panégyrique chaleureux et convaincu, plus encore qu'une page d'histoire. Jean Laski, né en 1499 dans la petite ville de Lask, dont ses ancêtres étaient seigneurs, appartenait à la haute noblesse polonaise. Son père était woywode du palatinat de Sieradz, son oncle archevêque de Gnesen et l'un des hommes les plus influents du royaume. Laski fit ses études successivement à Bologne, à Paris, à Bâle, apprit à y connaître les idées de la Réforme, mais sans les partager d'abord. Agent dévoué de Jean Zapolya dans ses tentatives pour se procurer la couronne de Hongrie, après la défaite de Mohacz, il fut récompensé de son zèle par le siège épiscopal de Vesprim. En 1538, son oncle le fit appeler comme archidiacre à Varsovie, avec promesse d'un évêché considérable, à l'une des premières vacances. Mais, à ce moment, Laski sentit le besoin d'avouer hautement les opinions nouvelles qu'il s'était faites. Il partit pour l'étranger, et, après avoir voyagé quelque temps, fut appelé à Embden pour organiser les églises de la Frise orientale, dans le sens des idées calvinistes. Il s'y était acquis une grande réputation de sagesse et de piété quand l'*Intérim* de 1548 le força de quitter son poste. Edouard VI d'Angleterre lui offrit un refuge à Londres où il acquit bientôt une haute influence, et devint le surintendant des communautés *réfugiées* de l'Angleterre. A la mort d'Edouard et à l'avènement de Marie Tudor, il dut fuir en toute hâte pour ne point partager le sort de son ami Cranmer. Des discussions théologiques sans cesse renaissantes, grâce à la haine des luthériens pour les calvinistes, le chassèrent des différentes villes où il chercha vainement un abri durable. Il se décida enfin à retourner en Pologne, où il travailla, de concert avec le prince Radziwill, à l'organisation des églises réformées du pays. Il eut à lutter, d'une part, contre l'opposition des catholiques, excités et conduits par l'énergique et habile cardinal Hosius; d'autre part, contre les dissidents anti-trinitaires, alors fort nombreux en Pologne. Il mourut au milieu de ces rudes labeurs en janvier 1560. Son souvenir est à peu près effacé dans sa patrie, mais il survit en Angleterre et dans les contrées frisonnes. C'est un théologien hollandais, M. Abraham Kuyper, qui a contribué à rappeler l'attention publique sur Laski, en publiant, il y a une vingtaine d'années, ses œuvres complètes et sa correspondance. M. D. achève de remettre en lumière

cette personnalité trop effacée et qui mérite d'avoir sa page dans l'histoire de la Réforme. Ceux-là même qui ne s'intéressent pas au tableau, souvent peu récréatif, des querelles religieuses, suivront avec intérêt le gentilhomme polonais dans ses missions diplomatiques en Transylvanie, en Allemagne, en Angleterre, etc. M. D., nous l'avons dit, est plus qu'un historien sympathique, c'est un admirateur convaincu. Son enthousiasme sincère se communiquera, sinon à tous ses lecteurs, du moins à ceux qui se trouvent en communion d'idées avec lui. Mais au point de vue de la critique sérieuse, on peut lui reprocher mainte page qui tient de l'imagination du littérateur plus que de la réserve prudente de l'historien. Quand il emploie, p. ex., *quatre* pages pour nous dire quelles rues de Londres traversait Laski, pour aller voir son ami, l'archevêque Cranmer, à Lambeth, ou que, *cinq* pages durant, il nous fait assister à l'un des prêches des réformateurs polonais, on ne peut s'empêcher de trouver de pareilles descriptions légèrement fantaisistes et déplacées dans un récit aux allures scientifiques [1]. Le style de M. D. est animé, mais souvent incorrect, plus souvent même légèrement ampoulé [2]. Il conserve par moments quelques tournures qui rappellent l'origine anglaise de l'auteur [3]. Quoique pasteur à Saint-Pétersbourg et sujet russe, les sympathies de M. Dalton sont tout allemandes; l'allemand est devenu la langue maternelle de l'ancien citoyen anglais. Nous ne songeons point à lui en faire un reproche, nous regrettons seulement qu'il ait cru nécessaire, pour les affirmer, de répéter je ne sais quelle ridicule anecdote sur le « chauvinisme français » et de se « réjouir de la victoire de Sedan [4] », dans un ouvrage consacré à un théologien polonais du XVIe siècle.

R.

245.— E. DE BOUTEILLER et Eug. HEPP. **Correspondance politique adressée au magistrat de Strasbourg pnr ses agents à Metz (1594-1683)**, tirée des archives municipales de Strasbourg et publiée pour la première fois avec notes explicatives, etc. Paris. Berger-Levrault, 1882, XVII-463 p. 8°. Prix : 10 fr.

Le volume publié par les soins de MM. de Bouteiller et Hepp ne renferme pas, comme on pourrait le croire, de correspondances diplomatiques, adressées au magistrat de la petite république rhénane par ses am-

---

1. Pp. 338 et 380.

2. Ainsi, p. 440, la comparaison de Laski avec une lionne, etc. Bien peu de personnes comprendront, p. 429, la métaphore de « l'écho qui viendrait retentir contre les rochers du synode missourien. »

3. C'est ainsi qu'on lit, p. 412 : « Es felhte ein *Stock* glaubiger Maenner. » L'auteur, évidemment, songeait à l'anglais *stock* = *noyau, centre,* et non au mot allemand identique, qui signifie *canne.*

4. Pp. 335 et 376

bassadeurs ou plénipotentiaires à l'étranger. A l'époque où commencent les lettres réunies ici, Metz appartenait depuis près d'un demi-siècle à la France et n'avait plus de relations officielles d'aucun genre à entretenir au dehors. Les pièces tirées des archives de Strasbourg, sont des *gazettes,* des *nouvelles à la main,* sur la politique générale de l'Europe, envoyées aux gouvernants de la ville par des particuliers habitant Metz et chargés, contre un fort modeste salaire, de recueillir toutes les nouvelles, tous les bruits du dehors parvenant à leurs oreilles. Strasbourg n'avait point alors de résident à la cour de France, et, désireux pourtant de savoir ce qui se passait dans les contrées au-delà de la Lorraine, les magistrats de la république essayaient de s'orienter de la sorte sur les menées de la politique occidentale. Ces renseignements ne valaient, naturellement, qu'en raison du discernement des personnes chargées de les recueillir et ne pouvaient jamais réclamer la confiance due à des révélations diplomatiques, vu le caractère tout privé des correspondants de Strasbourg. Ni le bon gentilhomme picard, M. de Flavigny, qui rédige ces lettres de 1594 à 1626, ni l'avocat Jalon, qui les reprend de 1579 à 1583, n'avaient — on n'a qu'à les lire pour s'en convaincre — de relations ouvertes ou cachées avec le gouvernement français et ne pouvaient donc communiquer des secrets d'Etat à leurs correspondants d'Alsace. Aussi n'est-ce point dans cette direction qu'il faut chercher l'intérêt du présent volume. Il nous représente bien plutôt une *correspondance spéciale,* parisienne et messine à la fois, qui porte, à jour fixe, les mille bruits et faits divers de la capitale, jusqu'au fond des provinces. Ces rapports hebdomadaires ou mensuels mêlent le vrai au vraisemblable, et parfois au mensonge, tâchant de dégager les probabilités de la politique du jour des assertions contradictoires qui se croisaient en public, ne dédaignant pas, par moment, quand la haute politique est en souffrance, le simple fait-divers, et racontant alors la femme assassinée, mise dans une malle et jetée à la rivière, le fils de famille endetté, dont on dégage les habits chez le tailleur, etc. A ce point de vue, la lecture de ce volume est instructive et amusante à la fois. On y voit se tramer, par le menu, les faits et gestes de l'histoire diplomatique et militaire contemporaine, que nous ne voyons d'ordinaire que sous un aspect plus sévère. On y peut étudier surtout la physionomie morale de la cité messine dans le premier siècle après sa conquête, et c'est donc plus encore une contribution à l'histoire de Lorraine qu'à celle d'Alsace que nous recevons ici. Avec quel soin ne recherche-t-on pas aujourd'hui les derniers débris des gazettes du XVIIe siècle? En voici tout un riche fascicule qui sera le bienvènu pour tout amateur historique sérieux, et dont on tirera d'utiles données, sinon pour l'histoire politique de la France et de l'Allemagne, au XVIIe siècle, du moins pour l'histoire générale de la civilisation à cette époque. Il faut seulement avertir le lecteur — et le titre ne le dit pas — que cette correspondance est perdue pour toutes les années de 1627 à 1679, ainsi pendant plus d'un demi-siècle, si réellement elle s'est continuée durant

toute cette époque. Car Flavigny meurt en 1626; Jalon ne commence ses communications qu'en 1679, ou, pour mieux dire, en 1681, puisqu'il n'existe plus qu'une seule lettre antérieure à cette dernière date.

Un inconvénient assez sérieux pour l'utilisation du recueil, c'est l'orthographe très fantaisiste des correspondants strasbourgeois, de M. de Flavigny surtout. Les éditeurs ont scrupuleusement respecté cette orthographe. Je n'ai garde de leur en faire un reproche, mais ils devaient mettre en note les corrections nécessaires, et ne pas se borner de rectifier dans la table des matières seulement. Comment trouver maintenant de quelle personne il s'agit, quand on n'est pas soi-même assez perspicace pour corriger l'erreur, avant même de consulter la table? Un autre inconvénient de cette dernière, c'est qu'on y a réuni pêle-mêle tous les personnages portant le même nom, laissant au lecteur le soin de se débrouiller à sa guise. Ainsi, au nom de *Mansfeld*, les renvois s'appliquent successivement au prince gouverneur du Luxembourg, Pierre-Ernest, mort en 1597, à Ernest, son bâtard, le célèbre *condottiere* de la guerre de Trente-Ans, mort en 1626, au comte Wolfgang de Mansfeld, résident de l'empereur à la cour de France, du temps de la capitulation de Strasbourg. Signalons, en terminant, quelques erreurs de peu d'importance qui déparent les notes finales. P. 397, lisez Hubert *Languet* pour *Longuet*. — P. 419. L'*Union protestante* fut signée à *Ahausen* ou *Aschhausen*, pas *Aufhausen*. — P. 404. Joseph Jundt, né en 1601, ne pouvait être, en 1616, syndic de la ville de Strasbourg. Aussi est-ce 1661 qu'il faut lire. — P. 429. Le beau-frère de Güntzer s'appelait *Kaempfer* et non *Kimpfer*. — P. 433. Claude le Laboureur, premier président du Conseil souverain d'Alsace, n'était point d'une famille strasbourgeoise. Le fait seul qu'il était fervent catholique aurait pu avertir les éditeurs de leur méprise. — P. 92. Il est question des « Etats de Laussnitz » en Silésie; il s'agit des Etats de la *province de Lusace* (dans le royaume de Saxe actuel) et non d'une ville de Laussnitz, qui figure à la table des matières, mais dans aucun manuel de géographie. Mais ce sont là des rectifications de détail qui ne doivent point nous rendre injustes pour le mérite réel du travail fourni par les éditeurs et pour sa valeur au point de vue historique.

R.

LETTRE DE M. JOH. STORM

En rendant compte, avec une bienveillance extrême, de ma *Philologie anglaise* (n° 41), M. Joret a indiqué quelques points de phonétique française sur lesquels il diffère de moi. Je tiens à constater que, dans plusieurs cas, ce désaccord n'est qu'apparent; en d'autres termes, je discuterai ses critiques. M. J. n'a pas toujours bien saisi le sens de mes ob-

servations. Une fois, il se dit d'accord avec moi, quand nous ne le sommes pas ; d'autres fois, il me fait différer de lui, quand nous sommes d'accord. Dans ce qui suit, je suivrai l'ordre des critiques de M. Joret.

M. J. admet, dit-il, que j'ai raison de dire que *u* de *un* a le son *eu* de *peuple ;* or, j'ai dit, p. 59 : un son plus ouvert que celui de *peuple*, voyelle que je retrouve dans le scandinave [1].

Ce qui prouve que *i* de *vin* se rapproche de *ä* (l'*a* anglais de *man*) et souvent l'atteint [2], c'est que très souvent les étrangers le prennent pour un *a ;* par exemple, le mot *médecin* sonne à peu près comme *med-sa* pour eux, surtout pour ceux qui ne connaissent pas les voyelles nasales. Il faut avoir une connaissance très intime des sons étrangers pour se faire une idée exacte de l'impression que produisent les sons français, si différents de tous les autres, sur les oreilles des étrangers.

Il est vrai que je n'accorde aux voyelles nasales qu'une seule qualité ; quant à la quantité, j'admets au contraire qu'elle varie ; c'est, je crois, la seule difference entre *dent* (*â* * bref) et *dents* (*â* long) [3]; seulement je ne suis pas entré dans ce détail, parce que je n'étais pas sûr que cette distinction fût générale et constante. C'est aux phonétistes français de vérifier cela. Quant à la différence entre *chant* (bref) et *chante* (long), je l'ai toujours admise.

Mon critique me fait supposer que M. Havet prononce *vingt-deux* comme *vän-dö*, ce qu'il corrige en *vân'n-deû*. Ici il y a un double malentendu [4]. M. Havet a dit non pas que *in* de *vingt* change, mais bien que *t* (*d*) devient *n*. Moi, j'ai représenté (p. 38, note 2) cette prononciation très fidèlement par la notation *vên-dö* c'est-à-dire *vin* (voyelle nasale *ê*) + un *n* dental, tout en faisant observer que *vend-dô* (*vè* + *n* dental + *d*) me paraît la prononciation usuelle, comme l'admet aussi M. Joret.

Quant à la prononciation du *gn* français, ce n'est que du *gn* du nord et surtout de Paris que j'ai dit qu'il diffère par une nuance assez sensible du *gn* italien et du *ñ* espagnol, en ce qu'il est moins palatal que ceux-ci, mais plus palatal que le *ng* ou *n* guttural germanique, auquel il est très ressemblant [5]. Cela est tellement vrai que la plupart des Français prononcent l'anglais *sing* comme leur *signe*, sans se douter d'aucune différence [6]. Je n'ai donc pas dit que « le *gn* français est tout différent du *gn* italien [7]», encore moins « qu'il se prononce comme *n* [8]», ce qui serait absurde. Je ne sais pas même où M. J. prend cet *n*, dont je n'ai pas dit un mot, à moins qu'il ne confonde, comme la plupart de ses compatriotes, l'*n* guttural avec un *n* dental. En effet [9], les Français du nord prononcent le *venga* du midi comme *venne-ga*. Si les Français ne saisissent pas ces nuances, c'est qu'ils ne connaissent pas assez à fond les prononciations

---

* Notre imprimerie n'ayant pas pour le moment de voyelles tildées, nous remplaçons le tilde indiqué par l'auteur, et qui marque la nasalité des voyelles, par un accent circonflexe. — *Réd.*

étrangères et se contentent d'un à peu près. En fait, l'italien *gn* de *segno* diffère même en deux points du *gn* parisien de *signe,* produit plus avant dans la bouche : 1° en ce qu'il est plus palatal ; 2° en ce qu'il est plus composé, le son *j* se faisant entendre non-seulement fondu à l'*n*, mais souvent indépendamment après l'*n* palatal [10].

Un point sur lequel je me range à l'avis de M. J., c'est que l'*e* final français est souvent prononcé, même après une seule consonne, comme « une demi-muette ». J'ai cru remarquer ce son depuis vingt ans; si je n'en ai pas parlé, c'est que je ne croyais pas que cette prononciation fût reconnue ; les phonétistes français auxquels j'en ai parlé l'ont niée absolument. Je suis heureux d'être d'accord sur ce point avec M. J., et désormais j'en parlerai avec plus d'assurance, d'autant que dans ces dernières années j'ai pu vérifier par des observations nouvelles l'existence de ce son [11]. M. J. dit à ce propos : « Voilà ce que souvent les étrangers ne comprennent pas » [12] : comment veut-il qu'ils comprennent ce que les phonétistes français (à l'exception de M. J.) ne semblent pas reconnaître ?

Je suis loin d'identifier l'*e* obscur allemand avec l'*é* fermé [13] ; j'y ai reconnu (p. 66 fin), au contraire, un son intermédiaire entre *eu* et *é*. Je n'ai pas donné raison aux linguistes qui le confondent avec *é*, mais j'ai cité l'effet qu'il fait aux Français comme preuve qu'il diffère de l'*e* dit muet du français, qui se rapproche plus de *eu*. Je parle ici de la prononciation ordinaire de l'allemand. Quant à l'*e* final scandinave, il est absolument identique à l'*e* final allemand du nord, et ne se rapproche nullement, comme le croit M. J., de l'*é* fermé, son bien connu des langues scandinaves [14].

D'autre part, il existe des dialectes scandinaves et allemands qui rapprochent l'*e* final de l'*é* fermé.

M. J. dit : « L'*r* des idiomes du sud de la Norvège et de la Suède me paraît dental, tandis que le nôtre est uvulaire ». La première de ces assertions est une erreur. Nous pouvons constater tous les jours que cet *r* est bien uvulaire, mais il diffère du son français en ce qu'il est moins distinct, moins vibrant, plus « *spirantisch* » ; dans le grasseyement français, la luette semble être poussée plus avant sur le dos de la langue [15].

Je ne me serais pas étendu si longuement sur ces petites divergences, si je ne croyais pas que le sujet même a un certain intérêt. En outre, je n'ai pas voulu paraître plus en désaccord que besoin n'était avec M. J., chez lequel je reconnais une grande compétence dans la linguistique germanique et romane, et auquel je suis très reconnaissant du jugement général, si flatteur pour moi, qu'il a porté sur mon livre.

Si je n'ai pas fait une édition française de mon livre, c'est qu'il m'a semblé que le public français s'intéresse peu à cette sorte de recherches [16]. Témoin le fait étonnant qu'une revue comme la *Romania,* une des

premières revues scientifiques du monde et qui traite de l'ancienne langue du pays même, n'a que deux ou trois cents abonnés payants (dont une grande partie sont des étrangers), et ne pourrait pas subsister sans le secours du gouvernement, qui en achète un certain nombre d'exemplaires pour les distribuer gratuitement.

Je terminerai ces observations, déjà trop longues, par le vœu qu'un phonétiste français compétent fasse bientôt la phonologie de la langue parlée actuelle du nord de la France et surtout de Paris. Il est des particularités et des traits distinctifs dont les indigènes ne s'aperçoivent pas ; sur ces points, l'opinion des phonétistes étrangers n'est pas à dédaigner [17]. D'autre part, il y a un grand nombre de faits, de tendances et d'habitudes qu'il faut être indigène pour connaître à fond. En réunissant les recherches et les observations de tous, on finirait par faire une œuvre complète.

Christiania, le 20 octobre 1882.

Joh. Storm.

(1) J'ai eu tort, je le reconnais, de dire que M. Storm attribuait à l'*u* de *un* la *même* valeur qu'à l'*eu* de *peuple ;* seulement je doute un peu que cet *u* soit plus ouvert que l'*eu* du mot *peuple*.

(2) Je n'ai jamais dit le contraire ; seulement M. S. me permettra de faire remarquer que les étrangers « qui ne connaissent pas les voyelles nasales » sont très mauvais juges de leur valeur véritable et les prononcent, par suite, un peu à l'aventure.

(3) Je suis très content qu'un phonétiste aussi autorisé que M. S. partage ma manière de voir sur ce point et je suis heureux de lui avoir donné l'occasion de se prononcer sur une question de phonétique très mal étudiée, je crois, et très mal résolue chez nous.

(4) Il y a là, en effet, un malentendu qui est maintenant éclairci ; je m'étais mépris sur la valeur de la notation de M. Storm. Quant à l'approbation que j'ai paru donner à sa manière de voir au sujet de la valeur dentale de l'*n* de *vingt-deux*, je la retire décidément ; je crois qu'il n'y a que deux manières possibles de prononcer *vingt-deux : vê-t-dœ* qui est la prononciation générale dans le nord de la France, ou *vèn'dæ* qui est, je crois, la prononciation de M. L. Havet. [M. Havet entend la prononciation de ce mot conformément à la notation de M. Storm. — *Réd.*]

(5) Je crois que le *gn* italien, le *ñ* espagnol et le *gn* français sont identiques, et c'est aussi, il me semble, l'opinion de M. Havet ; je ne puis donc admettre que notre *gn* soit « très ressemblant au *ng* germanique » ; M. S. dit lui-même, p. 37, que ce dernier son nous est « entièrement étranger et incompréhensible (*ein ganz fremder und unbegreiflicher Laut*), ce qui est vrai ; mais comment en pourrait-il en être ainsi, si nous avions dans notre langue un son qui lui fût « très ressemblant » ?

(6) De ce que « la plupart des Français prononcent l'anglais *sing* comme *signe* » cela ne prouve nullement qu'ils ne « se doutent d'aucune différence entre ces deux sons » ; cela prouve seulement qu'ils ne veulent pas se donner la peine de prononcer le premier.

(7) M. S. a dit, p. 47, que notre *gn* est un *ng*, non un *n* mouillé, ce que je crois de tout point inexact.

(8) Certainement ; aussi n'ai-je pas attribué cette opinion à M. Storm. Ne pouvant me servir du signe qu'il emploie (et que je représente ici par *ng*), j'avais écrit *n* surmonté d'un point à la place du dernier ; on a imprimé un *n* simple, ce qui n'a plus de sens : *Pro solo puncto*, etc. On me croira d'autant plus facilement qu'à la même ligne on a imprimé, ce qui me rend presque inintelligible, *il faut* au lieu de *ils font*.

(9) Je n'ai pas besoin de dire que je ne confonds nullement l'*n* guttural et l'*n* dental.

(10) Je doute beaucoup de la première de ces affirmations; quant à la seconde, elle est en grande partie vraie et prouve que l'*n* mouillé tend à se transformer en *n* simple, comme cela arrive, je l'ai dit, dans certains mots.

(11) Je n'ai pas besoin de dire combien je suis aise de voir M. S. se ranger si complètement à mon avis sur ce point.

(12) En disant cela, je faisais allusion à l'auteur — un Suédois — d'un petit dictionnaire du patois normand du val de Saire, dans lequel tous les mots, qu'ils soient terminés par une explosive ou par une chuintante, sont écrits sans *e* muet ou sans apostrophe qui indique que la voix ne doit pas tomber immédiatement après la consonne.

(13) J'ai dit que M. S. distinguait avec raison l'*e* obscur allemand de l'*e* muet français ; je me suis étonné seulement qu'il parût admettre que cet *e* sonnât à nos oreilles comme un *e* fermé.

(14) Je ne puis dire qu'une chose, c'est que j'ai été frappé, il y a deux mois, de la ressemblance qu'il y a entre l'*e* final scandinave et l'*e* fermé de mon pays.

(15) Ce que je sais, c'est que pour arriver à prononcer l'*r* scandinave, je m'efforçais de former l'articulation près de la racine des incisives supérieures, ce qui est le caractère de l'*r* dental, d'après M. S. lui-même qui cite, p. 39, pour exemple d'un *r* DENTAL le norv. *tre*, « dans lequel *r*, dit-il, est formé à la même place que le *t* ».

(16) Je crois que M. S. n'a pas eu tort de ne point faire une édition française de son livre, par la raison fort simple qu'il n'en aurait pas vendu dix exemplaires; il aurait dû voir que la critique est dirigée contre nous et ne s'adresse nullement à lui.

(17) C'est évident, et voilà pourquoi il y a tant à prendre, même pour la connaissance de notre langue, dans le livre de M. S., qui témoigne à la fois d'une observation si patiente et si juste et d'une connaissance si approfondie des idiomes germaniques et romans. Je terminerai ces observations à mon tour par un vœu, c'est qu'on arrive enfin à créer un alphabet uniforme pour désigner les différents sons, et que les signes employés se trouvent dans toutes les imprimeries sérieuses.

C. J.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE CRÉOLE

Nouvelle note additionnelle.

Depuis la publication de notre essai de bibliographie créole (*Revue critique* des 29 août et 7 novembre 1881), nous avons retrouvé quelques notes qui se rapportent à ce sujet. Comme les matériaux de cette branche de la linguistique sont peu connus, même des spécialistes, il ne nous paraît pas inutile de donner ici ces quelques titres.

Une variété de créole n'a pas été signalée par M. Coelho; c'est :

L'*Anglo-Indou*.

The Anglo-Indian Tongue, article du *Blackwood's Magazine* de mai 1877. — L'*Academy*, en annonçant cet article, disait : « The Anglo-Indian Tongue » is a paper to be commended alike to the curious in the local slang of all nations as an etymological problem, and to the Indian officers and civil servants, who find their account in accommo-

dating themselves in a great measure to the language of the country, the peculiarities of which, whether in the culinary, complimentary, legal, or objurgatory lines, are cleverly set forth in this article. »

Specimen of Hindu English, article du *Chamber's Journal* d'avril 1878.

Le journal le *Times*, dans son numéro du 11 avril 1882, a publié sous le titre de *Baboo-English* un article sur l'Anglo-Indou ; mais il y est question moins de la langue parlée que de l'anglais assez idiomatique, et avec saveur du terroir, des lettrés indous, quand ceux-ci écrivent en anglais.

Anglo-nègre de Surinam (Coelho, p. 62).

L'auteur de la « Kurzgefasste Neger-Englischè Grammatik. Bautzen, 1854 », signalée par M. C., est L. Weiss.

Ajouter le titre suivant :

Van Dyk, P., onderwyzinge in het Bastert-Engels of Neeger-Engels, in de Hollandsze Colonien (Surinam). Amsterdam (17..) 112 p. in-8.

Anglo-nègre des Etats-Unis.

Slave-songs of the United States, preceded by an account of these Songs and an Essay on the Negro Dialects observed at Port Royal by Prof. W. F. Allen, of the University of Wisconsin, in-8, 1875, 1 doll. 50 c. New York, office of the *Nation*.

W. Owens : Folk-Lore of the Southern Negroes, dans le *Lippincott's Magazine* de décembre..... J'ai oublié de noter l'année : ce doit être entre 1875 et 1880.

Anglo-Indien de l'Oregon (Etats-Unis d'Amérique).

Cette langue, que M. C. mentionne en passant (p. 62), a été l'objet d'une publication spéciale :

Gibbs, G., Dictionary of the Chinook Jargon (chinook-engl. and engl.-chin.) or Trade Language of Oregon. in-8. Washington, Smithsonian Institute, 1863.

Nous ignorons à quelle variété anglaise se rapporte l'article suivant : A. A. Hayes, Jr. : Pidgin English, dans le *Scribner's Monthly* de janvier..... (entre 1875 et 1880).

Lingoa Geral.

A la bibliographie donnée par M. C., p. 27, ajouter :

On the lingoa geral, by Prof. Hart, of Cornell University, dans les *Transactions of the American Philological Society* (cf. l'*Academy*, 15 juillet 1873, p. 203).

Ph. de Martins, dans son *Ethnographie de l'Amérique et en particnlier du Brésil*, parle aussi de la *lingoa geral*.

Enfin, à notre propre bibliographie du créole français, nous ajouterons aujourd'hui :

Jacob de Cordemoy. Les refrains populaires à la Réunion, dans les *Bulletins de la Société des sciences et arts de l'Ile de la Réunion*. Saint-Denis, in-8°, année 1874, pp. 90-106.

H. Gaidoz.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Albert Réville, professeur d'histoire des religions au Collège de France, va faire paraître à la librairie Fischbacher un ouvrage en deux volumes sur les *Religions des peuples non civilisés*.

— Vient de paraître à la librairie Hachette : *C. Valeri Catulli liber. Les poésies de Catulle. Traduction en vers français par* Eugène Rostand. *Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie, Avec un commentaire critique explicatif par* E. Benoist, *Professeur de Poésie Latine à la Faculté des Lettres de Paris. Ouvrage couronné par l'Académie française au concours du prix Jules Janin.* Lyon, imprimerie Louis Perrin. Le tome premier donne, en regard du texte, la traduction en vers; il contient en outre une *Préface* et une *Vie de Catulle* signées de M. Rostand. Le tome second, dont la première moitié a seule paru, est consacré au commentaire critique et explicatif de M. Benoist, qui a jugé nécessaire de donner sans retard au public « tout ce qui était suffisamment achevé ». Ce premier fascicule s'arrête après la pièce LXIII (*Super alta vectus Attis*). L'autre moitié du tome II paraîtra dans le courant de l'année et alors la *Revue* rendra compte de cette publication importante.

— Notre collaborateur M. Eug. Müntz a publié en brochure les *Lettres inédites de savants français à leurs confrères ou amis d'Italie*, XVIIe-XIXe *siècles*. Le Puy, Marchessou. In-8°, 24 p.) qu'il avait fait paraître dans notre recueil; on se rappelle que ces lettres ont été tirées par M. Müntz des bibliothèques d'Italie (Barberini, Corsini, Vaticane, archives d'Etat de Florence, Marucelliana), et que parmi elles figurent quatre lettres de Paul-Louis Courier à Gaetano Marini.

— Deux lettres inédites de Henri IV viennent d'être publiées par M. A. Germain, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Montpellier; elles ont été imprimées dans le tome VII des mémoires de l'Académie de Montpellier et tirées à part; toutes deux, l'une du 8 nov. 1576, l'autre, du 12 décembre 1584, sont adressées par le roi de Navarre à l'Université de Montpellier; le Béarnais demande à la Faculté de garder auprès de lui, comme médecin, d'abord Jean Saporta, puis Nicolas Dortoman, tous deux professeurs de l'Université.

— La seconde partie de la *Pucelle* de Chapelain vient d'être publiée par M. H. Herluison dans la collection que cet éditeur fait paraître sous le titre de « Bibliothèque orléanaise » (*Jean Chapelain, les douze derniers chants du poème de la Pucelle publiés pour la première fois sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale.* Orléans, H. Herluison. In-16°, c et 391 p. 10 fr.; tiré à 279 exemplaires numérotés). « Editeur soucieux de ce qui a été dit et fait pour l'honneur de Jeanne d'Arc, dit M. Herluison, nous sommes heureux de pouvoir ajouter à la Bibliothèque orléanaise l'œuvre ignorée de Chapelain. » Outre le texte des douze derniers chants du poèmes, M. H. a reproduit la préface de Chapelain, qui n'est pas sans quelque mélancolie, comme le prouvent les premières lignes : « ce que j'avais prévu des malignes influences que mon poème devait essuyer à son entrée dans le monde ne s'est que trop vérifié par l'événement. L'envie qui est naturellement contraire aux entreprises élevées, a fait le même accueil à la mienne qu'à celles des anciens qui ont le plus éclaté ». Le volume renferme encore une notice sur Chapelain par le président de la Société des sciences, belles-lettres et arts d'Orléans, M. Gabriel Baguenault de Viéville, et une *Etude sur le poème de la Pucelle*, de notre collaborateur M. René Kerviler, étude extraite, avec quelques modifications et additions, de l'ouvrage publié par cet érudit sur la « Bretagne et l'Académie française au XVIIe siècle ».

— L'éditeur Charpentier a mis en vente le Ier volume de l'ouvrage que

M. E. Michaud, professeur à l'Université de Berne, publie sur *Louis XIV et Innocent XI,* d'après les correspondances diplomatiques inédites du ministère des affaires étrangères de France. Cet ouvrage aura quatre volumes. Le premier traite d'Innocent XI et de sa cour (in-8°, 580 pages). Le second, qui paraîtra dans quelques semaines, traite de la politique générale de ce pape, de ses relations avec les principales puissances de l'Europe, et particulièrement de son hostilité contre la France. Le troisième exposera le conflit politico-ecclésiastique de cette époque (1676-1689), et le quatrième les débats ecclésiastiques et théologiques : révocation de l'édit de Nantes, condamnation de Molinos, du P. Maimbourg, jésuite, du P. Noël Alexandre, dominicain, les quatre articles de 1682, l'infaillibilité du pape, etc.

— Parmi de récentes publications parues en province, nous avons à signaler de M. Ch. Aubertin, des *Recherches historiques sur les anciennes écoles et le collège de Beaune* (Beaune, Batault, In-8°, 152 pp.; on y trouve d'intéressants détails sur l'instruction donnée par les Oratoriens qui dirigeaient depuis 1624 le collège de Beaune, sur les Oratoriens eux-mêmes, parmi lesquels le futur terroristeJoseph Lebon, etc.): — de M. A. Dujarric-Descombes, une *Etude sur Pierre Lafon de la Comédie Française, 1773-1846* (Bergerac, Boisserie. In-8°, 18 p.); — de M. René Fage, une étude sur un épisode de la Fronde en province, la *Tentative de translation à Limoges du parlement de Bordeaux, 1652* (Limoges, Chapouland. In-8°, 22 pp.) et une notice sur *Le point de Tulle* (Tulle, Chauffon. In-8°, 24 p. M. Fage montre que le tulle fut fabriqué dès 1655 dans la capitale du Bas-Limousin et introduit à la cour par Et. Baluze); — de MM. Magen et G. Tholin, *Deux montres d'armes au* xve *siècle.* (In-8°, 23 p., liste des hommes d'armes passés en revue en 1568 et en 1569 à Bordeaux et à Grenade, où l'on trouvera près de deux cents noms, dont cent cinquante appartenant à la région du Sud-Ouest); — de M. Ch. Pradel, une *Notice sur l'imprimerie à Castres,* etc.

— Dans un volume qui a pour titre « *Essais d'histoire et de critique* » (Paris, Plon. In-8°, 295 p., 3 fr. 50), M. Alb. Sorel a réuni des études, composées à différentes époques et sur des sujets divers; en voici les titres *Metternich* (pp. 3-54), qui ne fut, dit M. S., qu'un diplomate, mais un diplomate de premier ordre, « l'empirisme politique n'a jamais exercé ce prestige, atteint cette gravité..... la grande comédie du monde, l'intrigue supérieure de la scène européenne n'ont jamais rencontré un auteur si fertile et un acteur si consommé »; — *Talleyrand au congrès de Vienne* (pp. 55-94); — *L'alliance russe et la Restauration* (pp. 95-115), étude dans laquelle M. S. résume les renseignements fournis par M. de Viel-Castel, sur le grand dessein de M. de Polignac, sur la légende d'après laquelle la Restauration aurait, en 1830, contracté avec la Russie une alliance intime qui aurait rendu à la France les frontières du Rhin; — *Les Mirabeau* (pp. 117-130); — *Bernis et l'alliance autrichienne de 1756* (pp. 131-149; la publication des Mémoires et de la correspondance de Bernis, dit M. S., corrige et rétablit certains détails, certaines nuances assez importantes; mais l'ensemble du tableau reste ce qu'il était; si la responsabilité de Bernis est en partie dégagée, celle de Louis XV et de ses conseillers n'en paraît que plus lourde; notre rôle, écrit Bernis, a été extravagant et honteux; l'arrêt est juste, et l'histoire l'a confirmé; — *La diplomatie secrète de Louis XV* (pp. 153-169); M. S. complète l'étude qu'il a commencée à propos de Bernis; il montre par l'histoire du *Secret du roi* « à quel funeste paradoxe on aboutit lorsqu'on voulut faire de l'alliance autrichienne, faussée dans son objet et dénaturée dans ses applications, le principe d'un nouveau système de politique », — *La tsarine Elisabeth* (pp. 171-190, d'après le livre récent de M. Vandal); — *Catherine II et la Révolution française* (pp. 191-

204); — *L'Angleterre et l'émigration de 1794 à 1801* (pp. 205-232; récit de l'échec de la mission confiée par Pitt à Wickham et à lord Macartney); — *Les colonies prussiennes* (pp. 233-247), art. sur les « Etudes sur l'histoire de Prusse », de M. Ernest Lavisse; notre recueil n'ayant pas rendu compte de ce livre remarquable, nous citerons le jugement de M. S. : « M. Lavisse a été puiser aux sources mêmes, dans les bibliothèques et les archives de Prusse, les éléments de son ouvrage. Il est érudit et critique; mais sa science n'est nullement lourde et refroidie. Il sait faire revivre le passé, et sans chercher des rapprochements et des allusions qui feraient tache en une œuvre sérieuse comme la sienne, il conserve le sentiment très vif des choses présentes... L'histoire du développement parallèle de l'état des Margraves et de l'état des Teutoniques est la partie la plus neuve du livre... » : — *La politique française en 1866* (pp. 249-264) et *L'affaire du Luxembourg* (pp. 265-280); ces deux études ont été inspirées à M. S. par la lecture des deux ouvrages que vient de publier M. Rothan, « La politique française en 1866 » et « L'affaire du Luxembourg ». Dans le premier de ces ouvrages, dit M. S., M. Rothan a voulu montrer les causes d'une guerre qui a été si désastreuse pour nous, et il les a recherchées dans la crise qui a précédé et suivi Sadowa. Le lien, en effet, est intime entre les événements qui ont amené le traité de Prague et ceux qui ont amené le traité de Francfort; on y suit les conséquences progressives des mêmes fautes initiales; la politique de 1866 avait creusé l'abîme sous les pieds de la France, la politique de 1870 l'y précipita. Quant à « l'affaire du Luxembourg », si peu étudiée jusqu'ici et presque ignorée du public, elle est « le prologue instructif et malheureusement inutile de la catastrophe de 1870... mais M. de Moustier a tenu le gouvernail et donné le coup de barre qui sauve de l'écueil ». Le volume se termine par un art. sur *La diplomatie et le progrès*.

— La librairie Léopold Cerf vient de publier un petit livre utile, le *Manuel pratique pour l'application de la loi sur l'instruction obligatoire*, par MM. Edm. Benoit-Lévy et F. B. Bocandé, avocats à la cour d'appel de Paris (avec une préface par M. Jean Macé, président de la Ligue de l'enseignement). Ce *Manuel* contient le résumé des débats parlementaires, le commentaire de la loi, les circulaires, arrêtés et décrets relatifs à son application, et une table alphabétique détaillée. (In-8°, VIII et 144 p. 1 fr.).

— La *Société historique* — le premier cercle fondé à Paris qui se soit donné pour but de réunir les hommes d'étude, professeurs, écrivains et amis des lettres — a tenu samedi soir, 11 novembre, une assemblée générale dans les salons du Cercle, 215, boulevard Saint-Germain. Le président, M. G. Monod, a rendu compte des travaux de la Société. Elle compte aujourd'hui plus de 400 membres et devra, dès l'année prochaine, agrandir son local. Elle publiera, dès le mois de décembre, un *Bulletin* destiné à tenir tous les membres au courant des affaires et des actes de la Société, et a commencé le 25 novembre une série de conférences bi-mensuelles. Les premières seront faites par MM. A. Sorel (*Etat des esprits en France avant la Révolution*), G. Paris (le Parzival), Cordier (*le Tonkin*), Renan, etc. La salle des Revues compte actuellement plus de 80 recueils périodiques, et la salle des journaux, tous les journaux politiques français et un grand nombre d'étrangers, l'*Allgemeine Zeitung*, la *Kœlnische Zeitung*, la *Neue freie Presse*, le *Times*, le *New York Herald*, la *Epoca*, etc. Le cercle de la Société historique a été baptisé *Cercle Saint Simon*; la maison où il est installé se trouve justement au coin du boulevard Saint-Germain et de la rue Saint-Simon.

—M. Jules Simon a été nommé, le 11 novembre, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Mignet, démissionnaire.

ALLEMAGNE. — Nous avons donné, dans un de nos précédents numéros (n° 46, p. 395), sur le 36e congrès des philosophes allemands, des renseignements que nous complétons aujourd'hui. Le congrès qui a eu lieu à Carlsruhe, comptait près de 530 membres, parmi lesquels MM. Eckstein, Urlichs, E. Curtius, Nissen, Studemund, R. Schoell, Wachsmuth, Zangemeister, von Duhn, Hartel, Hug, Christ, Herzog, Clemm, Schiller, etc. La session s'ouvrit le mercredi 27 septembre; M. Genthe, de Hambourg, exposa dans cette journée les *rapports des Grecs et des Romains avec la mer Baltique*. Le lendemain, M. Studemund, de Strasbourg, fit une lecture sur *Deux comédies parallèles de Diphile* (l'original de la *Vidularia* est, comme celui du *Rudens*, une comédie de Diphile) et M. E. Curtius parla près de deux heures sur *les fouilles d'Olympie*. Le 29 septembre, M. Hettner, de Trèves, lut un mémoire sur *la civilisation en Gaule et en Germanie sous la domination romaine;* et M. Bœckel, de Carlsruhe, une notice sur *Hermann Kœchly*. Le samedi, 30 septembre, M. Ziegler, de Bade, traita des *commencements de la philosophie alexandrine* et M. Soltau, de Saverne, *de l'origine du census et de la censure à Rome*. Telles sont les lectures principales faites dans les quatre séances de l'assemblée générale; mais il faut citer encore les différents travaux des sections : 1° section pédagogique, discours de M. Schiller, de Giessen, sur *l'enseignement du grec d'après la réforme des gymnases en Prusse et le « scriptum » grec dans l'examen de maturité* : 2° section archéologique, mémoire de M. H. Blümner, de Zurich, sur le « *nudus talo incessens* » *de Polyclète;* de M. Urlichs, de Wurzbourg, sur *Phidias à Rome;* de M. Holm, de Palerme, sur *la retraite des Athéniens après le siège de Syracuse;* de M. E. Curtius, sur *la restitution du fronton oriental du temple d'Olympie;* 3° section philologique, mémoire de M. Hug, de Zurich sur *la critique des manuscrits de la Cyropédie de Xénophon;* de M. Hanssen, de Strasbourg, sur *la collection des Anacreontea contenue dans le codex Palatinus;* de M. May, d'Offenbourg, sur *l'usage des auteurs classiques chez certains chroniqueurs du moyen-âge*; etc.; 4e section romane et germanique (voir *Revue critique*, n° 46, p. 395). Sur la proposition de M. Eckstein, l'assemblée a désigné Dessau comme siège de la prochaine session.

— Le Ier volume des *Commentationes philologae Jenenses* (Leipzig, Teubner. In-8°, IV et 238 p. 5 mark) ou dissertations de philologie publiées par les directeurs du séminaire philologue de l'Université d'Iéna, renferme les études suivantes : de M. Gundermann, *De Julii Frontini strategematon libro qui fertur quarto;* de M. Sarrazin, *de Theodoro Lectore Theophanis fonte praecipuo;* de M. Sauerbrei, une étude sur les sources du XIVe et du XVe livre de Zonaras.

— Outre l'édition d'Hérodien, par M. L. Mendelssohn, que nous avons récemment annoncée, la librairie Teubner, de Leipzig, fera prochainement paraître les ouvrages suivants : *Nektar und Ambrosia, dritte Vorarbeit zu einem Lexikon der griech. u. rœmischen Mythologie*, par M. W. Roscher; le Ier vol. d'une *Geschichte und System der rœmischen Staatsverfassung*, par M. E. Herzog (paraîtra en août 1883 et traitera de la constitution sous les rois et la république); une 4e édition du *Tacite*, de feu Halm; une édition de la *Thébaïde*, par M. Ph. Kohlmann (l'*Achilléide* a paru en 1879); une édition de l'*Alexiade*, d'Anne Comnène, par M. Aug. Reifferscheid (en deux volumes).

— Parmi d'autres livres sur le point de paraître, on nous cite, de M. A. Bastian, I. *Vœlkerstæmme am Brahmaputra u. verwantschaftliche Nachbarn;* II. *Inselgrup pen Oceaniens* (Berlin, Dümmler); de M. A. Bœtticher, *Olympia, das Fest und seine Stætte nach den Berichten der Alten, Ergebnissen der deutschen Ausgrabungen* (Berlin, Springer); de M. Humbert, *Molière in Deutschland;* de M. Heinr. Korting, *Corneilles religiœse Dichtungen* (Oppeln, Frank); de M. G. Koehler,

Die Schlachten von Nicopoli und Warna (Breslau, Koebner), etc.; de M. Bernh. Sepp, *die Zeuss'sche Hypothese über die Herkunft der Baiern* (Munich, Ackermann); de M. Kuno Fischer, *Kant und seine Lehre* (Munich, Bassermann).

— Nous avons parlé autrefois d'une collection d'écrits pédagogiques, devenus rares, du XVIe et du XVIIe siècle, que M. Aug. Israel publie à Zschopau, chez l'éditeur Raschke; nous avons donné les titres des trois premiers fascicules; depuis, six autres fascicules ont paru; ce sont les suivants : IV. *Wie man die jugendt in guten sitten und christenlicher zucht uferziehen uund leeren sœlle, ettliche kurtze underwysung*, durch huldrychen Zvinglin beschrieben; — V. 1. *Eine Predigt Martin Luther's, das man Kinder zur Schulen halten solle;* 2. *Von Schulen*, letzter Abschnitt aus dem Unterricht der Visitatorn ...jtzt durch D. Martin Luther corrigiert; — VI. 1. *Leonhardi Aretini de studiis et litteris ad illustrem dominam Baptistam de Malatesta Tractatulus*; 2. *Jacobi Purliliarum comitis de generosa liberorum educatione libellus;* — VII. *Sieben bœse Geister, welche heutigen Tages guten Theils die Küster oder so genandte Dorff-Schulmeister regieren, mit angefügten sieben Küster-Tugenden;* — VIII. *Des durchlauchtigen Hochgebornen Fürsten und Herren, Herren Augusti, Herzogen zu Brunswyg und Lüneburg pp. Schul-Ordnung;* — IX. *Ein schrifft Philippi Melanchtonis an ein erbare Stadt, von anrichtung der Latinischen Schuel.*

— M. W. Müller s'est fait connaître honorablement par les volumes qu'il publie depuis 1867 sous le titre « Histoire politique du présent ». L'ouvrage qu'il fait paraître aujourd'hui sur « l'histoire et la politique de l'Europe de 1871 à 1881 » (*Europæische Geschichte und Politik, 1871-1881*, Berlin, Springer. In-8°, XVI et 304 p. 4 mark) est un résumé clair et intéressant des événements qui se sont accomplis dans l'espace de ces dix années; M. M. n'a eu besoin, pour composer ce récit, que de coordonner, en les abrégeant, les informations qu'il a rassemblées dans les volumes de sa *Politische Geschichte der Gegenwart*. Comme ces volumes, son livre expose successivement l'histoire de chaque nation; d'abord l'empire allemand (pp. 1-87), et, à la suite des pages consacrées à l'Allemagne, le récit de « la crise orientale » (pp. 88-147) jusqu'à la bataille de Tell-el-Kebir; puis la France (pp. 148-179); l'Autriche-Hongrie (pp. 180-201); la Grande-Bretagne et l'Irlande (pp. 202-223); la Russie (pp. 224-237); l'Italie (pp. 238-250); l'Espagne et le Portugal (pp. 251-266); la Belgique et la Hollande (pp. 267-276); les pays scandinaves (pp. 277-285); la Suisse (pp. 286-293); les Etats non européens (pp. 294-304). Ce volume de M. W. Müller rendra de grands services, et nous le recommandons à tous ceux qui étudient l'histoire contemporaine et qui ont besoin d'un manuel renfermant les dates des événements et un récit d'ensemble net et précis. Mais que dire des expressions « den hohen Grad von Unverschæmtheit und Hochmuth », à propos des « débuts » des députés de l'Alsace-Lorraine au Reichstag (p. 43)? A la même page, on apprend avec étonnement que, sur ces quinze députés, dix étaient cléricaux et cinq seulement partisans de la protestation! P. 45, est-il exact que « les visites que l'empereur fit en Alsace aboutirent favorablement » (fielen günstig aus), et qu' « il fut reçu avec enthousiasme par les habitants du Landkreis de Strasbourg? » P. 172, pourquoi ne pas nommer les trois ministres soumis à l'influence de M. Gambetta? P. 177, pourquoi ne citer que la nomination du général de Miribel (et non Miribel tout court), et oublier celle de M. Weiss, qui fit plus de bruit encore? P. 102, lisez *de Rochebouët* et non « De la Rochebouet ».

AUTRICHE. — Il a paru à la librairie Gerold, de Vienne, un volume intitulé « Extraits des papiers de Wilhelm de Tegethoff » (*Aus Wilhelm von Tegethoffs Nachlass*. In-8°, 371 pp. 7 mark 60). Ce volume renferme une biographie du vain-

queur de Lissa, par M. Adolf Beer (89 p.); puis des extraits de la correspondance privée de Tegethoff (en grande partie, des lettres à son père); enfin des rapports de l'amiral à l'archiduc Ferdinand Max.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 novembre 1882.

M. le ministre de l'instruction publique écrit à l'Académie pour l'informer que M. Geffroy a pris la résolution de quitter la direction de l'école française de Rome. Le ministre insiste sur les regrets que lui cause cette détermination et prie la compagnie de lui présenter deux candidats pour les fonctions de directeur de l'école. — Renvoyé à la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. de Puymorin, lieutenant-colonel du 16e régiment d'infanterie, président de la commission archéologique du Kef (Tunisie), envoie des inscriptions, accompagnées de lettres explicatives, qu'il a reçues de M. le Dr de Balthazar, de Bordj Messaoudi. M. Hauréau dépose sur le bureau un autre envoi de M. de Puymorin, comprenant un nombre considérable d'inscriptions recueillies autour du Kef. Ces divers documents seront examinés par M. Léon Renier.

M. Lefebvre, notaire à Paris, adresse à l'Académie un extrait du testament de M. Lazare-Eusèbe Lefèvre-Deumier, propriétaire, décédé à Paris le 23 juillet 1882. Par cet acte, M. Lefèvre-Deumier a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et à l'Académie des sciences morales et politiques une rente annuelle et perpétuelle de 4,000 fr., pour fonder un prix de 20,000 fr. qui sera décerné, tous les cinq ans, « à l'ouvrage le plus remarquable sur les mythologies, philosophies et religions comparées. » Le prix sera décerné alternativement par les deux Académies, le tour de chacune revenant ainsi, tous les dix ans; le premier tour appartiendra à l'Académie des sciences morales et politiques. Les Académies n'entreront en jouissance de ladite rente que quinze ans après le décès du testateur. — Renvoyé à la commission des travaux littéraires.

M. Oppert fait une communication, sous ce titre : *la plus ancienne date chaldéenne connue jusqu'ici.* La chronologie chaldéenne est fort incertaine, surtout pour les époques les plus éloignées de nous. La découverte d'un document qui fixe la date d'un des plus anciens rois de Chaldée est donc précieux au point de vue historique. M. Pinches, assistant au British Museum, vient de lire, sur un cylindre conservé aujourd'hui dans cet établissement et qui a été trouvé à Abou-Habba, le site de la ville antique de Sippara, une inscription du roi Nabonid, qui régna de 555 à 538 avant notre ère. Ce roi y parle de fouilles entreprises par son ordre au temple du Soleil d'Agarde et à Sippara et raconte comment ces fouilles ont mis au jour une inscription du roi Naram Sin : « L'inscription de Naram Sin, fils de Sargon, dit-il, que depuis 3200 ans aucun roi parmi nos prédécesseurs n'avait vue, Samas, le grand seigneur de Tparra, le séjour de son cœur joyeux, me l'a révélé. » Ainsi Nabonid comptait, depuis Naram-Sin, jusqu'à lui, 3200 ans. Si donc cette indication est exacte (ce qu'il nous est malheureusement impossible de vérifier), Naram-Sin dut régner vers l'an 3750, et Sargon, son père, environ vers l'an 3800 avant notre ère. Ces deux rois étaient déjà connus par plusieurs textes, mais on ignorait à quelle époque ils avaient vécu. Le plus curieux des documents que nous possédons sur Sargon est un texte où il raconte comment il avait été, dans son enfance, exposé sur les eaux dans une corbeille et sauvé par un paysan; c'est un récit assez semblable à celui de la Bible sur Moïse.

M. Benoist commence la lecture d'un mémoire intitulé : *De l'interpolation qu'on a cru reconnaître dans Horace*

Ouvrages présentés : — par M. Alfred Maury : *Œuvres de* A. de Longpérier, réunies et mises en ordre par Gustave Schlumberger, t. I; — par M. Miller : Harrisse (Henry), *Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages, etc. (Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie, etc.*, t. I; — par M. Le Blant : Corblet (l'abbé Jules), *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement du baptême*, 2 vol., — par M. Heuzey : Reinach (Salomon), *Description des antiquités du musée impérial de Constantinople*; — par M. Delisle : Robert (Ulysse), *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France dont les catalogues n'ont pas été imprimés*, 3e fascicule (de *Dijon* à *Nice*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 11 Décembre — 1882

Sommaire : 246. Hovelacque, Les races humaines. — 247. Funk, Vie de Polycarpe. — 248. Ruelens, Le peintre Adrien de Vries. — 249. Le P. Joseph Bougerel, prêtre de l'Oratoire. — 250. Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, p. p. Tourneux. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

246. — **Les races humaines.** par Abel Hovelacque, professeur à l'Ecole d'Anthropologie. Paris, Cerf, 1882, 159 p. in-12. Prix : 1 fr.

On a dit souvent que la science consiste à savoir ignorer beaucoup de choses : mais bien rares sont les savants qui savent borner leurs prétentions, reconnaître les lacunes de nos connaissances (et surtout des leurs), s'abstenir de dogmatisme et d'ambitieuses affirmations. C'est surtout dans tout ce qui touche l'histoire de la race humaine que ces défauts sont frappants ; on veut ramener la variété à l'unité d'une classification complète, et l'on prétend reconstruire l'arbre généalogique des races humaines. La confusion s'augmente lorsque — et jusqu'ici ç'a été généralement le cas — on ne distingue pas nettement entre les données de la linguistique et celles de l'anthropologie. L'unité et la parenté des langues ne préjugent en aucune façon l'unité et la parenté des êtres humains qui les parlent, souvent même il y a contradiction absolue.

Si nous rappelons ces règles de la méthode en ethnographie qu'on voit si rarement observées, c'est pour dire que M. Hovelacque les a fidèlement suivies, — ce qui est encore une nouveauté — et que son livre est une œuvre d'excellente critique. Etant à la fois linguiste et anthropologiste, il a su (mérite rare) distinguer les données de deux sciences qu'il pratique également. Il a su en même temps s'abstenir de vouloir faire une classification des races humaines, ambition prématurée dans l'état actuel de la science, et il a simplement présenté les faits dans leur variété naturelle, sans théories et sans hypothèses.

Dès la première ligne, M. H. établit ces antinomies de l'ethnographie en termes excellents et nous croyons utile de les reproduire parce qu'il s'agit de préjugés très répandus dans les livres et par les livres : « C'est un procédé fort vicieux que celui qui consiste à diviser les races, comme on l'a fait souvent, en races *blanches, jaunes*, *noires :* c'est faire abstraction de caractères tout aussi importants que celui de la couleur de la peau. Il y a, par exemple, des différences profondes entre le Noir du Soudan et le Noir des Iles Andaman, entre le Noir du sud de l'Inde (Dravidien) et le Papou de la Nouvelle-Guinée. Les caractères tirés de la nature des

cheveux, de la forme crânienne, de la taille sont également des caractères de premier ordre, mais ils ne peuvent servir de bases, eux non plus, à une classification ethnographique. Il suffit de se rappeler que certaines races noires ont les cheveux raides, d'autres les cheveux crépus ; que certaines de ces mêmes races ont la tête allongée et que d'autres l'ont relativement arrondie [1].— Même impossibilité d'adopter un groupement linguistique. En effet, une seule et même famille linguistique est propre, bien souvent, à des peuples très différents les uns des autres : exemple, les Lapons et les Finnois, si divers par la race, et parlant deux idiomes qui appartiennent à une seule et même souche... Il n'y a pas un *criterium* unique pour la classification des races humaines. » M. H. revient plus d'une fois sur cette idée (pp. 105, 111, 145, 149) ; et il a raison, car le préjugé né de cette confusion est fortement enraciné, et n'est pas près encore de disparaître.

Lorsqu'on s'abtient de classification, on est pourtant forcé d'adopter certain ordre pour l'exposition des faits. C'est ce qu'a fait M. H. ; mais le lecteur était prévenu et il savait simplement lire une description des races existantes, tenant compte de tous les faits scientifiquement constatés, mais absolument dégagée de théories et d'hypothèses. M. H. s'est attaché surtout aux races inférieures : « Pour les peuples sémitiques et pour les peuples européens, dit-il, nous avons été d'une grande concision. Cela a été voulu. Il nous a semblé utile d'insister plus particulièrement sur la description des populations le moins connues ».

Le livre de M. H. étant le résumé d'un immense sujet, nous n'en pouvons donner l'analyse : nous nous bornerons à louer la bonne disposition des matières, la sobriété de l'exposition et la précision du style. Comme exemple de sa manière, nous citerons seulement le portrait qu'il trace du Juif. « L'Hébreu, conservateur lui aussi [M. H. vient de parler de l'Arabe], a un amour-propre remarquable. Il a l'esprit ouvert, facile, excessivement souple, et se plie à toutes les nécessités sociales. Les besoins de l'existence, telle qu'il la comprend, en ont fait l'homme le moins propagandiste qui soit au monde : il est, avant tout, l'homme de la tradition familiale. Il vit dans la civilisation européenne et demeure, malgré tout, fidèle à ses opinions particulières : il se contente de les

1. Qu'il nous soit permis de rappeler qu'il y a longtemps déjà, dans un article sur l'ethnographie générale, nous avons exprimé les mêmes critiques sur les théories en honneur chez les anthropologistes. Notre conclusion était celle-ci : « L'anthropologie n'aura une langue vraiment scientifique que lorsqu'elle adoptera une notation analogue à celle de la chimie, et qu'au lieu de parler de race celtique, ou de race germanique ou de race slave, termes chimériques et faux, elle représentera dans un monogramme de lettres et de chiffres le crâne, l'angle facial, les cheveux, les os longs, etc., de la race humaine qu'elle veut déterminer, comme le chimiste représente par un monogramme de lettres et de chiffres la nature d'un composé chimique. Tant que les anthropologistes n'en viendront pas là, les ethnographes auront le droit de leur dire qu'ils ne font qu'embrouiller l'ethnographie avec des entités. » Feuilleton de la *République Française* du 10 juillet 1874.

soustraire, dans la mesure du possible, à l'investigation des étrangers : la religion du Juif est, à l'heure actuelle, sa nationalité. »

Nous terminerons par quelques observations de détail.

« Le profil du vrai type juif, dit M. H. (p. 139) rappelle le profil accentué du bouc. Mais à côté de ce type fin, il se rencontre un type plus grossier, à cheveux fort ondulés ou un peu crépus, à lèvres assez grosses, à nez beaucoup plus large. » M. H. omet de dire que cette dualité de type correspond à la division de la race juive (au moins d'Europe) en deux branches, les *Sephardim* et les *Aschkenasim*.

Il nous paraît fâcheux d'employer le terme *indien* pour « habitant de l'Inde » : ce nom, par une erreur trop ancienne dans la langue pour qu'on puisse la déraciner, éveille plutôt l'idée d'habitant de l'Amérique. C'est sans doute par distraction que M. H. l'emploie p. 8, car, ailleurs, il se sert (avec justesse, selon nous) du nom d'Hindous.

Ce volume est orné d'un certain nombre d'illustrations ; elles sont utiles quand elles mettent sous les yeux du lecteur des types nettement caractérisés par la conformation physique ou par des déformations traditionnelles. Mais à des « images » qui représentent un campement de Bédouins ou une Grecque ou une Italienne, nous préférerions quelques cartes donnant d'un coup d'œil la distribution géographique des races que décrit l'auteur. C'est la seule lacune que nous signalerons dans l'excellent résumé de M. Hovelacque [1].

H. Gaidoz.

---

247. — **Vita et conuersatio Polycarpi** (Opera patrum apostolicorum rec. ill. F. X. Funk, Tubingue, Laupp. 1881, t II, p. 315 à 357) [2].

M. Funk partage l'opinion de M. Duchesne sur l'époque où cette *Vie* a dû être écrite et sur la valeur qu'il convient de lui attribuer. Mais il doute qu'elle soit du même auteur que le *Martyre de Polycarpe*, qui la suit dans le ms. Il est certain que l'interprétation des premières lignes de la *Vie*, sur laquelle on fonde cette identification, est erronée. Mais la place que les deux documents occupent dans le ms. ne prouve pas grand chose non plus, et l'épilogue au moins du martyre pourrait bien être précisément de celui qui a composé la présente *Vie*.

M. F. accompagne le texte grec de la traduction latine que Bolland a insérée dans les *Actes des saints*. Il indique au bas des pages les passages bibliques. Mais il n'y a pas d'index. Quant au texte, M. F. annonce qu'il a voulu le corriger le moins possible, *cum prauitas sermonis non tam librario alicui quam auctori scripturæ tribuenda esse uideatur.*

---

1. Dans le prochain tirage, il faudra, p. 23, l. 10, écrire : ils l'introduisent — au lieu de : ils *les* introduisent...

2. Comp. *Revue critique*, 1882, t. II, p. 361 (6 novembre).

Je crois pourtant que si M. F. veut bien parcourir mon précédent article, il adoptera la plupart des corrections que je propose. Et cependant je n'ai tenté que les émendations les plus faciles; je n'ai pas touché à plusieurs altérations des plus graves. M. F. lui-même a corrigé, outre plusieurs fautes d'impression (accents, ponctuation, etc.), une dizaine de passages où il est évident que l'auteur n'a pu écrire ce qu'on lit dans le ms. Je suis heureux de me rencontrer avec M. F. dans quatre émendations, pp. 15, 25 (Duchesne) = 318, 34 (Funk) [1]; 22, 15 = 330, 23; 29, 19 = 342, 21; 33, 11 = 348, 31, dans trois desquelles d'ailleurs Bolland nous a précédés tous deux. Pour le reste, je ne m'accorderais pas également avec M. Funk. P. 14, 9 = 316, 19 μετὰ δὲ τὴν τοῦ ἀποστόλου ἄφιξιν διεδέξατο ὁ Στραταίας τὴν διδασκαλίαν καί τινες τῶν μετ' αὐτόν, ὧν τὰ μὲν ὀνόματα..... ἀναγράψομαι; il est difficile de croire que l'auteur se soit si mal exprimé. Mais la correction de M. F., μετ' αὐτοῦ (*alii quidam cum ipso,* AA. SS.), ne satisfait pas non plus; on s'attendrait plutôt à καί τινες μετ' αὐτὸν ἄλλοι, ὧν. 16, 21 = 320, 25, ἐκ pour τῇ : je préfère τι. 17, 24 = 324, 21, καὶ ὁμιλεῖν pour καθ' ὁμιλεῖν : καὶ καθομιλεῖν de M. D. me paraît préférable. P. 20, 4 = 326, 19, λέγοντας ms., λεγομένους M. Funk, qui, dans la préface, incline à adopter la correction de M. D., ἀεὶ ὄντας : je ne comprends ni l'une ni l'autre; l'altération du texte me paraît être bien plus étendue. Enfin, 37, 18 = 356, 16, δὸς... σπέρματα τῷ σπείροντι (au semeur, en général) pour σπείραντι (celui qui a semé, cette année) n'est pas précisément nécessaire, bien qu'on y gagne une antithèse plus complète avec ἄρτον εἰς βρῶσιν.

Je profite de cette occasion pour signaler encore une lacune p. 16, 7 = 320, 11, après παρακελεύεσθαι, et pour souligner le point d'interrogation à la correction 19, 12, qui est insuffisante.

Max Bonnet.

---

248. — **Notices et documents. Le peintre Adrien de Vries,** par C. Ruelens. Anvers, imprimerie veuve Backer, 1882. Brochure grand in-8° de 60 p. (Extrait du *Bulletin Rubens*).

La chronique de la *Revue* a eu soin d'appeler l'attention sur la création du *Bulletin-Rubens. Annales de la commission officielle instituée par le conseil communal de la ville d'Anvers pour la publication des documents relatifs à la vie et aux œuvres de Rubens.* Trois livraisons du *Bulletin* ont déjà paru et ont pleinement justifié les espérances mises tout d'abord en un recueil rédigé par une commission formée de quel-

1. M. D. avait adopté la division en paragraphes des AA. SS., sans les chapitres, M. F. donne les chapitres sans les paragraphes, mais avec des subdivisions nouvelles, de sorte qu'on a la plus grande peine à se retrouver d'une édition à l'autre. On ne saurait assez protester contre cette mauvaise habitude des éditeurs de rendre les recherches plus compliquées par une chose qui n'a d'utilité que si elle les simplifie.

ques-uns des meilleurs travailleurs de la Belgique, présidée par un éminent érudit tel que M. Gachard et ayant pour secrétaire un homme dont le zèle, l'activité, les connaissances si vastes et si variées sont des plus remarquables, M. Ruelens. La plus importante des communications faites jusqu'à ce jour au *Bulletin* est due à ce dernier : c'est l'étude sur Adrien de Vries, laquelle se compose d'une intéressante notice et d'intéressants documents inédits.

La notice, je me hâte de le dire, n'est pas complète, définitive. M. R. a rappelé ce que l'on savait du peintre flamand ; il a introduit dans la biographie de ce peintre un grand nombre de faits nouveaux. Mais, malgré toutes ses recherches, l'obscurité, l'incertitude subsistent encore sur quelques points, et ce qui rend les difficultés, sinon invincibles, du moins fort considérables, c'est l'existence de plusieurs artistes du même nom, Abraham de Vries, Vredeman de Vries, Jean Renier de Vries. On a attribué aux quatre homonymes les œuvres des uns et des autres : dans les recueils biographiques, comme dans les catalogues des musées, règne un confus chassé-croisé. M. R. a diminué, autant qu'il était possible, un imbroglio si compliqué. Il a, d'une main sûre, planté des jalons qui guideront les futurs chercheurs, et s'il n'a pas, du premier coup, trouvé toute la vérité, on peut dire qu'il a, du moins, très bien préparé la voie pour ceux qui s'efforceront de le dépasser.

Les documents dont la notice est accompagnée sont au nombre de dix-huit. Il y a là une lettre adressée par de Vries à Peiresc dans les derniers jours de l'année 1630 [1], tirée de la Bibliothèque nationale (F. F. 9542), et dix-sept lettres adressées par Peiresc à de Vries, du 13 mai 1625 au 18 janvier 1630, tirées de la bibliothèque de Carpentras. Dans ces dix-sept lettres, le savant magistrat provençal s'occupe surtout des portraits de divers personnages célèbres dont il serait heureux d'enrichir sa belle collection et qu'il demandait à l'habile pinceau du compatriote de Rubens. Tantôt il réclame le portrait de Guillaume de Catel, conseiller au parlement de Toulouse, l'auteur de l'*Histoire des comtes de Toulouse* et des *Mémoires sur l'histoire du Languedoc;* tantôt il réclame le portrait de François Ranchin, « professeur en médecine » à Montpellier, l'auteur du *Traité de la peste* [2]. Ailleurs, il charge son protégé de peindre le cardinal de Sourdis, archevêque de Bordeaux, dont il veut loger le portrait « auprès de celui de N. S. P. le Pape [Ur-

1. Cette lettre ne porte pas de date, mais comme de Vries y annonce à Peiresc que « M. Rubens s'est remarié avec une fille, dit-on, de dix-sept ans », et comme le second mariage du grand peintre fut célébré le 6 décembre 1630, on voit qu'elle a dû être écrite quelques jours après l'événement.

2. C'est, dit Peiresc (p. 49), « le plus curieux personnage qui soit en ce païs-là. J'ay esté si malheureux de ne l'avoir jamais rencontré d'une infinité de foys que je suis allé pour le voir, que je le désire en portraict pour l'amour que je porte à sa vertu et à son mérite ». Le portrait de Ranchin fut envoyé à Peiresc l'année suivante (p. 49). Ce dernier ajoute (p. 50) que « chacun le tient en chef-d'œuvre ».

bain VIII] et de ceux des cardinaux Barberini et de Sainte-Suzanne » [1]. Ailleurs encore sont mentionnés, entre autres *desiderata* du fervent collectionneur, les portraits du cardinal de Richelieu, de Claude de Saumaise appelé (p. 24) « un des plus doctes hommes de l'Europe », du P. Sirmond, du secrétaire d'Etat, Henri-Auguste de Loménie, seigneur de la Ville-aux-Clercs, d'un autre secrétaire d'Etat, Charles de Beauclerc, que ses contemporains ont souvent appelé *le Beauclerc*, de Nicolas Rigault, etc. Signalons dans la correspondance de Peiresc avec de Vries divers curieux détails sur Rubens [2], Van Dyck, Finsonius [3], Simon Vouet; sur divers autres peintres moins illustres, tels que le sieur de Chalette, qu'il faut sans doute identifier avec l'artiste auquel M. Roschach a consacré une monographie intitulée : *Jean Chalette de Troyes, peintre de l'hôtel-de-ville de Toulouse* (Troyes, 1868, in-8°) [4], Faveau, Vignon ; sur la veuve du peintre Bunel ; sur un amateur dont s'est occupé feu M. Clément de Ris dans le *Bulletin du Bibliophile* de janvier 1875, Claude Maugis, abbé de Saint-Ambroise, aumônier de Marie de Médicis ; sur M. de Lorme, trésorier de France à Bordeaux, un des correspondants de Balzac, qui lui donne aussi le titre de *médecin ordinaire du Roy* [5], sur l'archéologue d'Aix, Boniface Borrilly, qui, jaloux de la beauté de la copie faite par Rubens du camée dont nous avons déjà

---

1. Voici la suscription de cette lettre (8 juin 1626) : « A Monsieur de Vris, excellent peintre flamand, à Bordeaux ». On y lit un magnifique éloge (p. 51) de la copie faite par Rubens du fameux camée, dit de la Sainte-Chapelle, aujourd'hui ornement incomparable du Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Peiresc déclare que cette peinture « est merveilleusement bien digne de son auteur », et digne aussi « de la plus belle pierre précieuse qui ait jamais esté au monde ». Sur le portrait du cardinal de Sourdis, que Peiresc trouva « tres bien faict », voir la lettre du 26 août 1627 (p. 12).

2. Peiresc félicite de Vries (p. 16) du plaisir qu'il aura, en un voyage projeté à Anvers, « de voir le travail de M. Rubens et de ces autres grands hommes de vostre vocation qui y sont et qui y naissent journellement ». Pouvait-on mieux célébrer l'inépuisable fécondité de la ville d'Anvers considérée comme la patrie de tant d'admirables peintres ?

3. Ce fut moy, dit Peiresc (p. 29), « qui addressay feu M. Finsonius à feu M. de Vic ».

4. Le nom de ce peintre, auquel Peiresc écrivit, le 8 mai 1627, une lettre que j'ai sous les yeux (*A M. de Chalette, peintre du Roy, à Tholose*), a été (p. 50) changé en celui de *Challet*. M. R. a bien raison de dire (p. 11) que les minutes des lettres de Peiresc à de Vries « sont en petite écriture, assez difficile à déchiffrer ». Aucun de ceux qui ont vu les hiéroglyphes tracés par tels et tels des secrétaires de Peiresc ne reprochera quelques fautes de lecture au savant conservateur des manuscrits de la bibliothèque royale de Bruxelles (par exemple, p. 12, *M. le Bernolier* pour M. *le Beauclerc*, et « vous y estes desja attendu en bonne *direction* », pour « vous y estes desja attendu en bonne *devotion* »). En voyant un paléographe aussi expérimenté et aussi renommé commettre ces petites fautes, je me persuade qu'on sera d'autant plus indulgent pour les fautes plus graves que ne manquera pas de commettre le futur éditeur de la correspondance de Peiresc.

5. *Œuvres*, 1665, in-f°, p. 367.

parlé, « vouloit jeter tout son cabinet par la fenestre, de dépit de n'avoir rien de comparable à cela » [1].

Il ne me reste plus qu'à reproduire quelques passages d'une lettre inédite de Peiresc, laquelle complète soit ce que ce grand homme a dit du mystérieux peintre flamand, en le recommandant avec une si chaude cordialité aux frères Du Puy [2], soit ce qu'il lui a si aimablement dit à lui-même dans les documents publiés par M. Ruelens. Voici comment, le 13 mai 1625, Peiresc vantait le talent et le caractère d'Adrien de Vries à M. de Maran, conseiller au parlement de Toulouse [3] : « Monsieur, vous recepvrez ceste lettre par les mains de M. Vris qui est paintre de sa profession, mais excellent et d'ailleurs bien dotté et de la plus grande connoissance qui se puisse voir. Il a demeuré quelque temps en ceste ville [Aix] où il a laissé une trez bonne odeur et une infinité d'amiz et n'a pas voulu faire sa retraicte sans aller voir la celebre ville de Thoulouse. Je vous supplie de l'aymer pour l'amour de moy et luy despartir vostre favorable adsistance pour le faire cognoistre par voz amis. Certainement M. Vris excelle à faire des pourtraictz au naturel heureusement ressemblantz et artistement elabourez, son dessein [*sic*] estant grandement hardi, son relief fort apparent et son coloris des plus beaux et non subject à aulcun changement. Il réussit encores trez bien cez grands tableaux à grandz personnages, qui est ce qu'on estime le plus en sa profession, et a si bien estudié et dressé son humeur qu'il est grandement recommandable et digne d'estre aymé, comme je m'assure que vous ferez. »

T. DE L.

249.— **Petite bibliothèque oratorienne. II. Le père Joseph Bougerel, prêtre de l'Oratoire.** Notice biographique et bibliographique, d'après des documents inédits. Paris, 1882, imprimerie Téqui, in-18 de 161 p. Tiré à 50 exemplaires numérotés.

Comme le dit (p. 5) l'auteur de l'excellent petit volume sur lequel je viens appeler l'attention, « parmi les littérateurs qui, aux siècles passés, ont illustré la congrégation de l'Oratoire, le père Joseph Bougerel mé-

---

1. Peiresc (*Ibid.*) donne cet autre pittoresque éloge à « la peinture de M. Rubens » « J'ay esté constrainct de la mettre en un lieu où elle est toute seule, car elle tuo tout ce qui en approchoit ».

2. Les trois lettres écrites par Peiresc en faveur de son ami de Vries ont été publiées par M. Ludovic Lalanne, le 30 juin 1861, dans le *Journal des Beaux-Arts* dirigé par M. Ad. Siret. M. R., qui les cite (pp. 6-7) d'après ce recueil, mentionne aussi (p. 8) un article sur ces mêmes lettres, inséré dans le même recueil (n° du 15 décembre) et communiqué par M. Julius Hübner, le conservateur du musée de Dresde.

3. Bibliothèque de Carpentras, registre des minutes S-X, f° 751.

rite une place d'honneur, peut-être moins à cause des ouvrages qu'il publia de son vivant, que par le nombre et l'importance des manuscrits qu'il a laissés. » Ces manuscrits, qui ont été précieusement conservés, ont été communiqués à l'auteur. Le plus curieux de tous est une autobiographie dont les extraits remplissent les 45 premières pages du volume [1]. On trouve là, avec les plus minutieux détails sur la jeunesse de Bougerel (son récit s'arrête malheureusement à l'année 1720) [2], d'intéressants renseignements sur le cardinal Jérôme Grimaldi, archevêque d'Aix (p. 7), sur Daniel de Cosnac, d'abord évêque de Valence, puis archevêque d'Aix (p. 9), sur divers jésuites et oratoriens plus ou moins célèbres (p. 12 et suivantes), sur l'évêque de Grasse M. de Mesgrigny, qui est le héros d'une fort piquante historiette (pp. 31-33), sur le futur cardinal de Fleury (p. 37), sur la peste de Marseille (pp. 40-41), etc.

Les mémoires de Bougerel sont suivis de quelques-unes de ses lettres aux pères Lebrun et Desmolets (pp. 46-62), au président Bouhier pp. 63-103). Mille sujets y sont traités. Dans la lettre au savant bibliothécaire de l'Oratoire, le p. Desmolets, lettre qui appartient au marquis de Clapiers, il est question surtout de deux archéologues provençaux dont la gloire a singulièrement pâli, Claude Terrin, qui prouva le premier que la statue d'Arles était une Vénus, et Laurens Gravier, de Marseille, « personnage aussi estimable par sa droiture et sa probité que par sa grande connaissance de l'antiquité et par son goût exquis pour les beaux-arts. » Les lettres à Bouhier, tirées, moins une, communiquée par M. de Clapiers, de la collection qui, à la Bibliothèque nationale, portait autrefois le nom de l'illustre érudit bourguignon [3], abondent en indications sur le jurisconsulte Luc de Penna, sur le maréchal de France J. B. d'Ornano, sur le chevalier Perrin, l'infidèle éditeur des lettres de Mme de Sévigné, sur Mathieu Marais, sur le président de Mazaugues, sur Barthélemy de Chasseneuz [4], etc. A côté de ces indications, signalons les nombreuses nouvelles littéraires dont Bougerel entretient son docte correspondant, nouvelles relatives aux écrits de la Motte, de Voltaire, de Pope, de Boulainvilliers, de Villefore, de Gibert, de l'abbé

---

1. La première partie de l'autobiographie (cahier de 16 feuilles in f°) appartient à Mme de Mainvielle, née de Bougerel. La seconde partie (cahier de 11 feuillets in-4°) appartient au marquis de Clapiers.

2. Nous ignorons, dit (p. 47) le biographe de Bougerel, si l'autobiographie fut jamais continuée, ou bien, dans le cas où il y aurait eu une suite, ce qu'elle a pu devenir.

3. L'auteur du volume, dans une note sur Jean Bouhier (p. 63) nous donne cette bonne nouvelle : « Outre les lettres de Bougerel, sa correspondance (Bibl. nat., FF. 24, 409 et suiv.) contient plusieurs autres lettres d'oratoriens que nous nous proposons de publier un jour. »

4. L'auteur, dans sa note sur ce personnage, a oublié de citer la remarquable monographie de M. Henri Pignot : *Un jurisconsulte au* XVIe *siècle. Barthélemy de Chasseneuz, premier commentateur de la coutume de Bourgogne et président du parlement de Provence, sa vie et ses œuvres.* Paris, L. Larose, 1880., in-8°).

Duguet, de Fénelon, de Dom Rivet, de Titon de Tillet, de Le Sage, de l'abbé Le Beuf, de l'abbé Sallier, de l'abbé Terrasson, de l'abbé de Lavarde, etc.

Le soigneux biographe, après avoir consacré un chapitre spécial aux ouvrages imprimés du P. Bougerel, étudie les manuscrits du savant oratorien, et surtout le plus considérable de ses manuscrits, son œuvre capitale, à laquelle il travailla sans interruption pendant plus de quarante ans, le recueil des *Vies des hommes illustres de Provence* (pp. 111-121). La description de ce recueil que possède la famille de Bougerel, et dont une copie est entre les mains de M. de Clapiers, est tellement séduisante, que tous les amis de l'érudition répèteront avec le biographe (p. 120) : « Il serait bien à désirer que quelque savant pût mettre en œuvre ces précieux manuscrits et en tirer les trésors de choses ignorées qu'ils doivent contenir. [1] »

Les autres manuscrits énumérés sont les suivants : *Faits concernant la Provence et les Provençaux* (en 5 vol. in-4°), sorte de journal des événements arrivés en Provence que le P. Bougerel notait, en y joignant des extraits de toutes les publications ayant trait à son pays natal (pp. 121-222); *Vie du P. Joseph Marrot* (in-12 de 378 p.), vie à laquelle le biographe a emprunté des citations qui aident à mieux connaître l'histoire religieuse de la France au XVIIe siècle (pp. 223-138); *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire* (en 2 vol., in-4°), ouvrage malheureusement perdu, mais dont l'auteur du volume a retrouvé quelques feuilles sur lesquelles il nous fournit de curieuses particularités (pp. 138-145); le *Parnasse provençal*, manuscrit conservé à la Bibliothèque d'Aix, d'où le même auteur extrait une lettre d'Antoine Godeau, évêque de Vence, adressée, le 1er septembre 1669, à MM. G. Venel et de Chazelles qui l'avaient choisi pour arbitre dans une discussion sur quelques expressions d'un sonnet (pp. 145-152).

Le petit volume, qui, comme on le voit, est si plein de choses, et de choses nouvelles, se termine par l'éloge du P. Bougerel, tiré du manuscrit du P. Bicaïs [2]. L'auteur ne s'étant pas nommé, je ne crois pas de-

1. L'ouvrage comprend en tout 461 vies et 3623 pages. Aux notices biographiques il faut ajouter divers morceaux comme le discours préliminaire, qui renferme l'histoire de Marseille, une dissertation sur la patrie de Pétrone, une autre sur la patrie du poète Gallus, une troisième sur la patrie de Cassien, une autre encore sur la patrie de J. B. d'Ornano, une enfin, très importante, de 62 pages, qui a pour titre : *Justification de Jean Meynier baron d'Oppede... où l'on trouvera l'existence des Vaudois de Cabrières et de Mirandol et la vraie cause de la mort funeste de l'avocat général Guérin, inconnue jusqu'à présent.* Mentionnons de plus, une *Histoire de l'Académie d'Arles* (en 50 pages).

2. Indiquons, à l'Appendice, une *Table alphabétique des principaux noms cités.* A propos de ces noms, disons que quelques-uns ont été défigurés dans le volume par des fautes d'impression. Ainsi (p. 59) l'académicien Moreau de Mautour devient Moreau de *Nantour*, et (p. 115) le gentilhomme d'Aix Galaup de Chasteuil devient *Galoup de Lasteuil.* Citons, au sujet des fautes d'impression, cette phrase d'une lettre de Bougerel à Bouhier, phrase que presque tous, que moi surtout, nous pouvons

voir le nommer moi-même, mais tous ceux qui liront son volume reconnaitront facilement en lui un des plus laborieux et des plus savants confrères et successeurs du P. Bougerel.

T. DE L.

---

250. — **Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.**, revue sur les textes originaux comprenant outre ce qui a été publié à diverses époques les fragments supprimés en 1813 par la censure, les parties inédites conservées à la bibliothèque ducale de Gotha et à l'Arsenal à Paris. Notices, notes, table générale, par Maurice TOURNEUX. Paris, Garnier frères, 1877-1882. 16 vol. in-8° dont le dernier de 755 p.

La *Correspondance littéraire* fut publiée pour la première fois en 1812-1813 : la première partie (1753-1770) eut pour éditeurs Michaud aîné et Chéron ; Salgues s'occupa de la seconde partie (1771-1782) et Suard de la troisième (1782-1790). Un supplément fut donné, en 1814, par A.-A. Barbier, et le tout forma dix-sept volumes in-8°. M. Jules Taschereau présida (1829) à la seconde édition, composée de quinze volumes, auxquels il faut joindre deux volumes supplémentaires publiés (la même année) par MM. Chéron et Thory. La seconde édition était de beaucoup supérieure à la première [1] ; la troisième est, pour le texte comme pour l'annotation, incomparablement supérieure à la seconde. M. Tourneux, qui avait été l'excellent collaborateur et continuateur de feu J. Assézat dans la publication des *Œuvres complètes de Diderot* (vingt volumes in-8°), était naturellement désigné pour préparer l'édition définitive de la *Correspondance littéraire*. Il est, sans contredit, celui de tous les érudits de notre temps qui connaît le mieux le XVIIIe siècle devenu, en quelque sorte, son domaine spécial et réservé. Je ne puis, on le comprend bien, rendre minutieusement compte des seize volumes de la collection. Je me contenterai d'indiquer les principaux mérites et aussi quelques-unes des imperfections d'un travail qui, en raison de son étendue même, ne pouvait pas être entièrement irréprochable.

C'est à l'aide des manuscrits originaux du Musée ducal de Gotha, signalés dès le commencement de l'année 1867 par un recueil périodique de Strasbourg, *Le bibliographe alsacien*, publié sous la direction de M. Charles Mehl, que M. T. a pu combler la majeure partie des lacunes qui déparent les éditions de 1813 et de 1829. D'assez nombreuses pages inédites de la correspondance ont encore été retrouvées dans les frag-

---

si bien nous appliquer : « Je vous aurois obligation si vous vouliez me marquer les noms propres que j'ay estropiez. Il m'est arrivé ce qui arrive à toute personne qui est remplie de son sujet : j'ay cru lire dans l'épreuve ce que j'avais dans la tête ».

1. Ni Brunet, dans le *Manuel du libraire*, ni Quérard, dans la *France littéraire*, ne nous avaient appris, comme le fait M. Tourneux (*Avertissement*, p. II), que M. A. Chaudé avait aidé M. Taschereau dans la réimpression de 1829 et avait même publié seul les quatre derniers volumes.

ments donnés à M. Charles Nisard par feu le marquis de la Rochefoucauld-Liancourt et offerts à la bibliothèque de l'Arsenal par le savant auteur des *Ennemis de Voltaire*. « Ces fragments, » dit M. T. (*Avertissement*, p. II), « considérés quelquefois et à tort comme provenant du portefeuille de Suard, renferment plusieurs passages supprimés par la censure impériale qui ne font point double emploi avec le volume publié en 1829 par MM. Chéron et Thory, mais principalement des articles dont les éditeurs d'alors n'appréciaient pas la valeur, tels que les comptes-rendus des salons de 1785, 1787, 1789, etc. Par une coïncidence curieuse, le manuscrit de Gotha est notablement incomplet en ce qui concerne la fin de la *Correspondance*. Ce n'est pas tout : M. A. Chaudé avait pris la peine de relever sur son propre exemplaire les corrections et additions dont il nous a été donné de prendre copie. Quelques-unes portent précisément sur des passages et des membres de phrases qui avaient pu inquiéter la police de Napoléon ; mais d'autres suppressions, volontairement pratiquées dans les séries nouvelles, prouvent que MM. Taschereau et Chaudé craignirent d'éveiller les mêmes craintes chez les censeurs de Charles X et que le sous-titre de leur publication [1] manquait tout au moins d'exactitude. Cette collation, nous l'avons refaite à nouveau sur le manuscrit de Gotha et nous avons rétabli minutieusement les épithètes aussi bien que les phrases entières ou incidentes inconnues jusqu'à ce jour [2] ».

On ne saurait donner trop d'éloges aux soins qu'a pris M. T. pour l'établissement du texte de la *Correspondance littéraire*. Son travail, à cet égard, ne laisse absolument rien à désirer. En constatant que plusieurs milliers de pages ont été l'objet d'une révision des plus attentives, on est saisi d'admiration pour les qualités de patience, de courage, de dévouement déployées par l'infatigable éditeur.

Etablir aussi scrupuleusement un texte aussi considérable, c'était déjà bien mériter des amis du XVIIIe siècle. Le travail du commentateur, s'il n'est pas à l'abri de tout reproche, a droit encore à leur plus vive reconnaissance.

Mais, avant de nous occuper de l'annotation de la *Correspondance littéraire*, examinons rapidement ce recueil même tel que l'a constitué le nouvel éditeur.

M. T., ayant reconnu que la pensée première de ce journal secret appartient à l'abbé Raynal, n'a pas voulu passer sous silence la période rédigée par l'auteur de l'*Histoire philosophique et politique des éta-*

---

1. « Nouvelle édition où se trouvent rétablies pour la première fois les phrases supprimées par la censure impériale. »

2. Si M. T. a beaucoup ajouté, il a aussi beaucoup retranché. Pouvait-il conserver des morceaux aussi répandus que le *Pauvre diable*, l'*Homme aux quarante écus* et autres petits chefs-d'œuvre? Il n'a conservé, en dehors des articles de Diderot, que des pièces rares ou même inédites de conteurs aussi spirituels que Piron, Voisenon, etc.

blissements des Européens dans les deux Indes, encore que cette période fût incomplète des années 1752, 1753 et d'une partie de 1754 [1]. Les *Nouvelles littéraires* de Raynal, qui proviennent de la bibliothèque de Gotha, s'étendent de 1747 à 1755; elles remplissent presque tout le premier volume (pp. 71-492) [2] et une partie du second (pp. 3-225). Ce journal est précédé d'une notice dont voici les dernières lignes : « Dans les *Nouvelles littéraires*, le goût et le savoir de l'auteur se montrent librement; la variété des renseignements qu'elles révèlent sur les livres, les théâtres, les beaux-arts d'une période pour laquelle il n'existe aucun recueil aussi complet, suffirait à justifier leur publication, alors même que nous n'aurions pas pour garantie de leur valeur propre l'opinion de Voltaire ».

La *Correspondance littéraire* commence (mai 1753) au milieu du second volume (p. 241) et ne s'achève qu'au milieu du seizième volume (p. 208). Le reste du dernier volume est occupé : 1° par des extraits de la continuation que donna Meister, en 1794, à la gazette de Grimm, déjà continuée par lui presque exclusivement de mars 1773 à la fin de 1774, extraits réunis sous le titre de : *Les dernières années de la Correspondance littéraire* (pp. 209-246) [4]; 2° par les *Opuscules et lettres de*

---

1. M. T., après avoir dit (p. III) qu'il n'existe, en ce qui concerne Raynal, ni témoignage contemporain de quelque valeur, ni récit autobiographique et qu'à sa mort parut une brochure déclamatoire dont l'histoire n'a presque rien à tirer (*Eloge philosophique de G.-T.-F. Raynal*, par Chérhal de Montréal, Paris, an VI, in-8°), ajoute : « Il faut donc demander les traits caractéristiques de cette personnalité remuante à des mémoires comme ceux de Malouet, qui l'a bien connu sur son déclin; aux souvenirs de D. Thiébault; aux lettres de Diderot à Mlle Volland. Quant aux dates précises, il suffira de rappeler que Raynal est né à Saint-Geniés (Aveyron), le 11 mars 1700, et qu'il est mort à Chaillot le 6 mai 1796 ». Observons que ces deux dates diffèrent quelque peu de celles qui sont consignées dans le *Dictionnaire historique de la France* par M. L Lalanne : « 12 avril 1713-6 mars 1796 ».

2. Avant les *Nouvelles littéraires*, on trouve (pp. 1-16) une notice de J.-H. Meister écrite en 1808 sur celui dont il fut le secrétaire et le collaborateur assidu, notice intitulée : *le baron de Grimm*, « document qui a fourni, depuis soixante ans, les éléments de toutes les biographies de Grimm », et (pp. 17-68) un récit, imprimé en 1868 dans le tome II du *Recueil de la Société historique russe*, sous ce titre : *Mémoire historique sur l'origine et les suites de mon attachement pour l'impératrice Catherine II jusqu'au décès de Sa Majesté impériale*. Ce mémoire, comme le fait remarquer M. T., « nous montre Grimm sous un jour nouveau, puisque le zélateur des plus hardis philosophes du siècle y gémit sur l'abolition de droits *qui subsistaient depuis des siècles*, tout comme les volontaires de l'armée de Condé dont il partageait la mauvaise fortune ». M. T. a fait suivre la notice de Meister (p. 13) de deux documents officiels sur la mort et les obsèques de Grimm. D'après l'extrait du registre mortuaire de l'église ducale du château de Gotha, Grimm, né le 28 septembre 1723 à Ratisbonne, mourut le 19 décembre 1807, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans et trois mois.

3. Lettre à Darget, du 21 avril 1750. M. T. s'amuse (p. 67) « de la redondance toute méridionale » du style de l'abbé Raynal.

4. On y remarque une *Copie des tablettes de Diderot* (p. 218), une *Notice historique sur Sedaine* envoyée à Meister par Mme de Vandeul, née Diderot (p. 234).

Grimm, déjà rassemblés par Barbier en 1814 et reproduits par MM. Taschereau et Chaudé, mais augmentés ici de plusieurs morceaux intéressants (pp. 269-502); 3° par les lettres adressées à Grimm (pp. 507-541); 4° par une très curieuse étude de l'éditeur sur *La bibliothèque et les papiers de Grimm pendant et après la Révolution* (pp. 542-562); 5° par les *Additions et corrections* (pp. 563-572); 6° enfin par une *Table générale des noms propres et des titres cités dans la Correspondance littéraire* (pp. 573-750), table qui est une des meilleures que je connaisse parmi celles dont on a enrichi, en ces derniers temps, de volumineux recueils, et à laquelle j'appliquerais volontiers l'éloge donné par Quérard à la *Table analytique* de l'*Encyclopédie* dressée par Mouchon (Pierre) : « chef-d'œuvre de patience et d'exactitude » [1].

Les *notices* et *notes* de M. T. sont généralement excellentes. C'est parce que l'éditeur de la *Correspondance littéraire* est un annotateur d'un mérite peu ordinaire, que je lui reprocherai d'avoir été parfois trop avare d'éclaircissements. Les *Nouvelles littéraires,* par exemple, ne sont accompagnées que d'assez rares et assez brèves notes bibliographiques. M. T. s'est presque toujours contenté de rétablir les titres des livres, si souvent estropiés et quelquefois même omis par Raynal. Ce n'est pas assez. Raynal raconte beaucoup d'anecdotes, les unes vraies, les autres fausses, de troisièmes moitié vraies et moitié fausses. N'aurait-il pas fallu tantôt une note confirmative, tantôt une note rectificative, surtout quand les anecdotes concernent des personnages tels que Boileau, Fontenelle, La Fontaine, Racine, Voltaire, etc. ? [2] J'aurais aussi voulu que l'origine des citations enchâssées dans le texte fût toujours indiquée. M. T. a oublié de rechercher (t. I, p. 84) quel est l'auteur de l'épigramme qu'estimait tant Boileau :

> Ci-gît ma femme. Ah! qu'elle est bien
> Pour son repos et pour le mien [3]!

Il ne nous dit pas non plus (t. II, p. 224) que ce fut Mme du Deffand qui lança contre le beau livre de Montesquieu ce bon mot si connu : *C'est de l'esprit sur les lois.* — Sous le nom des auteurs d'ordre secondaire cités par Raynal et par ses continuateurs, il eût été bon de rappeler l'époque et le lieu de naissance, l'époque et le lieu de décès. Ce sont des

---

1. Cet éloge est cité (t. XII, p. 334) par M. T. qui fait observer que Quérard est « si volontiers injuste pour ses devanciers ». Indépendamment de la table finale, chaque volume possède, sous la forme de sommaires, une table analytique et chronologique où l'éditeur n'a rien laissé échapper.

2. Je ne puis laisser passer sans protestation cette assertion de Raynal (t. I, p. 292) au sujet de la toile d'araignée qu'après dix ans Balzac retrouva chez Chapelain que le chroniqueur appelle « l'homme de notre littérature le plus décrié ». A Balzac il faut substituer Ménage et à la toile d'araignée des tisons. Voici le récit du *Menagiana* (édition de 1715, t. II, p. 31) : « Je vis encore à la cheminée de M. Chapelain les mêmes tisons que j'y avais vus il y avait douze ans ».

3. On n'est pas sûr que le distique soit de Jacques Dulorens. Voir *Revue critique* du 6 mars 1882, p. 198, note 1.

jalons commodes pour tout le monde, car si tous les lecteurs ne sont pas des érudits, tous les érudits n'ont pas une mémoire infaillible. Prenons un exemple : Raynal annonce (t. I, p. 74) la publication des *Lettres morales et critiques* du marquis d'Argens. Pourquoi ne pas nous rappeler que Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, naquit à Aix le 27 juin 1703 [1] et qu'il mourut près de Toulon le 11 juin 1771 ?

Les notes sont plus nombreuses au bas des pages de la *Correspondance littéraire,* mais la plupart sont empruntées à l'édition de M. Taschereau. L'auteur du *Manuel du libraire* déclare que toutes les notes de M. Taschereau sont loin d'être bonnes. La vérité veut que j'avoue qu'il aurait été possible d'en améliorer un grand nombre [2]. M. T. a très bien rectifié (t. II, pp. 491-492) le récit de l'ancien administrateur de la Bibliothèque nationale sur les derniers moments de Montesquieu [3]. Pourquoi n'a-t-il pas plus souvent corrigé les erreurs de son devancier? Ce qu'il y avait de mieux dans le commentaire de l'édition précédente, c'était la partie purement bibliographique qui avait été fournie à M. Taschereau par trois parfaits connaisseurs de livres en général, de livres du XVIIIe siècle en particulier, A. A. Barbier, Beuchot et M. Ravenel. Les notes de M. T. relatives à l'histoire littéraire ne souffrent pas d'un aussi dangereux voisinage. Je citerai, entre tous les renseignements qui viennent de lui, les renseignements relatifs aux œuvres de Mlle de Lussan (t. III, p. 25); à l'*Eléphant triomphal,* brochure de

---

1. Et non le 24 juin 1704, comme le répètent tous les biographes. J'emprunte la bonne date à Roux Alpheran (*Les rues d'Aix,* 1847, t. I, p. 40). Le consciencieux auteur a recueilli cette date dans les registres de baptêmes de la paroisse Sainte-Magdelaine d'Aix. Combien d'erreurs de ce genre il y aurait à corriger dans nos meilleurs recueils biographiques ! Des chercheurs aussi patients et aussi habiles que M. T. ne devraient négliger aucune occasion de purger peu à peu ces recueils de leurs inexactitudes sans cesse renouvelées. A ce propos, demandons à M. T. s'il est sûr de ce qu'il avance touchant la naissance de l'abbé d'Artigny en 1704 (t. I, p. 320). Je vois qu'ailleurs on fait naître l'auteur des *Nouveaux mémoires d'histoire et de littérature* en 1706 (le 8 novembre).

2. Quelques-unes sont écrites en un singulier français, celle-ci particulièrement (t. III, p. 416) : « Ce curé de Saint-Sulpice, qui du reste passait *pour susceptible de sacrifices* en faveur des pauvres, etc. ». L'emploi du mot *susceptible* en ce sens est presque aussi ridicule que l'emploi du mot *équitable* pour *juste* dans cette phrase dont se moque l'auteur de la *Correspondance littéraire* (t. X, p. 212) : « Vous avez là des bottes bien *équitables* ». Pour revenir au curé de Saint-Sulpice, comment M. Taschereau, qui mentionne en sa note la statue de *Notre-Dame de Vieille-Vaisselle*, n'a-t-il pas raconté la plaisante anecdote du vase d'argent incorporé par le zèle indiscret de l'abbé Languet dans cette statue, à la faveur d'un si joli mot ?

3. M. T aurait pu ajouter à sa victorieuse citation une autre citation non moins décisive qui lui aurait été fournie par l'*Histoire de Montesquieu* de M. Louis Vian (Paris, 1878, in-8°, chapitre intitulé : *Derniers moments, religion et mort de Montesquieu* (pp. 325-335). M. T. a rapproché (*Avertissement*, p. VI) M. Vian et M. Desnoiresterres dans cette phrase dictée par la reconnaissance la plus vive : « Voltaire et Montesquieu ont enfin rencontré des biographes dignes d'eux dans MM. G. Desnoiresterres et Louis Vian qui nous ont maintes fois communiqué le résultat des immenses lectures d'où sont sortis deux livres à tant d'égards définitifs. »

Ribart de Chamoust tellement rare que M. T. la surnomme *un des merles blancs* des collections sur Paris (t. III, p. 515); à la mort du comte de Bonneval (t. IV, p. 375); à la pièce intitulée l'*Humanité, ou le Tableau de l'Indigence*, attribuée par Grimm à un certain abbé Richard, dont il déclare n'avoir jamais entendu parler, et dont personne n'a jamais plus entendu parler que lui (t. IV, p. 398); au roman qui a pour titre *La petite maison* (in-18, 1762) et où sont énumérés divers artistes parisiens aujourd'hui bien oubliés (t. V, p. 47); aux lettres de l'abbé d'Olivet au président Bouhier, lesquelles montrent chez l'académicien une sensibilité que ses contemporains lui refusaient (t. VIII, p. 205); à la biographie de Charles Théveneau de Morande, l'auteur du *Gazetier cuirassé* et de tant d'autres ignobles sottisiers et pamphlets parmi lesquels on a mis à tort les *Anecdotes secrètes sur la comtesse du Barry*, qui sont de Pidansat de Mairobert (t. X, p. 225); à la biographie de Mlle de Lespinasse, dont M. Eugène Asse a retrouvé l'état civil en 1877 (t. XI, p. 263); aux entreprises d'un hardi novateur, Mamnès-Claude Catherine Pahin Champlaix de la Blancherie, ressuscité par Bellier de La Chavignerie dans la *Revue universelle des arts* (t. XII, p. 101); à la biographie de Michel Guillaume Jean de Crèvecœur, l'auteur des *Lettres d'un cultivateur américain*, reconstituée d'après des notes fournies par la famille (t. XIV, p. 88); à un conte (*Le cheval et la fille*) recueilli dans toutes les éditions des poésies de Boufflers et qui pourtant est de J. T. Massinot, comme le prouve une lettre inédite de ce dernier trouvée par M. T. parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale (F. F. 12768) et qu'il reproduit avec des vers du même Massinot qui donne pour épigraphe à son poétique plaidoyer *pro Pegaso suo* la citation si chère à tous les poètes qui se disent pillés : *Hos ego versiculos feci, tulit alter honores* (t. XII, pp. 124-126); au catalogue des tableaux, estampes, bronzes, porcelaines, etc., du baron d'Holbach (t. XV, pp. 419-420) [1]; à la mort de Beaurepaire, le commandant de Verdun, mort où Meister voit un généreux suicide, ce qui lui fournit l'occasion de parler du « dévouement de Curtius se précipitant dans un gouffre », mais où M. T. est fort tenté de voir un assassinat [2].

A côté de ces notes qui défient la critique la plus impitoyable, nous en citerons quelques-unes moins dignes de l'approbation de tous.

M. T. (t. III, p. 25) n'a donné aucun éclaircissement au sujet de cette assertion de Grimm : « L'illustre président de Montesquieu, après avoir travaillé plusieurs années à l'*Histoire de Louis XI*, la jeta au feu par distraction, lorsqu'elle fut achevée. Quelle perte! C'était bien à lui

1. Voir (*Ibid.*, pp. 422-425) une excellente note de Chaudé renfermant la liste minutieusement exacte des nombreux ouvrages du baron d'Holbach.

2. M. T. nous renvoie à l'*Amateur d'autographes* de novembre 1862 où l'on trouve une intéressante lettre de M. Léon de la Sicotière sur ce sujet et au nº d'août-septembre 1880 du même recueil, où l'on trouve un article de M. Th. Luillier qui reprend et complète cette discussion.

à peindre ce roi. » Ce que l'on a raconté du manuscrit et de sa fin tragique n'est qu'une légende, comme je l'ai jadis dit ici d'après des renseignements communiqués par la famille même de Montesquieu [1]. — Ne trouve-t-on pas insuffisante cette note d'une ligne (t. III, p. 360) sur l'évêque d'Autun, nommé en 1757 membre de l'Académie française? « De Montazet, depuis archevêque de Lyon. Il fut reçu le 14 mars. » L'ample généalogie de la maison Malvin de Montazet insérée par d'Hozier dans l'*Armorial général de France* aurait fourni à M. T. les renseignements les plus précis sur le prélat académicien [2]. — On remarque (t. IV, pp. 163-172), sous la date du 15 décembre 1759, des *Observations sur quelques auteurs d'histoire naturelle, par M. Bonnet, de Genève, auteur de quelques ouvrages estimés.* Dans cette lettre inédite écrite à Grimm, « l'illustre Charles Bonnet, » comme s'exprime M. T., décoche à Buffon cette épigramme (p. 169) : « Cette *Histoire naturelle* est-elle assez naturelle? » M. T. dit en note : « Bonnet fait là une sorte de calembour de tout temps attribué à Voltaire. » Je me souviens d'avoir vu souvent le mot porté au compte de d'Alembert qui, devant quelqu'un vantant beaucoup l'*Histoire naturelle,* se serait écrié : « *Oh! pas si naturelle.* » — Le commentateur n'a pas rappelé, à propos des *Mémoires de Charles Perrault* (t. IV, p. 178), l'édition qui en a été donnée par M. Paul Lacroix (Paris, Gosselin, 1842) avec une attachante notice complétée, trente-six ans plus tard, par une nouvelle *Notice sur les Mémoires de Perrault et sur les dernières années de sa vie littéraire* [3]. — Quand Grimm, rendant compte des *Mémoires sur la vie de M. de Pibrac* (t. IV, p. 399) prétend qu'on y prouve « que M. de Pibrac n'a pas été l'amant de la reine-mère, comme c'était le bruit et l'opinion du temps, » il prouve lui-même qu'il n'a pas daigné lire le mémoire où l'on cherche à établir que l'auteur des *Quatrains* n'aima pas la fille de la reine-mère, Marguerite de Valois. Je regrette que M. T. n'ait pas relevé la bévue de son auteur. Je regrette aussi que l'imprimeur, dédoublant l'écrivain qui s'appelait Charles-Joseph de Lespine de Grainville, lui ait fait dire (note 2 de la même page) que le *Mémoire sur la vie de Pibrac* avait été écrit par Lespine *et* Grainville. — Dans la note sur *Masson, dit de Pezay* (t. XII, p. 30) n'a pas été mentionnée une excellente notice de M. Rodolphe Reuss, un de nos plus savants collaborateurs : *Le marquis de Pezay* (Mulhouse, 1876, grand in-8 de 52 pages) [4].

---

1. N° du 27 avril 1878, p. 279. Grimm a donné d'autres détails inexacts sur les manuscrits laissés par Montesquieu (t. VII, pp. 303-304).

2. A la *Table générale* on a imprimé (p. 693) *Maloin* pour *Malvin.* Il est plusieurs fois question, dans la *Correspondance littéraire* (t. V, p. 392 ; t. XI, p. 225 ; t. XIV, p. 305) du prélat, du galant prélat, faudrait-il dire, si l'on attachait quelque importance à une épigramme rapportée par Meister et à une anecdote racontée par Chamfort.

3. Imprimé par D. Jouaust pour le bibliophile Jacob. Janvier 1878, 30 pages.

4. Voir *Revue critique* du 9 septembre 1876, pp. 164-166. — En regard du péché

M. T. ne dit pas (t. XII, p. 131) que la question de savoir si la mort de Rousseau fut naturelle ou volontaire est aujourd'hui tranchée dans le premier sens. Il cite seulement sur la question si longuement débattue Stanislas Girardin et Musset-Pathay, et il ajoute : « M. de Musset conclut des différentes circonstances de la mort qu'elle fut volontaire. » Qu'il me permette de le renvoyer aux *Souvenirs d'un nonagénaire* si bien publiés par M. C. Port (Paris, 1880, 2 vol. in-8°) [1] : il y verra (t. II, pp. 1-20) que le témoignage de F.-Y. Besnard s'ajoute à tous les témoignages, déjà si considérables, qui établissent que la mort de Jean-Jacques ne peut être attribuée au suicide. — M. T. n'a pas mis de note sous ce passage (t. XII, p. 264):« Chrétiens à la messe, païens à l'Opéra, nous ressemblons, dit M. de Voltaire, à l'abbé Pellegrin :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Déjeunant de l'autel et soupant du théâtre. »

Il aurait fallu rappeler que ces deux vers si souvent cités sont du plus inconnu des poètes, d'un certain Remi, qui n'a jamais fait de bon que ce distique. Aussi ne doit-on pas lui en laisser enlever la paternité. Ne volons personne, mais surtout ne volons pas les pauvres [2].

---

d'omission de M. T., il convient, pour être juste, de mettre cette observation, que toujours il a soin de citer les monographies qui, de notre temps, ont été consacrées à tels ou tels écrivains. C'est ainsi qu'à une indication de la *France littéraire* (s'il se sert beaucoup de « l'inappréciable » recueil, il ne s'en sert pas avec une aveugle confiance), il oppose le silence gardé sur les *Bigarrures philosophiques*, par M. Georges Mancel, dans sa notice sur le médecin Tiphaigne de la Roche, Caen, 1845, in-8° (t. IV, p. 127). Pour ne pas sortir du t. IV, en d'autres notes (pp. 68-361) on trouvera la preuve que M. T. a consulté la *Notice sur Chevrier*, par M. Gillet (Nancy, 1864, in-8°), la *Notice sur la Beaumelle*, par M. Maurice Angliviel (Paris, 1856, in-12). Il serait trop long d'énumérer les monographies alléguées dans tous les autres volumes.

1. J'en ai rendu compte dans la *Revue critique* du second semestre de 1880, pp. 430-434.

2. Pour d'autres citations, nous avons dans les notes de M. T. toutes les lumières désirables. Ainsi (t. IV, p. 366) il n'a pas manqué de restituer à Diderot l'épitaphe épigrammatique à laquelle donna lieu le désir exprimé par le comte de Caylus d'avoir pour tombeau une urne antique, épigramme souvent attribuée à Marmontel :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque ;
Oh ! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque.

La note (t. X, p. 480) sur le fameux quatrain fait pour l'éventail donné à Marie-Antoinette :

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les Zéphyrs ;
Les Amours y viendront d'eux-mêmes

est tout un petit mémoire bien curieux : « Ce quatrain, également attribué au comte d'Artois et au comte de Provence, est restitué par M. Jules Cousin au marquis Ph.-L. Orry de Fulvy (*Revue universelle des Arts*, t. XX, p. 158). Lemierre l'a fait figurer dans ses propres œuvres dès 1810, mais il se retrouve, avec d'autres madrigaux, à la suite d'une édition plusieurs fois réimprimée de la *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz* par Louis XVIII (1823, in-18).» Il ne manque à cette note

Je n'ai pas d'autres observations à présenter. Mais un de mes amis qui sait très bien une foule de choses, notamment en ce qui regarde le XVIIIe siècle, M. Gustave Mouravit, que M. T. (t. XII, p. 475) appelle, avec tous ceux qui le connaissent, « un chercheur des plus érudits et des plus délicats », a bien voulu me communiquer quelques notes prises dans une rapide lecture de la *Correspondance littéraire*. J'ajoute donc sa petite moisson à la mienne.

Sur l'abbé Thyrel de Boismont, le prédicateur-académicien dont il est question aussi bien dans l'abbé Raynal (t. I, p. 469) que dans Grimm (t. III, pp. 87, 137, etc.), on aurait pu citer (aux *Additions et corrections*) une intéressante notice du *Bulletin du bibliophile* de 1881, p. 127 et p. 220. — La *Lettre sur les aveugles* de Diderot, mentionnée par Raynal (t. I, pp. 311, 475) fut de bonne heure rare et recherchée, comme toutes les pièces exposées aux poursuites de la censure. M. T. n'a-t-il pas connu une lettre autographe de d'Alembert à Cramer, du 12 février 1750, sur la difficulté qu'il y avait à trouver la brochure de Diderot? — Le nouvel éditeur de la *Correspondance littéraire*, en citant (t. VI, p. 373) le célèbre écrit de Bollioud-Mermet sur la *Bibliomanie*, n'en fait pas une publication distincte de l'ouvrage du même auteur sur la *lecture*. C'est une erreur. Voici le titre de cette dernière production : *Essai sur la lecture*. Amsterdam et Lyon, 1765, in-8°. — A propos des poésies de Mme d'Houdetot (t. XII, p. 426), il aurait fallu rappeler qu'il existe d'autres poésies de cette femme célèbre, poésies sur lesquelles on peut voir la *Correspondance* de La Harpe, t. II, p. 227, et l'édition des *Mémoires de Mme d'Epinay*, publiée par M. P. Boiteau (Appendice du tome II). — Il est question (t. XIV, pp. 58, 206) de Mme Saint-Huberty, la fameuse cantatrice qui mit en si grande liesse les Marseillais, lesquels le lui rendirent bien dans ces interminables fêtes qui ont été décrites par Castil-Blaze. Comment M. T. n'a-t-il pas cité cet écri-

---

qu'une référence : M. T. ne s'est pas souvenu d'un passage de l'*Esprit des autres* dans lequel Edouard Fournier assure (5e édition, 1879, p. 202) que Lemierre écrivit le joli quatrain sur la lame d'ivoire de l'éventail de Mme ***, et que Louis XVIII eut la faiblesse de se le laisser donner. — Meister rapporte (t. XI, p. 245) le mot d'un philosophe : « Nous avons abattu une forêt immense de préjugés » et la vive riposte d'une femme du monde : « Voilà donc d'où nous viennent tant de *fagots* ». M. T., réunissant ses informations à celles de Beuchot et de Taschereau, retrace ainsi l'histoire complète des opinions exprimées sur le nom de l'auteur de l'heureuse plaisanterie : « Mme du Deffand dit à Horace Walpole, dans une lettre du 3 avril 1768, qu'on lui attribue ce bon mot, dont elle ne se souvient pas, mais qu'elle adopte volontiers. La *Correspondance secrète* (de Métra), t. III, p. 77, et les *Mémoires* de Bachaumont (26 mai 1776) l'attribuent à la marquise de Fleury. Grimm avait cité cette repartie comme étant de Mme de Buffon; voir t. VIII, p. 204. » Pour moi, je parierais pour Mme de Fleury. Elle a déjà deux témoignages en sa faveur. Si ma mémoire ne me trompe, on peut encore en invoquer un troisième, car il me semble bien avoir lu dans quelque récit du XVIIIe siècle que ce fut elle qui répondit à d'Alembert : « Je ne suis plus étonnée si vous nous débitez tant de fagots. »

vain? Il est plus excusable de n'avoir rien dit de la toute récente monographie consacrée à Mme Saint-Huberty par M. de Goncourt. — A propos de Campion, directeur général des fermes à Marseille (t. XIV, p. 206), il y aurait eu à citer une curieuse notice publiée sous un pseudonyme par M. de Carné, le gendre de l'heureux possesseur du précieux manuscrit autographe des poésies dudit Campion, manuscrit orné des dessins originaux du poète. — Dans la *Notice sur la bibliothèque et les papiers de Grimm* (t. XVI, pp. 542 et suiv.), quelques anonymes ne sont pas dévoilés. Ainsi, n° 53 (p. 546), les *Réflexions sur la poésie et la peinture* sont de l'abbé Dubos, sur lequel on peut voir le témoignage de Jordan (*Voyage littéraire,* 1736, in-12, p. 100) et d'A. Morel (*Etude sur l'abbé Dubos,* Beauvais, 1849, in-8°). Ainsi, n° 123 (p. 549), les *Pièces intéressantes et peu connues* sont d'Antoine de la Place. Une indication (n° 83, p. 547) est incomplète. M. T. se contente de dire : *œuvres de Rabelais*, *édition de B.* (*sic*). Le *sic* pouvait être avantageusement remplacé par le mot *Bruxelles.* La désignation du format (in-8°) est erronée. Il aurait fallu dire in-12. C'est d'ailleurs un double de l'exemplaire qui figure au n° 40 (p. 545). Il y a d'autres doubles dans la liste produite par M. Tourneux. Ainsi le n° 12 (*Traité de musique* par Bemetzrieder) se retrouve sous le n° 134 (p. 550).

On voit que ni mon collaborateur ni moi nous n'avons eu, en somme, de bien grosses querelles à faire à M. Tourneux. Aussi sommes-nous, l'un et l'autre, fort désireux de voir l'éditeur de la *Correspondance littéraire* devenir, à son retour de Saint-Pétersbourg, d'où il va rapporter toute sorte de nouveaux trésors, l'éditeur de ces *Mémoires de Bachaumont* dont il regrette que la publication, si bien commencée par M. Ravenel, n'ait pas été continuée par cet habile érudit. Nul ne peut nous dédommager de l'abandon du projet formé par M. Ravenel mieux que M. Tourneux, et il faut que tout le monde lui demande instamment avec nous une édition, abondamment annotée, de ces *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres,* qui ne sont pas moins importants pour la connaissance de la seconde moitié du XVIIIe siècle que la *Correspondance littéraire* elle-même.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Jules Tardif, chef de la section administrative aux Archives nationales, est décédé le 30 novembre dernier, à la suite d'une très courte maladie. Né à Coutances en 1827, il sortit de l'Ecole des chartes en 1850, et entra aux Archives en 1856. C'est en qualité d'archiviste à la section historique qu'il publia en 1866, sous le titre de *Monuments historiques*, l'inventaire de la collection connue sous le nom de *cartons des rois.* M. L. Delisle en a rendu un compte très détaillé dans la

Revue critique. (1867, art. 73). J. Tardif, qui était doué d'un esprit patient et perspicace, s'était attaché à des études variées, ayant pour caractère commun d'offrir des problèmes difficiles à résoudre. Il s'occupa d'abord du déchiffrement des notes tironiennes, et sa thèse sur ce sujet lui valut, en 1850, la première médaille au concours des antiquités nationales. Il passa ensuite à l'interprétation des neumes, et publia sur ce sujet en 1853, dans la Bibliothèque de l'*Ecole des Chartes*, un essai fort remarqué. L'œuvre capitale de sa vie devait être une Histoire des institutions politiques et administratives de la France. Une première partie (qui n'est qu'un demi volume de 224 pages) de cet ouvrage a paru l'an dernier (Paris, A. Picard). Elle traite de la période mérovingienne. C'est un travail remarquable par la précision des idées et la concision de l'exposé, non moins que par l'étendue de l'information. J. Tardif s'était aussi beaucoup occupé des langues de l'Inde. Nous ne croyons pas qu'il ait rien publié sur ce sujet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er décembre 1882.

L'Académie accepte provisoirement le legs de M. Lefèvre-Deumier (voir la séance précédente). L'acceptation définitive ne pourra avoir lieu qu'après l'accomplissement des formalités légales.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, l'Académie procède au scrutin pour la désignation de deux candidats aux fonctions de directeur de l'Ecole française de Rome. Sont présentés : en première ligne, M. Le Blant, membre de l'Académie; en seconde ligne, M. Homolle.

M. Léon Renier rappelle qu'il y a douze ans, lors de la découverte de l'amphithéâtre romain de la rue Monge, l'Académie se préoccupa de la conservation de ce monument, le plus ancien de Paris, et que, par un vote unanime, le 8 avril 1870, elle chargea son secrétaire perpétuel d'écrire au préfet de la Seine, pour le prier de prendre les mesures nécessaires afin de sauvegarder les restes de l'amphithéâtre. Les événements de l'année 1870 détournèrent l'attention des autorités sur d'autres sujets, et, malgré le vœu de l'Académie, auquel s'étaient associées un grand nombre de sociétés savantes, la partie de l'amphithéâtre qui avait été découverte fut enfouie sous les bâtiments élevés par la compagnie générale des omnibus. Une autre partie, qui n'a jamais été mise au jour, se trouve sous les jardins d'un immeuble voisin. Aujourd'hui, un projet, porté à la connaissance du public par des affiches, est mis en avant, pour le percement d'une rue nouvelle, et ce projet menace de destruction cette seconde partie de l'amphithéâtre romain. M. Renier propose à l'Académie de renouveler son vote du 8 avril 1870 et d'adresser des lettres au préfet de la Seine et au conseil municipal, pour demander la conservation de l'amphithéâtre romain de Paris.

MM. Hauréau, Jourdain, Maury, de Rozière, Renan et Ad. Régnier échangent diverses observations. Ces messieurs s'associent unanimement au vœu de M. Renier pour la conservation des restes de l'amphithéâtre. Il conviendrait seulement, avant d'agir, d'avoir des renseignements plus précis sur le projet en question, qui n'est qu'imparfaitement connu de l'Académie.

Sur la proposition de M. de Rozière, l'Académie délègue les membres du bureau et M. Léon Renier pour prendre des informations et lui soumettre, s'il y a lieu, une proposition à la prochaine séance.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 18 Décembre — 1882

Sommaire : 251. R. Foerster, Des manuscrits et de l'histoire de la philologie. — 252. Bouché-Leclercq, Histoire de la divination dans l'antiquité, IV. — 253. Chatelain, Lexique latin-français. — 254. De Miranda, Richard de Cornouailles et Aix-la-Chapelle. — 255. Roget, Histoire de Genève, IV. — 256. Vaucher, Esquisses d'histoire suisse. — 257. Pierling, La mission de Possevino en Russie. — 258. Alb. Duruy, L'instruction publique et la Révolution.— 259. W. Scherer, Histoire de la littérature allemande, I-VI — 260. Ribbeck, Ritschl, II. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société nationale des antiquaires de de France. — Société asiatique.

251.— R. Fœrster, **Zur Handschriftenkunde und Geschichte der Philologie.** (Tirage à part du *Rheinisches Museum* XXXVII, p. 485-495).

Intéresse tous les érudits par une liste générale de tous les catalogues de livres dressés au moyen-âge et connus de l'auteur. Ajouter à cette liste le *Catalogue de la bibliothèque de l'abbé Adson de Montier-en-Der* (992) publié par M. Omont dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes,* t. XLII.

252.— **Histoire de la divination dans l'antiquité,** par A. Bouché-Leclercq. Tome IV. Paris, Ernest Leroux. 1882, in-8, 406 pages,

Nous croyons avoir assez indiqué, dans deux articles précédents [1], la valeur de l'ouvrage de M. Bouché-Leclercq, pour qu'il suffise aujourd'hui de signaler le quatrième et dernier volume, qui traite de la *divination italique*. L'auteur y étudie successivement les procédés divinatoires des Etrusques, ceux des Latins, des Sabins et des Ombriens, enfin la divination officielle des Romains, dont il conduit l'histoire jusqu'à la fin du règne de Théodose. On y trouvera la même exactitude d'informations que dans les volumes précédents, le même art de grouper et de coordonner les témoignages, le même esprit philosophique qui domine les faits pour s'élever aux idées qui les expliquent.

M. B.-L. a rendu service à la science des antiquités latines, en ajoutant en appendice : 1° les Fastes auguraux — travail qui n'avait été fait par Bardt que pour la période comprise entre 218 et 167 ; 2° les Fastes du collège des duumvirs, des décemvirs, des quindécemvirs ; 3° une

1. *Revue critique*, nouvelle série, t. VIII (1879), p. 433 ; t. XIII (1882), p. 301.

liste d'haruspices. Le volume se termine par un *Index* général, très complet, qui rendra les recherches faciles.

Ainsi se trouve heureusement achevé cet ouvrage considérable, dont l'utilité est manifeste. La divination a tenu, en Grèce et à Rome, une si large place, que quiconque s'applique à l'étude de l'antiquité classique ne pourra se dispenser d'avoir souvent recours à M. Bouché-Leclercq. Il serait à souhaiter que, pour toutes les parties de l'histoire ancienne, on eût toujours à sa disposition un guide aussi sûr.

P. D.

---

253. — **Lexique latin-français** rédigé conformément au décret du 19 juin 1880 à l'usage des candidats au baccalauréat ès-lettres, par Emile CHATELAIN. Paris, Hachette, 1882, IV-841 p. petit in-8 à deux colonnes. Prix : 5 fr.

Suivant la remarque de l'auteur, « il sera peut-être utile aux professeurs et aux philologues de rencontrer réunis, sous un petit volume, tous les mots latins avec l'indication de la quantité. » C'est à ce titre que je signale ce lexique, bien imprimé et rédigé avec grand soin. On trouve corrigées là de vieilles erreurs, comme l'*i* long si souvent attribué à *pisum*.

Voici quelques observations sur des détails. Rien ne prouve que l'*o* soit long dans *rumpotinus*, ni l'*i* bref dans *cis* (la première est toujours longue dans *citra, citro*). *Vilipendo* doit avoir la seconde longue et non brève; *vili* est un ablatif de prix, comme *parvi* dans *parvipendo* est un génitif de prix. Le second *a* d'*aliuta* peut être marqué bref d'après l'analogie d'*ita*. *Faleria* a proprement l'*e* bref, c'est pourquoi il alterne avec l'*i* de *Falisci* et se transcrit par ε dans Φαλέριον; l'allongement admis par Rutilius est une licence excusable pour le temps, et d'ailleurs indispensable au poète. *Cilo* et d'autres noms propres ont l'*i* long d'après les inscriptions. *Tegillum* dans l'exemple de Plaute, *Rud.* 2, 7, 18, qui est unique, a l'*e* long comme *tegula*, et non bref. *Nequinont* d'Andronicus a l'*i* long comme *prodinunt* d'Ennius.— Il est inconséquent de noter la longueur par nature dans *sceptrum*, alors que l'article *lustrum* confond deux mots dont l'un avait l'*u* long et l'autre l'*u* bref.

Profitons de l'occasion pour remarquer que l'*o* long de *praestolor*, qui inspirait des scrupules à M. Quicherat dans son *Thesaurus*, est mis hors de doute par Plaute, *Epid.* 2, 2, 37.

L. HAVET.

---

254. — **Richard von Cornwallis** und sein Verhaeltniss zur Kroenungstadt Aachen, urkundlich dargestellt von Armin de MIRANDA. Aachen, Cremer, s. dat. (1880), 36 p. in-8 av. planches.

Richard de Cornouailles, frère du roi Henri III d'Angleterre, fut

élu roi d'Allemagne le 13 janvier 1257, dans les environs de Francfort et couronné, le 17 mai suivant, à Aix-la-Chapelle. Il octroya de grands privilèges à cette ville pour la récompenser du chaleureux accueil qu'elle fit à sa souveraineté, mal vue par tant d'autres Etats de l'empire. Quelques années plus tard, en 1262, Richard fit une seconde apparition à Aix-la-Chapelle et y donna le duché d'Autriche en fief à Ottocar de Bohême. A cette occasion, il fit cadeau de ses insignes royaux à la cité et fit bâtir, soit en entier, soit en partie du moins, l'Hôtel-de-Ville, dont quelques vestiges seulement subsistent aujourd'hui. Tels sont, scrupuleusement résumés, les faits historiques au récit desquels est consacré le travail de M. de Miranda. On voit qu'ils ne prêtent guère matière à des discussions scientifiques, qui d'ailleurs ne seraient pas, je le crains, de la compétence de l'auteur, feuilletonniste et romancier de profession, comme il nous le dit lui-même. Les quelques chartes, tirées des archives de Hamm, Lippstadt, Soëst et Dortmund, contiennent des privilèges accordés par Richard à ces villes, mais ne nous fournissent aucun renseignement nouveau sur le règne de ce souverain. Elles doivent montrer, sans doute, que l'auteur, lui aussi, a pénétré dans les sanctuaires de la science. En somme, travail d'amateur, sans aucune utilité scientifique. Les photolithographies du *Rathhaus* d'Aix-la-Chapelle sont bien faites.

R.

---

255. — **Histoire du peuple de Genève, depuis la Reforme jusqu'à l'Escalade,** par Amédée Roget. Tome IV. Genève, J. Jullien, 1881, 327 p in-12.

L'ouvrage de M. Roget avance bien lentement mais sûrement, selon le plan tracé par l'auteur, et voici la cinquième fois déjà que nous venons le signaler dans la *Revue*. Nos lecteurs en connaissent depuis longtemps les mérites. Aussi suffira-t-il de dire ici que ce sixième volume renferme l'historique des années qui s'écoulèrent depuis la paix de Cateau-Cambrésis, en 1559, jusqu'à la paix d'Amboise, signée en mars 1563. C'est donc à peine une période de trois années que le chroniqueur embrasse dans ce nouveau volume. Je dis le *chroniqueur*, et non l'*historien,* car il me semble que M. R. se laisse aller, un peu trop peut-être, influencé comme il l'est par la nature de ses sources, à traiter l'histoire à la manière de nos aïeux. A la fin de chaque année, il nous donne les élections municipales, les réceptions de bourgeois, le chiffre des naissances et des décès, etc., détails intéressants à coup sûr pour l'histoire locale, mais qui n'en coupent pas moins d'une façon gênante le fil du récit. Je vois un autre danger à signaler à l'auteur. Il entre, avec les pages que nous annonçons, dans la période mouvementée des guerres de religion en France. Assurément le rôle moral de Genève a été considéra-

ble dans l'histoire des huguenots, mais je crois cependant que M. R. fera bien de ne pas s'étendre outre mesure sur tant d'événements directement étrangers à sa ville natale. Il les raconte trop bien pour qu'on puisse lui reprocher bien vivement de nous en donner le récit, mais je me permettrai cependant de souhaiter que, pour les volumes suivants, cette *Histoire de Genève* se développe un peu moins en dehors de Genève même, sans quoi ce ne seront pas dix ou quinze volumes, ce seront cinquante volumes au moins que M. Roget devra nous fournir encore pour arriver au but qu'il s'est posé lui-même et que nous désirons si vivement le voir atteindre.

R.

---

256. — **Esquisses d'histoire suisse**, par Pierre VAUCHER. Lausanne, Mignot. in-8°, VIII et 196 pages.

L'histoire des origines de la Confédération suisse et des principaux faits qui s'y rattachent dans les XIVe et XVe siècles a été renouvelée par les nombreuses investigations dont elle a été l'objet de nos jours. Mais elle formait encore un domaine à part presque exclusivemant réservé aux érudits ; les résultats acquis à la critiqne n'avaient pas pénétré dans le public. M. Vaucher a entrepris de les coordonner dans un récit simple et clair et de leur assigner ainsi leur place dans les annales de la Suisse. La difficulté pour lui n'était pas de se rendre maître de son sujet ; comme critique, comme champion dans plus d'une controverse, il le possédait entièrement. Mais il voulait concilier, dans la narration, la rapidité et la concision avec une exactitude minutieuse, car sur ce point M. V. ne se contente pas facilement; c'était là la grande difficulté, il l'a surmontée. Ainsi que dans une esquisse bien faite chaque trait est nécessaire, dans son récit chaque phrase a sa valeur et ne pourrait être supprimée sans provoquer une véritable lacune. Nous avons dit le mot : M. V. a tracé des esquisses. Les origines de la confédération, la formation de la confédération des huit cantons, la conquête de l'Argovie, la guerre de Zurich, la guerre de Bourgogne, les troubles qui la suivent sont ainsi esquissés; aucun trait ne manque : non-seulement les faits, mais encore les causes et les effets, les vues générales sont en substance dans ces quelques pages. Dans la seconde partie du volume, M. V. nous fait assister à l'établissement de la réforme à Zurich et aux luttes qui en résultent dans le sein de la confédération ; il termine par un « écrit de lecture courante » sur Calvin et les Genevois dans lequel il résume les recherches faites depuis vingt ans sur ce sujet.

Enfin, dans un appendice, se trouvent reproduits et traduits les cinq ou six textes du XVe siècle, nécessaires à qui veut se rendre compte de la formation des traditions nationales suisses.

Tout cela est excellent. L'auteur a écarté tout appareil scientifique

qui eût pu effrayer le lecteur ; néanmoins, il cite, chemin faisant, les nombreuses sources auxquelles il a puisé et ses notes forment une véritable petite bibliographie suisse : « Je ne me suis point fait scrupule, « dit-il, d'emprunter çà et là à des amis ce qui, dans leurs écrits, pou- « vait le mieux servir mon dessein, ou de leur redemander ce que je « leurs avais moi-même fourni dans de précédentes occasions. » Ce n'est pas, en effet, l'originalité des recherches, mais la nouveauté de la forme qui distingue ce volume. Le public lettré, auquel il s'adresse, trouvera dans ces deux cents pages les résultats de la critique la plus sévère exposés dans un récit concis et attachant ; l'historien y aura recours comme à un guide sûr ; enfin, pour beaucoup, ce sera un modèle à suivre qui prouve qu'une saine critique et une exactitude parfaite, n'excluent pas nécessairement un récit limpide et une bonne composition. Nous croyons sans peine M. Vaucher lorsqu'il nous dit qu'il a mis « à « rédiger ce petit livre, plus de temps qu'il n'en aurait fallu pour prépa- « rer un gros ouvrage », mais qu'il ne le regrette pas, l'effort n'aura jamais été que pour lui ; il a bien atteint le but qu'il se proposait.

Edouard Favre.

---

257. — **Antonii Possevini missio moscovitica,** ex annuis litteris societatis Jesu excerpta et adnotationibus illustrata curante Paulo Pierling S. J. un vol. in-18 de 120 p. Paris, Leroux, 1882.

J'ai déjà signalé ici même les travaux du P. Pierling sur *Rome* et *Demetrius* (le faux Dmitri) et sur *Pierre le Grand et la Sorbonne.* Le savant jésuite qui appartient à la nationalité russe s'est surtout appliqué à étudier l'histoire de son pays dans ses rapports avec le catholicisme. Il nous annonce, pour paraître prochainement, un ouvrage intitulé *Rome et Moscou* (1547-1579). En attendant, il remet en lumière un personnage dont le nom, un peu oublié en France, est fort célèbre dans les annales de la Pologne et de la Russie, le père Antoine Possevino. Ce religieux italien, qui vivait au XVIe siècle, fut chargée par la cour de Rome de plusieurs missions importantes en Suède, en Pologne et en Russie. Le pape Grégoire XIII espérait pouvoir ramener la Russie à l'unité catholique. En 1582, Ivan le Terrible, en guerre avec le roi de Pologne, Batory, sollicita sa médiation. Le pontife s'empressa d'envoyer comme légat Antoine Possevino et l'habile jésuite réussit en effet à faire conclure une paix avantageuse aux deux parties. Il fut reçu avec de grands honneurs par Ivan, eut de fréquentes entrevues avec lui, des controverses avec le clergé orthodoxe, mais ne réussit pas à ramener la Moscovie au catholicisme. Tous les documents concernant cette *missio moscovitica* n'ont pas encore été publiés. La relation de la *Missio* a été imprimée à Rome dans les *Annuae litterae Societatis Jesu* et n'a pas été réimprimée depuis. Elle se compose de deux parties; l'une où est

racontée la mission politique de Possevino; l'autre qui fournit quelques détails sur la Russie au XVIe siècle. Ces détails sont généralement exacts, mais les noms propres sont horriblement défigurés. On aurait quelque peine à reconnaître un *Potemkine* sous la forme *Pochionleim*. L'éditeur a ajouté au texte un index explicatif et des notes qui ajoutent au prix de cette curieuse et élégante publication, ainsi qu'un mémoire inédit du cardinal de Côme, mémoire non daté, mais postérieur à la mort de Grégoire XIII, c'est-à-dire à l'année 1585, et appréciant Possevino et son voyage à Moscou.

L. LEGER.

---

258. — **L'instruction publique et la Révolution**, par M. Albert DURUY. 1 vol. in-8° de 502 p. Paris, Hachette, 1882. 7 fr. 50.

L'histoire de l'instruction publique en France pendant la Révolution est à l'ordre du jour depuis quelques années, et les particuliers commencent à l'étudier pendant qu'une commission nommée par le gouvernement se dispose à publier tous les documents relatifs à l'enseignement primaire, secondaire ou supérieur de 1789 à 1808. Mais il est bien difficile de faire l'histoire d'une époque aussi profondément troublée que celle de la Révolution; les uns prétendent qu'elle a tout créé en fait d'éducation nationale, les autres l'accusent de n'avoir accumulé que des ruines; d'autres enfin, voulant se montrer équitables, disent, comme M. Duruy, que « la vérité, naturellement, tient le milieu entre ces opinions violentes , et plus passionnées peut-être que raisonnables ». Mais ceux-là même sont entraînés par la passion, et, si l'on peut adresser un reproche au remarquable ouvrage de M. D. c'est précisément que c'est une œuvre de parti, ou tout au moins de parti pris. M. D. n'a pas plus cherché que M. Taine à se faire une opinion sur les hommes et sur les choses de la Révolution; son siège était fait quand il a commencé à travailler, et ses conclusions ne sont que des prémisses transformées. M. D. a composé son livre pour prouver que l'ancien régime valait encore mieux que la Révolution, et que cette dernière, après avoir tout détruit « pour en arriver, après dix ans de tâtonnements et d'efforts, à de si pauvres résultats (p. 256) » a laissé tout à faire au génie créateur de Napoléon. Aussi l'ouvrage de M. D. a-t-il été et sera-t-il de plus en plus discuté avec une vivacité qui témoigne à tout le moins de son importance.

M. D. commence par montrer en 50 pages ce que l'ancien régime avait fait; cette introduction fort intéressante « n'a pas la prétention d'être complète (p. 2) » et, en effet, il y a là de quoi faire un gros livre. Ensuite M. D., arrivant au cœur de la question, fait trois parts dans l'œuvre pédagogique de la Révolution : la part des destructions, — la part des essais et des projets, — la part des œuvres et des résultats. C'est

donc bien une histoire complète de l'instruction publique pendant la Révolution française que M D. a voulu faire, mais une pareille histoire ne pouvait pas se faire en quelques années. M. D. s'est trop hâté; il n'a pas vu que les documents à consulter sur cette importante question se comptent par centaines de mille, et son ouvrage présente de ce chef des lacunes considérables, en même temps que des erreurs de fait assez nombreuses.

M. D. cherche d'abord à démontrer que la France « ne croupissait pas absolument dans les ténèbres (p. 48) » avant 1789; la preuve en est, dit-il ailleurs, que les hommes de la Révolution étaient instruits. Il me semble que la question n'est pas bien posée; il ne s'agit pas de savoir s'il y avait ou non, avant 1789, des écoles et des collèges; tout le monde sait qu'il y en avait. Mais y en avait-il partout, et pour tout le monde, ou simplement pour un certain nombre de privilégiés? Que faisaient, pour l'éducation nationale, l'Etat et les municipalités? Si l'on pose ainsi la question, on est obligé de répondre, avec M. de Salvandy cité par M. D. (p. 6), que l'Etat n'enseignait pas. Or la Révolution a prétendu, et cela dès 1790, que l'Etat devait enseigner, et, pour substituer l'action de l'Etat à l'initiative plus ou moins intelligente des congrégations ou des particuliers elle a commencé par faire table rase. Les petites écoles étaient nombreuses en 1789, dit M. D. qui le prouve en donnant la statistique de quelques provinces. C'est le procédé de M. Taine; mais ces énumérations incomplètes, qui frappent l'imagination des gens du monde, n'ont aucune valeur scientifique, et aux calculs optimistes de M. D. j'opposerai les affirmations désolantes des contemporains. L'abbé Grégoire, dans une circulaire adressée à toutes les municipalités, demandait entre autres choses : « Chaque village est-il pourvu de maîtres et de maîtresses d'école? » et voici quelques-unes des réponses qui lui parvinrent de toutes les parties de la France, en 1790 : *Aveyron*. L'éducation est plus négligée dans ce département que partout ailleurs. — *Languedoc*. Il y a des maîtres et maîtresses d'école presque partout. — *Gers*. Il n'y a peut-être pas une seule maîtresse d'école dans tous les villages du département du Gers ; il y en a peu où il y ait des maîtres, et, s'il y en a, ce sont toujours les prêtres. — *Gironde*. Il n'y a que les gros bourgs qui soient pourvus de maîtres d'école. — *Landes*. Un seul maître d'école dans quelques paroisses, et point dans quelques autres. — *Puy-de-Dôme*. De vingt villages, un seul possède un maître qui sait à peine épeler. — *Drôme*. Les villages un peu considérables ont des maîtres d'école depuis la Toussaint jusqu'au printemps. — *Saône-et-Loire*. Il n'y a point de maîtres d'école dans nos villages, etc., etc. [1].

Que dire aussi des statistiques comparées de la p. 25? En 1789, pour 25 millions d'habitants, il y avait 562 collèges et 72,000 élèves;

1. V. *Lettres à Grégoire sur les patois de France*, Paris, Pedone Lauriel, 1880.

aujourd'hui, pour 38 millions d'habitants, nous avons 380 lycées ou collèges et 79,000 élèves. Il est vrai, ajoute M. D., que, pour être juste, il faudrait compter les petits séminaires ; j'ajouterai les grands séminaires, qui ont en première année une classe de philosophie. M. D. oublie d'ajouter que la plupart des collèges, dont quelques-uns n'avaient pas douze élèves, étaient des établissements libres, et que, par conséquent, pour être juste, il faudrait mettre en ligne de compte les établissements libres si nombreux de nos jours. M. D. prétend (p. 11) que la majeure partie des écoles publiques dans les villes étaient tenues par les frères des écoles chrétiennes, ou frères ignorantins. C'est une erreur ; j'ai sous les yeux un mémoire dressé par ces frères, en 1789, pour demander à l'Assemblée nationale leur conservation [1] ; en voici les premiers mots : « Les frères des Ecoles chrétiennes forment dans le royaume une association d'environ 1,000 individus répandus en 116 maisons (dont 5 hors de France) ». Ils n'avaient à Paris qu'une seule maison, située rue Notre-Dame-des-Champs. On voit que c'est, en somme, une minorité infime.

Voilà pour l'introduction. Si maintenant nous arrivons à la première partie du livre, *les Destructions,* M. D. a cent fois raison de dire que la Révolution est allée beaucoup trop vite, et qu'elle a eu le tort de renverser l'édifice de fond en comble avant même de savoir sur quel plan elle le reconstruirait. M. Taine l'avait dit avant M. D. et mille autres avant M. Taine. Ainsi, dans un rapport fait au Conseil des Anciens, le 30 ventôse an IV, Barbé-Marbois (un ci-devant suspect de royalisme), après avoir montré sous les couleurs les plus sombres l'état de l'instruction publique, disait avec l'assentiment de tous ses collègues : « Telles furent les conséquences d'une destruction opérée comme par « l'explosion d'un volcan, tandis qu'il ne fallait rien épargner pour « prévenir les malheurs d'une éruption subite et imprévue. Que dirait-« on aujourd'hui si l'on eût incendié toutes les fermes, toutes les « granges, brisé tous les instruments aratoires, chassé et dispersé les « laboureurs, sous prétexte que notre agriculture était vicieuse et « routinière?... *Les maîtres sont réduits à la moitié, et peut-être au « tiers du nombre ancien ;* et, de jour en jour, il est plus difficile de « remplacer ceux qui viennent à manquer. *Le nombre des enfants qui « sortent de ces écoles instruits dans l'art d'écrire et de calculer* « n'est pas aujourd'hui égal à la moitié de ce qu'il était autrefois... » L'année précédente, c'est-à-dire en 1795, dans un très curieux *Coup-d'œil politique sur la France,* imprimé par ordre de la Convention, Joseph Faure disait : « N'y avait-il pas des maîtres d'école répandus « dans nos campagnes, et qui ne coûtaient rien à l'Etat? N'y avait-il « pas des universités, des collèges grands ou petits répandus dans les « villes et les campages ; *il ne s'agissait que de réformer l'instruction*

1. *Idée générale de l'Institut des frères des écoles chrétiennes,* 12 p. in-8°.

« *et non de la détruire*. La police ancienne surveillait tout cela mieux « que n'a fait le terrorisme; il a tout anéanti, et il nous a, à force « d'atrocités, réduits aux siècles de l'ignorance... Il fallait laisser les « universités, les collèges particuliers, les instituteurs privés, se conten- « ter de veiller sur leurs livres d'instruction, et attendre un temps plus « calme... » La Constituante et la Législative n'avaient détruit ni les écoles, ni les collèges; M. D. le reconnaît (p. 64) et l'*Almanach national* pour 1793 nous montre que les collèges de Paris étaient encore ouverts à la fin de 1792. La convention détruisit tout en août 1793, elle eut le tort de faire place nette; mais elle avait à cœur de réparer cette faute le plus tôt possible. La marche foudroyante des événements ne le permit pas; la guerre étrangère et l'affreuse guerre de Vendée appelèrent aux armes ceux qui auraient pu instruire la jeunesse; il fallut courir au plus pressé. Nous nous vantons avec raison de ce que nous avons fait depuis 1870 pour la propagation des lumières, mais qu'avons-nous fait durant l'année 1871? Or, en 1793, année comparable à celle-là, il y avait un comité d'instruction publique dont l'activité dévorante a été justement célébrée. Les hommes de tête et de cœur qui en faisaient partie, Lakanal, Grégoire et quelques autres, travaillaient avec ardeur, ils préparaient en silence ce décret du 3 brumaire an IV que M. D. a la bonne foi d'appeler (p. 137) l'œuvre capitale de la Convention en fait d'instruction publique. Sans la recrudescence de la Terreur, amenée par la politique de Robespierre, les écoles fermées à la fin de 1793 auraient pu se rouvrir dès les premiers jours de 1794. Délivrée du tyran et de ses complices, comme n'ont pas cessé de les appeler des républicains ardents, la Convention employa ses dernières séances, non plus à détruire, mais à réédifier, et M. D. a raison de consacrer à ce qu'il appelle *Les œuvres* la plus grande partie de son travail. Il semble toutefois que cet examen des projets et des œuvres ait été fait avec trop de précipitation, et qu'il laisse un peu à désirer au point de vue de la méthode. On va sans cesse de la Convention au Directoire, et réciproquement; on dirait que M. D. s'est égaré parfois dans ce labyrinthe qu'on appelle les *Archives nationales*. Il a trouvé çà et là quelques documents précieux dont on ne saurait trop le remercier; mais beaucoup d'autres lui ont échappé, surtout parmi les documents imprimés, presque aussi rares souvent que des mss. L'appendice qui fait suite à l'ouvrage est fort curieux; il est trop court, et je constate dans le corps de l'ouvrage bien des omissions. Ainsi M. D. analyse et critique rapidement les fameux projets de Mirabeau, de Talleyrand, de Condorcet, de Lanthenas, de Lakanal, de Lepelletier-Robespierre et de Romme; il fait trop bon marché des autres, et Dieu sait s'il y en a! « Qu'importe à la postérité, « dit-il p. 97, l'opinion d'un Raffron ou d'un Couppé? Les inepties de « si minces personnages ne valent pas qu'on les tire de l'oubli où elles « dorment. » Passe pour Raffron, Couppé, Duval, Lequinio, Wandelaincourt et autres, mais Daunou, mais Fourcroy, Andrieux, Ma-

suyer et vingt autres, fallait-il les envelopper dans le même dédain? Fallait-il aussi confondre la Convention terrorisée de Robespierre et la Convention de 1795? M. D. ne tient pas compte de la différence des temps, et il en résulte des confusions regrettables.

Mais il est impossible de suivre M. D. pas à pas et de discuter une à une toutes ses assertions; ce compte-rendu sommaire deviendrait lui-même un volume. Souvent M. D. a raison; ce qu'il dit de la stupide intolérance du Directoire, de ce gouvernement violent et tracassier qui prenait à tâche de détruire l'œuvre réparatrice de la Convention finissante, me paraît on ne peut plus juste [1]. M. D. a également bien vu ce qu'il y a eu d'admirable dans la conduite de nos pères en 1795. On sait qu'ils rétablirent le culte dans 36,000 paroisses, sans rien demander à l'Etat dont ils respectaient sincèrement les lois; ils avaient accepté à la même époque, avec le même patriotisme, la séparation de l'école et de l'Etat. Les écoles publiques étaient insuffisantes; nos pères savaient l'Etat obéré à la suite des guerres que nous connaissons tous; ils s'imposèrent de grands sacrifices pour faire élever leurs enfants, et les institutions particulières, dirigées souvent par un clergé républicain, eurent beaucoup de succès [2].

M. D. est sévère pour l'Ecole normale de 1795 « qu'il ne faut pas, dit-il, confondre avec la grande école de 1808. » Barbé-Marbois et Fourcroy étaient plus justes, lors même qu'ils constataient l'insuccès de cette institution. Après avoir parlé d'un plan d'instruction qui devait embrasser toutes les branches des connaissances humaines, Fourcroy disait le 11 germinal an IV : « Un des premiers points de ce plan était l'établissement d'une école normale, mais conçu, il faut le dire ici, avec d'autres vues que celle qui ont dirigé son exécution..... Osons prévoir, ajoutait-il, que cette idée d'une école normale sera représentée aux méditations des législateurs et qu'établie sur d'autres bases que celles qu'on lui avait données dans ce premier essai, elle deviendra la véritable et seule pépinière des instituteurs des écoles primaires, *et même des professeurs des écoles centrales.* » Sommes-nous si loin de la grande école de 1808?

---

1. Aussi le 18 brumaire a-t-il été au début jngé avec indulgence, même parmi les partisans du coup d'état de fructidor. Si le premier consul avait maintenu dans son intégrité la constitution de l'an VIII, il serait anjourd'hui le Washington de la France. On connaît le mot de Paul Louis : « Etre Bonaparte et se faire sire, il aspire à descendre. »

2. J'ai sous les yeux un document curieux que M. D. ne paraît pas connaître, c'est le prospectus du Pensionnat-écoles chrétiennes de Senones, imprimé en 1796 par l'évêque constitutionnel Maudru. Ce pensionnat, commandité par de très riches industriels, entre autres le propriétaire de Baccarat, était ouvert à tous, sans distinction de culte, et la liberté des opinions religieuses y était absolue. On y inspirait aux enfants l'amour de la République; on leur enseignait le latin, l'allemand, la géographie, l'histoire et les sciences. Les exercices militaires et les leçons de choses y tenaient une place considérable. Il est à présumer que Napoléon s'empressa de détruire un pareil établissement.

Les écoles centrales ont beaucoup occupé M. D., et avec raison ; mais là encore, suivant le procédé habituel à M. Taine, M. D. conclut trop vite de quelques exemples particuliers ; il néglige, ou, pour mieux dire, il ignore un certain nombre de documents qui ne lui permettraient pas de conclure comme il le fait (p. 236). J'en ai sous les yeux de fort curieux ; il est certain que les écoles centrales ont été florissantes à Paris et dans un assez grand nombre de départements, surtout dans l'Est. La preuve qu'on trouvait moyen de s'instruire en 1800, c'est que les hommes de la Restauration, ceux qui avaient dix ans en 1795, n'étaient pas inférieurs à ceux qui les ont précédés ou suivis.

M. D. commet une erreur plus grave quand il accuse la Convention et l'abbé Grégoire en particulier de niaiserie et d'immoralité. C'est à propos des ouvrages élémentaires, dont les sujets avaient été mis au concours, sur les indications de Grégoire, le 4 pluviôse an II. M. D. prétend que l'évêque de Blois, oubliant le vers de Juvénal *maxima debetur*... aurait proposé de composer à l'usage des enfants de huit à dix ans de petits traités d'hygiène conjugale (p. 107) ; il ajoute (p. 171) que la Convention fit imprimer et mit entre les mains des enfants des livres comme celui de Saucerotte *sur la conservation des enfants pendant la grossesse, etc.* « Voilà, dit-il, représentée par ses produits les plus authentiques et les « plus originaux, la nouvelle pédagogie. » M. D. triomphe trop facilement ; premièrement le livre dont il parle ne fut pas imprimé par ordre de la Convention, et en outre ce livre de médecin, jugé digne d'une récompense, était destiné aux *parents* et aux *maîtres ;* c'était un de ces livres élémentaires qu'on appelle à présent *partie du maître*, et les enfants ne devaient pas plus l'avoir entre les mains qu'ils n'ont aujourd'hui entre les mains des corrigés d'exercices ou des solutions de problèmes. M. D. n'aurait pas commis cette erreur s'il avait lu le rapport imprimé de Barbé-Marbois, lu au conseil des anciens le 30 ventôse an IV, sous le Directoire ; la commission des livres élémentaires concluait à l'impression de trois ouvrages, et celui de Saucerotte, dont il est question à la p. 20 du rapport, n'est pas du nombre.

Le chapitre VI, consacré aux Fêtes nationales, est bien incomplet, et d'ailleurs c'est un véritable hors-d'œuvre. Sans doute les Fêtes nationales se rattachaient par un certain côté à l'instruction publique, mais le théâtre aussi, et M. D. n'a pas cru devoir faire une histoire, même très sommaire, du théâtre pendant la Révolution.

Mais cet examen du livre de M. D. est déjà bien long ; concluons en répétant que, comme ouvrage de recherches, il est excellent. M. D. a étudié sérieusement la question qu'il traite ; mais il n'a pas tout vu, il s'en faut de beaucoup, et sa conclusion n'est pas suffisamment justifiée. M. D., à la fin de son livre, cherche à être équitable ; il consent à plaider pour la Révolution les circonstances atténuantes. Il eût été plus juste pour ceux qui, au cours des événements les plus terribles de notre histoire, ont examiné, pesé, essayé, rendu possible une organisation

de l'enseignement public en France, s'il avait évité, suivant le précepte de Descartes, la précipitation d'une part, et la prévention de l'autre. Cela est d'autant plus évident que M. Duruy dit lui-même, à la p. 296 de son livre : « Quiconque aborde un point quelconque de la Révolu- « tion avec ses tendances personnelles est perdu. »

A. Gazier.

---

259. — Wilhelm Scherer. **Geschichte der deutschen Litteratur.** Livraisons I-VI. Berlin, Weidmann, 1880-1882. 464 pages. 1 mark la livraison.

La sixième livraison de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. Wilhelm Scherer a paru; il ne manque plus que deux livraisons pour compléter l'ouvrage, et l'on peut, dès maintenant, se faire une idée du plan général et du but de l'auteur.

L'histoire de M. S. est un livre de lecture courante. Elle n'est point faite pour les recherches spéciales. C'est un récit tout uni, qui s'étend ou se resserre selon l'importance des sujets, mais qui ne s'interrompt jamais pour la discussion. Pas une note au bas des pages ; pas un renvoi aux sources. C'est une simplicité d'allure qui n'est pas habituelle à la science allemande. Mais il n'est pas besoin de dire, lorsqu'il s'agit d'un écrivain comme M. S., que, sous la forme toute littéraire de l'ouvrage, se cache une grande connaissance. Les jugements sont souvent neufs et ingénieux. Le style a de la vivacité, de l'éclat; certaines pages, surtout dans les premières livraisons, sont des modèles de concision élégante et pittoresque. Quelquefois le mouvement oratoire entraîne l'écrivain et lui arrache une louange banale; mais, en général, sa pensée se traduit dans une langue ferme et mesurée. Enfin la division est claire et méthodique, et le développement littéraire est habilement rapproché du mouvement politique et religieux de l'Allemagne.

On pardonne aisément à M. S. certaines dissonnances de détail, qui ne sont que l'exagération de ses qualités. Il aime à rendre les choses sensibles par la comparaison, et ses comparaisons sont parfois forcées. C'est ainsi qu'il appelle les ménestrels du moyen âge des journalistes ambulants, et il tient tellement à cette dénomination qu'il l'inscrit en tête d'un chapitre. « On peut comparer le poète du XIIIe siècle, dit-il (p. 60), à une feuille illustrée; l'illustration, c'est sa personne ». Il arrive aussi que M. S., poussé par le besoin de généraliser, surfait la valeur d'un écrivain pour personnifier en lui toute une époque. Ainsi Wolfram d'Eschenbach devient pour lui le représentant de la chevalerie poétique, non-seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe du moyen âge. On s'était accoutumé, au temps de la critique romantique, à voir citer Shakespeare et Gœthe à propos de Wolfram : aujourd'hui, rapprocher le *Parcival* du *Faust*, c'est plus qu'une faute de goût. Il faut espérer qu'un jour viendra où la littérature française mieux connue

jettera une lumière décisive sur certains ouvrages que les Allemands comptent parmi les « classiques du moyen âge ».

Le seul défaut sensible de l'ouvrage et qui gâte le plaisir de la lecture, ce sont des jugements inspirés par un patriotisme trop restreint; et l'on remarquera qu'en disant ceci nous nous plaçons au point de vue allemand. Pour M. S., la littérature allemande prise dans son ensemble se partage en deux groupes : la littérature épique et chevaleresque du XIIIe siècle, contemporaine de l'empire des Hohenstaufen, et la littérature du XVIIIe siècle, qui suit dans sa marche ascendante la monarchie des Hohenzollern. La première date surtout des expéditions de Frédéric Brrberousse en Italie; la seconde fut principalement suscitée par la guerre de Sept-Ans et la bataille de Rosbach. Un tel rapprochement peut se justifier pour la première période. Que les empereurs de la maison de Souabe, qui recevaient à leurs cours des poètes et des ménestrels de toute nation, aient puissamment contribué au développement de la poésie chevaleresque en Allemagne, qui le nierait? Encore ne faut-il pas oublier, dans le réveil littéraire du XIIIe siècle, la part qui revient à la Bavière, à la Thuringe, aux contrées du Rhin. Mais n'y a-t-il pas une exagération évidente à mettre sous le patronage des Hohenzollern une littérature à laquelle les Allemands eux-mêmes ont souvent reproché d'être trop cosmopolite ?

Dans le chapitre intitulé *Les commencements de la littérature moderne,* un rôle important est déjà attribué au premier roi de Prusse. « Il sembla pendant quelque temps, dit M. S., que Berlin fût destiné à être le centre de la littérature nouvelle imitée de la France. » Et quels sont les poètes que Frédéric Ier réunissait autour de lui et qui faisaient concevoir de si grandes espérances ? C'étaient « Canitz, Besser et Neukirch » (p. 368).

L'œuvre de Frédéric Ier est continuée par son petit-fils. On connaît l'opinion de Frédéric II sur la littérature allemande de son temps ; mais on ne se doutait pas, malgré un passage célèbre de Gœthe dans le VIIe livre de *Poésie et Vérité*, que les dédains de Frédéric II étaient le plus puissant des encouragements. « S'il réunissait autour de lui des écrivains français et s'il se défiait de la capacité littéraire de ses compatriotes, le dépit que ceux-ci en éprouvaient n'était qu'un stimulant de plus qui les poussait à rassembler toutes leurs forces pour prouver au roi qu'il les jugeait mal » (p. 394). Enfin Frédéric II encouragea les lettres par son exemple. « Ses œuvres historiques tiennent un rang élevé dans l'historiographie de tous les temps et de toutes les nations » (p. 417). Comme poète, il a de l'affinité avec Horace (Ramler aussi est appelé un Horace prussien, p. 443). Parmi les Allemands, on peut le comparer à Hagedorn, mais il a plus de profondeur. Après l'avoir fait grand poète et grand historien, M. S. est près de faire de lui un grand philosophe, « également distingué dans la contemplation et dans l'action ». Il remarque même que sa philosophie n'était pas, comme on se

l'imagine, l'épicurisme mondain du XVIIIe siècle, mais qu'au fond il était stoïcien. Bref, « les Allemands eurent en lui un classique, mais, hélas, ajoute mélancoliquement M. S., un classique en langue française ! » (pp. 417-418).

Tout ce qui tient de près ou de loin à Frédéric II et à la Prusse est arbitrairement grandi. Tandis que les *Chants d'un grenadier* ramènent la poésie lyrique au ton populaire, « un littérateur de sixième ou de dixième rang, mais né Prussien. » fonda le roman allemand (p. 450). C'est Hermès, à qui est attribué ici l'un des mérites les moins contestables de Wieland. Mais pourquoi aussi Wieland n'est-il pas né Prussien !

Lessing lui-même ne reçoit sa vraie direction que de son séjour à Berlin. Lessing n'est qu'un Frédéric II littéraire; jamais écrivain n'a reproduit comme lui l'esprit du grand roi. « Lessing demandait à l'historien de raconter surtout les événements de son temps : Frédéric a exécuté ce programme. Lessing a exercé le haut commandement dans la littérature, comme Frédéric II dans la guerre et dans la paix. Lessing a combattu pour la cause nationale, aussi bien que Frédéric ; il a livré, lui aussi, sa bataille de Rosbach contre la France; il a fait, lui aussi, un Anti-Machiavel contre les mauvais princes. Jamais deux hommes n'ont été aussi bien faits l'un pour l'autre » (p. 455). Et si Frédéric II n'a rien fait pour fixer Lessing à Berlin, c'est qu'il se souvenait, dit M. S., des méchants propos de Voltaire, Il était donc bien accessible à la médisance, tout stoïcien qu'il était ? Nous ne savons ce que les Prussiens de maintenant penseront d'une telle façon d'arranger l'histoire littéraire, mais il est probable que Frédéric II, même en l'absence de son ami Voltaire, en aurait un peu ri.

Voilà donc la littérature allemande *prussianisée*, dans un livre où il y a du savoir et du talent, et qui sera beaucoup lu. Récemment déjà, un disciple de M. Scherer, M. Otto Brahm, nous prouvait dans un opuscule que Gœthe était beaucoup redevable de sa gloire à Berlin, quoique la grande ville ait attendu « jusqu'en 1790 » pour le goûter. Les Allemands nous avaient enseigné jusqu'ici que la Prusse n'avait joué qu'un rôle fort effacé dans le développement de leur littérature : il faudra désormais, si nous voulons les en croire, réformer tous nos jugements. En tout cas, s'il faut absolument qu'une littérature ait une teinture politique, il se trouvera des publicistes d'ordre inférieur qui se chargeront de la lui donner; mais nous aimerions mieux voir la science garder sa sereine impartialité et se tenir à la hauteur qui lui convient.

A. Bossert.

---

260. — **Friedrich Wilhelm Ritschl.** Ein Beitrag zur Geschichte der Philologie von Otto Ribbeck. Zweiter Band, mit einem Bildniss Ritschls. Leipzig, Teubner, 1881. x-591 p. in-8.

Graux a rendu compte dans la *Revue critique* (1881, I, p. 66 ss.) du

premier volume de cet ouvrage. Le second et dernier volume fait connaître la vie de Ritschl depuis 1839 jusqu'à sa mort. Il est divisé en trois parties : Bonn, première période, 1839-1848. Bonn, seconde période, 1848-1865. Leipzig, 1865-1876. Il contient cent pages de pièces justificatives et un index alphabétique des deux volumes.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Ecole française d'Athènes qui a perdu, il y trois mois, M. Bilco, vient d'être de nouveau cruellement frappée. M. Veyries vient de mourir à Smyrne des suites d'une fièvre typhoïde. Sorti de l'Ecole Normale il y a un ans, ses premiers travaux donnaient les plus belles promesses d'avenir et sa mort sera vivement sentie par tous ceux qui l'ont connu. — On s'est ému en voyant deux jeunes savants enlevés coup sur coup à leur famille et à la science et on s'est demandé s'il n'y aurait pas quelque chose à réformer dans le système qui fait exécuter en plein été des voyages et des fouilles dans des pays souvent malsains par des jeunes gens à peine acclimatés. Quelques personnes ont surtout demandé que les élèves de l'Ecole d'Athènes fussent autorisés à revenir passer un mois en France chaque année. Il ne nous semble pas que ce soit sur ce point que la réforme doive porter. La vraie cause de la mauvaise distribution du travail pour les élèves de l'Ecole d'Athènes ne vient-elle pas plutôt du règlement qui les oblige à envoyer, dès la première année, un mémoire à l'Institut? Ils y travaillent à Athènes pendant l'hiver — et ils ne sont libres pour entreprendre des voyages qu'en mai ou juin, quand la saison devient plus dangereuse. Ne vaudrait-il pas bien mieux que les voyages se fissent en hiver, la rédaction des mémoires en été? A quoi bon demander un mémoire chaque année quand le *Bulletin de Correspondance Hellénique* permet aux élèves de donner immédiatement la preuve qu'ils travaillent? Sont-ils d'ailleurs capables, dès la première année, d'exécuter un travail où ils donnent leur mesure? Au reste, la plus grande partie du premier hiver se passe pour eux à acquérir les connaissances nécessaires pour travailler avec fruit. Ce travail préparatoire se ferait bien plus utilement à Paris qu'à Athènes. Nous voudrions que les élèves de l'Ecole Normale qui doivent se rendre à Athènes commençassent par travailler un an à Paris. Ils iraient au bout d'un an en Grèce, pourraient entreprendre immédiatement des voyages, et ne seraient tenus de fournir un mémoire qu'au commencement de l'hiver suivant.

— Les journaux ont annoncé la création de l'*Ecole du Louvre* (cour Lefuel, ancienne cour Caulaincourt); les professeurs de l'Ecole sont MM. Alex. Bertrand, Pierret, Révillout et Ledrain. M. Alex. Bertrand, membre de l'Institut, conservateur du Musée de Saint-Germain, traite de l'archéologie nationale depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Clovis (*cours d'archéologie nationale*); M. Pierret, conservateur du Musée égyptien, étudie les monuments de l'ancien empire (*cours d'archéologie égyptienne*); M. Révillout, conservateur adjoint du Musée adjoint, étudie les documents démotiques du Louvre et en dresse le syllabaire (*cours de langue démotique*), il étudie également le droit et l'économie politique d'après les papyrus du Louvre (*cours de droit égyptien*); M. Ledrain, attaché à la conservation des antiquités orientales, expose les éléments des grammaires hébraïque et phénicienne

(*cours d'épigraphie sémitique*), et explique les inscriptions cunéiformes de l'époque des Achéménides (*cours d'archéologie assyrienne*); M. Ravaisson, conservateur des antiquités grecques et romaines, doit faire aussi des conférences sur l'art antique. — Bien que nous soyons peu favorables en principe à toutes les créations d'Ecoles spéciales qui nous éloignent du but auquel nous tendons, la réunion de tous les cours d'enseignement supérieur dans une grande Université, nous applaudissons toutes les fois que nous voyons offrir à la jeunesse des moyens nouveaux d'instruction. Mais dans un pays qui est aussi loin que le nôtre d'être organisé comme il le faudrait au point de vue de l'enseignement supérieur, il importe de ne disperser ni les forces intellectuelles ni les ressources financières. Nous ne nous rendons pas exactement compte du but auquel répond la nouvelle Ecole du Louvre. Nous comprendrions que les conservateurs et attachés du Louvre fussent chargés, moyennant une indemnité, de faire régulièrement, sur les monuments même confiés à leur garde, des conférences pratiques d'archéologie et d'histoire de l'art s'adressant à la fois aux savants et aux artistes; mais on se demande s'il était urgent de créer des cours théoriques de linguistique, d'assyriologie, d'égyptologie ou d'hébreu qui sont déjà professés ailleurs, au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes. Le cours de M. Bertrand sera très utile sans doute; mais ne serait-il pas mieux placé au Collège de France qu'au Louvre? C'est l'archéologie nationale *après Clovis* qui devrait figurer surtout à l'Ecole du Louvre. Le cours de M. Ravaisson rentre mieux dans l'enseignement qui pourrait être professé spécialement au Louvre, mais il est remis à une époque indéterminée. Enfin, nous ne voyons pas sans inquiétude le budget du Louvre chargé de dépenses dont l'urgence ne nous paraît pas démontrée, alors que nos musées nationaux sont constamment battus, faute d'argent, dans les enchères internationales; alors que les travaux les plus pressants, catalogues, calcographie, missions, sont entravés, faute d'argent. On nous dit que les cours nouveaux sont plus richement dotés que la plupart des cours d'enseignement supérieur. Nous en sommes très heureux, et nous espérons que l'exemple de l'administration des Beaux-Arts, piquera d'émulation celle de l'Instruction publique; mais, si cette dépense était faite sur les fonds déjà insuffisants du Louvre, nous la verrions avec regret; si elle doit être couverte par une augmentation du budget des Beaux-Arts, nous penserions encore qu'il y avait des dépenses plus urgentes, des augmentations de crédit pour nos Musées plus nécessaires. Quoi qu'il en soit, nous souhaitons le succès des nouveaux cours; ils peuvent créer une salutaire émulation, et ils ont été inspirés par une conception élevée des connaissances que doit avoir et des services que doit rendre le personnel de nos musées. Un jour peut-être viendra où l'on réunira, pour le plus grand bien de la science, dans une grande université, les enseignements qu'on disperse aujourd'hui aux quatre coins de Paris.

— M. l'abbé S. A. Cuoq, prêtre de Saint-Sulpice, a publié un *Lexique de la langue iroquoise* (avec notes et appendices. Montréal, Chapteau et fils. In-12°, 215 p.) Ce *Lexique* comprend quatre parties; la première est consacrée aux racines de la langue et la seconde, aux dérivés et composés; la troisième renferme des notes supplémentaires sur les termes d'origine obscure; et la quatrième, des appendices traitant de divers points d'histoire.

— En 1601 Philippe III d'Espagne dirigea contre Alger une flotte de 70 galères et une armée de plus de 10,000 hommes sous le commandement du prince Andrettino Doria. Mais l'expédition était mal conçue. Le premier instigateur du projet, un capitaine français, nommé Roux, avait proposé un plan qui pouvait réussir : cinq cents hommes résolus, déguisés en matelots de vaisseau marchand, débarquaient un soir dans le port d'Alger, à la saison où la ville était sans défense; ils égorgeaient le

poste de la marine, pétardaient la porte et se jetaient dans la ville en appelant aux armes les 20,000 esclaves chrétiens qui s'y trouvaient. Mais Doria modifia le plan de Roux; au lieu de confier au capitaine français les cinq cents hommes qu'il demandait et d'attendre aux Baléares avec toutes ses forces le succès du mouvement, il voulut appuyer la surprise par une flotte et une armée. Il arriva naturellement que la concentration de ses troupes entraîna des retards, que cette *armada* prit le mer au su et au vu de tout le monde, que par conséquent la surprise fut manquée et se transforma en une attaque régulière, que l'ennemi prévenu empêcha même l'entreprise : on n'avait embarqué qu'un mois de vivres; il fallut revenir sur ses pas et les dépenses énormes qu'avait coûtées l'expédition ne servirent à rien. On ne connait guère cette malheureuse tentative de l'Espagne pour prendre Alger; de Thou est chez nous le seul qui en dise quelques mots (*Histoire universelle*, tome XVII, p. 627), et on lit dans les lettres de Guillaume du Vair, premier président du parlement de Provence, que Roux, d'ailleurs écarté tout d'abord par le Génois Doria, fut, à son retour en France, traité comme suspect et jeté en prison. Le seul document qui raconte avec grand détail cette expédition est une lettre de l'historien génois Ieronymo Franchi de Conestaggio, datée de Gênes le 5 novembre 1661 et adressée à « Nicolo Petroccino, proveditor di Casa d'India ». Cette lettre, imprimée à Gênes, chez Gioseppe Pavoni, fut réimprimée à Venise chez Ciotti, à l'enseigne de l'Aurore en 1602. Elle se divise en deux parties, dont la première renferme une histoire succincte de la ville d'Alger, et la seconde, l'historique de l'expédition; elle semble conçue dans un esprit favorable à Doria et tente de le justifier des accusasations dont il fut l'objet. Cette lettre curieuse, jusqu'ici non traduite en français et, à ce qu'il paraît, inconnue encore, vient d'être traduite par M. H. de Grammont (*Relation des préparatifs faits pour snrprendre Alger*, par Ieronimo Conestaggio. Alger, Jourdan. In-8°, 28 p.). M. de Grammont a annoté ce curieux document; ce commentaire était tout à fait nécessaire, surtout dans la première partie de la lettre de Conestaggio, où il y a beaucoup d'erreurs sur la fondation de la régence. Tel qu'il est, ce document mérite d'éveiller l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Algérie.

— On ne lira pas sans intérêt les *Etudes de pédagogie morale* que vient de publier M. E. Labbé, professeur de sixième au lycée Saint-Louis. (Paul Dupont. In-8°, 102 p.). L'auteur y traite surtout des *mœurs universitaires* et des *institutions pédagogiques;* il y exprime avec chaleur et conviction un grand nombre de vues utiles et judicieuses; on sent qu'il aime ses élèves et leur consacre avec joie toutes ses forces (p. 36); tâchons, dit-il dans sa conclusion, autant que nous le pourrons, de faire sortir de notre expérience, comme je l'ai essayé du fond de ma petite classe, la moralité utile à notre pays; on peut se tromper, mais on ne s'égare pas loin quand on y met toute sa conscience et l'on a la chance au moins de faire un pas vers le mieux.

— La librairie Hachette a publié un deuxième *Supplément* à la 5e édition du *Dictionnaire universel des contemporains* de Vapereau; supplément qui rectifie, complète et remplace le précédent. Il porte la date du 1er mars 1882 et renferme 54 pages. Motivé par les élections législatives des 21 août et 4 septembre 1881 et par les élections sénatoriales du 8 janvier 1882, il a pour objet spécial de mettre le dictionnaire au courant du renouvellement du Parlement français; les noms nouveaux sont marqués d'un astérisque. Accessoirement, ce *Supplément* contient la nécrologie générale depuis la publication de l'édition dernière; diverses notices, françaises ou étrangères, d'après des renseignements tardivement obtenus; enfin la rectification de quelques erreurs.

— M. Maspero, de retour à Boulaq, écrit qu'il ne manque pas au musée un seul objet. Les bijoux avaient été tirés de leur cachette et remis en place deux ou trois jours avant son arrivée. Le *Catalogue* sera terminé au mois de janvier prochain et imprimé en février.

— M. Crauck met la dernière main au monument de l'amiral Coligny qui doit être placé derrière l'Oratoire de la rue de Rivoli, près du Louvre, dans la partie entourée de grilles; Coligny est représenté en grand costume d'amiral ; sur les côtés sont placées des figures allégoriques.

— Une traduction française des *Principles of comparative philology* de M. Sayce paraîtra bientôt ; l'auteur est M. E. Iow.

— L'*Academy* a donné, dans un de ses plus récents numéros, la liste des cours professés à l'Ecole des langues orientales vivantes ; elle ajoute cette réflexion : « les intérêts de l'Angleterre en Orient ne sont certainement pas moindres que ceux de la France ; mais qu'avons-nous à opposer à cette institution? »

ALLEMAGNE. — Après sa grande publication d'ensemble sur la guerre de 1870, l'état-major allemand a décidé de faire paraître une foule de monographies détaillées qui traiteront avec plus de détail des événements isolés (*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*) et seront publiées à des intervalles indéterminés par la librairie militaire de E. S. Mittler et fils, à Berlin. Parmi les travaux qui sont sous presse, nous signalerons les suivants, dont nous traduisons les titres : *Le détachement Boltenstern dans la vallée de la Loire aux 26 et 27 décembre 1870. — La surprise de Fontenoy du 22 janvier 1871. — Marche de la sixième division de cavalerie en Sologne du 6 au 15 décembre 1870. — L'artillerie au combat de Loigny-Poupry. — De l'influence que la forteresse de Langres a exercée durant la guerre de 1870.* — Ces monographies n'auront pas seulement pour sujet les opérations militaires de la guerre franco-allemande d'il y a douze ans ; elles pourront traiter des mouvements et des combats des guerres antérieures ; c'est ainsi que la librairie Mittler annonce encore les études suivantes : *Les mouvements des troupes prussiennes en 1805. — Journal du major de Wienskowski du 1er bataillon de la garde pendant les préparatifs de la guerre de 1805. — Détails sur la Prusse et sa grande catastrophe* (de 1806; publication importante d'un manuscrit inédit du général de Clausewitz). — *La campagne de Bavière en 1809. — Les régiments prussiens étaient-ils désignés par des numéros au temps de la guerre de Sept Ans ? — Biographie du général de Fink.* L'état-major général fait appel aux officiers de l'armée allemande et leur promet d'accueillir dans cette collection les études où « ils auront mis leurs souvenirs de guerre, leurs considérations critiques ou leurs recherches sur les sources de l'histoire militaire ». Pour ce qui concerne les guerres antérieures à 1870, il rappelle que ses archives renferment un grand nombre de documents dont la publication « ouvrira de nouvelles vues sur la guerre et provoquera un jugement plus juste, plus profond des événements et des personnes qui y ont pris part.» Les officiers qui traiteront de la guerre de 1870, devront « donner surtout des renseignements sur les questions les plus importantes relatives au maniement des troupes, sur l'usage et les services des différentes armes, sur la composition, l'équipement, la nourriture des armées, etc., etc. ».

— En octobre 1883 commencera l'impression d'une édition critique de toutes les œuvres qui portent le nom de *Notker ;* l'éditeur est M. Johann Kelle, professeur à Prague. Les deux premiers volumes renferment les textes avec indication des sources; le troisième volume, un glossaire ; le quatrième, une grammaire, des recherches sur l'auteur, etc.

— M. Otto Brahm travaille à une monographie sur Henri de Kleist.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 décembre 1882.

L'Académie procède à l'examen de la liste de ses correspondants, afin de constater les vacances qui se sont produites depuis un an. Il résulte de cet examen qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de quatre correspondants, savoir : MM. Henri Weil et Albert Dumont, Français, élus membres ordinaires de l'Académie, et MM. Chabas, Français, et Muir, étranger, décédés. Deux commissions sont formées pour présenter des candidats, l'une aux trois places de correspondants français, l'autre à la place de correspondant étranger. Sont élus membres de la première MM. Renan, Delisle, Georges Perrot et Gaston Paris, de la seconde MM. Adolphe Regnier, Bréal, Barbier de Meynard et Schefer.

M. Foucart annonce un nouveau malheur qui vient de frapper l'Ecole française d'Athènes. M. Alphonse Veyries, membre de première année de l'Ecole, est mort à Smyrne le mardi 5 décembre. Ses camarades et tous ceux qui l'ont connu sentent les plus vifs regrets de cette perte, et les premiers travaux qu'il avait eu le temps de produire donnent lieu de juger que la science aussi perd beaucoup en lui.

L'Académie, après délibération en comité secret, décide qu'une lettre sera adressée en son nom à M. le préfet de la Seine pour exprimer le vœu que ce qui reste de l'amphithéâtre romain de la rue Monge ne soit pas détruit.

M. Ernest Desjardins communique les principaux résultats de l'examen qui a été fait, par M. Charles Tissot, des copies d'inscriptions envoyées par M. le lieutenant-colonel de Puymorin, président de la commission archéologique du Kef (Tunisie). L'envoi de M. de Puymorin comprenait à la fois les monuments recueillis par lui et par plusieurs officiers placés sous ses ordres, notamment par MM. Balthazar, Dacri et Robora. Tous ces messieurs ont relevé des inscriptions intéressantes. M. Desjardins signale particulièrement les découvertes de M. Balthazar, médecin aide-major, qui a exploré les ruines de Henschir-ed-Douamis, à 20 kil. environ au nord de Bordj-Messaoudi. En ce lieu a été trouvé un temple, avec une inscription qui prouve qu'il était dédié à Esculape. Quatre autres inscriptions, relevées par M. Balthazar, établissent l'identité de Henschir-ed-Douamis avec l'une des deux villes mentionnées par Pline (V, 4) sous le nom d'*Oppida Ulcitana duo*, celle qu'il distingue par le surnom de *Majus*. Ces inscriptions donnent le même nom, sous une forme un peu différente. La plus ancienne est du temps d'Alexandre Sévère; elle est ainsi conçue :

M· ATTIO
C O R N E L I A N O
P R A E F E C T O P R A E
T O R I E M I N E N T I S S I M O
V I R O C I V I E T P A T R O N O
O B I N C O M P A R A B I L E M
E R G A P A T R I A M E T C I V E S
A M O R E M R E S P V B L I C A
C O L O N I A E M A R I A N A E A V
G V S T A E A L E X A N D R I A N A E
V C H I T A N O R V M M A I O R V M

La seconde, qui est du règne d'Aurélien, nomme également la *res publica coloniae Marianae Augustae Alexandrinae Uchit. Majorum*. La troisième, du temps de Constantin, donne ce nom en abrégé : *R. P. col. V. M.* Enfin, la dernière est du temps de Valens; par une anomalie singulière, elle commence par les mots *dominis nostris*, au pluriel, et ne nomme ensuite qu'un seul empereur :

D D N N F L A V I O
V A L E N T I V I C T O
R I A C T R I V M F A
T O R I · S E M P E R
A V G V S T O
R · P · C O L · V C H I
T A N O R V M M A
I O R V M D E V O
T A

En terminant cette communication, au nom de M. Ch. Tissot, M. Desjardins insiste sur les remerciments dus aux officiers qui ont recherché et découvert ces monuments. Il exprime en même temps quelque regret de ce que l'envoi de M. de Puymorin contient beaucoup plus de copies que d'estampages. Les copies d'inscriptions donnent plus de peine à faire que les estampages de papier, et elles rendent moins de services.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 8 novembre 1882.

Cette séance a été consacrée à des questions administratives et à l'élection de M. l'abbé Thédenat comme membre résidant.

Séance du 15 novembre.

M. Flouest, associé correspondant, présente une superbe épée en bronze, appartenant à la période dite « âge du bronze », qui a été trouvée près de Langres, dans un ancien lit de la Marne, et qui appartient aujourd'hui au musée de Saint-Germain. Elle aurait sans doute, conformément à un usage mentionné par un auteur ancien, été jetée dans les eaux à titre d'offrande aux divinités.

M. Mowat annonce qu'il possède une épée trouvée dans des conditions analogues, dans le lit de la Vilaine.

M. Gaidoz rapproche certains usages religieux de la Rome ancienne, de la France et du Congo, et s'élève contre le système qui fait venir de l'Asie toutes les croyances et toutes les pratiques religieuses des peuples européens.

Séance du 22 novembre.

M. Héron de Villefosse lit une note de M. Castan, associé correspondant, sur un anneau en bronze doré du musée de Besançon; le chaton, simple tablette de cristal de roche, est accosté, d'un côté d'un écusson surmonté de la tiare pontificale et renfermant les deux clefs en sautoir, de l'autre d'un saint Georges à cheval perçant de sa lance le dragon. Sur les cartouches en biseau que le chaton surmonte, on lit, d'un côté P. N., de l'autre DVX, les clefs en sautoir sont les armoiries personnelles du pape Nicolas V, dont les initiales se lisent sur un des cartouches, le titre de Dux et le saint Georges appartiennent au doge de Gênes. Or Nicolas V avait cédé au Génois Luigi Fregoso ses droits souverains sur la Corse; celui-ci les retrocéda aussitôt à la République de Gênes, qui en remit la jouissance à la fameuse compagnie appelée « l'office de Saint-Georges ». M. Castan reconnaît dans l'anneau du musée de Besançon l'anneau par lequel l'office de Saint-Georges fut investi en 1453 de la seigneurie de la Corse au double nom de Nicolas V, suzerain de l'île, et du précédent feudataire, le doge de Gênes.

M. Rayet lit une note sur un fragment de table iliaque trouvé par M. Thierry à Tivoli, et sur lequel sont représentés en abrégé certains épisodes de la guerre de Troie, empruntés à la *Destruction de Troie*, par Sèschore, et à l'Ethiopide d'Arctinos de Milet.

M. Renot informe la Société que la seconde moitié des Arènes de Lutèce, dont la première partie, découverte en 1870, est actuellement cachée sous des bâtiments élevés par la Compagnie des omnibus, est, à son tour, menacée de destruction par un projet de percement de rue. Sur son invitation, la Société renouvelle sa délibération du 6 avril 1870 tendant à la conservation de ces restes intéressants du plus ancien monument du Paris romain, et décide que son président fera en ce sens une démarche auprès du conseil municipal.

M. Nicard rectifie quelques erreurs contenues dans la partie du tome II de l'*Inventaire général des richesses d'art de la ville de Paris* qui concerne les vitraux de Saint-Etienne-du-Mont. Un vitrail représentant le Pressoir mystique et attribué par l'inventaire à Robert Vinaigrier, peintre verrier de la première moitié du XVIe siècle, est simplement la copie faite par Nicolas Vinaigrier, qui vivait au XVIIe siècle, d'une verrière peinte par Robert pour Saint-Hilaire de Chartres; cela avait été déjà dit par Emeric David en 1823 dans un article de la *Biographie universelle* de Michaud.

Le secrétaire : O. RAYET.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Dans sa séance du 10 novembre, la Société asiatique a renouvelé la commission de son *Journal*. Ont été élus membres de cette commission MM. Defrémery, Barbier de Meynard, E. Senart, Stanislas Guyard et Bergaigne. — M. Bergaigne a fait ensuite une intéressante communication sur un hymne védique relatif à la descente du *Boma* porté sur un aigle. M. Roth avait eu recours, pour expliquer un passage obscur de cet hymne, à des corrections du texte. M. Bergaigne repousse ces corrections et montre qu'en maintenant l'intégrité du texte on parvient à une interprétation qui confirme le système développé par lui dans ses travaux sur la rhétorique du Rigvéda. — M. Halévy annonce qu'il a réussi à déchiffrer les inscriptions Thamoûdites découvertes en Arabie par M. Huber. On sait que les Thamoûdites sont une de ces peuplades antiques de l'Arabie que cite le Coran comme ayant été détruites par un châtiment céleste.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 25 Décembre — 1882

Sommaire : 261. Bartholomae, Recherches aryennes. — 262. E. Curtius, Antiquité et présent, II. — 263. De Ruble, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, II. — 264. Breucker, La cession de la Poméranie à la Suède. — 265. Valfrey, Hugues de Lionne et la paix des Pyrénées. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société nationale des antiquaires de France.

261. — **Arische Forschungen,** von Christian Bartholomæ. Ie Heft. pp. vi-178. in-8. Halle, 1882.

Ces nouvelles études de M. Bartholomae se divisent en deux parties très différentes de nature, l'une grammaticale et l'autre exégétique et critique. La première partie se subdivise également en deux sections. Dans l'une, M. B. traite des représentants aryaques des moyennes aspirées + *t* et des mêmes moyennes + *s;* dans l'autre, il analyse le système de la déclinaison des thèmes en *r, n, m, j* (*i*) et *v* (*u*).

Discutant d'abord la première de ces questions, M. B. pose, comme fondement, les formes sanscrites g^2 *h* + *t*, *th* = *gdh* (et semblables) et g^1 *h* + *t*, *th* = *dh* (de *ʒ'dh*); puis, comparant le sanscrit *dabdha* (de *dabh* + *ta*) avec l'avestique *dapta*, il se demande quelle est la forme indo-iranienne qui a précédé l'une et l'autre. Il regrette et l'explication d'Ascoli, qui établit la progression *dabh ta* — *dabtha* — *dabdha,* et celle de Schleicher, qui admet un indo-européen *dabh-ta* et la théorie généralement admise de l'amollissement des consonnes en avestique.

Il pose en principe que le groupe indo-européen *gh* + *t* est devenu d'abord *gdh* aryaque et de là *gh dh* iranien.

Par une même suite de raisonnements, il établit également que le groupe g^2 *h* + *s* est en iranien *ghʒ'*, *gʒ'* et indo-iranien *gʒ'h*, et que g^1 *h* + *s* se montre, en iranien, sous la forme *ʒ'* dans *vaʒ'h*.

Dans la seconde section, M. B. expose, en suivant l'ordre des cas, toutes les formes que revêtent les radicaux unis aux suffixes de flexion selon qu'elles ont pour base le thème renforcé (par exemple, *ân*), le thème simple ou aminci ou que le suffixe flexionel a disparu. Il discute, à cette occasion, la chronologie de ces formes et la légitimité de quelques-unes d'entre elles.

On ne peut contester que la discussion soit conduite d'une manière vraiment scientifique. L'auteur cherche à établir ses théories sur des raisons sérieuses et vise à la plus stricte exactitude. Naturellement, en

ces matières, on est souvent réduit à des conjectures et c'est déjà beaucoup quand ces conjectures sont toutes plausibles.

Je ne puis entrer dans tous les détails que comporte le sujet; je dois me borner à quelques remarques faites au courant de la lecture. M. B. rejette, avec raison, la forme *dabta* admise par M. Geldner et l'*e* syllabique que M. Fick voit en *dademaidê; aogda* me semble bien être un amollissement d'*aokhta* quand il signifie « il dit »; pour écarter cette forme, il ne me semble pas suffisant de dire qu'elle est altérée.

Vaghdhanem est bien interprété comme provenant de *vag²h* et du suffixe *tana.*

M. B. fait dériver (*ni*) *uruzdotema* et *mazdâo* de *rudh* et *madh*, comme je l'avais fait précédemment. Je ne puis naturellement que l'approuver en ceci. — *Azdébis'* est évidemment le produit d'un amollissement du thème *ast, asta*. Pour ce cas du moins, comme pour *aokhta*, l'amollissement ne me paraît pas contestable.

Il est assez difficile d'admettre que la forme *â* du nominatif des noms en *n* ou *r* soit la plus ancienne [1], ou que *sakhi* provienne de *saski* par redoublement de la racine *sak²*. Il faudrait pour cela d'autres exemples de *skz* = *kh*. Ne serait-ce pas le radical *saky* qui a engendré *sakh?* En revanche, l'origine attribuée aux accusatifs en *âm*, *âm* de *panthâm*, *gâm* etc., est certainement la vraie. Ce sont les nominatifs en *âs* qui en ont entraîné la formation. Le son mouillé attribué à la sifflante *sh* (Justi) est assez bien justifié par les exemples *shu* = *shyu ; shâti* = *shyâti ; yum* est bien le vocatif de *yuvan;* comme je l'ai expliqué depuis longtemps (Avesta traduit, Yesht XXII). — L'auteur rapproche très heureusement les suffixes *ur, us* des troisièmes personnes du pluriel en sanscrit, avec ceux en *ares* des parfaits avestiques, de même que le génitif sanscrit en *us* de la forme *ars*. Les génitifs *sakhyus, patyus*, etc., forment encore une difficulté. — D'autre part, il semble peu probable que l'ablatif et le génitif du singulier aient été originairement identiques et qu'on ne les aient distingués par la suite qu'à la seule déclinaison des noms en *â*, d'où la forme nouvelle (*d, t, ad*) se serait étendue aux autres radicaux, en latin et en avestique uniquement. Je croirais plus facilement que ce suffixe s'appliquait d'abord à tous les mots, sans toutefois être arrivé à la fusion complète si ce n'est dans la flexion des mots en *a* où la forme du génitif (*asya*) s'appliquait difficilement à l'ablatif.

Les Gâthâs n'ont point le suffixe *d* (*ad*) dans les autres déclinaisons, cela est vrai; toutefois, la forme *bûnoit*, Y. LII, 7, n'en serait-elle point un reste? M. B. penche à la corriger en *bûnois'*. Il peut avoir raison, mais ce n'est point sûr. — M. B. distingue avec beaucoup de raison les cas où le rythme demande un élargissement des mots de ceux où la correction est exigée par la grammaire. Les premiers peuvent très bien ne représenter qu'un usage poétique. Il rejette la théorie reçue qui admet

1. Même remarque quant au génitif en *ês*, *ôs*, des radicaux *-i*, *-u*.

dans la langue avestique l'altération des sons fermés en spirées entre deux voyelles et ne voit dans *gâthum*, par exemple, qu'une extension par analogie du *th* de *gâthwâ*. Mais les formes *coithat*, *cithit*, *dadhâm* (*da*, donner) et semblables paraissent favorables à l'explication ordinaire, bien que celle de M. B. donne plus de régularité à la langue. La solution de cette question dépend du plus ou moins d'extension que l'on accorde à l'influence de la fausse analogie.

C'est aussi avec juste raison que M. B. raie de la lexicographie avestique les locatifs en *ô* des radicaux en *i*, comme je l'avait fait antérieurement (V. mon *Manuel*, p. 50) *Huzâmitô* est un nominatif-accusatif pluriel comme le prouve le vers *yâ vispáo hâirishias, huzâmito dadhaiti* (Y. LXIV 2) « qui fait toutes les femelles ayant d'heureux enfantements, enfantant heureusement. » De même au Yt. XIII, 15, *huzâmitô* (nom.), *zizanañti*.

Yutô (à Vend., V, 55) est membre d'un composé féminin *yuto-hvaretha, yuto-gâtus*; ou bien c'est un nominatif masculin employé dans une formule usuelle, bien qu'il s'agisse ici d'une femme.

Gaodâyô est bien certainement un accusatif neutre (comp. mon Avesta traduit, p. 318). Il en est de même de *séñghô*, Y. XXXII, 6. *Neréus*' vient bien, je pense, de *nerans*', *neréns*' (Cp. mon *Manuel*, p. 368 init.)

La seconde partie consacrée à la critique et à l'exégèse est aussi très digne d'attention. Elle contient le texte (restitué selon le système de l'auteur) et la traduction des Yeshts XIX (8-96) et I, 5-7, 9-12, 16. 18. 19; des notes explicatives et justificatives accompagnent la version.

La restauration du texte consiste en la reconstruction de strophes régulières de 4 ou de 3 vers, chacun de 8 syllabes, et en l'élimination des mots, membres de phrases ou strophes qui troublent l'harmonie des strophes et des vers.

Les fragments retranchés du texte traditionnel du Y. XIX sont ajoutés en colonnes parallèles au texte restitué, mais sans traduction. Les retranchements plus considérables fait au texte manuscrit du Y. I sont complètement omis.

Je n'ai rien à redire à la manière dont M. B. traite le texte du Y. XIX. On voit même de cette façon comment ces interpolations se sont produites. Tantôt c'est le défaut de mémoire des rédacteurs qui les a induits à transférer un passage d'un endroit à un autre; tantôt c'est une préoccupation religieuse. Ainsi, cette mention que l'on retrouve aux §§ 36 et 38, *anyô Zarathus'trâ*, provient de la sollicitude de l'interpolateur pour la grandeur du prophète, supérieure, à ses yeux, à celle de tout autre humain. Cette interpolation ne prouverait-elle pas que le fond de ce chant est antérieur à la réforme zoroastrienne?

Il n'y aurait ici à regretter, si tout le monde suivait cet exemple, que l'absence complète d'explication ou de traduction des mots et phrases rejetés du texte. Ce sont, malgré tout, des mots iraniens, et leur rejet pur

et simple appauvrirait considérablement notre lexique avestique.

Cette remarque s'applique surtout à la restauration du texte du Y. 1, d'où elle fait disparaître des fragments considérables; soit 23 paragraphes sur 33.

N'est-il pas à présumer que, dans des morceaux de ce genre, la prose et les vers se mêlaient, se succédaient alternativement, ou bien qu'ils sont composés de la réunion de divers morceaux séparés, les uns en prose, les autres rythmés?

Je ne puis, en général, qu'approuver la traduction de M. B., laquelle concorde généralement avec la mienne, même en certains points obscurs, par ex. *sahvâre*, *asengâus'*, *as'viñdra*, *cinmâni paitibar*, *duzhvañdru*.

Voici les seules remarques que j'aurais à faire :

N'est-il pas plus naturel de lire *ughrem Kâvayem huarnô*, que *ugharem k. h.?* de même *pouru*, *vohuca*, *srîraca*, plutôt que *pouru*, *vohu*, *sîraraca* (de *srîra*)? — Dans *ahêaya hvarnanhaca tem yazâi* (*tem* se rapportant à *hvarnô*), ne vaut-il pas mieux voir une formule générale appliquée ici au hvarenô sans souci de l'accord grammatical? Toutefois l'identité de forme de *avem* (*aom*) *hvarenô* autorise certainement l'explication de M. Bartholomae.

La correction du § 12, *aom cithemca astemca*, est excellente, et donne un très bon sens à la phrase.

Le mot *abda* est encore obscur, ni *âbâd*, ni *abdân;* ni *apadha* (cf. *frabda*) ne me paraissent fournir la solution définitive; mais *abdân* est le mot le plus rapproché de *abda*. — *Aiviama*, supérieur en force, accolé à *berzat*, élevé, est une bonne correction de *aiwyâma;* de même *Kâvayem* (royal) de *Kavayem*.

Au § 17, le pluriel dans *humataèshu*, *hûkhtaêshu*, etc., semblerait indiquer qu'il s'agit des pensées, paroles et actions et que le v. *merthweñtem garônmânem* a été ajouté après coup, alors que l'on eût inventé les 3 parvis du ciel, *humatem*, etc., dont parle le Yt. XXII. — *Marekhstar* après *dâtar* n'indique-t-il pas l'acte de celui qui polit, perfectionne une statue, un objet quelconque qu'il vient de former. — Aux §§ 31-33, on pourrait conserver presque tous les mots retranchés en commençant avec le § 31 les strophes de 4 vers (cfr. mon *Manuel*, pp. 160, 161; excepté le dernier vers). — Il me semble que dans les mots *vâraghna*, *zarathustrâ*, etc., le rythme permet de prononcer parfois *vârghna*, *Zarthustra*.

M. B. ramène souvent, et avec raison, les génitifs écrits en *anâm* à la forme *âm;* le sens qu'il donne à *Vyâkhmainyata*, réfléchir, penser en soi, est le bon; cela ne prouve-t-il pas que *Vyakhna* ne vient pas de *vyac* et ne signifie pas rassembleur? Au § 39, *rdhwôzañga* peut-il signifier autre chose que « ayant la jambe dressée », toujours debout (vigilant)? Cela concorde très bien avec le mot suivant *ahvafnîya*, sans sommeil. — § 41, *Pathanya* ne peut-il être formé du suffixe *anya?* Cela me semble bien possible. — J'ai traduit *frazushta* comme l'équivalent du sanscrit *prajushta* (cela me paraît meilleur que le *geliebt* de Justi) et *barôzushta*,

qui se plaît à la guerre, en comparant à *baro* le *bhara* védique. Je vois dans *zakhshashrem* un dérivé de *zakhsh* = *jaksh*, avaler. — § 52, M. B. lit *atha urunô* « pour l'âme » et non *athaurunô*. Le sens est meilleur; mais le mot *râtanâm*, offrandes, n'indique-t-il pas qu'il s'agit des prêtres et des offrandes que l'avesta engage à leur faire? Cela est bien dans l'esprit du livre. L'auteur voit dans l'*agha daoithri* du § 57 une formule magique funeste et considère les mots suivants *itha, itha*, etc., comme étant cette formule, sans signification réelle. Cela paraît très vraisemblable, vu surtout la gradation des 3 cris de *Franrasyan, Paitishâ* peut aussi venir de *pahti kisha*, comme le suppose l'auteur.— *Vaozirem* ou *vaozarem*, qu'il lit *vaozrem*, est à ses yeux une forme verbale semblable au sanscrit *asrgram*. C'est incontestablement un rapprochement ingénieux; mais le mètre ne demande pas la suppression de *i (a)* et *vaz* appliqué aux terres ne me paraît pas en place. Mais cette forme *am* pour *an* ne nous explique-t-elle pas *asháum, yum* pour *asháun, yun? Mayâo* me semblent être les opérations magiques « die Wunderthaten », et les Jainis, non point simplement « les femmes », mais des génies femelles, magiciens comme les Yâtus, leurs compagnons au vd. xx, 10, que cite très à propos M. Bartholomae. M. B. voit dans *vaêjo* (§ 92) une arme, mais ne dit pas pour quel motif; et rend *vaèdhîm* par « maniant ».

En résumé, l'œuvre de M. B. est vraiment savante et contient nombre d'innovations heureuses. Les quelques observations que je me suis permis de faire n'en diminuent nullement la valeur; ce sont toutes matières à controverse et les diverses opinions se valent l'une l'autre le plus souvent.

Je me plais à signaler, en terminant, dans cet écrit de M. Bartholomae une parfaite convenance dans la discussion. On voit que la science n'y perd rien.

C. de HARLEZ.

262.— **Alterthum und Gegenwart**, von Ernst CURTIUS. Zweiter Band. Berlin, Wilhelm Hertz, 1882. In-8°, 347 p. Prix : 4 mark.

Ce volume est, comme celui qui l'a précédé, un volume de mélanges, composé de discours, de conférences et d'articles [1], que ni M. E. Curtius ni son éditeur n'ont voulu laisser perdre. Malgré le titre, le présent y tient peu de place [2]; c'est de l'antiquité, et de l'antiquité grecque qu'il

1. Les discours ont été prononcés, soit dans l'*Aula* de l'université de Berlin aux jours solennels — le dernier en date est celui que M. C. a prononcé le 15 octobre 1881, en prenant possession du Rectorat — soit aux séances publiques de l'Académie des sciences. Les conférences ont été faites devant la Société des sciences de Gœttingue, l'Association scientifique et la Société archéologique de Berlin. Enfin les articles proviennent des *Preussische Jahrbücher*.

2. Une trentaine de pages en trois morceaux : *Le régime de paix de l'empereur*

est surtout question. Les morceaux, assez variés, qui s'y rapportent, peuvent cependant se ranger en un petit nombre de groupes. C'est ainsi que les trois conférences sur Olympie permettent de suivre facilement l'histoire de la campagne de fouilles entreprise et menée à bonne fin par les savants prussiens, sur les bords de l'Alphée. Un autre groupe est formé par les articles biographiques. On lira surtout avec intérêt le récit des derniers jours d'Otfried Müller, et la notice sur le colonel Leake, rédigée d'après des mémoires de famille, imprimés à petit nombre et non mis dans le commerce [1].

L'histoire religieuse, qui a plus d'une fois attiré l'esprit curieux et pénétrant de M. C., est ici représentée par deux études. L'une, sur le *Sacerdoce chez les Grecs*, fait surtout ressortir, en quelques pages fermes et brillantes, l'heureuse action qu'a exercée le collège sacerdotal de Delphes. La seconde, plus développée et qui a pour titre : *La science des divinités grecques au point de vue historique*, mérite une attention particulière. Bien que M. George Perrot en ait donné, il y a quelques années, dans la *Revue archéologique* [2], une analyse très fidèle, il ne sera pas inutile d'y revenir ; car l'auteur y soulève et essaie d'y résoudre une question de méthode des plus importantes.

M. C. reproche, et avec raison, à la méthode comparative d'avoir borné ses investigations aux peuples de la famille arienne, sans tenir compte des influences qu'ont subies les Hellènes, depuis le jour où ils sont entrés en relations, directes ou indirectes, avec les Sémites [3]. On a eu tort, dit-il, d'attribuer aux conceptions religieuses la même persistance qu'à la langue. En fait, nulle religion antique n'a pu se soustraire à l'action des cultes voisins, quand ces cultes frappaient vivement les yeux et l'imagination. Ce qui est arrivé en Perse où l'on voit, sous Artaxercès Memnon, s'introduire dans la religion officielle, à côté du grand dieu iranien Ahura Mazda, la déesse sémitique Anahit, est arrivé nécessairement ailleurs, et à des époques très reculées. Nul ne conteste, par exemple, que le culte d'Aphrodite ait été importé de bonne heure en Grèce par les Phéniciens. Mais Aphrodite est-elle la seule étrangère de l'Olympe ? Les divinités orientales n'ont-elles suivi d'autres routes que celles de Cypre et de Cythère pour aborder aux côtes de Grèce? Grâce aux récents progrès de l'assyriologie, on commence à mieux connaître la nature de la grande divinité féminine des religions sémitiques, de celle qui s'appelait Annat en Chaldée, Bélit ou Mylitta à Babylone, Istar en

---

Guillaume (22 mars 1871). — *Frédéric II et les arts plastiques. — Du développement de l'Etat prussien d'après les analogies de l'histoire ancienne.*

1. *Brief memoir of the life and writings of the late lieutenant-colonel W. Martin Leake*, London, 1864. *For private circulation only.*

2. T. XXX (1875), pp. 408-414.

3. M. C., qui cite Gerhard et Welcker, paraît oublier qu'il y a plus de vingt ans, M. Alfred Maury avait consacré à l'étude de ces influences asiatiques la plus grande partie du troisième volume de son *Histoire des religions de la Grèce.*

Assyrie. Or, si l'on trouve en Arménie, en Phrygie, dans le Pont, sur le sol de peuples ariens, des traces certaines du culte de cette divinité, est-il admissible que cette transmission se soit arrêtée sur les confins des tribus grecques établies au bord de la mer Egée ? Tout le long de cette côte, s'élevaient des sanctuaires de divinités féminines qui, malgré les changements de formes et de noms que les Grecs leur ont imposés, représentent toutes, d'après M. C., la même conception : celle de la déesse-nature, mère et nourrice féconde des êtres. Ce type divin, originaire de la Chaldée ou de la Babylonie, a gagné de proche en proche l'Assyrie, les provinces centrales et les côtes d'Asie-Mineure ; il a franchi la mer pour venir en Grèce. Et M. C. conclut que les principales déesses de l'Olympe, Aphrodite et Héra, Athèna et Artémis, Déméter et Corè, ne sont que les formes variées, diversifiées par le génie hellénique, de ce type fondamental.

Cette conclusion, qui sera peut-être un jour démontrée vraie, est-elle suffisamment justifiée dès aujourd'hui par les faits ? Il nous a paru que M. C. apporte à l'appui de sa thèse plutôt des indices que des preuves et ces indices ne sont pas tous d'égale valeur.

L'auteur voulant établir que le culte de la déesse du Sipyle a été importé très anciennement en Grèce, prétend que « dans le Péloponèse on connaissait les plus anciens sanctuaires de Cybèle et qu'on savait qu'ils avaient été fondés par les Tantalides [1] ». Le texte unique de Pausanias auquel se refère M. C. n'a pas la portée qu'il lui prête. Pausanias (III, 22) dit simplement : les habitants d'Acriae assurent que leur statue de la mère des dieux est l'image la plus ancienne de cette déesse qui soit dans les sanctuaires du Péloponèse — (du Péloponèse seulement) — car les Magnésiens du Sipyle en possédent une qui est la plus ancienne de toutes et qu'ils attribuent à Brotéas, fils de Tantale. — Est-il possible, je le demande, de déduire logiquement de ce texte que ce sont les Pélopides qui ont introduit en Grèce le culte de la Grande Mère? Faut-il même en croire, sur la haute antiquité de cette image, l'amour-propre local des gens d'Acriae ?

On conviendra bien volontiers, avec M. C. que l'Artémis éphésienne et l'Héra samienne offrent de remarquables analogies avec la déesse-mère de l'Assyrie. Mais le type divin d'Athèna n'est-il qu'une variante de celui de la déesse asiatique? Pour le prouver, M. C. accumule des raisons qui ne sont pas toutes convaincantes. Faut-il attacher, par exemple, quelque importance à ce fait que certains sanctuaires d'Athènes étaient situés dans des terrains marécageux (p. 62) ? A Marathon, sans doute, le temple d'Athèna était voisin d'un marais ; mais à Sunium, à Egine, à Athènes et ailleurs, ses sanctuaires s'élevèrent sur un terrain sec ou même sur le rocher. Ce n'est point là un argument. — M. C. essaie ensuite de prouver que chez Athèna, le caractère antique et pri-

1. P. 58.

mitif de *mère* ne s'est pas complètement effacé, bien que celui de *vierge* soit devenu prédominant. L'assertion est assez nouvelle pour n'être pas acceptée sans discussion. « Athèna, nous dit l'auteur (p. 63), était la mère nourricière de la jeunesse attique, une déesse du mariage et des phratries. A Athènes, à Elis, et ailleurs, elle était honorée sous le titre de mère ». A cela on peut répondre : qu'Athèna est en rapport avec les enfants, en tant qu'elle est Athèna-Nikè, la victoire qui procure la paix et assure ainsi la libre croissance de la jeunesse [1]; qu'elle ne préside nullement au mariage, car, si, à Trézène, les jeunes filles, avant de se marier, lui consacraient leur ceinture [2], cette offrande s'adressait évidemment à la déesse-vierge qui avait jusqu'alors protégé leur virginité, et non à une déesse de l'hymen [3]; qu'Athèna est une déesse φρατρία en vertu simplement de son caractère de déesse Poliade; enfin, que si Athéna était surnommé Μήτηρ à Elis — à Elis seulement, quoi qu'en dise M. C. — c'est là un fait isolé, l'Athèna-Mèter d'Elis pouvant d'ailleurs se résoudre, comme le veut Welcker, en une Athèna-Nikè, κουροτρόφος.

Un fait plus grave est celui-ci. Sur les monnaies d'Athènes, le croissant de la lune est, avec la chouette, le symbole constant d'Athèna. Or, ce symbole est un des signes caractéristiques de la déesse asiatique de la nature. Le rapprochement ne saurait être contesté, et, puisque le croissant lunaire des monnaies athéniennes n'a pas été expliqué jusqu'ici, M. C. est dans son droit quand il s'en fait un argument en faveur de sa thèse. La lune, dit-il, était le symbole de la fécondité de la nature, d'après ce préjugé accrédité chez les anciens que les nuits de clair de lune sont abondantes en rosée et favorisent la végétation des plantes. Nous n'y contredisons pas; mais c'est là une interprétation, contestable comme la plupart des interprétations. Peut-être la lune et le hibou d'Athèna permettent-ils simplement de conclure que la déesse était en rapport avec la nuit et les phénomènes nocturnes.

Ces objections de détail ne nous empêchent pas de reconnaître que l'étude de M. C. abonde en vues ingénieuses et en curieux rapprochements qui, s'ils n'entraînent pas la conviction, forcent du moins à la réflexion ceux qui ne peuvent accepter sa thèse tout entière. M. C. pose d'ailleurs très nettement le problème qui reste à résoudre, à savoir quelles étaient les conceptions religieuses des Grecs avant leurs rapports avec les peuples sémitiques, et il indique la méthode à suivre pour obtenir de ce problème une solution, qui ne sera sans doute jamais

---

1. Cf. Eirènè, κουροτρόφος.

2. Pausan., II, 33, 1.

3. On trouve, il est vrai, citée chez Gerhard et chez Welcker, une Athèna γενετίας qui, d'après son nom, serait en rapport avec la génération. Vérification faite, cette épithète ne se rencontre que chez un écrivain anonyme publié jadis par Creuzer dans ses *Meletemata*, et encore la lecture du mot n'est-elle pas certaine.

qu'approximative. Il faudra procéder par voie d'élimination, rechercher et découvrir tous les éléments assyriens et phéniciens qui se sont introduits dans la religion hellénique. Ensuite, mais seulement ensuite, l'étude comparée des plus anciens monuments de la race arienne permettra peut-être de dresser l'inventaire du patrimoine religieux propre aux Hellènes. — La méthode est excellente ; l'application, à ne s'en tenir même qu'à la première partie de la tâche, fort difficile. Malgré les progrès de nos connaissances dans le domaine de l'art et des religions de l'Asie, il est permis de croire qu'il est encore trop tôt pour écrire cette histoire des origines asiatiques de la religion grecque, dont M. Curtius n'a retracé qu'une vive et courte esquisse.

P. DECHARME.

---

263. — **Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret,** suite de **Le mariage de Jeanne d'Albret,** par le baron Alphonse de RUBLE. T. II, Paris, Labitte, 1882. Grand in-8 de 506 p.

Déjà deux fois de suite je me suis ici trop étendu sur le mérite de l'ouvrage de M. de Ruble [1], pour que, négligeant les répétitions, je ne me contente pas de dire que l'auteur reste toujours égal à lui-même, et d'indiquer brièvement le contenu du troisième volume de l'histoire de Jeanne d'Albret. Ce volume contient le récit des événements accomplis depuis la mort de Henri II jusqu'à la mort de François II (10 juillet 1559-5 décembre 1560), événements parmi lesquels le nouvel historien s'est surtout occupé du mariage d'Elisabeth de Valois avec Philippe II, de la conjuration d'Amboise, et des progrès de la Réforme en Béarn et en Guyenne. Sur ces divers points, M. de R. a multiplié les plus exacts renseignements, tirés parfois de nos vieux annalistes, de Belleforest, par exemple, mais surtout tirés des documents inédits des archives nationales et de la Bibliothèque nationale.

En ce qui regarde le mariage d'Elisabeth de Valois, la monographie consacrée à cette princesse par le marquis Du Prat est complétée de la manière la plus heureuse (pp. 64-94 [2]). Le tableau de la conjuration d'Amboise n'avait pas encore été retracé avec autant de fidèles développements. A tout ce que l'on savait déjà sur ce dramatique épisode du règne de François II [3], M. de R. a su ajouter bien des particularités nouvelles, et, à l'a-

1. N° du 1er septembre 1877, pp. 120-124 et n° du 1er mai 1882, pp. 347-351.

2. M. de R. refuse d'attribuer à la fille de Catherine de Médicis (p. 79) les vers que le marquis Du Prat n'a pas hésité à publier sous le nom de la future reine d'Espagne. — Voir (pp. 70-71) d'intéressantes observations sur les portraits espagnols de Philippe II et d'Elisabeth.

3. Il serait injuste de ne pas rappeler qu'un excellent travailleur, trop tôt enlevé aux sciences historiques, M. Charles Paillard, avait donné à la *Revue historique* 1880) une étude très neuve, très importante sur la conjuration d'Amboise. M. de R. n'a pas manqué de citer et de louer les recherches de son devancier (pp. 159, 188, etc.)

venir, pas un sérieux historien du XVIe siècle ne pourra se dispenser de lui emprunter les résultats d'une étude aussi bien faite. Les plus récents et les meilleurs auteurs protestants eux-mêmes ne nous avaient pas donné sur les choses de la Réforme, pendant le règne de François II, à Pau, à Montauban, à Millau, à Villefranche de Rouergue, à Bordeaux, à Bazas, à la Réole, à Agen, à Monheurt (M. de R. écrit *Monhurt*, comme on écrivait autrefois [1]), à Villeneuve-d'Agen, à Dax, à Bayonne, à Bergerac, à Sainte-Foy, à Cognac, à Angoulême, à la Rochelle, à Niort, à Châtellerault, les détails si abondants que nous trouvons dans le neuvième chapitre de l'ouvrage (pp. 229-303). Les récits de Théodore de Bèze sont tantôt confirmés, tantôt démentis, toujours complétés à l'aide des plus sûrs documents imprimés ou manuscrits. On a souvent exprimé le regret de ne pas posséder une édition plantureusement annotée de l'*Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France*. Rien ne sera désormais plus facile que de préparer la partie de cette édition qui correspond à la période touchant laquelle M. de R. a recueilli et a discuté tous les témoignages. Ajoutons que le nouvel historien raconte et juge les faits avec la plus ferme impartialité et que ses appréciations ne sont pas moins consciencieuses que ne l'ont été ses recherches.

Le volume de M. de R., qui complète ou rectifie tant d'ouvrages [2], ne pourra guère être complété ni rectifié. Indiquons toutefois une omission à réparer et deux passages : l'un, qui n'est pas assez exact, à retoucher; l'autre, qui est entièrement inexact, à supprimer. — Sur la décapitation à Bordeaux du gentilhomme périgourdin Denis Daytz, seigneur de Memy ou plutôt Maymi, il y aurait eu mieux à citer (p. 283) qu'un récit de Mézeray : M. de R. aurait pu rapporter de curieuses lignes d'une lettre d'Antoine de Noailles à Jeanne d'Albret [3]. — Louis de Lorraine, cardinal de Guise, est jugé d'une façon aussi insuffisante que pittoresque dans la phrase où l'on nous apprend (p. 11) qu'il fut « célèbre par

---

1. M. de R. se sert encore (p. 119) d'une appellation inusitée, quand il nous montre « le roi de Navarre au Mas *d'Agen*, près de Nérac. » Il s'agit là du Mas-d'Agenais, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Marmande, et bien plus rapproché de cette dernière ville que de Nérac. Signalons, pendant que nous en sommes aux noms propres, une autre petite méprise : Le sénéchal de Poitiers, gendre d'Honorat de Savoie, s'appelait non Melchior *de Lettes* (p. 383), mais Melchior *des Prez*. Voir, à ce sujet, les *Vieux papiers du château de Cauzac* (Agen, 1882, p. 3, note 1).

2. Voir notamment les observations de l'auteur sur l'*Histoire de l'administration monarchique en France* par M. Chéruel (pp. 17, 318), sur Davila (p. 25), sur plusieurs historiens, quant à la date (18 septembre) du sacre de François II (p. 53), sur Dom Devienne (pp. 80, 81), sur Palma Cayet (p. 83), sur La Planche et sur La Popelinière (p. 141), sur La Planche et de Thou (pp. 239, 371, 377), sur M. Dareste, à propos de François Hotman (pp. 148, 316), sur M. de La Ferrière (p. 148), sur d'Aubigné (p. 199), sur M. le duc d'Aumale (p. 216), etc.

3. *Antoine de Noailles à Bordeaux*, 1878, pp. 80-81.

sa gourmandise. » J'ai essayé de montrer que ce prélat a eu de meilleurs titres à l'attention de la postérité [1]. — Quand M. de R. croit (p. 263) que, dans la commission désignée par le parlement de Bordeaux, à la fin de mai 1560, pour aller apaiser les troubles survenus à Tonneins, composée du président Fronton de Berault et du conseiller Montaigne, se trouvait, en la personne de ce dernier magistrat, l'auteur des *Essais*, il se trompe. Effaçons donc la triomphante note ainsi conçue : « La présence de Montaigne à Bordeaux au milieu de 1560 est un fait nouveau, car tous les biographes le font résider à la cour à cette date. Voyez Grun, *la Vie publique de Montaigne,* in-8°, 1855, chap. III. Sa participation à une commission dirigée contre les séditieux est un fait encore plus nouveau. » La trouvaille de M. de Ruble disparaît devant ce fait bien constaté que le conseiller au parlement de Bordeaux envoyé à Tonneins était l'oncle, en même temps que le confrère du plus spirituel des moralistes, et s'appelait Raymond Eyquem de Montaigne, Sieur de Bussaguet [2].

T. DE L.

264.— **Die Abtretung Vorpommerns an Schweden und die Entschaedigung Kurbrandenburg's,** ein Beitrag zur Geschichte des Westphaelischen Friedens, von Dr. Gustav BREUCKER. Halle, Niemeyer, 1880. 94 p. 8°.

Le présent travail sort de la plume d'un débutant et ne repose point sur des sources nouvelles. C'est, dans son ensemble, une apologie de la politique brandebourgeoise de 1641 à 1648, politique qui se distingua de celle des autres états de l'empire, au dire de l'auteur, en ce qu'elle fut à la fois nationale-allemande et personnellement désintéressée. On sait que pour Frédéric-Guillaume, le grand Electeur, il s'agit surtout, aux négociations de Münster, d'obtenir le duché de Poméranie, dont la famille régnante était éteinte, et qui devait lui revenir en vertu d'anciens traités de famille. La Suède, de son côté, poursuivant son rêve de faire de la Baltique un lac suédois, n'entendait pas renoncer aux territoires dont elle avait pris possession depuis des années déjà. M. Breucker a longuement exposé ces négociations d'après les recueils bien connus du

---

1. *Lettres inédites du cardinal d'Armagnac*, 1874, p. 72, note 1.

2. Parmi les *Pièces justificatives* (p. 445-500), citons, au milieu de diverses lettres simplement analysées, les lettres reproduites *in extenso* d'Antoine de Bourbon, des officiers du roi de la ville de Dax, de l'ambassadeur Chantonay, de Claude de l'Aubespine, d'Elisabeth de Valois, de d'Escars, de Buric, de Paule de Thermes, de Montpezat, de Janus Frégose, évêque d'Agen. Toutes ces lettres, quoi qu'en dise M. de Ruble (p. 445, note 1) ne sont pas inédites, et, pour ma part, j'en ai déjà publié deux au moins, la lettre de Buric, dans le tome X des *Archives historiques du département de la Gironde* (1868, p. 315), et la lettre de J. Frégose dans mon petit recueil des *Lettres* de ce prélat (1873, p. 12).

XVIIe et du XVIIIe siècle, les *Acta pacis* de Meyern, Chemnitz, Pufendorf, les *Négociations secrètes du traité de Münster*, la *Friedenskanzlei* de Gaertner, etc., puis d'après la collection des *Urkunden und Aktenstücke* relatifs au grand Electeur, en cours de publication d'après Geijer et Odhner, le plus récent travail d'ensemble sur la politique suédoise à cette époque. Il a, chemin faisant, rectifié quelques dates, mal imprimées dans les recueils cités [1]; pour le fond, nous ne voyons pas trop en quoi son récit pourrait changer la manière de voir antérieure sur la question. Frédéric-Guillaume, semblable en ce point à tous ses collègues couronnés, représentés au congrès de Münster et d'Osnabrück, a tâché de réclamer autant que possible, afin d'obtenir, en fin de compte, au moins quelque chose. Son obstination à ne rien céder de ses prétentions venait à coup sûr plutôt de l'ennui qu'il éprouvait à diminuer le patrimoine de sa maison que de la douleur de voir passer des parcelles de terre allemande entre les mains de l'étranger. Cette obstination faillit lui coûter la Poméranie tout entière ; et, si cela n'arriva point, c'est à l'habile et énergique intervention du comte d'Avaux, jaloux de la Suède, qu'il le dut en bonne partie. Après cet aveu, deux fois répété (pp. 82, 87), on ne s'explique pas bien pourquoi l'auteur nous parle si souvent de « l'outrecuidance française », de « la jalousie et l'envie des Français, » etc. Il me semble que parler ainsi, c'est un peu forcer la note et devancer considérablement l'histoire; en 1648, le roi de France n'avait pas à jalouser le margrave de Brandebourg. En tout cas, l'indignation de M. Breucker serait mieux à sa place, si, au lieu de la tourner contre la diplomatie française, qui faisait en somme son métier, il la dirigeait contre le comte de Trautmannsdorf, le représentant de l'empereur; c'est lui qui offrit Brême, Verden et la Poméranie aux Suédois, afin de sauver la Silésie aux Habsbourgs.

La fin du travail est consacrée au récit des négociations qui donnèrent à l'Electeur les évêchés de Minden, Halberstadt et l'archevêché de Magdebourg, en échange de la moitié de la Poméranie, qui restait à la Suède.

R.

---

265. — **La diplomatie française au XVIIe siècle.** *Hugues de Lionne*, ses ambassades en Espagne et en Allemagne, la paix des Pyrénées, d'après sa correspondance conservée aux archives du ministère des Affaires étrangères. par J. VALFREY. Un vol. in-8° de CXXXI-330 pages. Paris, Didier, 1881. Prix : 7 fr. 50.

Ce nouvel ouvrage de M. Valfrey est bien supérieur au précédent (*Hugues de Lionne, ses ambassades en Italie*, 1 vol. in-8°), dont il a été rendu compte ici même il y a cinq ou six ans. Stimulé peut-être par les vives critiques dont son livre avait été l'objet, M. V. a fait cette fois œuvre de véritable historien, et les trois mémoires ou chapitres qu'il

---

1. P. 59 lisez *Forstnerus*, pour Fostnerus.

vient de réunir en un volume sont excellents; on est heureux de pouvoir les louer presque sans réserves.

Le titre qu'a choisi M. V. n'est pas celui qui convient le mieux à son livre : Hugues de Lionne, dont M. V. paraît vouloir faire le centre de son étude, ne joue un rôle prépondérant que dans la première partie, à Madrid ; partout ailleurs il est relégué au second plan, et c'est Mazarin qui dirige les négociations. Cette critique tomberait d'elle-même si le livre eût été intitulé : *la paix des Pyrénées, ses préliminaires, sa conclusion* (1656-1659). L'ouvrage est divisé en 3 parties distinctes, en 3 livres : 1° *les conférences secrètes de Madrid* (1656); 2° *l'élection de l'empereur Léopold Ier et constitution de la ligue du Rhin* (1658); 3° *la paix des Pyrénées* (1658-1659); une longue exposition, nécessaire, comme le dit M. V., pour conduire le lecteur au seuil de ces négociations importantes, permet de voir nettement quelle était, depuis 1635, la situation respective de la France et de l'Espagne. Le premier livre est d'un très grand intérêt, et M. V. puisant à pleines mains dans les archives des affaires étrangères, montre bien ce qu'il y a de merveilleuse habileté dans cette lutte de Lionne contre don Luis de Haro; grâce à notre ambassadeur, Arras et Perpignan étaient assurés à la France dès 1656. Tout ce premier livre pourrait être inséré sans changement dans une monographie de Lionne, monographie que M. V. aura sans doute à cœur de composer.

Il n'en est pas de même du second livre; Lionne est à Francfort avec le maréchal de Gramont; c'est le maréchal qui a le titre d'ambassadeur, et l'on ne voit pas très bien quelle est la part de son illustre second dans les négociations qui aboutissent, après un échec grave, à la constitution de la ligue du Rhin, en 1658.

Au troisième livre, c'est Mazarin qui négocie en personne, et cette dernière partie de l'ouvrage est un excellent chapitre d'histoire générale; M. V. y met en pleine lumière le génie diplomatique de Mazarin, et prouve surabondamment que ce ministre tant décrié pouvait dire avec raison : « Mon cœur est français, si mon langage ne l'est pas. » M. V, rend un véritable service aux études historiques en faisant ainsi connaître par le détail cette glorieuse négociation et, si l'on pouvait regretter quelque chose en lisant cette histoire, ce serait de n'y pas trouver en assez grande abondance les documents que M. V. emprunte aux archives des affaires étrangères; il eût été avantageux de lire en note au bas des pages ou en appendice à la fin du volume les importantes dépêches dont M. V. n'a donné que des fragments. Il faut espérer que M. Valfrey, encouragé par le succès, continuera ses travaux et nous donnera enfin une savante biographie de Hugues de Lionne.

A. Gazier.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Gustave Schlumberger vient de publier chez M. Leroux le premier volume des *Œuvres* d'Adrien de Longpérier. La collection des œuvres éparses de l'illustre académicien comprendra cinq volumes. Le premier qui vient de paraître est consacré aux mémoires concernant l'*Archéologie orientale antique* et les *Monuments arabes*. Les deux volumes suivants seront réservés aux questions d'antiquité classique, gauloise, grecque et romaine. Les deux derniers contiendront des travaux sur le moyen âge et la Renaissance. La collection complète comprendra plus de trois cents articles et mémoires disséminés dans une foule de *Revues* et de publications savantes de la France et de l'étranger. Beaucoup parmi ces mémoires seraient introuvables aujourd'hui. La première et plus grande partie de ce premier volume est, consacrée aux questions d'archéologie orientale, c'est-à-dire d'archéologie égyptienne, assyrienne, chaldéenne, perse, juive, parthe, phénicienne, lycienne, bactrienne, arménienne, himyaritique, éthiopienne, etc., jusqu'aux antiquités chinoises et japonaises dans leurs rapports avec celles de l'ancien monde. Une seconde division est réservée aux travaux de M. de Longpérier sur les antiquités arabes ou *coufiques* de toutes sortes. En tout, le volume contient cinquante-cinq mémoires dont plusieurs fort considérables. Pour donner une idée de la variété et de l'importance des sujets traités par ce maître que M. Schlumberger traite avec raison dans sa préface d'archéologue universel, il faudrait reproduire ici la table entière de ce premier volume. Toutes les branches de l'archéologie y figurent. Les questions de numismatique occupent naturellement une place importante, mais dans cette section même il se trouve autant à glaner pour les archéologues qui ne font pas de l'étude des monnaies le sujet de leurs préoccupations exclusives. L'épigraphie, la philologie, l'archéologie monumentale et figurée sont largement représentées. Nous citerons parmi les articles les plus importants contenus dans ce premier volume les travaux sur les monnaies des rois parthes, des rois de Bactriane, des rois des Omanes, des rois de la Characène, des rois d'Ethiopie, des villes de Lycie, des princes himyarites, des khalifes de Bagdad, des rois de Caboul, des Arabes d'Espagne, des princes maures de Tanger, des petits dynastes sarrasins, sur les monnaies arabes à légendes latines, sur celles des princes chrétiens à légendes arabes, les mémoires si importants sur les premières antiquités assyriennes rapportées au Louvre par Botta, sur les antiquités chaldéennes anciennement ou récemment retrouvées, sur le fameux vase dit d'Artaxercès, sur des coupes sassanides et assyriennes, sur des miroirs arabes, des coupes arabes, des vases arabes, des lampes arabes, sur la découverte des monuments de Ptérie, sur l'introduction des noms perses en Occident, sur des vases juifs, des sceaux juifs, des inscriptions juives, sur l'écriture juive carrée, sur des inscriptions phéniciennes, sur les fameux bronzes de Van, sur l'emploi des caractères arabes dans l'ornementation des peuples d'Occident, sur l'écriture dite *baberi*, les inscriptions arabes, etc., etc. De nombreuses planches et vignettes ornent ce beau volume. M. Schlumberger a mis en tête la notice très complète et très détaillée de la vie et des travaux de M. de Longpérier qu'il a rédigée pour la Société des antiquaires de France.

— M. Clermont-Ganneau vient de publier dans le tome IX (3me série) des *Archives des missions scientifiques et littéraires*, quatre premiers rapports sur une mission en-

treprise par lui en 1881 en Palestine et en Phénicie [1]. Atteint du typhus à Jaffa, presque au début de cette nouvelle série d'explorations, M. C.-G. a malheureusement perdu plusieurs mois et n'a pu exécuter complètement le programme qu'il s'était tracé. Néanmoins, M. C.-G. a fait, cette fois encore, d'importantes trouvailles parmi lesquelles nous signalerons : une statue d'épervier colossal, symbole du dieu phénicien Reseph, découverte à Arsouf, ville dénommée d'après ce dieu, et plusieurs inscriptions phéniciennes et hébraïques archaïques, dont une trouvée au Mont Carmel, et une autre gravée sur une statuette représentant l'Astarté, déesse des Sidoniens; un chapiteau à inscription bilingue grecque et hébraïque archaïque, auquel il consacre une longue dissertation; un nouvel exemplaire des textes grecs et hébreux gravés sur broches et marquant le périmètre de Gezer; un fragment de bas-relief établissant que les anciens avaient positivement connu la ferrure à clous pour les chevaux; un assez grand nombre d'inscription hébraïques carrées, grecques, judéo-grecques et romaines qui viennent enrichir l'épigraphie si pauvre de la Palestine; plusieurs monuments des Croisés, notamment une magnifique épitaphe, en français (avec les armoiries), d'un sire Gauthier Meineabeuf et de sa femme, morts à Acre en 1278; une porte inconnue dans l'enceinte du Haram (ancien temple juif), à Jérusalem, où M. C.-G. a décidé les Turcs à entreprendre eux-mêmes des fouilles; divers objets antiques de différentes époques, en terre cuite, verre, bronze, marbre, calcaire, pierres dures, etc., — notamment une belle tête de statue colossale en marbre provenant de Sébaste (Samarie), un grand plat juif en bronze massif, orné de curieuses décorations, un ciseau en jadéite, provenant de Baabelk, spécimen de l'âge de pierre, d'une rare perfection, etc... — Dans un cinquième et dernier rapport, qui paraîtra dans le tome suivant de la même publication, M. C.-G. donnera une relation des localités de Palestine et de Phénicie qu'il a explorées ou visitées au cours de cette dernière mission avec un relevé des découvertes ou des observations topographiques qu'il y a faites, et le catalogue des monuments qu'il y a recueillis soit en originaux, soit en reproductions (dessin, photographies, estampages, moulages et empreintes). Les monuments de cette dernière catégorie, au nombre d'une centaine environ, rapportés en France par M. C.-G. pour le compte de l'Etat, sont actuellement déposés au Louvre jusqu'à ce qu'il soit statué sur leur destination définitive.

ALLEMAGNE. — M. Hermann Brunnhofer, bibliothécaire du canton d'Aarau, vient de publier un grand ouvrage sur Giordano Bruno (*Giordano Bruno's Weltanschauung und Verhœngniss*, aus den Quellen dargestellt. Leipzig, Fues. In-8°, 8 mark). L'ouvrage comprend deux parties; I. La vie et les œuvres de Bruno; II. sa doctrine.

— La même librairie publie une sixième édition du *Sachsenspiegel*, donnée autrefois, d'après le plus ancien manuscrit de Leipzig par Jul. Weiske et revue par M. Rud. Hildebrand.

— Le IIe vol. de l' « Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle. » (*Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert* (Leipzig, Hirzel. In-8°, 9 mark), de M. H. de Treitschke, vient de paraître; il est consacré aux « commencements de la confédération germanique » (*Die Anfænge des deutschen Bundes*) de 1814 à 1819 et se divise ainsi : III. *Geistige Strœmungen der ersten Friedensjahre ;* IV. *Die Eröffnung des deutschen Bundestages;* V. *Die Wiederherstellung des preussischen Staates ;* VI. *Süddeutsche Verfassungskœmpfe ;* VII. *Die Burschenschaft;* VIII. *Der Aachener Con-*

---

1. En tirage à part chez Maisonneuve 25, quai Voltaire.

gress; IX. *Die Karlsbader Beschlüsse;* X. *Der Umschwung am preussischen Hofe.*

— Le 7e fascicule de l'*Histoire de la littérature allemande* de M. W. Scherer (Berlin, Weidmann. In-8o, pp. 465-544) renferme la suite du xie chapitre consacré au « siècle de Frédéric le Grand », et les premières pages du xiie chapitre, intitulé « Weimar ».

— Le 14 nov. est mort à Zurich, à l'âge de 67 ans, Gottfried Kinkel. Il était né à Oberkassel près de Bonn (1815); il fit ses études à l'Université de Bonn et y devint « privat-docent » de théologie (1836); il faisait des cours sur l'histoire de l'art chrétien. Il voyagea en Italie (1837), et, à son retour à Bonn, se lia intimement avec Simrock, Freiligrath, etc. En 1839 il se maria avec l'épouse divorcée d'un libraire, Johanna Mathieux; Johanna avait fondé à Bonn le *Maikæferbund* ou « union du hanneton » qui réunit des amis de la poésie, Simrock, Kaufmann, Schlœnbach, Becker. Devenu pasteur de la communauté évangélique de Cologne, Kinkel déplut aux orthodoxes; il renonça à la théologie (1843), et enseigna l'histoire de l'art d'abord comme privat-docent, puis comme professeur (1846). En 1848, il fut membre de l'Assemblée nationale prussienne; après la dissolution de la chambre, il s'attacha au parti républicain, prit part à l'attaque de l'Arsenal de Siegburg et à l'insurrection du Palatinat et de Bade; blessé, et fait prisonnier, puis enfermé à Spandau, il fut délivré par un étudiant, Ch. Schurz, (depuis sénateur, ambassadeur et ministre des Etats-Unis) qui réussit à tromper ses gardiens. Il alla vivre en Angleterre; en 1866, il fut appelé au « Polytechnikum » de Zurich pour y professer l'histoire de l'art. Il a composé des *poésies*, une épopée *Otto der Schütz* (1841), des *Récits*, etc.; un ouvrage spécial de Kinkel qui rentre dans le cadre de notre recueil, est sa *Geschichte der bildenden Künste bei den christlichen Vœlkern.*

ANGLETERRE. — M. Edmund W. Gosse doit éditer pour l' « HunterianS ociety » les œuvres d'un poète du temps d'Elisabeth, Thomas Lodge.

— Miss Phipson, membre de la « New Shakspere Society », publiera au printemps prochain un ouvrage intitulé : *The Animal-Lore of Shakspere's Time.*

— Il va se fonder à Edimbourg, sur le modèle de l' « Early English Text Society » une « *Early Scottish Text Society;* dans une réunion préliminaire qui a eu lieu le 17 novembre et à laquelle assistaient M. Aeneas J. G. Mackay, président de l'assemblée, le Rev. Walter Gregor, M. Arthur Mitchell et les bibliothécaires de toutes les grandes bibliothèques d'Edimbourg, on a communiqué la liste des futurs membres de la Société, dont le nombre s'élève déjà à deux cents; dès que la société comptera trois cents membres, elle se constituera. MM. Skeat, Furnivall, Murray et d'autres érudits, appartenant à l' « Early English Text Society, » se sont offerts à la Société d'Edimbourg comme éditeurs de textes. Les premières publications, sur lesquelles on peut compter, seront celles des *Œuvres de Jacques Ier* (éditeur, M. Skeat) et des *Œuvres de Dunbar* (éditeur, M. Small, bibliothécaire de l'Université d'Edimbourg). M. W. Gregor a été nommé secrétaire honoraire de la Société; MM. W. Blackwood et fils en seront les éditeurs.

— L' « English Dialect Society » publiera l'année prochaine : I. un *Glossary of West Worcestershire Words*, par Mrs. Chamberlain; II. le *Book of Husbandry* de Fitzherbert (1534), édité avec introduction, notes et glossaire par M. Skeat; III. *Devonshire Plant-Names*, par M. H. Friend; IV. la 2e partie du *Glossary of the Lancashire Dialect* (F.-Z.), par MM. Nodal et George Milner.

— Mrs. Mark Pattison prépare une *Biographie de Joseph Scaliger*, qui sera le complément de l'ouvrage qu'elle a publié en 1874 sur Isaac Casaubon.

— Une *Encyclopaedia of biblical, historical and practical theology* doit paraître à

Edimbourg, chez les éditeurs Clark. Elle est conçue sur le même plan que la *Real-Encyclopaedie* de Herzog, et en reproduit les articles les plus importants; mais elle renfermera de nouveaux articles, dus à des savants d'Angleterre et des Etats-Unis; elle comprendra trois volumes; le directeur de l'entreprise est le professeur SCHAFF.

— On annonce la prochaine publication de la grande édition de Keats, depuis longtemps annoncée par M. BUXTON FORMAN.

— Un dictionnaire de la langue behari doit paraître prochainement, par les soins de MM. GRIERSON et HOERNLE.

— Le prof. Palmer, dont on a recemment appris l'assassinat, aura bientôt une biographie, un *memoir* dont l'auteur est M. Walter BESANT; ce dernier accueillera avec reconnaissance tous les documents et renseignements qu'on pourra lui fournir sur Palmer; l'adresse de M. Besant est : « The United Universities Club, Suffolk Street, Pall Mall. »

— Il vient de paraître à Londres chez l'éditeur Trübner, sous le titre de « *The Vazîr of Lankurân* » une véritable curiosité littéraire. Le Vizir de Lankurân est une comédie persane en quatre actes dans laquelle sont très vivement peintes les mœurs des Iraniens modernes. Le style en est fort intéressant, car il nous offre un spécimen du persan tel qu'il est parlé de nos jours. Les éditeurs, MM. W. H. D. Haggard et G. Le Strange, ont joint à ce texte, capital pour l'étude de l'idiome de Téhéran, une excellente traduction, des notes expliquant les néologismes et les allusions aux coutumes, et un vocabulaire complet qui forme une importante contribution à la lexicographie persane. Dans une introduction, ils s'étendent sur la prononciation actuelle de Téhéran et sur quelques particularités de grammaire et de syntaxe. MM. Haggard et Le Strange ayant passé plusieurs années en Perse, leurs observations en acquièrent une valeur toute particulière. Nous recommandons chaudement à nos lecteurs cet ouvrage, l'un des plus importants qui aient paru depuis longtemps sur la Perse et le persan. Le texte est généralement très correct. Tout au plus y relèvera-t-on quelques fautes d'impression, comme *ândjâm* pour *èndjâm* (p. 3); *befarmâîd* pour *befarmâyîd* (p. 10); *harf* par un *h* doux, et *tavîkè* pour *tavîlè* (p. 11), etc. Nous consacrerons d'ailleurs un article à cette utile et intéressante publication.

BELGIQUE. — Le second volume de l'ouvrage de M. WILLEMS, *Le sénat de la république romaine*, a paru (Louvain, Peeters. In-8°, 784 p.); il a pour sous-titre : *Les attributions du sénat;* en voici les divisions : Le sénat durant la vacance du pouvoir exécutif ou des magistratures patriciennes, l'interregnum. — Les rapports du sénat et des magistrats. — Le sénat conseil du pouvoir administratif et exécutif. — Les départements de l'intérieur et de la justice. — Le département du culte. — Le département des finances et des travaux publics. — Le département des affaires étrangères. — Le département de la guerre. — L'administration de l'Italie et des provinces. — Les pouvoirs et le rôle du sénat pendant la dernière période de la République.

— M. Henri HYMANS, conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque royale de Bruxelles, publiera prochainement une traduction française du *Livre des peintres*, de Van Mandez avec une introduction historique et des notes.

— Dans sa séance du 6 novembre, la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a voté l'impression, dans ses Mémoires, d'un travail de M. Alph. WILLEMS, qui a pour titre : *Notes et corrections à l'Hippolyte d'Euripide*, et entendu la lecture d'une notice de M. THONISSEN sur *la justice criminelle en France de 1826 à 1880*.

— La Société pour le progrès des études philologiques et historiques a tenu séance le 29 octobre; M. BRANTS a fait une lecture sur *la condition du travailleur libre à Athènes;* M. HEGENER, sur *les distributions de prix*; MM. MOTTE et THOMAS, sur *l'Ecole normale supérieure de Paris*. M. Motte devait encore faire une lecture sur *le*

prêt à Sparte; mais, vu l'heure avancée, cette lecture a été renvoyée à la session de Pâques 1883.

— La commission royale d'histoire a, dans sa séance du 6 novembre, entendu une notice de M. Devillers sur *le Hainaut sous le règne de Maximilien d'Autriche* de 1483 à 1485; cette notice s'appuie sur des documents tirés des comptes et registres du conseil de Mons et des Etats de Hainaut, ainsi que sur des mémoires de la ville de Valenciennes par Jean Cocqueau.

— Ceux de nos lecteurs qui ont suivi attentivement les détails du procès Bernays auront remarqué, parmi les amis de l'avocat anversois qui ont déposé devant la cour d'assises de Bruxelles, le nom d'un chef d'escadrons de hussards prussiens, le baron d'Ardenne. Bernays et M. d'Ardenne avaient conçu le plan d'un grand ouvrage historique sur les destinées des troupes de la Confédération du Rhin; ils avaient déjà rassemblé les matériaux relatifs au contingent de Francfort. Ce sont ces documents que M. d'Ardenne a publiés et mis en œuvre dans le livre qui vient de paraître à Berlin, chez Mittler, sous le nom de Guillaume Bernays et qui a pour titre : *Schicksale des Grossherzogthums Frankfurt und seiner Truppen, eine culturhistorische und militærische Studie aus der Zeit des Rheinbundes.* (In-8°, 489 pp. 10 mark.) On trouvera dans cet ouvrage de nombreux détails, souvent très instructifs, sur les opérations militaires des troupes francfortoises; elles combattirent bravement, de 1806 à 1813, pour Napoléon, en Espagne, en Russie et dans Danzig assiégé; on sait que Dalberg, prince-primat de la Confédération du Rhin, possédait alors en toute souveraineté Francfort-sur-le-Mein, et en fut nommé grand-duc dans l'année 1810.

BOHÊME. — Depuis le mois de mars paraît à Prague une revue hebdomadaire, la *Deutsche Hochschule ;* « organe des étudiants allemands », publiée par M. Max Anton, avec la collaboration d'Em. Kuh. La *Deutsche Hochschule* ou l' « Université allemande » est une réponse aux derniers événements de Bohême, à l'incident de Kuchelbad, à la division de l'Université de Prague en université allemande et université tchèque; aussi se publie-t-elle à Prague même, « cette ancienne pépinière de la science allemande, cette forteresse, si menacée, de la culture allemande »; elle est l'organe, non-seulement des étudiants allemands de Prague, mais de tous les étudiants d'Allemagne; elle se donne la tâche « de défendre avec tout le feu de l'inspiration universitaire, avec une juvénile intrépidité, et le caractère de l'université allemande de Prague, et l'Allemagne universitaire, l'*Akademisches Deutschthum*, partout où elle prospère ou lutte pour la perfection, malgré les obstacles et les entraves ». Outre de fréquents appels au patriotisme allemand, ce journal renferme des correspondances, non-seulement de Vienne, de Gratz et de Prague, mais aussi des autres universités allemandes; ainsi que des articles amusants, des feuilletons humoristiques, et même des études sérieuses et scientifiques, comme, par exemple, de Félix Dahn sur Sidney, sur Locke, sur les écoles de droit, de Max Grünert sur les proverbes et dictons orientaux, etc.; Anzengruber, Baumbach, Eckstein, Franzos, Hamerling et autres ont promis à la « *Deutsche Hochschule* » leur collaboration.

— Le 24 octobre est mort à Prague, sa ville natale, dans sa 82e année, le poète Karl Egon Ebert. Après avoir fait ses études à Vienne et à Prague, Ebert vécut quelque temps à Donaueschingen, où il était bibliothécaire-archiviste du prince de Fürstenberg; il passa le reste de sa vie à Prague. Il a composé deux drames, une idylle en cinq chants, *das Kloster* (1833), des « poésies » (1824 et 1845), etc.; son œuvre la plus connue est *Wlasta*, « épopée nationale et bohémienne en trois livres », qui parut en 1829.

ESPAGNE. — Une chaire de grammaire catalane a été récemment fondée à l'Université de Barcelone.

ÉTATS-UNIS. — Depuis longtemps on se plaint du droit d'entrée établi aux Etats-Unis sur les livres, brochures, revues, etc. ; ce droit d'entrée s'élève à 25 o/o de la valeur; beaucoup de libraires et de lettrés en réclament la suppression; à la tête du mouvement qui s'organise en ce moment, est la librairie E. Steiger, de New-York.

ITALIE. — M. Lanciani écrivait récemment à l'*Athenaeum* que le Forum ressemblait en ce moment à un champ de bataille. « Des maisons et des murs renversés, des travaux de mines, de longues lignes de charrettes, des centaines d'hommes en mouvement, voilà l'image vivante de l'activité qui règne dans les quartiers archéologiques de Rome. Le projet du commandeur Guido Baccelli, ministre de l'Instruction publique, est de comprendre dans un même groupe archéologique la vallée du Colisée, celle du Forum, le palais des Césars et des parties du Velabrum et du Circus Maximus. Mais il est nécessaire d'ouvrir de nouvelles lignes de communication entre les quartiers populaires de la Suburra et du Transtevere, d'acheter et de démolir des propriétés privées de grande valeur, d'enlever trois millions et demi de mètres cubes de terre et de décombres. Si M. Baccelli reste ministre pendant trois ans encore, ce qui semble aujourd'hui le rêve d'un esprit exalté deviendra une réalité. »

— La « Libreria Dante », de Florence, publie une *Collezione di operette inedite o rare*, dont chaque volume, à deux cents exemplaires numérotés, ont paru : I. *Commedia di dieci Vergine, testo inedito del quatrocento* (3 fr.), et II. *Index Mediceae Bibliothecae*, le premier catalogue de la Laurentiana (1 fr. 50). Paraîtront prochainement : III. *Strambotti di Luigi Pulci;* IV. *Carmina goliardica;* V. *Canzonette rammentate nel Decamerone;* VI. *Laudi di Jacopone da Todi.* Chacun de ces volumes est accompagné de notes explicatives.

— Une nouvelle revue paraîtra à Florence; c'est le *Museo italiano di antichità classiche*, qui contiendra des articles d'archéologie et de philologie classiques, avec planches; M. D. Comparetti est le directeur de ce recueil.

RUSSIE. — Mme de Novikoff prépare une biographie du général Skobeleff.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 décembre 1882.

M. Jules Girard, président, annonce la mort de M. Cherbonneau, correspondant de l'Académie.

Quelques membres demandent s'il n'y a pas lieu de pourvoir au remplacement de M. Cherbonneau en même temps qu'aux autres places laissées vacantes par les correspondants morts pendant l'année 1882. D'autres membres font observer que la liste des places à pourvoir parmi les correspondants a été close à la dernière séance et que le règlement ne permet pas de la rouvrir. L'élection du successeur de M. Cherbonneau ne pourra donc avoir lieu qu'à la fin de l'année prochaine.

M. Geffroy donne, dans une lettre adressée au président de l'Académie, quelques détails sur la cérémonie de la remise de la médaille d'or frappée en l'honneur de M. de Rossi, qui a eu lieu lundi 11 courant, à Rome, dans la grande galerie des sarcophages du musée de Latran. Des discours ont été prononcés par le P. Bruzza, fondateur de la Société d'archéologie chrétienne, qui présidait la séance, puis par M. Henzen, au nom de l'institut archéologique allemand ; un troisième discours, envoyé par M. Geffroy, a été lu en son nom par M. Diehl, doyen des membres de l'école française.

L'académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ad. Regnier présente, de la part de M. A. Bergaigne, son rapport sur les inscriptions du Cambodge données à la Société asiatique par M. Aymonier. Ce rapport, avant d'être imprimé, avait été lu tout entier à l'Académie. M. Regnier annonce, à cette occasion, que M. Aymonier, depuis qu'il est retourné au Cambodge avec une mission du gouvernement, a déjà fait plusieurs nouveaux envois d'estampages et de monuments divers.

M. Oppert fait part à l'Académie d'une découverte qui vient d'être faite au Vatican et dont il doit la connaissance à M. Edmond Le Blant. M. Descemet, dit-il, a communiqué à notre confrère trois calques de documents rapportés de Mossoul par le P. Ryllo, de la Société de Jésus. Les fragments que cet ecclésiastique, qui s'est beaucoup intéressé aux antiquités assyriennes, avait donnés au Vatican y sont restés oubliés pendant près de trente ans. Les quelques échantillons que nous avons sous les yeux témoignent de leur importance. Deux de ces fragments sont des inscriptions de Sargon, en assyrien. Le troisième appartient à cette catégorie de documents d'un genre tout nouveau, de la Syrie et des bords de l'Euphrate, qu'on appelle *hamathites* ou *hittites* et qui ont jusqu'ici bravé les efforts des interprètes. L'interprétation des textes hittites, ajoute M. Oppert, ouvrira un champ de recherches nouveau et éclairera d'une lumière inespérée l'histoire si obscure de l'antique Syrie; mais ils ressemblent, à l'heure qu'il est, aux héros russes et polonais dont Byron dit qu'ils seraient illustres, si l'on pouvait prononcer leurs noms. Si l'on trouvait parmi ces restes du Vatican des fragments de textes bilingues, la découverte serait une des trouvailles les plus fécondes que l'archéologie orientale pût faire. Il existe encore au Vatican des tablettes ninivites, dont la publication serait du plus haut intérêt.

Ouvrages présentés : — par M. de Rozière : 1° Lagrèze (G. Bascle de), *la Navarre française;* 2° Willems, *le Sénat de la république romaine*, t. II; 3° *Inventaire sommaire des archives du département des affaires étrangères : mémoires et documents, France*; — par M. Maury : Rayet (O.), *Monuments de l'art antique*, IV; — par M. G. Perrot : Morillot. *Thémis et les divinités de la justice* (cour d'appel de Besançon, audience solennelle de rentrée du 3 novembre 1882, discours de l'avocat général); — par M. Oppert, divers ouvrages de son frère, M. Gustave Oppert, professeur de sanscrit à l'université de Madras; — par M. le baron de Witte : Wauters (Alphonse), *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*, vol, VI, 1280-1300; id., *la Belgique ancienne et moderne, arrondissement de Louvain, canton de Glabbeek*, etc.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 décembre 1882.

La Société constitue son bureau pour 1883. Sont élus : président, M. Duplessis; vice-président, MM. Demay et Edmond Guillaume; secrétaire, M. Müntz.

M. Mowat communique des dessins envoyés par M. Decombe, d'épées et de boucles en bronze trouvées à Rennes, dans un ancien lit de la Vilaine.

M. Courajod présente le moulage d'un masque en marbre du xve siècle, conservé au musée de l'hôpital de Villeneuve-lez-Avignon. Ce masque, plat par derrière, de manière à pouvoir être posé sur un coussin ou adopté à une coiffure, représente le visage d'une jeune fille. M. Courajod y retrouve de grandes analogies de facture avec un buste de femme inconnue du Louvre, un autre appartenant à M. G. Dreyfus, un troisième conservé au Musée d'Ambros à Vienne, celui de Battista Sforza au Bargella de Florence et deux de Marietta Strozzi, dont l'un est au musée de Berlin et l'autre chez M. Castellani à Rome. Il reconnaît dans les regards pudiquement baissés et comme endormis, dans les yeux en coulisse, dans la construction chinoise des paupières des particularités de technique provenant d'une interprétation fantaisiste et individuelle et décelant une individualité artistique dont on peut, dès à présent, marquer la place dans le xve siècle italien sans être encore en état de lui assigner un nom.

M. Heuzey remarque que l'obliquité des yeux dans les œuvres de l'art grec primitif tient pareillement à des traditions d'école; il cite à ce sujet un passage de son catalogue des terres cuites antiques du Louvre, dont le premier volume sera prochainement publié.

M. Flouest présente des clous trouvés dans les ruines de Vertillum (Côte-d'Or) et étonnamment conservés, puisqu'ils proviennent de maisons consumées par un feu violent. D'après les expériences de Cailletet, la préservation du métal est due à la pellicule d'oxyde magnétique qui s'est formée à sa surface.

Le secrétaire : O. Rayet.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

PUBLICATIONS RÉCENTES

FORMAT IN-8°

BRÉAL (Michel), de l'Institut. **Mélanges de mythologie et de linguistique.** 1 volume..... 7 fr. 50

COUAT (Auguste), doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. **La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées** (324-222 av. J.-C.) 1 volume..... 7 fr. 50

CROISET (Alfred), maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. **La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec.** 1 vol..... 7 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

CROISET (Maurice), professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. **Etudes sur Lucien.** 1 vol..... 7 fr. 50

MABILLEAU (Léopold), ancien membre de l'école française de Rome, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Toulouse, docteur ès-lettres. **Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie** (Cesare Cremonini). 1 volume..... 7 fr. 50

ROSTAND. **Poésies de Catulle traduites en vers français,** avec le texte latin revu et un commentaire critique et explicatif par M. BENOIST, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2 vol..... 20 fr. —

Ouvrage couronné par l'Académie française.

ZELLER (E.). **La philosophie des Grecs avant Socrate.** Ouvrage traduit de l'allemand par Émile BONTROUX. 2 vol..... 20 fr. —

FORMAT IN-16 A 3 FR. 50 LE VOLUME

BERSOT. **Un moraliste.** Etudes et pensées, 1 volume.
— **Questions d'enseignement.** Etudes sur les réformes universitaires. 1 vol.

BOSSERT, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Douai. **La littérature allemande au moyen-âge.** 2e édition, 1 vol.
— **Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains.** 2e édition, 1 vol.
— **Gœthe et Schiller.** 2e édition. 1 vol.

Ouvrages couronnés par l'Académie française.

BRÉAL (Michel), de l'Institut. **Quelques mots sur l'instruction publique en France.** 3e édition, 1 vol.
— **Excursions pédagogiques en Allemagne, en Belgique et en France.** 1 vol.

BRUNETIÈRE. **Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française** (la littérature française du moyen-âge. — Pascal. — Madame de Sévigné. — Molière. — Racine. — Montesquieu. — Voltaire. — La littérature française sous le premier empire.) 1 vol.
— **Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française.** (Les précieuses. — Bossuet et Fénélon. — Massillon. — Marivaux. — La direction de la librairie sous Malesherbes. — Galiani. — Diderot. — Le théâtre de la Révolution.) 1 vol.

CHARTON (Edouard). **Le tableau de Cébès,** souvenirs de mon arrivée à Paris. 1 vol.

LACROIX (Jules). **Les satires de Juvénal traduites en vers français.** Ouvrage couronné par l'Académie française en 1867. Nouvelle édition revue et corrigée. 1 volume.

LICHTENBERGER (Ernest), professeur suppléant de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Paris. **Etude sur les poésies lyriques de Gœthe.** Ouvrage couronné par l'Académie française, 2e édition, 1 vol.

LUCE (Siméon), membre de l'Institut. **Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque.** Ouvrage qui a obtenu de l'Académie des inscriptions et belles lettres le grand prix Gobert. **La jeunesse de Bertrand** (1320-1364). 2e édition, 1 volume.

MÉZIÈRES (A.), de l'Académie française. **Shakespeare, ses œuvres et ses critiques.** Ouvrage couronné par l'Académie française, troisième édition, 1 vol.
— **Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare,** 1 volume.
— **Contemporains et successeurs de Shakespeare,** 1 volume.

MONTÉGUT (Emile). **Types littéraires et fantaisies esthétiques.** 1 volume.

TAINE (H.), de l'Académie française. **Philosophie de l'art.** 3e édition, 2 vol.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

HISTOIRE
DES ROMAINS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A L'INVASION DES BARBARES

PAR VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

ENRICHIE D'ENVIRON 3000 GRAVURES DESSINÉES D'APRÈS L'ANTIQUE ET DE 100 CARTES OU PLANS

TOME V

HADRIEN, ANTONIN, MARC-AURÈLE ET LA SOCIÉTÉ ROMAINE DANS LE HAUT EMPIRE

Illustré d'environ 442 gravures sur bois d'après l'antique

et accompagné de 3 cartes et de 4 planches en couleurs

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS, BROCHÉ : 25 FRANCS

RICHEMENT RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX, TRANCHES DORÉES : 32 FRANCS

En vente : Tome premier (*Des origines à la fin de la deuxième guerre punique*), contenant 518 gravures sur bois, 8 cartes, 1 plan et 7 chromolithographies.

Tome II (*De la bataille de Zama au premier triumvirat*), contenant 665 gravures sur bois, 7 cartes et 10 chromolithographies.

Tome III (*César-Octave.— Les commencements d'Auguste*), contenant 602 gravures, 8 cartes ou plans et 6 chromolithographies.

Tome IV (*D'Auguste à l'avènement d'Hadrien*) contenant 499 gravures, 6 cartes et 9 chromolithographies.

PRIX DE CHAQUE VOLUME :

broché, 25 fr.; richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées, 32 fr.

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

Cette nouvelle édition de l'*Histoire des Romains*, par M. Victor Duruy, formera sept volumes in-8 jésus, d'environ 800 pages chacun. Elle contiendra plus de 3000 gravures d'après l'antique, 100 cartes ou plans, et paraît par livraisons. Chaque livraison, composée de 16 pages et protégée par une couverture, se vend 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le 9 mars 1878.

Librairie HACHETTE et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE
LA TERRE ET LES HOMMES
PAR ÉLISÉE RECLUS
Tome VIII
L'INDE ET L'INDO-CHINE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS

CONTENANT 3 CARTES D'ENSEMBLE, 4 PLANCHES TIRÉES A PART ET EN COULEURS

200 cartes insérées dans le texte et 90 gravures sur bois.

BROCHÉ : 30 FRANCS

Relié richement avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 37 francs.

En vente : Tome Premier. L'Europe méridionale (*Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal*), contenant 4 cartes en couleurs, 174 cartes insérées dans le texte et 75 gravures sur bois.

Tome II. La France, contenant une grande carte de la France, 10 cartes en couleurs, 234 cartes insérées dans le texte et 69 vues ou types gravés sur bois.

Tome III. L'Europe centrale (*Suisse, Austro-Hongrie, Allemagne*), contenant 10 cartes en couleurs, 210 cartes dans le texte et 70 vues ou types gravés sur bois.

Tome IV. L'Europe du Nord-Ouest (*Belgique, Hollande, Iles Britanniques*), contenant 6 cartes en couleurs, 205 cartes insérées dans le texte et 81 vues ou types gravés sur bois.

Tome V. L'Europe scandinave et russe, contenant 9 cartes en couleurs, 200 cartes insérées dans le texte et 76 vues ou types gravés sur bois.

Ce volume complète la géographie de l'Europe.

Tome VI. L'Asie russe, contenant 8 cartes en couleurs, 182 cartes dans le texte et 89 vues ou types gravés sur bois.

Tome VII. L'Asie orientale (*Empire Chinois, Corée, Japon*), contenant 2 cartes d'ensemble, 5 planches tirées en couleurs, 162 cartes dans le texte et 90 vues ou types gravés sur bois.

Prix de chaque volume : broché, 30 fr., relié richement avec fers spéciaux, tranches dorées, 37 francs.

CONDITIONS ET MODE DE PUBLICATION

La *Nouvelle Géographie universelle* se composera d'environ 900 livraisons, soit 15 beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et contenant au moins une gravure et une carte tirée en couleurs, et plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes. Il paraît une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

LES

GRANDS ÉCRIVAINS

DE LA FRANCE

COLLECTION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLES ÉDITIONS FORMAT IN-8°

Publiées sous la direction de M. AD. REGNIER, membre de l'Institut

SUR LES MANUSCRITS, LES COPIES LES PLUS AUTHENTIQUES ET LES PLUS ANCIENNES IMPRESSIONS

Avec variantes, notes, notices, lexiques, portraits, fac-similé, etc.

La reliure de chaque volume se paye en sus des prix ci-après, en demi-veau, plats en papier, tranches dorées en tête. 4 fr.; avec coins, 4 fr. 50.

OUVRAGES COMPLETS :

ŒUVRES DE PIERRE CORNEILLE

Nouvelle édition, revue par M. Marty-Laveaux. 12 vol. et un album. 97 fr. 50

ŒUVRES DE LA BRUYÈRE

Nouvelle édition, revue par M. G. Servois. 4 volumes et un album..... 33 fr. 75

ŒUVRES DE LA ROCHEFOUCAULD

Nouvelle édition revue par MM. D.-L. Gilbert et J. Gourdault. 3 volumes et un album..... 27 fr. 50
L'album est en préparation.

ŒUVRES DE MALHERBE

Nouvelle édition, revue par M. Ludovic Lalanne. 5 vol. et un album... 45 fr.

ŒUVRES DE JEAN RACINE

Nouvelle édition, revue par M. Paul Mesnard. 8 volumes. 1 volume de musique et un album..... 72 fr. 50

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

De sa famille et de ses amis, recueillies et annotées par M. Monmerqué. 14 volumes et un album..... 120 fr.

OUVRAGES EN COURS DE PUBLICATION :

ŒUVRES DE MOLIÈRE

Nouvelle édition, revue par MM. E. Despois et Paul Mesnard, environ 8 à 10 volumes et un album. Tomes I, II, III, IV, V, VI et VII. Prix de chaque volume..... ..... 7 fr. 50

ŒUVRES DU CARDINAL DE RETZ

Nouvelle édition, par MM. A. Feillet, J. Gourdault et R. Chantelauze. 8 volumes et un album. Tomes I, II, III, IV et V. Prix de chaque vol. 7 fr. 50

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

Nouvelle édition, revue par M. de Boislisle, environ 30 volumes. Tomes I, II et III. Prix de chaque vol.. 7 fr. 50

Il est tiré, en outre, une édition dans le format in-4, sur papier de luxe, ornée d'environ 500 gravures et tirée à 150 exemplaires, savoir :

100 exemplaires sur papier Whatman, à 80 fr. le vol.
40 — sur papier de Chine, à 100 fr. le vol.
10 — sur papier du Japon, à 150 fr. le vol.

N° 27 Seizième année 3 Juillet 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

Tome IV. Un beau volume in-4, avec figures et onze planches. . . . . 15 »

E. Lefébure. Le Puits de Deïr el-Bahari, notice sur les récentes découvertes faites en Egypte. — Chabas. Not. sur une table à libations. — Colson. Hercule Phallophore. — P. Regnaud. Le Pantchatantra. — Edkins. La Religion en Chine. Exposé des trois religions des Chinois. Traduit par de Milloué.

LES POLYNÉSIENS leur origine, leurs migrations, leur langage, etc., par le Dr A. LESSON. Tome III, fort volume in-8 de 506 pages avec une carte de la Nouvelle-Zélande. . . 15 »

LA PICARDIE. SAINT-QUENTIN en Vermandois, son histoire, sa population, ses rues, ses maisons et leurs propriétaires au XVIIe siècle, ses enseignes. Nécrologe de son chapitre. Ses maires. Par Ch. DESMAZE, conseiller à la Cour d'appel. . . . . 3 »

Essai sur la VALEUR PHONÉTIQUE DE L'ALPHABET LATIN principalement d'après les grammairiens de l'époque impériale, par Martin SCHWEISTHAL. — In-8. . . . . 5 »

The Academy, n° 527, 10 juin 1882 : Blunt, The future of Islam. (Badger.) — The praise a. blame of love, with other verse. — A selection of cases from the state trials, vol. II, parts I a. II. 1660-81, by Willis-Bund. — Some books of travel. — James Thomson. — The only english proclamation of Henry III. (W. Skeat.) — A letter from Ch. Darwin. — Henry III's proclamation in english (Hall). — Primitive belief. (Keary.) — The title-page of Waltons « compleat Angler » (Elliot Stock). — Hittite inscriptions. — Blanchard Jerrold, The life of George Cruikshank. (Wedmor.) — The pictures of Prof. Costa. (Monkhouse.) — Notes from Rome (Barnabei). — The art of coins and medals, II.

N° 528, 17 juin 1882 : Floyer, Unexplored Baluchistan, a survey of a route through Mekran, Bashkurd, Persia, Kurdistan a. Turkey. — In Memoriam, Ralph Waldo Emerson, recollections of his visits to England in 1833, 1847-48, 1872-73 a. extracts from unpublished letters, by Alex. Ireland. — Gardner, Quatre Bras, Ligny a. Waterloo. (Stephens : livre écrit dans un style aisé et qui mérite d'être lu par ceux qui n'ont pas le temps d'étudier le Waterloo de Charras et les Waterloo Lectures de Chesney, ou qui n'ont pas la patience de lire le diffus Siborne ou qui sont mécontents du récit partial de Gleig et de Thiers.) — Boulger, History of China, vol. II. (Douglas.) — The viking-skip discovered at Gokstad in Norway, described by Nicolaysen. Christiania. (Powell.) — Some classical books (Thirteen satires of Juvenal translated into english, by Strong a. Leeper; Tacitus, by Church a. Brodribb; The Nicomachean Ethics of Aristotle, books I-IV a. Book X, chapt. vi-ix, p. p. Hawkins; The Republic of Plato, books I a. II, p. p. Wells; The Catiline a. Jugurthe of Sallust, transl. by Pollard; The fourth book of meditations of Marcus Aurelius Antoninus, p. p. Crossley; Aristophanis Plutus, rec. Velsen.) — Reinhold Pauli — The origin of the indian alphabets. (Burnell.) — Arabic journalism. — Garibaldi in the fourteenth century. — Was Roger de Montgomery at Senlac. (Freeman.) — The Pole family. — The title-page of the « compleat angler » — M. Valer. Martialis epigrammaton librum primum, rec. Flach. (Sonnenschein.) — Hebrew « n » a. the nasal guttural consonant. (L. L. Bonaparte.)

The Athenaeum, n° 2850, 10 juin 1882 : Anecdota oxoniensia, Aryan series. Vol. I. Part I. Buddhist texts from Japan, edit. by Max Müller. Oxford, Clarendon Press. — A. W. Ward, Dickens. [English men of letters]. Macmillan. — Pedes finium or fines, relating to the county of Norfolk, levied in the King's court from the third year of Richard I to the end of the reign of John, edit. by Walter Rye. — Books of Travels and adventure. — The life of Dr. Wagstaffe. (Norman Moore.) — Cromwell (Peacock). — Dr. Reinhold Pauli. — Notes from Rome (Lanciani).

N° 2851, 17 juin 1882 : The records of St. Michael's parish church, bishop's Startford, edit. by Glasscock. — Livres sur Manitoba. — Barth, The religions of India, authorized translation by Wood. (« M. Barth modestly calls it a résumé, and that it is, no doubt, in the best sense of the word, since it gives, in a necessarly condensed but nevertheless most attractive form, enhanced by the charms of a lucid and vigorous style, the latest results of inquiry in all the provinces of this vast domain. » — Notes from Oxford. — Tempysons « new » song. (W. Wilson.) — The educational endowments (Scotland) bill. (David Lewis.) — Shelley's house at San Terenzio (Enthoven). — A manuscript of Marco Polo. (Yule.) — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 24, 10 juin 1882 : Bonwetsch, die Geschichte des Montanismus. — Historisches Taschenbuch, hrsg. v. Maurenbrecher. 6e Folge, Ier Jahrgang. — Planta, die currätischen Herschaften in der Feudalzeit. I et II (Travail tout à fait solide). — Zur Geschichte der strassburger Capitulation von 1681 (Rien de nouveau). — Brosch, Geschichte des Kirchenstaates II, 1700-1870 (Tableau d'ensemble sous une forme agréable). — Weitére Beiträge u. Nachträge zu den Papieren des Ministers u. Burggrafen von Marienburg Theodor von Schön. — Mücke, der Friede zwischen Staat u. Kirche. — Loth, Leben u. Werke d. Abdallah ibn ul Mu'tazz (Premier travail du regretté Loth, publié par M. Aug. Müller, et, au dire de Fleischer, « réellement précieux »). — Johannis Gazaei tabulae mundi et Anacreontea (Utile). — Culmann, Umschau auf dem Gebiete d. griech. u. latein. Grammatik, ein Beitrag zur Aufklärung grammat. Geheimnisse (De nouveau un « curiosum » du trop productif écrivain). — Plauti Truculentus rec. Fr. Schoell (Très louable). — Kluge, Etymolog. Wörterbuch d. deutschen Sprache, I (Première livraison d'un ouvrage qui sera d'une très grande utilité). — Deneken, De Theoxeniis. — H. Riemann, Musik-Lexikon, Theorie u. Geschichte der Musik.

Philologische Wochenschrift, n° 20, 20 mai 1882 : J. Dupuis, Le nombre géométrique de Platon, interprétation nouvelle. Hachette. 1881 (Heller : un nouvel examen par un mathématicien est à désirer, mais, pour un philologue, il semble que M. Dupuis ait eu le bonheur de casser enfin cette noix rebelle ; il a, en tout cas, groupé tous les matériaux, sauf un passage d'Hieronymus Müller ; quelques termes techniques sont mal traduits ; l'accentuation du grec est fautive à faire dresser les cheveux). — Hermann Weissenborn, Die Uebersetzungen des Euklid durch Campano und Zamberti, eine mathematisch-historiche Studie (Max C. P Schmidt : solide, mais trop long). — L. Kuhlmann, De Sallustii codice Parisino 500 (J. H. Schmalz). — Tabellarisches Verzeichnis der hauptsächlichsten lateinischen Wörter von schwankender Schreibweise nach den neuesten Ergebnissen zusammengestellt. Gotha, F. A. Perthes (Schmalz : bon). — The American Journal of Philology, edited by Basil L. Gildersleeve, professor of Greek in the John Hopkins University ; Baltimore, the editor, New-York and London, Macmillan ; Leipzig, Brockhaus ; t. II (n° 8, à 4 nos par tome) ; chaque n° coûte 1 dollar, on souscrit pour 3 dollars aux 4 nos d'une année ; traite de philologie classique, comparative et orientale. — Périodiques, bibliographie, nouvelles personnelles (dans sa séance du 20 avril, l'Académie royale des sciences de Berlin a élu M. Gaston Paris, professeur au Collège de France, membre correspondant de la classe de philosophie et d'histoire). — Nécrologie : Joseph von Aschbach.

N° 21, 27 mai 1882 : M. Schmitz, Quellenkunde der römischen Geschichte bis auf Paulus Diaconus ; Arnold Schaefer, Abriss der Quellenkunde der griechischen und römischen Geschichte (Wilh. Soltau : le livre de Schmitz n'est qu'une compilation allant jusqu'au plagiat ; celui de Schaefer est bon ; quelques critiques.) — Hans Brendicke, Genealogieen sämmtlicher griechischer Götter und Heroen (Paul Stengel : explications dans ce goût : Kilix, « calix verre [en Cilicie], année se comptait par verres ou le verre est le monde »). — Udalricus de Wilamowitz-Moellendorf, De Euripidis Heraclidis commentatiuncula (H. Gloël). — G. Curtius, Griechische Schulgrammatik, 15, unter Mitwirkung von B. Gerth verbesserte Auflage, ramenée à l'orthographe allemande officielle (J. Sitzler : art. détaillé de 8 1/2 colonnes). — Karl Meissner, Lateinische Phraseologie für die obern Gymnasialklassen ; E. Wilhelm, Ueber lateinische Phraseologien (J. H. Schmalz). — Re-

gister zu Mitteilungen des deutschen archaeologischen Instituts in Athen, Band I-V. Athen, Karl Wilberg. 1881. — Périodiques, etc. Lettre de Cambridge.

Philologische Rundschau, n° 24, 10 juin 1882 : K. Riedel, Der gegenwärtige Stand der Sapphofrage (Löwner : vaut d'être lu). — Joh. R. Pomtow, De oraculis quae exstant Graecis trimetro iambico compositis (Hendess : peu de nouveau, mais enfin il y en a). — Fr. Rau, De Aristophanis versibus Equit. 505, 506 non reiciendis (Ernst Ziegeler : les vers sont authentiques, l'explication de Rau inadmissible). — H. Boblentz, Kritische Anmerkungen zu Lysias Reden gegen Theomnestos, Eratosthenes, Agoratos (Karl Fuhr : l'auteur n'est pas au courant). — Grégoire Saenger. Neskolko popravok k tekstu Goracïa (cf. *Revue critique*, 1881, II, p. 485), Estche neskolko sametok o trudnykh mestakh u Goracïa, Novyia dogadki o portchennykh tchtenïakh u Goracïa, Kïev 1878, 1879, 1881 (Herman Haupt : liste des conjectures sur Horace, et pp. 752-753 sur Cicéron [Rep. et Legg.], l'Enéide, Pétrone, Stace, Peruig. Veneris, Lucain, Silius, Claudien, Festus; expression d'une grande considération pour l'auteur, d'une confiance médiocre dans ses conjectures). — Georgius Luebbert, De amnestia anno cccciii a. ch. n. ab Atheniensibus decreta (Kolster : très bon). — G. Egelhaaf, Vergleichung der Berichte des Polybios und Livius über den Italischen Krieg der Jahre 218-217 bis zur Schlacht am Trasimener See (A. Kannengiesser : art. élogieux). — P. Krause, Appian als Quelle für die Zeit von der Verschwörung gegen Caesar bis zum Tode des Decimus Brutus (Hermann Haupt : art. élogieux). — Gustav Teichmueller, Litterarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Christ.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n°s 22 et 23, 31 mai et 7 juin 1882 : longue réponse de M. H. Zimmer aux articles de M. d'Arbois de Jubainville (*Revue critique*, 1881, n° 45) et de M. Whitley Stokes (*Revue celtique*, V, 255-265) sur les « Keltische Studien ».

Nachrichten v. d. Kœnig. Gesellschaft der Wissenschaften u. d. Georg-Augusts-Universitæt zu Gœttingen, n° 9 : Fr. Wieseler, Ueber die Biehler'sche Gemmensammlung (Longue étude, accompagnée de remarques et de rectifications intéressantes, sur la belle collection de pierres gravées de M. Biehler).

N° 10 : Sauppe, Ein Kapitel aus Xenophons Hellenika. (Il s'agit du chap. ii du livre VII où Xénephon exprime son admiration et sa sympathie pour les habitants de Phlionte.)

Archiv für slavische Philologie, t. VI, 2me cahier : Ueber den Einfluss der altcechischen Sprache und Literatur auf die altpolnische (Nehring). — Anecdota palaeopolonica (Kalina). — Pripegala (A. Brückner : note intéressante sur un dieu des Slaves de l'Elbe jusqu'ici négligé des mythographes). — Zur Berichtigung der altruss. Texte (Jagic). — Der Lenorenstoff in der slavischen Volkspoesie (Wollner : intéressante étude de littérature populaire où l'auteur a fait entrer également les éléments albanais et grecs.) — Etymologies. — Bibliographie : Litauische Volkslieder und Märchen gesammelt von A. Leskien und K. Brugman. — Publications de MM. Pypine, Beaudouin de Courtenay, Appel, Brandt, Malinowski, Miklosich, Kulakovsky, Patera, Suman, Klaic. — L. Leger, Esquisse sommaire de la mythologie slave. Leroux (« Essai digne d'être lu et qui témoigne d'une connaissance étendue et intime des littératures slaves »).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Seizième année 10 Juillet 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

MÉMOIRES sur la Chronologie et l'Iconographie des Rois Parthes Arsacides, par A. DE LONGPÉRIER. Un beau volume in-4, avec 18 planches sur cuivre. . . . . 25 »

MIRADJ NAMEH publié pour la première fois d'après le manuscrit ouïgour de la Bibliothèque Nationale. Traduit et annoté par A. PAVET DE COURTEILLE. Un beau vol. gr. in-8, avec chromolithographie et fac-similé. . . . . 15 »

TAM TU KINH ou le Livre des Phrases de Trois Caractères, avec le grand Commentaire de Vuon-tan-Thong. Texte, transcription annamite et chinoise, explication littérale et traduction complète, par Abel DES MICHELS. Un fort volume gr. in-8. . . . . 20 »

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. MOURA. 2 vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »

Paraît en 30 livraisons à 1 franc. Les livraisons 1 à 5 sont en vente.

Deutsche Literaturzeitung, n° 23, 10 juin 1882 : Fischer, Bonifatius, der Apostel der Deutschen (K. Müller : manque trop souvent de profondeur, de méthode et de soin). — Dembowski, Quaestiones aristotelicae (Rien de nouveau et d'utile). — James Sully, Illusions, a psychological study. — Prantl, Aristotelis, de caeli et de generatione et corruptione; Aristotelis quae feruntur de coloribus, de audibilibus physiognomica. — Daub, Studien zu den Biographica des Suidas (Boysen : peu de résultats). — Dorothea v. Schlegel geb. Mendelssohn u. deren Söhne J. u. Ph. Veit, p. p. Reich, ein Briefwechsel (Brahm : public. soignée et méritoire). — A. Morel-Fatio, Calderon, revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du 2e centenaire de la mort du poète (Vollmöller : très intéressant et juste dans ses jugements). — Tadra, Cancellaria Arnesti, Formelbuch des ersten Prager Erzbischofs Arnest von Pardubic (Wattenbach). — Elze, Die Münzen Bernhards, Grafen von Anhalt, Herzogs von Sachsen. — Das goldene Spiel von Meister Ingold, hrsg. v. Edw. Schröder (v. d. Linde). — Gätschenberger, Geschichte der aufgeklärten Selbstherrschaft u. d. Wiedergeburt der Sitten (Horawitz : livre attachant, à recommander à tous ceux qui détestent la barbarie et l'égoïsme et souhaitent à l'humanité des institutions de plus en plus libres et humaines). — La Selve, Le pays des nègres, Voyage à Haiti. — Blümner, Laocoonstudien, I, ueber den Gebrauch der Allegorie in den bildenden Künsten. — Fontes juris romani antiqui, ed. Bruns, ed. IV. supplem. ed. Mommsen. — v. Reitzenstein, die Armengesetzgebung Frankreichs in den Grundzügen ihrer histor. Entwickl. (Popper : bon travail d'ensemble). — Dum, Die Baukunst der Griechen (Bohn).

Theologische Litteraturzeitung, n° 12, 17 juin 1882 : Krummel, Die Religion der Arier nach den indischen Vedas. (W. Baudissin : ne domine pas le sujet.) — Novum Testamentum graece et germanice, das Neue Testament griechisch nach Tischendorfs letzter Recension u. deutsch nach dem revidirten Luthertext mit Angabe abweichender Lesarten beider Texte u. ausgewählten Parallelstellen, hrsg. v. Oskar von Gebhardt. (Bertheau : excellente publication qui n'est plus à recommander.) — Opera patrum apostolicorum, textum rec. Funk; Duchesne (L.), Vita Sancti Polycarpi Smyrnaeorum episcopi auctore Pionio, primum graece editâ. — Heliand, Christi Leben u. Lehre, nach dem altsächs. von K. Simrock. 3e Auflage (Braune : publication magnifique). — Pastor, Die kirchlichen Reunionsbestrebungen während der Regierung Karls V, aus den Quellen dargestellt. (Brieger : compilation sans habileté, mais où l'auteur a dépensé beaucoup de peine.)

Philologische Wochenschrift, n° 22, 3 juin 1882 : Rud. Adamy, Architektonik auf historischer und aesthetischer Grundlage (J. Matz : mauvais). — A. Motte, La paix de Cimon. Gand. 1880 (G. J. Schneider : ne dit pas le dernier mot, mais est scientifique et utile; on devrait dire paix de Périclès, ou paix de Callias). — Victor Cucheval, Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, d'après les notes de M. Adolphe Berger. 2e éd. Hachette (à lire de suite plutôt qu'à consulter; ne s'adresse proprement ni aux érudits ni au grand public; peu de nouveau ou d'original; exposition facile, pleine de goût, animée; « geist- und geschmackvolles Buch »). — P. Grossen, Die Tropen und Figuren (H. Draheim). — Georg. Lukas, Das häusliche Leben in Athen zu den Zeiten des Aristophanes (Löwner : clair, sérieusement fait). — M. Petschar, De Horatii poesi lyrica (Löwner : sans valeur). — Josef Steiner, Ueber Ziel, Auswahl und Einrichtung der Horaz-

Lektüre (Löwner). — Sammlung von Schulreden und Ansprachen herausgegeben von Philipp Brunner. — Nouvelles de Paris (En français; plusieurs fautes d'impression; ce qui est dit sur l'Académie des inscriptions fait double emploi avec les comptes-rendus empruntés par la Wochenschrift à la *Revue critique*). — Périodiques, etc.

Philologische Rundschau, n° 25, 17 juin 1882 : Ueber den Ursprung der Homerischen Gedichte von J. P. Mahaffy, Ueber die Sprache der Homerischen Gedichte von A. H. Sayce, Autorisierte Uebersetzung von J. Imelmann (J. Oberdick : à lire, surtout Sayce; sur le niveau des études homériques en Angleterre, on eût été mieux renseigné par les écrits de Paley, qui a montré, durchaus richtig und wahr, que Pindare et les tragiques ne connaissaient pas notre Homère). — E. Reichenhart, Die subordinierenden kausalen Konjunktionen bei Lucretius, quod, quia, quando, quandoquidem, quatinus (Kannengiesser). — K. Kappes, Vergils Aeneide für den Schulgebrauch erläutert (Güthling : l'auteur de l'article tient Sunt lacrimae rerum pour corrompu). — L'abbé Beurlier, Tacite, Agricola, nouvelle édition. Paris, Société générale de la librairie catholique (Eussner : beau papier, beaux caractères, cartes, illustrations; citation d'éditions nombreuses, parmi lesquelles celles de Gantrelle et Andresen ont seules été mises à profit; liste de variantes extraite d'Andresen, avec des méprises; appendice épigraphique, moins exclusivement pris d'Andreten, et fait en se reportant aux recueils principaux; notes de fond satisfaisantes quant à l'étendue et à l'exactitude; notes de grammaire insuffisantes et fautives; rapprochements de littérature et d'histoire moderne superflus; impression correcte quant au texte même; E. indique des perfectionnements pour la prochaine édition). — Deecke et Pauli, Etruskische Forschungen und Studien, II. Heft (-a- : Deecke, qui niait que l'étrusque fût indogermanique, l'admet maintenant, mais se fourvoie; cf. Rev. crit., 1882, I, p. 341 ss.). — Matz et von Duhn, Antike Bildwerke in Rom mit Ausschluss der grösseren Sammlungen (Heydemann : le 3e volume est digne des précédents,; il contient de bons index). — Fr. Hoffmann, Die Akustik im Theater der Griechen. Genève, Theodor Müller (Günther : dès le temps de Lucien on avait perdu le secret de l'acoustique théâtrale; opuscule de valeur mêlée).

Athenaeum belge, n° 11, 1er juin 1882 : Nys, Le droit de la guerre et les précurseurs de Grotius. (Van der Rest : intéressante et substantielle étude.) — Fornelli, L'insegnamento pubblico ai nostri tempi; Dreyfus-Brissac, L'éducation nouvelle, études de pédagogie comparée; M. Bréal, Excursions pédagogiques; P. Fredericq. De l'enseignement supérieur de l'histoire; Voituron, Les idées premières dans l'enseignement; Delbœuf, Le latin et l'esprit d'analyse (P. Thomas).

N° 12, 15 juin 1882 : Juste, L'élection de Léopold I, d'après des documents inédits. (Banning.) — P. de Felice, Lambert Daneau, de Beaugency-sur-Loire, pasteur et professeur de théologie. 1530-1595, sa vie, ses ouvrages, ses lettres inédites. (Fredericq : recherches neuves, de l'érudition). — L'histoire économique en Italie en 1882. (Brants.) — Correspondance de Paris, (Lewis Recueil des bons mots des Grecs et des Romains; Mézières, Shakspeare, son œuvre et ses critiques; Vandal, Louis XV et Elisabeth de Russie; Wallon, Histoire du tribunal révolutionnaire, III, IV et V; Ricard, Lamennais et Gerbet; P. Albert, Poètes et poésies; Reclus, L'Asie orientale; Picard, Discours parlementaires.)

Nachrichten v. d. Kœnigl. Gesellschaft d. Wissenschaften (de Göttingue), n° 11 : Pauli, Gervasius von Tilbury.— Stern, Nachtrag zu den Mittheilungen über die preussische Landesrepräsentation 1812-15.

H. REUTHER, ÉDITEUR, A CARLSRUHE ET LEIPZIG

VIENT DE PARAITRE

STRACK, Dr H. L.

DIE SPRÜCHE DER VÄTER

Ein ethischer Mischna-Traktat.

Mit kurzer Einleitung, Anmerkungen und Wortregister. . M. 1 20

PORTA LINGUARUM ORIENTALIUM

SIVE

ELEMENTA LINGUARUM

I. HEBRAICAE
II. CHALDAICAE
III. SAMARITANAE
IV. ARABICAE
V. SYRIACAE
VI. ARMENIACAE
VII. AETHIOPICAE
VIII. PERSICAE

STUDIIS ACADEMICIS ACCOMMODATA

EDIDERUNT

J. H. PETERMANN, E. NESTLE, S. LANDAUER, H. STRACK E. A.

Tome I. **Grammatica hebraica** par J. H. PETERMANN. . . . M. 2 50
— II. **Grammatica chaldaica** — — . . . . . 4 »
— III. **Grammatica samaritana** — — . . . . . 4 »
— IV. **Grammatica arabica** — — 4 50
— V. **Grammatica syriaca** par le Dr. E. NESTLE. 5 40
— VI. **Grammatica armeniaca** par J. H. PETERMANN. . . . . 4 »

En préparation et pour paraître prochainement :

Tome VII. **Grammatica persica** par le Dr. S. LANDAUER. Strasbourg.
— I. **Grammatica hebraica** 3e édition sous le titre : **Hebræische Grammatik mit Uebungsbuch** von Prof. Dr. H. STRACK. Berlin.

NIELSEN, FRED. Professor a. d. Universität Kopenhagen

AUS DEM INNEREN LEBEN DER KATHOLISCHEN KIRCHE

Im neunzehnten Jahrhundert. I. Autorisirte deutsche Ausgabe

von A. MICHELSEN. Ca. . . . . M. 5 »

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Seizième année 17 Juillet 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

MÉMOIRES sur la Chronologie et l'Iconographie des Rois Parthes Arsacides, par A. DE LONGPÉRIER. Un beau volume in-4, avec 18 planches sur cuivre. . . . . 25 »

MIRADJ NAMEH publié pour la première fois d'après le manuscrit ouïgour de la Bibliothèque Nationale. Traduit et annoté par A. PAVET DE COURTEILLE. Un beau vol. gr. in-8, avec chromolithographie et fac-similé. . . . . 15 »

TAM TU KINH ou le Livre des Phrases de Trois Caractères, avec le grand Commentaire de Vuon-tan-Thong. Texte, transcription annamite et chinoise, explication littérale et traduction complète, par Abel DES MICHELS. Un fort volume gr. in-8. . . . . 20 »

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. MOURA. 2 vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »

Paraît en 30 livraisons à 1 franc. Les livraisons 1 à 5 sont en vente.

The Academy, n° 529, 24 juin 1882 : Leslie STEPHEN, The science of ethics. — SWEET, An anglo-saxon primer, with grammar, notes a. a. glossary. — Two Coutumiers of Normandie (J. E. TARDIF, Le très ancien coutumier de Normandie; Laur. de GRUCHY, L'ancienne coutume de Normandie). — Sumir and accad (J. Halévy). — Was Roger of Montgomery at Senlac? (Howorth). — Gabriel Peignot's works. — The tittle-page of Walton's « Complet Angler » (Elliot Stock). — Scandinavian antiquities at South Kensington. — Archaeological notes on the terra d'Otrante, V (Fr. Lenormant). — The shield of Achilles (Barnabei).

N° 530, 1er juin 1882 : MOSLEY, Reminiscences chiefly of Oriel College and the Oxford Movement (Mark Pattison). — J. Add. SYMONDS, Animi figura. — Ch. G. WALPOLE, A short history of the Kingdom of Ireland (M. Stokes : ouvrage qui est une compilation). — VACCARONE, Le pertuis du Viso, étude historique (Freshfield). — The Ashburnham ms. of the York Mystery Plays. — Was Roger of Montgomery at Senlac? (Freeman). — The only english proclamation of Henry III, october 18, 1258 (Ellis). — The sumerian and accadian dialects (Terrien de la Couperie). — A Garibaldi in the eighth century (Morison). — Gabriel Peignot's works (Timmins). — «The martyrdom of Madeline » (Robert Buchanan). — Some dictionaries and grammars (PALMER, Simplified grammar of Hindustani, persian a. arabic, etc.

Litterarisches Centralblatt, n° 25, 17 juin 1882 : GEBHARDT, Thüringische Kirchengeschichte — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, p. p. DOEBNER. I u. II. — BEAUVOIS, Un agent politique de Charles-Quint, le Bourguignon Claude Bouton, seigneur de Corberon. (Travail fait avec un soin minutieux, surtout d'après les archives belges et hollandaises; intéressant pour l'histoire de Charles Quint.) — Marchstaller, eine Reise nach Rom, unternommen in Jahre 1625, bearb. v. SCHROLL. — Berichte des Grafen Friedrich Lothar Stadion über die Beziehungen zwischen Oesterreich u. Baiern, 1807-1809, hrsg. v. WERTHEIMER. (27 rapports de l'ambassadeur d'Autriche à Munich, montrent que la Bavière, depuis Tilsit même, croyait à une nouvelle guerre avec l'Autriche, que le roi était rebuté de sa situation de vassal de Napoléon I, que les événements d'Espagne faisaient une impression profonde, que l'héritier du trône était un adversaire décidé du système de Mongelas et des Français.) — HIORT-LORENZEN, Annuaire généalogique des maisons princières régnant en Europe depuis le commencement du XIXe siècle, avec des notes sur les mariages morganatiques. Première année. Berlin, Puttkammer u. Mühlbrecht. — Administrativcarte von Niederösterreich. — OERI, Beiträge zum Verständniss der Trachinierinnen des Sophokles. — Aulularia, rec. GÖTZ. — A. JANSEN, J.-J. Rousseau, fragments inédits. Recherches biographiques et littéraires. — Arbok hins islenzka fornleifafélags 1880 og. 1881. Reykjavik. — Shakespeare Museum, eine Sammlung alter u. neuer, eigener u. fremder, poetischer u. prosaischer Beiträge zur Shakespeare-Literatur, hrsg. v. Max MOLTKE. (Renferme des art. et des travaux originaux qui seront acueillis avec reconnaissance par les amis de Shakespeare.) — Gœthe's Reineke Fuchs nach dem ersten Druck vom Jahre 1794, hrsg. v. BIELING. — HOFFMANN (Franziska), Das Orakelwesen im Alterthume. (« Si l'ouvrage était composé par un homme, on dirait simplement qu'il est au-dessous de la critique; mais les égards que l'on doit aux dames, même à celles qui écrivent, nous défendent de porter un jugement semblable et nous font un devoir de nous abstenir de toute critique; nous nous contenterons de citer quelques extraits de ce livre »; suit une série de citations ré-

jouissantes.) — Boutkowski, Dictionnaire numismatique, tome I, vol. II. — La Mara, Musikalische Studienköpfe. — Durm, Handbuch der Architektur. — Berlin anno 1690, zwanzig Ansichten aus Joh. Stridbeck's des Jüngeren Skizzenbuch, p. p. Erman.

N° 26, 24 juin 1882 : Kapff, Lebensbild von Sixt Carl v. Kapff. — Hermann, Lexicon der allgemeinen Weltgeschichte. (N'est pas mauvais.) — Vita sanctorum Stephani regis et Emerici ducis, p. p. Florianus. — Bahrfeldt, Der Bracteatenfund von Michenfund, ein Beitrag zur brandenburg. Münzenkunde d. XII. Jahrhunderts. — Erler, Deutsche Geschichte v. der Urzeit bis zum Ausgang des Mittelalters in den Erzählungen deutscher Geschichtschreiber. (Utile.) — Turmair's, gen. Aventinus, annales ducum Boiriae, hrsg. v. Siegm. Riezler. I, 1, — Baumgarten, Vor der Bartholomäusnacht. (Cherche la clef de l'énigmatique événement dans les faits des années 1570-1572 ; a fouillé surtout la correspondance de Philippe II et de ses envoyés et arrive à un résultat important : les questions compliquées des mariages royaux et la paix de Saint-Germain avaient rendu les relations de la France et de l'Espagne extrêmement tendues; mais l'insuccès du projet de mariage entre Elisabeth et le duc d'Alençon, l'échec de Louis de Nassau, l'opposition de l'Angleterre aux plans de la France sur les Pays-Bas, l'indolence des protestants d'Allemagne rejetèrent la cour vers le parti espagnol et catholique; Catherine voulut se débarrasser de Coligny, dans l'espoir que le meurtre retomberait sur les Guises ou sur Albe; le coup manqua, et, les huguenots prenant une attitude menaçante, il fallut recourir au massacre.) — Von Helfert, Der Wiener Parnass im Jahre 1848. — Ausgewählte Reden des Fürsten von Bismarck, III Band, Reden aus den Jahren 1878-1881. — Wickes, a treatise on the accentuation of the three socalled poetical books of the Old Testament, Psalms, Proverbs a Job. (Travail excellent.) — Koechly, Akademische Vorträge u. Reden. hrsg. v. Bartsch. — Elis saga ok Rosamundu, mit Einleitung, deutscher Uebersetz. u. Anmerk. hrsg. v. Kölbing. (Edition faite avec grand soin, traduction fidèle.) — Schneider, Die St. Paulus-Kirche zu Worms, ihr Bau u. ihre Geschichte. — v. Huber-Liebenau, Das deutsche Haus zur Zeit der Renaissance. (Simple conférence, mais remplie d'erreurs et d'absurdités.) — Israel, übersichtl. Catalog der Musikalien der ständ. Landesbibliothek zu Cassel. — Bäumker, Zur Geschichte der Tonkunst in Deutschland, von den erten Anfängen bis zur Reformation. — Rühlmann, Die Geschichte der Bogeninstrumente. — Reissmann, G. Fr. Haendel, sein Leben u. seine Werke.

Deutsche Literaturzeitung, n° 24, 17 juin 1882 : Panek, Commentarius in epistolam Pauli apostoli ad Hebraeos. — Le page Renouf, Vorles. über Ursprung u. Entwickel. der Religion der alten Aegypter. Leipzig, Hinrichs. (Pietschmam) — Juskevicz, Lietuviskos dajnos (Bezzenberger : le plus vaste recueil de dainos qui ait paru jusqu'ici). — Corn. Taciti dialogus de oratoribus, recogn. Baehrens. (Prammer : de grands défauts, néanmoins édition indispensable au philologue). — Clemm, De breviloquentiae taciteae quibusdam generibus. (Prammer : utile.) — Briefwechsel zwischen Schiller u. Gœthe, 4e aufl. — Zeitschrift für Orthographie, hrsg v. Victor. (Seemüller : très recommandable entreprise.) — Jan te Winkel, Bladzijden uit de Geschiedenis der nederlandsche letterkunde, I. Joan Blasius als vertegenwordiger van de romantische richtung onzer letterkunde in de zeventiende eeuw. II. Vondel als treurspeldichter. (J. Frank.) — Ch. Thurot, De la prononciation française depuis le commencement du xvie siècle d'après les témoignages des grammairiens. (Koschwitz : source inestimable d'instruction sur la pho-

nétique du français moderne.) — Wenck, Clemens V u. Heinrich VII, die Anfänge d. franz. Papsttums, ein Beitrag zur Geschichte des XIV. Jahrhunderts. (Th. Lindner : soigné et agréable à lire) — Politische Correspondenz Friedrichs des Grossen, Bände VI, u. VII (Posner.) — Brosien, Lexikon der deutschen Geschichte, die Völker, Länder, historischen Personen u. Stätten Deustchlands mit Einschluss der german. Stämme Oesterreichs, Burgunds, der Niederlande u. d. Schweiz bis zu ihrer Abtrennung. (K. Rieger : à recommander aux « laïques ».) — De la Jonquière, Histoire de l'empire ottoman. (Manuel digne d'éloges : témoigne de connaissances acquises sur les lieux mêmes; nombreux faits habilement rassemblés) — Kappler, Holländisch Guiana, Erlebnisse u. Erfahr. während eines 43 jährigen Aufenthalts in der Kolonie Surinam. — G. Meyer, Die Verleihung des Königsbannes u. das Dingen bei markgräflicher Huld. — Jomini, Abriss der Kriegskunst erläutert durch von Boguslawski.

Philologische Wochenschrift, n° 23, 10 juin 1882 : Anton Krichenbauer, Theogonie und Astronomie (Paul Stengel : folies sur Homère). — Chr. von Husens, Odyssee-Bilder, Nausikaas Verschüttung (roman agréable). — H. W. Stoll, Anthologie griechischer Lyriker für die obersten Klassen der Gymnasien (Sitzler : 5e édition de la 1re division, élégies et épigrammes; très recommandé; critiques de détail). — R. Y. Tyrrell, The Troades of Euripides, with Revision of Text, and Notes chiefly intended for Schools, Dublin, Browne and Nolan (H. Gloël). — Ch. Graux, Plutarque, Vie de Cicéron. Hachette (Heller : « Nous prenons ce petit volume avec tristesse, regrettant qu'une mort prématurée ait enlevé à son œuvre et à la science ce jeune savant plein d'espoir. On pouvait espérer qu'il remplacerait par une édition critique nouvelle des Vies celle de Sintenis, très méritoire, mais un peu arriérée maintenant par suite de diverses découvertes, comme celle du Seitenstettensis et celle du Matritensis, que Graux lui-même a collationné le premier. Si déjà nous avions pu rendre hommage à sa vie de Démosthène, notre douleur s'augmentera en reconnaissant, dans la façon dont il a traité la Vie de Cicéron, « wie sich Graux mehr und mehr in seine Aufgabe hineinlebte »; car, sur tous les points, en particulier dans les parties préliminaires, elle nous montre un progrès important... Beaucoup plus riche d'idées et plus instructif est le chapitre de 12 pages qui traite en détail des sources de Plutarque pour la biographie de Cicéron.,. Nous tenons ce chapitre non-seulement pour le plus important, mais pour celui qui, par l'exposition simple et modeste des résultats assurés et des résultats douteux, caractérise le mieux le « sens objectif » du savant défunt. » Article très détaillé. Cf. *Rev. crit.*, 10 avril 1882, pp. 289 ss.). — Joh. E. Dassenbacher, Schematismus der österreichischen Mittelschulen. — Jahresbericht des Vereines « Mittelschule » in Wien. — Périodiques, etc.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24, 14 juin 1882 : Bartholomae, Arische Forschungen. I Heft. (Pischel.)

N° 25, 21 juin 1882 : Rehmke, Die Welt als Wahrnehmung und Begriff, eine Erkenntnisstheorie. (Wundt.) — Langwerth von Simmern, Oesterreich und das Reich. (Böthlingk : essaie de donner, au point de vue autrichien, un exposé de l'époque de 1789 à 1815; écrit avec talent, mais la tâche dépassait les forces de l'auteur.) — Hicks, A manual of greek historical inscriptions. (Blass : sera utile et en Angleterre et ailleurs.) — Bechtel, Bartholomäus Willent's litauische Uebersetzung des Luther'schen Enchiridions u. d. Episteln u. Evangelien. (Bechtel.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Seizième année 24 Juillet 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

MÉMOIRES sur la Chronologie et l'Iconographie des Rois Parthes Arsacides, par A. DE LONGPÉRIER. Un beau volume in-4, avec 18 planches sur cuivre. . . . . 25 »

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE D'ÉTHIOPIE par M. René BASSET. Un volume in-8 de 320 pages. . . . . 15 »

L'ENCRE DE CHINE, son histoire, ses procédés de fabrication, etc., par Maurice JAMETEL. In-18, orné de 27 gravures. . . . . 5 »

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. MOURA. 2 vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »
Paraît en 30 livraisons à 1 franc. Les livraisons 1 à 5 sont en vente.

PÉRIODIQUES

Litterarisches Centralblatt, n° 27, 1er juillet 1882 : Harnack, die Ueberlieferung d. griech. Apostel des zweiten Jahrhunderts in der alten Kirche u. im Mittelalter. — Deisenberg, Theismus u. Pantheismus. — Richter (Alb.), Bilder aus der deutschen Kulturgeschichte, I, 1, I. — Friedländer, die italienischen Schaumünzen des XV. Jahrhunderts, 1430-1530. III Heft. (Suite de cette très solide et très précieuse publication.) — Lorck, Handbuch der Geschichte der Buchdruckerkunst. I, Erfindung, Verbreitung, Blüthe, Verfall, 1450-1750. (Excellent livre à recommander à tout le monde; renferme tous les résultats certains.) — Aus dem handschriftlichen Nachlasse Westenrieder's, v. Aug. Kluckhohn. I, Denkwürdigkeiten u. Tagebücher. (Intéressant.) — Brugsch, Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch, enthaltend in wissenschaftlicher Anordnung u. Folge den Wortschatz der Heiligen-und der Volkssprache und der Schrift der alten Aegypter, nebst Erklärung der einzelnen Stämme. Bd V-VII. (Ouvrage entièrement indispensable à tout égyptologue, mais qui coûte trop cher, 400 mark ! L'auteur ajoute à tous les services qu'il a déjà rendus à la science, le plus grand et le plus important.) — Ceci, Scritti glottologici. Fascicolo I; il dativo plurale greco; le voci greche μίν νίν; il latino amentum (Ceci est « entré bien armé dans l'arène linguistique » et s'est heureusement acquitté de la tâche difficile, de connaître tout ce qui s'est publié sur le domaine de la grammaire comparée; beaucoup de soin et d'érudition dans ce nouveau travail du savant italien; mais trop d'attaques contre G. Curtius et polémique trop vive). — Eyssenhardt, Römisch u. romanisch. (Beaucoup d'obscurités, et d'opinions insoutenables, mais soulève de nouveau une question importante; mérite de trouver des lecteurs.) — Fabricius, De architectura graeca commentationes epigraphicae. (Travail d'un jeune savant qui unit une profonde culture philologique à de grandes connaissances en architecture.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 25, 24 juin 1882 : Reuss, die Geschichte der heiligen Schriften alten Testaments. (Wellhausen : est à un tout autre et bien plus haut niveau que les travaux de Keil, Bleek, etc.) — Bonwetsch, Die Geschichte des Montanismus. (Holtzmann : bon, l'auteur renvoie au compte-rendu de Weizsäcker, n° 4 de la « Theologische Literaturzeitung ».) — Sigwart, Kleine Schriften, 2 vols. (Cohen.) — Fischer, u. Wiedmann, Ueber babylonische « Talismane », Cylinder u. andere Formen aus d. hist. Museum im steirisch - landschaftlichen Johanneum zu Graz. (Schrader.) — Les harangues de Demosthène, texte grec p. p. H. Weil. (A. v. Bamberg : très remarquable.) — Deffner, Zakonische Grammatik. (Rangabé : malgré quelques fautes, cet ouvrage est digne d'être recommandé, et, lorsqu'il sera terminé, formera une importante contribution à la connaissance des dialectes grecs.) — Bayard Taylor, Die Dichtung in Bildern, literarische Studien. Ausgewählte Schriften, I. (Er. Schmidt : bons essais.) — Beowulf, hrsg. v. Holder. — Einhardi vita Karoli imperatoris, hrsg. v. Holder. — Elie Berger, Les registres d'Innocent IV, recueil des bulles de ce pape publiées ou analysées d'après les mss. originaux du Vatican et de la Bibliothèque nationale. Fasc. I, II, III. Ewald : public. qui, en son ensemble, peut être regardée comme un modèle des publications de ce genre, édition faite avec soin et conscience.) — H. M. Richter, Geschichte der deutschen Nation nach den Grundzügen ihrer Entwickelung. (Rudloff : n'est pas destiné aux savants, mais est accessible par sa forme agréable à tous les « Gebildeten »; bonne disposition du sujet; chaud enthousiasme pour la grandeur politique de l'Allemagne.) — Historisches Taschenbuch, hrsg. v. Fr. Raumer, hrsg. v. Maurenbrecher. VI Folge, I Jahrgang (R.

Pauli). — Munch, Samlede Afhandlinger, udgivne efter offenlig foranstaltning af Gustaf Storm. I-IV Bd. Christiania. (Recueil des articles et travaux les plus remarquables, dispersés dans des recueils divers, du grand historien norvégien.) — Pfizmayer, Zwei Reisen nach dem Westen Japans. — Woermann, Kunst-und Naturskizzen aus Nord-und Südeuropa, ein Reise-Tagebuch. — Hugo Riemann, Musik-Lexicon, Theorie u. Geschichte der Musik, die Tonkünstler alter u. neuer Zeit mit Angabe ihrer Werke.

N° 26, 1er juillet 1882 : Ph. Strauch, Margaretha Ebner u. Heinrich v. Nördlingen, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Mystik. (Denifle : « eine wahre Musterarbeit. ») — Kawerau, Kaspar Güttel, ein Lebensbild aus Luthers Freundeskreise. (W. Müller : étude très attachante sur ce partisan convaincu de Luther.) — Ern. Laas, Idealismus u. Positivismus. — Vishunusmritih, the Institutes of Vishnu together with extracts from the sanscrit commentary of Nanda Pandita called Vaijayanti edited with critical notes, an Anukramanikâ and indexes of words a. mantras by Julius Jolly. I, II. [Bibliotheca Indica, a collection of oriental works published by the Asiatic Society of Bengal.] Calcutta. (A. Weber : travail vraiment critique où il y a quelques fautes d'impression, mais dont le texte est constitué d'après des principes fixes et scientifiques.) — Haller, Geschichte der russischen Literatur. (Krek : pas de recherches originales, remaniement et traduction à la fois du manuel de Petrov, mais sera évidemment le plus utile des ouvrages allemands sur la matière; bien préférable au livre de Honegger par le savoir et le tact critique.) — Rich. Arnoldt, Der Chor im Agamemnon des Aeschylus scenisch erläutert. (Wilamowitz : « livre écrit avec clarté et concision, par quelqu'un qui aime sincèrement la vieille poésie et qui ne prononce pas seulement du bout des lèvres, mais avec le cœur, le nom de Gottfried Hermann. ») — C. Meissner, Die Cantica des Terenz u. ihre Eurhytmie. (Leo : n'avance pas du tout la question, erreurs et manque de méthode.) — Visio Tnugdali latein. u. altdeutsch hrsg. v. Albr. Wagner. Erlangen, Deichert. (A. Schönbach : publication de textes qu'il est très commode et agréable de posséder réunis.) — P. Noack, eine Geschichte der relativen Pronomina in der englischen Sprache. (Wissmann : l'histoire des pronoms relatifs en anglais reste encore à écrire.) — Leop. v. Ranke, Weltgeschichte, II. Theil. Die römische Republik u. ihre Weltherrschaft. (« Commence à la fondation de Rome et va jusqu'à Auguste ; on admirera encore la force et la puissance de cet esprit qui a su pénétrer ce grand et vaste sujet et en présenter un tableau plein de vie ; érudits et laïques liront cette seconde partie de l'ouvrage avec le même plaisir que la première et en tireront maint enseignement nouveau ; puisse la faveur du destin accorder au maître, de mener à fin cette histoire universelle, qui sera un monumentum aere perennius. ») — M. Baumann, Die Handelsprivilegien Lübecks im XII, XIII u. XIV Jahrhundert, eine Vorarbeit für den Verfasser einer Handelsgeschichte Lübecks. (Höhlbaum : non, ce n'est pas un travail préliminaire, réellement scientifique, pour une Histoire du commerce de Lubeck.) — Politische Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation. I. 1517-1650, p. p. Hans Wirck. (Holländer : travail méritoire qui sera le bienvenu de tous ceux qui étudient l'histoire de la Réforme.) — Anderson, Scotland in early christian times. Second series. (Bellesheim : sujet traité avec soin et épuisé ; enthousiasme, tempéré par la réserve et la circonspection nécessaires dans un domaine où l'hypothèse arbitraire est si tentante ; conférences sur les travaux en métal des anciens Celtes, les travaux sur pierre, l'art des monuments, les symboles des monuments, les inscriptions des monuments en oghams et en runes.) — Kappeyne van de Coppello, Over im facere vin het inter-

dictum uti possidetis. (Mériterait d'être traduit, contribution de haute valeur au droit romain, grande précision.)

Philologische Wochenschrift, n° 24, 17 juin 1882 : Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας ἀπὸ Ἰανουαρίου 1881 μέχρι Ἰανουαρίου 1882, Athènes, typogr. Angelopoulo (Chr. B. : sur des fouilles à Athènes et Tanagra, le principal article sur les fouilles du théâtre d'Epidaure, le plus beau et le mieux conservé de la Grèce). — Alexandro Tartara, Dalla battaglia della Trebbia a quella del Trasimeno. Turin, Lœscher (P. Meyer : éloge mêlé de quelques critiques). — Aug. Mueller, De auctoribus rerum a M. Claudio Marcello in Sicilia gestarum (Soltau : médiocre). — L. Lange, De diebus ineundo consulatui solemnibus interregnorum causa mutatis (Soltau : essaie en vain de réfuter Unger). — Vahlen, Ueber zwei Elegien des Propertius (Gustafsson : modèle de saine méthode). — G. A. Euler, Die hohe Karlsschule. — Périodiques, etc. Fouilles romaines aux environs de Metz.

Philologische Rundschau, n° 26, 24 juin 1882 : N. Wecklein, Die Tragödien des Sophokles zum Schulgebrauche..., Oedipus in Kolonos (Gerh. Heinr. Müller : éloge, discussion sur des détails). — Babrii fabulæ recensuit M. Gitlbauer (manque de méthode et d'exactitude, texte modifié avec légèreté; pas en arrière après Eberhard ; donne une idée fâcheuse de la jeune école philologique autrichienne). — G. Fischer, Die Elegien des Albius Tibullus in modernen Rhythmen (Chalybæus : article diffus). — Aug. Herzog, Stati Epithalamium (Silv. I, 2) (Paul Mohr). — H. T. Karsten, Elocutio rhetorica, qualis invenitur in Annæi Senecæ suasoriis et controversiis. Rotterdam (Phil. Thielmann : utile, mais demande encore du travail). — G. Francaroli, Saggio sopra la genesi della metrica classica, Firenze, 1881 (G. Stier : intéressant.) — Carl Neumann, Geschichte Roms während des Verfalles der Republik (Faltin : publication posthume très intéressante, surtout pour l'époque des Gracques : négligence de la part de l'éditeur E. Gothein). — A. Herrmann, Darstellung der Beziehungen zwischen Römern und Parthern von der Uebernahme der Herrschaft durch Augustus bis zu Tiridates Belehnung durch Nero (Dürr). — Adalbert Ziegler, Die Regierung des Kaisers Claudius (Herman Haupt : très bon).

Columna lui Traian, n°s 4-5, avril-mai 1882 : Hasdeu, Etudes de linguistique (suite). — I. Bianu, Notice sur un manuscrit roumain d'Eustrate le logothète, de 1632 (compilation juridique). — N. Densu,sian, Documents sur le pays de Fogaras (suite). — Brandza, Nomenclature botanique roumaine (suite). — I. Bianu, Compte-rendu des Rumunische Untersuchungen de Miklosich. — S. Fl. Marian, De pocitura, chant recueilli en Bucovine. — Hasdeu, description d'un manuscrit roumain de 1574 (suite). — Hasdeu, Etymologie de zglobiu, pétulant (du slavon zlobivu). — Climescu, Curpan, Petrov et Pat, Coutumes juridiques du district de Bacâu (suite). — Marian, Fabrication de la couleur jaune en Bucovine, fragment d'une chromatique du peuple roumain. — Chronique inédite roumaine des années 1800-1821, en prose et en vers, écrite par « Zilot Romanul » (pseudonyme), conservé aux archives de l'État (transcription en romain d'un original en cyrillique). — G. Chitsu, Les noms roumains des mois, nomenclature savante et nomenclature populaire. — P. Ispirescu, Conte populaire. — Marian, Incantations de Bucovine. — Negoescu, Chant populaire. — Chronique.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Seizième année 31 Juillet 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

MÉMOIRES sur la Chronologie et l'Iconographie des Rois Parthes Arsacides, par A. DE LONGPÉRIER. Un beau volume in-4, avec 18 planches sur cuivre. . . . . 25 »

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE D'ÉTHIOPIE
par M. René BASSET. Un volume in-8 de 320 pages. . . . . 15 »

L'ENCRE DE CHINE, son histoire, ses procédés de fabrication, etc., par Maurice JAMETEL. In-18, orné de 27 gravures. . . . . 5 »

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. MOURA. 2 vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »
Paraît en 30 livraisons à 1 franc. Les livraisons 1 à 5 sont en vente.

Literarisches Centralblatt, n° 28, 8 juillet 1882 : Scholten, Das paulinische Evangelium. — Mehlis, Studien zur ältesten Geschichte der Rheinlande, V, der Grabfund von Kirchheim. — Kuchimeister's nüwe casus monasterii sancti Galli, neu hrsg. v. Meyer v. Knonau. — Müller, Erzbischof Aribo von Mainz; P. Meyer, Die Fortsetzer Hermann's von Reichenau. — Graf, Roma nella memoria e nelle imaginazioni del medio evo. (Livre de grand mérite qui mérite le même accueil favorable que l'ouvrage de Comparetti.) — Kawerau, Gaspar Cüttel, ein Lebensbild aus Luther's Freundeskreise. (Travail intéressant et bien fait sur les commencements de la Réforme.) — Stieler's Schulatlas; 61e Aufl. vollständig neu bearb. v. Berghaus. — Meister, Die griechischen Dialekte auf Grundlage von Ahrens' Werk « de graecae linguae dialectis » dargestellt. I. Asiatisch-äolisch, böotisch, thessalisch. (Excellent livre qni ne doit manquer dans aucune bibliothèque philologique ou linguistique.) — Aly, Die Quellen des Plinius im achten Buch der Naturgeschichte. (Travail précieux par la comparaison des termes de Pline avec ceux des auteurs qu'il a consultés; il serait plus utile, s'il était moins concis.) — Brandes, Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptströmungen dargest. I. Die Emigrantenliteratur. (Suite d'esquisses spirituelles, faites avec soin et entièrement réussies; quelques objections à faire çà et là.) — Langbehn, Flügelgestalten der ältesten griechischen Kunst. (Travail sur « les créatures du monde de l'art grec, qui sont issues entièrement ou en partie de la réalité, mais qui portent, contre nature, des ailes », ex. les Harpyes, Pégase; l'étude la plus intéressante est consacrée à l'Artémis ailée et à la Gorgone; remarques de détail à faire.) — Hultsch, Heraion u. Artemision, zwei Tempelbauten Ioniens. — Blümner, Laokoon-Studien, I Heft, ueber den Gebrauch der Allegorie in den bildenden Künsten. (Recherches d'un style clair et facile à comprendre.) — Feuerbach (Anselm), ein Vermächtniss (Ecrit, dont la 1re partie renferme une autobiographie de l'artiste; lecture qui émeut et élève l'âme.)

n° 29, 15 juillet 1882 : Lucius, der Essenismus in seinem Verhältniss zum Judentum. — Chn. Meyer, Geschichte des Landes Posen. (Livre que l'auteur aurait mieux fait de ne pas écrire; ne connaît pas les travaux récents des historiens polonais; manque de sens historique; trop hostile de parti-pris à la Pologne.) — Holder, Germanischer Bücherschatz. (La Germania de Tacite, Einhard, Nithard.) — Kindler v. Knobloch, Der alte Adel im Oberelsass. (Notices, par ordre alphabétique, sur l'histoire de la noblesse de la Haute-Alsace; mais les sources ne sont pas indiquées.) — Rogge, Geschiedenis der stedelijke boekerij van Amsterdam. (Histoire instructive et attachante de la bibliothèque de la ville d'Amsterdam.) — Huber, Matthias von Neuenburg u. Jacob von Mainz. — Lattes, Nuovo saggio di giunte e correzioni al lessico talmudico (Lévy-Fleischer). Roma, Salviucci. (Travail dont la valeur consiste surtout dans la partie relative aux particules.) — Pseudolysiae oratio funebris, ed. Mart. Erdmann. — Ovidii libellus de medicamine faciei, p. p. Kunz. (Travail très soigneux et très habile.) — Speculum regale, ein altnorweg. Dialog hrsg. v. Brenner. (Edition qui a coûté à son auteur beaucoup de soin et de labeur.) — Album von Hernstein, Illustrationen zu Hernstein in Niederösterreich.

Philologische Wochenschrift, n° 25, 24 juin 1882 : Julius Grimm, Der römische Brückenkopf in Kastel bei Mainz und die dortige Römerbrücke (Gustav Becker : le pont est romain et non carolingien). — Clemm, De breviloquentiae Taciteae quibusdam generibus (Andresen : mauvais la-

tin, travail soigné pour le fond). — Poekel, Philologisches Schriftsteller-Lexikon (utile quoique très insuffisant; précieux renseignements sur les érudits anglais.) — Périodiques, etc.

Philologische Rundschau, n° 27, 1er juillet 1882 : J. A. Stewart, The English Mss. of the Nicomachean Ethics. Oxford, Clarendon Press (J. Cook Wilson : bon). — Rassow, De Plauti substantivis, cf. *Rev. crit.*, 12 juin 1882 (K. E. Georges : rectifications de détail). — Lucretius, deutsch von Max Seidel (Max Schlierbach) (A. Kannengiesser). — J. Gantrelle, Ciceronis philippica secunda, cf. *Rev. crit.*, 3 avril 1882, p. 166 (Rud. Klussmann : édition élégante. d'un savant belge célèbre jusqu'en Allemagne, repose surtout sur les éditions classiques de Halm et Koch-Eberhard; commentaire un peu concis, éclaircissant le fond plus que la grammaire; certaines notes de grammaire seraient inutiles pour des élèves allemands; d'autres manquent; Klussmann énumère les explications neuves et en discute une; peu de fautes; texte fondé sur Halm, avec comparaison d'ailleurs peu féconde d'un ms. de Bruxelles et deux mss. de Paris; orthographe arriérée; mauvaises corrections, empruntées en grande partie à Cobet, etc., autres corrections négligées à tort; les illustrations moins élégantes que le reste; le caractère admis pour les notes ne semble pas bien choisi). — H. Koechly, Caesar und die Gallier, 2. Aufl. (Saalfeld : applaudit à cette réimpression; la première publication est de 1871, ce qui explique les allusions patriotiques). — H. Nohl, Analecta Vitruviana (K. E. Georges : bon). — H. Weissenborn, Die Uebersetzungen des Euklid durch Campano und Zamberti (Günther : à consulter). — Strack, Vollständiges Wörterburch zu Xenophons Kyropädie (Vollbrecht : utile malgré des défauts). — Ed. v. Hartmann, Das religiöse Bewusstsein der Menschheit im Stufengang seiner Entwickelung (Ziegeler : deux chapitres intéressent les philologues : Die ästhetische Verfeinerung des Monotheismus im Hellenentum, et Die utilitarische Säkularisierung des Monotheismus im Römertum.) — Karl Boysen, Bibliographische Uebersicht über die die griech. und latein. Autoren betreffenden Litteratur der Jahre 1867-1876 (Rud. Klussmann : mauvais, utile pourtant).

Nachrichten von der kœnigl. Gesellschaft der Wissenschaften, n° 13, 18 juin 1882 : De Lagarde, Woher stammt das x der Mathematiker? (Il vient, en tout cas, de xei = cosa); — Sixtus = Xystus (Xystus est devenu dans la bouche des Italiens Sisto, d'où est né Sixtus).

N° 14, Preisaufgaben der Wedekindschen Preisstiftung für deutsche Geschichte.

N° 15 : J. Gildemeister, Ueber arabisches Schiffswesen. — Erklärung. (Paul de Lagarde : M. Hommel accuse dans diverses revues M. Paul Haupt d'avoir été dans son étude sur « un dialecte du sumérien » le plagiaire de M. Fr. Lenormant; mais M. Lenormant déclare dans une lettre : « il ne saurait y avoir de la part de M. Haupt aucun plagiat de travaux qu'il ne connaissait pas et ne pouvait pas connaître; je reconnais l'entière originalité de sa découverte. »)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 26 et 27, 28 juin et 5 juillet 1882 : Delitzsch, Wo lag das Paradies? (Oppert : long art. défavorable.) — Sedlmayr, Kritischer Kommentar zu Ovids Heroiden (Birt). — Hjelt, Elias Lönnrot (Husemann).

— N° 28, 12 juillet 1882 : Wlassak, Edict. u. Klageform, eine romanistische Studie (G. Hartmann).— Erlauer Spiele, sechs altdeutsche Mysterien nach einer Handschrift des XV. Jahrhunderts zum ersten Mal hrsg. v. Kummer (Schönbach : « travail dont il faut remercier l'auteur et qui est indispensable au specialforscher »). — Andresen, Sprachgebrauch u. Sprachrichtigkeit (Sauer : livre de grande valeur).

Deutsche Rundschau, juillet 1882 : HAECKEL, Indische Reisebriefe, IV. Kaduwella, Peradenia, Kandy. — PAULSEN, Arthur Schopenhauer, der Zusammenhang seiner Philosophie mit seiner Persönlichkeit. — STRASBURGER, Der Unterschied zwischen Thier und Pflanze. — HAUSNER, Polnische Belletristik in den letzten zwanzig Jahren. — Zur deutschen Culturgeschichte. (A propos de l'ouvrage de BIDERMANN, « Deutschland in achtzehnten Jahrhundert ».) — Literarische Notizen.

Columna lui Traian, n° 6, juin 1882 : Chronique inédite de Zilot Romanul (suite). — MARIAN, Incantations populaires de Bukovine (suite). — DENSUSIANU, Documents sur le pays de Fogaras (suite). — MARIENESCU, Ballades populaires. — HASDEU, Manuscrit de 1574 (suite). — CHITSU, Domnu domna, dominus domina. — HASDEU, *ghioc* et *sglavoc* ; un doublet gréco-latin (noms du bleuet, de γλαυκός ; l'auteur naturalise judicieusement le terme technique *doublet*). — CLIMESCU, CURPAN, PETROV, et PAT, Coutumes juridiques (suite).

Archivio storico per Trieste, l'Istria ed il Trentino, Maggio 1882, fascicolo IV (Termine la première année de « l'Archivio ») : GRION, Re Berengario I in Istria. — COMBI, Un discorso inedito di Pier Paolo Vergerio il Seniore da Capodistria. — AMBROSI, Di Castellaro trentino, oggi Castel d'Ario mantovano, ricordi storici. — ORSI, Un gruppo di *aes gravi* trovati a Trento. — CIPOLLA, Maestro Martino da Stenico. — BERTOLOTTI, Curiosità storiche istriane, dalmate e trentine negli archivi di Roma. — LUCIANI, Scoperta paletnologica in Istria. — ORSI, Epigrafe capodistriane. — Rassegna bibliografica : MALFATTI, Statuti ed ordinamenti per i Battuti di Trento, pubblicati da C. SCHNELLER. — SALVIOLI, La legge romana udinese, per Franc. SCHUPFER. — ZENATTI, Le relazioni tra Trieste e Venezia sino al 1381, per G. Cesca. — MORPURGO, Saggio di cartografia della regione veneta. — SALVADORI, L'archeographo triestino, anno VIII (1881-82). — Annunzi bibliografici. — Publicazioni periodiche.

Revue de l'instruction publique (superieure et moyenne) en Belgique, tome XXV, 3e livraison : CRUTZEN, L'origine maternelle et la naissance de Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas (M. Rawdon Brown a prétendu que Marguerite était née à Valladolid en 1533, qu'elle avait pour mère une des filles du comte Hieronymo de Nogarola, noble vénitien, et que cette fille avait, en 1524, changé son nom en celui de Van Geste. L'auteur de l'art. s'en tient aux idées énoncées avant lui par Serrure, Vander Meersch, Gachard et Reumont : vers la fin de 1521, Charles le Quint mit le siège devant Tournai; à Audenarde d'où il surveillait les opérations, il fit la connaissance de Jeanne Van der Gheenst, fille du manant Gilles Vander Gheenst et de l'ex-bourgeoise Jeanne Vander Coye; Jeanne était servante chez le gouverneur d'Audenarde; elle accoucha, vers le milieu de l'année suivante, d'une fille qui fut baptisée dans l'église de Pamele sous le nom de Marguerite; Marguerite fut élevée à la cour de sa grand'tante, Marguerite d'Autriche, et de sa tante Marie de Hongrie; à l'âge de neuf ans elle passa en Italie où, dans la suite, elle épousa Alexandre de Médicis, puis Octave Farnèse; c'est en 1559 que Philippe II l'appela à gouverner les Pays-Bas). — Quelques observations sur le programme d'enseignement de l'anglais. — GRAFÉ, L'école normale de Pise et les écoles de magistère en Italie, I. — GANTIER, La conquête de la Belgique par Jules César (ouvrage remarquable). — Cam. LEMONNIER, Histoire des beaux-arts en Belgique.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 32 Seizième année 7 Août 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

MÉMOIRES sur la Chronologie et l'Iconographie des Rois Parthes Arsacides, par A. DE LONGPÉRIER. Un beau volume in-4, avec 18 planches sur cuivre. . . . . 25 »

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE D'ÉTHIOPIE par M. René BASSET. Un volume in-8 de 320 pages. . . . . 15 »

L'ENCRE DE CHINE, son histoire, ses procédés de fabrication, etc., par Maurice JAMETEL. In-18, orné de 27 gravures. . . . . 5 »

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. MOURA. 2 vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »

Paraît en 30 livraisons à 1 franc. Les livraisons 1 à 5 sont en vente.

The Academy, n° 531, 8 juillet 1882 : Pollock, Essays in jurisprudence and ethics. — The Temple, sacred poems and private ejaculations, by Mr. George Herbert, first édition 1633, fascimile reprint, with introductory essay by Shorthouse. — Lear, Henri Dominique Lacordaire, a biographical sketch. (Simcox.) — English dialect glossaries : Five original glossaries, isle of Wight, Oxfordshire, Cumberland, North Lincolnshire, and Radnorshire, by various authors; Glossary of the Lancashire dialect, by Nodal a. Milner, Part II (F to Z). — Maspero, Les contes populaires de l'ancienne Egypte, traduits et commentés. (Amelia B. Edwards : « charming little volume. ») — Theological literature. (Cheyne, Micah, with notes a. introduction; Lowe, The hebrew student's commentary on Zechariah, Hebrew a. LXX; Commentary on Erzra a. Nehemiah, by Rabbi Saadiah, edited by Mathew; Sorley, Jewish christians a. judaism; de Lagarde, The question whether marriage with a deceased wife's sister is or is not prohibited in the mosaic writings; Stählin, Justin der Märtyrer u. sein neuester Beurtheiler; Strack, Pirqe Aboth, die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna-traktat mit kurzer Einleit., Anmerk. u. einem Wortregister; Harnack, Die Ueberliefer. der griech. Apologeten d. II Jahrhunderts in der alten Kirche u. im Mittellalter.) — Chaucer and the eastern counties. — The endowment of research at Edinburgh. — Was Roger of Montgomery at Senlac ? (Howorth.) — The neo-celtic « p » in Prof. Skeat's dictionary. (Mayhew.) — Carlyle's translation of Faust's « Curse » (Eug. Oswald). — County record offices. (Turner.) — Vinaya texts, part I, the Patimokkha a. the Mahâvagga, I-IV, translated from the pâli by Rhys Davids a. Oldenberg (Morris). — Recent contributions to catullian criticism. (Ellis : sur les « Animadversiones in locos nonnullos Valeri Catulli et Titi Livi, par Tartara. ») — Joseph, Khu-en-Aten and Amenhotep IV. (Am. B. Edwards.) — Art books (Smith a. Slater, Architecture, classic a. early christian ; etc.). — The excavations in the forum romanum. (Westropp.)

N° 532, 15 juillet 1882 : Natural religion, by the author of « Ecce homo ». — Marvin, The russian advance towards India (Keane). — Blackie, Altavona, fact a. fiction from my life in the highlands. (Gray). — Birt, Das antike Buchwesen. (Haverfield : très important.) — Was Roger of Montgomery at Senlac? (Freeman a. Howorth.) — Chaucer a. the eastern counties. (Round.) — Sumir a. accad (P. de Lagarde et Sayce). — Written a. unwritten chinese laws. (Gardner.) — Bowes, Japanese marks a. seals. (Monkhouse.) — Botticelli's « Assumption ». (Fisher.)

N° 533, 22 juillet 1882 : Villiers Stuart, The funeral tent of an egyptian queen. (Am. B. Edwards.) — Gosse, Gray « English men of letters » (Dowden : la vie la meilleure et la plus complète de Gray, œuvre à la fois de critique et de biographie). — Miss Ellen M. Taylor, Madeira, its scenery a. how to see it. (Burton.) — Kemble, Records of later life. 2 vols. — Shakspere's tragedy of Hamlet, edit. by Elze. (Furnivall : édition qui sera la bienvenue, notes très soignées.) — Spiers, The school system of the Talmud. (Ball.) — Roosevelt, The naval war of 1812. (Temple : travail très impartial.) — School books. — The late Prof. Lotze (Cook Wilson). — Chaucer a the herons. (Furnivall.) — The Pole family. (Round.) — Sumer a. akkad.

Philologische Wochenschrift, n° 26, 1er juillet 1882 : Luigi A. Michangeli, Anacreonte, edizione critica. Bologna, Zanichelli (Sitzler : édition soignée et bonne des Anacreontea, avec traduction italienne; idées fausses

sur leur date et sur la métrique). — Richard Engelmann, Beiträge zu Euripides, Alkmene (Wecklein : démontre qu'Alcmène, condamnée au feu, était sauvée par un orage miraculeux). — O. Podiaski, Quomodo Terentius in tetrametris iambicis et trochaicis verborum accentus cum numeris consociaverit (Schlee : bon). — Baehrens, Poetae latini minores, III (Hugo Magnus : fourmille de fautes, mais est et sera longtemps indispensable). — Otto Richter, Die Befestigung des Janiculum (Wecklein : bon). — Sammlung von Schulreden und Ansprachen, herausgegeben von Philipp Brunner, 1. Sammlung, 2. Aufl. (Cf. n° 22). — Périodiques, etc. Zeitschrift für das Gymnasialwesen : on s'est bien trouvé depuis 1875, au gymnase de Schleitz, de supprimer le grec en quarta (sixième) et d'en faire faire sept heures par semaine en tertia (cinquième). Analyse détaillée de la revue des écoles secondaires (Közepiskolai Szemle) publiée à Arad.

Nos 27-28, 8 juillet 1882 : G. Th. Gerlach, Der alten Griechen Götterlehre, Mythen und Heldensagen (Paul Stengel : détestable). — R. Methner, De tragicorum Graecorum minorum et anonymorum fragmentis observationes criticae (Wecklein : bon). — H. Lentz, Der Epitaphius pseudepigraphus des Demosthenes (Albrecht : article détaillé). — Hermann Cremer, Biblisch-theologisches Wörterbuch der Neutestamentlichen Gräcität (jette beaucoup de lumière sur la langue de Plutarque, Lucien, etc.). — Richter, Hrabanus Maurus (Strenge : instructif sur la pédagogie du IXe siècle). — Johannes Muhl, Zur Geschichte der alten attischen Komödie (Löwner : du soin; diffus). — J. Soergel, Demosthenische Studien (Löwner : à lire pour les gens du monde et les élèves). — Hasper, Die Feinheit der Oekonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles, und der Kern der sittlichen Anschauungen desselben (Löwner : bon). — Anton Kerer, Ueber die Abhängigkeit des C. Silius Italicus von Livius (Löwner : catalogue utile de passages). — Périodiques, etc.

Philologische Rundschau, n° 28, 8 juillet 1882 : Sophocle, Œdipe roi publié par Wunder, editio V. quam curavit N. Wecklein. — Hilgenfeld, Hermae Pastor, ed. altera (Rönsch : bon; démontre que le Pasteur contient 3 parties hétérogènes). — List, Das Buch des Horaz über die Dichtkunst ins Deutsche übersetzt (Krah). — L. Polster, Quaestionum Propertianarum specimen (Rossberg : du bon et du mauvais ; ni Polster ni Rossberg ne paraissent forts en prosodie). — Peskett, Gai Julii Caesaris de bello Gallico commentarius VII. Cambridge (Menge : nombreuses critiques). — Holtze, Syntaxis fragmentorum scaenicorum poetarum Romanorum adumbratio (Georges : ouvrage posthume, composé après l'apparition de la seconde édition de Ribbeck, mais d'après la première; utile malgré ses défauts). — Dressel, Lexikalische Bemerkungen zu Firmicus Maternus (Georges : bon ; Georges indique de nombreuses additions). — Josef Bass, Dionysios I. von Syrakus (Bachof : insuffisant; réhabilitation juste mais exagérée). — Friedlaender, Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms, 5. Aufl., 3. Theil (Jung). — De Ceuleneer, Notice sur un diplôme militaire de Trajan trouvé aux environs de Liège. Berlin, Mayer et Müller (Jung : l'article donne la bibliographie du sujet).

Theologische Literaturzeitung, n° 13, 1er juillet 1882 : Annales du Musée Guimet, tome II. (Baudissin.) — Ebers u. Guthe, Palästina in Wort u. Bild. — Godet, Commentar zu dem Brief an die Römer, deutsch bearb. v. Wunder. — Orose, p. p. Zangemeister. (Lipsius : excellente édition.) — Koch, Die frühesten Niederlassungen der Minoriten im rechtsrheinischen Bayern ; im Rheingebiet u. ihre Wirk. auf d. kirchl. u. polit. Leben. (Karl Müller.) — Werder, Zwingli als politischer Re-

formator (Zoepffel : petit écrit attachant.) — ZAHN, die Ursachen des Niederganges der reformirten Kirche in Deutschland. (Ritschl.) — KAPFF, Lebensbild von Sixt Karl v. Kapff; ZÜNDEL, Pfarrer Blumhardt. — FISCHER, Discussions in history a. theology. (Lemme.)

Athenaeum belge, n° 13, 1er juillet 1882 : COMBES, L'entrevue de Bayonne; SEGESSER, Ludwig von Pfyffer u. seine Zeit; BAUMGARTEN, vor der Bartholomäusnacht. (Philippson : I. de tous les documents contenus dans l'opuscule de Combes, deux présentent un intérêt réel; une lettre de don Frances de Alava et une dépêche de Philippe II. Mais M. Combes traduit le passage de la lettre d'Alava : « y lo que anteveo que an de martillar estos eresiarcos » par « je prévois qu'on doit marteler ces hérésiarques » tandis qu'il faut entendre : « je prévois que ces hérésiarques la martèleront », c'est-à-dire « mettront martel en tête à Catherine ». C'est pourtant sur l'explication erronée des mots d'Alava que M. Combes base tout son système ; marteler les hérésiarques, voilà pour lui l'annonce de la Saint-Barthélemy. 2. L'ouvrage de M. de Segesser sur Louis Pfyffer et son temps apprécie pour la première fois à sa juste valeur l'action de l'infanterie et surtout des Suisses dans les guerres de religion; il atteste des études très étendues, des idées neuves et vraies, une critique historique sérieuse et intelligente; mais l'auteur montre une certaine prédilection pour la cause catholique, il acquitte complètement le duc de Guise dans le massacre de Vassy, il affirme que Coligny a indubitablement causé l'assassinat de Guise par Poltrot; toutefois il montre bien les causes de la Saint-Barthélemy, la colère de Catherine contre l'amiral, sa peur d'une guerre avec l'Espagne et d'un soulèvement général des Huguenots, après l'attentat non réussi contre Coligny. 3. L'ouvrage de M. Baumgarten qui s'appuie de préférence sur les rapports italiens, écarte définitivement toute idée de longue préparation de la Saint-Barthélemy). — Ovidii Ibis, p. p. ELLIS. (P. Thomas : édition qui marque un sensible progrès sur les éditions antérieures.) — GELDNER, Studien zum Avesta (De Harlez : quelques conjectures ingénieuses, mais beaucoup d'injures et de contre-vérités). — Max ROOSES, Nieuw Schetsenboek. — Public. allemandes (Kölbing, Elis saga ok Rosamundu; BEHAGHEL, Heinrichs von Veldeke Eneide : très remarquable édition; MAHRENHOLTZ, Molières Leben u. Werke : ouvrage consciencieux et complet; Gleim, preussische Kriegslieder von einem Grenadier, p. p. SAUER; Faust, ein Fragment von Gœthe, p. p. SEUFFERT; SCHRÖER, Faust, zweiter Theil : indispensable; KÖRTING, Gedanken u. Bemerk. über den Unterricht der neueren Sprachen). — ROTT, Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie. (Démêle l'écheveau compliqué des négociations multiples engagées pendant les dix premières années du XVIIe siècle.) — CHANTELAUZE, Vincent de Paul et les Gondi (très intéressant et par endroits neuf). — Histoire d'Henriette d'Angleterre, par Mme de Lafayette, p. p. FRANCE (Très bonne édition). — Shakspeare, Macbeth et Byron, Childe Harold, p. p. James DARMESTETER (deux vol. qui méritent d'être placés au premier rang des éditions classiques d'auteurs étrangers publiées en France; solide érudition; sûreté, discernement, sobriété dans les annotations et les introductions) — MOREIRA DE SA, Selecta franceza para uso dos lyceus (utile).

N° 14, 15 juillet 1882 : Die Chronica pontificum leodiensium, eine verlorene Quellenschrift des XIII. Jahrhunderts, nebst einer Probe der Wiederherstellung, p. p. Fr. FRANZ (Bormans : importante dissertation, faite avec le plus grand soin). — SCHOPPE, Ueber Metrum u. Assonanz der Chanson de geste Amis und Amiles; GÖRLICH, die südwestl. Dialecte der langue d'oïl. Poitou, Aunis, Saintonge u. Angoumois. (Scheler : deux bons travaux.) — CHAMPIER, l'année artistique illustrée.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 33 Seizième année 14 Août 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule 1 vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 2852, 24 juin 1882 : Leslie Stephen, The science of ethics; Pollock, Essays in jurisprudence a. ethics. — Mozley, Reminiscences, chiefly of Oriel College a. the Oxford Movement. — Mackay, A concise practical treatise on the law of property. — Toru Dutt, Ancient ballads a. legends of Hindustan, with an introd. memoir by Gosse. — Partons's St. Giles (F. C. Bayard). — Shelley's house at San Terenzo. — Norton, Historical studies of church building in the middle ages, Venice, Siena, Florence. — The Tower of London. — Notes from Athens (Lambros).

N° 2853, 1er juillet 1882 : Carlyle, Reminiscences of my irish journey in 1849 with a preface by Froude. — Dobson, Eighteenth century essays, selected a. annotated. — Floyer, Unexplored Baluchistan. — Keary, Outlines of primitive belief among the indo-european races. — Blackie, Altavona, fact u. fiction from my life in the Highlands. — Historical a. antiquarian publications. — Notes from Cambridge. — Horne Tooke's copy of Junius (Solly). — The palaeographical society. — Sanscrit mss. in Japan (Max Müller). — The folk-lore society. — Dollman, The priory of St. Mary Overie, Southwark. — Notes from Rome (Lanciani).

N° 2854 : Kemble, Records of later life. — The Sarva Dars'ana Samgraha, or review of the different systems of hindu philosophy, by Madhava Acharya, translated by Cowell a. Gough (Trad. entièrement fidèle). — Jervis, The gallican church a. the Revolution, a sequel to the history of the church of France from the concordat of Bologna to the Revolution (Traite de la période de l'empire, fait avec soin et savoir). — Birt, Das antike Buchwesen (Livre de grand intérêt et de très haute valeur). — Martial, livre I, p. p. Flach (Edit. allemande, « shows considerable learning and industry, but his jugement is not always remarkable »). — The scottish education bill (Donaldson). — Lettre inédite d'Emerson à Carlyle. — County record offices (Turner). — « An honour to London » (Pièces de vers inédite). — Cripps, College a. corporation plate. — Notes from Athens (Lambros).

N° 2855, 15 juillet 1882 : Marvin, The russian advance towards India (On trouvera dans ce vol. nombre de conversations qu'a eues l'auteur, avec plusieurs des généraux et des hommes d'état les plus distingués de la Russie sur la question de l'Asie centrale; on remarquera surtout les entretiens avec Skobeleff). — Anstey, Vice versa, or a lesson to fathers. — Nadal, Essays at home and elsewhere. — Lieut. Col. Fergusson, Henry Erskine, his kinsfolk and times (« As exercised a wise discretion in adopting for his monograph the form of chatty memoirs rather than of a connected biography..... an excellent contribution to the literature of scottish life and humour »). — School-books (Horace, odes, livre III, p. p. Page). — Law-books (Ch. Sweet, A dictionary of english law, etc.). — Dr. Haas (Rost). — Talks with Trelawny (W. M. Rossetti : passages tirés du Journal de M. Rossetti et relatifs à l'ami de Shelley et de Byron, homme « très singulier et intéressant »). — Wyclif's works (J. Gairdner). — Karaite manuscripts (Shapira). — Lucy Phillimore, Sir Christopher Wren, his family and his times, 1585-1723; A. W. Taylor, The towers and steeples designed by sir C. Wren. — The architectural history of the city of Rome abridged from Parker's « archaeology of Rome ». — Matz u. von Duhn, Antike Bildwerke in Rom, 2 vols. — Rosenberg, Rubensbriefe, gesamm. u. erläutert. — Goluishef, Album des antiquités russes de la province de Vladimir.

N° 2856, 22 juillet 1882 : Swinburne, Tristram of Lyonesse and

others poems. (Le vol. de vers le plus varié et le plus important qu'ait publié le grand poète et qui sera, selon toute probabilité, le plus populaire.) — Skeat, An etymological dictionary of the english language, arranged on an historical basis, *et* A concise etymological dictionary of the english language. (Le grand dictionnaire de M. Skeat est achevé; il fournit la preuve d'une vaste érudition et d'un labeur énorme; il est indispensable à tous ceux qui veulent étudier à fond la langue anglaise et son origine scientifique et historique; ce n'est pas seulement un abondant résumé des recherches de la philologie moderne dans ce domaine qui a été cultivé avec soin et succès; il ajoute aux travaux d'autrui les résultats des propres études de M. Skeat; mais l'ouvrage est inégal et renferme quelques omissions; toutefois les mérites de cette publication en compensent les défauts; l'auteur n'est pas un savant de la force de Grimm ou de Littré, mais c'est un philologue « scientifique » et un lexicographe instruit; son œuvre est « a very solid piece of work throughout. » — Le petit dictionnaire du même auteur offre parfois un arrangement bizarre, mais rendra de très grands services; il est véritablement instructif.) — Dorsey Gardner, Quatre-Bras, Ligny a. Waterloo, a narrative of the campaign in Belgium, 1815. (Bon ouvrage qui expose les grandes inexactitudes de Thiers qui est connu au reste, non comme historien dans le vrai sens du mot, mais comme « writer of military romances ».) — Samuelson, Roumania, past and present. — Theological books (De Lagarde, The question whether marriage with a deceased wifefs sister is or is not prohibited in the mosaic writings; Cheyne, Micah, etc.) — The Rev. Thomas Mozley a. Mr. Herbert Spencer. (Herbert Spencer.) — More Karaite manuscripts (Shapira). — Deux lettres inédites d'Emerson à Carlyle. — Bowes, Japanese marks and seals. — Antiquities of Ionia, published by the society of Dilettanti, part. IV. — Champier, L'année artistique, 1881-1882. — A portrait of Carlyle.

Literarisches Centralblatt, n° 30, 22 juillet 1882 : Steude, Ein Problem der allgemeinen Religionswissenschaften u. ein Versuch seiner Lösung. — Wetzel, die Translatio S. Alexandri, eine kritische Untersuchung. — Steinwenter, Studien über Geschichte der Leopoldiner (Sur les quatre fils du duc Léopold III d'Autriche, tué à Sempach en 1386, et surtout sur Ernest « le duc de fer » et la lutte engagée pour la possession du Frioul et d'Udine). — Wenck, Clemens V u. Heinrich VII, die Anfänge des franz. Papstthums. (Un des épisodes les plus curieux de l'histoire du moyen âge). — Frommann, Aufsätze zur Geschichte des Buchhandels im XVI. Jahrhundert. II Heft. — Stüve, Geschichte des Hochstifts Osnabrück, III. 1623-1648 (Histoire de l'évêché d'Osnabruck pendant la guerre de Trente-Ans; très important). — Roeder, Ueber Cobets Emendationen der attischen Redner, insbesond. des Isaios (On applaudira aux efforts que fait l'auteur pour défendre la tradition contre une critique souvent arbitraire et peu circonspecte; mais lui aussi garde trop peu de mesure; recherches pleines de soin et de diligence). — Leuchtenberger, dispositive Inhaltsübersicht der drei olynthischen Reden des Demosthenes (utile). — Ovidii Ibis, hrsg. v. Ellis. Oxford, Clarendon Press (Travail de très grand mérite, commentaire très détaillé et très savant). — Hofmann (Konrad), Altburgundische Uebersetzung der Predigten Gregor's über Ezechiel aus der Berner Handschrift. — Camoens' sämmtliche Gedichte, IV Band : Buch der Canzonen u. Idyllen. — Thode, Die Antiken in den Stichen Marcanton's, Agostino Veneziano's u. Marco Dente's. — Braumbach, Das Tonsystem u. die Tonarten des christlichen Abendlandes im Mittelalter, ihre Bezieh. zur griechisch-römischen Musik u. ihre Entwickel. bis auf die Schule Gui-

dos von Arezzo, mit einer Wiederherstell. d. Musiktheorie Berno's v. d. Reichenau nach einer Karlsruher Handschrift. — Bæhr, das Tonsystem unserer Musik, nebst einer Darstellung der griechischen Tonarten u. der Kirchentonarten des Mittelalters.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27, 8 juillet 1882 : Ebrard, Bonifatius, der Zerstörer des columbanischen Kirchentums auf dem Festlande. (K. Müller : l'auteur ne connaît pas les bons travaux sur le sujet : sa polémique est indigne et révoltante.) — Kern, Grundriss der Pädagogik ; Zeschwitz, Lehrbuch der Pädagogik. — Spiegel, die altpersischen Keilinschriften, im Grundtexte mit Uebersetzung, Grammatik u. Glossar. (Justi : travail excellent ; toujours la même critique et la même réflexion ; pas une vue qui ne puisse être regardée comme certaine d'après les règles de la science ; parfois même trop de réserve.) — Ἀδαμαντίου Κοραῆ τὰ μετὰ θάνατον εὑρεθέντα συγγραμμάτια, p. p. Mamoukas. (Lambros : 1er vol. des œuvres complètes de Corai, renfermant les matériaux inédits d'un dictionnaire français-grec.) — Otfrids Evangelienbuch, p. p. Erdmann et Piper (L'édit. d'Erdmann est excellente, celle de Piper ne peut guère être la bienvenue des étudiants).— Kelle, Otfrids von Weissenburg Evangelienbuch, III Band, Glossar der Sprache Otfrids. (Seemüller : très bon glossaire.)— Arm. de Bourbon, traité de la comédie et des spectacles, p. p. Vollmöller. (Edition faite avec grand soin.) — Neumann, Geschichte Roms während des Verfalles der Republik, vom Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sullas Tode, hrsg. v. Gothein. (Seeck : il faut moins blâmer le maître, Neumann, que l'élève, Gothein, qui par trop de zèle a livré à la publicité une œuvre insuffisante.) — H. v. Sybel, Geschichte des ersten Kreuzzuges, 2e neu bearb. Auflage. (Nouvelle édition de ce bel ouvrage ; toute la question des sources a été reprise et éclaircie avec soin et pénétration.)— Die Chroniken der mittelrheinischen Städte, Mainz, I Band.— Lund, Das tägliche Leben in Scandinavien während des XVI. Jahrhunderts, eine culturhistorische Studie über die Entwickelung u. Einrichtung d. Wohnungen. (Slomann : livre très instructif et riche en idées.) — v. Nordenskiöld, die Umsegelung Asiens u. Europas auf der Vega 1878-1880. (Œuvre remarquable à tous égards.) — Th. v. Bernhardi, Friedrich der Grosse als Feldherr. 2 vols. (Un des ouvrages les plus considérables de la récente littérature militaire.)

Theologische Litteraturzeitung, n° 14, 15 juillet 1882 : Kaulen, Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments, II Hälfte, I. Besondere Einleit. in das Alte Testament. — Strack, die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna Traktat. (Schürer : édition qui sera la bienvenue, même après beaucoup d'autres.) — Das Neue Testament, übers v. Weizsäcker. II. — Schegg, Das Todesjahr des Königs Herodes u. das Todesjahr Jesu Christi, eine Streitschrift gegen Florian Riess. (Schürer : malgré l'appareil d'érudition que déploie l'auteur, manque de justesse et de « l'acribie » nécessaire.) — Höniger, Der schwarze Tod in Deutschland. (Long art. de Karl Müller sur cet ouvrage intéressant et « vielseitig anregend ».) — Rogge, Samuel Wilhelm Rogge, ein Lebens-Amts-und Familienbild aus einem schlesischen Landpfarrhause.

Gœttingische gelehtre Anzeigen, n° 29, 19 juillet 1882 : Overbeck, Geschichte der Griechischen Plastik, vierter Halbband. (Conze.) — Jodl, Geschichte der Ethik in der neueren Philosophie. I. (Gyzicki.) — Hofmann-Wellenhof, Michael Denis. (Sauer : « ein gut angelegtes, aber kein gutes Buch. »)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 34 Seizième année 21 Août 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule I vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 534, 29 juillet 1882 : Two books on Iceland, Coles, Summer travelling in Iceland; Oswald. By fell and fjord. — Jevons, The state in relation to labour. — Macray, Notes from the muniments of Magdalen College. Oxford. — Rud. Henning, Das deutsche Haus in seiner historischen Entwickelung. (Keary : « The largest and by far the most important » de la collection des « Sources et recherches » publiée chez Trübner par Ten Brink, Martin et Scherer). — Shetland notes. — Hamlet's « too too sallied flesh » (Furnivall). — What is a « cleaca » (Davidson). — Berosus-Genesis. (Whitehouse.) — A comprehensive commentary on the Qurán, comprising Sale's translation a. preliminary discourse, with additional notes a. emendations, together with a complete index to the text, preliminary discourse a. notes, by Wherry. (Badger.) — Audsley, Outlines of ornament. (Monkhouse.) — Excavation at Ephesus (Souscription publique pour la reprises des fouilles commencées à Ephèse sur l'emplacement du temple de Diane). — Prof. Maspero (« La situation périlleuse de M. Maspero est une source d'anxiété croissante pour ses nombreux amis et ses frères scientifiques d'Europe. Miss Am. B. Edwards nous envoie un passage d'une lettre de M. Rhoné qui a quitté l'Egypte le 4 juillet : « Les dernières dépêches de M. Maspero annoncent sa résolution de demeurer à son poste, quoi qu'il arrive, afin de sauver de la destruction le musée de Boulaq. » deux français de l'Ecole du Caire sont restés avec M. Maspero, à bord d'un steamer, en face du musée »). — A New Trojan Inscription (Sayce).

The Athenaeum, nº 2857, 29 juillet 1882 : Natural religion, by the author of « Ecce homo ». — L. Perey et G. Maugras, La jeunesse de Mme d'Epinay. (Ouvrage d'une lecture très intéressante pour tous ceux qui aiment et étudient le XVIIIe siècle; le caractère le plus curieux du livre est celui du comte de Preux; c'est une « hearty and healthy figure,» qui a plus d'attrait que sa nièce et ses amours, son neveu et ses débauches, et toute la coterie de philosophes et de mondains avec ses intrigues et ses petites querelles.) — The Prince, by Niccolo Machiavelli, translated from the italian. — Renan, L'Ecclésiaste, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre. (Art. où l'on fait l'éloge du style « admirable » de M. Renan; mais l'auteur ne justifie pas la date qu'il assigne à la composition de l'Ecclésiaste; il prétend qu'il n'y a pas d'hellénismes et que le livre est purement sémitique; ce qui n'est pas vraisemblable. Il dit aussi que l'Ecclésiaste est l'œuvre de quelque riche juif sceptique; ce qui est très poétique et ferait de l'effet dans un drame philosophique, mais n'est pas à sa place dans un livre sérieux, par la simple raison que ce n'est pas vrai; non content de cette peinture de l'auteur de l'Ecclésiaste, M. Renan fait de lui un « Stock Exchange Jew »; dont la richessse est la vraie récompense et qui recommande de diviser les chances de pertes et de varier les placements; cette interprétation est contraire à l'hébreu; on comprendrait que Voltaire donnât un sens semblable à ces lignes de l'Ecclésiaste (XI, 1, 2) mais on ne l'attendrait pas d'un « hebrew scholar ». En général, M. Renan est très arbitraire dans sa traduction. Sûrement l'auteur de l'Ecclésiaste ne se reconnaîtrait pas lui-même dans la translation de M. Renan.) — Gosse, Gray « English men of letters » (La meilleure vie de Gray qui ait jamais été publiée). — Ogam inscription in Scotland. (Southesk) — Talks with Trélawny. II. (Suite du Journal où W. M. Rossetti a pris note de ses conversations avec l'ami de Byron et de Shelley.) — Transitional forms in folk-lore. (Gomme.) — The etymology of « trifle » (Skeat). — Ancient scottish weapons, drawn by James Drummond, with an introd. a. notes by Jos. Anderson. — Niven, Illustrations of Old Staffordshire houses.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 28, 15 juillet 1882 : Wickes, a treatise on the accentuation of the three socalled poetical books of the Old Testament, Psalms, Proverbs and Job (Baethgen). — Ehses, Geschichte der Packschen Händel, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Reformation (Zoepffel). — Pfleiderer, Arnold Geulinx als Hauptvertreter der occasionalistichen Metaphysik und Ethik (Zeller). — Schack, physiognomische Studien, aus dem dänischen übersetzt von Liebich (Spitta : c'est dommage que l'auteur ait consacré à ce travail ingrat tant de peine et de temps ; il s'efforce, par exemple, de trouver des ressemblances entre la tête de certains hommes et celle des animaux ; il compare Kleber et le lion, Bernadotte et l'aigle, Voltaire et le singe, Talleyrand et le renard, Charles II, roi d'Espagne, et la brebis ; des personnes de sa propre connaissance n'échappent pas à ces comparaisons ; il trouve que telle actrice ressemble à une chatte, telle détaillante à un bouledogue, et un bénédictin à un porc). — Abraham u. Wilhelm Singer, Hamadrich, talmudische Chrestomathie für den ersten Unterricht im Talmud (J. Barth : excellent manuel). — v. Christ, Die sachlichen Widersprüche der Ilias, ein Beitrag zur Lösung der homerichen Frage (Renner : quelques résultats intéressants obtenus par un esprit pénétrant). — Babrii fabulae rec. Gitlbauer (Kaibel : édition pour laquelle on ne peut être très indulgent ; beaucoup de fautes). — Ovidii libellus de medicamine faciei, p. p. Kunz (Leo : travail solide et remarquable). — Heintze, Die deutschen Familiennamen geschichtlich, geographisch, sprachlich ; Knorr, Die Familiennamen des Fürstentums Lübeck (Edw. Schröder). — Müller-Fraureuth, Die deutschen Lügendichtungen bis auf Münchhausen (Lichtenstein : sujet traité avec zèle et savoir, mais sans méthode critique, et d'une façon absolument sèche et aride). — Miklosich, Rumunische Untersuchungen, I. Istro-und macedo-rumunische Denkmäler *et* Beiträge zur Lautlehre der rumunischen Dialecte. Vocalismus, I, II (Gaster : travaux excellents, pleins de sagacité, de pénétration et d'une lumineuse clarté ; on ne peut qu'en souhaiter la continuation). — Roth, Griechischte Geschichte nach den Quellen erzählt, 3e Aufl. hrsg. v. Westermayer. — W. Arnold, Deutsche Geschichte, II Band, fränkische Zeit, I Hälfte (Krusch : travail de valeur, qui offre au lecteur érudit une agréable lecture et qui oriente facilement le « laïque »). — K. Rieger, Die Immunitätsprivilegien der Kaiser aus dem sächsischen Hause für italien. Bistümer (H. Bresslau). — Wilhelm Müller, Historische Frauen. 2e Aufl. (Winter : ajoute une nouvelle biographie, celle de Marie-Antoinette ; ces biographies sont d'ailleurs intéressantes et instructives, et à la hauteur des recherches actuelles). — K. v. Holtei, Fürstbischof und Vagabund, Erinnerungsblätter (Zorn : l'auteur raconte avec chaleur et piété ses rapports personnels avec le prince évêque de Breslau, Henri Forster). — Der Orient, Hauptrouten durch Aegypten, Palästina, Syrien, Türkei, Griechenland, 2 vols. « Meyers Reisebücher ». — V. Taysen, zur Beurteilung des siebenjährigen Krieges (Précieuse contribution à l'histoire de la guerre de sept ans, complément de l'ouvrage de Bernhardi, tout à fait indispensable).

N° 29, 22 juillet 1882 : Keil, Commentar ueber das Evangelium des Johannes. — Melzer, Historisch-kritische Beiträge zur Lehre von d. Autonomie d. Vernunft in den Systemen Kants und Günthers. — Deneken, De Theoxeniis (Furtwaengler : travail soigné sur un domaine depuis trop longtemps négligé en Allemagne ; les principaux résultats sont entièrement assurés). — Buchholz, das öffentliche Leben d. Griechen im heroischen Zeitalter, auf Grundlage der homerischen Dichtungen dargestellt (Renner : beaucoup de peine dans ce travail, d'ailleurs très complet, très solide, et d'un style sain, parfois agréable). — Anemüller, Dramatische Aufführungen in den Schwarzburg-rudolstädtischen Schu-

len, vornehmlich im XII u. XVIII Jahrh., ein Beitrag zur Geschichte Schul-komödie (E. Schmidt). — Morley, Of english literature in the reign of Victoria (Livre qui mérite d'être lu et répandu le plus possible; nombre extraordinaire de documents biographiques et bibliographiques sous la forme la plus concise). — Luis' de Camoens sämmtliche Gedichte, deutsch v. Storck. III Band : Buch der Elegien, Sestinen, Oden u. Octaven, nebst einer Beilage « Camoens in Deutschland » ; IV Band : Buch der Canzonen und Idyllen (Excellente traduction, fruit d'une grande application, d'un soin durable et d'un art habile). — Festgabe für Wilhelm Crecelius zur Feier der fünfundzwanzigjährigen Tätigkeit (Intéressant pour tous les spécialistes ; nous reparlerons plus longuement de ce recueil dans notre Chronique). — Fastorum civitatis Tauromenitanae reliquiae descriptae et editae a Bormann (Holm : travail qui est un modèle par la prudence de l'auteur, par la sûreté de son argumentation et la clarté de son exposition). — Heidemann, Die Mark Brandenburg unter Jobst von Mähren (Très intéressant). — Berlin anno 1690, zwanzig Ansichten aus Johann Stridbecks des Jüngeren Skizzenbuch, p. p. Erman (A recommander à quiconque s'intéresse à l'histoire du vieux Berlin). — Talleyrands Briefwechsel mit König Ludwig XVIII während des Wiener Congresses, p. p. Pallain ; autoris. deutsche Ausgabe v. P. Bailleu (Erdmannsdörffer : traduction excellente). — Schwarz (Bernh.), Algerien, Küste, Atlas und Wüste, nach fünfzig Jahren französischer Herrschaft (Gerland : esquisses élégantes, mais rien de nouveau et de profondément pensé). — Lionardo da Vinci, Das Buch der Malerei, hrsg. übersetzt u. erläutert von Heinrich Ludwig. — Leist, zur Geschichte der römischen Societas (Eck : explications instructives et dignes d'attention). — E. Hermann, ueber die Entwickel. des altdeutschen Schöffengerichts (Laband : des choses excellentes, mais aussi des choses insoutenables). — Montégut, Le maréchal Davout, son caractère et son genre (Hinze : « peu original, mais bien écrit, intéressant; donne une idée claire de Davout comme homme »).

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 30, 26 juillet 1882 : Michelis, Katholische Dogmatik, 2 Theile. — Richard u. Robert Keil, Gœthe, Weimar u. Jena im Jahre 1806. (Minor.)

n° 31, 2 août 1882 : Andreas, The book of the Mainyo-i-khard. (Nöldeke : un des morceaux les plus importants de la littérature des Parsis du moyen âge, et dans lequel un sage reçoit, d'un être céleste, l'esprit de la raison, une réponse à ses questions sur toute sorte de points concernant l'éthique et la dogmatique ; reproduction la plus consciencieuse possible du manuscrit de Copenhague.) — Retzius, Finland : Nordiska Museet; Hazelius, Minnen fran Nordiska Museet. (F. Liebrecht.)

Theologische Litteraturzeitung, n° 15, 29 juillet 1882 : Renouf (Le Page), Vorlesungen über Ursprung u. Entwickelung der Religion erläutert an der Religion der alten Aegypter, autoris. Uebersetz. (Baudissin). — Steude, Ein Problem der allgemeinen Religionswissenschaft und ein Versuch seiner Lösung. — Wickes, A treatise on the accentuation of the three socalled poetical books of the Old Testament, Psalms, Proverbs a. Job (Kautzsch). — Schmidt (Karl), Die Apostelgeschichte, unter dem Hauptgesichtspunkte ihrer Glaubwürdigkeit (Long art. de Schürer). — Lehner, Die Marien-verehrung in den ersten Jahrhunderten (Schultze : critiques de détail, mais le travail est soigné et presque complet; il serait à souhaiter qu'il fût poursuivi jusque dans le moyen âge). — Finsler, Geschichte der theologisch-kirchlichen Entwickelung in der deutsch-reformirten Schweiz seit den dreissiger Jahren (Kattenbusch).

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 35 Seizième année 28 Août 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule I vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

les recherches les plus intéressantes sur les écrits d'Euclide et leur destinée; l'auteur a tout consulté; son étude est à recommander et aux philologues, et aux mathématiciens qui veulent connaître l'histoire de leur science. — Beowulf, hrsg. v. Holder, Germanischer Bücherschatz. (Tant que Holder ne donnera pas d'explications sur les principes qui l'ont guidé dans son édition, elle sera de peu d'utilité.) — Wachsmuth, Studien zu den griechischen Florilegien. (Cinq dissertations instructives, qui font souhaiter que Wachsmuth nous donne beintôt une nouvelle édition critique de Stobée et des Florilegia grecs qui servent à le compléter. — Schiaparelli, Il libro dei funerali degli antichi Egiziani, tradotto e commentato. (G. E. : traduction exacte en son ensemble; présent utile et précieux fait à la science; contribution importante et à l'histoire religieuse et à la connaissance de la langue de l'ancienne Egypte.) — Bertolotti, Artisti Lombardi a Roma nei secoli XV, XVI e XVII, studi e ricerchi negli archivi romani. (Communications importantes pour l'histoire de l'art et de la « Cultur ».) — Camillo, Ueber Erziehung u. Erhaltung der Stimme. — Klaunig, Das preussische Volksschulwesen im Geltungsbereich d. allgem. Landrechts in seinen äusseren Beziehungen. — Findel, Die Grundsätze der Freimaurerei im Völkerleben. — Morselli, Der Selbstmord. (Trad. allemande de ce remarquable ouvrage, plein de docnments; l'auteur a étudié 600,000 cas de suicide; même point de vue que Quételet et Ad. Wagner).

Deutsche Litteraturzeitung, nº 30, 29 juillet 1882 : Gass, Geschichte der christlichen Ethik. I. Bis zur Reformation (Zoepffel : livre très instructif). — Steudel, Philosophie im Umriss. II. — Svod zakonuv slovanskych zporadal Hermenegild Jirecek (Volumen legum slavicarum collegit H. J.). Prag, Tempsky (Jagic). — Galeni qui fertur de partibus philosophae libellus, primum edidit Wellmann (Iwan Müller : donne plus que le titre). — Kluge, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, Iᵉ Lieferung (Roediger : entreprise qu'il faut recommander chaudement; la tâche difficile, que s'est donnée l'auteur, a été habilement entamée). — Briefe von Zimmermann, Wieland u. Haller an Tscharner, hrsg. v. R. Hamel (Pas de notes et d'éclaircissements, par suite d'une trop « commode modestie »). — Arnold Hug, Studien aus dem classischen Alterthum (Wilamowitz : renferme quatre dissertations; I. Districts, communes et droit des citoyens en Attique; II. Démosthène comme penseur politique; III. La question de la double lecture dans l'assemblée athénienne et la formule dite probuleumatique; IV. Antioche et la révolte de l'an 387. L'art. III réfute Hartel; l'art. II donne un tableau « réussi » de la théorie politique qui était pour Démosthène et son parti une sainte conviction). — Milesios, Beschreibung des deutschen Hauses in Venedig, aus einer Handschrift in Venedig hrsg. v. G. M. Thomas (De grande importance pour l'histoire du commerce méridional et des conséquences qui en résultèrent pour l'Allemagne et l'Italie). — Reinhardt, Valdemar Atterdag og hans Kongegjerning (Hasse : « quelques points manqués, d'autres plus ou moins contestables, mais d'autres aussi à recommander à la plus vive attention et aux mûres méditations des chercheurs »). — Fürst Alexander Nikolajewitsch Galitzin und seine Zeit, aus den Erlebnissen des Geheimrats Peter von Goeze (Caro : quelques détails intéressants, surtout sur la conjuration de Décembre et sur la scène de la place de l'Amirauté). — Ad. Held, Zwei Bücher zur socialen Geschichte Englands, aus dem Nachlass hrsg. v. Knapp (Leser). — Beiträge zur Geschichte der österreichischen Kavallerie, die österr. Kavallerie in Feldzügen des XVIII Jahrhunderts u. jenen der neuesten Zeit, 1859 u. 1866. — Antiquarische Funde in Italien (Lettre adressée, comme l'étaient les précédentes lettres, par M. H. Dressel).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 535, 5 août 1882 : SWINBURNE, Tristram of Lyonesse and other poems. — Cox, The mythology of the aryan nations. (Max Müller : nouvelle édition d'un livre très utile.) — BAILLIE GROHMAN, Camps in the Rockies, being a narrative of life on the frontier and sport in the Rocky Mountains, with an account of the Cattle Ranches of the West. — Essays from the « Critic ». — PETER, Chronological tables of greek history, translated by CHAWNER. (Richards.) — Current literature (SCUDAMORE France in the east; TROLLOPE, Lord Palmerston, etc.). — The late col. Chester's papers. — A new hittite inscription discovered, at Tyana by M. W. M. Ramsay (Sayce). — Trübner's « simplified grammars ». (Brandreth.) — « Cleaca » (Nevill). — A norwegian professor on positivism : MONRAD, Denkrichtungen der neueren Zeit, deutsche vom Verfasser selbst besorgte Bearbeitung. (James Sully.) — The Journal of Hellenic Studies, vol. III, n° 1. (Monro : renferme, de M. RAMSAY, Studies in Asia Minor; de M. MAHAFFY, On the site and antiquity of the Hellenic Ilion; de M. JEBB, on Pindar, etc.). — The alleged heresy in the Palmieri Botticelli. — In Memoriam, François Joseph Chabas. (Am. B. Edwards). — Philology notes (GELDNER, Studien zum Avesta, I Heft : indications précieuses pour l'explication de mots difficiles).

The Athenaeum, n° 2858, 5 août 1882 : BROADLEY, The least punic war, Tunis past and present, with a narrative of the french conquest of the regency (Des détails intéressants). — Edm. SCHERER, Etudes sur la littérature contemporaine (Recommande surtout les études sur Wordsworth, sur Zola et sur Taine). — Letters a. papers foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, preserved in the Record office, the British Museum, and elsewhere in England, arranged a. catalogued by J. GAIRDNER. Vol. VI. — JEVONS, The english citizen; the state in relation to labour. — Col. RAMSAY, Rough recollections of military service and society. — More Karaite manuscripts. (Shapira.) — Piracy at the antipods (D. Blair). — Talks with Trelawny. (Fin du *Journal des conversations* et rapports de M. W. M. Rossetti avec l'ami de Byron et de Shelley). — The hall of Pembroke College. — LE ROY DE SAINTE-CROIX, Vie et ouvrages de Roubillac, sculpteur lyonnais. — Royal archaeological institute at Carlisle. — Subterranean villages in Cappadocia. (C. W. Wilson.)

Literarisches Centralblatt, n° 31, 29 juillet 1882 : BESTMANN, Die historische Wissenschaft u. die Ritschl'sche Schule. — Theodori episcopi Mopsuesteni in epistolas B. Pauli commentarii, the latin version with the greek fragments, p. p. 4 SWEET. — JUNG, Die römischen Landschaften des römischen Reiches, Studien über die inneren Entwickelungen in der Kaiserzeit. (Ouvrage trop commodément fait, pas d'ensemble, nombreuses et peu utiles digressions; toutefois, beaucoup d'enthousiasme pour le sujet, et des recherches très minutieuses; mais l'auteur n'a pas le sens historique; erreurs de détail, qui « feraient honneur à un rédacteur du *Gaulois* ».) — v. GONZENBACH, Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen. 2e vol. (Nouveaux documents sur la guerre de Trente Ans.) — Kong Christian den Tjerdes egenhaendige Breve, Hefte 2 og 3. 1633-1635. — DALTON, Johannes a Lasco, Beitrag zur Reformationsgeschichte Polens, Deutschlands u. Englands. (Voici enfin un livre où tout le monde, chercheurs et « laïques » trouveront une joie sincère et sans mélange; excellente biographie, pleine de vie et d'animation; en même temps, tableau de la réforme en Europe.) — Annales du Musée Guimet, tome II. — HEIBERG, Literargeschichtliche Studien über Euklid. (Travail de l'infatigable érudit danois où l'on trouvera

Philologische Rundschau, n° 29, 15 juillet 1882 : J. Winter, De oratione quae est inter Demosthenicas XVII^a et inscribitur : περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν (Fox : à lire). — Xenophons Anabasis, Für den Schulgebrauch erklärt von Ferdinand Vollbrecht, Buch I-III, 7. Auflage (Hansen : la meilleure édition de classe). — H. Schoemann, Apollonius von Perga (Günther : donne une idée juste de ce mathématicien). — G. F. Unger, Der sogenannte Cornelius Nepos (C. W. : il n'est pas certain que l'auteur du *De excellentibus ducibus* soit un Julius Hyginus, mass Unger prouve avec évidence que ce n'est pas Népos). — Franc. Seck, De Pompei Trogi sermone (Georges). — Eichert, Vollständiges Wörterbuch zur Philippischen Geschichte des Iustinus (Georges : bon pour lire Justin, insuffisant pour des recherches de langue ; cf. *Revue critique*, 1882, p. 43, n° 29). — Eyssenhardt, Roemisch und Romanisch (Saalfeld, appréciation élogieuse, éloignée de celle de la *Revue critique*, 1882, I, p. 31 n° 28). — D. Reichling, Johannes Murmellius, sein Leben und seine Werke. Id., Ausgewählte Gedichte von Johannes Murmellius (Baeumker : bon).

N° 30, 22 juillet 1882 : O. Hempel, Quaestiones Theocriteae (Zettel : analyse approbative). — Biblioteca scolastica di scrittori latini, Q. Valerii Catulli et S. Propertii carmina selecta, Torino-Roma-Firenze-Milano, Paravia et comp. (Heydenreich : sans valeur pour le public allemand). — Cornelius Nepos, für Schüler herausgegeben von Joh. Sibelis, 10. Auflage besorgt von Max Jancovius (C. W.). — Tartara, Animadversiones in locos nonnullos Valeri Catulli et Titi Livi, Romae, Müller (Egelhaaf, seulement sur ce qui concerne Tite-Live : éloges et critiques). — G. F. Hertzberg, Geschichte des römischen Kaiserreichs (Egelhaaf : soigné, mais omet systématiquement de renvoyer aux travaux modernes). — P. L. Lemière, Les Celtes et les Gaules. Paris, Maisonneuve, et Saint-Brieuc (Hansen : du travail, mais ni critique ni connaissance des travaux antérieurs). — L. Hollaender, De militum coloniis ab Augusto in Italia deductis (Vollmer). — Chr. Schroener, Ueber die Titulaturen der römischen Kaiser (Gruppe : soigné, mais peu sûr). — Teichmueller, réponse à l'article sur les Litterarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Christ, n° du 10 juin.

Philologische Wochenschrift, n° 29, 22 juillet 1882 : Eug. Abel, Joannis Gazaei descriptio tabulae mundi et anacreontea (Sitzler : bonne édition). — Gust. Brandes, Ein griechisches Liederbuch, Verdeutschungen aus griechischen Dichtern · — J.-H. Schmalz, C. Sallusti Crispi de Catilinae coniuratione liber, für den Schulgebrauch erklärt (Eussner : désaccord sur la méthode).— Alfred Kirchhoff, Thüringen doch Hermundurenland (Frick : analyse). — Périodiques, etc.

N° 30, 29 juillet 1882 : Lehrbuch der Geschichte für die oberen Klassen höherer Lehranstalten von Dr. Friedrich Hofmann, 2. Heft, Römische Geschichte (Hermann). — Aurel Baszel, Biographies (en hongrois) des philologues des XVIe et XVIIe et de la 1re moitié du XVIIIe siècle. — *Id.*, Les principaux traits caractéristiques des anciens Grecs (en hongrois). — Ernest Curtius, Die Altäre von Olympia (Gloël : important pour la connaissance des antiquités religieuses). — Transactions of the Cambridge Philological Society, vol. I, from 1872 to 1880, edited by J. P. Postgate. London, Trübner. — Périodiques, etc.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 36 Seizième année 4 Septembre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule I vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 536, 12 août 1882 : The poetical works of William Wordsworth, edited by W. Knight. I a. II (Dowden : édition très satisfaisante). — Hughes, Memoir of Daniel Macmillan. — Ihne, History of Rome, english edition, vols. IV a. V (Warr). — Broadley, The last punic war; Tunis, past and present. — Reminiscences of an irish journey in 1849, by Thomas Carlyle. — Chants populaires espagnols, quatrains et séguidilles, avec accompagnement pour piano, dessins de Santiago de Arcos, par Achille Fouquier (W. Webster). — Some antiquarian books. — Mr. Lyall's arabic translations (Lyall, Translations from the Hamâseh). — A new interpretation of the « Yi King » by J. Legge (Douglas). — Vinc. Robinson, Oriental carpets (Monkhouse). — Royal archaeological institute, Carlisle meeting.

The Athenaeum, n° 2859, 12 août 1882 : Selections from the writings of Landor, arranged a. edited by Sidney Colvin. — Wilson a. Felkin, Uganda a. the Egyptian Soudan. — Catholicon Anglicum, an english-latin wordbook, dated 1483, with introd. a. notes by Herrtage, with a preface by Wheatley. — Forbes-Leith, The scots men-at-arms and lifeguards in France. 2 vols. Edinburgh, Paterson (Relatif à l'établissement des soldats écossais en France et à leurs rapports avec la cour de France; l'auteur traite son sujet, comme un épisode de l'histoire d'Ecosse qui jette beaucoup de lumière sur l'histoire des familles écossaises; la grande valeur du livre consiste dans le soin avec lequel l'auteur a recueilli les « muster rolls » des compagnies écossaises). — Lenormant, Les origines de l'histoire d'après la Bible, vol. II (L'auteur est toujours intéressant, instruit et suggestif; mais son second volume désappointe un peu après le premier; il est tout aussi digne d'études; néanmoins, s'il abonde en « learning and happy illustrations », il contient fort peu de choses nouvelles). — The angel-saxon chronicle (Howorth). — Mr. Mozley's « reminiscences » (Jenkyns). — The Sunderland library. — Education in Saxony (Mahaffy). — Milton's Bible. — The russian « Uncle Tom's Cabin ». — Barry, Lectures on architecture delivered at the Royal Academy. — Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik, part. III a. IV. — Royal archaeological institute at Carlisle. — Pohl, Joseph Haydn, IIe vol.

Literarisches Centralblatt, n° 32, 5 août 1882 : Kleyn, Het leven van Johannes van Tella door Elias, syrische text en nederlandsche vertaling. (Donne un bon témoignage de la science de son auteur.) — Dahn, Urgeschichte der germanischen und romanischen Völker. II Band, III Liefer. (Fin du IIe volume de l'ouvrage; comprend l'histoire extérieure des peuples de la Germanie occidentale et de ceux du Danube jusqu'à la fin du ve siècle; bon chapitre sur l'influence des Germains dans l'armée, l'administration et la cour des empereurs; excellentes pages sur le « limes », sur les routes romaines, sur le système militaire, etc.; on a ici réunis pour la première fois, en un tableau complet, une foule de détails dispersés dans les revues.) — Pommerellisches Urkundenbuch, bearb. von Perlbach. II Abth. (De 1283 à 1315.) — Leist, Aus Frankens Vorzeit, kleine Culturbilder. (Parfois intéressant, souvent maigre et insuffisant.) — von Kalchberg, mein politisches Glaubensbekenntniss. — Heller, Geschichte der Physik von Aristoteles bis auf die neueste Zeit I. Von Aristoteles bis Galilei. (Nombreux défauts, détails erronés, etc., et pourtant on ne peut condamner l'ouvrage, car certains chapitres sont très réussis, par ex. sur Platon, Aristote, Roger Bacon, Keppler et Galilée.) — Von Taysen, zur Beurtheilung des siebenjährigen Krieges. — Anecdota oxoniensia, I. Buddhist texts from Japan,

pp. Max Müller. — Frigell, Epilegomena ad T. Livii librum vicesimum primum. (excellente contribution à la critique de Tite Live.) — Schäffner, Lord Byron's Cain und seine Quellen. (Intéressant.) — Barbours's des schottischen Nationaldichters, Legendensammlung nebst den Fragmenten seines Trojanerkrieges, zum ersten Male hrsg. v. Horstmann. I Band. (Rien ne prouve encore que le recueil de légendes ait Barbour pour auteur; grands mérites.) — Brendicke, Genealogieen sämmtlicher griechischer Götter und Heroen in 18 Uebersichtstafeln. (Compilation, « Sammelsurium » faite sans plan et sans choix; que pas un maître ne donne ces tables généalogiques à ses élèves.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31, 5 août 1882 : Klostermann, Correcturen zur bisherigen Erklärung des Römerbriefes. — Loewe, Lehrbuch der Logik. — Bindel, Hilfsmittel für den deutschen Unterricht in der Tertia. — Frohwein, Verbum homericum, die homer. Verbalformen zusammengestellt. (Hinrichs : beaucoup de soin, redresse les fautes et comble les lacunes de l'Index Homericus de Seber.) — Die althochdeutschen Glossen, ges. u. bearb. von Steinmeyer u. Sievers, II Band, Glossen zu nichtbiblischen Schriften. (Heyne : 2e vol. de cette œuvre monumentale.) — Linnig, Bilder zur Geschichte der deutschen Sprache. (Schröder : du zèle, de bonnes intentions, mais ébranlera la confiance dans la science de la langue allemande plutôt qu'elle ne l'affermira.) — v. Reden-Esbeck, Caroline Neuber u. ihre Zeitgenossen. Lichtenstein : (des documents importants, mais manque de méthode, la biographie de la Neuber est encore à faire.) — Das Lied von King Horn hrsg. v. Wissmann (Hausknecht : mérite tous les éloges). — Leroux, Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne 1292-1378. (Winkelmann : publication solide qui fait honneur à l'école de G. Monod; il est à regretter que l'auteur de cette louable étude n'ait pas connu quelques travaux allemands.) — Janssen, Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters, III Band. (Beger : livre de parti, l'auteur croit que la réforme n'était pas historiquement nécessaire, et qu'elle fut un malheur pour l'Allemagne; tait ou laisse dans l'ombre tous les faits qui parlent pour les protestants.) — K. Enler, Friedrich Ludwig Jahn, sein Leben u. Wirken. (Isaacsohn : la première biographie du « Turnvater » qui épuise le sujet, remaniement de l'ouvrage de Pröhle.) — Schütt, Reisen im südwestlichen Becken des Congo, p. p. Linderberg. — Laspeyres, Die Kirchen der Renaissance in Mittel-Italien. (Bohn.) — Hirschfeld, König Lear, ein poetisches Leidensbild von Shakspeare. (Sander : prouve la finesse d'observation et l'exactitude des descriptions du grand poète.) — Lorck, Handbuch der Geschichte der Buchdruckerkunst. I. Erfindung, Verbreitung, Blüte, Verfall. 1450-1750. (L. Müller : travail très méritoire, rempli d'indications nombreuses et utiles.) — Erzherzog Karl, militärische Schriften. p. p. Waldstätten. — Vischer, Lyrische Gänge. — Antiquarische Funde in Italien (communic. de Dressel).

Philologische Rundschau, n° 31, 29 juillet 1882 : A. G. Engelbrecht, De scoliorum poesi (Sitzler : analyse détaillée). — Adolf Busse, De praesidiis Aristotelis Politica emendandi (Baeumker : bon, polémique impolie). — Victor Ryssel, Ueber den textkritischen Wert der syrischen Uebersetzungen griechischer Klassiker (bon). — Alexandri Tartara, Animadversiones in locos nonnullos Valeri Catulli et Titi Livi, iterum emendatiores editae, Romae ex officina « dell' Opinione » (Rossberg : critiques assez vives). — Van den Berg, Petite histoire des Grecs depuis les origines jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains. Hachette, 1880 (Schaefer : ni nouveaux points de vue ni

nouveaux détails; expression nette, bonne distribution; l'auteur ne tient pas compte des travaux non français, sauf quelques livres allemands indispensables; vues arriérées; emploi insuffisant des inscriptions; l'addition des cartes et illustrations est louable, le choix en est contestable et l'exécution défectueuse). — STEINMEYER, Betrachtungen über unser klassisches Schulwesen, eine Entgegnung (Rothfuchs : défense de l'éducation classique). — Annonce de H. BRUELL, Entwicklungsgang der griechischen Philosophie.

Deutsche Rundschau, août 1882 : HAUSNER, La littérature polonaise dans les vingt dernières années (conclusion). — Aus der Pfalz und aus Baden, 1849, Briefe eines preussischen Generalstabsofficiers. I. — RODENBERG, Nürnberg u. die bayrische Landesausstellung. — Literarische Rundschau : KAUFMANN, Deutsche Geschichte bis auf Karl den Grossen. Leipzig, Duncker u. Humblot. I. Die Germanen der Urzeit; II. Von dem römischen Weltreiche zu der geistlich-weltlichen Universalmonarchie des Mittelalters. 419-814. (Livre qui repose sur des recherches étendues; d'ailleurs bien composé.) — ARNOLD, Deutsche Geschichte. II Band. Fränkische Zeit, erste Hälfte. (Peu satisfaisant, cette fois). — Neue Literatur über Russland : Russische Wandlungen, Neue Beiträge zur russischen Geschichte von Nicolaus I zu Alexander III; Lose Blätter aus dem Geheimarchiv der russischen Regierung. — Literarische Notizen (Die Tragödien des Aeschylos, übers. v. BRUCH; Die Perser, übers. v. KÖCHLY; — Des Aristophanes Werke, übers. v. J. DROYSEN; — Gœthe's Werke, illustrirt von ersten deutschen Künstlern hrsg. v. DÜNTZER; — Lenau's sämmtliche Werke, 2 Bände; — Haller's Gedichte, hrsg. u. erläutert v. Ludwig HIRZEL; — HILLEBRAND, Zeiten, Völker u. Menschen, VI. Zeitgenossen u. Zeitgenössisches.)

Athenaeum belge, n° 15, 1er août 1882 : Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre sous le règne de Philippe II, p. p. KERVYN DE LETTENHOVE. Tome I (Juste : recueil précieux). — De GONCOURT, L'art au XVIIIe siècle. II; LEBON, L'Angleterre et l'émigration française de 1794 à 1801 : récit vif et animé, une des meilleures études qu'on ait publiées depuis quelque temps sur l'histoire extérieure de la Révolution; MONTÉGUT, Le maréchal Davout, etc. — DE CEULENEER, Le Portugal, notes d'art et d'archéologie. — CRUTZEN, L'origine maternelle et la naissance de Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas (Travail fait avec beaucoup de discernement).

Theologische Litteraturzeitung, n° 16, 12 août 1882 : KÖNIG, Der offenbarungsbegriff des Alten Testaments. — De LAGARDE, The question : whether marriage with a deceased wife's sister is, or is not, prohibited in the mosaic writings, answered. (Nestle : important.) — MERRILL, East of the Jordan, a record of travel and observation in the countries of Moab, Gilead and Bashan during the years 1875-1877. — SCHULTZE (Vict.), Die Katacomben, die altchristlichen Grabstätten, ihre Geschichte u. ihre Monumente. (Harnack : compendium qui sera très utile et qui atteint parfaitement son but.) — RIEKS, Geschichte der christlichen Kirche und des Papstthums. (Harnack : écrit de parti, du parti des vieux catholiques, dirigé contre la papauté.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 25

N° 37 Seizième année 11 Septembre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule I vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, nº 33, 12 août 1882 : Horst, Leviticus XVII-XXVI u. Hezechiel, ein Beitrag zur Pentateuch-Kritik. — Bickell, Carmina veteris Testamenti metrice, notas criticas et dissertationem de re metrica Hebraeorum adj. (Welhausen : l'auteur aurait bien fait de ne présenter au public que quelques-unes de ses remarques; il a tort de tirer les conséquences les plus extrêmes et d'élever un système, qui doit exciter la défiance.) — Klimke, Diodorus Siculus und die römische Annalistik. (Polémique contre Mommsen, âpre et mordante: des arguments qui sont souvent d'un grand poids). — Urlichs, Die Schlacht am Berge Graupius, eine epigraphische Studie. (Etude sur la situation militaire de la Grande-Bretagne pendant le gouvernement d'Agricola; redresse et complète les assertions de Hübner dans le « Hermès » sur l'armée romaine en Grande-Bretagne. — Nopp, Geschichte der Stadt Philippsburg von ihrem Entstehen bis zum Anfalle desselben an Baden (utile). —Urkunden des Klosters Kamenz, hrsg. v. Pfotenhauer. — Schwicker, Die Deutschen in Ungarn und Siebenbürgen. (Mille détails rassemblés en un vaste tableau très réussi; ouvrage qui se fera lire du grand public; bonnes indications des sources.) — Suman, Die Slovenen. (N'est pas tout entier de Suman; Hubad a décrit les « mœurs et usages »; Fasching a tracé une « esquisse historique des pays habités par les Slovènes »; Simonic a parlé de « la littérature slovène », et avec tant de détail que cette partie sera la plus attachante pour le spécialiste; cet ouvrage comme celui de Schwicker, fait partie de la collection des « peuples de l'Autriche-Hongrie » publiée par l'éditeur de Teschen, Prochaska; malheureusement toute cette collection n'est que fragment; le côté physique du peuple, le fonds géographique n'est pas traité. — Reitzenstein, Die Armengesetzgebung Frankreichs in den Grundzügen ihrer historischen Entwickelung. (Le meilleur travail publié en Allemagne sur le sujet.) — Bacher, Abraham ibn Esra als Grammatiker. (Travail très soigné.)— Pappageorg, Kritische und paläographische Beiträge zu den alten Sophokles-Scholien. (Ecrit fait avec soin, et sur lequel on ne peut porter qu'un jugement favorable; l'auteur devrait publier une nouvelle édition des scholies de Sophocle.) — Stati Epithalamium (Silv. I, 2) denuo editum, adnotavit, quaestionesque adiecit archaeologicas Car. Herzog. (Travail qui témoigne de labeur et de réflexion.) — Tartara, Animadversiones in locos nonnullos Valeri Catulli et Titi Livi. (N'écrit pas sans application ni sagacité, mais ne connaît pas la littérature du sujet, ne sait pas distinguer et séparer les arguments importants des preuves insignifiantes.) — Straub, Le cimetière gallo-romain de Strasbourg. (Edité avec beaucoup de luxe et de goût; l'époque à laquelle appartient le cimetière, serait la fin du IIIe et le commencement du IVe siècle.) — Birt, Das antike Buchwesen in seinem Verhältniss zur Literatur, mit Beiträgen zur Textgeschichte des Theocrit, Catull, Properz u. a. Autoren. (Long art. sur cet ouvrage qui doit être recommandé à l'étude de tous les philologues; recherches vastes et menées avec autant d'érudition que de pénétration; des résultats importants et inattaquables qui jettent une nouvelle lumière sur le format, l'étendue et la publication des livres et qui montrent combien la littérature antique fut influencée par le livre.) — Müller (Sophus), Die Tier-Ornamentik im Norden, übers. v. Mestorf.

Deutsche Litteraturzeitung, nº 32, 12 août 1882 : Opera patrum apostolicorum, p. p. Funk. I. Epistulae Barnabae, Clementis Romani, Ignatii, Polycarpi, anonymi ad Diognetum, Ignatii et Polycarpi martyria, Pastor Hermae; II. Clementis rom. epistulae de virginitate ejusdemque martyrium, epistulae Pseudoignatii, Ignatii martyria tria,

Vaticanum a St. Metaphraste conscriptum Papiae et seniorum apud Irenaeum fragmenta, Polycarpi Vita. (Lipsius.) — Kant's critique of pure reason translated in english by Max Müller, with an introd. by Noiré. (Vaihinger : « cette traduction est une grande action de notre célèbre compatriote ») — Çâçvata's Anekârthasamuccaya, ein homonym. Sanskrit-Wörterbuch, hrsg. v. Zachariae. (Weber : bonne publication) — Cornuti theologiae graecae compendium, rec. Car. Lang (Stender : texte non encore établi d'une façon définitive, mais on se rapproche du but.) — J. Macci Plauti Menaechmi, p. p. Vahlen. (Seyffert :) — Minor, Die Leiche und Lieder des Schenken Ulrich von Winterstetten. (Wilmanns : le besoin de cette nouvelle édition ne se faisait pas sentir; changements de peu d'importance ou non justifiés ; trop de polémique contre von der Hagen; remarques de valeur dans l'introduction.) — Lübben, Mittelniederdeutsche Grammatik nebst Chrestomathie und Glossar. (Strauch : sera sûrement très utile). — Gœthe's Reinecke Fuchs nach dem ersten Druck, p. p. Bieling. (Sauer : sera le bienvenu auprès des maîtres et des élèves.) — Schaefer, Geschichte der deutschen Literatur des XVIII. Jahrhunderts, 2e Aufl. p. p. Muncker. (Minor : nouvelle édition, peu remaniée du reste.) — Brill, Schets der geschiedenis van het israelitische Volk. (Wellhausen : ouvrage, en hollandais, sur l'histoire d'Israël; l'auteur est tout à fait incompétent; « unberufen »). — Anemüller, Geschichte der Verfassung Mailands in den Jahren 1095-1117, nebst einem Anhange über das Consulat zu Cremona. — Journal d'une bourgeoise pendant la Révolution, 1791-1793, publié par son petit-fils Edouard Lockroy. (Koser : « un compendium de l'histoire de la Révolution sous une forme très attachante ».) — Gardiner a. Bass Mullinger, Introduction to the study of english history. (Pauli : le travail de Gardiner est un modèle, et représente dans une langue concise et frappante les causes et les effets, les forces qui se sont unies pour le développement national de l'Angleterre; le travail de Mullinger intitulé « Authorities » n'est pas à la même hauteur; manque d'exactitude surtout dans l'indication des sources du moyen-âge.) — Szujski, Die Polen und Ruthenen in Galizien. (Tomaschek : fait bien connaître la situation en Galicie et fournit d'abondants matériaux, d'ailleurs mis en œuvre avec talent). — Rechtslexikon, Encyclopädie der Rechtswissenschaft in alphabetischer Bearbeitung, hrsg. unter Mitwirkung vieler Rechtsgelehrter v. Fr. v. Holtzendorff, 3e Auflage. — Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen, nach den Feldakten und anderen authentischen Quellen hrsg. v. der Abtheilung für Kriegsgeschichte des k. k. Kriegs-archivs. Vols. I-VIII.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 32 : Karl Körner, Einleitung in das Studium des angelsächsischen, 11e Theil; angelsächsische Texte, mit Uebersetzungen, Anmerkungen u. Glossar. (Sievers : fournit au lecteur déjà armé de l'esprit critique, plus d'une information remarquable, mais ne peut être recommandé au commençant.) — Boltz, Die hellenische oder neugriechische Sprache. (Hatzidakis : « écrit avec un grand amour du sujet, contribuera à augmenter en Allemagne l'intérêt pour les Hellènes et pour la connaissance de leur langue, puisse l'auteur continuer ses études beaucoup d'années encore avec le même amour, afin de produire des fruits plus abondants et plus mûrs ».)

Nos 33 et 34, 16 et 23 août 1882 : Dittrich, Regesten und Briefe des Cardinals Gaspero Contarini, 1483-1542 (v. Druffel). — Die Leiche und Lieder des Schenken Ulrich von Winterstetten hrsg. v. Minor. Wien, Konegen (Bartsch : fait quelques critiques). — Spiegel, Vergleichende Grammatik der alteranischen Sprachen (Justi : comme tou-

jours, recherches profondes et méthode réfléchie; ordonnance pleine de clarté). — Johann Faust, ein allegor. Drama, p. p. ENGEL (Godeke).

Athenaeum belge, n° 16, 15 août 1882 : PIRENNE, Sedulius de Liége (Bormans : bon travail, cp. *Revue critique*, n° 31). — SPIEGEL, Vergleichende Grammatik der alteranischen Sprachen (De Harlez : sera bienvenu de quiconque s'occupe de linguistique et de grammaire comparée ; c'est plutôt une grammaire comparée des anciennes langues eraniennes et du sanscrit ;.. parfaite courtoisie dans la polémique ;.. l'auteur prouve que l'Avesta n'est pas très ancien et qu'il appartient au nord-ouest de l'Eran, et non à la Bactriane ; il renonce au terme vieux bactrien pour désigner le zend, et s'arrête, comme De Harlez, au mot « avestique »). — MORLEY, The life of Richard Cobden (Carlier : œuvre creusant le sujet jusqu'à l'épuiser ; il y a peu d'écrits qui aient atteint dans ces dernières années cette ampleur de pensée et d'exposition vraiment magistrale; il n'a guère paru de biographie meilleure que celle-ci depuis la classique biographie de Johnson par Boswell, mais le style de M. Morley est autrement littéraire et élevé que celui de Boswell). — Fouilles de M. Schliemann à Troie.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. MOURA. 2 forts vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »

Paraît en livraisons à 1 franc. Il paraît une livraison tous les samedis,

Prix de souscription de l'ouvrage en livraisons : 30 fr. (franco).

LES POLYNÉSIENS leur origine, leurs migrations, leur langage, etc. 4 forts volumes in-8° avec cartes. . . . . 60 »

ANTONII POSSEVINI MISSIO MOSCOVITICA ex annuis litteris Societatis Jesu excerpta et adnotationibus illustrata curante Paulo PIERLING, S. J. In-18, elzévir. 2 50

Cet ouvrage forme le tome IV de la *Bibliothèque slave elzévirienne.*

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE LA

LITTÉRATURE DU MOYEN AGE EN OCCIDENT

PAR A. EBERT

Traduite de l'allemand, par MM. Joseph AYMERIC et James CONDAMIN.

3 forts volumes in-8. . . . . 30 »

La première livraison à 1 fr. 25 est en vente.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 38 Seizième année 18 Septembre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule I vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 537, 19 août 1882 : Allardyce, Memoir of G. Keith Elphinstone, Viscount Keith a. admiral of the red. (H. M. Stephens : très intéressant.) — Cotterill, An introduction to the study of poetry. (Morshead : l'auteur craint que ces études ne paraissent au lecteur « crude, superficial and incoherent » ; elles ne sont ni « crude » ni « superficial », mais elles sont « incoherent », « ill-compacted and hard to follow ».) — Leland, The Gypsies. (Groome : quelques chapitres d'une valeur réelle, quelques autres ne reproduisant que ce qu'on sait depuis longtemps, en somme, livre « always delightful reading ».) — Holland, Logic and life with other sermons. — Lyte, Dunster and its lords, 1066-1881. — Ang. de Gubernatis, La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal. (Friend : le tome Ier a paru en 1878, le tome second vient de paraître ; sujet charmant et important très bien traité ; si l'on ne peut accepter toutes les théories de l'auteur, on fera néanmoins dans son livre une riche moisson.) — The Trieste Exhibition. (Burton.) — The etymology of Dionysos. (R Brown.) — Early italian casting (Westmacott). — Some recent linguistic works. (Keane : parle, entre autres ouvrages, de celui de v. d. Gabelentz et A. B. Meyer « Beiträge zur Kenntniss der melanesischen, mikronesischen und papuanischen Sprachen.) — Clarke, Report of the investigations at Assos 1881. (Murray). — Latest news of Prof. Maspero. (Am. B. Edwards : donne la traduction d'une lettre de M. Rhoné ; M. Maspero a quitté Boulaq, sur l'ordre du Ministre des Travaux publics, en confiant le musée au vieux et fidèle Circassien Kourschid-Effendi, que Mariette estimait spécialement pour son énergie et sa droiture ; au moment où paraîtront ces lignes, M. Maspero sera depuis longtemps à Paris.) — Terrien de la Couperie, The silver coinage of Tibet. (Yule.) — Discovery of buddhist relics at Bassein, near Bombay.

The Athenaeum, n° 2860, 19 août 1882 : The british association for the advancement of science at Southampton. — Willis-Bund, A selection of cases from the state trials. — Hughes, Memoir of Daniel Macmillan. — Demofilo, Coleccion de contes flamencos. Séville. — Pinches, Texts in the babylonian wedge-criting. (« When we say thaf Mr. Pinches is the author of the work, its value will be recognised by all assyrian scholars ; his accuracy of eye in reading a cuneiform text is unequalled »). — Œuvres inédites de Bossuet, cours royal complet sur Juvenal, vol. I. Découvertes et publiées par A. L. Ménard. (La préface est écrite sur un ton enthousiaste et passionné ;... il est faux que Bossuet ait été précepteur du dauphin en 1684, date du manuscrit que publie l'éditeur ; il avait cessé quelques années auparavant son enseignement ; après « a blunder of such magnitude » on peut croire que l'œuvre n'est pas de Bossuet et que M. Ménard n'a aucune idée de l'évidence littéraire. Lors même que l'œuvre appartiendrait à Bossuet, elle n'ajouterait rien à sa gloire ; c'est un « rambling, most unscholarlike commentary on Juvenal », et non une « admirable interprétation » ; on est surpris de voir des éditeurs comme MM. Didot publier quelque chose d'aussi « bad, inaccurate and valueless ».) — Ireland, Ralph Waldo Emerson. (Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce vol., c'est la correspondance avec Carlyle ; on y remarquera une lettre de 1864, qui renferme un passage curieux sur la guerre civile.) — Mc Crindle, Ancient India as described by Ktesias the Knidian, reprinted with additions, from the « Indian Antiquary ». — Theological books. (Marshall, The latin prayer book of Charles II, or an account of the liturgia of Dean Durel ; Mathews, Commentary on Ezra and Nehemiah, etc.) — Historical and antiquarian publications. — The hall of Pembroke College, Cambridge. (J.

W. Clark.) — Caxton's « Four sons of Aymon » (Blades). — The Quarterly Review on Swift. — Not. nécrol. sur M. Stanley Jevons. — Villiers Stuart, The funeral tent of an egyptian queen. — J. B. Giraud, Les arts du métal, recueil descriptif et raisonné des principaux objets ayant figuré à l'exposition de 1880 de l'Union centrale des beaux-arts.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38, 19 août 1882 : Bredenkamp, Gesetz und Propheten. (Nowack : instructif.) — Ludw. Keller, Die Gegenreformation in Westfalen und am Niederrhein, I. 1555-1585. (Kolde.) — Max Müller, Essays. II Band. Beiträge zur vergleichenden Mythologie und Ethologie, mit ausführichem Register zum I u. II Band, 2e vermehrte Auflage besorgt v. O. Francke. — Höhne, Kants Pelagianismus u. Nomismus. (Pfleiderer.) — C. A. Müller, Geschichte des Friedrichs-Werderschen Gymnasiums zu Berlin. (E. Fischer : important pour l'histoire de Berlin et pour celle de l'instruction publique et de l'érudition en Prusse.) — L. Ewald, Grammatik der thai-oder siamesischen Sprache. (Schott : travail très méritoire.) — Hesychii Milesii Onomatologi quae supersunt cum prolegomenis ed. J. Flach (Gropius : au moins, on a là réunis des matériaux qui seront utiles à consulter.) — Werner, Lessings Emilia Galotti (L. Hirzel : du savoir et de la sagacité). — C. Bayer, Deutsche Poetik, theoretisch-praktisches Handbuch der deutschen Dichtkunst. (Seemüller : beaucoup d'amour du sujet, beaucoup de soin et de patience, grand zèle de compilation, mais il manque à cet ouvrage le caractère scientifique, la méthode historique.) — Baumgarten, Vor der Bartholomäusnacht. (Kluckhohn : le sujet méritait d'être soumis de nouveau à un examen critique approfondi; Baumgarten a accompli cette tâche avec le soin et la pénétration qui lui sont propres, et il a pris un chemin qui seul pouvait le mener à une solution certaine de l'énigme tant discutée; les nouveaux documents qu'il a consultés lui ont servi à prouver par une démonstration aussi claire qu'exacte et qui est un véritable modèle, qu'il ne peut plus être sérieusement question d'une longue préméditation de la Saint-Barthélemy; en même temps de nouvelles et surprenantes lumières sur la politique de l'époque, etc.) — Rott, Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie (« sehr fleissig, aber nicht sehr geschickt. »; beaucoup de remarques précieuses, mais les détails importants ne sont pas assez mis en relief et disparaissent au milieu des détails insignifiants.) — Rott, Méry de Vic et Padavino (Schirren : renferme deux essais, l'un « les anciennes alliances franco-suisses et le renouvellement de 1602 », l'autre, « Venise et les ligues grises, l'alliance de Davos »); l'auteur a su mettre en pleine lumière d'une façon excellente les deux traités de Soleure et de Davos qui marquent la première phase de la lutte pour les Alpes à la veille de la guerre de Trente Ans.) — Dielitz, Die Wahl-und Denksprüche, Feldgeschreie, Losungen, Schlacht-und Volksrufe besonders des Mittelalters und der Neuzeit gesammelt, alphabetisch geordnet und erläutert. (Commencement d'une publication très intéressante et plus complète que les publications antérieures sur la même matière.) — J. E. Thorold Rogers, A history of agriculture and prices in England from the year after the Oxford Parliament (1259) to the commencement of the continental war (1793) compiled entirely from original and contemporaneous records. III a. IV. 1401-1582. (Inama : suite de cette œuvre monumentale sur l'histoire économique de l'Angleterre.)

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur. 1882. Ier fascicule : Lichtenstein, Zu den deutschen Dichtungen von Tristan und Isolde : 1. Anticritische Bemerkungen zum Texte von Eilharts Tristrant; 2. Das Fiechter Bruchstück von Eilharts Tristrant; 3. Eilhart und Veldeke 4. Nachträgliche Bemerkung zum Prosaroman von Tristrant und

Isalde; *et* Zum Volksschauspiel von Doctor Faust. — SCHÖNBACH, Sanct Christophorus. — BICKEL, Schwazer Bruchstück der Kaiserchronik. — HÖFER, Quellennachweise zu Wernher von Elmendorf. — ZARNCKE, Zu der rhythmischen Version der Legende von Placidas Eusthatius. — ZINGERLE, Himelstele. — BAECHTOLD, zu Niklaus Manuel.

Anzeiger : WEINHOLD, Lamprecht von Regensburg, sanct Francisken Leben u. Tochter Syon. (Strauch : très bonne publication.) — FABRE D'ENVIEU, Le dictionnaire allemand enseigné par l'analyse étymologique des noms propres individuels, familiaux, ethniques et géographiques et par l'explication de quelques noms franco-tudesques. (Feit : on ne peut mettre dans ce livre la pointe d'une aiguille sans y tomber sur des passages qui prouvent la complète incompétence de l'auteur.)— NIEDNER, Das deutsche Turnier im XII. u. XIII. Jahrhundert. (Lichtenstein : très instructif, fort bon coup d'essai.) — LINDE (v. d.), Quellenstudien zur Geschichte des Schachspiels. (Rottmanner : livre excellent et qui ne peut trouver un juge compétent, car personne ne possède une connaissance aussi profonde du développement historique du jeu d'échec et de ses règles, que l'auteur lui-même.)— KAWCYNZSKI, Studien zur Literaturgeschichte des XVIII. Jahrhunderts, (Très long art. d'Alois Brandl sur un livre qu'on ne lira pas sans profit ni sans instruction, mais qui a besoin de nombreux correctifs.) — Homers Odyssee von J. H. Voss, Abdruck der ersten Ausgabe von 1781 mit Einl. v. BERNAYS. (Er. Schmidt : édition faite avec le soin habituel de l'éditeur et précédée très heureusement d'une longue introduction pleine d'informations et de détails intéressants.)

2e fascicule : BAUMGARTEN, Die Chronologie der Gedichte Friedrichs von Hausen. — STOSCH, Nachträgliches über Wolframs Titurellieder. — WERNER, Eine Parallele zu Schillers Handschuh *et* Pesther Fragment des Wälschen Gastes. — BICKEL, Schwazer Parcival-fragment. — PIRIG, Zwei Blätter einer Handschrift des Rennewart. — KEINZ, Ein neues Fragment der Wessobrunner Predigten. — HENNING u. HOFFORY, Zur Textkritik der Islendingabok. — HIRZEL, Romantisch. — BRAHM, Eine Episode in Gœthes Wahlverwandtschaften. — SEILER, Noch einmal der Rhytmus von Placidas. — Eustathius. — SCHRÖDER, Reimpredigt.

Anzeiger : SCHULTZ, Höfisches Leben zur Zeit der Minnesinger, vol. II. (Lichtenstein : matériaux abondants, rassemblés sur un sujet peu traité jusqu'ici; des points de vue nouveaux; quelques endroits faibles, mais aussi beaucoup de recherches pleines de soin; en somme, livre très instructif et très suggestif.) — HORSTMANN, Altenglische Legenden, neue Folge, mit Einleit. u. Anmerk. hrsg. (Schröder : peu de sciences peuvent se glorifier d'un aussi robuste et persévérant travailleur que l'est Horstmann pour la philologie anglaise.) — Jacob van Maerlants strophische gedichten p. p. VERWIJS. 24-26 Liefer. der Bibliotheek van middelnederlandsche letterkunde. (Franck) — HERBST, Gœthe in Wetzlar. (Minor : bon travail qui se recommande à tous par le ton calme et vraiment historique du récit et par l'élégance de la forme; sujet difficile et délicat traité avec grande habileté.) — Nachtrag über die Mannheimer Gesellschaft. (Seuffert.) — Kilian Brustfleck. (E. Schmidt.) — Egerer Fronleichnamsspiel, p. p. MILCHSACK. (Schönbach.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Seizième année 25 Septembre 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »

Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.

Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.

L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.

Le fascicule I vient de paraître.

L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »

Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 2861, 26 août 1882 : Mallock, Social equality, a study in a missing science. — Freeman, The reign of William Rufus and the accession of Henry I. (On retrouve ici « all the wealth of detail, all the vividness of narrative, all the fullness of local and personal knowledge », qui marquent l'histoire de la conquête normande, du même auteur). — Stack, Six months in Persia. — Panton, Country sketches in black and white. — Anderson, History of shorthand, with a review of its present condition and prospects in Europa and America (ouvrage sur la sténographie, contribution importante à la littérature du sujet). — Mc. Theal, Kaffir Folklore, or a selection from the traditional tales current among the people living on the eastern border of the Cape Colony. (Livre à recommander aux amis du folklore.) — Allardyce, Memoir of G. K. Elphinstone, Viscount Keith, admiral of the Red. (A mettre, aussi bien que la vie de Nelson, de Southey, entre les mains des cadets à bord du Britannia, à Darmouth). — The archaeological societies. — Caxton's « four sons of Aymon. » (Lee). — Shakspeare in Greece. (Lambros.) — British archaeological association.

N° 2862, 2 septembre 1882 : Sala, America revisited. — The history and antiquities of Colchester Castle. — Ihne, The history of Rome, english edition, vols. IV a. V. (Ces deux volumes de Ihne terminent l'histoire de la république romaine; mêmes mérites que dans les volumes précédents; grande connaissance du sujet; mais excuse trop Sylla et suspecte trop Salluste). — Salaman, Jews as they are. — Davidson, Rosmini's philosophical system. — Ottoman poems, translated into english verse in the original forms, with introduction, biographical notices and notes by Gibb. — Chap-books of the eighteenth Century; with fac-similes, notes a. introd. by Aston. — Diocesan histories. — Parsons and playwrights before the commonwealth. (Bullen.) — The Preston guild merchant. — The Sunderland library. — Baber, Travels and researches in Western China, printed for the royal geographical society. — Ephrussi, Albert Dürer et ses dessins. (Travail digne de son sujet.) — British archaeological association.

N° 2863, 9 septembre 1882 : C. G. Walpole, A short history of the Kingdom of Ireland from the earliest times to the Union. (« As a fair and readable popular history of Ireland this work is a most useful and timely contribution; it is not, what indeed it does not attempt nor pretend to be, an explanation of how and why the facts it relates came about, nor a picturesque description of bygone men and manners »). — Encyclopaedia britannica, vol. XIV. (Suite de cette excellente publication; beaucoup d'art. intéressants, entre autres ceux de Swinburne sur Keats et Landor, de Sidney Colvin sur Leonard de Vinci, de Kegan Paul sur Kingsley, de James Sully sur Lewes, de Saintsbury sur La Fontaine et Lesage, de Fraser sur Locke, de Sime sur Lessing, de Garnett sur Leopardi, etc.). — Reminiscences of an old Bohemian — The names of herbes, by William Turner, a. d. 1548, edited by James Britten. — The sacred books of the east : VIII. The Bhagavadgita, with the Sanatsugatiya and the Anugita, translated by Kashinath Trimbak Telang; XII. The Satapatha Brahmana according to the text of the Madhyandina school, translated by Eggeling. I. — Mary-Lafon, Cinquante ans de vie littéraire. (Ce livre est intéressant; ce qui lui fait tort et ce qui le gâte, c'est la tendance constante de l'auteur à mettre en avant sa personnalité et ses mérites; comme livre à feuilleter, « it has considerable attraction » à cause des anecdotes qui remplissent le vo-

lume, mais qu'il faut accepter avec quelque réserve.) — A library of the fathers; 5. Cyril : five tomes against Nestorius, Scholia on the Incarnation, Christ is one, Fragments against Diodore of Tarsus, Theodore of Mopsuestia, the Synousiasts ; Bright, Notes on the canons of the first four general concils ; Dale, The synod of Elvira and christian life in the fourth century; Gwatkin, Studies of arianism, chiefly referring to the charakter and chronology of the reaction which followed the council of Nicaea. — The fifth annual meeting of the library association. (Terrien de Lacouperie). — Tuer, Bartolozzi and his works. — Presuhn, Pompeii, die neuesten Ausgrabungen von 1874 bis 1881 für Kunst-und Alterthumsfreunde. — The Worcester Exhibition.

Literarisches Centralblatt, n° 34, 19 août 1882 : Libri Danielis, Ezræ et Nehemiæ, textum masoreticum p. Baer. — Kübel, Ueber den Unterschied zwischen der positiven u. der liberalen Richtung in der modernen Theologie. — Rickenbach, Die Insel Sardinien vor der Herrschaft der Römer (Compte-rendu de l'ouvrage de M. Pais « La Sardegna prima del dominio romano »). — Muller (P. L.), Regesta Hannonensia, lijst van oorkonden betreffende Holland en Zeeland 1299-1345. — Alfr. Leroux, Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1378 (Vaste et fort bon travail; on regrettera que l'auteur n'ait pas consulté tous les travaux allemands sur le sujet). — Kopp, Geschichte der eidgenössischen Bünde. V. 2. Ludwig der Baier u. seine Zeit 1330-1336, I. 1330-1334. bearb. v. Lütolf, hrsg. v. Rohrer. — Naeher, Land und Leute in der brasilianischen Provinz Bahia. — Trübner's catalogue of dictionaries and grammars; of oriental a. linguistic publications. — Pertsch, Die arabischen Handschriften zu Gotha, III, 2. — Kreyssig, literarische Studien und Charakteristiken, nachgelassenes Werk, p. p. J. Rodenberg (Essais qui témoignent d'une connaissance parfaite du sujet, entre autres un parallèle entre Heine et Musset, Diderot et les encyclopédistes, Beaumarchais et l'élément gaulois dans la littérature française, etc.).

Zeitschrift fur deutsches Altertum, 1882, 2e fascicule (suite) :

Litteraturnotizen : Baragiola, Del tedesco medievale, Der Arme Heinrich, von Hartmann von Aue. Il povero Enrico, versione in prosa. — Bethge, Wirnt von Gravenberg, eine literarhistorische Untersuchung. (E. Martin). — Creizenach, Die Bühnengeschichte des Goetheschen Faust. (Werner).— Deutsches Wörterbuch, N bis Nachtigallstimme, von Lexer. (Gombert.)— Götzinger, Reallexicon der deutschen Altertümer. I-VIII Liefer. — Holder, Germanischer Bücherschatz, Heft I-V. — Look, Der Partonopier Konrads von Würzburg und der Partonopeus von Blois. — Meyer-Markau, Der Parzival Wolframs von Eschenbach. — Schoch, ueber Boners Sprache. (Schönbach : témoigne de zèle et de connaissances). — Staub u. L. Tobler, Schweizerisches Idiotikon, I. (Lichtenstein : plein de promesses, fait honneur aux études allemandes en Suisse, on doit souhaiter à cette publication une continuation heureuse et de nombreux lecteurs). — Seldner, Lessings Verhältniss zur altrömischen Komödie. — Wegener, Volkstümliche Lieder aus Norddeutschland. (Chants du pays de Magdebourg et du Holstein).

3e fascicule : Seemüller, Die Zwergensage im Ortnit. — Zupitza, Kritische Beiträge zu den Blickling homilies u. Blickling glosses. — Schröder, Alte Bruchstücke der Kaiserchronik. — Roediger, In Sachen der Trierer Bruchstücke. — Wagner, Erlanger Fragment der Heidin. — E. Schmidt, Aus dem Nachleben des Peter Squenz u. des Doctor Faust. — Seuffert, Der junge Gœthe u. Wieland. — Duncker, die Grimmelshausen ein thüringisches Adelsgeschlecht. — Warner, Hans Wursts Hochzeit. — Wackernell, Swalwen zagel.

Anzeiger : TECHMER, Zur vergleichenden Physiologie der Stimme u. Sprache. (Hoffory : des défauts considérables, mais compensés par de grandes qualités; beaucoup de détails importants et neufs; indispensable.) — Elis saga ok Rosamundu, p. p. KÖLBING. (Heinzel : ne se rallie pas aux principaux résultats de Kölbing sur la « Tristrams saga », mais fait de grands éloges de l'introduction et de l'édition.) — Die Kindheit Jesu von Fussesbrunnen, hrsg. v. KOCHENDÖRFFER. (Strauch.) — Lutwins Adam und Eva, hrsg. v. K. HOFMANN u. W. MEYER. (Steinmeyer.) — Hugo von Montfort mit Abhandl. zur Geschichte der deutschen Literatur, Sprache u. Metrik im XIV. u. XV. Jahrhundert (Henrici). — Trebnitzer Psalmen hrsg. v. PIETSCH. (Kochendörffer.) — MINOR u. SAUER, Studien sur Gœthe-Philologie. (Werner : beaucoup de soin et de savoir.) — MINOR, Hamann. (Werner : très fin, très complet, très agréable à lire.) — RAICH, Dorothea von Schlegel geb. Mendelssohn u. deren Söhne. Joh. u. Philipp Veit, Briefwechsel. (Minor). — Fünf Bücher Epigramme von Konrad Celtes, hrsg. v. HARTFELDER. (Wattenbach.)

Litteraturnotizen : SIMROCK, Heliand Christi Lehre u. Leben nach dem altsächs. 3e Auflage.— STEIFF, Der erste Buchdruck in Tübingen.— WENKER, Sprachatlas von Nord-und Mitteldeutschland. (Publication très méritoire dont il faut souhaiter le succès.)

Athenaeum belge, nº 17, 1er septembre 1882 : RENAN, L'Ecclésiaste traduit de l'hébreu avec une étude sur l'âge et le caractère du livre. (Ouverleaux : il sera fort difficile à l'auteur de faire admettre partout ses opinions, mais il n'a voulu faire œuvre ni d'apologiste ni de théologien ; il écrit moins pour les savants que pour le grand public, et l'esprit et le paradoxe sont de grands éléments de succès ; la traduction est moins incohérente que toutes les traductions antérieures). — Bulletin. — Fouilles de la Société archéologique de Namur en 1880.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne, en Belgique, tome XXV, 4e livraison : L. R. Le nouveau programme des gymnases en Prusse. — GRAFÉ, L'école normale de Pise et les écoles de magistère en Italie (suite et fin). — *Comptes-rendus :* PIRENNE, Sedulius de Liège. — Actes officiels. — Varia : plan d'études des écoles supérieures de Prusse.

S. CALVARY & Cie, LIBRAIRIE, A BERLIN

L'ANNÉE ARCHÉOLOGIQUE ET PHILOLOGIQUE

REVUE DES ÉTUDES CLASSIQUES

(Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft)

La collection forme 28 vol. gr. in-8.
Prix : 240 Mark.
L'abonnement : 30 Mark par année.

LA SEMAINE PHILOLOGIQUE

RÉPERTOIRE DES ÉTUDES CLASSIQUES

(Philologische Wochenschrift.)
Deux feuilles gr in-4 par semaine.

La première année est fournie au prix de 18 Mark aux souscripteurs de la suite.
Abonnement : 6 Mark pour 3 mois.

Franco dans tous les États qui font partie de l'Union postale.

Des prospectus et numéro spécimen gratis et franco à la disposition de tous ceux qui les demanderont.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Seizième année 2 Octobre 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »

Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.

Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.

L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.

Le fascicule I vient de paraître.

L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »

Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 35, 26 août 1882 : Woernhardt, Figura Hierosolymae tempore Jesu Christi existentis illustrata et in carta speciali adjecta adlineata; *et* Jerusalem zur Zeit Jesu Christi. — Faleucci, Il Mare Morto e la Pentapoli del Giordano. (Très savant, mais l'auteur n'a pas tout consulté et n'a pas été sur les lieux.) — Scheele, Theologische Symbolik, aus dem schwedischen übers. v. Zöckler. — Dalton, Evangelische Strömungen in der russischen Kirche der Gegenwart. — Leibniz, La monadologie, publiée d'après les mss. de la bibliothèque de Hanovre avec introd., notes et suppléments, par Henri Lachelier. (« Eine niedliche und elegante Ausgabe... die Einleitung ist mit Verständniss und Sachkenntniss geschrieben, die Anmerkungen concis und treffend... ») — Mainzer, Die kritische Epoche in der Lehre von der Einbildungskraft aus Hume's und Kant's theoretischer Philosophie nachgew. — Neumann, Geschichte Roms während des Verfalls der Republik vom Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sulla's Tode, hrsg. v. Gothein. (Il faut se souvenir que le livre a été écrit il y a plus de dix ans, mais ce livre est d'un historien.) — Villari (Pasquale), Niccolo Machiavelli u. seine Zeit, durch Documente beleuchtet, übers. v. Hensler. IIe volume. (art. d'analyse; la traduction est excellente.) — Preussen im Bundestag von 1851 bis 1859, Documente hrsg. v. Poschinger. II Theil. 1854-1856. (Traite presque exclusivement de la guerre de Crimée et de l'attitude de la Prusse durant cette période; mais Bismarck, qui joue un rôle si important dans le 1er volume, se borne ici à contrecarrer l'Autriche autant que possible; la plus importante révélation est celle-ci : la France aurait, au commencement de 1855, sérieusement pensé à faire passer ses troupes par l'Allemagne du Sud avec le consentement de l'Autriche; on remarquera aussi deux lettres remarquables de Bismarck à Manteuffel et qui sont comme un programme-ministre.) — Chavanne (Jos.), Afrika im Lichte unserer Tage, Bodengestalt u. geologischer. Bau. — Larrinaga (de), Die wirthschaftliche Lage Cuba's. — Pognon, L'inscription de Bavian, texte, trad. et comm. philologique. IIe partie. (Publication qu'on ne quittera pas sans y avoir trouvé beaucoup d'instruction et de profit.) — Reinisch, Die Bilin-Sprache in Nordost-Afrika. (Très bon et très utile.) — Hermann's (Gottfried) lateinische Briefe an seinen Freund Volkmann, hrsg. v. Volkmann. (Correspondance très intéressante et renfermant un petit roman à la Werther.) — Blochwitz, Kulturgeschichtliche Studien. (Lecture agréable; il est surtout question de mythologie). — Jaeger, Die Gymnastik der Hellenen, neue Bearbeitung. 1881. (La 1re édition a paru en 1850, mais le livre n'a guère gagné; l'ouvrage de Grasberger a été consulté; mais la publication de Jaeger reste une œuvre de tendance et d'agitation; c'est une protestation contre la gymnastique actuelle, et en style bizarre.) — Jaennicke, Die gesammte keramische Literatur, ein zuverlässiger Führer für Liebhaber, u. s. w. (Livre d'un dilettante qui se donne de la peine.) — Report of the commissioner of education for the year 1879. I. II. Washington. — Zeitfragen aus dem Gebiete der Turnkunst.

N° 36, 2 septembre 1882 : Böhl, Christologie des alten Testamentes oder Auslegung der wichtigsten messianischen Weissagungen (Représente un point de vue vieilli et insoutenable). — Westerburg, Untersuchung der Sage dass Seneca ein Christ gewesen sei (Recherches où il y a de la finesse et de la nouveauté). — Fröhlich, Die Gardetruppen der römischen Republik (Beaucoup de soin et de pénétration, maint détail important). — Marczali, Ungarns Geschichtsquellen im Zeitalter der Arpaden (Publication dont les résultats sont excellents, très bonne

méthode). — Krones, Grundriss der österreichischen Geschichte, ein Compendium für Universitätshörer. IV. 1701-1878, vom spanischen Erbfolgekrieg bis zur Gegenwart (Trop concis dans l'exposition, mais liste abondante des sources et des ouvrages historiques sur la matière). — Ranke, Sämmtliche Werke, 42-48 Band (Suite de la publication des œuvres complètes du grand historien; le 42e vol. est relatif à l'histoire de Venise; le 43e et le 44e sont intitulés « la Serbie et la Turquie au XIXe siècle »; le 45e donne le livre connu « source et commencement des guerres de la Révolution, 1791-1792 »; les vol. 46-48, le récit historique ajouté par Ranke aux Mémoires de Hardenberg sous le titre « Hardenberg et l'histoire de l'état prussien de 1793 à 1813 »). — Hausknecht's Routen im Orient 1865-1869, nach dessen Originalskizzen redigirt von Kiepert. — Mac Curdy, aryo-semitico speech, a study in linguistic archaeology (Trop arbitraire dans la comparaison des racines). — Petzoldt, Catalogus bibliothecæ Dantæ Dresdensis a Philalethe relictæ. — Brinckmeier, Die provenzalischen Troubadours als lyrische u. politische Dichter, mit Proben ihrer Dichtungen (Ne peut être recommandé à aucun égard, la forme est négligée, et l'auteur montre un manque étonnant de savoir sérieux). — Wegener, Aufsätze zur Literatur (Essais qui ont quelque valeur, sur la Fiancée de Messine, le Merlin d'Immermann, le drame symbolique et allégorique, George Neumark, Fr. Aug. Stägemann). — Dumont et Chaplain, Les céramiques de la Grèce propre, vases peints et terres cuites; Ire partie, vases peints (Art. de discussion). — Weber, gastronomische Bilder, Beiträge zur Geschichte der Speisen u. Getränke, der Tischsitten u. Tafelfreuden verschiedener Völker u. Zeiten (Causerie légère, mais qui décèle une assez grande connaissance des sources).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34, 26 août 1882 : Orose, p. p. Zangemeister. (Holtzmann.) — Wendt, Die christliche Lehre von d. menschl. Vollkommenheit. — Barth u. Niederley, Die Schulwerkstatt. — Lotze, Grundzüge der Psychologie; Gründzuge der praktischen Philosophie. — Pfleiderer, Lotzes philosoph. Weltanschauung. — Litauische Volkslieder u. Märchen aus dem preuss. u. russ. Litauen gesamm. v. Leskien u. Brugman. I. Gegend von Wilkischken. II. aus Godlewa. III. (Bechtel.) — Birt, Das antike Buchwesen in seinem Verhältniss zur Literatur. (Keil : plein d'instruction et suggestif.) — Geier, Altdeutsche Tischzuchten. — Hugo von Montfort, p. p. Wackernell. (Lichtenstein : exposition agréable, travail très méritoire qui épuise presque toutes les questions philologiques et historiques sur le sujet.) — Brandes, Moderne Geister, literarische Bildnisse aus dem XIX. Jahrhundert. (Er. Schmidt : suite d'essais pleins d'esprit, de sagacité et souvent de profondeur; le meilleur est l'essai sur Tegner.) — Zupitza, Alt-und mittelenglisches Uebungsbuch. (Varnhagen : excellent.) — Malchow, Geschichte des Lübecker Domcapitels. — Turmairs genannt Aventinus Annales Ducum Boiariae, hrsg. v. Riezler. — v. Schön, Weitere Beiträge u. Nachträge. (Isaacsohn : mieux eût valu que le livre ne fût pas publié.) — v. Schulenburg, Wendisches Volkstum in Sage, Brauch u. Sitte. (Krek : très intéressant.)

N° 35, 2 septembre 1882 : Gessner, Das hohe Lied Salomonis erklärt und übersetzt. (Nowack : « quand on ne tient pas en bride l'imagination, quand on manque de toute culture lingustique, comme c'est le cas ici, on ne recueille que des fruits monstrueux, ungeheuerliche Früchte. » — Ludewig, Geist und Stoff. — Plumacher, der Kampf ums Unbewusste. — Abdo Iwahid al Marreskoshi, History of the Almohades, edited by Dozy, 2e edit. revised a. corrected. (Wellhausen : annoncer cette 2e édition suffirait au critique, mais il veut montrer qu'il

a lu le livre avec intérêt; introduction pleine de finesse.) — The Protagoras of Plato, with an introd. a. critical a. planatory notes by SIHLER. New-York, Harper. (Heitz : bon.) — Oscar WEISE, Die griechischen Wörter im Latein. (Thurneysen : tâche remplie avec beaucoup d'habileté et de circonspection; résultats à approuver presque partout; exposition claire, tableau excellent des diverses et profondes influences de la civilisation grecque sur Rome et sa langue.) — Hugo BUSCH, Die ursprünglichen Lieder vom Ende der Nibelungen. (Schönbach : du soin, des résultats souvent incontestables.) — Erlauer Spiele, sechs altdeutsche Mysterien, zum ersten Male hrsg. v. KUMMER. (Peter : Très intéressant pour les amis de l'ancienne littérature allemande.) — Ungedruckte Jugendbriefe des Wandsbecker Boten, p. p. REDLICH.— JONAS, Christian Gottfried Körner. — FASTENRATH, Calderon in Spanien. (Baist.) — FLOIGL, Geschichte des semitischen Alterthums. (Schrader : Tableau chronologique qui sera utile.) — WEIDLING, Schwedische Geschichte im Zeitalter der Reformation. (Beger : intéressant, de nouveaux documents, de nouveaux points de vue, d'utiles rectifications.) — GARDINER, The fall of the monarchy of Charles I. 2 vols. 1637-1642. (Pauli : excellent.) — Lettres de Henriette Marie de France, reine d'Angleterre, à sa sœur Christine, duchesse de Savoie, p. p. FERRERO. Turin, Bocca. (Philippson : 141 lettres inédites de la reine d'Angleterre à « Madame Royale », mais très peu sont intéressantes pour l'histoire.) — Pommerellisches. Urkundenbuch, p. p. PERLBACH. — BASTIAN, Steinsculpturen aus Guatemala.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 35, 30 août 1882 : BERNAYS, Phokion u. seine Beurteiler. (Blass : ouvrage où l'on retrouve l'exactitude minutieuse de l'auteur.) — Albrecht von Hallers Gedichte, p. p. L. HIRZEL (Sauer : publication qu'il faut accueillir avec la plus chaude reconnaissance.) — XVIII^er Jahresbericht der schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur. — v. WIETERSHEIM, Geschichte der Völkerwanderung. II. (Kaufmann : 2e édition revue et remaniée par Dahn, IIe volume, mais remaniements souvent peu louables.)

N°s 36 et 37, 6 et 13 septembre 1882 : KRAUSE, Vorlesungen über Aesthetik. (Seydel.) — LAUTH, Die aegyptische Chronologie gegenüber der historischen Critik des Herrn Alf. v. Gutschmid. (Erman.)

S. CALVARY & Cie, LIBRAIRIE, A BERLIN

L'ANNÉE ARCHÉOLOGIQUE ET PHILOLOGIQUE

REVUE DES ÉTUDES CLASSIQUES

(Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft)

La collection forme 28 vol. gr. in-8.
Prix : 240 Mark.
L'abonnement : 30 Mark par année.

LA SEMAINE PHILOLOGIQUE

RÉPERTOIRE DES ÉTUDES CLASSIQUES

(Philologische Wochenschrift.)
Deux feuilles gr in-4 par semaine.

La première année est fournie au prix de 18 Mark aux souscripteurs de la suite.
Abonnement : 6 Mark pour 3 mois.

Franco dans tous les États qui font partie de l'Union postale.

Des prospectus et numéro spécimen gratis et franco à la disposition de tous ceux qui les demanderont.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Seizième année 9 Octobre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule I vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

The Athenæum, n° 2864, 16 septembre 1882 : Brassey, The british navy, its strength, resources and administration. Vol. III. — Records of the english province of the Society of Jesus, vol. VII, part I, by Foley. — Books about Japan and China. (Genji Monogatari, the most celebrated of the classical japanese romances, transl. by Suyematz Kenchio ; Beal, Abstract of four lectures on buddhist literature in China ; Balfour, The divine classic of Nan-hua being the works of Chuang-tsze, taoist philosopher ; Giles, Historic China and other sketches ; Douglas, Chine. — Leland, The gypsies. (Curieux et amusant.) — Hicks, Manual of greek historical inscriptions. (« Excellent and scholarly volume. ») — G. Seton, Memoir of Alexander Seton, earl of Dunfermline. — Maskell, The ancient liturgy of the church of England according to the uses of Sarum, York, Hereford, a. Bangor a. the roman liturgy ; et Monumenta ritualia ecclesiæ anglicanæ, the occasional offices of the church of England according to the old use of Salisbury, the prymer in English and other prayers and forms. — Our library table (Arth. Trollope, Lord Palmerston ; Sergeant, William Pitt ; Maclagan, Scottish myths). — The fifth annual meeting of the library association. — The « Quarterly Review » on Swift. — Bengali translations of sanskrit texts. — Rainsborough — Lolo and Vei characters. (Hyde Clarke.) — « The four sons of Aymon » (Blades). — « Bartolozzi and his works » (Tuer).

N° 2865, 23 sept. 1882 : Jenkinson, Amazulu, The Zulus, their past history, manners, customs and language, with observations on the country and its productions, climate, etc., the Zulu war and Zululand since the war. — A. de Gubernatis, La mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal, tome II. (De nombreux matériaux rassemblés de toutes parts pour le profit de la mythologie comparée et de l'étude du folklore.) — C. Abel, Linguistic Essays. (Dix essais sur divers sujets.) — Stepniak, La Russia sotterranea, profili e bozzetti revoluzionari dal vero, with a preface by Lavroff. Milan, Treves. — Ch. J. Robinson, A register of the scholars admitted into Merchant Taylor's school from A. d. 1562 to 1874. — Dr. Pusey. — The « Yh King ». — Rainsborough. — Lolo and Vei characters. (Terrien de Lacouperie.) — The coming publishing season. — Bonnaffé, Le surintendant Foucquet.

Theologische Literaturzeitung, n° 17, 26 août 1882 : Lippert, die Religionen der europäischen Culturvölker, der Litauer, Slaven, Germanen, Griechen und Römer, in ihrem geschichtl. Ursprunge (Baudissin : du savoir, mais on ne voit que rarement où l'auteur l'a puisé.) — Bruston, Histoire critique de la littérature prophétique des Hébreux depuis les origines jusqu'à la mort d'Isaie. (Baudissin : souhaitons d'avoir bientôt la suite de cet ouvrage qui n'est pas seulement utile à la théologie française). — Destinon, Die Quellen des Flavius Josephus, I. (Schürer : long art. sur cet ouvrage dont les résultats diffèrent de ceux de Bloch et qui a une plus grande valeur que le travail de Bloch). — Davidson, An introduction to the study of the New Testament critical, exegetical a. theological, 2e éd. — Golubinskij, Geschichte der russischen Kirche. I. Erste, Kiewsche oder mongolische Periode. I u. II. [en russe]. (Bonwetsch : promet de devenir le meilleur ouvrage sur l'histoire ecclésiastique de la Russie et dépasse le seul travail, jusqu'ici important, de Makarij).

N° 18, 9 septembre 1882 : Vernes, Mélanges de critique religieuse. (Baudissin : recueil d'articles et d'essais où il y a beaucoup de « Geschick » et de « Sachkenntniss », d'habileté et de compétence.) — Deane, Sophia Salomon, the book of wisdom, the greek text, the latin vulgate

and the authorized english version. — Spiess, Das Jerusalem des Josephus, ein Beitrag zur Topographie der heiligen Stadt. (Schürer : travail soigné, mais pourquoi se borner uniquement à Josèphe?) — Seydel, Das Evangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zu Buddha-Sage und Buddha-Lehre. — Grafe, Ueber Veranlassung und Zweck des Römerbriefes. — Loofs, Antiquae Britonum Scotorumque ecclesiae quales fuerint mores, quae ratio credendi et vivendi, quae controversiae cum romana ecclesia causa atque vis. (Lechler : Dissertation de Leipzig pour la licence en théologie; savoir très remarquable, étude profonde des sources, fait bien augurer de l'auteur.) — Lindner, Geschichte des deutschen Reiches vom Ende des XIV Jahrhunderts bis zur Reformation. I, 2, II. Unter König Wenzel. (Tschackert : mêmes mérites que dans le volume précédent.) — Bickell, Synodi Brixinenses saeculi XV. (Tschackert : actes inédits de six conciles provinciaux tenus à Brixen. dans le Tyrol, au xve siècle.)

Göttingische Gelehrte Anzeigen, n° 38, 20 septembre 1882 : Zeuner, Die Sprache des kentischen Psalters, ein Beitrag zur angelsächs. Grammatik (Sweet : travail qui fait, en l'ensemble, la meilleure impression). — Der Pentateuch, Commentar des R. Samuel ben Meïr p. p. Rosin. (D. Kaufmann). — Schober, Johann Jakob Wilhelm Heinse (Minor : assez bon).

— N°s 39 et 40, 27 septembre et 4 octobre 1882 : H. von Sybel, Entstehung des deutschen Königthums. (Ehrhardt : discussion sur quelques points, mais cette 2e édition est tout à fait au courant des derniers travaux, et même aux endroits où l'on contredit l'auteur, on lui doit encore profit et instruction ; Sybel a exercé sur le développement de l'étude des antiquités germaniques une très utile influence). — Löffler, Geschichte der Festung Ulm.

Nachrichten, n° 19 : Bechtel, Lituanica. I. Zur Kritik aelterer Sprachdenkmäler; II. Giefme ape prikelima Pona Christaus suguldita nug Baltramejaus Willenta.

Deutsche Rundschau, septembre 1882 : Haeckel, Indische Reisebriefe. — Friedrich Leo, Venantius Fortunatus, der letzte römische Dichter. — Aus der Pfalz und aus Baden 1849, Briefe eines preussischen Generalstabs-offiziers. (Fin.) — Ehlert, Wagner's Parsifal. — Rohlfs, Zur Lage in Aegypten — Gerland, Stieler's Atlas.

Literarische Rundschau : Caroline und ihre Freunde. — Fontane's Wanderungen. — Literarische Notizen.

Vor Ungdom, tidsskrift for opdragelse og undervisning, udgivet at Jean Pio, H. Trier og P. Voss (Copenhague, Philipsen). — 1er et 2^e fascicules : Frederiksen, Fichte som pædagog. — Birch, Den hœjere Lærerstands pædagogiske Uddannelse, betænkning, afgivet til Kirke og Undervisningsministeriet.— Hoff, Om den lærde skoles reform.— Kleisdorff, Bemærkninger i Anl. af Undervisningsministeriets circulære af 13 Oct. 1881. — Vestergaard, Vor Folkesskoles reform. — Voss, Skolen og fremmedordene. — Sanne, Om sangundervisningen i skolerne. — J. Paludan, Oplysningsperiodens indflydelse paa dæt lærde skolevæsen i Danmark og Norge. — Rovsing, Niels Hemmingsens skoletid.

3me fascicule : Hoffding, Den graeske ethiks historie. (A propos de la 1re partie de la Geschichte der Ethik » de M. Th. Ziegler.) — Trier, Om Bœrns Morskabslæsning. — Kragball, Nogle bemaerkninger om skoleundervisningen, naermest med henblik paa Kjoebenhavnske pigeskoler. — Erna Juel-Hansen, Om en reform af pigeskolen. — Anderssen. Om den historiske undervisning i gymnasierne. — J. Paludan, Oplysningsperiodens indflydelse paa det laerde skolevaesen i Danmark og Norge. II.

4me Fascicule : To andragender til ministeren for kirke-og undervisningsvaesenet. — Hoff, Fooslag til forandring i den laerde skoles plan. — Holm, Om dansk stil for viderekomne. — Hakonson-Hansen, Sundhedslæren i skolen. — Theodorus, en anmeldelse (Giersing, om kristelig opdragelse i skole og hjem). — Johansen, Om opdragelse i forhold til de fysiologiske og psychologiske ejendommeligheder. — J. Paludan, Oplysningsperiodens indflydelse paa det laerde skolevæsen i Danmark og Norge. III.

Archivio per lo studio delli tradizioni popolari, rivista trimestriale, diretta di G. Pitrè e. Salom. Marino, vol. I, fasc. III, juillet-septembre 1882 (Palerme, Pedone-Lauriel) Pitrè, Motti popolari applicati a suoni delle campane. — Sal. Marino, Canti popolari siciliani transcritti nei secoli xvi, xvii e xviii. — Mango, Poesie popolare infantile in Calabria. — Gianandrea, Indevinelli marchigiani. — Rodrig. Marin, El juego de las chinas. — Cannizzaro, Le dodici parole della verita. — Arietti, Pitrè, La storia del re Crin, novella popolare piemontese. — Siciliano, Credenze ed usi popolari toscani. — Tiraboschi, Usi pasquali nel Bergamasco. — J. de Villemory, Le folk-lore. — Pitrè, Saggio di voci di venditori ambulanti. — *Miscellanea* : S. Marino, Garibaldi e le tradizioni popolari; Savini, I contadini pretuziani; Nerucci, Ancora degli Zingari; Pitrè, Il giuoco fanciulesco della « nanna pigghia cincu. — *Rivista bibliografica* (entre autres, la « Faune populaire de la France », de M. Rolland; le « Recueil de contes populaires grecs », de M. Legrand; les « Contes albanais » de M. Dozon), etc.

Athenaeum belge (l'), n° 18, 15 septembre 1882 : Iung, Lucien Bonaparte et ses mémoires, 1775-1840, d'après les papiers déposés aux archives étrangères et dautres documents inédits. (Juste.) — Französische Studien. (Scheler : analyse et apprécie très favorablement les études de Schlickum Klapperich et Karl Müller.) — Fouilles exécutées par la Société archéologique de Namur en 1880. (Suite.) — Rapport de M. Alvin sur la situation de la Bibliothèque royale en 1881.

S. CALVARY & Cie, LIBRAIRIE, A BERLIN

L'ANNÉE ARCHÉOLOGIQUE ET PHILOLOGIQUE

REVUE DES ÉTUDES CLASSIQUES

(Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft)

La collection forme 28 vol. gr. in-8.
Prix : 240 Mark.
L'abonnement : 30 Mark par année.

LA SEMAINE PHILOLOGIQUE

RÉPERTOIRE DES ÉTUDES CLASSIQUES

(Philologische Wochenschrift.)

Deux feuilles gr in-4 par semaine.

La première année est fournie au prix de 18 Mark aux souscripteurs de la suite.
Abonnement : 6 Mark pour 3 mois.

Franco dans tous les États qui font partie de l'Union postale.

Des prospectus et numéro spécimen gratis et franco à la disposition de tous ceux qui les demanderont.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Seizième année 16 Octobre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »

Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.

Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.

L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.

Le fascicule I vient de paraître.

L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »

Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

The Academy, n° 538, 26 août 1882 : Blunt, The reformation of the church of Englands, its history, principles and results. Vol. II. 1547-1662. (Littledale.) — Selections from the writings of Walter Savage Landor p. p. Sidney Colvin. — Fergusson, The honourable Henry Erskine, lord advocate for Scottand. — Mc Call Theal, Kaffir folklore (Ravenstein : intéressant recueil de contes cafres). — Mme de Lafayette, Histoire d'Angleterre de France, p. p. An. France (Morison : l'introduction a un grand mérite, elle renferme de brillants aperçus.) — Coloridge's early commonplace-book. (A. Brandl.) — A broadside mention of Shakspere in 1866. (Furnivall.) — M. Lenormant and Herr Röhl. (J. de Witte.) — Skeat, An etymological dictionary of the english language. (Sweet : « an inexhaustible mine of quotations, references and happy suggestions. ») — A. Bastian, Der Buddhismus in seiner Psychologie; E. Senart, Le Mahâvastu, texte sanscrit publié pour la première fois, vol. I; Oldenberg, ueber den Zalita Vistara *et* Budha, sein Leben, seine Lehre u. seine Gemeinde. (Rhys Davids). — Thausing, Albert Dürer, his life and works, translated from the german, edited by Eaton. — Another fragment of the metopes of the Parthenon. (C. T. Newton.) — A waif from Dayr-el-Baharee. (Am. B. Edwards.) — Excavations in the forum romanum (Parker).

N° 539, 2 septembre 1882 : Recent egyptian books (The copting morning service for the lord's Day, transl. in english by John marques of Bute; Gorringe, Egyptian obelisks; Rhoné, Mariette esquisse de sa vie, et de ses travaux; Deseille, Les débuts de Mariette-Pacha; Hope-Edwardes, Eau-de-Nil, a chronicle. — Samuelson, Roumania, past and present. (Minchin : utile.) — Harwood, The coming democracy. — The theological and philosophical works of Hermes Trismegistus, christian neoplatonist, translated by Chambers. (Simcox.) — Steenstrup, Normannerne, III. a. IV. « Danske og norske riger paa de Brittiske er : Danevaeldens tisalder » and « Danelag » (Powell : fin de cette remarquable étude sur les Normands et leurs colonies aux IXe, Xe et XIe siècles, livre qui devra être traduit; dans ces volumes, comme dans les précédents, profond savoir, style simple et clair, etc.). — Current literature (Spencer Walpole, Foreign relations; Fowler, Shaftesbury and Hutcheson; Edgcumbe, Edward Trelawny, etc.) — The annual meeting of the library association. — The Bodleian library. — Mr. Bullen's collection of old plays. — The Dublin Exhibition. — *Correspondence :* « the last supper » at Tongerloo. (Dolan.) — « Restoration » at the Tower of London. (Wise.) — Anecdota Oxoniensia, vol. I, 2. Nonius Marcellus, Harleian ms. 2719, collated by Onions. (Nettleship.) — The codex Amiatinus or the latin bible (Paul de Lagarde.) — The books of the ancients. (Haverfield.) — Thausing, Albert Dürer, his life and works translated from the german, by Eaton. — The Paris Museum of mediaeval sculpture (Conway).

N° 540, 9 septembre 1882 : Stack, six months in Persia. (Keane.) — Tuke, Chapters in the history of the insane in the british isles. — Records of the english province of the Society of Jesus, vol. VII, part I, by Foley. — The kentish garland, edited by Julia De Vaynes, with notes a illustrations by Ebsworth. (Hewlett : recueil de ballades et autres poèmes du pays de Kent.) — W. Wallace, Kant. (Coupland.) — Biliotti et Cottret, L'île de Rhodes. (Calvert : travail méritoire.) — Current Theology. — Mountague Bernard (Stubbs). — The society of finnish literature. — M. Lenormant and the « Hermes ». (F. Lenormant.) — Kaffir folk-tales (Lang). — Walter Savage Landor. (Oswald.) — Philological books

(Newman, Libyan vocabulary; C. Abel, Linguistic essays; Brunnhofer, Ueber den Geist der indischen Lyrik; Würdter, Kurzgefasste Geschichte Babyloniens u. Assyriens).

The Athenaeum, n° 2866, 30 septembre 1882 : Leslie Stephen, Swift, coll. des « english men of letters ». Londres, Macmillan. (On est un peu désappointé en lisant ce livre; il est vrai que la tâche n'était pas aisée.) — Taxler, Thirty-eight years in India, from Juganath to the Himalaya mountains. — Lyte, Dunster and its lords. 1066-1881. — Edw. Thomas, The indian Balharâ and the arabian intercourse with India in the ninth and following centuries. — Plutarch's Morals, theosophical essays, translated by King. — « Merchant Taylors » school register. (Ch. J. Robinson.) — The « Quarterly Review » on Swift. (Schrumpf.) — The « Yh-King ». (Terrien de Lacouperie.) — The life and works of the Chevalier Noverre, edited by Ch. Edwin Noverre.

Deutsche Literaturzeitung, n° 36, 9 septembre 1882 : Novum Testamentum graece et germanice, p. p. O. de Gebhardt (Nowack). — Seydel, das Evangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zu Buddha-Sage und Buddha-Lehre (Kern). — Bastian, Der Buddhismus in seiner Psychologie. — Schwegler, Geschichte der griechischen Philosophie, hrsg. v. Köstlin; 3e édition (Freudenthal : livre remarquable par la clarté de l'exposition et le jugement réfléchi de l'auteur). — Lycophronis Alexandra, rec. Scheer. Vol. I. (Wilamowitz : publication très méritoire; on peut enfin lire Lycophron ; ici le texte est assuré; œuvre philologique, en somme, fort remarquable). — Oekonomides, Chants populaires de l'Olympe (Rangabé). — Die historisch-politischen Volkslieder des dreissigjährigen Krieges, aus fliegenden Blättern, sonstigen Druckwerken u. handschriftl. Quellen gesamm. v. Ditfurth, hrsg. v. K. Bartsch (L. Müller : recueil du plus haut intérêt). — Appell, Werther und seine Zeit (R. M. Werner : 3e édition d'un ouvrage fait avec grand soin et instructif). — Prölss, Geschichte des neueren Dramas, II Band, II Hälfte, das neuere Drama der Engländer (Mosen : suite d'un ouvrage soigné et méritoire, digne du même accueil empressé qui a été fait aux précédents volumes). — Bornmüller, Biographisches Schriftsteller-Lexicon der Gegenwart, die bekanntesten Zeitgenossen auf dem Gebiete der Nationallitteratur aller Völker, mit Angabe ihrer Werke (Livre de grande valeur; la masse des détails, rassemblés d'ailleurs avec tant de peine et de temps, doit faire excuser les erreurs légères qui se rencontrent çà et là). — v. Wietersheim, Geschichte der Völkerwanderung, 2e Aufl. bes. v. F. Dahn (Bresslau : ouvrage qui aura une place durable dans l'historiographie allemande). — Tomek, Jean Ziska, Versuch einer Biographie desselben, übersetzt von Prochaska (Krones : comble une lacune dans l'histoire de l'hussitisme; recherches menées avec grand soin; exposition claire, sobre et consciencieuse; rectifie nombre d'erreurs légendaires). — Russische Wandlungen, neue Beiträge zur russischen Geschichte von Nicolaus I zu Alexander III (Caro : des documents intéressants et de curieux détails qui rectifient ou élargissent nos vues sur la Russie actuelle). — Hiort-Lorenzen, Annuaire généalogique des maisons princières régnant en Europe depuis le commencement du xixe siècle, avec des notes sur les mariages morganatiques. 1re année (Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht). — Verhandlungen des ersten deutschen Geographentages zu Berlin am 7 und 8 Juni 1881. — Die Terracotten von Pompeji, bearb. v. Herm. v. Rohden, nach Zeichnungen von Ludwig Otto (Körte). — Jahresbericht über die Veränderungen und Fortschritte im Militärwesen, VII Jahrgang, 1881, hrsg. v. Löbell.

Theologische Literaturzeitung, n° 19, 23 sept. 1882 : Ranke, Weltge-

schichte, I u. II. (Harnack : art. très élogieux.) — Wünsche, Bibliotheca rabbinica, eine Sammlung alter Midraschim, übers. 9-16 Lieferung. — Lemme, Das echte Ermahnungsschreiben des Apostels Paulus an Timotheus. — Theodori episcopi Mopsuesteni in epistolas B. Pauli Commentarii, the latin version with the greek fragments, by Swete. — Zitzlaff, Luther auf der Koburg, ein Lebens-und Charakterbild, nach Luthers eigenen Briefen gezeichnet. (Kolde : ouvrage bien fait.) — Dalton, Johannes a Lasco. (Wachtler : de nouveaux documents, et de nombreuses informations importantes; travail intéressant pour l'histoire de la Réforme dans les pays où vécut Laski.) — Mühlenberg, Patriarch des lutherischen Kirche Nordamerika's, Selbstbiographie 1711-1743, p. p. Germann.

Deutsche Rundschau, octobre 1882 : Conr. Ferd. Meyer, Page Leubelfing. (Nouvelle qu'on nous permettra d'annoncer ici, parce qu'elle renferme un portrait de Gustave-Adolphe et une peinture de l'armée suédoise avant Lützen.) — Hoffmann, Ein Stück nationaler Arbeit im deutschen Verkehrswesen.— Reyer, Elba, eine Studie, I, Porto Ferrajo, II. Osta Elba.— Ernst Haeckel, Naturanschauung von Darwin, Gœthe u. Lamarck. — Flaminio, Zur Geschichte der römischen Frage u. des Garantiengesetzes. — Aus zwei annectirten Ländern Erzählungen eines deutschen Officiers, I. II. (Commencement d'un récit intéressant; impressions d'enfance; l' « officier allemand » raconte qu'il naquit et fut élevé dans le Hanovre, qu'il vit d'assez près la guerre du Sleswig-Holstein en 1848 ; souvenirs relatifs à Ernest Auguste et au roi aveugle Georges V.)

S. CALVARY & Cie, LIBRAIRIE, A BERLIN

L'ANNÉE ARCHÉOLOGIQUE ET PHILOLOGIQUE

REVUE DES ÉTUDES CLASSIQUES

(Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft)

La collection forme 28 vol. gr. in-8.
Prix : 240 Mark.
L'abonnement : 30 Mark par année.

LA SEMAINE PHILOLOGIQUE

RÉPERTOIRE DES ÉTUDES CLASSIQUES

(Philologische Wochenschrift.)
Deux feuilles gr in-4 par semaine.

La première année est fournie au prix de 18 Mark aux souscripteurs de la suite.
Abonnement: 6 Mark pour 3 mois.

Franco dans tous les États qui font partie de l'Union postale.

Des prospectus et numéro spécimen gratis et franco à la disposition de tous ceux qui les demanderont.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. Moura. 2 forts vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »

Paraît en livraisons à 1 franc. Il paraît une livraison tous les samedis,
Prix de souscription de l'ouvrage en livraisons : 30 fr. (franco).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Seizième année 23 Octobre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule I vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 541, 16 septembre 1882 : KUENEN, National religions and universal religions. (Fairbain : livre instructif et suggestif, exemple remarquable de conférences à la fois scientifiques et populaires, faites par un savant éminent qui n'a pas oublié l'art d'une exposition aisée et agréable.) — MALLOCK, Social equality, a short study in a missing science. — HEWLETT, Notes on dignities in the peerage of Scotland which are dormant or have been forfeited. — HILTON, Chronograms, 1500 and more in number. — Actos ineditos de siete concilios españoles, por el R. P. Fidel FITA. (W. Webster.) — Recent Shakspeare literature (HALLIWELL-PHILIPPS, Outlines of the life of Shakespeare; INGLEBY, Occasional papers on Shakespeare; etc.) — Trad. en vers anglais de trois sonnets de Camoens. — Mr. Henry Kendall (Not. nécrol. sur le poète australien). — The Cambridge meeting of the library association. — Tombs of british officers at Alexandria. (Rogers : inscriptions latines gravées sur les tombeaux de quatre officiers anglais morts devant Alexandrie au commencement de ce siècle.) — *Correspondance.* « Euskarian » or « neolithic » (Grant Allen). — Merton college and the Jews (S. L. Lee). — « — Y final » in Shakspere (Furnivall). — Dr. Brinkmeier's « Troubadours ». (Nicksteed : signale les traductions allemandes de l'auteur qui fourmillent des plus grosses erreurs « with the grossest blunders »).— DELBRÜCK, Introduction to the study of language, authorised translation, with a preface by the author. (Sayce : l'histoire d'une science n'a jamais été faite d'une façon plus claire, plus complète et plus succincte que celle de la philologie comparée en Allemagne par M. Delbrück; le caractère le plus frappant du livre, c'est son impartialité). — Orientalia antiqua. — Etruscan jottings. (Sur le nouveau volume de Pauli et sur la découverte de Magliano, en Toscane). — The « liber studiorum » of J. M. W. Turner, reproduced in faesimile by the autotype process, with notices of each plate by Stopford BROOKE. — DORN, Collections scientifiques de l'institut des langues orientales du ministère des affaires étrangères « Inventaire des monnaies des khalifes orientaux et de plusieurs autres dynasties ». (Stanley Lane Poole.) — Pontormo's picture from Hamilton palace in the National Gallery (J. P. Richter).

— N° 542, 23 septembre 1882 : The poetical works of Percy Bysshe Shelley, edited by FORMAN. 2 vols. (Caine.) — COBBE, The peak in Darien, with some other enquiries touching concerns of the soul and the body. — SETON, Memoir of Alex. Seton, earl of Dunfermline. — Tibetan tales, translated from the tibetan by SCHIEFNER, done into english from the german, with introd. by RALSTON. — STRACK, Einleitung in das alte Testament. (Cheyne.) — Current literature (Reminiscences of and old bohemian; Essays of John Dryden, ed. by YONGE; etc.) — Dr. Pusey. — « This is how the war began » (Viator). — *Correspondence* : Mr. Ramsay and the greek professorship at Edinburgh. (Ramsay.) — The lost medical work of Marat. (Morse Stephens : l'auteur de la note a découvert un exemplaire de l'ouvrage depuis lontemps recherché et qu'on ne connaissait que par son titre : « An enquiry into the nature, cause and cure of a singular disease of the eyes », de Marat; l'ouvrage est intéressant parce qu'il nous fait connaître les idées scientifiques de Marat et la chronologie de sa vie; Marat cite certaines opérations qu'il a faites; on peut conclure qu'il n'était pas professeur de français, comme on l'a prétendu, mais médecin.) — Philological books (TIELE, History of the egyptian religion, translated by BALLINGAL; Rob. BROWN, The law of kosmic order; etc.) — The principle of analogy in the evolution of speech. (Keane). — LEADER SCOTT,

Ghiberti and Donatello, with other early italian sculptors. — The Boolak Museum (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 2867, 7 octobre 1882 : A Lang, Helen of Troy. — Graetz, Kritischer Kommentar zu den Psalmen, nebst Text und Uebersetzung. — Capello a. Ivens, From Benguella to the territory of Yacca, description of a journey into Central and West Africa. — Archaeological Survey of India : report of Tours in the Central Doab and Gorakhpur in 1874-74 and 1875-76. Vol. XII. — Baker, The history of Scarbrough from the earliest date. — The Vinaya Pitakam, edit. by Oldenberg. III a. IV; Vinaya Texts, translated from the Päli by Rhys Davids a. Oldenberg. I. — Leibnitz's plan for an egyptian expedition. — Education in Hungary, I. (Mahaffy.) — The sacred hawk of Reseph al Arsuf. (C. Clermont-Ganneau.) — The Prince's visit to the Holy Land. — Perry, Greek and roman sculpture, a popular introduction to the history of greek and roman sculpture. — Blanchard Jerrold, The life of George Cruikshank, in two epochs. 2 vols. — Notes from Rome. (Lanciani.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 37, 16 septembre 1882 : Thoma, die Genesis des Johannes-Evangeliums, ein Beitrag zu seiner Auslegung, Geschichte und Kritik. (Wendt : « gross angelegtes und mit Breite und Eleganz ausgeführtes Werk »). — W. Meyer, Die Geschichte des Kreuzholzes vor Christus. (W. Meyer fait suivre rapidement son édition de « la Vita Adae et Evae » d'un travail excellent sur la légende de l'histoire du bois de la croix avant Jésus; son travail repose sur des matériaux étendus et en partie difficilement accessibles et par là rejette déjà dans l'ombre les études méritoires de Piper et de Mussafia.) — Michelis, Platons Theätet. (Heitz : doit être compté parmi les livres, qui ont donné cours à cette opinion, que les Allemands sont plutôt en état d'écrire beaucoup de livres que d'écrire un bon livre; de la pénétration, mais méthode purement scolastique et « selbstinfallibilität », nombre incroyable de légèretés.) — Ziegler, Die Ethik der Griechen und Römer. I. (Gizycki : du soin; l'ouvrage repose sur le grand travail de Zeller, auquel il est dédié, mais reste bien loin derrière son modèle ; ceux qui étudient l'éthique devront lire plutôt Zeller que Ziegler; des contradictions, et parfois de bonnes pensées, mais qui ne sont pas aussi originales que le croit l'auteur). — Mhan-su-faer, Die Notwendigkeit u. Möglichkeit einer kräftigeren Zusammenwirkung der Völker auf dem Gebiete der Kindererziehung, speciell des Volksschulwesens. (Sallwürk : l'auteur étranger qui vit à Bonn, demande une réforme pédagogique opérée par un congrès international.) — Le livre de Sibawaihi, traité de grammaire arabe par Sibouya dit Sibawaihi, texte arabe d'après les mss. du Caire, de l'Escurial, d'Oxford, de Pétersbourg et de Vienne p. p. Hartwig Derenbourg. I. (Siegm. Fränkel : cette publication était depuis longtemps un vif souhait des arabisants ; l'édition actuelle répond entièrement, pour la correction et le soin, à toutes les exigences; puisse venir bientôt la seconde partie.) — Polak, Ad Odysseam ejusque scholiastas curae secundae. (Hinrichs : l'auteur, élève de Cobet, a des connaissances solides et sûres, une méthode soignée et prévoyante; grand savoir, diligence très louable, pénétration et exactitude ; en un mot, une foule de contributions importantes à la connaissance de la langue et du style de Didyme, d'Hérodien, de Porphyre, etc.) — Engelbrecht, De scoliorum poesi. (Hiller : travail digne de louange.) — K. Weinhold, Die deutschen Frauen in dem Mittelalter. (Roediger : 2e édition d'un livre qui a gagné en toutes choses, pour le fond et la forme, et qui mérite d'être consulté plus assidument que jamais.) — Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul u. dessen Gattin, p. p. Nerrlich (Urlichs : édition

bienvenue.) — R. v. Gottschall, Die deutsche Nationallitteratur des neunzehnten Jahrhunderts. (Er. Schmidt : 5e édition en quatre volumes dont le premier n'a aucun mérite ; quant aux trois autres, ils portent la marque de la hâte et de l'incertitude ; ne comprend pas Novalis ; ne sait rien de l'école historique de J. de Müller à Duncker ; etc., etc. ; erreurs nombreuses ; oublis choquants ; style négligé ou emphatique ; l'auteur dit de Rückert : « le chameau de sa sagesse marche à travers maint désert, mais il est chargé des outres les plus fraîches », et de Schall « les manches retroussées, il puise avec sa grande cuiller dans la terrine fumante de la soupe de la vie sociale et en sort quelques morceaux d'exquise humour », il est vrai, quelques bons mots, quelques critiques saines, mais il y a dans ce livre trop de mauvais et trop peu de bon.) — Sanders, Neue Beiträge zur deutschen Synonymik. (Heyne : « ein im ganzen recht gutes Büchelchen », petit livre fort bon comme tout ce que fait Sanders.) — Shakespeares Selbstbekenntnisse, nach zum Theil noch unbenutzten Quellen hrsg. v. Fritz Krauss. (Al. Schmidt : titre qui promet beaucoup ; l'ouvrage montre quelles routes dangereuses a prises la critique shakespearienne ; c'est un tissu de fausses suppositions, de contre-sens, etc. ; on croirait presque que, comme l'écrit de Vinning sur Hamlet, le livre de Krauss est une satire de la « shakespearologie » contemporaine.) — Hooft van Iddekinge, Friesland en de Friesen in de middeleeuwen. (Gallée : l'auteur, mort depuis, voulait donner un exposé détaillé de l'histoire des monnaies en Frise au moyen-âge ; beaucoup de fausses conjectures sur l'histoire proprement dite ; mais ouvrage de grande valeur pour l'histoire monétaire.) — Chéruel, Histoire de France sous le ministère Mazarin. I. (Schirren : suite excellente de l'ouvrage du même auteur sur la minorité de Louis XIV.) — Kluckhohn Aus dem handschriftlichen Nachlasse L. Westenrieders. I. Denkwürdigkeiten und Tagebücher (Th. H.). — Liv. — Est — und Curländisches Urkundenbuch, begründet von Bunge, fortges. v. Herm. Hildebrand. VII. 1423-1429. — Theodosius, de situ Terrae Sanctae im echten Text u. der Breviarius de Hierosolyma, vervollständigt p. p. Gildemeister, (Furrer : édition critique fort remarquable.)

Philologische Rundschau, nº 32, 5 août 1882 : Ad. Faust, Homerische Studien (Düntzer : erreurs.) — Lueck, De comparationum et translationum usu Sophocleo (Metzger : suite d'un travail soigné). — Koechly, Akademische Vorträge und Reden, neue Folge (Sörgel.) — Mewes, De codicis horatiani, qui Blandinius Vetustissimus (V) vocatur, natura atque indole (Kukula : source de déceptions). — Kloucek, Vergiliana (Glaser : utile). — Koch, Schulwörterbuch zur Aeneide. — P. Devaux, Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine, Hachette (posthume ; à lire malgré les défauts ; longueurs sur les temps mythiques ; critique ultra-conservatrice en matière d'histoire romaine ; rex, consul, etc., tirés du celte ; idées neuves sur les motifs de l'expédition d'Hannibal.) — Fr. Haase, Vorlesungen über lateinische Sprachwissenschaft, Band II, hgg. von H. Peter (Saalfeld : utile). — Schmelzer, Griechische Syntax für die Oberklassen (Gidionsen). — Schneegans, Abt Johannes Trithemius und Kloster Sponheim (Reichling : médiocre valeur scientifique). — Seldner, Lessings Verhältnis zur altrömischen Komödie (Steinhoff : quelques passages concernent Plaute, Amph., Capt. et Trin.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Seizième année 30 Octobre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'HELLÉNISME par J.-G. DROYSEN, traduite en français sous la direction de M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ. 3 forts volumes in-8°. . 30 »
Tome I. Histoire d'Alexandre-le-Grand.
Tomes II et III. Les successeurs d'Alexandre.
L'ouvrage paraît en 30 fascicules à 1 fr. 25.
Le fascicule I vient de paraître.
L'HISTOIRE DE L'HELLÉNISME DE J.-G. DROYSEN FORME LA SUITE ET LE COMPLÉMENT DE L'HISTOIRE GRECQUE DE CURTIUS.

LES MOUVEMENTS DU SOL sur les côtes occidentales de la France et particulièrement dans le golfe normanno-breton, par Alexandre CHÉVREMONT. Un beau volume gr. in-8°, illustré de 14 planches en couleur. 15 »
Ouvrage honoré d'une récompense par l'Académie des Sciences et d'un rapport favorable de M. Alfred Maury de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LE LIVRE DES MORTS des anciens Égyptiens. Traduction complète avec notes et index, par Paul PIERRET, conservateur du Musée égyptien du Louvre. Un fort volume in-18 de 650 pages. . . . . 10 »

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 543, 30 septembre 1882 : Leslie STEPHEN, Swift. (Dowden.) — CAPELLO a. IVENS, From Benguella to the territory of Yacca, description of a journey into Central and West Africa. — THORNTON, Foreign secretaries of the nineteenth century, vol. III. (Courtney : beaucoup de bienveillance, pas un « foreign secretary » qui n'ait été digne de ses hautes fonctions, quelques points contestables.) — Eug. ROLLAND, Faune populaire de la France, tome V; les mammifères domestiques, deuxième partie (Ralston). — « Euskarian » or « neolithic » (Webster).— The folio alterers of » Shakspere's text. (Furnivall). — A gipsy letter. — An anglo-saxon dictionary, based on the ms. collections of the late Joseph Bosworth, edited a. enlarged by T. Northcote TOLLER. I a. II. (Skeat : ouvrage très important auquel il faut souhaiter une prompte continuation.) — The Yi-King. (Legge.)

— N° 544, 7 octobre 1882 : A. LANG, Helen of Troy. — LAURIE, The training of teachers and other educational papers. — A register of the scholars admitted into Merchant Taylor's School. I. 1562-1699 by C. J. ROBINSON. (Round). — Opera patrum apostolicorum, ed. FUNK. Vol. II. Clementis Rom. Epistulae de Virginitate ejusdemque Martyrium, Epistulae Pseudo-Ignatii, Ignatii Martyrii tria, Vaticanum, a Simeone Metaphrasta conscriptum, Latinum; Papiae et seniorum apud Irenaeum Fragmenta; Polycarpi Vita. (Bellesheim : sera utilement consulté par tous ceux qui étudient l'histoire ecclésiastique.) — In Memoriam Evelyn Philips Shirley. (Edm. Ch. Waters). — A competition of basque improvisatores (Wentworth Webster : très intéressant récit d'un concours d'improvisation poétique entre Basques, qui a eu lieu le lundi 11 septembre à Sare, dans les Basses-Pyrénées.) — *Correspondence :* Thomas Wedgwood (Julia Wedgwood). — The octavo « breeches » New Testament of 1575. (Dore). — The etymology of « Kestrel » (Skeat). — « Euskarian » (Vinson et Harrison). — University College, Bristol. (Ramsay.) — LENORMANT, Les origines de l'histoire d'après la Bible. Vol. II. (Sayce : même clarté d'exposition, même savoir étendu, moins d'intérêt que dans le premier volume, mais la faute en est au sujet, et non à l'auteur.) — Foreign translations of the Society for promoting christian knowledge. — The Yih King (Douglas). — The psychology of buddhism. (Bastian) — A. MICHAELIS, Ancient marbles in Great Britain, translated from the german by FENNELL. — The Copts of Egypt and their churches. III. (J. Henry Middleton.)

The Athenaeum, n° 2868, 14 octobre 1882 : HOLLAND, Stories from Robert Browning. — KUENEN, National religions and universal religions. — Anatole LEROY-BEAULIEU, L'empire des tsars et les Russes, tome II, les institutions. (Digne du premier volume et mérite les mêmes éloges.) — HILTON, Chronograms. — Oriental literature. (Revue de l'Extrême Orient, publiée sous la direction de M. Henri CORDIER, I et II : premiers numéros qui sont pleins de promesses, articles de grande valeur, mélanges bien choisis, bibliographie très complète et qui, continuée avec soin, sera du plus grand secours; LANZONE, Dizionario di mitologia egizia. I-II.) — « Tylney Hall » (Tegg). — Roby's « traditions of Lancashire » (Trestrail). — Education in Hungary, II. (Mahaffy.)— Baron de COSSON a. W. BURGES, Ancient helmets and examples of mail.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38, 23 septembre 1882 : KRAUS, Lerhbuch der Kirchengeschichte für Studierende (Fund : 2e édition de cet ouvrage qui n'a pas besoin d'être recommandé). — S. J. HERZOG, Abriss der gesammten Kirchengeschichte. III. Das Zeitalter der Reformation, etc. — Rud. HIRZEL, Untersuchungen zu Ciceros philosoph. Schriften, II. De

finibus, de Officiis (Wellmann : trop long, exposition un peu confuse, mais beaucoup de détails instructifs et dignes de remarque). — J. Nathan, Kants logische Ansichten und Leistungen (Vaihinger : la tâche était trop vaste pour un débutant). — Nathanis Chytraei Ludi litterarii ab amplissimo senatu Rostochiensi in civium suorum utilitatem nuper aperti Sciographia. Rostochii 1580, hrsg. v. Gustav Timm (Paulsen). — Carmina veteris testamenti metrice, notas criticas et dissertationem de re metrica Hebraeorum adj. G. Bickell et Dichtungen der Hebräer, zum ersten Male übers. v. G. Bickell. I. (Baethgen). — Niese, Die Entwickelung der homerischen Poesie (Hinrichs : livre depuis longtemps promis, et qui désappointe, ne donne pas une solution acceptable de la question homérique). — Plutarque, Vie de Cicéron, p. p. Graux (édition qui a une valeur scientifique). — Burchard Waldis, Esopus hrsg. v. Tittmann (Baechtold : édition très soignée). — Düntzer, Lessings Leben (A Noël 1879, une Vie de Gœthe; à Noël 1880, une Vie de Schiller; à Noël 1881, une Vie de Lessing, c'est aller vite, même pour un vétéran de la science; mais pourquoi écrire contre Düntzer; il est trop facile de relever les faiblesses de ce micrologue, et personne ne convertira son obstination; pourtant il faut répéter que Düntzer manque de goût, qu'il ne sait pas distinguer l'important et le superflu, que le talent d'exposition lui fait défaut. Il travaille avec ardeur, mais on ne lit pas ses ouvrages sans un indicible ennui, ce sont à peine des livres utiles à consulter; partout du « krimskrams », pas d'idée nouvelle, des regestes, des matériaux non dégrossis, etc.; tout cela n'empêchera pas Düntzer d'immoler à Noël 1882 un quatrième classique). — Gœthes Dichtung u. Wahrheit, erläutert von Düntzer (Lichtenstein : ce second commentaire, après celui de Loeper, était-il bien utile?) — Schöll, Gœthe in Hauptzügen seines Lebens und Wirkens (L. Hirzel : en son ensemble, le livre le plus nourri et le plus profond qui ait été écrit sur Gœthe). — Sybel (H. von), Entstehung des deutschen Königtums (Kaufmann : 2e édition qui paraît 38 ans après la première; elle est remaniée dans toutes ses parties et essentiellement améliorée; l'adversaire même ne quittera pas le livre « ohne manigfaltige Anregung, Belehrung und vielfältigen Genuss »). — Arnold Ruge, Geschichte unserer Zeit von den Freiheitskriegen bis zum Ausbruche des deutsch-französischen Krieges (Koser). — Summa Gerhardi, ein Formelbuch aus der Zeit Königs Johann von Böhmen, 1336-1345, hrsg. v. Tadra. — Domke, Die Viril-Stimmen im Reichsfürstenrat von 1495-1654.

— N° 39, 30 sept. 1882 : Holtzmann et Zoepfel, Lexikon für Theologie u. Kirchenwesen. (Pfleiderer : très bon guide à recommander et aux théologiens et aux laïques). — Joannis Calvini opera quae supersunt omnia, p. p. G. Baum, Ed. Cunitz, Ed. Reuss. Vol. XXIII. Corpus Reformatorum, vol. LI. (Kolde : commence la 3e partie des œuvres de Calvin, qui renfermera les œuvres exégétiques et homilétiques). — Rolph, Biologische Probleme. — V. Egger, La parole intérieure. (A. Riehl : intéressant pour le psychologue et le linguiste observations exactes, réflexions pénétrantes et profondes). — L. Mabilleau, Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie, Cesare Cremonini. (F. Schultze : travail fait avec un grand soin). — Die Universität Freiburg seit dem Regierungsantritt Sr. Königl. Hoheit d. Grossherzogs Friedrich v. Baden. — Winers chaldäische Grammatik für Bibel und Targumim, 3e Aufl. pp. Bernh. Fischer. (J. Barth : travail déplorable, livre qui, sous cette forme, n'a aucune valeur et sera nuisible à l'étudiant). — P. Girard, L'Asclépieion d'Athènes. (Wilamowitz : art. de discussion). — V. Cucheval, Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, d'après les notes de M. Ad. Berger.

(Reifferscheid : au dessous du niveau qu'ont atteint aujourd'hui en France les études de l'antiquité). — Jebb, Bentley. Londres, Macmillan, (F. Leo : récit très attachant, fait avec un sens philologique clair et beaucoup de finesse ; c'est bien là la puissante personnalité scientifique de Bentley, obscurcie par des petitesses et des violences de langage). — Th. Zahn, Cyprian von Antiochien u. die deutsche Faustsage. (Zoepffel . préfère la première partie à la seconde). — Das Volksschauspiel Doctor Johann Faust, hrsg. v. K. Engel. — Goethes Faust, ein Fragment, p. p. Holland et Seuffert. (D. Jacoby). — Creizenach, Die Bühnengeschichte des Doctor Faust. (Seuffert : bon travail). — Thomas of Erceldoune hrsg. v. A. Brandl. (Ten Brink : édition instructive). — Luigi Tansillo, poesie liriche, p. p. Fiorentino (A. Tobler). — Tartara, dalla battaglia della Trebbia e quella dal Trasimeno (Holm : mérite grande attention). — Preussen u. Frankreich von 1795 bis 1807, p. p. Bailleu (Iraacsohn : publication de grande valeur et de grand intérêt). — Andraeas, der Orden der Odd-Fellows. — Nachtigal, Sahara u. Sûdân. II. — Ed. de La Fontaine, Luxemburger Sagen und Legenden. (E. H. Meyer : recueil fait avec soin, mais les légendes n'ont pas une grande valeur). — Lord Ronald Gower, Die Schätze der grossen Gemälde-Gallerien Englands. Ie Lief. — Al. Franken, Romanisten und Germanisten. — F. Mangold, der Bürgerkrieg in den Vereinigten Staten, Der Feldzug in Nordvirginien im August 1862. (L'ouvrage le plus remarquable qui ait paru sur la guerre de la sécession.

Theologische Literaturzeitung, nº 20, 7 octobre 1882 : Theodosius, de situ Terrae Sanctae, ed. Gildemeister (Furrer : très grand soin, nombreuses explications intéressantes). — Vilmar, Collegium biblicum, prakt. Erklär. der heiligen Schrift Alten u. Neuen Testaments. II. Das Buch Josua bis Esther. (Holtzmann.) — Menegoz, Le péché et la rédemption d'après saint Paul. (Wendt.) — Kraus, Lehrbuch der Kirchengeschichte für Studierende. (Harnack : 2e édition, le livre n'a pas été modifié.) — Zahn, Cyprian von Antiochien u. die deutsche Faustsage. (Bonwetsch.) — Friedrich, Beiträge zur Geschichte des Jesuitenordens. (Möller.) — Brosch, Geschichte des Kirchenstaates. II. 1700-1870. (Benrath : très intéressant et instructif.) — Braun, Protestantismus u. Sekten. — Schäfer, Bibel und Wissenschaft. (Thönes.) — Riehm, Religion u. Wissenschaft.

Athenaeum belge, nº 19, 1er octobre 1882 : Wauters, Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique. Introduction au tome VI. 1881. (Bruxelles, Hayez.) — Corresp. de Paris (Fabre, La jeunesse de Fléchier ; de Magnienville, Le maréchal d'Humières ; Campardon, Les prodigalités d'un fermier-général ; Nauroy, Le secret des Bourbons ; G. Augustin Thierry, Le capitaine Sans-Façon ; Macaulay, Essais, VIII, trad. par G. Guizot.) — Fouilles exécutées par la société archéologique de Namur en 1880. III. — Jules César et les Eburons. (Rapport du général Liagre sur le travail de M. Henrard) — L'institut de droit international. — Chronique (Notices sur les fondations pieuses et charitables des marchands flamands en Espagne). — Philippson, Westeuropa im Zeitalter von Philipp II, Elisabeth u. Heinrich IV.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Seizième année 6 Novembre 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DU XVIe SIÈCLE

Sous la direction de M. SCHEFER, membre de l'Institut, et de M. H. CORDIER.

Cette collection, imprimée avec le plus grand soin sur très beau papier, est tirée à 250 exemplaires, plus 25 sur papier vergé de Hollande.

I. JEAN ET SÉBASTIEN CABOT, leur origine et leurs voyages. Etude d'histoire critique, suivie d'une cartographie, d'une bibliographie et d'une chronologie des voyages au Nord-Ouest, de 1497 à 1560, d'après des documents inédits, par M. Henry HARRISSE. 1 beau vol. grand in-8, avec un portulan reproduit en fac-similé par Pilinski. . . . . 25 fr.

— Le même, sur grand papier de Hollande. . . . . 40 fr.

II. LE VOYAGE DE LA SAINCTE CYTÉ DE HIERUSALEM, fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, estant le siége du Grand Turc à Rhodes et regnant en France Loys unziesme de ce nom. Publié par M. SCHEFER. 1 beau vol. gr. in-8. . . . . 16 fr.

— Le même, sur grand papier de Hollande. . . . . 25 fr.

III. LES CORTE REAL ET LEURS VOYAGES AU NOUVEAU MONDE, d'après des documents nouveaux ou peu connus, tirés des archives de Portugal et d'Italie, suivi du texte inédit d'un récit de la troisième expédition de Gaspard Corte Real et d'une carte portugaise de l'année 1502, reproduite ici pour la première fois en photogravure et en chromolithographie. 1 vol. et une carte en étui . . . . . 25 fr.

The Academy, n° 545, 14 octobre 1882 : Farrar, The early days of christianity. (Drummond.) — The friendships of Mary Russell Mitford, as recorded in letters from her literary correspondents, edited by L'Estrange. (Dowden.) — Ornsby, York. « Diocesan histories » (Fowler). — Sarborn, Henry D. Thoreau. « American men of letters ». (Désappointe, parle trop de Concord et pas assez de Thoreau, livre mal proportionné.) — Perret, Les Pyrénées françaises. (W. Webster.) — — Some foreign books of history (Baumgarten, Vor der Bartholomäusnacht; Combes, L'entrevue de Bayonne; Morosi, L'invito di Eudossia a Gensenio; Scheffer-Boichorst, Aus Dante's Verbannungszeit; Hubert, La condition des protestants en Belgique de Charles Quint à Joseph II). — Popular names of fishes (Houghton). — Euskarian. (Isaac Taylor.) — The origin of the Roumanians (Fairfield). — The Merchant Taylor's registers. — The New Testament of 1575 (Zupitza). — P. Vergilii Maronis Opera, with an introd. a. notes by Papillon. 2 vols. (Wilkins : ce n'est pas l'idéal d'un commentaire de Virgile, mais cette édition approche de l'idéal plus que toute autre édition anglaise.) — Dr. Schliemann's « Ilios ». — The Copts of Egypt and their churches. III. (Middleton.)

Literarisches Centralblatt, n° 37, 9 septembre 1882 : Stier, Kurzgef. hebräische Grammatik. — Hoffmann, Bibelforschungen, I. — Körner, Tezel, der Ablassprediger (très soigné). — Kolber, Schopenhauer's Erlösungslehre. — Duboc, Der Optimismus als Weltanschauung. — Heidemann, Die Mark Brandenburg unter Jobst von Mähren (Travail très utile qui dissipe tout le romanesque introduit par Klöden dans l'histoire de ce temps-là). — Leist, Urkundenlehre, Katechismus der Diplomatik, Paläographie, Chronologie u. Sphragistik (Ouvrage qui répond à un besoin sensible et qui sera un guide bienvenu aux commençants.)— Pernwerth von Bärnstein, Beiträge zur Geschichte u. Literatur des deutschen Studententhums (Intéressant). — Schlagintweit, Indien in Wort und Bild. — Loehnis, Die wichtigsten Ergebnisse einer Informationsreise in die Levante an Bord des Dampfers Lucifer. — Brülcke, Die Entwickl. der Reichsstandschaft der Städte, ein Beitrag zur Geschichte der Reichstage von der Mitte des XIII. bis zum Ende des XIV. Jahrhunderts. — Calmann, Etymolog. Grundsätze und Aufsätze. — Celtes' fünf Bücher Epigramme, hrsg. v. Hartfelder (Bonne édition avec notes). — Gregorius von Hartmann von Aue, u. Der arme Heinrich, hrsg. v. Paul (Très louable). — Schmelzer, Vom höheren Schulwesen. — Rollett, Die Gœthe-Bildnisse, III.

N° 38, 16 septembre 1882 : Ableiter, hebräisches Vokabularium in alphab. Ordnung. — Orelli, die alttestamentl. Weissagung v. d. Vollendung des Gottesreiches in ihrer geschichtl. Entwickelung. — Heman, Die Erscheinung der Dinge in der Wahrnehmung. — Plumacher, Der Kampf um's Unbewusste. — Czerny, Der erste Bauernaufstand in Oesterreich 1525 (très bon travail d'un chanoine, bibliothécaire de Saint-Florian). — Reissenberger, Prinzessin Maria Christierna von Innerösterreich. 1574-1631. (Histoire d'une princesse qui fut, elle aussi, une malheureuse victime de la politique; elle était mariée à l'impuissant Sigismond Bathory).— Doehn. Die Administration der Präsidenten U. S. Grant und R. B. Hayes. (Recueil d'essais vieillis qui ne se distinguent ni par l'originalité de la pensée ni par la fraîcheur de l'expression; à quoi bon rééditer ces correspondances de la tante Voss et de « Unsere Zeit », où il n'y a pas une idée neuve; ce livre ressemble à du foin enfermé et semé dans un bel album; tant pis pour le papier qui est ma-

gnifique). — Braune (Th.), observationes grammaticae et criticae ad usum *ita sic tam (tamen) adeo* particularum Plautinum ac Terentium spectantes. (Latin médiocre, n'épuise pas le sujet, beaucoup de choses téméraires ou insuffisantes). — Messire Thibaut, Il romanz de la poire, p. p. Stehlich. (L'auteur a trop présumé de ses forces et n'a pas fait, du reste, tout ce qu'il pouvait faire). — Morel-Fatio, Calderon, revue critique des travaux d'érudition publiés en Espagne à l'occasion du second centenaire de la mort du poète. (Communications précieuses d'un connaisseur très estimé de la littérature espagnole). — Gœthe's Dichtung u. Wahrheit, erläutert v. Düntzer (En ce qui concerne le commentaire, tout à fait inutile à qui possède l'édition de Loeper, mais la Ire partie, qui renferme l'introduction, contient beaucoup d'informations intéressantes). — Lasaulx, Die Bausteine des Kölner Domes. — Das Nibelungenlied, in der Octave nachgedichtet von Adalbert Schroeter. (Le poète s'est brillamment acquitté de sa tâche ; il y a dans ses vers une harmonie et dans sa diction un éclat que l'on ne rencontre aujourd'hui que chez peu de poètes ; publication de très haute valeur qu'il faut répandre dans le grand public).

Philologische Wochenschrift, n° 31, 5 août 1882 : K. L. Roth, Griechische Geschichte, 3. Aufl. v. Westermeyer (G. J. Schneider : bon, mais ne convient pas à la lecture en classe.) — Trzesohlavy, sur des contradictions réelles ou prétendues dans le premier chant de l'Enéide, en tchèque (Neudoerfl). — C. Taciti de moribus Germanorum libellus, édition revue, etc., par M. E. Dupuy. Delalain. 1881 (ne donne pas, comme le promet la préface, «les résultats de l'érudition moderne»; l'auteur ignore Gantrelle, exploite mal Orelli, Halm, Nipperdey, Müllenhoff; orthographe défectueuse; erreurs de critique verbale, de géographie; l'intention de comparer les Germains aux Romains est méconnue.) — Deecke, Etruskische Forschungen und Studien (Gruppe : la méthode n'est pas celle de Champollion ou de Grotefend).

N° 32, 12 août 1882 : Lucian Mueller, Zwölf Oden und Epoden des Horaz, im Versmass der Urschrift übersetzt (Hirschfelder). — Pluess, Horazstudien, alte und neue Aufsätze über Horazische Lyrik (Hirschfelder : chaude recommandation.) — Schindler, Observationes criticae et historicae in Terentium (Draheim : sensé). — Villiers Stuart, The funeral tent of an Egyptian queen, printed in colours from the author's drawings taken at Boulak (H. B[rugsch] : l'auteur n'est pas du métier, mais décrit agréablement).

N° 33, 19 août 1882 : Pierret, Le décret trilingue de Canope. Leroux, 1881 (H. : mauvais). — Kraffert, Beiträge zur Kritik und Erklärung lateinischer Autoren. — Braune, Observationes grammaticae et criticae ad usum « ita sic tam tamen adeo » particularum Plautinum ac Terentianum spectantes (Mosbach : article détaillé). — Dietrich, Dr. Hermann Warschauers Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in das Lateinische, Vokabularium im Anschluss an Dr. H. Warschauers Uebungsbuch.

Philologische Rundschau, n° 33, 12 août 1882 : Maerkel, Platos Idealstaat dargestellt und mit besonderer Rücksicht auf die moderne Zeit beurteilt (éloge). — Leuchtenberger, Dispositive Inhaltsübersicht der drei Olynthischen Reden des Demosthenes (Sörgel : diffus).— Roeder, Ueber C. G. Cobets Emendationen der attischen Redner, insbesondere des Isaios (Zurborg : bonne défense de la tradition dans une quinzaine de passages). — Albii Tibulli carmina selecta. Torino, stamp. Paravia (Rossberg : nulle valeur scientifique; ne serait pas à imiter en Allemagne). — Vah-

LEN, Ueber zwei Elegien des Propertius (Heydenreich : bonne défense de l'ordre traditionnel des vers, contre Lachmann). — The life of Agricola and Germany, by P. Cornelius Tacitus, edited by W. F. Allen. Boston, Ginn, Heath and Co., 1881 (Eussner : des défauts, mais « geschmackvoll und im Ganzen brauchbar »). — HILLEN, Die alttestamentliche Chochma, der platonisch-philonische Logos und der chinesische Tao (H. F. Müller : catholique; si Lao-Tse connaît la Trinité, c'est que, dans leur migration après le déluge, les Chinois en ont emporté la notion, révélée dans le Paradis à Adam et Eve, et transmise dans les familles des justes jusqu'au déluge). — ZIEMER, Junggrammatische Streifzüge im Gebiete der Syntax (Kautzmann : histoire manquée de la jeune école linguistique; les théories sont à lire). — WOLTJER, Oratio de summi philologi imagine cuique philologiae studioso spectanda. Groningae, Wolters (Muff : eloges). — POELCHAU, Das Bücherwesen im Mittelalter (Hamann : a pu plaire à l'auditoire dans l'aula du gymnase municipal de Riga, mais ne doit pas être imprimé impunément en Allemagne). — HEUSSNER, Johann-Heinrich Voss als Schulmann in Eutin (méthode rigoureuse employée dans l'enseignement par le célèbre traducteur-poète; son dédain pour les exercices d'école en langue latine). — Annonce d'une réimpression de feu BAUMSTARK, Cornelii Taciti Germania, plaidant les circonstances atténuantes pour ses vivacités de polémique.

N° 34, 19 août 1882 : C. ROTHE, De vetere, quem ex Odyssea Kirchhoffius eruit, ΝΟΣΤΩΙ (Gemoll : 12 pages seulement sur 29 ont de la valeur; latin peu cicéronien). — KECK, Ein kleiner Beitrag zur Erklärung und Verbesserung von Sophokles' Antigone (Metzger). — SCHÜTZ, Q. Horatius Flaccus Satiren (article de 10 colonnes : un peu trop savant pour les classes). — KOLSTER, Vergils Eklogen in ihrer strophischen Gliederung nachgewiesen mit Kommentar (Glaser : procède « à la Prokustes » [sic]). — BERNSTAEDT, Tibulls Elegieen in das Deutsche übersetzt (Rossberg). — THOMÉ, De Flori rerum scriptoris elocutione (Georges : approfondi; soutient l'identité avec Florus le poète, et avec Florus auteur du fragment sur Virgile orateur ou poète). — HAMANN, Weitere Mitteilungen aus dem Breviloquus Benthemianus, enthaltend Beiträge zur Textkritik der Vulgata, nebst einem Anhang : Abschnitte aus dem Liber derivationum des Ugutio von Pisa (Rönsch : précieux; emploi regrettable des Glossaria Labbaei). — O. WOLFF, Quaestiones Iophonteae (Metzger : résultat non proportionné au travail; l'action intentée contre Sophocle serait une fiction d'un comique).

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 21 octobre 1802 : ZÖCKLER, Handbuch der theologischen Wissenschaften in encyclopädischer Darstellung mit besond. Rücksicht auf die Entwickelungs-geschichte der einzelnen Disciplinen. (Nestle : ce commencement de l'ouvrage est assez bon, mais n'est pas destiné à faire avancer la science théologique.) — KÜHN. Ezechiels Gesicht vom Tempel der Vollendungszeit. — The New Testament in the original greek, the text revised by WESTCOTT a. HORT. (Long art. de Bertheau.) — BUSS, Winfrind-Bonifacius, aus dem literar. Nachlasse, hrsg. v. R. von SCHERER. (Zoepffel : le texte de Buss n'enrichit pas la science, mais les remarques de Scherer méritent la plus grande attention et apprennent bien plus que la plupart des monographies contemporaines sur Boniface.) — PFAHLER, St Bonifacius u. seine Zeit. (Zoepffel : très louable.) — ENGELBACH, Die Frauen der heiligen Schrift, dem deutschen Hause gewidmet. (Strack.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Seizième année 13 Novembre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE
DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DU XVIe SIÈCLE
Sous la direction de M. SCHEFER, membre de l'Institut, et de M. H. CORDIER.

Cette collection, imprimée avec le plus grand soin sur très beau papier, est tirée à 250 exemplaires, plus 25 sur papier vergé de Hollande.

I. JEAN ET SÉBASTIEN CABOT, leur origine et leurs voyages. Etude d'histoire critique, suivie d'une cartographie, d'une bibliographie et d'une chronologie des voyages au Nord-Ouest, de 1497 à 1560, d'après des documents inédits, par M. Henry HARRISSE. 1 beau vol. grand in-8, avec un portulan reproduit en fac-similé par Pilinski. . . . . 25 fr.
— Le même, sur grand papier de Hollande. . . . . 40 fr.

II. LE VOYAGE DE LA SAINCTE CYTÉ DE HIERUSALEM, fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, estant le siége du Grand Turc à Rhodes et regnant en France Loys unziesme de ce nom. Publié par M. SCHEFER. 1 beau vol. gr. in-8. . . . . 16 fr.
— Le même, sur grand papier de Hollande. . . . . 25 fr.

III. LES CORTE REAL ET LEURS VOYAGES AU NOUVEAU MONDE, d'après des documents nouveaux ou peu connus, tirés des archives de Portugal et d'Italie, suivi du texte inédit d'un récit de la troisième expédition de Gaspard Corte Real et d'une carte portugaise de l'année 1502, reproduite ici pour la première fois en photogravure et en chromolithographie. 1 vol. et une carte en étui . . . . . 25 fr.

The Academy, n° 546, 21 octobre 1882 : Holland, Stories from Browning. — Cory, A guide to modern english history. II, 1830-1835. — The Roxburghe Ballads, ed. by Ebsworth. IV, 1. — Schmidt, Die Ethik der alten Griechen. (Richards : recueil de matériaux, très utile pour l'histoire de l'éthique grecque, manque trop de clarté, pas de lignes générales.)— Recent school books.— Obituary. Dr. A. C. Burnell (Max Müller). — A new celtiberian inscription. (Fita.) — Darwin's religion. (Ingleby.) — A passage in the « faery queen. » (Mayhew). — The spelling of romany. (Liliengro.) — The nationality of the Roumains. (Keary.) — The New Testament of 1575 (Dore). — « The Digby Mysteries ». (Furnivall.) — A catalogue of the sanskrit mss. at Puna. — Brentano, Troja und Neu-Ilion. (Mahaffy). — The destruction of Cairo. — The painter Pieter Claesz, of Harlem. (S. Colvin.)

The Athenaeum, n° 2869, 21 oct. 1882 : The friendships of Mary Russell Mitford, as recorded in letters from her literary correspondents, edited by L'Estrange. (Correspondance qui renferme des passages curieux.) — Saintsbury, A short history of french literature. (Travail excellent qui fait grand honneur à son auteur; à certains égards « a masterpiece »; traite le sujet de première main; récit clair et limpide; à la fois bref et complet; plan ingénieux, etc.; quelques défauts, M. Saintsbury est le dernier romantique.) — Madvig, Die Verfassung und Verwaltung des römischen Staates. (Ne fera pas époque dans l'étude de l'histoire romaine; peu de nouveau et trop souvent conservateur et dogmatique de ton; mais savoir étendu, pas d'hypothèses aventureuses, pas de fausses analogies, œuvre très utile.)— De Vere, The Foray of Queen Meave and other legends of Ireland's heroic age. — The Historye of the Bermudaes or Summer Islands, edited from a ms. in the Sloane collection, British Museum, by general sir J. Henry Lefroy. Hakluyt Society. — Compulsory registration of book titles. (Hoog.) — Helen in the Iliad and Odyssey. (Lang.) — Prof. Karl von Halm. — « The Compleat Angler ». (Satchell.) — Thomas Lodge at school (Gosse). — Dr. Abel's linguistic essays. — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 39, 23 septembre 1882 : Kaulen, Einleitung in die heilige Schrift alten u. neuen Testaments. II, 1. — Kopfstein, Die Asaph-Psalmen hist. crit. untersucht. — Röntsch, Jesus-Messias, der Herr und sein Volk, ein pragmat. Abriss der evangel. Geschichte. (Ne renferme rien de nouveau.) — Festschrift der XXXI Generalversamml. des Gesammtvereins der deutschen Geschichts-und Alterthumsvereine zur Begrüssung dargebracht vom Verein für hessische Geschichte und Landeskunde. — F. Wagner, Berichtigungen u. Nachträge zu Minutoli : das Kaiserlich Buch des Markgrafen Albrecht Achilles. — Willib. Müller, Geschichte der Hauptstadt Olmütz. (A recommander beaucoup.) — W. Müller, Geschichte der Gegenwart, das Jahr 1881. (Manuel commode dont nous avons rendu compte.) — Loehnis, Beiträge zur Kenntniss der Levante. — O. Schwebel, Culturhistorische Bilder aus der deutschen Reichshauptstadt. (Agréable à lire.) — Nisikânta Chattopadhyaya, The Yâtrâs, or the popular dramas of Bengal. (Donne de nouvelles lumières sur les rapports intimes du drame indien, mérite qui compense les côtés faibles de l'ouvrage.) — Meister Ingold, das goldene Spiel, hrsg. v. Edw. Schröder. (Publication faite avec grand soin.) — C. G. Körner's gesammelte Schritten, p. p. Stern; *et* Jonas, C. G. Koerner (Grand éloge de ces deux publications dont l'une renferme les œuvres complètes, et l'autre, la biographie de Christian Gottfried Koerner.) — Héron de Villefosse et Thédenat, Cachets d'oculistes romains. (De bonnes choses dans les éclaircissements, cor-

rections de mainte erreur, un peu trop de développements.) — MEITZEN, Das deutsche Haus in seinen volksthümlichen Formen ; HENNING, Das deutsche Haus in seiner historischen Entwickelung. — DREYFUS-BRISAC, L'éducation nouvelle, étude de pédagogie comparée. (Intéressant et vivement écrit.)

N° 40, 30 septembre 1882 : KLOEPER, Der Brief an die Colosser. — LOHMEYER, Geschichte von Ost-und Westpreussen. I. — Acten der Erfurter Universität, p. p. WEISSENBORN. I. — RHAMM, Hexenglaube u. Hexenprocesse, vornehml. in den braunschweig. Landen. (Très méritoire.) — PETZHOLDT, Johann Paul Freiherr von Falkenstein, nach seinen eigenen Aufzeichn. (Surtout des souvenirs de la vie privée.) — L. HAVET, De saturnio Latinorum versu. (« Fruit d'études pénétrantes et de sérieux travail » ; discussion sur la mesure du saturnien.) — SCHEFFER-BOICHORST, Aus Dante's Verbannung, literar. Studien. (Travail important qu'on ne peut recommander assez chaudement à tous les amis de Dante.) — LINNIG, Bilder zur Geschichte der deutschen Sprache. (De bonnes intentions, mais faible, de dix ans en arrière). — Briefwechsel zwischen J. u. W. Grimm aus der Jugendzeit, p. p. HINRICHS. (Bien intéressant) — Gœthe's Werke, I, Gedichte, 1. p. p. LOEPER. 2e Auflage. — O. E. HARTMANN, Der römische Kalender, aus dem Nachlasse des Verfassers hrsg v. L. LANGE (Exposition claire, matériaux rassemblés avec soin, conclusions qui témoignent de réflexion et de sagacité.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 41, 11 octobre 1882 : GILDEMEISTER, Theodosius, de situ terrae sanctae im ächten Text u. der Breviarius de Hierosolyma (Socin : défend Gildemeister contre l'article de Molinier, voir notre recueil, n° du 24 avril 1882, p. 328). — Ph. v. SEGESSER, Ludwig Pfyfer u. seine Zeit. I (Bezold : travail très soigné et très développé, fort utile pour la connaissance des guerres de religion). — PROCHASKA, Codex epistolaris Vitoldi. Magni ducis Lithuaniae 1376-1430.

N° 42, 18 octobre 1882 : Karl SCHMIDT, Die Apostelgeschichte unter dem Hauptgesichtspunkt ihrer Glaubwürdigkeit krit. exeget. bearbeitet. I (Overveck). — von VLOTEN et LAND, Spinoza, opera quotquot reperta sunt. I (Sigwart).

N° 43, 25 octobre 1882 : WINDELBAND, Die Geschichte der neueren Philosophie in ihrem Zusammenhange mit der allgemeinen Cultur u. den besonderen Wissenschaften. I. Von der Renaissance bis Kant. II. Von Kant bis Hegel und Herbart (Sigwart : ouvrage fort bien fait). — M. Tullii Ciceronis de natura deorum libri tres ed. MAYOR (Iwan Müller : « édition méritoire qui, d'une part, enrichit nos connaissances sur la destinée qu'aura eue le texte du « De natura deorum » du moyen-âge jusqu'au XVIe siècle, et, d'autre part, apporte d'instructives contributions à l'intelligence de ce texte »). — STRACK, die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna-Traktat mit kurzer Einleitung, Anmerk. u. einem Wortregister (Siegfried).

Nos 44 et 45, 1er et 8 novembre 1882 : von WEGELE, Geschichte der Universität Wirzburg (Waitz : travail d'une valeur durable). — Formulae merowingici et carolini aevi, ed. ZEUMER. I. (Zeumer). — SCHMITZ, Monumenta tachygraphica codicis Parisiensis latini 2718 (Zeumer). — WRIGHT, The chronicle of Joshua the Stylite (Nestle : texte « tolerably correct » et traduction fidèle).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40, 7 octobre 1882 : RADE, Damasus, Bischof von Rom. (Holtzmann : pour la forme et le fond ; satisfait l'attente du lecteur ; œuvre de mérite.) — GRUBE, Joh. Busch, Augustinerpropst zu Hildesheim, ein kathol. Reformator des XV Jahrhunderts. (K. Müller : travail bon et instructif.) — CASSEL, Die Symbolik

des Blutes und der arme Heinrich von Hartmann von Aue. (Edw. Schröder : rien de nouveau, étymologies et « combinaisons » réjouissantes.) — Krause, Vorlesungen über Aesthetik, p. p. Hohlfeld u. Wünsche. — Bain, John Stuart Mill, a criticism, with personal recollections. (Laas : souvenirs personnels intéressants.) — Sammlung selten gewordener pädagogischer Schriften des XVI. u. XVII. Jahrhunderts, p. p. Aug. Israel. (Paulsen,) — Commentarium in Pentateuchum v. R. Samuel Ben Meïr, p. p. Rosin. (Siegm. Fraenkel : édition critique qui est un modèle de soin.) — Spiegel, Vergleichende Grammatik der alteranischen Sprachen. (Justi : œuvre remarquable.) — Wachsmuth, Studien zu den griechischen Florilegien. (Freudenthal : excellent travail qui a coûté des peines infinies à son auteur.) — Hertz, zur Kritik von Ciceros Rede für den P. Sestius. (Eberhard : de jolies remarques.) — Frauer, Neuhochdeutsche Grammatik. (Seemüller : utile.) — Klopstocks Wingolf, krit. Ausgabe nebst Commentar von Jaro Pawel. (Ouvrage d'un « Stümper » qui ferait bien auparavant d'apprendre l'allemand.) — Schipper, Altenglische Metrik. I. (Rendra des services.) — Stengel, La canc'un de Saint Alexis u. einige kleinere altfranzösische Gedichte des XI. u. XII. Jahrhunderts. (Koschwitz : édition dont les romanistes tireront grand profit.) — Jordanis Romana et Getica rec. Mommsen [Monumenta Germaniae historica, V, I.] Jordanis de origine actibusque Getarum p. p. Holder. (Schirren et Rüdiger.) — Formentini, La dominazione spagnuola in Lombardia. (Bernhardi : histoire intérieure de Milan de 1536 à 1584.) — K. B. Stark, Nach dem griechischen Orient. (Impressions de voyage qui auront encore pendant longtemps une grande valeur.) — Barros Arana, Histoire de la guerre du Pacifique. 1880-1881. II. (De la prise d'Arica presque à la fin de la guerre, clair et intéressant.) — Dupré, Dictionnaire des marines étrangères, cuirassés, croiseurs, avisos rapides. (Ouvrage qui sera utile.)

Philologische Rundschau n° 35, 26 août 1882 : Hasper, Die Feinheit der Oekonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles und der Kern der sittlichen Anschauung desselben, 2. Teil (Thiele : devrait être réimprimé sous forme de livre.) — Franz Arnold, Quaestionum de fontibus Appiani specimen (Godt : la source d'Appien pour la guerre de Mithridate serait Théophane de Mitylène). — P. Ovidii Nasonis Ibis ed. Ellis. Oxford, Clarendon Press. 1881 (Ant. Zingerle : très bon). — Wrampelmeyer, Codex Wolfenbuttelanus n. 205 primum ad complures Ciceronis orationes collatus (Rubner : renseignements précieux). — Thewrewk de Ponor, Festus-Studien (Georges). — Cartault, De causa Harpalica. Thorin, 1881 (Fox : résumé clair et précis des travaux antérieurs ; nouvel examen, approfondi et solide, parfois avec des longueurs ; accord avec Rohrmoser pour l'essentiel ; vues bien motivées pour la plupart ; bon travail en latin clair, sinon précisément classique, par lequel l'auteur a bien mérité de la philologie, de même que par sa Trière athénienne, qui a paru « presque » à la même date.) — Vita s. Willibrodi archiepiscopi Ultraiectensis a Thiofride abbate Epternacensi versibus conscripta, primum ed. R. Decker (Rossberg : long errata).— Annonce de J. Gabula, Lateinische Aufsätze, 4 Aufl.

Athenaeum belge, n° 20, 15 octobre 1882 : v. Ravensburg, Rubens et l'antique (H. Hymans). — J. F. de Bastide à Bruxelles. — Le droit de la guerre : Honoré Bonet et Christine de Pisan. — Chronique. — Sociétés savantes.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Seizième année 20 Novembre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

RECUEIL DE VOYAGES ET DE DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE LA GEOGRAPHIE
DEPUIS LE XIIIe SIÈCLE JUSQU'A LA FIN DU XVIe SIÈCLE
Sous la direction de M. SCHEFER, membre de l'Institut, et de M. H. CORDIER.

Cette collection, imprimée avec le plus grand soin sur très beau papier, est tirée à 250 exemplaires, plus 25 sur papier vergé de Hollande.

I. JEAN ET SÉBASTIEN CABOT, leur origine et leurs voyages. Etude d'histoire critique, suivie d'une cartographie, d'une bibliographie et d'une chronologie des voyages au Nord-Ouest, de 1497 à 1560, d'après des documents inédits, par M. Henry HARRISSE. 1 beau vol. grand in-8, avec un portulan reproduit en fac-similé par Pilinski. . . . . 25 fr.
— Le même, sur grand papier de Hollande. . . . . 40 fr

II. LE VOYAGE DE LA SAINCTE CYTÉ DE HIERUSALEM, fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, estant le siége du Grand Turc à Rhodes et regnant en France Loys unziesme de ce nom. Publié par M. SCHEFER. 1 beau vol. gr. in-8. . . . . 16 fr.
— Le même, sur grand papier de Hollande. . . . . 25 fr.

III. LES CORTE REAL ET LEURS VOYAGES AU NOUVEAU MONDE, d'après des documents nouveaux ou peu connus, tirés des archives de Portugal et d'Italie, suivi du texte inédit d'un récit de la troisième expédition de Gaspard Corte Real et d'une carte portugaise de l'année 1502, reproduite ici pour la première fois en photogravure et en chromolithographie. par M. Henry HARRISSE. 1 vol et une carte en étui. 25 fr

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 547, 28 octobre 1882 : Caine, Recollections of Dante Gabriel Rossetti. — Keane, Asia, with ethnological appendix. — Martineau, A study of Spinoza. — Leskien u. Brugman, Litauische Volkslieder u. Märchen aus dem preuss. u. russ. Litauen. — Some foreign books (Bornmüller, Biograph. Schriftsteller Lexicon; Engel, Geschichte der franz. Litteratur; Stepniak, La Russia sotterranea; Hillebrand, Zeiten, Völker und Menschen, VI; Beauvois, Un agent politique de Charles-Quint). — J. Arany. — Darwin's religion (Creighton). — The end of Shakspere's playhouses (Furnivall). — Popular flower-names (Friend). — Miss Mitford's letters (Hamilton). — Spenser's use of « in » (Herford). — Wharton, Etyma Graeca (Haverfield). — The bronze ornaments of the palace gates of Balawat, with introd. by Birch a. descriptions a. translations by Pinches (Murray).

The Athenaeum, n° 2870, 28 oct. 1882 : D'Haussonville, The salon of Madame Necker. (Il y a dans ces deux vol. tant de détails nouveaux que tout ce qu'on savait auparavant semble insignifiant, mais l'auteur n'a pas sû animer ces documents; il n'est ni Sainte-Beuve, ni Cousin, ni Caro.) — Hosell, Tasso. — Kreitner, Im fernen Osten. — Early spring in Massachusetts, from the journal of Thoreau; Sanborn, Henry D. Thoreau. — The registration of titles (Besant). — Dr. Burnell (Rost). — Fielding's portrait. (Dobson.) — Ram Mohun Roy. — Notes from Rome (Lanciani). — The art treasures of Nuremberg. (Atkinson.)

Literarisches Centralblatt, n° 41, 7 octobre 1882 : Das Oupnek hat, die aus den Veden zusammengesetzte Lehre von dem Brahm, aus der sanskrit-persischen Uebersetzung des Fürsten Mohammed Daraschekoh in das latein. von Anquetil Duperron, in das deutsche übertragen von Mischel. (Traduction allemande de la traduction latine de la traduction persane de l'original sanscrit !). — Gzerny, Aus dem geistlichen Geschäftsleben in Oberösterreich im XV. Jahrhundert. — Spinoza, opera quotquot reperta sunt, p. p. van Vloten u. Land. Vol. prius. — Chambalu, De magistratibus Flaviorum, adj. est appendix de Titi nomine imperatoris. (Beaucoup de soin, fixe des points nouveaux et jusqu'ici douteux). — Urkunden der Markgrafen von Meissen u. Landgrafen von Thüringen 948-1099, hrsg. v. Posse. — Opitz, Maria Stuart, nach den neuesten Forschungen dargestellt. IIme vol. (Tout le monde admet qu'Elisabeth a usé de perfidie envers Marie, mais Opitz va trop loin, il trace de Marie un portrait idéal, il appelle Elisabeth l'Astarté moderne, il ne parle qu'avec la plus vive indignation de l'espionnage de Walsingham, et passe sous silence les intrigues de Marie). — Will. Müller, Josef von Sonnenfels (travail très satisfaisant). — Thielmann Das Verbum *dare* im lateinischen als Repräsentant der indoeuropäischen Wurzel dha. (Brugman : recherches manquées quant au point de départ et au point principal, mais les matériaux sont clairement groupés, mainte réflexion fine ; en un mot, importante contribution au « lexique de l'avenir »). — W. Meyer, Die Geschichte des Kreuzholzes von Christus et der Ludus de Antichristo u. über die latein. Rhythmen. (Le premier travail ne laissera guère de détails à recueillir après tous ceux que l'auteur a réunis; le second est très vaste, très étendu et jamais on n'avait consacré aux rythmes du moyen-âge latin une étude d'ensemble aussi détaillée). — Schade, Altdeutsches Wörterbuch, 2e umgearb. u. vermehrte Auflage. (Très utile, très remarquable, fruit des recherches les plus consciencieuses et du soin le plus assidu). — Weinachtslieder u. Krippenspiele aus Oberösterreich u. Tirol, gesamm. u. hrsg. v. Pailler. I. — Bayard Tyalor, Gœthes Faust, erster u. zweiter Theil, Erläuterungen u. Bemerk. dazu. (Trad. allemande d'un ouvrage qui, en

somme, n'est pas superflu, car il contient bien des remarques excellentes). — Schulze, Die Katakomben, die altchristlichen Grabstätten, ihre Geschichte u. ihre Monumente. — Ludw. Meyer, die römischen Katakomben. 72 p. (Petit ouvrage qui a sa valeur). — Encyclopädie des gesammten Erziehungs-und Unterrichtswesens. V, 1. 2e Aufl. — Gœthe's Briefe an Frau von Stein, hrsg. v. Schöll. 2e Auflage.

Deutsche Literaturzeitung, n° 41, 14 octobre 1882 : Scholz, Commentar zum Buche des Propheten Hoseas (Himpel : recherches étendues). — Horst, Leviticus XVII-XXVI und Hezekiel. — Hermae Pastor, p. p. Hilgenfeld. (Holtzmann,) — Benseler, Der Optimismus des Socrates bei Xenophon u. Platon gegenüber den pessimistischen Stimmen in der älteren griechischen Litteratur. (Heitze).— Natorp, Descartes' Erkenntnisstheorie. (B. Erdmann.) — Fornelli, L'insegnamento pubblico ai tempi nostri. — Rothe, De vetere quem ex Odyssea Kirchoffius eruit νόστῳ. (Hinrichs : développe clairement mainte observation remarquable.) — Anacreonte, edizione critica di Luigi A. Michelangeli. (Hiller : ne manque pas de jugement et de goût, conservateur, n'est pas assez familier avec la langue et la métrique, la valeur scientifique de l'œuvre ne répond pas au temps et à la peine que ce travail a coûtés à l'auteur, toutefois répertoire utile aux philologues.) — Thielmann, Das verbum « dare » im latein. als Repräsentant der indoeurop. Wurzel dha. (Thurneysen : une erreur fondamentale dès le début, mais comme « contribution au lexique » excellente étude de nombreux et variés exemples.) — Die Gedichte Walthers von ders Vogelweide hrsg. v. Paul (Schönbach : louable). — Braun, Schiller u. Gœthe im Urtheile ihrer Zeitgenossen, Zeitungskritiken, Berichte u. Notizen Schiller u. Gœthe betreffend. (Minor : complètement manqué; encore une heureuse pensée, une vue louable que fait échouer la maladresse de l'exécution.) — Bartsch, Clemens Brentano, Lied von eines Studenten Ankunft in Heidelberg. — Eyssenhardt, Römisch u. romanisch. (Gröber : incroyablement superficiel, une foule d'assertions qui étonnent et quelquefois indignent par leur témérité; rien d'utile pour la grammaire romane.) — Samling af Kongens Rettertings Domme udgivne af Secher. I-III. (Hasse.) — Opitz, Maria Stuart. (On ne peut discuter avec un aussi enthousiaste admirateur de Marie et l'on a peine à croire l'auteur, lorsqu'il se dit protestant.) — Oncken, Das Zeitalter Friedrichs des Grossen. I Band. (Wiegand : intéressant et habilement composé.) — Von Holtzendorff, Schottische Reisenskizzen. — Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité. I. L'Egypte (Erman : « sera salué avec joie par les amis de l'antiquité égyptienne; personne n'avait osé entreprendre cette tâche si difficile et si vaste; il faut se réjouir que la première exécution de ce travail soit tombée en des mains si habiles ; beaucoup de questions discutées jusqu'ici sont définitivement résolues »). — Nys, Le droit de la guerre et les précurseurs de Grotius. — Villard, Histoire du prolétariat ancien et moderne (Inama).

Philologische Wochenschrift, n° 34, 26 août 1882 : Paul Girard, L'Asclépiéion d'Athènes, Thorin (Trendelenburg : sujet heureusement choisi; exécution satisfaisante sur quelques points seulement; l'auteur a cherché en largeur plus qu'en profondeur, et a donné plus de champ à l'imagination qu'à la réflexion, ce qui l'a conduit à trop d'hypothèses exposées trop longuement; en général, la briévété précise fait défaut; très intéressant néanmoins, comme en témoigne, suivant la remarque du critique, l'étendue même de son article; excellentes héliogravures de Dujardin). — Madvig, Die Verfassung und Verwaltung des römischen Staats (Genz : le second volume est digne du premier; grande netteté et grande rigueur).—Ziegler, Das alte Rom, 18 Tafeln in Farbendruck und

5 Holzschnitte mit erläuterndem Texte, billige Schulausgabe der Illustrationen zur Topographie des alten Rom (excellent pour les élèves et pour les voyageurs). — Anton ZINGERLE, Kleine philologische Abhandlungen (analyse et recommandation; « Besonders wohlthuend ist der milde, ruhige, von aller Herbigkeit freie Ton, in welchem die entgegenstehenden Ansichten widerlegt werden : möchte der Herr Verfasser auch hierin recht viele Nachfolger finden ! »).

N° 35, 2 septembre 1882 : RHEINHARD, Album des klassischen Altertums, eine Gallerie von 76 Tafeln in Farbendruck, 2 Aufl. (Trendelenburg : spéculation éhontée de la Hoffmannsche Verlagsbuchhandlung [A. Bleil] à Stuttgart; prix 18 mk). — SOROF, De ratione, quae inter eos codices recentiores, quibus Aeschyli fabulae Prometheus, Septem adv. Thebas, Persae continentur, et codicem Laurentianum intercedat (Wecklein : l'auteur établit, contre l'opinion qui a été autrefois celle du critique, que les variantes des recentiores sont sans valeur). — EHRHARDT, De Aristophanis fabularum interpolatione (Joh. Wagner : nombreux défauts). — HELMREICH, Griechisches Vokabular. — VENEDIGER, Lateinische Exercitien.

N° 36, 9 septembre 1882 : KIEPERT. Nuova carta generale dell' Italia Meridionale et Neue Generalkarte von Unter-Italien mit den Inseln Sicilien und Sardinien (Hermann : excellent). — POSTGATE, Select elegies of Propertius. London, Macmillan (Hugo Magnus : article étendu ; travail solide). — SCHENKL, Griechisches Elementarbuch, 11 Aufl. (excellent). — Ἀδαμαντίου ΚΟΡΑΗ τὰ μετὰ τὸν θάνατον εὑρεθέντα συγγραμμάτια, ἐπιμελείᾳ Ἀ. Ζ. ΜΑΜΟΥΚΑ συλλεγέντα, τόμος Ι περιέχων ὑλὴν γαλλογραικικοῦ λεξικοῦ καὶ τὰς ἐν τῷ λεξικῷ τῆς γαλλικῆς Ἀκαδ. ἰδιογράφους τοῦ Κοραῆ σημειώσεις, Athènes, Πέρρις frères, 1881 (Heller : article élogieux). — DELBRUECK, Einleitung in das Sprachstudium, ein Beitrag zur Geschichte und Methodik der vergleichenden Sprachforschung.

Vor Ungdom, 5te Haefte : Voss, J. anledning af en paataenkt revision af den hœiere almenskoles ordning i Norge. — SVENDSEN, Et ord om religionsundervisningen. — FREDERIKSEN, Den danske landsbyskole. — JOHANSEN, Om opdragelse i forhold til de fysiologiske og psychologische ejendommeligheder. — Pariser-Universitetet i middelalderen, efter P. Lacroix ved. cand. theol. Th. RUSCHKE.

Athenaeum belge, n° 21, 1er novembre 1882 : V. EGGER, La parole intérieure. (Delboeuf : beaucoup à louer et à critiquer.)—WAUTERS, Table chronologique des chartes et diplomes imprimés concernant l'histoire de la Belgique. VI. — L'enseignement de l'économie politique dans les universités allemandes (James.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. MOURA. 2 forts vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »

Paraît en livraisons à 1 franc. Il paraît une livraison tous les samedis,

Prix de souscription de l'ouvrage en livraisons : 30 fr. (franco).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

N° 48 Seizième année 27 Novembre 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

HISTOIRE DE L'ÉCOLE ANGLAISE DE PEINTURE jusques et y compris Sir Thomas Lawrence et ses émules, par FEUILLET DE CONCHES. In-8 . . . . . 12 fr.

LA FRANCE EN CHINE AU XVIIIe SIÈCLE. Documents inédits publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des Affaires étrangères, avec une introduction et des notes, par Henri CORDIER. Tome I. In-8. . . . . 12 fr. 50

LE KORAN, SA POÉSIE ET SES LOIS, par STANLEY LANE-POOLE. In-18. . . . . 2 fr. 50

LE ROYAUME DU CAMBODGE par J. MOURA. 2 forts vol. gr. in-8, richement illustrés. . . . . 30 »

Paraît en livraisons à 1 franc. Il paraît une livraison tous les samedis.

Prix de souscription de l'ouvrage en livraisons : 30 fr. (franco).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 548, 4 novembre 1882 : Traill, Sterne (Caine : « Mr. Traill has done his work well ; his book is admirable in writing, reliable and welldigested as to facts, and interesting and valuable in criticism »). — Ashton, Social life in the reign of queen Anne. 2 vols (Courtney). — Guest, A history of english rhythms, a new edition by Skeat (Minto). — Ravenstein, A map of eastern equatorial Africa. — Edzardi. — Burnell (Nicholson). — Darwin's religion. — Râm Mohun Roy. — Bedd Gebert (Beal). — The word « rose » (Mayhew). — Euskarian (Vinson). — Oriental Philology (Geiger, Ostiranische Cultur im Alterthum; Jamaspji, Pahlavi, gujarati a. english dictionary, III ; trad. hollandaise, par M. van der Vliet, du Mâlavi Kâgnimitra). — Falkner, A pilgrimage to the shrine of our lady of Loreto (Middleton). — An ancient monument at Samos described by Herodotus (Dennis). — More treasure-trove from Dayr-el-Baharee (Am. Edwards). — The Sloane collection, British Museum (Perceval).

The Athenaeum, n° 2871, 4 nov. 1882 : Senior, Conversations a. journals in Egypt a. Malta. — Caine, Recollections of Dante Gabriel Rossetti. — Kern, Der Buddhismus u. seine Geschichte in Indien, übers. v. Jacobi. — Richard Barnfield's poems, p. p. Arber. — The works of Henry Fielding, with a biographical essay by L. Stephen. 10 vols. (Très belle édition, introduction admirable, c'est ce qu'on a écrit de mieux sur Fielding) — English authors a. american publishers. — Fielding's portrait. — The history of the Matice Czeska. I. — A hebrew deed dated Colchester 1258 (Neubauer). — Cap. Gill. (Le compagnon de M. Palmer, not. nécrol.) — Art notes from Italy. — Antiquities at Nablus. (Mervill.)

Literarisches Centralblatt, n° 42, 14 oct. 1882 : The revisers and the greek text of the New Testament, by two members of the New Testament Company. — Bibliotheca rabbinica, übers. v Wünsche. 15 u. 16 Lief. — Frey, Die Schicksale des königlichen Gutes in Deutschland unter den letzten Staufern seit König Philipp. (Excellent travail.) — Borch, Das Schloss der Karolinger an der Elbe. (Ce serait Gommern, mais les expressions vagues de la Chronique de Moissac ne permettent pas d'arriver à un résultat certain.) — Sternfeld, Das Verhältniss des Arelats zu Kaiser u. Reich vom Tode Friedrichs I zum Interregnum. (Ouvrage de grande importance.) — Volk, Hexen in der Landvogtei Ortenau und Reichstadt Offenburg. — Gindely, Geschichte des dreissigjährigen Krieges. I. Der böhmische Aufstand und seine Bestrafung. 1618-1621. (1er volume d'une nouvelle édition, destinée au grand public, de « l'Histoire de la guerre de Trente Ans », de Gindely.) — Ferd. Müller, Unter Tungusen u. Jakuten. — Varnhagen, Ein indisches Märchen auf seiner Wanderung durch die asiat. u. europ. Literaturen. (Se lit avec plaisir.) — Bossuet, œuvres inédites, p. p. L. Ménard, tome I : Le cours royal complet sur Juvénal. (Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette belle publication, c'est le portrait de Bossuet; le commentaire de l'évêque (?) n'offre rien à la science.) — Ruodlieb, hrsg. v. Seiler. (Edition pleine de soin et de réflexion.) — La cancun de Saint Alexis u. einige kleinere altfranz. Gedichte d. XI u. XII. Jahrhunderts, p. p. Stengel. IIe Liefer. Wörterbuch. (Manuel indispensable à ceux qui font de la philologie française.) — Islendzk Aeventyri, p. p. Gering. I. — Otfrids Evangelienbuch, p. p. Erdmann et Piper. — Jacob Grimm, Recensionen u. vermischte Aufsätze. III. — Mentzel, Geschichte der Schauspielkunst in Frankfurt a. M. (Un des meilleurs livres qui aient paru sur l'histoire du théâtre allemand.) —

Schnorr von Carolsfeld, Katalog der Handschriften der Königl. öffentl. Bibliothek zu Dresden. I. — Homer's Odyssee von Voss, Abdruck der ersten Ausgabe vom Jahre 1781 mit einer Einleitung v. Bernays. (Introduction très savante.) — Koenig, Die Mannszucht in ihrer Bedeutung für Staat, Volk und Heer.

N° 43, 21 octobre 1882 : Warren, Liturgy a. ritual of the celtic church (Intéressant pour l'histoire de l'église presque autant que pour celle de la liturgie). — Bergk, zur Geschichte u. Topographie der Rheinlande in römischer Zeit (Recueil d'art et d'études utiles). — Jul. Grimm, Der römische Brückenkopf in Kastel. — Wieseler, Untersuchungen zur Geschichte u. Religion der alten Germanen in Asien und Europa (Ouvrage d'un germanomane, plein de choses monstrueuses, et qu'on ne peut que juger durement). — Beda, hrsg. v. Holder (Bienvenu). — Weinhold, Die deutschen Frauen in dem Mittelalter (2e édit. de cet excellent ouvrage). — Evers, Analecta ad fratrum minorum historiam. — Horne, Geschichte von Frankfurt am Main in gedrängter Darstellung (2e édition). — Haartd, Wandkarte der Alpen. — Démosthène (Les Harangues de), texte grec, p. p. Henri Weil (2e édition, qui a reçu beaucoup d'améliorations et d'enrichissements). — Arkiv for nordisk filologi. — Erlauer Spiele, sechs altdeutsche Mysterien p. p. Kummer (Edition faite avec grand soin). — Albrecht, Die Leipziger Mundart, Grammatik u. Wörterbuch der leipziger Volkssprache, mit Vorwort von Rud. Hildebrand (Plein d'intérêt). — Rollett, Die Gœthe-Bildnisse, IV.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 42, 21 octobre 1882 : Zahn, zur Geschichte des neutestam. Kanons. — Simplicii in Aristotelem physicorum libros quattuor priores ed, Diels; de anima ed. Hayduck. (Heitz.) — Die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna-Traktat, mit Einl., Anmerk. u. Wortregister von Strack. (Steinschneider.) — K. Geldner, Studien zum Avesta. (Geiger : mainte difficulté résolue ou approchée de la solution, trop de mépris pour les devanciers et les collègues de l'auteur.) — Hartmann, Der römische Calender, hrsg. v. Lange (Soltau : trop de choses insoutenables) — Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger publiées et annotées par Tamizey de Larroque (Horawitz : édition remarquable, notes biographiques et bibliographiques abondantes.) — Gleim, preussische Kriegslieder; Briefe an Kleist. III, p. p. Sauer. (Suphan). — Völcker, Register zu W. von Maltzahns Deutschem Bücherschatz. — Van Vloten, Het nederlandsche Kluchtspel von de 14e tot de 18e eeuw. I-III. 2e edit. — Lyoner Ysopet, hrsg. v. W. Foerster. (Tobler.) — Sathas, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge. Tome III. (Lambros.) — Pflugk-Harttung, Die Urkunden der päpstlichen Kanzlei vom X bis XIII Jahrhundert. (P. Ewald.) — Schmidt Phiseldeck, Die Siegel des herzoglichen Hauses Braunschweig und Lüneburg. — Reiber, Etudes gambrinales, histoire et archéologie de la bière et principalement de la bière de Strasbourg. (L. Müller : beaucoup de savoir, et aussi d'humour aimable, grand nombre de citations poétiques et de réflexions spirituelles.) — Tre lettere de Christoforo Colombo ed Amerigo Vespucci, p. p. Zeri. Roma. — Kiepert, Neue Generalkarte von Unter Italien, mit Sicilien u. Sardinien. — Pohl, Joseph Haydn. I, 1 et 2.

Philologische Wochenschrift, n° 37, 16 septembre 1882 : Heydemann, Gigantomachie auf einer Vase aus Altamura (Trendelenburg : le sixième des programmes annuels publiés par H. pour l'anniversaire de Winckelmann; article détaillé). — Rosenberger, Die Geschichte der Physik in Grundzügen mit synchronistischen Tabellen der Math., der Chemie

und beschreib. Naturwiss., sowie der allg. Gesch., I. Tl., Altertum und Mittelalter (Max C. P. Schmidt : ouvrage de vulgarisation, par un mathématicien). — Blaydes, Aristophanis Aves (Joh. Wagner, critique très vive sur cette « marchandise anglaise sous pavillon allemand »). — Paul Meyer aus Zürich, Untersuchung über die Frage des Briefwechsels Cicero ad Brutum (travail que le critique croit définitif, concluant à une fabrication, qui peut-être remonterait au temps d'Auguste ou de Tibère). — Votsch, Lateinische Syntax in Musterbeispielen.

N° 38, 23 septembre 1882 : Roeder, Ueber C. G. Cobets Emendationen der attischen Redner, insbesondere des Isaios (Albrecht : défend la tradition contre Cobet, en général avec l'approbation du critique). — Appendix artis Dionysii Thracis ab G. Uhligio recensitae (Galland : instructif et important). — A. von Reumont, Vittoria Colonna ; Leben, Dichten, Glauben im XVI. Jahrhundert (Horawitz : instructif, mais sans plan et sans sujet défini). — Steinmeyer, Betrachtungen über unser klassisches Schulwesen, eine Entgegnung; Genthe, Grammatik und Schrifsteller-lektüre im altsprachlichen Unterrichte. — Quousque tanden, Der Sprachunterricht muss umkehren ! ein Beitrag zur Ueberbürdungsfrage.

N° 39, 30 septembre 1882 : Dejob, Marc-Antoine Muret, un professeur français en Italie dans la seconde moitie du xvie siècle. Thorin, 1881 (Horawitz : a ignoré les travaux d'ailleurs peu connus de Vitrac, Lundblad et Marées sur Muret ; on a plaisir à voir cités des livres allemands ; travail étendu et plein de recherches ; montre dans la peinture du héros « une certaine objectivité dans le meilleur sens » ; terrible prolixité, habituelle aux Français même en matière scientifique ; il est chimérique de se donner tant de mal pour ne pas reconnaître le vice que Muret avait en commun avec Balbi, Filelfo et beaucoup d'humanistes ; livre en somme instructif et attrayant, pièces justificatives précieuses, belle exécution typographique). — E. Bertrand, Un critique d'art dans l'antiquité, Philostrate et son école, Thorin, 1882 (Julius : s'adresse moins aux érudits qu'aux artistes et au grand public ; érudition trop en gros, mais intelligence des choses d'art et bon sens ; complaisance excusable pour Philostrate ; bon rapprochement avec Diderot ; rien de neuf pour qui a étudié Philostrate ; il est honteux aux Allemands de se faire redire par un étranger ce que leur ont dit en vain un Welcker et un Brunn ; conclusion en faveur de l'authenticité des tableaux, auprès de laquelle la conclusion contraire de Kalkmann paraît naïve ; ce qui concerne les successeurs de Philostrate est superficiel et sans critique). — Hasper, Die Feinheit der Oikonomie und der Charakterzeichnung in den einzelnen Dramen des Sophokles und der Kern der sittlichen Anschauung desselben (Muff : intéressant). — Saalfeld, Julius Caesar, sein Verfahren gegen die gallischen Stämme vom Standpunkte der Ethik und Politik (le critique n'a jamais lu un livre d'un savant allemand moderne où se manifeste une ignorance si complète des règles de la critique historique). — Fraccaroli, Saggio sopra la genesi della metrica classica, Firenze, 1881 (Gustafsson). — Dr. M. Seyfferts Hauptregeln der griech. Syntax, als Anhang der griech. Formenlehre von Dr. C. Franke, bearb. v. Dr. A. v. Bamberg, 14. Aufl. (Sitzler).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

N° 49 Seizième année 4 Décembre 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET & Cie, ÉDITEURS, A PARIS

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 45

LE CHIEN

SON HISTOIRE, SES EXPLOITS, SES AVENTURES

PAR ALFRED BARBOU

De la bibliothèque Sainte-Geneviève

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 87 COMPOSITIONS

Dessinées par E. BAYARD, COUTURIER, Adrien MARIE

Charles JACQUE, VOGEL.

Un magnifique volume grand in-8 raisin, broché, 10 fr. — Relié avec plaque, doré sur tranche, 13 fr. — Demi-chagrin, tête dorée, avec coins..... 14 fr.

COLLECTION D'ALBUMS IN-4°

AVEC TEXTE ILLUSTRÉ DE CHROMOLITHOGRAPHIES

Culliver (Chez les nains et chez les géants).

La Flûte enchantée et **Bouton d'or.**

Les aventures du baron de Münchhausen.

Robinson Crusoé (Aventures de).

Don Quichotte (Vie et aventures).

Un conte d'Hoffmann : Histoire de Casse-Noisettes et du roi des souris.

Le petit Chaperon rouge, conte inédit.

Tous ces albums, richement cartonnés et dorés sur tranches..... 3 fr. 50

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 549, 11 novembre 1882 : O'Donovan, The Merv Oasis. — Senior, Conversations a. Journals in Egypt a Malta. — Marshall, Oxford « Diocesan Histories ». — Current Literature (Hatton, Journalistic London ; Mrs. Butler, Life of Oberlin, etc.) — In memoriam : Capt. Gill. — Aitch-bone or Edge-bone (Skeat). — Who wrote « The Whole Duty of Man » ? (Doble). — Couat, La poésie alexandrine (Ellis : écrit avec soin, plein de curieux renseignements). — Thomson, The life a. works of Thomas Bewick. — A postscript on Pieter Claesz.

Tae Athenaeum, n° 2872, 11 novembre 1882 : Memoir of Aug. de Morgan, by his wife. — Household stories from the collection of the brothers Grimm, transl. by L. Crane. — Reade, Readiana. — Farrar, The early days of christianity. — The late Prof. Palmer (Besant.) — Notes from Oxford. — The Jews of Colchester. — The Hamilton manuscripts. — Notes from Naples. — The disappearance of ancient walls (Selah Merrill).

Literarisches Centralblatt, n° 44, 28 octobre 1882 : Chiapelli, Della interpretazione panteistica di Platone (très bon). — Schwarcz, Die Democratie, I, 2, III et IV; Schwicker, Schwarcz u. seine Schriften. — Kirchhoff, Thüringen doch Hermundurenland. (Beaucoup de nouveau en peu de pages). — Lossen, Der cölnische Krieg (très, même trop détaillé).— Thümmel, Kriegstage aus Saalfed's Vergangenheit. (Conférences utiles). — Muhammed in Medina, das ist Vakidi's Kitab al Maghazi in verkürzter deutscher Wiedergabe hrsg. v. Wellhausen. — Niese, Die Entwickl. der homer. Poesie. (Bien écrit, clair et pénétrant.) — Lechner, De pleonasmis homericis. (Etude de valeur). — Poestion, Einleit. in das Studium des Altnord. (N'est pas scientifique.) — Flos unde Blankflos, p. p. Waetzoldt. — Heliand, p. p. Behaghel (édition très louable). — Stern, Lexicon der deutschen Nationalliterratur (Profitable). — Landsberger, Das Buch Hiob u. Gœthe's Faust. (Exact, mais long, peu profond.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 43, 28 octobre 1882 : Beyschlag, Kritisch-exeget. Handbuch ueber den Brief des Jakobus. — Rouget, Une église calviniste au xvie siècle. 1550-1580, Histoire de la communauté réformée de Sainte-Marie-aux-Mines, p. p. Mühlenbeck. (Krauss.) — Ostermann u. Wegener, Lehrbuch der Paedagogik. — Loth, Ueber Leben u. Werke des Abdallah ibn ul Mu'tazz. (Wellhausen.) — Cato de agri cultura, p. p. Keil. (Jordan : « la main ferme et exercée de Keil a posé pour toujours le fondement des recherches dont le texte de Caton sera l'objet »). — G. Hermanns latein. Briefe an Volkmann, hrsg. v. A. B. Volkmann (Leo). — Schober, Heinse. (Sauer : bon, mais diffus.)— Caroline u. ihre Freunde, von Waitz. — Buchner, Freiligrath. (Werner : excellent.) — Verwijs en Verdam, Middelnederlandsch Woordenbock. (2 premières livraisons d'un ouvrage qu'on doit bien accueillir.) — Shakspeare's Julius Caesar erklärt von A. Schmidt. (Bon.) — Jansen, J.-J. Rousseau. (A consulter pour les « Confessions »). — Friedländer, Darstell. aus der Sittengeschichte Roms. (5e édition, augmentée.) — Krones, Grundriss der österreichischen Geschichte. (Rieger : très bon.) — Schwebel, Kulturhistor. Bilder aus der deutschen Reichshauptstadt. (Heidemann). — Chavanne, Physikal. Wandkarte von Africa.

— N° 44, 4 novembre 1882 : Völter, Die Entstehung der Apocalypse. — Escher, Die Glaubensparteien in der Eidgenossenschaft u. ihre Bezieh. zum Ausland, vornehmlich zum Hause Habsburg u. zu den deutschen Protestanten. 1527-1531. (Nippold : bon.) — W. Schneegans, Abt Johannes Trithemius u. Kloster Sponheim. —

Leop. Schmidt, Die Ethik der alten Griechen. I u. II. (Gyzicki : travail important.) — Jodl, Geschichte der Ethik in der neueren Philosophie. I. (Gyzicki : le meilleur travail sur le sujet.) — Ziemer, Junggrammat. Streifzüge im Gebiet der Syntax, (Collitz : art. défavorable.) — Happel, Die altchines. Reichsreligion vom Standpunkte der vergleich. Religionsgeschichte. (W. Sch. : petit travail de grande valeur.) — Plüss, Horazstudien, alte u. neue Aufsätze über horazische Lyrik. (Très instructif.) — Horawitz, Erasmus u. Martinus Lipsius, ein Beitrag zur Gelehrtengeschichte Belgiens. (G. Voigt : renferme 99 lettres, dont 17 d'Erasme, inédites.) — Des Minnesangs Frühling, 3e Aufl. v. F. Vogt. (Roediger.) — Johann Faust, ein allegor. Drama gedruckt 1775, hrsg. v. K. Engel. (Werner.) — Bossert, Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains. (Seuffert : livre écrit avec beaucoup d'agrément et qu'on ne lira pas sans plaisir et sans profit.) — Goethe-Jahrbuch, hrsg. v. Geiger. III. — Görlich, Die südwestl. Dialekte der Langue d'Oïl. (Ulrich : du soin.) — M. Lehmann, Preussen u. die kathol. Kirche seit 1640. (Koser.) — Alex. Bain, James Mill, a biography (Pauli). — Gneist, Englische Verfassungsgeschichte. (Gierke : grand travail d'ensemble.) — Burckhardt Biedermann, Das römische Theater zu Augusta Raurica.

N° 45, 11 nov. 1882 : Bender, Dippel. — Raebiger, zur theolog. Encyclopädie. — Soury, Philosophie naturelle. (Riehl : darwinisme demi-scientifique.) — Leibniz, p. p. Gerhard, tome V. — J. Müller, Quellenschriften u. Geschichte des deutschsprachlichen Unterrichts bis zur Mitte des XVI. Jahrhunderts. (Matériaux abondants.) — The chronicle of Joshua the Stylite p. p. Wright. — Appiani historia romana ed Mendelssohn. (Niese : très bon.) — Hermann, Lehrbuch der griech. Altertümer, 3e édit. p. p. Blümner. — Pökel, Philologische Schriftsteller. — Lexicon (Incomplet). — Buttmann, Die Schicksalsidee in Schillers Braut von Messina (vague). — Ad. Kuhn, Schiller, Zerstreutes als Bausteine zu einem Denkmale gesammelt. (Minor : toujours des extraits et des réimpressions !) — Ad. Stern, Lexicon der deutschen Nationalliteratur. (Utile.) — Hotz, On the use of the subjunctive mood in anglo-saxon. (Napier : soigné, rien de nouveau, mauvais anglais.) — Wüstenfeld, Die Geschichtsschreiber der Araber u. ihre Werke. (Landauer : très pratique, à recommander à toutes les bibliothèques.) — Hansisches Urkundenbuch, p. p. Höhlbaum. III, 1. — Kantecki, Die neapolitanischen Summen, ein histor. Essay, übers. v. Löwenfeld. (Il s'agit de l'héritage de la reine Bona Sforza.) — Rhamm, Hexenglaube u. Hexenprocesse. (Surtout dans le Brunswick.) — Baisch, J. Chr. Reinhart u. seine Kreise. — Beer, Aus Tegethoffs Nachlass.

Philologische Wochenschrift n° 40, 7 octobre 1882 : Adolf Bauer, die Kyrossage und Verwandtes (G. J. Schneider : très intéressant). — Marius Fontane, Histoire universelle; les Iraniens, Zoroastre, Lemerre, 1881 (Justi : aucune valeur historique; quelques vues justes sur les doctrines de l'Avesta). — Benseler, Der Optimismus des Sokrates bei Xenophon und Platon gegenüber den pessimistischen Stimmen in der älteren griechischen Litteratur (Belger : à lire ; diverses critiques). — E. F. Fritsche, Leitfaden der Mythologie der Griechen und Römer für höhere Lehranstalten (P. Stengel : ne peut servir aux classes sous la forme actuelle). — Friedrich Schlegel 1794-1802, seine prosaischen Jugendschriften herausgegeben von J. Minor, I., zur griechischen Literaturgeschichte (fait connaître l'enthousiasme de Fr. Schlegel jeune pour l'antiquité jeune, enthousiasme dont plus tard il effaça les traces). — Jos. Walter, M. Tullii Ciceronis philosophia moralis, II, IV (Löwner : soigné).

N° 41, 14 oct. 1882 : Edwin WALLACE, Aristotle's Psychology in Greek and English, Cambridge, University Press (Susemihl : la partie faible est la critique; il y a des choses excellentes dans l'introduction et le commentaire). — Inaugural-dissertationen de l'université de Greifswald : HALFPAP nom. KLOTZ : Quaestiones Servianae (solide; rattache le pseudo-Servius aux scholies de Vérone); Paul VOIGT, Sorani Ephesii liber de etymologiis corporis humani quatenus restitui possit (critiques diverses); LIMAN, Foederis Boeotici instituta (de la reconstruction de Thèbes par Cassandre à l'occupation romaine : obscur, aventuré, incorrect); Joannes de ARNIM, De prologorum Euripideorum arte et interpolatione. — SEYSS, Ueber den Plural der substantiva abstracta in Vergils Aeneis (Löwner : ni complet ni neuf).

N° 42, 21 octobre 1882 : Simplicii in libros Aristotelis de anima commentaria ed. HAYDUCK; Simplicii in Aristotelis Physicorum libros IV priores commentaria ed. DIELS; DIELS, Zur Textgeschichte der aristotelischen Physik (Susemihl : commencement d'une collection des commentateurs d'Aristote qui est une entreprise gigantesque; travaux très utiles). — DETTWEILER, Ueber den freieren Gebrauch der zusammengesetzten Adjektiva bei Aeschylus (redresse de vieilles erreurs d'interprétation). — KLOUCKVEK, Vergiliana (Löwner : utile malgré des détails contestables).

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR, A PARIS

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

LE LIVRE

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

ARCHIVES DES ÉCRITS DE CE TEMPS

Rédacteur en chef : M. OCTAVE UZANNE

Cette importante Revue paraît le **10** de chaque mois. Elle est de format grand in-8° et contient des illustrations dans le texte et hors texte. La première partie est consacrée aux études littéraires. La seconde comprend des correspondances de tous les pays de l'Etranger et l'examen critique de tous les ouvrages nouvellement parus. Le mouvement intellectuel y est suivi jusque dans les principaux articles des revues et des journaux et tous les événements qui s'y rapportent y sont consignés. C'est une encyclopédie permanente et indispensable aux écrivains, aux amateurs, aux gens du monde soucieux de se tenir au courant des manifestations de l'esprit littéraire universel.

UN AN	*Paris*.....	40 fr.
	Province.....	42 fr.
	Union postale.....	46 fr.

Les trois premières années (1880, 1881 et 1882), formant chacune deux volumes, se vendent séparément 60 francs.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

N° 50 Seizième année 11 Décembre 1882

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

ŒUVRES DE A. DE LONGPÉRIER

Membre de l'Institut.

RÉUNIES ET MISES EN ORDRE PAR G. SCHLUMBERGER

Membre résidant de la Société des Antiquaires de France

TOME PREMIER ARCHÉOLOGIE ORIENTALE. NUMISMATIQUE. MONUMENTS ARABES. Un beau vol in-4 de 550 pages, illustré de nombreux dessins dans le texte et de II planches sur cuivre..... 20 fr.

SOUS PRESSE :

TOMES II ET III ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES Deux beaux volumes in-8, illustrés de dessins et de planches sur cuivre. Chaque volume..... 20 fr.

EN PRÉPARATION :

TOMES IV ET V MOYEN-AGE

Tous les mémoires disséminés par M. de Longpérier dans un grand nombre de revues et de publications diverses figureront dans cette édition des œuvres éparses. *Il serait impossible de retrouver aujourd'hui dans les Bibliothèques tous ces mémoires de l'illustre archéologue qui, pendant plus de quarante ans, a été une des gloires de la science française. Nous espérons que cette publication, qui remet sous les yeux des savants tant de travaux importants, figurera dans toutes les Bibliothèques où sa place est marquée.*

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 550, 18 novembre 1882 : Lyall, Asiatic studies, religious a. social. — Doyle, The English in America, Virginia, Maryland a. the Carolinas (Sainsbury). — Whitman, Specimen days a. collect. — Cagnat, Les impôts indirects chez les Romains (Macdonell : rendra de grands services). — Palmer (Stanley Lane Poole). — Who wrote « The whole duty of man » ? (Doble). — Copyright in titles (Gibbon). — Jean Cousin's « Livre de fortune » (Heaton). — The Botticelli « Petrarch » in the Sunderland Sale. — Prof. Jebb on the ruins of Troy (Sayce). — The flower-wreaths of the Pharaohs (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 2873, 18 novembre 1882 : O' Donovan, The Merv Oasis. — Bedae Historia ecclesiastica gentis Anglorum, p. p. Holder. — Traill, Sterne (« brillianty writen and picturesque »). — Copyright in titles (Gibbon). — The Cambridge University extension scheme. — Fielding's portrait. — Female education in India (Monier Williams). — Notes from Berlin (P. Lindau). — The Sunderland sale. — Notes from Rome (Lanciani).

Litterarisches Centralblatt, n° 45, 4 novembre 1882 : Realencyclopädie der christl. Altertümer, p. p. Kraus. I. A-H. — Diepolder, Theologie u. Kunst im Urchristententhum oder die ersten provisor. Blätter zu einer systemat. Geschichte der christl. Monumentaltheologie. — Briefe des Pfalzgrafen Johann Casimir p. p. Bezold. I. 1576-1582.— Türheim, Feldmarschall Ernst Rüdiger Graf Starhemberg. 1638-1701. (Intéressant, comble une lacune.) — Haberlandt, Zur Geschichte einiger Personalausgänge bei den thematischen Verben im indogerman. (Des faiblesses, mais du talent, des résultats acceptables.) — Platzmann, Glossar der feuerländ Sprache. (Véritable et très précieux travail de pionnier.) — Ring, altlatein. Studien. (Manque de méthode, de réflexion et de savoir.) — Brinckmeier, Floresta de satiras, fabulas literarias, letrillas sonettos burlescos. — Walz, Gârel von dem blühenden Thal. (Edition bienvenue.) — Bethge, Wirnt von Gravenberg. (Travail définitif.) — Toischer, Ueber die Alexandreis Ulrichs von Eschenbach. (Bon.) — Helber's Teutsches Syllabierbüchlein, 1593, hrsg. v. Roethe. — Dedekind's Grobianus verdeutscht von Kasper Scheidt,— Müller (Conr.), Beiträge zum Leben u. Dichten Lohenstein's. (Utile.) — Schulenburg, Wendisches Volkstum in Sage, Brauch u. Sitte. (Très recommandable.) — Madden, The international numismata orientalia. II. Coins of the Jews. — Pohl, Joseph Haydn.

N° 46, 11 novembre 1882 : Weiss, das Leben Jesu. 2 vols. — Reflexionen Kant's zur Anthropopologie, p. p. Erdmann. — Droysen, Athen u. der Westen vor der Sicil. Expedition. — Wacker, Der Reichstag unter den Hohenstaufen. (Solide.) — Kantecki, Die neapolitan. Summen, übers. v. Löwenfeld. (Trop long, mal traduit.) — Stieler's Handatlas. — Domke, die Viril-Stimmen im Reichs-Fürstenrat von 1495-1654. — Biese, Die Entwickl. d. Naturgefühls bei den Griechen. (Détaillé, assez bon.) — Der Codex Teplensis, enthaltend « die Schrift des newen Gezeuges », aelteste deutsche Handschrift, welche den im XV. Jahrh. gedruckten deutschen Bibeln zu Grund gelegen. — Wenker, Sprachatlas v. Nord. u. Mitteldeutschand. I : (Travail immense qu'on ne recommencera pas de longtemps.) — Krisper, Die Kunstmusik in ihrem Principe.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46, 18 novembre 1882 : Bréal, Excursions pédagogiques (Bertram : pénétrant). — Brunnhofer, Ueber den Geist der indischen Lyrik ; v. Schröder, Ueber die Poesie des indischen Mittel-

alters. (Kaegi : à recommander non-seulement aux spécialistes, mais à tous les amis de la littérature.) — Inscriptiones graecae antiquissimae praeter atticas in Attica repertas ed. Roehl. (Hinrichs : l'éloge est inutile.) — Ruodlieb, p. p. Seiler (Voigt : profond et méthodique.) — Frischbier, Preussisches Wörterbuch. I, 1-6. (Kossinna : des défauts, mais beaucoup de choses utiles et estimables.) — Suphan, Gœthe u. Spinoza, 1783-86. (Jacoby : très bon) — Duncker, Geschichte des Altertums. VI. (A. Schaefer.) — Marczali, Ungarns Geschichts-Quellen im Zeitalter der Arpaden. (Krones.) — Ebers, Durch Gosen zum Sinai. — Hasse, Die Venus von Milo. (Kekulé : des connaissances anatomiques, mais cela ne suffit pas).

Theologische Literaturzeitung, n° 22, 4 nov. 1882 : Zimmer, Galaterbrief u. Apostelgeschichte. — Lactantii liber de mortibus persecutorum, p. p. Fr. Dübner. 1879. (Brieger : sans valeur). — Ebrard, Bonifatius, der Zerstörer des columbanischen Kirchenthums auf dem Festlande (Zoepffel : méthode, pénétration, soin, tout a été mis à la défense d'une hypothèse qui a contre elle tous les documents). — Jansen, an meine Kritiker. (Kolde : premier art.). — De Felice, Lambert Daneau, pasteur et professeur en théologie, 1530-1595, (Schott : travail fait avec un grand soin).

Philologische Rundschau, n° 36, 2 septembre 1882 : Mekler, Euripidea, Textkritische Studien (Gloël : bon). — Platonis opera ed. Schanz, Symposion (Schultess : excellent). — Fragmenta philosophorum Graecorum coll., rec., vertit Mullach, III, Platonic. et Peripat, Didot, 1881 (Schanz : travail à refaire). — G. H. Mueller, Horati metra (Venediger : in puerorum usum), — Englmann, Cornelius Nepos mit Anmerkungen für Schüler. — T. Livii hist. rom. lib. I ed. Purser, London, Simpkin, Marshall and Co., 1881 (Schröder : compilation bien faite). — G. Curtii Rufi... libri superstites cum supplementis Freinshemii et adnotationibus Thomae Vallaurii, ed altera, 1882, Torino-Roma-Firenze-Milano, Paravia (Krah : on ne peut plus arriéré). — Gustafsson, Fragmenta Veteris Testamenti in Latinum conversi e palimpsesto Vaticano eruta, Helsingfors 1881 (Rönsch : intéressant pour l'histoire de la Vulgate). — Stolte, De chori, qualis in perfecta Graecorum tragoedia apparet, ratione et indole (Muff : arriéré de vingt ans). — Klaucke, Aufgaben zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische, 3. Aufl. (Gebhardi, article de 9 colonnes). — Schroeter, Geschichte der deutschen Homer-Uebersetzung im XVIII. Jahrhundert. — G. Th. Gerlach, Der alten Griechen Götterlehre, Mythen und Heldensagen (Illisible, « glücklicherweise »)

Archiv für Slavische Philologie. Tome VI. 3 : Die Magdeburger Urtheile (étude sur une traduction polonaise des lois allemandes rédigée au xve siècle. A. Brückner). — Neue Beiträge zur Geschichte der Salomonssage (A. Wesselovsky : M. W. est l'auteur d'un livre classique en russe sur la légende de Salomon). — *Revue critique*. Etudes de dialectologie polonaise (Hanusz). — Revue de la Société littéraire bulgare et Columna lui Traianu (Syrku). — Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie slave (Correspondance de Dobrowsky et de Kopitar pendant l'année 1810). — Bulletin bibliographique, sommaire des revues slaves.

Athenaeum belge, n° 22, 15 novembre 1882 : Hubert, Les protestants en Belgique depuis Charles-Quint (Juste). — H. de Villefosse et Thedenat, Cachets d'oculistes romains ; I. (de Ceuleneer). — Les poésies de Catulle, trad. p. Rostand ; pensées sur l'éducation de Locke, trad. p. Compayré ; Baschet, Les comédiens italiens à la cour de France ; Molière, tome VII, p. p. Mesnard ; Notice sur La Bruyère par Servois.

LIBRAIRIE DE L'ART

J. ROUAM

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

PARIS, 33, avenue de l'Opéra, 33, PARIS

ÉTRENNES DE 1883

PARIS PITTORESQUE

Par M. de CHAMPEAUX

Inspecteur des Beaux-Arts à la Préfecture de la Seine

Album in-4° grand colombier, illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte, avec *10 grandes eaux fortes originales* par LUCIEN GAUTIER.

Riche reliure à biseaux. Prix..... 25 fr.

A TRAVERS VENISE

Par M. Jules GOURDAULT

Album in-4° colombier, illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte *avec 13 eaux fortes par les premiers artistes.*

Riche reliure à biseaux. Prix..... 25 fr.

ARTISTES ANGLAIS CONTEMPORAINS

Par M. Ernest CHESNEAU

Ancien inspecteur des Beaux-Arts.

Album in-4° colombier, illustré de nombreuses gravures hors texte et dans le texte, *avec 13 eaux fortes par les premiers artistes.*

Riche reliure à biseaux. Prix..... 25 fr.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE L'ART

Sous la direction de M. Eugène MÜNTZ

Tous les ouvrages de cette bibliothèque sont tirés à très petit nombre.

LUDOVIC LALANNE, **Le livre de Fortune,** Recueil de deux cents dessins inédits de JEAN COUSIN, d'après le manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Institut. Prix, broché, 30 fr. Riche reliure à biseaux..... 35 fr.

25 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, à 50 fr.

DAVILLIER (le baron). **Les Origines de la Porcelaine en Europe,** les fabriques italiennes du XVe au XVIIe siècle. 1 vol. in-4° raisin illustré. Prix broché 20 fr. Riche reliure à biseaux..... 25 fr.

25 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, à 40 fr.

BONNAFFÉ (Edmond). **Les amateurs de l'ancienne France : Le surintendant Foucquet.** 1 vol. in-4° raisin illustré. (Épuisé broché. Riche reliure à biseaux..... 15 fr.

Il reste quelques exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, à 25 fr.

MÜNTZ (Eugène). **Les Précurseurs de la Renaissance.** 1 vol. in-4° raisin, illustré, de 256 pages. Prix, broché, 20 fr.. relié..... 25 fr.

Il reste quelques exemplaires numérotés, sur Hollande, au prix de 50 fr.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

N° 51 Seizième année 18 Décembre 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

LIBRAIRIE H. OUDIN, ÉDITEUR

PARIS, 51, rue Bonaparte. — 4, rue de l'Eperon, POITIERS

BELLES PUBLICATIONS D'ÉTRENNES

LES PYRÉNÉES FRANÇAISES

PREMIÈRE PARTIE

Lourdes.— Argelez.— Cauterets.— Luz.— Saint-Sauveur.— Barèges.

PAR PAUL PERRET, ILLUSTRATIONS DE E. SADOUX

Un magnifique vol. grand in-8, contenant 200 gravures dans et hors texte, broché. . 10 fr.

LES PYRÉNÉES FRANÇAISES

DEUXIÈME PARTIE

LE PAYS BASQUE

ET LA BASSE NAVARRE

PAR LES MÊMES

Un magnifique vol. grand in-8, contenant 200 gravures dans et hors texte, broché. . 12 fr.

EN PRÉPARATION :

LES PYRÉNÉES FRANÇAISES

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

Bagnères-de-Bigorre. Luchon. Tarbes. Saint-Girons. Aulus. Foix. Ussat-les-Bains. Ax. Mont-Louis. Urgels. Amélie-les-Bains.

The Academy, n° 551, 25 novembre 1882 : Yriarte, History of Florence, transl. by Pitman. — The Epic of Kings, stories retold from Firdusi, by Helen Zimmern, with a pref. poem by Gosse. — Fitzgerald, Dukes a. princesses of the family of George III. — Hay, Brighter Britain or Settler a. Maori in Northern New Zealand. — In Memoriam, E. H. Palmer (C. E. Wilson). — Who wrote « The whole duty of man » III. (Doble). — Some books of philosophy (Courtney, Studies; Loomans, De la connaissance de soi-même; Mayor, Sketch of ancient philosophy). — Büchler's Sanskrit Grammar (Max Müller). — Davillier, Les origines de la porcelaine en Europe. (Fortnum). — Prof. Jebb on the ruins of Troy. (Jebb).

The Athenaeum, n° 2874, 25 novembre 1882 : Ashton, Social life in the reign of Queen Anne; Molloy, Court life below stairs or London under the first Georges. — Lyall, Asiatic studies, religions a. social. — Thornton, Foreign secretaries of the nineteenth century. III. — The Roxburghe Ballads, p. p. Ebsworth, part x, vol. IV. — Facsimiles of national manuscrits of Ireland, part IV. — English authors a. american publishers. — The courts of justice. — A pair of ancient chalices. (Butler).

Literarisches Centralblatt, n° 47, 18 novembre 1882 : Holtzmann u. Zöpffel, Lexikon für Theologie u. Kirchenwesen. — Fremy, Arnaud. du Ferrier. — Franz, Die chronica pontificum Leodinensium. — Citadella, L'Italia nelle sue discordie. (Œuvre de publiciste, et non d'historien.) — Kirchhoff, Schulgeographie (très bon). — Commentationes philologae ienenses. I. — Plauti Menaechmi p. p. Vahlen. — Wilmanns, Leben u. Dichten Walther's von der Vogelweide. (Excellent travail d'ensemble.) — Schröder, das Anegenge. — Fussenbrunnen, die Kindheit Jesu, hrsg. v. Kochendörffer. — Der arme Heinrich u. die Büchlin, hrsg. v. M. Haupt. 2e Aufl. bes. v. E. Martin.

Deutsche Literaturzeitung, n° 47, 25 novembre 1882 : Das Neue Testament, übers. v. Weizsäcker. — Wörmer, Die Lehre Jesu. — Biese, Die Entwickl. des Naturgefühls bei den Griechen u. Römern (Renner : profond et frappant). — Koechly, Opuscula philologica, I, p. p. G. Kinkel; II, p. p. Böckel; Akadem. Vorträge u. Reden, p. p. Bartsch (Dittenberger). — Hahns althochd. Grammatik, 5e Aufl. p. p. Strobl (Roediger : était inutile, ou peu s'en faut). — Keil, Gœthe, Weimar u. Iena im Jahre 1806 (E. S. : de l'inédit). — Lichtenberger, Etude sur les poésies lyriques de Gœthe, 2e édit. (Jacoby.) — Graf, Roma nelle memoria e nelle imaginazione del medio evo (Schröder : beaucoup de matériaux, peu de critique). — Featherman, Social history of the races of mankind. — W. Müller, Geschichte der Stadt Olmütz. — Reimann, Neuere Geschichte d. preuss. Stats (Isaacsohn : très bon). — Clarke, Report on the investigations of Assos (Conze).

N° 48, 2 décembre 1882 : Preger, Ueber die Anfänge des kirchenpolit. Kampfes unter Ludwig dem Baier. — Schlottmann, Der deutsche Gewissenskampf gegen den Vaticanismus. — Bardenhewer, Die pseudoaristotelische Schrift « ueber das reine Gute » bekannt unter dem Namen Liber de Causis. — Hauri, der Islam, in seinem Einfluss auf das Leben seiner Bekenner (S. Fraenkel : rien de nouveau pour le spécialiste, mais bon exposé d'ensemble). — Spengel, Reformvorschlaege zur Metrik der lyrischen Versarten bei Plautus u. den übrigen latein. Scenikern (Seyffert : recherches de grande valeur). — Herder, Denkmal Johann Winckelmanns, eine ungekrönte Preisschrift aus 1778, p. p.

Alb. Duncker (Suphan). — Zolling, H. von Kleist in der Schweiz (Seuffert : trop diffus, documents utiles). — Sievers, Angelsächsische Grammatik (Wissmann : travail très remarquable). — G. Sand, Correspondance 1812-1876. I u. II. — A. von Reumont, Vittoria Colonna, Leben, Dichten, Glauben im XVI. Jahrhundert (W. Bernhardi : tableau fidèle, curieux, soigné dans toutes ses parties; contribution importante à l'histoire des tentatives de la Réforme en Italie dans la première moitié du xvie siècle jusqu'au concile de Trente). — Preussen im Bundestag 1851 bis 1859, Documente der preuss. Bundestags-Gesandtschaft hrsg. v. Poschinger. 3 vols (Koser). — I. L. Bird, Unbetretene Reisepfade in Japan. — Bernays, Schicksale des Grossherzogthums Frankfurt u. seiner Truppen (Hinze : intéressant et instructif).

Theologische Literaturzeitung, n° 23, 18 nov. 1882 : Weiss, Das Leben Jesu I. (Weizsäcker) — Janssen, An meine Kritiker. (Kolde : 2e article). — Dittrich, Regesten u. Briefe des Cardinals Gasparo Contarini. 1483-1542. (Brieger.) — Harless, Jacob Böhme u. die Alchymisten; Martensen, Jacob Böhme, theosophische Studien, übers. v. Michelsen.

Philologische Rundschau, n° 37, 9 septembre 1882 : Leop. Schmidt, Die Ethik der alten Griechen, I. Band (Ziegeler, article de 12 colonnes). — L, Schmidt, Zehn Horaz-Oden in freier Uebertragung (Storch). — Resl, Utrum dialogus, qui inscribitur de oratoribus, Tacito adscribi possit necne, quaeritur (Eussner : mauvais). — Rufi Festi Avieni prognostica ed. Breysig (Bitschofsky : contient les v. 1326 à 1878). — Weise, Die griechischen Wörter im Latein (Saalfeld : très bon). — August, Zur Frage der Verwertung der Etymologie in der Schale (Zirwik).

Deutsche Rundschau, novembre 1882 : Haeckel, Indische Reisebriefe, VII. — Aus zwei annectirten Ländern Erzähl. eines deutschen Officiers, III, IV. — Reyer, Elba : III. Aelteste Geschichte von Elba; IV. West. Elba; V. Marciana, Land und Leute. — Du Bois Reymond, Die zwei undfünfzigste Versammlung der britischen Naturforscher. — Individualismus in den Vereinigten Staaten, eine Stimme aus Amerika. — W. Sckerer, Neue Faust Commentare (Marbach, Schreyer et Schröer). — Literarische Notizen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 47, 22 nov. 1882 : Aristides Quintilianus de musica, p. p. Alb. Jahn. (Sauppe : toute notre reconnaissance au diligent et savant éditeur.) — Veldeke's Eneide, hrsg. v. Behaghel (Braune : bon). — Harnack, Die Ueberliefer. der griech. Apologeten. (Bonwetsch.) — Haller, Geschichte der russ. Literatur; Kroatische Revue; Singer, Beiträge zur Lit. der Kroat. Volkspoesie; Lukaszewski u. Mosbach, Polnisch-deutsches *et* deutsch-poln. Wörterbuch (Nehring).

Athenaeum belge, n° 23, 1er décembre 1882 : Baes, La peinture flammande et le régime des corporations. (Wauters : de bonnes idées.) — The Hamilton Palace Collection. — D'Ideville, Le maréchal Bugeaud, II. — Gautier, Etudes sur la liste civile en France; Duc d'Almazan, La guerre d'Italie, campagne de 1859; Roux, La littérature contemporaine en Italie, 1813-1833. — L'association internationale africaine et le comité d'études du Haut-Congo.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXV, 5e livr. : De Block, Etude sur les inscriptions sépulcrales des Grecs. — I, Le 39e congrès des philologues allemands. — Studemund, Deux comédies parallèles de Diphile. — *Comptes rendus :* Descailles, Histoire des concours généraux de l'enseignement primaire, moyen et supérieur en Belgique.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

NOUVELLE PUBLICATION

L'ALGÉRIE

HISTOIRE
CONQUÊTE ET COLONISATION

PAR PAUL GAFFAREL

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON

OUVRAGE ILLUSTRÉ

De 4 chromolithographies, 3 belles cartes en couleur et de plus de 200 gravures sur bois

(dont 22 hors texte).

Broché . . . . . **30** fr.
Relié dos chagrin, avec fers spéciaux, tranches dorées . . **40** fr.
Relié dos et coins chagrin, tranche supérieure dorée, les autres tranches ébarbées . . . . . **40** fr.

DICTIONNAIRE
DE L'ART
DE LA CURIOSITÉ ET DU BIBELOT

PAR

ERNEST BOSC

ARCHITECTE

Un volume grand in-8, illustré de 702 gravures et de 4 chromolithographies.

PRIX, BROCHÉ : 40 FR.; RELIÉ : 50 FR.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

N° 52 Seizième année 25 Décembre 1882

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

PUBLICATIONS POUR ÉTRENNES

LES ARTS MÉCONNUS

Par EMILE SOLDI, grand prix de Rome.

Un beau volume gr. in-8, richement illustré, cartonnage doré..... 25 fr.

L'EMPIRE JAPONAIS

Par L. METCHNIKOFF

Un beau volume in-4, richemənt illustré, cartonnage élégant..... 30 fr.

LES MOUVEMENTS DU SOL

Par A. CHÉVREMONT

Un beau volume in-8, avec 14 cartes en couleur..... 15 fr.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 552, 2 décembre 1882 : Reg. Stuart Poole, Cities of Egypt. (Am. B. Edwards). — Memoir of Annie Keary, by her sister.— Nathan der Weise, a dramatic poem by Lessing, edited by Buchheim. (Cheetham.) — Mac Gregor, Wanderings in Balochistan. — François Villon and two latin hymns. (Symonds.) — The history of opium in China. (Edkins.) — The ruins at Hissarlik. (Jebb.) — Thielmann, Das verbum *dare* im latein. als Repräsentant der indo-europäischen Wurzel Dha. (Postgate : « a contribution to the lexicon of the future, which, if based on such contributions, will be immeasurably superior to the lexicons of the present... his method is a truly lexicological one; and may be confidently recommended to etymologers ».) — Correspondence : the language of Bihar (Grierson). — Le livre de fortune, recueil de deux cents dessins inédits de Jean Cousin.

The Athenaeum, n° 2875, 2 décembre 1882 : Reminiscences of court a. diplomatic life, by Georgiana, baroness Bloomfield. — Hardwick, On some ancient battle-fields in Lancashire a. their historical, legendary a. aesthetic associations. — Mac Gregor, Wanderings in Balochistan. — Servois, La Bruyère, « Les grands écrivains de la France ». Hachette. (Excellent; M. Servois « is diligent in noting variants, in tracing and, if necessary, completing quotations, in explaining allusions, in identifying minor historical particulars. ») — The history of the Matice Czeska, II. (Wratislaw.) — Sterne as a plagiarist (Wilkinson). — English authors a. american publishers. — A. H. Palmer, Samuel Palmer, a. memoir. — Sh. Scott, Ghiberti a. Donatello a. other early italian sculptors.—The mosque at Hebron. (Fergusson.)— The ruins at Hissarlik. (Jebb.) — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 48, 25 nov. 1882 : Ebrard, Bonifatius der Zerstörer des columban. Kirchenthums auf dem Festlande. — Bender, Dippel. — Kaltner, Konrad v. Marburg u. die Inquisition in Deutschland . — Preger, Anfänge des kirchenpolit. Kampfes unter Ludwig dem Baier. — Rohrmann, Die Procuration Ludwig's von Baiern. — Hesychii Milesii onomatologi quæ supersunt, p. p. Flach (Très soigné). — M. Minucii Felicis Octavius, rec. Cornelissen. (D'excellentes conjectures.) — Balschan, zur roman. Dialektologie. I. Ueber den jüdisch-spanischen Dialekt als Beitrag zur Aufhell. der Aussprache im Altspan. (Intéressant.) — Carigiet, rätoroman. Wörterbuch. (Traite du dialecte de Disentis ou Mustèr.) — Fr. Schlegel, seine prosaischen Jugendschriften, hrsg. v. Minor (Bienvenu). — Prosch, Klingers philosoph. Romane. (Attachant.) — Baumgartner, Gœthe's Lehr. u. Wanderjahre in Weimar u. Italien. (Œuvre de tendance.) — Johann Faust, ein allegor. Drama gedruckt 1775, p. p. Engel. — Geyer, Der Musenhof in Löbichau. — Grans, Gœthe's Tasso. (Ecrit par un acteur pour des acteurs.) — Fischer u. Wiedemann, über babylon. Talismane. — Curtius u. Adler, Olympia u. Umgegend. — J. Schmidt, Darstell. der älteren Bau-und Kunstdenkmäler d. Kreises Sängerhausen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 48, 24 novembre 1882. Sancti Ephraem Syri hymni et sermones, ed. Th. J. Lamy, I. (Nöldeke.) — Schuppe, Erkenntnisstheoretische Logik. (Ueberhorst.)

N° 49, 6 décembre 1882 : Birst, Das Antike Buchwesen. (Rohde : excellent). — Schöll, Gœtge in Hauptzügen seines Lebens u. Wirhens. (Miner : recueil d'essais dont quelques-uns importants).

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ÉDITIONS
A L'USAGE DES PROFESSEURS

DES PRINCIPAUX CLASSIQUES GRECS ET LATINS

TEXTES

PUBLIÉS D'APRÈS LES TRAVAUX LES PLUS RÉCENTS DE LA PHILOLOGIE

AVEC DES COMMENTAIRES CRITIQUES ET EXPLICATIFS

DES INTRODUCTIONS ET DES NOTICES

Format grand in-8.

EN VENTE :

VIRGILE publié par M. E. Benoist, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 3 vol.
On vend séparément chacun des trois volumes. Les Bucoliques et les Géorgiques, 2e édit. 1 volume, 7 fr. 50. — L'Énéide; 2e tirage, 2 volumes, 15 fr. Chaque volume, 7 fr. 50

TACITE : Annales, suivies du Testament politique d'Auguste (inscription d'Ancyre), publiées par M. Émile Jacob, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. 2 vol. 15 fr.

CORNELIUS NEPOS, publié par M. Monginot, prof. au lycée Fontanes, 2e édit. 1 vol. 6 fr.

DÉMOSTHÈNE : les harangues, publiées par M. H. Weil, membre de l'Institut, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure; 2e édition. 1 vol. 8 fr.

Ce volume, outre *les Philippiques* et *les Olynthiennes*, comprend les harangues : *Sur les classes, pour la liberté des Rhodiens, pour les Mégalopolitains, sur la paix, sur l'Halonèse, sur la Chersonèse, sur la lettre de Philippe, sur les réformes et sur le traité avec Alexandre.*

— les plaidoyers politiques, 1re série par M. H. Weil. 1 volume, 8 fr.

Ce volume comprend les plaidoyers *contre la loi de Leptine, contre Midias, sur les prévarications de l'ambassade et sur la couronne.*

EURIPIDE : Sept tragédies, publiées par M. H. Weil; 2e édition. 1 fort volume, 12 fr.

Chacune des sept tragédies comprises dans ce volume se vend séparément, 2 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

HOMÈRE : Iliade, publiée par M. Alexis Pierron. 2 volumes, 16 fr.

Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

— Odyssée, publiée par le même. 2 volumes, 16 fr.

SOPHOCLE : Tragédies, publiées par M. E. Tournier, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, docteur ès-lettres ; 2e édition. 1 fort. vol. 12 fr.

Chacune des sept tragédies comprises dans ce volume se vend séparément, 2 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

EN PRÉPARATION :

CÉSAR, par M. E. Benoist.

SALLUSTE, par M. Lallier, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse.

TACITE, tomes III et IV, par M. E. Jacob.

TITE-LIVE, par M. Riemann, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

DÉMOSTHÈNE : Plaidoyers politiques, 2e série, par M. H. Weil.

THUCYDIDE, par M. Alfred Croiset, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

NOUVELLE PUBLICATION

ATLAS MANUEL DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 54 CARTES IMPRIMÉES EN COULEURS

UNE LIARAISON PAR MOIS A PARTIR D'OCTOBRE 1882

L'ouvrage complet en 9 livraisons à 3 francs, sera mis en vente en juin 1883 et coûtera, cartonné, 32 francs.

Nous avons mis en vente, le 19 octobre 1882, la première livraison de l'*Atlas manuel* annoncé ci-dessus. Chaque livraison, du prix de 3 francs, contient six cartes, dont deux doubles.

Cet atlas est une édition française d'un ouvrage qui a obtenu en Allemagne un immense succès. Le fond de l'ouvrage a été conservé, sauf remplacement de quelques cartes détaillées d'Allemagne, par des cartes détaillées de France, etc.; les noms ont été traduits par une réunion de géographes, de professeurs et de spécialistes, et cette cette traduction a été faite pour chaque pays, autant que possible, sur des cartes écrites dans la langue même du pays. De la sorte, nous présentons au public, non point un atlas simplement transcrit, mais une véritable édition française.

L'édition originale, publiée dans un pays où les bons atlas sont communs, y a obtenu un succès extraordinaire; nous ne doutons pas que notre nouvel ouvrage n'obtienne, en France, un succès analogue auprès de tous ceux qui veulent avoir à leur disposition un volume de format commode et de prix modéré, qui soit exact et clair.

Par la rapidité de sa publication, par la modicité relative de son prix, par sa valeur scientifique, nous espérons que notre nouvel atlas rendra un véritable service aux études géographiques dans notre pays. Nous comptons qu'il sera bien accueilli à la fois par les professeurs et par ce nombreux public qui ne savait où se procurer jusqu'à présent un atlas qui le satisfit réellement pour le fond, pour l'exécution et pour le prix

LISTE DES CARTES COMPOSANT L'ATLAS MANUEL

*(Les cartes doubles sont précédées dun signe *)*

1. Système planétaire. — Lune.
*2. Terre en deux hémisphères.
3. Volcans et ceraux.
4. Pôle antarctique. — Archipels de Polynésie.
*5. Pôle arctique.
6. Océan Atiantique.
7. Grand Océan.
*8. Europe politique.
9. Europe physique hypsométrique. — Massif du Mont-Blanc.
10. Côtes méditerranéennes de la France. — Bassie de Paris.
*11. France physique hypsométrique.
12. France (partie Nord-Ouest).
13. France (partie Nord-Est).
*14. France politique.
15. France (partie Sud-Ouest).
16. France (partie Sud-Est).
*17. Grande-Bretagne et Irlande
18. Pays-Bas.
19. Belgique et Luxembourg.
*20. Allemagne politique.
21. Danemark.
22. Suède et Norvège.
*23. Suisse,
24. Italie du Nord.
25. Italie du Sud.
*26. Espagne et Portugal.
27. Méditerranée occidentale.
28. Méditerranée orientale.
*29. Presqu'île de Balkans.
30. Grèce.
31. Hongrie.
*32. Monarchie austro-hongroise.
33. Alpes franco-italiennes.
34. Caucasie.
*35. Russie d'Europe.
36. Pologne.
37. Asie Mineure et Perse.
*38. Asie physique et politique.
39. Chine et Japon.
40. Indo-Chine et Malaisie.
*41. Asie centrale et Inde.
42. Palestine.
43. Région du Nil.
*44. Afrique physique et politique.
45. Algérie.
46. Sénégambie. — Côte de Guinée. — Afrique du Sud.
*47. Amérique du Nord.
48. Amérique du Sud (feuille septentrionale)
49. Amérique du Sud (feuille méridionale).
*50. Etats-Uuis d'Amérique.
51. Etats-Unis (partie occidentale).
52. Etats-Unis (partie orienlale)
*53. Australie et Nonvelle-Zélande.
54. Amérique centrale el Antilles. — Isthme de Panama.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Z
1007
R45
n.sér.
t.14

Revue critique d'histoire et de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY